



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

SUPPLÉMENT.

SALM—SCRO.

Imprimerie d'E. DUVERGER, rue de Verneuil, 4.

6.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

SUPPLÉMENT.

OU

SUITE DE L'HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* OEdipe.)

TOME QUATRE-VINGT-UNIÈME.

A PARIS,

AU BUREAU DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE DU BOULOI, 22,

ET CHEZ BECK, LIBRAIRE,

RUE GIT-LE-CŒUR, 12.

1847.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUATRE-VINGT-UNIÈME VOLUME.

	MM.
A—D.	Artaud.
A—G—S.	De Angelis.
A. P.	Péricaud aîné (Ant.).
A—T.	H. Audiffret.
A—Y.	Alby (René).
B—B—R.	Barbier (Louis).
B—D—E.	Badiche.
B—F—S.	Bonafous.
B—H—D.	Bernhard.
Bl—I.	Blanqui.
B—L—M.	Blumm.
B—L—U.	Blondeau.
B—N—T.	Brunet (Gustave).
B—V—E.	De Blosseville (Ernest).
C—H—N.	Champion (Maurice).
Ch—U.	Chassériau.
C—L—B.	De Combettes-Labourelie.
C—V—I.	Civalieri.
C—V—R.	Cuvier.
D—B—S.	Dubois (Louis).
D—G.	Depping.
D—Z—S.	Dezos de la Roquette.
F—A.	Fortia d'Urban.

	MM.
F—T—E.	De la Fontenelle.
G—Y.	Gley.
J—L—Y.	Jolly.
J—N	Jourdain.
L.	Lefebvre-Cauchy.
L—D—É.	Leroy-Dupré.
L—M—X.	J. Lamoureux.
L—P—E.	Hippolyte de la Porte.
M—d j.	Michaud jeune.
M—LE.	Mentelle.
M—ON.	Marron.
M—E—T.	Muret (Théodore).
P—OT.	Parisot.
P—RT.	Philbert.
P—S.	Périès.
P—Y.	J. de Petigny.
R—D—N.	Renauldin.
S—L.	Schoell.
St—T.	De Stassart.
T—R—L.	L. du Terrail.
U—I.	Ustéri.
W—R.	Walckenaer.
Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

SUPPLÉMENT.

S

SALM (VAN), peintre. Ni Weyernam ni Houbraken ne disent en quelle année cet artiste est né ou a cessé de vivre; mais, d'après sa manière de peindre, il est probable qu'il fut l'élève de Corneille-Bonaventure Meester, plus connu sous le nom de Bo-Meesters. Son genre de peinture lui était particulier. Il n'employait que le blanc et le noir, à l'imitation des dessins à la plume. On ne conçoit pas comment il savait ménager son pinceau de manière à donner à chaque ligne la forme et l'exacte ressemblance avec le sillon du burin. Il n'a peint que des *marines* et des *ports de mer*, dont les lointains représentent une ville ou des habitations. Ces sujets sont ordinairement traités par lui avec une vigueur et une netteté très-remarquables. Ses vaisseaux sont dessinés correctement, mais ils sont dépourvus de cette élégance et de cette grâce que savaient y mettre Vander Velde et Backhuysen. Ils n'ont pas non plus la liberté et la délicatesse de ceux qu'a exécutés Bonaventure Meester. Dans ses *tempêtes* l'agitation des vagues est rendue avec exactitude et naturel; mais les eaux manquent quelquefois de transparence. Dans ses *calmes* les vaisseaux sont disposés d'une manière heureuse. Quelques-unes de ses peintures sont terminées avec tant de vérité et d'esprit, qu'au premier coup d'œil elles offrent l'apparence d'excellents dessins, et un examen plus attentif ne leur fait rien perdre de ce mérite. Tous les ouvrages de Salm n'ont pas le même degré de perfection, mais les meilleurs jouissent auprès des connaisseurs d'une véritable estime. P—s.

SALM, général français, était né en 1768, à Lianville, près de Neufchâteau (Vosges). Entré au service avant la révolution, comme simple soldat, il obtint, dès qu'elle commença, un avancement rapide. En 1794 il commandait l'avant-garde de l'armée du Nord, sous Pichegru, et ce fut lui qui s'empara d'Utrecht. Grièvement blessé à la prise de Malines, dès qu'il fut guéri, on le chargea de prendre la forteresse de Grave, qui capitula après deux mois de siége. A l'époque du 18 fructidor il fut destitué, parce qu'il était alors en relations avec Pichegru. Réintégré dans son grade en 1798, il alla servir

avec distinction à l'armée d'Italie, et reçut une nouvelle blessure à la bataille de la Trébia. En 1802, il fit partie de la malheureuse expédition de Saint-Domingue, où il combattit avec avantage le général noir Christophe. Revenu en France, il eut un commandement dans la grande armée, puis en Espagne, où il fut encore blessé, en 1810, sous les murs de Tarragone. A peine rétabli, il venait de reprendre son poste, lorsqu'une balle le frappa mortellement au siége d'Olivo, en mai 1811.

C—H—N.

SALM-DYCK (CONSTANCE-MARIE DE THÉIS, princesse de), l'une des femmes auteurs les plus distinguées de notre époque, naquit à Nantes, le 7 novembre 1767, d'une ancienne famille noble, originaire de Picardie. Élevée sous les yeux de son père, Marie-Alexandre de Théis, juge-maître des eaux et forêts de la ville et du comté de Nantes, auteur de plusieurs ouvrages estimés (*voy.* THÉIS, XLV, 250), elle reçut une éducation aussi solide que brillante, et se livra, dès ses premières années, à l'étude des lettres, des arts, et particulièrement de la poésie. Bientôt elle y joignit celle de plusieurs langues, de la composition musicale et des mathématiques. Ces derniers travaux contribuèrent à développer l'esprit d'analyse et la rectitude de jugement que l'on trouve dans ses diverses productions. Douée d'une beauté remarquable, elle ne tarda pas à l'orner des dons de l'esprit. Passionnée pour nos anciens auteurs, et surtout pour ceux du siècle de Louis XIV, elle sut par cœur, dès sa jeunesse, les principaux chefs-d'œuvre de notre littérature. A peine âgée de 18 ans, elle publia plusieurs essais de poésie dans l'*Almanach des Grâces* et dans d'autres recueils littéraires. Une de ses premières productions fut la chanson de *Bouton de rose*, mise en musique par Pradher et reproduite en 1843, avec accompagnement de piano, par Collet, dans le T. II des *Chants et Chansons populaires de la France*. Dès 1785, l'abbé de Fontenay, critique éclairé, avait inséré, dans le *Journal général de France*, un rondeau et un sonnet de Mlle de Théis. Elle épousa, en 1789, M. Pipelet de Leury (*voy.* PIPELET, LXXVII, 276), homme riche, fils d'un secrétaire du roi. Fixée à Paris par son mariage, elle publia successivement diverses pièces de vers qui révélèrent tout son talent. Pendant les tristes jours de 1793, Mme Constance Pipelet chercha dans la retraite les consolations de l'étude. Ce fut alors qu'elle s'occupa de la composition de *Sapho*, tragédie lyrique, en trois actes et en vers, jouée pour la première fois au théâtre Louvois, en décembre 1794. Cette pièce, habilement conçue, écrite avec inspiration, harmonie, chaleur, et dont le célèbre Martini fit la musique, eut plus de cent représentations. En 1795, Sedaine et Mentelle firent recevoir Mme Pipelet comme membre du Lycée des Arts, réunion aujourd'hui connue sous le nom d'Athénée des Arts. Aucune femme n'avait jusqu'alors fait partie de cette société savante et littéraire, qui s'était formée avant la réorganisation de l'Institut, et qui se composait d'un assez grand nombre d'anciens académiciens. Mme Pipelet ne tarda pas à justifier son admission par son zèle et par ses succès. Elle lut dans plusieurs séances publiques des poésies et des rapports intéressants, ainsi que les éloges de Sedaine, de Gaviniès et de Lalande. Ce dernier éloge fut composé à la demande de Lalande, lui-même, qui, après l'avoir entendue

lire, au Lycée, celui de Sedaine, la pria, comme plus tard le fit également Mentelle, de composer son éloge, quand il ne serait plus. Dans le même temps elle se fit aussi entendre au Lycée des Étrangers, connu, à cette époque, sous le nom de Lycée Marbeuf, ainsi qu'à l'Athénée de la rue de Valois, dit alors le *Lycée Républicain*, où Laharpe professait avec tant de succès. Ce fut dans ces réunions que madame Constance Pipelet lut ses *Épîtres à Sophie*, où elle retrace avec talent les droits et les devoirs des femmes. Lorsque, vers 1797, des contestations littéraires assez vives s'élevèrent sur les femmes auteurs, elle ne prit d'abord aucune part à ces discussions, mais bientôt elle ne put résister au désir de plaider une cause qui était la sienne. Alors, comme toujours, elle défendit les droits de son sexe; un des plus remarquables morceaux qu'elle publia à ce sujet est son *Épître aux Femmes*. Ces vers, faits en réponse à Écouchard Lebrun, qui voulait interdire aux femmes de s'occuper de poésie et de littérature, furent lus par leur auteur au Lycée des Arts, ainsi que son *Épître sur les dissensions des gens de lettres*. En 1800, elle donna aux Français, sous le titre de *Camille*, ou *Amitié et imprudence*, un drame en cinq actes et en vers. Cette pièce, malgré le mérite du style et l'intérêt des situations, ayant provoqué des critiques sévères, fut retirée du théâtre avant la seconde représentation. On trouve dans le *Journal de Paris* du 7 mars 1800 une lettre fort digne qu'elle écrivit à ce sujet. Mme Constance Pipelet entrait dans sa 35e année lorsqu'elle épousa, en secondes noces, au commencement de 1802, le prince de Salm-Dyck, ancien comte du Saint-Empire (1), dont les vastes domaines, situés sur la rive gauche du Rhin, faisaient alors partie de la France. Sa nouvelle et brillante position ne

(1) Nous croyons devoir donner ici quelques détails sur la généalogie de la famille de Salm-Dyck. La maison de SALM-REIFFERSCHEID-DYCK se confond dans son origine avec celle des anciens ducs de Limbourg et de Lorraine. Elle remonte, par une succession non interrompue d'aïeux et par chartes authentiques, jusqu'à Walram Ier, duc de Limbourg en 1060, et à sa femme Adèle, fille du duc de Lorraine, et par eux jusqu'à Charlemagne. Leur second fils, Gérard, fut l'auteur de la dynastie des comtes de Reifferscheid, ainsi nommés du lieu de leur résidence. Les descendants héritèrent, en 1414, de leur plus proche parent, le comté de Salm, dans les Ardennes, et se nommèrent depuis lors comtes de Salm et de Reifferscheid. Étant les plus anciens comtes de l'empire germanique ils refusèrent long-temps le titre de prince, et l'empereur Ferdinand II créa pour eux le titre d'altgraf (ancien comte), auquel il attacha toutes les prérogatives honorifiques de celui de prince. Cette maison se sépara, en 1678, en deux branches, dont l'une se subdivisa encore en trois autres (*voy.* SALM-KIRBOURG, XL, 198). Celle de Dyck ne se divisa pas. Les possessions sur la rive gauche du Rhin furent données à la France par le traité de Lunéville, et firent partie, sous l'empire, du département de la Roër. Elles retournèrent à l'Allemagne en 1815, et passèrent sous la domination de la Prusse. Vers 1816, le roi de Prusse conféra au chef de cette maison le titre de prince, et un vote héréditaire aux États de la province du Rhin parmi les ci-devant États immédiats de l'empire germanique. Le chef actuel de cette maison, le prince de Salm-Reifferscheid-Dyck (Joseph-François-Marie-Antoine-Hubert), mari de la princesse de Salm, né en 1773, fut successivement, en France, membre du Corps-Législatif, chancelier de la 4e cohorte de la Légion-d'Honneur, comte de l'empire. On doit à ce savant botaniste plusieurs ouvrages très-estimés sur les plantes grasses, dont il possède, dans son célèbre jardin de Dyck, d'admirables et très-précieuses collections, décrites par le prince de Salm lui-même, dans des volumes in-8° publiés sous le titre de *Cacteæ in horto Dyckensi cultæ*, et dans sa *Monographia generum aloes et mesembryanthemi, iconibus illustrata*, Dusseldorff, 1835 et années suivantes, in-fol. M. le prince de Salm, qui s'est aussi livré à l'étude des sciences, est membre de plusieurs sociétés savantes,

changea rien à ses habitudes littéraires, ni à ses opinions ; elle lui fit seulement habiter successivement Dyck, Aix-la-Chapelle et Paris. Dans son château de Dyck, comme dans sa maison de Paris, ou dans sa résidence d'Aix-la-Chapelle, elle avait souvent des réunions amicales composées de littérateurs, de savants, d'artistes et de personnes de distinction. Une cordialité franche et libre régnait dans cette société, où s'unissaient aux lumières de l'esprit les idées les plus généreuses. Sous son nouveau nom, Mme de Salm publia plusieurs poésies, parmi lesquelles nous citerons : I. ***Épître à un jeune auteur, sur l'indépendance et les devoirs de l'homme de lettres***, 1806, in-8°, sujet mis au concours par l'Institut. II. ***Épître sur la campagne***, 1806, in-8°. III. ***Épître d'un vieil auteur mécontent de se voir oublié***, 1809, in-8°. IV. ***Épître sur la rime***, 1812, in-8°. Il a été publié, en 1819 et en 1835, par MM. Guerrier de Dumast et Berville, deux réponses à cette épître dans laquelle l'auteur a combattu, en très-beaux vers, l'opinion qui attache trop d'importance à la richesse de la rime. V. ***Épître sur la philosophie***, 1814, in-8°. VI. ***Discours sur le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie***, 1817, in-8°. Ce sujet, mis au concours par l'Académie française, valut à l'auteur une mention honorable. VII. ***Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant***, 1820, in-8°. VIII. ***Épître sur l'esprit et l'aveuglement du siècle***, 1820, in-8°. IX. ***Épître aux souverains absolus***, 1831, in-8°, vers traduits en grec moderne par M. Stroumbo, 1831, in 8°. X. ***Mes soixante ans***, ou ***Mes souvenirs politiques et littéraires***, 1833, in-8°. Ce poëme historique peut être regardé comme les mémoires moraux de l'auteur ; c'est le tableau fidèle d'une vie consacrée à l'étude, à l'amour du bien, de la justice et de la vérité. XI. ***Je mourrai comme j'ai vécu***, stances adressées à un ami, 1838, in-8°. L'auteur avait 71 ans lorsqu'elle composa ce chant dithyrambique. Après avoir fait connaître les principales productions poétiques de Mme de Salm, nous indiquerons parmi ses ouvrages en prose : XII. ***Vingt-quatre heures d'une femme sensible***, 1824, in-12. Ce roman sans intrigue, offrant une étude du cœur humain, a été traduit en allemand par M. Falenstein, 1825, in-12. Une autre traduction allemande a été publiée par M. Gatty, à Kiel, en 1840. XIII. ***Pensées***, Aix-la-Chapelle, 1828, in-12. De tous les ouvrages de l'auteur celui-ci est l'un des plus importants ; résultat de bien des années de méditation, il présente une étude fidèle du cœur humain et surtout des mœurs de notre époque. Ce livre remarquable a été plusieurs fois réimprimé ; il en a paru, depuis peu, une édition nouvelle, grand in-8°, précédée d'une introduction par M. de Pongerville. Dans ce volume, le prince de Salm a fait insérer une troisième partie, entièrement inédite. Les ***Pensées*** de la princesse de Salm ont été traduites en anglais par M. W. Stains, Londres, 1844, in-12. On doit à M. Contrain une traduction allemande, imprimée à Dusseldorff en 1835. Deux éditions des ***OEuvres de la princesse de Salm*** ont été publiées en 1835 et en 1842. La première en 4 vol. in-12, et la seconde en 4 vol. in-8°. Dès 1811, ses ***Poésies*** avaient été réunies en 1 vol. in-8°, réimprimé en 1814. Les éditions de ses ***œuvres***, données en 1835 et 1842, renferment un assez grand nombre de pièces dont on trouve le détail

dans la *France littéraire* de M. Quérard, tome VIII, p. 414. La *Biographie universelle* doit à Mme de Salm les articles SEDAINE et THÉIS (Marie-Alexandre), XLI, 430, et XLV, 250. Parmi quelques écrits inédits laissés par elle, nous citerons : I. *Les Droits*, épître politique. II. *Deux épîtres inédites à Sophie*. III. *Les Allemands comparés aux Français dans leurs mœurs, leurs usages, leur vie intérieure et sociale*. Un extrait de cet ouvrage a été inséré dans la *Revue encyclopédique* de 1826 (T. XXX, p. 589). IV. *Mémoires littéraires*. Elle se proposait de donner dans ce livre le tableau de la littérature et de la société de son temps, et d'insérer aussi, avec notes, une partie de la correspondance qu'elle entretint, pendant bien des années, avec divers savants et littérateurs. En 1841, elle publia : *Quelques lettres extraites de sa Correspondance générale de* 1805 *à* 1810; ce volume, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, n'a pas été mis dans le commerce. On trouve dans le tome III de l'édition in-8° des *OEuvres complètes de Paul-Louis Courier*, plusieurs de ses lettres à Mme de Salm, à laquelle il avait dédié sa traduction, ou plutôt son imitation de l'*Éloge d'Hélène* par Isocrate. La dédicace placée en tête de ce volume est un chef-d'œuvre d'élégance naïve et de bonhomie causeuse. (*Voy.* COURIER, LXI, 473.) Il existe, dans la bibliothèque du château de Dyck, un précieux et très intéressant souvenir des amitiés et des relations du prince et de la princesse de Salm; c'est un *Album* en plusieurs volumes, sur lequel sont inscrits, souvent avec d'assez longs autographes, ou avec des dessins, bien des noms illustres dans la science, dans les lettres et dans les arts. Si les Épîtres et les Pensées de Mme de Salm lui assurent une durable réputation comme poète penseur, elle se distingue, dans tout ce qu'elle a écrit, par la justesse des idées et par la philosophie la plus saine. Marie-Joseph Chénier l'avait surnommée la *Muse de la Raison;* il y a en effet dans la nature de son talent quelque chose de grave et de viril qui, parmi les femmes auteurs, lui assigne un rang spécial. Peu de dames ont été naturellement plus aimables et plus véritablement philosophes; aux qualités de l'esprit, qui font le charme de la société, elle joignait celles de l'âme. Un des traits distinctifs de son caractère élevé, simple et généreux était la fidélité de ses amitiés, l'invariabilité de ses principes pendant un demi-siècle de changements et de révolutions successives, ainsi que l'amour de la justice, uni à celui de son pays, et le besoin d'exprimer librement des vérités qu'elle croyait utiles. Jusqu'au dernier moment elle a conservé toute la force de son esprit, de son talent, et surtout l'ardent amour du travail qui fut le besoin de toute sa vie. Elle ne vivait en effet que pour l'étude, les siens et ses amis. C'est presque au milieu d'eux qu'elle est morte à Paris, après une maladie de trois jours, le 13 avril 1845, âgée de 78 ans, regrettée de tous ceux qui ont pu la connaître. Elle était membre d'un grand nombre de sociétés académiques françaises et étrangères. Du vivant de la princesse de Salm, il a été publié sur elle plusieurs notices biographiques, parmi lesquelles nous citerons celles de MM. de Pongerville, de Ladoucette, Albert Montémont et Villenave. Ces notices, insérées dans divers recueils, ont été imprimées séparément. Il existe d'elle plusieurs portraits; nous

nous bornerons à citer ceux de Girodet, de David (d'Angers), et de Belliard : ce dernier a paru dans le tome II des *Célébrités contemporaines*.

B—B—R.

SALM-KIRBOURG (FRÉDÉRIC-ERNEST-OTTO, prince de), fils unique du prince Frédéric III (*voy.* SALM-KIRBOURG, XL, 198) et d'une princesse de Hohen-Zollern, naquit à Paris en 1789. Ayant perdu son père à l'âge de cinq ans, il fut élevé par sa tante, la princesse de Hohen-Zollern, qui se consola, par les soins qu'elle prit de son neveu, de la perte d'un frère chéri. Les biens du jeune prince, notamment l'hôtel qu'il possédait à Paris, confisqués par les lois de la révolution, lui furent rendus après la chute de Robespierre; mais ce ne fut qu'en 1803 que Bonaparte lui donna une principauté en Allemagne, pour l'indemniser de celle qu'avait possédée son père. Il en fut ensuite dépouillé, et reçut en échange une inscription de 400,000 fr. de rente sur le grand-livre, qu'il perdit en 1815, après la chute de Napoléon, le gouvernement de la Restauration ayant refusé de payer une possession que les traités de cette époque faisaient passer dans les mains de la Prusse. Toutes ces vicissitudes de fortune n'empêchèrent pas le jeune prince de rester, comme ses ancêtres, constamment attaché à la France. Voué dès l'enfance à la carrière des armes, il faisait ses études à l'école militaire de Fontainebleau, en 1806, lorsqu'il s'en échappa clandestinement, et se rendit avec son gouverneur à l'armée que Napoléon commandait en Pologne. Très-satisfait d'un tel zèle, l'empereur le nomma, dès son arrivée, sous-lieutenant dans un régiment de hussards, et l'attacha comme officier d'ordonnance à son quartier-général. Le jeune prince fit en cette qualité la glorieuse campagne de 1807, et il assista aux batailles d'Elsberg et de Friedland. Envoyé à l'armée de Portugal sous les ordres de Junot, à la paix de Tilsitt, il fut nommé capitaine, et se rendit, après la capitulation de ce général, à Madrid, où il fut témoin de l'horrible massacre du 2 mai 1808. Ayant ensuite accompagné Reille au siége de Roses, il fut chargé par ce général de porter à l'empereur des dépêches d'une haute importance, et ne fut accompagné que de dix hommes pour traverser des contrées insurgées. Ayant fait à Reille une observation sur la faiblesse de cette escorte, et ce général lui ayant demandé avec autant d'inconvenance que de grossièreté s'il avait peur, il déclara énergiquement qu'après une pareille question il ne voulait pas prendre un homme de plus, et il partit sans hésiter. A peine eut-il fait quelques lieues qu'il fut arrêté près de Figuières par une bande d'insurgés. Il fit de vains efforts pour leur résister ; perdit la plupart des hommes qui l'accompagnaient, fut percé d'une balle et tomba de cheval gravement blessé. Alors, plus occupé de ses dépêches que de son propre salut, il eut le temps de les déchirer et d'en cacher les débris sous des pierres. Forcé ensuite de se rendre, il fut conduit prisonnier à Tarragone, puis à Gironne, et ne recouvra la liberté qu'après neuf mois de captivité. Dès qu'il fut de retour à Paris, il reçut de Napoléon l'ordre de se rendre à son quartier-général pour remplir les fonctions d'officier d'ordonnance. Il fit en cette qualité la campagne d'Autriche, en 1809 ; combattit à Wagram et reçut le grade de chef d'escadron avec la décoration

de la Légion-d'Honneur. Nommé bientôt colonel, il fut envoyé en Italie pour y commander le 14e régiment de chasseurs à cheval, où il établit la plus exacte discipline et qu'il conduisit fort honorablement dans les campagnes de 1813 et 1814. Revenu à Paris après la chute du gouvernement impérial, et privé de ses possessions ainsi que de la rente que lui avait faite Napoléon, et ne pouvant y vivre d'une manière digne de son rang et de son illustre naissance, il adressa de vaines réclamations aux gouvernements de France et de Prusse, et mourut à Paris en 1835, sans avoir été marié. En lui s'éteignit la branche des princes de Salm-Kirbourg. S'étant présenté, en 1831, comme candidat au trône de Belgique, auquel fut appelé Léopold de Saxe-Cobourg, le prince Frédéric de Salm avait publié à cette occasion une brochure intitulée : *De la régence et ses dangers imminents pour la Belgique*, Bruxelles, 1831, in-8°.
M—D j.

SALMEGGIA (ÉNÉE), surnommé LE TALPINO, peintre, naquit à Bergame et apprit les principes de son art à Crémone, dans l'école des Campi, et à Milan, dans celle des Procaccini. Mais ayant entendu célébrer la renommée que Raphaël s'était acquise par ses immortels chefs-d'œuvre, il se rendit à Rome pour y recevoir des leçons de ce grand maître. Il étudia sous lui pendant 14 ans et devint l'un de ses plus habiles imitateurs. Le *Saint Victor* qu'il a peint pour les Olivetains de Milan a été souvent attribué à Raphaël, et les hommes qui ont fait une étude particulière des ouvrages de ce grand maître ne peuvent refuser à Salmeggia un rang honorable parmi ceux qui s'en sont le plus rapprochés. La pureté des contours, qui néanmoins laissent quelquefois apercevoir trop de détails; la beauté idéale de ses têtes de jeunes gens, la morbidesse du pinceau, la disposition des draperies, une certaine grâce dans le mouvement et dans l'expression, prouvent jusqu'à quel point il cherchait à suivre son modèle, auquel cependant il reste bien inférieur pour le grandiose, le sentiment de l'antique et l'entente de la composition. Sa manière de peindre n'est pas non plus la même. Dans les draperies il aime une plus grande variété de couleurs. Ses teintes aujourd'hui se sont en grande partie affaiblies, et les ombres ont poussé au noir comme dans toutes les autres peintures de cette époque. On serait porté à croire que cet habile artiste se bornait, comme on l'a dit du Poussin et de Raphaël lui-même, à se montrer grand coloriste dans quelques tableaux seulement, et à négliger ordinairement cette partie de l'art, satisfait d'avoir prouvé de temps en temps qu'il pouvait atteindre à la supériorité comme coloriste. On voit à Milan, dans l'église de la Passion, deux tableaux de son plus beau style, représentant l'un *J.-C. en prière dans le Jardin des Olives*, l'autre une *Flagellation*. Le premier est peint comme un Bassan; l'autre, qui est plein de vie et du plus grand caractère, le surpasse peut-être aussi par la force du coloris. Bergame possède plusieurs de ses productions, et spécialement les deux tableaux du maître-autel des églises de Sainte-Marthe et de Santa-Grata. Ce sont ses deux chefs-d'œuvre, et les connaisseurs n'ont pu encore décider lequel l'emportait sur l'autre. La couleur en est si belle, si brillante, si harmonieuse, qu'on ne peut se

lasser de les contempler. Le sujet des deux tableaux est le même, c'est *J.-C. dans une gloire, et dans le bas du tableau un grand nombre de saints;* mais le second offre une composition qui dénote plus d'art. L'auteur y a introduit beaucoup de raccourcis, d'attitudes de têtes, d'expressions toutes également savantes et variées; on aperçoit dans le fond la ville de Bergame, et une belle architecture entièrement dans le goût de Paul Véronèse; les draperies sont étudiées avec soin, et parmi les personnages on remarque un saint évêque en habits pontificaux, qui rappelle le Titien lui-même. Les tableaux de galerie qu'a peints cet artiste sont rares et précieux, et ne sont pas aussi connus hors de l'Italie qu'ils devraient l'être. Salmeggia ne s'était pas borné uniquement à la pratique de son art; il avait acquis sur la théorie des connaissances peu communes, qu'il avait réunies dans un *Traité sur la peinture*, écrit en 1607, et qui existe en original dans la bibliothèque du comte Jacques Carrara de Bergame; cet ouvrage, dont quelques fragments seulement ont été imprimés dans la notice que le comte Francesco-Maria Tassi a donné sur Salmeggia, est celui d'un homme profondément versé dans son art. Cet habile artiste mourut à Bergame le 23 fév. 1626, dans un âge fort avancé. — *François* SALMEGGIA, fils du précédent, et *Claire*, sa fille, cultivèrent tous deux la peinture, dont ils reçurent les principes de leur père; mais ils parvinrent plutôt à imiter sa manière qu'à s'approprier sa science et sa profonde théorie. Cependant leurs ouvrages font voir l'excellence de l'éducation qu'ils avaient reçue. Comparés avec les artistes de leur temps et avec ceux qui les suivirent immédiatement, ils se montrent, sinon pleins de vivacité, du moins étudiés et exempts des vices des maniéristes. La ville de Bergame possède un grand nombre de leurs ouvrages, et il y a lieu de croire que leur père a mis la main aux meilleurs. On peut voir de plus amples détails sur cette famille d'artistes dans le tome I[er] *Delle vite de' pittori, scultori, ed architetti bergamaschi*, par le comte Francesco-Maria Tassi. P—s.

SALMERON (CRISTOVAL-GARCIA), peintre espagnol, naquit à Cuença en 1603, et fut élève de Pierre Orrente; ses ouvrages lui firent une réputation assez brillante pour que Philippe IV, dans un voyage à Cuença, le choisît pour peindre un *Combat de taureaux* qu'il donna en commémoration de la naissance de Charles II. L'artiste s'est peint lui-même dans cette composition. Un autre de ses ouvrages, qui jouit aussi d'une grande célébrité, est la *Nativité du Sauveur*, que l'on voit dans l'église de Saint-François, à Cuença. Ce peintre mourut en 1666. — *François* SALMERON, frère du précédent, naquit à Cuença en 1608, et fut également élève d'Orrente; mais la vue des ouvrages des grands coloristes de l'école vénitienne lui inspira le goût de la couleur, et il se forma dans cette branche de l'art une manière si brillante, que l'on peut le regarder comme un des plus habiles coloristes de l'école espagnole. C'est à cette partie qu'il s'est appliqué spécialement, et il ne faut pas chercher dans ses ouvrages une correction de dessin et une entente de la composition qu'il eût sans doute acquises par la suite, si l'ardeur avec laquelle il se livrait à l'étude ne l'eût enlevé aux arts avant l'âge de 24 ans. Le peu de grands tableaux qu'il a exé-

cutés existent dans sa ville natale. On connaît de lui un plus grand nombre de tableaux de chevalet, dont la couleur brillante fait pâlir tous ceux qu'on place dans leur voisinage.

P—s.

SALMON (Pierre), surnommé *le Fruictier*, fut le secrétaire, le confident du roi Charles VI. Tout ce que l'on connaît de sa personne se réduit à ce qu'il nous apprend lui-même dans ses écrits, c'est-à-dire à peu de chose. Il fut mêlé à d'importantes négociations; se rendit pour les affaires de l'État auprès du roi d'Angleterre, auprès du pape et auprès du duc de Bourgogne. C'était alors de longs et périlleux voyages. Il a laissé deux ouvrages intitulés : *Les demandes faites par le roi Charles VI, touchant l'état et le gouvernement de sa personne, avec les réponses de Salmon; les lamentations et épistres de Pierre Salmon.* Ce dernier écrit présente un grand nombre de renseignements historiques curieux. L'auteur, en consignant les détails de ses pérégrinations diplomatiques, y a inséré les lettres qui lui ont été adressées, et transcrit tout au long celles qu'il a fait partir, exemple d'indiscrétion qui de nos jours a trouvé des imitateurs célèbres. L'auteur de l'*Histoire de Russie*, Lévesque, fut le premier, dans un mémoire publié au tome VII des *Notices et Extraits des manuscrits*, qui fit connaître les productions de Salmon, jusqu'alors restées oubliées parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale; Buchon reproduisit cette notice ainsi que la partie historique du livre de notre auteur dans sa *Collection des chroniques nationales françaises*, t. XV; mais ce fut en 1833 que Crapelet publia pour la première fois le texte à peu près complet de Salmon dans le tome XI de sa *Collection des anciens monuments de l'histoire et de la langue française.* Il ne crut pas devoir reproduire, et nous ne saurions l'en blâmer, la seconde partie des *Demandes*, partie qui roule sur Dieu, les anges, la création de l'homme, le paradis, l'enfer, l'antechrist, le jugement dernier. Rien n'égale la facilité avec laquelle Salmon explique les plus profonds mystères de l'histoire sainte, si ce n'est la facilité encore plus grande avec laquelle le monarque se contente des explications de son confident. Charles VI veut savoir comment les hommes se seraient multipliés s'ils étaient restés dans le paradis terrestre. Salmon réplique sans hésiter que « homme et femme eussent procréé « et multeplié lignée, se ilz n'eussent « péchié comme qui mettroit sa main « l'une sur l'autre, c'est à savoir « comme se l'omme et la femme tou« choient ensamble main à main. » Le roi, satisfait de cette explication, demande alors comment la femme eût enfanté : « Sans douleur et sans « peine quelconque, en aussy peu « d'espace comme vous mettriez à « ouvrir vostre œil pour veoir, et tan« tost que l'enfant eust été né, il « eust parlé et alé et eust pris et « mengié des fruis des arbres de « paradis terrestre. » Il est juste de convenir que la première partie des *Demandes* est d'un autre genre; elle roule sur les devoirs des rois, sur ceux de ses conseillers et serviteurs. Ce sont des maximes très-sages, applicables à tous les temps, à tous les régimes de gouvernement. La Bibliothèque du roi en possède deux manuscrits, l'un sur vélin, orné de miniatures d'un fini précieux (neuf d'entre elles ont été reproduites dans l'édition de Crapelet), l'autre

sur papier, sans aucun ornement. Le second manuscrit offre une rédaction plus récente que le premier; les raisonnements, déjà beaucoup trop longs, deviennent interminables; les citations, fort accumulées dès le principe, s'entassent en plus grand nombre encore; auteurs sacrés et profanes sont mis indistinctement à contribution : Aristote et saint Jérôme, Cicéron et saint Augustin, Virgile et le maître des Sentences. Il est à croire que les écrits encore inédits de Salmon ne trouveront jamais d'éditeur. B—N—T.

SALMON (l'abbé), mort en 1782, a donné des *Poésies sacrées, avec les Distiques moraux de Caton, traduits en vers français*, Paris, 1751, in-12; réimprimés sous le titre de *Préceptes de la vie civile, attribués à Caton, mis en distiques latins, et traduits en vers français, avec quelques poésies sacrées*, Paris, 1752, in-12. Dans les deux éditions des *Distiques* de Caton, publiées par A.-M.-H. Boulard, en 1798 et 1803, la traduction en vers français est celle de l'abbé Salmon, à qui l'on doit encore une édition des *Œuvres d'Horace traduites en vers français, avec des extraits des auteurs qui ont travaillé sur cette matière, et des notes pour l'éclaircissement du texte*, Paris, 1752, 5 vol. in-12. Z.

SALMON (Robert), mécanicien anglais, fils d'un entrepreneur de bâtiments, naquit en 1763 à Stratford sur Avon, dans le comté de Warwick. Après qu'il eut reçu une instruction très-limitée, on le plaça chez un homme de loi qui, se trouvant être, par bonheur, un maître peu exigeant, le laissa disposer de beaucoup de loisir, et même lui procura les moyens de satisfaire les besoins de son intelligence. Robert sut en profiter. Une des premières manifestations de sa curiosité fut de désassembler toutes les pièces de sa montre, qu'il remit ensuite chacune à sa place. La musique eut de l'attrait pour lui : des livres lui apprirent à connaître les notes. Il fabriqua une flûte et un violon, et parvint tout seul à en jouer passablement. Son père ayant été chargé par l'architecte Henry Holland de diriger quelques constructions dans le comté de Hamp, Robert eut la permission de l'accompagner, et il ne tarda pas à se mettre au fait des occupations qui composent l'emploi d'un conducteur de travaux, emploi qui lui fut en effet confié et qu'il exerça successivement à Carlton-House, qu'on réédifiait alors, et à Woburn-Abbey, où le grand duc de Bedford eut occasion d'apprécier sa capacité comme sa probité : ce seigneur vit dès lors en lui l'homme qui pouvait le mieux le seconder pour réaliser ses vues magnifiques. Ce fut en 1794 que Salmon fut fixé à Woburn, en la double qualité d'architecte et de mécanicien. Ces deux titres, il les justifia par la participation qu'il eut à divers édifices, et par un grand nombre d'inventions utiles. Holland ayant fait venir de France un ouvrier pour pratiquer à Woburn la méthode de bâtir sans employer la pierre, qui manque sur ce sol, Salmon suivit attentivement le progrès de l'ouvrage, reconnut aisément combien le procédé adopté était défectueux, et de son côté il en inventa un meilleur, qui a été décrit dans un mémoire inséré au XXVIIe volume des *Transactions* de la Société des arts. Alors le duc de Bedford lui ordonna de construire pour lui-même à Woburn, et suivant ses principes, une maison avec ses dépen-

dances. C'est dans cette nouvelle habitation, solide et de belle apparence, dans la construction de laquelle il n'entrait que de la paille hachée mêlée de terre et un peu de chaux détrempée et étendue à l'intérieur avec une truelle de bois, que l'artiste vécut désormais, et c'est là qu'après une courte absence il revint mourir. Les attributions de sa surintendance s'étaient étendues à mesure que son mérite s'était développé. Ayant la direction des domaines et surtout des forêts, il avait introduit, dans les vastes propriétés de son patron, un ordre plus judicieux et plus économique pour les réparations et autres travaux à faire, ordre qui fut maintenu jusqu'à la mort du lord, arrivée en 1802. Salmon se livra à de nombreuses expériences sur les bois, dont le résultat fut de réfuter l'opinion, trop accréditée dans ce temps-là, qu'il ne convient pas d'élaguer les hautes futaies. Le mémoire qu'il composa sur ce sujet est imprimé, avec des gravures représentant les nœuds et les accidents les plus remarquables du bois, dans le recueil de la Société des arts. Le nouveau duc eut en lui une égale confiance; et lorsque Salmon, sentant sa santé fort affaiblie, désira cesser ses fonctions, il n'obtint qu'avec peine la permission de se retirer. Il loua près de Lambeth une chaumière, comptant passer là ses derniers jours; il y séjourna une quinzaine, mais sa présence ayant paru nécessaire à Woburn, il y retourna; ce ne fut que pour y mourir, le 9 oct. 1821. Le duc de Bedford lui fit élever un monument dans l'église paroissiale du lieu. Des vingt-cinq dernières années de sa vie, il ne s'en était guère passé qui ne fussent signalées par quelqu'une de ses inventions, et où il n'eût reçu une médaille ou quelque autre récompense de la Société des arts. Le détail donné ici de ces inventions nous mènerait trop loin. Nous citerons seulement un *hache-paille* à lames droites et par conséquent uniformes, au lieu d'être recourbées; un *semoir* suivant toujours la ligne directe, malgré les déviations du cheval qui le traîne, mais qui en dérive à la volonté de la main qui le guide. Il perfectionna les machines qui servent à faucher le foin, à couper le blé, à le battre, à le vanner. Plusieurs de ces machines sont décrites dans le recueil de la Société des arts et dessinées dans l'Encyclopédie de Rees. Salmon imagina un *piége à homme* pour arrêter, sans leur faire beaucoup de mal, les déprédateurs qui pénètrent dans les enclos. On lui doit aussi un procédé pour transporter sur une toile les peintures détachées des murs ou des boiseries endommagées; une *balance* qui marque les degrés de poids sur un cadran pareil à celui des montres; une machine mue par un cheval pour retirer les objets tombés dans des eaux profondes; un *bandage* pour contenir les hernies; affligé lui-même de cette infirmité, et les bandages les plus recommandés ne lui procurant pas de soulagement, il avait dû recourir à son esprit inventif. Ce bandage, pour lequel il prit un brevet d'invention (depuis longtemps expiré), a eu un grand débit à Paris comme à Londres; il y en avait un dépôt dans les galeries de pierre du Palais-Royal. L'inventeur a écrit sur ce sujet un opuscule : *Analysis of the general construction of Trusses*, 1807, in-8°. Z.

SALMON. *Voy.* SALEMON, LXXX.

SALOMON (FRANÇOIS-HENRI), membre de l'Académie française, na-

quit à Bordeaux, le 4 octobre 1629, d'un conseiller au parlement. Il suivit aussi la carrière de la magistrature et fut pourvu, à l'âge de vingt-deux ans, d'une charge d'avocat-général au grand-conseil, qu'il exerça pendant neuf années avec quelque distinction. Il obtint ensuite celle de lieutenant-général du sénéchal de Guienne au présidial de Bordeaux. Ayant épousé la fille de Lancelot de Lalane, président à mortier au parlement de Bordeaux, il fut, après la mort de son beau-père, appelé à lui succéder. Il avait été admis à l'Académie française le 21 novembre 1646, en remplacement de Nicolas Bourbon, l'emportant sur Pierre Corneille qui s'était mis aussi sur les rangs pour occuper le fauteuil vacant. « L'Académie se détermina « pour cette raison que M. Corneille « faisant son séjour à la province, « ne pouvait presque jamais se trou- « ver aux assemblées et faire la fonc- « tion d'académicien (1). » Ce motif d'exclusion eût dû plutôt être appliqué à un littérateur aussi médiocre que Salomon, lorsque peu de temps après il eut quitté la capitale pour aller s'établir à Bordeaux (2). Au surplus, il a été jugé avec sévérité par un de ses confrères qui l'avait bien connu. Dans la liste raisonnée de quelques gens de lettres vivants en 1662, dressée par ordre de Colbert, Chapelain apprécie en ces termes le mérite littéraire de l'heureux compétiteur de Corneille. « Il parle avec « facilité, mais avec peu d'ordre et « de solidité, et ses vers latins ne « sont pas plus excellents que sa « prose française (3). » C'est-à-dire que ses vers et ses ouvrages en prose ne valaient pas mieux les uns que les autres. Aussi sont-ils tombés, comme leur auteur, dans un oubli dont les biographes nos prédécesseurs n'avaient pas cru devoir les tirer. On trouve quelques autres particularités concernant Salomon dans les *Mélanges d'histoire et de littérature* de Vigneul-Marville (4). Il est bon d'observer toutefois que l'ancienneté de sa famille paraît y avoir été reculée au delà des limites du vrai. Le président de Bordeaux mourut sans postérité le 2 mars 1670. Il avait reçu le cordon de Saint-Michel, en considération des services rendus par lui à l'État, *dans les mouvements de Toulouse et de Bordeaux*. On a de lui : I. *Discours d'Estat à M. Grotius sur l'histoire du cardinal de Bentivoglio*, Paris, 1640, in-8°. II. *De judiciis et poemis, et de officiis vitæ civilis Romanorum libri duo*, Bordeaux, 1665, in-12. L'auteur examine sommairement quelles étaient les formes de la procédure criminelle chez les Romains, et donne de plus amples détails sur la nature des peines qui étaient prononcées contre les accusés reconnus coupables. Plusieurs chapitres sont destinés à faire connaître les moyens de répression des délits militaires. En traitant, dans le second livre, des *offices* de la vie civile, l'auteur passe en revue les diverses positions où le citoyen romain peut se trouver depuis l'âge où

(1) *Histoire de l'Académie françoise*, par Pélisson (d'Olivet), Paris, 1730, tome I, page 210.

(2) A la vérité, il y a peu d'exemples d'une déchéance prononcée pour semblable motif. A une époque rapprochée de nous, on a vu la place de DELILLE déclarée vacante, à l'Institut national, *à cause de la non-résidence* du célèbre poète.

(3) *Mélanges de littérature tirés des lettres manuscrites de M. Chapelain*, Paris, 1726, in-12, p. 261.

(4) C'est-à-dire Bonaventure d'Argonne, Paris, 1725, tome III, pages 393 et 394.

il revêt la robe virile jusqu'au moment de ses funérailles. Il jette aussi un coup d'œil sur les classes variées dont la société se compose. Le mot *Offices* n'est donc pas pris ici pour *devoirs;* le magistrat bordelais convient lui-même que ce terme a des significations multiples. Sallengre a fait réimprimer ces deux traités dans le troisième volume de son *Trésor des antiquités romaines* (5). Pélisson, qui cite encore de Salomon la *Paraphrase d'un psaume en vers*, ne fait connaître ni la date ni le lieu de l'impression de cet opuscule.

L—M—X.

SALOMON (JEAN-BAPTISTE), médecin, né vers les premières années du XVIIIe siècle, à Saint-Jean de Maurienne, après avoir pris le doctorat en médecine à l'université royale de Turin, fut nommé en 1737, par le roi Charles-Emmanuel III, médecin ordinaire du château de Miolans et des prisons de Chambéry. Quoiqu'il n'ait laissé aucun ouvrage, le jugement que J.-J. Rousseau a porté de son caractère et de son savoir lui a valu quelque célébrité : « Ayant quitté depuis long-temps « mes écoliers, dit le citoyen de « Genève, ayant perdu le goût des « amusements et des sociétés de la « ville, je ne sortais plus, je ne « voyais plus personne, excepté ma- « man (madame de Warens) et M. Sa- « lomon, devenu depuis peu son mé- « decin et le mien, honnête homme, « homme d'esprit, grand cartésien, « qui parlait assez bien du système « du monde, et dont les entretiens « agréables et instructifs me valaient « mieux que toutes les ordonnances. « Je n'ai jamais pu supporter ce sot « et niais remplissage des conversa- « tions ordinaires ; mais des conver- « sations utiles et solides m'ont tou- « jours fait grand plaisir, et je ne « m'y suis jamais refusé. Je pris « beaucoup de goût à celles de M. Sa- « lomon ; il me semblait que j'anti- « cipais avec lui sur ces hautes con- « naissances que mon âme allait ac- « quérir quand elle aurait perdu ses « entraves. Ce goût que j'avais pour « lui s'appliquait aussi aux sujets « qu'il traitait, et je commençai de « rechercher les livres qui pouvaient « m'aider à le mieux entendre. » La postérité de J.-B. Salomon est tombée dans l'obscurité. B—F—S.

SALORNAY (JEAN DE), évêque de Mâcon à la fin du XIVe siècle, sortait d'une ancienne et illustre famille de la Bresse, car on trouve en l'an 1000, à ce que rapporte Le Laboureur dans le Livre *des Masures de l'Isle-Barbe*, Guichard, sire de Beaujeu, marié à Récoaire de Salornay. Jean de Salornay, petit-fils par sa mère Adelige du président Pastoret, qui devint un des régents durant la minorité de Charles VI, fut élevé sous les yeux de son oncle et de son aïeul, Pierre de Salornay, auquel il succéda dans le canonicat, en quelque sorte héréditaire, que ses parents occupaient au chapitre de Lyon. A quelques années de là (1394), il fut appelé à l'évêché de Mâcon, et mêlant alors à ses fonctions épiscopales les soins politiques des importantes affaires dont on le retrouve sans cesse chargé, il devint par son habileté, par sa piété, par la faveur dont l'honorèrent les rois Charles V et Charles VI, un des hommes les plus considérables de ce temps. Guillaume de Salornay, son neveu, avait été désigné pour lui succéder, mais il mourut jeune, et sa sœur Margue-

(5) *Thesaurus novus antiquitatum romanorum*, La Haye, 1719, 3e vol. in-fol., pages 625-667.

rite, mariée à son cousin Antoine Pastoret, qui fut lieutenant-général de l'armée conduite par le comte de Montpansier dans le royaume de Naples, soigna seule les dernières années de l'illustre prélat. Jean de Salornay mourut plein de vertus et de jours, vers le milieu du règne de Charles VII (1445). La maison de Salornay s'est divisée en plusieurs branches qui ont fourni des hommes distingués à l'Église et à l'armée; elle a eu même quelque alliance avec la maison royale. B—v—e.

SALT (Henri), consul-général d'Angleterre en Égypte, membre de la Société royale de Londres, correspondant de l'Institut de France, et, ce qui est préférable à tous ces titres, voyageur éminent, dont les relations sont, pour les pays qu'il a parcourus, au nombre de celles qui méritent le plus de fixer l'attention des géographes et des historiens. Salt naquit à Litchfield, dans le comté d'York, et reçut sa première éducation dans une école élémentaire (*school-grammar*) de cette ville. Sans doute il la termina ailleurs, puisque cette éducation était complète lorsque le goût des arts s'empara de lui, et qu'il parut vouloir s'adonner exclusivement à la peinture. A cette époque le lord vicomte Valentia, qui avait quitté l'état militaire et qui, après un long séjour sur le continent, jouissait de sa grande fortune dans sa retraite pittoresque d'Arley-Hall, s'ennuya de son oisiveté, et résolut de se rendre utile à son pays en entreprenant un grand voyage. Il en concerta le plan avec le marquis de Wellesley, qui avait été gouverneur des possessions anglaises dans l'Inde, et qui pouvait être d'un puissant secours pour l'exécution de ce projet. Lord Valentia quitta l'Angleterre, et s'embarqua sur la *Minerve* le 3 juin 1802. Mais avant de partir, un de ses premiers maîtres, le docteur Butt(1), lui avait présenté son neveu, Henri Salt, et lord Valentia se l'était attaché et l'emmena avec lui en qualité de secrétaire et de dessinateur (*as my secretary and drofts man*). Il était impossible, pour entreprendre avec succès un grand voyage, de faire un meilleur choix. Salt, à la connaissance des langues anciennes et des belles-lettres, réunissait le savoir de l'ingénieur pour lever des plans, le talent de l'artiste pour peindre et pour dessiner, une finesse d'esprit et une prudence au-dessus de son âge(2). Ces qualités le rendaient un intermédiaire utile pour toutes les négociations. Salt, en compagnie de lord Valentia, débarqua à Madère, au cap Palmas, s'arrêta un peu à Sainte-Hélène, puis au cap de Bonne-Espérance, où il fit une excursion dans l'intérieur du pays, toucha à l'île St-Paul, aux îles Nicobar, et le 20 juin 1803 nos voyageurs arrivèrent à Calcutta. Alors ils entreprirent une grande tournée dans l'intérieur de l'Inde, et allèrent à Benarès et à Lucknow; ils visitèrent les ruines de Canouge, s'embarquèrent sur le Gange, et furent de retour à Calcutta le 7 oct. Ils se rendirent ensuite à Ceylan, et y séjournèrent, puis re-

(1) Probablement George Butt, recteur de Stanford, où lord Valentia fit une partie de ses études. On a de George Butt des sermons publiés entre les années 1775 et 1793.

(2) Je n'ai pu, malgré mes recherches, connaître la date de la naissance de Salt, mais il devait être fort jeune lorsqu'il s'embarqua en 1802, car en 1815 il passa à Paris pour se rendre en Égypte où il avait été nommé consul-général, et quand il fut présenté à la troisième classe de l'Institut (Académie des belles-lettres), tout le monde fut étonné de le trouver si jeune.

tournèrent sur le continent; près de Pondichéry, Salt se sépara de lord Valentia pour aller, par des sentiers dangereux et peu pratiqués, visiter ses Sept-Pagodes et peindre ce site célèbre. En février 1804, ils pénètrent dans l'Inde méridionale, voient Seringapatam, font à Mysore une visite au rayah de ce pays, puis s'embarquent à Madras pour se rendre dans la mer Rouge, dont ils contribuèrent à perfectionner les cartes en levant le plan de plusieurs baies et celui d'une île à peu près inconnue, à laquelle lord Valentia donna son nom. Sur ces côtes désertes et dangereuses de l'Arabie et de l'Afrique que baigne la mér Rouge, plusieurs fois Salt quitta lord Valentia et débarqua sur le continent pour observer le pays, le décrire, enrichir sa collection de vues et de dessins. Ses portraits d'un *Jeune pilote de Massouah*, d'un *Abyssin*, d'un *Samouk*, prouvent qu'il dessinait aussi bien les figures que le paysage. Lord Valentia ayant eu à se plaindre de l'iman de Moka, envoya Salt porter ses dépêches au gouvernement anglais de l'Inde. Salt s'embarqua sur l'*Antilope* et arriva à Bombay le 9 juillet. Lord Valentia l'y rejoignit le 13 septembre. Pendant leur résidence à Bombay et à Pounah, ils firent des excursions aux Pagodes et aux fameuses grottes de Salsette et d'Éléphanta. En décembre 1804 et en janvier 1805, ils retournèrent à Moka, à l'île Dhalac, à Massouah, et à Arekko, où ils crurent reconnaître l'emplacement de l'antique ville d'*Adulis*. Durant ses navigations sur la mer Rouge, lord Valentia étant entré en communication avec les chefs de l'Abyssinie, se décida, dans l'intérêt de son pays, à leur envoyer Salt comme ambassadeur. Celui-ci partit donc de Massouah avec une suite convenable et des présents, le 20 juin 1805. C'est ce premier voyage de Salt dans l'intérieur de l'Abyssinie qui forme le troisième volume de lord Valentia. Il en est certainement la partie la plus neuve et la plus importante. Écrit en entier par Salt lui-même, il intéressa vivement l'Europe savante lorsqu'il fut publié. S'il n'avait pas réussi complétement dans le but principal de ses négociations, il était du moins parvenu à rouvrir les communications des chrétiens d'Europe avec les chrétiens de l'Abyssinie, interrompues depuis plus de deux siècles et demi, depuis que Soliman, en 1598, avait, par la prise de Souakem, de Massouah et de l'île Dhalac, enfermé l'Abyssinie entre le désert et la mer, et avait rendu impossible toute relation avec les peuples civilisés. Salt retourna à Massouah, où il rejoignit lord Valentia. Ils passèrent à Djidda, à Suez, et arrivèrent au Caire le 16 février 1806; ils en partirent le 10 mars, après avoir visité Rosette, Berimbal, Damiette, le lac Bourlos, Mansourah, Bahbiet, les restes du temple d'Isis. Enfin, après avoir bien examiné Alexandrie, dont Salt leva le plan, nos voyageurs s'embarquèrent le 22 juin, entrèrent dans le port de Malte le 24 août; le 26 sept. 1806 ils étaient à Gibraltar, et juste un mois après ils prirent terre à Portsmouth, et rentrèrent dans leur patrie après une absence de quatre ans et quatre mois. *Les voyages et navigations dans l'Inde, à Ceylan, en Abyssinie et en Égypte dans les années* 1802-1806, de lord Valentia furent, en 1809, publiés en 3 vol. in-4°, avec un grand luxe de gravures et de cartes exécutées d'après les dessins et les plans de Henri Salt. Mais indépendamment des nombreuses

planches que renfermait l'ouvrage, Salt fit paraître, en même temps que le voyage, 24 vues gravées en couleur, sur un grand format, qui reproduisaient les tableaux qu'il avait peints des principaux sites des lieux qu'il avait visités dans ses voyages; ces vues, accompagnées d'une courte description in-4°, ne sont pas seulement faites pour le plaisir des yeux, elles donnent une plus complète connaissance des lieux. La 17e, la 21e, la 22e planche sont surtout très-remarquables, parce qu'elles nous font connaître la singulière conformation de ces montagnes isolées, qui s'élèvent abruptes en pains de sucre au-dessus des plaines qui les environnent et qu'on voit si bien du village d'Asceria à Samayut, dans la vallée de Calaat. Ces montagnes, par la facilité de s'y fortifier, ont dû, comme notre montagne de Laon en France, celle de Dunbarton en Écosse, jouer un rôle important dans les guerres et les troubles civils. C'est dans la planche 20 de ce magnifique atlas de tableaux que se trouve la vue de l'obélisque d'Axum, à laquelle l'inscription gravée, copiée dans ce lieu et savamment commentée par le voyageur, donne un intérêt particulier. Si dans plusieurs parties de ses voyages Salt a confirmé quelques-uns des récits de Bruce qui paraissaient invraisemblables, il en est d'autres où il l'accuse d'imposture, et quelquefois, suivant nous, sans motifs suffisants, comme quand il nie que les vestiges de 133 pieds d'estal, que Bruce dit avoir vus dans cette plaine d'Axum, n'y existèrent jamais, parce que lui, Salt, n'en a pas vu de trace. Raisonner ainsi, c'est tenir peu de compte des changements qui ont pu être opérés dans un pays pendant le cours d'un demi-siècle. Lorsque les voyages de lord Valentia donnaient à son secrétaire dessinateur une célébrité si justement acquise, Salt n'était plus en Angleterre. Le vendredi 20 janv. 1809, il s'était embarqué à Portsmouth, non pour accompagner comme dessinateur un riche et puissant personnage : cette fois il partait seul, et il était le chef de la mission qui lui était confiée. Le gouvernement britannique, particulièrement habile à bien choisir ses agents, et fort attentif à tout ce qui peut étendre utilement ses relations avec le monde entier, avait compris, d'après le voyage de lord Valentia, tous les avantages que l'Angleterre pouvait retirer d'une alliance avec l'Abyssinie. Salt fut chargé de négocier cette alliance; il était porteur de présents considérables et d'une lettre du roi de la Grande-Bretagne à l'empereur d'Abyssinie. Mais les guerres civiles et les querelles religieuses qui divisaient ce pays devaient rendre nuls tous les efforts de Salt pour y établir des relations durables et régulières. Il retourna en Europe deux ans après. Son voyage n'avait pas été inutile pour les intérêts commerciaux de l'Angleterre. L'état peu pacifique de l'Europe lui avait fait prendre un long détour pour se rendre en Afrique. Comme dans son premier voyage, il avait touché à Madère, puis au cap de Bonne Espérance; mais sa navigation le long de la côte orientale d'Afrique fut presque une exploration hydrographique, et procura beaucoup de renseignements utiles sur les possessions portugaises. Salt visita plusieurs lieux sur lesquels depuis long-temps on n'avait eu aucune relation, Mesuril, Monjou, Mozambique, Zanzibar et Pemba. Il leva

le plan de plusieurs baies. En 1810 comme en 1805, son voyage en Abyssinie se borna à la province de Tigré. Il traversa le formidable défilé de Taranta, et arriva à Dixan, ensuite à Antalow. Ce fut de Djibba, et un peu avant d'entrer dans Antalow, le 10 août 1810, près de Djibba, qu'il vit ces bœufs galla, nommés sanga, si remarquables par leurs énormes cornes, allongées comme celles du cerf. Il séjourna quelque temps à Chelicut; c'est en ce lieu qu'il put examiner plus à loisir les mœurs et les habitudes des Abyssins. Il passa ensuite par Agawa pour se rendre une seconde fois aux ruines d'Axum; collationna encore l'inscription pour la redonner plus correcte et avec un nouveau commentaire, et termina ainsi son voyage. Il retourna à Dixan, traversa les monts Assaouli, arriva à Arekko, traversa la mer Rouge et aborda à Moka; puis en octobre il se rendit à Bombay, d'où il s'embarqua pour retourner en Europe. Il quitta le cap de Bonne-Espérance le 12 décembre, toucha à Sainte-Hélène le 20 du même mois, et le 10 janvier 1811 entra dans le port de Penzance à la pointe de Cornwall. Aussitôt son arrivée à Londres il alla rendre compte de sa mission au marquis de Wellesley, ministre des affaires étrangères. Il s'occupa dès lors de la rédaction de son voyage, qui parut en 1814, avec des gravures et des cartes, comme le voyage de lord Valentia, dont le sien était en quelque sorte la continuation ou le complément. Mais il lui donna un titre monstrueusement prolixe, et qui est, pour ainsi dire, une table des matières. La concision du titre des voyages de lord Valentia, où le nom même de Salt ne se trouvait pas, où ses travaux n'étaient pas indiqués, n'avait pas empêché qu'on ne distinguât particulièrement le mérite de la partie du voyage qui lui appartenait en propre, et elle fut traduite en français par M. Prevôt, de Genève, sous le titre de *Voyage en Abyssinie*, Paris et Genève, 2 vol. in-8°; mais en 1813 on publia à Paris une traduction complète des voyages de lord Valentia, en 4 vol. in-8°, avec un atlas dont le titre portait qu'il était composé de cartes, de plans, d'inscriptions anciennes et de vues diverses dessinées sur les lieux par H. Salt. Ces traductions avaient accru la célébrité de Salt sur le continent. Aussi lorsque, dans l'année qui suivit la publication des voyages de lord Valentia, parut le nouveau voyage de Salt, il excita vivement l'attention publique, mais ne remplit pas entièrement l'attente qu'on en avait conçue. L'auteur n'avait presque visité que les lieux déjà explorés par lui dans son précédent voyage. Il est vrai qu'il donnait de ces lieux des descriptions plus complètes, des renseignements neufs sur les établissements portugais de la côte d'Afrique, des travaux hydrographiques précieux pour les navigateurs, et une plus complète histoire des révolutions politiques de l'Abyssinie depuis Bruce; mais cependant ce nouvel ouvrage, pour la forme comme pour le fond, n'était réellement que la continuation et en quelque sorte le quatrième volume des voyages de lord Valentia. Aussi, celui qui avait traduit ces derniers voyages publia-t-il en 1816 une édition française du nouveau voyage de Salt en deux volumes in-8° et un atlas de 33 planches, composé de cartes, plans, inscriptions, portraits et vues diverses. Ce fut peut-être le dernier travail de l'estimable traducteur de tant d'ouvra-

ges anglais (3). Il fit preuve de jugement en abrégeant considérablement le titre de l'ouvrage original, et fut assez heureux pour obtenir l'approbation de celui dont il s'était rendu l'interprète. Salt, en passant à Paris, alla voir Pierre-François Henry ; en témoignage de satisfaction, il lui fit cadeau d'un magnifique exemplaire du voyage de lord Valentia et du sien. Un second exemplaire de ces voyages fut donné par Salt à la bibliothèque de l'Institut de France, lorsqu'il fut présenté par un de ses membres à la classe d'histoire et de littérature ancienne (l'Académie des inscriptions et belles-lettres), dont il avait été nommé correspondant le 8 déc. 1815. Il commençait alors un nouveau voyage, et cette fois avec tous les avantages de la fortune et de la puissance. Son gouvernement l'avait nommé consul-général d'Angleterre en Égypte. Il alla résider au Caire, et fut particulièrement distingué par le souverain éclairé de ce pays, Méhémet-Ali. Il s'adonna avec passion à l'étude de l'ancienne Égypte, à laquelle les découvertes de Champollion et d'Young, son compatriote, venaient d'attacher un intérêt spécial. Il donna un gage des progrès qu'il avait faits dans cette étude par la publication, en 1825, d'un ouvrage qui fit sensation parmi les érudits, quoiqu'il n'eût que la consistance d'une mince brochure. Ce fut son *Essai sur le système hiéroglyphique et phonétique du docteur Young, avec quelques découvertes additionnelles qui le rendent applicable à la lecture des noms anciens et des noms modernes*, Londres, 1825. Cet ouvrage fut traduit en français deux ans après. Il commence par une lettre de M. Bankes, qui dans ses voyages a recueilli tant de choses curieuses et en a si peu publié. A cette lettre est annexée une copie de la table d'Abydos, que M. Bankes a découverte et copiée le premier. Mais M. Caillaud, qui l'a copiée depuis, l'a publiée le premier, et sa copie, dans plusieurs cartouches, ne s'accorde pas avec celle de M. Bankes. L'ouvrage de Salt apprit aussi que, d'après l'observation de M. Bankes, le nom du Pharaon Tirka a été effacé partout sur le fronton du petit temple de Médinet-Abou, et remplacé par celui de Ptolémée; circonstance dont il faut tenir un grand compte, quand il s'agit de déterminer l'âge de la construction des anciens temples de l'Égypte. Salt, malgré les promesses de son titre, ne nous paraît pas avoir avancé la science du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens; mais il semble qu'il a été, après celui qui a fondé cette science, le premier qui en ait fait d'heureuses applications, pour donner des explications de quelques inscriptions hiéroglyphiques renfermées dans des cartouches. Plusieurs de ces explications ont été accueillies et reconnues exactes; il en est qu'on lui a disputées, quelques-unes avec raison, et quelques-unes peut-être à tort. C'est en 1827, dans l'année où parut la traduction de l'Essai de Salt, lorsque cet essai avait fait concevoir de légitimes espérances de lui voir hâter les progrès de l'érudition égyptienne, qu'on apprit que le 3 octobre il était décédé sur la route du Caire à Alexandrie : son corps fut transporté dans cette dernière ville, et ses funérailles furent les plus splendides de toutes celles qu'on y avait vues depuis long-temps. L'*Annual register*, qui

(3) *Pierre-François Henry* (*voy.* ce nom, t. LXVII, p. 69, de cette *Biographie*.)

raconte ce fait, ajoute qu'il laissa une fortune de deux cent mille talaris. W—R.

SALUCES (DIEUDONNÉE DE), comtesse de Revel, née à Turin le 31 juillet 1774, est un des meilleurs poëtes italiens de notre époque. Son talent se révéla de bonne heure et fut merveilleusement secondé par les circonstances. Issue d'une famille ancienne et illustre, où le savoir et le goût des lettres sont pour ainsi dire héréditaires (*voy.* SALUCES DE MENUSIGLIO, XL, 229), la jeune Dieudonnée n'eut point à lutter contre les nombreux obstacles que l'on rencontre ordinairement au début de la carrière littéraire, et où viennent parfois se briser les âmes les mieux trempées et les plus heureusement douées. Elle ne trouva au contraire autour d'elle que des encouragements de toute espèce. Parmi les littérateurs et les savants qui fréquentaient sa maison, deux surtout, Silvio Balbis et l'abbé Charles Denina, furent frappés de la précocité de son esprit et se plurent à le cultiver. Ce dernier inspira à son élève un attachement et une estime dont on trouve la noble et chaleureuse expression dans les vers adressés par la jeune muse à l'éloquent historien. Les premiers essais de Dieudonnée furent écrits en français, langue aristocratique du temps et qui était naturellement parlée dans une famille dont le fief principal avait appartenu à la France et servait de limites à ses États. Mais soit qu'elle ne trouvât pas dans cette langue assez de souplesse pour le rhythme, soit qu'elle rougît de l'employer au moment où le gouvernement français, devenu démocratique, prenait l'Italie pour champ de bataille dans son duel avec la royauté, au moment où il fallait par conséquent raviver dans tous les cœurs italiens l'amour du pays et le sentiment de l'honneur national, elle revint bientôt à sa langue maternelle, qui est d'ailleurs la plus poétique, la plus harmonieuse de l'univers. Mlle de Saluces n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle fit insérer différentes pièces dans un recueil que l'on imprima à l'occasion de la mort de la comtesse Balbo, femme du savant Prosper Balbo. L'accueil que leur fit le public devint pour l'auteur un vif encouragement, et dès ce moment elle se consacra tout entière au culte de la poésie. Une première édition de ses vers, publiée en 1796, fut rapidement épuisée et plaça du premier coup Mlle de Saluces parmi les meilleurs poètes contemporains de l'Italie. Le célèbre Parini, juge ordinairement sévère, ne trouva pour elle que des éloges, et plusieurs sociétés littéraires s'empressèrent de l'appeler dans leur sein. Cela paraîtra peut-être singulier en France, où le sexe est un motif d'exclusion absolue, bien que les femmes prennent ici, plus que partout ailleurs, une part active aux travaux littéraires. Cependant les noms des Sévigné, des Dacier, des Staël, n'auraient pas été trop déplacés dans nos académies qui, au lieu d'être honorées par leurs membres, donnent à quelques-uns leur plus grande illustration. En Italie, au contraire, toute femme qui s'élève par ses écrits au-dessus du vulgaire est sûre d'être accueillie par quelque société savante, et l'on a vu même plusieurs d'entre elles professer avec distinction dans les universités les plus célèbres. Aussitôt après la publication de ses poésies, Mlle de Saluces fut nommée membre de l'Académie royale de Fossan, et l'on fit imprimer à cette

occasion un recueil à la tête duquel se trouvait un portrait du poète, par Valperga, avec des vers de l'abbé de Caluso :

En os Glaucillæ, cujus jam plurima ab ipsa
Pulchrior ingenii est edita imago sui;
Ætatis florem primæ qui conspicis, ævo
Hanc natam nostro discito Melpomenum.

Le nom de ***Glaucilla Eurotea*** était celui que Mlle de Saluces avait, selon l'usage, reçu de l'Académie des Arcades de Rome, qui se l'était associée peu de temps auparavant. Ce recueil, intitulé : ***Acclamation***, etc., était précédé d'une introduction où le même abbé de Caluso, parlant de la précocité du talent de la jeune Dieudonnée, ne craignait pas de la comparer au Tasse, qui avait, lui aussi, publié à l'âge de dix-neuf ans son poëme de ***Renaud***. Mlle de Saluces épousa, en 1799, le comte Maximilien de Revel, et, devenue veuve au bout de trois ans, elle rentra dans sa famille pour ne plus la quitter. Lorsque les États sardes furent rendus à leurs anciens souverains, elle s'empressa de célébrer cet événement par une ode qui fut insérée dans le recueil italien des ***Poésies offertes par la ville de Turin à S. M. la reine, à l'occasion de son heureuse arrivée***, 1815, in-fol. Dans l'intervalle, elle avait été nommée membre de l'Académie des sciences de Turin, à laquelle elle lut un grand nombre de pièces. Elle s'était aussi essayée dans la tragédie et en avait écrit deux qui ont pour titres : ***Herminie*** et ***Tullie***. La première fut représentée en 1804, mais seulement par une société d'amateurs. L'œuvre principale de Mme de Revel est le poëme d'***Ippazia***. L'auteur n'eut rien moins que la prétention de faire un poëme philosophique, et l'on devine à l'avance toutes les difficultés qu'elle dut rencontrer dans l'exécution de son programme. La scène se passe au commencement du Ve siècle de notre ère, à Alexandrie d'Égypte, dans l'ancienne forêt où était le temple d'Isis et d'Osiris. L'héroïne principale est Ippazia, jeune vierge chrétienne qui donne son nom au poëme, et qui, aimant un païen, éprouve en elle cette lutte intérieure entre les passions et le devoir, lutte dont on prévoit bien qu'elle doit sortir triomphante. Parmi les autres personnages, on remarque surtout les chefs des différentes écoles philosophiques qui étaient alors la gloire d'Alexandrie. Faire ressortir la grandeur des dogmes du christianisme, la noblesse et la pureté de sa morale, tel est le but de tout l'ouvrage. La nature même du sujet a empêché qu'***Ippazia*** obtînt dès le début un grand succès; mais si ce poëme n'est pas destiné à devenir populaire, il est pour nous hors de doute qu'il sera de plus en plus apprécié par les lecteurs sérieux, par ce public d'élite, dont les jugements seuls sont compétents en littérature et prévalent tôt ou tard sur l'indifférence et l'injustice, comme sur les engouements de la multitude. ***Ippazia*** réunit à un haut degré les qualités les plus propres à assurer le succès d'un livre. La profondeur de la pensée, la vivacité des images, l'élégance et la pureté du style, le mouvement et l'intérêt dramatique de la narration, tout démontre que ce poëme n'a pas seulement été inspiré par une imagination heureusement douée, mais qu'il est encore le fruit de longues méditations et de nombreuses veilles. Cependant, quel que soit son mérite, nous préférons certaines compositions lyriques du même auteur. L'ode sur le ***Saint-Sacrement***,

par exemple, et celle qui a pour sujet le *Retour du Roi Victor-Emmanuel dans ses États du continent*, nous semblent dignes de figurer à côté des meilleures pièces que l'Italie possède en ce genre, et nous regrettons que les limites de cette notice ne nous permettent pas d'en citer quelques fragments. Depuis son veuvage, Mme de Revel avait partagé son temps entre ses études littéraires et des voyages d'agrément dans différentes parties de l'Italie, surtout à Florence et à Rome. Dans l'hiver de 1837, elle alla chercher un climat plus doux sous le beau ciel de Nice, mais sa santé, depuis long-temps compromise par un travail assidu, ne put se rétablir; elle fut atteinte de paralysie et mourut dans cet état, à Turin, le 24 janvier 1840, avec une résignation toute chrétienne. Elle a laissé : I. Quelques pièces dans le recueil intitulé : *Memoriæ Henrichettæ Tapparellæ Prosperi Balbi uxoris monumentum*, Turin, 1792, in-4°. II. *Poésies de Diodata Saluzzo, surnommée par l'Académie des Arcades Glaucilla Eurotea*, Turin, 1796, in-8°. La pièce qui sert d'introduction, et que l'auteur dédia à son père, fut reproduite dans l'*Année poétique*, Venise, 1797, in-12. Cette première édition fut tirée à un très-petit nombre d'exemplaires et distribuée à des amis. La seconde parut la même année, 2 vol. in-12. On y trouve, outre quelques pièces nouvelles, plusieurs poésies adressées à l'auteur par différentes personnes. M. le professeur Jean Rosini de Pise, célèbre romancier et historien, se chargea de la troisième édition (Pise, 1802, 2 vol. in-8°). Enfin une quatrième, augmentée comme les précédentes, fut imprimée à Turin par les soins de l'auteur, en 1816-17, 4 vol. in-8°. La plupart des pièces nouvelles avaient été lues à l'Académie des sciences de Turin et insérées dans ses *Mémoires*, de l'an X (1801) à l'année 1813. III. Un petit poème dans la *Collection de pièces* publiée par le comte Napione, à l'occasion de la mort de Mme Charlotte-Mélanie Alfieri, et dédiée à Mme de Revel, née Saluzzo, Parme, Bodoni, 1807, in-8°. IV. *Ippazia*, ou *des Philosophies*, poème en vingt chants, Turin, 1817, 2 vol. in-8°; seconde édition, ibid., 1830, 2 vol. in-8°. V. *Nouvelles*, Milan, 1830, in-8°. VI. *La Sibylle*, ode composée pour la séance solennelle de l'Académie des sciences de Turin (3 août 1833), et qui fut, en l'absence de l'auteur, lue par le professeur C. Boucheron, en présence de S. M. le roi Charles-Albert. VII. *Vers écrits à Rome*, Turin, 1834, in-4°. On les réimprima ensuite in-8°, afin de pouvoir les joindre à la 4e édition des *Poésies*. VIII. *Sur la mort du comte Prosper Balbo, Canzone*, Turin, 1837, in-8°. IX. *Poésies posthumes*, ibid., 1843, in-8°, précédées d'un Éloge historique, par M. le comte Coriolan de Bagnolo, et suivies d'un recueil de lettres écrites à l'auteur par les hommes les plus éminents du monde littéraire. Les plus grands honneurs furent rendus à la mémoire de l'illustre poète. On publia à Turin, peu de temps après sa mort, un recueil de poésies auquel les dames seules avaient pris part, et où elles déploraient la perte de leur modèle. Parmi les éloges dont elle fut l'objet, nous citerons encore celui que M. Paravia, professeur d'éloquence italienne à l'université de Turin, fit insérer dans la *Biografia degli Italiani illustri*, et celui que prononça M. François Regli dans une séance de l'Athénée



de Bergame, dont Mme de Revel était membre, éloge qui fut ensuite imprimé à Milan (1840, in-8°). Mme de Revel a laissé trois frères qui occupent les dignités les plus éminentes à la cour et à l'armée du roi de Sardaigne et jouissent d'une grande considération dans toutes les classes de la société. A—Y.

SALVADOR Y BOSCA (le Dr don JUAN), botaniste espagnol, le premier de ce nom qui s'est fait distinguer dans les sciences naturelles, naquit le 6 janvier 1598, à Calella, en Catalogne. Après avoir étudié la pharmacie à Barcelone, chez son frère Joaquin, l'un des meilleurs élèves de Mico de Vich, avec lequel il contribua à l'ouvrage publié par Daléchamp, sur beaucoup de plantes rares de Monserrat et du royaume de Valence, il prit dans leur société un goût passionné pour la botanique et la chimie. En 1622 il fit un voyage en Espagne pour y rechercher et étudier les plantes que ce royaume renferme, et se fit connaître de plusieurs savants étrangers, parmi lesquels nous citerons le père Jacques Barrelier, de l'ordre des prédicateurs. Il mourut le 12 avril 1681. — SALVADOR Y PEDROL (*Jacques*), fils du précécent, que les Espagnols appellent le Salvador par excellence, et auquel ils prétendent que Tournefort donnait le nom de *phénix* de son pays, naquit à Barcelone le 20 juillet 1649. Après avoir reçu une brillante éducation dans sa patrie, son père l'envoya à Montpellier pour se perfectionner dans les sciences naturelles, pour lesquelles il montra de très-bonne heure de grandes dispositions. Il se rendit ensuite dans le même but à Marseille et à Toulouse, où il se lia intimement avec Chicoyneau, Magnole et Nissolle. La réputation de Salvador était tellement répandue, que lorsque Tournefort vint pour la première fois herboriser en Espagne, il y arriva muni de lettres de recommandation de plusieurs savants pour le botaniste catalan. En 1681 et 1688, ils herborisèrent ensemble dans le royaume de Valence et en Catalogne, et la conformité de leurs goûts et de leurs inclinations les lia d'une vive amitié, qui dura autant que leur vie et ne souffrit jamais d'altération. Le prince de la Catolica et le célèbre Jean Ruys adressaient à Salvador de fréquentes questions sur la botanique; Pablo Boccone lui faisait hommage de ses œuvres, en les accompagnant d'une collection des plantes de la Sicile, et le grand Boerhaave, qui entretenait avec lui une correspondance suivie, en parle d'une manière très-honorable dans sa dissertation académique sur les plantes, en faisant mention de celles que le savant catalan lui avait envoyées et qu'il avait fait suivre de leur histoire et de diverses observations. Lorsque les escadres d'Angleterre, de Hollande et de Portugal se trouvaient réunies dans le port de Barcelone, à cette époque lieu de résidence de l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V à la couronne d'Espagne, le cabinet de Salvador devint le point de réunion de tous les médecins et chirurgiens de cette ville et des flottes alliées. Nicolas-Pio Garelli, Félix-Gabriel Longobardo, Julide Orosco, Antonio Poda, Lakaen, Freind, Misteré, y traitaient avec lui différentes questions de médecine, de chirurgie, de botanique, de pharmacie, de mathématiques et de littérature. C'était une espèce d'académie à laquelle chacun des savants soumettait des mémoires écrits dans la langue de

son pays, que Salvador comprenait parfaitement. L'archiduc ayant été forcé d'abandonner la Catalogne, Jacques Salvador entra en relation avec les médecins de Philippe V, lesquels, en plusieurs circonstances, le consultèrent sur la santé de ce monarque. Jacques Salvador fut chef d'une école d'où sortirent Juan Minuar, José Llobet, Riera de Vich et plusieurs autres. Il ne se borna pas à l'étude des sciences naturelles et des belles-lettres, mais il s'occupa d'économie politique et d'administration. Les services qu'il avait rendus à ses concitoyens, et l'influence qu'il exerçait sur eux et sur les étrangers, le firent élire, le 30 nov. 1697, membre du conseil de Barcelone. La circonstance était on ne peut plus critique, car cette ville soutenait alors un siége dont on ne pouvait prévoir l'issue. On doit à Jacques Salvador l'analyse des eaux thermales d'Esparraguera, près de Monserrato, dans lesquelles il découvrit une vertu spécifique contre l'hypocondrie. Il rédigea une instruction sur la manière dont ces eaux doivent être prises, et analysa également plusieurs autres eaux thermales qui se trouvent en Catalogne. Ses héritiers possèdent un grand nombre de manuscrits qu'il a laissés, et dont quelques-uns ont paru intéressants à ceux qui les ont examinés. Après une vie parfaitement remplie, Jacques Salvador mourut dans un âge très-avancé, le 22 juin 1740. — SALVADOR (*Jean*), fils du précédent, né à Barcelone le 1er décembre 1683, botaniste comme son père et son grand-père, accompagna plusieurs fois le premier dans ses excursions scientifiques en Catalogne et dans les Pyrénées. Guidé par le célèbre Magnol, qui faisait un grand cas de lui et l'appelait son élève chéri, il visita en herborisant une partie de la France, et dressa en particulier une flore des environs de Montpellier. Pendant les vacances de l'université, il voyagea dans toute la Provence, aidé des conseils de Garidel et Fouque, et se rendit à Paris en 1705. Pendant quatre à cinq mois qu'il passa dans cette capitale, Tournefort, désirant payer au fils tout ce qu'il devait à l'amitié du père, ne voulut pas qu'il eût d'autre maison que la sienne. Il mit à sa disposition tous ses trésors d'histoire naturelle ; lui donna d'excellents avis, et lui fit cadeau d'une collection presque complète des plantes qu'il avait recueillies dans son voyage du Levant. Pendant sa résidence à Paris, le jeune Salvador se lia d'amitié avec plusieurs académiciens, entre autres Vaillant, Danty d'Isnard, etc. (1), avec lesquels il entre-

(1) C'est sur des renseignements inexacts que, dans ses *Memorias para ayudar à formar un Diccionario critico de los escritores catalanes*, le savant évêque d'Astorga, don Felix Torres Amat, annonce que Jean Salvador contracta à Paris une liaison d'amitié avec Antoine et Bernard de Jussieu, puisque l'aîné de ces frères ne vint dans la capitale de la France qu'après la mort de Tournefort (1708), et Bernard bien des années plus tard. Quelques lignes extraites d'une lettre manuscrite adressée à l'abbé Bignon par Antoine de Jussieu, et dont nous devons la communication à M. A. de Jussieu, son neveu, membre de l'Académie des sciences, établissent l'origine des relations entre les Jussieu, et Salvador. « Malgré les avantages que Barcelone a sur beaucoup d'autres pays, par sa « situation heureuse, qui en rend le territoire « fécond en belles plantes, je n'y ai trouvé de « fécond en ce genre que MM. Salvador père « et fils, les plus habiles apothicaires de tout « le pays ou plutôt de toute l'Espagne. Le « fils a été à Montpellier mon compagnon « d'études, et, quoiqu'il fût alors très-habile « dans la botanique, il s'y est beaucoup « perfectionné par les voyages qu'il a faits « en France et en Italie. Je me suis aperçu « de son progrès dans l'histoire naturelle « par l'amas de plantes, de drogues, de mi- « néraux, d'insectes et d'autres curiosités de « ce genre, dont il a composé un cabinet

tint depuis une correspondance suivie et fit des échanges de plantes. Salvador visita ensuite l'Italie, qu'il parcourut en savant studieux. Parmi les hommes distingués dont il obtint l'amitié et qui devinrent ses correspondants, nous nommerons Masigli, Triunfeti, Langio, etc. En 1711, Salvador fit un voyage aux îles Baléares; il y recueillit un nombre considérable de plantes dont les plus précieuses, communiquées par lui à Boerhaave, intime ami de son père, ont été publiées par ce savant. Quatre ans après (1715), l'Académie royale des sciences de Paris l'élut, sur la présentation d'Antoine de Jussieu, membre correspondant, et en 1716 le chargea d'aller, avec les deux Jussieu, herboriser en Espagne et en Portugal aux frais du gouvernement français. En échange des plantes que Jacques Salvador et son fils Jean envoyaient à leurs correspondants, ils reçurent de la plupart d'entre eux, parmi lesquels nous citerons Hermann, Boerhaave, Sloan, Petiver et plusieurs autres, ainsi que de l'Académie des sciences de Paris, des dons précieux qui enrichirent leur cabinet et leur bibliothèque. Cette dernière société leur offrit pour leur médailler une collection complète des médailles frappées pour conserver le souvenir des actions mémorables du règne de Louis XIV. La mort prématurée de Jean Salvador, arrivée le 21 février 1726, lorsqu'il venait à peine de terminer sa quarante-deuxième année, causa un vif chagrin à son père et fut une perte sensible pour la botanique. Jean Salvador a laissé plusieurs manuscrits inédits. Il en est un dont la perte paraît fort regrettable, d'après le titre qu'il portait et qu'on a trouvé écrit de sa propre main ainsi qu'il suit : « BOTANOMASTICON *catalonicum*, *sive catalogus plantarum quæ in Cataloniæ montibus, sylvis, pratis, campis et maritimis sponte nascuntur; tum illarum quæ aliqua cultura indigent... cum denominatione locorum ubi proveniunt ac mensium quibus vigent et florent... Necnon virtutes juxta neotericorum principia a celeberrimis auctoribus desumptæ, complurimæque proprio experimento confirmatæ breviter exponuntur... variis iconibus descriptionibusque illustratur... Auctore...* » On peut dire qu'à l'exception des propriétés des plantes (*de las virtudes*), des planches et des descriptions, on pourrait refaire ce catalogue avec l'herbier laissé par les Salvador. Cavanilles assure avoir vu à Paris, dans la bibliothèque du Jardin botanique, un ouvrage manuscrit de Jean Salvador, sous ce titre : *Observations sur diverses plantes rares qui se trouvent sur la montagne de Monserrat et dans d'autres parties de la Catalogne*. Les recherches que M. Desnoyers, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, a bien voulu faire (1847) dans cet établissement, n'ont pu mettre au jour de manuscrits ni d'ouvrages imprimés des Salvador. M. de Jussieu a été plus heureux; il possède, non le manuscrit cité par

« qui est l'unique qui soit à Barcelone. La « nécessité d'avoir pendant mon voyage un « interprète de confiance et un homme se- « courable en cas de maladie, m'ont fait je- « ter les yeux sur cet ami pour l'engager à « m'accompagner pendant toute la route... » Le même A. de Jussieu parle ainsi de Salvador dans le rapport de son voyage adressé par lui au régent : « Je crus devoir me don- « ner pour adjoint le sieur Salvador, apo- « thicaire de Barcelone, reconnu pour le « plus célèbre botaniste de ce royaume et « correspondant de l'Académie des scien- « ces... »

Cavanilles, mais 1° un autre de 15 p. in-folio, accompagné de quelques mauvais dessins, ayant pour titre : *Réponse aux Mémoires qu'on a envoyés à Barcelone à Jean Salvador, apoticaire*(sic)*et correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, sur les pêches qui se font aux côtes de Catalogne, auxquels il répond et envoye les dessins nécessaires* (2). A ce mémoire est joiute une lettre du 15 novembre 1722, qui en fixe la date. 2° Un second petit manuscrit de cinq pages, sans nom d'auteur, ayant pour titre : *Catalogus plantarum variorum in insulis Balearicis mens. Junio et Julio*, A. 1712, *observatarum*, dout tout porte à croire que Jean Salvador est l'auteur. — Salvador (*Joseph*), frère du précédent, reçut à peu près la même éducation et montra le même penchant que celui-ci pour l'étude de la science qui avait fait la gloire de leur père. Après avoir obtenu le degré de maître ès-arts à Barcelone, il se rendit à Montpellier pour y étudier la botanique, la chimie et l'anatomie. Il explora ensuite la flore de l'île Minorque, d'où il rapporta plusieurs plantes que son frère n'avait pu trouver dans une autre excursion. Il fit comme lui un voyage en Italie, et entra en relations avec les amis de son père et de son frère. Il mourut en 1771, après avoir été reçu membre de l'Académie royale médicale d'Espagne. Les Salvador, avec un désintéressement peu commun, se montrèrent toujours prompts à communiquer leurs propres observations, et à fournir toutes les informations qui leur étaient demandées. Antoine de Jussieu était au premier Salvador la plus grande partie des observations que le père Barrelier écrivit sur les plantes d'Espagne, de France et d'Italie, et qui furent publiées à Paris en 1714 ; un exemplaire en fut donné à la famille en témoignage de reconnaissance, et se trouve dans sa bibliothèque. Les importants itinéraires du voyage de Tournefort en Espagne et de celui de Jussieu prouvent la grande part qu'ont prise à leurs découvertes Salvador père et fils. La bibliothèque et le musée de cette famille sont certainement une des curiosités de Barcelone ; ils renferment, outre un nombre considérable d'ouvrages imprimés sur différents sujets et une nombreuse et précieuse correspondance littéraire, des produits appartenant à la minéralogie, à la zoologie, la conchyliologie, la chimie, la botanique, des objets d'antiquité, des médailles, etc., etc. Leurs possesseurs s'occupent d'en faire faire le catalogue et la description, aidés de la coopération de plusieurs savants espagnols, parmi lesquels on remarque les noms d'Agustin Yañez, de José Camps y Camps, de Mariano Graells, de J. Ripoll, de Francisco Bolos, de Mariano Lagasca. Il faut donc espérer que cet ouvrage, véritable monument élevé à la gloire des Salvador, ne tardera pas à paraître; et qu'en France, malgré le genre *Salvadora* consacré à leur souvenir, leur nom sortira un peu de cet oubli dû à ce qu'ils ont laissé inédits leurs travaux scientifiques. Les Salvador avaient cependant un avantage sur d'autres botanistes, celui de traiter des plantes d'Espagne, au sujet desquelles notre bibliographie ne possède encore jusqu'à présent que des documents incomplets. D—z—s.

(2) M. Valenciennes pense que Duhamel s'est servi de ce manuscrit dans son Histoire générale.

SALVERTE (ANNE-JOSEPH-EUSÈBE BACONNIERE), écrivain politique et député de Paris, naquit en cette ville le 18 juillet 1771. Fils d'un administrateur des domaines, il fit au collége de Juilly d'assez bonnes études, et fut nommé, à l'âge de dix-huit ans, avocat du roi au Châtelet, place fort honorable et fort bonne pour un si jeune homme, dont toute la famille d'ailleurs jouissait d'un certain crédit, en raison de sa parenté avec Devaines. Ce crédit cessa avec le pouvoir royal au commencement de la révolution, où la charge d'avocat du roi fut supprimée. Le jeune Salverte eut donc beaucoup de raison d'être mécontent des innovations, et, comme tous ses parents, il se montra fort attaché à l'ancienne monarchie. Cependant il obtint un emploi en 1792 au ministère des affaires étrangères, et l'année suivante il fut forcé de donner sa démission par suite de dénonciations. Il sollicita alors le grade de sous-lieutenant dans le génie, mais on le lui refusa, et quelques temps après il fut admis à l'école des ponts-et-chaussées, où il professa l'algèbre. Ayant pris beaucoup de part, ainsi que la plus grande partie des jeunes gens de cette époque, à la réaction thermidorienne, il fut condamné à mort par contumace après la journée du 13 vendémiaire an IV (1795), où le parti révolutionnaire triompha et dans laquelle il avait été l'un des principaux meneurs de la section du Mont-Blanc. L'année suivante il ne craignit pas de se présenter en personne devant les tribunaux pour y faire purger sa contumace, ce qui du reste était aussi facile que peu dangereux. Après avoir ainsi figuré avec quelque distinction dans les rangs du parti royaliste, Salverte fut loin d'en conserver tous les principes. Il était surtout fort irréligieux, et, dans toutes les occasions, il ne craignait pas de manifester sur ce point des opinions que ne partageaient ni sa famille ni ses amis. Il avait composé sur la mort de Jésus-Christ une tragédie aussi mal conçue que ridiculement écrite, et qu'il lut dans plusieurs salons, dont le blâme et la censure la mieux fondée ne purent le rappeler à de meilleurs sentiments. En 1797, il fut secrétaire d'âge du corps électoral de la Seine, puis il occupa pendant quelques années, dans l'administration du cadastre, une place qui lui laissait beaucoup de loisir et lui permettait de se rendre aux joyeuses réunions de la société du Caveau moderne, dont Désaugiers était président. Il composa aussi dans le même temps quelques écrits politiques et littéraires, aujourd'hui complétement oubliés. En 1807, ayant concouru pour le prix de l'Académie sur ce sujet : *Tableau littéraire de la France au XVIII siècle*, il obtint une mention. Ce fut en 1812 qu'il épousa la veuve du comte de Fleurieu, qui, si on l'en croit, avait été son ami, quoique d'un âge beaucoup plus avancé, et qui certes ne lui avait pas inspiré les sentiments d'irréligion et de démagogie qu'il manifesta plus tard. C'était du reste une femme fort estimable et très-instruite. Lors de la seconde Restauration, il quitta la France avec sa femme et habita Genève pendant cinq ans, après lesquels il revint à Paris, où il se mit à publier de nombreuses brochures sur les questions politiques du moment, et on le vit à cette époque le défenseur le plus zélé de l'enseignement mutuel et des caisses d'épargne. Il cherchait depuis plusieurs années à se faire élire député, et en 1828 il fut nommé par les

électeurs du 3e arrondissement de Paris, auxquels il avait adressé sa profession de foi dans une brochure fort remarquable. « Les principes « que je professe aujourd'hui, leur « avait-il dit, ont été consignés « depuis dix années dans des opus- « cules où je me suis surtout ef- « forcé de rappeler à mes concitoyens « l'importance des droits que vous « allez exercer. Il en est un où j'é- « tablis qu'un député ne doit point « accepter de place du gouverne- « ment; et je déclare que cette maxi- « me sera toujours la règle de ma « conduite. Une grande indépendance « de position, l'absence de toute au- « tre ambition que celle des honneurs « que décerne l'élection nationale, « une étude approfondie de l'histoire « sous les rapports qui intéressent « la législation et la civilisation, tels « sont mes titres à votre confiance. « L'intérêt du pays, l'exécution de la « volonté générale, tels seront mes « guides si j'ai le bonheur d'obtenir « vos suffrages. » Dès les premières séances auxquelles il assista, Salverte accusa le ministère qui venait d'être renvoyé, et il proposa de le mettre en accusation. Dans la séance du 28 juin il parla contre les jésuites; enfin, dans toutes les occasions, il se montra l'un des orateurs les plus acharnés contre la religion et le pouvoir royal, à ce point qu'il adopta hautement le projet de refuser l'impôt dans le cas où la charte serait violée. Il vota l'adresse des 221; et l'on peut dire sans exagération qu'il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à renverser la monarchie. Lors des journées de juillet, il n'était pas à Paris; mais dès qu'il en fut averti, il s'empressa d'accourir pour y prendre part. Le 31 juillet, il se réunit à ses collègues, et on le vit à ce moment faire mille propositions diverses : il voulait que l'on prît pour bases des institutions fondamentales que l'on devait donner à la France, la déclaration adressée à la nation par la chambre des représentants en 1815; puis, que dans la nouvelle charte on se bornât à dire que les rapports des cultes avec le gouvernement seraient réglés par une loi, la religion catholique n'étant pas la religion de l'État; enfin, que la magistrature fût intégralement renouvelée. Réélu député par le 5e arrondissement de Paris, il proposa encore, dès que la chambre fut constituée, la mise en accusation des ministres signataires des ordonnances du 25 juillet, et s'opposa fortement à la suppression de la peine de mort, qui fut alors discutée. Dans la session suivante, il se montra acharné contre la famille exilée, et demanda la mise en accusation de la duchesse de Berry. Il était un des membres les plus exaltés de l'extrême opposition de gauche, avec MM. Lafayette, Audry de Puyraveau, Mauguin, etc., et, comme tel, il fut l'un des signataires du fameux *Compte-rendu*, acte illégal et sans effet. Puis il se fit le défenseur de la proposition qui rappelait la famille de Napoléon en France. Aux élections de 1834, il ne fut point réélu; M. Thiers l'emporta sur lui, et, pour le dédommager, ses partisans lui firent frapper une médaille comme témoignage de leurs regrets. Plus tard, cependant, il revint à la chambre représenter le 5e arrondissement. Son opposition ne fut ni moins vive ni moins acerbe; il parlait sur toutes les questions, le plus souvent à tort et à travers, avec une volubilité incroyable. Chose singulière! il se défendait d'être républicain, et sa doctrine politique était le gouvernement



fondé sur la souveraineté du peuple, la soumission pleine et entière à la majorité nationale. Sans être orateur, il avait la parole assez facile, mais un peu lourde, suivant en cela l'impulsion de son esprit. Du reste, il était un des plus grands parleurs de la chambre, et ses nombreux discours en sont la preuve. Il mourut dans le mois de novembre 1839, sans avoir rempli aucun devoir religieux. Nous avons cependant lieu de penser qu'il s'était repenti, dans les derniers temps de sa vie, de ses attaques contre la religion, et nous savons même qu'il s'en était ouvert à l'un de ses confrères à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre libre, ce qui nous fait croire que ce fut par erreur ou au mépris de ses dernières intentions qu'à son enterrement le corps ne fut pas présenté à l'église. La députation que l'Académie y avait envoyée selon l'usage refusa d'accompagner le convoi, lorsqu'elle fut informée de cette disposition. Il n'y eut que M. Letronne qui, en sa qualité de président, crut devoir le suivre au cimetière. La famille du défunt se montra fort affligée d'un pareil scandale. Les écrits publiés d'Eusebe Salverte sont : I. *Entretiens de L. Jun. Brutus et de C. Mutius*, Paris, an II de la république (1793), in-8°. II. *Épître à une femme raisonnable*, ou *Essai sur ce qu'on doit croire*, Paris, 1793, in-8°. III. *Les journées des 12 et 13 germinal an III*, Paris, 1795, in-8°. IV. *Idées constitutionnelles*, impr. par ordre de la Convention, thermidor an III (1795), in-8°. V. *Le premier jour de prairial*, par l'auteur des *Journées des 12 et 13 germinal*, Paris, an III (1795), in-8°. VI. *Épître de Salluste à César sur l'ordre à établir dans la république*, traduction, suivie d'un *Précis historique de Julius Exsuperantius*, Paris, an VI (1798), in-8°. VII. *De la balance du gouvernement et de la législation, et ses moyens d'équilibre dans l'état actuel des choses*, Paris, an VI (1798), in-8°. VIII. *Conjectures sur la cause de la diminution apparente des eaux sur notre globe*, Paris, 1799, in-8°. IX. *Du droit des nations*, Paris, 1799, in-8°. X. *Romances et poésies érotiques*, avec cette épigraphe : *Ed io cantava l'amore*, Paris, 1799, in-8°. XI. *Un Pot sans couvercle et rien dedans*, ou *les Mystères du souterrain de la rue de la Lune*, histoire merveilleuse et véritable, trad. du franç. en langue vulgaire, Paris, 1799, in-8°. XII. *Éloge philosophique de Denis Diderot*, lu à l'Institut national le 7 thermidor an VIII, Paris, 1801, in-8°. XIII. *Rapports de la médecine avec la politique*, Paris, 1806, in-8°. XIV. *Tableau littéraire de la France au XVIIIe siècle*, Paris, 1809, in-8°, ouvrage qui a concouru pour le prix de l'Académie française obtenu par Victorin Fabre. XV. *De la civilisation depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, 1813, in-8°. XVI. *Néila*, ou *les Serments*, histoire du XIIe siècle, suivie d'*Enguerrand de Balco*, anecdote du XIIIe siècle, et d'*Hélène*, Paris, 1812, 2 vol. in-12. XVII. *Épître sur la liberté*. La date de cette pièce, qui parut à Bruxelles en 1817, en indique assez le but et l'esprit. C'est une suite de lieux communs et d'injures contre le gouvernement de la Restauration. XVIII. *Phédosie*, tragédie en cinq actes, Paris, 1813, in-8°, non représentée. XIX. *Des pétitions, dissertation suivie de considérations sur l'immutabilité de la Charte constitutionnelle*, Paris, 1819, in-8°. XX. *Un député doit-il accepter*

des places? 1820, in-8°. XXI. *Des maisons de santé destinées aux aliénés*, Paris, 1821, in-8°. XXII. *Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux, considérés dans leurs rapports avec la civilisation*, Paris, 1823, 2 vol. in-8°. XXIII. *Horace et l'empereur Auguste*, ou *Observations qui peuvent servir de complément aux commentaires sur Rome*, Paris, 1823, in-8°. XXIV. *Les menaces et les promesses*, dialogue entre deux électeurs, Paris, 1824, in-8°. XXV. *Du taux de l'argent, de l'intérêt et de la réduction*, 1824, in-8°. XXVI. *Lettre à monsieur ***, cultivateur et propriétaire, membre du collége d'arrondissement de ****, 1824, in-8°. XXVII. *Opinion sur des pétitions relatives aux jésuites*, séance du 21 juin 1828, Paris, 1828, in-8°. XXVIII. *Des sciences occultes*, ou *Essai sur la magie, les prodiges, les miracles*, Paris, 1829, 2 vol. in-8°. XXIX. *Notice sur la vie et les ouvrages de Cadet de Gassicourt, pharmacien*, avec cette épigraphe tirée de P. Syrus : *Amicum perdere est damnorum maximum*, in-8°. Salverte avait été intimement lié avec Gassicourt, et ce sentiment se manifeste à chaque phrase de ce discours par l'exagération des louanges. XXX. *Notice sur la vie et les travaux du comte de Fleurieu*, imprimée dans les *Annales des voyages* et en tête du catalogue de la bibliothèque de ce savant. Salverte a encore publié beaucoup de brochures de circonstance sur différentes questions, et des articles dans divers recueils, entre autres dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, dont il était membre; dans *le Mercure* et *l'Esprit des journaux*, dans la *Bibliothèque française* de Pougens, dans la *Revue encyclopédique* de M. Jullien, la *Bibliothèque universelle de Genève*, etc. Il a laissé inédite une tragédie intitulée : *La Mort de Jésus-Christ*, dont il avait fait plusieurs lectures à ses amis, et dont on peut juger l'esprit et le but par les opinions anti-religieuses qu'il manifestait dans toutes les occasions. — SALVERTE (*Aglaé* Deslacs d'Arcambal), épouse en premières noces du comte Claret de Fleurieu, puis du précédent, morte en 1826, a publié sous le voile de l'anonyme le roman intitulé : *Stella, histoire anglaise*, par madame de F..., Paris, 1800, 4 vol. in-12. — SALVERTE (*Jean-Marie-Eustache*), frère aîné du précédent, né le 26 mars 1768 et mort le 10 décembre 1827, fut, sous le régime impérial, administrateur des domaines, et dans les cent-jours membre de la chambre des représentants, puis mis à la retraite en 1818. Il a publié : *Examen des budgets pour l'année* 1818, *des directions générales et administrations des finances*, Paris, 1818, in-8°. Cet ouvrage fut réfuté par M. Hains dans la brochure intitulée : *Premier et dernier mot sur un pamphlet intitulé : Examen des budgets*, etc.

C—H—N et M—D j.

SALVIONI (JOACHIM), improvisateur italien, naquit à Massa en 1736. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut placé au collége de Prato, puis à celui des jésuites à Rome, où il prit l'habit de la société. Bien que fort jeune encore, il fut, dans différentes circonstances, chargé par ses supérieurs de prononcer des discours et même des sermons, ce dont il s'acquitta de manière à faire naître les plus grandes espérances. Tel était à cette époque son enthousiasme religieux, qu'un jour on le vit parcourir les rues de Rome avec une énorme croix sur l'épaule, prêchant et exhortant le peuple à la pénitence. Malheureusement

ce zèle n'était pas une inspiration d'en haut, mais simplement l'effet d'un commencement de fièvre cérébrale, qui bientôt dégénéra en folie, et obligea l'enthousiaste à quitter le collége des jésuites, où il n'avait pas encore fait profession, et de rentrer dans sa famille. Grâce à des soins éclairés, sa raison lui revint peu à peu, et il put passer pour guéri complètement, bien que le reste de sa vie se trouve parsemé d'actes qui paraissent au moins singuliers. Ainsi, non content d'avoir mis de côté l'habit ecclésiastique, il voulut se marier, et porta son choix sur celle de toutes les femmes qui pouvait le moins lui convenir. Mais c'est surtout dans la publication périodique qu'il fonda à Florence, sous le titre de *Mélanges intéressants de littérature*, que l'on trouve de nombreuses traces de folie. On ne saurait croire combien de futilités, d'extravagances et, ce qui est plus fâcheux, de critiques acerbes et injustes il a entassées dans ce recueil, d'ailleurs fort peu volumineux. Malgré les travers que nous venons de signaler, Salvioni n'en avait pas moins la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit et de science. Il avait une grande facilité d'élocution et improvisait avec une égale facilité en italien, en latin, en grec et même en hébreu. On raconte de lui à ce sujet des tours de force vraiment incroyables. Il venait d'arriver à Pise, où la place de professeur de littérature l'attendait au séminaire, et où il n'était pas encore connu. On faisait ce jour-là une sorte de solennité littéraire, et Salvioni y assista. Quand tout fut fini, il se leva et demanda la permission de parler à son tour; puis, dans une longue improvisation en dystiques latins, non-seulement il décrivit l'appareil de la fête, mais il répéta tous les discours qui avaient été prononcés, et cela en vers si élégants, d'une latinité si pure, que tous les spectateurs en restèrent saisis d'admiration. Un autre jour c'était à Lucques, où il s'était plusieurs fois, mais en vain, porté candidat à l'académie. On l'avait toujours écarté comme fou. Peu de temps après sa dernière déconvenue, il se trouvait dans une réunion avec quelques-uns des académiciens qui lui étaient le plus contraires, et il fut chargé de faire une lecture. Sa tâche finie, il proposa de répéter en vers latins tout ce qu'il venait de lire, le fit sans hésitation, et, non content de cela, y ajouta encore deux autres traductions aussi en vers, l'une en grec et l'autre en hébreu. Comme on le pense bien, tout le monde applaudit, et l'académie lui envoya le lendemain son diplôme. Salvioni résida successivement à Lucques, à Pise, à Florence. Dans cette dernière ville, il publia le recueil dont nous avons parlé plus haut, et fut nommé membre de l'académie des *Apatisti*, à laquelle il donna de fréquentes preuves de son talent. Nous citerons entre autres la traduction qu'il improvisa un jour d'une pièce de vers dans laquelle un de ses confrères, aussi ex-jésuite, avait fait le récit de sa vie. Voici les deux premiers vers :

Sono stato sedici anni gesuita ;
Alla nera coorta, i' dissi : Addio! etc.

Salvioni traduisit ainsi :

Sexque decemque annos Loyolæ castra secutus ;
Dixi jesuadis : O nigra turba, vale !

Tout le reste est rendu avec la même précision et la même élégance. Salvioni mourut à Pise en 1796. Il s'était fait porter à l'hôpital par suite d'une de ces bizarreries qui lui étaient si communes. Outre les *Mélanges*, il avait publié plusieurs élégies qu'on

dit fort belles, mais qui, ne formant pas un recueil, ont probablement eu le sort de la plupart des pièces imprimées sur des feuilles volantes et sont à jamais perdues. Sa réputation avait traversé les monts, et il comptait en France plusieurs admirateurs, parmi lesquels nous nommerons Diderot, qui chercha à attirer Salvioni à Paris, et chargea de la négociation un abbé, qui s'y prit de manière à la faire avorter. A—Y.

SALVOLINI (François), orientaliste italien, né à Faenza en 1809, d'une famille honorable, fit ses premières études à Bologne, et s'occupa de bonne heure, sous la direction du célèbre Mezzofanti, de la littérature orientale. Ses progrès furent rapides, et il expliqua avec beaucoup de succès les hiéroglyphes. Ses publications sur cette matière lui acquirent une réputation méritée et furent appréciées par les savants de tous les pays. Salvolini était venu à Paris, et il y poursuivait avec ardeur le cours de ses recherches, mais cette ardeur lui devint funeste. Atteint d'une maladie de poitrine, il succomba, en 1838, à peine âgé de 29 ans. On a de lui : I. *Des principales expressions qui servent à la notation des dates sur les monuments de l'ancienne Égypte, d'après l'inscription de Rosette;* lettres à M. l'abbé C. Gazzera, Paris, 1832, in-8°. II. *Campagnes de Ramsès-le-Grand (Sésostris) contre les Schéta et leurs alliés;* manuscrit hiérotique égyptien, appartenant à M. Sallier, à Aix en Provence. Notice sur ce manuscrit, Paris, 1835, in-8°, avec pl. III. *Analyse grammaticale raisonnée de différents textes anciens égyptiens,* Paris, 1836, in-4°, avec un cahier de planches. C'est la première partie d'un ouvrage qui devait en avoir quatre et contenir 1,200 pages et 200 pl. La mort prématurée du jeune savant a malheureusement empêché de compléter cet important travail, qui aurait placé l'auteur au rang des premiers orientalistes de l'Europe. Mais, tout incomplète qu'elle est, cette *Analyse* fixa l'attention des savants. Le docteur Leemans, entre autres, premier conservateur du Musée des antiques des Pays-Bas, publia, à son occasion (Leyde et Paris, 1839, in-8°), une *Lettre* adressée à Salvolini sur les monuments égyptiens portant des légendes royales dans les musées des antiques de Leyde, de Londres et dans quelques collections particulières en Angleterre, avec des observations concernant l'histoire, la chronologie et la langue hiéroglyphique des Égyptiens, et un appendice sur les mesures de ce peuple. Z.

SALVONI (Pierre-Bernard), poète italien, né à Parme le 26 septembre 1723, était fort jeune lorsque son père l'emmena à Plaisance, où il allait s'établir comme limonadier. Envoyé ensuite à Pise pour y faire ses études, il entra dans le séminaire de cette ville, et même après en être sorti il porta encore pendant quelque temps l'habit ecclésiastique. Voilà pourquoi il fut connu d'abord sous le nom d'abbé Salvoni, bien qu'il n'eût point reçu les ordres sacrés. De retour à Plaisance, il y fonda une imprimerie avec André Bellici, son frère utérin. La première publication qui sortit de ses presses fut (en 1747) un *Choix de poésies des plus célèbres auteurs vivants.* Ce qu'il y a de singulier, c'est que Salvoni ne craignit pas de se mettre au nombre des illustrations de son temps, et de faire figurer dans ce recueil plusieurs de ses poésies. Il donna ensuite une édition des

œuvres dramatiques de Métastase (1750), ce qui le mit en correspondance avec l'illustre poète. Dans une lettre que celui-ci lui adressa, on trouve, à côté de justes plaintes sur les fautes grossières qui déparent l'édition citée plus haut, des expressions d'admiration pour le talent de Salvoni, comme poète. Mais, malgré ces éloges, ceux d'Ange Mazza et de quelques journaux du temps, il n'en est pas moins vrai que les ouvrages de Salvoni sont tous fort médiocres et méritent l'oubli complet où ils sont tombés. Salvoni était déjà agent général de la maison Sforza Cesarini, dans la Lombardie, lorsqu'il revint, en 1766, à Parme avec sa famille, et depuis il cumula ces fonctions avec celles de directeur de la poste aux lettres, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1784. Salvoni était membre de l'académie des Arcades de Rome, sous les noms de *Nisalvo Euritense*, et appartenait à différentes sociétés littéraires de Parme et de Plaisance. Il avait publié : I. *Massinissa*, tragédie, Plaisance, 1744, in-8°. Elle est au-dessous du médiocre, et l'auteur eut le bon esprit de ne pas la comprendre dans l'édition de ses *OEuvres*. II. Un *Recueil de poésies* dont il fut l'éditeur et en partie l'auteur, à l'occasion d'un doctorat, Plaisance, 1745, in-8°. III. *Choix de charmantes odes et de compositions dramatiques inédites de célèbres auteurs vivants*, Plaisance, Salvoni, 1747, pet. in-4°. IV. Une *Vie* du docteur J. Schiavi, mise à la tête d'une édition de ses *OEuvres*, publiées par Salvoni, Plaisance, 1748, in-8°. V. *Compositions dramatiques écrites par ordre de la cour de Saint-Ildefonse*, Plaisance, 1753, in-8°. VI. *Les Combats des amants*, comédie pour musique, Parme, in-4°. Cette pièce fut écrite par ordre du duc de Parme et représentée sur le grand théâtre de cette ville dans l'automne de 1772. VII. *OEuvres poétiques*, Plaisance, 1777, André Bellici-Salvoni, 2 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur. Ce recueil contient la plupart des pièces que nous avons citées et plusieurs autres. A—Y.

SAMACCHINI (Horace), peintre, naquit à Bologne en 1532, et fut d'abord élève de Pellegrino et des Lombarda. Contemporain de Sabbatini, il se lia d'amitié avec lui et le suivit presque en même temps dans le tombeau. S'étant rendu à Rome pour se mettre en réputation, il fut employé par le pape Pie IV aux peintures de la chapelle royale ; il se montra habile imitateur de l'école romaine et mérita les louanges de Sasari, qui ne les prodiguait pas facilement, et celles de Borghini et de Lomazzo. Mais ce nouveau style qu'il avait adopté lui plaisait bien moins que les autres, et de retour à Bologne il se plaignait souvent d'avoir quitté son pays, où il aurait pu perfectionner sa première manière, pour aller en chercher péniblement une nouvelle. Ce regret était injuste ; le style qu'il se forma, et qui tenait de celui de divers maîtres et du sien propre, n'a retenu de tous que ce qu'il y a de plus parfait. Rien de plus exquis que son tableau de la *Purification*, qui se trouve dans l'église Saint-Jacques à Bologne. Le seul reproche que l'on puisse faire à cette belle production (si toutefois c'en est un), c'est le fini extrême de l'exécution, à laquelle l'artiste employa plusieurs années, étudiant sans cesse et retouchant son ouvrage. Augustin Carrache a gravé ce tableau comme un des plus précieux de l'école bolonaise, et le Guide n'a pas dédaigné de s'en servir dans

le tableau de la *Purification*, qu'il a peint dans l'église du Dôme de Modène. Lorsque son sujet l'exigeait, Samacchini savait montrer de la vigueur. On vante encore la chapelle qu'il a peinte dans l'église du Dôme de-Parme, où il s'est plus approché du Corrège qu'aucun peintre de l'école bolonaise de son temps. Mais sa production capitale est la voûte de Saint-Abbondio à Crémone. Le grandiose et le terrible se le disputent dans les *figures des prophètes;* leur action, leur attitude, que la petitesse du lieu rendait extrêmement difficiles, sont trouvées et rendues avec un grand bonheur. Il a déployé une science des raccourcis tout à fait rare, et il semble qu'il ait voulu réunir toutes les difficultés de l'art pour en triompher. Son principal talent était pour la peinture à fresque, à laquelle il sut imprimer le cachet d'un génie vaste, résolu, hardi, sans jamais employer ni retouches ni repentirs; méthode qu'il n'a pas suivie dans ses tableaux à l'huile, qu'il tourmentait à force d'y revenir. Cet habile artiste mourut en 1577, âgé seulement de 45 ans. P—s.

SAMARCANDI (ABOU-LEITH-NASR), fils de Mahomet, ainsi nommé de Samarcandi, lieu de sa naissance, est un auteur estimé de plusieurs ouvrages de théologie et de jurisprudence, parmi lesquels on distingue un *Commentaire sur le Coran*, que l'on conserve en partie à la bibliothèque publique de Leyde, n° 84. — Un autre SAMARCANDI (*Mahomet*), fils de Mahmoud, mentionné par Louis Marracci dans son *Traité de l'Alcoran*, p. 33, vivait en 754 de l'hégire (1354 de J.-C.). On lui doit un livre sur les *Différentes leçons du Coran*. Assemani, dans sa *Biblioth. orient.*, t. Ier, p. 589, parle d'un ouvrage de ce Samarcandi, intitulé : *Poème arabe sur la véritable leçon du Coran*, enrichi des scholies de Nasser-Eddin-Abou-Cacem Samarcandi ; terminé en 758 de l'hég. (1356), il se trouve parmi les manuscrits de Pierre Duval, acquis par la bibliothèque du Vatican, n° 32, avec d'autres ouvrages de notre auteur. J—N.

SAMARY (PHILIPPE), fils de Jean Samary, maître d'écriture, fameux dans sa province, naquit à Carcassonne le 5 février 1731. Il fit ses premières études au collége des jésuites dans cette ville. Ces pères, qui eurent toujours un tact particulier pour reconnaître les talents, engagèrent cet élève à entrer dans leur société; mais il se décida pour l'état ecclésiastique séculier. Envoyé à Toulouse par M. de Besons, son évêque, afin d'y prendre ses degrés, il fit avec distinction ses cours de philosophie et de théologie. Ordonné prêtre le 21 mai 1745, il exerça les fonctions du saint ministère avec autant de zèle que de capacité. D'abord curé à Saint-Hilaire (1768), il ne s'en tint pas à des prônes, et composa des sermons qui donnèrent lieu de concevoir les plus heureuses espérances de son talent. Le 15 déc. 1762, il fut appelé à Lagrasse, où il resta jusqu'en 1772, qu'il fut chargé de la cure de Saint-Nazaire à Carcassonne. C'est là qu'il développa son goût, nous avons presque dit son génie pour la poésie. Il avait l'esprit fort gai, un peu malin et même satirique; ce penchant l'entraîna. Un chanoine d'une petite ville, homme très-estimable, avait la manie de faire de très-mauvais vers ; ce qui lui attira quelques épigrammes. Samary le sut, et, excité par un tiers, il fit pleuvoir sur l'infortuné métromane un déluge de vers patois fort

piquants. Ces badinages de son loisir ne l'empêchèrent pas d'être très-régulier dans sa conduite, et de remplir fort exactement ses devoirs. Dans les divers postes qu'il occupa, il se montra digne du choix de ses supérieurs, de l'estime de ses confrères et de l'affection, de la confiance de ses paroissiens. Vivant dans un temps où les affaires des jésuites et des jansénistes divisaient les esprits, tout en accordant aux jugements du saint-siége la soumission qu'un ecclésiastique leur doit, il sut estimer les vertus, les talents qui avaient brillé dans leurs adversaires. Mais comme il tâcha de vivre d'accord avec chaque parti, il finit par être suspect à tous les deux. Quelques personnes même soutiennent que ce ne fut pas à tort que les partisans des jésuites se plaignirent de sa prétendue impartialité, puisqu'il penchait un peu pour les opinions de Jansénius. Si cela est, il est certain qu'avant sa mort il a manifesté des sentiments tout à fait contraires et d'un catholique parfait. En 1789 il fut nommé par le clergé député aux États-généraux. Lors de la destruction des ordres, on le compta au nombre des curés qui, les premiers, se réunirent au tiers-état, dans la crainte trop mal calculée qu'une forte résistance n'occasionnât de plus grands malheurs. Il se repentit bientôt de sa faiblesse, et parla avec force, à la tribune, contre les spoliateurs du clergé et contre le refus que fit l'assemblée nationale de déclarer la religion catholique, religion de l'État. Ses opinions furent imprimées; elles confirmèrent l'idée qu'il avait donnée de ses excellents principes politiques et religieux. Bientôt la constitution civile du clergé fut décrétée. Samary refusa le serment prescrit; et lorsqu'une nouvelle législature eut prononcé le bannissement des prêtres insermentés, il quitta la capitale pour se réfugier en Italie. Il fixa sa résidence à Rome, où il resta jusqu'après la publication du concordat de 1801. Rentré dans son diocèse et revenu à Saint-Nazaire, paroisse de l'ancienne cathédrale, il eut le chagrin de la voir occupée par un curé constitutionnel, qui lui avait aliéné l'affection de ses paroissiens. Égarés par l'esprit schismatique, ils abhorraient leur vrai pasteur. On le nomma quelque temps après (sept. 1803) chanoine et curé de la nouvelle cathédrale. Mais on peut dire qu'il n'existait presque plus. Son âge, ses tribulations l'avaient totalement changé. Il ne fit que languir et souffrir jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 nov. de la même année. Quelques-uns de ses *Sermons et instructions familières* ont été imprimés. Z.

SANADON. *Voy.* BELA, LVII, 472.

SAN-CARLOS (Don JOSEPH-MICHEL DE CARVAJAL, duc de), l'un des Espagnols qui, dans ces derniers temps, ont montré le plus de zèle et d'attachement à leur ancienne monarchie, était grand d'Espagne, capitaine-général, directeur de l'Académie, etc., et il naquit en 1771 à Lima, dans le Pérou, de l'ancienne famille de Carvajal, qui se prétendait issue des rois de Léon. Il fit ses études dans le collège de cette ville, et vint en Espagne à l'âge de seize ans, par suite de la réunion à la couronne de la dignité de premier courrier des Indes, possédée par sa famille depuis Charles-Quint, qui l'avait accordée à l'un de ses aïeux, Lorenzo Galindez de Carvajal, comme *titre héréditaire, pour les Indes découvertes et à découvrir.* Le duc de San-Carlos entra dans la carrière militaire comme colonel en second du régiment d'infan-

terie de Majorque, dont son oncle, Louis de Carvajal, comte de la Union, était colonel. A l'âge de 17 ans, il se trouva au siège d'Oran, et fit la campagne de Catalogne en 1793. S'étant embarqué volontairement sur l'expédition dirigée contre Toulon avec la flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Hood, il commanda la droite de l'armée combinée, dans l'attaque du fort Pharon, s'y distingua par sa valeur, et fut nommé colonel du régiment de Majorque. Il obtint le brevet de brigadier à la fin de cette campagne. Le duc de San-Carlos se réunit ensuite avec son régiment à l'armée du Roussillon, où il continua de rendre les services les plus importants jusqu'à la mort du comte de la Union, général en chef de cette armée. Pour le consoler de cette perte et récompenser ses services, le roi le nomma maréchal-de-camp et chambellan du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Appelé à Madrid par ce nouvel emploi, il se fit remarquer au milieu d'une cour brillante, et fut nommé, en 1797, gouverneur du prince des Asturies et des Infants. Il dirigea en cette qualité les leçons du chanoine Escoïquiz, qui était leur précepteur; mais son système d'éducation ne s'accordant point avec les vues du favori Godoy, il fut privé de ces fonctions, et nommé majordome de la reine en 1801, au moment où l'on s'occupait du mariage de Ferdinand avec une princesse des Deux-Siciles. En 1805 il fut investi de la charge de majordome du roi Charles IV, et, en 1807, peu de temps avant le fameux procès de l'Escurial, on l'éloigna de la cour, en le nommant vice-roi de Navarre. Trois mois après qu'il eut pris possession de sa vice-royauté il reçut l'ordre de se constituer prisonnier dans la citadelle. Cette arrestation avait pour prétexte un bruit qui s'était répandu qu'à l'époque où Charles IV était tombé malade à Saint-Ildefonse, le duc de San-Carlos avait conseillé au prince des Asturies, dans le cas où, par la mort de son père, il viendrait à régner, d'éloigner sa mère de toute influence dans les affaires, de mettre en jugement le favori que tout le monde détestait, et de s'environner de ministres fidèles. Pendant le ridicule procès de l'Escurial, que Charles IV fit subir à son propre fils (*voy.* FERDINAND VII, LXIV, 80), le duc de San-Carlos fut soumis à divers interrogatoires, puis on l'exila à soixante lieues de Madrid et à vingt lieues des côtes, avec défense de fixer son domicile dans le royaume de Navarre, dont les habitants voyaient avec peine la persécution qu'on lui faisait souffrir. Il fixa sa résidence à Alfaro, lorsque les armées françaises entrèrent en Espagne, sous le prétexte d'aller en Portugal. Sur ces entrefaites, l'insurrection d'Aranjuez éclata, et le prince Ferdinand fut placé sur le trône par suite de l'abdication de son père; il appela aussitôt auprès de lui le duc de San-Carlos, et le nomma de nouveau grand-maître de sa maison et membre de son conseil privé. Le duc arriva à Madrid peu de jours avant le départ du prince pour Bayonne, et, de même que le vieux et sage Escoïquiz, ne soupçonnant point la perfidie de Napoléon, il ne sut pas donner au jeune roi le prudent avis de rester dans sa capitale; il l'accompagna même jusqu'à Bayonne, où ses yeux s'ouvrirent enfin. Dans plusieurs conférences qu'il eut avec l'empereur français, il fit preuve de beaucoup de sens et de courage. Napoléon lui

ayant, à plusieurs reprises, proposé pour Ferdinand VII la couronne d'Étrurie en échange de celle d'Espagne, il déclara avec fermeté que le roi ne pouvait rien décider dans des affaires aussi graves, sans jouir de toute liberté et sans le consentement des Cortès. Les renonciations en faveur de Napoléon ayant eu lieu les 5 et 10 mai 1808, celui-ci fit dire au duc de San-Carlos qu'il espérait le compter désormais au nombre de ses serviteurs : le duc répondit noblement que Ferdinand sur le trône l'ayant comblé d'honneurs, il ne l'abandonnerait pas dans le malheur; qu'il préférait l'estime de Napoléon à ses bienfaits, et qu'il implorait sa protection seulement pour qu'il lui fût permis de suivre son maître. Il l'accompagna en effet et resta avec lui à Valençay jusqu'à ce que, sous le prétexte de traiter des affaires relatives au roi et aux infants, il fut appelé avec Escoïquiz à Paris, par ordre de Napoléon. L'un et l'autre y résidèrent jusqu'au mois d'avril 1809, et profitèrent de ce temps pour conférer sur les affaires d'Espagne avec les agents diplomatiques d'Autriche, de Russie et de Prusse. Les soupçons qu'attira leur conduite patriotique, et les intrigues d'un grand écuyer de Ferdinand VII, qui les signala à la police de Napoléon, comme ayant une influence dangereuse sur l'esprit du roi, furent des motifs pour les séparer : Escoïquiz fut confiné à Bourges et le duc de San-Carlos à Lons-le-Saulnier. Ainsi éloigné des affaires, ce dernier se livra à l'étude de la botanique, continua de cultiver les lettres, la politique et principalement l'histoire. Ses connaissances dans cette partie lui avaient déjà valu le titre de membre de l'Académie. Enfin, lorsque Napoléon se vit obligé de rétablir Ferdinand sur le trône d'Espagne, il fixa son attention sur le duc de San-Carlos comme sur la personne la plus propre par son caractère à concilier les opinions des partis. Il l'appela à Paris dans le mois de novembre 1813, et lui annonça sa résolution qu'il lui fit aussi communiquer par le duc de Bassano, afin qu'il eût à se mettre en route pour Valençay, où se trouvait déjà le diplomate Laforest, avec des pouvoirs pour négocier. Son arrivée satisfit singulièrement le roi, surtout lorsque ce prince apprit que les réponses du duc à Napoléon étaient conformes à celles qu'il avait faites lui-même à Laforest. Après de longues discussions, San-Carlos signa, le 8 décembre, un traité digne dans toutes ses dispositions du roi, de la nation espagnole, et semblable en substance à ceux qui ont été faits dans des circonstances plus heureuses. Il partit aussitôt pour Madrid, afin d'obtenir la ratification de la régence. Arrivé dans cette capitale le 6 janvier 1814, il vit avec peine que toutes ses fatigues étaient inutiles, et que son zèle l'exposait à de grands dangers au milieu de gens furieux, qui voyaient leur autorité expirer, et leurs projets révolutionnaires menacés. On communiqua au duc de San-Carlos le décret des Cortès, où il était ordonné de considérer comme traître quiconque aurait des relations de quelque nature que ce fût avec Napoléon; et l'on n'y joignait aucune réponse, si ce n'est une lettre de compliments insignifiants pour le roi, écrite par la régence. Convaincu de l'inutilité d'autres démarches et craignant avec raison pour sa personne, il résolut de retourner à Valençay, en abandonnant de nouveau

sa femme et ses enfants, qu'il avait eu le bonheur de revoir après une si longue absence. Obligé d'entreprendre une nouvelle négociation avec le gouvernement français, pour solliciter le retour en Espagne du roi et des infants, ainsi que l'évacuation des places occupées par les troupes françaises, quoique le traité n'eût point été ratifié par les Cortès, il eut, en passant par la Catalogne, une conférence à ce sujet avec le maréchal Suchet, qui accéda à ses désirs. Arrivé à Valençay, il rendit compte du résultat de sa mission au roi, qui, impatient de n'avoir pas reçu de ses nouvelles, lui avait expédié le général don Joseph Palafox, avec de nouvelles instructions. Le duc de San-Carlos repartit de Valençay à la recherche de Napoléon, et après divers voyages dans toutes les directions, la rapidité des mouvements auxquels l'obligeaient les opérations des armées alliées qui combattaient au sein de la France ne lui permettant pas de l'atteindre, il se décida à rédiger un mémoire sur l'objet de sa négociation. Enfin il obtint une réponse du duc de Bassano, qui lui fit connaître que la dernière décision de l'empereur était que le roi Ferdinand retournât en Espagne avec les infants, en promettant de ratifier le traité à Madrid, après avoir entendu son conseil, et qu'alors on évacuerait les places que l'armée française occupait en Espagne. Le jour où le duc de San-Carlos eut le bonheur de remettre à son souverain et aux infants les passe-ports pour se rendre en Espagne, par le Roussillon, sous le nom de comte de Barcelone, le roi lui donna la décoration de la Toison-d'Or que lui-même portait. Ce prince lui adressa en même temps une lettre également honorable pour le monarque et pour le sujet; mais le duc eut à vaincre de nouvelles difficultés à Perpignan, où le maréchal Suchet s'opposa, d'après les dernières instructions qu'il avait reçues, à la continuation du voyage; et il fut nécessaire de laisser en otage l'infant don Carlos. Le duc négocia avec le maréchal pour obtenir la délivrance de l'infant, qui se réunit à son auguste frère à Girone. Il était alors le seul ministre qui accompagnât le roi. L'autorité était dans les mains des Cortès, et les seules démarches à faire étaient d'écrire, comme cela eut lieu, à la régence, en manifestant le désir qu'avait Ferdinand de s'occuper de tout ce qui pourrait contribuer au bonheur de la nation; de capter la bonne volonté de Wellington, dont l'influence était d'un grand poids. Dans ce but le monarque espagnol lui écrivit une lettre flatteuse, en l'assurant qu'il mettait un grand prix à ses services; enfin il fit tout pour gagner du temps afin d'observer l'opinion, et de connaître le véritable état des choses. C'est ce qui décida le voyage de Saragosse, Ferdinand voulant donner un témoignage de reconnaissance aux Aragonais et à Palafox. Vers le milieu d'avril, San-Carlos arriva avec le roi à Valence, où s'était rendu le cardinal de Bourbon, président de la régence, qui, d'après le décret des Cortès du 2 février, continuait à gouverner, malgré la présence du souverain. Le 3 mai, le duc de San-Carlos fut nommé premier ministre secrétaire d'État, et le lendemain le roi signa le décret par lequel il reprit les rênes du gouvernement, sans avoir fait aucune espèce de concession. Toutes les mesures furent concertées pour son exécution. Plusieurs personnes re-

commandables et de diverses opinions, qui se réunirent au monarque, contribuèrent à la rédaction de ce décret. Dans cette réunion, quelques individus, voyant avec jalousie l'influence du duc, cherchèrent à assurer leurs projets ultérieurs en s'entendant avec l'infant don Antonio, qui déjà avait témoigné du mécontentement de n'avoir point été du voyage de Saragosse et d'avoir été envoyé à Valence, où la présence d'un membre de la famille royale était nécessaire. Le duc n'eut point l'honneur d'accompagner le roi dans sa voiture depuis Valence, comme cela avait eu lieu auparavant, mais il conserva une grande influence jusqu'à son arrivée à Madrid. Malgré la nomination de Macanaz au ministère de la justice, de Freyre à celui de la guerre, de Lardizabal à celui des Indes, et de Salazar à celui des finances; tous ces ministres travaillaient plutôt avec le duc qu'avec le roi, et l'on peut dire qu'on lui dut exclusivement toutes les mesures prises pour s'assurer au moins une partie de l'armée, et pour détruire le gouvernement des Cortès, en lui substituant l'autorité royale. Cette prodigieuse révolution, qui changeait l'existence de l'Espagne, eut lieu sans bruit et sans qu'il y eût une seule goutte de sang répandue. Le duc continua d'exercer les fonctions de ministre d'État, avec le regret de voir, dans différentes occasions et pour des objets importants, son suffrage repoussé. Il expédiait en même temps les affaires du ministère de la maison du roi, et celles du ministère de la guerre, qui n'avait pas voulu accepter le général Freyre, jusqu'à ce qu'on le dispensât de cette dernière charge, qui fut confiée au général Eguia. Le roi de Prusse envoya alors au duc les grandes décorations de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge, et le roi des Deux-Siciles celles de Saint-Ferdinand et de Saint-Janvier, avec une lettre flatteuse sur les négociations qui avaient contribué à le replacer sur le trône de Naples. Le duc de San-Carlos sépara le trésor de la couronne de celui de la monarchie, et il introduisit un ordre très-sévère dans les dépenses de la maison du roi, en les réduisant à une assignation de 40 millions de réaux sur le trésor de l'État, en outre des produits du patrimoine royal, dont il revendique les droits dans les provinces. Il établit une junte de ministres, qui se réunissait toutes les semaines sous sa présidence, et à laquelle on appela les personnes qu'on avait l'habitude de consulter. Il prit diverses mesures pour la réparation des routes, pour les canaux, pour la navigation du Guadalquivir, pour la restauration des jardins botaniques; il s'occupa de la réinstallation des académies et sociétés économiques; porta tous ses soins à rétablir le crédit de la banque de Saint-Charles, dont il était directeur, et dans des circonstances aussi malheureuses parvint à faire payer un dividende. Il proposa au roi la création du musée Fernandino pour la peinture, la sculpture et l'architecture, et en général il annonça qu'une protection décidée serait accordée à quiconque se distinguerait par ses talents. Dans le mois de novembre 1814, voyant qu'il ne pouvait mettre à exécution le plan qu'il s'était proposé, et le nombre de ses ennemis augmentant, il demanda sa démission. Le roi l'accepta et nomma pour le remplacer don Pedro Cevallos. Le duc continua cependant d'exercer le ministère de la maison du roi jusque

vers le milieu d'oct. 1815. Alors Ferdinand, en déclarant qu'il était satisfait de ses services et qu'il n'avait rien perdu dans son estime, lui ordonna de partir pour Truxillo en Estramadure, où il possédait une terre; mais le lendemain il fut nommé ambassadeur à Vienne, et s'y rendit aussitôt. Pendant son séjour dans cette capitale, il s'occupa d'examiner tous les établissements utiles, et surtout de soigner l'éducation de ses enfants. En 1817, il reçut l'ordre de passer en la même qualité à Londres, où il donna des fêtes brillantes à l'occasion du troisième mariage de Ferdinand VII. Ayant manifesté son opposition à la révolution de 1820, où le roi d'Espagne fut conduit prisonnier à Cadix, il cessa de remplir les fonctions d'ambassadeur auprès de la cour de Saint-James et se rendit à Lucques, dont le souverain, qui était un infant d'Espagne, le nomma son ministre plénipotentiaire près la cour de France. Il présenta ses lettres de créance à Charles X, le 9 février 1825; mais dès que Ferdinand fut revenu dans sa capitale, le duc de San-Carlos devint son ambassadeur à Paris, où il se fit remarquer par son esprit et l'étendue de ses connaissances. Il mourut dans cette ville, le 17 juillet 1828, des suites d'un anévrisme. La mort de sa fille, la comtesse de Lépine, qu'il aimait tendrement, lui avait d'ailleurs causé une vive affliction, et l'on pense que ce chagrin abrégea ses jours. L'aîné de ses fils, qui jusqu'à sa mort avait porté le titre de comte del Puerto, prit celui de duc de San-Carlos.

M—D j.

SANCASSANO ou *Sancassani* (DENIS-ANDRÉ), médecin italien né à Gualtieri en 1659, fit ses études à l'université de Bologne. Reçu docteur à l'âge de 19 ans, il alla faire sa pratique à Florence, dans l'hospice de Sainte-Marie-Nouvelle, et au bout d'un an il revint à Reggiolo, où sa famille s'était retirée depuis quelque temps. Après avoir successivement exercé son art à Gonzague, à Bozolo, à Gazzuolo, à Reggiolo et à Comacchio, il fut appelé en 1718 à la cour de Ferdinand de Gonzague, duc de Guastalla. Il resta auprès de ce prince jusqu'en 1723, époque où il le quitta, à la suite de quelques désagréments, pour recommencer sa vie de médecin errant de ville en ville. Comacchio, Fusignagno, Bevagna, Spolète, et même Guastalla, le reçurent tour à tour, et il fit dans chacune de ces villes une station de quelques années. Enfin arrivé à l'âge de 74 ans, il voulut prendre du repos, et se retira à Comacchio, où il continua cependant d'exercer son art. Frappé d'un coup d'apoplexie en 1737, il languit quelques mois, et mourut le 11 mai de l'année suivante. Il avait publié : I. *Phtoes Therapeja cl. viri Jacobi Ripæ medici thesibus exposita à D.-A. Sancassani medico totidem antithesibus contradicta*, Guastalla, 1683, in-4°. II. *Polyandrium, nempe dissertationum epistolarium, quibus medica eruditis intersternendo, sepulchralia nonnulla monumenta, tum nova, tum antiqua, ab obscuritatis vita de squallore vindicata, doctiorum criteriis nituntur, Enneas, cui attexitur Suggrundarii specimen*, Ferrare, 1701, in-4°. C'est le prospectus d'un ouvrage historico-médical que l'auteur n'a point publié. Une des dissertations qu'il devait contenir a été imprimée à Venise en 1792, sous le titre de *Notices historiques sur l'église de Saint-Pierre-in-Silvis de*

Bagnacavallo. III. ***Explication de la manière de guérir les blessures, enseignée par un auteur français-moderne***, Forli, Santi, 1707, in-8°. Cet opuscule est comme une introduction à la traduction de l'ouvrage de Belloste, dont nous parlerons. Sancassano voulut démontrer que la méthode de l'auteur français pour la guérison des blessures avait déjà été proposée par le chirurgien César Magati. IV. ***Le Chirurgien en campagne***, ou ***Manière sûre et vraie de soigner les blessés dans les armées, ouvrage traduit du français***, Venise, 1708, in-8°, et 1729, 2 vol. in-8°. C'est la traduction du livre de Belloste qui a pour titre: ***Le Chirurgien d'hôpital***. V. ***Aphorismes généraux pour le traitement des blessures d'après Magati***, Venise, 1713, in-8°. VI. ***L'Anatomie des eaux***, observations et expériences posthumes d'un philosophe, Padoue, 1715, in-8°. VII. ***Magati ressuscité pour l'avantage des blessés, et pour servir de guide à ceux qui les soignent***, Padoue, in-12. C'est le prospectus d'un ouvrage qui n'a pas été publié séparément, mais qui se trouve dans l'édition des ***OEuvres*** de Sancassano. VIII. ***Dilucidations médico-chirurgicales***, Rome, 1731-38, 4 vol. in-folio. Dans ce recueil se trouvent non-seulement les ouvrages que nous avons cités, mais encore plusieurs écrits de Magati et de chirurgiens de son école. IX. ***Philosophie de Callimaque Neridio***, P. A. (pasteur arcadien) (le père Thomas Ceva, jésuite), ***en VI livres, traduits du latin en vers libres par son ami Olpio Acheruntico, P. A.*** (Sancassano), Venise, 1732. C'est à tort que Portal attribue à Sancassano les ***Cinque disinganni chirurgici per la cura delle ferite***, imprimés à Venise en 1713. Cet ouvrage appartient à Antoine Bonaccini, chirurgien de Comacchio, mais il est possible que Sancassano y ait mis la main. Les écrits de ce médecin qui sont restés inédits pourraient fournir la matière de dix volumes in-folio. Ses ouvrages attestent une érudition profonde et variée, mais aussi une certaine confusion et bizarrerie dans les idées. Sancassano appartenait à plusieurs académies italiennes, entre autres à celle des Arcades de Rome, où il avait été reçu sous les noms déjà cités d'*Olpio Acheruntico*. A—Y.

SANCHE Ier, second roi de Portugal, était fils d'Alphonse-Henriquez, premier roi de cette contrée, et de Mafalde, fille d'Amédée, premier comte de Savoie. Ce prince, né à Coïmbre le 11 novembre 1154, fut instruit dans l'art de la guerre et de la politique par de grands hommes et par son père lui-même. Il n'avait que treize ans lorsqu'il combattit à Argañal contre le roi de Léon. A cette époque, les Maures occupaient encore une grande partie de la péninsule ibérique. Sanche, par les ordres de son père, courut s'opposer à leurs incursions dans la province d'Alentéjo. Attaqué par eux dans la campagne d'Ascaraso, il les écrasa et les mit en fuite. Il ne rentra dans Santarem qu'après avoir porté la terreur de ses armes jusqu'à Séville, ravagé le territoire ennemi, chassé les Maures de devant Béja, et les avoir vaincus dans une bataille rangée. Tandis qu'il était à Santarem (1184), une immense armée d'infidèles vint l'yassiéger. Il se défendit durant huit jours. Secouru à temps par son père, il sortit de la place et poursuivit les infidèles dont il fit un grand carnage. Trois jours après la mort d'Alphonse-Henriquez (août 1185), il fut couronné roi de Portugal. Jamais prince n'eut

des manières plus simples, plus affables, ni un cœur plus généreux. Il savait être à propos économe et libéral. Il aimait ses sujets et les laissait approcher de sa personne. A toutes ces vertus il joignait une grande prudence, un constant amour du travail et une noble gravité de caractère. Par ses exemples, il rendit son peuple actif et patient. A l'époque où il monta sur le trône, don Sanche jouit de quelques moments de paix; il en profita pour défricher des terres restées long-temps sans culture, bâtir des édifices utiles, et réparer un grand nombre de villes et de bourgs que les temps, et plus encore les barbares, avaient à demi-ruinés. Tous ces travaux, monuments honorables de sa munificence et de sa bonté, lui valurent les titres de *laboureur* et de *fondateur*, qu'il serait heureux que tous les rois méritassent. Une flotte nombreuse, portant des Danois, des Frisons et des Flamands, ayant été forcée par une tempête à relâcher au port de Lisbonne, le roi l'accueillit avec générosité. Comme ces guerriers cherchaient des aventures où ils eussent à gagner de l'or et de la gloire, il leur proposa la conquête de Silvès, capitale des Algarves. Ils acceptèrent avec empressement cette proposition. Aidé de leur secours, Sanche eut en deux mois forcé Silvès à capituler (1189), et ses alliés disparurent chargés de butin. Cette ville lui ayant été plus tard enlevée par les Maures, il sut la reconquérir, et réduire sous sa domination quelques autres villes des Algarves. C'est alors que don Sanche prit le titre de roi des Algarves, et qu'il joignit les armes de ce royaume à celles de Portugal. Bientôt il foudit sur l'Andalousie, puis alla mettre le siége devant Serpa, ville de l'Alentéjo, Cette place avait une garnison très-nombreuse. Don Sanche, craignant une effusion de sang inutile, eut la prudence de se retirer en Portugal. Serpa tomba, quelque temps après, sous les efforts des chevaliers d'Avis (1). Dans l'année 1190, plusieurs fléaux horribles désolèrent le Portugal et navrèrent de douleur l'âme de don Sanche. Une nuée de Maures, conduits par leur miramolin (le khalife Abou-Yousouf-Yacoub), inonda le territoire portugais, et le ravagea partout d'une manière épouvantable. Vignes, oliviers, moissons, blés récoltés, rien ne fut épargné par les Maures. Au lieu de leur livrer bataille, ce qui eût été imprudent, à cause de leur nombre, il se contenta de les observer et de les harceler. Ce système de guerre lui réussit complétement. Les infidèles, ne trouvant bientôt plus à vivre dans un pays qu'ils avaient ravagé et qui était peu étendu, se virent en proie aux horreurs de la famine, et contractèrent des maladies contagieuses qui les décimèrent et les forcèrent à la retraite. Le Portugal fut à peine délivré de leur présence, qu'il éprouva successivement les fléaux de l'inondation, de la sécheresse, de la famine et de la peste. Don Sanche remédia, autant qu'il put, à tous ces maux, et fit preuve d'une inébranlable fermeté de caractère. Ce qui acheva de déchirer l'âme de ce bon prince, c'est qu'au milieu de ces affreuses calamités, les Maures fondirent de nouveau

(1) Ces chevaliers portaient un habit blanc avec une croix verte, terminée par quatre fleurs de lis, et accompagnée de deux oiseaux de sable affrontés. Ils faisaient profession de combattre sans cesse les infidèles. Le titre de *Chevaliers d'Avis* leur venait d'une maison qu'on leur avait donnée. *Hist. gén. de Portugal*, tome III, p. 99.

sur ses États et y portèrent la désolation. Il marcha courageusement contre eux, leur enleva deux places qu'ils avaient prises, et les contraignit à la fuite. En 1195, il eut à soutenir une guerre sanglante contre Alphonse IX, roi de Léon, qui avait fait alliance avec les Arabes. Il le battit dans plusieurs rencontres, et lui prit dans la Galice les villes de Tui, de Sampayo et de Ponte-Vedra. Le zèle énergique et constant qu'il avait manifesté jusqu'alors contre les infidèles lui valut des louanges de la part du pape Célestin III, et une bulle d'indulgence en faveur de tous les défenseurs de la religion chrétienne. Quatre années après, il eut la satisfaction de voir le terme d'un long différend qui existait entre l'archevêque de Braga et celui de Compostelle, au sujet de sept évêchés dont ils s'étaient disputé la juridiction. A cette époque, il régnait entre les seigneurs portugais des divisions plus funestes encore. Don Sanche fit tous ses efforts pour les apaiser; mais il n'y parvint qu'à demi, ces divisions étant le résultat des mœurs féodales introduites en Portugal, comme en tant d'autres pays, par les peuples septentrionaux. Don Sanche se montra toujours attentif à combattre les abus qui prenaient leur source dans ces mœurs, et réussit assez bien à mettre de l'ordre et de l'unité dans son gouvernement. Le moyen qu'il employa fut de se rendre accessible à tous ses sujets, d'écouter toutes leurs plaintes, toutes leurs observations, et de prendre en toute chose pour guides la raison et l'équité. Il fit plus, il se mit à parcourir les différentes villes de son royaume, afin d'être plus à portée de connaître les besoins de ses sujets. C'est par cette sage conduite qu'il conquit tous les cœurs, et se rendit vraiment digne du titre de père de la patrie. A l'époque où l'on sut que Jérusalem était tombée sous les armes du puissant Saladin, il reçut du pape Innocent III, ainsi que tous les princes de la chrétienté, l'invitation de marcher à la délivrance des saints lieux. Il allégua les malheurs qu'il avait éprouvés pour se dispenser de répondre à l'appel du pontife; mais, par des présents considérables, il détermina les chevaliers du Temple au voyage de la terre sainte. On voit qu'en toute occasion don Sanche ne consultait jamais que la prudence et le bien de ses sujets. Ce prince couronna sa vie militaire par un exploit très-important; ce fut la prise d'Elvas, ville de l'Alentéjo qui était au pouvoir des Maures. Depuis ce moment (l'an 1200) jusqu'en 1212, il ne s'occupa plus que du soin de repeupler et de fonder des villes, de maintenir la paix au sein de ses États, et d'y introduire les avantages de la civilisation. C'est au milieu de ces travaux si honorables et si dignes d'un roi que don Sanche termina sa carrière, à Coïmbre, après une maladie assez longue. Il était âgé de 57 ans et en avait régné 26. Les dépenses considérables que la guerre lui avait occasionnées, ainsi que les fléaux qui avaient ravagé sa patrie, ne l'empêchèrent point de laisser à sa mort cinq cent mille marcs d'or, quatorze cents marcs d'argent, beaucoup de pierreries et de meubles précieux. Il avait fait un testament par lequel il distribuait ces richesses, si considérables pour le temps, entre ses enfants, ses parents, ses amis, les pauvres, les hôpitaux et les églises. Douce d'Aragon, sa femme, lui avait donné plusieurs enfants, parmi lesquels Alphonse II

(*voy.* ce nom, I, 629), qui lui succéda au trône. Don Sanche avait eu aussi de quelques maîtresses des enfants qui devinrent la souche de grandes familles existant encore aujourd'hui en Portugal. F—A.

SANCHE II, fils d'Alphonse II, roi de Portugal, et d'Urraque, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, était né à Coïmbre le 8 sept. 1207. Le surnom de *Capel*, que lui donne l'histoire, vient du capuchon qu'il porta dans son enfance, parce qu'étant d'un tempérament très-faible, il avait été voué par sa mère à saint Augustin, et qu'il avait pris l'habit de cet ordre. Cette circonstance ne permet pas de douter qu'il n'ait passé loin du tumulte des camps les premières années de sa vie. Ce fut en 1223 qu'il monta sur le trône, étant alors âgé que de quinze ans. Il commença l'exercice de sa puissance par des actes qui attestaient sa vigilance, sa justice et sa bonté. Il repeupla Idaña, ville que Sanche I[er] avait enlevée aux infidèles, et qu'il avait ensuite totalement ruinée; il indemnisa l'archevêque de Braga des pertes que ce prélat avait essuyées sous le règne d'Alphonse II, et rendit à ses tantes les biens dont elles avaient été dépouillées. Il s'appliqua en même temps à faire fleurir la religion et à calmer les mécontentements du clergé. Il donna aussi ses soins à l'administration des finances. On lui doit un règlement sage et judicieux touchant les droits accordés par ses prédécesseurs à différents particuliers. Il se mit ensuite à visiter les provinces de son royaume, s'efforçant de déraciner les abus qui les affligeaient, et prenant des informations sur la manière dont la justice y était rendue. Ces utiles voyages, par lesquels il avait mérité l'affection de ses sujets, étaient à peine terminés, qu'il porta le ravage sur les terres des infidèles. Bientôt (1224) il rentra en possession de la ville de Chavès, qui sous le règne précédent était tombée au pouvoir de l'Espagne. Cet avantage était le fruit d'un traité de paix qu'il avait signé à Sétubal avec Ferdinand, roi de Castille. Tandis qu'il se croyait en paix, il apprit (1226) que les Maures lui avaient enlevé Elvas, Juremeña, Serpa et quelques autres châteaux. Ayant rassemblé son armée à la hâte, il vola à leur rencontre et leur livra, sous les murs d'Elvas, une bataille sanglante où il les défit complétement. Le résultat de cette victoire fut la fuite des infidèles et la reprise de toutes les places en leur pouvoir. Don Sanche entreprit ensuite une expédition qui couvrit ses armes de gloire. En 1230, il fondit sur l'Alentéjo, et en chassa les Maures; de là, se jetant sur les Algarves, il y reprit en peu de temps sur l'ennemi la plupart des villes dont ses prédécesseurs avaient été maîtres. Par ces rapides victoires il abattit le courage des infidèles. Dans toutes les places qu'il leur avait enlevées, il s'empressa de relever les autels du christianisme et de faire prêcher l'Évangile. Pour récompenser les chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques à Alcaçar, lesquels avaient concouru avec éclat à cette expédition, ce prince leur donna les villes d'Aljustral, d'Alfuïar, de Peña et plusieurs autres dont il venait de s'emparer. On a vu jusqu'alors don Sanche uniquement occupé du bonheur et de la puissance de ses États. Le Portugal devait à sa valeur, à sa prudence, d'être tranquille au dedans et respecté au dehors. Mais bientôt, s'abandonnant à l'orgueil de la victoire, il s'entoure de flatteurs qui l'égarent et travaillent à

lui ravir le cœur de ses sujets par leur insolence et leurs exactions. Il n'y eut plus ni justice ni ordre dans les finances. Les plaintes des Portugais n'arrivèrent plus à l'oreille de leur roi. Ce monarque dégradé s'endormit au sein de la plus vile débauche. Les Maures, profitant de ces désordres, se jetèrent sur les meilleures provinces, et portèrent partout le pillage, l'incendie et la mort. Don Sanche ne sait rien et ne peut rien savoir des horreurs dont son royaume est le théâtre. Ce prince, naguère si vaillant et si sage, n'a plus d'oreille que pour les lâches courtisans qui l'enivrent de leur funeste et méprisable encens. Au commencement de son règne, il avait montré, par sa conduite bienveillante, qu'il désapprouvait les persécutions dirigées par son père contre le clergé; en 1240, il le persécuta à son tour d'une manière plus violente encore, en jetant dans les fers ou dépouillant de leurs biens, sous les plus frivoles prétextes, tous ceux des prêtres qui osaient résister à ses tyranniques volontés. Cette conduite lui attira, de la part du pape Grégoire IX, des censures qu'il affecta de mépriser. Il continua ses injustices et ses violences. La crainte d'une bulle d'excommunication l'obligea cependant, lui et ses odieux favoris, à se contraindre quelque temps. Mais las bientôt d'une contrainte qu'ils jugeaient puérile et honteuse, ils s'abandonnèrent de nouveau à toute leur fureur contre le clergé. Pour le braver et l'humilier, don Sanche alla jusqu'à déclarer les juifs admissibles aux emplois publics. Une guerre, dont le roi de Portugal nourrissait le projet, vint faire diversion à ces désordres. Sortant enfin de son ignominieuse léthargie, il leva une armée (1241) dont il confia le commandement au brave don Payo Pérès Corréa, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, pour aller conquérir le royaume des Algarves sur les Maures. Cette guerre fut aussi heureuse que rapide. Plusieurs places, et notamment Tavira et Silvès, tombèrent au pouvoir de Corréa; et, malgré les efforts des infidèles, tout le reste des Algarves fut réuni au domaine du roi de Portugal. Cependant don Sanche, sourd aux plaintes qui lui étaient journellement adressées, continuait de gouverner avec tyrannie. Le peuple et les grands éclatèrent en murmures. Il acheva de les aigrir et de les mécontenter en épousant, d'après les conseils de ses courtisans, Mencia, fille de Lopez de Haro, seigneur de Biscaye, et de dona Urraque, bâtarde du roi de Léon, Alphonse IX. Mencia était douée d'une éclatante beauté; mais c'était une femme ambitieuse et méchante. Par ses artifices, elle s'acquit un empire absolu sur le cœur de son aveugle époux. Les murmures publics allèrent toujours croissants. Les grands rassemblés se présentèrent devant le roi, pour lui exposer les griefs du peuple, et le prier respectueusement de renvoyer ses ministres, qu'ils regardaient comme les seuls auteurs de tous les maux auxquels la patrie était en proie. Don Sanche leur promit satisfaction; mais, oubliant bientôt sa promesse, il garda ses ministres, à la sollicitation de la reine, qui les protégeait, parce qu'elle leur devait sa haute fortune. Le peuple indigné murmura plus haut que jamais, et les grands, devenus ennemis irréconciliables d'un pouvoir qu'ils ne partageaient point, adressèrent leurs plaintes à Grégoire IX, qui lança une bulle d'excommunication sur don Sanche et d'interdit sur son



royaume. Le roi, effrayé, montra le désir de satisfaire son peuple et de réformer les abus qui l'avaient justement irrité; mais la reine triompha encore de ce louable désir. Elle sentait trop qu'elle était le premier abus à réformer. Alors la province d'entre Douro-et-Minho devint le foyer d'une révolte ouverte. Une armée de bourgeois, marchant sous le commandant du château d'Ourem, Porto-Carrero, courut au palais du roi et en arracha la reine Mencia, qu'on fit passer immédiatement en Castille, où elle mourut. Don Sanche, outré de colère, voulut poursuivre les ravisseurs de celle qu'il aimait; mais pas un seul guerrier ne se déclara en sa faveur. Leçon terrible pour les rois qui, méconnaissant les lois de la justice et de l'humanité, foulent aux pieds leurs peuples ! Comme le roi persistait dans son fatal égarement, les prélats, se faisant l'organe des plaintes publiques, tracèrent au pape (1245) un tableau des dures et continuelles vexations auxquelles l'État et l'Église étaient en butte. Ce tableau, exagéré peut-être, courrouça le souverain pontife. Innocent IV (c'était le nom du nouveau pape) se hâta d'adresser des reproches au roi de Portugal, et le prévint qu'il avait chargé trois prélats portugais de lui rendre compte de sa conduite au concile de Lyon, qu'il se proposait de présider en personne. Le concile se rassembla bientôt. Don Sanche y avait envoyé, pour défendre ses droits, Gomez de Briteirot et Gomez Viégas. Mais ces deux ambassadeurs, trahissant la confiance de leur maître, se réunirent à ses ennemis, et donnèrent leur assentiment au choix que fit le concile, pour gouverner le Portugal à la place de Sanche II, de son propre frère Alphonse (*voy.* Alphonse III, t. Ier, p. 630), comte de Boulogne-sur-Mer. Le pape adopta cette mesure, et donna, le 24 juillet 1245, une bulle par laquelle, annonçant qu'il voulait relever le royaume tributaire de l'église romaine par la bonne administration d'un homme sage, il ordonnait à tous les Portugais de reconnaître pour régent du royaume le comte de Boulogne. Dans la même bulle, le pontife romain déclarait qu'il ne prétendait pas détrôner don Sanche ni son fils, s'il lui en naissait un qui fût légitime, mais seulement pourvoir à la conservation du Portugal. Enfin il cassait le mariage du roi avec Mencia. Que dire sur cet acte ? N'était-ce pas la faute des rois, si les chefs de l'église romaine disposaient ainsi de leurs couronnes ? Lorsqu'il fallut notifier à don Sanche la bulle pontificale, il ne se trouva, pour remplir cette périlleuse mission, qu'un seul homme ; ce fut un dominicain nommé Gilles. Le roi fut consterné. Les grands, dit l'histoire, donnèrent quelques marques de pitié à son malheur ; ce fut peut-être parce qu'on ne les avait pas consultés sur une mesure si importante. Cependant don Sanche, au lieu de courir aux armes, et tout rempli de la crainte de tomber entre les mains de son frère, quitta promptement ses États (1246), résolu de se retirer à Tolède, auprès du roi de Castille. Tandis qu'il était à Moreira, un gentilhomme, don Garcie de Sousa, vint lui proposer, au nom de plusieurs seigneurs puissants, d'embrasser sa défense, pourvu qu'il éloignât de sa personne Gilles Martin, son favori. Don Sanche ne voulut point du secours offert à la condition qu'on y mettait. Cette renonciation à l'espoir de remonter sur le trône l'eût honoré, si son favori avait été un

ministre intègre ; mais Gilles Martin n'était qu'un courtisan lâche et avide. Sanche continua donc son voyage et arriva à Tolède, où il fut reçu par le roi de Castille avec tous les honneurs dus à son rang. Le fléau de la guerre civile avait déjà commencé à déchirer le Portugal ; la mort de Sanche (janvier 1248) y mit bientôt un terme. Ce monarque avait régné treize ans. Sans doute il eût rendu ses peuples heureux, et eût mérité d'être compté parmi les bons rois, s'il eût continué de régner comme il avait commencé, s'il n'eût conçu une passion funeste pour une femme indigne de son choix, et surtout s'il ne se fût livré à d'infâmes ministres. Il était né avec des inclinations droites ; il était donx, ami de la justice ; mais son âme était faible, et il ne lui a manqué que le talent de savoir s'entourer d'hommes probes et capables pour marcher toujours dans les voies de l'honneur et du devoir. On sait avec quel courage et quel succès il combattit les Maures au commencement de son règne. Il est certain qu'à l'exception d'Alphonse Ier, il n'est aucun roi de Portugal qui ait fait plus de conquêtes que lui sur les infidèles. Ce prince reçut, même après son départ du Portugal, de bien touchants témoignages de fidélité de la part de Martin de Freitas, gouverneur de Coïmbre. Celui-ci, ne se croyant pas délié par la bulle d'Innocent IV des serments qu'il avait prêtés à don Sanche, se défendit avec vigueur contre les troupes du régent. Lorsqu'on lui fit savoir la mort de l'ancien roi, il n'y crut point ; mais, pour s'en assurer, il demanda et obtint la permission d'aller à Tolède. Étant venu à la cathédrale, il se fit ouvrir le caveau où reposait le corps de son maître, s'agenouilla devant lui, puis se retira, laissant entre ses mains les clefs de la ville de Coïmbre. Quand il fut de retour en Portugal, le nouveau roi, touché d'un si beau dévouement, voulut le conserver dans son gouvernement ; il s'y refusa.

F—A.

SANCHEZ (Alonso), fils naturel du roi de Portugal Dénis, naquit en 1286, et, comme son père, cultiva les lettres avec ardeur. Denis, l'un des imitateurs les plus fervents des troubadours, avait doté la prosodie portugaise de quelques inventions nouvelles, et imaginé le vers de onze syllabes. Son fils, marchant sur ses traces, composa un grand nombre de petits poèmes qui n'ont point été publiés, mais dont Machado (*Bibliotheca Lusitana*, t. I, p. 53), atteste l'existence et le mérite. Espérons qu'un jour le Portugal, délivré du fléau des discordes civiles, pourra s'occuper de l'examen attentif de ses anciens titres littéraires, et que les poésies d'Alonso Sanchez sortiront de l'oubli qui jusqu'à présent a été leur partage. — Sanchez (*Miguel*), auteur dramatique espagnol, à peu près inconnu en France, était originaire de Valladolid, et occupa l'emploi de secrétaire de l'évêque de Cuenca. Lope de Vega en a parlé avec distinction en plusieurs passages de ses nombreux écrits ; il lui assigne le premier rang parmi les successeurs de Térence, et nous apprend qu'en 1609 Sanchez n'était plus du nombre des vivants. Les admirateurs de ce poète lui décernèrent le titre de *divin*. Nous ne pouvons guère apprécier son mérite ; car ses comédies, demeurées inédites, sont perdues, à l'exception d'une seule, *la Guarda cuydadosa*, qui se trouve comprise dans la cinquième partie des *Come-*

dias de Lope de Vega y otros autores, Madrid, 1616. Voici fort succinctement le sujet de ce drame. Un vieillard, nommé Leucato, s'est retiré avec sa fille Nicée dans une forêt écartée afin d'y terminer paisiblement ses jours. Le prince de Béarn s'égare à la chasse, voit Nicée, en devient épris. Un jeune chevalier, nommé Florencio, aimait déjà cette belle; il se déguise en berger, trouve ainsi les moyens de rester auprès de Leucato, veille avec soin sur Nicée, déjoue toutes les tentatives du prince, et finit, en obtenant la main de sa maîtresse, par avoir la récompense due à sa flamme. Cette donnée est traitée avec beaucoup d'agrément; le style est à la fois noble et simple; le talent que révèle la *Guarda cuydadosa* permet de regretter la disparition des autres pièces de théâtre de Miguel Sanchez. B—N—T.

SANCHEZ (ALONSO) de Huelva. Si l'on en croit l'auteur de l'Histoire des Incas, c'est ainsi que se nommait le vieux pilote qui instruisit Christophe Colomb de l'existence de l'Amérique. Cet auteur prétend que A. Sanchez, étant pilote et trafiquant du sucre, qu'il allait prendre aux Canaries et à Madère, fut jeté par une tempête qui dura vingt-neuf jours, l'an 1484, vers une île à l'ouest, que depuis on soupçonna être Saint-Domingue. De dix-sept hommes il n'en resta que six, qui revinrent, selon quelques-uns, à Tercère, capitale des Açores, ou à Madère, qu'habitait Colomb, s'occupant à dresser des cartes. Ce pilote passa le reste de ses jours chez cet homme célèbre et y mourut en lui laissant tous ses papiers. Si le fait est vrai, ce qui n'est pas dénué de vraisemblance, et peut très-bien être admis sans nuire à la haute réputation du hardi Génois, il faut convenir que cela contribua à confirmer ses conjectures et, ôte à son entreprise l'excès de témérité que l'on serait en droit de lui reprocher. M—LE.

SAND (CHARLES-LOUIS), assassin de Kotzebue (*voy.* ce nom, LXIX, 82), était né le 5 octobre 1795 à Wunsiedel, dans le margraviat de Bayreuth, où son père était conseiller de justice. Encore enfant, il se fit remarquer par une grande douceur et une extrême timidité. D'une constitution débile, ses plus jeunes années se passèrent dans les maladies, et il n'échappa à la mort que par les soins assidus de sa mère, qui l'aimait tendrement. Elle-même dirigea ses premières études; mais imbue d'idées mystiques, elle les lui inculqua; et ces idées jetées dans cette jeune âme, qui, sous des apparences de calme et de simplicité, cachait une vive exaltation, n'eurent que trop d'influence sur sa destinée. En 1810, il entra au lycée de sa ville natale, et, à sa suppression, il suivit le recteur Saalfranck, qui l'avait pris en affection, au gymnase de Hoff, ensuite à Ratisbonne, puis à Richembourg. C'est dans cette ville qu'il se trouvait, en 1813, lorsque l'Allemagne se souleva tout entière contre Napoléon. Il écrivit alors à sa mère : « C'est à peine si je puis vous exprimer combien je commence à être calme et heureux depuis qu'il m'est permis de croire à l'affranchissement de ma patrie, que j'entends dire de tous côtés devoir être si prochain, de cette patrie que, dans ma confiance en Dieu, je vois d'avance libre et puissante, de cette patrie pour le bonheur de laquelle j'accepterais les plus grands maux et même la mort... La bonté de Dieu, qui a sauvé et protégé tant d'hommes pendant la guerre

désastreuse de Trente-Ans, peut et veut encore aujourd'hui ce qu'elle put et voulut alors. Quant à moi, je crois et j'espère. » L'année suivante, il quitta Richembourg, emportant un honorable témoignage ainsi conçu : « Charles Saud est du petit nombre de ces jeunes gens élus qui se distinguent à la fois par les dons de l'esprit et les facultés de l'âme ; en application et en travail, il dépasse tous ses condisciples, ce qui explique ses progrès rapides et profonds dans toutes les sciences philosophiques et philologiques ; seulement dans les mathématiques, il aurait encore quelques études à faire. Les plus tendres vœux de ses professeurs le suivent à son départ. » Destiné à l'état de pasteur évangélique, il se rendit à Tubingen pour y suivre les cours de théologie d'Erchenmayer ; mais bientôt les événements de 1815 l'arrachèrent à cette vie paisible : toute la jeunesse des universités courait aux armes ; gouvernements et peuples allaient faire cause commune. Sand avec une joie enthousiaste vint se ranger sous les bannières de la nationalité germanique. « Mes chers parents, écrit-il à cette occasion le 22 avril, jusqu'à présent vous m'avez trouvé soumis à vos leçons paternelles, jusqu'à présent je me suis efforcé de me rendre digne de l'éducation que Dieu m'a envoyée par vous, et je me suis appliqué à être capable de répandre sur ma patrie la parole du Seigneur ; c'est pourquoi je viens aujourd'hui vous faire sincèrement part du parti que j'ai pris, certain que, comme parents tendres et affectueux, vous vous tranquilliserez, et que, comme parents allemands et patriotes, vous louerez plutôt ma résolution que vous ne chercherez à m'en détourner. La patrie appelle encore une fois à son aide : cet appel s'adresse à moi aussi, car maintenant j'ai le courage et la force ; il me fallut un grand combat intérieur, croyez-moi, pour que je m'abstinsse, lorsqu'en 1813 elle fit entendre son premier cri, et la conviction seule que des milliers d'autres combattaient et triomphaient pour le bien-être de l'Allemagne, tandis qu'il fallait que je vécusse, moi, pour l'état paisible auquel j'étais destiné. Maintenant il s'agit de conserver la liberté nouvellement rétablie... Le danger de la patrie n'a jamais été si grand qu'à cette heure, c'est pourquoi, parmi la jeunesse allemande, les forts doivent soutenir les chancelants, afin que tous se lèvent ensemble. De tous côtés des volontaires arrivent qui demandent à mourir pour la patrie. Moi aussi je considère comme un devoir de combattre pour mon pays... J'ai une famille au cœur véritablement allemand et qui me regarderait comme un lâche et comme un fils indigne, si je ne suivais pas cette impulsion... Adieu donc, vivez heureux, tout éloigné que je serai de vous, je suivrai vos pieuses exhortations. Dans cette nouvelle voie, je tâcherai toujours de marcher dans le sentier qui élève au-dessus des choses de la terre et conduit à celles du ciel, et peut-être, dans cette carrière, la haute satisfaction de sauver quelques âmes de leur chute m'est-elle réservée. Sans cesse je veux avoir le Seigneur devant les yeux et dans le cœur, afin de pouvoir soutenir avec joie les peines et les fatigues de cette guerre sainte. Comprenez-moi dans vos prières ; Dieu vous enverra l'espérance de temps meilleurs pour vous aider à supporter ce malheureux

temps où nous sommes. Nous ne pouvons nous revoir bientôt que si nous sommes vainqueurs; et si nous étions vaincus (ce dont Dieu nous garde!), alors ma dernière volonté, que je vous prie, que je vous conjure d'accomplir, ma dernière et suprême volonté serait que vous, mes chers et dignes parents allemands, quittassiez un pays esclave pour quelque autre qui ne serait point encore sous le joug. Mais pourquoi nous faire ainsi le cœur triste... N'avons-nous pas la cause juste et sainte, et Dieu n'est-il pas juste et saint? Comment ne serions-nous pas vainqueurs? Vous voyez que quelquefois je doute : ainsi dans vos lettres ayez pitié de moi, et n'effrayez pas mon âme, car dans tous les cas nous nous retrouverons toujours dans une autre patrie, et celle-là sera libre et heureuse. » Il se révèle dans cette lettre, à côté du patriotisme le plus ardent, une exaltation religieuse qui va jusqu'au mysticisme. Sand alla donc s'enrôler comme cadet dans les chasseurs volontaires bavarois de la Rézat, qui entrèrent en France sans avoir eu la gloire de combattre, et comme le disait Sand « d'avoir tué un seul ennemi. » L'armée du maréchal de Wrède ne dépassa pas Auxerre; et cette ville fut désignée pour quartiers d'hiver aux chasseurs de la Rézat; ainsi, l'auteur des *Crimes célèbres* s'est trompé en faisant entrer Sand dans Paris, avec son corps. Une fois Bonaparte renversé, tous les volontaires qui voulurent retourner dans leurs foyers en reçurent l'autorisation, et Sand alla visiter ses parents. Après avoir salué la délivrance de sa patrie du joug de l'étranger, restait pour lui, comme pour beaucoup d'autres, à voir s'accomplir son affranchissement intérieur; il espéra qu'une nouvelle ère allait luire pour les peuples; que les gouvernements qui les avaient fait soulever aux jours du péril, tiendraient leurs promesses d'émancipation et de liberté, après la victoire obtenue; et c'est avec ces idées qu'il alla reprendre, au commencement de 1816, le cours de ses études aux universités de Tubingen et d'Erlangen. Bien que s'étant fait inscrire parmi la société de la *Teutonia* dès le mois d'avril 1815, il n'y fut reçu que dans cette dernière ville. Il en devint alors un des membres les plus zélés, et il fonda à cette époque, avec quarante de ses condisciples, une société secrète dont il fut le président; lui-même en avait rédigé les statuts. En 1817, un de ses amis, en se baignant, se noya sous ses yeux, sans qu'il pût le sauver, et la vive impression de cet événement lui causa une maladie qui mit ses jours en danger. Au mois d'oct. il se rendit à Eisenach, rendez-vous des étudiants allemands, pour assister aux fêtes de Wartbourg, en commémoration de la bataille de Leipsick. L'*Histoire d'Allemagne* de Kotzebue y fut solennellement brûlée, et c'est sans nul doute à cette circonstance qu'il faut attribuer la pensée du crime que Sand se crut appelé à exécuter. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il voua dès ce moment à cet écrivain la haine la plus implacable. Dans cette fête toute patriotique, Sand distribua un écrit, qui a été imprimé en 1819, sous ce titre : *Le monument le plus important de la vie de Ch.-L. Sand, natif de Wunsiedel.* C'était un plan de réunion générale et d'association entre les étudiants de toutes les universités de l'Allemagne. Ce fut peut-être ce qui donna lieu à la création

de la *Burschenschaft*, qui apparut pour la première fois après la célébration de cette solennité nationale. Les membres présents prêtèrent serment de persévérer dans leurs efforts pour soutenir les droits de la patrie. Sand alla ensuite à Iéna pour y terminer ses études théologiques, et ce fut là que commença à se manifester en lui une teinte sombre et profondément méditative. On aurait dit qu'il entretenait une sorte de communication douloureuse et pénible avec ses propres pensées. L'année suivante, il résolut un voyage en Saxe et en Prusse; et durant l'automne, il visita successivement les champs de bataille célèbres, puis Berlin, où il résida quelques jours, pendant lesquels il eut de fréquentes relations avec des professeurs. Ce voyage se rattachait-il au terrible évènement qui allait causer une si grande sensation dans l'Europe entière? C'est là une question qu'il est impossible de résoudre, Sand ayant conservé jusqu'à son dernier moment le silence le plus absolu sur ce point, niant toute complicité, toute participation directe ou indirecte. De retour à Iéna, vers la fin de 1818, il n'a plus qu'une pensée; son caractère devient de plus en plus taciturne, d'une mélancolie extrême, et l'on peut s'en faire idée par une lettre à un de ses amis d'Heidelberg, que publia, après le crime, la *Nouvelle gazette de Spire*. C'est un mysticisme, une divagation inexplicables. Plus Sand avance vers le but qu'il croit lui être assigné par Dieu, plus il se sent inspiré; et la phrase suivante, à la date du 31 décembre 1818, qui clôt le journal de ses actions (il l'avait commencé en 1816), peut montrer jusqu'à quel point son âme est fanatisée. « Je finis le dernier jour de cette année dans une disposition sérieuse et solennelle, et j'ai décidé que la fête de Noël qui vient de s'écouler sera la dernière que je fêterai. S'il doit ressortir quelque chose de nos efforts, si la cause de l'humanité doit prendre le dessus dans notre patrie; si, au milieu de cette époque sans foi, quelques sentiments généreux peuvent renaître et se faire place, c'est à la condition que le misérable, que le traître, que le séducteur de la jeunesse, l'infâme Kotzebue sera tombé! Je suis bien convaincu de ceci, et tant que je n'aurai pas accompli l'œuvre que j'ai résolue, je n'aurai plus aucun repos. Seigneur, toi qui sais que j'ai dévoué ma vie à cette grande action, je n'ai plus, maintenant qu'elle est arrêtée en mon esprit, qu'à te demander la véritable fermeté et le courage de l'âme. » Une circonstance particulière vint augmenter encore en lui cet esprit de vengeance contre Kotzebue. Après avoir résidé à Weimar, en qualité d'agent diplomatique de la Russie, cet écrivain s'était retiré à Manheim, en butte aux sarcasmes et aux traits satiriques du professeur Oken, éditeur du journal l'*Isis*, qui paraissait à Iéna. Lors du congrès d'Aix-la-Chapelle, M. de Stourdza, secrétaire privé de l'empereur Alexandre, ayant fait paraître un mémoire intitulé *État actuel de l'Allemagne*, où les universités étaient représentées comme animées d'un esprit d'insubordination et de révolte, Kotzebue fit dans son journal les plus pompeux éloges de cet ouvrage, ce qui envenima considérablement l'animosité des étudiants contre lui. Dès ce moment le plan de Sand est tracé, et, avant de quitter Iéna, il écrit

à *sa famille bien-aimée* et à *ses amis tendrement chéris* : « J'ai long-temps hésité avant de vous ouvrir mon âme. J'étais persuadé que la communication brusque de mon projet pourrait diminuer votre douleur, ou au moins en abréger la durée ; mais je craignais de déchirer votre cœur... Allons ! mon secret, source de mes tourments ! échappe-toi de ce cœur à qui tu fais éprouver tant de pénibles angoisses !.. Ce papier, mes chers amis, vous porte le dernier adieu d'un fils et d'un frère ! Je me suis long-temps consulté avant de me déterminer à agir ; mais le moment est enfin venu où mes irrésolutions doivent cesser ; les malheurs de mon pays exigent des actions d'éclat.... De perfides séducteurs deviennent, sans qu'on s'en doute, les instruments de la ruine de notre peuple ! De ce nombre est Kotzebue, le plus insidieux et le plus méprisable de tous, qui adoucit sa voix pour mieux tromper nos sens, et dont le nom est passé en proverbe pour exprimer ce qu'il y a de plus dépravé de nos jours. Il trahit chaque jour la patrie de ses ancêtres... Enveloppé dans le manteau transparent de sa renommée littéraire, sa lâcheté n'en est pas moins visible ; mais elle éblouit les yeux, et nous avalons le poison que renferme son journal semi-russe... Si nous ne voulons pas que l'histoire de notre temps porte le cachet de l'infamie, il faut qu'il meure !... Quel est donc celui qui nous délivrera de cet abominable traître ? J'ai long-temps attendu dans la douleur et dans les larmes que quelque être plus courageux que moi se présentât pour remplir cette tâche. Je ne suis point né pour le meurtre. Qui donc terminera mes souffrances... ? personne ne se présente, et chacun a, comme moi, le droit de compter sur un autre. Tout retard rendrait notre situation plus dangereuse. Qui nous sauvera de la honte si Kotzebue s'éloigne impuni de notre territoire, pour aller jouir en Russie des trésors qu'il a si mal acquis ? Comment sortirons-nous de notre affreuse position si personne ne se dévoue ? J'entends une voix qui m'ordonne d'exécuter l'arrêt, de porter le coup que réclame l'intérêt de l'Allemagne ! Marchons donc avec courage ! Oui ! je veux aller avec une confiance religieuse remplir cette mission de la justice divine : n'hésitons pas ! Je veux l'immoler, le traître ! le séducteur et l'opprobre de ma nation ! Un devoir sacré m'y entraîne ! Depuis que je sais quel sacrifice exige mon pays et que j'ai appris à connaître ce fourbe, mon sort est fixé, à l'exemple des hommes vertueux de l'antiquité, pour qui toute considération disparaissait devant celle du bien public. Ah ! puisse cette vengeance nationale apprendre à ceux qui sont revêtus du pouvoir combien le mensonge et la tyrannie nuisent à leur cause ! puisse-t-elle diriger l'attention de la jeunesse courageuse d'Allemagne vers le salut de notre patrie ! trop heureux si j'ai porté la terreur parmi les méchants, et inspiré de l'énergie à tous les gens de bien ! Des paroles et des écrits sont sans force, il faut des actions, et des actions telles que la mienne, pour faire impression. Si le coup que je vais porter peut frapper les esprits, et ranimer l'ardeur du peuple pour la continuation de cette lutte glorieuse qui, selon la volonté du Tout-Puissant, devait commencer en 1813, mes vœux les plus ardents seront exaucés. C'est pour y prendre part que j'ai renoncé aux rêves les plus délicieux de la vie ! Mais je suis satisfait et plein de con-

fiance en Dieu; ma route est tracée à travers le meurtre et la mort; ce n'est qu'ainsi que je peux m'acquitter envers mon pays. Mon bonheur eût été de consacrer mes jours au service des autels; mais cette considération doit-elle m'empêcher de détourner de mon pays la ruine qui le menace? L'amour ardent que je lui porte ne doit-il pas redoubler mon zèle pour l'intérêt général, et me faire braver la mort pour une si belle cause?... Ma tendre mère! peut-être direz-vous: « Voilà donc ce fils que j'ai élevé avec tant de soin, qui m'a coûté tant d'inquiétude; ce fils que j'aimais tant et qui me payait de retour, qui dut à mes ferventes prières de devenir bon et vertueux, que je me plaisais à considérer comme le soutien de ma vieillesse; l'ingrat! il m'abandonne! » Ma respectable mère, que deviendra notre patrie si personne ne se dévoue pour son salut? Mais loin de vous tant de faiblesse! un pareil sentiment n'est pas dans votre cœur. Femme généreuse! ne vous ai-je pas souvent entendue vous-même déplorer les maux de l'humanité et désirer qu'un autre fît pour la délivrance de l'Allemagne ce que je vais faire aujourd'hui? Je laisse deux frères et deux sœurs qui pourront vous consoler: moi, je vais suivre ma destinée... Quand je passerais cinquante ans de plus sur la terre, ma vie ne serait pas plus remplie qu'elle ne l'a été dans mes dernières années... C'est avec une entière confiance en toi, Dieu éternel! que je me sépare de mon pays... Le dernier et le meilleur moyen de salut est le glaive. Qu'il soit plongé dans le cœur des traîtres; ce n'est qu'ainsi qu'il est désormais possible d'assurer le salut de l'Allemagne!... Adieu!... » Cette lettre de Sand, publiée après son crime, le 17 avril 1819, par le *Mercure de Franconie*, fit la plus vive impression en Allemagne; cette exaltation empreinte d'un si grand calme émut tous les cœurs. Ce fut après l'avoir écrite qu'il partit pour Manheim, le 9 mars à 4 heures du matin, avec la pensée bien arrêtée de tuer Kotzebue, emportant pour tout bagage deux poignards, une carte de la Souabe, une autre du cours du Rhin, le Nouveau-Testament, et les poésies de Kœrner. Durant son voyage, il souligna quelques passages de ces poésies, et ces vers du chant national de *la Lyre et le Glaive* étaient marqués d'une manière toute spéciale: « *Pourquoi trembler? c'est en faisant des actions éclatantes, et en écrasant sans frémir la tête du serpent, que nous pourrons nous sauver!* » Arrivé à Manheim, le 23, dans la matinée, il alla se loger à l'hôtel du Weinberg, où il s'inscrivit sous le nom de Heinrichs de Miétau. Aussitôt il se rendit à la demeure de Kotzebue, qui était absent; il laissa son faux nom à une servante, en disant qu'il reviendrait dans la journée, qu'il avait à lui remettre une lettre de sa mère; puis il se dirigea vers le jardin du château, d'où la vue s'étend sur le Rhin. Là, après être resté plongé quelques heures dans une sombre rêverie et une muette contemplation, il rentra à l'hôtel, où il dîna à la table d'hôte de midi avec la plus parfaite sérénité, causant histoire et religion avec deux ecclésiastiques, auxquels il apprit qu'il devait visiter Kotzebue. Il se rendit effectivement chez celui-ci entre 4 et 5 heures. Introduit dans son cabinet de travail, on le pria d'attendre. Au bout de quelques moments Kotzebue arriva. Voici en quels termes Sand a raconté lui-même ce terrible drame, qui n'eut pas de témoins. « Je vis Kotzebue entrer,

je m'avançai de quelques pas vers lui et je le saluai : ce qui me coûta le plus, c'est que je fus obligé de feindre. Je lui dis qu'en passant par cette ville j'avais voulu le voir. Après quelques autres paroles, je lui dis : Je me fais gloire!... (alors je tirai un poignard et je continuai) mais nullement de toi... traître à la patrie ! En prononçant ces mots je l'étendis à terre. Je ne me souviens plus combien de coups je lui portai. Tout s'est passé avec la plus grande promptitude ; j'ai tiré le poignard de la manche gauche de mon habit, où je le tenais caché dans son fourreau, et je l'en frappai au côté gauche. Il étendit seulement les mains et tomba aussitôt à l'entrée de l'appartement, à quelques pas de la porte ; il est tombé accroupi comme pour s'asseoir ; je le regardai dans les yeux, pour voir l'état où il était. Je voulais savoir quel effet mes coups avaient produit. Ses yeux étaient dans une grande agitation ; de sorte que je n'en vis bientôt plus le blanc. J'en conclus qu'il n'était pas encore mort ; mais je ne voulus plus rien lui faire, je crus en avoir assez fait. En me retournant, lorsque Kotzebue fut tombé, je remarquai un petit enfant qui était entré par la porte à gauche. Les cris qu'il poussa me jetèrent dans la confusion ; je me frappai d'un coup de poignard, qui me fit dans le côté gauche de la poitrine une douleur assez profonde. Je retirai aussitôt la pointe ; la douleur et la perte de mon sang augmentèrent lorsque je descendis l'escalier. » Dans la confusion d'un pareil événement, Sand gagna facilement la rue. Comme on criait à l'assassin, il se retourna, tenant toujours son poignard à la main. « Oui, c'est moi, dit-il, qui ai tué Kotzebue ; ainsi doivent périr tous les traîtres ! Vive à jamais l'Allemagne, ma patrie, et le peuple allemand ! » Alors, se jetant à genoux, il dit encore : « Je te remercie, ô Dieu ! de m'avoir permis d'accomplir avec succès cette œuvre de justice ! » Puis il parut prier avec ferveur et s'enfonça son poignard dans la poitrine (1). Quand on le releva il respirait à peine. On trouva sur lui un papier qui portait en suscription : *Coup mortel pour Auguste de Kotzebue. — La vertu est dans l'union et dans la liberté*. C'était une déclamation insensée, se terminant par cette phrase : « Dans la grande nation allemande beaucoup d'individus l'emportent sur moi, mais aucun ne hait davantage la lâcheté et la vénalité des sentiments du jour. Il faut que je donne une preuve de ma sincérité, que je fasse connaître à mon pays l'horreur que cette dépravation m'inspire. Je ne vois rien de plus méritoire que de t'immoler, toi, archi-esclave, égide de ces temps de corruption, ennemi de la vertu, traître à mon pays, Auguste de Kotzebue ! » — Transporté à l'hôpital, on pansa ses blessures ; mais il ne put répondre que par signes aux premiè-

(1) Quelques mois plus tard (juillet 1819), Sand eut un imitateur. Un jeune étudiant d'Heidelberg, nommé Lohning, qui avait aussi servi en 1815, fils d'un apothicaire d'Idstein (duché de Nassau), se persuada qu'il rendrait un signalé service à son pays en le délivrant de M. Ibel, président de la régence de Wisbaden, qui jouissait de la confiance du prince. Il résolut de l'assassiner. Ayant trouvé M. Ibel à Schwalbach, il lui porta un coup de poignard au visage. Celui-ci se défendit, et, d'une force physique bien supérieure, il désarma l'assassin, qui, tout en se débattant, tira un pistolet de sa poche et le dirigea sur M. Ibel. Le coup ne partit point. L'assassin fut mis en prison. Il montra comme Sand un courage et une force d'esprit extraordinaires, et il parvint à se donner la mort dans sa prison, en s'ouvrant l'artère du poignet avec un morceau de verre. Cette tentative pourrait donner lieu à de curieuses réflexions. Son auteur, poussé au crime par un vulgaire sentiment d'imitation, est aujourd'hui complétement oublié.

res questions qu'on lui fit, et pendant quinze jours on désespéra de sa vie. Au bout de trois mois, il fut transféré à la maison de force de Manheim. Pendant ce temps un jury, sous la présidence du chancelier baron Hohenhurst, instruisait son procès. Cette instruction ne fut terminée que le 5 septembre. On voulait faire de cet événement autre chose qu'un crime particulier, mais toutes les recherches restèrent infructueuses; il fut impossible de trouver à Sand aucun complice et par conséquent de le présenter comme l'instrument d'un complot. Cependant les actes de la procédure ayant été soumis au tribunal supérieur de Mayence, la commission centrale, dans son rapport à la diète de Francfort, dit que l'assassinat de Kotzebue était le résultat d'une impulsion révolutionnaire donnée aux étudiants par des professeurs. Son défenseur le représenta comme atteint d'une aliénation mentale, produite par le fanatisme religieux. Néanmoins, le 5 mai 1820, le tribunal supérieur de Mayence rendit un arrêt qui le condamna à avoir la tête tranchée, et ce jugement fut confirmé par le grand-duc de Bade. Le 17 mai, on lui en fit la lecture; il l'écouta avec une froide indifférence, et le même jour il écrivit à ses parents : « Je meurs volontiers, et le Seigneur me donnera la force pour que je meure comme on doit mourir. Je vous écris parfaitement tranquille et calme sur toutes choses, et j'espère que votre vie aussi s'écoulera calme et tranquille, jusqu'au moment où nos âmes se retrouveront pleines d'une nouvelle force, pour nous aimer et partager ensemble l'éternel bonheur. Quant à moi, tel j'ai vécu depuis que je me connais, c'est-à-dire avec une sérénité pleine de désirs célestes et un courageux et infatigable amour de la liberté, tel je vais mourir. Que Dieu soit avec vous et avec moi! » Quelques jours après, le 20 mai, il fut exécuté sur la route qui conduit de Manheim à Heidelberg, dans le lieu que ses partisans appellent encore *Sands Himmelfartswiese* (la prairie de l'ascension au ciel de Sand). On lui témoigna partout sur son passage le plus vif intérêt, de l'enthousiasme même, à ce point qu'on lui jeta quelques fleurs. Un grand nombre d'étudiants d'Heidelberg arrivèrent comme l'exécution venait d'avoir lieu. Alors beaucoup d'entre eux trempèrent leurs mouchoirs dans le sang de leur condisciple, comme dans celui d'un héros. Sand mourut avec la fermeté qu'il avait toujours montrée, en prononçant ces dernières paroles : « Je prends Dieu à témoin que je meurs pour la liberté de l'Allemagne. » On lui avait demandé s'il se repentait de son crime : « J'y avais pensé depuis une année entière, répondit-il, j'y pense depuis quatorze mois, et mon opinion ne varie en rien; j'ai fait ce que je devais faire. » La mémoire de Sand est aujourd'hui encore vénérée parmi les étudiants allemands comme celle d'un saint martyr de la liberté! On peut consulter à son sujet : 1° *Mémoires de Ch.-L. Sand, suivis d'une justification des universités d'Allemagne*, traduits de l'anglais, Paris, 1819, in-8°; 2° *Exposé de l'enquête contre Sand, par le conseiller d'État de Bade* (le baron Hohenhurst, chancelier de la cour, président de la commission spéciale), Stuttgard, chez Cotta. Cet ouvrage, curieux, fut d'abord saisi; mais plus tard l'autorité permit qu'il fût livré au public, et nous en avons extrait les principaux détails de cette notice. C—n—n.

SANDEO (Felino-Marie), historien et canoniste italien, naquit en 1444 à Felina, dans le diocèse de Reggio, d'une famille noble de Ferrare, et qui était alliée à celle de l'Arioste. Il prit de bonne heure l'habit ecclésiastique, et se fit recevoir docteur dans les deux facultés de théologie et de droit. A peine âgé de 21 ans, il fut nommé professeur des décrétales à l'université de Ferrare, où il obtint dans la suite un canonicat. En 1474 il fut rappelé en Toscane par Laurent de Médicis, et il occupa pendant trois ans la chaire de droit canon à l'université de Pise; puis il abandonna les fonctions du professorat. Après un intervalle de quelques années, il reprit cet emploi; mais en 1486 il s'en démit de nouveau pour aller à Rome tenter la fortune. Il fut bien accueilli par le pape Innocent VIII qui le nomma auditeur de rote, référendaire des deux signatures, et lui confia le maniement des affaires les plus importantes. C'est ainsi qu'il fut chargé de formuler une réponse pour le roi de Naples Ferdinand Ier, qui, dans la persuasion que le souverain pontife appuyait secrètement les barons rebelles, demandait avec instance la convocation d'un concile général. Sandeo n'eut pas moins de considération et de faveur sous le règne suivant. Alexandre VI lui demanda un mémoire touchant les droits que les Français prétendaient avoir sur le royaume de Naples, et une histoire des familles qui avaient tour à tour régné dans cette contrée. Ces services furent récompensés par le titre de vice-auditeur de la chambre apostolique, puis par l'évêché d'Atri et Penna. Peu de mois après (mai 1495) Sandeo fut nommé coadjuteur de l'évêque de Lucques avec la survivance de Nicolas Sandonnino qui en était titulaire; mais il ne fut pas fort heureux dans ses doubles fonctions épiscopales. Après avoir eu à lutter pour l'évêché d'Atri et Penna avec un intrus qu'appuyait le duc de Montpensier, vice-roi du royaume de Naples pour Charles VIII, il venait à peine de succéder à Sandonnino, en 1499, qu'il se vit encore retirer ce siége par un puissant rival qui n'était autre que le cardinal de la Rovère, depuis Jules II. Le pauvre Sandeo en appela à Rome; mais au bout de deux ans ses sollicitations n'avaient pas encore été entendues, et il aurait probablement continué à crier dans le désert, si le puissant cardinal, affichant des prétentions plus élevées, n'était allé s'établir dans la capitale du monde chrétien et n'avait cédé spontanément à son concurrent l'évêché en litige; mais Sandeo ne jouit pas long-temps de son repos, car il mourut deux ans après (1503). On a de lui: I. *De regibus Siciliæ et Apuliæ, in queis et nominatim de Alfonso, rege Aragonum, epitome*, publié par Michel Ferno (*voy.* ce nom, LXIV, 97), Rome, 1495, in-4° C'est donc à tort que Vossius, en parlant de cette histoire, dit qu'elle n'a paru qu'un siècle après la mort de l'auteur. Il a sans doute été trompé par Freher qui, dans l'édition de Hanovre, 1611, in-4°, prétendit que c'était la première. L'éditeur de la *Raccolta di cronache napolitane* est tombé dans la même erreur et a de plus confondu Ferno avec Sandeo, lorsqu'en insérant dans sa collection (tome III) l'abrégé cité plus haut, il l'intitule *Michaelis Ferni historia compendiaria regni neapolitani nunc primum ex ms. eruta*. Cette erreur est d'autant plus grossière que l'ouvrage de Sandeo

avait été imprimé, et pour la troisième fois, dans le *Thes. ant. et hist. ital.* (tom. X). Au reste, cette histoire, malgré ses quatre éditions, n'a par elle-même que fort peu de valeur et ne contient qu'un rapide aperçu depuis l'an 537 jusqu'à l'an 1494, c'est-à-dire depuis l'occupation de la Sicile par Bélisaire sous Justinien jusqu'à l'entrée en campagne de Charles VIII pour la conquête de Naples. II. *In V libros Decretalium*, Venise, 1497-99, 3 vol. in-folio. III. *Consilia*. IV. *De indulgentia plenaria*. V. *Additiuncula ad Monarchiam Petri de Monte*. VI. *De litteris apostolicis quando noceant patronis ecclesiarum*. Tous ces ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois, soit séparément, soit dans différentes collections. Sandeo a de plus laissé un assez grand nombre de travaux manuscrits, dont quelques-uns pourraient servir à l'histoire diplomatique du XVe siècle. A—Y.

SANDERSON (Robert), évêque anglican, né à Rotherham en 1587, fit de brillantes études achevées à l'université d'Oxford, où il fut, en 1608, nommé professeur de logique. Ses leçons sur ce sujet ont été imprimées en 1615 et ont eu plusieurs éditions. Il desservit successivement diverses cures, où il donna l'exemple d'une profonde piété, d'une tendre charité, et s'attacha à faire régner la paix autour de lui. Il prêchait fréquemment, mais toujours le manuscrit sous les yeux, sans quoi sa timidité extrême eût troublé le cours de ses idées. Sa capacité pour la décision des cas de conscience lui avait fait une grande réputation, et, à ce titre, Laud, alors évêque de Londres, l'avait recommandé au roi Charles Ier; aussi ce prince l'appelait souvent auprès de lui et suivait assidûment ses prédications. Sanderson était en 1646 professeur royal de théologie à Oxford, où il avait aussi un canonicat; mais, à cette époque orageuse, l'exercice de ses fonctions était bien difficile. Il refusa d'adhérer au fameux *covenant*, et eut une part importante à l'exposé des *Motifs de l'université d'Oxford contre la ligue et le covenant solennels, le serment négatif et les ordonnances concernant la discipline et le culte*. Il accompagna le roi à Hampton-Court et dans l'île de Wight, et eut avec lui de fréquentes conférences publiques et particulières. C'est conformément au désir de Charles Ier qu'il mit sur le papier ses sentiments touchant l'épiscopat, que le parlement prétendait abolir; et ce qu'il écrivit sur ce point a été publié plus tard (1661, in-8°), sous ce titre: *L'Épiscopat, tel que la loi l'a établi en Angleterre, n'est pas préjudiciable au pouvoir royal*. En 1648, les *visiteurs* du parlement le destituèrent de sa place de professeur et l'expulsèrent de son canonicat, ce qui le réduisit à la cure qu'il possédait à Boothby-Pannel, dans le comté de Lincoln. Là il ne fut pas épargné par les soldats du parti contraire: sa maison fut pillée plusieurs fois, sa prière publique fut interrompue et lui-même blessé. Mais la restauration lui rendit la paix et sa position, et l'éleva même, le 28 octobre 1660, à l'évêché de Lincoln, où il ne siégea guère que deux ans. Il mourut le 29 janv. 1662-63, dans sa 76e année. On a de lui, entre autres ouvrages: I. *Logicæ artis compendium*, 1615. II. *De juramenti obligatione*, 1647, in-8°, traduit en anglais par Charles Ier, alors détenu dans l'île de Wight, et imprimé à Londres, 1665, in-8°. III. Une préface étendue à un livre d'Usher, faite sur l'ordre exprès du

roi, et intitulée : *Le Pouvoir communiqué par Dieu au prince, et l'obéissance requise du sujet*, etc., 1661, in-4°; 1683, in-8°. IV. *Neuf cas de conscience*, 1678, in-8°, V. *Sermons* (au nombre de 36), recueillis en 1 vol. in-fol., 1681, précédés de la Vie de l'auteur, par Walton. VI. *De obligatione consciencia*, trad. en anglais, Londres, 1722, 3 vol. in-8°. L.

SANDERSON (Robert), savant antiquaire anglais, naquit en 1660, à Eggleston-Hall, dans le comté palatin de Durham, d'un juge de paix de cette province qui avait beaucoup souffert à cause de son attachement aux Stuarts durant la guerre civile. Il reçut sa principale instruction à l'université de Cambridge, et vint ensuite à Londres, où il s'attacha à l'étude de la jurisprudence. Il occupa successivement, et à de grands intervalles, les emplois de commis aux Archives, dans la chapelle des Archives, et d'huissier (*usher*) de la haute cour de Chancellerie (1726). R. Sanderson avait publié en 1704 une traduction anglaise des *Lettres originales de Guillaume III, alors qu'il était prince d'Orange, à Charles II, à lord Arlington et à d'autres personnages*, avec une relation de la réception du prince à Middleburgh, et le discours qu'il prononça à cette occasion. Ayant de plus écrit quelques ouvrages historiques, il crut pouvoir, en 1714, aspirer à la place d'historiographe de la reine Anne, appuyé qu'il était par le crédit d'un homme d'État qui avait été son condisciple à l'université, et qui était devenu ambassadeur près la cour de France : c'était le célèbre Matthieu Prior; mais l'espoir qu'il avait pu concevoir de ce côté fut déçu par le changement de ministère qui suivit la mort de la reine. La mort d'un frère aîné le rendit, en 1727, possesseur de propriétés considérables dans trois provinces différentes. Parvenu à l'âge de 70 ans, il contracta mariage pour la quatrième fois, mais de ses quatre unions il ne laissa aucun enfant pour hériter de sa fortune. Il mourut à Londres, en 1741, dans sa 79e année. Robert Sanderson coopéra, pour une bonne part, à la compilation des *Fœdera* de Rymer (*voy.* ce nom, XXXIX, 393), et fut seul chargé du travail des trois derniers volumes, du 18e au 20e. D'une *Histoire de Henri V*, qu'il avait composée en 9 volumes, les 4 premiers se sont perdus, les 5 autres sont restés en manuscrit parmi ses papiers. Il avait formé une collection choisie de livres en diverses langues, et il a laissé plusieurs volumes manuscrits, principalement relatifs à l'histoire et à la cour de Chancellerie, y compris une copie des *Papiers d'État* de Thurloe. L.

SANDFORD (Daniel), prélat anglais, issu d'une bonne famille du comté de Shrop, fut associé du collége Christ-Church, dans l'université d'Oxford, où il reçut le doctorat en 1802. Les vertus que l'on vit briller en lui lorsqu'il n'était que simple pasteur dans l'église presbytérienne d'Édimbourg fixèrent les suffrages de ses confrères, qui le promurent à l'évêché de cette ville : il fut sacré en 1806. Il est mort en 1830, âgé de 63 ans. On a de lui, outre les morceaux qu'il a donnés au *Classical journal* : I. *Leçons* (lectures) *sur la semaine de la Passion*, 1797, in-8°. II. *Sermons principalement destinés aux jeunes personnes*, 1802, in-12. III. *Mandement envoyé au clergé de la communion épiscopale d'Édimbourg*, 1807, in-4°. IV. *Sermon pour les écoles lancastriennes*, Z.

SANDIFORT (Édouard), anatomiste et médecin hollandais, né à Dordrecht le 14 nov. 1742, fut nommé professeur à l'université de Leyde, et acquit beaucoup de réputation, tant par ses leçons que par les écrits qu'il publia. Il mourut le 22 février 1814. On a de lui : I. *Bibliothèque des sciences physiques et médicales*, La Haye, 1765-75, 4 vol. in-8°. II. *Observationes anatomico pathologicæ*, 1778-81, 4 vol. in-4°, avec fig. III. *Thesaurus dissertationum et opusculorum ad omnem medicinam pertinentium*, Leyde, 1778 et années suiv., 3 vol. in-4°. IV. *Descriptio musculorum hominum*, 1781, in-4°. V. *Exercitationes anatomico-academicæ*, Leyde, 1783-85, 2 part. in-4°, avec fig. VI. *Musæum anatomicum Academiæ Lugduno-Batavæ*, Leyde, 1793, 2 vol. grand in-fol., avec 136 pl. C'est un ouvrage estimé. On peut consulter sur Sandifort les *Annales de l'Académie de Leyde*, année 1815. Z.

SANDYS (Edwin), prélat anglican, issu d'une très-bonne famille et né en 1519 dans le comté de Lancastre, acheva ses études dans le collège Saint-John de l'université de Cambridge ; il y fut nommé, en 1547, principal de Catherine-Hall. Sandys possédait déjà quelques bénéfices ecclésiastiques, lorsque Dudley, duc de Northumberland, vint le solliciter de prêcher à l'appui des prétentions que lady Jeanne Grey pouvait avoir à la couronne d'Angleterre après la mort d'Édouard VI. Sandys eut le malheur de céder à cette invitation, et le parti qui soutenait la malheureuse Jeanne ayant échoué, le prédicateur fut en butte à l'animosité du parti contraire, qui le destitua de ses fonctions universitaires et l'expulsa du collège. Arrivé à Londres, il fut mis à la Tour, où il eut John Bradford (*voy.* ce nom, V, 156) pour compagnon de captivité ; de cette prison il passa dans celle de Marshalsea, assez doucement traité en raison de l'intérêt qu'il inspira au gouverneur (*keeper*), zélé catholique d'abord, qu'il avait amené au protestantisme. Après quelques mois de détention, l'intervention de sir Thomas Holcroft lui procura la liberté, au grand mécontentement de Gardiner, évêque de Winchester, qui tenait beaucoup, disent les auteurs protestants, à faire attacher au bûcher ce dangereux *hérétique*. Sandys n'échappa qu'avec peine à ceux qui étaient chargés de le reprendre ; il put enfin s'embarquer pour la Flandre, ainsi que le docteur Coxe, qui fut depuis évêque d'Ely. Parvenu à Strasbourg, d'autres calamités l'y attendaient : une dyssenterie opiniâtre et qui dura neuf mois épuisa ses forces ; la peste lui enleva un fils unique, et la consomption une épouse dévouée ; de plus, la discorde se mit entre les Anglais exilés, au sujet de la discipline ecclésiastique. Il alla passer quelque temps à Zurich, où il fut bien accueilli par P. Martyr et par Bullinger ; c'est là qu'il reçut la première nouvelle du décès de la reine Marie. Il revint à Strasbourg, et bientôt après, accompagné de son ami Grindal, il se mit en mesure de regagner son pays natal. On couronnait la reine Élisabeth au moment où il arrivait à Londres. Une de ses premières occupations après son retour fut la part qu'il prit à la discussion solennelle qui eut lieu entre les plus éminents théologiens des deux communions. Le 21 décembre 1559 il fut sacré évêque de Worcester par l'archevêque Parker. On peut présumer qu'entre les vertus chrétiennes qui brillaient en lui, la mansuétude n'était pas celle qui dominait. Entouré de zélés catholi-

ques qui lui témoignaient leur aversion, il ne fit aucune démarche pour désarmer leur animosité; il y eut un jour, entre ses domestiques et ceux d'un baronnet, son voisin, une mêlée où, de chaque côté, quelques hommes reçurent des blessures. Après avoir occupé le siège de Worcester jusqu'en 1570, lorsque Grindal passa au siège d'York, Sandys lui succéda comme évêque de Londres, poste auquel semblaient l'appeler ses divers talents, comme prédicateur et comme administrateur. Il le garda six ans, jusqu'à ce que Grindal étant promu à l'archevêché de Canterbury, il fut admis à le remplacer à York. Là ses tribulations recommencèrent. En 1577, pendant une de ses visites diocésaines, ayant porté ses pas jusqu'à Durham, dont l'évêché était alors vacant, il s'en vit refuser l'entrée par le doyen puritain Whittingham, sur lequel il se crut autorisé à lancer l'excommunication. Nous passons ici sur d'autres avanies qu'il eut à subir, et qui ne tendaient pas à moins qu'à le déshonorer. L'évêque Sandys mourut en 1588, âgé de 79 ans, à Southwell, où on lui reprochait de demeurer trop longtemps, et encore en y vivant avec mesquinerie, au lieu de résider à York. Ayant une nombreuse famille à pourvoir (*voy.* SANDYS (*Georges*), XL, 323), il s'en occupa peut-être plus qu'il ne convenait à un pasteur d'âmes. Il est le premier évêque anglais qui, par sa prudence ou sa parcimonie, ait jeté les fondements d'une grande fortune, laquelle a conduit ses descendants à la pairie. Les jugements qui ont été portés sur le caractère de ce prélat sont peu d'accord entre eux; on a parfois vanté sa douceur et sa patience, et cependant il est avéré qu'il fut en querelle avec ses frères protestants comme avec les catholiques; avec son successeur (Aylmer) dans un de ses diocèses; avec son doyen dans un autre; que, dans ses deux premiers diocèses, il traita le clergé avec une rudesse qui appela l'intervention du métropolitain. Ce qui n'a pas été contesté, c'est son savoir, sa pénétration, son éloquence. Les sermons qu'il a prêchés ont été imprimés pour la première fois peu de temps après sa mort, et de nouveau en 1615, 1 vol. in-4°, contenant vingt-deux discours. Ils étaient devenus très-rares lorsque Whitaker en publia une nouvelle édition, enrichie de la Vie de l'auteur, 1812, in-8°. Ed. Sandys a donné une traduction anglaise des livres des *Rois* et des *Chroniques*, faisant partie de la version de la Bible commencée en 1565. Quelques-unes de ses lettres et autres écrits ont été insérés dans les *Annales* et dans les *Vies de Parker et de Whitgift*, par Strype, ainsi que dans l'*Histoire de la Réformation*, par Burnet, les *Actes* de Fox, etc. L.

SANDYS (sir EDWIN), second fils du précédent, naquit en 1561 dans le comté de Worcester, et étudia à l'université d'Oxford sous le célèbre Hooker. En 1581, une prébende dans l'église d'York lui fut conférée. Il voyagea ensuite sur le continent, avec beaucoup de fruit pour son instruction, et l'on ajoute même pour sa moralité. Pendant son séjour à Paris, il commença d'écrire un ouvrage de peu d'étendue, sous le titre d'*Europæ speculum*, qui ne fut terminé qu'en 1599. Peut-être n'avait-il pas dessein de le mettre au jour; mais il dut enfin s'y résoudre lorsqu'il en vit paraître une édition imprimée à son insu, d'après une copie imparfaite, suivie d'une seconde édition

non moins défectueuse. Celle qu'il a donnée lui-même ne fut publiée que peu de temps avant sa mort, sous ce titre : *Europæ speculum* (1), ou *Tableau de l'état de la religion dans les contrées occidentales du monde, où l'on explique la religion romaine et la tactique de l'église de Rome pour la soutenir ; avec quelques autres découvertes mémorables; ouvrage qui n'avait pas encore été publié conformément au manuscrit original de l'auteur. Multum diuque desideratum*, La Haye, 1629, in-4°. Ce livre a été réimprimé en 1637, in-4°, et en 1673; il a été traduit en italien et en français. En 1602, Edwin Sandys résigna sa prébende, et l'année suivante il fut élevé à l'honneur de la chevalerie par le roi Jacques Ier, auquel il avait rendu des services importants, et qui lui donna encore en rémunération une belle propriété à Northborne dans le comté de Kent. Sir Edwin y mourut en oct. 1629. C'était un homme habile, loyal, et un des députés les plus assidus aux séances du parlement. Il laissa une somme de 1,500 livres st. à l'université d'Oxford pour la dotation d'un cours de métaphysique. De cinq fils dont il était le père, tous, à l'exception d'un seul, adhérèrent à la cause du parlement pendant la guerre civile; même l'un d'eux, *Edwin*, fut le fameux colonel parlementaire dont les faits sont signalés dans les écrits contemporains, et qui, blessé mortellement à la bataille de Worcester, en 1642, revint expirer dans sa terre de Northborne, qu'il laissait à son fils, sir *Richard*. — Celui-ci fut tué en 1663 par l'explosion accidentelle de son fusil de chasse. L.

(1) C'est par erreur qu'à l'article *Georges* SANDYS, t. XL, p. 323, une note attribue l'*Europæ speculum* à l'évêque Sandys.

SANÉ (JACQUES-NOEL, baron), célèbre ingénieur des constructions navales, né à Brest le 18 février 1740, annonça de bonne heure cet esprit d'observation, merveilleux instinct du génie qui développe les aptitudes innées et décide des vocations. Dès l'âge de quinze ans, il fut admis dans l'arsenal comme *aspirant élève* constructeur, et s'appliqua à développer ses heureuses facultés par la pratique la plus assidue. Élève constructeur en 1758, élève ingénieur en 1765, sous-ingénieur en 1766, ingénieur ordinaire en 1774, ingénieur sous-directeur en 1789, ingénieur en chef en 1794, enfin inspecteur-général en 1800, il mit près d'un demi-siècle à parcourir les degrés de la hiérarchie du génie maritime, et ne se retira du service qu'en 1817. Pendant cette longue carrière, il fut témoin des grandes luttes navales de 1755 à 1763, de 1778 à 1783, de 1793 à 1802, et de 1803 à 1815. Perfectionnant sans cesse la théorie par la pratique, il eut la gloire de créer successivement les divers types des bâtiments de guerre français, types aujourd'hui encore acceptés pour modèles, même par les marines étrangères. Nous tâcherons de rappeler, autant que l'espace le permet, les immenses travaux qui valurent à Sané le surnom de *Vauban de la marine*. Il fournit en 1779 les plans des frégates de 28 et de 26 canons qui furent construites à Saint-Malo, sous les noms de *la Vénus*, *l'Aigle*, *la Cléopâtre*, *l'Hébé* et *la Dryade*, dont les qualités nautiques commencèrent sa réputation. L'année suivante, il construisit à Brest, sur ses propres plans, le vaisseau de 74 *le Northumberland*, dont le succès le fit admettre au nombre des concurrents,

lorsqu'il fut question de rédiger le plan-type de chaque rang de vaisseaux dont devait se composer la flotte française. En 1782, son plan-type du vaisseau de 74, portant des canons de 18 à la 2e batterie, fut choisi parmi tous les projets envoyés au concours et servit à la construction des vaisseaux de ce rang, dont il fut chargé de construire le modèle à Brest, sous le nom du *Téméraire*. En 1786, dans un nouveau concours ouvert pour la construction des vaisseaux de 118 canons, le plan-type de Sané fut adopté, et il en construisit aussi le modèle sous le nom des *États de Bourgogne*. Ce vaisseau, surnommé *la Montagne* en 1793 et *l'Océan* depuis 1798, fait aujourd'hui partie de l'escadre aux ordres de S. A. R. le prince de Joinville dans la Méditerranée. En 1788, dans un troisième concours, ayant pour objet d'obtenir le meilleur modèle des vaisseaux de 80, le projet de Sané fut approuvé et servit de type à la construction de tous les vaisseaux de ce rang qui seraient mis en chantier. Ainsi, à partir de 1782 jusqu'à nos jours, tous les vaisseaux de 74, de 80 et de 118, construits dans les ports de France, ont eu pour origine, sans exception, les trois types de Sané. La marine lui dut, en outre, ceux de plusieurs autres bâtiments de guerre destinés à satisfaire à de nouvelles conditions. En 1794, on désira posséder dans les escadres des vaisseaux de 74 portant des canons de 24 au lieu de 18 à la deuxième batterie : le plan de Sané servit à la construction des vaisseaux *le Cassard* et *le Vétéran*. En 1802, on demanda de petits vaisseaux de 74, destinés à naviguer facilement sur l'Escaut. Le plan-type dressé par Sané pour *le Pluton* servit à la construction de tous les vaisseaux de cette espèce. On désira introduire dans la marine française, en 1808, de petits vaisseaux à trois ponts, à l'instar de ceux des Anglais. Le plan du vaisseau de 110 de Sané servit à la construction du vaisseau *le Commerce de Paris* et de ceux de même rang. On demanda aussi des vaisseaux à trois ponts portant du 18 à la troisième batterie au lieu du calibre de 12, comme sur *l'Océan*. Le plan du vaisseau de 118 *l'Austerlitz*, présenté par Sané, servit dès lors à la construction des grands vaisseaux à trois ponts mis en chantier dans tous les ports. Indépendamment de cette nombreuse série de vaisseaux, Sané fut appelé à combiner les plans d'une frégate de 44 portant du 18, et d'une corvette à gaillards portant des caronades de 24. En 1810, il rédigea le plan-type de la frégate *la Justice*, dont les qualités à la mer ont eu les plus grands succès, et ce même plan a été suivi pour l'exécution d'un grand nombre de frégates qui ont toujours conservé une bonne réputation. Enfin Sané dressa, en 1807, le plan d'une corvette à gaillards qui figure encore au nombre des bâtiments de la flotte. Tel est le rapide exposé des travaux nombreux par lesquels Sané se distingua comme ingénieur des constructions navales. « Ce grand ingénieur, dit M. le baron Ch. Dupin, avait reçu de la nature un sentiment exquis de la convenance et de la continuité des formes ; il pressentait, il devinait, pour ainsi dire, les inflexions, les courbes les plus favorables à la marche des navires, à la douceur de leurs oscillations, à la facilité de leurs évolutions. Cette application de la théorie à l'expérience produisit des vaisseaux supé-

rieurs à tous ceux que les modernes avaient construits jusqu'à cette époque. La supériorité fut remarquable surtout pour les vaisseaux à trois ponts. La mâture et la voilure de ces bâtiments furent si savamment balancées, que les frégates mêmes n'offrirent plus, comparées à ces vaisseaux, une supériorité d'évolution et de marche. La marine française se rappelle encore le sentiment d'admiration que fit naître le vaisseau *l'Océan*, navire a trois ponts, que le public admirait pour l'élégance et la majesté de ses formes apparentes, et que les marins admiraient parce qu'il était le vaisseau le plus facile à manœuvrer et le plus fin voilier, entre tous les navires du même rang, qu'on eût construit en Europe. Il ne suffisait pas au reste d'avoir conçu les plans et dirigé la construction des vaisseaux les plus parfaits, il fallait généraliser cette supériorité dans toute notre armée navale. C'est un nouveau service qui résulta des travaux du baron Sané. Depuis long-temps les marins se plaignaient de l'extrême inégalité que présentaient la marche et les autres qualités des bâtiments de nos armées navales. Lorsque plusieurs vaisseaux devaient naviguer ensemble, ils étaient forcés de prendre la vitesse de celui qui s'avançait avec le plus de lenteur; lorsqu'ils devaient remonter contre le vent, ils ne pouvaient louvoyer que suivant la ligne marquée par le vaisseau qui dérivait davantage; en un mot, l'uniformité, la conserve de la marche et des évolutions, imprimaient nécessairement à la flotte entière les imperfections dominantes de chaque vaisseau disgracié par quelque genre que ce fût d'infériorité. Par la coïncidence la plus heureuse, c'était à l'époque où l'art venait de faire un pas immense par les travaux de M. Sané, qu'on adopta la pensée de construire sur un modèle uniforme les vaisseaux de chaque rang. Grâce à cette innovation, la France, au lieu d'avoir des armées navales qui manœuvraient avec tous les genres d'infériorité des plus mauvais vaisseaux, composa bientôt des armées dont les navires possédèrent tous les genres de supériorité que l'art pouvait procurer: c'était l'uniformité appliquée à la perfection. Appelé, en 1793, en qualité d'ordonnateur de la marine, à la direction supérieure du port de Brest, Sané se trouva bientôt aux prises avec une population égarée par la famine et en proie au paroxisme révolutionnaire. Toujours calme et ferme, il suffit à tous ses devoirs et dut son salut à la protection du représentant du peuple Jean-Bon Saint-André, qui vénérait en lui le citoyen dévoué à la patrie et l'auteur du vaisseau si bien nommé *le Sans-Pareil*. Il quitta le poste d'ordonnateur à Brest pour exercer les fonctions d'inspecteur des constructions navales depuis Saint-Malo jusqu'à Bayonne. Élevé en 1800 au grade d'inspecteur général du génie maritime, il dut se rendre à Paris, où il exerça ses hautes fonctions jusqu'en 1817, époque à laquelle il fut admis à la retraite. Il était âgé de 77 ans, dont 62 avaient été si laborieusement et si utilement consacrés au service de l'État. Il avait été successivement nommé membre de l'Académie des sciences, section de mécanique, sur la proposition de Napoléon lui-même, membre de cette importante section de l'Institut; baron de l'empire; chevalier de Saint-Louis; grand-cordon de l'ordre de Saint-Michel; enfin, grand-officier

de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. Comblé de distinctions, qui toutes avaient été le prix de ses éminents services, et entouré d'une famille (1) qui répondait par les soins les plus touchants à sa profonde tendresse, le baron Sané s'éteignit le 22 août 1831, à Paris, et ses restes mortels furent déposés au cimetière de Montmartre. Au nom de l'Institut et de la marine, M. Charles Dupin, dans un discours dont nous regrettons de n'avoir pu reproduire qu'un passage, rendit hommage à la mémoire de ce patriarche du génie maritime (*Annales maritimes*, année 1831, 2ᵉ partie, sciences et arts, t. II). Le baron Sané était d'une taille élevée. Sa physionomie, calme et imposante, révélait la noble candeur de son âme. Inaccessible aux suggestions de l'amour-propre, il ne connut jamais l'envie. Par un rare privilége, il sut se concilier le respect et l'admiration en même temps que l'affection. Profondément dévoué au bien public ainsi qu'aux progrès de l'art qu'il a tant contribué à perfectionner, son nom, inscrit dans les fastes de la marine, restera toujours vénéré du pays. CH—U.

SANÉ (ALEXANDRE-MARIE), littérateur, né vers 1773, remplissait les fonctions de greffier de la justice de paix du 12ᵉ arrondissement de Paris, lorsqu'il mourut le 31 octobre 1818, âgé seulement de quarante-cinq ans. On a de lui : I. *Tableau historique, topographique et moral des peuples des quatre parties du monde, comprenant les lois, les coutumes et les usages de ces peuples*, Paris, 1801, deux volumes in-8°. II. *Poésie lyrique portugaise, ou Choix des odes de François Manoel, traduites en français*, avec le texte en regard, précédées d'une notice sur l'auteur, et d'une introduction sur la littérature portugaise, avec des notes historiques, géographiques et littéraires, Paris, 1808, in-8° (*voy.* MANOEL *de Nascimento*, LXXII, 486). III. *Histoire chevaleresque des Maures de Grenade, traduite de l'espagnol de Ginès Perez de Hita*; précédée de quelques réflexions sur les Musulmans d'Espagne, avec des notes historiques et littéraires, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. IV. *Nouvelle Grammaire portugaise*, Paris, 1810, in-8°. Z.

SAN-FELICE (ANTOINE), savant du XVIᵉ siècle, né à Naples vers 1515 d'une famille noble, fit de bonne heure profession dans un couvent de l'observance de Saint-François, et partagea tout son temps entre l'étude et les devoirs de son état. Après de longues et profondes recherches sur l'ancienne Italie, il conçut le projet de décrire toutes les cités de la Péninsule; mais, sentant bientôt combien était vaste une telle entreprise, il la circonscrivit à la Campanie. Le livre latin qu'il composa sur cette contrée annonce non-seulement beaucoup de pénétration et une grande connaissance de l'antiquité, mais il est encore écrit avec tant de pureté que Montfaucon, dans son *Diarium italicum*, n'hésite pas à dire que le XVIᵉ siècle n'a presque rien produit d'aussi beau. San-Felice mourut à Naples en 1570. On a de lui : I. *Cliodivina*, Naples, 1541, in-4°. C'est un recueil de poésies sur des sujets sacrés, et qui, dans la suite, fut réimprimé avec sa *Campania*, sous le titre de *Carminum Juvenilium*

(1) Le baron Sané a laissé deux filles : l'une a épousé M. Leroux, directeur des constructions navales à Brest ; l'autre, M. Bruche, médecin et propriétaire à Vezelay (Yonne).

libri tres. II. *Campania*, Naples, 1562, 1566 et 1636, in-4°. Dans cette dernière édition se trouve un éloge de San-Felice par le père Orsi. Mais la meilleure est celle que donna en 1726, in-4°, Ferdinand San-Felice, petit-neveu de l'auteur, qui y ajouta une foule de notes, un lexique topographique et une bonne carte chorographique de l'ancienne Campanie. Le même ouvrage se trouve aussi dans les *Auctores Italiæ illustri* (Francfort, 1600), et dans le tome IX du *Thesaurus antiq. et hist. ital.*, publié à Leyde en 1723. A—Y.

SAN-FELICE (la marquise LOUISE), une des plus intéressantes victimes de la réaction napolitaine de 1799 (*voy.* RUFFO, LXXX, 146-50), naquit à Naples en 1768, d'une famille considérée. Mariée, à l'âge de 18 ans, au marquis de San-Felice, et douée de tous les avantages que donnent l'éducation, l'esprit et la beauté, sa maison devint le rendez-vous de tout ce que la capitale contenait d'hommes remarquables par le talent, la science et la fortune. C'était l'époque où les évènements survenus en France mettaient en ébullition toutes les passions politiques et faisaient naître dans l'esprit de quelques Italiens l'espoir de changements analogues dans leur pays. Si Naples fut une des dernières villes de la Péninsule où les patriotes se montrèrent à découvert, elle fut celle qui compta parmi les partisans des idées nouvelles le plus grand nombre de personnes éminentes par la naissance et le savoir. Une espèce de vertige s'empara des esprits, les sociétés secrètes pullulèrent, et chaque jour les vit s'accroître en nombre et en importance. Aussi, lorsque Championnet envahit le royaume, la conquête ne lui en coûta pas de grands efforts, et la république Parthénopéenne se constitua promptement. Mais ce nouvel ordre de choses, malgré l'enthousiasme d'une partie de la population, n'avait pas réellement les sympathies du pays, et il eut besoin de l'appui des troupes françaises. A peine celles-ci furent-elles obligées de commencer un mouvement rétrograde, que les royalistes reprirent courage, et formèrent au sein même de la capitale d'audacieuses entreprises. Un certain Baker, entre autres, négociant suisse établi à Naples, devint le chef d'une conjuration qui devait éclater à un jour donné, faire tomber les forts sous le canon de la flottille anglo-sicilienne, et surprendre à l'improviste les républicains, dont les maisons avaient été marquées à l'avance d'un signe particulier. Comme on le voit, c'était une espèce de vêpres siciliennes que Baker méditait. Pour éviter toute méprise, on avait distribué aux royalistes des cartes de sûreté. Le capitaine Baker, frère du chef des conjurés, était épris de la marquise San-Felice, et quoiqu'il ne fût point payé de retour, il lui apporta une de ces cartes, et lui expliqua l'usage qu'elle en devait faire. De son côté, la marquise aimait un jeune officier républicain, nommé Ferri, selon Colletta, ou Vincent Cuoco (*voy.* COCO, LXI, 169), selon d'autres, et elle n'eut rien de plus pressé que de lui remettre le présent de Baker. Le jeune homme porta le billet au gouvernement et nomma la personne de qui il le tenait. La marquise fut aussitôt appelée. Honteuse de voir ses amours livrées à la publicité, rougissant de la dénonciation de son amant et forcée de révéler tout ce qu'elle savait, elle refusa néanmoins de nommer Baker, et dé-

clara avec une mâle énergie qu'elle mourrait plutôt que de payer d'ingratitude l'ami généreux qui voulait la sauver. Mais sa déposition, l'écriture du billet et certains signes qu'on y remarquait, suffirent pour faire découvrir les auteurs de la conspiration, et les frères Baker furent mis en prison, jugés et exécutés. Leur supplice, qui eut lieu peu de jours avant l'entrée du cardinal Ruffo à Naples, attira sur la marquise la vengeance des vainqueurs. Arrêtée dès les premiers jours, ainsi qu'une foule d'autres personnes considérables, elle fut plus particulièrement désignée à la rigueur des juges, excités encore par les récriminations incessantes de la famille Baker. Une sentence de mort fut portée contre elle et aurait été mise aussitôt à exécution, si l'infortunée jeune femme n'avait déclaré être enceinte. L'exactitude du fait fut constatée, et le supplice différé. Alors, s'il faut en croire le général Colletta, le roi aurait écrit de Sicile à la junte pour lui reprocher ce retard, disant que l'excuse n'était qu'un prétexte et qu'on avait séduit les experts. On procéda à un second examen qui confirma le premier, et pour ne laisser aucun doute dans l'esprit de la cour, on fit partir la marquise pour Palerme, où elle attendit dans un cachot le jour qui devait être le premier pour son enfant et le dernier pour elle. Sur ces entrefaites, la princesse Marie-Clémentine, femme du prince royal, étant accouchée d'un fils, tenta de faire servir cet heureux événement au salut de la marquise. C'est un pieux usage dans la famille des rois de Naples d'accorder, en pareille occasion, trois grâces au choix de la princesse. Celle-ci, pour mieux assurer le succès de sa demande, et montrer toute l'importance qu'elle y attachait, au lieu de trois grâces ne voulut en solliciter qu'une seule, celle de la malheureuse San-Felice, qui venait d'accoucher, et restait dans les prisons de Palerme jusqu'à ce qu'elle eût repris assez de forces pour supporter le voyage de Naples, où elle devait être exécutée. Mais malgré les supplications et les larmes de sa bru, Ferdinand, excité peut-être à la vengeance par la reine Caroline et par lady Hamilton, se montra non-seulement inflexible, mais traita encore assez rudement la pauvre princesse. Bientôt la marquise fut transférée à Naples, où elle eut la tête tranchée sur la place du Marché. C'était au mois de juillet 1800, plusieurs semaines après le décret d'amnistie qui avait fait cesser les supplices. Ainsi périt une femme qui n'était coupable que par amour et presque sans le savoir, et que sa naissance, sa jeunesse, sa beauté, sa position exceptionnelle, que tout enfin aurait dû recommander à la clémence royale. A—Y.

SANHAGI (Abou-Abdallah-Mahomet), fils de Giarumi, nommé aussi *Ben Agram* ou *Agrum*, célèbre grammairien, naquit en 682 de l'hégire (1283 de J.-C.), et mourut en 723 (1323). Le commentateur Aboul-Hassan-Ali-Alscadhi observe qu'Erpenius s'est trompé en croyant que le mot *Agrum* était le nom d'une ville, tandis que dans la langue africaine il signifie homme d'une petite taille, moine sufite. Sanhagi est auteur d'une bonne *Grammaire*, intitulée *Giarumia*, ou *Agrumia ;* elle est courte et très-usitée en Orient; plusieurs écrivains l'ont commentée. On en trouve beaucoup d'exemplaires manuscrits dans les bibliothèques publiques de l'Europe, dans celles du

Vatican, de Paris, de l'Escurial, de Leyde, d'Oxford, et il en a été donné différentes éditions. La première, la plus rare et la plus belle, est celle de Rome, en 1592, in-4°, très-jolis caractères de Médicis; la 2e est celle de Breslau, en 1610, faite par Kirsten, avec une traduction latine et beaucoup de notes; la 3e est celle de Leyde, en 1617 par Erpenius (*voy.* ce nom, XIII, 275), qui a joint à cette grammaire le livre des *Cent Régents*, sa traduction et des commentaires; c'est la plus correcte. La 4e est celle qu'Obicini ou Thomas de Novare a publiée à Rome, avec sa version latine, en 1631, in-8°, caractères de la Propagande (*voy.* OBICINI, XXXI, 475). Senabel a donné en arabe et en latin des morceaux de l'*Agrumia* avec ses commentaires, en deux *dissertations académiques*, imprimées en 1755 et 1756 à Leyde. — *Ali-Ben-Saïd* SANHAGI a composé un livre des *Poids et mesures des Arabes*, et *Abou-Mahomet-Abdalazziz* SANHAGI une *Histoire du Cairovan*.
J—N.

SAN-MARTINO (PASINATO DE). *Voy.* SAINT-MARTIN, LXXX, 363.

SANREY (AGNUS (1) BENIGNUS), savant théologien, doit être compté dans le petit nombre de ces hommes courageux et d'une volonté forte, ayant su vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à leur instruction et à leur avancement dans le monde. Il naquit à Langres, en 1589, de parents si pauvres, qu'il fut obligé, pour gagner sa vie, de garder les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans. Un de ses compagnons, qui savait lire et qui faisait des jarretières et des cordons de chapeaux avec la laine qu'il tirait du dos des moutons, lui apprit à lire et à faire son petit métier (2). Devenu assez grand pour être un peu plus qu'un berger, il revint à la ville, où il entra au service de M. Médard, avocat du roi. Lorsqu'on l'envoyait aux offices, il prenait plaisir à chanter, car il avait une belle voix et une mémoire si heureuse, qu'il retenait aisément tous les chants de l'Église. La place de clerc d'œuvre étant devenue vacante dans la paroisse de Saint-Martin, le curé et les chapelains la lui offrirent, mais il la refusa, disant qu'il savait à peine lire, et que les enfants qui l'avaient vu garder les moutons se moqueraient de lui. A la fin il se laissa gagner par un des chapelains, qui le prit en affection et qui lui enseigna à prononcer le latin. Ce bon ecclésiastique lui ayant fait présent d'un Despautère, le jeune chantre parvint, au bout de deux ans, à faire des thèmes où l'on n'aurait pu trouver une seule faute contre la syntaxe. Le traitement attaché aux fonctions de Sanrey était si modique, qu'il n'avait pas le moyen d'acheter de l'huile pour travailler pendant la nuit; la nécessité est ingénieuse; Sanrey, lorsque chacun dormait, descendait dans l'église, et lisait ou composait à la lueur de la lampe qui brûlait devant le tabernacle. Les progrès qu'il avait faits dans la langue latine engagèrent les chapelains à le placer au collége de

(1) Chaudon et Feller ont traduit *Agnus* par *Ange*. Moréri, plus exact, a conservé à Sanrey son prénom d'*Agnus*, qu'on lit dans son epitaphe, rapportée par Bonaventure d'Argonne, t. II, p. 252 de ses *Melanges*, edit. de 1725.

(2) Jameray Duval, qui mourut bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, fut gardeur de dindons dans sa jeunesse (*voy.* DUVAL, XII, 413). L'évêque actuel de Chambéri, Mgr Billieti, apprit non-seulement à lire, mais encore le latin, sans maître, pendant qu'il était berger.

Langres pour y continuer ses études; il y fit sa rhétorique avec tant de succès, qu'on le jugea capable d'en occuper la chaire. L'intention de Sanrey était d'embrasser l'état ecclésiastique. L'archidiacre de la cathédrale de Langres l'envoya à Lyon, et l'adressa au P. Théophile Raynaud, qui ne tarda pas à reconnaître sa capacité, et qui l'aida de ses conseils et de ses livres pendant qu'il faisait son cours de théologie et de philosophie. Dès qu'il fut sous-diacre, il alla prêcher dans les campagnes voisines de Lyon; et quand il fut ordonné prêtre, il se livra entièrement à la prédication. Pendant le séjour de Louis XIII et de sa cour à Lyon, en 1622, Sanrey prêcha devant Anne d'Autriche, qui lui fit donner un brevet de prédicateur ordinaire du roi, avec promesse de reconnaître son mérite à la première occasion. Ses amis lui conseillèrent de suivre la cour, mais, dans le chemin, il tomba trois fois de cheval, et revint à Lyon. Quelque temps après, il alla disputer la théologale de Beaune, qui était vacante, et l'emporta sur quinze ou seize compétiteurs par son éloquence et par son érudition. Un des collateurs des chapellenies de Langres lui ayant conféré une chapelle, il se démit de la théologale de Beaune, et retourna dans sa ville natale, où il mourut le 15 oct. 1659. Il fut inhumé, conformément à ses désirs, sous la lampe de l'église où il avait fait ses premières études. Bonaventure d'Argonne, auquel nous avons emprunté les détails qu'on vient de lire, ajoute que Sanrey ne s'était pas rendu moins habile dans le grec que dans le latin; qu'il avait même étudié l'hébreu et lu tous les Pères de l'Église, entre autres saint Augustin, qu'il savait presque entièrement par cœur. Il a beaucoup écrit sur les matières de la grâce et contre le P. Bagot (*voy.* ce nom, III, 217). Il avait laissé un mémoire pour servir d'instruction à ceux qui voudraient imprimer sa polémique avec le jésuite. Cette pièce a été insérée dans les *Mélanges* de Vigneul-Marville (Bonav. d'Argonne), tome II, édit. de 1725. La plupart des ouvrages de Sanrey sont restés inédits; il n'a publié que la première partie d'un livre ayant pour titre : *Jubilus ecclesiæ triumphus*, Langres, Jean Boudot, 1655, in-4°; et un traité intitulé : *Paracletus, seu de recta illius pronunciatione tractatus*, Paris, Le Bouc, 1643, in-8°, volume très-rare qui figure sous le n° 9,545 du *Catalogue* des livres de Camille Falconet, et qui offre plus d'intérêt que son titre ne semble en promettre. « On y trouve, « dit M. Brunet (*Manuel du libraire*, t. III), de savantes recherches « sur plusieurs points d'érudition relatifs aux langues en général et à « la langue grecque en particulier. » Chaudon et Feller se trompent quand ils disent que ce traité fut attaqué par Thiers, qui voulait qu'on prononçât *Paraclitus* et non *Paracletus*. La dissertation que ce dernier publia sur ce sujet, et que le P. Nicéron traite de *pure bagatelle*, ne parut que dix ans après la mort de Sanrey, qui n'y est pas même nommé. Elle est intitulée : *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paraclitus*, Lyon, 1669, in-12 (*voy.* THIERS, XLV, 418). Mais la victoire paraît être restée à Sanrey, et les grammairiens exacts, dit Feller, prononcent suivant son sentiment. Cette dispute grammaticale, dont le fond semble assez futile, n'était pas nouvelle. Dès le IXe siècle, elle avait commencé entre les évêques de France et d'Al-

lemagne. On peut voir, dans les *Fragments d'histoire et de littérature*, La Haye, 1706, in-12 (3), un aperçu des différents écrits publiés à ce sujet. A. P. et B—L—U.

SAN-SEVERINO (le chevalier JULES-ROBERT), né en 1758 à Naples, de l'une des plus anciennes familles de ce royaume (*voy.* SAN-SEVERINO, XL, 344), fut, dès son enfance, destiné à l'état ecclésiastique, et en conséquence placé, à l'âge de six ans, dans l'abbaye des bénédictins du Mont-Cassin, où il fit de rapides progrès, et fut, au bout de quelques années, du nombre des douze élèves d'élite que la congrégation du Mont-Cassin envoyait au collége *Anselmien* de Rome, pour y perfectionner leurs études. Il y eut pour professeur de théologie le célèbre Chiaramonti, qui depuis fut pape sous le nom de Pie VII, et il fut envoyé à Plaisance aussitôt après, pour y professer la philosophie et la géométrie, puis à Gênes, où il occupa la chaire des lettres sacrées, ce qui lui fit concevoir la pensée de l'*Histoire ecclésiastique*, dont le style a été comparé à celui de Tacite. L'enchaînement et la liaison des faits n'y est pas moins admirable que dans l'historien de Rome, au point que dans la Péninsule beaucoup de lecteurs lui ont donné le glorieux surnom de *Tacite italien*. Le roi Ferdinand IV, à qui il la dédia, le fit recevoir à l'Académie royale des sciences de Naples avant l'âge de trente ans, ce qui était une faveur très-rare. Nommé ensuite chevalier de Malte, San-Severino se rendit dans cette île, où il fut parfaitement accueilli par le grand-maître Rohan et nommé historiographe de l'ordre. Il n'y resta néanmoins que peu de temps, et partit pour Gênes, d'où les premiers symptômes de la révolution le forcèrent d'aller à Florence; il y fit un assez long séjour, et il fut honoré d'un brevet de naturalisation par la jeune reine d'Étrurie. Étant retourné dans sa patrie, il y commença une traduction italienne de Tacite qui fut imprimée à l'imprimerie royale de Naples, 18 vol. in-8°, avec le texte latin en regard. On a encore du chevalier San-Severino une grammaire italienne et quelques poésies publiées dans divers recueils. Il mourut dans sa patrie, vers 1820. — Un autre SAN-SEVERINO fut professeur de langue et de littérature italiennes à Gœttingue, puis à Brunswick et à Berlin. Il a publié une histoire de Bianca Capello, et *Vies des hommes et femmes célèbres d'Italie*, 1767, 2 vol. in-12, ainsi que quelques traductions, entre autres celle de l'*Art de la guerre* de Frédéric II. A—G—S.

SANSON (CHARLES-HENRI), bourreau de Paris, fut un des hommes les plus extraordinaires du dernier siècle par le contraste de son caractère doux et pieux avec ses horribles fonctions. Il naquit en 1740, d'une famille vouée depuis plus de deux siècles à ce cruel métier, et venue de Florence au temps de Marie de Médicis, sous le nom de *Sansoni*, qu'elle changea en celui de *Sanson* dans l'intention probablement de paraître plus française. On voit dans les Mémoires du temps que, sous le règne de Louis XIII, un Sanson était *exécuteur commissionné* par le duc de Lorges, grand-justicier du royaume. Ainsi, ce fut par lui que périrent la plupart des victimes du despotisme de Richelieu, et depuis

(3) Par Nic.-Hyac de La Roque, de Rouen, avocat, mort en 1712. (Barbier, *Dict. des anonym.*)

cette époque, la même place n'a pas cessé d'être occupée par ses descendants, auxquels d'ailleurs on ne put jamais faire d'autre reproche que celui de leur terrible profession. Charles-Henri Sanson était né à Paris, dans la rue Beauregard, où demeurait son père. On le fit entrer secrètement, à l'âge de dix ans, dans une maison d'éducation de Rouen, où il se montra fort soumis et studieux. Son origine y resta d'abord ignorée; mais il se vit obligé d'en sortir dès qu'elle fut connue. Revenu chez son père, on essaya de l'envoyer dans une autre école; mais la fatalité de sa naissance l'y poursuivit encore, et il fut bientôt forcé de la quitter. Alors on lui donna pour précepteur un pauvre abbé, du nom de Grisel, que son père avait recueilli par charité, et qui l'instruisit dans de très-bons principes de piété et de vertu. S'il en profita peu sous le rapport littéraire, on peut du moins assurer que, sous le rapport religieux et moral, son éducation fut très-bonne, et qu'elle eut les meilleurs résultats; mais on sent qu'ainsi élevé et doué d'un aussi bon naturel, le fils de Sanson dut trouver sa position affreuse quand il la connut tout entière, et qu'il ne put se faire illusion sur la nécessité de succéder à son père. Du reste, un assez fort traitement était attaché à son emploi, et il avait des priviléges que la révolution a supprimés, entre autres celui d'une sépulture réservée à sa famille dans l'église Saint-Laurent, où l'on en montre encore la place auprès du banc-d'œuvre. Depuis un temps immémorial, les exécuteurs des jugements criminels (1) en France, notamment celui de Paris, percevaient pour leur salaire un droit auquel on donnait un nom différent dans chaque province. A Paris il s'appelait *droit de havage*, et consistait en une espèce de tribut sur les comestibles, qui se percevait aux portes de la ville ou dans les marchés, et qui ne produisait pas moins de trente mille francs par an, lorsqu'il fut remplacé en 1776 par un traitement fixe de seize mille livres, plus deux mille écus pour l'entretien de l'échafaud, et le logement du pilori, qui fut démoli en 1780. Cet état de choses dura jusqu'en 1793, où la Convention nationale fixa, par un décret, le sort de tous les bourreaux de France. Ayant succédé à son père vers 1770, Charles-Henri Sanson avait eu peu d'occasions d'exercer son terrible ministère pendant les paisibles règnes de Louis XV et de Louis XVI; mais la révolution devait en amener de bien nombreuses et de bien cruelles. C'est par lui que furent exécutés Favras, Durosoi, Bachmann et tous les malheureux que les massacreurs du 10 août et du 2 septembre 1792 ne purent égorger. Jamais ses fonctions ne lui avaient paru plus pénibles. Mais la mort de Louis XVI devait lui causer des chagrins bien autrement funestes. Il hésita d'abord pour accepter cette horrible mission, et il ne s'y soumit que pressé, sollicité par tous les siens, et bien persuadé que par un refus il s'exposerait à de grands périls, sans utilité pour le malheureux prince dont il aggraverait la position au lieu de l'adoucir. Après la catastrophe il tomba malade et cessa de remplir ses fonctions, dans lesquelles il fut remplacé par son fils (*voy.* l'article suivant). Ainsi ce n'est pas par lui que furent exécutés la reine, la sœur de Louis XVI, le duc d'Orléans, Malesherbes, Danton, Robespierre et

(1) Par un arrêt du parlement, il était défendu de leur donner un autre nom.

tant d'autres. Un mois après le 21 janvier, il était encore malade, et il cherchait vainement à se distraire de son chagrin par des voyages et d'autres moyens, lorsqu'il lut dans le *Thermomètre politique*, journal que rédigeait le fameux Dulaure, une infâme diatribe sur la mort de Louis XVI, que cet historien calomniait bassement après avoir été son juge, après l'avoir condamné à l'échafaud... Nous savons bien qu'ensuite, en présence de Sanson, il n'a pas osé avouer ses calomnies, et qu'il a déclaré les avoir empruntées au journal de Carra, *les Annales patriotiques;* mais dans ce cas il lui reste encore l'infamie d'avoir adopté et répété sans examen un très-odieux mensonge; et la flétrissure de celui-là comme de tant d'autres, qu'il a accumulés dans ses écrits, doit être connue de la postérité. Nous le citerons donc textuellement. Ce fut dans son journal du 13 février 1793, 22 jours après la mort de Louis XVI, qu'on lut ce récit calomnieux, que, par un raffinement d'imposture et d'audace, le journaliste mettait dans la bouche du bourreau lui-même, dans un article intitulé: *Anecdote très-exacte sur l'exécution de Louis Capet...* « Au moment où *le condamné* « monta sur l'échafaud, je fus sur- « pris de son assurance et de sa « fermeté; mais au roulement des « tambours qui interrompit sa ha- « rangue, et au mouvement simul- « tané que firent mes garçons pour « saisir *le condamné*, sur-le-champ « sa figure se décomposa; il s'écria « trois fois de suite très-précipitam- « ment: *Je suis perdu...*» Le journaliste continuant de faire parler Sanson ajoute: « *Le condamné avait* « *copieusement soupé la veille, et for-* « *tement déjeuné le matin...* Louis « Capet avait été dans l'illusion jus- « qu'à l'instant précis de sa mort, et « il avait compté sur sa grâce. Ceux « qui l'avaient maintenu dans cette « illusion avaient eu sans doute pour « objet de lui donner une contenance « assurée, qui pourrait en imposer « aux spectateurs et à la postérité; « mais le roulement des tambours « a dissipé le charme de cette fausse « fermeté, et les contemporains ainsi « que la postérité sauront à quoi s'en « tenir sur les derniers moments du « *tyran condamné...* » Nous devons faire remarquer que la partie la plus odieuse de cette dégoûtante calomnie, inventée ou répétée par Dulaure, n'est qu'une répétition des propos infâmes que les meneurs de la révolution avaient depuis longtemps semés parmi le peuple sur l'intempérance de Louis XVI, qui fut toujours, quoi qu'en ait dit récemment un historien célèbre, mais très mal informé sur ce point comme sur beaucoup d'autres, le plus sobre et le plus modéré des hommes. Sanson, qui lut ces infâmes calomnies, et qui mieux que personne savait la vérité, fut indigné de ces mensonges, qu'en sa présence même on avait l'audace de lui attribuer, et il se hâta de les démentir par une lettre adressée au journaliste, qui ne l'inséra pas, et qui se borna à dire, dans son numéro du 18 février 1793, que le *citoyen Sanson, exécuteur des jugements criminels*, lui avait écrit pour réclamer contre le récit de la mort de *Louis Capet*, publié sous son nom, déclarant que ce récit était *de toute fausseté;* et il invita le *citoyen Sanson* à lui faire parvenir un récit plus exact; ce que celui-ci ne manqua pas de faire aussitôt. Trois jours après (le 21 février), on lut dans le *Thermomètre politique* ce récit si précieux

pour l'histoire, si courageux, surtout, si l'on se reporte à l'époque où il fut publié, et si honorable enfin pour le malheureux Sanson qui ne craignit pas de le signer. Nous le donnons dans son intégrité, avec les fautes d'orthographe et les formules obligées du temps (2). « Citoyen, un voyage d'un instant a « été la cause que je *n'ais* pas eu « l'honneur de répondre à l'invitation que vous me faites dans votre « journal, au sujet de Louis Capet. « Voici suivant ma promesse l'exacte « *véritée* de ce qui *c'est* passé. *Decendant* de la voiture pour l'exécution, « on lui dit qu'il *faloit* ôter son « habit. Il fit quelques difficultés en « disant qu'on pouvoit l'exécuter « comme il étoit. Sur la *representation* que la chose étoit impossible, il a lui-même aidé à ôter « son habit. Il fit encore la même « *difficultée* lorsqu'il *cest agit* de lui « lier les mains, qu'il donna lui-même, lorsque la personne qui *l'accompagnoit* lui *eût* dit que *c'étoit* « un dernier sacrifice. Alors il s'informa *sy* les tambours *batteroit* « *toujour*. Il lui fut répondu que l'on « n'en savoit rien, et *c'étois* la *véritée* (3). Il monta l'échaffaud, et voulut foncer sur le devant, comme « voulant parler. Mais on lui *representa* que la chose étoit impossible « encore; il se laissa alors conduire à « l'endroit où on l'*attachat*, et où il « s'est écrié très-haut : « People je « meurs innocent. » *Ensuitte* se retuurnant vers nous, il nous dit : « Messieurs, je suis innocent de tout « ce dont on m'inculpe. Je souhaite « que mon sang puisse cimenter le « bonheur des François. » Voilà citoyen « ses dernières et ses véritables paroles. L'espèce de petit débat qui « se fit au pied de l'échaffaud *roulloit* « sur ce qu'il ne croyoit pas nécessaire qu'il *otat* son habit et qu'on « lui *liat* les mains. Il fit aussi la proposition de se couper lui-même les « cheveux. Et pour rendre *homage* à « la *véritée*, il a soutenu tout cela « avec un sang froid et une *fermetté* « qui nous a tous étonnés. Je reste « très-convaincu qu'il avoit puisé « cette *fermetée* dans les principes de « la religion dont personne plus que « lui ne paroissoit *pénétrée* ny persuadé. Vous pouvez être assuré, « citoyen, que voilà la vérité dans « son plus grand jour. J'ay l'honneur « d'estre, citoyen, votre concitoyen, « *signé* Sanson. *Paris, ce* 20 *février* « 1793, *l'an 2e de la république françoise*. » Ce qu'il faut remarquer dans ce curieux récit de Sanson, c'est que tout y est parfaitement d'accord avec ce qu'a dit l'abbé Edgeworth de Firmont, qui accompagna Louis XVI jusque sur l'échafaud (voy. FIRMONT, XIV, 562), et qui, s'il ne prononça pas les belles paroles qu'on lui a attribuées : *Montez au ciel, fils de saint Louis*, s'exprima d'une manière plus simple, mais peut-être plus convenable à la position du roi martyr, en lui disant : « Je ne vois « dans ce nouvel outrage qu'un der- « nier trait de ressemblance entre « Votre Majesté et le Dieu qui va être « sa récompense. » Ce qui est bien sûr, c'est que ces touchantes paroles du digne ecclésiastique, attestées par le bourreau lui-même, persuadèrent l'infortuné prince, qui aussitôt se re-

(2) Cette lettre a été la propriété de M. Tastu, imprimeur, qui la tenait de Dulaure lui-même. Aimé Martin l'a ensuite possédée. Elle appartient aujourd'hui à la Bibliothèque royale.

(3) Il est évident qu'ici Sanson n'a pas voulu se nommer, mais que ce fut lui qui fit cette réponse à la question que lui adressa le *condamné*.

signa et tendit ses mains... On doit s'étonner que d'aussi précieux détails aient été omis par tous les historiens, et que sans le témoignage de Sanson, sans le hasard qui les a fait tomber dans nos mains, ils fussent restés ignorés de la postérité. Ce malheureux avait été l'instrument immobile et le témoin à peu près passif du supplice; car ce ne fut pas lui qui mit en mouvement la terrible machine, ni lui qui saisit la tête sanglante, pour la montrer au peuple; Edgeworth a dit positivement que ce fut le plus jeune des bourreaux. Cet horrible spectacle fit sur Sanson le père une si vive impression, qu'il tomba malade, et cessa d'exercer son cruel métier jusqu'à sa mort, qui eut lieu six mois après, dans les regrets les plus amers d'avoir concouru à un aussi déplorable évènement. Par ses dispositions testamentaires, il voûlut qu'une messe d'expiation fût dite, à ses frais, tous les ans le 21 janvier, pour le repos de l'âme de Louis XVI; et tant qu'il a vécu, son fils et successeur, dont l'article suit, a religieusement rempli ce devoir, en chargeant de faire dire cette messe le curé de Saint-Laurent, ce qui est connu de tout le clergé de cette paroisse. Nous le tenons de plusieurs ecclésiastiques encore vivants, qui l'ont eux-mêmes dite. Dans les temps de révolution, ils furent souvent obligés d'y procéder dans le silence, et sans apprêts funéraires, afin de ménager les susceptibilités régicides encore toutes-puissantes. On priait seulement pour le repos de l'âme *de Louis*, sans désigner autrement le roi martyr. Il n'y avait que le prêtre et le bourreau qui fussent dans la confidence de cette œuvre de piété!... Cette espèce d'expiation fut continuée jusqu'en 1840, tant que vécut le fils de Charles-Henri. Longtemps il n'y eut pas en France d'autre cérémonie expiatoire, d'autre protestation contre la condamnation la plus inique, la plus monstrueuse qui ait souillé la justice humaine! Et aujourd'hui la nation tout entière semble en avoir accepté la honte. On sait que depuis deux siècles les Anglais protestent encore chaque année, par une cérémonie d'expiation publique, contre le meurtre de Charles I[er]. En France, personne ne proteste plus contre un attentat qui, certes, ne fut pas moins inique. La dernière protestation a été celle du bourreau!... M—D j.

SANSON (Henri), fils et successeur du précédent, naquit à Paris en 1767, et fut élevé avec autant de soins que le comportait la malheureuse position de son père, auquel il succéda en 1793, lorsque le chagrin causé à celui-ci par le supplice de Louis XVI l'eut précipité dans la tombe. Ainsi, s'il ne fut pas le bourreau de ce prince, il fut celui des nombreuses victimes de la terreur de 1793 et 1794. C'est par lui que furent exécutés la reine Marie-Antoinette, sa sœur Élisabeth, Malesherbes, le duc d'Orléans et tant d'autres. Du reste, son caractère, comme celui de son père, ne fut ni impitoyable ni cruel; il était même pieux, faisait élever chrétiennement ses enfants, et remplissait exactement ses devoirs religieux. C'est un témoignage que lui rend encore tout le clergé de Saint-Laurent, sa paroisse, qui en a été témoin. Il possédait dans la rue Neuve-Saint-Jean un hôtel où tous les samedis il faisait une distribution de pain aux pauvres du quartier. Nous trouvons encore sur cet homme non moins extraordinaire que son père, dans le troisième volume de l'ouvrage intitulé: *Dix ans à la cour*

du roi Louis-Philippe, par M. Appert, des anecdotes curieuses, et que nous croyons devoir rapporter. Ce n'est pas Sanson qui y joue le plus mauvais rôle. C'était vers l'an 1835, au temps où le philanthrope des prisons et des bagnes tenait un rang, et remplissait des missions que nous n'expliquerons pas. Reçu très-gracieusement à la cour, ainsi qu'il le dit et s'en vante; recevant lui-même dans sa *villa*, non loin de l'habitation royale, pêle-mêle avec les bourreaux, les forçats, et les espions de police, les docteurs, les auteurs et les plus grands personnages de la France et de l'Angleterre... Il y a là, on ne peut le nier, quelque chose de caractéristique pour l'époque. Nous n'en supprimerons pas un mot. «... Lord « Durham et lord Ellice, ministre de « la guerre d'Angleterre, vinrent avec « mon digne ami Bowring me visi- « ter quai d'Orsay, pour prendre « un jour, afin de nous rendre chez « Sanson, qui avait offert de *monter « la guillotine pour ces messieurs*. « J'allai donc prévenir l'exécuteur « que le samedi suivant nous vien- « drions le prendre. Comme c'était « la première fois que j'entrais dans « sa maison (située rue des Marais), « il fut enchanté de me bien recevoir. « Madame Sanson avait ouvert la « porte, et lorsqu'elle apprit mon « nom, elle m'adressa les plus affec- « tueux compliments, et appela vite « son mari qui, en me voyant, s'em- « pressa de retirer le bonnet de coton « couvrant sa large et haute tête « chauve. Il me reçut avec un respect, « une déférence embarrassée, et vou- « lut absolument me faire asseoir « dans son fauteuil, ce qui, je l'avoue, « ne me séduisait pas du tout; encore « un préjugé. Je remarquai des gra- « vures pieuses qui entouraient son « cabinet; j'entendais toucher sur « un piano l'air de la *Muette* (c'était « sa petite-fille). Je pensais à tous « les malheureux qu'il avait exécu- « tés; je voyais avec horreur ce glaive « à deux tranchants, marqué par deux « fils, dont l'un rappelait l'exécution « de Lally, l'autre celle de La Barre. « J'étais impressionné, pensif, lors- « que Sanson me dit: « Monsieur, le « fauteuil sur lequel vous êtes assis « appartient depuis bien long-temps « à notre famille; mon père et les « siens y tenaient beaucoup, et s'en « servaient toujours. » Je ne sais « pourquoi, mais involontairement « je me levai de suite de ce fauteuil, « et pris congé de M. Sanson... Le « samedi suivant, lord Durham vint « me chercher dans sa voiture (où se « trouvait son neveu, héritier, je « crois, de son immense fortune et de « son nom), mais il avait parlé à tant « d'Anglais de notre visite à la rue « des Marais, qu'une foule de car- « rosses nous suivirent, comme *si « nous allions* à un enterrement. « Lord Durham me demandait en « route s'il ne serait pas possible « d'acheter un mouton pour le faire « guillotiner. Je lui répondis que « cela donnerait lieu, avec raison, à « de sévères critiques, et il n'insista « pas. Arrivé rue des Marais, voyant « que nous étions au moins cinquante « personnes, j'entrai seul chez le « bourreau. Il était en grande toi- « lette noire, et il nous conduisit sur « le bord du canal Saint-Martin, chez « le peintre, gardien du fatal instru- « ment. Là, le caractère anglais eut « l'occasion de se montrer tel qu'il « est; chacun voulait toucher au cou- « peret, aux paniers, se mettre sur « la planche qui tient le corps lors- « qu'on le fait basculer, pour que la « tête se trouve juste dans la lucarne

« qui l'enferme et la place au-dessous « du terrible couteau. Sanson avait « fait monter entièrement et repein« dre la guillotine, et des bottes de « paille servirent à démontrer la terrible puissance du couperet. Vidocq « aidait Sanson et son fils dans leurs « explications, qui m'inspiraient la « plus vive répugnance; mais lord « Durham, lord Ellice, Bowring et « tous les autres assistants y trouvè« rent un spectacle qui les intéressa « beaucoup. Je quittai Sanson en « abandonnant l'immense cortége, « moins lord Durham, qui voulut me « reconduire chez moi, au quai d'Or« say. J'engageai, sur la prière de « plusieurs amis, Sanson à dîner « pour le samedi suivant, et en ac« ceptant il osa ajouter bien timide« ment : « Mon fils, qui me remplace « souvent dans mes fonctions, serait « bien heureux d'avoir le même hon« neur. — Comment donc, monsieur « Sanson? amenez-le ; j'en serai fort « aise, » répondis-je. Il y eut deux « réunions à ma villa de Neuilly, où « assistaient à dîner MM. de Balzac, « Alexandre Dumas, Fourier et son « zélé disciple et continuateur, Vic« tor Considérant, Harel le phréno« logue, le docteur Chapelain repré« sentant le magnétisme, Vidocq, « Sanson et son fils, Casimir Brous« sais, mon cher docteur et ami, etc. « Le dernier dîner fut fait par le cui« sinier Gillard... » Il est bon de dire ici que ce Gillard était un homme condamné à cinq ans de galères, dont M. Appert avait obtenu la grâce. On le fit venir au dessert, et il se mit à table; il prit le café avec tous les honorables convives... M. Appert ajoute : « Balzac, Alexandre Dumas « furent très-spirituels dans leur « conversation avec Vidocq et les « Sanson. » On questionna le fils sur la sensation qu'il éprouvait en remplissant son triste ministère. « Je « suis tout chagrin, répondit-il, lors« qu'on me prévient, et j'aime bien « quand la chose est finie; mais que « voulez-vous; c'est notre devoir, « ce sont de grands scélérats; mon « père, pour les pauvres jeunes gens « de la Rochelle, si jeunes, si inté« ressants, coupables seulement de « s'être laissé entraîner, a été, comme « moi-même, bien désolé !.. » Plus loin M. Appert donne quelques détails non moins curieux sur la vie privée de la famille Sanson. « C'est encore, « dit-il, le bon vieux temps du Ma« rais, le dîner à une heure, le goûter « à cinq et le souper à huit heures, « puis après la petite partie de pi« quet, toujours en famille, bien en« tendu. L'exécuteur actuel a deux « jolies demoiselles, qu'il élève bien ; « elles sont musiciennes et paraissent « avoir une bonne éducation ; mais « très-probablement elles épouseront « des fils de bourreaux de grandes « villes, car elles auront un peu de « fortune, leurs parents ayant été « fort prudents et fort économes « pour le placement de leurs épar« gues. Au sujet de ces mariages, je « me souviens que Vidocq me con« tait qu'on fit courir le bruit qu'il « avait une fille à marier, et que, le « supposant très-riche et sans d'au« tres enfants, une foule de préten« dants à devenir son gendre se pré« sentèrent dans la même semaine, « et parmi eux se trouvaient des fils « d'excellentes et honorables familles, « mais sans fortune. Vidocq, qui n'a « jamais eu d'héritiers, riait beau« coup de cet empressement à solli« citer l'honneur de s'allier à lui... » M. Appert s'est trompé dans ses conjectures sur la fortune de Sanson, qui paraissait assez grande, en effet,

dans le temps où il était un des habitués de la maison ; mais elle s'est fort altérée depuis, et l'on sait qu'en mars 1847, le fils de celui auquel nous consacrons cette notice a perdu son emploi par suite des poursuites de ses créanciers. Quant à Henri Sanson, il mourut le 22 août 1840, à l'âge de 73 ans, après avoir rempli tous ses devoirs de religion. Comme son père, il n'avait exercé qu'à regret son redoutable ministère, et il était d'un caractère fort doux, de mœurs très régulières. Grand et d'une figure assez remarquable, on le rencontrait souvent dans les rues ou à l'église, et quelquefois au spectacle, surtout à celui du Vaudeville, où nous l'avons vu plus d'une fois dans le milieu du parterre, souriant aux couplets, aux gestes d'une jeune actrice. Mercier, qui l'a aussi remarqué, à cette même place, fait dans son *Nouveau Tableau de Paris* un portrait assez piquant de cette tête chauve, dominant le parterre, et qui en avait vu tomber tant d'autres !.. On a imprimé sous le titre de : ***Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution française, par Sanson, exécuteur des arrêts criminels***, Paris, 1830, 2 vol. in-8°, un ouvrage que le bibliographe Quérard attribue à M. L'Héritier de l'Ain, et dans lequel nous n'avons pas trouvé un mot de vrai, ni même de vraisemblable, où la moindre des erreurs est de faire vivre en 1830 celui qui expira de chagrin six mois après l'exécution de Louis XVI !.. M—D j.

SANSON (NICOLAS-ANTOINE), général du génie, né à Paris le 7 décembre 1756, de la famille du célèbre géographe de ce nom (voy SANSON, XL, 351), était, au commencement de la révolution, professeur au collége de Sorrèze. Il quitta cet emploi en 1792, pour entrer dans la carrière des armes, et servit d'abord à l'armée des Pyrénées, où il fut nommé capitaine le 8 sept. 1793, et chef de bataillon l'année suivante. Il se distingua surtout au combat de Saint-Laurent, et passa à l'armée d'Italie après la paix de Bâle, en 1795. Bien que de peu d'expérience dans les difficiles travaux de son arme, il s'y fit remarquer de Bonaparte, qui le félicita hautement dans son rapport sur le siége de Mantoue, en 1796. Deux ans après, il suivit ce général en Égypte, et se distingua à Chebreiss, où notre flottille, qui remontait le Nil pour arriver au Caire, essuya un combat meurtrier. Cet exploit le fit nommer chef de brigade, et il fut chargé, en cette qualité, de la construction du fort de Salahié, sur le chemin de la Syrie, où Bonaparte devait tenter une expédition. Sanson l'accompagna encore dans cette malheureuse entreprise, et il eut la main traversée d'une balle au siége de Saint-Jean d'Acre, dans une reconnaissance où il s'était avancé jusque sous les murs de la place. Nommé ensuite général de brigade, il resta en Égypte après le départ de Bonaparte, et servit fort utilement sous Kléber. Quand Menou eut succédé à ce général, Sanson fut chargé des fortifications destinées à couvrir la place d'Alexandrie, dernier refuge des Français dans ce pays. Il revint en France avec le reste de l'armée après la capitulation, et y fut très-bien accueilli par le nouveau consul, qui le nomma directeur, puis inspecteur-général des fortifications, et l'employa presque toujours auprès de lui à la grande armée, où Sanson fit les campagnes de 1805, 1806 et 1807. Nommé général de division dans cette dernière année, il passa à l'armée d'Espagne, après le

traité de Tilsitt, et y fut chargé de diriger les siéges de Rose et de Girone. Ce dernier dura très-long-temps (près d'un an), et les Français y firent de grandes pertes, dont on a plus d'une fois voulu rendre le général Sanson responsable, ce qui était peu fondé. Napoléon, qui le considérait comme un de ses meilleurs officiers, lui confia toujours des emplois importants. Il le nomma, en 1810, directeur-général du dépôt de la guerre, en remplacement d'Andréossi, et l'employa dans la campagne de 1813, à la grande armée, où il resta dans la place de Dresde, sous les ordres de Gouvion-Saint-Cyr, et fut conduit avec toute la garnison, comme prisonnier de guerre, en Hongrie. Revenu en France après la chute du gouvernement impérial, il fut nommé chevalier de Saint-Louis le 13 août 1814. Admis à la retraite l'année suivante, il mourut vers 1840, dans un âge très-avancé. M—D j.

SANSON (Louis-Joseph), célèbre chirurgien, naquit à Paris le 24 janv. 1790 et y mourut le 1er avril 1841. Sa mère, qui exerçait la profession de sage-femme dans un ordre assez élevé et avec autant d'instruction que d'habileté pratique, lui avait inspiré de bonne heure le goût de la chirurgie, et il était loin d'avoir atteint le terme de sa première éducation, lorsqu'il fut lancé dans cette carrière sous les auspices de ce qu'il y avait alors de plus élevé dans la chirurgie française. Il n'était âgé que de treize ans quand Dupuytren l'accueillit à l'Hôtel-Dieu sous le patronage de Richerand, qui avait déjà su en apprécier, dans son enfance, les plus heureuses dispositions, et il justifia tellement la haute recommandation qui lui avait valu cette faveur, qu'il reçut bientôt, en témoignage de confiance du grand chirurgien, l'importante et difficile mission de l'accompagner dans toutes ses visites, de l'assister dans toutes ses opérations, et même de préparer les cours d'anatomie et d'anatomie pathologique en l'absence du prosecteur. C'est ainsi qu'il préludait déjà, homme-enfant, à la haute position que sa destinée lui réservait un jour sur ce grand théâtre de la chirurgie européenne. Nommé élève externe, l'un des premiers, au concours de 1805, alors qu'il avait à peine quinze ans, il resta attaché à Dupuytren, qui lui avait déjà voué toute sa protection en récompense de son zèle et de son intelligence, et bientôt il fut appelé à remplacer Mirandel, prématurément enlevé à la science, dans les fonctions de prosecteur. En 1807, il fut nommé interne des hôpitaux et resta encore à ce titre attaché à Dupuytren, qu'il ne quittait plus dans la pratique des opérations, soit à l'Hôtel-Dieu, soit en ville. C'est dans cette position que la conscription vint l'arracher à ses travaux pour l'envoyer à l'armée comme simple soldat; mais, grâce encore à la bienveillante intervention de Richerand, il fut incorporé dans la garde de Paris, et put continuer son service de prosecteur de Dupuytren et de chirurgien interne à l'Hôtel-Dieu, tout en figurant comme soldat dans les cadres de l'armée active. Pour sortir d'une position si précaire, Sanson prit le parti de solliciter une commission de chirurgien militaire, et il l'obtint. Après avoir fait pendant quelque temps le service de chirurgien sous-aide au Gros-Caillou, il fut appelé à la grande armée, aux ambulances de la garde impériale. C'est là qu'il doit poursuivre la carrière chirurgicale au milieu de toutes les

gloires de l'empire, à côté de Larrey, de Percy, de Broussais, de Paulet et de tous les hommes qui ont le plus illustré la médecine et la chirurgie militaires dans l'exercice de toutes les sympathies de doctrines nouvelles qui germaient alors dans les esprits. C'est là qu'il devait trouver ses amis les plus fidèles et les plus dévoués, Ducamp, Boisseau, Roche, Bégin, Jourdan et tant d'autres que la mort seule devait séparer pour jamais. Rentré dans la vie civile en 1815, après la bataille de Waterloo et la soumission de l'armée de la Loire qu'il n'avait pas voulu quitter, il vint reprendre son service à l'Hôtel-Dieu, au lieu même où il avait laissé des souvenirs et des regrets de ses premiers débuts. Il s'y livra encore avec un grand succès à l'enseignement et à la pratique, faisant des cours d'anatomie et de médecine opératoire, employant le peu de temps qui lui restait à l'étude des langues anciennes et vivantes, cherchant autant que possible à compléter ainsi sa première éducation, que les circonstances et la nécessité avaient si brusquement et si prématurément interrompue. En 1817, il soutint sa thèse pour le doctorat sur la taille recto-vésicale, thèse qui fut le premier signal de la haute position qu'il devait prendre dans la carrière chirurgicale. Mais cette position devait encore lui coûter bien des efforts, bien des sacrifices et des déceptions de tous genres. Pendant plus de 15 ans, en effet, sa vie ne fut qu'une lutte d'épreuves laborieuses passée sans interruption dans la voie des concours, et c'est ainsi du moins qu'il fut nommé successivement : en 1823, chirurgien du Bureau central ; en 1825, chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu ; en 1830, agrégé en chirurgie à la faculté de Paris ; et enfin, en 1836, après trois concours, professeur de clinique chirurgicale en remplacement de Dupuytren. Il ne manquait plus rien à son ambition et à sa gloire ; car déjà il avait été nommé chirurgien consultant du roi en 1832, et l'Académie royale de médecine lui avait ouvert ses portes en 1833, en qualité de membre titulaire. Sanson était également homme de science et de pratique ; mais il était plus écrivain qu'orateur, et ses nombreux écrits n'attestent pas moins la droiture de son caractère que la noblesse de son âme et la haute portée de son intelligence. Dans tous il sait faire briller une érudition aussi profonde que bien choisie ; dans tous il montre la même sévérité de logique, la même clarté de style et d'expression, la même indépendance d'esprit. Sa mauvaise santé l'éloigna souvent des séances de l'Académie de médecine, où il eût pu apporter aussi le fruit de son jugement et de sa pratique ; mais quand il lui arrivait de prendre la parole dans les hautes questions chirurgicales qui s'agitèrent à certaines époques, il savait toujours porter la lumière dans la discussion par la seule puissance de sa raison ; ce n'était pas l'éloquence du rhéteur, mais c'était celle du véritable savant, cette éloquence qui, partant d'une conscience éclairée et d'une conviction profonde, va droit à la solution et rallie au même instant tous les esprits. Dans ses leçons de clinique où la foule se pressait, attirée surtout par l'intérêt puissant de sa pratique, dans les rapports de confraternité qu'on recherchait toujours avec empressement, c'était encore le même caractère de vérité et de probité scientifique, la même rectitude de sens et de jugement, mais, le dirai-je

aussi, la même sévérité de formes et d'expression, cette austérité de langage et de manières qu'il portait jusque dans ses relations de famille et que personne n'a pu prendre pour de la froideur d'âme ou de la sécheresse de cœur, car Sanson était le meilleur des hommes. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui dans des relations intimes, savent tout ce qu'il y avait de bon et d'affectueux dans son cœur. Ceux qui l'ont suivi dans sa pratique savent avec quel intérêt il abordait ses malades, avec quelle sollicitude il les écoutait ou les interrogeait, et ils peuvent dire aussi quelle scrupuleuse conscience et quelle justesse d'esprit il apportait dans ses diagnostics, avec quelle prévoyance il savait s'abstenir, et de quelles précautions il entourait ses procédés opératoires; et, qui le croirait! c'est avec tant de qualités réunies, c'est avec les plus rares et les plus précieux dons de l'esprit, au milieu de tous les éléments de succès et de prospérité qui s'offraient à lui, que Sanson passa une grande partie de sa vie dans la plus modeste position de fortune. Disciple fervent et dévoué d'un maître qui lui avait accordé toutes les faveurs de sa bienveillance et qu'il avait vu parcourir tous les degrés de la fortune, Sanson aurait craint de songer à sa propre réputation en présence de celle de son maître, et, comme s'il n'avait eu d'autre tâche à remplir que d'assister à son triomphe et de lui payer la dette de la reconnaissance, il prit trop long-temps le parti de s'oublier lui-même. Mais Dupuytren aussi devait bientôt, et par une fin prématurée, disparaître de la carrière qu'il avait si merveilleusement illustrée; et Sanson, dans sa modeste supériorité de talent, fut tout étonné un jour de se voir, seul, appelé à recueillir l'héritage du plus grand chirurgien de l'époque. Devenue veuve de son chef par la mort de Dupuytren, l'école chirurgicale de l'Hôtel-Dieu ne devait pas périr avec lui; mais la mort du maître semblait avoir rendu son premier élève indispensable, soit comme conseil, soit comme opérateur; et Sanson fut appelé à le remplacer par l'opinion publique et par la voie du concours. C'est alors qu'on le vit s'élever rapidement dans la confiance publique et s'élancer comme à pas de géant dans la voie de la fortune; malades et praticiens se pressaient autour de lui pour avoir ses conseils, et l'on a vu cette confiance le poursuivre jusqu'à son fauteuil d'agonie, jusqu'à son lit de mort, pour lui demander un dernier conseil, auquel on attachait le prix d'un conseil posthume; et ce qu'il faut dire aussi, comme le témoignage le plus honorable et le plus vrai du mérite de Sanson, c'est qu'il fut toujours appelé par ses confrères, par ses élèves et par ses anciens maîtres, plutôt que par les malades eux-mêmes; car ce n'était pas à l'aide de ce faux brillant dont certaines réputations s'entourent qu'il poursuivait ses succès. Il était aussi simple dans son langage et ses manières qu'il était inflexible dans son caractère. Quand on avait besoin de lui, on le trouvait toujours, le pauvre tout aussi bien que le riche; mais il dédaigna les échos de l'adulation et les bruits de la renommée, et plus d'une fois nous avons vu sa dignité se révolter contre ces éloges stipendiés ou ces réclames déguisées qui déshonorent trop souvent notre époque chirurgicale. Ainsi parvenu au plus haut degré de réputation et de prospérité, après

avoir subi tous les genres d'adversité, Sanson pouvait être fier de sa position; mais ce qu'il faut dire encore à sa louange, c'est qu'il fut aussi simple dans la fortune qu'il avait été grand dans le malheur, et il ne se servit de ses faveurs que pour les répandre sur tout ce qui l'entourait. Malheureusement cette fortune ne fut pas de longue durée; car c'est au moment où tant de succès venaient de réaliser toutes ses illusions de bonheur, que l'impitoyable mort l'a frappé, après une succession de souffrances que l'humaine condition peut à peine supporter. Une inflammation chronique du larynx qui le réduisit pendant plusieurs mois à la nécessité d'un silence absolu; bientôt après une affection chronique de l'estomac qui, pendant plusieurs années, rendit ses digestions constamment laborieuses, et imprimait à son moral un caractère de morosité habituelle; puis une affection des voies urinaires qui lui ôtait, jour et nuit, toute espèce de repos et de sommeil; et enfin, comme complément de tant de souffrances, une maladie de la moelle épinière qui le condamnait à l'immobilité, qui l'enchaînait pour ainsi dire dans une habitation qu'il n'avait choisie que pour satisfaire ses goûts de mouvement et d'activité; telles furent les diverses affections qui portèrent successivement les coups les plus funestes à son organisation; et si quelque chose pouvait encore ajouter à une aussi cruelle position, ce fut de voir cette organisation si vigoureuse d'abord, se détériorer chaque jour à ses propres yeux, se démolir pour ainsi dire pièce à pièce, en présence de la plus mâle intelligence; situation d'autant plus affreuse, qu'elle ne lui permit pas seulement d'apercevoir tous les dangers de sa position et d'en prévenir le terme funeste, mais encore d'assister à son propre deuil, à la douleur, aux regrets qu'il devait laisser aux êtres les plus chers à son cœur, à de vieux parents et à un frère dont il était le soutien, à la digne et vertueuse compagne qu'il devait laisser inconsolable; et c'est ainsi que Sanson n'apparut dans sa gloire que pour souffrir et mourir, pour nous donner le plus triste exemple du néant de la vie, mais pour nous montrer, du moins, le plus noble caractère d'homme comme le plus beau modèle de talent et de probité chirurgicale. Ses écrits publiés sont : I. *Des moyens de parvenir à la vessie par le rectum* (Thèse pour le doctorat), 1817, in-4°; réimprimée en 1821, in-8°. La taille recto-vésicale a été adoptée par un grand nombre de praticiens, surtout en Italie, entre autres par Vacca-Berlinghieri et Giorgi d'Imola. II. *Mémoire sur une résection de la mâchoire inférieure* pratiquée par Dupuytren, pour remédier à une fausse articulation. (*Journ. univ. des sciences médicales*, 1820, t. XIX, p. 77.) III. *Exposé de la doctrine de Dupuytren sur le cal.* (*Journ. univ. des sciences médicales*, Paris, 1820, t. XX, p. 131.) IV. *Mémoire* ayant pour objet l'introduction de l'air dans les veines pendant les opérations; *Notice* sur le passage du sang dans les vaisseaux lymphatiques. V. *Médecine opératoire de Sabatier.* Ses additions, faites conjointement avec M. Begin, ont porté l'ouvrage de Sabatier de 3 à 4 forts volumes in-8°, Paris, 1824; nouv. édit., Paris, 1832, 4 vol. in-8°. VI. *Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale*, par Ch. Roche et L.-J. Sanson. Toute la partie chirurgicale (près de 3 volumes) appartient à Sanson. La

première édition, en 4 vol. in-8°, a paru en 1825; la 2e édit. en 1828, 5 vol. in-8°; la 3e en 1833, 5 vol. VII. *De scirrho externo et præcipue de scirrho testis*, 1830. (Thèse pour le concours de l'agrégation.) VIII. *Quelques observations* de débridement très-large de l'anneau inguinal dans l'opération de la hernie étranglée. (*Journ. univ. hebdomadaire de médecine*, Paris, 1831, t. V, p. 465.) IX. *Généralités sur la pathologie externe*, méthode à suivre pour son enseignement, 1832. (Thèse de concours.) X. *La carie et la nécrose comparées entre elles*, 1833. (Thèse de concours.) Dans cette thèse on trouve pour la première fois un caractère chimique propre à faire distinguer la nécrose de la carie. XI. *De la réunion immédiate des plaies: ses avantages et ses inconvénients*, 1834. (Thèse de concours.) XII. *Des hémorrhagies traumatiques*, Paris, 1836, avec fig. (Thèse pour le concours où Sanson fut proclamé professeur.) XIII. *Mémoire sur une nouvelle manière de pratiquer l'opération de la pierre*, par G. Dupuytren, terminé et publié par L.-J. Sanson et L.-J. Bégin, Paris, 1836, grand in-fol. avec 10 pl. XIV. Dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*, 15 vol. in-8°, les articles suivants: agglutinatifs, amaurose, ammoniaque, ankilose, anthrax, arsénicale (pâte), articulation, bandages, brayer, cataracte, cautérisation, compression, diastase, débridement, diplopie, ectropion, encanthis, entorse, exostose, fracture, gastrotomie, glaucome, héméralopie, hémiopie, hémophthalmie, hernies, hydrophthalmie, hypopyon, incision, iritis, kératite, luxation, mouchetures, mydriase, myopie, nécrose, nyctalopie, œil, ophthalmie, ophthalmorrhée, ostéite, plaies, presbytie, pupille, rétinite, scarifications, stérotite, apina ventosa, staphylôme, etc. J—L—Y.

SANTA-BARBARA (Pierre-Thomas di), né vers le commencement du XVIIIe siècle, entra dans l'ordre des carmes et ne tarda pas à s'y distinguer par sa connaissance des langues grecque et hébraïque. Il publia en 1754 l'histoire des cinq premiers siècles de l'Église. Son ouvrage le plus considérable est une réfutation de la fameuse déclaration faite par le clergé français en 1682. Ce livre est rare; on y trouve une grande érudition orientaliste. Quand on lui en parlait, Santa-Barbara disait toujours: « Il n'y a à considérer « dans ces documents que l'article « premier, qui concerne l'indépen-« dance temporelle des souverains. « Les trois autres articles ne sont « fondés sur aucun droit: ils offen-« sent les canons, les décisions des « conciles. » Et il ajoutait: « C'est as-« sez de l'inconsistance des socié-« tés politiques; puisqu'on n'y peut « remédier, il ne faut pas introduire « la même inconsistance dans la re-« ligion catholique. » Du reste, il écrivait plus contre la Défense attribuée à Bossuet que contre les articles eux-mêmes; mais il n'épargnait ni l'un ni les autres. Le père Santa-Barbara mourut vers 1766. A—D.

SANTA-CRUZ (Don Alonso de), savant cosmographe et historien espagnol, dont le nom ne se trouve dans aucune biographie, que don Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca hispana nova*, fait naître à Séville, peut-être parce qu'il y a passé presque toute sa vie, et qu'il appelle *Mathematicarum omnium artium peritissimus*, vint au monde vers la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe. Nous n'avons trou-

vé, dans les écrivains espagnols que nous avons pu consulter, aucun renseignement certain ni sur le lieu et l'époque exacte de sa naissance, ni sur sa famille, ni sur les premières années de sa vie, ni sur l'éducation qu'il reçut. A en juger par ses travaux et par ses ouvrages, on est porté à croire qu'il eut de bons maîtres et qu'il profita de leurs leçons. En 1524 ou 1525, il fut nommé par le roi d'Espagne trésorier de l'expédition qui partit de Séville dans le courant de cette dernière année, sous le commandement de Sébastien Cabot, pour aller à la recherche des îles à épices. Cette expédition avait pour but principal de se rendre aux Moluques, afin d'y porter secours au commandant espagnol Loaysa; mais il paraît que Cabot, dédaignant et ses instructions et les observations que lui firent à ce sujet le capitaine Francisco de Rojas et quelques autres officiers, se dirigea vers le Rio de la Plata. Il paraît en outre qu'il traita durement les opposants, parmi lesquels il semble que Santa-Cruz figurait, et que celui-ci se rendit l'organe du mécontentement de ses compatriotes dans un rapport qu'il adressa aux autorités supérieures. Quoi qu'il en soit, l'expédition fut de retour à Séville au mois d'août 1530. Santa-Cruz s'établit dans cette ville, où il fut nommé, par cédule royale du 7 juill. 1536, cosmographe de *la Casa de la Contratacion* (1), avec un traitement de 30 mille maravédis. Cette même année, le licencié Juan Suarez de Carvajal, devenu plus tard évêque de Lugo, chargé dès le 17 août 1535 d'une mission auprès de *la Casa de la Contratacion*, forma une junte ou commission composée de tous les pilotes, cosmographes et constructeurs de cartes (*maestros de hacer cartas*) marines existant déjà, afin d'en construire une nouvelle, aussi exacte que possible, pour servir de type à celles dont on aurait à faire usage pour naviguer aux Indes-Occidentales. Dans les conférences, auxquelles Santa-Cruz assista, la majorité des pilotes reconnut qu'à Santo-Domingo, l'aiguille aimantée déviait vers le N.-O., de 2 quarts (*noruesteaba dos cuartas*), (22° et demi); à la Havane de deux quarts et demi (28° 7'), et de trois quarts (33° 45') à la Nouvelle-Espagne. Quant au surplus des questions discutées dans ces conférences, il y eut, entre les membres de la commission, de grandes contradictions sur lesquelles on ne put s'entendre faute d'instruments pour noter sûrement les différences avec quelque approximation. La marche régulière de la variation suggéra à Santa-Cruz l'idée d'obtenir par ce moyen la longitude, et à cet effet il fit un instrument semblable à un compas azimutal, avec lequel, trouvant la ligne méridienne par deux hauteurs du soleil, il parvenait à connaître la variation. Il présenta cet instrument à l'empereur Charles-Quint, avec une carte marine des variations magnétiques, afin qu'il pût voir ce qu'elles étaient dans les différentes parties du monde, et que par cette connaissance les pilotes fussent en état de se guider dans leurs routes. Cette tentative fut renouvelée un siècle et demi plus tard par le doc-

(1) *La Casa de la Contratacion*, dont Santa-Cruz fut nommé cosmographe, était un établissement formé à Séville et à Cadix, dans lequel on traitait de tout ce qui concernait le trafic des Indes-Occidentales, et où se discutaient souvent des questions scientifiques relatives principalement à la navigation.

teur Halley (2), qui a été considéré comme ayant le premier, après de grands et nombreux travaux, publié une carte représentant l'état de la variation de l'aiguille pour l'année 1700, eu traçant des courbes par tous les points du globe dans lesquels la variation est la même (3). A son exemple, Mountaine et Dodson publièrent des cartes semblables pour les années 1744 et 1756. Ces observations et d'autres postérieures n'ont pas été néanmoins suffisantes pour trouver la loi de ce singulier phénomène, ainsi que le reconnaissent les savants modernes, entre autres Mendoza, dans son *Traité de Navigation*, part. 1re, liv. 2, § 80, p. 76. Santa-Cruz soumit également à l'empereur un autre moyen nouveau de connaître la longitude, dont il espérait faire l'essai, ainsi que celui des instruments inventés par lui, dans une expédition composée de trois navires bien approvisionnés que Gutierre de Vargas, évêque de Plasencia, avait fait armer en 1539, et dont il avait confié le commandement à Alonso de Camargo. Cette expédition, à bord de laquelle Santa-Cruz devait remplir les fonctions de cosmographe, était chargée d'explorer le détroit de Magellan, afin de faciliter les communications avec la mer du Sud (4). Mais il ne put, à son grand regret, faire les expériences qu'il s'était proposées, car l'empereur, désireux d'assister à ses leçons d'astronomie et de cosmographie, le retint auprès de lui (5). Au mois de novembre de la même année 1539, Charles-Quint quitta Séville pour se rendre en Flandre et en Allemagne, en passant par la France. Ce fut pendant ce voyage que ce prince, voulant reconnaître les bons services de Santa-Cruz, l'attacha à la maison royale (6), en lui assignant un traitement de 35 mille maravédis. L'estime en même temps que le caprice de l'empereur ayant empêché Santa-Cruz d'expérimenter, comme il l'avait espéré, sa nouvelle méthode ainsi que ses instruments, pendant une navigation de long cours, il se livra avec zèle, après le départ de Charles-Quint, aux fonctions de son emploi, et construisit deux nouveaux instruments pour observer la longitude. Il communiqua en temps convenable sa carte des variations à son ami Juan Lopez de Vivero, alcade de la Corogne, et celui-ci la montra au frère Rodrigo de Corcuera, religieux bénédictin, abbé de San-Zoil en Carrion, homme instruit et d'un esprit ingénieux, qui crut avoir découvert par ces variations de l'aiguille le moyen de trouver la longitude, ignorant que c'était le principal objet que s'était proposé Santa-Cruz en construisant la carte dont on lui avait donné communication. Le frère Rodrigo fabriqua ensuite un autre instrument

(2) Edmond Halley, l'un des plus grands astronomes de l'Angleterre, né en 1656, mort en 1742.

(3) M. de Navarrete ne nous fait pas connaître si la carte de Santa-Cruz donnait les variations égales liées par une ligne courbe; et c'est justement ce qui fait le mérite de celle de Halley, publiée en 1701, sous le titre de *Carte des variations de l'aiguille aimantée*.

(4) Suivant Herrera, décad VII, liv. 1, chap. 8, l'expédition conçue par l'évêque de Plasencia partit de Séville, sous les ordres de Camargo, au mois d'août 1539.

(5) Saint François de Borgia, connu à cette époque sous le nom de *marquis de Lombay*, suivait aussi assidûment les cours de Santa Cruz, ainsi qu'on le voit dans Ribadeneira, *Vida del P. Francisco de Borja*, lib. I, cap. v.

(6) *Se le nombro* CONTINO *de la casa real*.

semblable à celui de Guillen (7), en cherchant à fortifier par des raisons philosophiques le système des variations magnétiques proportionnelles aux longitudes, et il envoya en Flandre ce travail, qui fut remis à l'empereur par le même Vivero. Les savants chargés de l'examiner n'ayant pu parvenir à s'accorder, l'empereur se rappela alors que Santa-Cruz lui avait présenté quelque temps auparavant un système semblable. Informé d'ailleurs par Vivero que le cosmographe espagnol avait vu l'instrument du frère Rodrigo, il lui écrivit à Séville pour l'inviter à lui faire connaître ce qu'il pensait de son utilité. Dans une réponse très-développée, Santa-Cruz, après avoir fait l'historique de l'invention du moine, déclara qu'il pensait qu'on n'en tirerait pas plus de profit que de celle de Guillen, accueillie dans l'origine en Portugal avec une extrême faveur. Le peu de cas que faisait Santa-Cruz d'un système adopté d'abord avec tant de chaleur provenait de la diversité et de la confusion des renseignements et des opinions que lui avaient communiqués les pilotes. Aussi, pour parvenir à fixer ses idées à ce sujet, crut-il devoir écrire à don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, pour le prier de faire vérifier la variation de l'aiguille dans les parages de son gouvernement. L'étonnement que lui causa la réponse de celui-ci, qu'à Mexico l'aiguille déclinait vers l'est d'un peu moins de deux quarts (*nordesteaba dos cuartas poco menos*) (22° 30'), et le désir qu'il conçut d'obtenir d'autres informations relativement aux Indes-Orientales, le déterminèrent à se rendre à Lisbonne en 1545. Il se mit bientôt en relation avec les pilotes portugais qui fréquentaient ces parages, obtint la communication de leurs routiers, et apprit d'eux enfin que si l'aiguille ne présentait aucune variation au cap de Bonne-Espérance, en d'autres points elle offrait beaucoup de différences, et était fort irrégulière. Pour s'en assurer et pour réunir des informations certaines sur plusieurs questions qu'il avait soumises à ces pilotes, relativement à leurs navigations, il acheta sous main (*occultamente*) leurs livres et leurs routiers, et eut plusieurs conférences avec don Juan de Castro, homme très-savant, qui, pendant plusieurs voyages effectués par lui dans l'Inde, avait tracé à grand point la carte de ces mers, en y joignant l'histoire et la description des choses les plus remarquables, ainsi que celle de la mer Rouge jusqu'à Suez. Castro lui remit ces cartes avec la traduction des explications qui les accompagnaient, sous la condition

(7) Felipe Guillen, apothicaire de Séville, homme fort instruit, d'un esprit ingénieux, et grand joueur d'échecs, informé par les pilotes des variations qui se remarquaient dans l'aiguille en naviguant de Séville à la Nouvelle-Espagne, chercha et parvint à découvrir un moyen de connaître la longitude en se servant de ces variations. Ce faiseur de projets, ainsi que l'appelle M. de Navarrete, se détermina, en 1525, à se rendre en Portugal, dans l'espoir que son invention y serait mieux récompensée que dans sa patrie. Il la présenta au roi Jean III, qui en attacha l'auteur à son service, et lui accorda de grandes faveurs. Pendant son séjour dans ce royaume, Guillen fabriqua un certain instrument qui était un cercle gradué avec une petite aiguille et trois fils. En observant le soleil à égales hauteurs avant et après-midi, pour déterminer la méridienne, on obtenait avec cet instrument la variation de l'aiguille, et on en déduisait la longitude. Cet instrument fut bientôt très-répandu ; les savants portugais en firent dans l'origine un très-grand cas, et il y avait peu de pilotes qui n'en emportassent pas dans leurs navires.

que Santa-Cruz ne les montrerait à aucune personne habitant le Portugal. Il affirma que l'instrument de Guillen n'avait pu lui servir qu'à observer la variation à terre, tandis qu'en mer on ne pouvait l'employer à cause du roulis des navires; et fit connaître en même temps les variations de l'aiguille qu'on observait dans des lieux très-distants l'un de l'autre, mais placés presque sous le même méridien. Ces observations renversèrent complétement tout le système de Santa-Cruz, surtout lorsqu'il eut appris et vu par lui-même que les pilotes portugais instruits par l'expérience ne faisaient plus aucun cas de la méthode et de l'instrument de Guillen, même après les améliorations et les corrections qu'on y avait faites. Cependant Santa-Cruz n'en persista pas moins à penser que dans la navigation de Séville à la Nouvelle-Espagne, sa méthode pourrait être d'une utile application, si des hommes habiles munis de bons instruments déterminaient avec soin les variations de l'aiguille sur tous les points de la mer, des îles et de la terre ferme situés sous le même parallèle, puisqu'en diverses latitudes, quoique sous le même méridien, on avait observé des différences très-notables. Ce n'était pas seulement comme cosmographe que Santa-Cruz occupait un rang distingué parmi les savants de son temps; car il réunissait à un génie fécond et à une application tenace une grande connaissance des écrivains classiques. Ce fait résulte évidemment de l'examen qu'il fit, en s'occupant des causes de la variation, des opinions de Pline et des autres anciens sur les propriétés, l'origine, la puissance de l'aimant et sur ses différentes espèces, ainsi que de la question élevée alors entre quelques érudits de savoir si les anciens l'avaient employé dans leurs navigations et de quelle manière. A l'extravagance des systèmes et des théories préconisés de son temps, Santa-Cruz opposait les expériences et les observations qu'il avait faites en venant du Rio de la Plata. Il disait que les Portugais plaçaient la pointe de l'aiguille aimantée exactement sous la fleur de lis de la rose, tandis que les pilotes espagnols la mettaient un demi-quart (5° 37' 30") plus à l'est, ce qui était la variation que l'on comptait alors à Séville. Il en concluait que les opinions des philosophes étant si différentes quant aux causes de la variation, et celles des pilotes quant à sa valeur en divers lieux, il devenait très-difficile de trouver par ce moyen la longitude; on devait donc se contenter de reconnaître les erreurs que les pilotes avaient pu faire sur les cartes en adoptant une variation inexacte, et d'où il résultait qu'on élevait toutes les îles ainsi que la terre ferme des Indes de trois degrés de trop en latitude. Après avoir rempli la mission qui l'avait amené en Portugal, Santa-Cruz retourna à Séville, d'où il écrivait à l'empereur sous la date du 10 novembre 1551, que, malgré le mauvais état de sa santé, il venait de terminer l'histoire des rois catholiques, depuis l'année 1490 où l'avait laissée l'historiographe Hernando del Pulgar, jusqu'en 1516, époque de la mort du roi Ferdinand. Il informe en même temps ce prince qu'il a écrit l'histoire de son règne, depuis l'année 1500, époque de sa naissance, jusqu'en 1550, et qu'il y a fait entrer les évènements survenus dans toutes les parties du monde, en y joignant une notice sur

ses ancêtres et sur la manière dont les maisons de Flandre, d'Aragon et de Castille ont été réunies sur sa tête. Santa-Cruz ajoute qu'il a terminé en brouillon un livre d'astronomie semblable à celui de Petrus Apianus (8), avec ses cercles, et des démonstrations suffisantes pour en faciliter l'intelligence. Il dit encore dans la même lettre qu'il a traduit du latin en langue vulgaire (*en romance castellano*) tout ce qu'Aristote a écrit sur la philosophie morale, avec une glose pour éclaircir les passages obscurs; et qu'il a construit plusieurs cartes géographiques, parmi lesquelles il en cite une d'Espagne à grand point (*de gran tamano*); une de France, plus exacte que celle d'Oronce (9); une d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande; une d'Allemagne, de Flandre et de Hongrie avec la Grèce; une d'Italie, de Corse, de Sardaigne, de Sicile et de Candie, et enfin une autre qui comprend toute l'Europe. Il s'occuperait, ajoute-t-il, de terminer le reste du monde si ses souffrances ne l'arrêtaient pas. L'absence de l'empereur, qui encourageait et protégeait les travaux et les œuvres littéraires de Santa-Cruz, est vivement sentie par lui. Il prie ce souverain de lui accorder l'emploi d'architecte des palais ou forteresses de Séville (*obrero de los Alcazares de Sevilla*), ou de l'autoriser du moins à y faire sa résidence, à cause de la tranquillité et des avantages que ce séjour offre pour l'étude et le délassement. Il éviterait ainsi, dit-il, les grandes dépenses qu'entraîne le séjour de la ville où tout est à un prix très-élevé par suite de la grande quantité d'argent qui s'y trouve. Il fait observer ensuite que les connaissances qu'il possède en géométrie et dans le tracé des plans ne seront pas inutiles pour la conservation des édifices qu'on lui aura permis d'habiter. M. de Navarrete, auquel nous devons la connaissance de cette lettre de Santa-Cruz, laisse ignorer si la demande de ce savant fut accueillie. Quelques années plus tard, probablement au commencement du règne de Philippe II, une commission composée de cosmographes, d'astronomes et d'autres doctes personnages, fut chargée, sous la présidence du marquis de Mondejar, d'examiner quelques ouvrages et des instruments de métal construits par Apianus à l'effet d'observer la longitude. A Santa-Cruz fut confié le soin de prendre des informations sur les moyens employés jusqu'à ce moment, en faisant connaître ceux qu'il avait lui-même introduits; leur exactitude, la facilité qu'on pourrait avoir à en faire usage, et l'utilité qui résulterait pour la navigation de tous ces moyens ou de quelques-uns d'entre eux. Ce fut l'origine et la cause de son *Livre des Longitudes*, ouvrage qu'il dédia au roi Philippe II, et qui est son travail le plus important (10). Après avoir

(8) *Apiano* ou plutôt *Apianus*, professeur de mathématiques, né à Ingolstadt, en 1495 et mort en 1551, s'appelait *Bienewitz*. Voulant latiniser son nom, ainsi que c'était assez l'usage à cette époque parmi les savants, il le transforma en celui d'*Apianus*, qui lui est resté, et sous lequel il est connu, de *Biene*, abeille, *Apis*, d'où *Apianus*.

(9) Oronce Finé, cité souvent sous son prénom d'Oronce ou Orontius, né à Briançon en 1494, fut nommé par François I[er] à la chaire des mathématiques du collége royal qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée le 6 octobre 1535.

(10) Il a pour titre : *Libro de las longitudes y manera que hasta agora se ha tenido en el arte de navegar, con sus demostraciones y exemplos*, adressé au très-haut et très-puissant seigneur don Philippe II, roi d'Espagne,

examiné ce que dit Ptolémée dans son premier livre de géographie, Santa-Cruz fait observer dans l'ouvrage ci-dessus que ce géographe a calculé les degrés de latitude et de longitude en les proportionnant selon la diminution des parallèles, depuis la ligne équinoxiale, et que donner à ces degrés une mesure égale comme on le fait sur les cartes plates, est bon pour la Méditerranée où l'on navigue en cabotant (*por singladuras*), eu égard à la direction que l'on prend, au gisement des points, à la distance qu'on parcourt et à la situation ou à la proximité des côtes; moyen qui n'est au surplus qu'approximatif et que nous appelons d'*estime*. Tel est le premier moyen que Santa-Cruz expose dans son traité. Le second est celui des angles de position, qui a l'inconvénient de considérer le côté du rumb comme corde, tandis que c'est un arc de grand cercle, la superficie du globe étant sphérique. On doit remarquer ici que l'auteur ne connaissait pas la loxodromie (11) dans les rumbs obliques. Le troisième moyen est celui des éclipses de soleil et de lune; mais Santa-Cruz pense que par suite de leur peu de fréquence, de la difficulté des calculs, du peu d'exactitude dans la détermination du commencement et de la fin de ces phénomènes, ce moyen ne peut être utile que pour bien rapporter sur les cartes les îles et les continents. Il reconnaît que les pilotes et les navigateurs ne possèdent pas une instruction suffisante pour faire ces observations; mais en supposant, ajoute-t-il, qu'il se trouvât à bord des navires des hommes instruits, pourvus de bons instruments pour faire de telles observations, et qu'ils apportassent des lieux de leur départ les éclipses exactement calculées par des hommes savants en *astrologie*, de manière à connaître précisément le jour, l'heure et la minute où ces éclipses doivent commencer et finir, il serait alors possible de déterminer avec assez de précision la longitude de quelque lieu que ce fût où l'on pourrait se trouver par rapport à ceux d'où on serait parti. Nous avons déjà parlé du quatrième moyen que Santa-Cruz propose pour connaître la longitude par la variation de l'aiguille, variation qui était inconnue avant la découverte de l'Amérique (12). A cette époque, en effet, les navigateurs remarquèrent, pour la première fois, qu'à partir du méridien des îles du cap Vert et des Açores, l'aiguille, au lieu de se diriger vers le nord, inclinait vers l'ouest en allant au couchant et vers l'est en allant à l'orient (13); on eut l'idée de déduire de la régularité de cette altération la distance à ce méridien, et par conséquent la longitude. Santa-Cruz indique, comme cinquième moyen de connaître la longitude, l'observation de la déclinaison du soleil (*indica como quinto metodo para conocer la lon-*

par Alonse de Santa-Cruz, son cosmographe en chef. Le manuscrit inédit de cet ouvrage se trouve déposé dans la salle des manuscrits de la Bibliotheque royale de Madrid.

(11) On sait que la loxodromie est la route que tient un bâtiment, ou la ligne courbe qui croise obliquement tous les méridiens, en formant avec eux un angle constant.

(12) Voyez le premier voyage de Christophe Colomb, t. II, p. 15 et 17, de notre traduction de la *Collection des voyages et découvertes des Espagnols...*, publiée par don Martin Fernandez de Navarrete.

(13) *Que desde el meridiano de las islas de cabo Verde y de las Azores para el poniente noruesteaba y para el Oriente nordesteaba.*

gitud, *el de observar la declinacion del sol*, etc.), que Sébastien Cabot avait proposée en Angleterre; mais la connaissance qu'il avait des erreurs des tables de Ptolémée, d'Oronce et de Werner (14) détermine Santa-Cruz à préférer les observations qu'il a faites à Séville pour les corriger, et il se lamente sur les méprises grossières que commettent les pilotes en négligeant de s'en servir. Quoiqu'il propose la construction d'un instrument ou quart de cercle pour observer la longitude avec certitude, il émet l'opinion qu'on ne pourra pas l'employer à bord, et que les déclinaisons ne pourront être prises exactement tous les jours de l'année, surtout quand le soleil se trouve aux solstices d'été et d'hiver. C'est dans l'emploi des horloges pour trouver la longitude que consiste le sixième moyen proposé par le cosmographe espagnol. On avait déjà essayé d'obtenir une durée de 24 heures précises, en modifiant ces instruments de diverses manières: les uns les avaient construits avec des roues d'acier, des cordes et des poids; d'autres avec des cordes à guitare et d'acier; d'autres en employant du sable, comme les ampoulettes; d'autres en se servant de l'eau au lieu du sable, en l'employant de deux façons différentes; d'autres avec des vases ou de grandes ampoulettes remplies de mercure; et d'autres enfin au moyen du vent avec lequel on faisait mouvoir certain poids et avec lui la corde de l'horloge, ou aussi avec le feu en allumant des mèches imbibées d'huile, confectionnées de manière à durer 24 heures. L'heure dans le port de la sortie étant connue exactement au moyen d'une observation astronomique, en réglant là-dessus l'horloge, il était évident qu'en déterminant par une autre observation semblable l'heure au lieu de l'arrivée et en la comparant avec celle de l'horloge, la différence donnerait celle de la longitude entre les deux lieux. Mais ces opérations supposaient dans le mouvement des horloges une égalité et une constance qu'on ne pouvait espérer d'une construction informe, ni de la nature des matériaux employés, exposés continuellement à l'influence et aux altérations de la mer et de l'atmosphère. Aussi Santa-Cruz fut-il amené à conclure que *par le moyen des horloges il serait difficile de connaître la longitude avec la précision requise*. Il était réservé au XVIIIe et au XIXe siècle de perfectionner ce moyen de manière à rendre son emploi d'une grande utilité pour la navigation. Santa-Cruz propose enfin comme septième moyen de donner la longitude par les distances de la lune aux étoiles fixes ou aux planètes. Il paraît que Jean Werner ou Vernerus fut le premier qui indiqua ce moyen et qui construisit un instrument avec lequel on pouvait prendre toutes les distances des étoiles dans le ciel et celles des différents lieux de la terre relativement au centre du monde. D'après la description de cet instrument et des moyens de s'en servir, Santa-Cruz en fabriqua un sembla-

(14) Jean Werner ou Vernerus, que les Espagnols appellent *Vernério*, né en 1468, est auteur de plusieurs ouvrages estimés. Lalande cite les suivants dans sa *Bibliographie astronomique* : 1° *In Ptolemæi Geographiam*, Noremb., in-fol., 1514; 2° *J. Werneri Tractatus de motu octavæ sphæræ, et summaria enarratio theorica motûs octavæ sphæræ*, Noremb., in-4°, 1522; 3° *Introductio geographica Petri Apiani in doctissimas* Verneri *annotationes; adjuncto radio astronomico, cum quadrante novo, meteoroscopio loco; longe utilissimo*, etc., Ingolstadt, in-fol., 1533.

ble. Il s'en était servi plusieurs fois pour faire un grand nombre d'observations de distances des étoiles à la lune et aux planètes, et pour former des tables de leurs positions respectives, lorsqu'en 1533 il eut occasion de causer à ce sujet avec Don Antonio de Mendoza au moment où celui-ci allait se rendre à la Nouvelle-Espagne en qualité de vice-roi. Mendoza lui parla d'un livre qu'il avait rapporté d'Allemagne, et dans lequel Petrus Apianus, qui en était l'auteur, et qui avait lu l'ouvrage de Werner, donnait la description et le dessin d'un instrument nommé par lui ***Rayon astronomique.*** Santa-Cruz s'étant convaincu que cet instrument ne différait pas de celui qu'il avait construit lui-même, reconnut que la priorité de l'invention appartenait à Werner, et il eut la modestie de renoncer à la publication de son propre travail. Il n'en continua pas moins cependant ses observations, améliora ses tables ainsi que la théorie sur laquelle elles étaient fondées, et sut reconnaître que, lorsque la lune était à l'écliptique, les observations étaient plus certaines, et qu'elles étaient d'autant moins exactes que la latitude était plus grande. L'insuffisance de ce moyen pour obtenir la longitude lui étant enfin démontrée, il imagina un autre instrument ou cercle gradué, si compliqué dans l'usage, qu'il ne tarda pas à avouer lui-même qu'on ne trouverait pas de pilote assez instruit pour s'en servir, et qu'il devenait par conséquent inutile pour les observations à faire en mer. Il essaya alors de remédier à ces inconvénients en maintenant l'instrument dans une position verticale au moyen de grands poids dans la partie inférieure pour observer le passage par le méridien de certaines étoiles et du centre de la lune; mais de nouvelles difficultés s'étant présentées, il renonça également au projet qu'il avait conçu. Variant ses moyens, tout en employant les mêmes instruments, Santa-Cruz prétendait qu'en observant au méridien le passage de l'étoile polaire et le centre de la lune, en notant avec une bonne horloge l'heure et la minute de l'observation et en cherchant dans les tables la situation qu'avait en ce moment la lune dans un autre lieu connu, on déduirait la différence de méridien et par conséquent la longitude. Telles étaient les idées et les tentatives du savant et laborieux cosmographe espagnol sur ce sujet important (15). Il pensait qu'on ne pourrait arriver à une application utile qu'avec des instruments exacts et d'une grande dimension, en construisant les tables des mouvements du soleil et de la lune pour un méridien déterminé et en rectifiant aussi la situation des étoiles fixes. Ce qu'il croyait était vrai, dit M. de Navarrete, mais ni la mécanique, ni l'optique n'avaient encore pu parvenir à donner aux instruments la délicatesse et l'exactitude nécessaires. En outre les observations et les théories astronomiques

(15) Santa-Cruz parle encore d'un autre moyen de trouver la longitude imaginé par Pedro Ruiz de Villegas, savant astronome et cosmographe de la villa de Burgos, par l'observation du mouvement de la lune en deux points différents, par rapport à certaines étoiles connues, en déduisant de son mouvement relatif ce qui provenait de la différence des méridiens de ces deux points. Mais les inconvénients qu'offrait la pratique de ces observations étaient tels, que le même Santa-Cruz pensa que ce moyen ne produirait aucun résultat favorable, spécialement pour les navigateurs.

ne possédaient pas la certitude et la sûreté suffisantes pour perfectionner les tables des mouvements célestes, spécialement de ceux de la lune. Ce n'est qu'après trois siècles de travaux constants, exécutés par les hommes les plus éminents dans les sciences, qu'on est parvenu à obtenir ce que le cosmographe espagnol essayait vainement. Comme pour se consoler du peu de succès de ses inventions et de ses incessants labeurs, ainsi que de l'insuffisance des méthodes et des instruments dont il avait fait si souvent l'essai, Santa-Cruz comparait quelquefois sa situation à celle de Petrus Apianus, savant justement célèbre, luttant aussi inutilement contre les mêmes difficultés et les mêmes déceptions. En 1560, le roi Philippe, qui, suivant M. de Navarrete, a fait faire tant de progrès à l'histoire et à la géographie de ses vastes domaines, ordonna à Santa-Cruz de composer un ouvrage dans lequel il devait décrire et représenter toutes les îles découvertes jusqu'alors, en indiquant leurs distances respectives et les routes qu'il fallait suivre pour se rendre à chacune d'elles, en donnant en même temps leur histoire et des renseignements sur leurs antiquités. Cet ouvrage, ayant pour titre: ***Islario general del Mundo***, devait être suivi d'une description semblable des continents et comprendre en outre l'histoire générale et particulière de chaque province. L'***Islario general*** terminé par Santa-Cruz n'a jamais été publié. Il est conservé en manuscrit dans la Bibliotheque royale de Madrid. On trouve dans les archives des Indes de Séville quelques brouillons de l'auteur, contenant l'épître dédicatoire à Philippe II, le prologue et l'explication des huit tables dont se compose l'ouvrage. Peu de temps après avoir terminé ce travail, Santa-Cruz, qui jouissait comme historien d'une réputation presque aussi grande que comme cosmographe, fut chargé par le conseil de Castille de donner son avis sur la première partie des ***Annales d'Aragon*** de Geromino Zurita. La critique qu'il fit de ce travail fut trouvée en général trop sévère et trop partiale; aussi le conseil crut-il devoir demander un nouveau rapport à Don Honorato Juan, précepteur du prince Don Carlos et évêque d'Osma, et au docteur Juan Paez de Castro. On ne dit point quelle fut l'opinion de l'évêque d'Osma, mais Castro, et Ambrosio de Morales qu'on leur avait adjoint, tout en rendant hommage aux vastes connaissances de Santa-Cruz en cosmographie et dans l'art de la navigation, se déclarèrent hautement les apologistes et les défenseurs de l'œuvre de Zurita. Ils reprochèrent en même temps à son adversaire de ne pas être très-versé dans l'histoire ancienne de la Castille, ce qui l'avait induit quelquefois en erreur et entraîné dans des contradictions (16). L'exécution de l'acte de transaction et de vente des îles Moluques que l'empereur Charles-Quint avait consenti le 22 avril 1529 en faveur du roi de Portugal Jean III, moyennant le paiement d'une somme de 350,000 ducats d'or (17) ayant fait naître des difficul-

(16) On peut consulter à ce sujet une lettre de Morales à Santa-Cruz, du 20 novembre 1564, dans les *Opusculos de Morales*, t. Ier, p. 303 et suiv.; et *Progresos de la historia de Aragon*, par l'archidiacre Dormer, p. 138.

(17) Herrera, *Historia gener. de los Hechos*, etc., etc., decad IV, cap. x, p. 93. — Navarrete, *Coleccion de los Viajes*, etc., etc., t. IV, Docum., p. 389 et suiv.

tés sur la ligne de délimitation ou de démarcation des possessions des deux royaumes, le roi d'Espagne Philippe II chargea, en 1566, une commission de lui donner son opinion à ce sujet. Santa-Cruz, Pedro de Medina, les frères Andres de Urdaneta et Geronimo de Chavez furent les quatre commissaires nommés par ce prince. Ils lui présentèrent, les 8 et 10 octobre 1566 et les 16 et 17 juillet 1567, huit rapports sur la question de savoir si les îles Philippines, et en particulier celle de Zebû, étaient comprises dans l'acte de cession que l'empereur avait fait en 1529 au roi de Portugal, et si les îles Moluques avec une grande partie des îles Philippines et d'autres terres voisines se trouvaient ou non placées dans la limite et la démarcation de la couronne de Castille. Après avoir exposé, dans le Mémoire qu'il présenta à cette occasion, les torts multipliés que ces différends relativement aux limites portaient à l'exactitude des cartes marines, attendu que, par des motifs d'intérêt privé et national on y diminuait sciemment les degrés de longitude et qu'on y rétrécissait les golfes, Santa-Cruz dit qu'il fondait son opinion sur le routier de Jean de Lisbonne (*Juan de Lisboa*), pilote portugais, avantageusement connu par ses navigations dans les parages de l'Inde. Ayant concouru à la découverte de ces pays, à une époque où ces prétentions et ses rivalités n'existaient pas, Jean de Lisbonne ne pouvait être soupçonné d'avoir altéré les situations géographiques des lieux ; aussi Santa-Cruz invoquait-il son opinion pour justifier la méfiance que lui inspiraient les cartes construites en Portugal depuis 1530. Il avait appris en outre, pendant son séjour dans ce royaume en 1545, que le docteur Pero Nunes, cosmographe du roi de Portugal, avait prescrit aux constructeurs de cartes de faire entrer dans celles qu'ils dresseraient certains golfes se trouvant sur la route de l'Inde, bien qu'ils n'eussent pas dû y être compris. Ils en agissaient ainsi pour toutes les cartes destinées à être vendues au public et à sortir du royaume. Quant à celles que les pilotes portugais emportaient avec eux pour leur usage particulier, ils les recevaient de l'hôtel des Indes établi à Lisbonne, et au retour de leurs voyages ils étaient tenus de les remettre avec les observations qu'ils avaient pu faire pendant leurs navigations. Aussi Santa Cruz, en comparant les cartes qu'il avait achetées pendant son séjour à Lisbonne, qui étaient conformes à celles qu'on donnait aux pilotes portugais, et qui paraissaient dressées sans altérations d'après l'ancien routier, avec une autre carte portugaise des mêmes parages, que le roi avait fait venir de Séville à Madrid, reconnut-il qu'entre le cap Comorin et Malaca, on avait retranché huit degrés et demi sur le golfe de Bengâle, et qu'on avait agi de même pour les îles Moluques. Ces altérations frauduleuses, commises dans la confection des cartes pendant le cours de ce siècle et du suivant, occasionnèrent de graves dommages, et retardèrent grandement les progrès de l'hydrographie. Il est à regretter que M. de Navarrete ne nous fasse pas connaître les résultats produits dans cette circonstance par les travaux de Santa-Cruz et des autres commissaires. Santa-Cruz mourut probablement en 1572, puisque ce fut le 14 octobre de cette année que ses papiers et ses livres furent remis à Juan

Lopez de Velasco, qui lui succéda dans l'emploi de cosmographe en chef. Outre les ouvrages et les cartes déjà cités dans le cours de cette notice, l'inventaire dressé après sa mort en fait connaître plusieurs autres, parmi lesquels on remarque un nouveau *Traité des longitudes et de l'art de la navigation*, différent de celui dont nous avons fait mention. Il paraît résulter de ce qui précède, qu'Alonzo de Santa-Cruz fut le premier qui conçut et traça les cartes des variations magnétiques dont s'occupèrent, un siècle et demi plus tard, quelques savants qui essayèrent de contribuer, par ce moyen, au perfectionnement et à la sécurité de la navigation. Le même cosmographe fit aussi faire des progrès aux méthodes, aujourd'hui si avancées, d'observer la longitude, en appliquant à la navigation celles qu'il jugeait les plus convenables et les plus exactes, en inventant des instruments ingénieux, et en employant des calculs, lesquels, quoique compliqués et inexacts qu'ils nous paraissent maintenant, ne laissent pas d'avoir aplani la voie pour arriver à l'état actuel de perfection auquel on est parvenu. Il résulta également de cette étude continuelle et de ces recherches multipliées, la connaissance de l'imperfection des cartes plates et de la nécessité de dresser des cartes réduites, ainsi que Santa-Cruz y parvint un grand nombre d'années avant Édouard Wright (18) et Gérard Mercator (19), auxquels on attribue généralement cette invention. Dans le chapitre 16 d'un ouvrage intitulé : *Differencias de libros que hay en el universo*, publié en 1540, un écrivain espagnol, Alejo de Venejas, dit, en rappelant les travaux de Lorenzo Padilla, archi-diacre de Ronda, de Florian de Ocampo, et de Pedro de Alcocer, « que Santa-Cruz ne se borna pas au tracé de « la seule Espagne, mais qu'il corrigea les anciennes tables et dressa « des cartes marines au moyen des « latitudes et des routiers. Outre « un grand nombre d'instruments « qu'il a construits pour faire comprendre la cosmographie, il a « fait plusieurs globes, l'un projeté « en surface plane ouvert aux méridiens pour apprécier la proportion entre les surfaces sphériques « et les surfaces planes; un second « ouvert à la ligne équinoxiale, les « pôles restant au centre ; deux « autres coupés aux deux pôles, « l'un dans le sens du méridien de « Ptolémée, et l'autre dans celui « de la ligne de *répartition* entre « les rois de Castille et de Portugal, qui est éloignée de la côte « d'Espagne de six cents lieues. On « lui doit aussi deux autres globes « dont l'un montre la moitié septentrionale dans toute la circonférence « de la ligne équinoxiale; il y a « fait, pour indiquer la moitié inférieure, quatre incisions ou ouvertures, lesquelles, élevées en surface « plane, forment le signe de la croix « autour de ladite ligne; le second « de ces globes diffère du premier en « ce qu'il n'a que deux coupures à « la moitié inferieure, et que, projetées en surface plane avec la ligne « équinoxiale, elles présentent la « figure d'un œuf. Parmi les autres « globes qu'on doit encore à Santa-Cruz, nous en mentionnerons deux, « construits avec les alidades (*las la-*

(18) Édouard Wright, célèbre mathématicien anglais, né vers 1560, mort en 1618 ou 1620.

(19) Gérard Mercator, célèbre geomètre, né à Rupelmonde, en 1512, mort en 1594.

« *minas*) de l'astrolabe ; un autre, qui « renferme tout le globe en surface « plane, et enfin un autre, construit « de façon qu'il contient en dessus « son zodiaque, pour savoir, lorsqu'il « est midi dans un endroit, l'heure « qu'il est dans un autre. Il a corrigé, « en outre, les *cœurs* (20) de Werner « et d'Oronce, et il a construit lui-« même deux *cœurs* plus parfaits que « ceux des auteurs corrigés par lui. » Vanejas, après avoir parlé, au chapitre 29 de son ouvrage, des variations de l'aiguille en différents points du globe, exprime l'opinion que « les cartes marines sont toutes « mal tracées, non par ignorance, « mais parce qu'il a fallu qu'elles « pussent être comprises des marins, « lesquels ne peuvent naviguer sans « *rumbs*, qui sont les vents signalés « par les lignes droites qui existent « sur les cartes. Le point de réunion « de ces rumbs indique la place de « la boussole. Ces rumbs ne se peu-« vent marquer que sur des cartes « plates. Ainsi, lorsque nous di-« sons que dix-sept lieues et demie « correspondent à un degré, cela s'en-« tend sur la ligne équinoxiale ou sur « ses parallèles, quoique ces derniers « aillent en diminuant lorsqu'ils s'en « éloignent, de même que les tranches « de melon se rétrécissent au fur et à « mesure qu'on se rapproche des « extrémités. Ptolémée arrive par « des calculs à déterminer la dé-« croissance des différents cercles ; « mais, comme ce moyen présente de « grandes difficultés, Santa-Cruz « fit, sur la demande de l'empereur, « une carte ouverte par les méridiens « depuis la ligne équinoxiale jus-« qu'aux pôles. En prenant sur cette « carte, avec le compas, la distance « des vides qui existent de méridien « à méridien, on a la distance vraie « de chaque degré en réduisant la « distance qui reste en grandes « lieues. » On reconnaît ici le principe et les éléments de la théorie des cartes réduites dont l'invention n'eut pas à son origine la perfection à laquelle elle a été portée successivement depuis. C'est ainsi que Santa-Cruz ne détermina pas la proportion dans laquelle on devait augmenter les degrés de latitude sur les cartes, suivant que les latitudes étaient plus grandes, et que l'extension des parallèles était plus petite. En résumé, il ne savait pas que cette proportion était celle du rayon au co-sinus de la latitude, comme on l'a déterminé depuis. « Les anciens philosophes, a dit « un écrivain célèbre (21), eurent le « défaut de spéculer beaucoup et « d'observer peu ; de se donner in-« finiment de peine pour rechercher « les causes sans vérifier auparavant « les faits. De là provinrent tant de « suppositions et si peu de décou-« vertes, tant d'erreurs mêlées à un « petit nombre de vérités. » Santa-Cruz suivit une marche opposée, ainsi que l'ont fait plusieurs des savants et des philosophes modernes. Il examina par lui-même, dans ses voyages, la nature des variations magnétiques ; il réunit à ses propres observations celles d'autres habiles navigateurs, tels que l'étaient à cette époque les

(20) On appelait cœurs (*corazones*) les cartes géographiques triangulaires, dans lesquelles on formait la base sur un arc de l'équateur, entre deux méridiens déterminés, lesquels allant en se rapprochant, leurs distances respectives diminuaient, ou leurs latitudes croissaient jusqu'à la réunion au pôle.

(21) Andrès. *Dell' origine, de' progressi e dello stato attuale d'ogni letteratura* ; t. VIII, liv. II, chap. 2, p. 480, de la traduction espagnole qui porte pour titre : *Historia de toda la literatura*.

Portugais, et, à force de méditer et de comparer les différences de leurs directions en divers points du globe, il inventa les cartes magnétiques, qu'on reproduisit avec succès, plus de deux siècles plus tard, dans l'Europe civilisée, et il s'efforça de faire des applications de ce phénomène à la solution du problème de la longitude. Il ne paraît pas que Santa-Cruz ait jamais eu le titre d'historiographe, ainsi que l'ont pensé quelques personnes, et quoiqu'il soit l'auteur de plusieurs ouvrages historiques; il était au surplus infiniment plus instruit en cosmographie et dans l'art nautique qu'en histoire. Don Martin Fernandez de Navarrete, dont l'Espagne regrette la perte récente, a publié dans l'*Apendice del Estado de la Armada* pour 1834, une notice biographique sur Santa-Cruz qui a été depuis tirée à part (22). Nous y avons puisé tous les détails que nous donnons ici sur ce cosmographe. D—z—s.

SANTARELLI (Antoine), en latin *Sanctarellus*, vit le jour en 1569 à Adria, dans la république de Venise, aujourd'hui royaume Lombard-Vénitien. Il entra dans la société de Jésus, professa pendant long-temps les belles-lettres et la théologie à Rome, et y mourut en 1649. La publication d'un livre, qui est devenu fort rare, ayant été supprimé presque partout, a attaché au nom de ce jésuite une certaine célébrité. Il est intitulé : *Tractatus de hæresi, schismate, apostasia et sollicitatione in sacramento pœnitentiæ, et de potestate romani pontificis in his delictis puniendis*, Rome (*apud hæredem Barth. Zanetti*), 1625, in-4° de 26 feuillets non chiffrés, tant au commencement qu'à la fin du vol., et de 644 pages. Dès que ce livre, approuvé par le général de l'ordre et dédié au cardinal de Savoie, parut en France, il excita contre les jésuites un violent orage. Déféré en même temps au parlement et à la Sorbonne, il fut supprimé par un arrêt de la cour souveraine du 13 mars 1626, et condamné à être lacéré et brûlé par la main du bourreau, comme contraire aux lois du royaume, attentatoire à l'autorité du roi et aux libertés de l'Église gallicane. Santarelli y avançait que le pape peut déposer les rois, les punir de peines temporelles et dispenser, pour de justes causes, les sujets du serment de fidélité. Les jésuites de France désavouèrent ces doctrines de leur confrère par un formulaire qu'on leur dicta et que ceux de Paris signèrent le 16 mars, même année 1626. Les facultés de théologie de Caen, de Toulouse, de Valence, de Bordeaux, de Reims, de Bourges et d'Orléans, imitèrent la Sorbonne, et, comme elle, censurèrent le traité de Santarelli et en ordonnèrent la suppression. Leurs différents actes furent recueillis par le docteur Edmond Richer, qui les fit imprimer, avec une relation, à Paris, en 1629, in-4°. Voyez, au sujet de cette affaire qui fit alors beaucoup de bruit, la note dont Guill.-

(22) Cette notice a pour titre : *Noticia biografica y literaria del cosmografo Alonso de Santa Cruz*. Quoique plusieurs des assertions de M. de Navarrete et la description qu'il fait dans cette notice de quelques-uns des moyens employés par Santa-Cruz pour trouver la longitude paraissent presque incompréhensibles, nous n'avons pas cru devoir les passer sous silence par respect pour la mémoire du savant espagnol. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas donné quelques extraits du manuscrit de Santa-Cruz qui auraient pu faire juger du mérite de ce cosmographe mieux que tout ce qu'il a dit de ses méthodes, parce qu'on peut soupçonner qu'il se soit un peu laissé influencer par la connaissance des méthodes nouvelles.

Franç. de Bure a accompagné le titre du *Tractatus de hæresi*, sous le n° 956 de sa *Bibliographie instructive*. Peignot a reproduit et complété cette note à la page 114 du t. II de son *Dictionnaire des livres condamnés au feu*. Voyez également le t. Ier de l'*Histoire ecclésiastique* de Dupin, et le t. II de la *Collectio judiciorum de novis erroribus*, etc., de l'évêque de Tulle, d'Argentré. Il est bon de lire aussi les *Mémoires ecclésiastiques* du P. d'Avrigny, année 1626, et la *Vie du P. Coton* par le P. d'Orléans. Un anonyme a réfuté le livre du jésuite vénitien par un *Libre discours contre la grandeur et puissance temporelle des papes, pour la défense du roi très-chrestien, et des libertés de l'Église gallicane*, etc., imprimé sans indication de ville et sans date. (Catalogue de Gaigoat, n° 707.) Raoul Boutrays (*voy.* ce nom, V, 407), a aussi opposé au *Tractatus de hæresi* l'écrit suivant : *Gallicinium in aliquot falsas damnatasque Ant. Santarelli assertiones, pro rege christianissimo*, Paris, 1626, in-8° de 135 pages. Santarelli a écrit plusieurs autres ouvrages en italien, notamment un *Traité du jubilé de l'année sainte et des autres jubilés*, Rome, 1624, 1625, in-12; traduit en français par Mathieu de Saint-Jean (masque de Jean de La Place), Paris, 1626, in-12 (Barbier, *Dict. des anonymes*, n° 18285). Il en a aussi paru une traduction latine à Mayence en 1626 (voy. *Bibl. soc. Jesu*). B—L—U.

SANTARELLI (Jean-Antoine), graveur, naquit en 1759, à Manopello, dans les Abruzzes, d'une famille pauvre et obscure. Placé d'abord chez un peintre de Chieti, il goûtait fort peu les leçons de son maître, et s'échappait souvent de l'atelier pour se rendre à une poterie voisine, où il s'amusait à faire des statuettes en terre cuite. Ses ébauches attirèrent l'attention des religieuses de l'endroit, qui lui demandèrent un *Christ mort*, et il l'exécuta avec un véritable talent. Sur ces entrefaites, un médecin du lieu lui ayant montré un camée monté sur un anneau, Santarelli fut émerveillé de tant de travail dans un si petit espace, et il désira vivement apprendre l'art de graver sur pierre. Mais à Chieti, personne ne pouvait le lui enseigner ; et, bien que dépourvu de toutes ressources, Santarelli n'hésita point à prendre la route de Rome. Là, sans guide, sans soutien, sans conseil, il surprend en peu de temps le secret de l'art qui l'a passionné ; il fabrique lui-même les instruments nécessaires, et grave une tête sur une pierre à fusil, la vend, et avec le prix il achète une pierre moins commune, y sculpte une autre tête, puis l'envoie au célèbre graveur Jean Pikler, qui admire le travail et veut en connaître l'auteur. Cet artiste le prit dans son atelier, et l'on assure qu'il a souvent signé les œuvres de son élève. Santarelli quitta Pikler au bout de quelques années, et ouvrit lui-même un atelier qui devint bientôt célèbre. C'est à lui que les graveurs doivent le perfectionnement de leur principal outil. Après un séjour de dix-huit ans à Rome, Santarelli se rendit en 1797 à Florence, et fut nommé immédiatement professeur à l'académie des beaux-arts ; puis, à l'époque de la domination française, il fut chargé d'enseigner l'art de graver les camées. Il exerça ces fonctions jusqu'en 1821, époque où il eut une attaque d'épilepsie qui lui affaiblit considérablement la vue, et l'obligea de renoncer au professorat. Santarelli mourut le 30 mai 1826. Il

avait été fait chevalier de l'ordre de la Réunion par Napoléon, et membre de la Légion-d'Honneur par Louis XVIII. Parmi les académies qui se l'étaient associé, nous nommerons celles de Berlin, de Vienne, et de Saint-Luc, à Rome. Cet artiste a laissé un grand nombre d'ouvrages; nous nous bornerons à citer les portraits de Dante, Pétrarque, Boccace, Michel-Ange et Machiavel, qui se trouvent au musée du Louvre. Ses médailles les plus remarquables sont celles qui ont pour sujets Michel-Ange, la duchesse de Parme actuelle, et Élisa Baciocchi, sœur de Napoléon. Santarelli s'était marié deux fois, et eut quatre fils de son second mariage. L'aîné s'est livré à l'étude de la sculpture, et a déjà acquis quelque renom. A—y.

SANTA-ROSA (le comte SANCTORRE de), l'un des principaux instigateurs de la révolution piémontaise en 1821, et celui qui en est regardé comme le chef, naquit le 18 oct. 1783, à Savigliano, d'une famille peu riche et récemment anoblie. Il avait dix ans quand il fut amené à l'armée par son père, qui était colonel du régiment de Sardaigne et qui fut tué à la bataille de Mondovi. Nommé officier, il se distingua dans quelques rencontres; mais les victoires de Bonaparte ayant soumis rapidement toute la Haute-Italie et transformé en républiques la Lombardie et le Piémont, il renonça à la carrière des armes et reprit le cours de ses études interrompues par les événements politiques. Les idées qui prévalaient alors n'avaient point encore ses sympathies, et ce fut sans doute avec regret qu'il vit son pays, auquel le conquérant avait d'abord laissé quelque indépendance, se transformer en départements français à la suite d'une seconde invasion. Cependant, il s'habitua peu à peu à ce régime, qui d'ailleurs semblait devoir se prolonger indéfiniment, et dès 1807 il acceptait les fonctions de maire dans sa ville natale. Quelques années plus tard il épousa une fille du comte Vial-Derossi, jeune personne douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, mais dont la dot n'était pas proportionnée à l'illustration de son nom, en sorte que Santa-Rosa, pour pouvoir tenir un état de maison convenable à l'alliance qu'il venait de contracter, fut obligé de solliciter un emploi dans l'administration française. Sa demande fut promptement accueillie, et on le nomma (1812), sous-préfet à La Spezia. Ce fut là que la Restauration le trouva en 1814. Il vit alors avec une joie sincère le retour de ses anciens souverains, et quand Napoléon, en s'échappant de l'île d'Elbe, menaça de nouveau l'Europe d'une conflagration générale, Santa-Rosa offrit au roi le service de son épée, et entra avec le grade de capitaine dans les grenadiers de la garde. Il espérait sans doute que l'occasion de montrer sa bravoure ne se ferait pas attendre; car s'il haïssait la vie oiseuse de garnison, il était parfaitement à sa place dans le tumulte des camps, où la force de sa constitution, l'extérieur de sa personne et la nature de son esprit semblaient l'appeler au commandement. Ses prévisions furent trompées; car, cette fois, ce n'était pas dans les riantes plaines de l'Italie, mais sous le ciel brumeux de la Belgique, que le hasard des combats allait décider des destinées de l'Europe, et la campagne de 1815 ne fut guère pour les troupes sardes qu'une suite de marches et de con-

tre-marches. Santa-Rosa renonça au service actif en même temps qu'à l'espoir de combattre, et il quitta son régiment pour entrer dans l'administration militaire. Un emploi important lui fut donné au ministère de la guerre, où son savoir lui promettait un avancement rapide. Trop heureux s'il avait voulu concentrer ses puissantes facultés dans le soin des affaires qui lui étaient confiées, au lieu de les user à la poursuite d'un rêve ! Trop heureux si, à la considération que méritent de loyaux et utiles services, il n'avait préféré une gloire éphémère et stérile ! Sans les commotions politiques de 1821, auxquelles Santa-Rosa prit tant de part, le gouvernement piémontais ne se serait pas arrêté, pendant dix ans, dans la voie des sages réformes, des prudentes concessions à l'esprit public, et tant d'hommes remarquables par l'intelligence et surtout par le caractère n'auraient pas été contraints de consumer, loin de leur pays, une vie errante et malheureuse. Préparé au rôle qu'il allait jouer par des études fortes, mais incohérentes du reste, ainsi qu'il l'a depuis avoué, Santa-Rosa se lia avec les partisans les plus passionnés du gouvernement constitutionnel, et comme il était doué d'un esprit supérieur et de beaucoup d'énergie, il finit par les dominer tous et devint l'âme du mouvement qui se préparait. Autour de lui se groupaient le marquis de Saint-Marsan, colonel, aide-de-camp du roi ; le chevalier Provana de Collegno, officier d'artillerie, écuyer du prince de Carignan; et le comte de Lisio, capitaine des chevau-légers. Tous pleins de feu et d'enthousiasme, ils recrutaient chaque jour de nouveaux prosélytes dans l'armée et même à la cour. Les sociétés secrètes faisaient le reste. Déjà ils comptaient parmi leurs adhérents des personnages très-puissants. Mais l'adhésion de trois surtout était importante et presque nécessaire à la réussite de leurs desseins. L'un était le prince de la Cisterna, qui jouissait de toute l'influence que donne une grande fortune jointe à de solides qualités personnelles ; ses opinions étaient assez connues, assez publiquement avouées pour qu'on pût être certain de son concours. Il n'en était pas de même des deux autres, le général Gifflenga et le prince de Carignan. Celui-là, bien qu'élevé à l'école de l'empire, où il n'avait guère pu s'inspirer des idées libérales, y inclinait cependant, mais il était trop habile, trop prudent, pour se jeter tête baissée dans une entreprise hasardeuse. Il ne donna son aveu que conditionnellement, et au moment d'agir, il se retira tout-à-fait. Quant au prince, qui était, après le frère du roi, l'héritier présomptif de la couronne, et avait à peine 20 ans, ce fut le chevalier Provana de Collegno qui se chargea de le gagner à la cause libérale. Le vœu principal des conspirateurs était de soustraire l'Italie à la domination autrichienne; et, s'ils désiraient un gouvernement représentatif, c'était moins pour lui-même que comme un instrument qui devait servir plus tard à l'indépendance de l'Italie. Sur ces entrefaites, la constitution espagnole avait été proclamée à Naples, et le mouvement s'était étendu si rapidement dans tout le royaume que le nouveau régime s'y trouva installé presque sans contradiction et comme par enchantement. Peuple, armée, bourgeoisie, noblesse, clergé, tous paraissaient satisfaits du changement, et il n'y eut

pas jusqu'au roi Ferdinand qui ne s'associât, du moins en apparence, à la joie générale. Mais elle fut de courte durée. La politique qui dominait alors en Europe ne voulait pas qu'il s'y établît d'autres gouvernements constitutionnels. L'Autriche surtout avait intérêt à empêcher que cela n'eût lieu en Italie. Elle savait bien que Naples et le Piémont, une fois soustraits à l'autorité absolue de leurs souverains respectifs, échapperaient non-seulement à son influence, mais deviendraient de redoutables ennemis, et qu'elle perdrait tôt ou tard ses riches possessions dans le nord de la Péninsule. L'intervention fut donc résolue, et une armée autrichienne de trente mille hommes se dirigea vers les Abruzzes. Les libéraux piémontais pensèrent qu'il était enfin temps de se prononcer, soit pour donner aux Napolitains le courage de résister, soit pour aggraver les embarras du cabinet de Vienne, qui serait ainsi menacé d'une guerre avec toute l'Italie. Il fut décidé, entre Santa-Rosa et les autres meneurs, que le mouvement éclaterait simultanément le 10 mars 1821 dans toutes les villes du Piémont où il y avait garnison. C'était donc une révolution militaire; car les chefs connaissaient assez le pays pour n'avoir rien à espérer de ce qu'on appelle le peuple. Par des raisons particulières, ils voulurent ensuite ajourner leur entreprise, mais leurs ordres furent mal exécutés, et au jour fixé plusieurs garnisons se déclarèrent. En apprenant, le 10, que la garnison de Fossan s'était mise en marche et que celle de Turin avait reçu l'ordre de prendre les armes, Santa-Rosa et Lisio partirent à franc étrier pour Pignerol, et parcoururent Fossan, Carmagnole et Asti, trouvant partout le mouvement déjà commencé ou près de l'être. Ils distribuèrent alors une déclaration datée de Carmagnole, où ils disaient que leur but était de soustraire le roi à la funeste influence de l'Autriche, de le mettre en état de suivre l'inspiration de son cœur vraiment italien, et de fournir au peuple le moyen de faire connaître ses vœux au souverain; que si l'on s'éloignait un moment des règles ordinaires de la subordination militaire, ce n'était qu'à la suite d'une triste nécessité; que d'ailleurs on ne faisait que suivre l'exemple de l'armée prussienne qui en 1813 sauva l'Allemagne par la guerre qu'elle fit à son oppresseur. Des protestations de dévouement et de fidélité à la personne du roi terminaient le manifeste. Santa-Rosa et Lisio arrivèrent le 12 mars à Alexandrie, où leurs agents avaient eu un plein succès. Ils avaient été rejoints la veille à Asti par Saint-Marsan, qui était parti de Turin en même temps qu'eux, pour se rendre à Verceil où son régiment tenait garnison, mais qui, prévenu par le comte de Sambuy, colonel en premier, avait été forcé de rebrousser chemin. A Alexandrie, les conspirateurs s'organisèrent immédiatement et se distribuèrent leurs rôles. Ansaldi, lieutenant-colonel de la brigade de Savoie, et l'un des plus ardents promoteurs du mouvement, fut nommé gouverneur de la division, et Santa-Rosa commandant de la ville et de la garde nationale, qui n'existait pas encore. Cependant les évènements de la province avaient mis la capitale en émoi et faisaient fermenter toutes les têtes. Il s'y forma de nombreux rassemblements d'où ne partaient d'abord que des cris confus, lorsqu'une voix plus hardie cria : *Vive la constitu-*

tion espagnole! et ce cri fut à l'instant répété en chœur par mille autres voix. L'autorité voulut alors intervenir; mais elle fut mal secondée et vit tourner contre elle ceux même qui devaient l'appuyer. Dans cette crise, le bon roi Victor-Emmanuel, qui ne voulait ni faire couler le sang, ni satisfaire à des exigences bruyamment manifestées, fit publier une proclamation dans laquelle il cherchait à calmer l'effervescence de l'armée, en offrant une amnistie sans réserve aux troupes qui rentreraient dans l'obéissance, et de plus une augmentation de paie assez considérable. Malgré cela, les troubles allaient toujours croissant, et le roi placé entre l'alternative de manquer à ses engagements envers l'Autriche, ou de résister à l'insurrection triomphante, n'eut pas la force de se décider; il abdiqua dans la nuit du 13 mars, et partit pour Nice, après avoir nommé le prince de Carignan régent du royaume, en l'absence de son frère, le duc de Genevois, à qui la couronne était dévolue, et qui se trouvait alors à Modène. Le régent manifesta hautement son intention d'attendre les ordres du nouveau roi avant de prendre aucune mesure décisive; mais pressé par les gens qui l'entouraient, entraîné peut-être par les démonstrations populaires qui se renouvelaient à chaque instant devant son palais, où des hommes ignorant, pour la plupart, la valeur de ces mots, criaient à tue-tête : *Vive la constitution espagnole!* il assembla les anciens ministres du roi avec plusieurs autres personnages, prit leur avis, et le 14 cette constitution fut proclamée. Un nouveau ministère fut constitué le même jour : il comprenait le chevalier Dal Pozzo, pour l'intérieur; le chevalier de Villamarina, pour la guerre et la marine; l'avocat Gubernatis, pour les finances; le chevalier Saüli, pour les affaires étrangères. Mais M. de Villamarina ayant au bout de peu de jours donné sa démission, Santa-Rosa fut appelé à le remplacer. Celui-ci s'était hâté, après l'abdication du roi, de revenir à Turin, et il avait vivement insisté auprès du régent pour faire proclamer la constitution et déclarer la guerre à l'Autriche. On devine par conséquent avec quelles dispositions il arrivait au pouvoir, qu'il devait bientôt concentrer tout entier dans ses mains; car dès le lendemain (21 mars), le prince de Carignan, obéissant aux ordres que le nouveau roi avait consignés dans une proclamation datée du 16 mars, renonça aux fonctions de régent, quitta la capitale avec toutes les troupes qu'il put emmener, et prit la route de Novare. La nouvelle de ce départ fut à peine connue, que le public se livra au découragement, et que la plus grande partie des membres de la junte demandèrent leur démission. Ainsi ce gouvernement qui n'avait de constitutionnel que le nom, et qui ne faisait que de naître, était déjà sur le point de se dissoudre, et aurait dès lors disparu tout à fait si le chevalier Dal Pozzo et Santa-Rosa n'avaient habilement fait valoir auprès de la junte la crainte de tomber dans l'anarchie, crainte chimérique, du reste, mais que les ministres mettaient en avant pour apaiser les consciences timorées de certains membres, et donner au parti qu'ils allaient prendre une apparence de légalité. Les conseillers privés du prince et une députation du corps municipal furent appelés au sein de l'assemblée qui fut tenue par la junte le 22 mars; mais les premiers refu-

sèrent de participer aux délibérations, et se retirèrent ; les autres assistèrent à la séance, et approuvèrent la résolution de retenir les rênes du gouvernement jusqu'à la réception de nouveaux ordres du roi ou du régent. Le ministre de la guerre se serait opposé à cette restriction, qui ne lui semblait pas conforme aux principes constitutionnels, s'il avait cru possible de tenir à Turin. A l'exception de la citadelle, le gouvernement n'y avait aucune force sur laquelle il pût compter ; aussi Santa-Rosa était-il décidé à le transférer à Alexandrie, quand les nouvelles venues de Novare le firent changer d'avis. Le régiment des dragons de la reine ayant quitté l'armée réunie dans cette ville aux cris de *Vive la constitution!* ce mouvement releva les espérances du ministre ; il contremanda les ordres de départ, et rédigea un ordre du jour dans lequel il s'efforçait d'abord de persuader qu'il était une autorité légitimement constituée, puis il ajoutait : « Une déclaration signée par le « roi Charles-Félix a paru en Piémont ; mais un roi piémontais, au « milieu des Autrichiens, nos inévi-« tables ennemis, est un roi captif : « rien de ce qu'il dit ne peut ni ne « doit être regardé comme venant de « lui. Qu'il nous parle sur un sol « libre, et nous lui prouverons alors « que nous sommes ses enfants. » Il finissait par une chaude allocution à l'armée pour l'engager à l'union et l'exciter contre l'Autriche. Cet ordre du jour, communiqué à la junte par Santa-Rosa, fut loin d'être approuvé. Un membre lui fit même remarquer que la raison donnée pour résister aux injonctions de Charles-Félix n'était qu'un sophisme ; mais le ministre n'y voulut rien changer. Il ne se borna pas aux paroles ; il expédia sur-le-champ des courriers afin de mettre les troupes en mouvement sur tous les points du royaume. Cinq bataillons de la garnison de Gênes, trois de celle de Nice et de Savone, trois de celle de Savoie, reçurent l'ordre de se rendre à Alexandrie à doubles étapes. Il fut ordonné au général Bellotti de prendre le commandement de la division de Novare, sur la nouvelle de la défection du général comte de La Tour. Le général Ciravegna eut l'ordre d'appuyer de ses forces et de son influence le général Bellotti, et de prendre le commandement du corps de troupes de Novare. Le général Bussolino fut envoyé à Verceil pour coordonner ses opérations avec celles d'Ansaldi, qui avait déterminé le *pronunciamento* d'Alexandrie. L'ensemble de toutes ces dispositions montre assez que le dessein de Santa-Rosa était de réunir promptement toutes les forces disponibles à la frontière de Lombardie pour prendre l'initiative de la guerre contre l'Autriche. Mais ses ordres ne furent pas tous exécutés, et quelques-uns des hommes qu'il avait chargés des principaux commandements déclinèrent ce dangereux honneur, en sorte que l'armée se trouva tout-à-fait dépourvue de chefs capables et expérimentés dans la lutte inégale à laquelle on voulait l'exposer. Aux nouvelles des défections se joignirent celles de Naples, encore plus désastreuses, en sorte que, sans la fermeté de Santa-Rosa, le soi-disant gouvernement de Turin se serait évanoui ; mais lui ne perdit point courage, et tandis que Dal Pozzo négociait avec le chargé d'affaires de Russie pour obtenir l'intervention officieuse de l'empereur Alexandre, il continuait les prépara-

tifs de guerre. En vain le comte de La Tour, agissant au nom de Charles-Félix, lui adressa-t-il, avec la proclamation du 16 mars, l'ordre formel de quitter son porte-feuille et de le remettre au chevalier de l'Escarène, adjudant-général et premier officier des bureaux sous le dernier ministère de Victor-Emmanuel; Santa-Rosa resta sourd à cette injonction, et ne craignit pas de se mettre ainsi en rébellion ouverte envers son légitime souverain. Sa conduite était d'autant plus imprudente qu'un grand nombre de fonctionnaires, aussitôt après le manifeste du prince, s'étaient empressés de rentrer dans le devoir et refusèrent tout concours à l'autorité révolutionnaire. D'ailleurs celle-ci n'avait réussi à se faire reconnaître que dans quelques provinces; les divisions de Coni et de Nice, ainsi que toute la Savoie, grâce à la fermeté des chefs qui y commandaient, n'avaient pris aucune part au mouvement. Les moyens de résistance dont Santa-Rosa pouvait disposer étaient donc fort restreints; mais plein de foi dans la cause qu'il défendait, et soutenu par l'énergie de son organisation, il voulut tenir tête à l'orage, et ne recula pas au moment du combat. Il ne pouvait cependant opposer que cinq ou six mille hommes au corps autrichien qui, commandé par le comte de Bubna, avançait à grands pas sur Novare, où s'étaient aussi réunies, sous les ordres du comte de La Tour, les fractions de l'armée piémontaise restées fidèles, et dont le nombre égalait au moins celui des révolutionnaires. Ceux-ci devaient être commandés par le général français Guillaume de Vaudoncourt, qu'on avait appelé de Suisse, mais qui, n'ayant pas encore eu le temps d'arriver, fut remplacé par un autre officier de l'empire, le colonel Regis, qui avait joué un des rôles les plus actifs dans la révolution. Le 8 avril, les deux partis se rencontrèrent sous les murs de Novare, et l'action s'engagea; mais ce fut moins une bataille qu'une escarmouche, car les soldats constitutionnels se débandèrent après quelques coups de feu, et l'armée austro-sarde put se diriger sans obstacle sur la capitale pour y déposer la junte et rétablir l'ancien gouvernement. Ainsi tout était perdu, et cependant Santa-Rosa ne désespéra point encore. A la nouvelle du désastre de Novare, il résolut de se retirer à Gênes, avec ce qui restait de troupes dévouées, et d'y organiser la résistance. Il partit dans la matinée du 9 avril, et fut rejoint à Acqui par Saint-Marsan, Collegno et Lisio, qui avaient pris part au combat de la veille, et qui avaient été entraînés par leurs soldats en fuite. Tous suivirent la route de Gênes; mais, arrivés dans cette ville, ils la trouvèrent en pleine contre-révolution. Ils ne furent cependant point inquiétés, et l'on favorisa même leur évasion. Munis d'abondants secours, Santa-Rosa et ses compagnons d'infortune s'embarquèrent sur un bâtiment qu'on mit à leur disposition, et firent voile pour Barcelone. Ils échappèrent ainsi à la sentence de mort qui fut portée contre eux, et ils ne furent pendus qu'en effigie. Au reste, le gouvernement royal se montra fort modéré après la victoire. Quelques exécutions seulement eurent lieu, et pour ne pas être obligé de sévir, on favorisa la fuite d'un grand nombre de personnes compromises. Nous avons même entendu raconter que le roi Charles-Félix ordonna de mettre en liberté un proscrit qui avait eu la maladresse

de se laisser prendre. Santa-Rosa ne s'arrêta que peu de jours en Espagne, et prit incognito la route de Paris, où il se cacha sous le nom de Conti, et publia son *Histoire de la révolution piémontaise*. Ce livre étant tombé entre les mains de M. Cousin, lui inspira le désir d'en connaître l'auteur. Voici comment ce célèbre philosophe a raconté l'origine de ses relations avec le révolutionnaire piémontais. « La lecture de ce livre, écrivit-il dans un article rempli du plus vif intérêt, et publié en mars 1840 par la *Revue des deux Mondes*, me frappa vivement, et pendant quelques jours je répétais à tous mes amis: Messieurs, il y avait un homme à Turin! Mon admiration redoubla quand on m'apprit que le héros de ce livre en était aussi l'auteur. Je ne pus me défendre d'un sentiment de respect en voyant dans le défenseur d'une révolution malheureuse, cette absence de tout esprit de parti, cette loyauté magnanime qui rend justice à toutes les intentions, et dans les douleurs les plus poignantes de l'exil ne laisse percer ni récriminations injustes, ni amers ressentiments. L'enthousiasme pour une noble cause porté jusqu'au dernier sacrifice, et en même temps une modération pleine de dignité, sans parler du rare talent marqué à toutes les pages de cet écrit, composaient à mes yeux un de ces beaux caractères une fois plus intéressants pour moi que les deux révolutions de Naples et de Piémont. Cet idéal que j'avais tant rêvé semblait se présenter à moi dans M. de Santa-Rosa. On me dit qu'il était à Paris; je voulus le connaître, et un de mes amis d'Italie me l'amena un matin. Je venais de cracher du sang, et les premières paroles que je lui dis furent celles-ci : Monsieur, vous êtes le seul homme que, dans mon état, je désire encore connaître! Combien de fois, depuis, nous sommes-nous rappelé cette première entrevue, moi mourant, lui condamné à mort, caché sous un nom étranger, sans ressources et presque sans pain. Notre longue conversation, dont il fit tous les frais, m'ayant laissé ému et très-faible, le soir, il revint savoir de mes nouvelles, puis il revint le lendemain, puis le lendemain encore, et au bout de quelques jours, nous étions l'un pour l'autre comme si nous avions passé notre vie ensemble. Il était logé tout près de moi, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, vis-à-vis la rue Racine, dans une chambre garnie bien près des toits, avec un de ses amis de Turin, qui, sans avoir pris aucune part à la révolution et sans être compromis, avait quitté volontairement son pays pour le suivre. Quel est donc cet homme pour lequel on préfère l'exil aux douceurs de la patrie et de la famille? Il est impossible d'exprimer le charme de son commerce. Ce charme était pour moi dans l'union de la force et de la bonté. Je le voyais toujours prêt, à la moindre lueur d'espérance, à s'engager dans les entreprises les plus périlleuses, et je le sentais heureux de passer obscurément sa vie à soigner un ami souffrant. Depuis la fin d'octobre 1821 jusqu'au 1er janvier 1822, nous vécûmes ensemble dans la plus douce et la plus profonde intimité. Pendant tout le jour, jusqu'à cinq ou six heures du soir, il restait dans sa petite chambre, occupé à lire et aussi à préparer un ouvrage sur les gouvernements constitutionnels au XIXe siècle. Après son dîner, et la nuit venue, il sortait de sa cel-

lule, gagnait la rue d'Euler, où je demeurais, et passait la soirée avec moi, jusqu'à onze heures ou minuit. Santa-Rosa avait la passion de la conversation, et il causait à merveille; mais j'étais si languissant et si faible, que je ne pouvais supporter l'énergie de sa parole. Elle me donnait la fièvre et une excitation nerveuse qui se terminait par des abattements et presque des défaillances. Alors l'homme énergique, à la voix ardente, faisait place à la créature la plus affectueuse. Combien de nuits n'a-t-il pas passées au chevet de mon lit! Dès que j'étais mieux, il se jetait tout habillé sur un sofa, et malgré ses chagrins, avec sa bonne conscience et une santé incomparable, il s'endormait en quelques minutes jusqu'à la pointe du jour. » A l'avénement du ministère de MM. de Corbière et de Villèle, la police reçut l'ordre de veiller avec plus de rigueur sur les réfugiés politiques, et M. Cousin, craignant avec raison que Santa-Rosa ne fût inquiété, lui ménagea une retraite à Auteuil, chez un de ses amis, M. Viguier. Ils s'y établirent tous deux, et y passèrent les premiers mois de 1822, occupés, l'un à traduire Platon, l'autre à étudier les gouvernements constitutionnels. Ils ne recevaient presque aucune visite, et ne quittaient même pas l'enceinte du jardin. Cela dura tant que M. Cousin put rester à Auteuil; mais celui-ci ayant été obligé de venir passer quelques jours à Paris pour des soins que sa santé réclamait, Santa-Rosa, impatient de le revoir, sortit de sa retraite et fit une visite à son ami. En le quittant, il eut l'imprudence d'entrer dans un café pour y lire les journaux; à peine était-il dehors, qu'il fut assailli par sept ou huit agents de police, terrassé, conduit à la Préfecture et jeté en prison. Il paraît qu'il avait été reconnu à la barrière, où il était signalé depuis long-temps. Dans la nuit même de son arrestation, il fut interrogé par le préfet de police, M. Delavau. Il avoua avoir pris un passe-port suisse sous un faux nom, expliqua ce fait par la crainte d'être livré au gouvernement sarde, et se défendit avec énergie contre l'imputation d'être de connivence avec les hommes qui conspiraient alors en France. Il nomma M. Cousin comme le seul homme qu'il connût à Paris. Cela suffit pour qu'on ordonnât chez l'ex-professeur une visite qui n'eut aucun résultat. Il en fut de même de l'instruction, confiée aux soins de M. Debelleyme, en sorte qu'au bout de deux mois de détention dans une des chambres de la salle Saint-Martin, une ordonnance de non-lieu fut prononcée. Cependant, Santa-Rosa n'obtint pas immédiatement sa liberté. Il y eut une première opposition de la part de la police. Il fallut que la cour royale intervînt, et prononçât formellement la mise en liberté. M. de Corbière s'opposa encore à l'exécution de ce second jugement, et, par un arrêté ministériel, il décida que Santa-Rosa et quelques-uns de ses compatriotes, arrêtés comme lui, seraient relégués en province, et mis sous la surveillance de la police. Alençon fut la résidence assignée à Santa-Rosa. Il eut beau protester, et demander ou des passe-ports pour l'Angleterre, ou l'autorisation de rester à Paris; il ne reçut aucune réponse, et il ne fut extrait de sa prison que pour être dirigé au lieu de sa destination, sous la surveillance d'un gendarme. Il se consola de l'éloi-

gnement de son ami par une active correspondance qui a été publiée dans le numéro de la *Revue des deux Mondes* dont nous avons parlé. M. Cousin alla même passer quelques jours avec lui à Alençon, et ils y resserrèrent les liens d'une amitié qui était déjà indissoluble. Cependant, Santa-Rosa n'était rien moins que rassuré sur l'avenir, et le petit nombre d'amis qu'il avait laissés à Paris lui donnaient quelquefois des nouvelles fort inquiétantes. Le colonel Fabvier entre autres lui écrivit pour l'engager à se sauver en Angleterre, et lui en offrir les moyens. Mais cela répugnait à Santa-Rosa, et il aima mieux courir les chances d'un second emprisonnement et peut-être d'une extradition. Cependant, les journaux de l'opposition avaient attiré l'attention publique sur les mesures dont Santa-Rosa et ses compagnons d'infortune étaient l'objet, et un député (Stan. de Girardin) interpella vivement M. de Corbière à ce sujet. Celui-ci répondit que les réfugiés, loin de se plaindre, étaient reconnaissants de la conduite du gouvernement français à leur égard, assertion contre laquelle Santa-Rosa protesta immédiatement dans une longue et chaleureuse lettre, à l'adresse du ministre, et qui fut insérée dans le *Constitutionnel* du 18 août 1822. Elle irrita le pouvoir contre lui, et, peu de jours après, on le faisait transférer à Bourges, où le préfet lui proposa bientôt, au nom de M. de Corbière, de lui délivrer des passeports pour l'Angleterre. Las de toutes ces tracasseries, il consentit au voyage, bien qu'il lui en coûtât beaucoup de quitter un pays où il avait des amis dévoués. Il partit de Bourges, le 2 oct., traversa Paris, où le gendarme qui l'accompagnait lui permit d'aller voir M. Cousin; puis il se rendit à Calais, et s'embarqua pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, et se trouvant sans ressources, il fit des efforts inouïs pour se créer une position. Les lettres qu'il adressa à ses amis pendant les deux ans qu'il séjourna en Angleterre sont empreintes, tantôt de l'exaltation que lui donnait la force de son caractère, tantôt du profond abattement où le jetait parfois la conscience de sa misère. Il luttait contre une pauvreté toujours croissante; car ses biens, d'après les lois piémontaises, avaient été confisqués, et les secours que sa femme, chargée de trois enfants, pouvait lui envoyer étaient insuffisants. Il donnait des leçons d'italien, et fournissait quelques articles à des journaux, entre autres à la *Revue de Westminster*; mais ce double travail était peu rétribué, et il fut à la fin obligé de quitter Londres et de se retirer à Nottingham, où il changea de nom, et se fit professeur d'italien et de français. Mais il se dégoûta promptement de ce métier, et revint à Londres pour offrir ses services aux députés grecs. Il leur demanda le commandement d'un bataillon dans la guerre que la Grèce soutenait alors contre la Turquie. On lui répondit que le gouvernement grec serait très-heureux de l'employer d'une manière plus importante. On parlait de lui confier l'administration de la guerre ou celle des finances. Il partit donc avec M. de Collegno, le 1[er] nov. 1824, muni de lettres *françaises et italiennes ouvertes*, remplies d'expressions flatteuses pour lui, et d'autres lettres *cachetées, en grec*. Des trois députés qui se trouvaient alors à Londres, deux seulement favorisaient le

voyage de Santa-Rosa. Le troisième, beau-frère du président Conduriotti, avait toujours paru s'y opposer. Quoi qu'il en soit, Santa-Rosa fut reçu froidement par le corps exécutif à son arrivée à Napoli de Romanie, le 10 décembre. Après quinze jours, il se présenta de nouveau au secrétaire-général du gouvernement, Rhodios, pour savoir si, prenant en considération les lettres des députés grecs à Londres, on voulait l'employer d'une manière quelconque. On lui répondit qu'on *verrait*. Le 2 janvier 1825, il quitta Napoli, prévenant le gouvernement qu'il attendrait ses ordres à Athènes. Il visita Épidaure, l'île d'Égine et le temple de Jupiter panhelléuien, débarqua le 5 au soir au Pirée, et arriva à Athènes le 6. Il consacra quelques jours à examiner les monuments de cette ville. Ayant trouvé sur une colonne du temple de Thésée le nom du comte Vidua, il écrivit le sien à côté de celui de son ami, qui avait visité Athènes quelques années auparavant. Le 14 janvier, il entreprit une excursion dans l'Attique, pour voir Marathon et le cap Sunium. A son retour à Athènes, il eut quelques accès de fièvre tierce qui l'affaiblirent beaucoup, et le confirmèrent dans l'idée de se fixer à Athènes plutôt que de retourner à Napoli, dont l'air malsain aurait aggravé sa maladie. Odysseus, qui paraissait d'intelligence avec les Turcs, ayant menacé de s'emparer d'Athènes, Santa-Rosa contribua à en organiser la défense. Les *Éphémérides* d'Athènes parlèrent de son enthousiasme et de son activité; mais son importance cessa avec les menaces d'Odysseus, et Santa-Rosa quitta Athènes pour rejoindre ses amis à Napoli de Romanie. A cette époque, on se préparait à entreprendre le siège de Patras; Santa-Rosa n'ayant jamais eu aucune réponse du corps exécutif à ses premières offres de service, insista de nouveau pour faire partie de cette expédition. On lui répondit « que son nom trop connu pouvait compromettre le gouvernement grec auprès de la Sainte-Alliance, et que s'il voulait continuer à rester en Grèce, on le priait de le faire sous un autre nom que le sien, » sans qu'on lui offrît pour cela aucun emploi civil ou militaire. Ce résultat était dû à un envoyé du comité philhellénique de Londres, qui arriva à Napoli porteur de plaintes de ce comité contre les députés Luriotti et Orlando, qui compromettaient, disait-on, le sort de la Grèce, en y envoyant des hommes connus par leur opposition constante à la Sainte-Alliance. Mais ce fut en vain que les amis de Santa-Rosa lui représentèrent qu'il avait rempli toutes les obligations qu'il pouvait avoir contractées envers les députés grecs à Londres, qu'il ne devait rien à une nation qui n'osait pas ouvertement avouer ses services; il partit de Napoli, le 10 avril, habillé et armé en soldat, sous le nom de Derossi. Il rejoignit le quartier-général à Tripolitza, et l'armée destinée à assiéger Patras ayant marché au secours de Navarin, il accompagna le président à Léondari. Là le prince Maurocordato se portant en avant pour reconnaître la position des armées et l'état de Navarin, Santa-Rosa demanda à le suivre. Il prit part à l'affaire du 19 avril contre les troupes d'Ibrahim-Pacha, et entra le 21 dans Navarin. Resté dans cette ville, où la faiblesse de la garnison ne permettait pas de prendre l'offensive, il passa quinze jours à lire et à attendre les évènements. Ce-

pendant l'armée grecque destinée à faire lever le siége s'était débandée; la flotte grecque n'avait pu empêcher la flotte turque d'aborder à Modon. Le siége, qui avait paru se ralentir le dernier jour d'avril, était repris avec plus d'ardeur, la brèche était ouverte et praticable, l'ennemi logé à cent pas des murs. Les deux flottes combattaient tous les jours devant le port. Le 7 au soir le vent ayant poussé les Grecs au nord, on craignit que les Turcs ne cherchassent à s'emparer de l'île de Sphactérie, qui couvre le port. Elle était occupée par 1,000 hommes et armée de quinze canons. On y envoya 100 hommes de renfort. Santa-Rosa alla avec eux. Le lendemain, 8 mai, l'île fut attaquée, et enlevée en moins d'une heure. Santa-Rosa fut au nombre des morts, mais on ne put retrouver son cadavre. Lorsque l'armée française, commandée par le maréchal Maison, eut assuré l'indépendance de la Grèce, le colonel Fabvier, qui faisait partie de l'expédition, fit élever à son ami un monument à l'endroit où l'on présumait qu'il avait succombé, avec cette inscription : « Au comte Sanctorre de Santa-Rosa, tué le 9 mai 1825. » Voici, d'après M. Cousin, le portrait du chef de la révolution piémontaise. Il était d'une taille moyenne, sa tête était forte, le front chauve, la lèvre et le nez un peu trop gros, et il portait ordinairement des lunettes. Rien d'élégant dans ses manières; un ton mâle et viril sous des formes infiniment polies. Il était loin d'être beau; mais sa figure, quand il s'animait, et il était toujours animé, avait quelque chose de si passionné qu'elle devenait intéressante. Ce qu'il y avait de plus remarquable en lui était une force de corps extraordinaire. Ni grand, ni petit, ni gros, ni maigre, c'était un véritable lion pour la vigueur et l'agilité. Pour peu qu'il cessât de s'observer, il ne marchait pas, il bondissait. Il avait des muscles d'acier, et sa main était un étau où il enchaînait les plus robustes. Il était capable de supporter les plus longues fatigues, et il semblait né pour les travaux de la guerre. Il n'avait aucune ambition, ni de fortune, ni de rang, et le bien-être matériel lui était indifférent; mais il avait l'ambition de la gloire. Il chérissait sincèrement la vertu, il avait le culte du devoir; mais aussi le besoin d'aimer et d'être aimé, et l'amour ou une amitié tendre était nécessaire à son cœur. Il passait en Italie pour un homme d'une grande piété, et, en effet, il était plein de respect pour le christianisme, dont il avait fait une étude attentive. Pendant sa détention dans la salle Saint-Martin, qui pouvait être suivie d'une extradition, il se prépara sérieusement à la mort et ne voulut plus lire que la Bible. Il était même quelque peu théologien, et à son passage en Suisse il avait argumenté contre des pasteurs protestants. Quoique libéral, il redoutait l'influence des déclamations démagogiques, et en voyant la foi religieuse s'affaiblir dans la société européenne, il sentait d'autant plus le besoin d'une philosophie morale, noble et élevée. Il possédait naturellement la bonne métaphysique dans une âme généreuse bien cultivée. Son esprit n'était pas néanmoins celui d'un homme de lettres ou d'un philosophe, mais d'un militaire et d'un politique. Il avait l'esprit juste et droit comme le cœur, il détestait les paradoxes, et dans les matières graves, les opinions arbitraires, personnelles lui inspiraient

une profonde répugnance. Il n'avait ni étendue ni originalité dans la pensée, mais il sentait avec profondeur, et il parlait avec gravité et émotion. En politique, ses opinions auraient pu passer pour modérées en deçà des monts, et s'il avait fait partie à cette époque de notre chambre des députés, il aurait siégé entre Royer-Collard et Lainé. Depuis son séjour en France, ses opinions politiques s'étaient un peu modifiées, et, tout en restant fidèle aux principes qu'il avait défendus, il regrettait vivement d'avoir pris une part si active aux événements de 1821. Il comprenait enfin que le moment de l'indépendance de l'Italie et de la liberté de l'Europe n'était pas encore venu, et que les moyens violents ne pouvaient servir qu'à le retarder. C'est pour cela qu'au lieu d'offrir le service de son épée aux Espagnols chez qui il aurait trouvé une généreuse hospitalité, il préféra partir pour la Grèce, dont la cause lui semblait sinon plus légitime, au moins d'un succès plus probable. Au reste, Santa-Rosa était loin de posséder les connaissances nécessaires à un homme d'état. « J'ai, disait-il, dans une lettre « à M. Cousin, une instruction si incomplète, ou plutôt je suis si ignorant sur une foule de points importants, que cela devient un obstacle presque insurmontable à la plupart des travaux que je pourrais entreprendre ; mais j'ai une certaine pratique et une connaissance du matériel des affaires qui est rarement unie à une imagination ardente, et qui peut faire de moi un citoyen propre à servir son pays avant et après l'orage. » C'est parfaitement l'impression qu'on éprouve à la lecture de son *Histoire de la Révolution piémontaise* (Paris, 1821, in-8°, sans nom d'auteur), dont nous avons parlé. Après avoir fait un tableau fort assombri de l'administration sarde depuis 1814, l'auteur assure gravement que cette révolution était légitime, et la seule raison qu'il en donne est que « le Piémont était régi par un gouvernement absolu, où il n'y avait par conséquent que des sujets soumis à un maître, ce qui constitue un gouvernement illégal aux yeux de tous les publicistes. » Arrivant ensuite aux faits, il déclare « qu'il ne dira que la vérité, mais qu'il ne la dira pas tout entière. » Bien que nous soyons convaincu que Santa-Rosa n'était pas capable de mentir de propos délibéré, nous pensons que son récit, comme celui de tout homme de parti, ne doit pas être admis sans réserve. Pour connaître la vérité sur les événements de 1821, il faut comparer entre eux les écrits de Santa-Rosa et d'Alph. de Beauchamp ; ces deux historiens étant placés aux points de vue extrêmes se servent naturellement de contre-poids, et le lecteur impartial fera bien de les contrôler l'un par l'autre ; mais dans les jugements qu'ils portent sur les personnes on doit se défier également de tous les deux. Santa-Rosa avait pendant son exil réuni les matériaux d'un ouvrage qui devait avoir pour titre : *De la Liberté et de ses rapports avec les formes de gouvernement ;* il avait aussi commencé un livre sur le congrès de Vérone et une esquisse de la littérature italienne, mais rien de tout cela n'a été publié, et les manuscrits en sont probablement perdus. A—Y.

SANTI (JEAN), peintre et poëte, père de Raphaël (*v.* SANZIO, XL, 381).

SANTI (GEORGES), chimiste et botaniste italien, naquit en 1746.

à Pienza, d'une famille de robe. Après avoir fait son cours de collège à Sienne, il obtint une bourse pour étudier la médecine à l'université de cette ville. Reçu docteur à l'âge de vingt ans, il alla faire sa pratique à l'hospice de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence, puis il concourut en 1773 pour le prix fondé par Biriugueri. Il l'emporta sur ses rivaux, et put ainsi se rendre à l'université de Montpellier, qui était alors célèbre. Après un séjour d'un an dans cette ville il vint à Paris, muni de lettres de recommandation pour Boscowich et le marquis de Mirabeau. Ce dernier lui donna un logement dans son hôtel, et le présenta à la première dame d'honneur de la reine, la duchesse de Senac, qui, à son tour, le présenta à la cour. Ses brillantes qualités le firent remarquer assez pour que le margrave de Bade le nommât son chargé d'affaires auprès du cabinet de Versailles. Mais cette fonction diplomatique n'était à peu près qu'honoraire, et Santi put consacrer la majeure partie de son temps à l'étude des sciences naturelles, pour lesquelles il avait une véritable vocation. Lorsque l'infortuné La Pérouse entreprit un voyage de circumnavigation, Santi voulut en faire partie; mais il fut heureusement détourné de ce projet par Boscowich. En 1783, il fut appelé à Pise, pour y succéder à Michel-Ange Telli dans la chaire de botanique. Il commença immédiatement à classer, d'après le système de Linné, les plantes du jardin de Pise, auxquelles son prédécesseur avait appliqué le système de Tournefort. Il s'occupa aussi de la classification des objets d'histoire naturelle dans les musées. Lorsque la Toscane eut été réunie à la France, Santi fut nommé inspecteur-général des études pour tout le duché, et chef du jury médical établi à Florence. Après la restauration, le grand-duc le nomma provéditeur honoraire de l'université de Pise. Attaqué depuis plus de vingt ans d'une hydropisie thoracique, il succomba à un accès de cette maladie, le 30 décembre 1822. Outre un traité sur le *Laurus nobilis*, qui est estimé, et une analyse chimique des eaux thermales de San-Giuliano, près de Pise, on a de Santi un *Voyage au Montamiata et dans le Siennois*, Pise, 1795-1806, 3 vol. in-8°. Cet intéressant ouvrage, écrit en italien, ainsi que les deux opuscules précédents, contient la description d'une foule de minéraux et de plantes encore peu connus. Il a été traduit en anglais, et M. le docteur Bodard en a donné une traduction française, Lyon, 1802, 2 vol. in-8°, avec fig. Le troisième volume, qui a paru depuis, n'a pas été traduit. Santi est encore auteur d'un mémoire écrit en français *sur les chameaux*, de Pise, et qui se trouve dans le XVII. vol. des *Annales du Muséum d'histoire naturelle*. Santi avait préparé un voyage analogue de Paris à Venise et de Pise à Naples, mais ce travail est malheureusement resté manuscrit. A—Y.

SANTILLANE. *Voy*. MENDOZA, XXVIII, 282.

SANTIUS (SAINT), natif de la ville d'Alby, fut fait, dans le IXe siècle, prisonnier de guerre, dans les marches d'Espagne, et amené à Cordoue, où le roi Abdérame lui accorda la liberté et même une place dans ses gardes. Ayant eu le bonheur de connaître saint Euloge et de se lier avec lui d'une étroite amitié, il puisa dans les entretiens qu'il eut avec ce célèbre martyr un ardent attachement pour la foi, et la force de la

conserver au péril de sa vie. Abdérame, ayant dans la suite voulu forcer Santius d'embrasser l'islamisme par ses promesses et ses menaces, trouva le généreux soldat inébranlable et d'une fermeté au-dessus de toute épreuve. Furieux d'une telle constance, il condamna le saint à être empalé, pour le punir de sa désobéissance, qu'il considéra comme un crime de lèse-majesté. Santius expira dans cet horrible supplice le 5 juin 851. C—L—B.

SAN-TOMMASO (le marquis Félix Carone de), écrivain italien, né à Turin vers 1805, consacra toute sa vie à la culture des lettres. Plusieurs sociétés savantes de l'Italie le reçurent au nombre de leurs membres, entre autres les Académies de Turin, de Brescia, de Lucques et d'Albe. A Turin, il fit partie de la junte de statistique et de la commission établie par le roi Charles-Albert pour la recherche des monuments historiques. Une mort prématurée l'enleva en 1842. Il avait publié en italien : I. *Éloge du comte Roger de Cholex*, prononcé le 15 novembre 1828 dans la séance publique de l'Académie d'Albe, Turin, 1835, in-8°. II. *Essai sur les révolutions de la philosophie depuis Thalès jusqu'à nos jours*, Turin, 1837, in-8°. Cet essai avait d'abord paru dans l'*Annotatore piemontese*. III. *Considérations sur la Pharsale de Lucain*, ibid., in-8°. IV. *Sur quelques établissements de bienfaisance*, ibid., in-16. V. *Généalogie de la royale maison de Savoie*, ibid., in-4°, avec 18 pl. VI. *Notice* sur la vie de Bona de Savoie, femme de Galeazzo-Marie Sforza, duc de Milan, ibid., 1838, in-8°. VII. Deux *Nouvelles*, ibid., 1839, in-12. VIII. *Discours* prononcé à l'Académie d'Albe dont San-Tommaso était président, Albe, 1839, in-4°. Ses *Œuvres choisies* ont été publiées dans la *Biblioteca scelta*, dont elles forment le 416e volume, Milan, Silvestri, 1840, in-12. A—Y.

SANTVLIET. *Voy.* Zantfliet, LII, 126.

SANVITALE (Jacques), historien, né le 20 février 1668 à Parme, d'une famille ancienne, manifesta de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique, et était destiné par ses parents à entrer dans la prélature romaine ; mais, emporté par sa vocation, il préféra à la perspective des honneurs, la vie modeste du cloître, et à peine âgé de 16 ans il prit à Bologne l'habit religieux dans la compagnie de Jésus. Son noviciat accompli, il alla enseigner les humanités à Vicence et dans d'autres villes, puis ayant reçu les ordres sacrés, il se consacra pendant quelque temps à la prédication. Ensuite il occupa successivement à Vérone les chaires de philosophie, de mathématiques et de théologie. Le climat de cette ville lui étant contraire, il fut transféré en 1706 à Ferrare où, après avoir été pendant deux ans confesseur au collége des nobles, il fut chargé d'une chaire de théologie qu'il occupa avec distinction pendant 19 ans. Il mourut à Bologne le 5 août 1753. Le P. Sanvitale a laissé un grand nombre d'ouvrages ascétiques et de controverse religieuse, dont on trouve le catalogue dans le tome VII des *Memorie degli scrittori parmigiani*. Nous nous bornerons à citer ceux de ses travaux qui ont rapport à l'histoire, et qui ne manquent pas d'une certaine importance. Ce sont : I. *Guerre entre Charles VI, empereur d'Autriche, et Achmet III, grand-seigneur des Turcs, avec le traité et la trêve de*

Passarovitz, Venise. 1724, in-8° (sous le pseudonyme de P. Augustin Umicalia). II. *Mémoires historiques* de la guerre entre la maison impériale d'Autriche et la royale maison de Bourbon pour les États de la monarchie espagnole, depuis l'année 1701 jusqu'en 1713, Venise, 1732, in-4°; seconde édition, ibid., 1734, in-4°. Elles ne portent toutes deux au frontispice que les initiales du pseudonyme déjà cité. III. *Vie et campagnes du prince Eugène de Savoie*, Venise, 1738 et 1739, in-4°, sans nom d'auteur. IV. *Notices sur les faits d'armes entre les princes belligérants pendant les six premières années de la guerre de succession après la mort de l'empereur Charles VI*, avec un Choix d'actions remarquables des généraux et soldats italiens dans le XVII° siècle, Utrecht (Venise), 1752, in-4°. La seconde partie de cet ouvrage fut aussi imprimée séparément. Dans les dernières années de sa vie, le P. Sanvitale eut à soutenir une polémique des plus vives avec deux autres religieux, les PP. Daniel Concina et J.-V. Patuzzi, tous deux dominicains, et ils mirent les uns et les autres, dans l'attaque comme dans la défense, une âcreté qu'on n'aurait pas attendue de gens revêtus de l'habit religieux. Le P. Sanvitale se distingua surtout par l'amertume de ses paroles, et c'est avec regret qu'on le vit donner ainsi un démenti aux préceptes de douceur, de modération et d'humilité qu'il avait répandus à pleines mains dans plusieurs Vies de personnages pieux et dans une foule d'autres ouvrages ascétiques. A—Y.

SANVITALE (le comte Jacques-Antoine), diplomate et poète italien, de la même famille que le précédent, naquit comme lui à Parme, le 23 mai 1699. Son intelligence se développa de bonne heure, et dès l'âge de douze ans il composa un quatrain latin à l'occasion de la promotion de Jules Piazza au cardinalat. En 1720, il épousa une demoiselle Cenci, et peu après son père et son frère Frédéric étant entrés dans la compagnie de Jésus, il se trouva maître absolu d'une fortune considérable. Ayant le goût de la magnificence et celui des lettres, il se lia avec tout ce que Parme contenait alors d'hommes distingués par le talent ou la science, et il devint leur Mécène. Le duc Antoine Farnèse avait pour lui une estime particulière; il le nomma d'abord grand-connétable de l'ordre militaire de Saint-Georges, dit de Constantin, puis membre de la régence qui devait gouverner l'État après sa mort, qui eut lieu le 20 janvier 1731. A cette époque on croyait que sa veuve, la duchesse Henriette, était enceinte, et la régence remplit ses fonctions jusqu'au moment où cet espoir se fut tout-à-fait évanoui. La couronne ducale étant alors dévolue à l'infant d'Espagne Don Carlos, qui régna depuis à Naples et en Espagne, le comte Sanvitale alla complimenter ce prince à Pise, d'abord, le 13 février 1732, au nom de la municipalité, dont il était membre; puis, le 27 mars suivant, au nom de l'ordre de Constantin. Cependant Don Carlos ne pouvant pas encore prendre possession de ses États, qui lui étaient disputés par l'Autriche et étaient occupés par une armée sous les ordres du maréchal Pallavicino, chargea le comte Sanvitale de veiller à ce que le bon ordre régnât à Parme. Par sa conduite à la fois ferme et courtoise vis-à-vis des chefs

de l'armée autrichienne, il réussit à les maintenir dans les limites de la modération. En 1737, il se rendit à Vienne et captiva la faveur de l'empereur Charles VI. Trois ans plus tard, il fit un second voyage dans cette capitale, où il avait été appelé par ce même prince, qui, arrivé à son heure dernière, témoigna au comte son regret de ne pouvoir plus lui donner autrement qu'en paroles des marques de son affection. Lorsque Marie-Thérèse fonda, en 1741, une Académie à Parme, Sanvitale en fut nommé membre sous le nom d' *Eaco Panellenio*, et ce fut dans son palais qu'eut lieu la première réunion (9 avril 1741). Les États de Parme ayant été rendus à la maison de Bourbon, l'infant Don Philippe choisit pour le représenter à Paris, le comte Sanvitale, qui remplit ces fonctions de 1751 à 1759. Revenu à Parme le 10 novembre de cette dernière année, il renonça entièrement aux affaires, fit même cession à son fils de la majeure partie de ses biens, et ne s'occupa plus que des études qui avaient déjà rempli une grande partie de sa vie. Le comte Sanvitale mourut à Parme le 6 mars 1780, laissant après lui des regrets universels, surtout parmi les littérateurs et les poètes, qu'il avait toujours protégés et secourus. Son cœur fut déposé dans l'église de l'Annonciation, où la famille possédait une chapelle, et le corps fut transporté dans Fontanellato, un des fiefs du défunt. Son éloge fut prononcé par le P. J.-M. Paguini, professeur d'éloquence à l'université. Il avait publié, entre autres ouvrages : I. *Chant en l'honneur de saint François Régis*, Parme, 1738, in-4°. II. *Églogues*, dans différents recueils de 1738 à 1748. III. *Les sept psaumes de la pénitence*, traduits en vers, Venise, 1745, in-8°, et Parme, 1747, in-12. IV. *Avis du comte J.-A. Sanvitale*, en réponse à une dissertation de Louis Salvi, Venise, 1746, in-8°. L'auteur y prend la défense de ceux qui font encore intervenir les divinités païennes dans leurs poésies, opinion qui a depuis été vivement soutenue par Vincent Monti, mais qui malgré cela nous semble assez peu raisonnable. V. *Poème parabolique*, Venise, 1746 et 1747, in-folio. Il fut suggéré à l'auteur par un passage de Bacon qui, dans son livre *de Augmentis scientiarum*, indique le plan d'un poëme de ce genre. Le comte Sanvitale divisa le sien en trois parties, de six chants chacune. La première a pour sujet la *morale*, la seconde la *politique*, et la troisième la *physique*, c'est-à-dire la création. Voici le jugement qu'a porté de ce livre M. Champollion-Figeac dans sa *Notice des accroissements de la bibliothèque de Grenoble*. « C'est, dit-il, un traité « de morale revêtu des formes poé« tiques et mythologiques, et où se « trouvent toutes les spéculations « d'une âme enthousiaste de la vertu « et des qualités morales qui enno« blissent l'homme. » Les écrivains contemporains de Sanvitale, qui avaient trouvé en lui un vrai Mécène, ne manquèrent pas de porter son ouvrage aux nues ; mais, quoiqu'il soit absurde de prendre leurs éloges à la lettre, il n'est pas juste non plus de les démentir entièrement, car si le *Poème parabolique* laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'économie et du style, on y trouve cependant une foule de passages vraiment remarquables ; et, quand il n'en serait point ainsi, on ne pourrait refuser au comte l'honneur d'avoir

le premier mis à exécution un travail de ce genre. L'auteur avait l'habitude d'aller tous les ans passer quelque temps à Venise, et c'est pour cela qu'à la tête du volume se trouve une dédicace en vers au doge Pierre Grimani. VI. *Poème en quatre chants*, publié à l'occasion d'une prise de voile, Parme, 1757, in-4°. Il n'y a que le premier chant qui soit de Sanvitale. VII. Quelques pièces en vers et en prose dans un recueil publié à l'occasion de la naissance de Don Fernand, fils du duc de Parme Philippe, 1751, in-folio. VIII. *Castor et Pollux*, tragédie traduite du français, avec le texte en regard, Parme, 1758, in-4°. IX. *Enée et Lavinie*, opéra traduit en italien pour le théâtre de Parme, 1761, in-4°. X. *Capitolo*, adressé au même infant le jour où il fut inoculé, Parme, 1764, in-folio. XI. *Le tribunal de Jupiter*, chant pour le mariage de l'infant Don Carlos avec Louise de Bourbon, Parme, 1765, in-4°. XII. *Euranio et Erasitea*, fable pastorale, Parme, Bodoni, 1773, in-4° et in-8°. XIII. *Andromaque*, tragédie de Racine, traduite en vers italiens, Parme, Bodoni, 1776, in-8°. XIV. *Poésies diverses* dans le tome XIII des *Poésies des Arcades de Rome*, dont il était membre. XV. *Polyeucte*, tragédie de Corneille, traduite en vers italiens, Parme, in-4° sans date. Les différentes pièces traduites par Sanvitale furent toutes représentées, soit au théâtre grand-ducal, soit sur celui qu'il avait fait élever lui-même dans sa villa de Fontanellato et où il réunissait souvent l'élite de la société. A—Y.

SAPIDUS (Jean Witz), humaniste et poète latin, né en 1490 à Schelestat en Alsace, eut d'abord pour maître Beatus Rhenanus, qu'il accompagna à Paris, où il étudia encore sous Le Febvre d'Étaples et Josse Clichtove. Revenu à Schelestat, il y fut chargé de la direction du collège, et inspira à ses élèves le goût des auteurs anciens, dont il donna des éditions estimées. Sapidus s'étant déclaré pour les doctrines protestantes, fut obligé de se retirer à Strasbourg, où il obtint la direction d'un collège. C'est là qu'il mourut le 8 juin 1560. Il était lié avec plusieurs savants de cette époque, notamment avec Érasme. Thomas Plater, qui avait été son disciple à Schelestat et qui fut depuis recteur du gymnase de Bâle, parle de lui avec éloge. Outre ses éditions classiques, on a de Sapidus: I. Des *Épigrammes* et des *Épitaphes* en latin. II. Des comédies sacrées, entre autres, *Anabion, seu Lazarus redivivus*. III. *Consolatio de morte Alberti, marchionis badensis*. P—RT.

SAPINAUD *de Bois-Huguet* (le chevalier de), général vendéen, plus connu sous le nom de Sapinaud *de la Verrie*, naquit près de Mortagne en Bas-Poitou, vers 1738, d'une des plus anciennes familles de la province. Sapinaud servit pendant vingt-cinq ans dans les gardes-du-corps. A la révolution, il ne quitta pas la France, et fut principalement retenu par le désir de veiller aux intérêts de plusieurs de ses neveux émigrés. Il vivait au sein d'une profonde retraite, dans sa terre de la Verrie, se bornant à la pratique de toutes les vertus morales et chrétiennes, quand l'insurrection de la Vendée éclata. Dès le 10 mars 1793, les paysans des environs vinrent le solliciter, comme la plupart des gentilshommes, de se mettre à leur tête. Sapinaud crut de son devoir de leur faire sentir la témérité de cette guerre qu'ils entreprenaient contre

la puissante républiqne ; ces paysans insistèreut si vivement et se montrèrent tellement décidés, qu'il dnt alors se reudre à leur vœu. Suivi de cet attroupement qui n'était armé que de fourches, de faux, de bâtons et de quelques fusils de chasse, il se dirige vers la petite ville des Herbiers. Deux compagnies en formaient la garnison, soutenues par les patriotes du lieu, et par quatre ou cinq pièces d'artillerie. Néanmoins, les insurgés s'en rendirent maîtres après quelque résistance. Revenu momentanément à la Verrie, Sapinaud eut le bonheur de sauver M. de Beaulieu, gentilhomme patriote, que menaçaient les vengeances des paysans. S'étant remis aussitôt en campagne, il obtint un avantage aux Guérinières et se réunit à Royrand (*voy.* ce nom, LXXX, 122), que la population avait choisi pareillement pour la commander. Tous les deux conduisaient les insurgés à l'affaire du 19 mars, près de Saint-Vincent d'Esterlange, restée célèbre sous le nom de *déroute de Marcé*. Le général Marcé, après avoir passé la rivière du Lay, s'avançait sur les Quatre-Chemins, par la grande route de la Rochelle à Nantes. Sapinaud et Royrand se portèrent à sa rencontre. Ils avaient, comme lui, environ trois mille hommes; mais, dans la colonne républicaine, il se tronvait quelques troupes de ligne, commandées par d'habiles officiers, tels que le colonel Boulard et le lieutenant-colonel Esprit Baudry, frère du Vendéen Baudry d'Asson. Les insurgés se divisèrent : une partie, suivant l'usage qu'ils adoptèrent dans tous les combats, s'éparpilla sur les flancs, à la faveur d'un pays très-couvert, pour tourner l'ennemi : le reste, conduit par Sapinaud, s'avança par la grande route. L'artillerie des républicains tonna : les Vendéens s'étaient jetés à plat-ventre ; ils se relevèrent après le feu et coururent droit aux pièces : Sapinaud le premier, s'élança sur les artilleurs et en tua un de sa main. L'une des pièces fut prise : ce fut avec beaucoup de peine que les républicains purent sauver les autres au milieu de leur défaite. Sapinaud continua de commander avec Royrand, l'armée vendéenne dite *du Centre*, et montra constamment une grande bravoure alliée à une piété exemplaire. Le 25 juillet, une colonne républicaine, sortie de Luçon sous les ordres du général Tuncq, vint attaquer le Pont-Charron, passage important sur le Lay, où les Vendéens avaient un poste. Une autre colonne, conduite par l'adjudant-général Canier, se porta sur Saint-Philbert-du-Pont-Charron, afin de tourner les Vendéens par leur gauche. Le chevalier Sapinaud courut vers ce dernier point, amenant une pièce de canon. Averti de son mouvement par l'erreur ou la trahison d'un courrier, les républicains portèrent au devant de Sapinaud un escadron de gendarmerie. Tombé dans cette embuscade, il se défendit avec sa valeur ordinaire. Déjà blessé grièvement, il fut massacré sans pitié. Quatre paysans de la Verrie (l'un d'eux se nommait Guiton) se firent tuer en disputant aux meurtriers le corps de leur ancien seigneur. Ce dévouement est une touchante preuve de l'affection qu'il avait su mériter. Sapinaud avait un extérieur avantageux. Sa taille était haute; environ cinq pieds six pouces; ses yeux noirs étaient pleins de vivacité; sa physionomie

ouverte et gracieuse reflétait les nobles qualités qui honorèrent sa vie.
M—R—T.

SAPINAUD *de la Rairie* (CHARLES-HENRI), neveu du précédent, naquit au château de Sourdy, près de la Gaubretière, en Bas-Poitou, le 3 décembre 1760. Nommé, en 1778, cadet-gentilhomme au régiment de Foix, il se retira du service en 1789, avec le grade de lieutenant en premier. Cinq de ses frères, dont quatre étaient officiers depuis plusieurs années, avaient émigré. N'ayant pas suivi leur exemple, il vivait comme son oncle, retiré au fond de son manoir, où l'insurrection vendéenne vint également le chercher pour le créer un de ses chefs. Il eut part aux différents combats livrés par l'armée du Centre, et passa la Loire, dans le mois d'octobre 1793, avec la Grande Armée. Son père, respectable vieillard, partagea toutes les misères de cette glorieuse et fatale campagne. Dans l'effroyable désastre du Mans, il tomba entre les mains des républicains. Ses trois filles furent prises avec lui : l'une d'elles n'était pas mariée; les deux autres étaient mesdames Destouches et de Joannis. Le beau-père de madame Destouches, ancien chef d'escadre et cordon-rouge, âgé de 90 ans, sans être arrêté par son âge, tenait aussi sa place dans les rangs vendéens. Il essuya jusqu'au bout ces affreuses épreuves et mourut après la catastrophe suprême de Savenay, dans la chaumière bretonne qui lui donnait une courageuse hospitalité. Quant à Sapinaud le père, il fut sans miséricorde fusillé, en présence de ses filles. Son fils étant parvenu à repasser la Loire, revint aux environs de Mortagne : avec MM. de Vaugiraud fils, les frères Bejarry et quelques autres officiers, il tâcha de réunir les éléments de l'ancienne *armée du Centre*. Charette n'avait pas cessé de combattre dans la basse Vendée. La Rochejaquelein, à peine revenu sur la rive gauche de la Loire, y avait trouvé la mort (28 janvier 1794); mais Stofflet, Beauvais, Piet, de Beaurepaire, etc., grossissaient le rassemblement formé par lui, et ils avaient brillamment inauguré cette nouvelle campagne par la victoire de Gesté (2 février). Sapinaud, de son côté, combattit plusieurs fois les républicains aux environs de Mortagne et de la Gaubretière. Vainement les colonnes infernales, organisées par Turreau, parcouraient la Vendée dans toutes les directions, le fer et la torche à la main, ne laissant derrière elles que des cadavres et des ruines fumantes; le Bocage offrait encore des abris à ses défenseurs. Ils se glissaient sur les flancs de ces hordes incendiaires, et souvent ils leur firent payer cher ces horreurs inouïes. Bernard de Marigny, revenu d'outre-Loire, avait reparu dans les environs de Cerisais, où il jouissait d'une grande popularité. Là, il se créait, de son côté, une petite armée. Son territoire confinait avec celui de Sapinaud, auquel il prêta secours pour attaquer Mortagne. Le 23 mars, un détachement sorti de cette ville, pour aller chercher des vivres et des fourrages, fut exterminé presque jusqu'au dernier homme. Le lendemain à onze heures du matin, Sapinaud et Marigny, avec environ cinq mille hommes, assaillirent la place de vive force. Aux anciennes murailles qui existaient, les républicains avaient ajouté quelques nouveaux ouvrages. Dépourvus d'artillerie, les royalistes, après d'intrépides efforts, furent obligés

de suspendre leur attaque; mais dans la nuit, la garnison, craignant de ne pouvoir résister à de nouveaux assauts, prit le parti d'évacuer la ville, et se dirigea sur Nantes, où elle n'arriva pas sans coup férir. Sapinaud se trouvait le mois suivant à la réunion où les chefs des quatre armées (Charette, Stofflet, Marigny et lui) s'engagèrent, sous peine de mort pour le contrevenant, à n'agir que de concert. Cet arrêté fut le prétexte dont les ennemis du malheureux Marigny se servirent pour le déclarer déchu de son commandement, et bientôt après, pour le faire périr (voy. MARIGNY, XXVII, 141). Après sa mort, il ne resta plus que trois armées vendéennes. Sapinaud prit part, le 6 juin 1794, à l'attaque faite en commun contre la division campée à Challans sous les ordres du général Boussard et de l'adjudant-général Chadau. Les Vendéens furent repoussés. L'armée du Centre, postée entre les territoires des deux autres, ne jouait qu'un rôle secondaire. Elle leur était inférieure en importance, et le caractère de Sapinaud, faible et facile, devait le subordonner à ses deux collègues. Il se trouva placé sous l'influence particulière de Charette, et se rangea de son côté dans les différends qui s'élevèrent entre Stofflet et le chef de la basse Vendée. Charette s'étant rendu à Beaurepaire, quartier-général de l'armée du Centre, y convoqua une réunion composée de ses principaux officiers et de ceux de cette armée. Là Stofflet fut cité à comparaître pour s'expliquer sur la création du papier-monnaie qu'il avait émis. D'après son refus de se présenter, il fut déclaré coupable à son tour d'infraction aux conventions stipulées, et déchu du commandement. Sapinaud fut un des signataires de cette déclaration du 6 décembre 1794, dite *arrêté de Beaurepaire*. Au surplus, cette mesure n'eut aucun effet, et resta purement comminatoire. Sapinaud adhéra, le 17 février 1795, au traité de paix conclu à la Jaunaye, près Nantes, entre Charette et les délégués de la Convention. On sait que Stofflet se déclara énergiquement contre ce traité. Peu s'en fallut même que l'on ne vît, à cette occasion, éclater dans la Vendée une guerre intestine. Stofflet, vivement poursuivi par les républicains, passa la Sèvre, et se jeta sur le territoire de Sapinaud. Lorsqu'il entra dans Beaurepaire, le 1er avril, ce dernier, heureusement, venait de s'éloigner et de partir pour Belleville, quartier-général de Charette. Mais, le 2 mai suivant, Stofflet lui-même dut signer à Saint-Florent un traité de paix. Quand la république humilia son orgueil au point de négocier d'égal à égal avec ces Vendéens qu'elle avait tant de fois proscrits comme *brigands*, il s'en fallait qu'elle fût sincère; elle ne cherchait qu'à les diviser et les désarmer. Les Vendéens, avec raison, considéraient à peine cette paix comme une trève. Dès la fin de juin, elle fut rompue. Charette, invoquant tous les manques de foi de l'ennemi, recommença les hostilités et enleva, le 26 juin, le camp des Essarts. Sapinaud paraissait désireux de rester en paix; néanmoins il ne put se dispenser d'envoyer ses cavaliers à Charette, pour seconder le débarquement d'armes et de munitions opéré par les bâtiments anglais le 9 août, sur la côte du Marais. Les troupes qui sortirent de Saint-Gilles pour s'y opposer, furent repoussées et bat-

tues. Pendant les six semaines que passa le comte d'Artois à l'Ile-Dieu, Charette stimula vainement l'immobilité de Stofflet que Bernier, par de nouvelles combinaisons d'intrigue, retenait dans les liens de cette paix acceptée naguère avec tant de peine. Charette pressa également Sapinaud d'agir d'une manière plus active. Effectivement, ce dernier inquiéta Mortagne, redevenu, de ce côté, la place d'armes des républicains. Le général Boussard, qui commandait la garnison, étant sorti pour une reconnaissance, fut tué dans une embuscade. En même temps, la ville fut surprise; mais cette diversion n'eut pas de résultats. Sapinaud ne pouvait pas mettre sur pied plus de trois ou quatre mille hommes. Hoche, qui commandait alors l'armée républicaine, fit parcourir son territoire par des colonnes chargées de désarmer les campagnes. Quelques mois après, Stofflet se décidait enfin à une tardive prise d'armes, mais ce fut pour succomber et périr un mois avant Charette. D'Autichamp, proclamé successeur de Stofflet, essaya de reformer l'armée de la haute Vendée. Sapinaud, qui avait dû quitter le pays du Centre, se réunit à lui; mais leurs efforts furent inutiles, et ils durent faire leur soumission. Sapinaud apporta la sienne dans le mois de juin 1796, au général Duthil, qui commandait à Nantes. L'année suivante, il épousa mademoiselle Marie-Louise de Charette, fille de madame Charette de Bois-Foucaud qui avait épousé en secondes noces le général vendéen, parent de son premier mari. Sapinaud n'eut point de part à la courte guerre de 1799. Pendant le consulat et l'empire, il vécut tranquille dans ses foyers. Néanmoins, lors de l'invasion de 1814, sentant la nécessité de faire intervenir la Vendée dans ces grands événements, il parcourut les campagnes, et tout était prêt pour une levée de boucliers, quand la chute de Bonaparte fut consommée. Dans les Cent-Jours, Sapinaud se trouva naturellement un des généraux royalistes. Un fatal défaut d'accord paralysa en partie ce nouveau mouvement. Sapinaud signa, le 31 mai, avec d'Autichamp et Suzannet, l'*arrêté de Falleron*, par lequel fut déclarée inopportune l'expédition de Louis de La Rochejaquelein dans le Marais. Aventuré seul avec son frère Auguste contre des forces supérieures, Louis de La Rochejaquelein trouva une mort glorieuse à l'affaire des Mathes. Désolés, ses frères d'armes ne songèrent plus qu'à le pleurer et à le venger. Sapinaud, comme le plus ancien des officiers-généraux de la première guerre encore existants, reçut le commandement en chef. Le 21 juin, fut livré le combat de Roche-Servière, où les Vendéens firent inutilement des prodiges de valeur, et perdirent le brave Suzannet. Le 26 juin, fut signée avec le général Lamarque la convention de Cholet. Les Vendéens restaient sous les armes, en attendant le dénouement, qui ne pouvait se faire attendre, et auquel ils avaient puissamment contribué par leur diversion, malgré les circonstances qui l'entravèrent. Ce mouvement des Vendéens fut non moins national que royaliste. L'histoire a conservé la noble proposition qu'ils firent à l'armée de la Loire de s'unir avec elle, s'il en était besoin, pour défendre l'intégrité du territoire français. Sapinaud fut nommé par Louis XVIII lieutenant-général et inspecteur-général des

gardes nationales du département de la Vendée. En outre, il reçut de ce prince le titre de pair de France et le cordon de commandeur de Saint-Louis. Ferdinand VII l'avait décoré de l'ordre espagnol de Charles III. Sapinaud de la Rairie est mort en 1829. S'il n'eut pas des talents de premier ordre, son nom n'en est pas moins associé dignement à la gloire vendéenne. — Le chevalier *Jules* DE SAPINAUD *de Bois-Huguet*, son cousin, né au château de Mortagne en 1771, obtint une lieutenance, en 1786, au régiment des chasseurs de Lorraine. Il émigra en 1791, fit la campagne de 1792, et fut placé, à la fin de l'année suivante, dans les hussards de Choiseul. La campagne de 1794, dans les Pays-Bas, lui fournit l'occasion de se distinguer d'une manière brillante. Attaqué près de Nimègue par une colonne d'infanterie, et n'ayant que soixante hommes de son régiment, il tua de sa main le colonel qui commandait cette colonne, la mit en déroute et s'empara de deux pièces de canon. A la fin de 1795, il passa dans la Vendée, à l'armée de Charette; mais il ne put partager que les derniers efforts de ce général. Jules de Sapinaud est mort en 1817. Son extérieur était des plus heureux; sa conversation des plus attrayantes, et ses connaissances dans l'art de la guerre attestaient des études sérieuses, appuyées sur la pratique. — Madame *Louise de Charette*, veuve du lieutenant-général pair de France SAPINAUD, et auteur de *Mémoires sur la Vendée, suivis de notices sur les généraux vendéens*, et d'un *Voyage dans la Vendée*, par M. Sapinaud de Bois-Huguet, Paris, 1823, in-12 et in-8°, est morte à Bourbon-Vendée, le 19 janvier 1832. — Son fils, le chevalier SAPINAUD *de Bois-Huguet*, a publié une nouvelle édition de ses Mémoires en 1834. M-R-T.

SAPPA *de' Milanesi Inviziati Gorreta* (le chevalier ALEXANDRE), littérateur italien, naquit le 19 août 1717, à Alexandrie en Piémont, d'une famille très-ancienne. Plusieurs de ses ancêtres s'étaient distingués dans les armes et les hauts emplois de la magistrature. Admis au collége des jésuites de Parme, il y eut pour professeur de belles-lettres le fameux prédicateur Geanelli, qui lui donna des soins particuliers. Il y étudia aussi la jurisprudence et surtout les mathématiques, qu'il aima toujours de préférence. Rentré dans le sein de sa famille, il se livra avec beaucoup de zèle à son talent poétique, et publia, sur la mort de Marie-Élisabeth de Lorraine, reine de Sardaigne, plusieurs pièces de vers qui le firent admettre, sous le nom d'*Eumaro Marateo*, à l'Académie des Arcades de Rome et dans celle des *Immobili* de sa patrie. Le roi Charles-Emmanuel III le nomma réformateur des études des provinces d'Alexandrie et de la Lomelline, charge honorable et gratuite qui lui donnait l'inspection de l'enseignement, qu'il exerça avec zèle pendant 28 ans, et ne quitta que lorsqu'il fut fait majordome. Toujours zélé pour la religion, il composa beaucoup de poésies en son honneur. Doué d'une modestie rare, on ne pouvait jamais le persuader qu'il était éminemment poète, et qu'il aurait pu égaler les meilleurs modèles, s'il eût voulu mettre un frein à son imagination, comme il a fait dans quelques-uns de ses sonnets, parmi lesquels on distingue ceux qu'il publia sur la mort de son épouse et sur la paix de 1762. Il s'attachait à rendre son

style plus touchant que hardi, disant qu'un poète doit surtout exprimer les sentiments du cœur, et comme le sien était si pur, si pieux, il en résultait un genre de poésie qui, au premier abord, paraît froid, mais qui est plein de délicatesse et des meilleurs sentiments. Il donna un petit poème en quatre chants, intitulé le *Pèlerin heureux*, et dont le sujet est un homme très-pieux qui va en Palestine visiter les lieux saints. Ce poème fut imprimé à Turin, puis à Alexandrie, et dans le recueil des œuvres de l'auteur. Il ne chanta jamais l'amour, si ce n'est pour son épouse; et, dans les tendres sonnets qu'il composa pour elle, il a prouvé ce qu'il aurait pu faire dans ce genre. Tout entier à des pratiques de piété, aux devoirs de sa charge et à ses études, il voulut d'abord vivre dans le célibat et renoncer à ses droits d'aînesse en faveur de son frère; mais celui-ci ayant refusé, Alexandre, pressé par sa famille, épousa la fille du marquis Gozzani de Saint-Georges dont il eut beaucoup d'enfants. Il mourut le 13 mars 1783. Ce fut un jour de deuil pour les siens et pour tout le monde savant. Sa nécrologie fut imprimée dans le nº 42 de l'*Anthologie de Rome*, où, après un éloge mérité de ses vertus et de son savoir, on donne une notice de ses ouvrages. Sa patrie honora sa mémoire par une inscription sur marbre qui se conserve dans la salle de l'hôtel-de-ville; l'Académie des *Immobili* le célébra également en prose et en vers dans une séance solennelle, et tout cela fut imprimé en un vol. à Alexandrie, 1783. On a fait quatre éditions des poésies d'Alexandre Sappa : I. *Rime del sig. cav. D. Alessandro Sappa, patrizio Alessandrino ed accademico Immobile con l'aggiunta in fine di alcune poesie d'altri membri della stessa Accademia*, Alexandrie, 1772, 2 vol. in-8°. II. *Rime, arrichite del di lui elogio e di note da un accademico Immobile*, dédiées au roi Victor-Amédée III, Alexandrie, 1787, 2 vol. in-4°, avec portrait de l'auteur. III. *Rime scelte*, Gênes, 1788, 1 vol. in-8°. IV. *Poesie scelte*, Pavie, 1795, 1 vol. in-8°. V. Des *Poésies* dans divers recueils. C—v—l.

SAPPA *de' Milanesi Inviziati Gorreta* (Louis), fils aîné du précédent, naquit en 1755. D'abord officier dans le régiment provincial de Casal, il voyagea en Italie, en France, et fut présenté à Versailles par le fameux comte d'Aranda à Louis XV et à ses sœurs. Il fut, comme son père, réformateur des études, et en 1791, nommé gentilhomme honoraire de la chambre. En 1830, il reçut la grand'croix de Saint-Maurice et Saint-Lazare, et en 1833 devint chef de province de cet ordre. Il avait été trois fois syndic-maire dans sa patrie. Fort instruit dans les mathématiques et surtout dans la mécanique, il cultiva aussi la botanique. Homme intègre, austère et religieux, il jouit de l'estime et du respect de toutes les classes et de tous les partis dans les phases et les vicissitudes si fréquentes de cette époque, et mourut le 16 mai 1837, entouré et regretté de sa nombreuse famille. Il s'était marié en 1783 avec une demoiselle Grimaldi, sœur de celui qui, en 1814, fut gouverneur du prince de Carignan, actuellement roi de Sardaigne; et, n'ayant pas eu d'enfants mâles, en lui s'éteignit la famille des Sappa, qui si long-temps avait tenu un rang distingué dans l'État. — Sappa *de' Milanesi* (Charles-Joseph), frère du

précédent, fut aumônier du roi, et plus tard (1817) prince-évêque d'Acqui, où il se distingua par ses vertus et son zèle évangélique. Il mourut en 1835 dans un âge avancé. C-v-i.

SARAKSI (Aboul-Abbas-Ahmed), fils de Mahomet, mort en 286 de l'hégire (899 de J.-C.), a fait, entre autres ouvrages, deux livres sur la *Musique*, un grand et un petit; et un traité des *Jeux*, dont celui des *Echecs* fait vraisemblablement partie. Abul-Farage appelle aussi notre auteur *Ibn-Tajeb;* c'est par conséquent le fameux philosophe dont d'Herbelot parle à l'art. 1026, qui composa beaucoup d'ouvrages en divers genres. Il fut précepteur du calife Motadhed et devint son confident; mais ayant eu l'imprudence de révéler un de ses secrets, il fut tué par ordre de ce calife. Il a écrit sur l'*Isagoge* de Porphyre, et a composé un livre de *Morale*.—Il y a différents auteurs qui portent ce même nom de *Saraksi*; ils le tirent de Saraks, dans le Khoraçan, lieu de leur naissance; d'Herbelot en fait mention. Il en est un surtout plus renommé que les autres, c'est *Radi Eddin Mahomet*, mort à Damas en 571 de l'hégire (1175 de J.-C.); il est auteur du célèbre *Mohit*, *Océan*, dont on a fait quatre éditions, et d'autres ouvrages sur la théologie. J—n.

SARBARAZAS. *Voy.* Schahar-barz, XLI, 71.

SARCUS (Jean de), issu d'une très-ancienne et noble maison de Picardie, était fils d'un conseiller et chambellan de Charles VIII. Il remplit les mêmes fonctions auprès de Louis XII, fut capitaine de chevau-légers et des premiers gens de pied levés en Picardie. Après la mort de ce dernier monarque, il devint chambellan et conseiller ordinaire de François Ier, maître d'hôtel de la reine Éléonore, capitaine de cinquante hommes d'armes, etc., etc. Du Bellay, auteur contemporain, parle beaucoup de lui comme l'ayant vu à l'action. Jean de Sarcus était dans Thérouanne, ville de l'Artois, et avait charge de cinq cents hommes de pied, lorsqu'en 1512, elle fut attaquée par les Anglais et les Impériaux. En 1522, il se jeta dans Hesdin avec le capitaine Lalande, étant à la tête de quinze cents aventuriers; et ils contribuèrent à la belle défense de cette place, dont l'armée combinée de Charles-Quint et de Henri VIII leva le siége, après avoir fait deux brèches et n'avoir osé donner l'assaut. Il en était gouverneur en 1526, et fit repentir le seigneur de Fiennes, gouverneur de Flandre, d'avoir tenté une surprise. En 1536, le comte de Nassau ayant attaqué la Picardie, tandis que Charles Quint, revenu de son expédition d'Afrique, pénétrait témérairement en Provence, Jean de Sarcus partit de Ham, avec mille hommes de pied de la légion de Picardie, dont il était capitaine général, et couvrit si bien sa marche, que passant à travers les villages échappés à peine du feu qu'y avait mis l'armée de l'empereur, il se jeta dans Péronne, le jour même où le comte de Nassau l'investissait. Dans le plan de défense, Sarcus fut chargé de la brèche de la porte de Saint-Fursy. Le comte de Nassau fut repoussé partout avec la plus grande vigueur, et se vit obligé de lever le siége, après avoir fait sauter la grosse tour, fameuse pour avoir servi de prison à Charles-le-Simple et à Louis XI. C'est en mémoire et en actions de grâces de cet événement que, tous les ans, on faisait à Péronne, le jour de Saint-Fursy, patron de la ville (16 janvier),

une procession précédée d'une bannière sur laquelle le siége de la ville était représenté, et où, entre autres armes, se voyaient celles du sieur de Sarcus. L'année suivante, il joua encore un rôle honorable au siége de Hesdin, et reçut la garde de la ville et du château lorsque le roi s'en fut rendu maître. Il mourut peu de temps après. Il avait fait rebâtir, en 1522, le château dépendant de la petite ville de Sarcus, en Picardie. C'est un monument très-remarquable de l'époque de la renaissance, enrichi de sculptures belles et variées, d'ornements et d'arabesques, plein d'élégance et de délicatesse (1). Il laissa plusieurs enfants de sa première femme, Marguerite de Chabanne, sœur du fameux maréchal de la Palisse, entre autres, François de Sarcus, évêque du Puy en Velay et aumônier de Henri II. Cette famille subsiste encore aujourd'hui. L—P—E.

SARDI (THOMAS *di Matteo*), né à Florence, embrassa la règle de Saint-Dominique, dans le monastère de Sainte-Marie-la-Nouvelle, et non celle des servites, comme l'a dit par erreur le P. Possevin. Altamura, auteur d'une Bibliothèque dominicaine très-fautive, a commis une méprise bien plus bizarre. Ayant lu dans le *Catalogus* de Poccianti : *Thomas Matthæi de Sardis, ut alii habent Codices*, il s'est imaginé que *Codices* était un autre prénom de Sardi. Thomas était son seul prénom, Matthieu celui de son père, et Sardi son nom de famille. Après avoir été reçu bachelier à l'université de Florence, en 1486, Sardi enseigna la théologie avec une grande réputation, consacrant ses loisirs à la culture des lettres, surtout de la poésie italienne. On vante la régularité de ses compositions, l'élégance et la pureté de son style. Il mourut dans le couvent de Sainte-Marie-la-Nouvelle, le 27 oct. 1517, laissant, entre autres ouvrages, un poëme intitulé *Anima peregrina*, divisé en trois livres, à l'imitation de la *Divine comédie* de Dante, qu'il déclare avoir pris pour modèle. Il en existe quatre beaux manuscrits dans les bibliothèques d'Italie. Le P. Vincent Fineschi a fait imprimer le poëme de Sardi à Florence, en 1780, sur l'exemplaire de Sainte-Marie-la-Nouvelle. — *Louis* SARDI, jurisconsulte, né à Ferrare, mourut en 1445 à Bologne, où il était professeur de droit à l'université. Il a composé plusieurs ouvrages, dont le plus connu, intitulé : *De naturalibus liberis, de legitimatione et successione eorum*, a été imprimé à Lyon en 1544. — *Pierre* SARDI, ingénieur romain, a publié en italien : I. *Architecture militaire*, Venise, 1618, in-fol. II. *Traité de fortifications*, Venise, 1627. III. *Traité de l'artillerie*, Bologne, 1659, in-fol. IV. *Le chef des bombardiers examiné et approuvé par le général de l'artillerie*. V. *Discours sur les machines de guerre, anciennes et modernes*, etc. — *Joseph* SARDI, architecte de la république de Venise, était né à Morco, près de Côme, et mourut en 1699. Parmi les travaux qu'il a exécutés à Venise, on distingue les façades des Carmes-Déchaussés, sur le grand canal, de Sainte-Marie de Zobenigo, de l'Hôpital des mendiants, etc. P—RT.

SARIS (JOHN), capitaine anglais, avait déjà fait quelques voyages et avait été facteur à Bantam en 1608,

(1) Les derniers vestiges en avaient disparu en 1837 ; mais le baron de Taylor les a reproduits dans son *Voyage pittoresque* (Monuments de Picardie).

lorsque, le 18 avril 1611, il partit des Dunes pour retourner aux Indes, ayant sous ses ordres trois vaisseaux, au nombre desquels était le *Clove*, qu'il commandait. Le 9 août, il doubla le cap de Bonne-Espérance, et au mois d'octobre 1612, il s'arrêta à Mœli ou Molalia, une des îles Comores, pour y faire des provisions. Le roi alla le visiter à son bord, accepta quelques présents, et lui demanda une lettre attestant la manière amicale dont il avait été reçu, afin de pouvoir la montrer aux Anglais qui dans la suite mouilleraient sur cette côte. Saris y consentit, mais il insinua dans sa lettre qu'il était prudent de ne pas trop se fier à ces insulaires, sans avoir des forces respectables. La traversée fut assez heureuse jusqu'à l'île de Socotora, où le sultan émir Eben-Saïd accueillit les Anglais avec toutes sortes de témoignages d'amitié. Il leur présenta une lettre de Henri Middleton (*voy.* ce nom, XXIX, t), du 1er septembre 1611, par laquelle cet amiral informait ses compatriotes des malheurs qu'il avait éprouvés dans la mer Rouge et de ce qu'on y avait à craindre de la part des Turcs. Cependant, comme Saris était muni d'un passe-port du grand-seigneur, il résolut, de l'avis de son conseil, d'entrer dans cette mer et d'y faire le commerce de dessus les vaisseaux. On partit donc, et l'on arriva enfin à travers les détroits dans la rade de Moka. Hyder-Aga, qui en était gouverneur, envoya reconnaître à quelle nation les navires appartenaient, puis il invita les Anglais à descendre à terre en leur offrant des otages, qui vinrent effectivement à bord. Alors Saris se rendit chez l'aga, qui lui fit une réception des plus flatteuses, lui donna un repas magnifique, et le pria d'oublier tout ce que Henri Middleton avait eu à souffrir de la part du précédent gouverneur, qui avait été destitué. Malgré ces démonstrations bienveillantes, Saris, prévenu par un Arabe que l'aga et ses gens n'étaient pas très-fidèles à tenir leur parole, hésitait à débarquer, lorsqu'il apprit que Middleton croisait à l'entrée de la mer Rouge. Sur les instances de celui-ci il alla le trouver, et ils firent ensemble quelque commerce en mer. Peu après, Saris quitta le détroit, revint à Socotora, puis se dirigea sur Bantam, d'où il fit partir deux de ses vaisseaux pour l'Angleterre, gardant le troisième pour le voyage du Japon. Pendant sa route il s'arrêta dans quelques-unes des îles Moluques, où il fut bien accueilli par les indigènes, ainsi que par les Hollandais et les Espagnols qui occupaient des forts. Enfin, le 10 juin 1613, il arriva vis-à-vis de Nangasaki, port du Japon sur la côte occidentale de l'île de Ximo. Deux pilotes de cette nation le conduisirent jusqu'à Firando, qui est à trente lieues vers le nord. Le roi de cette île vint le visiter à bord, avec ses femmes qui chantèrent en s'accompagnant d'instruments de musique. Ce prince, pour varier les amusements, fit venir aussi sur le vaisseau des comédiennes nomades qui donnèrent des représentations dramatiques. Le capitaine anglais remarque, dans sa relation, que ces femmes si fêtées, si bien payées, et pour lesquelles les seigneurs japonais oublient quelquefois des épouses belles et vertueuses, sont cependant réputées infâmes, et qu'après leur mort on traîne ignominieusement leurs corps à la voirie. Saris reçut encore un grand nombre de visites, entre autres celles de quelques dames japonaises nouvellement conver-

ties au christianisme par les jésuites. Un tableau de Vénus et de Cupidon qu'il avait dans sa chambre ayant été pris par elles pour une image de la Vierge et de l'Enfant Jésus, elles se mirent à genoux et firent des prières. Les Anglais craignant de se rendre le peuple contraire, en déclarant le schisme qui les sépare des catholiques, laissèrent les dames dans l'erreur, et continuèrent à présenter ce tableau pour un sujet de piété. Quand ils furent descendus à terre, le roi leur donna un grand festin et leur accorda un logement. Après avoir fait un commerce assez lucratif, Saris s'embarqua le 2 août 1613, pour Méaco, dans l'île de Niphon, où il arriva sans accident. Il demanda et obtint une audience de l'empereur, qui tenait sa cour à Saronga et auquel il remit une lettre du roi d'Angleterre ; puis il se rendit à Iédo, où résidait le fils du monarque japonais, et fut aussi bien reçu par ce jeune prince qu'il l'avait été par son père. Peu de temps après, le capitaine anglais se disposant à partir, l'empereur lui donna une lettre pour le roi d'Angleterre, accompagnée de riches présents, et de plus une commission pour confirmer l'établissement de son commerce au Japon. Les choses ainsi arrangées, Saris retourna d'abord à Firando où, pendant son absence, le principal facteur Cocks avait eu la garde du comptoir ; il lui laissa de nouveau la gestion des affaires. Tranquille alors sur l'état du commerce de sa nation, charmé d'avoir contribué à sa prospérité en ouvrant la route du Japon, il s'embarqua pour l'Europe et revint dans sa patrie en 1615. Sa relation a été insérée avec celles de Henri et de David Middleton dans plusieurs recueils de voyages. M—LE.

SARRAN (JEAN-RAIMOND-PASCAL) fut l'un de ces écrivains qui servirent le gouvernement de la Restauration, en quelque façon malgré lui, et n'en essuyèrent que des persécutions et des injures, et qui, après sa chute, furent en butte à toutes les vengeances de ses ennemis. Né à Montpellier vers 1780, fils d'un notaire de cette ville, il y fit de très-bonnes études et se destinait à la carrière du barreau, lorsque le gouvernement impérial fut renversé, en 1814. Il embrassa très chaudement la cause de la Restauration, et fit jouer dans la même année, avec M. Brunier, une comédie-vaudeville intitulée : *Le premier avril, ou le Retour des Bourbons*. S'étant ensuite rendu dans la capitale, il y concourut à la rédaction de plusieurs recueils et journaux royalistes, entre autres, le *Conservateur*, la *Dominicale*, la *Bibliothèque royaliste*, et enfin le *Drapeau-Blanc*, avec Martainville (*voy.* ce nom, LXXIII, 217). Il prit beaucoup de part à la défense de Canuel et des autres militaires que le ministère avait destitués pour avoir réprimé la révolte de Lyon (*voy.* SAINNEVILLE, LXXX, 281), et fut compromis avec ce général dans la conspiration du *bord de l'eau*, si ridiculement imaginée par la police de ce temps-là. Plus malheureux encore après la révolution de 1830, Sarran vécut presque dans le besoin ; néanmoins, fidèle à ses convictions, il ne voulut accepter aucune place du nouveau gouvernement, et se mêla d'une manière très-active à toutes les entreprises du parti légitimiste. Il fut alors chargé de diverses missions, soit auprès de la duchesse de Berry, soit auprès de Ferdinand VII, qui le décora de l'ordre de Charles III. Il eut aussi à cette époque

quelques démêlés avec la justice, et, compromis dans différentes affaires, il subit plusieurs mois de prison. Sur la fin de sa vie, il parut avoir abandonné entièrement la politique, et mourut à Paris en juin 1844. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Le Premier avril, ou le Retour des Bourbons*, comédie-vaudeville, Montpellier, 1814, in-8°. II. *Notice sur M. le vicomte de Châteaubriand, pair de France*, Montpellier, 1817, in-8°. III. *Association constitutionnelle pour la défense légale des intérêts légitimes*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire de la bascule ministérielle*, etc., Paris, 1821, in-8°. IV. *De la nécessité et de la légalité des demandes en indemnités, à raison des biens vendus par l'État, et de toutes autres réclamations légitimes à poursuivre par toutes voies et contre qui de droit, au nom d'émigrés ou autres Français dépossédés*, Paris, 1821, in 8°. V. *Démenti formel donné à MM. Manuel et Benjamin-Constant*, Paris, 1822, in-8°. VI. *Observations sur la saisie du Régulateur*, Paris, 1822, in-8°. VII. *Relation de la fête célébrée par une société d'amis de la légitimité, sous la présidence de M. Sarran, le 15 octobre 1823, jour de la fête de S. A. R. Madame, en réjouissance des victoires de l'armée française et de l'heureuse délivrance des Bourbons d'Espagne*, Paris, 1823, in-8°. VIII. *Appel d'intérêt public au gouvernement contre le ministère*, Paris, 1824, in-8°. IX. *Le cri d'indignation contre la censure*, 1824, in-8°. X. *De l'état actuel de la liberté de la presse*, Paris, 1824, in-8°. XI. *Des marchés Ouvrard et de l'esprit politique et financier de M. de Villèle*, Paris, 1824, in-8°. XII. *Du ministère Villèle et de ses œuvres*, 1825, in-8°. XIII. *Défense de la liberté de la presse contre les attaques de M. de Bonald*, 1826, in-8°. XIV. *Pétition d'urgence à la Chambre des pairs, sur l'inhabilité de la Chambre des députés actuelle et sur la nécessité immédiate d'une Chambre nouvelle, qui remplisse les conditions constitutionnelles et légales*, Paris, 1827, in 8°. XV. *Le Mal et le Remède*, Paris, 1827, in-8°. XVI. *De l'insurrection et de la légitimité, appel à la raison sur l'état présent de la France*, Paris, 1832, in-8°. On attribue à Sarran la réfutation d'une partie de l'*Hermite en province*, de Jouy, réfutation publiée sous l'initiale S***, 1818, in-8°. — SARRAN, professeur et démonstrateur de chirurgie à Montpellier, de la même famille que le précédent, a publié dans cette ville, en 1789, des dissertations chirurgicales, in-8°. M—D j.

SARRASIN, en latin *Sarracenus* (JEAN-ANTOINE), né à Lyon en 1548, était issu d'une ancienne famille établie en cette ville et qui a produit plusieurs personnages distingués. Fils d'un médecin, il suivit la même carrière, prit le grade de docteur à la faculté de Montpellier en 1573, et mourut en 1602. Il avait publié *De Peste commentarius*, Genève, 1571, in-8°; Lyon, 1572 et 1589, in-8°. On lui doit aussi une édition estimée de Dioscorides, *De materia medica*, avec le texte grec, une version latine et des scholies, dédiée à Henri IV, Francfort, 1598, in-fol. — *Philibert* SARRASIN, fils du précédent, professa la médecine à Lyon, et il écrivit : 1° *De latis lumbricis historia* ; 2° *Epistola de notis lapidis Bezoar* ; *De vomitu admirando*, etc. Ces opuscules ont été insérés dans les *Observationum centuriæ* de Fabrice de

Hilden (*voy.* ce nom, XIV, 42). — *Louise* SARRASIN, sœur de Jean-Antoine, s'est rendue célèbre par ses connaissances dans les langues anciennes. Dès l'âge de huit ans, elle savait, dit-on, l'hébreu, le grec et le latin, que son père lui avait appris. Elle le suivit à Genève en 1551, où elle épousa Larchevêque; fut mariée ensuite à Étienne Leduchat, médecin, et enfin à Marc Offredi, médecin de Crémone, qui, étant devenu aveugle, se faisait lire par sa femme les médecins grecs et latins. Louise mourut dans un âge très-avancé — *Jean* SARRASIN, de la même famille que les précédents, syndic de la république de Genève, était né dans cette ville en 1576, et y mourut en 1632. Il avait publié, par ordre du conseil: le *Citadin de Genève en réponse au Cavalier de Savoie*, Paris, 1606, in-8°. C'est une réfutation de l'ouvrage de Marc-Antoine de Buttet (*voy.* ce nom, VI, 397), relatif aux prétentions des ducs de Savoie sur le pays de Genève. — *Michel* SARRASIN, né à Nuits, en Bourgogne, le 5 septembre 1659, exerça d'abord la chirurgie; puis des motifs de piété le portèrent à entrer au séminaire des Missions étrangères; mais, après un an d'épreuve, le supérieur, qui avait reconnu son goût et ses heureuses dispositions pour l'art de guérir, lui conseilla de suivre la carrière médicale, et Sarrasin déféra à cet avis. Ayant passé au Canada, qui alors appartenait à la France, il s'y maria et y exerça avec succès la médecine et la chirurgie. Louis XIV le nomma médecin du roi et membre du conseil souverain de Québec. C'est là qu'il mourut en 1736. Malgré son éloignement, il avait toujours conservé des relations avec les savants de Paris et de la France. On a de lui : I. *Histoire du castor*, imprimée dans l'*Hist. de l'Acad. des sciences*, 1704, et insérée presque entièrement dans le *Traité des drogues simples* de Nic. Lémery, édit. de 1733. II. *Remarques sur une espèce d'érable de l'Amérique septentrionale*, etc., dans l'*Hist. de l'Acad. des sciences*, 1730. III. *Histoire d'un animal qu'on peut appeler Rat d'Amérique, assez semblable à celui que Raïus a décrit sous le nom de Mus Alpinus*, dans le *Journal des Savants* de 1718. IV. *Certificat* sur la découverte, dans le caveau de l'hôpital près de Québec, des corps entiers de trois religieuses enterrées depuis plus de vingt ans et couverts de chaux vive, dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1728. V. *Lettre* sur les eaux du cap de la Madeleine, *ibid.*, mai 1736. Sarrasin a laissé manuscrit un traité sur la pleurésie.

P—RT.

SARRASIN (PIERRE), acteur, né à Dijon, se passionna dès sa jeunesse pour le théâtre, et joua la comédie avec applaudissement dans quelques sociétés particulières. Encouragé par ces premiers succès, il vint à Paris en 1729; et, quoiqu'il n'eût encore paru sur aucun théâtre public, il obtint la permission de débuter à la Comédie française, par le rôle d'*OEdipe*, dans la tragédie de Pierre Corneille. Sarrasin y fut accueilli avec la plus grande faveur, enleva tous les suffrages, et dès lors fut admis au nombre des comédiens ordinaires du roi. Après la mort de Baron, auquel il avait toujours été très-attaché, il le remplaça dans les rôles de rois; il jouait aussi avec beaucoup de sentiment les rôles de pères dans la haute comédie. Cet acteur était fort goûté du public : il avait du naturel, de la facilité, son

expression était parfois vive et pathétique, mais son jeu ne se soutenait pas. On rapporte qu'à une répétition de la tragédie de *Brutus*, Voltaire, qui avait chargé Sarrasin du premier rôle, ne trouvant pas qu'il rendît avec assez d'énergie ni avec assez de noblesse l'invocation au dieu Mars, l'apostropha brusquement : « Songez donc, lui dit-il, que « vous êtes Brutus, le plus ferme de « tous les consuls de Rome, et ne « parlez pas au dieu Mars comme si « vous disiez : Ah ! mon patron, fai- « tes-moi gagner à la loterie un lot « de cent francs. » Sarrasin obtint, en 1756, une pension de mille francs, qui fut portée à quinze cents, en 1759, lorsqu'il se retira du théâtre pour cause d'une extinction de voix. Il mourut en 1763. P—bt.

SARRAZIN (le comte Gilbert de), d'une famille noble d'Auvergne, était né en 1731. Il entra fort jeune dans le régiment de Noailles-Dragons, devint colonel, se maria dans le Vendômois et demanda sa retraite. En 1789, il fut élu député de la noblesse de Vendôme aux États-généraux, où il montra des vues sages et un esprit conciliant. En 1791 il abandonna la scène politique, et émigra durant la Terreur. Rentré plus tard en France, il resta dans la vie privée jusqu'à la seconde Restauration. En septembre 1816, le roi le nomma président du collége électoral de Loir-et-Cher. Il mourut quelques années après dans un âge fort avancé. — Son fils aîné, M. *Adrien* de Sarrazin, né en 1773, bien qu'ayant fait ses études à l'école militaire de Vendôme, puis à Brienne, ne prit pas de service : il se voua à la carrière des lettres et commença à se faire connaître en 1802 par une imitation des *Quatre Printemps* de Kleist, du *Premier Navigateur* et du *Tableau du déluge* de Gessner, et du *Cimetière de campagne* de Gray ; puis il publia une défense du poème de la *Pitié* de Delille. Après la Restauration, M. Decazes, son condisciple à Vendôme, lui donna dans ses bureaux une place qu'il conserva jusqu'en 1820. Depuis ce temps il vécut dans la retraite. En 1826, il a paru un recueil de *ses Œuvres*, 6 vol. in-18. Z.

SARRAZIN (Jean), général français dont la carrière publique comme la vie privée ont mérité d'être flétries, était né à Saint-Sylvestre (Lot-et-Garonne), le 15 août 1770, d'un simple cultivateur, qui lui fit cependant donner une assez bonne instruction au collége de Cahors. En 1786, il s'engagea dans le régiment de Colonel-Général-Dragons ; mais l'année suivante, renonçant à l'état militaire, il alla s'établir à la Réole, où il donna des leçons ; puis il devint gouverneur du comte de Verduzan. En 1790, il entra au collége de Sorrèze, en qualité de professeur de mathématiques. Cette maison, comme toutes les écoles militaires de cette époque, était dirigée par des religieux (les bénédictins), ce qui a fait dire à tort qu'il avait été moine. Il n'y resta que peu de temps, et de 1791 à 1792, il fut précepteur des fils du prince de Béthune. C'était alors l'époque des enrôlements volontaires, et il partit pour l'armée du Nord. Il se trouvait à Châlons, chargé d'instruire les aspirants à l'école d'artillerie, lorsque les habitants de cette ville, après la prise de Verdun, formèrent un bataillon dont ils l'élurent adjudant-major. Au commencement de 1793, il commandait à Metz une compagnie franche, quand il fut cassé par le général

Houchard, pour avoir pris part à un mouvement séditieux. C'est du moins l'opinion du général Clarke, dans le rapport dont nous aurons plus loin occasion de parler ; mais nous croyons plus exact de dire que ce fut à la suite de la mesure qui excluait les officiers nobles de l'armée que Sarrazin se vit obligé d'abandonner son grade ; il passait alors, malgre ses dénégations, pour fils du comte de Sarrazin, émigré. Il reprit du service comme simple soldat, et rejoignit la compagnie des chasseurs de la Gironde à l'armée de l'Ouest ; dans cette campagne contre les Vendéens, il fut remarqué de Marceau, qui le prit pour secrétaire et le fit officier de son état-major, tandis que Kléber lui confia la mise au net de ses notes sur le siége de Mayence et la guerre de la Vendée. En même temps, il commença, sous la direction de ces deux généraux, un ouvrage intitulé : *Instructions pour les troupes en campagne.* En avril 1794, il suivit Marceau à l'armée du Nord, et assista à la bataille de Fleurus. Cinq mois après, il fut nommé adjoint de première classe au corps du génie, et Jourdan le chargea d'opérer la jonction de l'armée de Sambre-et-Meuse avec celle de la Moselle, mission dont il s'acquitta à la satisfaction du général en chef. A l'attaque de Coblentz, il enleva les redoutes du pont de la Moselle, et reçut pour cette action le grade de chef de bataillon ; puis au siége de Maestricht celui de chef de brigade. Il servit ensuite à la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Kléber, qui le désigna pour préparer le premier passage du Rhin, à Ordingen, près de Dusseldorf, en septembre 1795. L'année suivante, il remplit auprès de Bernadotte les fonctions de chef d'état-major, dans la campagne d'Allemagne ; puis, en 1797, il l'accompagna à l'armée d'Italie. Après les préliminaires de Leoben, il fut nommé gouverneur d'Udine. Comme Bernadotte, il refusa de s'associer à Bonaparte dans l'expédition d'Égypte ; on l'envoya alors à Rochefort, avec un commandement dans la division Humbert, qui fut appelée à faire partie du corps expéditionnaire d'Irlande. Cette troupe, composée, comme on sait, du rebut des armées républicaines, débuta par des prodiges de valeur. Après avoir débarqué en Irlande, elle y remporta d'abord plusieurs victoires, et Sarrazin se distingua particulièrement à la prise de Killala (août 1798) et à l'affaire de Castlebar, ce qui lui valut du général Humbert le grade de général de brigade, et immédiatement celui de général de division. Bientôt cette petite armée se vit forcée de mettre bas les armes, mais Sarrazin resta un mois à peine prisonnier, et il fut échangé comme général de division. Néanmoins, le gouvernement directorial ne se montra pas du tout disposé à ratifier son avancement si rapide, et il l'envoya à l'armée d'Italie. Joubert le chargea de conduire un corps à l'armée de Rome, avec laquelle il fit, sous Championnet, la campagne de Naples, en 1799. Il mérita d'être mis à l'ordre du jour pour avoir défait une bande de Napolitains insurgés ; il combattit ensuite à la Trébia, y fut blessé et nommé général de brigade sur le champ de bataille. Rappelé alors, on le désigna pour l'armée de Suisse ; mais, à son passage à Paris, il trouva Bernadotte au département de la guerre : c'était son ami, son ancien général. Devenu ministre, il lui confia le bureau du mouvement des troupes, puis celui des nominations. Sarrazin révèle ici dans ses notes un

fait curieux ; il dit qu'à cette époque les Jacobins voulaient culbuter le Directoire pour élever au pouvoir Jourdan, Augereau et Bernadotte, et que le ministère de la guerre lui était destiné. Initié à ces projets par Bernadotte, il ajoute qu'il crut de son devoir de tout dénoncer, et il informa du complot Barras et Sieyès. Certes, ce plan existait ; mais nous croyons que Sarrazin s'y place sur une trop grande échelle ; toujours est-il qu'il ne joua pas un beau rôle en s'en faisant le dénonciateur, surtout lorsqu'il en tenait les détails de l'amitié et de la confiance d'un des premiers intéressés à sa réussite. On lui offrit en récompense l'ambassade de Hollande, qu'il refusa. Bonaparte étant revenu d'Égypte, Sarrazin se rapprocha de lui, et sans participer au 18 brumaire d'une manière aussi active qu'il a bien voulu le faire croire, il n'y fit aucune opposition ; on le vit même travailler à opérer un rapprochement entre Bonaparte, devenu premier consul, et Bernadotte, avec qui il resta toujours lié, soit que le général feignît de ne point avoir eu connaissance de ses révélations passées, soit qu'il les ignorât réellement. Il fut donc l'intermédiaire entre le consul et Bernadotte, qui accepta la présidence de la section de la guerre au conseil d'État, puis le commandement de l'armée des Côtes. Ceci dut étonner les fiers républicains : Bernadotte ne s'était-il pas montré l'adversaire le plus hardi de Bonaparte, au point de se poser comme son rival (1), la veille et le jour même de son triomphe à Saint-Cloud ? Aussi cette réconciliation fut loin d'être sincère : les événements ultérieurs en fournirent assez la preuve. Il en fut de même avec le général Moreau, à qui Bonaparte confia l'armée du Rhin ; Sarrazin y servit un instant ; mais en avril 1800, Bernadotte lui donna le commandement de dix mille grenadiers réunis au camp d'Amiens. Il les mena à l'armée d'Italie, où une rivalité s'établit entre lui et Murat, ce qui le détermina à demander son retour en France, où il fut mis à la réforme. Cependant le rapport du général Clarke, déjà cité, dit formellement qu'il fut rappelé, et de plus rayé du tableau de l'état-major général, par suite de dénonciations calomnieuses dont il était l'auteur. Cette imputation n'est pas prouvée, mais son caractère turbulent et tracassier suffirait pour la faire adopter. Alors il s'occupa exclusivement d'étudier les auteurs qui ont écrit sur l'art de la guerre, et publia beaucoup d'articles dans le *Guide du jeune militaire*. Il sollicita ensuite d'être employé en Amérique ou dans les Indes orientales, puis demanda la permission d'entrer au service de la république batave. Elle lui fut accordée, mais resta sans effet, parce que, en 1802, on le rétablit dans son grade de général de brigade. La cause en est sans doute qu'il eut le bon esprit de se rallier au pouvoir consulaire que dans son mécontentement il avait considéré comme usurpateur, et de saisir plusieurs occasions de manifester ses sympathies pour le gouver-

(1) Nous pourrions donner ici de curieux renseignements sur toute cette partie de la vie de Bernadotte ; nous renvoyons aux chapitres 19, 20 et 21 du tome Ier de l'*Europe pendant le consulat et l'empire de Napoléon*, par M. Capefigue. On y trouvera le récit de sa conduite et de piquantes conversations d'après des notes communiquées et dont l'authenticité est incontestable.

nement de Bonaparte : après avoir signé une adresse au premier consul à la conclusion de la paix, il vota pour son pouvoir à vie. On le réemploya donc, et il alla servir à Saint-Domingue, où il ne resta qu'une année, le général Rochambeau, successeur de Leclerc, lui ayant accordé la faveur de retourner en France, pour motif de santé. A son retour, il se montra très-partisan de l'empire, et fit même paraître un petit écrit sur ce sujet. Employé sous Augereau au camp de Brest, il adressa un mémoire à l'empereur, daté du 23 frimaire an XIII (14 déc. 1804), dans lequel il se faisait l'accusateur des généraux et des administrateurs de l'armée. Cette dénonciation étant venue à se répandre, il attira sur sa tête le mépris de tous ; néanmoins, il fit avec ce corps la campagne d'Allemagne, en 1805 et 1806. Des discussions fort vives qu'il eut avec le général Heudelet, dans la division duquel il servait, motivèrent son changement ; mais là n'était pas la seule cause de cette sorte de disgrâce : en envoyant au roi de Prusse un exemplaire de sa brochure sur le couronnement de Napoléon, il lui avait écrit que le gouvernement français n'attendait qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre et pour envahir ses États. L'empereur, instruit de cette démarche plus que répréhensible, lui fit donner l'ordre de se rendre à Mayence, d'où le général Kellermann l'envoya à Gand, prendre le commandement du département de l'Escaut, sous le général Chambarlac ; l'année suivante, il passa à celui de la Lys, après avoir servi un instant dans la 16e division militaire (Lille) que commandait le général Vandamme. Son opposition aux mesures administratives du préfet de la Lys, M. de Chauvelin, le fit reléguer dans l'île de Cadzand. Cette position, à l'embouchure de l'Escaut, était pourtant bien importante ; Sarrazin y continua les intelligences secrètes que, de son aveu, il entretenait depuis quelque temps avec les Anglais; l'impulsion de Fouché et de Bernadotte ne resta point étrangère à ces coupables négociations, car en ce moment déjà ils travaillaient à la chute de Napoléon, et l'expédition de Walcheren se lia plus qu'on ne pense à toutes les menées du parti anti-impérialiste. Ce fut quelques mois avant le débarquement des Anglais à Flessingue, que Sarrazin reçut l'ordre de se rendre au camp de Boulogne; l'empereur, en agissant ainsi, était-il instruit de ses relations avec l'ennemi? Il n'est pas douteux qu'il en avait au moins le soupçon. Sarrazin fut vivement contrarié de ce déplacement, ainsi qu'il résulte de la lettre qu'il écrivit plus tard à Napoléon. Cette mesure dérangeait son projet de passer en Angleterre, comme lui-même l'avoue dans le mémoire qu'il adressa au gouvernement britannique en 1811. Il se rendit donc à Boulogne, tout en conservant la fatale résolution qu'il avait prise, et, le 10 juin 1810, il l'accomplit sans hésiter. Embarqué sur un bateau pêcheur, il le contraignit par la force d'aborder un brick ennemi, en se disant parlementaire. Il est certain que les Anglais l'attendaient. On a voulu que cette désertion se rattachât au parti royaliste, assertion qu'il n'est pas besoin de réfuter. Un mois après son arrivée à Londres, Sarrazin écrivit à l'empereur une lettre dans laquelle il disait : « A l'île de Cadzand j'ai commencé à vous haïr. Tout ce que j'ai fait a été par attachement pour les troupes. J'ai placé l'hôpital dans

une maison vide; on s'en est plaint, et, d'après cette seule raison, vous m'avez envoyé, le 11 février 1809, au camp de Boulogne, où je suis resté pendant quinze mois. Vous aviez des raisons secrètes, je les ai lues dans vos yeux à votre revue du 25 mai. Fouché n'a pas voulu me faire arrêter, et vous l'avez remplacé par Savary, homme aussi prompt qu'adroit à exécuter tous vos ordres. Si j'étais resté encore vingt-quatre heures à Boulogne, convenez que je serais dans un cachot de Vincennes ou dans les fossés de ce château!... » Ceci était peut-être vrai; toutefois, Sarrazin commit une action déshonorante. Du reste, il n'en tira pas tout le parti qu'il avait espéré; bientôt on le vit, chose honteuse! intenter un procès aux ministres anglais pour obtenir le prix de sa trahison. Il avait demandé 60,000 livres sterling (1,500,000 fr.); on ne voulait lui en accorder que 25,000 et une pension de 1,500 liv.; il exigea que le capital fût calculé de manière à lui compléter une somme annuelle de 2,500 liv. st. (62,500 fr.), formant les appointements de lieutenant-général, grade que le gouvernement anglais, disait-il, lui avait reconnu (2). L'affaire en resta là: on se contenta de lui donner quelques sommes d'argent. Pendant ce temps, traduit devant un conseil de guerre, à Lille, il fut condamné par contumace, le 15 novembre 1810, à la peine de mort, comme coupable de désertion à l'ennemi. On lit dans le *Moniteur* de cette époque de violentes diatribes contre lui. C'est à l'occasion de sa défection, que le ministre de la guerre, Clarke, présenta, le 30 juin 1810, un rapport, dans lequel l'ex-général Sarrazin fut traité fort durement. Le ton de partialité qui y règne à chaque ligne ne permet pas d'en considérer tous les faits comme la vérité absolue. Depuis cette époque on ne sait pas trop ce qu'il devint; en 1812, il alla en Suède pour tenter de se rapprocher de Bernadotte, mais le prince royal ne voulut pas même le recevoir, et il reçut l'ordre de repartir immédiatement pour l'Angleterre. Il y fut de retour le 1er février 1813 et s'occupa spécialement de littérature; il publia alors dans le *Times* une série de philippiques contre Napoléon, puis il parut un moment en Espagne, à la suite des armées anglaises. A la Restauration, il rentra en France, fut rétabli dans son grade, celui de maréchal-de-camp, et eut même l'honneur de présenter au roi son *Histoire de la guerre d'Espagne*. Le 12 février 1815 une ordonnance royale le déclara libéré de toute accusation de désertion. Après le 20 mars, n'ayant point quitté Paris, il poussa l'audace jusqu'à se présenter à l'audience de Napoléon, et à lui écrire même une longue lettre dans laquelle, d'après le *Mémorial de Sainte-Hélène*, il pactisait avec lui et lui offrait ses services. Un mandat d'amener fut la réponse de l'empereur; on l'écroua à l'Abbaye où il resta jusqu'au 6 juillet, *sans doute oublié*, selon les expressions du *Mémorial*. A la seconde Restauration, il reçut l'ordre de se retirer à Saint-

(2) Dans son *Mémoire au gouvernement anglais*, Sarrazin demandait un traitement annuel de 3,000 liv. sterl., 50,000 liv. comptant, et 10,000 pour son usage immédiat; en outre le grade de lieutenant-général. On trouve dans son *Histoire de la guerre de la Restauration*, une préface, sorte de notice historique sur lui-même, où il n'est pas entièrement d'accord avec les faits qu'il a avancés dans son *Mémoire*. On doit remarquer que cet écrit est de 1811 et l'autre de 1816.

Sylvestre, sôn pays natal, avec le traitement de non-activité de maréchal-de-camp ; mais une ordonnance royale du 15 janvier 1817 vint le priver de son grade et de sa pension, et les motifs de cette détermination sont restés ignorés. Il écrivit au gouvernement pour réclamer, en s'appuyant sur le service qu'il avait rendu en livrant les plans de campagne à l'Angleterre, qui même avait refusé de les lui payer. A ce moment il épousa la fille d'un propriétaire du département de Lot-et-Garonne, et cette union amena bientôt contre lui une accusation de trigamie. Venu à Paris pour continuer ses réclamations, il y fut arrêté le 8 octobre 1818 ; l'instruction de son procès établit qu'il avait déjà épousé deux femmes, la premièreà Livourne, en 1799, et la seconde à Londres, en 1813, en abjurant la religion catholique. Détenu à la Force, il pétitionna de tous côtés pour obtenir sa liberté; mais la Chambre des pairs et celle des députés ne firent aucune attention à ses demandes ; la justice dut avoir son cours, et il fut condamné à dix ans de travaux forcés et au carcan, par arrêt de la cour d'assises du 23 juillet 1819. Il subit l'exposition, et fut dégradé solennellement. Il adressa encore de nouvelles pétitions aux chambres ; ces protestations n'aboutirent alors à rien; seulement, le 21 juin 1822, il sortit de Bicêtre pour aller habiter une maison de santé; puis Louis XVIII le gracia par ordonnance du 11 sept. suivant ; peu de temps après, les journaux annoncèrent qu'il s'était embarqué à Anvers pour Lisbonne, où il espérait, en passant par Tanger, aller offrir ses services au Grand-Seigneur ; mais le gouvernement portugais le fit arrêter et embarquer pour Londres, où il arriva le 5 avril 1823. Le gouvernement anglais prit pitié de son dénuement, et il lui accorda une pension de 400 liv. sterl. Bernadotte vint aussi à son aide en lui assurant un secours annuel de 100 louis. Après douze ans de séjour en Angleterre, il se mit à voyager ; visita successivement Rotterdam, La Haye, Hambourg, Berlin et Constantinople. En Autriche, il éprouva quelques difficultés, n'ayant pas de passe-port français; il retourna alors à Hambourg, d'où il se rendit à Bruxelles. C'est de là qu'il adressa au roi Louis-Philippe, en 1837, une lettre qu'il a fait imprimer, où il rendait un compte détaillé de sa désertion de Boulogne. Nous croyons que tous les faits qu'il avance sont loin d'être l'exacte vérité. Il écrivit aussi aux chambres, au maréchal Clausel, mais toutes ses démarches restèrent vaines, et il ne put rentrer en France. Nous ignorons la date précise de sa mort, qui eut lieu vers 1840. C'était un homme d'un caractère vif et résolu, avec un esprit taquin et malaisé ; pourvu des moyens de parvenir à une haute position, il ne sut pas s'en rendre digne. Ses ouvrages dénotent même un certain talent littéraire. En voici la liste : I. *Le onze frimaire*, ou *Discours analytique de la vie, des exploits mémorables et des droits de Napoléon à la couronne impériale, prononcé le* 11 *frimaire à Saint-Pol de Léon, suivi d'un précis historique des fêtes du sacre et du couronnement de Napoléon Ier*, Paris, 1805, in-8°. II. *Lettre à Bonaparte*, Londres, 1810, in-8°. III. *Réflexions sur le Moniteur*, Londres, 1810, in-8°. IV. *Réplique à la narration faite par le général Clarke au général Bonaparte*, Londres, 1810, in-8° (publiée aussi en an-

glais). V. *Le Philosophe*, ou *Notes historiques et critiques*, Londres, 1811, 2 vol. in-8°. VI. *Confessions de Bonaparte à l'abbé Maury*, Londres, 1811, in-8° (écrit anonyme et publié en même temps en anglais). VII. *Mémoire au gouvernement anglais*, Londres, 1811, in-8°. VIII. *Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal, de 1807 à 1814, ornée de la carte d'Espagne et de Portugal, où sont tracées les marches des armées française, anglaise et espagnole*, dressée par Lapie, Paris, 1814, in-8°. IX. *Défense des Bourbons de Naples contre les panégyristes de l'usurpateur Murat*, ou *Avis au Congrès de Vienne*, Paris, 1815, in-8°. X. *Correspondance entre le général Jomini et le général Sarrazin, sur la campagne de* 1813, Paris, 1815, in-8°. XI. *Histoire de la guerre de Russie et d'Allemagne, depuis le passage du Niémen, juin* 1812, *jusqu'au passage du Rhin, nov.*1813, Paris, 1815, in-8°. XII. *Histoire de la guerre de la Restauration, depuis le passage de la Bidassoa par les alliés, oct.* 1813, *jusqu'à la loi d'amnistie du 12 janvier* 1816, *avec une carte du théâtre de la guerre, où sont tracées les principales marches des belligérants*, Paris, 1816, in-8°. XIII. *Tableau de la Grande-Bretagne*, ou *Observations sur* l'Angleterre, vue à Londres et dans les provinces, *de M. le maréchal-de-camp Pillet, avec un supplément*, Paris, 1816, in-8°. XIV. *Mémoire au ministre de la guerre*, Paris, 1816. XV. *Examen analytique et critique d'une Relation de la bataille de Waterloo, dédiée à sa grâce lord Wellington, par le général Scott*, trad. de l'anglais, Paris, 1816. XVI. *Mémoire au Roi*, Paris, 1816. XVII. *Mémoire du général Sarrazin, détenu à la Conciergerie comme prévenu de bigamie*, Paris, 1819, in-8°. XVIII. *Deuxième mémoire*, ou *Refutation de l'arrêt de la Cour de cassation du 18 février* 1819, Paris, 1819. XIX. *Supplement*, ibid. XX. *Mémoire au Roi*, 1819, in-8°. C—H—N.

SARRI (Gaétan), publiciste italien, né en 1722, à Palerme, étudia d'abord au collège des jésuites de cette ville, puis alla faire son droit à Catane, où il fut reçu docteur en 1740. Étant entré dans la carrière de la magistrature, il fut nommé, en 1756, juge à la Cour prétorienne. En 1763, année de pénurie, il fut envoyé par le gouvernement dans la vallée de Mezzara, afin de recueillir du grain dont la capitale commençait à manquer, et il s'acquitta de sa mission avec tant de succès, qu'à son retour on le nomma juge au consistoire, et presque en même temps professeur de philosophie morale. Après l'expulsion des jésuites, on lui confia la direction générale des études, et enfin il devint, en 1778, membre de la grande Cour. Il mourut à Palerme le 13 juin 1797. On a de lui: I. *De veteribus moralium philosophorum sectis ad officiorum systema respondentibus dissertatio prolusoria commodata auditoribus methodo adornata*, Palerme, 1770, in-folio. II. *Droit public de Sicile*. L'auteur avait lu plusieurs fragments de cet important ouvrage aux académies *del Prato ameno* et *del Buon gusto*, et les cinq premiers chapitres furent d'abord insérés dans les *Opuscules d'auteurs italiens* (tomes III-VI), sous ce titre: *Le droit de succession royale au royaume de Sicile*. Ils forment le premier des deux volumes du *Gius publico siculo*, publiés à Palerme en 1786, in-4°, avec des notes du fils de l'auteur.

Le manuscrit du troisième volume était prêt et avait déjà obtenu le visa de la censure, lorsque la mort de Sarri vint en suspendre l'impression, et nous ne pensons pas qu'elle ait été reprise depuis. Cet ouvrage est en général bien écrit, et, malgré quelques idées erronées, il jouit encore d'une certaine réputation dans le royaume des Deux-Siciles. A—Y.

SARRUT (Thomas-Jacques), général français, était né à Saverdun (Arriège), le 16 août 1764. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit d'excellentes études au collége de Pamiers; mais, après les avoir terminées, une véritable vocation l'entraîna vers la carrière des armes, et à dix-huit ans il s'engagea comme simple soldat. Sous-officier lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes avec plus de modération que la plupart de ses camarades. En janvier 1792, il fut nommé capitaine et servit à l'armée du Nord en qualité d'adjoint aux adjudants généraux, puis de chef de brigade. Il faisait partie de l'arméa du Rhin, sous Moreau, lorsqu'il reçut, en 1800, le grade de général de brigade. En 1803, il fut envoyé à l'arméa de Brest, et chargé ensuite de surveiller la construction d'un fort, situé sur la pointe la plus avancée de la baie de Bertaume et de celle de Camaret, dans la presqu'île de Toulinguet. Napoléon fut si satisfait de son zèle, qu'en lui donnant le commandement de ce fort, armé de 36 bouches à feu, de 11 mortiers, et destiné à protéger l'escadre française, il décréta qu'il porterait le nom de *Fort Sarrut*. Il fit la campagne de 1805, et en 1807, il passa à l'armée d'Espagne. L'année suivante, il fut créé général de division, en récompense d'une action éclatante. Le maréchal Soult lui avait donné l'ordre de côtoyer les bords de la mer vers les frontières des Asturies, avec une colonne de 900 hommes; il rencontra un corps de 6,000 Espagnols établi sur les hauteurs de San-Vincente de la Barquiera, qui voulait lui barrer le passage. Après un combat acharné, il chassa l'ennemi de sa position et lui fit 2,000 prisonniers. Il continua de servir en Espagne, déployant autant d'activité que de courage. Le 20 juin 1813, jour de la bataille de Vitoria, il était à la tête de sa division, couvrant la route de Bilbao, lorsqu'il fut attaqué par le général Thomas Graham. Blessé au milieu du combat, il fut relevé du champ de batailla par les Anglais, qui lui donnèrent les soins les plus empressés, mais sept jours apres il expira. Le général ennemi fit rendre les honneurs militaires à sa dépouille mortelle. Sarrut était baron et commandant de la Légion-d'Honneur.

C—H—N.

SARTELON (le chevalier Antoine-Léger), intendant militaire, était né à Tulle le 16 octobre 1770. Il entra fort jeune dans l'administration militaire, et fut employé en qualité de commissaire des guerres dans la campagne d'Égypte, où il devint ordonnateur. Après son retour en France, Bonaparte, qui avait eu l'occasion d'apprécier ses capacités administratives, lui confia la place de secrétaire-général de la guerre. Il la quitta en 1812, pour remplir les fonctions de commissaire-ordonnateur de la Grande-Armée, et c'est avec ce titre qu'il fit les dernières campagnes de l'empire. Au commencement de 1814, il fut élu membre du corps législatif par le département de la Corrèze; mais son service actif l'empêchant d'y siéger, il n'y prit séance qu'après le retour des Bour-

bons, pour lesquels il manifesta toutes ses sympathies. Bien que s'étant montré très-opposé au rétablissement du gouvernement impérial, Napoléon, dans la réorganisation de l'armée, le désigna pour remplir l'emploi élevé qu'il y avait occupé précédemment. Sans refuser d'une manière absolue, il mit de la lenteur à se rendre à son poste, et les événements lui en épargnèrent la peine. Aussi, à la seconde Restauration, il fut récompensé de ce zèle, du reste plus de circonstance que d'enthousiasme. On le nomma commissaire-ordonnateur en chef de la maison du roi et chevalier de Saint-Louis. Le collége électoral de Tulle, dont il était président, le renvoya à la chambre, et dans la session de 1815 il vota avec la minorité; il y proposa que les employés du gouvernement ne pussent pas être députés. Élu de nouveau après l'ordonnance du 5 septembre 1816, il prit la défense du projet de loi sur les finances, en insistant toutefois sur les économies; puis il parla sur le budget du ministère de la guerre, en demandant qu'on le réduisît de huit millions. Dans la discussion sur la loi des élections, il voulut que l'âge pour être éligible fût fixé à trente ans, et que la chambre fût renouvelée intégralement tous les cinq ans. Cette même année il porta la parole comme organe du ministère public dans le procès de l'amiral Linois et du général Boyer, accusés d'avoir fait arborer à la Guadeloupe le drapeau tricolore. Dans la session de 1817, il soutint les dispositions principales de la loi sur la liberté de la presse, telles qu'elles avaient été amendées par la commission; il en proposa l'adoption, mais avec le jugement par le jury, et demanda que la loi fût temporaire, et qu'elle expirât en 1820. Il se montra aussi favorable à la loi sur le recrutement, en s'opposant à l'amendement proposé par M. de Villèle, que les aînés de famille fussent exemptés du service. Faisant allusion à un discours prononcé par M. Clausel de Coussergues, qui avait cité des preuves religieuses à l'appui de son opinion, il dit que dans une pareille discussion il ne fallait pas aller chercher les patriarches et la religion. Des murmures accueillirent ces paroles, et un sifflet aigu, parti des tribunes, se fit même entendre. En 1818, Sartelon ne fut point réélu; il venait d'être compris dans l'organisation du corps des intendants; on l'employa alors dans la 2e division militaire, à Châlons-sur-Marne, et c'est dans cette ville qu'il mourut le 2 novembre 1825. Il a publié: *Lettre de M. Sartelon, ancien député, à MM. les électeurs de la Corrèze*, Paris, 1818, in-8°. C—H—N.

SARTIGES (Bertrand de), né vers 1260, au château de son nom près de Mauriac en Auvergne, partit fort jeune pour la Terre-Sainte, et fut reçu chevalier du Temple à Tortose, en 1279, par Adhémar de Peyrusse, qui en avait la mission de Beaujeu, grand-maître. Plus tard, il se distingua dans les guerres contre les infidèles, et fut pourvu de la riche commanderie de Carlat en Auvergne, qui était en outre une place très-forte. Lors du procès de son ordre sous Philippe-le-Bel, il fut arrêté avec soixante Templiers de sa province; interrogé par Aubert Aysselin, évêque de Clermont, il soutint l'innocence de l'ordre, qualifia de faux et controuvés tous les faits de l'accusation, et figura à la tête de ces braves chevaliers dont le courage ne put être ébranlé par la crainte des tortures et des flammes. Conduit à Paris, il fut élu par

les Templiers, réunis le 28 mars 1310, l'un des quatre principaux députés pour représenter et défendre l'ordre devant la commission nommée par le pape Clément V, assista en cette qualité à toutes les séances de cette commission, et ne se désista de la défense qu'après avoir été abandonné de la plupart de ses confrères, et avoir perdu tout espoir de faire triompher leur cause. Il protesta contre toutes les procédures dirigées contre l'ordre. Aucune charge ne pesant sur lui personnellement, il ne put être condamné. On croit qu'il passa en Allemagne, où il fut reçu dans l'ordre Teutonique, et où il termina sa carrière. Son portrait en pied et en costume de Templier armé, se voit encore chez le vicomte de Sartiges, au château de la Prugne, près de Clermont.

Z.

SARTIGES (CHARLES-GABRIEL-EUGÈNE, vicomte de), de la même famille que le précédent, naquit au château de Sourniac, le 26 décembre 1772; il entra fort jeune à l'école militaire d'Effiat, d'où il sortit en septembre 1786. Reçu élève de la marine en 1787, il s'embarqua sur la gabare *la Bayonnaise*, commandée par le comte de Capellis; puis, sur le vaisseau *l'Achille*, et enfin sur la frégate *la Méduse*, successivement commandée par le chevalier de Tanouarn et le comte de Rosily, alors capitaine de vaisseau. Il fit sur cette dernière les campagnes d'observation sur les côtes Malabar et Coromandel, Philippines, Chine, Cochinchine, etc. Celle-ci, désastreuse sous plusieurs rapports, le fut surtout par une épidémie terrible. Elle avait pour but le rétablissement du roi de la Cochinchine, qui avait été détrône (*voy.* PIGNEAU *de Behaine*, XXXIV, 430). De retour en France le 9 octobre 1791, Sartiges n'y séjourna que jusqu'au 30 du même mois, où il se rembarqua sur la frégate *la Fidèle*, sous les ordres de Rosily, avec lequel il fit, en qualité d'enseigne, une nouvelle campagne des Indes-Orientales. Il se trouvait à Pondichéry, le 10 juin 1793, lorsqu'il reçut du gouverneur-général l'ordre de prendre le commandement des matelots et canonniers débarqués, destinés à être employés pendant le siége dont cette ville était menacée. Le 15 juin la place fut effectivement investie par 30,000 Anglais, et ne se rendit que le 23 août. Trois jours auparavant, le gouverneur, satisfait de la conduite de Sartiges, l'avait breveté capitaine. Prisonnier de guerre depuis cette époque, il fut détenu dans plusieurs forts, jusqu'en 1801; alors il fut embarqué sur le vaisseau anglais *le Kent*, et conduit à l'Ile-de-France, où il resta jusqu'en 1803. Revenu en France sur la corvette *l'Eugénie*, il se démit du service de la marine pour être sous-préfet de Gannat (25 mars 1807). Le 16 juin 1814, Louis XVIII le nomma à la préfecture de la Haute-Loire, ensuite chevalier de Saint-Louis, puis capitaine de vaisseau honoraire. La nouvelle du débarquement de Bonaparte, au mois de mars 1815, le surprit au milieu des préparatifs qu'il faisait pour recevoir le duc d'Angoulême, qui visitait alors les départements méridionaux. Dans des circonstances aussi graves, Sartiges ne perdit pas un instant pour que son département restât sous l'obéissance du roi. Il parvint à réunir 2,500 volontaires bien organisés et armés, qui campèrent aux limites du département, sur la route de Lyon, et résistèrent aux pro-

messes comme aux menaces de Napoléon jusqu'à ce qu'on eût appris le départ de Louis XVIII de sa capitale. Alors Sartiges se retira à Clermont, où il fut mis en surveillance. Renvoyé à son poste au second retour du roi, il reprit ses fonctions au Puy le 14 juillet 1815. En cette occasion, il reçut de la part des habitants des démonstrations non équivoques de leur attachement. Quelques mois plus tard, le département de la Haute-Loire dut à la prudence et à la fermeté de son premier magistrat de n'être pas imposé à une somme énorme qu'exigeait le commandant des troupes autrichiennes. En 1816 et 1817, la franchise de son caractère ne lui permit pas de dissimuler qu'il ne partageait point l'opinion du ministère; il fit même des tentatives pour faire nommer député M. de Polignac. Dès ce moment, il fut aisé de prévoir le sort qui l'attendait. Le système de M. Decazes ayant prévalu, Sartiges fut écarté de ses fonctions le 2 juillet 1817. Les adieux qu'il adressa aux habitants de la Haute-Loire en les quittant, expriment noblement le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir achever ce qu'il avait commencé ou médité pour leur prospérité. Cette pièce respirait en outre le plus entier dévouement aux Bourbons. Le conseil-général, les conseils d'arrondissement et municipaux lui répondirent par des délibérations en termes fort honorables, et M. de Chateaubriand le rangea parmi les préfets disgraciés qui avaient rendu d'importants services à la cause royale. Rentré dans la vie privée il jouissait en paix de sa retraite, lorsqu'une maladie grave le força de quitter son château de la Prugne, pour se rendre aux bains de Balaruc ; mais il ne put aller que jusqu'à Lyon, où il expira le 9 juillet 1827, à l'âge de 55 ans, après avoir rempli tous ses devoirs de religion.

Z.

SARTORIUS. *Voy.* SNYDERS, XLII, 505.

SARZANA (LE), peintre, prit ce nom sous lequel il est plus particulièrement connu, de la ville où il naquit en 1589. Son véritable nom était *Dominique* FIASELLA. La vue d'un admirable tableau d'André del Sarto, qui ornait l'autel de l'église des dominicains de Sarzana, et dont il n'existe plus aujourd'hui dans cette église qu'une très-belle copie, inspira au jeune Dominique le goût de la peinture. Le Paggi dirigea ses premiers essais; bientôt après il se rendit à Rome, étudia Raphaël, et s'imbut en outre de la manière des divers maîtres qui étaient en crédit à cette époque. Il passa dans cette ville dix années de sa vie, jouit, comme professeur, d'une haute réputation, mérita les louanges de Guido Reni, et travailla souvent de concert avec le cavalier d'Arpino et le Passignano. Enfin il alla se fixer à Gênes, et exécuta dans cette ville et dans une partie de celles de l'Italie supérieure un nombre presque incroyable de tableaux. Mais cette abondance surprend moins lorsque l'on sait qu'il n'a pas mis la dernière main à la plupart d'entre eux, parce qu'il n'aimait point à finir ses ouvrages ou qu'il les faisait terminer, suivant la tradition du pays, par ses meilleurs élèves. Si on lui pardonne cette espèce d'impatience, on reconnaît dans les productions du Sarzana toutes les qualités d'un grand artiste. Il montre dans plusieurs parties un talent supérieur, et il a peu d'égaux dans les vastes compositions

historiques, qu'il invente avec un rare bonheur; dans le dessin, qui rappelle souvent le goût de l'école romaine; dans la vivacité des têtes, dans la beauté et la vigueur du coloris de ses peintures à l'huile, et dans l'imitation bien entendue qu'il offre tantôt d'un grand maître, tantôt d'un autre. C'est ainsi qu'il rappelle tout-à-fait Raphaël dans le *Saint Bernard* qu'il a fait pour l'église de Saint-Vincent de Plaisance; et le Caravage, dans le *Saint Augustin de Villanova*, qu'on voit dans l'église de ce nom à Gênes. Dans l'église du dôme à Sarzana, où il a peint *le Massacre des innocents*, et dans la galerie de l'archevêché de Milan, qui possède de lui un *Enfant Jésus*, il est le rival du Guide. Dans d'autres tableaux il ressemble aux Carraches et aux autres bons peintres de leur école. Toutes les fois qu'il veut plaire, il ne plaît pas médiocrement: ce désir brille éminemment dans le tableau qui fait le plus bel ornement de l'église des Augustins de Gênes, et qui représente *Saint Antoine abbé, forçant le lion à creuser dans le désert le tombeau du premier ermite saint Paul*, c'est un tableau qui frappe d'étonnement. Il n'est pas rare de rencontrer de ses productions dans les galeries particulières. Ses *madones* sont la beauté même: elles n'ont peut-être pas l'idéal de celles de Raphaël, mais elles en ont toutes les grâces et toute la dignité. Fiasella mourut à Gênes en 1669. P—s.

SAS (Corneille), théologien belge, né à Turnhout en 1593, professa la philosophie à Louvain, puis la théologie au séminaire de Malines, où il obtint, en 1627, un canonicat de l'église métropolitaine. Il fut chargé par l'archevêque, en 1632, d'une mission à la cour de Rome pour les affaires du diocèse. En 1638, il permuta sa prébende contre un canonicat de l'église d'Ypres, dont il exerça plusieurs années les fonctions d'official, et celle de vicaire-général pendant la vacance du siége. Il mourut en cette ville le 8 octobre 1656, et fut inhumé dans la cathédrale, où une épitaphe fort honorable fut gravée sur sa tombe. Sas était non moins versé dans la jurisprudence que dans la théologie. On a de lui: I *Epitome praxeos virtutum theologicarum, Fidei, Spei et Charitatis, qua media sunt salutis*, Rome, de l'imprimerie du Vatican, 1632, in-12. Plus tard on en déduisit sept points ou articles de foi comme indispensablement nécessaires au salut; mais cette espèce de symbole fut condamné, le 16 août 1682, par le pape Innocent XI, avec d'autres écrits anonymes renfermant la même doctrine. II. *OEcumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum fœminis extraneis vetito contubernio judicium*, Bruxelles, 1653, in-4°; livre curieux où l'auteur prétend que les ecclésiastiques ne doivent point avoir chez eux de femmes, même vieilles, pour les servir (*voy.* Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. Ier, p. 217). P—rt.

SASSI (Pamphile), poète italien, qui a joui au XVe siècle d'une grande célébrité, naquit à Modène vers 1455. Il avait une mémoire vraiment extraordinaire et improvisait des vers italiens et latins avec une égale facilité. Ayant quitté Modène par suite de revers de fortune, il alla s'établir dans un village d'où il faisait de fréquentes excursions à Vérone ainsi qu'à Brescia. Ce ne fut qu'au commencement du XVIe siècle qu'il revint dans sa ville natale. Il y don-

nait depuis plusieurs années un cours de littérature, particulièrement destiné à l'explication de Dante et de Pétrarque, lorsqu'une de ces accusations d'hérésie, si communes à cette époque, l'obligea de s'éloigner encore une fois de Modène, et de se réfugier en Romagne auprès d'un de ses amis, le comte Guido Rangone, qui lui procura un emploi à Lonzano. Ce fut là qu'il mourut en 1527. Il avait publié, entre autres ouvrages : I. *Brixia illustrata*, poème en l'honneur de la ville de Brescia, où il fut publié en 1498. II. *Epigrammatum libri quatuor*, *Distichorum libri duo*, *de Bello gallico*, *de Laudibus Veronæ*, *Elegiarum liber unus*, Brescia, 1500, in-4°. Le poème *de Bello gallico* a aussi pour titre *de Bello Tarensi*, parce qu'il contient une longue description de la bataille du Taro. On l'a joint à quelques éditions de l'*Histoire de Venise*, de Pierre Giustiniani. III. *Sonnets et Capitoli*, Brescia, 1500, in-4°, Milan, 1502, in-4°, Venise, 1504 et 1519, in-4°. IV. *Agislariorum vetustissimæ gentis origo et de eisdem epigrammatum liber*, Brescia, 1502, in-4°. Ce recueil est dédié au comte Agislario Cassacio de Sumaglia. V. *Ad Onophrium advocatum patricium venetum carmen*, in-4°, sans date. VI. *Vers en l'honneur de la lyre*, Brescia, in-4°, sans date. VII. Traduction en vers italiens de la lettre de Lentulus, proconsul de Judée, au sénat romain. On la trouve dans le *Trésor spirituel* imprimé à Venise par Zoppino, en 1518. Le célèbre Tassoni avait eu le projet de donner une édition choisie des œuvres de Sassi, mais il ne paraît pas l'avoir mis à exécution. Les contemporains de ce poète ont porté sur lui les jugements les plus divers. Élevé jusqu'aux nues par les uns, il est accablé d'injures par les autres, et l'on pense bien qu'il ne méritait *ni cet excès d'honneur ni cette indignité*. Le fait est que l'on trouve dans ses poésies beaucoup d'imagination, mais qu'elles manquent de cette pureté, de cette élégance de style qui seules peuvent sauver un écrivain de l'oubli. Cependant quelques sonnets de Sassi seraient lus encore aujourd'hui avec plaisir. A—Y.

SATURNIN, chef d'une des sectes dans lesquelles se partagea le gnosticisme, était originaire d'Antioche et vivait sous le règne d'Adrien. Il chercha à former un corps de doctrine composé de tout ce qu'il y avait de saillant dans les croyances qui l'entouraient; des lacunes subsistent dans les exposés de son système tel que nous l'ont transmis des écrivains des premiers siècles du christianisme, saint Irénée et Tertullien, Théodoret et saint Épiphane. Il publia vers l'an 115 les erreurs des Ménandriens, en donnant un nouvel ordre à son système sur la création du monde. Saturnin mêla quelques idées chrétiennes à des principes qu'il emprunta aux dogmes de Zoroastre, et y joignit quelques idées prises chez les kabbalistes. Il admit dans l'univers deux actions différentes appartenant à deux empires opposés l'un à l'autre. D'après lui, sept anges, les sept esprits sidéraux, ont créé le monde visible; ils en gouvernent les diverses parties. Nous ne pouvons ici exposer le système théologique de Saturnin, système où, à côté d'étranges rêveries, se rencontrent des mythes d'une grande beauté, où l'on aperçoit un esprit subissant l'influence de Platon et de Philon, animé d'une aversion profonde pour le judaïsme.

On peut consulter à cet égard l'*Histoire du gnosticisme*, par M. Matter (2e édit., 1843, t. I, liv. III, chap. 3). Cette école se répandit peu; son chef ne semble pas s'être adressé à la foule, et ses rares disciples ne sortirent guère de la Syrie. Quelques autres sectes leur empruntèrent une partie de leurs principes, notamment la recommandation de l'abstinence du mariage. Ils disparurent bientôt, mais les théories de Saturnin, comme celles des sectaires de la même époque et du même pays, ne forment pas moins une des phases les plus curieuses des évolutions de l'esprit humain sur un théâtre remarquable, sur le confluent des doctrines judaïques, chrétiennes, persanes et grecques, lorsqu'elles se croisaient dans tous les sens, et lorsque aucune d'elles n'avait encore acquis la suprématie.

B—N—T.

SATURNIN (1) (Saint), premier évêque de Toulouse, dont la vie est surtout importante parce qu'elle se lie à la première prédication chrétienne dans les Gaules, et que c'est une question chronologique longtemps débattue. Cette prédication remonte-t-elle jusqu'aux temps des apôtres? ou bien ne s'est-elle accomplie qu'au troisième siècle, sous le règne de l'empereur Dèce, ainsi que le rapporte Grégoire de Tours? Il existe dans le midi d'anciennes et respectables traditions qui font débarquer sainte Marthe et Lazare à Marseille; Marthe même vint à Arles sous le confluent du Rhône, et Trophime en fut le premier évêque. Ces souvenirs se célèbrent encore à Tarascon avec la foi la plus entière et la plus naïve. Quelques écrivains reportent donc à cette première époque la prédication de saint Saturnin. Alors Arles, Toulouse étaient de grands municipes romains, et Marseille déployait sa splendeur de colonie grecque; le grand commerce de ce littoral de la Méditerranée avec la Grèce et la Syrie devait favoriser ce concours de diacres et d'évêques qui se répandaient de ce point sur toute la Gaule, pour faire entendre la parole de Dieu. Telle est l'opinon de plusieurs doctes ecclésiastiques. Quant à saint Saturnin, le témoignage de sa prédication résulte de divers auteurs; voici le texte d'un passage de Grégoire de Tours (2): « Ce fut « sous Dèce, dit-il, que sept évê« ques furent ordonnés et envoyés « dans les Gaules pour y prêcher la « foi, ainsi que le marque l'histoire « du martyre de saint Saturnin; « car on y lit: Sous le consulat de « Dèce et de Gratus, comme on le « sait par une tradition fidèle, la « ville de Toulouse eut saint Saturnin pour son premier évêque.... « Voici donc les évêques qui furent « envoyés, ajoute Grégoire de « Tours; Gratien à Tours, Trophime « à Arles, Paul à Narbonne, Satur« nin à Toulouse, Denis à Paris, « Austremoine en Auvergne, et « Martial à Limoges (3). » Saint Saturnin fit donc partie de cette grande mission chrétienne dans les Gaules, tout entières encore au paganisme, et ce qui ne permet plus de doute à

(1) On lui donne dans le midi divers noms, et plus spécialement celui de saint Sernin.

(2) Le Bréviaire de Pampelune tient saint Saturnin pour son premier prédicateur de la foi chrétienne, et celui de Tolède en fait une mention particulière, ainsi que Vasée en ses chroniques d'Espagne.

(3) Grégoire de Tours, livre I, ch. 28.

ce sujet, ainsi que le constate le père Bonneval dans sa *Dissertation sur le christianisme dans les Gaules*, c'est que l'acte du martyre de saint Saturnin est intitulé du deuxième consulat de Dèce et Gratus, ce qui fixe positivement la date à l'an 250; telle est aussi l'opinion de l'abbé Fleury, qui le place durant la persécution de Valérien. Saint Saturnin était Grec d'origine, de la ville de Patras et de sang patricien. Il n'était pas rare de voir, dans les écoles gauloises, des philosophes et des hommes de science qui venaient d'Athènes ou de Syrie. Saint Saturnin visita Nîmes, la ville romaine; Carcassonne, que devait illustrer saint Papoul; puis il vint s'établir à Toulouse pour y enseigner le christianisme, c'est-à-dire la civilisation; de là, il passa à Pampelune, à Tolède, pour revenir bientôt dans la ville dont il avait été fait évêque. A cette époque tout le midi des Gaules était peuplé de belles cités avec des temples et des cirques; le culte des dieux y était en grand respect; Toulouse avait ses sanctuaires polythéistes. Or, depuis quelques jours les oracles étaient muets, le feu de divination ne pénétrait plus les pontifes, et le peuple, qui cherchait avec une curiosité inquiète la cause de ce silence, remarqua un homme à la figure grave qui allait visiter la société des chrétiens. Les actes disent que saint Saturnin allait à l'église alors bâtie à Toulouse, ce qui nous paraît un anachronisme; ce ne pouvait être qu'une chapelle creusée dans des cryptes, où l'on célébrait le saint sacrifice au milieu des tombes; il n'y eut quelques églises, même à Rome, que dans les deux ou trois règnes qui précédèrent celui de Dioclétien, à plus forte raison, il ne pouvait pas en exister dans les municipes gaulois, où le polythéisme était plus profondément enraciné et la superstition plus sauvage. Ces murmures du peuple redoublaient, lorsqu'un jour pour apaiser la colère des dieux, le grand pontife ordonna qu'un jeune taureau indompté serait sacrifié sur l'autel. La foule, ivre de joie, conduisait ce taureau couronné de fleurs et couvert de bandelettes, comme on le voit encore sur les bas-reliefs antiques, lorsqu'elle rencontra Saturnin, le pieux chrétien, et deux diacres, qui se rendaient à la sainte assemblée. Aussitôt le peuple s'écria : « Voilà « les ennemis de Jupiter Capitolin; qu'on les force à sacrifier « aux dieux immortels. » Toulouse avait son Capitole, ses temples, son forum comme à Rome même. Saint Saturnin fut saisi par les païens; les deux diacres prirent la fuite, et on le conduisit au pied de la statue de Jupiter pour sacrifier aux dieux. Là, repoussant l'encens qu'on lui ordonnait de jeter dans le trépied sacré, le pieux confesseur dit d'un ton ferme et d'une voix sereine : « Je crois à un seul Dieu qui a créé « le ciel et la terre. » Ces paroles sont à remarquer sous deux rapports; elles supposent d'abord la grande antiquité des actes, car c'était par l'idée d'un seul Dieu que les premiers chrétiens attaquaient le polythéisme; en second lieu, on voit que saint Saturnin appartenait à l'école grecque d'enseignement et de philosophie. Continuant, il s'écria d'un ton railleur : « Ce sont de singulières divinités que celles qui ne « parlent plus parce qu'un chrétien « passe devant elles et refuse de « leur sacrifier; je devrais crain-

« dre vos dieux, et ce sont eux qui « me craignent. » Alors la multitude furieuse demanda d'une seule voix que le taureau indompté traînât le saint confesseur par une lanière du haut du portique jusqu'au pied du temple, qui, toujours à l'imitation du Capitole de Rome, était placé sur une hauteur. Lorsque le saint fut au bas de cette pente rapide, son corps n'était plus qu'une masse sanglante de chairs et d'os. Les chrétiens, ses pieux compagnons, effrayés de ce spectacle, s'enfuirent, et son corps serait resté sans sépulture, si deux jeunes filles ne fussent venues pour l'ensevelir et le cacher soigneusement, afin d'éviter que les païens n'en jetassent la poussière au vent (4). Dans toutes les grandes circonstances de la vie ou de la mort, la femme chrétienne se trouve là avec le dévouement et le courage. Cinquante ans après, tant les progrès du christianisme furent rapides, Saint Exupère, quatrième évêque de Toulouse, fit élever une église là où le corps du saint avait été enseveli : elle s'appelle encore l'église du Taur (*taurus*). Aujourd'hui il ne reste plus du Capitole, à Toulouse, que le nom municipal; mais l'église Saint-Saturnin, resplendissante de sa vieillesse, voit la foule s'agenouiller en mémoire des vieux temps. Le 6 septembre 1258, les restes du saint évêque furent transférés dans la magnifique église qui porte son nom ; elle dépendait d'un très-ancien couvent de religieux réguliers de Saint-Augustin, qui furent plus tard sécularisés par le pape Clément VII. Ce monastère avait de grands priviléges ; il était surtout lieu de franchise, et toute la puissance du duc Didier, qui, à l'exemple de Frédégonde, ne s'arrêtait devant rien, ne put en faire sortir une captive qui s'y était réfugiée. Nos rois eurent toujours une grande dévotion à saint Saturnin, et en cela ils suivaient l'exemple que leur avait légué Charlemagne, qui, grand pèlerin, usait de ses lèvres la pierre des tombeaux des martyrs à Rome. T—R—L.

SAUCEROTTE (Louis-Sébastien) (1), chirurgien, né à Lunéville le 10 juin 1741, commença ses études au collége d'Épinal et s'appliqua en même temps à la chirurgie, dans laquelle il fit des progrès rapides. Attaché aux hôpitaux militaires, il suivit l'armée française dans la campagne de Hanovre, et, quelques années après, s'étant rendu à Paris, il y reçut des leçons du chirurgien Levret (*voy.* ce nom, XXIV, 383). De retour dans sa patrie, il obtint, en 1762, le titre de maître en chirurgie à la faculté de Pont-à-Mousson ; en 1761 le roi Stanislas le nomma son chirurgien ordinaire, puis, avec la qualité de lithotomiste en chef des duchés de Lorraine et de Bar, il le mit à la tête d'un établissement de charité pour le traitement des maladies calculeuses, fondé à Lunéville par les ducs de Lorraine, et que Stanislas soutenait par sa libéralité. Saucerotte déploya dans cet hospice une telle habileté

(4) La date du martyre de saint Saturnin est incertaine ; les uns l'ont fixée à l'an 251, les autres à 257. Sa fête est le 29 novembre. Les Bénédictins ont publié sa vie dans les *Acta sanctorum*.

(1) L'auteur de l'*Éloge historique* de Saucerotte et la *Biographie médicale* le nomment *Nicolas* ; mais M. Quérard (*France littéraire*) dit que c'est une erreur, et que les vrais prénoms de Saucerotte étaient *Louis-Sébastien*. La *France littéraire* d'Ersch les lui donne également.

pour l'opération de la taille, que sa réputation, sa pratique et ses succès s'étendirent bien au-delà des limites de sa province. Il avait déjà remporté plusieurs palmes académiques (quatre prix de l'académie de chirurgie de Paris, dans les années 1766, 1768, 1774 et 1775), lorsqu'il obtint, au concours, en 1779, la place de chirurgien-major de la gendarmerie de France ; mais ce corps ayant été dissous en 1789, il fut nommé au même emploi dans le régiment des carabiniers, avec lequel il prit part aux premières guerres de la révolution. En 1794, Saucerotte devint chirurgien en chef des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, puis membre du conseil de santé. Après avoir exercé ces fonctions pendant plusieurs années et introduit des améliorations dans les hôpitaux militaires, il fut admis à la retraite avec une pension due à ses nombreux et utiles services. Rentré dans ses foyers, il reprit aussi activement que par le passé la pratique et l'étude théorique de son art ; il revit ses anciens ouvrages et en composa de nouveaux. En 1812, il voulut célébrer d'une manière patriarcale et religieuse l'anniversaire de la cinquantaine de son mariage et de sa réception en chirurgie : le 17 août, il se rendit, avec sa femme, ses enfants, suivis d'un grand nombre de parents et d'amis, à l'église de sa paroisse, pour y rendre des actions de grâces au Ciel. Cette cérémonie touchante fit une vive impression sur les habitants de Lunéville. et les deux époux reçurent de leur part une espèce d'ovation. Saucerotte en conserva les plus doux souvenirs, et il n'en parlait jamais sans être ému. Mais sa santé, déjà chancelante depuis qu'il avait éprouvé une atteinte d'apoplexie en 1811, allait toujours en déclinant. Une nouvelle attaque l'enleva le 15 janvier 1814, à l'âge de 73 ans. Associé de l'ancienne Académie royale de chirurgie de Paris, il était devenu correspondant de l'Institut de France, auquel il communiqua d'importantes recherches *sur les probabilités de la vie humaine;* il appartenait aussi aux Sociétés de médecine de Bruxelles, de Paris, de Montpellier, de Strasbourg, de Nancy, et à plusieurs académies étrangères. On a de Saucerotte : I. Un mémoire *sur la théorie des contre-coups dans les lésions de la tête, et les conséquences pratiques qu'on en peut tirer*, 1769 ; un autre *sur l'hygiène chirurgicale* (en société avec Didelot), 1775. Ces deux mémoires, couronnés par l'Académie royale de chirurgie, ont été insérés dans les recueils de cette compagnie. II. *Examen de plusieurs préjugés et usages abusifs concernant les femmes enceintes, celles qui sont accouchées, et les enfants en bas âge, dont les effets nuisent à la population et font dégénérer l'espèce humaine, avec le moyen d'y remédier*, 1777, in-8° ; mémoire couronné par l'Académie de Nancy ; traduit en allemand, Erfurt, 1788, et en russe, Saint-Pétersbourg, 1781, 1786, in-8°. III. *Dissertatio medica de medicamentorum et motus effectibus in therapia syphilidis*, Strasbourg, 1790, in-8°. IV. *Histoire abrégée de la lithotomie*, 1790, in-8°. C'est l'exposé succinct des procédés que Saucerotte employait et des observations qu'il eut fréquemment occasion de faire lorsqu'il dirigeait l'hôpital de Lunéville. V. *De la conservation des enfants pendant la grossesse, et de leur éducation physique depuis la naissance jusqu'à l'âge de six à huit ans ;* ou-

vrage auquel le jury pour l'examen de livres élémentaires proposés par la Convention nationale a décerné le premier prix, 1796, in-8°; Lunéville, 1808, in-12. L'auteur dédia la première édition à sa femme, et la seconde à l'impératrice de Russie. Cet ouvrage a été réimprimé, Paris, 1820, in-18; et traduit en allemand, Leipzig, 1798, in-8°. VI. Plusieurs mémoires dans le Bulletin de la Société Philomatique. VII. *Mélanges de chirurgie*, 1801, 2 vol. in-8°. C'est le recueil des meilleures productions de Saucerotte. Il y a inséré différents mémoires qu'il avait composés, dont sept obtinrent des prix académiques; les uns avaient été publiés séparément, les autres étaient restés inédits. Outre ceux que nous avons déjà cités, on y trouve un mémoire *sur les corps étrangers arrêtés dans le rectum;* un autre *sur la pustule maligne;* un autre *sur la cure radicale de la teigne*. Tous ces écrits, toutes ces observations montrent l'auteur comme un praticien consommé; c'est le témoignage que lui ont rendu ses confrères. M. le docteur de Haldat a publié un *Éloge historique de Saucerotte*, Nancy, 1815, in-8°, lu à la Société royale de cette ville. — *Victor* SAUCEROTTE, fils du précédent, a exercé avec distinction la profession de dentiste à Moscou et à Paris. On a de lui un *Avis sur la conservation des dents*, avec un *Appendice sur le perfectionnement des dents artificielles* etc., Paris, 1813, in-12. Il a laissé un fils qui est actuellement docteur en médecine, professeur d'histoire naturelle à Lunéville, et auteur de plusieurs ouvrages. La célèbre tragédienne Raucourt (*voy.* ce nom, XXXVII, 136) appartenait à la famille Saucerotte. R—D—N.

SAUDRAY ou DESAUDRAIS (CHARLES GAULLARD de), fut d'abord secrétaire de légation française à Saint-Pétersbourg, à Constantinople, à Berlin et à Londres. Entré dans la carrière des armes, il devint colonel du génie et obtint la croix de Saint-Louis. Le 12 juillet 1789, les électeurs de Paris réunis à l'hôtel-de-ville, le nommèrent commandant en second de la milice parisienne, dont le marquis de Lasalle (*voy.* ce nom, LXX, 314) avait été nommé commandant en chef. Le 14, un rassemblement nombreux s'étant porté à l'Arsenal pour avoir des munitions, y trouva Clouet, l'un des régisseurs des poudres et salpêtres; comme il était revêtu de son uniforme militaire, on le prit pour le marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, et sans l'intervention de Chulat, un des assaillants, il allait être massacré. Entraîné cependant à l'hôtel-de-ville, de nouveaux cris de mort se firent entendre contre le malheureux Clouet, et c'est là que le chevalier de Saudray lui sauva la vie au péril de la sienne, car il reçut en cette occasion sur la tête un coup de sabre qui le blessa grièvement. Sur la proposition de Bailly, chargé, ainsi que Lafayette, par les électeurs de 89, de solliciter des récompenses nationales pour Lasalle et Saudray, l'Assemblée constituante, dans sa dernière séance (30 septembre 1791), rendit un décret accordant à celui-ci une pension de 1,000 francs. En 1792, Saudray, avec le concours de plusieurs savants, fonda le *Lycée* (aujourd'hui *Athénée*) *des Arts*, dont il devint secrétaire-général, et y fut professeur d'économie politique. Le 5 frimaire an II (25 novembre 1793), il se présenta, comme orateur d'une députation de cette

société, à la barre de la Convention nationale, annonça les prix décernés par le Lycée aux auteurs de découvertes utiles, et fit en même temps hommage de sa pension de 1,000 francs pour subvenir aux besoins de la patrie. Le don fut accepté, et l'on en proposa la mention honorable; mais Danton demanda qu'on vérifiât auparavant si cette pension était celle que Lafayette avait fait obtenir à Saudray pour avoir travaillé avec lui à l'organisation contre-révolutionnaire de la garde nationale, attendu que, dans ce cas, la nation ne lui devrait pas de remerciments; et la mention honorable fut ajournée. Le 15 floréal an III (4 mai 1795), Saudray, encore à la tête d'une députation du Lycée, offrit à la Convention un pavillon tricolore dont la partie rouge était teinte avec de la cochenille dite sylvestre, apportée du Mexique et naturalisée à Saint-Domingue. Il donna sur cet objet quelques détails scientifiques dans un discours qui fut mentionné honorablement. En 1797, il demanda au gouvernement la prolongation du bail et la jouissance gratuite du cirque, qui existait alors dans le jardin du Palais-Royal, et où le Lycée tenait ses séances; il adressa aussi au *Moniteur* une lettre pour justifier cette société, à laquelle un journaliste reprochait de solliciter continuellement des secours pécuniaires. Cependant, sur le rapport de Camus (5 ventôse an V), la pétition de Saudray fut écartée au conseil des Cinq-Cents par l'ordre du jour. Il continua de prendre part aux travaux du Lycée; et dans la séance publique du 30 vendémiaire an VII (21 oct. 1798), on mentionna avec éloge les heureux essais d'une double échelle à incendie qu'il avait inventée. Il était membre de l'ancienne académie d'Arras, de la société d'institution de Paris, du bureau de consultation des arts et métiers, etc. On a de lui : I. Plusieurs pièces de théâtre qui ne paraissent pas avoir été imprimées. II. *Mémoire sur la première expérience de la congélation du mercure à Saint-Pétersbourg*, 1767. III. *Ode sur l'immortalité de l'âme*, présentée à l'académie d'Arras, 1789. IV. *Plan d'organisation générale de la force publique dans l'intérieur du royaume*, communiqué aux comités militaire et de constitution le 19 mars 1791, in-8°. V. *Cours complet d'économie politique*. VI. *Nouvelle constitution libre des sciences et des arts*. VII. *Annuaire du Lycée des arts*, 1795 et an. suiv., in-12. VIII. (avec Jacques-Annibal Ferrières). *J'ai la parole sur les finances*, etc., 1795, in-8°. P—RT.

SAUGRAIN (Guillaume), libraire à Paris, était issu d'une des plus anciennes familles qui aient exercé cette profession en France, et un de ses ancêtres avait été imprimeur-libraire de Henri IV, alors roi de Navarre. Guillaume a publié : *La Maréchaussée de France*, ou *Recueil des édits, déclarations, lettres-patentes*, etc., *concernant la création, établissement, fonctions, rang*, etc., *de tous les officiers et archers de maréchaussée*, Paris, 1697, in-4°. Il avoue lui-même avoir été aidé par un officier de cette arme dans la rédaction de son recueil. — Saugrain (*Claude-Marin*), de la même famille, se livra aussi au commerce de la librairie et devint syndic de sa communauté. On a de lui : I. *Code des chasses*, Paris, 1713, 1720, 1734, 1753, 1765, 2 vol. in-12. Les nombreuses éditions de cet ouvrage attes-

tent son utilité pour l'époque où il a paru. II. *Les curiosités de Paris, de Versailles, de Marly, de Vincennes, de Saint Cloud et des environs*, Paris, 1716, in-12, avec fig. Ce fut le premier livre dédié à Louis XV. L'auteur en donna une nouvelle édition, avec des augmentations fournies par Piganiol de la Force, Paris, 1723, 2 vol. in-12, fig. Le Journal des savants, celui de Verdun, les Mémoires de Trévoux, rendirent un compte avantageux de l'ouvrage. III. *Nouveau voyage de France, géographique, historique et curieux, disposé par différentes routes, à l'usage des étrangers et des Français*, Paris, 1718, 1730, in 12. IV. *Dictionnaire universel de la France ancienne et moderne*, Paris, 1726, 3 vol. in-fol. L'*introduction* est de l'abbé des Thuileries, qui aida Saugrain dans la rédaction de ce dictionnaire et en dirigea l'impression (*voy.* THUILERIES, XLV, 578). Le *Mercure* et les autres journaux littéraires du temps en firent l'éloge. V. *Code de la librairie et imprimerie de Paris*, ou Conférence du règlement arrêté au conseil d'État du roi le 28 février 1723 avec les anciennes ordonnances, imprimé aux frais de la communauté, Paris, 1744, in-12 Au règlement de 1723, rédigé par le chancelier d'Aguesseau, Saugrain a joint, comme corollaires, les édits, déclarations, arrêts, etc., concernant l'imprimerie, et même la librairie avant l'invention de l'art typographique, c'est-à-dire depuis 1332 jusqu'en 1741. Quoique la plupart des dispositions qu'il renferme soient modifiées ou abrogées, ce recueil n'en est pas moins curieux et encore recherché. — SAUGRAIN, de la même famille que les précédents, né vers 1736, exerça d'abord la profession de libraire, mais l'abandonna quelques années avant la révolution, lorsque le comte d'Artois lui confia la garde de la précieuse bibliothèque du marquis de Paulmy à l'Arsenal, dont il avait fait l'acquisition et qu'il enrichit encore de la seconde partie de celle du duc de la Vallière, achetée par les conseils de Saugrain. On sait que le comte d'Artois, très-opposé, dès l'origine, aux innovations politiques, était devenu l'objet de l'animadversion populaire ; aussi, le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, un rassemblement nombreux se portait à l'Arsenal dans l'intention de dévaster la bibliothèque appartenant au prince. Une inspiration soudaine de Saugrain préserva ce bel établissement d'une ruine imminente. D'après ses ordres, le suisse endosse promptement un habit de la maison du roi, puis il ouvre la porte, et cette multitude forcenée, prenant le change, à la vue de la livrée royale, se retire sans commettre de dégâts. Plus tard Saugrain montra une fermeté qui lui fit souvent courir de grands dangers, pour conserver intact le dépôt dont il était resté chargé, et il empêcha plusieurs fois, pendant le cours de la révolution, que les livres n'en fussent dispersés dans d'autres établissements. Enfin, quand la bibliothèque de l'Arsenal fut organisée, il en demeura conservateur et continua de remplir ces fonctions avec autant de zèle que d'intelligence, sachant par son aménité se concilier l'estime des gens de lettres et de tous ceux qui étaient en rapport avec lui. Saugrain mourut à Paris en 1806. P—RT.

SAULI ou *Suli* (IBRAHIM), poète arabe, fils d'Abbas, était né à Baghdad, et mourut à Samarath en 243 de l'hégire (857 de J.-C.). Il a com-

posé un *Divan*, ou recueil de poésies, qui n'est point volumineux, mais plein de feu et de génie. Si l'on en croit Ibn-Khilcan, il était Géorgien et chrétien; mais les khalifes ommyades s'étant emparés de la Géorgie, il fut fait prisonnier, embrassa le mahométisme et obtint sa liberté.—Un autre écrivain du même nom, dit *Abou-Bekr Ben-Mahomet Ben-Jachia*, a composé une *Histoire des Vizirs* et d'autres ouvrages. Il mourut en 335 de l'hégire (946 de J.-C.). On lui doit aussi une *Histoire des poëtes arabes* par ordre alphabétique. D'Herbelot en parle, p. 43 de sa *Biblioth. orient.* J—N.

SAULNIER (GUILLAUME), auteur dramatique, né à Vrigny en Normandie, le 1er juillet 1755, composa un grand nombre d'opéras qu'il ne put parvenir à faire représenter, et qu'il n'a pas livrés à l'impression, entre autres, *Cambyse*, ou *Hyder-Kan* (proposé en 1790 et 1799); *le Triumvirat* (1795); *la Descente des Français en Angleterre* (1798); *Almansor* (1799, 1806 et 181?), etc. Ses pièces imprimées, sont: I (avec Darrieux). *La Journée du 10 août 1792*, ou *la Chute du dernier tyran*, drame en 4 actes et en prose, mêlé de chants et de déclamation, Paris, 1793, in-8°. II (avec Duthil). *Le Siége de Thionville*, drame lyrique en deux actes et en vers, Paris, 1793, in-8°. III. *Mahomet II*, tragédie lyrique en trois actes et en vers, Paris, 1803, in-8°. En 1820, Saulnier fit des changements à l'opéra de Guillard, intitulé *Arvire et Évélina*, qu'il réduisit en deux actes. Il avait épousé la sœur du marquis de Livry, était frère et oncle de célèbres danseuses de l'Opéra, et employé dans la régie des jeux. Z.

SAULNIER *de Beauregard* (dom ANTOINE, dans le monde, ANNE-NICOLAS-CHARLES), l'un des plus célèbres trappistes, naquit à Joigny, diocèse de Sens, le 20 août 1764. Son père, Edme Saulnier, était avocat au parlement, prévôt de Joigny et conseiller-doyen du roi en la même ville, seigneur de Moulins et de Flandres, juge supérieur du comté de Joigny, juge subdélégué du barreau de Paris et du prévôt des marchands, etc. Sa mère, Marie-Marthe Bazin, était une femme fort pieuse. Ces parents, encore plus recommandables par leur conduite religieuse que par leur position sociale, voyant les heureuses et précoces dispositions de leur fils, et voulant veiller sur ses premières années, se décidèrent à lui faire donner sous leurs yeux son éducation première. Si leurs espérances avaient été grandes, elles furent surpassées par le succès. Dès l'âge de cinq ans l'écolier était capable d'écrire une petite lettre, et nous dirons, à cette occasion, qu'il conserva toute sa vie, à un haut degré, le talent épistolaire. A l'âge de sept ans, il reçut la tonsure, et fut pourvu du bénéfice de *Notre-Dame de l'Immaculée Conception*, chapelle de l'église paroissiale Saint-Thibault, à Joigny. Après avoir terminé des études solides, y compris sa rhétorique, au collége de sa ville natale, Antoine Saulnier, âgé de quatorze ans, fut nommé chanoine de Sens et se fit remarquer de tous les membres du chapitre par sa piété; il passa une année à Sens pour faire son stage dans la cathédrale et sa philosophie. Au commencement de sa dix-septième année, il vint à Paris, entra au séminaire Saint-Firmin, tenu par les Lazaristes, et y fit ce qu'on appelait le *Quinquennium*.

Dans cette maison, ses thèses, supérieures en rédaction et en mérite à celles de ses condisciples, lui procurèrent la fonction de maître des conférences. Après cinq ans de séjour à Saint-Firmin, il en sortit, en 1788, pour aller habiter le bâtiment des Bacheliers de la maison de Navarre, où il fit sa licence avec beaucoup d'éclat, dit-on, mais n'eut point de place assignée, selon l'usage, à cause des troubles que la révolution avait déjà jetés même dans les facultés de théologie (1). Reçu docteur en 1790, le 20 février (2), Saulnier désira achever son droit, qu'il avait commencé dès l'année 1789, sous les auspices du professeur Sarrête, qui le prit en affection et l'engagea à assister aux répétitions qu'il donnait, trois fois la semaine, aux enfants de M. d'Aligre, premier président du parlement de Paris. Ce magistrat, qui était presque toujours présent aux leçons de ses enfants, ayant eu occasion d'entendre argumenter le jeune abbé, apprécia son mérite et sa grande facilité à s'exprimer en latin. Il s'en souvint, et nous lisons que *dix-huit mois plus tard*, il nomma Saulnier conseiller-clerc au parlement de Paris. L'époque nous fait paraître ce fait un peu douteux. Quoi qu'il en soit, la révolution, qui allait renverser le parlement, lequel avait lui-même sapé les bases du trône, empêcha le jeune conseiller-clerc d'exercer cet honorable emploi. Tout en se livrant à l'étude du droit, l'abbé Saulnier voulut acquérir aussi des connaissances dans les sciences naturelles et la chimie; il assistait aux leçons de Fourcroy, de Jussieu et de Daubenton, possédait un alambic dans sa chambre et se composait un herbier. Ses connaissances variées lui furent utiles plus tard à Lulworth et à Melleray. Le samedi saint, 11 avril 1789, il avait été ordonné dans la chapelle de l'évêché, à Meaux, par l'évêque de Babylone. En 1792, quand un prêtre ne dut plus s'attendre qu'à des persécutions, Saulnier exerçait encore le saint ministère. Il fut témoin, à Paris, des premiers meurtres qui furent l'affreux prélude de tant d'autres. Il fallut pourvoir à sa conservation, et l'abbé Saulnier se détermina à émigrer et devint, à Bruxelles, précepteur des enfants d'un gentilhomme breton, M. de la Bourdonnaye de Blossac. Plus tard, il fut repoussé, par l'invasion des troupes françaises, jusqu'à la petite ville de Duisbourg, sur le Rhin, d'où il passa à Londres avec la famille à laquelle il était attaché. Là, son projet était de former une institution de jeunes gens, s'il avait pu déterminer à le suivre l'abbé Mey et un autre de ses amis. Mais, tout à coup, pressé par la grâce, ayant procuré un autre précepteur à ses élèves, après un an de séjour à Londres, il partit pour le monastère de Lulworth, dans le comté de Dorset, que les Trappistes exilés avaient depuis peu fondé sur les terres et par la générosité de lord Weld. Après un fervent noviciat, pendant lequel il portait, avec l'habit religieux, le nom de frère *Antoine*, l'abbé Saulnier fit généreusement sa profession, le 15 juin 1795. Le nouveau religieux était,

(1) La place assignée dans la licence était un titre à la distinction et aux honneurs, vu l'influence qu'exerçait l'opinion attachée au mérite du sujet qui l'avait obtenue. — On peut consulter une série d'articles étendus que nous avons donnés nous-même, dans *La Voix de la vérité*, sur l'histoire et les usages de l'ancienne et de la nouvelle Sorbonne.

(2) La dernière liste des docteurs avait été publiée en 1786.

comme il est facile de le concevoir, un des sujets les plus distingués de la maison; aussi lui confia-t-on des emplois importants, celui de cellérier et autres. Jouissant de la confiance des évêques d'Angleterre, il fut prié d'être, en qualité de confesseur extraordinaire, directeur de plusieurs communautés de femmes étrangères à son ordre. En 1810, il succéda au P. dom Maur, supérieur de la communauté. Depuis treize ans d'existence, le monastère de Lulworth n'avait vu persévérer qu'un petit nombre de novices, et même aucun postulant ne se présentait. Sous la direction du P. Antoine, les religieux reçurent plus de sujets en quelques mois qu'ils n'en avaient reçu auparavant en plusieurs années. Trois ans après son élévation à la charge de supérieur, le P. Antoine fut béni solennellement abbé, par G. Poynter, évêque du district de Londres; mais Lulworth ne fut pas pour cela érigé en abbaye. Suivant l'usage établi dans l'émigration par dom Augustin de Lestrange (*voy.* ce nom, LXXI, 401), qui avait même institué à cette fin un tiers-ordre de la Trappe, pour se prêter aux besoins des circonstances, Lulworth élevait, comme le couvent de Saint-Benoît, de jeunes enfants dans la piété et dans l'étude des langues. Néanmoins il n'y avait point de tiers-ordre à Lulworth. La Providence permit que la vertu et la patience du nouvel abbé fussent exercées de mille manières. Tantôt il était, lui comme ses religieux, victime de la calomnie; tantôt on accusait la maison de blesser les lois du royaume; tantôt on défendait la profession des novices, tantôt on permettait des vœux pour trois ans. En 1815, un religieux, profès de trois ans, quitta son ordre et la religion catholique, accusa horriblement ses anciens confrères, que dom Antoine fut obligé de justifier devant lord Sydmouth, ministre de l'intérieur, lequel, satisfait des explications, voulut néanmoins que dom Antoine se déterminât, vu les intentions et les dispositions du gouvernement anglais, à reconduire ses religieux en France. Cette translation de la communauté se fit en effet en 1817, et le P. abbé ramena ses moines à l'ancien monastère de Melleray, arrondissement de Chateaubriant, département de la Loire-Inférieure. Cette maison, qui avait jadis appartenu à l'ordre de Cîteaux, fut érigée en abbaye, et par-là recouvra son ancienne destination et acquit une renommée dont elle n'avait jamais joui. La Trappe de Melleray devint bientôt la plus nombreuse colonie de Bernardins, et peut-être la plus célèbre des maisons de la réforme en France. L'abbé y fit des entreprises et des établissements d'agriculture et autres industries, qui attirèrent sur sa maison la curiosité et l'intérêt des voyageurs, et lui valurent même un rapport louangeur d'un ministre. L'évêque de Nantes, qui avait donné des lettres de grand-vicaire à dom Antoine, s'unit aux chevaliers de Saint-Louis pour engager ce célèbre religieux à faire l'oraison funèbre du duc de Berry. Il obtint cette exception aux usages de la Trappe, et le P. abbé prononça en effet cette oraison funèbre, dans la chaire de la cathédrale de Nantes, le 22 mars 1820, cinq semaines après l'assassinat du prince. Huit ans plus tard, il eut l'honneur de recevoir dans son abbaye madame la duchesse de Berry, lors de son voyage dans les provinces de l'Ouest, en 1828. Après la mort

de dom Augustin de Lestrange, arrivée en juillet 1827, dom Antoine fut nommé visiteur des maisons de Trappistes en France, et, il faut le dire, s'il mit du zèle à s'acquitter de cette nouvelle fonction, il n'y porta pas la prudence qu'on aurait pu attendre et n'obtint pas le succès qu'il aurait pu désirer. Aucune maison, peut-être, n'eut lieu d'être pleinement satisfaite de ses procédés. A cette époque, non-seulement quelques monastères étaient opposés à la réforme de dom Augustin et en suivaient une plus douce; mais plusieurs religieux qui devaient garder, par position et par reconnaissance, les liaisons les plus étroites avec ce saint prêtre, avaient rompu avec lui et s'étaient joints aux opposants. La franchise nous oblige à signaler ici le P. Marie-Michel Leport, supérieur de la Trappe de Belle-Fontaine (Maine-et-Loire), qui oublia tout ce qu'il devait à son bienfaiteur et supérieur majeur, et engagea plusieurs moines de sa maison à partager ses idées d'indépendance. Nous avons lieu de croire, d'après des aveux à nous faits par dom Antoine, que celui-ci avait été initié aux projets du P. Marie-Michel et les avait approuvés. Il en porta la peine plus tard, car, devenu visiteur, il vit la maison de Belle-Fontaine agir à son insu et contre son gré dans son émancipation hiérarchique. Apprenant que les religieux de ce monastère projetaient d'élever leur supérieur à la dignité d'abbé, ce qu'ils avaient déjà commencé par une élection, il se rendit à Belle-Fontaine, et fit ôter du chapitre les marques de distinction données au siége de l'abbé futur, disant avec autorité qu'il n'y avait que lui d'abbé dans la maison. Il était persuadé, et il nous l'avait dit à nous-même, d'après une promesse du nonce, qu'on ne nommerait d'abbés pour la France que de concert avec lui. Les religieux de Belle-Fontaine députèrent directement à Rome, et firent ériger leur maison en abbaye, à l'insu de dom Antoine, qui ne fut pas même chargé de la bénédiction de l'abbé Marie-Michel, faite par l'évêque d'Angers, ce à quoi il nous témoigna avoir été fort sensible. Il était ennemi du tiers-ordre établi par le zèle de dom Augustin de Lestrange, et travaillait à le détruire. Dans la visite qu'il fit à la communauté du tiers-ordre, à Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine), il dit avec une brusquerie inconcevable que cette communauté était dissoute et que les religieuses étaient excommuniées. La maison n'en continua pas moins d'exister, et, lui, continua d'y agir en supérieur. Nous avons cité ces deux traits pour faire apprécier la conduite qu'il tint dans l'exercice d'un gouvernement qui troubla sa tranquillité et nuisit à sa réputation d'administrateur. Il eût été à désirer pour lui qu'il ne fût chargé que de son monastère, et qu'il y établît plus universellement la régularité extérieure qu'il contribuait à maintenir dans les autres. L'école d'agriculture qu'il avait fondée était bien plus en dehors des habitudes monastiques que le tiers-ordre, dont il condamnait la nouveauté et les inconvénients; et les élèves qu'il admettait à cette école étaient loin d'avoir la tenue convenable des élèves du tiers-ordre. L'usine ou fabrique de clous exploitée à la porte du couvent, par des ouvriers étrangers et les religieux, nous paraissait nuire à la solitude et au recueillement d'un monastère dont les cloîtres avaient été détruits

et n'avaient pas excité les premiers soins du zèle de l'abbé. On dit que maintenant l'abbaye de Melleray, plus solitaire, offre un tableau plus édifiant. La révolution de juillet vint jeter le trouble dans cette maison, plus que dans toutes les autres Trappes. L'exploitation d'un moulin et les autres usines de Melleray, qui faisaient honneur à l'industrieuse activité de l'abbé, excitant la jalousie des intéressés, fournit un prétexte aux accusations et aux persécutions exercées contre dom Antoine et ses religieux. On alléguait surtout que Melleray pouvait servir de retraite et d'asile aux royalistes révoltés dans ces contrées. L'administration départementale était animée d'un très-mauvais esprit; les Trappistes furent interrogés et expulsés de Melleray, les Irlandais et les Anglais, qui y étaient en grand nombre, furent reconduits dans leur pays. Dom Antoine resta dans sa propriété, comme pour exploiter *sa ferme* avec un petit nombre d'associés, mais sans pouvoir recevoir de sujets ni sonner les exercices monastiques. Les religieux français dispersés ne purent rentrer qu'au bout de quelques années. La persécution de Melleray, dont les détails ont été imprimés, fait épisode dans l'histoire ecclésiastique de cette époque malheureuse. En 1834, les maisons de Trappistes, en France, furent unies en congrégation, sous le gouvernement de l'abbé de la Grande-Trappe, vicaire-général-né de l'abbé des Cisterciens, résidant à Rome. Dans cette nouvelle combinaison, l'abbé de Melleray reste le premier des quatre abbés de la congrégation, ayant droit de visite à la Grande-Trappe. Quoique toutes les maisons de France soient unies en un seul corps, elles diffèrent d'usages et même de costume. Il faut dire, à la louange de dom Antoine, qu'il a gardé l'étroite observance de dom Augustin, à laquelle il s'était toujours montré attaché, et la forme ancienne de la coule, qu'elle avait ramenée, tandis que dans quelques monastères on a repris le chaperon, qui date, dans l'ordre, de l'époque du relâchement. Chaque année dom Antoine se rendait, avec les autres supérieurs des maisons, au chapitre qui se tenait en septembre à la Grande-Trappe (Orne), chef-lieu de la congrégation. Là, il jouissait au milieu de ses collègues de la distinction et de la considération que méritaient ses services, son savoir et ses vertus. Les religieux étrangers, chassés de sa maison en 1831, avaient formé le monastère de Mount-Melleray, en Irlande, et le monastère du Mont-Saint-Bernard, en Angleterre; les religieux français avaient été autorisés à revenir près de lui; il avait reçu de nouveaux sujets, et les exercices de son abbaye étaient depuis quelques années en activité, quand, après une courte maladie, muni des sacrements de l'Église, reçus avec une ferveur édifiante, il expira saintement, le 6 janvier 1839, à l'âge de 74 ans. Un concours nombreux du clergé et des fidèles honora ses funérailles. La *Vie du R. P. D. Antoine Saulnier de Beauregard, abbé de la Trappe de Melleray, rédigée par deux de ses amis sur des notes fournies par les religieux de Melleray*, Paris, 1840, est de M. A. Égron, ancien imprimeur. Dom Antoine n'a publié que l'*Oraison funèbre* du duc de Berry, prononcée en 1820, laquelle se retrouve dans la *Vie* que nous indiquons ici. Le portrait de ce religieux a été lithographié. B—D—E.

SAULNIER (PIERRE-DIEUDONNÉ-LOUIS), né à Nancy le 1er janvier 1767, dans une famille de négociants, se livra à l'étude de la jurisprudence et fut reçu avocat au parlement de Lorraine quelque temps avant la révolution, dont il se montra partisan modéré. Lorsque le régime de la terreur eut cessé, il fut élu président de la municipalité de Nancy, puis membre du district et de l'administration centrale du département de la Meurthe; plus tard le Directoire exécutif le nomma son commissaire dans ce même département. Après la révolution du 18 brumaire il fut appelé à la préfecture de la Meuse, et devint ensuite secrétaire-général du double ministère de la justice et de la police, réunies dans les mains du grand-juge Regnier, son compatriote. Le ministère de la police ayant été rétabli en 1804, Saulnier y fut nommé aux mêmes fonctions de secrétaire-général, qu'il exerça successivement sous Fouché et sous le général Savary, duc de Rovigo. C'est pendant l'administration de ce dernier qu'éclata la conspiration de Malet (*voy.* ce nom, XXVI, 368), qui vint échouer à l'état-major de Paris. Saulnier, accompagné de l'adjudant Laborde, se rendit alors à l'Hôtel-de-Ville, désabusa les troupes rassemblées sur la place, et même le préfet du département, qui s'était aussi laissé tromper (*voy.* FROCHOT, LXIV, 523); puis il fit mettre en liberté le ministre Savary et le préfet de police, que les conjurés avaient arrêtés et conduits à la Force. Après la Restauration, Saulnier continua de rester attaché, comme secrétaire-général, à la direction de la police qui avait remplacé le ministère. Révoqué peu de temps avant le 20 mars 1815, il rentra bientôt en fonction sous le ministère de Fouché, pendant les Cent-Jours; mais, au second retour de Louis XVIII, il cessa encore une fois d'être employé. Élu en 1816 député de la Meuse, il siégea constamment au côté gauche, avec l'opposition libérale, à côté de l'académicien Étienne, avec qui il était très-lié. Il s'opposa fortement à l'érection d'une cour prévôtale dans son département, et prononça, en 1817, un long discours contre la suspension de la liberté individuelle. Le 16 mai de l'année suivante il appuya la pétition de Regnaud de Saint-Jean-d'Angely (*voy.* ce nom, XXXVII, 249), compris dans l'ordonnance de bannissement, et qui se plaignait des vexations qu'il éprouvait en Belgique. M. Madier de Montjau, conseiller à la cour royale de Nîmes, ayant adressé en 1820, à la Chambre des députés, une pétition où il dénonçait des machinations secrètes tramées dans le département du Gard, et rappelait les excès commis dans le Midi, en 1815, sur les protestants et les libéraux, Saulnier, rapporteur de cette pétition, obtint qu'elle fût renvoyée au conseil des ministres. Des motifs de santé l'empêchèrent de se présenter comme candidat aux élections de 1828, et dès lors il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée vers 1840. Saulnier avait épousé mademoiselle Lacretelle, sœur des deux académicieos de ce nom. Il a fait imprimer : I. *Opinion sur le rapport de S. Ex. le ministre de la police générale, relatif à la suspension de la liberté individuelle*, Paris, 1817, in-8°. II. *Discours prononcé à la Chambre des députés, dans la séance du 9 mars 1820*, Paris, 1820, in-4°. III. *Éclaircissements historiques sur la conspiration du général Malet, en octobre 1812*, Paris, 1834, in-8°. P—RT.

SAULNIER (Sébastien - Louis), fils du précédent, naquit à Nancy le 28 février 1790, et très-jeune encore fut envoyé à Paris pour y terminer ses études sous la direction de Pierre Lacretelle, son oncle. Nommé en 1811 auditeur au conseil d'État, il fut chargé d'aller à Wesel interroger un grand nombre d'individus que les Anglais avaient débarqués sur les côtes de la Hollande, réunie alors à la France. Quoique tous eussent servi dans les armées étrangères, Saulnier reconnut bientôt qu'ils n'avaient aucune intention hostile et leur fit acccorder la permission de retourner dans leurs pays. Il obtint aussi de Napoléon, qui se trouvait en ce moment à Wesel, la mise en liberté d'un officier prussien, nommé Zaremba, arrêté comme partisan du major Schill (voy. ce nom, XLI, 130), et qui restait détenu dans la forteresse, bien que la commission militaire l'eût acquitté. Lors de l'expédition de Russie, Saulnier fut nommé intendant de la province de Minsk; mais, quand l'amiral Tschitchakoff s'en approcha, l'intendant se rendit au quartier-général, près de Smolensk, et se trouva bientôt exposé aux désastres de la retraite. Ne pouvant plus suivre l'armée dans la campagne de 1813, Saulnier fut envoyé par l'empereur en qualité de commissaire - général de police à Lyon. Il y déploya une grande énergie lorsque les armées des alliés ayant pénétré sur le territoire français, le général Bubna s'avança du département de l'Ain dans celui du Rhône, et s'empara du faubourg de la Croix-Rousse. Un parlementaire s'étant présenté à Lyon fut accueilli jusqu'à l'Hôtel-de-Ville par des vociférations populaires, et cette démonstration, attribuée à Saulnier, détermina le général autrichien à évacuer la Croix-Rousse, et retarda de six semaines la capitulation. Après cet événement, Saulnier resta sans fonctions; mais Napoléon, revenu de l'île d'Elbe en 1815, le nomma préfet de Tarn-et-Garonne, puis du département de l'Aude, qu'il administra jusqu'à la rentrée de Louis XVIII; et il ne fut plus employé pendant la Restauration. Fixé à Paris, il s'occupa de littérature, de sciences, et prit part à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, tels que la *Bibliothèque historique* et la *Minerve française*, qui cessèrent de paraître par suite des lois de censure. Il fit les frais d'un voyage archéologique de M. Lelorrain en Égypte, d'où ce savant rapporta le fameux zodiaque de Denderah, un sarcophage découvert dans les plaines de Memphis, et beaucoup d'autres morceaux d'antiquité. Après la révolution de 1830, Saulnier fut successivement appelé à la préfecture de la Mayenne et à celle du Loiret. C'est dans ce dernier poste qu'il mourut, à Orléans, le 23 octobre 1835. Il avait été nommé correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut, rétablie en 1832. Saulnier a inséré dans les deux recueils que nous avons déjà cités, et surtout dans la *Revue Britannique*, qu'il fonda en 1825, et dont il fut directeur jusqu'à sa mort, un grand nombre d'articles d'économie politique, les uns originaux, les autres traduits de l'anglais. Il a publié séparément : I. *Notice sur le voyage de M. Lelorrain en Égypte, et observations sur le zodiaque circulaire de Denderah*, Paris, 1822, in-8°. II. *Aperçu de la situation de la république de Buenos-Ayres.* III. *Bilan de la guerre et des émeutes*, 1831, in-8°. IV. *De la centralisation ad-*

ministrative en France, Paris, 1833, in-8°. V. *Des finances des États-Unis comparées à celles de la France*, Paris, 1833, in-8°. Cette brochure a été réfutée par Fenimore Cooper. VI. *Des routes et des chemins en France, et des moyens de les améliorer*, Paris, 1835, in-8°. Les quatre derniers opuscules que nous venons de mentionner sont extraits de la *Revue Britannique*. recueil d'une haute importance, où l'on trouve sur la littérature, les sciences, l'industrie, l'administration, le droit public, etc., une foule de documents précieux. P—RT.

SAUMAREZ (lord JACQUES de), amiral anglais, né le 11 mars 1757 à Saint-Peter-Port, principale ville de l'île de Guernesey, d'une famille ancienne et honorable, d'extraction normande, dont le nom originaire s'écrivait *de Sausmarez*, était le second fils de Mathew de Saumarez, médecin distingué de Guernesey, et de Carteret Le Marchant, sa seconde femme. Après avoir passé quelques années au collége de sa ville natale, le jeune Saumarez, qui avait constamment montré une grande prédilection pour la marine, dans laquelle deux de ses oncles avaient obtenu le grade de capitaine de vaisseau, et où son frère aîné servait déjà, obtint, en 1767, c'est-à-dire lorsqu'il venait d'atteindre à peine l'âge de dix ans, d'être inscrit comme volontaire sur le vaisseau de guerre *Soleby;* mais il ne le rejoignit jamais, et passa une partie de son temps dans une école des environs de Londres. Ce ne fut que deux ans après qu'il s'embarqua pour la première fois sur le *Montréal*, commandé par le capitaine Alms, ami de sa famille, avec lequel il se rendit de Portsmouth dans la Méditerranée. Il passa ensuite successivement sur le *Pembroke*, puis sur le *Winchelsea* et sur le *Levant*. Pendant le long séjour que ce dernier navire fit à Smyrne, Saumarez se fortifia dans la connaissance de la langue française, qu'il avait commencé d'apprendre à Guernesey. La guerre ayant éclaté cette année entre l'Angleterre et ses colonies de l'Amérique septentrionale, Saumarez, qui avait été nommé midshipman en 1770 (1), fut embarqué à bord du *Bristol*, vaisseau de 50 canons, que montait l'amiral sir Peter Parker, commandant d'une escadre destinée pour la Caroline méridionale. L'activité et le zèle déployés pendant la traversée par le jeune midshipman attirèrent sur lui l'attention du comte de Cornwallis, commandant des troupes de débarquement chargées à bord de l'escadre, qui offrit de le prendre pour son aide-de-camp. Malgré l'espoir fondé d'un rapide avancement sous de pareils auspices, Saumarez refusa pour continuer de servir dans la marine. Le premier engagement sérieux auquel il prit part, fut l'attaque du fort Sullivan, au mois de juin 1776 ; il s'y fit distinguer, et l'amiral Howe, qui commandait en chef les forces navales de l'Angleterre dans ces parages, l'éleva au rang de lieutenant, mit sous ses ordres le *Bristol*, et, lui donnant le titre de son aide-de-camp, le chargea de convoyer le général Clinton et son armée de La Rochelle à New-York. Bientôt il reçut le commandement

(1) Si l'on s'en rapporte à l'habile marin, rédacteur des mémoires de Saumarez, les *midshipmen* étaient à cette époque fort mal nourris à bord des vaisseaux de la marine royale anglaise. Le biscuit qu'on leur donnait était plein de vers; ils mangeaient la plupart du temps de la viande corrompue; ils etaient traités enfin de la manière la plus dure. Sir John Ross trouve qu'on est tombé aujourd'hui dans un excès contraire.

du cutter *Spitfire*; mais attaqué par des forces supérieures françaises près de Rode-Island, au mois d'août 1778, il se vit forcé, pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, d'échouer son navire et d'y mettre le feu, après avoir débarqué ses canons, ses munitions et son équipage. Saumarez fut attaché ensuite à la division de marins placés sous les ordres du commodore Brisbane, et provenant des équipages des frégates et autres bâtiments qui avaient été détruits. Il remplit pendant quelques mois les fonctions d'aide-de-camp auprès de cet amiral, puis il fut envoyé en Angleterre à bord du *Leviathan*; il arriva à Porstmouth au commencement de 1779. Au mois de juin 1781, Saumarez, sur la demande expresse du vice-amiral Hyde Parker, dont il avait su acquérir l'estime et l'amitié, l'accompagna comme lieutenant à bord du *Victory*, et le 5 août suivant, il assista à la bataille navale livrée, près du *Dogger-Bank*, à une flotte hollandaise commandée par l'amiral Zoutman. Quoique l'issue en fût douteuse, Hyde Parker fut si satisfait de la conduite de Saumarez, qu'il le fit nommer *commander*, bien qu'il ne fût encore que second lieutenant; il l'avait présenté auparavant au roi Georges III comme un de ses meilleurs officiers. Après cette action, Hyde Parker, nommé commandant de la station des Indes orientales, voulut le prendre avec lui sur le *Cato*; mais cette proposition n'ayant pas eu de résultat, par une circonstance particulière, Saumarez évita ainsi la mort, car ce vaisseau ayant mis à la voile, on n'en entendit plus parler, et l'on supposa qu'il avait coulé bas à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, et que l'amiral et son équipage avaient péri. Placé sous les ordres de l'amiral Kempenfeld, Saumarez, commandant le brûlot la *Tisiphone*, se distingua à l'affaire du 12 déc. (1781), entre la flotte anglaise et une flotte française commandée par le comte de Gnichen et chargée de protéger un nombreux convoi destiné pour l'Amérique (*voy.* GUICHEN, XIX, 78). Il s'empara, dit l'auteur de ses mémoires, d'un vaisseau de guerre de 36 canons, après un combat de vingt minutes; et par une manœuvre habile il échappa ensuite lui-même aux poursuites de deux vaisseaux français en faisant de faux signaux de nuit. Activement employé par l'amiral sir Samuel Hood, Saumarez reçut de lui, au mois de février 1782, le commandement du *Russel*, vaisseau de ligne de 74 canons, avec lequel il prit une part active à la bataille navale du 12 avril, donnée près de la Guadeloupe, et qui se termina par la défaite et la prise du comte de Grasse par l'amiral anglais Rodney. Saumarez fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ce résultat par la position qu'il prit sous la poupe de la *Ville-de-Paris* que montait l'amiral français. Chargé de conduire plusieurs prises en Angleterre, il profita de l'inaction dans laquelle le laissait la paix conclue le 3 sept. 1783, pour aller examiner les nouveaux travaux que la France faisait exécuter à Cherbourg afin d'y établir un port militaire. Saumarez, qui s'y trouvait au moment où Louis XVI était venu le visiter, fut parfaitement accueilli par ce monarque. Depuis son retour d'Amérique, il résida constamment dans sa famille, à Guernesey, où il épousa, le 8 oct. 1788, miss Martha Le Marchand. En 1787 et 1790, des difficultés survenues entre l'Angleterre et la France le firent remettre en activité; mais ces différends n'ayant point eu de suite, il ne quitta

pas ses foyers. Il n'en fut pas de même en 1793; la guerre ayant été déclarée par la Convention nationale de France, au commencement de février, le *Crescent*, de 36 canons, que Saumarez commandait depuis le 24 du mois précédent, après avoir convoyé des transports chargés de troupes pour renforcer les garnisons des îles du Canal, établit une croisière entre le 51° et le 47° de latitude et le 12° et le 18° de longitude ouest, pour protéger le commerce anglais. Son vaisseau, qui avait éprouvé d'assez fortes avaries, ayant été radoubé, il remit en mer, et le 20 octobre il attaqua et prit près de la pointe de Barfleur, après un engagement de deux heures et demie, la frégate française la *Réunion* de 36 canons, montée de 320 hommes, commandée par le capitaine Deniau (2). Présenté au roi après cette action, Saumarez fut fait chevalier, reçut le commandement d'une petite escadrille formée des frégates *Crescent* et *Druid*, du brig *Liberty* et du cutter *Lyon*, sous les ordres de l'amiral M'Bride. Le 8 juin 1794, se trouvant à douze lieues environ au nord de Guernesey avec le *Crescent*, le *Druide* et l'*Euridice*, d'ensemble 92 canons, il eut un engagement avec une escadre française de force infiniment supérieure (3), à laquelle il échappa par sa présence d'esprit et l'habileté de ses manœuvres, dit son biographe ou plutôt son panégyriste anglais, qui appelle cette action *un exploit signalé* qui lui attira l'admiration de son pays, et la haute approbation de l'amirauté. Il continua de croiser sur les côtes de France à bord de la frégate le *Crescent*, et obtint enfin le commandement du vaisseau de ligne l'*Orion*, avec lequel il assista, le 23 juin 1795, au combat livré près des côtes du Morbihan sous l'île de Groix par l'amiral Bridport, à la flotte française commandée par l'amiral Villaret (4). Trois vaisseaux français, l'*Alexandre*, le *Tigre* et le *Formidable*, restèrent au pouvoir de leur adversaire. L'expédition anglaise pour la baie de Quiberon ayant manqué, Saumarez reçut l'ordre de retourner en Angleterre, où il arriva le 30 décembre, avec un nombreux convoi qu'il escortait. Quoiqu'il eût été presque constamment en mer et employé activement, on ne peut citer aucun événement remarquable dans cette portion de la vie maritime de Saumarez jusqu'au 14 février 1797, qu'il prit part, avec l'*Orion*, à la bataille navale du cap Saint-Vincent, dans laquelle l'amiral sir John Jervis défit la flotte espagnole commandée par don José de Cordova. Deux des plus forts vaisseaux espa-

(2) Suivant le rapport anglais, un seul homme aurait été blessé à bord du *Crescent*, et encore par le recul d'un canon, tandis que la frégate française aurait eu 34 hommes tués et 84 blessés. Le rapporteur anglais reproche aux Français de tirer si haut qu'à peine leurs boulets atteignaient le corps du navire, tandis que les Anglais au contraire dirigeaient leur feu sur le gouvernail (*at the rudder*), et cherchaient à désemparer l'ennemi, ce à quoi ils parvinrent.

(3) Suivant les mémoires de Saumarez, c'étaient :

le Scævola (rasé)	de 54 can.	—	1656 weight of shot.
Brutus (rasé)	de 54	—	1656
la Danaé	de 36	—	800
Félicité	de 36	—	800
Terreur	de 12	—	144
	192 can.		5054 ‖

(4) La flotte française était composée de 12 vaisseaux de ligne et de quelques frégates, tandis que les Anglais avaient 17 vaisseaux dont 8 à trois ponts, 5 frégates et plusieurs autres bâtiments.

gnols baissèrent leur pavillon devant l'*Orion*, dont le capitaine ne reçut cependant de son gouvernement qu'une médaille d'or, de même qu'un certain nombre de ses camarades (5). Les marins de la flotte anglaise s'étant mutinés, Saumarez non seulement sut conserver dans le devoir tout l'équipage de l'*Orion*, mais par ses mesures, à la fois prudentes et énergiques, il contribua à apaiser la révolte qui s'était manifestée à bord des autres bâtiments. Ayant été placé sous les ordres de Nelson au mois de mai 1798, Saumarez se trouvait avec lui, le 1er et le 2 août suivant, à la mémorable bataille d'Aboukir, que les Anglais appellent du Nil; il y commandait la seconde division formant l'avant-garde, et y fut blessé. Il ne fut pas, dit-on, satisfait, en ce qui le concernait, du compte que Nelson rendit de cette affaire, en ne le distinguant pas des autres capitaines, dont il était le doyen, et quoiqu'il eût le premier engagé l'action ; aussi n'obtint-il aucune faveur particulière de la couronne. Après l'action, il fut chargé de conduire en Angleterre, avec six vaisseaux de ligne, une partie des vaisseaux français capturés; il y arriva à la fin de l'année. Il avait sommé vainement, en passant devant Malte (25 sept. 1798), le général Vaubois de lui remettre la ville et les ports; un refus aussi concis qu'énergique fut la seule réponse du général français (6). Nommé au mois de février suivant l'un des colonels des troupes de la marine, Saumarez obtint le commandement du *Cæsar*, de 84 canons, et fut attaché à la flotte du Canal. Au mois d'août 1800, l'amiral Saint-Vincent lui donna à commander l'escadre d'avant-garde avec laquelle il eut à surveiller le passage du Raz, l'île de Groix et la baie de Quiberon. Nommé contre-amiral le 1er janvier 1801, et baronnet du Royaume-Uni au mois de juin suivant, Saumarez avait été chargé, dès le 7 de ce même mois, de surveiller le port de Cadix, à la tête d'une force navale considérable, lorsque le 5 juillet il apprit qu'une escadre française venait d'entrer dans la rade d'Algesiras. C'était celle du contre-amiral Linois, composée de trois vaisseaux de ligne, dont deux de 80 et l'autre de 74, et d'une frégate de 40 canons, venant de Toulon, qui, n'ayant pu se réunir, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre, à l'escadre espagnole, commandée par le contre-amiral don Juan Moreno, avait dû prendre le parti de se jeter dans la baie de Gibraltar. Prévoyant qu'il ne tarderait pas à être attaqué, Linois descendit à terre pour se concerter avec les autorités espagnoles, et organisa le service des batteries qu'il avait trouvées en fort mauvais état. Dans la matinée du 6, Saumarez doubla la pointe del Carnero, à l'entrée de la baie de Gilbratar, avec six vaisseaux de ligne et une frégate, et par une manœuvre qui avait réussi à Aboukir, il disposa ses bâtiments de manière à passer entre la terre et la ligne d'embossage, afin de mettre ainsi la division française entre deux feux. Mais Linois, prenant immé-

(5) Sir John Jervis devint comte de Saint-Vincent, et Nelson reçut la grand'croix du Bain.

(6) Voici la réponse du général Vaubois, portant la date du 4 vendémiaire an 7, telle qu'elle est rapportée dans les mémoires de Saumarez : « Vous avez oublié sans doute « que ce sont des Français qui sont dans « Malte; le sort de ses habitants ne doit pas « vous regarder. Quant à votre sommation, « les Français n'entendent pas ce style. »

diatement un parti énergique, fit à ses vaisseaux le signal de couper leurs câbles et de s'échouer au plein en profitant de la brise, qui avait molli et varié du nord au nord-est. Par suite de cette manœuvre, que les Anglais eux-mêmes ont appelée fort habile (7), et en faisant occuper avant ses adversaires l'île Verte par cent trente hommes de la frégate la *Muiron*, il força Saumarez à la retraite, après un long engagement dans lequel les vaisseaux de l'amiral anglais furent très-maltraités, et celui-ci abandonna le vaisseau de ligne l'*Hannibal* au pouvoir de la division française. Lorsque la nouvelle de cette action, si honorable pour l'amiral Linois, parvint en Angleterre, l'amour-propre national fut d'abord vivement blessé d'avoir été vaincu par des Français; Nelson et Saumarez lui-même attribuèrent le *non-succès* au manque de vent et à un calme inattendu (*to the failure of the wind and to a sudden calm which came on...*); plus tard on essaya de représenter cette défaite presque comme un triomphe. Après avoir avoué que l'action d'Algesiras avait été vivement disputée de part et d'autre, que Linois méritait des éloges pour ses belles manœuvres, et avoir reconnu que les Anglais s'étaient crus un instant si sûrs du succès, que vers dix heures du matin, c'est-à-dire avant les manœuvres de Linois, ils avaient été sur le point d'envoyer un parlementaire aux autorités espagnoles d'Algesiras pour les inviter à livrer les vaisseaux français (8), le capitaine Brenton, capitaine du *Cæsar*, cherche à diminuer le mérite de Linois en prétendant que les Français eurent peu de chose à faire et que ce furent les batteries et les chaloupes canonnières des Espagnols qui décidèrent l'action (9). Nous regrettons de voir un marin aussi distingué que le capitaine sir John Ross s'oublier au point d'avancer, en parlant de l'affaire d'Algesiras, « que les Français, comme on pouvait s'y attendre d'après leur mépris ordinaire pour la vérité (*for their usual disregard to truth*), présentèrent cette action comme un des plus brillants exploits qui aient été jamais exécutés, en racontant que trois vaisseaux français ont battu complétement six vaisseaux anglais, dont un a été forcé de se

(7) « *Praise is certainly due to admiral Linois*, dit sir John Ross, rédacteur des *Mémoires de Saumarez*, t. I, p. 366, *for his able manœuvre of warping his ships a ground, being the only chance he had of escaping*; et cependant, quoiqu'il ne cache pas que les Anglais ont été repoussés, que leurs vaisseaux ont été fort maltraités, et que les Français se sont emparés du vaisseau de ligne l'*Hannibal*, il ajoute, tant l'esprit de parti peut aveugler les hommes les plus éclairés : « *In a national point of view, the result was as complete as if the whole squadron had been destroyed...* »

(8) « *About ten o'clock*, dit Brenton, capitaine de pavillon de Saumarez, *the fire of the french ships appeared to slacken so much that I ventured to suggest to the admiral that a flag of truce might be sent in, with a notice to the spaniards that if the british squadron were permitted to take away the french ships without any further molestation from the batteries, the town would be respected, and no further injury done to it.* » Il faut remarquer que les batteries étaient en si mauvais état, que Linois fut obligé de faire débarquer des artilleurs français pour les servir. C'est ce que reconnaît au surplus le capitaine sir John Ross lui-même : « *The five strong batteries were served with much effect by the french artillery men.* »

(9) ... *The action of Algesiras was certainly obstinately fought, and gallantly contested on both sides. It is true that the french had little to do but to attend to their guns, being either at an anchor in their strong position, or warping towards the shore. In this operation the spaniard had the hardest duty...* Cap. Brenton, *Mem. of Saum.*, t. I, p. 346.

« rendre à eux (10). » Après le combat du 6 juillet, les vaisseaux de Saumarez, quoique ayant souffert considérablement dans leurs mâts et dans leurs manœuvres, purent trouver dans l'arsenal et les chantiers de Gibraltar tout ce qui leur manquait et s'y réparer facilement, à l'exception toutefois du *Pompée*, qui avait été si complétement endommagé dans ses mâts, dans ses manœuvres et dans ses voiles, qu'on perdit tout espoir de le mettre aussi promptement que les autres en état de tenir la mer. L'amiral français était dans une situation bien différente ; ses vaisseaux avaient éprouvé, comme ceux de son adversaire, les plus graves avaries et perdu plusieurs de leurs grands mâts, mais il n'avait pas comme lui à sa disposition un arsenal bien approvisionné, car Algesiras, où il s'était réfugié, ne lui offrait aucune ressource, et il était tout à fait impossible qu'il se rendît à Cadix où il aurait pu en trouver. Le 9 juillet cependant, une division espagnole, consistant en six vaisseaux de ligne et trois frégates, s'étant rendue de Cadix à Algesiras sous le commandement du contre-amiral Moreno, Linois put profiter d'une partie du matériel qu'elle portait pour radouber ses vaisseaux, et le 12 la flotte franco-espagnole mit à la voile pour sortir de la baie de Gibraltar. Quelque impatient que fût Saumarez de réparer l'échec éprouvé par lui près d'Algesiras, comme il attendait à tout instant l'escadre de lord Keith, et qu'il espérait que d'autres vaisseaux ne tarderaient pas à lui arriver de Londres, il se borna pour le moment à faire des réparations à ceux de ses vaisseaux maltraités dans l'affaire du 6. Mais lorsqu'il eut été joint par le vaisseau de ligne le *Superbe* et par la frégate la *Tamise*, et qu'il eut appris que la flotte franco-espagnole se disposait à se rendre soit à Cadix, soit à Carthagène, il crut devoir se confier à la fortune pour l'empêcher. Son intention, dit Brenton, était de réunir toutes ses forces contre la portion de la ligne de l'ennemi qu'il pourrait atteindre, comptant sur les talents de ses capitaines et la discipline de ses vaisseaux pour compenser la disparité du nombre, surtout pendant une action de nuit. Il se forma donc en bataille au vent de l'armée combinée, et croyant apercevoir quelque désordre dans sa ligne, il l'attaqua vivement. Le *Superbe*, passant entre le *Real-Carlos* (11) et le *San-Hermenegildo*, les deux plus grands vaisseaux de la marine espagnole, commença le feu à onze heures du soir en lâchant sur l'un et sur l'autre ses bordées de tribord et de babord, et s'éloigna ensuite en forçant de voiles. Dans l'obscurité, les deux trois-ponts se prenant réciproquement pour ennemis, se livrèrent un combat acharné, et le feu s'étant déclaré à bord de chacun d'eux, ils sautèrent simultanément (12).

(10) Ces reproches, que nous nous contenterons d'appeler peu mesurés, sont d'autant plus injustes qu'il n'est pas une ligne dans le rapport que l'amiral Linois fit de cette affaire au ministre de la marine qui ne soit conforme à la vérité. Il n'y dissimule aucunement le parti qu'il a tiré des batteries de terre et de chaloupes espagnoles qui ont pris, suivant lui, une part très-active à l'action.

(11) Saumarez, Keats, capitaine du *Superbe*, et M. Hennequin, avec tous les rapports français, donnent à ce navire le même nom que nous, tandis que M. Thiers l'appelle le *San-Carlos*.

(12) M. Thiers dit, dans son *Histoire du consulat et de l'empire*, t. III, p. 127, que « *Saumarez avait poussé l'acharnement jusqu'à placer sur ses vaisseaux des fourneaux à rou-*

A la suite de cette terrible explosion, le *San-Antonio*, vaisseau récemment armé, qui formait l'arrière-garde avec le *Real-Carlos* et le *San-Hermenegildo*, en cherchant à s'éloigner du foyer de l'incendie, fut entouré par plusieurs vaisseaux anglais, et forcé de se rendre (13); le reste de la flotte combinée se rallia à peu de distance de Cadix, où le *Formidable*, commandé par le capitaine Troude, ne tarda pas à la rejoindre, après avoir soutenu seul un brillant combat contre trois vaisseaux anglais et une frégate. Le récit de la bataille des 12 et 13 juillet, qu'on appela en Angleterre une victoire signalée, qui surpassait, dit lord Saint-Vincent, tout ce qu'il avait appris par ses lectures, ou dont il avait été témoin (*every thing he had met with in his reading or service*), excita le plus vif enthousiasme. Saumarez fut créé chevalier de l'ordre du Bain, les deux chambres du parlement lui votèrent à l'unanimité des remercîments, le lord maire, les aldermen et les communes de Londres lui offrirent les franchises de la cité avec une épée de la valeur de cent guinées, et les îles de Jersey et Guernesey un beau vase d'argent. Enfin le premier ministre Addington accorda au plus jeune frère de l'amiral un poste de confiance dans l'île de Ceylan, produisant un salaire annuel de deux mille livres sterling. Malgré cet étalage de récompenses, et malgré les éloges pompeux donnés dans cette circonstance à l'amiral anglais, tant par la presse que par les plus grands personnages du royaume et par les hommes les plus distingués de la

---

gir les boulets... *qu'il s'était cruellement vengé sans beaucoup de gloire pour lui, mais avec un grand dommage pour la flotte espagnole.* » Les bruits que l'écrivain français transporte assez légèrement, ce nous semble, dans un ouvrage historique, ont en effet circulé en Espagne à l'époque où eut lieu l'affaire du 12 juillet. Saumarez les dément positivement dans une lettre qu'il crut devoir écrire à ce sujet, le 17 août 1801, à D. Joseph de Mazarredo, commandant en chef de la marine espagnole à Cadix. « *Having been informed that reports were circulated in Spain, ascribing the destruction of the two first-rates, Real Carlos and San Hermenegildo, in the engagement of the 12 th. july last, to red-hot balls from his Majesty's ships under my command, I take the present opportunity*, dit l'amiral anglais, *to contradict in the most positive and formal manner a report so injurious to the characteristic humanity of the British nation, and to assure your excellency that nothing was more void of truth. This I request you will be pleased to signify in the most public way possible*... » Le passage suivant de la réponse que Mazarredo fit en anglais à l'amiral Saumarez justifie complétement celui-ci : « *The reports which have been current, that the burning of the two royal ships, on the night of the 12 th. and 13 th. arose from the use of red-hot balls, which were fired at them*, HAVE EXISTED ONLY AMONG THE IGNORANT PUBLIC, AND HAVE NOT RECEIVED CREDIT FROM ANY PERSONS OF CONDITION... » L'amiral Linois n'en dit pas un mot dans son rapport officiel, et notre collaborateur Hennequin, si bien placé pour connaître la vérité, n'y fait aucune allusion dans la notice qu'il a consacrée au commandant français dans sa *Biographie maritime*. Nous devons reconnaître toutefois que sir Jahleel Brenton, déjà cité, dit positivement que dans l'action du 6 juillet à laquelle il assistait, les Anglais *brûlèrent deux navires ennemis* (*burned two of their first-rates*); et que, dans la séance de la chambre haute du 30 octobre 1801, lord Saint-Vincent, premier lord de l'amirauté, vota des remercîments à Saumarez *pour avoir détruit deux vaisseaux espagnols*.... (*He had destroyed two spanish men of war.*) Mais ce sont là évidemment des exagérations de la vanité nationale dont l'inexactitude est démontrée par les déclarations de Saumarez et de Mazarredo, et par le silence de Linois et d'Hennequin.

(13) M. Jurien de la Gravière dans les *Guerres maritimes sous la république et sous l'empire*, t. II, p. 109 et 110, nous paraît avoir traité les Espagnols avec trop de rigueur. Le peu de lignes qu'il consacre aux combats des 6 et 12 juillet ne représentent pas ces actions avec une complète exactitude.

marine britannique, qui compararaient le *brillant fait d'armes* de Saumarez (14) à la bataille d'Aboukir (du Nil), nous pensons qu'on a grandement exagéré ce succès. Examinons en effet avec impartialité quelle était la situation des deux flottes ennemies et le but de leurs commandants respectifs, et voyons ensuite quels résultats furent obtenus. La flotte franco-espagnole était composée des trois vaisseaux de ligne français qui avaient pris part au combat d'Algesiras, et dont on n'avait pu que réparer fort incomplétement les avaries, et des six navires espagnols, dont deux à trois ponts venus de Cadix avec des équipages peu exercés. Sous le rapport du nombre, la flotte anglaise était certainement inférieure, puisqu'on n'y comptait que cinq vaisseaux de ligne (15); mais tous ces vaisseaux, montés par de vieux marins, étaient parfaitement équipés et habitués en outre depuis long-temps à manœuvrer de concert. Cet ensemble surtout qui n'existait pas dans la flotte combinée est cependant si nécessaire, que sir John Ross lui-même, dans son compte rendu, atténue, peut-être sans s'en douter, le mérite qu'a pu avoir Saumarez, en faisant observer « qu'il était presque impossible que neuf vaisseaux (ceux de la flotte franco-espagnole) qui n'avaient jamais navigué de concert, pussent se maintenir pendant un certain temps sur une ligne de front, vent arrière, assez exactement pour se former en ligne de bataille lorsqu'on le commanderait, surtout par une nuit obscure avec une forte brise; et il est bien évident qu'un vaisseau qui serait en avant des autres ne pourrait entrer dans la ligne de bataille lorsqu'on ferait le signal de se former sur l'une des lignes du plus près (16). » En admettant que Moreno et Linois aient pris de mauvaises dispositions, ainsi que sir John Ross le leur reproche (17), n'est-il pas certain que, malgré la fatale méprise qui causa la perte des deux plus beaux vaisseaux à trois ponts de la marine espagnole et diminua non-seulement la force réelle, mais aussi la force morale de la flotte combinée, perte qu'on ne peut attribuer à l'habileté de Saumarez, puisqu'il se défend lui-même d'y avoir contribué, cette flotte atteignit le but qu'elle s'était proposé, celui de se rendre à Cadix, tandis que les Anglais manquèrent le leur en ne l'empêchant pas d'entrer dans ce port, comme ils l'essayèrent vainement (18)? Le seul résultat favo-

(14) « *One of the most extraordinary undertakings ever known*, suivant sir John Ross (t. I, p. 393).

(15) La flotte combinée avait de plus quatre frégates, chacune de 40 canons.

(16) « *It was scarcely possible that nine ships, which had never sailed in company with each other, could maintain, for any length of time, a line abreast before the wind so exactly as to be able to form in a line ahead when required, especially in a dark night with a strong breeze; and it must be evident that any ship which advanced at all ahead of the others could never get into the line of battle when the signal was made to form it on either tack.* »

(17) « *To those conversant in naval affairs, it most appear manifest that the disposition made by admirals Morena and Linois was one of the worst that could be devised... Moreno seems to have been fully aware of the probability of the ships firing into each other, yet he made arrangements of all others the least likely to prevent it. Had he formed into two lines ahead, with the disabled ships in advance, he would have obviated the risk of firing into each other, while the one division, by shortening sail, might have given timely assistance to the other which had been attacked.* » P. 439.

(18) « *The admiral*, dit Brenton, p. 408, *was also anxious to get his squadron round him, that he might, with his collected force, reach Cadiz before the morning, and cut the enemy*

rable qu'ils obtinrent fut en définitive la prise du *San-Antonio*, qui ne tomba même en leur pouvoir que parce que, se trouvant placé à l'arrière-garde auprès du *San-Hermenegildo*, en cherchant à s'éloigner de ce bâtiment embrasé, il fut séparé des autres vaisseaux et attaqué à la fois par deux navires ennemis. Ce résultat faillit même être compensé par la perte du *Vénérable*, tellement maltraité par le *Formidable*, commandé par le capitaine Troude, ayant à se défendre cependant en même temps contre le *Cæsar*, le *Superbe* et la frégate la *Tamise*, que le vaisseau anglais fut forcé de s'échouer à la côte où Saumarez avait donné l'ordre de le brûler, dans la crainte qu'il ne tombât entre les mains des Français (19). Un écrivain qu'on n'accusera pas d'être trop favorable aux Français, M. Frédéric Schoell, dit dans son ***Histoire abrégée des traités de paix***, t. VI, p. 127, que «*dans l'état de supériorité de la marine anglaise, Linois eut le 6 juillet* (1801) *un succès qui pouvait paraître brillant* (20)...» Et en parlant de l'engagement du 12, que «*le même amiral livra un combat qui ne fut pas si heureux.*» Après la conclusion de la paix entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, Saumarez, qui venait d'être nommé chevalier de l'ordre du Bain, fit, au nom de son gouvernement, la remise des îles Baléares à l'Espagne (16 juin 1802). Lors de la reprise des hostilités (1803), on lui confia le commandement d'une escadre chargée de la défense des îles du Canal, que les Français paraissaient menacer, et peu après du blocus des côtes occidentales de France, entre le Havre-de-Grâce et Ouassant, pendant lequel il bombarda Granville et eut quelques affaires avec des chaloupes canonnières. Au mois de janvier 1807, il fut appelé à un service plus actif et devint commandant en second de la flotte du Canal, composée de 27 vaisseaux de ligne. Le comte de Saint-Vincent, qui la commandait en chef, étant tombé malade, il le remplaça avec le titre de vice-amiral, auquel il venait d'être élevé. Ayant perdu cette position par suite du changement de ministère, et le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas d'accepter le commandement de la station des Indes orientales, quoique ce fût la plus lucrative de toutes (janvier 1808), il demeura sans emploi jusqu'au moment où la Russie accéda à la proposition qui lui avait été faite par la France de déclarer l'Angleterre en état de blocus (février 1808). La Suède, restée fidèle à l'alliance anglaise, avait tout à craindre de la première de ces puissances; aussi Saumarez fut-il envoyé dans la Baltique pour la protéger avec une flotte considérable, dont la présence n'empêcha pas les Russes de prendre Sweaborg et d'envahir la Finlande, ce qui amena la révolution et le renversement du trône de Gus-

off from the only part in which they could find security.»

(19) «*At eight minutes past eight*, dit Brenton, *the Venerable made the signal of having struck on a shoal. The* ADMIRAL, VERY APPREHENSIVE OF HER FALLING INTO THE HANDS OF THE ENEMY, *sent me with discretional orders to captain Hood, that, should he not be able to get her off the shoal, he might put his men into the Thames* AND BURN THE VENERABLE, *making the signal at the same time for the Thames to close with the Venerable as soon as possible.*»

(20) Le capitaine Brenton lui-même s'exprime ainsi en parlant de l'affaire du 6: «*Admiral Saumarez had been towed in from Algeziras with his crippled and defeated squadron, with the loss of a ship of the line.*» T. I, p. 411.

tave IV Adolphe. Dès le 17 sept. 1808, Saumarez avait cru devoir écrire directement à l'empereur de Russie, sans y être, à ce qu'il paraît, autorisé par son gouvernement, pour proposer à ce prince de se désister de toute hostilité contre l'Angleterre et ses alliés, et de retirer ses troupes de la Finlande suédoise, en lui annonçant que l'Espagne et le Portugal étaient parvenus à secouer le joug de la France. Il l'informait en même temps que les troupes françaises avaient été forcées de se rendre à l'armée anglaise, commandée par sir Arthur Wellesley. Mais cette proposition, désavouée d'ailleurs par le ministère anglais, n'eut pas de résultat. Le duc de Sudermanie, qui avait succédé à son neveu sous le nom de Charles XIII (6 juin 1809), suivit d'abord sa politique favorable à l'Angleterre, et conféra à Saumarez la grand'croix de l'ordre de l'Épée. Ce fut pendant que ce dernier commandait dans la Baltique que le marquis de la Romana parvint à se sauver à bord des vaisseaux anglais (oct. 1808), avec une partie des troupes espagnoles transportées en Danemark pour agir de concert avec les Français ; dès leur arrivée en Espagne, ces troupes agirent immédiatement contre leurs anciens alliés. Les avantages remportés par la Russie ayant forcé le nouveau roi Charles XIII à conclure avec cette puissance, le 17 sept. 1809, le traité de paix de Frederikshamn, par lequel la Suède cédait tout ce qui lui restait encore du grand-duché de Finlande et s'engageait à fermer ses ports aux navires de guerre et de commerce anglais, Saumarez retourna en Angleterre à la fin de 1809. Les ordres péremptoires envoyés par Napoléon pour l'exécution des dispositions du traité de Frederikshamn contre la marine anglaise déterminèrent le gouvernement britannique à mettre de nouveau Saumarez à la tête de ses forces maritimes dans la Baltique. Il arriva dans la rade de Gothembourg au mois de mai 1810, et se mit immédiatement en correspondance avec M. Foster, ministre plénipotentiaire anglais à Stockholm, qui fut obligé de quitter la Suède le mois suivant. Le 21 août de la même année, l'amiral suédois Krusenstjerna annonça verbalement à Saumarez, de la part du roi, que ce souverain avait présenté à la diète d'Orebro le prince de Ponte-Corvo comme son successeur au trône de Suède (21). Déjà l'élection était faite : aussi Saumarez ne put qu'exprimer ses regrets de ce que son gouvernement n'avait pas été mis, par une communication faite en temps opportun, en mesure de soumettre des observations contre l'élection d'un officier-général au service de l'ennemi le plus acharné de l'Angleterre. Néanmoins, lorsque le nouveau prince royal, qui se trouvait à Nyborg en Fionie, demanda la permission de traverser le Belt sans être molesté, elle fut gracieusement accordée par Saumarez, placé en ce moment avec sept vaisseaux de ligne, six frégates et sloops au centre d'un convoi de plus de mille voiles, dont il devait protéger le retour en Angleterre. Malgré la déclaration de guerre de la Suède, Saumarez, convaincu que cette mesure avait été ar-

---

(21) Cette communication fut faite avec intention le même jour que le prince de Ponte-Corvo fut élu, précisément afin d'éviter les objections de l'Angleterre. L'amiral suédois affirmait que le prince de Ponte-Corvo avait promis de transporter en Suède, comme un gage de ses intentions en faveur de ce pays, toute sa fortune s'élevant à huit millions sterling (200 millions de francs).

rachée par l'influence de la France, et assuré d'ailleurs, par diverses déclarations confidentielles des principales autorités suédoises, qu'elle ne serait pas accompagnée des suites ordinaires, se décida à ne pas commettre le premier acte d'hostilité (22). Il se borna à protéger les intérêts de ses nationaux pendant le cours de 1810 et des années suivantes qu'il fut renvoyé dans les parages de la Suède. Cette conduite modérée fut approuvée par son gouvernement et appréciée par les Suédois, et tout en conservant les apparences d'un état de guerre, aucun acte réel d'hostilité ne fut commis ni d'un côté ni de l'autre. « Vous avez été l'ange gardien de mon pays, lui écrivait à la fin de 1812 le baron Platen ; par votre conduite sage, modérée et loyale, vous avez été la première cause de la réussite des plans conçus contre le démon du continent. Si vous eussiez tiré un coup de canon lorsque nous déclarâmes la guerre à l'Angleterre, tout serait fini, et l'Europe serait tombée dans l'esclavage. » Saumarez commandait encore la station de la Baltique au mois de juillet 1812, quand la Suède et la Russie conclurent avec l'Angleterre le traité d'Orebro, dirigé principalement contre la France. A la suite de ce traité, il fut nommé par le roi Charles XIII commandeur grand'croix de l'ordre de l'Épée, et en reçut les insignes que le prince régent l'autorisa plus tard à accepter et à porter. Lorsqu'au mois de novembre il quitta définitivement ces parages pour retourner en Angleterre, le baron Essen, aide-de-camp du prince royal de Suède, lui offrit, au nom du roi, une magnifique épée de la valeur de 2,000 livres sterl. Retiré depuis cette époque du service actif, Saumarez chercha à employer utilement son temps en prenant part aux travaux de diverses sociétés de bienfaisance. Le 4 juin 1814, il fut nommé amiral de la *Bleue*, sans toutefois qu'on lui confiât de commandement. Il obtint enfin, le 1[er] oct. 1831, la pairie avec le titre de baron, honneurs qu'il avait sollicités long-temps sans succès. Depuis son entrée dans la chambre haute, il y vota en faveur du bill de réforme et des mesures adoptées par lord Grey. Après la retraite de cet homme d'État, il cessa de paraître au parlement. Au mois d'oct. 1834, Charles XIV Jean, qui avait conservé un souvenir reconnaissant des services rendus par Saumarez à la Suède dans les années 1810 à 1812, lui fit présent de son portrait en pied de grandeur naturelle. Saumarez vécut encore deux ans entièrement retiré des affaires, et mourut dans le sein de sa famille, le 9 octobre 1836. Des huit enfants qu'il avait eus de son mariage avec miss Martha Le Marchant, deux fils et deux filles lui ont survécu. Le révérend Jacques Saumarez, son fils aîné et son successeur à la pairie, a suivi la carrière ecclésiastique ; il était à la mort de son père recteur d'une petite cure. On trouve des détails très-curieux sur l'amiral Saumarez et sur l'histoire de la marine anglaise dans les *Memoirs and Correspondance of adm. Saumarez*, Londres, 1838, 2 vol. in-8°, publiés par sir John Ross, qui avait servi long-temps sous les ordres de cet amiral.— Deux oncles du précédent, *Philippe* et *Thomas* SAUMAREZ, capitaines de vaisseau de

(22) Le comte Rosen s'exprime ainsi dans une déclaration semi-officielle adressée par lui à l'amiral Saumarez : « *Le gouvernement suédois déclare, il est vrai, la guerre à la Grande-Bretagne ; mais il n'est pas dit qu'il doit employer des mesures d'une hostilité active.* »

la marine royale anglaise, se sont fait distinguer. Le premier accompagna l'amiral Anson dans son voyage autour du monde et fut tué, le 14 octobre 1747, dans un combat naval entre les Français et les Anglais; ces derniers commandés par l'amiral Hawke. — *Richard* SAUMAREZ, médecin et chirurgien, frère de l'amiral, est auteur de plusieurs ouvrages.

D—z—s.

SAUMERY (DE), aventurier du XVIIIe siècle et moine apostat, était né en France et appartenait à l'ordre de Saint-François; mais, ayant embrassé le calvinisme à Menin, il passa en Angleterre, d'où il s'embarqua en 1719 pour Constantinople. Après avoir résidé trois ans dans cette capitale, il voyagea en Allemagne, en Italie et en Hollande, où il tenta vainement de se faire recevoir ministre protestant. S'étant rendu à Liége, il y fit abjuration et y demeura environ quinze ans, livré à des travaux littéraires qui étaient ses seuls moyens d'existence; mais, expulsé de cette ville pour son inconduite, il retourna en Hollande, où il professa de nouveau le calvinisme. On croit qu'il mourut à Utrecht vers 1770. Saumery a publié les ouvrages suivants, la plupart sous le pseudonyme de *M. de Mirone* : I. *L'Anti-chrétien*, ou *l'Esprit du calvinisme opposé à Jésus-Christ et à l'Évangile*, Liége, 1731, in-12. II. *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un voyageur au Levant*, Liége, 1732-36; 6 vol. in-12. III. *Les délices du pays de Liége*, ou *Description des monuments de cette principauté*, Liége, 1738-44, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage anonyme, publié par Ever. Kints, a été rédigé par Saumery, aidé, dit-on, par plusieurs autres écrivains faméliques. Il est orné d'une carte générale et de beaucoup de planches en taille-douce assez estimées. Le cinquième volume contient des notices sur les Liégeois célèbres. IV. *Anecdotes vénitiennes et turques*, ou *Nouveaux mémoires du comte de Bonneval*, Utrecht, 1740, 2 vol. in-12; réimprimés la même année à Francfort, à Leipzig et à Vienne, 2 vol. in-8°, et à La Haye en 1748. Cet ouvrage, qui porte le pseudonyme de Mirone, a été faussement attribué au marquis d'Argens par quelques bibliographes; il est réellement de Saumery. Quoique les *Anecdotes* soient apocryphes, Guyot des Herbiers (*voy.* ce nom, LXVI, 326) en a inséré de curieux morceaux dans le second volume des *Mémoires du comte de Bonneval*, dont il a donné une édition, 1806, 2 vol. in-8°. V. *L'heureux imposteur*, ou *Aventures du baron de Janzac*, Utrecht, 1740, in-12. VI. *Aventures de madame la duchesse de Vaujour*, *histoire véritable*, La Haye et Utrecht, 1741, 6 part. in-8°. VII. *Le Diable ermite*, ou *Aventures d'Astaroth banni des enfers*, Amsterdam, 1741, 2 vol. in-12.

Z.

SAUNDERS (WILLIAM), membre de la Société royale et du collége royal des médecins de Londres, était aussi médecin extraordinaire du roi. Né en 1743, il étudia de bonne heure toutes les parties de la science médicale et fit plus particulièrement des recherches sur les maladies du foie, pour lesquelles il prescrivit des préparations mercurielles, dont plus tard cependant on a reconnu le danger. Le docteur Saunders fit plusieurs voyages dans l'Inde et contribua beaucoup à introduire la vaccine dans l'île de Saint-Domingue. Revenu à Londres, il y pratiqua avec un grand succès, devint doyen des médecins de l'hôpital de Guy et publia différents écrits fort estimés. S'étant retiré à

Enfield, il y mourut le 4 juin 1817. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Traité sur le mercure employé dans les maladies vénériennes*, 1767, in-8°. II. *Réponse à Geach et Alcock sur la colique du Devonshire*, 1768, in-8°. III. *Observations sur l'antimoine*, 1773, in-8°. IV. *Traité sur l'acide méphitique*, 1779, in-8°. V. *Traité sur le kina*, 1782, in-8°. VI. *Dissertation sur la structure, les fonctions et les maladies du foie*, 1793, in-8°; 4e édit., 1809. C'est le plus important des ouvrages qu'a publiés Saunders. Le docteur Thomas en a donné une traduction française avec des notes, Paris, 1805, in-8°. VII. *Oratio Harvei instituto habita in theatro collegii regalis medicorum Londinensis*, 1796, in-4°; 1797, in-8°. VIII. *De l'histoire chimique et des propriétés médicales de quelques-unes des eaux minérales les plus renommées*, etc., 1800, in-8°; 2e édit., 1806. IX. *Sur l'hépatite de l'Inde*, 1809, in-8°. X. Un *Cours de chimie* fort estimé, et différents mémoires insérés dans plusieurs recueils et journaux scientifiques. En 1817, le docteur Saumarez, qui avait été l'ami et quelquefois le collaborateur de Saunders, publia une nouvelle édition de son ouvrage *sur le foie*, suivie des recherches *sur l'hépatite de l'Inde*. Z.

SAUNIER (FRANÇOIS DE), petit-fils d'un capitaine châtelain du château fort de Montbretton, en Languedoc, qu'ont illustré les guerres de religion, naquit à Saint-Didier en 1665. Capitaine des réfugiés irlandais, il partagea les malheurs des Français à la journée de la Boyne, où il reçut deux blessures. La prise de Limerick le rappela en France. Louis XIV, voulant opérer une diversion en Hongrie, envoya des secours d'hommes et d'argent à Ragotzky (*voy.* ce nom, XXXVI, 544). Saunier reçut l'ordre d'aller au secours de ce prince avec un corps d'élite désigné sous le nom de *Compagnie des grenadiers français*, *gardes du prince de Transylvanie*. En 1705, Ragotzki campa sur la Vaag, près du pont de Seret, passage important, en ce qu'il pouvait livrer au général allemand Herbeville, non-seulement l'armée hongroise, mais la personne du prince qui n'était qu'à deux cents pas, vis-à-vis le pont de Seret. Ragotzky confia la garde de ce passage à Saunier qui se retrancha à l'une des issues du pont, calculant que l'ennemi emploierait toutes ses forces pour se rendre maître de ce poste. En effet, vers minuit, le général Herbeville, qui occupait le château de Seret, abandonné par Ragotzky, attaqua le pont avec des forces supérieures à celles qu'on lui avait supposées. Pendant sept heures l'attaque fut des plus meurtrières, mais, malgré leur perte, les grenadiers français ne purent être forcés, et leur commandant, quoique dangereusement blessé, sut résister à l'ennemi, dont toute l'armée aurait été faite prisonnière sans l'hésitation des généraux Bercheny (*voy.* ce nom, IV, 228) et Gabriel Guesy qui reçurent ordre de remonter la Vaag et d'attaquer Herbeville, ce qu'ils négligèrent de faire, craignant d'être coupés et ne croyant pas que Saunier pût résister. Au mois de novembre de la même année et à l'affaire de Gibbon, le marquis des Alleurs, comte de Clinchamps, se fit donner le commandement de l'aile droite de l'armée hongroise, sous prétexte qu'elle n'était composée que de corps étrangers à la solde de la France ; mais le grand âge de ce lieutenant-général ne lui permit pas de

se conduire avec l'activité que les circonstances auraient exigée, et l'armée fut battue. Les grenadiers français, chargés de couvrir la retraite de l'armée, le firent avec une prudence et une intrépidité qui inspirèrent l'admiration et valurent deux ans après à leur chef la gloire de faire partie de l'ordre de la *Providence divine*, que Ragotzky établit en 1707 et dans lequel aucun étranger ne pouvait être admis. Divers officiers français avaient été pris et traités comme des rebelles. Des Alleurs reçut l'ordre direct de donner un sauf-conduit à Saunier, ce qu'il exécuta le 8 septembre 1707, étant au camp de Terebes. Dans une des affaires les plus importantes de la campagne de 1708, puisqu'elle décida de la fin de la guerre et de la destinée de Ragotzky, la cavalerie hongroise ne pouvant soutenir le choc d'un corps de rasciens, prit la fuite. Le prince, croyant arrêter cette déroute, se mit à la tête d'un régiment de carabiniers, qui éprouva le même sort. Cherchant à rallier ce régiment qui fuyait, son cheval s'abat sous lui et le renverse dans un fossé. Entouré d'ennemis, il était sur le point d'être fait prisonnier, lorsque Saunier accourt avec ses grenadiers, le dégage, le met à cheval et parvient à le conduire hors du champ de bataille, dans un bois, et de là rejoint les bagages dont la retraite, pendant une marche de trois lieues, fut protégée par le corps des grenadiers français qui furent assez heureux pour pouvoir se réfugier le lendemain à Lopolchane. A peine guéri des blessures qu'il avait reçues à Seret, Saunier, soit pendant le combat, soit en protégeant la retraite, reçut encore deux coups de feu et un coup de sabre qui le privèrent pendant onze mois d'un service actif. Le général Karoli ayant trahi la cause du prince et fait à son détriment un traité de paix avec l'empereur, auquel il livra, en 1710, l'importante place de Cassovie, le prince se réfugia en Pologne avec les sénateurs, les généraux et tout ce qu'il y avait de considérable en Hongrie. Saunier le suivit, puis il passa en Turquie. Le marquis des Alleurs, alors ambassadeur extraordinaire à la Porte-Ottomane, lui donna un passe-port pour aller à Smyrne et de là en France. Saunier aborda à Toulon au mois de mai 1711, et obtint du marquis de Chalmazet un second passe-port pour se rendre à Saint-Didier, sa patrie, où il mourut des suites de ses blessures. Z.

SAUNIER (GASPARD de), ancien écuyer de l'Académie de l'université de Leyde, est auteur des deux ouvrages suivants : I. *Traité de la connaissances des chevaux*, 1737, in-fol. II. *L'Art de la cavalerie*, ou *Manière de devenir bon écuyer*, etc., Paris, 1756, in-fol. avec fig. — SAUNIER de *Beaumont* (l'abbé), sous-diacre du diocèse de Rouen, écrivain et compilateur du XVIIIe siècle, a publié, sans y mettre son nom : I. *Lettre d'un théologien à un avocat, sur le droit que les curés ont dans le gouvernement de l'Église*, 1719, in-12. II. *Lettres philosophiques, sérieuses, critiques et amusantes, traitant de la pierre philosophale, de l'incertitude de la médecine*, etc., Paris, 1733, in-12; La Haye, 1748, in-12. Ces lettres sont tirées de différents auteurs ; mais leurs diverses suscriptions, l'épître dédicatoire, etc., sont supposées. III. *Le Gnome*, Paris, in-12. IV. *Onéirologie*, ou *Traité des songes*, en Hollande, in-12. V. *Productions d'esprit*, *contenant tout ce que les arts et les sciences ont de rare et de merveilleux ; ouvrage critique et*

sublime composé par le docteur Swift, et autres personnes remplies d'une érudition profonde, avec des notes en plusieurs endroits, traduit par M. ***, Paris, 1736, 2 vol. in-12. C'est la traduction du *Conte du Tonneau* de Swift, publiée à La Haye par Van Effen, et à laquelle l'abbé Saunier a fait beaucoup de changements; il a composé notamment la première, la troisième, la dixième et la quatorzième lettre, pour remplacer ce qu'il y avait d'impie et de licencieux dans ce conte. VI. *Voyage d'Innigo de Biervillas, Portugais, à la côte du Malabar, Goa, Batavia et autres lieux des Indes orientales*, Paris, 1736, in-12. VII. *Histoire de la dernière révolution arrivée dans l'empire ottoman, le 28 sept.* 1730, *avec quelques observations sur l'état de la ville et empire de Maroc*, Paris, 1740, in-12. Cet ouvrage parut sous le pseudonyme de *Crouzenac*, gentilhomme gascon. La révolution dont il s'agit est celle qui précipita du trône le sultan Achmet III pour y faire monter son neveu Mahmoud Ier. (voy. ces noms, I, 148, et XXVI, 167). L'abbé Saunier a été l'éditeur d'un ouvrage de Boisvenet (laïc, retiré à l'hôpital-général de Paris), intitulé : *Instructions chrétiennes sur les souffrances, par M. l'abbé* ***, Paris, 1732, in-12. — SAUNIER (*Pierre, Maurice*), littérateur, était né à Rouen le 8 octobre 1750. Outre quelques *chansons* insérées dans l'*Almanach des Muses*, on a de lui : I. *Ode sur la paix de Louis XVI*, 1783. II. *Le Triomphe de la machine aérostatique*. III. *L'Anti-critique*, ou *Réflexions sur la critique et les critiques*. IV. *Coup d'œil sur la Comédie et sur la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro, de Beaumarchais*, Paris, 1784, in-8°. Saunier avait encore composé la *Dédaigneuse*, comédie, et l'*Allégresse française*, ou *les Vœux accomplis, avec un divertissement et un vaudeville*, à l'occasion de la naissance du dauphin. Ces deux pièces n'ont pas été imprimées. P—RT.

SAUNIER (GEORGES), capitaine de vaisseau, né à Toulon le 10 octobre 1769, servit de bonne heure dans la marine marchande, et il était parvenu au grade d'enseigne sur la frégate la *Junon*, lorsque les Anglais entrèrent à Toulon en 1793. Après que cette ville eut été reprise par les Français, Saunier s'embarqua sur un canot avec huit hommes, et captura pendant la nuit, à deux lieues en mer, un brick espagnol armé de six canons, monté de dix-huit hommes et chargé de munitions de guerre pour 500,000 fr. Cet exploit lui valut le grade de lieutenant de vaisseau et le commandement du brick la *Liberté*, de 24 canons. Bientôt il mérita d'être nommé capitaine de frégate, puis capitaine de vaisseau, et reçut le commandement du *Guillaume-Tell*. Ce bâtiment faisant partie de la flotte de l'amiral Brueys qui conduisit Bonaparte et son armée en Égypte, se trouva au sanglant combat d'Abonkir (1er août 1798), où l'amiral français fut tué; presque tous les navires furent détruits ou pris par Nelson. Le *Généreux* et le *Guillaume-Tell*, ainsi que deux frégates, échappèrent seuls au désastre. Saunier gagna l'île de Malte, dont les Français s'étaient emparés, et commanda l'artillerie de la place pendant le long siége qu'elle soutint. Étant sorti du port, il fut attaqué par une frégate et deux vaisseaux anglais qu'il combattit durant toute la nuit; mais au moment où, pour la troisième fois, il tentait l'abordage, une balle l'atteignit à l'œil, et le *Guillaume-Tell*, ayant perdu tous ses mâts, fut

forcé d'amener. Revenu en France, Saunier fut nommé capitaine de vaisseau de première classe; et, en février 1801, le premier consul lui donna le commandement d'une division navale destinée à transporter en Égypte des munitions et des troupes sous les ordres du général Desfourneaux. Un coup de vent sépara des autres bâtiments l'*Africaine*, que montait Saunier. Cette frégate, dont la charge était considérable, marchait lentement; elle fut poursuivie et attaquée, vers le détroit de Gibraltar, par un vaisseau anglais de cent soixante canons. Le combat fut terrible et dura quinze heures. Saunier y déploya un courage héroïque; deux fois il tenta l'abordage que l'ennemi évita. Le général Desfourneaux montra aussi dans cette action une grande valeur; son frère, son neveu, ses trois aides-de-camp périrent à ses côtés, et lui-même reçut une blessure à la poitrine. Huit mille coups de canon avaient été tirés; les canonniers étaient tués ou blessés, les batteries démontées, les vergues et les mâts brisés; le feu était au vaisseau, et Saunier se défendait encore, lorsqu'un boulet le frappa mortellement. L'*Africaine*, entièrement désemparée, fut obligée de se rendre. Le capitaine anglais, rempli d'admiration, prit le sabre de Saunier, et déclara qu'il le porterait toute sa vie en mémoire de cet intrépide marin. Il voulait même que son corps, transporté en Angleterre, y reçût les honneurs funèbres; mais, assailli par des vents contraires, il eut le regret de ne pouvoir l'ensevelir que dans les flots. Le gouvernement consulaire accorda une pension de 600 fr. à la veuve de Saunier, et plaça ses deux fils au Prytanée français à Paris (plus tard lycée impérial, et aujourd'hui collége de Louis-le-Grand). P—RT.

SAURAU (le comte **François de**), d'une des familles les plus anciennes de la Styrie, naquit à Vienne, le 19 septembre 1760, et y fut élevé au collége Thérésien. Après avoir parcouru tous les grades de l'administration, et travaillé avec succès au nouveau cadastre, objet particulier des soins de Joseph II, il fut nommé, en 1786, conseiller au gouvernement de Prague, et, en 1789, capitaine de la ville de Vienne, charge qui répond à peu près aux fonctions de préfet en France. En 1791, il devint conseiller aulique au directoire-général de la monarchie. La réputation qu'il s'acquit dans tous ces emplois fixa sur lui l'attention du prince, et le vieux comte de Pergen ne pouvant plus exercer la charge de ministre de la police, le comte de Saurau lui fut adjoint en 1797. Cette époque était celle du mouvement général que la révolution française avait donné aux esprits, et le nouveau ministre eut à lutter contre ce torrent, sans avoir les moyens nécessaires pour y résister; car le ministre des affaires étrangères, Thugut, qui alors dirigeait tout, exerçait une grande influence sur la police. Deux conspirations, l'une à Vienne même, et l'autre en Hongrie, furent néanmoins étouffées à leur naissance, et les coupables livrés à la justice. Toutes les intrigues des ennemis de l'État furent déjouées par la vigilance du comte de Saurau, qui, informé de tout, chercha cependant, autant que le lui permirent l'imminence du danger et l'extrême sévérité du baron de Thugut, à respecter la liberté individuelle. Nommé, en 1795, président de la régence de la Basse-Autriche, et conservant en même temps la direction de la police, il conçut le hardi projet de combattre l'opi-

nion par l'opinion, et il osa, dans un moment où toute manifestation d'esprit public paraissait dangereuse, appeler la masse de la nation à se prononcer pour son souverain et pour l'état de choses actuel. Des écrits destinés à combattre les principes révolutionnaires furent mis à la portée du bas peuple; des réunions patriotiques se formèrent, et l'on excita le public à émettre son vœu et son opinion dans de grandes réunions que l'on sut préparer. La nation justifia l'attente du président du gouvernement; le succès le plus complet couronna une entreprise qui paraissait très-hasardeuse et contre laquelle on s'était prononcé assez vivement dans le ministère. Imperturbable dans son système, le comte de Saurau le poursuivit au milieu des désastres de la guerre, et même lorsque de nouveaux revers ébranlèrent la monarchie. Enfin quand Bonaparte s'avança, en 1797, vers la capitale, le comte fit adopter la mesure la plus hardie et la plus décisive, ce fut la levée en masse. Les paysans s'armèrent de toutes parts au premier appel. Cependant il y eut à Vienne même un moment d'hésitation, quoique l'esprit public fût excellent. Alors le comte fit éloigner tous les étrangers, et cette mesure fut à peine exécutée, que ce ne furent plus les hommes qui manquèrent, mais les armes, et qu'il fallut distribuer des piques, après avoir vidé l'arsenal de tous ses fusils. Les préliminaires de Léoben rendirent inutiles les effets de cette levée extraordinaire; et, par une des chances les plus inexplicables de sa fortune, Bonaparte, tandis qu'il se trouvait coupé sur ses derrières par l'insurrection des Vénitiens, et lorsqu'il allait être obligé de se battre avec une armée affaiblie même par ses victoires contre une armée que l'enthousiasme avait portée au grand complet, tandis que la levée générale devait lui faire craindre tous les inconvénients contre lesquels il a lutté depuis sans succès en Espagne, il dicta la loi qu'il aurait dû recevoir. Le comte de Saurau acquit, par ces opérations aussi sages qu'énergiques, une popularité immense. L'empereur lui témoigna sa satisfaction, et lui donna une terre en Hongrie. Il fut chargé dans la même année de recréer le collége Thérésien, destiné à l'éducation de la noblesse, et que l'empereur Joseph II avait supprimé. Son nom seul suffit pour donner à cette institution la faveur publique, et pour y attirer un nombreux concours d'élèves de toutes les parties de la monarchie. La confiance du souverain et le vœu général le portèrent, peu de temps après, au ministère des finances, où son prédécesseur, par une misérable parcimonie, s'était fait des ennemis jusque dans ses employés. Une des guerres les plus dispendieuses que l'Autriche ait eues à soutenir venait de mettre ses finances dans l'état le plus déplorable. Cependant la paix de Campo-Formio n'était évidemment qu'une trève, et il fallait encore se préparer à la guerre. Ce fut alors que la nécessité fit adopter au baron de Thugut le projet d'accroissement des obligations de la banque, que lui suggéra un ancien employé belge. On sait combien cette opération a été funeste au crédit de la maison d'Autriche. Le comte de Saurau combattit vivement ce projet; il s'y opposa avec toute la fermeté de son caractère; mais l'opinion du baron de Thugut, qui jouissait d'une confiance illimitée auprès du souverain, prévalut. Cette mesure fit perdre au comte une par-

tie de sa popularité, et elle amena de la froideur entre le baron, le ministre du cabinet et lui. En 1801, il fut nommé ambassadeur à St-Pétersbourg, et le czar lui conféra la grand'croix de Saint-Étienne. Il ne fut pas possible au comte de faire adopter au cabinet de Saint-Pétersbourg le système qui dans la suite a sauvé l'Europe ; trop d'intérêts et trop d'intrigues s'y opposaient alors. La Russie et la France concoururent conjointement à la désorganisation ou plutôt à la destruction de l'empire germanique, par les sécularisations qui eurent lieu à Ratisbonne. En 1803, le comte de Saurau fut nommé maréchal des États de l'Autriche, et il présida leur assemblée jusqu'en 1806, époque où il devint commissaire impérial en Styrie, Carinthie et Carniole. Il organisa dans ces provinces cette landwehr qui rendit de si grands services. En 1810, l'empereur le nomma gouverneur-général de la province d'Autriche. Le système du libre commerce des grains, qui, dans un pays essentiellement agricole, est impérieusement demandé par le sens commun, fut introduit, maintenu et protégé, malgré les préjugés contre lesquels le nouveau gouverneur était forcé de lutter. En 1814, l'empereur le chargea de l'organisation des provinces Illyriennes, évacuées par les Français. Enfin, en 1815, on lui donna le gouvernement de la Lombardie, charge plus pénible que toutes celles qu'il avait occupées. Il était difficile de faire oublier tout à coup aux habitants d'une ville populeuse que cette ville avait été la capitale d'un royaume. Un essaim d'employés avaient été renvoyés ou mis à la demi-solde, et toutes les causes qui avaient concouru à fomenter en France l'esprit de discorde et frayé le chemin à Napoléon pour revenir de l'île d'Elbe, existaient en Lombardie. Cependant l'intégrité du gouverneur surmonta les plus grands obstacles, et quand il quitta Milan en 1817, pour se rendre à l'ambassade de Madrid, il fut généralement regretté; et même encore aujourd'hui, on se souvient dans ce pays de sa modération et surtout de son austère probité. Lors de la guerre de Naples, en 1815, il avait été ministre plénipotentiaire auprès de l'armée autrichienne commandée par le feld-maréchal Bianchi, et qui, en quinze jours, mit fin au règne de Murat; le roi Ferdinand conféra, à cette occasion, la décoration de St-Ferdinand en diamants au comte de Saurau, qui bientôt fut chargé de faire à l'archiduchesse Marie-Louise la remise de son duché de Parme. En 1818, il fut nommé chef de toutes les chancelleries de l'empire, dignité nouvelle qui, par son importance, a plus d'éclat que la place de ministre de l'intérieur en France. Dans les dernières années de sa vie il partagea en quelque façon avec le prince de Metternich le pouvoir et la confiance du souverain, et cette rivalité, loin de nuire à la marche des affaires, la rendit au contraire plus sûre et plus rapide. Le comte de Saurau mourut à Vienne vers 1830. M—D j.

SAURI ou **Saury** (l'abbé), né aux environs de Rodez en 1741, suivant la *France littéraire* de M. Quérard, et mort au Bengale en 1785, d'après la *Bibliographie astronomique* de Lalande, fut professeur de philosophie à l'université de Montpellier et correspondant de l'Académie des sciences de cette ville. Il paraît même, si on ne l'a pas confondu avec un homonyme, qu'il était aussi docteur de la faculté de médecine. On a de

lui : I. ***Institutions mathématiques*** servant d'introduction à un cours de philosophie à l'usage des universités de France, dans lequel on a renfermé l'arithmétique, l'algèbre, les fractions ordinaires, etc., Paris, 1770, in-8°. Une 6e édition de cet ouvrage a été publiée à Paris, 1834, in-8°. II. *L'Hydroscope et le ventriloque ;* ouvrage dans lequel on explique d'une manière naturelle, à la portée de tout le monde : 1° comment un jeune Provençal voit à travers la terre ; 2° par quel artifice ceux qu'on nomme ventriloques peuvent parler de manière que la voix paraisse venir du côté qu'ils veulent, Amsterdam et Paris, 1772, in-12. III. *Cours de philosophie, en français, contenant la logique et la métaphysique à l'usage des gens du monde*, Paris, 1772, 3 vol. in-12. IV. *Cours complet de mathémathiques*, Paris, 1774, 5 vol. in-8°, avec fig. V. *Abrégé du cours complet de mathématiques*, Paris, 1774, in-12, avec fig. ; réimprimé sous le titre de *Précis de mathématiques, à la portée de tout le monde*, Paris, 1776, in-12. VI. *Réflexions d'un citoyen sur le commerce des grains*, Paris, 1775, in-8°, ouvrage anonyme que les *Mémoires* de Bachaumont, année 1775, attribuent à l'abbé Sauri. VII. *La Morale d'un citoyen du monde*, ou *la Morale de la raison*, Paris, 1776, in-12. VIII. *Cours de physique expérimentale et théorique*, Paris, 1776, 4 vol. in-12. On y trouve un *Traité élémentaire de mécanique et d'hydrodynamique*. IX. *Précis d'astronomie* à la portée des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, et de tous ceux qui veulent s'initier dans cette science en peu de temps et sans beaucoup de peine, Paris, 1777, in-12 de 128 pages avec fig. « Ce petit ouvrage, dit Lalande (*Bibliogr. astron.*, p. 560), est tiré en partie de mon *Abrégé d'astronomie*. » X. *Histoire naturelle du globe*, ou *Géographie physique*, Paris, 1778, 2 vol. in-12 ; trad. en allemand, 1778, in-8°. XI. *Problèmes résolus*, servant de supplément au Cours de mathématiques, Paris, 1778, in-8°. XII. *Physique du corps humain*, ou *Physiologie moderne*, 1778, 2 vol. in-12 (1). XIII. *Précis d'histoire naturelle*, 1778-79, 5 vol. in-12. XIV. *Des moyens que la saine médecine peut employer pour multiplier un sexe plutôt que l'autre*, Paris, 1779, in-12. XV. *Précis de physique*, Paris, 1780, 2 vol. in-12, avec fig. Sauri avait publié en 1777, 7 vol. in-12, ses *Œuvres complètes*, auxquelles il ajouta beaucoup encore. On a réuni plusieurs de ses ouvrages sous le titre de *Cours complet de philosophie*, en français, à l'usage des jeunes gens du monde, contenant la logique, la métaphysique, la morale et la physique, Paris, 1797, 8 vol. in-12. P—RT.

SAURIA (JEAN-CHARLES), général français, né à Poligny (Jura), le 4 nov. 1753, n'avait pas dix-sept ans lorsqu'il s'engagea dans le régiment de Bourbon, cavalerie, où il servit jusqu'en 1778, époque où ses parents le rachetèrent. Le 4 janvier 1779, il se fit agréger à l'université de Besançon. Il vivait dans sa famille quand la

---

(1) *Le Nouveau Supplément à la France littéraire* (tom. IV, publié par l'abbé Guiot en 1784, et regardé comme très-fautif), présente une contradiction manifeste relativement à la *Physique du corps humain*. Dans le catalogue des auteurs, il l'attribue à Sauri, docteur en médecine, qu'il distingue de l'abbé Sauri ; et, dans le catalogue des ouvrages, il l'attribue à l'abbé Sauri. Il y a lieu de croire avec d'autres bibliographes, que le docteur et l'abbé sont le même personnage.

Révolution éclata. Son titre d'ancien militaire le fit élire, le 7 avril 1791, capitaine au 2e bataillon du Jura, qui rejoignit bientôt l'armée du Rhin. En juillet 1793, il fut employé à l'état-major de cette armée, et le 18 oct., chargé de visiter les châteaux de la Petite-Pierre et de Lichtemberg. Quoique l'ennemi fût répandu dans tout le pays, il arriva à Lichtemberg avant que la sommation de se rendre eût été faite au commandant de la place. Sa présence empêcha la capitulation, et l'ennemi fut contraint de se retirer. Le 24 du même mois, il fut appelé au commandement de Saverne, d'où il s'empressa de faire passer des vivres à la garnison de Lichtemberg. Placé, dans ce nouveau poste, sous les ordres du général de division Burcy, qui s'efforçait de débloquer Landau, il l'accompagna dans une de ses expéditions. Ayant rencontré l'ennemi, l'affaire s'engagea, et, après sept heures de combat, les Français allaient être contraints de céder au nombre, lorsque le général et le commandant Sauria formèrent leur troupe en colonne d'attaque, à la tête de laquelle ils se placèrent, précédant les tambours qui battaient la charge. L'ennemi opposa une vive résistance, mais deux pièces de canon et un obusier, mis en batterie par le commandant Sauria, décidèrent la victoire au bout d'une heure. Peu de jours après, un second engagement ayant eu lieu, Burcy fut tué à côté de Sauria, qui n'en força pas moins l'ennemi à la retraite. Les représentants du peuple Baudot et Lacoste l'élevèrent au grade de général de brigade (21 février 1794), et l'investirent du commandement de la citadelle de Strasbourg. Mais, le 28 sept. suivant, le général en chef Michaud le chargea de la défense des îles du Rhin, avec ordre d'établir son quartier-général à Herlisheim. En avril 1795, Pichegru revint à l'armée du Rhin, à la tête de laquelle il avait fait la campagne d'hiver de 1793 à 1794, et il choisit Sauria pour l'accompagner dans une revue des troupes. Déjà ce général s'était mis secrètement en rapport avec le prince de Condé; il tenta d'entraîner Sauria dans ce parti; mais, l'ayant trouvé inébranlable dans sa fidélité à la République, il lui suscita des tracasseries, et finit par ne point le comprendre dans la nouvelle organisation de l'armée. Le 3 juillet 1795, Sauria cessa toutes fonctions, et se retira, emportant néanmoins un certificat, signé des généraux Pichegru et Michaud, *attestant que, soit comme commandant de Saverne, soit comme général de brigade, il avait rempli ses fonctions avec zèle, intelligence, courage et patriotisme.* Renonçant désormais à la carrière des armes, et de retour dans sa ville natale, Sauria y remplit des fonctions municipales jusqu'au 15 août 1799, jour où il fut nommé par le Directoire administrateur du département du Jura. Lors de la révolution du 18 brumaire, plusieurs administrateurs ayant voulu former quelque opposition, Sauria leur résista avec force, et en fut récompensé par le premier consul, qui le nomma inspecteur des forêts à Lons-le-Saunier, poste qu'il occupa jusqu'à la Restauration, et où il rendit d'importants services. Rentré dans la vie privée, il continua de se concilier l'estime de ses concitoyens, et mourut à Poligny, le 24 sept. 1832. Z.

SAUSEUIL (Jean-Nicolas Jouin chevalier de), littérateur, né à Paris, en 1731, fut capitaine des gardes du prince de Liége, capitaine d'infan-

terie au service de France, capitaine et major-adjudant de la légion de Tonnerre, membre de la société anglaise pour l'encouragement des arts. Ayant passé plusieurs années en Angleterre, il y acquit une profonde connaissance de la langue du pays, et s'attacha à découvrir la meilleure méthode pour enseigner aux étrangers sa langue maternelle. Les résultats de ses études et de ses réflexions sont consignés dans plusieurs de ses ouvrages. Rentré en France et fixé dans sa cité natale, il y fonda en 1785 un ouvrage périodique, le *Censeur universel anglais*, qu'il rédigea pendant quelque temps, secondé par d'autres hommes de lettres. Nous n'avons pu nous procurer de détails sur les incidents de sa vie, ni même la date de sa mort. Nous ne pouvons que donner la liste de ses productions, dont quelques-unes ont été écrites par lui en anglais. I. ***An analysis of the french orthography*** (*Analyse de l'orthographe française*, ou les Vrais Principes de la prononciation française, présentés dans des plans ou tableaux propres à en faciliter l'intelligence), Londres, 1772, vol. in-8° de 390 pages; traduit depuis par l'auteur sous le titre d'*Anatomie de la langue française*, 1783 ou 1785, in-4°. La dédicace qu'il en fit à l'Académie française est datée de l'université d'Oxford, 1er janv. 1773. Voltaire et Court de Gebelin écrivirent à ce sujet des choses flatteuses à Sauseuil, qui d'ailleurs attendait rarement qu'on fit son éloge; à cet égard, il savait très-bien se servir lui-même et se faisait alors bonne part. II. ***Brachygraphy of the french verbs***... (*Manière facile de conjuguer les verbes français*, soit seuls ou en construction avec toutes les espèces d'accidents dont ils peuvent être accompagnés), Londres, 1772, in-8°. III. *Free thoughts on quacks and their medicines* (*Réflexions détachées sur les charlatans et sur leurs remèdes*), Londres, 1776, in-8°, écrit à l'occasion de la mort d'Olivier Goldsmith, dont on accusait des empiriques que l'auteur s'attache à justifier. Il s'y cache sous le nom d'un de ces pauvres charlatans nommé Spilsbury, qui ne savait ni lire ni écrire. IV. *Les Vrais Principes de la politesse et du savoir-vivre*, tirés des Lettres de lord Chesterfield à son fils, 2 vol. in-8°. Le dernier est terminé par un opuscule du traducteur: *Idées d'un citoyen sur l'éducation de la jeunesse*. V. *Grammaire anglaise*, traduite de Lowth (*voy.* ce nom, XXV, 320), 1783. VI. *Émilie Corbett*, ou *les Malheurs d'une guerre civile*; traduit de l'anglais (de Pratt), 1783, 3 vol. in-12. Ce roman, fondé sur des évènements réels et qui se sont passés à Londres pendant la guerre de la métropole avec ses colonies, offre une lecture attachante; il en a été fait un grand nombre d'éditions. Versac a donné de l'original une traduction abrégée: *Hammon et Corbett*, 1789, in-12. VII. Le *Censeur universel anglais*, ou Revue générale, critique et impartiale de toutes les productions anglaises sur les sciences, la littérature, les beaux-arts, les manufactures, le commerce, etc., dédié à MADAME, 1785, in-4°. Sauseuil a eu surtout le mérite de fonder cet ouvrage utile que d'autres ont amélioré; il n'y coopéra guère que pendant la première année (1785), et il en profita largement pour y vanter ou faire vanter ses propres écrits. De plus, cet écrivain qui, dans un de ses livres, a prétendu enseigner le savoir-vivre, en manquait parfois et même vis-à-vis du public; et, pour

un grammairien, il ne s'exprimait pas toujours assez correctement. Dès le deuxième volume du *Censeur*, la rédaction principale fut confiée à Griffet de Labaume, son collaborateur, qui modifia le plan de l'ouvrage, et bientôt en diminua le format. VIII. *Valuable Secrets concerning arts and trades*, etc. C'est la traduction en anglais du premier volume seulement des *Secrets concernant les arts et métiers*. IX. *The Manœuvrer;* traduit du français de Bourdé de Villehuet, Londres, 1788, in-4°. Sanseuil a publié aussi quelques petits poèmes; un Projet de création d'une charge de grand-archiviste de France pour la recherche générale de tous les titres qui se trouvent perdus dans beaucoup de familles, 1769, in-4° et in-12. L.

SAUSSAYE (Mathurin de la), issu d'une noble et ancienne famille du Blésois, naquit en 1513, et se destina à l'état ecclésiastique. Le succès de ses études en théologie, et son talent pour la prédication, le firent parvenir promptement aux dignités de l'Église. Après avoir été chanoine de la cathédrale d'Orléans et archidiacre de Sully, il fut pourvu du prieuré de Saint-Samson d'Orléans, et devint un des vicaires-généraux de ce diocèse, dont Jean de Morvilliers était alors évêque. Ce prélat, oncle maternel de Mathurin de la Saussaye, fut nommé garde-des-sceaux en 1568; mais long-temps avant cette époque il avait été appelé dans les conseils du roi, et chargé de plusieurs ambassades importantes. Représentant de la France au concile de Trente, il se vit obligé de confier à ses grands-vicaires toute l'administration spirituelle et temporelle de son diocèse. Dès lors, ne croyant plus que sa conscience pût lui permettre de conserver le titre d'évêque sans en remplir les fonctions, il se démit de l'épiscopat avec l'agrément du roi Charles IX, en désignant son neveu pour son successeur. Le nouvel évêque d'Orléans fut sacré à Paris le 4 mars 1564, mais il ne prit possession que le 17 mai de l'année suivante. La Providence l'avait destiné à traverser des temps de rudes épreuves et de calamités publiques. Les églises de son diocèse, dévastées par les protestants pendant les troubles de 1562, commençaient à peine à être restaurées par ses soins, lorsque la ville d'Orléans elle-même fut prise par le capitaine Lanoue (28 sept. 1567). La province presque entière tomba en même temps au pouvoir de la faction calviniste. Cette fois, rien ne manqua à l'œuvre de destruction; la cathédrale et plus de trois cents églises furent démolies ou saccagées; on poursuivit les prêtres, on les massacra, ou on les força de fuir. L'évêque lui-même se vit contraint de se réfugier à Tours avec son chapitre, et il ne revint à Orléans qu'au mois de mai 1568, après la publication de l'édit de pacification qui suspendit les hostilités entre les partis, édit qui ne contenta personne, et qu'on nomma la paix *boiteuse et mal assise*. Le 15 août de la même année, les catholiques d'Orléans s'assemblèrent afin de rédiger et signer un acte d'union ou ligue pour la défense de leur foi. Cette assemblée fut présidée par Mathurin de la Saussaye, qui signa l'acte avec les principaux membres de son clergé. A son retour, il avait eu la douleur de trouver près des deux tiers des habitants d'Orléans entraînés au protestantisme. Dès lors sa vie et sa fortune furent consacrées à relever la religion de son abaisse-

ment et les monuments chrétiens de leurs ruines. Ses prédications ramenèrent à la foi catholique un grand nombre de fidèles égarés, tandis que son inépuisable charité, secondée par le dévouement de sa famille et de ses amis, et par les secours que ses instantes prières obtinrent du roi, lui fournit assez de ressources pour rebâtir entièrement plusieurs églises et pour rétablir le chœur et l'autel de la cathédrale de Sainte-Croix. En 1572, les bourreaux de la Saint-Barthélemi eurent des imitateurs à Orléans, et les catholiques y prirent une revanche sanglante des meurtres dont leurs frères avaient été victimes en 1562 et 1567. L'évêque désapprouva ces coupables représailles, mais n'eut pas le pouvoir de les empêcher. En 1576, Mathurin de la Saussaye représenta le clergé d'Orléans aux États de Blois. Son oncle, Jacques de la Saussaye, grand-vicaire de Pontoise, en l'archevêché de Rouen, assistait aussi à cette assemblée comme syndic délégué par le clergé de France à la suite de la cour. Mais ces syndics avaient assumé une responsabilité grave en donnant, cette année-là même, leur assentiment à l'aliénation des biens ecclésiastiques jusqu'à concurrence de cinquante mille livres de rente pour payer les reîtres protestants qui refusaient de quitter la France sans avoir reçu leur solde. L'évêque de Paris, Pierre de Gondi, était allé à Rome solliciter la bulle qui autorisa cette spoliation de l'Église, et Jacques de la Saussaye l'avait accompagné. Le clergé ne pardonna point aux syndics cet abandon de ses intérêts, et dès les premières séances on demanda qu'ils fussent exclus de l'assemblée. Jacques de la Saussaye essaya vainement de se justifier, en alléguant qu'il n'avait cédé qu'à la violence, et que le roi l'avait menacé de *le faire jeter dans une basse-fosse* s'il résistait à sa volonté. Les esprits étaient trop irrités pour admettre aucune excuse : l'exclusion fut prononcée, et l'on décida qu'à l'avenir il n'y aurait plus de syndics à la suite de la cour. Cependant l'assemblée adoucit ce que ces mesures pouvaient avoir de fâcheux, en protestant de son estime pour le caractère des syndics, et en déclarant que, dans cette décision, il n'y avait rien contre eux de personnel. Les procès-verbaux ne nous font pas connaître la part que prit l'évêque d'Orléans aux délibérations des États ; étranger aux intrigues politiques, il n'était occupé que du bien de son diocèse, où il mourut le 9 février 1584, après vingt ans d'un épiscopat toujours agité par la lutte des factions. De toutes les vertus que ses contemporains s'accordèrent à lui reconnaître, celle qu'il pratiqua le plus constamment fut la charité. On peut juger de la place qu'elle occupait dans son cœur par les dernières paroles qu'il adressa, de son lit de mort, à son neveu Charles de la Saussaye, alors âgé de quatorze ans : « Mon ami, lui dit-il, fais l'aumône tous les jours de ta vie ; *omnibus diebus vitæ tuæ, ex substantia tua fac eleemosynam.* » (Tobie.) Puis il ajouta : « Ceci est mon testament et ma dernière volonté, que je te prie de n'oublier jamais. » C'était le plus beau commentaire qu'un prélat catholique pût faire des doctrines de l'Évangile. Son épitaphe, composée par son neveu, se lit encore sur un des piliers du chœur de la cathédrale d'Orléans. P—G—Y.

SAUSSAYE (CHARLES de la), neveu du précédent, est un des plus anciens historiens de l'Orléanais.

Sous le titre d'***Annales ecclesiæ Aurelianensis***, il a publié en 1615 un livre curieux, dont le style est d'une latinité très-pure, et qui sera toujours consulté avec fruit par ceux qui voudront écrire l'histoire de cette province. Il naquit à Orléans, en 1565, d'Olivier de la Saussaye, frère de l'évêque Mathurin, et de Jeanne-Madeleine Alleaume, fille de Jacques Alleaume, maire d'Orléans, dont la famille était une des plus considérables et des plus anciennes de la ville. Les leçons et les exemples du vertueux prélat son oncle purent contribuer à développer sa vocation pour l'état ecclésiastique; mais elle semblait innée en lui, car dès sa première jeunesse il ne se plaisait qu'aux exercices religieux; il composait des hymnes en l'honneur des saints, et son talent pour la chaire commençait à se révéler dans des sermons improvisés au milieu de ses compagnons d'enfance, qui l'appelaient ***le petit prédicateur***. Il avait eu le malheur de perdre son père à l'âge de deux ans; mais sa mère prit le plus grand soin de son éducation, tout en cherchant à le détourner de son goût pour la vie religieuse qu'elle ne pouvait voir qu'avec peine, parce qu'elle n'avait pas d'autre enfant que lui. Après avoir reçu de son oncle mourant la touchante bénédiction que nous avons rapportée dans l'article précédent, il alla terminer ses études à Paris, et, pour se conformer à la volonté de sa mère, il s'occupa de jurisprudence, et se fit recevoir docteur en droit civil et canonique. On lui acheta une charge de conseiller au grand-conseil, afin de le fixer dans une carrière pour laquelle il n'avait aucune inclination, et on le fit voyager en Italie pour le distraire des préoccupations qui l'entraînaient vers l'état ecclésiastique. Il partit en 1586, et son voyage dura plus de trois ans. Son séjour à Rome et ses pieuses visites aux lieux saints ne firent que confirmer sa vocation naturelle, et, dans un pèlerinage à N.-D. de Lorette, il fit vœu de consacrer à Dieu le reste de ses jours. A son retour, malgré les représentations de sa mère et de sa famille, il alla étudier la théologie à Paris, et fut reçu docteur en Sorbonne après avoir été ordonné prêtre par Jean de l'Aubespine, évêque d'Orléans. Comme son oncle, il s'adonna beaucoup à la prédication, et l'auteur de sa vie dit qu'il prêcha dix-huit Avents et autant de Carêmes à Paris, à Orléans, à Reims et dans d'autres grandes villes, avec beaucoup de succès. Sa modestie l'éloignait des dignités ecclésiastiques. Ce fut à la prière de son ancien précepteur, curé de Saint-Pierre-en-Sentelle, à Orléans, qu'il consentit à prendre le gouvernement de cette paroisse, que ce vénérable prêtre, affaibli par l'âge, était forcé d'abandonner. Un peu plus tard, il fut nommé à un canonicat de la cathédrale, et il ne l'accepta qu'après une longue résistance. Il en était pourvu depuis deux ans à peine, quand, le 10 août 1598, le chapitre l'élut pour doyen. L'évêque Jean de l'Aubespine était mort le 23 février 1596, et le siége resta vacant jusqu'en 1604. Pendant ces huit années, Charles de la Saussaye fut chargé, en qualité de doyen, de l'administration épiscopale du diocèse. Il n'eut rien plus à cœur que la restauration de la cathédrale de Sainte-Croix, commencée par son oncle, et il eut le bonheur d'obtenir du roi Henri IV la promesse d'une reconstruction générale des nefs et de la façade qui étaient complétement en ruine. Le 18 avril 1601, pendant la célébration du jubilé, Charles de la

Saussaye recevait et haranguait à Orléans le roi et la reine, qui venaient poser la première pierre de ce magnifique monument. La mémoire de ce fait est conservée par une inscription qu'il composa lui-même, et qu'il fit mettre sur un pilier élevé au-dessus de cette première pierre. On devait penser qu'après avoir gouverné avec éclat, pendant huit ans, le diocèse d'Orléans, il serait appelé au siège qu'avaient déjà si honorablement occupé son oncle, Mathurin de la Saussaye, et son grand-oncle, le garde-des-sceaux de Morvilliers; mais la famille du dernier évêque obtint la préférence, et Gabriel de l'Aubespine, sacré à Rome pendant le carême de 1604 par le pape Clément VIII, fit son entree solennelle à Orléans le 14 septembre de la même année. Charles de la Saussaye prononça, en 1610, l'oraison funèbre de Henri IV; il fut choisi, en 1614, avec son évêque et l'abbé de Saint-Euverte, pour représenter le clergé d'Orléans aux États-Généraux assemblés dans la capitale du royaume. Ce fut sans doute à cette occasion qu'il se fit connaître du cardinal J.-F. de Gondi, premier archevêque de Paris. Ce cardinal apprécia son mérite, et voulut se l'attacher en lui donnant la cure de Saint-Jacques-la Boucherie. Reconnaissant de ces marques d'une affection fondée sur l'estime, Charles de la Saussaye consentit à changer de diocèse et de patrie; mais son départ d'Orléans, où il laissait tant d'amis et où il avait répandu tant de bienfaits, fut un véritable deuil public; « La maison du « doyenné en laquelle il demeuroit, « dit l'auteur de sa vie, estoit une « vraye hostellerie ouverte à tous les « religieux et ecclésiastiques qui « passoient à Orléans, lesquels il « logeoit et traittoit autant de temps « qu'ils y vouloient demeurer, et en « sortant, donnoit l'aumosne à ceux « qui estoient pauvres. » On voit qu'il avait été fidèle aux recommandations de son vénérable oncle. La réputation de ses vertus l'avait précédé à Paris, où il fut accueilli avec joie par la population de sa paroisse. Bientôt après, le cardinal, voulant le rapprocher encore plus de sa personne, lui donna un canonicat à Notre-Dame, et ce fut dans le cloître de cette église qu'il mourut le 21 septembre 1621, n'étant âgé que de 56 ans. Ses obsèques furent célébrées dans l'église cathédrale; mais, suivant son désir, il fut enterré dans sa paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie, où l'on voyait son tombeau dans la chapelle de saint Charles Borromée. Un de ses paroissiens, le sieur de la Saullaye, se rendit l'interprète des regrets de tous en consacrant à sa mémoire un livre qui parut à Paris, chez *Louys Boulenger*, en 1622, in-8°, sous le titre d'*Abrégé de la vie et de la mort de messire Charles de la Saussaye.* Non moins savant que vertueux, ce digne ecclésiastique a laissé plusieurs ouvrages remarquables, tels que les *Annales de l'église d'Orléans*, que nous avons citées plus haut, et dans lesquelles se trouve un traité sur la translation du corps de saint Benoît, sous le titre de *Gloria Floriacensis cœnobii;* une vie de saint Grégoire, évêque de Nicopolis d'Arménie; l'histoire du martyre des saints Agoard et Glibert; une notice des bénéfices de l'église d'Orléans; enfin une harangue au duc de Pasterana, ambassadeur d'Espagne, qui existe en Ms. à la Bibliothèque royale. Ses sermons n'ont pas été recueillis. La famille de la Saussaye subsiste encore dans le Blésois, où elle est représen-

tée par M. Louis de la Saussaye, membre de l'Académie des Inscriptions. P—G—Y.

SAUSSURE (NICOLAS DE), agronome, père du naturaliste de ce nom (*voy.* XL, 476), était né à Genève vers la fin de 1709; il fit de très-bonnes études et se voua à la carrière des lettres, plutôt comme distraction que comme état; il s'adonna spécialement aux travaux agronomiques, les plus propres, selon lui, à l'utilité générale. Membre du conseil des Deux-Cents de Genève, ainsi que de plusieurs académies scientifiques, il mourut en 1790, laissant la réputation d'un homme de bien, plein d'une noble générosité. La société économique d'Auch couronna un Mémoire qu'il lui avait adressé sur la *meilleure manière de cultiver les terres*, et il existe de lui grand nombre d'articles intéressants dans le recueil de la société de Berne. Ses principaux ouvrages sont: I. *Produits des blés tirés des pays méridionaux, semés au printemps de l'année* 1772, *et sur la fin de l'automne précédent*, 1773, in-12. II. *Manière de provigner la vigne sans engrais*, Berne, 1775, in-8°. III. *Essai sur la cause de la disette du blé qu'on a éprouvée dans une partie de l'Europe pendant sept ou huit années qui ont suivi* 1775, *et sur les moyens de la prévenir*, Genève, 1776, in-12. IV. *Vignes, raisins, vendanges et vins* (tirés de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert), Lausanne, 1778, in-12. V. *Réponse aux objections d'un membre de la société d'Auch contre une brochure sur le produit des blés étrangers semés en* 1771 *et* 1772, Genève, 1777, in-12. VI. *Essai sur la taille de la vigne et sur la rosée*, 1780, in-8°. VII. *Le Feu, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité de la terre*, 1783, in-8°. C—H—N.

SAUSSURE (NICOLAS-THÉODORE DE), petit-fils du précédent, naquit à Genève le 14 octobre 1767, et fut d'abord le compagnon et l'aide de son père, l'illustre historien des Alpes. Il le suivit dans les montagnes et apprit de lui le grand art d'observer la nature et celui, plus rare encore, d'être sobre de déductions, jusqu'à ce que les faits soient assez multipliés et assez convaincants pour que leurs conséquences théoriques deviennent évidentes et incontestables. Lorsqu'en 1787 De Saussure fit sa mémorable ascension au Mont-Blanc, il ne voulut pas que son fils, âgé de vingt ans, partageât les fatigues d'un séjour prolongé au milieu des neiges. Théodore resta donc au pied de la montagne dans le village de Chamouny, où il se livra à un grand nombre d'expériences et d'observations correspondantes qui devaient donner à celles de son père leur grande importance scientifique. L'année suivante, ils séjournèrent ensemble pendant dix-sept jours sur le col du Géant, à 3,428 mètres au-dessus de la mer. Ce voyage a été décrit par Bénédict De Saussure (*Voyages dans les Alpes*). Pendant le séjour au col du Géant, le père s'occupait principalement de météorologie et de géologie. Le fils détermina la latitude de la station et son élévation relativement aux différentes cimes qui l'entouraient. Il fit ensuite des expériences sur la densité de l'air, qui furent le sujet de son premier Mémoire dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier (t. XXXVI, p. 78, année 1790). A l'exemple de Newton et de Bouguer, il employa un pendule, c'est-à-dire une boule métallique de 13 cent. de diamètre, suspendue à un

fil d'argent de 2 mètres de long, et terminé par un anneau d'acier qui oscillait sur le tranchant d'un crochet en cuivre. On conçoit qu'en faisant osciller ce pendule, on puisse estimer la densité relative d'un fluide. Imaginons, en effet, un instant que ces oscillations se fassent dans l'eau ; on comprend que la résistance du liquide les éteindra plus vite que dans l'air; mais, dans l'air même, la densité plus ou moins grande de la couche dans laquelle le pendule se meut aura une influence appréciable : moins l'air sera dense, moins son action retardatrice se fera sentir. Voici comment Bouguer était parvenu à les mesurer. Il faisait osciller son pendule devant une règle horizontale divisée en lignes, puis il comptait le nombre d'oscillations qu'il fallait pour que les excursions qui avaient d'abord 200 lignes d'amplitude n'en eussent plus que 160. Plus l'air était dense, moins ce nombre était grand. Cette méthode offre une foule de difficultés matérielles et d'inexactitudes, elle nécessite une foule de corrections qui la rendent presque inexécutable dans la pratique; aussi Théodore De Saussure ne la mit-il en usage que concurremment avec la suivante. On sait qu'un corps solide pesé dans l'eau perd en poids une quantité précisément égale au poids du volume d'eau qu'il déplace. Ce qui a lieu dans l'eau a lieu également dans l'air. Pour utiliser ce principe, Théodore De Saussure employa un ballon de verre exactement fermé et de la forme d'un ellipsoïde aplati. Son grand diamètre était de 345 millimètres, le petit de 334. De Saussure prit pour unité le poids du ballon pesé dans l'air à la température de 14°,4 sous la pression barométrique de 758 millimètres, et 75 degrés de l'hygromètre à cheveu. Il faut pour ce genre d'expériences des balances très-sensibles; les siennes trébuchaient à 25 milligrammes. Mais avant de faire ces expériences, il était nécessaire d'étudier, sous diverses pressions, l'influence de la chaleur, qui, en dilatant l'air, diminue sa densité, indépendamment de la pression barométrique. Il trouva qu'une différence de température de 6° à 31° correspondait à une différence de 2305 millimètres, sous la pression de 758 millimètres de mercure. L'influence de l'humidité fut appréciée avec la même rigueur. Après ces études préparatoires, De Saussure fit un grand nombre d'expériences à vingt-cinq points situés à différentes hauteurs dans les montagnes, entre 300 et 3,300 mètres au-dessus de la mer, et mit ainsi hors de doute une des grandes lois de la physique déjà établie par Mariotte, savoir : que la densité de l'air est proportionnelle à la pression qu'il supporte. Théodore De Saussure ne continua pas à marcher dans la voie où son père l'avait fait entrer. Priestley, Bonnet et Senebier venaient de créer une science pour ainsi dire nouvelle, la physiologie végétale. Th. De Saussure résolut d'éclaircir par la chimie le mode de nutrition des végétaux. Il ne craignit pas d'aborder cet immense sujet, et débuta en 1797 par un Mémoire sur cette question : *l'acide carbonique est-il essentiel à la végétation?* Ce Mémoire ouvre la série de ses *Recherches chimiques sur la végétation*, dont l'ensemble parut en 1804 (Paris, in-8°), et produisit une vive sensation dans le monde savant. Berthollet fit sur cet ouvrage un rapport détaillé qu'il termine en regrettant de n'avoir pu donner qu'un aperçu de l'immense

travail condensé dans ce livre, qui doit accroître la célébrité du nom que porte l'auteur. Cet ouvrage valut à De Saussure le titre de correspondant de l'Institut. L'auteur prouve d'abord qu'une plante ne saurait germer dans le vide, c'est-à-dire dans un espace sans air ou dans un gaz privé d'oxygène ; il montre ensuite que le volume d'oxygène absorbé est égal au volume du gaz acide carbonique que la plante forme et émet pendant sa germination. Il s'assure que cet acide carbonique retarde la germination encore plus que l'azote ou l'hydrogène. Mais si l'on met de la potasse et de la chaux sous les récipients où les graines germent, ces bases, en absorbant l'acide carbonique à mesure qu'il se forme, favorisent la germination. Il fait voir de plus que l'influence de la lumière est nulle, malgré les assertions contraires d'Ingenhousz et de Senebier. Dans un second Mémoire, Th. De Saussure étudia l'action de l'acide carbonique sur les plantes adultes au soleil et à l'ombre. D'après ses expériences, il résulte qu'une faible proportion d'acide carbonique favorise la végétation des plantes qui sont exposées au soleil; mais dès que cette proportion devient trop forte, la plante est asphyxiée. La moindre dose de ce gaz est mortelle pour les végétaux maintenus constamment à l'abri de la lumière solaire. Un troisième Mémoire fut consacré par De Saussure à l'étude de l'action de l'oxygène sur les végétaux, et l'on y trouve la preuve que les parties vertes absorbent ce gaz pendant la nuit et le restituent pendant le jour à l'air environnant. Après avoir étudié les causes de l'éboulement de Goldau, Th. De Saussure revint à sa science favorite, la chimie appliquée à la physiologie végétale. Il avait montré quels matériaux les plantes empruntent à l'atmosphère, il lui restait à trouver ceux qu'elles tirent du sol dans lequel leurs racines sont plongées. Cette question est le sujet du Mémoire *De l'influence du sol sur quelques parties constituantes des végétaux*, lu à la Société philomatique au commencement de l'année 1800. Ce Mémoire complétait l'ensemble de ses recherches sur la nutrition des végétaux. Dans celles qui suivirent, il éclaircit plusieurs points douteux et délicats de la chimie organique, la composition de l'alcool et de l'éther sulfurique, la décomposition de l'amidon à la température atmosphérique, et sa conversion en matière sucrée. Dans ce dernier travail, il prouva l'identité du sucre d'amidon et de raisin, et prépara ainsi les beaux travaux des chimistes actuels sur la fécule. Enfin, il fit voir quelle était l'influence des fruits et des fleurs sur l'air atmosphérique. Lorsque Laplace fit un appel aux physiciens et aux chimistes pour déterminer avec la plus grande rigueur ce qu'il nommait les *constantes* de la nature, c'est-à-dire les éléments invariables du monde physique, Théodore De Saussure reprit l'analyse de l'air atmosphérique, et ses expériences, jointes à celles de MM. Dumas et Boussingault, serviront à déterminer un jour si la composition de l'air ambiant a sensiblement varié. Malgré sa prédilection marquée pour les sciences naturelles, Théodore De Saussure avait du goût pour la littérature, et il ne refusa point de prendre part au maniement des affaires publiques. En 1814, 1824 et 1845, il fut nommé membre du conseil représentatif de la république

de Genève, où il figura toujours dans les rangs des conservateurs. C'est dans une séance de cette assemblée qu'il s'opposa un jour à l'introduction dans les classes de collége de l'étude des sciences naturelles. Cette opposition semble singulière dans la bouche d'un naturaliste, mais Théodore De Saussure la motivait en disant que cet enseignement prématuré ne servirait qu'à produire *des coureurs de papillons*. Lorsque le congrès scientifique se réunit à Lyon, en 1841, Th. De Saussure en fut nommé président à l'unanimité, et la facilité d'élocution qu'il montra dans l'exercice de ses fonctions fit regretter qu'il ne se fût pas livré à l'enseignement. Son amour de la retraite l'en avait probablement empêché, car il fuyait le monde et passait à la campagne tout le temps dont il pouvait disposer. Théodore De Saussure mourut à Genève à la fin d'avril 1845. Il était membre d'un grand nombre d'académies, entre autres de celles de Naples, de Munich et de Londres. Outre les *Recherches*, il avait publié dans différents recueils scientifiques vingt-cinq Mémoires sur des questions de chimie, dont on trouvera le détail dans la *France littéraire* de M. Quérard. Z.

SAUTEREAU *de Belleveau* (JEAN), député à la Convention nationale, était né à Épiry dans le Nivernais; fils d'un notaire de ce village, il alla faire ses études et son droit à Bourges où il fut reçu avocat. Après quelques essais dans cette ville, il alla s'établir à Clermont, en Auvergne, où il plaida, pendant la courte existence des grands bailliages. Ces cours ayant été supprimées à l'avènement de Louis XVI, Sautereau revint dans son pays, et quand la révolution se manifesta, il en embrassa les principes avec ardeur et fut d'abord procureur-syndic du département de la Nièvre, puis, en 1791, député à l'Assemblée législative, et l'année suivante à la Convention. Quoique doué de quelque talent, il ne chercha point à se faire remarquer à la tribune, mais il se réunit constamment au parti révolutionnaire. Dans le procès du roi, il se prononça contre l'appel au peuple, et vota la mort. Il ne se trouvait point à l'assemblée lors du vote sur le sursis. Ses travaux législatifs se bornèrent à quelques recherches dans les comités. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, il défendit, en 1797, les assemblées électorales de Nevers, que de Larue accusait d'avoir été influencées par les jacobins. En mars 1798, il fit exclure du corps législatif M. Delor, comme parent d'émigré. Il en sortit lui-même à cette époque, et fut nommé juge au tribunal d'appel du Cher, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1809. M—DJ.

SAUVAGE (le Père), jésuite de Lorraine, est regardé comme le véritable auteur de l'ouvrage anonyme intitulé : *La Réalité du projet de Bourg-Fontaine démontrée par l'exécution*, Paris, 1755, 2 vol. in-12, qu'on a quelquefois attribué au P. Patouillet. Ce livre, tiré de la *Relation juridique* de Jean Filleau (*voy.* ce nom, XIV, 535), et qui se rattache aux querelles du jansénisme, fut lacéré et brûlé, par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758. Il n'en a pas moins été traduit en latin, sous le titre de *Veritas concilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et réimprimé plusieurs fois. Les dernières éditions, notamment celle de Paris et Liége, 1787, 2 vol. in-8°, contiennent une *Réponse* aux *Lettres* que

dom Clémencet (et non pas Clément, comme on l'a dit par erreur à l'article *Filleau*) avait publiées contre cet ouvrage. A l'époque où les parlements de France proscrivirent l'institut des jésuites, le P. Sauvage, de concert avec le P. Grou (*voy.* ce nom, LXVI, 166) et d'autres membres de la société, fit paraître une *Réponse au livre intitulé :* **Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses en tout genre, que les soi-disant jésuites ont, dans tous les temps et persévéramment, soutenues, enseignées et publiées, etc.**, 1763-65, 4 vol. in-4° (*voy.* Roussel *de la Tour*, LXXX, 76). Z.

SAUVIAC (Joseph - Alexandre *Betbezé-Larue de*), général français, était né dans le Languedoc, en 1757, d'une famille noble, mais sans fortune. Destiné dès l'enfance à la carrière du génie militaire, il entra en 1779, après d'assez bonnes études faites dans son pays, à l'école de Mézières, d'où il sortit six ans plus tard lieutenant du génie. Ayant embrassé la cause de la révolution, il fut nommé capitaine en 1791 et employé comme tel aux travaux de Cherbourg sous Dumouriez, qui l'appela auprès de lui à l'armée de la Belgique, vers la fin de 1792. Employé encore l'année suivante dans la courte expédition de Hollande que fit ce général, il fut gravement blessé, le 2 mars, d'un coup de mitraille en escaladant le fort de Dam à Gertruydenberg. Ayant suivi l'armée dans son mouvement rétrograde vers la frontière française, il se trouvait employé à l'état-major général, lorsqu'il fut blessé de nouveau par un coup de pied de cheval, dans une reconnaissance du camp de César qu'il fit avec le général en chef Kilmaine. Ne pouvant plus alors continuer à l'armée le même service, il fut nommé commandant de Givet et Charlemont avec le grade de chef de brigade ou colonel. A peine eut-il passé un mois dans ce poste, qu'il reçut du ministre de la guerre une commission pour se rendre à l'armée des Pyrénées-Orientales que commandait de Flers. Il y resta peu de temps, et fut bientôt rappelé à l'armée du Nord où il se distingua dans plusieurs occasions, notamment aux batailles de Courtray, de Menin et surtout à la conquête de la Hollande, dont il avait dressé le plan pour la plus grande partie, ainsi que l'a reconnu hautement le général en chef Pichegru, qui le fit nommer général de brigade aussitôt après, et qui regretta vivement de ne pouvoir l'emmener avec lui à l'armée du Rhin lorsqu'il en prit le commandement. Les blessures de Sauviac l'avaient alors condamné à une sorte d'inactivité qui le força de rester à Zonnebec où il fut gravement malade. Dès qu'il fut rétabli, il revint dans la capitale, et il s'y trouvait à l'époque du triomphe de Bonaparte au 13 vendémiaire. On lui reprocha dans le temps de n'avoir pas concouru à ce triomphe avec beaucoup de zèle; il est probable que cette circonstance autant que ses rapports avec Pichegru nuisirent beaucoup dans la suite à son avancement. Cependant, étant encore à Paris au moment de la révolution du 18 brumaire, il se rangea assez franchement du parti qui renversa le Directoire et parut être rentré en grâce auprès du nouveau consul, qui l'employa bientôt après à l'armée du Rhin sous Moreau, mais le priva ensuite de cet emploi, et même le suspendit de ses fonctions qu'il ne recouvra qu'en 1802 où il passa dans l'arme de la ligne, et devint général

de division. Il fit en cette qualité la campagne de Portugal en 1809 sous Junot. Depuis cette époque, il cessa d'être employé et fut mis définitivement à la retraite par le gouvernement de la Restauration, le 20 août 1814. En 1817, on le vit s'occuper d'expériences de physique. Il mourut peu de temps après. Le général Sauviac est auteur d'un grand nombre de Mémoires militaires, politiques et administratifs, parmi lesquels sont des plans de campagne et des négociations dont il a été chargé, mais qui sont restés inédits. Ses écrits imprimés sont : I. Un Mémoire sur les siéges de Gertruydenberg et de Crèvecœur qu'il avait dirigés, imprimé et gravé en 1795. II. *Aperçu des deux dernières campagnes de l'armée du Nord* pour servir de réponse à une Satire contre le général Pichegru, Paris, 1796, in-8°. III. *Coup d'œil politique et militaire sur le théâtre de la guerre en général, remis au gouvernement après les affaires de la Trebia*, 1800, in-8°. Il avait concouru pour l'Éloge de Vauban, proposé par l'Académie française en 1790 ; ce fut Noël, notre collaborateur, qui obtint le prix. M—D J.

SAUVIGNY (ÉTIENNE - LOUIS BILLARDON, abbé de) (1) naquit à Cognac en 1734. Frère puîné d'Edme-Louis de Sauvigny (*voy.* ce nom, XL, p. 496), il suivit comme lui la carrière des lettres, mais il le surpassa en médiocrité. L'un avait pris le parti des armes ; celui-ci fut destiné à l'Église. Avant 1789, il n'eut aucune part dans la distribution des bénéfices. Ayant adhéré à la constitution civile du clergé, il finit par devenir curé de Jarnac. Il fit partie du concile national assemblé à Paris, le 15 août 1797, et rédigea le journal des opérations de ce concile, qui fut publié en vingt-neuf numéros in-8°, du 17 août au 15 novembre de la même année. Il mourut à Paris en 1809 (2). On doit à sa plume féconde un grand nombre d'ouvrages, tant en prose qu'en vers : I. *Épître à un homme de lettres retiré à la campagne*, 1777, in-8°. II. *Lettre à M. de S**** (Sauvigny), chevalier de Saint-Louis, par M. l'abbé de S***, Paris, 1779, in-8°. III. *Panégyrique de saint Louis, prononcé à l'Oratoire*, Paris, 1780, in-8°. L'auteur n'a pas été plus heureux qu'un grand nombre d'autres panégyristes qui n'ont pu rajeunir un sujet épuisé. Peut-être trouve-t-on plus de chaleur dans son œuvre que dans beaucoup d'autres sur le même sujet, mais il y règne aussi trop d'emphase. IV. *Oraison funèbre de l'impératrice-reine Marie-Thérèse*, 1781, in-8°. V. *César et Pompée*, poème, Paris, 1782, in-8°. C'est une imitation de Lucain, où les défauts de l'original sont plutôt exagérés qu'affaiblis. VI. *Vie de saint Grégoire de Tours*, 1785, in-8°. VII. *Discours sur les devoirs des sujets envers les souverains, prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de MM. les membres de l'Académie française, le 25 août* 1786, *suivi d'une Ode*

(1) M. Beuchot (*Nouveau Nécrologe français*, Paris, 1812, in-8°, p. 41) lui donne par erreur les prénoms d'*Edme-Louis*, qui appartiennent à son frère aîné.

(2) C'est par erreur qu'on a donné cette date comme celle de la mort d'Edme-Louis de Sauvigny, à son article (XL, 496); il mourut quelques années après, le 19 août 1812. Nous devons réparer aussi une omission qui y a été faite. Attaché en 1789 à l'état-major de la cavalerie parisienne, comme adjudant-général, il en avait le commandement provisoire en 1792, quand il réprima les désordres de la rue de Varennes. Il parut alors à la barre de la Convention nationale pour en rendre compte à l'assemblée.



sur le prince de Brunswick, qui n'a point concouru pour le prix, Paris, 1786, in-8°. Les auteurs du ***Petit Almanach des grands hommes*** ont persiflé l'auteur sur le choix d'un pareil sujet. « M. l'abbé de Sauvigny, disent-ils, s'est surtout signalé par son sermon prêché devant l'Académie française, où il entreprend de prouver qu'il faut *obéir aux rois*. La difficulté et les périls attachés à ce texte vraiment neuf, n'arrêtèrent point M. l'abbé, qui s'en tira avec autant de courage que d'esprit. » Quelques années plus tard, Rivarol et Champcenetz auraient-ils tenu le même langage? VIII. ***Histoire de Henri III, roi de France et de Pologne; contenant des détails très-intéressants sur l'assemblée des États-Généraux, tenue deux fois sous le règne de ce prince***, Paris, 1788, in-8°. Quoique cet ouvrage ne se recommande pas par la nouveauté des idées ou la profondeur des vues, il se fait lire avec intérêt, parce qu'il est un bon résumé de l'histoire d'un règne orageux, pendant lequel *la faiblesse de caractère du souverain livra les peuples à toutes les horreurs de l'anarchie*. On doit encore à l'abbé de Sauvigny une assez bonne édition des *OEuvres choisies de Bossuet*, Nîmes, 1785-90, 8 vol. in-4°, ou 10 vol. in-8°. L—m—x.

SAUZET (Jean-Baptiste-Guillaume), né à Lyon le 19 septembre 1765, avait fait de solides études au collège de cette ville. Issu d'une famille distinguée dans la médecine, il en continua la réputation, fut un des fondateurs de la Société de médecine de Lyon, et répandit long-temps un vif éclat dans les discussions de cette compagnie. Sa vie studieuse fut cependant troublée par nos discordes civiles. Il passa sans effort de la paix du cabinet au tumulte des camps. Chirurgien-major de la cavalerie lyonnaise en 1793, il déploya dans ses fonctions un zèle et un dévouement dignes d'éloge. Il ne montra pas moins de courage civil lorsque, après le 29 mai, il se présenta, comme député de sa ville opprimée, à la Convention nationale pour expliquer les événements et demander justice. Accepter une telle mission, c'était offrir sa tête. Sauzet ne recula pas devant ce devoir; aussi fut-il arrêté et jeté dans les fers d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor; mais il ne put supporter le spectacle de sa patrie livrée au marteau des démolisseurs; il prit du service dans la chirurgie militaire, et son mérite l'éleva au poste de premier chirurgien de l'armée de Rhin-et-Moselle. Il avait ainsi payé sa dette, quand il revint à ses foyers, à ses livres, à ses malades. C'est de cette époque que date l'ère de ces brillants concours pour la place de chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, concours qui ont placé à un si haut degré d'estime la médecine lyonnaise. La lice fut ouverte entre Marc-Antoine Petit et Sauzet. Le premier l'emporta, mais il s'applaudit d'avoir eu pour émule Sauzet dont il resta constamment l'ami. Par suite de ce concours, Sauzet fut pendant dix ans médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu, et, pendant dix autres années, chargé du service médical de l'hospice de la Charité. Une clientèle nombreuse dut nécessairement suivre d'aussi solides travaux. Toutefois l'amour du gain n'y eut point de part. Sauzet était l'ami de ses malades; le cardinal Fesch l'honora constamment de ce titre. Au milieu de ces exigences, il trouva toujours

du temps pour la vie de famille. Il veillait avec un amour patient sur l'éducation de deux fils, et, en soignant en eux le développement des dons heureux dont il était doué lui-même, il a préparé une des célébrités parlementaires de notre époque. En 1827, il fut un des fondateurs de la société de lecture et d'encouragement pour l'industrie lyonnaise, qu'il présida durant plusieurs années. Il mourut à Lyon le 2 août 1844. A. P.

SAVAGE (William), libraire et littérateur anglais, auteur de quelques écrits, notamment d'une *Histoire de l'Imprimerie*, est mort en juillet 1843. — Son frère et son associé en librairie, né en 1767, à Howden en Yorkshire, a long-temps coopéré à divers journaux, et a publié aussi plusieurs ouvrages, entre lesquels on cite : I. *Histoire succincte de l'état actuel du commerce de la Grande-Bretagne*, traduit de Rheinhardt, avec des notes et des additions, 1805, in-8°. II. *Le Bibliothécaire* (the Librarian), publié par livraisons, et formant au moins 3 volumes, 1808-1809. III. *Memorabilia*, in-8°. IV. *Observations sur les architectes et sur la construction des églises de Paris*, 1812, 77 pages in-8°. Z.

SAVARI *de Mauléon*, fils de Raoul et d'Anette de Ré, naquit, vers la fin du XII° siècle, dans le château de Mauléon, en Poitou. Encore enfant lorsqu'il perdit son père, il fut appelé bien jeune à la possession de cette belle baronnie. Plus tard, à la mort de son oncle, Guillaume de Mauléon, il fut prince de Talmont. Dans l'Aunis, la baronnie de Châtel-Aillon lui advint, comme héritier de la maison de ce nom, et il devait posséder La Rochelle. Mais ce lieu, simple village dans l'origine, étant devenu une ville importante, les héritiers de Châtel-Aillon reçurent en échange de l'autorité suzeraine le comté de Benon et des rentes. Savari de Mauléon composa d'abord des poésies dans l'idiome du midi, et fut considéré comme un troubadour distingué. On connaît surtout son *tenson* sur cette dame qui, pour encourager trois solliciteurs, avait donné à l'un un regard tendre, pressé la main de l'autre, et touché le pied du troisième en riant. Mais c'étaient là des amusements de jeunesse, et notre bon Poitevin avait un autre rôle à jouer. Il semblait vouloir s'attacher à Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, qui possédait sur le continent l'héritage des Plantagenets, quand ce prince déloyal, invité à la noce de Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et d'Isabelle d'Angoulême, enlève celle-ci à son fiancé et l'épouse. Alors une ligue se forme, et un cri de guerre est poussé par les hauts seigneurs, de la Loire à la Dordogne, pour venger l'injure faite à l'un d'eux. Dans leurs rangs et à la suite de Hugues-le-Brun, poursuivant le roi Jean pour lui avoir enlevé *sa fiancée chérie*, se trouvait Savari de Mauléon. Un autre intérêt entraînait ces seigneurs dans la coalition formée contre le roi d'Angleterre. Arthus de Bretagne, neveu de ce prince, avait des droits à régner sur l'Angleterre ; il s'était rendu à Mirebeau, accompagné de Guillaume des Roches, son maréchal, et d'un bon nombre de grands du pays. Savari de Mauléon, qui avait, de concert avec Bertrand de Born, provoqué déjà par des poésies le zèle des Poitevins en faveur d'Arthus, se présente là avec 30 chevaliers et 70 servants d'armes sous ses ordres. On voit donc, dès son début, le

jeune guerrier appelé à peser grandement dans la balance politique, et prétendre à la gloire militaire. Néanmoins Jean-sans-Terre arriva à l'improviste, s'introduisit dans Mirebeau qu'il occupa, délivra sa mère la reine Aliénor et s'empara de son neveu Arthus. Savari de Mauléon et tous les seigneurs poitevins qui avaient pris parti pour le jeune Arthus furent aussi surpris et faits prisonniers par Jean-sans-Terre ; celui-ci conduisit son neveu et ses prisonniers de marque dans la ville de Rouen, et l'on sait la fin du jeune Arthus (*voy.* ce nom, II, 553). La plupart des seigneurs poitevins furent mis en liberté, parce qu'ils s'obligèrent à servir leur vainqueur, qui se rendit exprès dans leur pays, afin de s'assurer de leur fidélité. Quant à Mauléon, il en fut autrement et on l'envoya en Angleterre pour demeurer prisonnier dans le château de Corf. Mais ce jeune guerrier ne pouvait ainsi demeurer sous les verrous, et son activité belliqueuse lui fit tenter une entreprise audacieuse et presque incroyable. Il était gardé dans le château de Corf par quatre hommes qui, nuit et jour, veillaient assidûment sur sa personne. Or, un jour il les fit tant boire, qu'il les enivra complétement, et qu'ils s'endormirent. Savari de Mauléon, voyant ses gardiens livrés au sommeil, s'empara d'une cognée qui était là et mit ses gardes à mort. Alors, se débarrassant des fers dont il était chargé, il s'établit dans la principale partie de la forteresse, afin de résister à ceux qui voudraient l'attaquer. En effet, Jean-sans-Terre, qui se trouvait à une journée de Corf, se rendit dès le lendemain devant ce château, pour saisir Savari et le mettre à mort. Celui-ci, réduit à lui seul, n'aurait pas pu se défendre bien long-temps. Heureusement qu'Hubert Gautier, archevêque de Cantorbéry, et beaucoup de personnages marquants, implorèrent le monarque pour un guerrier si jeune et si intrépide. De son côté, Savari promit de servir fidèlement le roi d'Angleterre et lui donna sa mère pour otage. Aussitôt qu'il se fut attaché à la fortune de Jean-sans-Terre, ce prince l'envoya en Poitou où on le chargea d'un commandement; il s'empressa donc de réunir ses propres vassaux et se porta sur Niort dans le dessein de s'en emparer par surprise. C'était le dernier jour d'avril, et cette nuit même, les habitants de la ville allaient à une lieue de là, dans un bois, pour couper des branches d'arbres, afin de les placer devant les portes du maire et des principaux habitants. Or, Mauléon et les siens arrivèrent entre la ville et le bois où les Niortais choisissaient des *mais*, prirent aussi des branches d'arbres dont ils se couvrirent, et entrèrent en ville, au lever du jour, le 1er mai, n'éprouvant aucune difficulté pour leur introduction dans la cité, parce qu'on crut qu'ils étaient les Niortais sortis quelques heures auparavant. Parvenu dans l'intérieur, Savari se porta aussitôt, aidé d'une partie des siens, vers le château qu'il trouva tout dégarni, et dont il s'empara. S'étant ainsi rendu maître de la ville et du château de Niort, il s'avança promptement, avec une partie de ses forces, vers le bois où étaient ceux qui coupaient les *mais*, et les fit tous prisonniers, parce que ceux-là ne s'attendaient à rien ; mais il ne les mit pas en *prison dure*, et il se contenta de prendre leur parole de servir la cause de l'Angleterre, en leur faisant donner des



gages pour cette promesse. Bientôt Savari de Mauléon fut assiégé dans Niort par tous les membres de la noblesse du Poitou, demeurée attachée à la cause de la France, parmi lesquels figuraient Hugues de Lusignan, comte de la Marche, et même Guillaume de Mauléon, oncle de Savari. Ces seigneurs demeurèrent long-temps devant la place et ils ne purent rien faire que *moult bièles chevaleries*. Philippe-Auguste avait aussi dirigé une armée sur Niort, mais il crut plus utile de la conduire vers Chinon, et les seigneurs poitevins se portèrent de ce côté-là. En récompense du dévonement de Savari de Mauléon, Jean-sans-Terre lui accorda, en 1206, 200 marcs d'argent de gratification en le chargeant de jurer avec Thibault de Blairon une trève faite avec Philippe-Auguste. Plus tard, il fut établi conservateur de cette trève pour le roi d'Angleterre, tandis que Guillaume de Mauléon occupait la même position pour le roi de France. C'est alors que Bertrand de Born, dans ses vers satiriques adressés à Savari de Mauléon, reprochait à Jean-sans-Terre de préférer à la gloire les joûtes et les chasses, les lévriers et les faucons ; de traîner une vie sans honneur, de se laisser dépouiller de son vivant et de perdre le Poitou, faute de le secourir. « Savari, disait encore le troubadour, on peut dire qu'un roi sans cœur ne fera guère de conquêtes. A un cœur lâche et mou, jamais nul homme de résolution ne pourra s'attacher. » En 1208, le maréchal Henri Clément et Guillaume des Roches, maréchal d'Anjou, attaquèrent à l'improviste le vicomte de Thouars et Savari de Mauléon qui, par l'ordre du roi d'Angleterre, étaient entrés sur les terres du roi de France et y avaient fait un riche butin. Le vicomte et Savari, malgré la bravoure qu'ils déployèrent, furent battus, et le maréchal et le sénéchal prirent 30 à 40 chevaliers du parti anglais, qu'ils envoyèrent au roi de France, à Paris. Mais voilà qu'en 1211, le roi Jean-sans-Terre est excommunié par le pape pour avoir chassé un légat d'Angleterre. Alors voulant résister au saint-siége, sur le continent comme dans son île, le monarque envoie Savari de Mauléon avec des forces considérables au secours des Albigeois, accusés d'hérésie et contre qui une croisade était prêchée. Ces forces consistaient en Anglais, en Aquitains du nord et en Gascons. Le guerrier-troubadour en imposa tellement aux croisés, par sa vaillance, qu'ils concurent contre lui une horreur indicible, formulée par les injures que l'on trouve dans la chronique des religieux de Vaux-Cernay. Au contraire un autre auteur qualifie Savari d'homme sage et prudent. Toujours est-il qu'il assiégea Carcassonne et qu'il aida ensuite Raimond, comte de Toulouse, à reprendre plusieurs villes de ses états. Puis il retourna en Poitou, par le motif que continuer cette guerre était se faire reconnaître entaché d'hérésie, et que le prince pour qui il combattait ne songeait pas à subvenir aux besoins et à la solde de ceux qui combattaient pour lui. Cette circonstance amena de la froideur entre Jean-sans-Terre et Savari de Mauléon. Alors celui-ci écouta les offres séduisantes que lui faisait le roi de France, qui lui proposait de lui céder La Rochelle, Renon et Cognac. Ces conditions furent acceptées et Mauléon fut, cette fois, chargé du commandement d'une flotte, ce qui étonnera

d'autant moins, qu'il avait précédemment fait plus d'un armement dans ses seigneuries maritimes du Poitou. Ce fut aussi un grand nombre de vaisseaux poitevins qu'il fut chargé de rassembler, avec des compagnies de routiers, dans le port de Boulogne, lieu de réunion de la flotte, qui s'éleva à 1,700 navires. « L'Océan, dit Guillaume-le-Breton, paraissait trop étroit pour contenir tant de navires, le vent du midi semblait manquer de souffle pour agir à la fois sur tant de voiles, un œil humain ne pouvait embrasser toutes ensemble les embarcations qui mettaient à la fois à la mer. » La flotte stationna d'abord à Calais et ensuite à Gravelines. Cependant, un nombre considérable de navires étaient demeurés en arrière, et ils arrivèrent au port de Dam où ils mouillèrent. Là, était un grand marché de tous les objets rares du commerce de cette époque. Or, Savari avait promis, en prenant possession de cette ville, que les propriétés seraient respectées : mais son lieutenant Cadot et les siens, au mépris d'un traité conclu, enleva aux habitants de Dam toutes leurs marchandises pour enrichir son pays. Cette déloyauté fut bientôt punie. En effet, les nombreux vaisseaux mis sous les ordres de Mauléon se trouvaient dans une rade accessible, lorsque tout à coup les embarcations de la côte de la Belgique qui s'étaient réunies fondent sur la forêt de navires français, la mettent en désordre et s'emparent de trois d'entre eux. Du reste, Savari de Mauléon échappa à ces désastres et se réfugia en Poitou. Jean-sans-Terre essaya de le ramener à son parti, en lui envoyant deux de ses familiers, et il ne put y réussir. Mais quand le roi d'Angleterre eut débarqué à La Rochelle et qu'il se fut mis en devoir de commencer la campagne de 1214, il y eut accord entre ce souverain et Savari. Celui-ci obtint le titre de sénéchal de Gascogne et le droit de battre monnaie, droit dont il usa, puisqu'on trouve des monnaies de lui. La bataille de Bouvines et l'échec de la Roche-aux-Moines ayant obligé Jean-sans-Terre à quitter le continent et à s'embarquer pour l'Angleterre, Savari de Mauléon le suivit au delà du détroit. Alors les Poitevins, les Angevins et les Gascons prirent une grande influence à la cour d'Angleterre et supplantèrent les Anglo-Normands. Puis vint la lutte des barons anglais contre l'autorité royale, et la guerre qui s'ensuivit, dans laquelle Savari de Mauléon eut le commandement des Poitevins et des Normands. Quand le renvoi des étrangers qui se trouvaient en Angleterre eut été arrêté par la grande charte, convenue entre les barons et le roi, ce dernier finit par se retirer avec Savari dans l'île de Wight, demandant au pape d'être relevé de sa promesse et avisant aux moyens de n'en tenir compte. La guerre recommença donc, et ce fut notre Poitevin qui en 1215 prit le commandement de la moitié de l'armée royale et se mit à agir contre l'armée des barons, renforcé qu'il fut par un parti de Poitevins et de Gascons que lui amenèrent les seigneurs de Belleville. Ce fut à cette époque que Savari de Mauléon parvint à s'emparer, après un long siége, du château de La Rochelle. Jean-sans-Terre, qui se trouvait là, avait fait pendre déjà quelques-uns des prisonniers, et se disposait à faire subir le même sort à

tous les autres. Alors son général courut vers lui pour faire cesser de barbares exécutions. « Sire, lui dit-il, la guerre est loin d'être finie et le sort des armes est incertain; si vous souillez vos victoires par des cruautés, vos ennemis, quand ils seront vainqueurs à leur tour, agiront de la même manière. Qui consentira à vous servir, s'il a la crainte, lorsqu'il sera pris les armes à la main, en combattant pour votre cause, de mourir d'un supplice ignominieux? » Ces paroles produisirent leur effet, et le sang des prisonniers cessa de couler. Cependant la guerre entre Jean-sans-Terre et ses barons se compliqua. Ceux-ci, outrés de la conduite de leur roi, offrirent la couronne à Louis, fils aîné du roi de France, qu'ils considérèrent comme ayant des droits à régner sur eux, à cause de sa qualité de fils de Blanche de Castille, descendante de la maison de Plantagenet, et cette offre fut acceptée par le prince français. Alors Jean-sans-Terre agit par voie de confiscation contre les seigneurs qui s'étaient déclarés contre lui, et il donna notamment à Savari de Mauléon les biens paternels et maternels de Geoffroi de Maudeville, comte d'Essex, et les terres de Rogier Bighot. Cependant Louis-le-Lion, malgré l'opposition du pape Innocent III, s'était rendu à Londres où il avait été déclaré roi, et il marcha contre le château de Corf où était la reine Isabelle d'Angoulême, femme de Jean-sans-Terre, et Henri leur fils. Mais Jean-sans-Terre, qui était à Winchester, arriva à Corf avec Savari de Mauléon, délivra la reine et le prince Henri et les amena à Winchester, qu'il fut bientôt obligé d'évacuer. En effet, le prince Louis vint faire le siége de cette place, renforcé qu'il fut de tous les chevaliers et soldats de la Flandre et des pays maritimes de l'autre côté du détroit. Il n'y eut que les Poitevins, qui, sous l'influence de Savari de Mauléon, restèrent fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée. Dans une telle position, ceux-ci furent obligés de rendre la place au prince français, pour se retirer sur un autre point. Alors Savari et les siens se seraient, le lendemain de la Saint-Michel 1216, emparés du monastère de Croytand, qu'ils auraient livré au pillage, à la dévastation, et ensuite ils auraient surpris le château du Plessis. Mais arriva, le 18 octobre 1216, à Newark, la mort de Jean-sans-Terre, et cet événement, qui, au premier aspect, semblait favorable à Louis-le-Lion, tourna contre lui. En effet, tous les Anglais partisans du roi décédé, et même ceux qui lui avaient fait la guerre, se déclarèrent pour Henri III, fils de ce monarque. Savari de Mauléon, dès la maladie du prince, était retourné en Poitou avec une partie des siens. Il sembla, pendant quelques années, ne plus songer aux intérêts temporels, et il résolut d'aller vers les saints lieux. En attendant, il combla de faveurs plusieurs établissements religieux, et réunit des fonds afin de partir pour la croisade. Cette nouvelle position lui fit obtenir du pape Honorius III, qui lui donna à cette occasion le titre de croisé, la ratification du droit de battre monnaie dans ses terres. Savari, en compagnie de beaucoup de seigneurs poitevins, de l'évêque d'Angers et d'autres ecclésiastiques de l'Ouest, s'embarqua pour l'Orient, et arriva au camp devant Damiette, en 1218, après la retraite des guerriers de

Hollande et de Frise, retraite qui avait considérablement affaibli l'armée chrétienne. Savari de Mauléon déploya un grand courage au siège de Damiette, concourut puissamment à la prise de cette ville, en 1219, et fut considéré, dans cette circonstance, comme le libérateur des chrétiens. Néanmoins, ayant, de concert avec les autres seigneurs croisés, demandé inutilement des secours en hommes et en argent au pape Honorius III, il se dirigea sur la Syrie, et revint en Europe. Le roi Henri III d'Angleterre lui confia les importantes fonctions de sénéchal du Poitou; et lorsque Louis VIII de France, qui, ayant succédé à son père Philippe-Auguste, vint pour soumettre le Poitou à sa domination, Savari de Mauléon, qui y commandait en chef, se renferma dans Niort, où il fut assiégé le 3 juillet 1223. Il défendit bien cette place, mais il fut enfin obligé de capituler, en demeurant libre avec les siens, sous la promesse de ne pas combattre contre le roi de France jusqu'à la Toussaint, excepté à La Rochelle, boulevard du parti anglais dans la contrée. Ce fut là, en effet, que notre guerrier se retira. Bientôt Louis VIII, après avoir emporté Saint-Jean-d'Angély, vint assiéger cette place mal approvisionnée et fortement attaquée. Savari espérait des secours qui ne lui arrivèrent pas, et alors, voyant les Rochellais décidés à se soumettre, il parlementa, et obtint de se retirer librement au-delà du détroit. Dans cette campagne, la conduite du seigneur poitevin avait été franche et loyale, et pourtant, sur le navire anglais qui le portait, on le représenta comme l'auteur de tous les désastres que venait de subir son parti; on se livra sur sa personne à des attaques violentes, et on manifesta même l'intention de l'arrêter. Alors Savari parvint à éviter le piége qui lui était tendu: il usa de ruse, et, ayant débarqué sur le sol français, il se rendit aussitôt à la cour de Louis VIII, qui l'accueillit favorablement et lui rendit ses nombreuses possessions. Redevenu ainsi Français, il assista à Paris, le 28 janvier 1226, à une assemblée des notables où l'on arrêta les mesures à prendre contre les Albigeois. Quoiqu'il eût autrefois fait la guerre pour eux, il se décida à les aller combattre avec Louis VIII en personne, qui mourut dans cette expédition. Mauléon revint bientôt en Poitou, et fut chargé de la garde des côtes de cette province et des provinces voisines, ce qui constitua pour lui une sorte d'amirauté. Mais la mort de Louis VIII ayant fait tomber la tutelle de son fils, Louis IX, entre les mains de la mère du jeune prince, Blanche de Castille, une ligue des seigneurs poitevins se forma contre la régente, ligue dans laquelle entra Savari de Mauléon, qu'on accusait alors de brigandages multipliés et de piraterie sur les terres du roi de France en Aunis et en Poitou. Dans la réalité, il fut, en 1226 et 1227, attaché à la cause de l'Angleterre et à la confédération des grands ligués contre l'autorité royale. Ceux-ci n'ayant pu s'entendre à la conférence de Tours, du 20 février 1227, plusieurs d'entre eux traitèrent avec la régente, et arriva le tour de Savari, qui obtint la restitution de ses revenus et du mobilier qui lui avait été enlevé. Néanmoins en 1230 on voit encore Mauléon continuer ses pirateries à l'encontre du parti français, et notamment des habitants de La Rochelle, en faisant ses armements dans un port peu éloigné de là. En

même temps, il usait de grandes générosités envers les établissements religieux. Demeuré, en dernier lieu, attaché à la cause de l'Angleterre, il passa dans cette île, où il demeura les dernières années de sa vie: il y mourut en 1234, laissant la garde de *Ro* ou Raoul, son fils, entre les mains du roi, avec des réserves pour le donaire et les droits de viduité d'Amabilis du Bois. Quelques mois avant, en 1232, et en vertu des ordres du pape, l'archevêque de Bordeaux avait légitimé ce fils, et le roi d'Angleterre lui avait aussi accordé des lettres de légitimation le 10 mai 1232, ce qui porterait à croire qu'Amabilis du Bois aurait été la concubine plutôt que la femme légitime de notre guerrier poitevin. Toujours est-il que l'état de Raoul fut contesté plus tard; mais, étant mort sans enfants, les biens si importants de la maison de Mauléon passèrent dans la maison de Thouars, par suite du mariage de Gui, vicomte de Thouars, avec Alice de Mauléon, sœur aînée de Savari. La renommée de celui-ci était si grande, que c'était beaucoup, dans l'opinion publique, de lui tenir par les liens du sang. Aussi son autre sœur, Eustachie, dans son testament, ne manque pas d'indiquer qu'elle est la sœur de ce personnage. Si, à présent, nous apprécions celui-ci, nous trouvons en lui un des troubadours les plus marquants par ses poésies, bien que quelques écrivains, sous ce rapport, l'aient jugé sévèrement, et comme l'a dit l'auteur de sa vie manuscrite, en examinant les productions du *maître des braves et du chef de toute courtoisie*, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un véritable talent poétique. Né et ayant habité longtemps dans des pays où la langue d'*oil* était l'idiome parlé, fixé longues années à la cour d'Angleterre, où on se servait de cet idiome, Savari doit aussi avoir écrit dans cette langue. Actuellement, venons à l'appréciation du personnage dont on vient de dérouler la vie entière et si peu connue jusqu'ici. Elle fut pleine d'action et de gloire, cette existence d'un homme de la terre du Poitou au XIII[e] siècle. Sans doute, tout n'est pas à louer dans ce qu'on a fait connaître, et ces changements successifs de parti ne sont pas, dans cette série de faits, ce qui doit paraître le moins extraordinaire. Cependant, qu'on songe à ces deux qualités, qui alors semblaient se contredire, qui étaient souvent même en opposition formelle, le titre de Français et celui d'Aquitain du nord ou de Poitevin. D'après l'un, on se rattachait directement à la France et aux rois de la descendance des comtes de Paris, et par l'autre on tenait comme légitimes souverains, sauf l'hommage de ceux-ci à la couronne de France, les descendants d'Aliénor d'Aquitaine, à savoir les Plantagenets..... Sans doute Mauléon fut un véritable pirate, dévastant et spoliant les pays contre lesquels il combattait; mais il n'y avait, dans cette conduite, rien de contraire aux règles ordinaires des guerres du moyen-âge, bien autrement dévastatrices que les guerres ordinaires de nos jours. En résumé, on trouve dans Savari de Mauléon le poète, l'homme d'État, l'homme de guerre sur terre et sur mer: or, quelle capacité, quel génie même suppose une telle réunion de qualités diverses. Aussi le personnage dont nous venons d'esquisser la vie, et qui influa tellement, en France et en Angleterre, sur l'équilibre social et politique de l'époque où il vécut,

doit-il être considéré à juste titre, malgré ses variations si multipliées, comme une des gloires de son siècle.
F—T—E.

SAVARY (JACQUES), né à Caen en 1607, cultiva la poésie latine avec succès. Encouragé par le célèbre Huet, son compatriote, il composa et publia plusieurs poëmes sur la chasse du lièvre, du renard et de la fouine; du cerf, du chevreuil, du sanglier et du loup; et un autre sur les règles du manége. En voici les titres: I. *Album Dianæ leporicidæ, sive venationis leporinæ leges*, Caen, 1655, in-12. II. *Venatio vulpina et melina*, Caen, 1658, in-12. III. *Venationis cervinæ, capreolinæ, aprugnæ et lupinæ leges*, Caen, 1659, in-4°. IV. *Album Hipponæ, sive Hippodromi leges*, Caen, 1662, in-4°. L'auteur a eu soin de traduire en marge les termes de vénerie et d'équitation que les lecteurs comprendraient difficilement en latin. Ces poëmes, où il y a de l'invention et qui ne manquent pas d'agrément, sont très-rares et recherchés des amateurs de poésie didactique. On a encore de Savary une traduction en vers latins de l'*Odyssée* d'Homère; les *Triomphes de Louis XIV, depuis son avénement à la couronne*, et un volume de *poésies mêlées*. Ce littérateur mourut le 27 mars 1670. — SAVARY (*Jacques*), médecin de la marine à Brest, est auteur de plusieurs *Mémoires* qu'on trouve dans la *Collection académique*, et d'une *lettre* sur le Grand Vocabulaire français, insérée dans le *Journal des savants* de janvier 1768. Il a traduit de l'anglais: I. *Traité du scorbut* de Lind, Paris, 1756, 2 vol. in-12. II. *Essai sur l'hydropisie et ses différentes espèces*, par Mouro le fils, avec des notes et des observations, Paris, 1760, in-12. Savary mourut en 1768.
P—RT

SAVARY (DANIEL), contre-amiral français, était né à Salles, près La Rochelle, d'une bonne famille de la province d'Aunis, le 1er février 1743. Resté orphelin à l'âge de quatre ans, il fut élevé par un de ses oncles. Une vocation irrésistible l'entraînant vers la carrière maritime, il alla s'embarquer à Rochefort, à peine ses premières études terminées, comme pilotin à bord d'un navire de commerce, qui partait pour Saint-Domingue. A son retour, la France était en guerre avec l'Angleterre, et il demanda de servir dans la marine royale, en qualité de volontaire; ce qui lui fut accordé. Après la paix de 1763, il rentra dans la marine marchande, et durant cinq ans il navigua pour le compte de la Compagnie des Indes, comme lieutenant et second capitaine. Plusieurs voyages de long cours en Amérique, aux Indes et en Chine lui firent acquérir une connaissance pratique et étendue de la navigation. En 1780, alors que la guerre de Louis XVI contre les Anglais était dans toute sa vigueur, il fut admis, avec le grade d'enseigne auxiliaire, sur les navires du roi, malgré les obstacles qui existaient à cette époque pour tous ceux qui n'étaient pas nobles; mais il y avait cette bonne coutume, qu'en temps de guerre on prenait dans le commerce les marins les plus habiles, qui connaissaient par expérience les lointains parages; c'était ce qu'on appelait les *officiers bleus;* aux gentilshommes seuls était réservé le titre d'*officier rouge*. Cette distinction amena même des rivalités dont l'ennemi profita plus d'une fois. Embarqué sur l'*Ajax*, Savary servit dans l'Inde sous le bailli de Suffren,

et prit part à tous les combats que les escadres françaises eurent à soutenir contre l'amiral Hughes. Grièvement blessé devant Sadras en 1782, cela ne l'empêcha pas, peu de temps après, de solliciter la faveur de faire partie des détachements envoyés à terre, au siége de Trinquemale. Chargé du commandement d'une batterie, il fit capituler le fort d'Ostembourg et assista ensuite au combat de Goudelour (20 juin 1783), sur le *Saint-Michel*. Rentré à Rochefort en 1784, il ne put s'habituer au repos que lui laissait la paix, et il accepta les offres d'un armateur de La Rochelle qui lui proposait le commandement d'un navire destiné pour les Indes. Au retour de ce voyage, Suffren, qui n'avait pas oublié ses bons services, le fit nommer lieutenant de vaisseau (1er mai 1786). Il alla ensuite faire dans les mers de l'Inde un voyage après lequel il obtint la croix de Saint-Louis (1788). La révolution lui donna bientôt un avancement plus rapide encore. En 1791, il était lieutenant en pied sur la *Néréide*, à Rochefort, lorsque cette frégate reçut mission de transporter des troupes à Saint-Domingue. Assaillie sous les Açores par une terrible tempête, elle était perdue, et déjà l'équipage entier avait abandonné les travaux, pour implorer le secours du ciel; Savary parvient à ranimer les esprits, et, dirigeant le sauvetage avec une activité indicible, il a le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès. Cette belle action lui valut le commandement d'une autre frégate, la *Capricieuse*, destinée à la même mission. Il l'accomplit sans accident et fut chargé du commandement de la station de Saint-Louis, puis ramena en France le malheureux Blanchelande, qu'il fut forcé de remettre dans les mains des autorités de Rochefort. En janvier 1793, nommé capitaine de vaisseau, il fut envoyé dans la rivière de Nantes, afin d'y prendre sous son escorte un convoi destiné pour les Antilles. Alors éclataient les premiers troubles de la Vendée; il les réprima de son propre mouvement, sur le littoral du fleuve et spécialement à Saint-Nazaire, Paimbœuf et Nantes. Le ministre de la marine, Monge, l'en félicita et lui donna l'ordre de rester à l'embouchure de la Loire avec sa frégate. Il s'établit à terre avec son état-major et une partie de son équipage, pour faire une guerre acharnée aux insurgés. La Convention, instruite de son zèle, décréta « *que le citoyen Savary avait bien mérité de la patrie.* » En septembre 1793, il fut nommé au commandement du vaisseau *Lepelletier*, et pendant cinq mois il commanda la division navale en rade de l'île d'Aix. On sait la malheureuse organisation de la marine française durant la république: chaque vaisseau était devenu un club où les matelots dominaient en maîtres absolus, n'exécutant plus les ordres des officiers, les chassant même selon leur bon plaisir. On pourrait dire que ce fut une des principales causes des désastres de notre marine à cette époque. Jamais pareille insubordination ne se vit sous le commandement de Savary; il sut toujours maintenir les équipages dans une sévère discipline. Plus d'une fois, il parut sur le pont, l'épée à la main, pour faire rentrer dans le devoir les matelots mutinés. Une semblable fermeté, dans les circonstances où l'on se trouvait, devait être mal interprétée; aussi le dénonça-t-on à la

société populaire de Rochefort, *comme ennemi de l'égalité.* Sommé de comparaître devant elle, il donna lecture, pour toute défense, du réglement de bord, et plusieurs témoins ayant déposé en sa faveur, les membres de cette singulière juridiction le renvoyèrent en le notant ainsi: *Bon patriote, talents distingués.* Toutefois le ministre, dans son intérêt, crut devoir le faire changer de résidence; il partit pour Toulon où il prit le commandement de la *Victoire* qui fit partie, en 1795, de l'escadre de l'amiral Martin, dans la Méditerranée. Il montait ce vaisseau dans le fameux combat du *Ça ira.* Entouré de trois vaisseaux anglais, il sut, par une habile manœuvre, résister à leurs attaques, et, plus heureux que le *Censeur* et le *Ça ira*, échapper à une destruction inévitable. Il tira, dans l'espace de six heures, 2,060 coups de canon. Nommé chef de division en mars 1796, il commanda en 1798 l'expédition navale, composée de trois frégates et une corvette, chargée de conduire en Irlande le corps du général Humbert. Parti de Rochefort sur la *Concorde*, le 6 août, il passa à travers les croisières anglaises et débarqua, quinze jours après, les troupes saines et sauves à Killala. Bientôt de retour à Rochefort, on le chargea de mener encore en Irlande un nouveau corps pour renforcer le premier; et il parvint une seconde fois à toucher les côtes de ce pays, sans avoir couru aucun danger; mais, en apprenant la capitulation du général Humbert et la capture de Bompart par les Anglais, il crut prudent de se retirer sans débarquer les troupes. A la sortie du golfe de Higo, il trouve à sa face l'escadre du commodore Warren qui lui barre le passage; celui-ci le croit déjà en son pouvoir comme Bompart; mais Savary l'attaque à l'improviste, démâte un de ses vaisseaux, coupe sa ligne, répétant ainsi un des glorieux faits d'armes de Jean Bart, et au milieu de la confusion que jette parmi l'ennemi une manœuvre aussi inattendue, il se soustrait à une perte certaine. Les Anglais le poursuivirent sans pouvoir l'atteindre, et il rentra triomphalement à Rochefort avec sa petite escadrille. Depuis cette époque jusqu'à la paix d'Amiens, on lui confia divers commandements, entre autres celui de 6 vaisseaux stationnés en rade de l'île d'Aix. A la fin de 1801, il eut sous ses ordres une division de l'escadre de Latouche-Tréville, qui s'armait à Rochefort, pour agir de concert avec celles de Brest, sous Villaret-Joyeuse, et de Toulon, sous Gantheaume, toutes trois destinées à l'expédition de Saint-Domingue dans laquelle il monta le *Héros.* Ce fut lui qui amena en France Toussaint-Louverture, enlevé de vive force par le général Leclerc au milieu d'un banquet. Le premier consul le nomma alors contre-amiral, en récompense du zèle qu'il avait montré dans cette fatale expédition, puis il l'envoya au camp de Boulogne commander l'une des trois grandes divisions de la flottille. Lorsque l'empereur abandonna définitivement sa malencontreuse idée d'un débarquement en Angleterre, Savary, déjà souffrant, obtint un congé; une maladie mortelle s'empara de lui, et il expira à Mauzé (Deux-Sèvres), le 21 novembre 1808, laissant la renommée d'un homme de mer distingué. Sans avoir la capacité de conduire une armée navale, il excellait dans le commandement d'un vaisseau et d'une petite division. Sa manœuvre était prompte,

hardie, téméraire même, et jamais, chose assez rare alors, dans la marine surtout, il ne subit d'échec et ne plia sous l'ennemi, échappant toujours, avec une dextérité merveilleuse, aux périls les plus imminents. Il était commandant de la Légion-d'Honneur depuis la création de cet ordre. Ses trois fils occupent un rang distingué dans la marine, l'armée et la magistrature. C—H—N.

SAVARY (Louis-Jacques) était avocat à Évreux, lorsqu'il fut élu député de l'Eure à la Convention nationale; il y vota pour la détention de Louis XVI jusqu'à la paix, et pour la sanction par le peuple, sauf les mesures à prendre en cas d'invasion du territoire français. Il vota aussi en faveur du sursis à l'exécution. Très-opposé aux violences de la Montagne, il signa contre la tyrannie de ce parti la protestation du 6 juin 1793, ce qui le fit décréter d'accusation, puis mettre hors la loi. Le 9 thermidor ne pouvait manquer de lui être favorable, lui qui s'était toujours montré modéré, même sous la Terreur; le décret qui le frappait fut révoqué, et en juillet 1795 il devint secrétaire de l'assemblée. Il prit ensuite part à la discussion de l'acte constitutionnel, et présenta un rapport sur les abus qu'entraînait le discrédit du papier-monnaie. En avril suivant, il fut envoyé dans la Belgique avec Lefebvre. Ayant passé au conseil des Cinq-Cents à la fin de la session, il donna sa démission le 4 novembre 1796, puis devint commissaire près l'administration de son département. En mars 1799, il fut réélu député aux Cinq-Cents, où il se montra opposé à la crise du 30 prairial, et au mois de décembre il fit partie du corps législatif. Après le 18 brumaire il avait adressé une lettre à ses commettants, dans laquelle il disait : « La constitution de l'an III, violée en fructidor an V, en floréal an VI, en prairial an VII, n'était plus qu'un faible roseau qui pliait dans tous les sens et à tous les vents; des mains pures, guidées par l'expérience qui nous manquait en l'an III, vont reconstruire cet édifice usé dès sa naissance. » En janvier 1800 il développa ces mêmes principes, prétendant encore que la révolution du 18 brumaire avait été nécessitée par les nombreux défauts de l'ancienne constitution. Il resta membre du corps législatif après son premier renouvellement en mars 1802. Au mois d'août 1804, il fut élu candidat au sénat conservateur par le collége électoral de son département, et nommé presque en même temps chancelier de la 14e cohorte de la Légion-d'Honneur, place qu'il conserva jusqu'à la fin de 1815. La loi sur les régicides ne l'atteignant pas, puisqu'il n'avait point voté la mort de Louis XVI, il put rester dans sa patrie; seulement, on ne le vit plus exercer aucune fonction publique, et il mourut à Évreux dans un âge avancé. M—D j.

SAVARY (Jean-Julien-Marie), frère du savant voyageur et orientaliste (*voy.* Savary, XL, 509) (1), naquit à Vitré le 18 novembre 1753, et mourut à Paris, âgé de 86 ans, le 27 décembre 1839. Après avoir fait ses études à Rennes, il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1780. C'était à l'époque où son frère parcourait les îles de la Grèce et allait visiter l'Égypte. Savary, qui habitait l'Anjou, fut élu président du tri-

(1) C'est à tort qu'il est désigné dans cet article par le prénom de *Nicolas*; ses prénoms étaient *Claude-Étienne*.

bunal de district de Chollet à la fin de 1790, et conserva cette fonction jusqu'au mois de mars 1793, date du soulèvement de cette partie des départements de l'Ouest. Membre du conseil-général du département de Maine-et-Loire et réfugié à Saumur avec plusieurs des fonctionnaires publics échappés au massacre, il fut nommé l'un des commissaires civils chargés d'organiser les moyens les plus efficaces de résister à l'insurrection chaque jour devenue plus redoutable. Cette mission fit honneur à Savary; il rendit beaucoup de services, parce que, à une grande connaissance du pays et du genre tout particulier des populations, il joignait l'humanité et une grande fermeté de caractère. Aussi le général Canclaux, qui ne tarda pas à l'apprécier, s'empressa-t-il de l'appeler à son état-major et de l'attacher au général Kléber: ils se réunirent à plusieurs autres généraux de la même armée pour faire nommer Savary adjudant-général chef de brigade, le 5 novembre 1793. Comme récompense du bien qu'il avait fait ou auquel il avait contribué, le département de Maine-et-Loire le députa, en octobre 1795, au conseil des Cinq-Cents. Sa carrière législative présente de nombreux travaux dont la simple nomenclature occupe dans les Tables du *Moniteur* l'équivalent de plus de deux pages in-8°. Tantôt comme rapporteur, tantôt comme simple orateur, Savary ne cessa de s'occuper des moyens les plus propres à mettre un terme aux troubles qui déchiraient encore les départements de l'Ouest. Il fit accorder des secours aux nombreux réfugiés que la guerre civile avait chassés de leurs foyers; il combattit la peine de mort appliquée à la simple désertion; il proposa l'agrandissement du Jardin-des-Plantes, et réclama de promptes mesures pour prévenir l'affaissement menaçant du Panthéon; il sollicita en faveur des commissions militaires la faculté de diminuer et de commuer, dans le cas de circonstances atténuantes, les peines qu'elles étaient chargées d'appliquer; il provoqua un rapport sur la police des cultes. Les impôts indirects, la contribution sur le sel, les secours à accorder aux veuves et aux enfants des militaires morts en défendant la patrie, terminèrent, en l'an VII, sa mission de membre du conseil des Cinq-Cents, où il avait été nommé secrétaire et ensuite président. Cette même année (le 20 mai 1799), Savary passa au conseil des Anciens, et en fut secrétaire: il y signala sa carrière législative, toujours active et honorable, en faisant approuver la création de légions dans les départements de l'Ouest, afin d'y rétablir l'ordre et d'y faire cesser le brigandage et les massacres. Opposé au coup d'État, dès long-temps prémédité, de ce 18 brumaire (9 novembre 1799) qui mit la France, et bientôt après le continent presque entier à la discrétion du général Bonaparte, Savary réclama avec raison contre l'omission très-volontaire qui avait été faite de son nom, comme de plusieurs autres, dans la convocation des députés à Saint-Cloud. Porté d'abord sur une liste de déportation par les auteurs du 18 brumaire, il ne tarda pas à être rayé de cette odieuse table de proscription. Bientôt après, exclu par un autre coup d'État, il ne reparut plus dans nos assemblées politiques: il fut nommé sous-inspecteur aux revues le 22 décembre 1799, et en cette qualité fit les campagnes d'Allemagne. Au mois

d'avril 1812, Savary devint inspecteur aux revues, et conserva cette place jusqu'à la fin de 1815, époque à laquelle il obtint sa retraite. Il fournit à Garat plusieurs documents précieux pour l'Éloge de Kléber et de Desaix, et publia en 6 vol. in-8° (Paris, Baudouin frères, 1824) une importante collection d'actes et de correspondances, sous le titre de *Guerres des Vendéens et des Chouans contre la République française*, ou Annales des départements de l'Ouest pendant ces guerres, par un officier supérieur des armées de la République, habitant dans la Vendée avant les troubles. Cette collection, où l'on trouve les actes principaux des deux partis, est accompagnée d'observations judicieuses et de notes importantes. L'auteur dit dans sa préface : « J'ai lu tous les écrits qui « ont paru sur la Vendée et la « chouannerie ; je les ai analysés, « comparés entre eux, dans l'espoir « d'y trouver la vérité des faits. J'a« vais pour en juger le triste avan« tage d'avoir été moi-même témoin « et victime des déplorables événe« ments qui ont si long-temps dé« solé les départements de l'Ouest. « J'ai été trompé dans mon attente : « le résultat de mes recherches m'a « présenté, au lieu de la vérité, des « faits altérés ou dénaturés, répétés « par les écrivains qui se sont suc« cédé ; des jugements dictés par une « aveugle prévention, enfin une foule « d'erreurs qui n'échapperont pas à « l'impartialité de l'histoire. » C'est d'après ces observations très-fondées, ainsi que l'auteur de cet article a pu s'en convaincre lui-même sur les lieux, que Savary se décida à donner, au lieu d'une histoire qu'il eût fort bien faite, la collection qui met à portée de l'écrire, et d'après laquelle les hommes impartiaux et judicieux peuvent apprécier et juger la Vendée et la chouannerie, guerre civile épouvantable qui rappellera aux esprits attristés ce qu'avait si bien dit Montaigne : « Monstrueuse guerre ! Les autres agissent en dehors ; cette-ci encore contre soi, se ronge et se défait par son propre venin. Elle est de nature si maligne et si ruineuse, qu'elle se ruine quant et quant le reste, et se déchire et se dépêche de rage. » On peut juger de l'esprit dans lequel Savary avait envisagé son sujet par l'épigraphe qu'il avait empruntée à Tacite : *Domestica mala tristitia operienda !* Calamités domestiques dont, en effet, il faut couvrir l'horreur sous un voile de tristesse ! L'auteur était membre, dès 1805, de l'Académie celtique, devenue Société des antiquaires de France ; il le devint des Académies de Leipzig et d'Erfurt, ainsi que de la Société d'histoire naturelle de Hanau. Outre ses *Guerres des Vendéens et des Chouans*, il est auteur des deux ouvrages suivants : I. *Mon examen de conscience sur le 18 brumaire an* VIII, Paris, 1819, in-8°, brochure adressée au comte Cornet, pair de France, qui avait été l'un des auteurs de cette journée célèbre. L'*Examen* de Savary jette un nouveau jour sur cette affaire, même après l'ouvrage de Bigonnet. II. *Étrennes du bon vieux temps*, recueil édifiant, par le frère Candide, ignorantin, Paris, 1820, in-18. — Le fils unique de Savary (M. Félix Savary), né à Paris le 4 octobre 1797, est membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes. D—B—S.

SAVARY (Anne-Jean-Marie-René), duc de Rovigo, aide-de-camp, ministre de Napoléon, et l'un de ses serviteurs les plus dévoués, fut, à

cause de cela, surnommé son *Séide*, ou le *Tristan* du nouveau Louis XI, ce qui aurait été parfaitement juste si Bonaparte se fût toujours montré aussi cruel, aussi impitoyable que le despote-roi du XVe siècle ; mais comme ce n'est que dans un petit nombre de faits qu'il peut lui être comparé, l'histoire doit au moins reconnaître que, dans ces occasions heureusement rares, le ministre de la police impériale ne fit point défaut à son maître. Savary naquit à Marcq, près de Vouziers, en Champagne, le 26 avril 1774; fils d'un major de la place de Sedan, qui, appartenant à la classe roturière, était devenu, par une exception peu commune, chevalier de Saint-Louis, et ce qu'on appelait alors un officier de fortune. Voué dès l'enfance à la profession des armes, le jeune Savary fit ses études en qualité d'élève du roi au collège de Saint-Louis, à Metz, et il les eut à peine achevées, que la Révolution lui ouvrit une carrière plus large, plus brillante que n'avait été celle de son père. Il entra en 1790 comme cadet, et fut presque aussitôt sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Normandie, cavalerie, qui concourut, sous les ordres de Bouillé, à la répression des premières émeutes révolutionnaires parmi les troupes de la garnison de Nancy, où il déploya du zèle pour la discipline. Dans d'autres occasions, il se montra encore fort opposé aux désordres de la révolution ; mais il n'émigra point, comme firent la plupart des officiers de son régiment. Leur départ ayant favorisé son avancement, il devint capitaine, et fit en cette qualité les premières campagnes de cette guerre qui devait être si longue, si meurtrière, et qui allait le conduire à une si haute fortune! Après avoir été pendant quelques jours officier d'ordonnance à l'état-major de Custine, il vint à Paris lors du procès de ce général. On a dit que ce fut pour se justifier; cependant il n'y figura point ostensiblement, et il est resté sur ce fait quelque chose de mystérieux que nous n'entreprendrons pas d'éclaircir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dès son retour à l'armée, il y fut officier d'ordonnance du nouveau général en chef, Pichegru, puis de Moreau, son successeur, et qu'il se distingua dans plusieurs occasions, notamment au passage du Rhin, à Friedberg, et dans la mémorable retraite de Bavière en 1796, ce qui le fit nommer chef d'escadron. S'étant dès lors lié avec Desaix, qui était adjudant-général, il devint son adjoint, puis son aide-de-camp, et se rendit avec lui à Paris, après le traité de Campo-Formio. Il l'accompagna encore dans ses tournées sur les côtes de l'Océan, où il s'agissait de faire croire à une descente en Angleterre beaucoup plus que de l'exécuter. L'expédition d'Égypte, qui était plus sérieuse, fut entreprise l'année suivante (1798), sous les ordres de Bonaparte, et Desaix, qui s'était intimement lié avec ce général, se montra fort empressé de le suivre. On sait avec quelle fermeté, quelle constance il combattit pendant plus d'un an les Arabes et les Mamelucks dans les déserts de la Syrie et de la haute Égypte. Savary ne le quitta pas dans ces glorieuses expéditions, et tous deux revinrent en France après le traité d'El-Ariach, au commencement de l'année 1800. Ils débarquèrent au port de Toulon, lorsque Bonaparte, devenu premier consul, allait envahir une seconde fois l'Italie, et ils le rejoignirent sur le champ de bataille de Marengo, où Desaix

reçut à l'instant même un commandement, et mourut glorieusement à la tête de sa division. Savary était à ses côtés, et il porta cette triste nouvelle au premier consul, qui le nomma aussitôt son aide-de-camp, et l'attacha pour toujours à sa fortune. On sait qu'une des circonstances les plus remarquables de cette bataille de Marengo est la brillante charge de cavalerie, exécutée si à propos, et d'une manière si décisive, par Kellermann, qui, ne voulant partager avec aucun autre l'honneur d'un tel exploit, a déclaré formellement qu'il en avait tout seul conçu la pensée, et qu'aucun ordre ne lui en avait été donné; mais le duc de Rovigo a repoussé cette prétention, déclarant que lui-même avait porté l'ordre de cette charge à Kellermann de la part du premier consul. Ces assertions contradictoires ont donné lieu à beaucoup de controverses (*voy.* KELLERMANN, LXVIII, 465), et il est assez difficile aujourd'hui de prononcer avec quelque certitude sur cette grave question. Quoi qu'il en soit, le nouvel aide-de-camp jouit dès ce moment de la plus haute faveur auprès du premier consul. Il vint avec lui dans la capitale, et fut un de ses confidents les plus intimes. Chargé des missions les plus secrètes, les plus importantes, il se rendit successivement à Tours pour l'affaire de Clément de Ris, à la falaise de Beville pour celle de Georges et de Pichegru, enfin partout où il y eut à poursuivre, à déjouer des complots politiques. C'est pour ce motif qu'on le fit chef de la gendarmerie d'élite, espèce de cohorte prétorienne ou de corps de janissaires spécialement consacré à la garde, à la sûreté du consul et à l'exécution de ses ordres secrets. Savary dirigea en même temps un bureau de police ou de contre-police militaire, destiné à surveiller, à contrôler toutes les autres. Il eut de nombreux agents qui opérèrent les arrestations, et même, a-t-on dit, quelquefois les exécutions clandestines. Ce fut surtout dans les malheureuses affaires de Pichegru, de Georges Cadoudal, du capitaine Wright et du duc d'Enghien, que se montra le zèle homicide, le dévouement sans bornes du nouveau Tristan. Comme ce dernier fait est un des plus iniques, des moins excusés de cette époque, Savary s'en est défendu avec plus d'insistance, et il a cherché à en rejeter le blâme sur d'autres, principalement sur Hullin et Talleyrand. Ce dernier, selon son usage, n'a point répondu; mais il n'en a pas été de même du président de la commission, qui, dans une réfutation des *Mémoires* du duc de Rovigo, intitulée *Explication offerte aux hommes impartiaux*, a ainsi rapporté les faits : « A peine le « jugement fut-il prononcé, que je « me mis à écrire une lettre dans laquelle, me rendant en cela l'interprète du vœu unanime de la commission, j'écrivais au premier consul pour lui faire part du désir « qu'avait témoigné le prince d'avoir « une entrevue avec lui, et aussi « pour le conjurer de remettre une « peine que la rigueur de la loi ne « nous avait pas permis d'éluder. « C'est à cet instant qu'un homme « qui s'était constamment tenu dans « la salle du conseil, et que je nommerais à l'instant si je ne réfléchissais que, même en me défendant, il ne me convient pas d'accuser..... — Que faites-vous là? « me dit-il, en s'approchant de moi. « — J'écris au premier consul, lui « répondis-je, pour lui exprimer le

« vœu du conseil et celui du condamné. — Votre affaire est finie, me dit-il, en reprenant sa place : maintenant, cela me regarde..... J'avoue que je crus, et plusieurs de mes collègues avec moi, qu'il voulait dire : *Cela me regarde d'avertir le premier consul*. La réponse, entendue en ce sens, nous laissait l'espoir que l'avertissement n'en serait pas moins donné. Je m'entretenais de ce qui venait de se passer, sous le vestibule contigu à la salle des délibérations. Des conversations particulières s'étaient engagées ; j'attendais ma voiture, qui, n'ayant pu entrer dans la cour intérieure, non plus que celles des autres membres, retarda mon départ et le leur. Nous étions nous-mêmes enfermés, sans que personne pût communiquer au dehors, lorsqu'une explosion se fit entendre... bruit terrible qui retentit au fond de nos âmes et les glaça de terreur. Oui, je le jure, au nom de tous mes collègues, cette exécution ne fut point autorisée par nous. Notre jugement portait qu'il en serait envoyé une expédition au ministre de la guerre et au général en chef gouverneur de Paris. L'ordre d'exécution ne pouvait être régulièrement donné que par ce dernier ; les copies n'étaient pas encore expédiées ; elles ne pouvaient pas être terminées avant qu'une partie de la journée ne fût écoulée, et, entré dans Paris, j'aurais été trouver le gouverneur, le premier consul, que sais-je ?... Et tout-à-coup un bruit affreux vient nous révéler que le prince n'existe plus ! Nous ignorons si celui qui a si cruellement précipité cette exécution funeste avait des ordres ; s'il n'en avait point, lui seul est responsable ; s'il en avait, la commission, étrangère à ces ordres, la commission tenue en charte privée, la commission dont le dernier vœu était pour le salut du prince, n'a pu ni en prévenir ni en empêcher l'effet. On ne peut l'en accuser. » Après de telles explications, il ne semble pas que l'on doive conserver le moindre doute sur la part que prit réellement Savary à l'exécution du funeste arrêt ; et si ce ne fut pas lui qui fit creuser la fosse avant le jugement, qui, pour mieux assurer les coups, ordonna qu'une lanterne fût attachée à la poitrine du prince, il est au moins bien sûr que tout cela se fit en sa présence et avec son approbation. Rien ne peut l'absoudre de pareils torts, si ce n'est l'ordre qu'on lui en aurait donné ! Et, en ce cas, que doit-on penser des tardives dénégations de Napoléon, qui a dit à Sainte-Hélène que si l'on n'eût pas, à son insu, précipité l'exécution, il aurait fait grâce ? Du reste, dans ses *Mémoires*, le duc de Rovigo convient de beaucoup de faits ; il se reconnaît pour l'*homme* désigné par Hullin, qui se tint constamment dans la salle du conseil, disant que ce fut pour y remplir les fonctions de son grade et exécuter les ordres qu'il avait reçus ; que s'il se plaça très-près des juges, ce fut pour se chauffer,.... Il dénie toute participation à la mort de Pichegru et à celle du capitaine Wright. Mais ce qui, plus que tout le reste, prouve qu'en cela Savary ne dit pas vrai, c'est que ce fut surtout après ces funestes événements que son maître le combla de toutes sortes de bienfaits. Nommé alors général de brigade, il fut général de division l'année suivante, puis grand-officier de la Lé-

gion-d'Honneur, et en même temps chargé des affaires de police les plus secrètes, enfin de tout ce qui exigeait du zèle et un dévonement absolu. Il accompagna Napoléon dans la plupart de ses voyages, en Belgique, à Aix-la-Chapelle, puis dans la campagne d'Austerlitz, où il fut envoyé deux fois, avant la bataille, à l'empereur Alexandre, dans un but d'exploration beaucoup plus que dans de véritables intentions de paix. Ensuite il reconduisit l'empereur d'Autriche dans son camp après la fameuse conférence au bivouac de Napoléon. Lorsque l'armée russe eut effectué sa retraite, Napoléon le chargea d'aller diriger le siége de Hameln, seule place qui tînt encore pour les alliés en Allemagne, et qui succomba dès qu'elle désespéra d'être secourue. Alors Savary revint en France avec Napoléon, et il s'y livra avec un nouveau zèle à ses fonctions de police, qui devinrent d'autant plus importantes, que Fouché perdait chaque jour de la confiance qu'il avait d'abord inspirée, et qu'en sa qualité de militaire, l'aide-de-camp pouvait remplir beaucoup de missions hors de la sphère de l'oratorien conventionnel. Ainsi, il avait l'avantage très-grand d'accompagner son maître à la guerre, et il le suivit en 1806 dans la campagne de Prusse, à laquelle il prit une part assez brillante. Après les meurtrières affaires de Pultusk et de Golymin, il commanda temporairement le corps d'armée du maréchal Lannes, tombé malade; ce qui affligea vivement Suchet, dont l'ancienneté aurait dû prévaloir. Savary conserva ce commandement pendant le reste de cette mémorable campagne. Après la bataille d'Eylau, il fut chargé de couvrir la position de Varsovie, et obtint sur les Russes un brillant succès, à Ostrolinka, le 16 février 1806, ce qui lui fit accorder le grand-cordon de la *Légion-d'Honneur*, avec une pension de 20,000 fr. Les victoires d'Heilsberg et de Friedland, auxquelles il concourut aussi très-efficacement, lui valurent le titre de duc de Rovigo. On peut dire qu'il en était alors à l'apogée de la faveur, et que la confiance qu'avait en lui Sa Majesté impériale était sans limites. Elle lui en donna une nouvelle preuve en l'envoyant aussitôt après la paix de Tilsitt à Kœnigsberg, pour gouverner la vieille Prusse; puis à St-Pétersbourg, pour suivre l'exécution des conditions secrètes du traité. On sait que l'une des plus importantes de ces conditions était relative à la famille des Bourbons, à qui le czar Alexandre avait rendu l'asile de Mittau, que, dans un accès de démence, Paul Ier lui avait autrefois ôté, et qu'elle n'avait pu retrouver dans les états du roi de Prusse, où la haine de Napoléon l'avait encore poursuivie. Tout ce qu'avait pu faire la cour de Berlin, pour éviter des attentats pareils à ceux d'Ettenheim ou de Varsovie, avait été d'avertir secrètement les princes exilés. Nous ne doutons pas qu'Alexandre, placé par les conventions de Tilsitt, dans une position à peu près semblable, n'ait eu recours au même moyen; et quand l'aide-de-camp de Napoléon vint le sommer de remplir ses promesses, il lui annonça leur départ, exécuté à son insu, dit-il, ce qui était peu vraisemblable, quoi qu'en ait dit Savary dans ses *Mémoires*, publiés vingt ans plus tard en présence des Bourbons, auxquels il s'efforçait alors de faire oublier le passé. Mais la haute société de Saint-Pétersbourg, qui avait

très-bien compris les motifs de son arrivée, et qui n'ignorait rien de ce qui s'était fait à Vincennes, le reçut fort mal partout où il osa se présenter ; l'impératrice elle-même lui demanda malignement si son maître allait quelquefois voir jouer la tragédie de *Mérope!* Obligé de dévorer ces affronts, l'aide-de-camp impérial venait quelquefois raconter ses chagrins à son ami Caulaincourt, récemment arrivé avec le titre d'ambassadeur. « Je sais bien la cause de « tout cela, lui dit-il un jour, mais « je n'en ai point de regret, et si c'é« tait à recommencer, je ne ferais pas « autrement..., même pour toi, mon « cher Caulaincourt. Si l'empereur « m'ordonnait demain de te casser la « tête, je n'hésiterais pas un instant.» Heureusement pour Caulaincourt, Napoléon ne mit pas son aide-de-camp à une telle épreuve ; s'il l'eût fait, nous doutons d'autant moins que Savary ne lui eût donné cette marque de dévouement, que nous voyons dans une brochure du maréchal Grouchy, imprimée en 1829, qu'il avait dit précisément la même chose à ce général, dans le palais du prince de la Paix, à Madrid, en 1808 (1) ; et, d'ailleurs, nous tenons l'anecdote de Saint-Pétersbourg d'un témoin auriculaire, d'un convive de l'ambassade, dont nous ne pouvons pas soupçonner la véracité. On conçoit que de pareils propos, incessamment répétés, devaient bientôt venir aux oreilles de l'empereur, et qu'ils ajoutaient encore à la faveur de l'aide-de-camp. Lorsqu'il revint à Paris, après six mois de séjour en Russie, le duc de Rovigo reçut de son maître de nouveaux témoignages de satisfaction *auxquels*, dit-il, *il ajouta d'autant plus de prix que ce n'était pas trop son habitude.* Nous ne concevons pas en vérité cette récrimination de la part de Savary, comblé de tant de bienfaits, couvert de tant de titres, grades et dotations; nous le concevons d'autant moins, que la confiance de l'empereur en son aide-de-camp était alors au plus haut degré ; que le zèle de celui-ci semblait augmenter dans la même proportion. Une occasion se présenta bientôt de le déployer d'une manière plus remarquable encore, ce fut l'invasion de l'Espagne, dès long-temps méditée par Napoléon. Jamais il n'avait eu besoin d'un homme plus dévoué, plus disposé à tout faire, à tout oser pour obéir à son maître. Dès qu'il fut averti des évènements d'Aranjuez (2), a dit Savary lui-même dans ses *Mémoires*, il l'envoya chercher, se promena avec lui dans le parc de Saint-Cloud, et lui dit entre autres choses curieuses, parlant de la dynastie espagnole : « Si je ne peux « m'arranger ni avec le père, ni avec « le fils, *je ferai maison nette...*» Ce peu de mots explique assez les instructions que Napoléon donna à son aide-de-camp, en lui ordonnant de partir sur-le-champ pour Madrid, où le grand-duc de Berg, Murat, se trouvait déjà à la tête d'une armée.

(1)..... Et quel dévouement, dit le maréchal Grouchy, en s'adressant au duc de « Rovigo dans sa brochure, que celui dont, « nouveau Séide, vous donniez si bien la « mesure en me disant dans le palais du « prince de la paix à Madrid, que si l'em« pereur voulait se défaire de moi, vous « n'hésiteriez pas un instant à me plonger « un poignard dans le corps, dussiez-vous « m'en frapper par derrière, pour être plus « sûr de remplir ses intentions. . »

(2) C'étaient les évènemens d'Aranjuez qui avaient amené l'abdication de Charles IV, l'avénement de Ferdinand VII, et l'emprisonnement de Godoy.



Savary descendit chez lui, et dès les premières conversations il s'aperçut que le beau-frère de Napoléon songeait aux affaires d'Espagne *un peu pour lui ;* et il ajoute à cette observation maligne que la portée d'esprit du personnage *n'était pas des plus étendues*, que nos premiers malheurs dans ce pays furent dus à sa légèreté, à ses folles espérances, enfin qu'il était fort lié avec le prince de la Paix (Godoy), qu'ils n'avaient pas moins d'ambition l'un que l'autre, etc. Il vit aussi, dès son arrivée, les ducs de l'Infantado, San-Carlos, Escoiquitz et le nouveau roi Ferdinand VII, à qui il fut présenté, et qu'il prit sur lui de qualifier de Majesté, sans y être autorisé, mais par pure courtoisie, et sans doute dans l'intention de lui complaire pour arriver à ses fins. Il prétend dans ses Mémoires, où il donne avec raison beaucoup de place à cet événement, que ce fut de lui-même et en quelque façon spontanément que ce prince eut la pensée de se rendre à Bayonne au devant de Napoléon, lequel il l'assura être disposé à venir le visiter dans sa capitale. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Ferdinand VII partit pour Bayonne dans un moment où il ne pouvait pas y être contraint, et qu'il partit accompagné de ses amis, de ses plus fidèles serviteurs qui ne se défièrent pas plus que lui du piège qui leur était tendu. L'aide-de-camp Savary, qui sans doute en savait davantage, prit place dans une voiture du cortège royal sous prétexte qu'étant venu récemment à franc étrier, il était fatigué. Voici comment un de nos plus judicieux annalistes, l'auteur des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, a rendu compte de ce fatal voyage d'après les documents les plus authentiques. « Dans toutes « les villes où passait le prince, le « peuple alarmé de son départ en« tourait sa voiture pour l'empêcher « d'aller plus loin; tous lui disaient « de ne pas se fier à Napoléon. Ar« rivé à Burgos, Ferdinand sembla « hésiter ; mais le général Savary « fit usage de toute son adresse pour « le décider à poursuivre jusqu'à « Vitoria. Alors, se séparant du mo« narque, il se rendit en toute hâte « à Bayonne, pour conférer avec son « maître sur le sort de son prison« nier qui semblait résolu à ne pas « quitter Vitoria. Savary revint « auprès du roi avec une lettre de « Napoléon qui ne donnait à Ferdi« nand qu'une espérance bien équi« voque d'être reconnu pour roi. « Mais toutes les ruses furent en« core mises en usage par l'aide-de« camp pour faire oublier le ton « brusque et le jargon sentencieux « de son maître par les protesta« tions de l'intérêt le plus sincère. « Je veux qu'on me coupe le cou, « disait-il à Ferdinand, si un quart « d'heure après l'arrivée de votre « majesté à Bayonne, l'empereur ne « vous a pas reconnu roi d'Espagne. » « C'est par de telles assurances, par « tous les dehors de la bonne foi et « de la sincérité, que devait se con« sommer la plus odieuse trame... « Le roi se laissa conduire à Bayonne. « En cas de refus, il devait être « enlevé ; les troupes françaises « étaient prêtes. La veille du départ, « le général Savary, en sortant de « chez Ferdinand, informa par un « signe un aide-de-camp que, ce « prince étant décidé à le suivre, la « violence était inutile. Le peuple de « Vitoria, le voyant monter en voi« ture et se diriger vers la France, « en vint jusqu'à couper les traits de « son attelage, et à menacer Savary

« en présence des troupes françaises; « mais le roi, séduit par les caresses « de ce perfide ministre, fut sourd « aux prières, aux avis de ses fi- « dèles sujets, et il courut à sa « perte. » Il y a plus de trente ans que tous ces détails ont été ainsi publiés, et aucune circonstance n'en a été démentie. Le duc de Rovigo lui-même en a rapporté la plus grande partie dans ses Mémoires; il y a même ajouté, tout en les expliquant à sa manière, quelques faits qui n'en sont que la confirmation. Ainsi, à force de déceptions et de promesses mensongères, le nouveau roi d'Espagne était venu se livrer lui-même aux mains de Napoléon; et, quand fut accompli cet odieux guet-apens, il n'y eut plus qu'à consommer l'usurpation qu'il méditait depuis longtemps. Pour cela on eut besoin du roi Charles IV, qui avait bien réellement abdiqué en faveur de son fils, mais à qui l'on persuada alors qu'il devait reprendre la couronne, afin de la remettre ensuite à Napoléon (*voy.* CHARLES IV, LX, 468, et FERDINAND VII, LXIV, 86). On le fit donc aussi venir à Bayonne ainsi que la reine, et lorsque, à la suite de menaces et de violences inouïes, en présence de Napoléon, il eut repris la couronne pour la remettre à celui-ci, ce fut encore Savary que l'on chargea d'aller signifier à Ferdinand VII que *la maison de Bourbon avait cessé de régner en Espagne, qu'elle y était remplacée par celle de l'empereur, et qu'il devait signer une renonciation tant pour lui que pour les princes de sa famille.* On sait que le jeune roi ne signa point cette renonciation, qu'il déploya dans cette occasion le plus beau caractère, mais qu'il n'en fut pas moins dépossédé et conduit prisonnier à Valençay avec son frère don Carlos, tandis que Savary retournait à Madrid, où Murat était tombé malade, il prit le commandement des troupes et se trouva placé dans une position réellement très importante, mais de beaucoup au-dessus de sa capacité. Devenu le centre et en quelque façon le général en chef de tous les corps français répandus dans la péninsule, environné partout d'insurrections, il n'eut ni assez de force ni assez d'habileté pour les réprimer. « D'ailleurs, dit l'auteur des *Mé-* « *moires tirés des papiers d'un homme* « *d'État*, ni lui ni l'empereur ne « concevaient ce qu'était et ce que « pouvait devenir ou exiger une « guerre contre des peuples généra- « lement insurgés; il perdit totale- « ment la tête et ne jugea pas com- « bien il lui restait de ressources « avec les 84 mille hommes dont il « pouvait encore disposer. » C'est dans ce temps-là que Junot et Dupont, si imprudemment compromis, furent contraints de capituler, que d'autres insurrections éclatèrent sur différents points, et que d'autres échecs semblèrent imminents. Joseph Bonaparte arriva enfin pour prendre possession de la couronne d'Espagne, et au moyen de quelques avantages obtenus par Bessières, il pénétra jusque dans la capitale. Alors dut cesser l'espèce de dictature qu'avait exercée le duc de Rovigo. Il y eut quelques explications peu flatteuses avec le nouveau roi, et il fallut que l'aide-de-camp de Napoléon retournât en France. Le voyage qu'il fit pour gagner la frontière ne fut pas sans péril. Obligé de traverser des pays déjà livrés à l'insurrection, et où l'on n'ignorait aucun de ses torts envers Ferdinand VII et envers l'Espagne tout entière, il n'échappa que

par une fuite très-rapide et à la faveur de plusieurs déguisements. Enfin il arriva à Paris sain et sauf; fut parfaitement accueilli de son souverain, et reprit aussitôt près de lui ses fonctions de surveillance et de secrète police. Sa faveur augmenta d'autant plus à cette époque, que celle de deux grands personnages, Fouché et Talleyrand, parut s'être considérablement affaiblie; il devint l'intime confident, le directeur spécial des opérations les plus secrètes, et surtout de ce qui appartenait à la sûreté personnelle du maître. Napoléon pensait avec raison que sur ce point un dévouement absolu, sans réserve, doit être préféré à tous les avantages de l'esprit et du savoir. A Paris, à l'armée, dans tous ses voyages, le duc de Rovigo ne quittait plus l'empereur, au dedans comme au dehors; toujours prêt à tout, en police comme en diplomatie, jamais il n'avait mieux mérité le nom de *Tristan* ou de *Séide*. Après l'avoir accompagné aux conférences d'Erfurt, il le suivit encore en Espagne à la prise de Madrid, et dans cette courte campagne d'hiver contre l'armée anglaise, où il a raconté avec orgueil que Napoléon fit plusieurs lieues à pied dans la neige, appuyé sur son bras. Il le suivit aussi dans la guerre d'Autriche en 1809, et il a longuement parlé dans ses Mémoires de cette mémorable campagne. Quel que soit son système d'adulation et de louanges exagérées, il lui échappe parfois des aveux précieux pour l'histoire. Aucun historien n'a rapporté avec plus de franchise et de vérité l'incendie d'Ébersberg, la défaite d'Essling, la destruction des remparts de Vienne et beaucoup d'autres faits qu'avec l'autorité de son témoignage on ne peut plus mettre en doute. On trouve aussi dans ces Mémoires quelques détails curieux sur le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, sur le refus qu'il avait éprouvé d'une princesse russe. Le duc de Rovigo fut présent, comme on doit le penser, à toutes les fêtes du mariage autrichien, et il accompagna ensuite le couple impérial dans la Belgique, en Hollande, etc. Sous prétexte d'une fièvre violente qui le saisit à Breda, il revint inopinément à Paris où le fournisseur Ouvrard a dit qu'il fut chargé de l'observer. « En vérité il se fait bien « de l'honneur, dit fièrement à cette « occasion l'aide-de-camp impérial; il « se croit sans doute un personnage « bien important.. M. Ouvrard aurait été le premier individu qui eût « été pour moi l'objet d'une semblable mission. D'ailleurs qu'il se « persuade bien que si la chose avait « été comme il le dit, je ne lui aurais « pas fait d'autre honneur que *de le* « *placer en lieu sûr*, si cela eu avait « valu la peine, comme je l'ai fait la « seule fois qu'on m'ait parlé de « lui... » C'est précisément au moment où le duc de Rovigo prétend avoir été si éloigné de fonctions de police qu'il était tout près d'en devenir le ministre. Ainsi nous touchons à l'époque la plus remarquable de son histoire. Voici comment il a raconté lui-même ce grand événement. « Lorsqu'on lut cette nomination dans le « *Moniteur*, personne ne voulait y « croire. L'empereur aurait nommé « l'ambassadeur de Perse, qui était « alors à Paris, que cela n'aurait pas « fait plus de peur. J'eus un véritable « chagrin de voir la mauvaise disposition avec laquelle on parut accueillir un officier-général au ministère de la police. Dans l'armée « où l'on savait moins ce que c'était

« que cette besogne, on trouva ma « nomination d'autant moins extraordinaire que l'on croyait que « j'y exerçais déjà quelque surveillance... J'inspirais de la frayeur à « tout le monde. Dès que je fus « nommé, chacun fit ses paquets; on « n'entendit parler que d'exils, d'emprisonnements et pis encore; « enfin je crois que la nouvelle d'une « peste sur quelques points de la « côte n'aurait pas plus effrayé que « ma nomination au ministère de la « police. » Après avoir présenté avec autant de vérité l'état de l'opinion publique à son égard, le duc de Rovigo explique avec la même franchise l'embarras où le plaça cette subite élévation... « J'étais dans la « confiance, dit-il, que mon prédécesseur me laisserait quelques documents propres à diriger mes « pas. Il me demanda de rester dans « le même hôtel que moi, sous prétexte de rassembler ses effets et « les papiers qu'il avait à me communiquer. J'eus la simplicité de le « laisser trois semaines dans son « ancien appartement; et le jour « qu'il en sortit, il me rendit pour « tout papier un mémoire contre la « maison de Bourbon, lequel avait « au moins deux ans de date. Il avait « brûlé le reste, au point que je « n'eus pas de traces de la moindre « écriture. Il en fut de même lorsqu'il fallut me faire connaître les « agents secrets, de sorte que le fameux ministère de Fouché, dont « j'avais eu, comme tout le monde, « une opinion extraordinaire, commença à me paraître très-peu de « chose, ou au moins suspect, puisque l'on faisait difficulté de me « remettre ce qui intéressait le service de l'État. » Puis, dans un mouvement d'amour-propre, il dit avec une naïveté un peu risible: « J'avais « cru le ministère dont j'étais pourvu « une puissance; je ne le voyais qu'un « fantôme... Le courage me vint, il « me ramena de la confiance. J'avais « une mémoire extraordinaire pour « les noms et les lieux... Mon intelligence me fit bientôt trouver des « moyens qui m'y firent réussir.. » Et, après une longue énumération des moyens ingénieux qu'il employa pour ressaisir les fils et renouer la trame si méchamment rompue par son prédécesseur, le nouveau ministre cite des instructions que lui donna son maître, telles qu'en vérité nous n'y croirions point si M. de Rovigo lui-même ne les avait attestées. « Voyez tout le monde, lui dit Napoléon; ne maltraitez personne; on « vous croit dur et méchant, ce serait faire beau jeu à vos ennemis « que de vous laisser aller à des idées « de réaction. Ne renvoyez personne « sans lui donner une place équivalente... Pour me bien servir, il faut « bien servir l'État. Ce n'est pas en « faisant mon éloge lorsqu'il n'y a « pas lieu que l'on me sert: on me « nuit au contraire, et j'ai été fort « mécontent de tout ce qui a été fait « jusqu'à présent là-dessus. Quand « vous êtes obligé d'user de voies « de rigueur, il faut toujours que « cela soit juste, parce qu'alors vous « pouvez les mettre sur le devoir de « votre charge. Ne faites pas comme « votre prédécesseur qui mettait sur « mon compte les rigueurs que je ne « lui commandais pas, et qui s'attribuait les grâces que je lui ordonnais de faire... Traitez bien les « hommes de lettres. On les a indisposés contre moi en disant que « je ne les aimais pas, on a eu une « mauvaise intention en faisant cela; « sans mes occupations je les verrais

« plus souvent... Ce sont des hommes « utiles qu'il faut distinguer, parce « qu'ils font honneur à la France. » Ce fut probablement pour se conformer à cette dernière recommandation que le duc de Rovigo réunit alors à ses *déjeuners* quelques gens de lettres, au nombre desquels M. Saint-Edme a placé, dans sa *Biographie des hommes de police*, MM. Étienne, Jay, Tissot et Michaud (3). C'est à la table de ce singulier Mécène que se discutaient *inter pocula et scyphos* la valeur des nouvelles productions littéraires, et surtout les titres des auteurs à la faveur impériale. C'était aussi là qu'on décernait les palmes académiques, et qu'on nommait les académiciens; on pourrait même dire que c'est là que commença le système d'intrigues et de corruption qui, en excluant de nos corps savants tous les hommes indépendants et d'un caractère honorable, y a fait admettre tant de médiocrités. On sait qu'en 1810 et 1811 ce fut aussi dans cette espèce de bazar littéraire que l'on reçut et qu'on tarifa toutes les productions en prose et en vers destinées à célébrer les grands événements du mariage et de la naissance. Et ce qui est plus bizarre encore, c'est que ce fut par le même bureau et par les mêmes hommes que se décidèrent les affaires de la religion, que furent réglés les intérêts de l'Église. On se rappelle qu'à cette époque Napoléon, après s'être emparé des États pontificaux, avait imaginé de réunir à Paris un *concile national* qu'il voulut opposer à l'autorité du pape. Mais la plus grande partie des prélats qui y furent appelés se montra fidèle aux lois de l'Église. Dans l'embarras où le mit leur opposition, le ministre de la police ne trouva rien de mieux, selon sa coutume, que la prison et l'exil. Quatre prélats des plus honorables furent enfermés par ses ordres au donjon de Vincennes, et son Excellence crut avoir tout arrangé, tout terminé, comme s'il se fût agi de la discipline d'un régiment ou de celle d'une escouade de police. Dans le même temps, il traitait à peu près de la même manière mesdames de Staël, Récamier, de Chevreuse, qui n'avaient pas eu le bonheur de plaire à son maître, et il faisait arrêter comme conspirateurs beaucoup de royalistes et aussi quelques hommes du parti républicain que Napoléon redoutait par-dessus tout. Six nouvelles prisons d'État récemment construites furent bientôt peuplées de nombreux habitants. Cependant, si l'on en croit les Mémoires du duc de Rovigo, publiés en 1829, personne ne donna mieux que lui à Napoléon des avis contre l'arbitraire et le despotisme; personne ne fit autant d'efforts pour lui inspirer des idées pacifiques: « Vingt fois, dit-il (ma correspondance ministérielle en fait « foi), j'osai l'informer que la France « et l'Europe étaient fatiguées de « verser du sang, et que s'il ne re« nonçait pas à son système de guerre, « il serait abandonné par les Fran« çais et précipité du trône par les « étrangers. » La conspiration de Mallet, qui éclata vers la fin de 1812 (voy. MALET, XXVI, 367), où la puissance impériale fut si inopinément mise en péril, ne rassura pas le duc de Rovigo sur l'avenir de son maître.

(3) Nous croyons devoir déclarer que, malgré l'identité du nom, cette désignation ne peut concerner l'auteur de cette notice, qui n'eut jamais le moindre rapport direct ni indirect avec le duc de Rovigo ni avec aucun autre homme de police.

lui-même, épargné dans cette incroyable tentative par un ancien camarade (*voy.* Lahorie, LXIX, 440), envers lequel il fut moins généreux le lendemain, se laissa honteusement conduire et écrouer à la prison de la Force. Il trouva grâce néanmoins devant l'empereur qui, à son retour de Moscou, se montra plus sévère envers le préfet Frochot (*voy.* ce nom, LXIV, 523), moins blâmable cependant que le ministre de la police. Mais la faveur de celui-ci augmenta alors d'autant plus que les embarras et les périls devenaient plus grands, et que Napoléon perdit vers le même temps plusieurs de ses serviteurs les plus dévoués, les plus intimes. Lannes, Bessières et Duroc moururent successivement à la même époque; et d'autres serviteurs du premier rang donnèrent de justes défiances; Fouché et Talleyrand étaient devenus réellement des hommes dangereux. Enfin il apparut alors des mécontents et presque des rivaux, jusque dans la famille impériale. On sait que Louis, Jérôme et surtout Murat ne portaient qu'avec peine les couronnes qu'il leur avait données, et que, loin de trouver en eux des appuis dans un moment aussi critique, il fut obligé de réprimer leurs mauvaises passions. Il est véritablement curieux de voir, dans les Mémoires du duc de Rovigo, les intrigues, les ridicules prétentions du roi Joachim, et l'embarras de Napoléon, obligé de feindre et de souffrir que son beau-frère fût auprès de lui le commandant de sa cavalerie quand déjà il ne pouvait plus douter de sa félonie. Le chef de la police impériale a révélé sur tout cela des secrets inconnus, et son ouvrage serait véritablement très-précieux pour l'histoire si, à côté de ces faits, on n'y remarquait pas un parti pris, une résolution invariable de dissimuler tous les torts, de louer jusqu'aux choses les moins honorables. Ce système d'éloges exclusifs, que trop d'historiens ont imité, se manifeste surtout à l'époque où nous sommes arrivés, à cette époque de décadence et de revers, où Napoléon eut à se défendre contre l'Europe entière, contre ses ennemis du dedans et du dehors, devenus d'autant plus entreprenants et plus audacieux qu'ils redoutaient moins sa puissance. Savary, il faut en convenir, le seconda avec beaucoup de zèle. Lorsque Paris se rendit aux alliés, le 31 mars 1814, il suivit l'impératrice régente à Blois, d'après un ordre spécial de l'empereur. Ayant cessé toutes fonctions quand le gouvernement de la Restauration fut établi, il ne suivit point Napoléon à l'île d'Elbe, et se retira dans sa terre de Nainville, près de Fontainebleau. Cependant il a déclaré dans ses Mémoires qu'il se trouvait à Paris le 3 mai, jour de l'entrée du roi, caché dans la foule, en observateur, et n'étant pas tout à fait sans crainte pour sa sûreté personnelle; ce qui le décida, a-t-il dit, à écrire à ce même Czernicheff, qu'il avait autrefois poursuivi comme agent secret de l'empereur Alexandre, et qui maintenant, aide-de-camp du même souverain, pouvait le protéger et lui rendre service. Le général moscovite n'hésita point; mais il rencontra de grands obstacles dans les dispositions de son maître, qui étaient fort changées à l'égard du favori de Napoléon. Alexandre ne daigna pas répondre à deux lettres fort respectueuses et fort pressantes de celui qui avait été auprès de lui l'envoyé extraordinaire de son *grand ami*. Après avoir essuyé cet affront,

Savary continua toutefois d'habiter la capitale, disant qu'il ne se mêlait en aucune façon d'affaires politiques; mais il paraît que la police royale ne l'en crut pas sur parole, car elle l'obligea de retourner dans ses terres, d'où il ne revint qu'en mars 1815, lorsque Napoléon s'échappa de l'île d'Elbe. Si l'on en croit ses Mémoires, il ne prit aucune part aux intrigues qui préparèrent ce retour; mais il est évident qu'il ne les ignora point. « Les hommes à mouvement « s'agitaient, a-t-il dit, les communi- « cations de Fouché étaient devenues « plus actives, et dès les premiers « jours de février tout annonçait « l'explosion. *On conspirait sur les « bornes au coin des rues*, et comment « la police royale n'a-t-elle rien su, « rien vu de tout cela? Ce n'est pas « faute de confidents; *car il y en « avait partout*. Dans les premiers « jours de février, il était arrivé à « Paris un jeune négociant de l'île « d'Elbe; il demanda à me voir; mais « comme je séjournais habituelle- « ment à la campagne, je profitai de « la circonstance pour décliner sa « proposition. Lorsque je sus tout « ce *tripotage*, je me décidai à en- « voyer quelqu'un à l'empereur pour « le conjurer de n'ajouter foi à aucune « insinuation; car je ne doutais pas « qu'elle ne couvrît un piège dont il « serait la victime. Je persistais à « regarder Fouché comme son enne- « mi mortel. Je me donnai de la « peine inutilement; mon messager « apprit en chemin le débarquement « de l'empereur. Je ne pouvais pas « comprendre ce qui avait pu porter « Napoléon à cette résolution; *j'en « étais au désespoir pour lui...* » Ainsi, d'après son témoignage, le duc de Rovigo avait été complétement étranger à la révolution du 20 mars, et l'on eut par conséquent grand tort plus tard de le comprendre dans l'ordonnance d'exil qui fut prononcée contre les auteurs de ce complot. Ce qui le prouverait encore, c'est que le ministre de la police royale, Dandré, vint quelques jours avant l'explosion, lui proposer de faire une visite au roi Louis XVIII, ce qu'il refusa fièrement, disant qu'il était devenu tout à fait *indifférent aux affaires* de ce monde. Cependant, quelle que fût cette indifférence, il est notoire qu'aussitôt que Napoléon arriva aux Tuileries, le 20 mars 1815, son ancien aide de-camp se hâta d'aller lui offrir ses services, et qu'après avoir refusé le ministère ou le gouvernement de Paris qui lui fut proposé, il accepta le titre de pair de France et celui d'inspecteur-général de la gendarmerie. Ce nouvel emploi, qui n'était en apparence qu'une sinécure, lui permit de continuer ses fonctions de directeur de la police secrète, ce qui lui donna peu d'occasions de se mettre en évidence pendant ce règne de cent jours. Il ne suivit pas Napoléon dans sa courte expédition de Waterloo, mais aussitôt après son retour dans la capitale, il se montra encore l'un des plus empressés à le servir; et après la seconde abdication il l'accompagna à Rochefort, où il fut chargé avec Las-Cases d'aller demander au commandant de la station anglaise s'il serait permis à l'ex-empereur de se rendre aux États-Unis sur un bâtiment neutre, ou s'il pourrait aller en Angleterre pour y résider comme simple particulier. On sait que toutes ces demandes furent refusées, que les ministres anglais persistèrent à ne considérer Napoléon que comme prisonnier de guerre, et qu'à ce titre ils ordonnèrent son transport à l'île Sainte-Hélène. Dès que

cette décision fut connue de Savary, il se hâta d'écrire à l'amiral Keith, commandant la flotte britannique, que *le voyage de Sainte-Hélène n'entrait point dans ses calculs, et qu'il ne lui était pas permis de disposer de lui à ce point-là....* Ce refus de suivre en un pareil moment celui qui l'avait comblé de tant de biens, pour qui naguère il semblait disposé à tout sacrifier, dut étonner et même affliger Napoléon; mais peut-être qu'il n'en sut rien, car la réponse de l'amiral anglais n'était pas encore venue lorsqu'on signifia à Savary que ni lui ni le général Lallemant ne pourraient suivre leur ancien maître à Sainte-Hélène, attendu que tous deux se trouvaient inscrits sur la liste de proscription que le gouvernement de la Restauration venait de dresser contre les auteurs du complot qui avait ramené Bonaparte à Paris. Ainsi le duc de Rovigo aurait pu se dispenser de cette espèce de défection, de ce refus de suivre dans l'adversité son maître et son bienfaiteur. Il lui fit ses adieux avec beaucoup de calme, puis, ne songeant plus qu'à lui, il demanda au jurisconsulte Samuel Romilly une consultation pour savoir s'il ne devait pas être considéré comme un simple particulier qui s'était placé volontairement sous la protection des lois anglaises. Ce système, qui était aussi celui de Napoléon, n'eut pas plus de succès. Romilly répondit qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui; mais, dans le même temps, des parents du capitaine Wright et d'autres victimes de la tyrannie impériale ayant menacé l'ancien ministre de Napoléon de le poursuivre devant les tribunaux anglais comme auteur du meurtre de leurs parents, cette menace causa au duc une très-vive inquiétude. Il lui fut même adressé, sur la mort de lord Bathurst, des questions qui semblèrent l'inquiéter encore davantage (*voy.* BATHURST, LVII, 291). L'amiral Keith mit fin à ces perplexités en faisant embarquer sur une frégate, destinée pour Malte Savary et Lallemant, qui furent emprisonnés dès leur arrivée dans cette île, au fort Emmanuel, où ils restèrent sept mois. Le duc de Rovigo a dit que c'est à l'ennui de cette captivité qu'on doit les Mémoires publiés douze ans plus tard. Nous savons qu'il fut aidé dans ce travail par un jeune militaire qui, ayant aussi voulu suivre Napoléon dans son exil, en avait également été empêché par un ordre du ministère anglais. Ce ne fut qu'au mois d'avril 1816 que les portes du fort Emmanuel furent ouvertes aux prisonniers. Savary se défiait tellement de tout ce qui l'environnait, qu'il refusa pendant plusieurs jours de sortir de cette prison, quoique la permission lui en eût été donnée. Il avait dans ses fonctions de police si souvent tendu à des malheureux des pièges de ce genre, qu'il craignait de profiter de la liberté qui lui était rendue. C'est par son compagnon d'infortune, qui l'avait aidé dans la rédaction de ses Mémoires, que nous avons entendu raconter ce fait, et ce jeune officier riait encore deux ans après de la défiance et des terreurs de celui qui en avait effrayé et trompé tant d'autres. Savary et Lallemant furent embarqués sur un vaisseau anglais qui mettait à la voile pour Odessa et devait relâcher dans les ports de Smyrne et de Constantinople. Le duc de Rovigo, qui n'aimait point la mer, se décida à rester dans la première de ces deux villes, où son séjour ne fut pas sans danger, puis-

qu'il fut obligé d'y vivre caché dans une maison française, qui se vit elle-même forcée de le faire partir pour Trieste, où il n'arriva qu'après une traversée longue, pénible, et où d'autres infortunes l'attendaient encore. A son arrivée on le mit en surveillance pendant toute sa quarantaine, et, dès qu'elle fut achevée, un officier de police vint lui annoncer qu'il était chargé de le conduire à Gratz. Livré aux plus noirs pressentiments pendant tout le voyage, il fut surpris bien agréablement lorsqu'on le mit en liberté dès son arrivée dans cette ville, et qu'il n'eut plus d'autre souci que de manquer d'argent. Cette pénurie alla jusqu'à n'avoir pas quinze sous à dépenser par jour. Mais sa femme et sa fille aînée étant venues le visiter lui apportèrent quelque secours; et puis le prince de Metternich ayant passé par Gratz avec l'empereur François II, il en obtint la permission de retourner en Syrie, où il vécut assez bien jusqu'au mois d'avril 1819. Il eut alors le chagrin d'apprendre sa condamnation à mort par le conseil de guerre de Paris pour sa participation au retour de Bonaparte en 1815; et ce malheur fut encore aggravé par la querelle qu'il eut avec un jeune officier de marine nommé Flotte, lequel, dans une fête donnée par le consul de France, ayant mal parlé de Bonaparte et surtout de la mort du duc d'Enghien, Savary, qui était présent, prit cette attaque pour son compte, suivit le jeune homme à sa sortie; et, l'ayant atteint sur le bord de la mer, lui demanda une satisfaction militaire que M. Flotte fut loin de refuser, mais que le duc rendit impossible en attaquant brutalement son adversaire qui était sans armes, et qui, après s'être défendu bravement, publia les détails de cette affaire d'une manière qui fit peu d'honneur à Savary. Ce qui fut plus fâcheux encore pour celui-ci, c'est que le duc de Rivière, alors ambassadeur de France à Constantinople, blâma hautement sa conduite, et qu'il donna des ordres sévères contre lui. Ne doutant pas que ces ordres ne fussent exécutés et qu'ils ne compromissent la maison anglaise qui lui donnait asile, Savary partit aussitôt pour l'Angleterre, sans passe-port, sans autorisation, et débarqua à Londres où il obtint de séjourner pendant un mois. C'est là qu'une femme *angélique*, qui avait pour lui depuis quinze ans *une amitié de père*, et à laquelle il n'eut besoin que d'écrire deux mots pour qu'elle accourût de Paris et retournât aussitôt dans cette capitale, envoya un passe-port à l'heureux duc, qui put se mettre en route à l'instant même, et arriver à Paris le 15 décembre 1819. « Depuis ce temps, « dit-il, je ne rencontrai que des « obligeances. On me fit entrer en « prison pour se conformer à la loi, « mais on eut la politesse *de prendre* « *mon jour*. Un officier d'état-major « vint me chercher chez moi et me « conduisit à l'Abbaye. J'y fus huit « jours, et vis enfin le terme d'une « série de malheurs qui m'avaient « long-temps semblé ne devoir finir « que par une catastrophe... » Loin de là; le terme de toutes les tribulations du duc de Rovigo, défendu par l'avocat Dupin aîné devant le conseil de guerre de la 1re division militaire, fut un complet acquittement, prononcé dès la première séance et après une très-courte délibération. La joie qu'il eu éprouva fut si grande, qu'on assure que dès lors il offrit au gouvernement de la Restauration de

le servir avec le même zèle, la même énergie qu'il avait servi le gouvernement impérial, et que dans un Mémoire présenté par lui au ministère il dit nettement que dans tous les temps le pouvoir avait besoin d'hommes dévoués, énergiques, capables dans l'occasion d'un coup de main, et qui eussent fait leurs preuves... « On « ne me vit jamais, ajouta-t-il, parmi « les faiseurs d'utopie. Si j'ai apparte- « nu en quelque chose à la révolution, « ce n'a jamais été par les doctrines. « Le maître que j'ai servi n'existe « plus; je lui ai été dévoué dans la « puissance et dans l'infortune. On « doit penser qu'un homme comme « moi ne se donne pas à moitié. Les « traditions de l'empire ne sont pas à « redouter pour la royauté. Elle peut « au contraire y puiser de la force. « C'est être conséquent à mes prin- « cipes que de lui offrir mon bras. » Il y avait certainement dans tout cela beaucoup de vérité et de raison, et si le gouvernement de la Restauration ne croyait pas devoir alors se servir ostensiblement de la personne et de l'expérience du duc, on ne peut pas douter qu'environné d'ennemis et de factieux comme il l'était, ce gouvernement ne dût au moins écouter ses avis; mais il arriva au contraire que Savary ayant un peu légèrement rappelé dans un journal la catastrophe du duc d'Enghien, il reçut la lettre suivante de M. de Villèle, alors premier ministre : « Monsieur le duc, le roi a vu avec « un extrême mécontentement que « vous ayez appelé l'attention pu- « blique sur de funestes souvenirs, « dont il avait commandé l'oubli à « ses sujets. Sa Majesté m'ordonne, « en conséquence, de vous faire con- « naître que son intention est que « vous vous absteniez de vous pré- « senter dans son palais. » On sait que le mauvais accueil fait à son dévouement ne rebuta point alors Savary, qu'il revint à la charge plusieurs fois, et nous avons lieu de penser que ses propositions ne furent pas toujours aussi mal reçues; mais on ne lui donna point la position qu'il aurait voulue. Il avait fini par prendre en pitié ce gouvernement de faiblesse et d'irrésolution, qui n'avait de force que contre ses amis. « Si j'étais à votre place, « dit-il un jour à l'un des ministres, « j'aurais bientôt débarrassé le roi de « ces patriotes hypocrites... » On a dit qu'à l'époque de la guerre d'Espagne il proposa, si l'on voulait lui confier un régiment de cavalerie, d'aller arracher le roi Ferdinand des mains de la faction libérale qui l'opprimait, et de rétablir sur son trône celui qu'il avait autrefois tant contribué à en faire tomber. Nous ne pensons pas assurément que de pareils projets dussent être accueillis sans examen; mais lors même que Savary en eût présenté de meilleurs, les hommes de ce temps-là étaient incapables d'apprécier et de comprendre tout ce qui exigeait de la vigueur et de l'énergie. L'ancien ministre de Napoléon resta donc dans l'inaction, et il retourna dans sa terre de Nainville, où il ne parut plus s'occuper que d'agriculture et de l'éducation de sa nombreuse famille (1), voyant peu de monde et ne paraissant lié à aucun parti. Nous ne pensons pas qu'il ait eu part aux intrigues qui amenèrent la chute de la branche aînée des Bourbons en 1830; cependant le gouvernement qui leur succéda ne tarda pas à l'employer,

(1) Le duc de Rovigo avait épousé mademoiselle de Faudoas, de l'une des plus anciennes familles de la Bretagne, dont il eut sept enfants.

et il fut nommé, en 1831, commandant militaire de l'Algérie, où il fit, dès son arrivée, d'excellentes réformes, mais où il n'eut pas le temps de diriger des opérations d'une grande importance. On a bien dit qu'il y manifesta des habitudes un peu orientales; mais nous ne savons rien de positif à cet égard. Ce qui est plus sûr, c'est qu'il y protégea de tout son pouvoir la religion catholique, chose assez remarquable, a dit un historien, de la part d'un ancien ministre de la police impériale, et dans un temps où l'on mettait en France un voile sur la face du Christ dans les temples de la justice, où on laissait piller et démolir les monuments de la religion. Le duc de Rovigo ne put pas suivre longtemps cette louable direction. Atteint par l'influence du climat, il revint en France, et mourut à Paris le 2 juin 1833. On ne lira pas sans en être touché le récit de ses derniers moments, tel que le donna un journal de cette époque. « Le dimanche, à une heure du matin, ce fut le duc de Rovigo qui demanda à voir l'archevêque; et son ami, le général Cafarelli, alla le chercher. Le prélat (M. de Quelen) accourut. Le duc de Rovigo gardait toute sa raison et toute la liberté de son esprit. Il se confessa, puis il reçut les sacrements avec des témoignages de piété extrêmement touchants. Il suivit avec attention toutes les prières qui furent faites, les répétant ensuite comme une consolation et une espérance. Ce qui offrit surtout un spectacle admirable, ce fut de voir le vieux général Cafarelli, cet ancien aide-de-camp de Napoléon, l'encourager à son tour par des paroles chrétiennes. Il lui lisait les prières, et les lui répétait sur sa demande. L'archevêque ne put résister à ce spectacle; il fondit en larmes ainsi que toute la maison du duc. Enfin, après qu'il le vit ainsi disposé à la mort, il lui adressa ses dernières exhortations d'une voix émue, et lui demanda de donner sa bénédiction à ses enfants présents ou absents. Il fallut que le général Cafarelli soutînt le bras du malade. Cette scène avait rempli tout le monde d'attendrissement. L'archevêque y retourna dans la journée plusieurs fois, et toujours il fut accueilli comme un consolateur et un père. « Je pense bien, lui dit-il, que jamais mes enfants n'oublieront ce que vous avez fait pour moi. » Sa reconnaissance et sa joie se peignaient à la fois dans ses regards et dans tous ses traits. C'est dans ces sentiments qu'il arriva au dernier moment, encourageant les siens, proférant des paroles touchantes, édifiant et consolant tous ceux qui l'approchaient. » Pour ne rien omettre dans une vie où tant de choses sont peu édifiantes, nous devons encore dire que le duc de Rovigo fut le bienfaiteur de l'hôpital de Sedan, et qu'il remplaça la dotation de 50,000 francs qui avait été faite par Turenne en faveur de cet établissement, à condition que le service funèbre de l'illustre guerrier serait célébré le jour anniversaire de sa mort. Les écrits de ce général et ceux qui ont été publiés à son occasion sont: I. *Extrait des Mémoires de M. le duc de Rovigo, concernant la catastrophe de M. le duc d'Enghien*, Paris, 1823, in-8° de 4 et 68 pages. Cet ouvrage, dont il a paru la même année trois autres éditions, a été traduit en anglais sous ce titre: *Extract from the memoirs of the duke de Rovigo, concerning the death of the*

duke d'Enghien, Paris, Galignani, 1823, in-8°. Il a donné lieu à la publication d'un grand nombre de brochures, dont les principales sont : 1° *Réfutation de l'écrit publié par M. le duc de Rovigo sur la catastrophe de monseigneur le duc d'Enghien*, accompagnée de pièces justificatives et suivie de l'Éloge de monseigneur le duc d'Enghien, qui a remporté en 1817 le prix à l'académie de Dijon, par Maquart; Paris, 1823, in-8°, trois éditions (*voy.* MAQUART, LXXII, 510). 2° *Pièces judiciaires et historiques relatives au procès du duc d'Enghien*, avec le journal de ce prince depuis l'instant de son arrestation, précédées de la discussion des actes de la commission militaire instituée en l'an XII, par le gouvernement consulaire, pour juger le duc d'Enghien, par l'auteur (André-Marie-Jean-Jacques Dupin) de l'opuscule intitulé : *De la libre défense des accusés*, Paris, 1823, in-8°. 3° *Extrait des Mémoires inédits sur la révolution française*, par Méhée de La Touche, Paris, 1823, in-8° de 95 pages. Cette brochure a eu une seconde édition dans la même année (*voy.* MEHÉE, LXXIII, 408). 4° *Conduite de Bonaparte relativement aux assassinats de monseigneur le duc d'Enghien et du marquis de Frotté*, par Gautier (du Var), Paris, 1823, in-8° (*voy.* GAUTIER, LXV, 181). 5° *Réponse à M. le duc de Rovigo*, ou *Opinion d'un ex-commissaire de police* (Chavard), *pensionné du roi, sur les motifs qui ont déterminé M. le duc de Rovigo à faire paraître une brochure ayant pour titre : Sur la catastrophe de monseigneur le duc d'Enghien*, Paris, 1823, in-8°. 6° *Recherche de la vérité*, ou *Coup d'œil sur la brochure de M. le duc de Rovigo*, par de L*** (François Delarue, médecin à Paris), Paris, 1823, in-8°. 7° *Explications offertes aux hommes impartiaux*, *par M. le comte Hullin*, au sujet de la commission militaire instituée en l'an XII, pour juger le duc d'Enghien (rédigées par M. Dupin aîné), Paris, 1823, in-8°, deux éditions. 8° *Un Français* (Edme-François-Antoine-Marie Miel, chef de division à la préfecture de la Seine) *sur l'Extrait des Mémoires de M. Savary, relatifs à M. le duc d'Enghien*, Paris, 1823, in-8° (*voy.* MIEL, LXXIV, 58). 9° *Quelques observations bien françaises sur la brochure intitulée: Un Français sur l'Extrait des Mémoires de M. Savary* (par le comte A. de Malessye), Paris, 1823, in-8°. 10° *De MM. le duc de Rovigo et le prince de Talleyrand*, par Achille Roche, Paris, 1823, in-8°. 11° *Lettre* (signée Benoît Jolicœur) *sur le Document publié par M. le duc de Rovigo*, Paris, 1823, in-8°. 12° *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. S. monseigneur Louis-Antoine-Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien*, par M. André Boudard (de l'Hérault), Paris, 1823, in-8°. 13° *C'est lui! Ce n'est pas lui! Hé! mais qui donc?* ou *le Lavabo politique*, Paris, 1823, in-8° de 16 pages. La première moitié du titre est empruntée du *Mariage de Figaro*, acte V, scène 3. 14° *Le duc de Rovigo jugé par lui-même et par ses contemporains, témoins oculaires, à l'occasion de son écrit sur la catastrophe du duc d'Enghien ;* par F.... E... L...., Paris, 1823, in-8°. II. *Mémoires du duc de Rovigo sur la mort de Pichegru, du capitaine Wright, de M. Bathurst, et sur quelques autres circonstances de sa vie*, Paris, Ponthieu, 1825, in-8° de 26 et 72 pages. III. *Mémoires du duc de*

Rovigo pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon, Paris, A. Bossange, 1828, 8 vol. in-8°. Une seconde édition a paru la même année. On a publié, en réponse à ces *Mémoires* : 1° *Réfutation du duc de Rovigo*, ou *la Vérité sur la bataille de Marengo* (par le général Kellermann), Paris, 1828, in-8°. 2° *L'empereur Napoléon et M. le duc de Rovigo*, ou *le Revers des médailles*, par le S.-J.-M. A***, Paris, Mongie, 1828, in-8°. 3° *Deuxième et dernière réplique d'un ami de la vérité* (le général Kellermann) *à M. le duc de Rovigo*, Paris, 1828, in-8°. 4° *Le duc de Rovigo en miniature*, ou *Abrégé critique de ses Mémoires*, par M. L. de Sévelinges, Paris, 1828, in-8°. — SAVARY, frère du duc de Rovigo, était colonel du 14e régiment de ligne lorsqu'il fut tué au passage de la Wakra, en 1806, peu de temps après la bataille d'Iéna, où il s'était distingué. M—D j.

SAVIARD (BARTHÉLEMI), né à Marolles-sur-Seine le 18 octobre 1656, fit d'excellentes études chirurgicales, fut reçu à Saint-Côme, et pendant dix-sept ans exerça son art à l'Hôtel-Dieu de Paris, en qualité de maître chirurgien. Il se distingua par son habileté comme opérateur, et particulièrement comme lithotomiste. Sa réputation à cet égard était si bien établie, qu'il fut souvent appelé auprès d'un grand nombre de malades atteints du calcul, et sur lesquels il pratiqua l'opération de la taille avec un succès complet. Les travaux continuels de Saviard ayant gravement altéré sa santé, il voulut aller respirer l'air natal, dans l'espoir de trouver quelque soulagement ; mais il mourut à Égligny, chez son frère qui en était curé, le 15 août 1702, âgé seulement de 46 ans. Son corps, transporté à Marolles, fut inhumé dans le tombeau de sa famille. Outre une *Réponse* à un article sur les accouchements, inséré dans le *Journal des Savants* du 26 nov. 1696, on a de Saviard : *Nouveau Recueil d'observations chirurgicales*, Paris, 1702, in-8°. L'auteur a consigné dans cet ouvrage beaucoup de faits intéressants sur les hernies, la ligature de l'artère fémorale, le ramollissement des os, la rupture du vagin, la fistule salivaire, etc., qu'il avait recueillis pendant sa longue pratique ; mais des occupations multipliées, le mauvais état de sa santé l'empêchèrent de coordonner et de publier ces *Observations*. Le chirurgien Jean Devaux (*voy.* ce nom, XI, 260) les mit en ordre, en corrigea la rédaction, et les fit imprimer quelques mois après la mort de son confrère. Plus tard, le docteur Lerouge en donna une nouvelle édition, avec des commentaires, Paris, 1784, in-12. Z.

SAVIGNAC (ADÉLAÏDE-ESTHER-CHARLOTTE DABILLON de), l'une des femmes de notre époque qui ont le plus écrit, bien qu'elle ait commencé tard sa carrière littéraire, était née à Paris, le 5 juillet 1790, et non pas 1796, comme le dit sa notice, par Miger, dans le tome Ier et unique de la *Biographie des femmes-auteurs contemporaines françaises*, la seule où l'on trouve un article assez long, mais incomplet, sur cette femme qui l'a rédigé probablement elle-même. Fille d'un officier de la marine royale, qui était catholique, la jeune Savignac, dont le prénom d'*Adélaïde* a été transformé par elle ou par ses parents en celui d'*Alida* qu'elle a toujours porté depuis, fut élevée dans la religion protestante par sa mère, qui d'ailleurs lui donna de bons prin-

cipes, une instruction solide et le goût des arts, sans lui faire négliger les soins et les travaux du ménage. Elle avait vingt ans, et non pas quatorze, lorsqu'elle perdit son père, et bientôt des revers de fortune obligèrent la mère et la fille de renoncer aux plaisirs du monde et de la société sans cependant éloigner d'elles quelques vrais amis. Alida Savignac ne se livra qu'avec plus d'ardeur et de persévérance à l'étude; elle se plut surtout à lire, à méditer, à commenter, avec le secours de sa mère, les ouvrages des philosophes, des moralistes et des historiens les plus célèbres, anciens et modernes. Ce fut en 1825, à l'âge de 35 ans, qu'elle publia sa première œuvre : *la Comtesse de Melcy*, ou *le Mariage de convenance*, roman en 4 vol. in-12. Elle l'avait écrit pendant l'hiver en veillant et soignant sa mère malade, à qui elle en lisait les chapitres à mesure qu'ils étaient terminés. Sur le frontispice imprimé de ce premier essai, elle prit le titre de *dame* qu'elle conserva depuis, d'après l'avis de sa mère qui le trouvait plus convenable que celui de *demoiselle* à la publicité des productions littéraires. Le frontispice de ce premier essai portait aussi le nom de Mme Armande Roland, déjà connue dans les lettres, mais qui désavoua sa coopération à l'ouvrage, dès qu'il eut obtenu un succès assuré. Mme de Savignac publia successivement, chez Gide, libraire, plusieurs petits volumes donnés pour étrennes, le jour de l'an : I. *Les Petits proverbes dramatiques*, 1826, in-32. II. *Histoire d'une pièce de cinq francs, racontée par elle-même*, 1827, in-12. III. *Manuscrit trouvé dans un vieux chêne*, 1828, in-12. IV. *Les Vacances*, 1828, in-12, fig. V. *Théâtre de mes enfants*, 1828, in-32. VI. *Un demi-siècle*, ou *Hector et Maxime*, 1828, in-32. VII. *La Prédiction*, ou *Les Deux pensionnaires*, 1828, in-32. VIII. *Les Soirées de famille*, ou *Lectures à mes enfants*, 1829, 4 vol. in-18, fig. Elle publiait en même temps chez Louis Colas : IX. *Encouragements à la jeunesse industrieuse*, 1828, 2 vol. in-18; ouvrage adopté par la commission d'instruction publique, et qui a figuré parmi les bons livres donnés en prix à plusieurs maisons d'éducation. X. *Économie domestique*, ou *Conseils à une jeune mariée*, 1829, in-18. XI. *Mathieu Benott*, ou *l'Obligeance*, 1829, in-18. XII. *La Pauvre Cécile*, 1829, in-18. XIII. *La Mère courageuse*, 1829, in-18. Ces petits ouvrages placèrent Mme de Savignac à côté de Berquin, de Jauffret, de Mmes Leprince de Beaumont, Edgewort, de Genlis, et autres auteurs de romans, d'historiettes et de dialogues à l'usage des enfants. Elle a su mêler dans tous ses écrits des notions sur l'histoire, la géographie et sur toutes les connaissances qui entrent dans la bonne éducation. Ses utiles travaux lui méritèrent une part de collaboration au *Bon Génie*, journal de la jeunesse, créé en 1825 par M. de Jussieu. Deux articles qu'on lui demanda sur deux romans nouveaux, et qui furent publiés sous l'anonyme, dans l'*Universel*, la firent attacher à la rédaction de ce journal pour la critique de la littérature légère, et elle rédigea presque seule cette partie du feuilleton, depuis les derniers jours de 1829 jusqu'à la disparition de l'*Universel*, le 28 juillet 1830. Elle fut chargée du même travail pour le *Courrier de l'Europe*; mais trouvant ce journal moins consciencieux, moins sympathique avec ses opinions, elle n'y inséra qu'un petit nombre



d'articles. Elle en a fourni près de cent cinquante au *Journal des femmes, gymnase littéraire*, dont la durée ne fut que de vingt-sept mois, depuis la fin de 1832 jusqu'en 1834, et dans lequel elle était spécialement chargée de rendre compte des ouvrages nouveaux. Outre ses bulletins littéraires, elle y donna aussi une nouvelle, *le Duel*, copiée par d'autres journaux. En 1833, elle fournit, au 4e volume du recueil intitulé *les Heures du soir*, une nouvelle intéressante : *Tout pardonner*, ou *le Rôle d'une femme*. De 1833 à 1837, elle donna dans le *Journal des Demoiselles* plus de vingt *Nouvelles* et un grand nombre d'articles publiés chaque mois sur la littérature, les arts et l'industrie. Mais ces diverses collaborations n'absorbaient pas tous les moments d'Alida Savignac. Elle composait pour la librairie Gide : XIV. *La Métairie*, Paris, 1832, in-18, fig. XV. *Le Keepsake français*, 1836, in-4o, deux lithographies. Pour celle de Louis Janet : XVI. *Les Vacances de la Toussaint*, 1832-1836, in-32, fig. XVII. *Contes bleus*, 1832, 2 vol. in-32. XVIII. *Les Bonnes petites filles*, contes, 1833, 1836 et 1840, in-16, fig. XIX. *Le Livre des Demoiselles*, morceaux choisis de littérature, d'histoire et de voyages, 1835, in-18. XX Quatre historiettes : *la Relique de Saint-Jacques, les Jeux du monastère de Long-Pont, Salvator le Veuf, les Frondeurs, les Mémoires de Jacques Dumont, prieur de Long-Pont*, 1836-1837, 4 vol. in-16. Pour la bibliothèque d'éducation d'Eymery : XXI. *Les Paraboles de l'Évangile* expliquées par une mère à ses enfants, 1834, in-18. XXII. *Le Singe merveilleux*, ou *l'Éducation de M. Minet et de Mlle Cocotte*, 1834, in-8o obl., fig. XXIII. *Anselme*, ou *l'Enfant discret*, 1835, in-18, fig. XXIV. *Biorama des enfants*, ou *le Petit ambitieux*, 1835, in-8o obl., fig. XXV. *Pauline*, ou *la Petite curieuse*, 1835, in-18, fig. XXVI *La Jeune maîtresse de maison*, ou *les Mœurs parisiennes*, 1836, in-18, fig. XXVII. *Les Enfants d'après nature* : *les Petits garçons* ; *les Petites filles*, 1836 et 1840, 2 vol. in-32, fig. ; faisant partie de *la Semaine*, ou *Six jours de lecture pour les enfants*. XXVIII. *La Jeune propriétaire*, ou l'*Art de vivre à la campagne*, 1837, in-12. Cette année Alida Savignac perdit sa mère, et ce triste événement interrompit et ralentit ses nombreux travaux littéraires. XXIX. *La Mère Valentin*, ou *Contes et historiettes de la bonne femme*, 1838, in-12. XXX (avec M. de Saintes). *Galerie pittoresque de la jeunesse*, 1838 à 1843, 2 vol. in-8o obl. avec lithogr., dessins de V. Adam. XXXI. *Album des enfants obéissants*, ou *les Plaisirs de la campagne*, 1839, in-18 obl., lithogr. XXXII. *Alphabet des quatre saisons*, ou *Une année chez la bonne maman*, 1839, in-16, fig. XXXIII. *Petit Album récréatif* ou *les Plaisirs de la ville*, 1839, in-16, fig. XXXIV. *Zoé*, ou *la Bonne petite sœur*, 1840, in-18, fig. XXXV. *Le Génie des bonnes pensées*, 1840, in-8o obl. fig. XXXVI. *Les Douze mois, cadeau d'étrennes*, 1840, in-18, fig. Dans tous ses ouvrages, Mme de Savignac a montré un beau caractère et d'excellents principes. Elle a su varier son style suivant qu'elle a écrit pour les enfants, les femmes et les lecteurs d'un âge mûr. Si ses articles littéraires ont pu froisser la susceptibilité de quelques amours-propres, ils ne lui ont point suscité d'ennemis ; car ils sont tout à fait exempts de partialité et de per-

sonnalités ; le blâme y est souvent mêlé de justes éloges. Si elle se montra sévère contre quelques ouvrages de M. de Balzac, tels que *la Peau de chagrin*, dans le *Courrier de l'Europe*, du 21 août 1831, et *le Médecin de campagne*, dans le *Journal des Dames*, du 21 septembre 1833, elle ne craignit pas de paraître chanter la palinodie, en donnant dans ce dernier journal, le 30 octobre 1832, un article très bienveillant sur *le Comte de Chabert*, nouvelle historique du même auteur, qu'elle avait trouvée dans le *Salmigondis*, recueil de contes. Ses idées sur l'éducation, bonnes à connaître, sont consignées dans un article intitulé *l'Anarchie en morale*, et publié en 1832. L'auteur y passe en revue les diverses éducations plus ou moins frivoles, inconséquentes et contradictoires que l'on donne généralement aux jeunes personnes, sans chercher à les rendre plus vertueuses et plus raisonnables, et elle y prêche constamment l'amour de Dieu et l'oubli de soi-même. Les vertus qu'enseignait Alida Savignac, elle les pratiquait. Naturellement gaie, spirituelle et un peu railleuse, elle était bonne, obligeante, généreuse, bienfaisante et constante dans ses affections, comme dans ses goûts et dans ses habitudes ; elle employait la majeure partie de ses revenus et du produit de ses travaux littéraires à secourir des infortunés et souvent à obliger des ingrats. Elle a logé chez elle et nourri gratuitement pendant douze ans une demoiselle Rousseau. Elle a conservé près de quarante ans la même femme de service, dont le mari a enseveli le père et la mère de Mme. de Savignac qu'il a ensevelie aussi. Depuis 1841, la santé altérée d'Alida l'avait forcée de renoncer à ses travaux continuels pour des entreprises littéraires. En 1845, elle publia à Paris : XXXVII. *Le Songe d'une petite fille*, in-32, fig. En 1846, pendant un voyage qu'elle fit pour rétablir sa santé, elle s'arrêta à Limoges, où sans doute son père était né, et y publia deux ouvrages : XXXVIII. *Le Chemin de fer*, suivi de *Il ne faut jamais mentir*, in-12, fig. XXXIX. *Les Malheurs d'un enfant gâté*, suivi de *Camoëns*, in-18, vignettes. Elle fournit aussi quelques pièces à une édition des *Petits contes d'une mère à ses enfants*, par Bouilly et autres auteurs, imprimée à Limoges, in-12, fig. Après avoir passé quelques mois à Tours chez des amis, Mme. de Savignac revint à Paris et y fit paraître son dernier ouvrage. XL. *Almanach des demoiselles pour l'année* 1847, in-16, avec gravure. Peu de temps après, à sa gastrite qui avait fait des progrès se joignit une attaque de paralysie dont les suites hâtèrent sa mort arrivée le 15 mars 1847, dans sa 57e année. Comme sa modique fortune était considérablement diminuée par la longue interruption de ses travaux littéraires, par ses œuvres de charité, par ses prêts d'argent sans billets et sans reçus, et par la réduction de ses rentes viagères, sa succession a été refusée par son plus proche parent, et son modeste mobilier a été vendu au profit du domaine public. Miger attribue à Mme de Savignac des *Abrégés de l'histoire de France*, de l'*Histoire d'Angleterre* et de l'*Histoire sainte*, et 4 vol. de *Contes et historiettes* ; mais ces ouvrages ne sont mentionnés ni dans le *Journal de la librairie*, ni dans la *France littéraire*, à moins qu'ils n'y figurent comme anonymes. Le portrait gravé de Mme de Savignac fait partie de la

collection de ceux qui accompagnent le t. I[er] de la *Biographie des femmes auteurs contemporaines*. A—T.

SAVIN, auteur et traducteur français du XVIII[e] siècle, naqnit à Rouen et professa les humanités à Bordeaux. On a de lui : I. *OEuvres de M. de Montreille*, Londres (Bordeaux), 1764, in-12; Amsterdam et Paris, 1768, in-8°. *Montreille* est un pseudonyme que Savin avait adopté, et sous lequel il publia quelques antres ouvrages. II. *L'Ile de Robinson Crusoé*, par M. de Montreille, Paris, 1768 (et non 1758), in-12; nouv. édit., sous le titre de *Robinson dans son île*, Londres et Paris, 1774, in-12. III. *Adélaïde*, ou *l'Amour et le Repentir*, anecdote volée par M. D. M. (de Montreille), Amsterdam et Paris, 1770, in-8°, fig. D'après la remarque de Barbier (*Dict. des anonymes*), les principaux événements de ce roman sont empruntés, sans beaucoup de déguisement, aux *Mémoires de mademoiselle Bontemps*, par Gueulette, aux *Lettres de Thérèse*, par Bridard de Lagarde; aux *Amusements des eaux de Spa*, par Pœllnitz. IV. *Mes soirées*, ou le *Manuel amusant*, Neufchâteau et Paris, 1775, 2 vol. in-12. On a quelquefois attribué à Savin *l'Élu et son président*, ou *Histoire d'Éraste et de Sophie*, Amsterdam et Paris, 1769, 2 vol. in-12, ouvrage dont, suivant d'autres bibliographes, Louis Charpentier serait l'auteur. Savin a traduit du latin: 1° *Argenis, traduction libre et abrégée de J. Barclay*, Paris, 1771, 2 vol. in-12. Elle est estimée (*voy.* BARCLAY (*Jean*), III, 360). Le roman d'*Argenis* renferme, sous des noms supposés, l'histoire des règnes de Henri III et de Henri IV. 2° Les *Hommes illustres de Pline le jeune*, Paris, 1776, in-12. Savin, en attribuant cet ouvrage à Pline le jeune, a suivi une opinion surannée, car depuis long-temps les philologues le donnent à Aurelius-Victor (*voy.* ce nom, III, 78). P—RT.

SAVOYE-*de-Rollin* (JACQUES-FORTUNAT), ancien tribun, et préfet sous le gouvernement impérial, était né à Grenoble le 18 décembre 1754, d'une famille de magistrature, et fut destiné, dès l'enfance, à la même carrière. Après avoir fait de bonnes études et son droit dans sa ville natale, il fut reçu avocat. Pourvu, en 1780, d'une charge d'avocat-général au parlement du Dauphiné, il s'allia bientôt à l'une des familles les plus opulentes de cette province (celle des Périer). Dans les agitations des parlements qui précédèrent la révolution, il se montra fort opposé à la cour, et acquit par là une si grande popularité, qu'à la nouvelle du premier renvoi de Necker, le peuple de Grenoble s'étant réuni spontanément dans une église, l'obligea de présider cette illégale assemblée, et d'y lire une pétition que les moteurs de cette première insurrection venaient de rédiger en faveur du ministre disgracié, laquelle fut immédiatement envoyée au roi, revêtue d'un grand nombre de signatures. L'avocat-général de Rollin (1) ne prit toutefois que peu de part aux troubles qui éclatèrent ensuite dans toute la France, et plus particulièrement dans la province du Dauphiné, et il garda dans les premières années de la révolution un silence prudent, n'échappant à l'échafaud que par les souve-

(1) On trouve ce nom écrit de plusieurs manières dans les différentes phases de la révolution. Ce fut d'abord *M. de Rollin* tout court; ensuite *Savoye de Rollin*, puis *Savoye-Rollin* et enfin le *baron Savoye-Rollin*.

nirs de sa première popularité. Il vint à Paris sous le Directoire, et fut alors appelé au bureau consultatif des arts et manufactures. Mais il ne reparut sur la scène politique qu'après la révolution du 18 brumaire, qui mit le pouvoir aux mains de Bonaparte. Nommé membre du tribunat, il y prononça des discours assez remarquables par le talent oratoire, mais dans lesquels il était difficile de distinguer ses opinions et le parti auquel il appartenait, si toutefois il appartenait à un parti. L'un de ses discours les plus importants est celui qu'il fit contre l'institution de la Légion-d'Honneur, dont il devait plus tard être un des principaux dignitaires avec le titre de baron, après avoir dit, en 1802, que cette institution *blessait littéralement la constitution*, *et qu'un État libre ne comptait qu'un ordre de citoyens*. Il fut deux fois secrétaire de l'assemblée, et il y parla encore dans plusieurs occasions, entre autres pour la clôture de la liste des émigrés, pour l'établissement des tribunaux spéciaux, pour le nouveau mode d'élection fondé sur les listes de notabilités, et qui a duré jusqu'à la loi de 1817 ; enfin, dans le mois de mai 1804, il appuya la proposition faite, par le tribun Curée, d'élever Napoléon Bonaparte à l'empire. Cette dernière proposition devint, comme on doit le penser, le marche-pied des faveurs et de l'élévation du tribun Savoye-Rollin, qui, presque aussitôt, fut nommé substitut du procureur-général près la haute cour impériale, puis baron, préfet du département de l'Eure (juillet 1805), et un peu plus tard de celui de la Seine-Inférieure, qu'il administra jusqu'en 1812, où il fut destitué pour complicité ou négligence dans l'affaire du receveur de l'octroi Branzon (*voy.* MARQUEZI, LXXIII, 199). Mais ayant été traduit pour le même fait devant la cour impériale de Paris, toutes les chambres réunies, il fut acquitté solennellement et de la manière la plus honorable. L'empereur, se faisant un devoir d'obéir à l'opinion publique, nomma immédiatement Savoye-Rollin préfet des Deux-Nèthes, et il administra ce département jusqu'à la séparation de la Belgique, en 1814. Alors il cessa toutes fonctions publiques, et se retira dans ses propriétés près de Grenoble, où Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, lui fit offrir la préfecture de l'Isère, puis celle de la Côte-d'Or, qu'il refusa également. Ce refus lui ayant donné quelque crédit auprès du gouvernement de la Restauration, il fut choisi pour président du collège électoral de l'Isère en septembre 1815, et par là désigné aux électeurs qui le nommèrent en effet député. Dès le commencement de la session, il siégea dans la chambre au côté gauche avec l'opposition libérale; ce qui dut le faire réélire par le même collège après l'ordonnance de dissolution du 5 septembre 1816. Alors, continuant de siéger au côté gauche devenu la majorité, il appuya dans plusieurs discours les prétentions du parti libéral, notamment le 30 janvier 1817, où il parla contre un projet de loi sur la presse, présenté par M. Pasquier, et qu'il signala comme la source d'interminables procès. « Je finis, dit-il, par un vœu que » je crois celui de toute la France : » liberté de la presse, répression des » abus, jugement par jurés... » Il attaqua plus tard avec beaucoup de véhémence le budget de la guerre, présenté par le duc de Feltre, qui, ayant embrassé la cause de la monarchie, ne proposait que des mesures

propres à la maintenir, et ne tarda pas, à cause de cela, à perdre ce portefeuille. Cette opposition de Savoye-Rollin n'empêcha pas le ministère équivoque de ce temps-là de le nommer encore une fois président du collège électoral de l'Isère, lorsque ce département eut à renouveler sa députation en 1819. Réélu député pour la troisième fois, ainsi que l'on devait s'y attendre, il le fut en même temps et par les mêmes électeurs que le fameux conventionnel Grégoire. Mais il ne pouvait pas essuyer comme lui l'affront d'une exclusion pour cause d'*indignité* (*voy.* GRÉGOIRE, LXVI, 80). Toutefois, depuis cette époque, il prit peu de part aux discussions où son parti ne put conserver la majorité après l'assassinat du duc de Berri. Il mourut à Paris le 31 juillet 1823, ayant rempli tous ses devoirs de religion, et fut inhumé en grande cérémonie au cimetière de l'Est, où le général Foy prononça son oraison funèbre. Outre ses opinions législatives, on trouve quelque chose de Savoye-Rollin dans le volume intitulé : *Recueil intéressant de plaidoyers dans la cause d'une femme protestante* (par Jolly, Farconet et Savoye fils, avec un discours préliminaire du dernier), Genève, 1778, in-8°. M—D j.

SAXE-WEIMAR (CHARLES-AUGUSTE, grand-duc de), né le 3 sept. 1757, n'avait encore que 8 mois quand il perdit son père le duc régnant. Sa mère, Amalie (*voy.* ce nom, II, 6), fille du duc de Brunswick, était elle-même encore mineure, ayant alors 18 ans. Cependant, déclarée bientôt après majeure, elle eut la tutelle de son fils qui lui avait été contestée par d'autres princes de Saxe. Cette femme, distinguée plus encore par son goût pour les lettres et les arts que par son rang, donna pour gouverneur à son fils Charles-Auguste et au frère cadet de celui-ci le comte de Gœrtz, qui devint dans la suite ministre en Prusse, et pour maîtres le célèbre Wieland et Knebel. Plus tard Schmid, chancelier, fut chargé de les initier dans les affaires du gouvernement. Frédéric II, roi de Prusse, qui vit Charles-Auguste dans son enfance, et trouva plaisir à s'entretenir avec lui, augura favorablement de son avenir. Sous la conduite de Gœrtz et de Knebel, les deux jeunes princes visitèrent rapidement, en 1774, la France et la Suisse. Dans ce voyage, le jeune duc vit le poète Gœthe, et lui voua un attachement qui s'est maintenu sans aucun trouble pendant un demi-siècle. L'année suivante, ayant atteint l'âge de sa majorité, il épousa la fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, dont il avait fait la connaissance dans son voyage (*voy.* l'article suivant), et prit des mains de sa mère les rênes du gouvernement, marchant sur ses traces pour les égards qu'elle témoignait aux gens de lettres ; il fit plus, il vécut amicalement avec les grands poètes qui étaient venus se fixer à Weimar ; il nomma Gœthe même son ministre, et lui abandonna en partie la direction des affaires dramatiques. Le château de Weimar, qu'un incendie avait détruit en 1771, fut rebâti par les soins de ce prince ; une grande école industrielle fut fondée, un parc et un jardin de botanique établis, et l'Université d'Iéna, dont il s'occupa avec une grande sollicitude, reçut un nouveau lustre. Selon la coutume des petits princes d'Allemagne, il avait pris du service auprès d'une des grandes puissances ; dans sa qualité de général prussien, il fit en

1792 la campagne contre la France, et en 1806 il commanda un corps d'armée destiné à agir contre Napoléon. Cette dernière campagne faillit lui devenir fatale; car, après la défaite des Prussiens à Iéna, les Français entrèrent dans son petit État, et le mirent à contribution. Il aurait été traité plus sévèrement encore, si la grande-duchesse n'avait réussi, par sa contenance digne et courageuse, à calmer le vainqueur et à obtenir pour Charles-Auguste la permission de revenir à Weimar. Depuis lors, il fut forcé d'entrer dans la confédération rhénane dont, comme on sait, Napoléon fut le chef sous le titre de protecteur. Après la désastreuse campagne de Moscou, quand la confédération germanique se rompit pour faire place à la grande alliance des souverains du Nord contre l'empereur des Français, Charles-Auguste y entra, et fournit son contingent à la grande armée. Après la chute de Napoléon, il assista au congrès de Vienne et obtint le titre de grand-duc avec un agrandissement de territoire. Dès l'année 1816, il convoqua à Weimar un choix de propriétaires de biens équestres, de bourgeois et de paysans, pour poser, de concert avec eux, les bases d'une charte constitutionnelle. Elle fut rédigée sans difficulté, promulguée le 5 mai 1816, et exécutée sincèrement et fidèlement. Le reste de son règne fut paisible, et le prince vécut assez long-temps pour recueillir les fruits de tout le bien qu'il avait fait à son pays. La fête de l'anniversaire de son mariage demi-séculaire fut célébrée dans tout le grand-duché. En 1828, revenant d'un voyage qu'il avait fait à la cour de Berlin, il fut frappé d'apoplexie en route, et mourut à Graditz près de Torgau. Il a sa tombe à Weimar, à côté de celles des poètes Gœthe et Schiller. De ses deux fils, l'aîné, Charles-Frédéric, qui a épousé la sœur de l'empereur de Russie Nicolas, lui succéda; le second, Charles-Bernard, entra au service militaire du roi des Pays-Bas. D—G.

SAXE-WEIMAR (Louise, grande-duchesse de), naquit le 30 janv. 1757, à Prentzlow, dans l'Uckermark, où se trouvait en garnison son père, prince de Hesse, général au service de Prusse, qui parvint dans la suite, par droit de succession, au gouvernement du pays de Hesse-Darmstadt. Louise passa une partie de sa jeunesse avec sa mère dans la ville alsacienne de Bouxwiller, et fut élevée par une institutrice française, Mlle Ravenel. Elle rejoignit son père quand il eut établi sa cour à Darmstadt. C'est là qu'elle fut aperçue par le jeune duc de Saxe-Weimar (*voy.* l'art. précéd.), qui parcourait l'Allemagne avec son gouverneur. Ce prince, non moins frappé de ses charmes extérieurs que de son esprit et de son goût pour les lettres et les arts, la demanda en mariage et l'épousa en 1775. La grande-duchesse douairière Amélie venait de lui remettre les rênes du gouvernement, laissant au jeune couple l'exemple de l'amour des lettres, que les deux époux suivirent au point de mériter à leur capitale les noms d'Athènes et de Ferrare de l'Allemagne. On sait que les poètes les plus distingués trouvèrent à la cour de Weimar non-seulement un accueil bienveillant, mais qu'ils furent traités avec une distinction dont l'aristocratie aurait pu être jalouse. La princesse Louise eut surtout pour Gœthe et Wieland les attentions les plus aimables, et elle honora constamment en leurs per-

sonnes le mérite supérieur. Le vif intérêt qu'elle prenait à l'art dramatique encouragea Gœthe à se charger de la direction du théâtre de Weimar, qui devint un des meilleurs de l'Allemagne. Ce goût pour les plaisirs de l'esprit n'empêcha pas la princesse de donner ses avis à son mari qui la consultait sur toutes les affaires importantes de son gouvernement, et lui accordait une confiance qu'elle justifia toujours par les meilleurs conseils. La cour de Weimar était citée comme celle de toutes les petites cours d'Allemagne où régnait le moins de morgue et de raideur, et où le mérite et le malheur étaient accueillis avec le plus de prévenance et de bonté. Après la bataille d'Iéna (1806) cette princesse reçut Napoléon avec beaucoup de présence d'esprit et de dignité au bas des escaliers du château de Weimar. Elle seule fit tête à l'orage; son mari, alors général au service de Prusse, combattait dans l'armée prussienne. Le vainqueur, qui venait de quitter le champ de bataille, adressa brusquement la parole à la grande-duchesse: « Qui êtes-vous, madame? » Une réponse ferme et prudente établit bientôt la plus parfaite politesse; Napoléon promit de ménager le pays, et finit la conversation par ces mots: « Dites à votre mari de revenir; il peut rester tranquille dans sa résidence. » L'État de Weimar dut ainsi à cette princesse de grands adoucissements aux maux de la guerre. Napoléon conçut pour elle une haute considération. Deux ans après, pendant son séjour à Erfurt, il vint la revoir dans son palais et lui exprima l'estime qu'elle avait su lui inspirer. Néanmoins, lors de la guerre de la délivrance en 1813, cette princesse n'hésita pas de conseiller à son mari de faire cause commune avec la nation allemande, tout entière soulevée contre Napoléon; elle offrit même ses parures, afin d'aider à pourvoir aux besoins du trésor, et ces parures furent réellement mises en gage, puis dans la suite dégagées à son insu par le grand-duc, qui éprouva un plaisir bien vif à les lui rendre. Après avoir célébré avec son époux, en 1825, le jubilé de leur mariage qui avait cinquante ans de durée, elle eut la douleur de le perdre en 1828, et depuis lors elle vécut retirée dans sa maison de campagne de Wilhelmsthal auprès d'Eisenach où elle mourut le 14 février 1830, vingt mois après son époux. Mme de Staël a dit de cette princesse: « La duchesse « Louise de Saxe-Weimar est le véritable modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus « illustre; sans prétention comme « sans faiblesse, elle inspire au même « degré la confiance et le respect, « et l'héroïsme des temps chevaleresques est entré dans son âme, sans « lui rien ôter de la douceur de son « sexe (1). » On révéla après sa mort beaucoup d'actes de bienfaisance qu'elle avait tenus secrets: elle payait de petites pensions à un grand nombre de personnes malheureuses; elle donnait des secours aux jeunes gens pauvres pour faire leurs études à Iéna; elle poussait l'attention jusqu'à envoyer des billets de spectacle à des familles qui n'avaient pas le moyen de se procurer ce plaisir de l'esprit (2). Loin d'être éblouie par le rang où elle

(1) *De l'Allemagne*, part. I, chap. xv.

(2) *Voy.* la notice de Boettiger dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, 1830, n°s 90-92.

était placée, elle continua toujours de vivre modestement; ses vêtements étaient d'nne extrême simplicité, et elle préférait la vie retirée aux grandes réunions. Elle était vénérée, chérie par tous les habitants du grand-duché. La ville de Weimar, qui n'oublia jamais le service qu'elle avait rendu en 1806 dans les jours désastreux de l'invasion française, profita de la fête dn jubilé du couple auguste pour faire frapper en l'honneur de Louise une médaille avec son portrait à demi voilé, et ces mots en allemand : *Souvenir du 14 octobre* 1806, *par Weimar sauvé*, enfermés dans une couronne de feuilles de chêne qu'entoure un cercle lumineux d'étoiles (3). D—G.

SAXE-GOTHA *et Altenbourg* (ÉMILE-LÉOPOLD-AUGUSTE, duc de), né à Gotha le 23 novembre 1772, succéda à son père le duc Ernest II en 1804, et continua, en suivant l'exemple de ce prince, au milieu des guerres et des révolutions qui alors désolaient l'Europe, à maintenir ses petits États dans la plus exacte neutralité. Pour cela, il s'abstint constamment de prendre du service dans les armées de la Prusse ou de l'Autriche, comme le faisaient la plupart des princes allemands. Ayant contracté dès sa plus tendre jeunesse le goût de l'étude et des lettres, il s'y livra constamment, et composa beaucoup d'écrits remarquables par un style pur et facile, entre autres des romans dans la forme épistolaire, que l'on dit d'un très-haut intérêt, mais dont la plus grande partie est restée manuscrite et ne verra probablement jamais le jour. Il était dans l'usage de faire écrire sous sa dictée, et l'on assure que pendant plusieurs heures sans interruption son style se soutenait toujours pur et correct, sans qu'il fût jamais obligé d'avoir recours à des ratures ou à des corrections. Ce prince vécut ainsi paisiblement jusqu'au 17 mai 1822 où il mourut à l'âge de cinquante ans, sans postérité, quoiqu'il eût été marié deux fois. Son frère lui succéda. Si celui-là ne laisse pas d'héritiers, le territoire de Saxe-Gotha sera divisé entre les ducs de Saxe-Meningen Hildburghausen et Cobourg-Saalfeld, seuls descendants d'Ernest-le-Pieux, qui mourut en 1675 et fut chef commun de ces quatre branches de la maison de Saxe. Le prince Léopold-Auguste est auteur d'un livre intitulé : *Kyllenion*. Ce sont douze idylles écrites dans le goût de la poésie pastorale et dont chacune porte pour suscription le nom d'un mois grec. D'autres petites pièces de poésie sont insérées dans le même volume. Plusieurs ont été mises en musique par le duc lui-même, et ses admirateurs trouvent dans son style la même mélodie que dans ses compositions musicales. Ce prince légua, en mourant, ses tableaux, sa bibliothèque et ses collections d'objets d'art aux établissements publics du duché, qui sont nombreux et très-bien pourvus. B—H—D.

SAXE. *Voy.* ADOLPHE (*Jean*), duc de Saxe, I, 235, et FRÉDÉRIC-AUGUSTE, roi de Saxe, LXIV, 473.

SAY (ÉDOUARD), capitaine anglais, vivait dans la seconde moitié du XVIIe siècle et n'est connu que par la relation d'Ovington. Ce voyageur nous apprend que Say, après un naufrage à l'île Macike et un long séjour à Mascate, s'embarqua pour

(3) Cette médaille avait été gravée sous la direction de Gœthe, par Boré, à Genève.

l'île de Bombay. Il était accompagné de dix-huit ou vingt vaisseaux qui allaient à Surate et dans d'autres lieux de la dépendance du Grand-Mogol. Soit qu'ils ne dussent pas faire toute la route ensemble, soit que le vent l'eût séparé des autres bâtiments, il se trouvait malheureusement seul lorsqu'il découvrit de loin deux vaisseaux qui venaient à lui et qui lui parurent être des corsaires. Il fit ce qu'il put pour les éviter, jeta même quelques marchandises à la mer pour rendre son navire plus léger. C'étaient, en effet, des pirates sanganians, qui habitent sur la côte d'Afrique, vers l'entrée de la mer Rouge. Ils ne le quittèrent point et lui donnèrent la chasse jusqu'à quatre heures après-midi. Alors les bâtiments étant proches, on en vint à l'abordage. Soixante-dix ou quatre-vingts de ces brigands sautèrent sur le vaisseau anglais et tuèrent ceux qui leur firent résistance; Say lui-même reçut un grand coup qui le blessa grièvement à la main. Celui qui l'avait frappé allait redoubler, lorsqu'il aperçut des boutons d'or sur l'habit du capitaine. Cette circonstance lui attira quelque considération, et on lui laissa la vie en faveur de ses boutons qu'il abandonna aussitôt, ainsi que ses habits. Il fut dépouillé entièrement; cependant on s'occupa de sa plaie, on la pansa; elle guérit. Dans l'espérance qu'après l'avoir volé les corsaires lui rendraient au moins son navire, Say avait caché 1500 sequins dans un canon, pour les soustraire à leurs recherches. Mais, en arrivant dans leur pays, ils voulurent faire parade de leur prise et tirèrent toute l'artillerie, en sorte que le reste de la fortune du capitaine anglais fut dissipé par ce dernier événement. La reine, ayant appris l'arrivée de ses gens, ordonna que le capitaine anglais lui fût amené. Et comme elle avait, sans doute, un intérêt considérable dans les prises, elle voulut savoir le compte de l'argent et qui s'en était emparé. Peu satisfaite du rapport des corsaires, elle exigea que le capitaine anglais le lui dît: il ne le savait pas plus qu'elle. Cependant il fut conduit vers cette princesse, pendant l'espace de quelques lieues, sans chapeau et sans souliers, peine cruelle sous un ciel si brûlant. Il s'excusa de ne pouvoir satisfaire sa curiosité sur la prise de son argent. Pour l'en punir elle commanda de ne lui donner pour toute boisson que de l'eau salée. Comme elle s'imaginait qu'il y avait opiniâtreté de la part de son prisonnier, elle tenta un moyen plus doux que le châtiment et qui lui paraissait plus sûr. Persuadée que tout Européen devait avoir pour les images un respect égal à celui que montraient les Portugais, et n'ayant, comme on peut le croire, nulle idée de la réforme anglicane, elle fit apporter quelques images de la sainte Vierge et d'autres saints, et ordonna à Say de jurer par ces objets de son culte qu'il ne savait pas en effet lequel des pirates avait pris l'argent de son vaisseau. Il fit le serment qu'elle exigeait, et cette fois il fut cru sur parole. Peu de jours après on le remit en liberté. Un vaisseau arabe le conduisit à Mascate, d'où il passa aux Indes. C'est là qu'il vit Ovington auquel il raconta sa catastrophe et donna sur Aden, Mascate, les côtes de la mer Rouge et du golfe Persique, des renseignements curieux que celui-ci a consignés dans la relation de son voyage (*voy.* OVINGTON, LXXVI, 163). M—LE.

SAY (Jean-Baptiste), économiste célèbre. Les grands événements qui ont agité la fin du dernier siècle et le commencement du nôtre ont principalement frappé l'attention du monde sous le point de vue politique. Aussi la plupart des esprits se sont-ils préoccupés des changements survenus dans la forme des gouvernements plutôt que des révolutions accomplies dans la condition économique et sociale des peuples. Le premier qui posa les bases de l'économie politique, en expliquant les phénomènes de la richesse, c'est-à-dire de la puissance des nations, Adam Smith, venait de mourir au moment même où commençaient en France les grandes expériences sociales qui devaient bouleverser le monde. L'immortel ouvrage du philosophe écossais apparaissait tout à la fois comme l'inventaire du passé et le programme de l'avenir. L'auteur y proclamait la souveraineté du travail; il en donnait la théorie la plus ingénieuse; il en étudiait les procédés jusque dans les détails les plus minutieux. Ces magnifiques analyses produisirent l'effet d'une révélation; et, quoique la constitution politique des divers peuples ne permît pas d'en espérer le salut des classes laborieuses, on vit partout se relever les autels avilis du travail, et la valeur de l'homme s'accroître, en attendant que le grand mouvement de 1789 lui rendît sa dignité. Ainsi Adam Smith et J.-B. Say apparaissent aux confins de deux mondes qui n'auront bientôt plus rien de commun, pas une institution, pas même un souvenir! Au régime des corporations va succéder celui de la liberté; au travail des petits ateliers la puissance des moteurs mécaniques. La machine à vapeur et la machine à filer recèlent dans leurs flancs une foule de produits matériels et de questions sociales inconnues à nos pères. On ne saura pas tout de suite par combien de soucis ces formidables appareils nous feront expier leur pouvoir. A la fin du XVIII[e] siècle, il ne se consommait pas en Europe une seule pièce de coton qui ne vînt de l'Inde; et vingt-cinq ans après, l'Angleterre en envoyait au pays même d'où elle avait tiré jusque-là tous les produits semblables. Il avait suffi de deux petits cylindres tournant en sens inverse pour changer de fond en comble les rapports de l'Europe avec l'Asie. Telle était la tendance économique du monde lorsque J.-B. Say recueillit la succession de son illustre devancier. Notre grand économiste naquit à Lyon, le 5 janvier 1767, d'une famille de réfugiés protestants. Il était l'aîné de trois garçons. Son père, négociant honorable, lui fit donner une éducation solide, et l'envoya en Angleterre pour y apprendre la langue anglaise et la connaissance des affaires commerciales. Ce fut alors qu'une circonstance, en apparence futile, produisit sur son esprit une impression profonde, et détermina peut-être son goût pour l'étude de l'économie politique. A l'époque où il était en pension, dans un village près de Londres, l'impôt des portes et fenêtres, très-sévère, comme on sait, en Angleterre, venait d'être voté. Le jeune Say occupait une petite chambre éclairée par deux fenêtres: son maître trouva tout simple d'en faire condamner une pour échapper à la taxe. « Me voilà donc privé d'une fenêtre sans que le trésor en soit plus riche, se dit tout bas le jeune économiste; à quoi servira donc cet impôt? » Et, trente ans plus tard, il publia, dans son *Cours complet d'économie poli-*

tique, le chapitre curieux des *impôts qui ne rapportent rien au fisc*. En revenant d'Angleterre, J.-B. Say fut placé en qualité de commis dans une maison de banque. Il attribuait lui-même aux habitudes d'ordre qu'il avait contractées dans cet austère noviciat la rectitude de jugement et les tendances positives de son esprit. Il n'estimait l'aisance qu'il eut toujours et la fortune qu'il n'eut jamais, qu'en raison de l'indépendance qu'elles peuvent assurer à l'esprit et quelquefois au caractère. « On voit, écrivait-il vers la fin de sa vie, beaucoup de personnes qui ont trop de respect pour l'argent, et cela dégoûte. On en voit aussi qui en ont trop peu, et elles tombent dans la misère. Que n'a-t-on pour l'argent tout le respect qu'il mérite, et rien de plus? » J.-B. Say entra bientôt dans les bureaux d'une compagnie d'assurances dirigée par Clavière, qui fut depuis ministre des finances. Clavière lui ayant prêté un exemplaire de l'*Essai sur la richesse des nations*, le jeune commis, saisi d'admiration pour le génie d'Adam Smith, se hâta d'acheter l'ouvrage, et ne s'en sépara plus. Il était alors âgé de vingt-quatre ans, et son premier début littéraire fut une brochure *sur la liberté de la presse* (1789, in-8°). Elle n'était pas très-bonne, et quoiqu'il eût pu s'en consoler beaucoup plus tard en lisant celles de notre temps, il ne se pardonna jamais l'enflure et le mauvais goût qui déparaient ce premier essai. Mirabeau l'employa quelque temps après à la rédaction du *Courrier de Provence*, ce qui le lia d'amitié avec les principaux écrivains de l'époque, et lorsqu'en 1792 l'invasion de la Champagne appela la France aux combats, ils partirent presque tous, organisés en *compagnie des arts*. À peine arrivé de l'armée, J.-B. Say épousa, le 25 mai 1793, mademoiselle Deloches, fille d'un ancien avocat aux conseils, et cette union si bien assortie, qui devait durer près de quarante ans, fixa définitivement le jeune écrivain à Paris. Les catastrophes financières de l'époque avaient détruit la fortune de son père et ne lui permettaient guère de tenter la sienne dans le commerce. Il se voua dès lors sans réserve au culte des sciences et des lettres, non moins profané un moment que tous les autres cultes. Il fonda en 1794, avec Chamfort, Ginguené, Amaury Duval et Andrieux, le premier recueil littéraire sorti des orages de notre révolution, la *Décade philosophique* (1). Ce fut comme la résurrection du goût et des principes en littérature, en morale et en politique. J.-B. Say conserva pendant six années la rédaction en chef de ce recueil, dont la collection jusqu'en 1807 forme cinquante-quatre volumes. Il y avait fait un excellent apprentissage des grandes questions dont la France poursuivait la solution au milieu des tempêtes, lorsqu'il fut nommé, en décembre 1799, membre du tribunat, sous le consulat de Bonaparte. C'était précisément à ce moment qu'allait finir le règne des tribuns. J.-B. Say, sincèrement dévoué aux intérêts de la liberté, ne tarda point à s'en apercevoir. Il s'occupait de travaux financiers et de réformes économiques sans perdre aucune occasion de protester contre les empiètements du nouveau César, et fut bientôt après *éliminé* du tribunat. Le premier consul, qui avait deviné la portée de son esprit, essaya de le séduire, mais

(1) À cette époque J.-B. Say changea son prénom en celui d'*Atticus*.

ne put vaincre sa répugnance naturelle pour les impôts de consommation. J.-B. Say se démit des fonctions lucratives de receveur des droits-réunis du département de l'Allier, auxquelles il avait été nommé. Il lui fallut chercher dans l'industrie l'indépendance que lui refusaient les emplois publics, et il organisa une filature de coton. On le vit dans les galeries du conservatoire des arts et métiers, qu'un jour il devait illustrer par son enseignement, étudier comme un simple ouvrier les procédés de la fabrication, monter et démonter les métiers, assisté de son fils qui lui servait de *rattacheur*. La ténacité de son caractère ne fut rebutée par aucun obstacle. Il s'établit dans le département de l'Oise, puis sur une plus vaste échelle dans celui du Pas-de-Calais, tour à tour ingénieur, architecte, mécanicien, potier de terre; et dans ce rude exercice de toutes les professions, il apprit à connaître et à analyser les procédés des arts. C'est ainsi qu'il a pu apprécier les inconvénients relatifs au choix des emplacements pour les manufactures, à l'insuffisance des débouchés, au mauvais état des routes et des canaux, et donner aux entrepreneurs d'industrie les leçons de sa propre expérience. En l'an V (1797), la classe des sciences morales et politiques de l'Institut de France avait mis au concours la question suivante : « Quels sont les *moyens* de fonder la morale chez un peuple? » puis celle-ci : « Quelles sont *les institutions* les plus favorables pour atteindre un tel but? » et comme il est arrivé quelquefois de nos jours en pareille occurrence, l'Institut avait dû garder son prix, parce que la question n'était pas de celles qu'on pût résoudre dans un Mémoire académique. J.-B. Say concourut sans succès en envoyant une nouvelle sentimentale, intitulée : *Olbie*. *Olbie* est une succursale de Salente dont l'Idoménée est un peu pâle, quoique plein de bonnes intentions. Il propose aux Olbiens pour livre de morale un *Traité d'économie politique*, que J.-B. Say se chargera de leur fournir en 1803. C'est en effet à cette époque qu'a paru la première édition du grand ouvrage de ce célèbre économiste, et ce livre aurait produit une plus grande sensation, si la France, distraite de l'étude par la gloire, n'eût réservé alors toute son admiration pour un seul homme. Le *Traité d'économie politique*, même avant les perfectionnements que cet ouvrage a reçus dans cinq éditions successives, était déjà une œuvre originale et considérable. Quelque opinion qu'on eût des doctrines de l'auteur, son livre était principalement remarquable par la méthode, la clarté et l'esprit d'observation. Adam Smith avait découvert sans doute les vérités fondamentales de la science, à peine entrevues par les *physiocrates* du dix-huitième siècle; il les avait démontrées d'une manière admirable; mais son livre immortel avait besoin d'être mis à la portée de toutes les intelligences et au service de toutes les nations. Quelques démonstrations essentielles y manquaient; des faits très-importants n'étaient pas à leur place. J.-B. Say a remis tout en ordre, créé la nomenclature, rectifié les définitions, et donné à la science une base solide en même temps que des limites régulières. L'économie politique n'est à ses yeux que l'exposé des lois qui régissent la production, la distribution et la consommation des richesses. Les richesses se produisent au moyen des trois

grandes branches qui résument tous les travaux matériels : l'agriculture, l'industrie et le commerce. Les capitaux et les fonds de terre sont les principaux instruments de la production. Le travail de l'homme, combiné avec celui de la nature et des machines, donne la vie à tout cet ensemble de ressources qui composent le fonds commun des sociétés. Mais ce qui assure une renommée durable à J.-B. Say, ce sont les démonstrations neuves et irrésistibles dont il a appuyé sa théorie des *débouchés*. Cette théorie, fondée sur l'observation scrupuleuse des faits, a prouvé que les nations ne payaient les produits qu'avec des produits, et que toute loi qui leur défend d'acheter les empêche de vendre. Tous les peuples sont donc solidaires dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ; les guerres sont des folies qui ruinent même le vainqueur, et déjà l'on peut juger, par la sollicitude des gouvernements à cet égard, que les principes de J.-B. Say ont pénétré dans les conseils des rois. Il a démontré comme une vérité mathématique et pratique ce qui ne paraissait qu'une utopie philosophique ; il a convié toutes les nations aux douceurs de la paix par l'attrait de leur intérêt personnel. On peut juger si cette publication dut paraître intempestive à l'époque des guerres acharnées qui désolaient toute l'Europe. J.-B. Say prêchait la liberté du commerce en présence du blocus continental, l'allégement des taxes en regard de l'exagération croissante des droits-réunis, l'économie des capitaux au centre du plus effroyable gaspillage dont le monde ait été témoin. Combien tous ces événements donnaient raison à ses doctrines ! et combien il devait gémir de voir la banqueroute devenue deux fois, en moins de dix ans, une arme de guerre et comme un moyen de gouvernement ! Pour comble d'amertume, les événements qui offensaient si profondément ses opinions économiques ne menaçaient pas moins sa position manufacturière ; l'excès des droits sur les matières premières, les prohibitions, les confiscations rendaient son industrie périlleuse, et il la céda tout entière à un associé, pour revenir à Paris vers la fin de 1812. Le souvenir de ce temps douloureux ne s'effaça jamais entièrement de sa mémoire, et lui dicta plus tard quelques paroles passionnées, les seules qui déparent la sévère impartialité de ses écrits. Il ne voulut jamais voir dans l'empereur qu'un grand dissipateur de capitaux, qu'un inflexible consommateur d'hommes. Vers la fin de sa vie, l'âge même n'avait pas apaisé ce farouche ressentiment. Aussi le vit-on applaudir à la chute de l'empire, sans être attaché à la Restauration, qui ne tarda point à tromper ses espérances. Il profita néanmoins des libertés de 1814 pour donner une seconde édition de son *Traité*, très-supérieure à la première et bien mieux accueillie. La paix ouvrait alors une carrière nouvelle à l'économie politique. Les mers, long-temps fermées, étaient redevenues libres ; l'Angleterre, écrasée sous le poids de sa dette et réduite au régime du papier-monnaie, allait bientôt reprendre les paiements en espèces ; les crises manufacturières ne devaient pas tarder à éclater sous l'empire de la concurrence illimitée. On n'avait vu à l'œuvre qu'une seule partie des théories économiques d'Adam Smith et de J.-B. Say. La rareté des capitaux, détournés par la

guerre, n'avait pas encore permis aux entrepreneurs des luttes semblables à celles de nos jours; la rareté des bras laissait encore aux classes ouvrières quelques chances favorables pour débattre le prix des salaires. L'Europe ne connaissait que les difficultés économiques de la guerre; il lui manquait l'expérience des embarras de la paix, plus graves peut-être et d'une solution plus compliquée. Toutefois ces embarras ne se manifestèrent pas dans les premières années de repos, dont J.-B. Say profita pour retourner en Angleterre avec la mission de constater la situation industrielle de ce pays. Il y fut accueilli avec beaucoup de distinction par les plus grands économistes de l'époque, Ricardo, Malthus et Jeremy Bentham. On le fit même asseoir, à Glasgow, dans la chaire d'Adam Smith, honneur insigne, dont il se montra profondément touché. La brochure qu'il publia à son retour, sous le titre *De l'Angleterre et des Anglais*, témoignait vivement de son antipathie pour les profusions des gouvernements, et contenait plusieurs avertissements d'une nature vraiment prophétique. Cet écrit fut suivi du *Catéchisme d'économie politique*, ouvrage élémentaire excellent, où l'auteur a réuni dans un petit nombre de pages, et sous la forme familière du dialogue, les principes fondamentaux de la science. A ce moment d'arrêt dans sa vie, J.-B. Say voulut se recueillir en lui-même et jeter un regard philosophique sur les choses de ce monde. Il fit imprimer sous le titre de *Petit Volume* un recueil de pensées écrites à la manière de Franklin et empreintes d'une finesse naïve, où domine toujours la verve caustique de son esprit. Ce petit livre le peint mieux que ses autres œuvres, tel qu'il était dans sa vie privée, sceptique, railleur, ennemi de tout préjugé, sévère pour lui-même autant que pour autrui, indépendant, laborieux, économe. Il aimait la critique et il en profitait quand elle était fondée. « Il y a un point, disait-il, sur lequel il faut se résigner quand on écrit : c'est d'être lu légèrement et d'être jugé du haut en bas. » La verve de son esprit aimait surtout à s'exercer aux dépens des hommes sans convictions, dont le nombre est toujours grand aux époques de trouble et de changements politiques. Voici comment il en parle: « Un homme sans principes se rencontre avec un homme qui a des principes. Ils causent ensemble; ils se méprisent tous les deux. Quel est celui qui a le plus de mépris pour l'autre? Vous croyez que c'est celui qui a des principes? Vous vous trompez; c'est celui qui n'en pas. » Ces courtes citations du *Petit Volume* de J.-B. Say suffiront pour donner une idée de la nature originale de son esprit. On conçoit combien elle eut à s'exercer durant la réaction économique qui signala les premières années de la Restauration. Elle avait promis, dans un accès d'enthousiasme, la suppression des droits-réunis, que la nécessité força pourtant de conserver sous le nom de contributions indirectes; on nomma à ce sujet une commission dont J.-B. Say fut membre, mais il refusa de prendre part à des travaux désormais inutiles, et revint à ses études favorites. Il fit paraître presque en même temps la 3ᵉ édition de son *Traité*, et deux écrits intéressants sur la *Navigation intérieure de la France*. Le succès croissant de ses doctrines appelait chaque jour davantage l'attention du public sur sa personne. On le lisait

avec ardeur, on désira l'entendre ; il donna ses premières leçons à l'Athénée royal de Paris, pendant deux hivers, avec un grand succès, et presque aussitôt la 4e édition du *Traité*, déjà traduit dans plusieurs langues, et considéré dans toute l'Europe comme un livre classique. L'économie politique se popularisait de plus en plus sous son influence; les princes mêmes n'en dédaignaient pas l'étude, et J.-B. Say en compta plusieurs parmi ses élèves. Cependant, à mesure qu'il s'efforçait de maintenir la science dans de justes limites par la précision rigoureuse du langage et la justesse de ses déductions, des athlètes célèbres le forçaient de descendre dans l'arène, et engageaient avec lui une lutte énergique. Ses trois plus dignes adversaires furent Malthus, Ricardo et Sismondi. Le premier venait de publier son *Essai sur le principe de la population*, et une théorie hasardée de quelques-uns des phénomènes les plus intéressants de la production. J.-B. Say lui adressa cinq lettres remarquables, qui ont été imprimées dans la collection de ses œuvres posthumes, et qui méritent d'être lues avec attention, quoiqu'elles traitent de quelques points de controverse plutôt que des vrais intérêts de la science. C'est au terrible livre de Malthus, sur la population, que J.-B. Say aurait dû s'attaquer; mais il en adopta pleinement toutes les conclusions, si durement commentées et développées par Ricardo, dans son ouvrage sur le *Principe de l'impôt*. Nous ne parlerons point de leurs débats dogmatiques sur la théorie du fermage, ni des protestations éloquentes de Sismondi sur les abus de la concurrence et des instruments du crédit. Ces grandes luttes se sont reproduites bien plus formidables de nos jours. Au moment où elles s'engageaient d'une manière si digne et si grave entre les fondateurs de l'économie politique, nul n'aurait osé supposer qu'elles descendraient un jour sur la place publique, et que le fléau du paupérisme, signalé par Malthus, s'étendrait comme un vaste réseau sur toute l'Angleterre. Ces illustres penseurs avaient le sentiment profond du mal qui affligeait la société industrielle, mais ils étaient loin d'en prévoir toutes les conséquences. La liberté leur semblait assez forte et assez ingénieuse pour se suffire ; ils ne lui demandaient que de la retenue et de la tempérance en toute chose. Malthus condamnait au célibat les deux tiers de l'espèce humaine; il grondait les enfants qui s'avisaient de naître sans revenus, et leur annonçait la famine d'une voix paternelle, tandis que Sismondi demandait grâce pour eux aux machines, et pour leurs pères aux banquiers. Ricardo supputait froidement le contingent nécessaire de victimes à immoler sur les autels de la concurrence, comme un général calcule la perte d'hommes indispensable pour enlever une redoute. Tel était le caractère des débats établis au foyer même de la science économique, lorsque J.-B. Say fut appelé à la professer au conservatoire des arts et métiers, à la suite d'un travail remarquable présenté à M. le baron Thénard, sur l'utilité de l'enseignement industriel. Il en avait très-bien signalé l'importance au milieu du développement désordonné de toutes les industries ; aussi mit-il tous ses soins à lui donner un caractère d'application immédiate. Sa vieille expérience de manufacturier lui fut d'un

grand secours dans celle tâche difficile, où il aurait obtenu les plus brillants succès, si ses leçons orales avaient été improvisées. Malgré la promptitude naturelle de son esprit et la sûreté de sa mémoire, J.-B. Say ne put jamais se décider à cette épreuve périlleuse, et il prit le parti de lire toutes ses leçons. Il craignait les longueurs et les redites; il aimait mieux éclairer que séduire; il préférait la qualité des auditeurs à la quantité. Le nombre des siens avait toujours été borné: il conçut l'heureuse idée de l'agrandir, en publiant ses leçons du conservatoire, sous le titre de *Cours complet d'économie politique pratique*, ouvrage considérable, que les industriels préféreront toujours à son *Traité*, quoiqu'il n'en ait pas la belle ordonnance, la précision et la méthode. J.-B. Say a réuni dans cette vaste encyclopédie économique les faits destinés à justifier ses théories et à les éclairer. On sent qu'il éprouvait déjà le contre-coup de la réaction qui s'opérait dans le monde contre les doctrines anglaises. Il en avait lui-même attaqué quelques-unes, mais il adoptait pleinement toutes les autres. A l'heure où il vivait, et en France surtout, l'abus des travailleurs dans les manufactures n'avait pas encore légitimé le cri d'alarme poussé par Sismondi, et motivé les lois que nous venons de promulguer. Le *Cours complet d'économie politique* obtint un grand et beau succès, même après la publication de la cinquième édition du *Traité*, qui restera toujours, selon nous, le premier titre de J.-B. Say à l'estime de ses contemporains. On n'y trouve aucune trace des systèmes hardis qui commencèrent à se faire jour et à escalader la science après la révolution de 1830. Ce vain bruit d'utopies expirait à sa porte. Il n'entamait de discussion qu'avec des adversaires sérieux, et ne se laissait point étourdir par le fracas des rues. Il travaillait à l'amélioration des classes pauvres, sans rechercher leur faveur ni craindre leur blâme. Il disait des vérités austères aux peuples et aux rois, avec l'impartialité dédaigneuse d'un philosophe uniquement occupé des intérêts de la science et de l'humanité. Toute la presse française se pénétrait de ses doctrines, sans en connaître l'auteur, qui vivait à l'écart, entouré de sa famille et d'un petit cercle d'amis dévoués. C'est là qu'il recevait, une fois par semaine, les hommes les plus distingués de son temps et les savants étrangers, dont aucun ne manquait de venir lui rendre hommage. La haute supériorité de son esprit se révélait dans ces conversations intimes, qu'il savait animer par des saillies originales et une richesse de connaissances inépuisable. Il aimait à railler les hommes du pouvoir, et il ne laissait passer aucune occasion de stigmatiser les mauvais livres et les mauvaises mesures en économie politique. Les lois de douanes restrictives dont nous souffrons tant aujourd'hui, et qui ont chargé de droits si funestes les fers, les laines, les bestiaux, n'ont pas eu d'adversaire plus prononcé. Nul n'a travaillé avec plus de persévérance à dépopulariser la guerre, les entraves, les prohibitions; à faire apprécier l'importance des travaux publics, des routes, des canaux. Jamais, d'ailleurs, à aucune autre époque de l'histoire, la science n'avait eu l'occasion de faire de plus magnifiques expériences. La splendeur des évènements politiques pâlit devant la gravité des questions économiques et sociales, résolues ou posées dans les cinquante

années qui viennent de s'écouler. A peine J.-B. Say avait-il annoncé la dernière heure du système colonial, que nous perdions Saint-Domingue, et les Espagnols l'Amérique tout entière. L'Angleterre elle-même était forcée de capituler sur cette grave question en modifiant, au profit de la liberté commerciale, le monopole suranné de la compagnie des Indes. La faillite des banques provinciales de la Grande-Bretagne et de celles des États-Unis témoignaient de la justesse de ses vues en matière de crédit; l'association des douanes allemandes devenait la première protestation officielle des gouvernements contre le système prohibitif. Une simple querelle de tarif a manqué jeter la discorde au sein de l'Union américaine, et toutes les tempêtes amoncelées sur nos têtes ne commencent à se dissiper qu'en présence du souverain maître des peuples et des rois, l'intérêt général de l'humanité. Ce sera l'éternel honneur de J.-B. Say d'avoir soutenu, démontré, proclamé l'excellence de ces principes, et leur domination irrévocable sur la politique du monde. Heureux s'il avait réussi à résoudre aussi complétement les problèmes redoutables du paupérisme et de la concurrence! Il a laissé cette pénible tâche à ses successeurs; mais la sienne a été assez belle et assez bien remplie pour suffire à sa gloire. On l'a vu détourner les yeux du triste spectacle de la misère des classes ouvrières en Angleterre; il ne l'a jamais connue dans sa hideuse profondeur. Il n'avait gardé souvenir que des merveilles de l'industrie, sans entendre le cri des souffrances qu'elle traîne à sa suite dans l'état présent de son organisation. Il admirait la puissance des grands capitaux sans redouter leur despotisme. Son cœur compatissait vivement aux maux de ses semblables, mais il lui était resté quelque chose du fatalisme de Malthus et de l'école économique anglaise. Quand il vit s'élever, après le mouvement de 1830, les bannières inconnues et menaçantes des écoles nouvelles, il parut éprouver une sorte de surprise; il ne voulut jamais aller à la rencontre de cet horizon nébuleux derrière lequel on prétendait traiter les grandes questions de l'avenir. Il refusa de se commettre avec des gens qui ne parlaient plus ni la langue économique, ni la langue française. Il garda le silence le plus absolu. Déjà même il éprouvait une sorte de lassitude causée par son application continuelle au travail. Le gouvernement de juillet venait de lui confier la chaire d'économie politique du collége de France, et il s'y était dévoué tout entier avec sa fidélité habituelle au devoir, quand la mort de sa femme le frappa du coup le plus terrible. Madame Say avait répandu sur l'existence de son mari un charme inexprimable; elle réunissait au plus haut degré la dignité du caractère, l'élévation de l'esprit, la simplicité bienveillante des manières. Ce stoïcien, en perdant sa femme, se sentit frappé à mort. Dès ce moment sa santé alla toujours en déclinant: Plusieurs attaques d'apoplexie avaient cédé aux soins du docteur Duméril, son médecin et son ami; une dernière, plus forte que les autres, mit fin à ses jours le 15 novembre 1832. J.-B. Say était âgé de 66 ans; il laissait quatre enfants, deux fils et deux filles; l'une d'elles était la femme de l'honorable Ch. Comte, dont l'Académie des sciences morales et politiques devait bientôt avoir à déplorer la mort prématurée. Les services éminents que ce grand économiste a

rendus à la science sont désormais appréciés de l'Europe tout entière, malgré l'injustice avec laquelle certains écrivains ont essayé de les méconnaître. C'est J.-B. Say qui a constitué l'économie politique à l'état de science d'application, en assignant au travail et aux capitaux leur véritable rôle dans la production industrielle, et en déterminant, de la manière la plus précise, les fonctions de la monnaie et les conditions du crédit ; c'est lui qui a fondé le nouveau droit des nations en frappant dans sa base le système suranné de la *balance de commerce*, source de tant de guerres funestes et d'erreurs économiques. Grâce à l'heureuse influence des écrits de J.-B. Say, les peuples les plus belliqueux ont tourné leur activité vers des travaux plus durables, la puissance a passé du côté de la richesse. La seule question importante que J.-B. Say n'ait pas pu résoudre est celle de la distribution équitable des profits du travail, qui excite aujourd'hui à si juste titre la sollicitude des gouvernements. Aussi longtemps qu'il y aura des millions d'hommes privés des premières nécessités de la vie, au sein d'une société riche de tant de capitaux et de tant de machines, la tâche des économistes ne sera pas finie. La civilisation est appelée à couvrir d'une protection commune, comme fait le soleil, le riche et le pauvre, le fort et le faible, l'habitant des villes et celui des campagnes. Il faudra bien réfléchir long-temps encore sur un système de production qui nous force de chercher des consommateurs aux extrémités du monde, quand à nos propres portes, au sein de notre patrie, nous avons des travailleurs qui manquent de tout ! Le grand effort des économistes de l'école de J.-B. Say a été de conquérir la liberté pour le travail ; la tâche de ses successeurs sera de l'organiser. J.-B. Say est mort comme il avait vécu, fidèle à ses doctrines économiques, philosophiques, politiques, quelque peu susceptible et fier, comme un homme sûr de lui-même, et qui n'a jamais baissé le front devant aucun pouvoir, peuple ou rois, mais toujours sincèrement préoccupé des intérêts de l'humanité. Ses habitudes de travail avaient quelque chose de l'austérité de son caractère ; ses livres, ses notes, ses cahiers toujours parfaitement en ordre comme ses idées, témoignaient à toute heure du jour de son dévouement à la science. Il entretenait avec les plus grands économistes de son temps une correspondance active qui tenait de la polémique, et dans laquelle il excellait à traiter les plus hautes questions. Il était classique en littérature, plus voltairien que protestant dans ses croyances, et de l'école de Condillac en philosophie. En toute chose, d'ailleurs, sa tolérance était à la hauteur de ses opinions. Une de ses parentes, née comme lui dans la religion réformée, mais beaucoup plus orthodoxe, lui avait envoyé une Bible annotée, quelques jours avant sa mort. « Je vous remercie beaucoup, lui écrivit-il, ma chère cousine, du présent que vous m'avez fait ; mais je n'ai pas d'inquiétude pour mon salut, tant est grande ma confiance en la bonté infinie du Créateur. Son existence m'est révélée par ses œuvres et je n'ai besoin d'aucune révélation pour savoir ce que j'en dois penser. Toutefois, il y a un point sur lequel mes convictions ont le bonheur de s'accorder avec les vôtres, c'est que nous devons

« être remplis d'indulgence les uns « envers les autres, et faire du bien « à notre prochain selon notre pouvoir et notre position. J'ai l'intime « persuasion que cela suffit pour être « sauvé, et il n'est pas possible « qu'aucun de mes semblables soit « plus tranquille que moi sur l'issue « de cette question; mais en même « temps je sens une extrême reconnaissance pour tous ceux qui pensent, comme vous, que cela ne « suffit pas. » J.-B. Say n'appartenait en France à aucun corps savant, mais il était membre des principales académies de l'Europe; l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, celles de Madrid, de Berlin, de Naples le comptaient parmi leurs associés. Sa place était marquée au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, mais il y avait à peine quinze jours que cette savante compagnie venait d'être rétablie quand la mort le frappa subitement. Voici l'indication bibliographique des différents ouvrages de J.-B Say dont nous avons rendu compte dans le cours de cette notice: I. *La liberté de la presse*, Paris, 1789, in-8° (anonyme). II. *Olbie*, ou *Essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*, Paris, 1800, in-8°. III. *Traité d'économie politique*, ou *Simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°; seconde édition, *entièrement refondue et augmentée d'un épitome des principes fondamentaux de l'économie politique*, Paris, 1814, 2 vol. in-8°; 3e édition, 1817; 4e, 1819; 5e, 1826, 3 vol. in-8°. Toutes ces éditions ont été revues par l'auteur, excepté la 6e, publiée par son fils. Le *Traité d'économie politique* a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Une traduction espagnole, entre autres, par D. Juan-Sanchez Rivera, a paru à Bordeaux, 1822, 4 vol. in-12; 5e edicion, Paris, 1836, 4 vol. in-12. IV. *De l'Angleterre et des Anglais*, Paris, 1815, in-8°; 3e édit., 1816, in-8°. V. *Catéchisme d'économie politique*, ou *Instruction familière, qui montre de quelle façon les richesses sont produites, distribuées et consommées dans la société;* ouvrage fondé sur des faits et utile aux différentes classes d'hommes, en ce qu'il indique les avantages que chacun peut retirer de sa position et de ses talents, Paris, 1815, in-12; seconde édition, entièrement refondue et augmentée de notes, Paris, 1822, in-12; nouvelle édition, avec une préface par Ch. Comte, gendre de l'auteur, Paris, 1834, in-12; trad. en espagnol, Paris, 1822, in-12. VI. *Petit Volume, contenant quelques aperçus des hommes et de la société*, Paris, 1817-1818, in-18. VII. *Des canaux de navigation dans l'état actuel de la France*, Paris, 1818, in-8°. VIII. *De l'importance du port de la Villette*, Paris, 1818, in-8°. IX. *Lettres à Malthus, sur différents sujets d'économie politique, notamment sur les causes de la stagnation du commerce*, Paris, 1820, in-8°; trad. en espagnol, Paris, 1827, in-12. X. *Économie politique sur la balance des consommations avec les productions*, Paris, 1824, in-8°. XI. *Essai historique sur l'origine, les progrès et les résultats probables de la souveraineté des Anglais aux Indes*, Paris, 1824, in-8°. Ces deux derniers opuscules sont extraits de la *Revue encyclopédique*. XII. *Économie politique. Esquisse de l'économie politique moderne, de sa nomenclature, de son histoire et de sa biblio-*

graphie, Paris, 1826, in-8°. Cet article a été inséré dans l'*Encyclopédie progressive*, et traduit en espagnol, sous le titre d'*Introduccion a la economia politica*, Paris, 1827, in-18. XIII. *Programme du cours d'économie industrielle en* 1828-29 (au conservatoire des arts et métiers), in-8°. XIV. *Cours complet d'économie politique pratique*, Paris, 1828-30, 6 vol. in-8°; une nouvelle édition a paru après la mort de l'auteur. XV. *Mélanges et correspondance d'économie politique*, ouvrage posthume, publié, avec une notice historique sur la vie et les ouvrages de Say, par Ch. Comte, son gendre, Paris, 1833, in-8°. Outre les Lettres à Malthus, déjà imprimées en 1820, on y trouve la correspondance de Say avec Dupont de Nemours, Th. Jefferson, Dav. Ricardo, etc. XVI. Un grand nombre d'articles dans la *Décade philosophique*, la *Revue encyclopédique*, le *Dictionnaire de la conversation* et autres recueils. Say avait même fourni, dans sa jeunesse, quelques morceaux de poésie à l'*Almanach des Muses*. Il a rédigé l'*Abrégé de la vie de Franklin*, placé en tête de la *Science du bonhomme Richard*, édition de 1794 (*voy.* FRANKLIN, XV, 529). Il a ajouté des *notes explicatives et critiques* aux *Principes de l'Économie politique et de l'impôt*, de David Ricardo, trad. de l'anglais par Constancio, Paris, 1819, 2 vol. in-8° (*voy.* RICARDO, XXXVII, 507); puis au *Cours d'Économie politique* de Henri Storch, édition de Paris, 1823, 4 vol. in-8°. Enfin il a traduit de l'anglais le *Nouveau Voyage en Suisse*, par miss Helena-Maria Williams, Paris, 1798, 2 vol. in-8°. Le *Journal des Économistes*, de mars 1847, a publié une Lettre inédite de J.-B. Say *sur la Banque de France*. On annonce en ce moment, à la librairie de Guillaumin, une édition complète des Œuvres de J.-B. Say, qui comprendra quelques fragments inédits. — Des deux frères de J.-B. SAY, l'un (*Horace*) fut blessé au bras droit, en 1799, pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, où il servait avec distinction en qualité de chef de bataillon du génie, et mourut à Césarée par suite de l'amputation (2); l'autre (*Louis*) est mort en 1840 à Paris où il s'était retiré, après avoir été long-temps raffineur de sucre à Nantes. Celui-ci est auteur de quelques écrits économiques peu importants, dans lesquels il affectait de redresser de prétendues erreurs de son frère, sans s'apercevoir qu'il avait grand besoin lui-même qu'on redressât les siennes (3). B—L—I.

SAYER (FRANCK), poète anglais, naquit à Londres, le 3 mars 1763. Ayant perdu son père de bonne heure, il ne reçut point une éducation régulière; et après avoir ébauché ses étu-

---

(2) Horace Say avait concouru avec son frère, en 1797, à la rédaction de la *Décade philosophique*, et il avait fourni un *Cours de fortifications* au Journal de l'École polytechnique (tom. I, 1794).

(3) Les ouvrages de Louis Say sont: I. *Principales causes de la richesse ou de la misère des peuples et des particuliers*, Paris, 1818. II. *Considérations sur l'industrie et la législation, sous le rapport de leur influence sur la richesse des États, et examen critique des principaux ouvrages qui ont paru sur l'économie politique*, Paris, 1822, in-8°. III. *Traité élémentaire de la richesse individuelle et de la richesse publique, et éclaircissements sur les principales questions d'économie politique*, Paris, 1827, in-8°; une traduction en anglais fut imprimée à Nantes en 1829. IV. *Études sur la richesse des nations et réfutation des principales erreurs en économie politique*, Paris, 1836, in-8°. V. *Influence de la morale et des dogmes religieux sur la richesse des nations*, Nantes (sans date); réimprimée dans le *Traité élémentaire de la richesse*.

des à Yarmouth, où sa mère s'était retirée pour être au sein de sa famille, puis à North-Walsham, où il eut entre autres condisciples Nelson, du reste beaucoup plus âgé que lui, et enfin à Palgrave où Barbauld, le mari d'une des Saphos de l'époque, la gracieuse miss Lætitia Aikin, cumulait avec le titre de prédicateur d'une chapelle de dissidents les maigres profits d'une petite pension, il fut placé dans une maison de commerce à Yarmouth même. La régularité, le formalisme de cette nouvelle existence lui déplurent singulièrement, et son aïenl maternel lui ayant laissé un bien rural de cent trente acres à peu près, il profita de sa majorité pour dire adieu au comptoir et pour se mettre en devoir de vivre un jour en *gentleman farmer*. Toutefois étant dépourvu des premières notions de l'agriculture, il alla se mettre comme en apprentissage chez un habile cultivateur d'Oulton (comté de Suffolk), pour revenir de là régir ses domaines de Palgrave, car c'est à Palgrave qu'était situé l'héritage. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'agriculture pratique était plus loin encore de convenir à ses goûts que le commerce. Rêveur et poète par nature, il s'était figuré que sa vie au sein du cottage serait nne idylle perpétuelle. Quelques mois de contact avec la dure réalité lui apprirent que l'on ne peut mener de front une ferme et l'existence littéraire dont son imagination lui avait présenté la perspective. Il abandonna donc en même temps Oulton et ses plans pour Palgrave et revint passer un peu de temps auprès de sa mère à Yarmouth. Sa famille insistait pour qu'il fît choix d'une carrière. Il n'eût tenu qu'à lui d'entrer avantageusement dans les ordres; un M. Alric, son oncle par alliance, avait reçu de l'évêque do Lincoln Thurlow, père du chancelier, l'invitation de lui désigner un protégé à son choix pour un bénéfice de 300 liv. (7500 f.) de rente, et un mot aurait suffi à Sayer pour se voir assurer cette position. Il ne le voulut pas; et si, comme on le dit, son refus eut pour cause l'attachement qu'il professait pour le méthodisme, on ne peut que donner des éloges à son désintéressement. Nous ne dissimulerons pas pourtant que sous plus d'un rapport il n'eût agi fort sagement en acceptant; et puisque, en fin de compte et sans avantage aucun, il en vint à répudier sa foi première pour embrasser la doctrine anglicane, il est fâcheux pour lui que cette conversion (qu'on n'eût pas même appelée conversion chez un homme de 20 ans) n'ait pas eu lieu plus tôt. Quoi qu'il en soit, peu de temps après, il annonçait à sa mère qu'il allait étudier la médecine, ou plutôt la chirurgie; et dans ce but, après avoir vendu son domaine, il se rendit d'abord à Londres, où il eut pour maîtres Cruickshank, Baillie, Hunter, puis à Édimbourg dont il s'absenta plus d'une fois pour se livrer à des pèlerinages poétiques, bien plus dans ses goûts que les études professionnelles, et finalement en Hollande. Il avait songé d'abord à se faire recevoir docteur à Leyde; mais les règlements de l'université ne permettaient de conférer ce grade qu'au bout d'un séjour plus long que celui qu'il comptait y faire, ou peut-être n'était-il pas de force à supporter des examens un peu sévères. Heureusement il y en avait une autre tout près de là, celle d'Harderwick, laquelle ne faisait pas grande figure, entre Leyde et Frane-

ker, mais où l'on était plus coulant. C'est là que Sayer se vit décoré du titre auquel il aspirait. Nous disons le titre, car chemin faisant, et même avant d'avoir quitté l'école, il avait reconnu que sa vocation pour la chirurgie avait été une illusion comme toutes les autres; il était venu à bout de surmonter son dégoût pour la dissection; mais les opérations chirurgicales agissaient trop violemment sur sa sensibilité pour qu'il pût s'y décider. Évidemment Sayer aurait été fort à plaindre s'il eût été dans la nécessité de subvenir à ses besoins par ses gains. Mais dès ce moment le peu qu'il avait suffisait pour le mettre à l'abri d'une obligation trop pesante pour lui; et à mesure qu'il avança dans la vie divers héritages toujours modiques, il est vrai, vinrent ajouter à son bien-être. Il put donc se laisser aller à ses goûts de rêverie et de poésie. Il avait étudié la littérature, ou plutôt les littératures, et principalement certaines d'entre elles avec amour : la primitive tragédie grecque avec ses chœurs, le lyrisme de Klopstock, la mythologie et les sagas de l'Islande, les vieilles ballades de la Grande-Bretagne avaient frappé son imagination et allumé en lui un vif enthousiasme. Il avait même quelque temps cru en Ossian, mais les observations qu'il fit pendant une de ses traversées en Écosse le guérirent de cette idée, et de la part d'un jeune homme, peu expérimenté encore, cette promptitude à sortir de l'erreur prouve du tact. Libre désormais de préoccupations, Sayer se sentit le besoin de fondre en une œuvre d'art toutes les idées, toutes les impressions que ses lectures favorites avaient éveillées en lui. De là les *Esquisses dramatiques* qu'il publia en 1790 et qui furent reçues avec applaudissement, sinon par la foule, du moins par les connaisseurs, par les lecteurs d'élite. En Allemagne surtout son ouvrage plut singulièrement, et dès ce moment le poète fut classé parmi les notabilités de l'époque. Fut-ce un bien pour sa réputation? On ne saurait le dire. Sayer depuis ce temps ne déploya pas une grande activité, d'où l'on a conclu que si le succès ne l'avait pas comme endormi, le désir de la gloire l'eût aiguillonné davantage. A nos yeux, rien n'est moins clair. Sayer sans doute était une nature poétique, mais c'était une nature paresseuse, c'était surtout une nature exclusive et monotone. Dominé, pris tout entier par certaines impressions, il était comme inaccessible à toutes les autres, quoique hautement poétiques ou pittoresques. Ainsi forcloses, ces impressions nouvelles n'auraient donc pu trouver en lui un interprète passionné, original; aussi ne sommes-nous pas étonné que le reste de sa vie se soit passé surtout à corriger, à limer son premier ouvrage, et que peu à peu, après avoir semblé prédestiné à prendre un haut rang dans la pléiade contemporaine, il soit presque tombé dans l'oubli. Son existence provinciale contribuait d'ailleurs à cette nonchalance de son esprit et à cette éclipse de son nom. Les quarante dernières années de la vie de Sayer se passèrent sans évènements mémorables autres que sa conversion à l'anglicanisme et son entrée dans les ordres. Toutefois il ne voulut point de bénéfices. Les recherches d'antiquité, d'architecture, d'histoire, et quelques pièces fugitives qu'il envoyait de temps en temps à la *Revue d'Édimbourg* étaient ses plus graves occupations.

Il mourut le 16 août 1816. Ses amis perdirent en lui un joyeux et aimable compagnon et un des hommes dont la conversation avait le plus de charme. Il n'avait pas la fougue pétillante, l'intarissable verve de Coleridge; mais il intéressait, il instruisait, il amusait, et l'on sortait d'à côté de lui la tête moins fatiguée, les idées plus en ordre que lorsqu'on avait vu se déployer le chaos fantasmagorique du célèbre causeur de Londres. Les *OEuvres complètes de Sayer* ont été publiées par son ami Taylor avec sa vie fort détaillée (Norwich, 1823, 2 vol. in-8°). Elles se composent : 1° des *Esquisses dramatiques* déjà citées, et qui parurent en 1790, in-4°, 2e édit., 1792, 2 vol. in 8°, 3e édit., 1803; 2° de *Poésies diverses*, qu'il avait publiées sous le titre de: *Nugæ poeticæ*, 1803; 3° des *Recherches méthapysiques et littéraires* (son 2e ouvrage, 1793) ; 4° enfin de *Mélanges d'antiquité et d'histoire* (qui vinrent après les *Recherches* et avant les *Nugæ*), 1805. Ses *Esquisses* sont au nombre de quatre, parmi lesquelles *Moïna* et *Starno* sont les principales. Les sujets en sont plus que simples, et comparativement aux canevas de Sayer, ceux d'Eschyle sont des imbroglios très-compliqués. A vrai dire, il ne faut y voir, en dépit du titre donné par l'auteur, que des dialogues ou monologues lyriques. Le style en est remarquable par la vigueur, par les images, par la noblesse ; on y reconnaît facilement l'admirateur de Dryden. Mais les caractères sont peu développés, les péripéties généralement sont nulles. Toutefois il faut en excepter, dans *Moïna*, le moment où l'héroïne qu'on croit désormais libre par la mort d'Harold et sûre par conséquent de devenir, grâce à son veuvage, l'épouse de Carill, son ancien fiancé, entend le chœur lui révéler que la loi des Scandinaves est que la veuve soit ensevelie avec son mari. Les vers de Sayer (dans *Moïna* et dans *Starno*), même ceux où domine le lyrisme, et qui ont moins des dix syllabes habituelles pour le vers épique et le vers tragique, sont sans rime. L'harmonie, il faut l'avouer, en dépit de tout ce qu'on peut alléguer à l'appui de ce système, n'en est pas suffisamment riche et saisissante. Toutefois, il ne faudrait pas, en s'écartant de l'avis des admirateurs de notre poète, passer à l'extrême contraire et nier qu'il y ait du rhythme dans sa versification lyrique. On a beaucoup abusé du vers blanc chez tous les peuples qui l'admettent, et surtout du vers blanc au-dessous de dix syllabes, et du vers blanc irrégulier. Milton luimême, en Angleterre, a bien des fois péché contre le nombre dans le *Samson Dagoniste*, et Glover, dans sa *Médée*, a bien moins réussi encore avec plus de prétentions. Il est vrai que Collins, dans son *Ode au soir*, avait donné un exemple tout contraire. Sayer en approche sans l'égaler, et puisqu'il avait résolu de ne point avoir recours à la rime pour les deux premières stances, il faut louer, sinon l'idée, du moins le mode d'exécution de l'idée, et peutêtre est-ce à la manière assez heureuse dont il s'en tira qu'est dû l'emploi du même mètre dans le *Thalaba* de Southey. Parmi les *Nugæ* de Sayer, nous remarquerons principalement son conte de *Guy de Warwick* et le *Fragment sur Jack le tueur de géants*. Dans l'un et dans l'autre il déploie beaucoup d'humour ; et le style, héroïque d'allures et de formes, tandis que les sujets sont ou burlesques ou vulgaires, présente

un contraste intime, plein en même temps de bonhomie et de vérité. La forme héroïque reflète le sérieux naïf avec lequel certaines gens traitent leurs affaires plus solennellement que l'on ne traite quelquefois les affaires d'État; et cependant l'ironie est transparente : le lecteur voit et l'importance que prennent les objets ou les évènements aux yeux des acteurs, et la futilité de ces mêmes évènements, de ces mêmes objets vus de haut, et c'est lui qui a le plaisir de voir de haut, de regarder en pitié, de sourire. On a parfois comparé Sayer à Gray. Ils ont de l'analogie en ceci, que tous deux s'inspirent plus de certains livres de prédilection que de la nature; mais, si Gray est supérieur pour la profondeur du sentiment, il est inférieur pour l'éclat dans le lyrisme, et pour la plaisanterie dans la narration. P—OT.

SAYER (Édouard), jurisconsulte anglais, cultiva la poésie et la peinture avec un égal succès. En 1784, il servit de conseil à lord Hood dans l'ardente lutte électorale de Westminster. Mais le zèle qu'il déploya en cette circonstance ne lui rapporta pas grand profit, ce qui le dégoûta de rendre par la suite de pareils services. Il se livra désormais tout entier au dessin et à la littérature. Il fit des caricatures aussi mordantes que spirituelles, en même temps que des pièces de vers politiques, se vouant exclusivement au genre satirique, avec le crayon comme avec la plume. Ses principaux ouvrages sont : I. *Lindor et Adélaïde*, conte moral, in-12. II. *Essais littéraires et politiques*, in-8°. III. *Observations au sujet du sermon du docteur Price sur la Révolution française*, 1789, in-8°. IV. *Observations sur la police de Westminster*, 1792, in-4°. On lui doit aussi plusieurs publications sous le voile de l'anonyme. Z.

SCAIBANI. *Voy.* CHÉIBANI, VIII, 320.

SCAMS-EDDIN (Aboul-Abbas). *Voy.* IBN-KHILCAN, XXI, 156.

SCANAROLO (Antonio), médecin modenais du commencement du XV[e] siècle, prit part aux discussions qui s'étaient engagées au sujet d'une maladie funeste connue depuis peu en Europe ; il écrivit une *Dissertatio utilis de morbo gallico*, qui vit le jour à Bologne en 1498, et qui a reparu dans le recueil de Louis Luvigni : *De morbo gallico omnia quæ exstant*, Venise, 1566, t. I, p. 110 et p. 123 de l'édition donnée par H. Boerhaave, Leyde, 1728, in-folio. B—N—T.

SCANELLO (Cristoforo), surnommé l'Aveugle (*il Cieco*), poète italien du XVI[e] siècle. Au talent près, qui lui manqua totalement, il eut en ce monde le même sort que celui qu'on prête à Homère : comme lui, il fut errant et privé de la lumière du jour. Les épopées badines de l'Arioste et de Bojardo avaient mis en vogue les chants relatifs aux paladins de la chevalerie; c'était des poèmes chevaleresques que le public demandait aux auteurs. Quiconque savait écrire s'empressait de composer des vers en ce genre, et l'émulation allait même plus loin. Un personnage que Bojardo avait le premier fait connaître, le vorace et poltron Rodomont (*Rodamonte*), fut le héros que célébra Scanello. Son livre parut à Fermo, en 1562, sous le titre de *Stances sur la mort de Rodomont, donnant le récit des exploits de ce furibond personnage dans l'autre monde.* Ce mince volume fut réimprimé en 1582, à Orviète. Malgré ces deux éditions, il est fort rare, et il ne mérite guère

d'être mieux connu qu'il ne l'est. Daniele Contrario, Marco Bandarini, Mario Tellucini, célébrèrent, à peu près à la même époque, les exploits de Rodomont. Antonio Legname emboucha la trompette en l'honneur des prouesses de son fils Rodomontin. Tout cela est descendu au fond du fleuve d'oubli avec l'*Invenzione poetica* de l'Aveugle de Forli; des centaines d'autres poèmes épiques plus récents ont encore été rejoindre ceux que nous venons d'indiquer.

B—N—T.

SCANNAVINI (Marco-Aurelio), peintre, naquit à Ferrare en 1655, et fut élève de Cignani. On doit le compter parmi le très-petit nombre d'artistes qui se proposèrent de suivre ce maître dans cette scrupuleuse exactitude qui est un des principaux caractères de son talent. Scannavini était naturellement lent, et il ne savait renvoyer un ouvrage de son atelier que lorsqu'il lui paraissait également terminé jusque dans toutes ses moindres parties. Marié et père de famille, personne plus que lui n'aurait eu besoin d'un peu d'activité, et cependant, malgré ses besoins domestiques, il ne put jamais se décider à changer de méthode, et il voyait sans envie l'expéditif Avenzi, son condisciple et son inférieur, obtenir tous les travaux, tandis que lui et ses enfants végétaient dans le besoin. La noble famille Bevilacqua vint à son secours, et l'on ne doit pas passer sous silence qu'outre le prix convenu, elle lui accorda une gratification considérable lorsqu'il eut terminé les figures de l'appartement dont l'Aldrovandi avait fait les encadrements. Il a peint aussi un petit nombre de fresques; mais il était peu propre à ce genre de peinture, qui exige de la rapidité dans l'exécution. Ses tableaux à l'huile sont plus nombreux. Parmi les plus remarquables on cite le *Saint Thomas de Villanova*, aux Augustins déchaux, et, dans l'église de la Mortara, la *Sainte Brigitte en extase, soutenue par des anges*. Plusieurs galeries particulières de Ferrare renferment de ses productions. Ce sont, ou des *portraits*, pour lesquels il avait un talent singulier, ou des *sujets historiques de demi-figures* à la manière de Cignani. Il y déploie une grâce, un empâtement de couleur, une vigueur de teintes qui soutiennent le parallèle avec tous les autres tableaux qui les avoisinent, et il n'a manqué à cet astiste, mort à la fleur de l'âge en 1698, que d'être plus favorisé des dons de la fortune.

P—s.

SCARPA (Antoine), l'un des chirurgiens les plus distingués des temps modernes, naquit le 13 juin 1747, d'une famille de négociants, à Castello-Motta du Frioul, aujourd'hui province de Trévise. Un de ses oncles, l'abbé Paul, charmé de ses heureuses dispositions, prit soin de son enfance et lui apprit le latin, les mathématiques et la littérature. L'enfant répondit par son application aux espérances de son oncle, et, dès l'âge de quatorze ans, il avait terminé ses humanités. C'est à cette époque que son goût le poussa d'une manière irrésistible à embrasser la carrière médicale. Avec le consentement de son oncle, il partit pour Padoue. Là il étudia d'abord la physique expérimentale, et, comme tous les hommes qui se sont distingués dans l'art de guérir, il montra de bonne heure une prédilection très-marquée pour les études anatomiques. Les chaires de Pavie étaient alors occupées par huit professeurs, et Morgagni, le plus célèbre, venait, à l'âge de quatre-

vingts ans, de publier son grand ouvrage : *De sedibus et causis morborum.* Le vieillard perdit la vue peu de temps après. Quelques mois lui avaient suffi pour apprécier le talent et le zèle de Scarpa. Il le fit son secrétaire et l'admit dans son intimité. Le jeune élève lisait à son illustre protecteur les différentes consultations qui lui arrivaient de toute l'Europe, et il y répondait sous la dictée du maître. Scarpa était en outre chargé de mettre en ordre certains mémoires, soit en italien, soit en latin, que Morgagni se réservait de corriger. Les heures qui n'étaient pas consacrées à la médecine se passaient en partie à la lecture des auteurs latins dont le professeur commentait les principaux passages. C'est par ces exercices que Scarpa acquit cette élégance qu'on remarque en général dans ses écrits et qui mérite à elle seule de grands éloges. Les progrès qu'il fit en anatomie furent tels, qu'après deux ans d'études il aidait et remplaçait au besoin le prosecteur des travaux anatomiques. Ce zèle lui valut la protection spéciale du professeur Calza, qui lui donna des leçons d'obstétrique et lui apprit à modeler en cire les organes génitaux de la femme et les produits de la conception. Scarpa profitait du temps des vacances pour aller prendre, à Bologne, des leçons de chirurgie du docteur Riviera, disciple de Molinelli. Deux ans après, il fut reçu docteur. Morgagni, quoique infirme, voulut lui conférer lui-même ce titre scientifique et mourut peu de temps après (1771) dans les bras de son élève chéri, et après l'avoir nommé son exécuteur testamentaire. L'illustre médecin, à la fin d'une carrière consacrée tout entière au culte de la science, ne pouvait mieux faire pour elle que de lui laisser, en la personne de Scarpa, un disciple savant et studieux, et pour ainsi dire une manifestation vivante de son zèle pour la médecine qu'il avait tant aimée. Morgagni avait eu pour protecteur et ami Valsalva ; il mourait après avoir lancé Scarpa dans la carrière médicale. Dépositaire des secrets de son vieux maître et d'une expérience de soixante ans, Scarpa, lui aussi, adoptera un jour un fils dans la science, l'Italien Jacopi qui, moins heureux, s'éteindra à la fleur de l'âge et du talent. Il se disposait à quitter Padoue, pour aller encore à Venise, lorsque Jérôme Vandelli reçut de son frère, premier médecin du duc de Modène, une lettre qui offrait à Scarpa, de la part du prince, la chaire d'anatomie et de chirurgie. Scarpa reste indécis. Jeune encore, il n'ose se montrer sur un si grand théâtre. Il cède enfin aux instances de ses amis, il part et commence peu de temps après ses premières leçons. Le succès dépassa son attente ; tous ses élèves admirèrent l'élégance, la lucidité de ses démonstrations, et surtout son grand savoir et ses belles préparations anatomiques. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans ! Nommé bientôt chirurgien en chef de l'hôpital militaire, il fit un cours d'opérations sur le cadavre. De concert avec le professeur Rosa, il commença des recherches sur le sang : sujet bien obscur à cette époque, mais que les progrès ultérieurs de la chimie et les travaux de MM. Andral et Gavarret ont éclairé dans ces dernières années. Scarpa publia un mémoire sur l'organe de l'ouïe. Le rôle qu'il fait jouer à la fenêtre ronde et au tympan secondaire est beaucoup trop important. En effet, on sait que les oiseaux, chez lesquels la

fenêtre ronde existe à peine, entendent cependant à de grandes distances et avec une admirable délicatesse. Malgré les recherches de Scarpa, malgré ses débats avec Galvani qui poursuivait les mêmes études, malgré les longues discussions qui occupèrent le monde savant à cette époque, cette difficile question est encore dans le vague des hypothèses. En 1779, Scarpa fit paraître un livre en latin portant le titre d'*Annotations sur les ganglions et les plexus nerveux*. Comme Mekel, il pense que l'usage des ganglions est de diviser et de réunir les nerfs pour les faire servir avec plus d'ensemble et d'harmonie au jeu des organes. Le rôle qu'il attribue au grand sympathique laisse encore beaucoup à désirer, malgré la magnificence d'érudition avec laquelle il aborde un sujet si obscur. Ces hautes questions scientifiques, qui devaient vingt ans plus tard occuper le génie de Bichat, sont encore environnées aujourd'hui d'un voile épais, comme toutes celles qui se rattachent aux phénomènes primitifs de la vie. Le duc François venait de mourir; son successeur, Hercule III, entreprit des réformes dans les établissements d'instruction publique, et chargea Scarpa d'aller étudier en France et en Angleterre l'organisation des écoles. Celui-ci fut donc obligé de suspendre ses leçons: il y avait huit ans qu'il professait et cinq qu'il faisait partie de la société de médecine de Paris. Pendant ce voyage, qui dura deux ans, il assista aux belles leçons cliniques de Vicq-d'Azyr qui lui laissa ses entrées libres dans l'amphithéâtre de la Charité. Scarpa en profita pour continuer les recherches qu'il avait commencées depuis plusieurs années sur l'odorat, et qui parurent quelque temps après. Il fit admirer ses heureuses dispositions pour les études anatomiques en disséquant avec la plus grande exactitude, et dessinant ensuite d'une main habile les filets nerveux de la première paire. Scarpa se lia d'amitié avec l'oculiste Wensel et frère Côme, le plus célèbre lithotomiste de son temps; enfin, comme si rien ne devait échapper à son immense désir de savoir, il prit part aux recherches de Tiphènes, qui s'occupait de la guérison des pieds-bots. Cette branche de la chirurgie, qui a donné dans ces dernières années de si merveilleux résultats, était alors entièrement inconnue de la plupart des chirurgiens. Scarpa se mit en rapport avec Brambilla, premier chirurgien de l'empereur Joseph II, qui se trouvait alors à Paris. L'amitié qui devait désormais les unir commença sous d'heureux auspices. Brambilla était né à Pavie; il eut bientôt apprécié les talents du professeur de Modène, et, comme il lui demandait les motifs de sa présence à Paris: « Je suis un grand seigneur en disgrâce, lui dit Scarpa en riant, je voyage. » Brambilla n'oublia pas ces paroles, et résolut d'attacher Scarpa aux hôpitaux de Pavie. Au mois de juin de l'année 1781 parut l'ouvrage sur l'organe de l'odorat. Bientôt il écrivit l'observation curieuse d'un malade qui présentait un anévrysme de la crosse de l'aorte. Ce seul exemple servit comme de point de départ aux beaux travaux qu'il publia dans la suite sur le même sujet. Le malade ayant succombé, on découvrit que la crosse de l'aorte s'était ouverte à l'extérieur entre le sternum et la première côte. Cette observation, rédigée par Scarpa lui-même, se

trouve consignée dans les Bulletins de la Société de médecine de 1781. En quittant Paris il se rendit à Londres, où il fut accueilli par Pott, les deux Hunter, Cruickshank et Sheldon. La vue du cabinet anatomique de J. Hunter lui donne l'idée d'en posséder un semblable; aussitôt il redevient prosecteur d'amphithéâtre, comme à Padoue, et commence les premières injections au mercure des vaisseaux lymphatiques. Ces préparations faites en grand nombre par lui, ou sous ses yeux, furent dirigées les unes sur Pavie, les autres envoyées à Charenton-le-Pont, près Paris, où elles se trouvent encore. Scarpa étudia ensuite d'une manière spéciale l'anatomie comparée avec Jean Hunter et les accouchements avec Guillaume; il leur communiqua ses réflexions comparatives sur les études médicales en France et en Angleterre. Il les loue de leur grande habileté dans l'art du diagnostic, par cela même qu'ils mettent moins de promptitude dans leur jugement que la plupart des médecins français, et il croit trouver en Angleterre une appréciation plus éclairée qu'en France des règles de l'hygiène; toutefois, il s'étonne que les maladies des yeux soient si peu étudiées dans leur pays. Il est curieux de connaître le jugement porté par un homme d'un tel mérite. Les maladies des yeux étaient alors en effet si peu étudiées en Angleterre, que c'est Scarpa qui donna la première impulsion aux esprits vers cette intéressante partie des affections chirurgicales. Le premier livre de quelque importance qui ait paru dans ce pays est la traduction de celui de Scarpa (*Trattato delle principali malattie degli occhi*). Scarpa, sur le point de quitter l'Angleterre, tomba gravement malade. A peine convalescent, il revint à Paris, où il resta peu de jours, se rendit à Montpellier qu'il ne fit pour ainsi dire que traverser, et revit enfin Modène dans les derniers mois de 1782, au moment de la réouverture des cours. Scarpa se disposait à commencer le sien, lorsqu'une lettre de Bramhilla lui apprit que l'empereur Joseph II, ayant créé à Pavie une chaire d'anatomie, de clinique chirurgicale et d'opérations, lui offrait cette chaire avec 400 séquins d'appointements et une indemnité pour le déplacement. L'illustre chirurgien hésite, il craint de se montrer ingrat envers le duc de Modène son bienfaiteur, et n'accepte enfin que sur l'invitation formelle de ce dernier. Il se rendit à Pavie vers la fin de 1783, et commença ses leçons par un discours latin sur la manière d'acquérir les connaissances anatomiques nécessaires à la pratique chirurgicale. Les paroles du maître furent écoutées avec enthousiasme. Dans une exposition brillante de l'histoire de l'art à cette époque, il indiquait les moyens d'étudier avec fruit l'anatomie; il faisait ressortir son immense importance pour les applications du manuel opératoire, et donnait en même temps d'utiles conseils à tous ceux qui voulaient faire de rapides progrès dans la carrière. Et quel autre pouvait mieux que l'élève de Morgagni servir de guide aux jeunes gens studieux, lui qui avait été élevé dans la science par un des plus grands praticiens du dernier siècle? L'année suivante, Scarpa fit un voyage à Vienne avec le célèbre Alexandre Volta. Joseph II aimait les savants, il s'était fait leur protecteur et les traitait avec la plus grande bienveillance. Les deux voyageurs furent accueillis avec distinction,

comblés de présents et invités à voyager aux frais de l'empereur. Pendant un mois de séjour qu'il fit à Vienne, Scarpa répéta les curieuses expériences sur la transfusion du sang, dans lesquelles il avait aidé le professeur Rosa (*voy.* ce nom, LXXIX, 425). Il voyagea ensuite avec Volta en Bohême, en Saxe et en Prusse. Enfin, après avoir visité l'État de Brunswick, celui de Hanovre, il rentra en Italie par la Bavière et le Tyrol. Les deux savants s'étaient particulièrement arrêtés à Prague, à Dresde, à Helmstadt, à Gœttingue, s'occupant partout des intérêts de la science et des nouvelles découvertes. C'est dans cette longue course à travers l'Europe que Scarpa acquit cette prodigieuse expérience qui fit de lui un des plus grands cliniciens des temps modernes. A son retour à Pavie, il fut agréablement surpris de trouver un bel amphithéâtre et un arsenal complet de tous les instruments de chirurgie dont l'empereur venait de doter l'école de médecine. Scarpa avait sous les yeux les instruments les plus anciens dont il avait lu la description dans les vieux ouvrages, et reconnaissait tous ceux qu'il avait vus pendant ses visites aux principales facultés de l'Europe. L'inauguration de l'amphithéâtre eut lieu en 1785. Scarpa, dans un discours latin des plus élégants, fit entendre que l'école de Pavie allait prendre le premier rang parmi celles de l'Europe, et que lui-même ne négligerait rien pour ajouter à sa splendeur. En effet, il s'occupa plus que jamais de travaux anatomiques. Deux ans auparavant, quand il avait pris possession de sa chaire, le musée de l'école était dans un triste état ; à peine pouvait-on compter vingt-neuf préparations dues à Rezia. Elles furent en peu de temps portées par le grand anatomiste à trois cent soixante-six. Les principales avaient pour but de faciliter l'étude de la splanchnologie, de la névrologie et des organes des sens. On y remarquait surtout avec le plus grand intérêt des préparations sur des objets microscopiques à l'instar de ceux de Lieberkün. Scarpa termina son second livre des Annotations anatomiques sur l'odorat et les nerfs que ce sens emprunte à la cinquième paire. Il avait disséqué avec la plus minutieuse exactitude jusque sur le revers de la membrane pituitaire tous les filets nerveux dont les principales branches n'avaient pu être suivies par Sœmmering que jusqu'à la lame criblée de l'éthmoïde. Scarpa donne une description exacte des nerfs qui viennent du trifacial, et indique le premier l'existence du nerf naso-palatin entrevu par Cotugno. Il devait revenir plus tard sur la distribution des filets nerveux de la première paire, et ceux de la cinquième dans le grand ouvrage qu'il publia en 1790 sous le titre de *Recherches sur l'ouïe et l'odorat*. Pour faciliter à l'illustre professeur les moyens d'instruction qu'il prodiguait à ses élèves, et comme un hommage de plus rendu à ses talents, on créa pour lui une chaire de chirurgie pratique à l'hôpital civil. Les sociétés savantes étrangères se firent un honneur de l'admettre dans leur sein. Membre de l'académie royale de Berlin depuis plusieurs années, il fit bientôt partie de celle de Joseph II à Vienne, de la société royale de Londres et de celle d'Edimbourg. Cependant la politique et la guerre allaient envahir le sanctuaire de la science et arracher pour un moment notre illustre chi-

rurgien à ses paisibles travaux. La révolution française commençait à bouleverser l'Europe entière; et l'Italie, par sa position géographique et son importance politique, devait la première en ressentir l'influence. Les batailles de Bussignana, de Novi, de la Trebbia, fournirent au professeur de Pavie l'occasion de pratiquer un grand nombre d'opérations. Ces temps de révolutions et de combats augmentèrent, comme malgré lui, les connaissances, déjà si étendues, qu'il avait acquises sur les lésions traumatiques. Toutefois il n'avait jamais eu l'occasion de les observer sur un si vaste théâtre. Pendant le sac de Pavie, il donna aux habitants l'exemple d'un grand courage en allant lui-même au-devant du danger. Quand tout eut cédé à la force, Scarpa se retira dans l'amphithéâtre de l'école, et, comme ces guerriers des temps antiques qui se réfugiaient dans les temples de leurs dieux pour les défendre, il s'opposa énergiquement à ce qu'on enlevât la collection anatomique qu'il avait eu tant de peine à créer. En 1792, il fit paraître son bel ouvrage sur le système nerveux. Contrairement à l'opinion de Behrens, élève de Sœmmering, et de Loder, le professeur de Pavie, par une dissection admirable, démontrait l'existence des nerfs du cœur. Les planches de ce magnifique ouvrage, gravées par Anderloni sur les dessins originaux de Scarpa, étonnent réellement par la multitude des filets nerveux qui s'entrecroisent dans une trame inextricable, et que l'œil le plus exercé a peine à saisir. Elles montrent la distribution des nerfs de tous les viscères de la poitrine et particulièrement du cœur. Déjà depuis long-temps, dans ses cours, il avait prouvé l'existence des nerfs de cet organe, par la multiplicité même de ses mouvements dans les émotions que donne une joie vive ou une profonde indignation. Du reste, les palpitations nerveuses, déterminées ou non par des affections morbides, avaient également servi de texte au professeur pour soutenir son opinion. Cependant la preuve matérielle de l'existence des nerfs du cœur pouvait et devait seule être admise sans contestation. Cette découverte produisit une grande sensation parmi les savants. L'empereur François II envoya à Scarpa 4,000 sequins comme un témoignage de sa haute estime. Quelque temps après, on forma un directoire médical, composé des professeurs de l'université et d'un praticien distingué de la ville. Scarpa était chargé de l'examen des jeunes docteurs qui voulaient exercer; car, en Italie, on exige un examen spécial avant d'autoriser la pratique de la médecine. Il surveillait en outre les médecins, les chirurgiens et les pharmaciens de la Lombardie. J.-P. Frank, venu de Gœttingue à Pavie sur l'invitation de l'empereur, était déjà depuis plusieurs années professeur dans cette ville; il présidait le directoire pour la médecine et la pharmacie, Scarpa pour la chirurgie. Les Français avaient triomphé en Italie; le régime politique de la Lombardie était changé; elle n'appartenait plus à l'Autriche; on venait d'organiser les *Juniori*, espèce d'assemblée analogue au conseil des Cinq-Cents en France. Scarpa fut désigné pour en faire partie; mais, trop attaché aux principes de la monarchie auxquels il devait sa fortune, il refusa, et ne fut point inquiété. En 1796 fut fondée la république

transpadane. Scarpa, comme fonctionnaire public, était tenu de prêter serment au nouvel ordre de choses. Son refus motiva son renvoi; il perdit toutes ses places et rentra dans la vie privée. Il s'en consola en visitant un plus grand nombre de pauvres et en se livrant avec plus de tranquillité à ses travaux. Cependant il trouva dans sa retraite des compensations; il fut nommé, en 1798, membre du collége royal de Madrid, et, en 1800, du collége royal des chirurgiens de Londres. Ces années passées loin du professorat permirent à Scarpa de faire paraître la première édition de son Traité sur les maladies des yeux, qui fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Enfin, en 1803, deux autres ouvrages du même praticien furent accueillis avec un égal succès. C'est un traité sur les pieds-bots, et surtout le grand mémoire sur les anévrysmes, dont les planches furent encore gravées par Anderloni, mais sur les dessins originaux du frère de l'auteur. C'est à cette époque que Scarpa reçut le plus bel hommage qu'un savant puisse envier : on le nomma membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Il fut préféré, dans cette circonstance, au célèbre Humphrey Davy. Depuis 1802, il faisait partie de l'Institut italien des lettres, sciences et arts; il le méritait à double titre, d'abord comme un des premiers chirurgiens de son époque, et aussi comme un artiste des plus habiles. Nous savons qu'il avait dessiné avec une rare perfection les planches de ses principaux ouvrages. Il était en outre grand amateur de tableaux, et montrait dans leur appréciation une incontestable supériorité. En 1805, Napoléon alla se faire couronner roi d'Italie à Milan; il visita l'université de Pavie, reçut les professeurs et demanda où était le docteur Scarpa. On lui répondit qu'ayant refusé de prêter le serment exigé par les lois, il avait renoncé à son emploi. « Eh! qu'importent le re- « fus du serment et les opinions po- « litiques? répliqua l'empereur; le « docteur Scarpa honore l'université « et mes États. » L'illustre médecin lui ayant été présenté quelque temps après : « Quels que soient vos senti- « ments, lui dit Napoléon, je les res- « pecte; mais je ne puis souffrir que « vous restiez séparé d'une institu- « tion dont vous êtes l'ornement. Un « homme tel que vous doit, comme « un brave soldat, mourir au champ « d'honneur. » Scarpa redevint ce qu'il était quelques années auparavant; bien plus, l'empereur le nomma son chirurgien honoraire avec une pension de 4,000 fr., le fit chevalier de la Légion-d'Honneur et de la Couronne-de-Fer. Peu de temps après, on lui proposa de le porter au corps législatif; mais Scarpa ne voulut point accepter. Il eut toute sa vie la politique en horreur, et n'eut qu'une seule ambition, la plus belle pour un médecin : celle de la science. En 1809 et 1810, il fit paraître un ouvrage ayant pour titre : *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur les hernies*. Ce livre mit le comble à sa gloire. Consulté de toute l'Europe, comme l'avait autrefois été son maître Morgagni, comme lui aussi il était heureux de jouir enfin de la réussite et de la satisfaction que donnent les difficultés vaincues. Possesseur d'une grande fortune, correspondant avec toutes les académies de l'Europe dont il recevait les mémoires, il était comme un centre vers lequel venaient converger tous les progrès scientifiques de l'époque.

Les princes le consultaient, et, en sa qualité de médecin du roi d'Italie, il était l'accoucheur de la femme d'Eugène Beauharnais (Auguste-Amélie, princesse de Bavière); tout enfin paraissait concourir à son bonheur. Ne pouvant suffire à ses immenses travaux, il avait adopté un jeune médecin plein de mérite, déjà professeur à l'université de Pavie, et auquel, s'il fallait en croire certains bruits, il tenait par les liens les plus intimes du sang. La mort, en frappant le docteur Jacopi, porta un coup terrible à Scarpa, qui s'était plu à le considérer comme un des soutiens de sa vieillesse. Cette perte et des infirmités douloureuses le firent tomber dans un profond accablement; il renonça dès lors à l'enseignement public, et chercha des consolations dans la littérature, qui avait souri aux premiers efforts de sa jeunesse. En 1812, à l'âge de soixante-cinq ans, il devint directeur de l'école de Pavie. Bien qu'il fût temps pour lui de prendre du repos, il écrivit néanmoins une foule de mémoires sur différents sujets; et dans tous on remarque son grand savoir et son prodigieux talent d'observation. Scarpa possédait au village de Bosnasco une maison de campagne qu'il s'était plu à embellir. C'est là qu'il venait chaque année se reposer du tumulte et des discussions de l'école; c'est là qu'il composa les ouvrages qui ont fait sa gloire. Passionné pour les beaux-arts, il enrichit cette délicieuse demeure d'un grand nombre de tableaux qu'il tira de l'Italie, cette terre classique des chefs-d'œuvre. Dans cette collection, figuraient des aquarelles et des miniatures dues au pinceau de Scarpa lui-même, et qui auraient fait honneur à un artiste de profession. Pour éviter les inconvénients du changement brusque de la vie active qu'il avait toujours menée avec sa nouvelle position plus tranquille, il avait pris le goût de la chasse et de la culture. En 1820, il fit un long voyage dans l'Italie méridionale, avec le docteur Rusconi; c'était comme un adieu triste et tendre qu'il adressait aux chefs-d'œuvre qu'avait vus naître le siècle des Médicis, aux monuments élevés par le génie de Michel-Ange, aux tableaux de Titien, de Paul Véronèse, des Carrache, aux toiles impérissables de Raphaël, qui semblent avoir adopté pour patrie la gracieuse ville de Florence. Enfin il terminait sa carrière environné des souvenirs poétiques et des ouvrages littéraires qui avaient fait les délices de sa jeunesse. Tite-Live, Cicéron, Virgile et tous les grands écrivains qui avaient illustré le siècle d'Auguste, charmaient encore les loisirs de ses vieux jours. De haute taille et d'une physionomie sévère, il offrait dans toute sa personne une gravité mêlée de quelque rudesse; d'une sévérité de principes incontestable, il conserva jusqu'à la fin de sa vie une sorte de hauteur dans son commerce avec les hommes. Il ne connut point les doux épanchements du cœur. Un seul homme, le professeur Jacopi, sut lui inspirer une vive amitié. Il semblait que le grand chirurgien ne voulût laisser germer dans son cœur d'autre amour que celui de la science. Aussi, malgré ses infirmités et la faiblesse de sa vue, il continua ses travaux, et trois mois avant de mourir il fit paraître le troisième volume de ses opuscules chirurgicaux. Dans une lettre adressée à Weber, on trouve des idées profondes sur les ganglions nerveux et des aperçus qui faisaient l'admiration de Cuvier. Enfin, après cinq années de

souffrances, Scarpa mourut à Pavie dans la nuit du 30 octobre 1832, entre les bras de son successeur le docteur Panizza, fidèle à la religion de ses pères, partisan des idées monarchiques qu'il avait toujours aimées, et auxquelles il avait à une époque sacrifié tous ses intérêts. Il y a cependant une tache dans la vie de cet homme illustre. Il était d'une avarice presque sordide, et ce défaut perce même dans son testament. Quoiqu'il possédât une fortune considérable, il ne fit pas le moindre legs de bienfaisance, et il institua son légataire universel un de ses neveux. Scarpa est un des hommes les plus éminents que présente la chirurgie militaire. Comme beaucoup de médecins du temps de l'empire, il embrassa d'abord la pratique civile, mais, comme eux, il fut emporté par le torrent de la politique, et cet homme paisible vécut un moment au milieu des camps. Tandis que nos armées détruisaient en Italie la puissance autrichienne et que les rois de l'Europe ligués contre la France défendaient leurs trônes menacés, la science, qui n'a point de patrie, trouvait le moyen de grandir au sein des orages, et poursuivait en silence sa tâche commencée à travers les siècles. Percy, qui connaissait si bien le cœur du soldat; Desgenettes prisonnier de guerre en Russie et renvoyé en France par l'empereur Alexandre dont il avait soigné les soldats avec un si beau dévouement; enfin le talent et la probité proverbiale de Larrey ne donnent-ils pas une belle idée des chirurgiens militaires de la fin du XVIIIe siècle? Scarpa vécut pour ainsi dire dans un moment de transition. Comme les beaux-arts et les lettres, la médecine avait eu aussi son époque de renaissance. Héritier des immenses découvertes et des erreurs grossières que lui avaient laissées les temps antiques et le moyen âge, l'art de guérir en arrivant aux siècles derniers semble un moment se recueillir; les vieilles et inutiles maximes tombent dans l'oubli, les préjugés disparaissent, et bientôt va naître un nouvel ordre de choses. Pendant les deux siècles qui précèdent Scarpa, la médecine se dépouille peu à peu de ses fictions, l'anatomie entre dans une ère nouvelle, les préceptes chirurgicaux trouvent des applications utiles, et la chimie va se montrer dans toute sa splendeur. Studieuse époque! au commencement de laquelle apparaît en France la naïve et magnifique image d'Ambroise Paré, et que l'on voit finir par l'illustre académie de chirurgie. La période d'années pendant laquelle Scarpa fournit sa longue et laborieuse carrière n'est plus qu'un enchaînement successif des découvertes les plus importantes. L'anatomie passe à l'état de science exacte, la physiologie appuyée sur les belles études de la chimie moderne explique la plupart des phénomènes vitaux, l'art chirurgical opère de véritables prodiges; enfin, l'application de la vaccine, l'hygiène et le traitement des maladies, font monter la moyenne de la vie humaine de 28 à 33 années. Le principal mérite de Scarpa est d'avoir contribué en grande partie à donner l'impulsion vers les bonnes études médicales et surtout vers les recherches anatomiques. On peut à juste titre le considérer comme un de ceux qui ont préparé l'état de la chirurgie tel qu'il existe aujourd'hui. Parlant presque toutes les langues de l'Europe, il était au courant de ce qui se passait dans le

monde médical. Son activité dévorante et son immense désir de savoir expliquent comment il a pu faire la grande quantité d'ouvrages et de mémoires qu'il publia sur les sciences et les beaux-arts. Mais ce qui est vraiment extraordinaire, c'est que Scarpa n'eut toute sa vie qu'une salle de trente malades, et que c'est avec un aussi petit nombre de faits pathologiques qu'il fournit néanmoins tant d'aperçus de la plus haute importance. Ainsi la seule inspection cadavérique d'un individu mort d'anévrysme lui servit de base pour écrire le magnifique ouvrage sur ces affections. Si on considère ses œuvres chirurgicales en elles-mêmes, on voit que Scarpa se recommande surtout par son traité des maladies des yeux, ses travaux sur la ligature et son ouvrage sur les hernies. Dans son traité d'ophthalmologie, on trouve d'abord une grande clarté. Les médecins qui se sont spécialement occupés de cette partie de la science, savent combien il est difficile, dans les commencements, de se rappeler et de bien saisir les nuances délicates qui séparent dans certains ouvrages telle et telle affection du globe oculaire. Les Allemands entre autres ont établi tant de divisions et subdivisions, que l'esprit le plus attentif a beaucoup de peine à se retrouver dans ce dédale de minuties scientifiques. Si l'ouvrage de Scarpa présente moins de richesse d'érudition, toujours est-il qu'on embrasse plus facilement l'ensemble et les données thérapeutiques. Le grand mérite de ce livre est la supériorité de talent avec laquelle est écrit le chapitre de la cataracte. Lorsqu'il parut, on ne connaissait guère en France qu'un traité par maître Jean, imprimé à Troyes en 1707, et deux autres plus récents : l'un dû à Deshay Gendron (1), et l'autre à Desmonceaux (2). Il faut donc tenir compte à l'auteur de l'époque où il vivait et surtout de l'imperfection des instruments dont on pouvait disposer. On songe peu aujourd'hui, en lisant un traité de chirurgie où l'on trouve les procédés opératoires décrits avec une si minutieuse exactitude et les inductions thérapeutiques en apparence si faciles à saisir, on songe peu à tout ce qu'il a fallu de jugement, nous dirons presque de génie, à ces pères de la science, pour nous laisser l'héritage de leurs longues méditations. Scarpa défendit dans son livre, dans ses cours et par sa correspondance, la méthode d'abaissement dans le traitement de la cataracte. Il fallut toute son opiniâtreté, la haute autorité de son nom pour éloigner les opérateurs de la méthode par extraction. On sait que cette opération est souvent un véritable quitte ou double, et qu'en voulant extraire le cristallin, on s'expose à vider l'œil tout entier. Scarpa est l'inventeur d'une aiguille à cataracte qui porte son nom. La méthode par abaissement, qu'il tira de l'oubli, eut bientôt un défenseur dans le célèbre Dubois. Aujourd'hui toutes ces choses ont reçu la sanction des années; et seulement à l'exception d'un savant professeur de Paris, M. Roux, et d'un petit nombre d'opérateurs, tout le monde pratique l'opération de la cataracte par abaissement. Cette méthode beaucoup plus simple n'expose pas à des chances aussi malheureuses, et peut être pour ainsi dire renouvelée indéfiniment; on sait que Dupuytren l'a pratiquée jus-

(1) Paris, 1770, 2 vol. in-12.
(2) *Traité des maladies des yeux et des oreilles*, par Desmonceaux. Paris, 1786, 2 vol. in-8°.

qu'à onze fois sur le même sujet qui finit par guérir. Les travaux de Scarpa sur les anévrysmes sont encore très-remarquables. A l'exemple de Haller et de Murray, il fait voir que les artères, parties d'un centre commun, vont aux extrémités du corps humain par une succession non interrompue de subdivisions; il embrasse l'ensemble des différentes anastomoses de l'arbre artériel, et montre de quelle manière se rétablit la circulation quand un vaisseau d'un certain calibre se trouve oblitéré. Il explique comment l'extensibilité des artères se prête à une dilatation progressive pour envoyer à un membre dont la principale artère a été liée la somme de fluide sanguin qui lui est nécessaire. Passant à l'anatomie pathologique du vaisseau, il n'admet qu'un seul anévrysme, celui dont la cause résiderait dans une sorte de cachexie vasculaire, qui altérerait d'une manière toute spéciale la contexture même du tissu; il nie à tort la dilatation partielle du cœur ou des artères. Cette affection, que l'on peut considérer comme un anévrysme partiel, a été beaucoup mieux étudiée depuis; on sait que l'illustre Talma mourut d'une dilatation partielle du cœur. Comme traitement, Scarpa conseille d'appliquer la compression ou une ligature entre le cœur et le vaisseau malade et dans un point où l'artère conserve toute son intégrité. Le but du chirurgien est de déterminer une inflammation adhésive qui oblitère le canal artériel. On conçoit que cette inflammation bienfaisante ne peut s'opérer que lorsque l'artère est saine. Scarpa conseille de ne pas briser les tuniques internes en serrant le fil de la ligature. De nombreuses expériences sur les chiens lui avaient appris que l'oblitération du vaisseau a lieu plus facilement par la simple juxtaposition de la tunique interne, soit par la compresssion médiate, soit par le simple étranglement produit par un lien à ligature. Il se montre partisan de l'opération de la ligature par la méthode française dite d'Anel, qui permet d'une manière plus facile la circulation du sang au moyen des anastomoses. La méthode de Hunter laisse en ce sens moins de chances de réussite. Dans le traitement de l'anévrysme de l'artère poplitée, Hunter avait conseillé de lier l'artère à sa sortie du troisième adducteur; Scarpa eut le premier l'heureuse idée de porter le fil de la ligature au bas de l'espace inguinal; il évitait ainsi toutes les difficultés qui se rencontrent dans la méthode précédente. C'est dans son traité des anévrysmes que Scarpa brille surtout par ses connaissances anatomiques. Dans quelles circonstances l'art opératoire peut-il retirer de plus belles indications? Depuis que Scarpa a si ingénieusement décrit les anastomoses artérielles du corps humain, on a lié les carotides, la crurale, les artères iliaques externe et interne. Un chirurgien anglais, Astley Cowper, a même osé porter le fil d'une ligature jusque sur l'aorte abdominale; et, poussant à l'extrême limite la confiance dans l'efficacité des anastomoses artérielles, il a entre autres invoqué, pour le rétablissement de la circulation du sang chez le malade qu'il a opéré, l'anastomose de la mammaire interne et de l'épigastrique. On sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de la multiplicité des anévrysmes chez le même individu, et de ce que les médecins ont imaginé d'appeler la *cachexie anévrysmale*. Il ne fallait, cependant, rien moins que l'autorité d'un des

praticiens les plus distingués de notre époque pour éclairer entièrement cette question et faire voir que cette maladie est le résultat de l'inflammation se prolongeant sur les tubes artériels. Voici à cet égard ce que dit M. Bégin de la prétendue diathèse anévrysmale. « Qui ne voit qu'elle ne consiste, chez les sujets sur lesquels on l'observe, que dans l'existence d'artérites chroniques, étendues et profondes, dont les progrès, en donnant lieu, sur divers points, aux mêmes désordres, multiplient successivement aussi les mêmes résultats? » *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* (tome II, p. 414). Dans l'ouvrage in-fol. sur les hernies, on reconnaît encore l'anatomiste habile et le grand chirurgien. Scarpa indique d'une manière admirable le mécanisme de production de certaines hernies inconnues ou inexpliquées avant lui. Contrairement à l'opinion reçue, il montre que ce qu'on regardait comme un anneau est réellement une sorte de canal qui semble prêt à recevoir les différents organes qu'une disposition locale particulière ou un effort imprévu tend à chasser à l'extérieur. Scarpa se montre partisan du débridement multiple de l'anneau, et donne à cet égard des conseils que les plus grands chirurgiens ont suivis avec succès. Enfin, il a jeté dans cet immortel ouvrage le plus grand jour sur le mécanisme que la nature emploie à réparer les pertes d'intestin gangrené par suite de l'étranglement, sur la formation de l'infundibulum et l'éperon intestinal. L'influence des écrits de Scarpa fut immense. Nous avons vu que c'est lui qui donna en Angleterre les premières notions exactes sur les maladies des yeux; ses préceptes d'anatomie chirurgicale, semés à chaque page dans ses œuvres, se répandirent partout. Les deux plus grands hommes, quand on parle de médecine opératoire et d'anatomie, Dupuytren et Cuvier, étaient ses admirateurs. L'Europe entière, malgré la difficulté des communications, applaudit à ses succès; et les différentes académies sanctionnèrent par des votes unanimes les éloges du public médical. Scarpa fut un savant dans toute l'acception du mot. Quelques grands chirurgiens ont dû leur réputation à une élocution facile et à la méthode brillante avec laquelle ils exposaient à un auditoire attentif les progrès de la science; d'autres ont obtenu les suffrages par leur manière heureuse de pratiquer les opérations. Scarpa eut tout cela sans doute, mais il est surtout remarquable par son esprit d'analyse et d'observation pratique; non-seulement il possédait les écrits des médecins de l'antiquité et aurait pu comme tant d'autres les citer à tout propos, mais encore il les commentait et savait au besoin combattre leurs opinions pour en émettre de meilleures. Scarpa est l'homme des découvertes, si l'on peut appeler ainsi la manière d'observer ce que les autres n'ont jamais vu, ou n'ont fait qu'entrevoir imparfaitement. Si l'on jette un rapide coup d'œil sur l'époque où il vécut, on voit qu'il eut de glorieux collaborateurs et fut avec eux un des rénovateurs de la médecine et de la chirurgie modernes. Dans l'ouvrage que Morgagni publia en 1712 sous le titre de *Nova institutionum medicarum idea*, ce grand praticien donne d'excellents conseils aux jeunes gens qui étudient la médecine; il leur recommande l'étude de l'anatomie pratique, les engage à voyager, à suivre les hôpi-

taux et à écrire en latin. Scarpa, on le sait, écouta les conseils de son maître; il lut les ouvrages de Ruysch, Boerhaave, Heister, Winslow, Mekel, Senac, tous contemporains de Morgagni. L'impulsion donnée par ces grands anatomistes se continue et s'étend dans la période d'années qui s'écoule après eux. Camper (3) écrit un ouvrage d'anatomie, Santorini (4) fait paraître des planches sur cette matière, et les vaisseaux lymphatiques sont décrits par Masgagni (5). Bientôt Sœmmering (6) met au jour un *Traité d'anatomie générale* et n'est pour ainsi dire que le précurseur de Bichat. Cet homme, d'un immense talent, apparaît quelques années sur la scène médicale, et dans les courts instants que lui laisse sa dévorante activité pour l'étude des dissections anatomiques, il fait deux ouvrages qu'il donne avant de mourir, comme un gage éternel de son génie. Enfin, plus récemment, Boyer et Chaussier, Gall, Spurzheim, et enfin Cuvier apportent dans l'étude de l'anatomie la plus rigoureuse exactitude. L'étude des maladies chirurgicales comme la science anatomique fait de continuels progrès, depuis la naissance de Scarpa jusqu'à sa mort; les discussions qui ont lieu sur quelques modes de médecine opératoire n'y apportent aucun obstacle. Scarpa, dans ce mouvement scientifique, seconde l'œuvre de l'illustre Jean-Louis Petit; il est lui-même aidé avec bonheur par Chopart et Lassus, enfin par le grand chirurgien (Desault) qui vit naître et mourir Bichat, et dont les restes sont en ce moment déposés sous le péristyle de l'Hôtel-Dieu. Si on envisage l'ensemble des études essentiellement médicales, on ne voit dans une période de soixante ans qu'une suite d'opinions et de systèmes qui, la plupart du temps contradictoires, finissent néanmoins par faire jaillir la lumière et amènent des résultats immenses dans le diagnostic et le traitement des maladies. Depuis le grand Sydenham jusqu'à nos jours, que de recherches, que de théories ingénieuses pour expliquer les causes des maladies! discussions souvent hasardées, quelquefois pleines de génie, que le même siècle et souvent la même année vit se montrer et disparaître. Les noms de Sauvages, de Bordeu, de Stoll, de Zimmermann, de Torti, et ceux de Barthez, Cullen, Brown, Pinel, Broussais, ne disent-ils pas toute cette époque? Les derniers toutefois rappellent d'une manière plus exacte l'agitation des idées médicales du temps de Scarpa, discussions auxquelles ce grand chirurgien ne prit pas une part active, mais qui furent loin de lui être indifférentes. En 1780 Cullen, nourri des préceptes d'Hippocrate et de Galien, met au jour une doctrine médicale qui n'est qu'une nouvelle forme des idées antiques, enrichie de découvertes basées sur la circulation du sang et les progrès de l'anatomie, lorsque s'élève à côté de lui et sous ses yeux un système hardi, quoique erroné dans ses applications comme dans son principe. L'Écossais Brown, élève de Cullen, combat toutes les théories de son maître, et soutient que la vie ne s'entretient

(3) P. Camper. *Demonstrationes anatomicæ*, Amst., 1760, in-folio.

(4) J.-D. Santorini. *Tabulæ anatomicæ*, Parme, 1775, in-folio.

(5) Masgagni. *Vasorum lymphaticorum historia*, Sienne, 1787, in-folio.

(6) Sœmmering. *De corporis humani fabric.*, 1794, 6 vol. in-8°.

que par l'incitation. Les idées de Brown sur les phénomènes de l'existence et la manière d'être des affections morbides passèrent en Allemagne et en Italie, où elles trouvèrent beaucoup de partisans. Rasori, en inventant le contro-stimulisme, attaqua vivement les idées de Brown. Celui-ci conseille les excitants dans la plupart des affections morbides, notamment dans l'apoplexie; Rasori, au contraire, ne voit presque toujours dans les maladies qu'un excès d'incitation et ordonne les débilitants : c'est la méthode de Brown en sens inverse. Malgré l'opposition de Rasori, les idées du médecin écossais jouirent d'une certaine faveur, et il fallut l'infatigable activité de Broussais pour détruire en entier cette doctrine homicide, dont Brown fut lui-même la plus remarquable victime. Broussais, après avoir étouffé dans ses bras puissants le Brownisme qui venait de naître, combattit la théorie de Pinel sur les fièvres essentielles, fascina la jeunesse française par sa parole éloquente, la fit renoncer à deux mille ans de croyances médicales pour lui imposer ses idées sur l'inflammation. Magnifique doctrine, trop séduisante et trop facile pour être durable, et qui est morte en partie avec son illustre auteur ! N'en sommes-nous pas venus aujourd'hui, en chirurgie et en médecine, à une époque que nous pourrions appeler éclectique, où chaque praticien consciencieux, en appréciant froidement, comme le fera la postérité, les idées contemporaines, doit adopter celles qui lui paraissent le plus en rapport avec la nature, qui sera toujours le premier guide du médecin ? Nous diviserons les travaux de Scarpa en anatomiques et chirurgicaux. Les premiers sont : I. *De structura fenestræ rotundæ auris et de tympano secundario anatomicæ observationes*, Modène, 1772, in-4°. Haller, dans sa *Bibliotheca anatomica* (t. XI, p. 696), fait le plus grand éloge de cet ouvrage. II. *Anatomicarum annotationum liber primus de gangliis et plexubus nervorum*, Modène, 1779, in-4°, avec fig. Il existe une autre édition sans date ni indication de lieu, mais elle fut hautement désavouée par l'auteur. Elle est d'ailleurs incomplète et fourmille de fautes d'impression. III. *De promovendis anatomicarum administrationum rationibus oratio ad tyrones habita in audit. magno Archigymn. ticin.*, Pavie, 1783, in-4°. Le professeur Ludwig fit, peu de temps après, réimprimer ce discours à Leipsick. IV. *Sur un taureau-vache appelé par les Anglais Free-Martin*, Vérone, 1784 (voy. Mém. de la Société italienne, t. II, part. II). C'est un fait constant que toutes les fois qu'une vache dépose en même temps deux individus mâles ou femelles, ces deux individus sont complets. Mais si l'un d'eux est mâle et que l'autre soit en apparence femelle, ce dernier, pour parler rigoureusement, n'est ni mâle ni femelle, et par conséquent impropre à la génération. C'est un être tout à fait en dehors de l'ordre naturel ordinaire, car il réunit, d'une manière imparfaite il est vrai, les parties génitales de l'un et de l'autre sexe. Les anciens avaient eu connaissance de ce phénomène, témoin Columelle, qui, ne pouvant appeler un tel être ni taureau, ni vache, lui donne le nom de *taure*. Scarpa en communiqua un exemple à la Société littéraire italienne de Vérone, venant ainsi à l'appui de ceux qu'avait déjà annoncés le cé-

lèbre Jean Hunter. V. *In solemni theatri anatomici ticinensis dedicatione oratio*, Pavie, 1785, in-4°. VI. *Anatomicarum annotationum liber secundus, de organo olfactus præcipuo, deque nervis nasalibus e pari quinto nervorum cerebri*, Pavie, 1785, in-4°; Pavie et Milan, 1792, in-4°, avec fig. VII. *De nervo spinali ad octavum cerebri accessorio commentarius*, mémoire inséré dans les *Acta med. chirurgica* de Vienne, t. Ier, année 1783. VIII. *Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu*, Pavie, 1789, in-fol., avec fig. IX. *Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam historiam anatomicam cardiacorum nervorum, noni nervorum cerebri, glosso pharyngei, et pharyngei ex octavo cerebri*, Pavie, 1794, in-fol., avec fig. X. *De penitiori ossium structura*, Leipsick, 1799, in-4°; réimprimé dans les *Mémoires de physiologie et de chirurgie*, publiés par Leveillé, Paris, 1804, in-8°. En 1823, le docteur Meding, dans sa thèse pour le doctorat, ayant élevé des doutes sur la doctrine de Scarpa, celui-ci fit réimprimer son ouvrage sous le titre *De anatomia et pathologia ossium*, Pavie, 1827, in-4°, après y avoir ajouté un Memoire *de expansione ossium, deque eorumdem callo post fracturam*. XI. *De gangliis nervorum deque origine et essentia nervi intercostalis ad illustrem virum Henricum Weber anatomicum lipsiensem Epistola*, 1831. XII. *De gangliis deque utriusque ordinis nervorum per universum corpus distributions ad eumdem Epistola*, 1831. Ces deux lettres se trouvent dans les *Opuscules de chirurgie*, dont nous parlerons plus loin. Les principaux ouvrages chirurgicaux de Scarpa sont : XIII. *Essai d'observations et d'expériences sur les principales maladies des yeux*, Pavie, 1801, in-4°, avec fig. La cinquieme édition a pour titre : *Traité des principales maladies des yeux*, Pavie, 1816, 2 vol. in-8°. Cet excellent livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et trois fois en français : par M. Leveillé (Paris, 1802, 2 vol. in-8°; seconde édition, 1807); par MM. J.-B. Bousquet et N. Bellanger (Paris et Montpellier, 1821, in-8°); et enfin par MM. Fournier-Pescay et Bégin (Paris, 1821, 2 vol. in-8°). XIV. *Mémoire sur les pieds-bots et sur la manière de corriger cette difformité congénitale*, Pavie, 1803, in-4°, avec fig., traduit par M. Leveillé dans les *Mémoires* cités plus haut. XV. *Sur l'anévrysme : Réflexions et observations anatomico-chirurgicales*, Pavie, 1804, in-fol., avec fig.; traduit en français, par M. J. Delpech, Paris, 1813, 1815 et 1821, in-8°, et par M. C.-P. Ollivier, Paris, 1821, in-8°. XVI. *Sur les hernies, mémoires anatomico-chirurgicaux*, Milan, 1809, in-fol.; trad. en français par M. Cayol, Paris, 1812, in-8°, et par M. Ollivier, Paris, 1823, in-8°. XVII. *Éloge historique de Jean-Baptiste Carcano-Leone*, Milan, 1813, in-4°. Carcano avait été professeur d'anatomie à l'université de Padoue, depuis 1573 jusqu'en 1600, et avait publié des *Traités* estimés. Cet *Éloge* a été traduit en anglais par M. Wishart, professeur de chirurgie à Édimbourg. XVIII. *Mémoire sur la ligature des principales artères des membres*, avec un *appendice* à l'ouvrage sur l'*anévrysme*, Pavie, 1817, in-4°; trad. en franç., 1822, in-8°. XIX. *Lettre au professeur Antoine Vaccà-Berlinghieri*, sur la ligature des grosses artères, et réponse de celui-ci, Pise, in-8°. XX. *Lettre*

au docteur Omodei, sur la ligature temporaire des grosses artères des membres, Milan, in-8°. XXI. *Sur la taille hypogastrique pour l'extraction de la pierre*, Milan, 1820, in-4°. XXII. *Sur le squirre et le chancre*, Milan, 1821, in-4°. XXIII. *Sur la hernie du périnée*, Pavie, 1821, in-fol., avec fig.; trad. en franç. par MM. Ollivier et Bichard, Paris, 1823, in-8°. XXIV. *Essai d'observations sur la taille recto-vésicale pour l'extraction de la pierre*, Pavie, 1823, in-fol., avec fig.; traduit par M. Ollivier, sous le titre de *Traité de l'opération de la taille*, Paris et Montpellier, 1825, in-8°. XXV. *Mémoire sur l'hydrocèle du cordon spermatique*, Pavie, 1823, in-fol., avec fig.; trad. franç. par M. Ollivier, et inséré dans les *Archives générales de médecine*. XXVI. *Pourquoi la ligature temporaire de la grosse artère d'un membre pour obtenir la guérison radicale de l'anévrysme a été parfois regardée comme inefficace;* dans les *Annales* d'Omodei (1830), et traduit par M. Ollivier dans les *Archives générales de médecine*. Les écrits de Scarpa, cités depuis le numéro XVIII, ont été réunis et publiés avec un grand nombre d'autres mémoires inédits du même auteur dans les *Opuscules de chirurgie*, Pavie, 1825-1832, 3 vol. in-4°, avec fig. Scarpa a de plus laissé deux écrits qui attestent une profonde connaissance dans les arts. Ce sont : 1° *Lettre au comte Marenzi, sur un portrait attribué à Raphaël* (dans la *Bibliotheca italiana* de juin 1829); 2° *Sur un casque en fer d'un travail exquis*, opuscule publié en 1831. Le docteur Vannoni entreprit, en 1836, une édition des œuvres complètes de Scarpa, dans laquelle les ouvrages latins sont traduits en italien et augmentés des notes de Vaccà, Betti, Laennec, Ollivier, etc., Florence, trois parties in-8°. à deux colonnes. — Scarpa avait un frère (*Dominique*), médecin comme lui, qui l'aida dans plusieurs de ses travaux, surtout dans le dessin des planches anatomiques. Il est mort en 1844.

L.—D—É.

SCARPARIA (JACQUES-ANGE de), l'un des Italiens qui montra le plus de zèle pour la renaissance des lettres et des arts, naquit en Toscane. Ce fut lui qui, vers l'an 1397, attira Manuel Chrysoloras de Venise à Florence. Sous la direction de cet habile maître, il fit de tels progrès dans l'étude de la langue grecque, qu'il reçut bientôt du pape Alexandre V la mission de traduire en latin la *Géographie* de Ptolémée. Cette traduction fut imprimée pour la première fois à Bologne, chez Dominique de Lupis, sous la date de 1462 (M. CCCC. LXII), et cette date, évidemment erronée, a rendu cette édition célèbre parmi les bibliographes. Le premier ouvrage publié en Italie avec date est le *Lactance*, sorti en 1465 des presses du monastère de Subiaco; le *Ptolémée* est bien moins ancien; personne ne le conteste, mais comment faut-il rectifier l'indication de son frontispice? Quelques savants pensent qu'il y a un X d'oublié; d'autres qu'il a été omis deux XX; d'autres, enfin (et cette opinion est la plus vraisemblable), c'est qu'un I a pris la place d'un L, et qu'il faut lire LXLI, ce qui signifie 1491. Quoi qu'il en soit, il existe de ce Ptolémée une autre édition d'Augsbourg, 1482, que les curieux recherchent à cause des trente-deux cartes gravées en bois qu'elle renferme. Des exemplaires imprimés sur peau-vélin ont été payés, à Londres,

au-delà de trente livres sterling, à la vente des belles bibliothèques de Sykes et d'Hibbert. On connaît quelques autres éditions, mais elles ne sont pas d'un grand prix. La critique moderne a relevé diverses méprises dans le travail de Scarparia; cependant il faut, pour être juste à son égard, lui tenir compte du peu de ressources qu'il avait à sa disposition, lorsqu'il ne pouvait consulter que des manuscrits déplorablement incorrects. En 1400, il se rendit à Constantinople, d'où il revint à Rome, et en 1405 il fut élevé à l'emploi important de secrétaire intime du pape. Son nom s'est retrouvé sur un acte daté de 1410, mais on ignore ce qu'il devint depuis et quelle fut l'époque de sa mort. Il a laissé une *Histoire de Cicéron*, réimprimée plusieurs fois durant le XVIe siècle; une lettre qu'il adressa à Chrysoloras sur l'élection du pape Grégoire XII a été publiée avec les lettres de Léonard Dati (Florence, 1743, in-8°, p. 61-95). Il reste encore à l'état de manuscrit diverses traductions qu'il acheva de quelques ouvrages grecs. Mehus a donné une notice sur sa vie dans l'édition que nous venons d'indiquer des *Lettres* de Dati. Pour de plus amples détails, nous renverrons à Nicéron, à Prosper Marchand et à Mazzuchelli. B—N—T.

SCARPELLINI (l'abbé FÉLICIEN), astronome italien, naquit à Foligno le 20 octobre 1762. Il entra de bonne heure dans la carrière ecclésiastique et se rendit, jeune encore, à Rome où il remplit différents emplois, tout en se livrant à l'étude des sciences et surtout de l'astronomie. Il était professeur à l'Académie de Rome lorsqu'il fut envoyé en 1802 aux comices assemblés à Lyon. C'est à lui que Rome doit la fondation de l'observatoire du Capitole et la restauration de l'Académie des *Lincei* dont il devint secrétaire perpétuel. L'abbé Scarpellini mourut à Rome le 1er décembre 1840. Il avait été fait chevalier de la Légion-d'Honneur par Napoléon. Parmi ses ouvrages nous citerons : I. *Tableau des opérations faites à Rome pour l'établissement du système métrique*, Rome, 1811. II. *Mémoire sur quelques nouveaux réflecteurs en cuivre pour les grands télescopes.* Après la mort de Scarpellini, le gouvernement romain s'empressa d'acheter le cabinet de physique qu'il avait formé et dont les principaux instruments avaient été confectionnés par lui-même. *Voy.* pour plus de détails la notice italienne qu'a publiée sur ce savant M. Benoît Trompeo (Pise, 1841, in-8°; et sec. éd., Rome, 1841, in-8°). Z.

SCARUFFI (GASPARD), le plus ancien écrivain d'économie politique de l'Italie, naquit à Reggio, vers 1515, d'une famille noble et riche. Il était encore fort jeune lorsqu'il fut chargé de diriger l'hôtel des monnaies qui existait dans sa ville natale, et il remplit cet emploi avec beaucoup de talent. Les connaissances qu'il y acquit le firent envoyer, en 1575, auprès du duc de Ferrare Alphonse II, afin de prendre les mesures propres à arrêter les désordres monétaires qui devenaient de jour en jour plus affligeants, et qui avaient leur source dans les guerres de Charles-Quint. Plusieurs années après cette députation, Scaruffi publia le mémoire qu'il avait rédigé pour le duc, et qu'il intitula : l'*Alitinonfo per far ragione e concordanza d'oro e d'argento che servirà in universale per provvedere agli infiniti abusi del tosare e guastare*

monete, etc., Reggio, Hercoliano Bartoli, 1582, in-8°. Dans cet ouvrage, qui est devenu très-rare et qui est dédié au comte Alphonse Tassoni, juge au tribunal des sages et conseiller intime du duc de Ferrare, l'auteur propose de soumettre tous les objets d'or et d'argent à la garantie, c'est-à-dire à la marque, et c'est par conséquent à lui qu'on doit l'adoption d'une mesure aussi sage et qui est aujourd'hui universelle. Il y proposait aussi un seul système monétaire pour tout l'univers, et indiquait les moyens d'arriver à ce résultat ; mais cette seconde mesure ne devait être commencée en France que deux siècles plus tard, et ce n'est que très-lentement qu'elle se propage chez les autres nations. Scaruffi était fort riche et faisait un emploi magnifique de sa fortune. Il acheta, au prix de 1,200 écus d'or, deux statues colossales représentant Hercule et Lépidos, de Clementi, plus connu sous son prénom de Prosper d'après l'usage italien pour les artistes. Ce sculpteur était fort lié avec lui et avait écrit sur son livre un commentaire qui a pour titre: *Breve istruzione sopra il discorso fatto dal magn. M. G. Scaruffi per regolare le cose delli denari*, et qui fut joint à *l'Alitinonfo*. Scaruffi mourut à Reggio en 1584. A—Y.

SCAVENIUS (BROENUM), conseiller d'État et bibliophile danois, fut d'abord facteur de la compagnie asiatique, à laquelle il procura des bénéfices considérables pendant sa gestion au Bengale. Pour l'en récompenser on frappa à son retour une médaille en son honneur, et il obtint en même temps le titre de conseiller de justice. Scavenius fit un noble emploi de la fortune qu'il avait amassée dans le cours de ses voyages. Il encouragea l'agriculture, les sciences, les arts et ceux qui les cultivent; lui-même publia quelques ouvrages et fournit des fonds pour des recherches relatives aux antiquités nationales. Ayant conçu le projet d'établir à Copenhague une bibliothèque publique, il acquit à cet effet celle de P.-T. Vandal, mais elle fut consumée par un incendie en 1794; il répara ce malheur en achetant la bibliothèque du conseiller Schmidt, à laquelle il annexa des collections de médailles et d'histoire naturelle. Cet établissement fut encore détruit, en 1807, lors du bombardement de Copenhague par les Anglais. Enfin, Waldum, son ami, voulant seconder ses intentions généreuses, lui légua, en 1815, une troisième bibliothèque. Scavenius mourut, dans sa terre de Giorslow, le 20 juin 1820. Z.

SCAVINI (J.-M.), docteur-médecin, naquit à Saluces, en Piémont, en 1761, fit ses études médicales à Turin et acquit dans cette ville une grande réputation par la pratique de son art. Nommé professeur de clinique à l'Université, il enseigna avec beaucoup de succès et composa en même temps plusieurs écrits très-remarquables. Il mourut à Turin en 1825. On a de lui : I. *Précis historique de la doctrine de l'inflammation, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours*, Turin, 1811, in-8°. II. *Observation sur l'amputation faite à un enfant de cinq mois du doigt annulaire de la main droite, ayant la forme et les dimensions du gros orteil d'un adulte; suivie de quelques remarques sur l'influence de l'imagination de la femme grosse sur le fœtus renfermé dans son sein*, Turin, 1812, in-8°, avec une planche. III. Une Dissertation en langue italienne

sur *la goutte et les goutteux*. Ce savant venait d'achever un ouvrage plus important encore que ses autres écrits, et dont les amis de la science attendent la publication. B—N—T.

SCÈVE (MAURICE), écrivain lyonnais de la première moitié du XVIe siècle, cultiva la poésie, la musique, fut peintre et architecte. Il fut accablé des éloges les plus pompeux par les écrivains du temps; Clément Marot, E. Dolet, Sainte-Marthe l'ont porté aux nues. Il faut convenir que de tels panégyriques doivent nous inspirer quelques craintes pour ceux de nos grands hommes auxquels les journaux et les revues du jour prodiguent leur admiration; peut-être auront-ils, dans trois ou quatre siècles, un sort pareil à celui de Scève. Les œuvres de ce poète ne se rencontrent aujourd'hui que chez quelques bibliophiles jaloux de posséder ce que fort peu de gens peuvent avoir. En 1544, il mit au jour, sous le titre de *Délie, object de plus haulte vertu*, un volume in-8°, contenant 458 dizains et cinquante emblèmes gravés sur bois, le tout en l'honneur d'une belle qu'il célèbre en vers presque inintelligibles. C'est un mélange d'érudition, de *concetti* raffinés, de tout ce que l'imitation de Pétrarque a pu suggérer de plus subtil et de plus recherché. M. Sainte-Beuve, dans son *Tableau historique et critique de la poésie française*, a cité quelques dizains, les meilleurs qu'il ait pu retirer de cet illisible recueil. En 1547, Scève livra à l'impression un dialogue pastoral, intitulé : *Saulsaye, églogue de la vie solitaire*. Philerme, blâmé par son ami Antyre de se plaire dans une solitude farouche, lui répond que se voyant dédaigné de Belline, la souveraine de son cœur, il s'est retiré dans un lieu sauvage :

Pour resjouyr quelque peu ses esprits
Qui tant estoyent de mortel deuil surpris.

Il y a quelques traits de passion dans cette pièce, et le style ne manque ni de naturel ni d'élégance. Un libraire intelligent et amateur des vieux monuments de notre littérature, M. Pontier, donna, en 1829, une réimpression de la *Saulsaye*; 79 exemplaires seulement en furent tirés. Scève est encore auteur d'une autre églogue, intitulée : *Arion* (Lyon, 1536, in-8°), consacrée à déplorer le trépas prématuré de François, dauphin de France et fils de François Ier; il fit imprimer, en 1562, un long poëme en vers alexandrins sous le nom du *Microcosme*; mais, à part leur rareté, qui est incontestable, ces deux écrits n'ont rien qui les recommande à l'attention des curieux. B—N—T.

SCHADOW (JEAN-GODEFROI), professeur et vice-directeur de l'Académie des beaux-arts de Berlin, et l'un des plus célèbres sculpteurs de l'Allemagne, naquit en 1764, à Berlin, et montra de bonne heure un goût décidé pour le dessin; mais son père, pauvre tailleur chargé de famille, n'eût jamais pu mettre à profit les heureuses dispositions de ce fils sans l'intérêt qu'elles inspirèrent aux premiers artistes de la Prusse. Schadow avait déjà fait de grands progrès dans l'art de la sculpture lorsqu'il s'enfuit à Vienne avec une jeune fille qu'il aimait et qu'il y épousa à l'âge de vingt-un ans. Son beau-père ayant consenti à l'envoyer en Italie, il s'y rendit en 1785 et passa deux années à étudier avec un zèle infatigable dans les Musées du Vatican et du Capitole. En 1788, le ministre d'État Heinitz lui fit avoir l'emploi de sculpteur de la cour. Son premier grand ouvrage en Allemagne

fut le monument élevé au jeune comte de La Marche, fils naturel de Frédéric-le-Grand. Ce superbe travail fut bientôt suivi de plusieurs autres non moins remarquables, et parmi lesquels nous citerons la statue colossale du général de Ziethon, en uniforme de hussard; la statue du grand Frédéric à Stettin; celle de Léopold de Dessau, à Berlin; le monument du général de Tauenzien, à Breslau, et celui de Blücher, à Rostock. Schadow a modelé le quadrige placé sur la porte de Brandebourg, à Berlin; il a encore exécuté plusieurs bustes d'hommes célèbres. — Ses deux fils ont suivi comme lui la carrière des arts : l'aîné, *Jean-Rodolphe*, mort prématurément à Rome, était déjà compté au rang des premiers sculpteurs (*voy.* SCHADOW, XLI, 64); l'autre, *Frédéric-Guillaume*, né en 1789, peintre distingué, a pris une grande part à la réforme artistique de l'Allemagne. Il fut nommé, en 1826, directeur de l'Académie de Dusseldorff. Z.

SCHÆFER (GEOFFROI-HENRI), célèbre philologue allemand, naquit à Leipzig le 27 septembre 1764, fit ses études dans cette ville et y devint professeur de grec, puis conservateur de la bibliothèque de l'Université, à laquelle avait été réunie sa belle collection d'auteurs classiques grecs et latins acquise par le roi de Saxe en 1818. Le temps qu'il dut consacrer à ses importantes fonctions ne l'empêcha pas de concourir à beaucoup d'entreprises littéraires et de donner des éditions, accompagnées de très-bons commentaires, de différents auteurs grecs et latins, tels qu'Hérodote, Démosthène, Apollonius de Rhodes, Pindare, Homère, Sophocle, Denys d'Halicarnasse. Il concourut également à la révision de beaucoup d'éditions stéréotypes d'auteurs grecs et à l'édition du *Thesaurus latinitatis* de Henri Estienne, imprimée à Londres par le libraire Valpy. Schæffer avait commencé lui-même par être libraire en société avec un autre savant, et son édition de l'*Athénée*, 1796, avait été publiée dans sa librairie. Il mourut à Leipzig le 14 mars 1840. D—G.

SCHÆTZLER (JEAN-LAURENT), banquier et député, né dans le pays d'Anspach en 1768, entra à l'âge de quinze ans en apprentissage dans une maison de commerce à Francfort; plus tard, il se rendit à Aix-la-Chapelle, où il fut commis chez un fabricant de drap, et où il entreprit pour son compte et accessoirement la fabrication des broderies. En 1789, il s'associa avec un homme malheureusement taré pour reprendre l'ancienne exploitation des mines de plomb argentifère de Trarbach, près de la Moselle; cette association lui fit perdre tout son patrimoine. Heureux, sans autre perte, de pouvoir se retirer d'une entreprise aussi mauvaise, il entra en 1791 dans la maison de banque de Liebert à Augsbourg; il y gagna tellement la confiance du chef, que celui-ci lui donna sa fille en mariage. En 1800, Schætzler fonda lui-même une maison de banque dans cette ville, et, avec son amour de l'ordre et son esprit d'entreprise, il sut la faire prospérer en peu de temps. Il fit partie en 1804 de la commission chargée de pourvoir aux besoins financiers de la ville, et désignée sous le nom singulier de la *députation pour la sublévation*; il signa les billets émis par cette commission. En octobre 1805, lors de la reddition d'Ulm et de l'approche des troupes françaises, il fut envoyé au quartier-général

comme député du commerce d'Augsbourg afin d'obtenir des ménagements pour cette ville, et après l'occupation d'Augsbourg il eut une nouvelle mission dans laquelle il obtint de Napoléon une réduction des réquisitions que le commandant français avait ordonnées; ensuite il pourvut avec sa sagacité ordinaire à l'approvisionnement de la ville, et satisfit tellement les autorités françaises, qu'elles lui annoncèrent la remise des réquisitions restantes. Bientôt après, Augsbourg fut incorporé à la Bavière. Dans les circonstances pressantes où la guerre avait mis le nouveau gouvernement, la banque de Schætzler vint à son secours par des prêts considérables; aussi fut-il nommé en 1807, par le roi de Bavière, conseiller de ses finances. L'année suivante, il fit partie de la commission composée de deux jurisconsultes et d'autant de négociants que le gouvernement bavarois avait chargée d'élaborer le projet d'un code de commerce. Ce fut Schætzler qui détermina le gouvernement à faire frapper des *thalers* ou écus à la couronne qui eurent un cours très-considérable et supplantèrent les mauvaises monnaies en circulation. La ville où il s'était enrichi ressentit les heureux effets de sa prospérité; Schætzler y fonda plusieurs établissements de bienfaisance, tels qu'une distribution de soupes économiques, una école industrielle avec dotation pour les enfants qui en sortaient munis d'un certificat de bonne conduite; puis une caisse d'épargna qui paie une rente plus élevée que d'autres caisses et qui n'est que pour les habitants d'Augsbourg. Il donna aussi des capitaux pour l'école des arts et pour la maison des orphelins du culte évangélique. Il releva en outre la corporation des tisserands, et la mit à même de fournir jusqu'à quarante mille pièces de cotonnades par an. Ses concitoyens le nommèrent préposé des délégués de la commune, et député à la première assemblée des États. Il avait racheté le château de Tyrnau, auprès de Passau, qui avait été possédé par ses ancêtres, et il fit renouveler par le gouvernement bavarois les lettres de noblesse qu'ils avaient eues. Sa bienfaisance se manifesta jusqu'à ses derniers moments. Obligé de se rendre à Kreith pour y prendre les eaux, il y fonda des places pour les pauvres malades; dans la maison de correction de Plassenbourg il fit établir une école pour les jeunes détenus. On cite encore un grand nombre d'autres bienfaits de ce charitable négociant. Il venait de donner trois cloches à l'église Sainte-Anna à Augsbourg, et elles devaient sonner pour la premièra fois à la bénédiction nuptiale de sa fille; mais il mourut l'avant-veille de ce jour, le 26 mars 1826, et les nouvelles cloches furent sonnées pour ses funérailles. Voyez *Literat. Conversations Blatt*, 1826, nº 118. D—G.

SCHAFERTIN ou **SCHEFERTIN**, natif du canton d'Uri, habile sculpteur en bois, devint fameux par ses figures de mendiants et par ses Guillaume Tell, qu'il exécutait en grand nombre, vers 1785. La sculpture en pierre dont il s'occupait de même ne lui réussit pas autant. U—I.

SCHAGEN (GILLES), peintre hollandais, né à Alckmaer en 1616, fut élève de Ravestein et de Verbeck. Rempli d'activité et du désir d'étudier la nature, il n'avait que 21 ans lorsqu'il abandonna sa famille et ses

maîtres pour se rendre à Dantzig, où le peintre Brasser le reçut à merveille et voulut le retenir. A Elbing, il n'éprouva pas un accueil moins flatteur de Strobel, peintre de l'empereur et du roi de Pologne. Mais ayant fait le portrait de ce dernier monarque, le tableau fut trouvé si beau, que Strobel craignit un rival dangereux, et témoigna la plus grande froideur à Schagen; alors celui-ci prit son parti et revint par Dantzick à Alckmaer. Quelque temps après, il s'embarqua pour Dieppe, et vint à Paris, où il fit plusieurs belles copies du *Christ* et du *Saint Jean* de Michel-Ange, et d'une *Vierge avec l'enfant Jésus* d'après Rubens. Il y montra une liberté et une puissance de pinceau, une fermeté d'exécution et une force de coloris égales à l'original même. Se sentant alors capable d'entreprendre autre chose que des copies, il passa en Angleterre, où il se lia avec l'amiral Tromp. Cet illustre marin, sur le point de livrer combat à l'amiral espagnol d'Oquendo, mit à la disposition de Schagen une petite frégate sur laquelle il put se trouver à portée de peindre l'action. Lassé enfin de cette vie errante, il alla se fixer à Alckmaer; il y fut reçu architecte, et les magistrats de la ville lui confièrent la direction des travaux publics; il continua de cultiver la peinture avec succès, et mourut riche et honoré le 18 avril 1668. P—s.

SCHAK (le conseiller HERMANN-EWALD), l'un des savants les plus distingués de l'Allemagne, était né en 1744 et mourut à Cottbus le 5 mai 1822. Il a traduit Spinosa, et a composé lui-même plusieurs ouvrages philosophiques aussi remarquables par l'érudition que par la profondeur des vues. Jusqu'à ses derniers jours, il ne cessa pas d'être un des collaborateurs les plus actifs de la *Gazette littéraire de Halle*, à laquelle il fournissait fréquemment des articles sur la philosophie et sur la franc-maçonnerie. Sa droiture et sa probité étaient égales à son savoir, et il fut universellement regretté. Z.

SCHALL (CHARLES), auteur dramatique allemand, né à Breslau en 1780, était fils d'un négociant, et devait entrer dans la carrière où son père avait fait fortune. Celui-ci tenait une maison honorable et rassemblait chez lui une société distinguée. Le fils, sûr de ses moyens d'existence, préféra être homme du monde et auteur par amusement. Il fit le charme des sociétés par son esprit et par sa facilité d'élocution, et l'on assure qu'il n'a pas su mettre dans ses pièces de théâtre la moitié de l'esprit qu'il prodiguait dans ses conversations pleines d'enjouement et dans ses causeries piquantes. Il paraissait avoir fait une étude particulière du théâtre, et en parlait très-bien. Il fut même politique autant qu'il était permis de l'être alors en Prusse; et à l'époque où les événements politiques lui avaient fait perdre une grande partie de la fortune paternelle, il fonda un journal, *la Nouvelle Gazette de Breslau*. La contrainte imposée par la censure en Allemagne ne nous met pas en état de juger de ce que ce journal serait devenu si l'auteur avait eu ses coudées franches; aussi n'est-ce que par ses pièces de théâtre, surtout par ses bluettes, que Ch. Schall s'est fait quelque réputation. Ce sont entre autres : *Regarde à qui tu te fies* (en allemand, *Trau, schau, wem*); *la Partie de whist interrompue*; *le Baiser et le soufflet*; *la Fureur de*

théâtre, sorte de parodie d'un genre qui avait envahi la scène allemande. Une anecdote de la vie de Kant lui fournit le sujet d'une pièce qu'il a intitulée *le Bouton et l'habit de peluche*. On voit que l'auteur cherchait à piquer la curiosité du public par des titres singuliers. Il termina par un drame bien noir, *l'Épée et le fuseau*, dont l'action se passe dans les temps du régime féodal. On n'était pas habitué à le voir si sérieux, et cette pièce n'eut guère de succès, tandis que ses bluettes se sont maintenues au répertoire. Il médita aussi le plan d'un roman de mœurs; mais il le médita si long-temps, qu'il ne le fit jamais. Après avoir passé plusieurs années à Berlin, il revint dans sa ville natale, et y mourut à la suite d'une maladie longue et douloureuse le 18 août 1833. D—G.

SCHANK (John), amiral anglais, membre de la société royale de Londres, né vers 1746, entra de bonne heure dans la marine marchande, et commença à servir en 1757 sur le vaisseau de guerre *l'Élisabeth*, alors commandé par Hugh Palliser. Cet officier ayant pris le commandement d'un autre bâtiment, Schank, qui avait croisé avec lui entre le cap Clean et le cap Finistère, l'accompagna en qualité de maître d'équipage ou de pilote (*master's mate*), emploi qui supposait des connaissances nautiques. Après avoir été midshipman sous sir Georges Rodney, qu'il suivit à la Jamaïque, et sous d'autres amiraux, il fut nommé lieutenant après 18 ans d'un laborieux apprentissage; il commença alors à se distinguer par son talent pour la mécanique. Ce qui le fit d'abord connaître fut la construction d'un hamac qui, au moyen de poulies, pouvait s'élever ou s'abaisser à volonté. Au commencement de la guerre d'Amérique, il reçut le commandement d'un shooner armé de dix canons, qui fut stationné sur la rivière Saint-Laurent en Canada. Mais son habileté dans les constructions le fit choisir pour surintendant du département maritime à Saint-Jean. Ce fut par ses soins que furent construits une multitude de petits bâtiments destinés à s'opposer aux flottilles des Américains et à leurs entreprises sur les lacs; on lui dut aussi le vaisseau de guerre *l'Inflexible*, qui fut mis en état de servir en moitié moins de temps qu'on en eût employé à Portsmouth même; et l'invention de ponts flottants pour passer les ruisseaux et les rivières rapides de l'Amérique. Il fut d'abord récompensé par le grade de capitaine en second, et enfin, en 1783, par celui de capitaine en pied. A la paix, Schank s'occupa de perfectionner la forme des bâtiments; il en construisit de très-légers avec des quilles glissantes, qui prenaient moins d'eau que ceux que l'on construisait auparavant; on en fit l'expérience sur la Tamise en 1790, et il fut reconnu qu'ils allaient deux fois plus vite que ceux d'ancienne construction. Un cutter du roi, de 120 tonneaux, construit d'après le nouveau modèle sous la surveillance du capitaine Schank, fut lancé à Plymouth en 1791, et nommé *l'Essai*. Tous les marins en furent satisfaits. Depuis cette époque, on en construisit plusieurs sur le même modèle, entre autres le vaisseau *Lady Nelson*, qui fut employé à un voyage de découvertes en 1800, 1801 et 1802, à la Nouvelle-Galles méridionale, et qui revint sans avaries. En 1794, Schank fut nommé agent-général pour les transports destinés

à convoyer les troupes qui se rendaient aux Indes occidentales sous lord Howick, et resta quelque temps avec elles à la Martinique, dont les Anglais venaient de s'emparer. Pendant le reste de la guerre, il fut chargé de surveiller les embarcations pour le continent, et fut particulièrement utile, en 1799, lors de l'expédition de Hollande. Il fut ensuite nommé l'un des commissaires du conseil de l'amirauté, place qu'il exerça jusqu'en 1802, qu'il donna sa démission. Il était spécialement chargé du soin des prisonniers, et entretint à cette occasion une correspondance suivie avec M. Otto, qui s'était plaint de la manière inhumaine avec laquelle les prisonniers français étaient traités. Dans ses réponses, Schank et les autres commissaires firent connaître la quantité de pain et de viande qu'on donnait à chaque individu, et firent observer que le mal provenait de ce que quelques-uns des prisonniers qui avaient de l'argent achetaient les provisions de leurs compagnons d'infortune souvent même pour un mois, en ne leur laissant que le plus strict nécessaire pour soutenir leur existence. Après la rupture du traité d'Amiens, Schank fut chargé d'inspecter les côtes depuis Holy-Island jusqu'à Portsmouth, et obtint, en 1805, le grade de contre-amiral; il fut nommé vice-amiral en 1810, puis amiral du pavillon Bleu en 1821. Devenu presque aveugle par suite de la cataracte, il mourut à Dawlish, dans le comté de Devon, le 6 mars 1823. Schank fut un des fondateurs de la société pour l'encouragement et l'amélioration de l'architecture navale. Il avait publié sur cette matière un ouvrage intitulé : *Esquisse de deux bateaux et d'un cutter avec des quilles glissantes*, 1793, in-fol. Z.

SCHARANDIN (Jean-Jacques), natif de Soleure, y exerça la médecine avec succès au milieu du XVIIe siècle. Il publia deux ouvrages, l'un sous le titre de *Ratio conservandæ sanitatis* (Amsterd., 1649, in-8°); l'autre sous celui de *Modus et ratio visendi ægros* (Soleure, 1670, in-12). Ce dernier fut réimprimé à Erfort en 1749, in-8°. Il contient de fort bons préceptes sur l'exercice de l'art; l'auteur s'est attaché à la médecine hippocratique, et il n'aimait point la chimie ni les nouvelles théories que de son temps on fondait sur cette science. U—I.

SCHARFFENBERG (Albrecht von), poëte allemand du moyen âge, vivait en Bavière de 1325 à 1350; il fut l'un des principaux auteurs du *Titurel*, épopée chevaleresque qui fait suite au *Parcival* de Wolfram von Eschenbach. Ce poème entre dans la famille de ceux qui célèbrent ce mystérieux Saint-Gréal lequel a si fort occupé, durant plusieurs siècles, le public et les rimeurs. Il se compose de quarante-huit mille vers environ, partagés en strophes de sept vers. Dans la quatre-vingt-sixième strophe, l'auteur reconnaît qu'il est redevable du sujet de son œuvre au troubadour Kyot (ou Guyot). L'édition originale du *Titurel* forme un volume in-folio de 377 feuillets avec la date de 1477, mais sans nom de ville ni de libraire; les caractères sont les mêmes que ceux qu'a employés Mentelin à Strasbourg. Ce volume est d'une extrême rareté; mais San-Marte, dans son édition de Wolfram d'Eschenbach (Magdebourg, 1836), en a donné de longs extraits (t. II, p. 87-298); et, abrégé, mis en idiome moderne, ce

poëme forme le tome VI de la *Bibliothèque nationale allemande* (Leipzig, 1842). Les historiens de la littérature germanique, Rosenkranz et Gervinus surtout, l'ont analysé ; en France, il n'est pas même connu de nom. B—N—T.

SCHARNHORST (Gelhard-David de), général prussien, fut un des plus distingués de notre époque, et l'un de ceux qui eurent le plus de part à la restauration de cette monarchie de Frédéric II, tombée en un même jour si bas, et relevée sitôt au premier rang des puissances, par l'enthousiasme de la nation et par les efforts de quelques hommes courageux, parmi lesquels Scharnhorst doit sans nul doute être mis en première ligne. Né à Hamelsée dans le Hanovre en 1756, il fut destiné par son père, qui avait fait des pertes dans sa fortune, à la profession de fermier-cultivateur; mais un goût irrésistible, qu'augmentèrent encore la lecture de quelques ouvrages historiques et les récits d'anciens militaires, le fit entrer dans la carrière des armes. Admis à l'école qu'avait établie à Steinhude le prince de Schaumbourg-Lippe, il y fit des progrès rapides, et au bout de cinq ans put entrer conducteur dans le train d'artillerie, d'où le général Estof le fit passer peu de temps après comme enseigne dans son régiment, en le chargeant de l'instruction des sous-officiers. Dès lors fort studieux, et s'attachant à toutes les parties de la théorie militaire, il dressa des tableaux statistiques très-utiles pour les états-majors et le dénombrement des troupes; et dans le même temps, il inventa des lunettes micrométiques, non moins utiles pour les reconnaissances et les découvertes des avant-postes. Il avait à peine vingt-cinq ans, lorsqu'il fut nommé lieutenant d'artillerie dans les troupes de l'électeur de Hanovre, et presque aussitôt professeur à l'école militaire. Capitaine d'état-major en 1792, il obtint le commandement d'une compagnie d'artillerie légère, et fit en 1793, à la tête de cette troupe sous les ordres du duc d'York, la campagne des Pays-Bas, où il se distingua en plusieurs occasions, notamment dans la retraite de Menin, où le général Hammerstein, qui commandait en chef, n'hésita point à lui attribuer avec une rare franchise la plus grande partie de la gloire qu'il s'était acquise. Scharnhorst reçut, pour cela, du roi d'Angleterre un sabre d'honneur avec le grade de lieutenant-colonel. Peu de temps après, il entra au service de Prusse, et fut particulièrement distingué par le duc de Brunswick, alors considéré comme le plus habile des chefs de l'armée prussienne. Nommé aussitôt lieutenant-colonel du 3ᵉ régiment d'artillerie, il passa plus tard dans l'état-major comme quartier-maître-lieutenant, et fut ensuite chargé de l'instruction des officiers dans la capitale. C'était l'époque où la Prusse, ayant fait sa paix séparée avec la république française, son armée eut peu d'occasions de combattre. Scharnhorst, ne voulant pas que ce temps fût entièrement perdu pour lui, l'employa à se perfectionner dans toutes les parties de la théorie militaire; et il composa divers écrits qui lui firent une grande réputation et qui ont beaucoup contribué aux progrès de la science en Allemagne. Le roi lui donna en 1804 le grade de colonel avec des lettres de noblesse, et il le chargea avec le général Klenesebeck de l'éducation

militaire du prince royal (aujourd'hui roi). Lorsque la guerre contre la France éclata en 1806, Scharnhorst était employé comme quartier-maître-général du principal corps d'armée. Il assista en cette qualité à la bataille d'Auerstædt, et, quoique blessé deux fois, il concourut puissamment à la brillante retraite sur Lübeck qu'exécuta le corps de Blücher. Compris dans la capitulation à laquelle ce général se vit contraint, il fut bientôt échangé et revint au corps d'armée qui, réuni à l'armée russe, combattit si glorieusement à Eylau. Après la paix de Tilsitt, Scharnorst était sans nul doute du petit nombre des chefs de l'armée prussienne auxquels on ne pouvait faire aucun reproche. Le roi lui donna en conséquence de grandes preuves de confiance. Nommé major-général et président de la commission chargée de réorganiser l'armée, il fut réellement le ministre de la guerre. C'est dans ces fonctions si délicates, si difficiles en de pareilles circonstances, qu'il déploya à la fois tant de sagesse, d'énergie, et qu'au moment où les défaites de Napoléon en Russie vinrent offrir aux Prussiens une si belle occasion de se soustraire à l'oppression qui les accablait, leur armée, qui semblait pour toujours anéantie, se leva spontanément plus brillante, plus nombreuse et plus zélée pour la défense de la patrie qu'on ne l'avait jamais vue. Ce fut surtout, on ne peut en douter, par l'habileté et le dévouement de Scharnorst que s'effectuèrent ces prodiges. Lorsque, sous la protection de l'armée russe victorieuse, les enseignes prussiennes se déployèrent avec tant d'éclat en 1813 dans les plaines de la Saxe, ce fut encore par Blücher et par Scharnhorst qu'elles furent dirigées. Le premier était général en chef, et le second son chef d'état-major. Blücher, si brave, si énergique, n'était pas, on le sait assez, doué de beaucoup d'instruction et d'habileté; personne plus que Scharnorst n'était en état de le suppléer sous ce rapport. Si l'un fut le bras, la force de l'armée, on peut dire que l'autre en fut la tête et la pensée. C'est ainsi que furent obtenus les triomphes de Dennewitz, de la Salzbach, de Leipzig, etc. Mais Scharnhorst n'eut pas le bonheur d'assister à ces dernières victoires qu'il avait tant contribué à préparer en organisant les bataillons de Landwer, en inspirant à toute la population prussienne un si grand enthousiasme. Blessé mortellement à Lutzen, aux lieux mêmes où, deux siècles auparavant, était mort le héros de la Suède Gustave-Adolphe, il expira le 28 juin 1813, à Prague, où il avait voulu suivre son roi. Pour bien apprécier tout ce que fit alors cet habile et brave général, nous citerons textuellement le rapport de lord Castlereagh sur les succès de la coalition. « ...La
« gloire de la Prusse, dit ce minis-
« tre au parlement, n'est pas moins
« grande. Lorsque l'on commença à
« négocier avec cette puissance, on
« ne crut pas qu'elle pourrait fournir
« des forces considérables ; mais ce
« qui caractérise cette guerre, c'est
« que le pays qui avait le plus souf-
« fert s'est relevé avec le plus d'éclat.
« L'esprit de la nation s'est éveillé;
« il sut triompher de toutes les diffi-
« cultés, renouvela l'époque la plus
« glorieuse de l'histoire de Prusse,
« et fit naître une armée qui sut se
« placer à côté de celle des plus puis-
« sants empires. Il est de mon devoir
« de déclarer que dans ce moment
« la Prusse fournissait plus de deux

« cent mille hommes. Je dois en « même temps rendre justice aux « talents et aux services signalés du « général Scharnhorst, qui a été tué « dans la bataille de Lutzen. C'est « à ses efforts infatigables qu'on doit « en grande partie le réveil de « l'énergie prussienne..... Après « sa mort, sa place a été supérieu- « rement remplie par le général « Gneisenau. L'un et l'autre ont « prouvé ce que leur pays pouvait « effectuer, et le dernier a fait voir « qu'on n'a pas négligé de mettre à « profit le temps de l'armistice. Pen- « dant sa durée, il a formé 70 batail- « lons, dont cinquante ont com- « battu glorieusement sous le géné- « ral Blücher. Je puis affirmer que « même dans les plus beaux temps « du grand Frédéric, l'armée prus- « sienne n'a jamais été plus nom- « breuse, mieux disciplinée, mieux « dressée à des opérations militaires « que dans le moment actuel. Quoi- « que nouvellement levée, elle a com- « battu et vaincu les troupes exercées « de la France... » Cet éloge mérité fut alors répété par toutes les bouches de la renommée en Europe, et le nom de Scharnhorst est resté un des plus vénérés dans les annales prussiennes. Plusieurs fêtes funèbres furent célébrées en son honneur, et sa statue de marbre est un des plus beaux ornements de la Place Royale à Berlin. Différentes notices biographiques lui ont été consacrées, notamment dans le recueil intitulé : *Les Héros de la Prusse*, Weimar, 1820. Les plus répandus des ouvrages de Scharnhorst sont : I. *Manuel pour les officiers*, Hanovre, 1787, 2 vol. in-8°; nouv. édition, 1814, 3 vol. II. *Almanach militaire*, 1794, in-8°; nouv. édition, 1816. III. *Journal militaire*, 1788, 1805. M—D j.

SCHARNWEBER (Chrétien-Frédéric), économiste allemand, naquit en 1770 dans la propriété rurale de Wehnde auprès de Gœttingue, qui appartenait à son père. Celui-ci, après avoir été receveur à Hanovre, fit de mauvaises affaires ; ce qui força le fils, qui n'avait reçu aucune instruction suivie, à entrer comme copiste dans une maison du pays de Hanovre, puis à s'engager comme simple soldat d'abord au service de Suède, et ensuite à celui de Prusse. Plus tard il trouva moyen d'obtenir son congé et d'entrer en qualité de secrétaire chez un fonctionnaire public. Ce fut dans la maison de son patron que Scharnweber fit connaissance avec le ministre Hardenberg ; le secrétaire hanovrien, à défaut d'études classiques, avait porté son attention sur le sort de la classe agricole en Allemagne ; il avait conçu de bonnes idées sur les moyens d'améliorer ce sort, et il exposait ces idées avec un feu, un enthousiasme qui entraînait les auditeurs. Ce fut probablement là ce qui lui procura l'estime et la protection du ministre prussien. Il obtint le titre de conseiller militaire et fut placé en cette qualité dans le pays d'Anspach dont Hardenberg avait la direction. Quand celui-ci fut appelé au siége du gouvernement, Scharnweber s'étant démis de ses fonctions le suivit à Berlin, et acheta un bien rural à Lichtenberg, près de cette capitale, pour y mettre en pratique les procédés de culture améliorée qu'il avait projetés. Sa terre devint bientôt une espèce d'école normale pour les économistes allemands qui allèrent y étudier les perfectionnements de l'agriculture. Mais le défaut de capitaux, la guerre et l'invasion de l'armée française dérangèrent tout. Scharn-

weber s'endetta, et s'estima heureux de pouvoir céder son bien rural à son protecteur, quand celui-ci en 1810 fut rentré au ministère, et d'occuper sous ses auspices le poste de conseiller d'État. C'est alors qu'il fut à même de réaliser ses idées d'amélioration du sort de la classe agricole ; car Hardenberg, peut-être persuadé par l'éloquence de Scharnweber, ayant résolu de procéder à une réforme des anciennes institutions féodales, chargea son protégé de préparer l'édit royal concernant les rapports futurs entre les seigneurs et les paysans, puis la loi sur la culture des terres, qui l'un et l'autre furent promulgués en 1811, mais dont la dernière a été modifiée, quelques-uns disent gâtée, cinq ans après. « Si les paysans en Prusse, dit un auteur allemand (1), non-seulement jouissent de la liberté personnelle, mais ont une propriété réelle, ils le doivent, après Dieu et la révolution française, à Scharnweber qui a servi d'organe à la constitution de leurs droits. » Après cette œuvre importante, qui pourtant ne lui valut de la part de son gouvernement aucune distinction, aucune récompense, il n'eut plus, à ce qu'il paraît, d'influence sur les affaires. En 1821, une maladie nerveuse le priva de l'usage de ses facultés intellectuelles, et il mourut l'année suivante dans l'hospice de la ville de Hoechst. Tant qu'il avait eu l'usage de la raison, l'aspect des améliorations produites dans la situation des paysans l'avait consolé et soutenu. D—G.

SCHAUB (Luc) naquit à Bâle en 1690, et mourut à Londres en 1758. Après avoir fait ses études à Bâle et à Saint-Aubin, il fut créé docteur en droit et obtint la place de secrétaire près de l'ambassadeur d'Angleterre en Suisse, M. Stanyan, dont il a traduit en français l'ouvrage connu sous ce titre : *L'État de la Suisse.* Il le suivit à Londres, d'où il revint la même année (1714) en qualité de secrétaire de légation de lord Cobham, ministre britannique à Vienne, après le départ duquel il resta dans cette ville pendant deux ans comme chargé d'affaires. Il assista ensuite au congrès de Cambrai et se trouva employé successivement dans différentes missions diplomatiques près les cours d'Espagne, de France et de Pologne. Georges Ier le créa chevalier en 1720. Il revint en Suisse et rendit à son canton de fort bons services en 1736, dans une contestation assez désagréable qui lui était survenue avec la France touchant la pêche du Rhin. Deux ans après, il eut quelque part à la médiation de Genève et se prononça ouvertement en faveur des magistrats contre la bourgeoisie. Le gouvernement de Bâle lui avait conféré une place honoraire au conseil d'État, où il ne siégea point, étant retourné en Angleterre. Il cultiva les lettres, surtout la poésie. De son mariage avec Mme de Buisson, veuve de M. de Perme, chevalier de Saint-Saphorin, contracté en 1740, il laissa deux filles. U—I.

SCHAUENBURG (Adolphe III de) était né, vers la fin du XVe siècle, de Josse, comte de Schauenburg, et de Marie de Nassau. Chanoine des églises métropolitaines de Cologne et de Mayence, puis prévôt de celle de Liége, il devint, en 1535, coadju-

(1) *Conversations-Lexicon der neuesten Zeit und Literatur*, Leipzig, 1834, vol. IV, art. Scharnweber.

teur d'Herman, archevêque et électeur de Cologne, qui l'avait lui-même désigné pour cette haute fonction. Le 16 avril 1546, le pape Paul III ayant lancé une sentence de déposition contre Herman, à cause de la protection qu'il accordait à la nouvelle secte du luthéranisme, qui faisait alors de rapides progrès dans toute l'Allemagne, il fut choisi le 7 juillet suivant pour le remplacer. Cette déposition menaçait d'amener de graves désordres: si le peuple ne faisait aucune difficulté d'obéir au souverain pontife, la noblesse et la bourgeoisie, alléguant le serment qui les liait à leur ancien archevêque, refusaient de reconnaître Adolphe de Schauenburg. Enfin, Herman, pour tout concilier, consentit à se démettre de son archevêché. Le 25 février 1547, il publia son abdication et Adolphe fut proclamé. Néanmoins, il ne prit solennellement possession du siége épiscopal de Cologne que le 28 juillet 1550. On remarqua qu'il fit son entrée triomphale dans la vieille cité à la tête de deux mille cavaliers; les esprits y étaient alors fort agités, et cette précaution pouvait devenir utile. Ses premiers soins se portèrent à réparer le mal qu'avait fait son prédécesseur, non-seulement en tolérant, mais en protégeant le schisme de la réforme. En 1549, dans le carême, il assembla un concile provincial, où furent renouvelés les canons des conciles précédents sur le dogme et la discipline. En 1552, il alla au concile de Trente, et Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal, dans son *Historia de gentibus septentrionalibus* qu'il lui dédia, dit que dans cette assemblée il n'y eut qu'une voix pour exalter son zèle, sa prudence, son humanité; que les hommes doctes et les savants prélats qui accouraient pour l'entendre le regardaient comme un *oracle terrestre de la sagesse divine*, tant il apportait de lumière et de gravité dans ses dissertations sur les matières les plus importantes. Il quitta Trente précipitamment à la nouvelle que les Français, alliés des princes protestants d'Allemagne, étaient sur le point d'envahir son électorat. Par d'habiles et actives négociations, il fit venir en toute hâte des secours des Pays-Bas et de la Franche-Comté, qui le mirent à même d'assurer la sûreté du pays soumis à sa domination. Dès-lors, il n'eut plus qu'une pensée, celle de maintenir son clergé dans la foi catholique romaine en s'opposant à la propagation de l'hérésie de Luther; il s'y livrait avec sollicitude, lorsque la mort le surprit à Bruhl le 20 septembre 1556. Malgré sa haute renommée scientifique, on ne connaît de lui aucun ouvrage. Il fut inhumé dans la cathédrale de Cologne où l'on voit encore aujourd'hui son épitaphe, à côté de celle d'Antoine de Schauenburg, son frère, qui lui succéda sur le siége de Cologne et qui mourut deux ans après, le 18 juin 1558, au château de Godesberg.

C—H—N.

SCHAUENBURG (1) (Alexis-Henri-Antoine-Balthasar, baron de), général français, était né à Heilemer (Moselle), le 31 juillet 1748, d'une ancienne et noble famille. A quatorze ans, il entra comme cadet volontaire dans le régiment d'Alsace, infanterie, où il fut nommé sous-lieutenant en 1764 et lieutenant en 1767. Il devint ensuite major

(1) C'est ainsi qu'il signait, et non pas Schaumbourg, Schauenbourg ni Schwenbourg.

dans le régiment de Nassau, puis chevalier de Saint-Louis et mestre-de-camp. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes et obtint un rapide avancement. Nommé, en 1792, général de brigade, il fut employé comme chef d'état-major-général à l'armée du Centre, sous Kellermann, avec lequel il assista à la bataille de Valmy. Ensuite il remplit ces mêmes fonctions à l'armée de la Moselle, sous Beurnonville. Créé général de division le 8 mars 1793, il eut pendant un mois le commandement en chef de cette armée, et fut suspendu de ses fonctions comme noble, et un peu, a-t-on dit, pour incapacité à la suite de la défaite de Pirmasens et de quelques autres échecs. Il vivait retiré à Toul lorsque, dans les premiers jours d'octobre, il fut arrêté, conduit à Paris et renfermé à l'Abbaye. Là, il publia un Mémoire justificatif, dans lequel, récapitulant les services qu'il avait rendus à la cause républicaine et à l'armée, il demandait que sa conduite fût examinée. Il disait qu'en 1791, à Besançon, la société populaire lui avait donné une couronne civique pour sa conduite dans une insurrection dirigée contre les patriotes, qu'il avait remis sa croix de Saint-Louis aux représentants avant même la promulgation du décret qui la supprimait, et que plus de cent officiers avaient, d'après son impulsion, suivi cet exemple. Heureusement ses plaintes ne furent pas même entendues, et il resta ignoré sous les verrous de Robespierre. Le 9 thermidor lui rendit la liberté comme à ses nombreux compagnons d'infortune, et alors il fut réintégré dans son grade. En 1796, il servit sous le général Schérer à l'armée du Rhin, et expulsa du fort de Kehl un corps autrichien qui y avait pénétré. En 1798, il fut détaché de cette armée à la tête d'une division pour aller renforcer l'armée d'Helvétie. Ayant reçu l'ordre de s'avancer sur les cantons de Berne et de Soleure, il arriva sous les murs de cette place, et adressa au commandant une sommation d'une impitoyable énergie : « Le Directoire exécutif, dit-il, m'ordonne d'occuper la ville de Soleure. Si j'éprouve la moindre résistance, et qu'une seule goutte de sang soit versée, les membres du gouvernement soleurien en répondront sur leurs têtes, et j'en ferai la justice la plus prompte et la plus inexorable. Notifiez la volonté du Directoire à votre gouvernement. Je vous accorde une demi-heure pour vous déterminer; passé ce temps, je brûle votre ville et je passe la garnison au fil de l'épée. » Devant de pareilles menaces, il n'y avait guère à balancer; Soleure ouvrit ses portes, ce qui n'empêcha pas la soldatesque de la traiter à peu près comme une ville prise d'assaut. Tous les villages des environs furent également livrés au pillage. Pendant ce temps, les autres divisions de l'armée d'Helvétie, celle du général Mesnard et celle du général Brune, commandant en chef, marchaient sur Berne. Schauenburg prit la même direction, et le 3 mars, la vieille cité fut forcée de capituler. Il soutint ensuite vaillamment plusieurs combats contre la milice et la landsturm bernoises, notamment le 5 mars, dans le Granholz, près de Franbrunnen. « L'*Exterminateur des bergers de l'Underwald*, dit Mallet-Dupan, avoue, dans son rapport au Directoire, n'avoir pas vu de journée plus chaude, et ajoute : « Une grande quantité d'ha-

bitants des différents cantons furent témoins du combat; leur visage s'allongeait à mesure que nous avancions. Si nous n'eussions pas dompté ces hommes aveuglés, dans peu l'insurrection serait devenue générale. La victoire a coûté beaucoup de sang, mais c'étaient des rebelles qu'il fallait soumettre..... » Le général Schauenburg détruisit le couvent de Notre-Dame-des-Ermites, centre de l'insurrection, et fit arrêter le rédacteur de la *Gazette du Haut Rhin*, pour y avoir excité. Il provoqua aussi des mesures sévères contre un député suisse, M. Bilhter, qui avait fait des réclamations sur la conduite de l'armée française. La conquête de Berne une fois assurée, Schauenburg fixa son quartier-général à Soleure, portant le gros de ses forces vers le canton de Zurich. A l'exemple de Brune, il s'empara de toutes les caisses publiques à Fribourg, à Soleure, puis il fit enlever et transporter dans la citadelle de Strasbourg cinq magistrats de cette ville. Le 28 mars, il fut nommé commandant en chef, en remplacement de Brune, et il établit son quartier-général à Zurich. Il n'avait alors en mains que le pouvoir militaire; le pouvoir civil était délégué à Lecarlier, qui le céda bientôt à Rapinat (*voy.* ce nom, LXXVIII, 333). S'il ne participa que d'une manière indirecte aux exactions de cet odieux agent, on peut du moins assurer qu'il ne fit rien pour les empêcher; peut-être n'en avait-il pas le pouvoir; mais on doit reconnaître que tous ces actes arbitraires, ces levées d'argent, ces contributions forcées n'étaient pas tellement éloignés de son caractère qu'il pût s'en indigner. Il démentit alors le bruit d'un projet de réunion de la Suisse à la France. Ayant reçu du Directoire l'ordre de soumettre Glaris et les petits cantons démocratiques, il marcha principalement contre les insurgés du district de Stanz; mais les montagnards, conduits par deux braves officiers, MM. de Paravicini et Reding, repoussèrent ses attaques; en quelques semaines ils lui tuèrent trois mille hommes et le forcèrent à la retraite par une convention qui ferma l'entrée des petits cantons aux Français. On lui ordonna ensuite d'envahir les Grisons, mais bientôt il reçut contre-ordre pour ne point donner un motif de rupture à l'Autriche. Le Directoire alla même plus loin : lorsque les généraux Bellegarde et Auffenberg entrèrent à Coire, le 17 oct., il fit déclarer, par Schauenburg, que cette démarche ne devait troubler en rien la bonne harmonie entre l'empire et le gouvernement directorial. L'armée française était alors cantonnée aux frontières orientales de la Suisse, depuis Schaffhouse jusqu'au canton d'Uri; forte de 20,000 hommes, elle avait des garnisons à Bâle, à Schaffhouse, à Zurich. A la fin de septembre 1798, la ville de Berne lui conféra le droit de bourgeoisie, et le nouveau corps législatif helvétique, voulant reconnaître ses services, déclara qu'il avait bien mérité de la Suisse, ce qui était une véritable dérision, si l'on examine tout ce que ce pays avait souffert sous sa domination. L'année suivante, il fut remplacé dans le commandement en chef de l'armée d'Helvétie par Masséna. Accusé par le député Briot, il vint à Paris pour se justifier auprès du Directoire, ce qui ne fut point difficile en ce temps de corruption et de rapine. On le nomma même inspecteur-général d'infanterie, et depuis ce moment jusqu'à la seconde

Restauration il ne cessa pas d'en remplir les fonctions dans la cinquième division (Strasbourg). Durant tout l'Empire on ne le vit donc s'occuper que de règlements, de manœuvres et d'inspections de troupes. Bien qu'il ait toujours eu la réputation d'un assez bon instructeur, nous sommes loin de croire, comme nous l'avons lu quelque part, que ce fut lui qui organisa presque toutes les armées pendant le régime impérial, et qui recréa en France la tactique de l'infanterie. Ce sont là certainement des services auxquels il participa d'une manière active, mais limitée. En 1814, il commandait à Tours le dépôt général de la grande armée; Louis XVIII lui donna la croix de grand-officier de la Légion-d'Honneur ainsi que celle de commandeur de Saint-Louis, et le chargea du licenciement de plusieurs régiments de la vieille garde, qu'il réorganisa en garde royale. Mis ensuite en disponibilité, il se retira en Alsace; après les Cent-Jours, pendant lesquels il n'exerça aucune fonction, on lui donna sa retraite. Il mourut en septembre 1831, à sa terre de Gendertheim (Bas-Rhin). Le général Schauenburg était d'une taille élevée et avait une voix retentissante dans le commandement, à ce point qu'il se faisait entendre de tout un corps d'armée. Il a publié; *Instruction concernant les manœuvres de l'infanterie, par l'inspecteur-général de l'infanterie de l'armée du Rhin*, Strasbourg, an VIII (1800), in-12. — Ses quatre fils ont tous suivi la carrière militaire: l'aîné mourut maréchal-de-camp en 1838, après avoir fait les guerres de l'Empire et servi sept ans dans l'armée d'Afrique. Le second, capitaine de grenadiers, fut tué à la bataille d'Heilsberg. Le plus jeune, lieutenant de cavalerie, est mort sous la Restauration. Le troisième est le baron de Schauenburg, colonel d'état-major, ancien député du Bas-Rhin, et aujourd'hui pair de France. C—H—N.

SCHEBISTERI (MAHMOUD), poète persan, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Schebister près de Tauris, mourut dans cette dernière ville, l'an 720 de l'hégire (1320 de J.-C.) Le cheik Saïd-Huraïni du Khorassan lui ayant adressé quinze demandes, il y répondit par un poème ascétique, intitulé *Güldscheni rus* (*le Parterre des secrets*). Un orientaliste prussien, Tholuck, avait inséré dans deux de ses ouvrages la traduction de quatre cents des distiques qui forment cette composition parfois peu intelligible. M. de Hammer-Purgstall l'a, pour la première fois, publiée en entier et avec luxe, en joignant au texte persan une traduction allemande (Pesth, 1838, in-4°). B—N—T.

SCHEDE (PAUL). *Voy.* MELISSUS, LXXIII, 418.

SCHEDEL (FRÉDÉRIC), marchand hollandais, fut choisi par le conseil de Batavia pour aller à Canton s'assurer des dispositions des Chinois, et y traiter du commerce entre les deux nations. En conséquence, il partit de Formose le 20 janvier 1653, montant une riche frégate. Arrivé près d'Heytamen dans la rivière de Canton, il fut agréablement surpris de voir venir à son bord l'amiral chinois, qui lui apportait des compliments de la part des magistrats de la ville. Cependant, malgré ce bon accueil apparent, il fut bientôt abandonné par cet amiral, et ensuite fouillé sans aucun ménagement aux portes de Canton. Il découvrit plus tard que ce premier désagrément, qui fut

suivi de beaucoup d'autres, lui venait des Portugais, déjà en relation avec la Chine et ne négligeant rien pour en éloigner les autres Européens. La patience hollandaise ne se rebuta pas de ces contre-temps : redoublant de soins auprès des magistrats, il parvint à leur faire goûter d'un excellent vin auquel ils s'accoutumèrent volontiers. Ces mandarins adoucis lui ménagèrent une audience du vice-roi. Quoique sa marche se fit avec pompe, il fut insulté sur la route par le petit peuple, dont les outrages le touchèrent d'autant moins qu'ils s'exhalaient en propos pour lui inintelligibles. Le vice-roi lui donna un très-beau dîner, et la manière dont il le congédia ne fut pas moins gracieuse. Il y avait peu de temps que cet empire venait pour la seconde fois d'être conquis par les Tartares. La mère du vice-roi, qui était de cette nation, souhaita voir les Hollandais. Schedel fut très-bien reçu de cette dame. Et pendant sa visite, il fit jouer par ses trompettes plusieurs fanfares qui plurent beaucoup à l'assemblée. De leur côté, les Portugais mirent tout en œuvre pour perdre les Hollandais dans l'esprit des grands et du peuple. Ils n'auraient cependant réussi que très-faiblement, si un commissaire arrivé de Pékin n'eût appuyé leurs propos auprès du vice-roi. Il insista sur la nécessité de connaître la volonté de l'empereur avant de prendre aucun engagement avec une nation étrangère. Cette objection parut si embarrassante au vice-roi, qu'il conseilla à Schedel de partir, sous prétexte que le gouverneur de Batavia le rappelait. Il mit en effet à la voile, et emporta des lettres de ce magistrat, par lesquelles il promettait au gouverneur son amitié et tous les services qui dépendraient de lui. Il lui conseilla également d'envoyer de riches présents au grand-khan en Tartarie. Schede fut renvoyé une seconde fois en Chine, accompagnant Zacharie Wagenaar. Il fut bien reçu de l'amiral qu'il avait vu dans son premier voyage; celui-ci le renvoya cependant au mandarin Tu-tang. Les Portugais n'ayant pas cessé d'agir pour nuire aux Hollandais, et ceux-là n'ayant pas voulu se prêter à l'avidité des Chinois qui demandaient des sommes exorbitantes pour accorder seulement des audiences, la négociation n'eut aucun résultat. Néanmoins elle fit voir aux Hollandais qu'ils s'y étaient mal pris d'abord, et qu'ils pourraient se mieux conduire dans la suite. Schedel avec les siens remit à la voile pour Batavia, et communiqua de nouvelles vues sur la manière de s'introduire en Chine. Voy. *Histoire des Voyages*, *Collection de Thévenot*. M—LE.

SCHEDONI (Pierre), philosophe italien, naquit en 1759, à Sassuolo, dans le duché de Modène. Devenu orphelin de bonne heure, il fut conduit avec le reste de sa famille à Formigine, chez un oncle maternel, auprès duquel il resta jusqu'à l'âge de treize ans. Il fut alors envoyé à Modène pour faire ses études au collège des Jésuites, où il se fit remarquer par l'activité de son esprit et de sa mémoire. Il étudia ensuite le droit, et se fit recevoir docteur, quoiqu'il goûtât fort peu cette science et qu'il préférât s'adonner à l'étude des beaux-arts, des langues et de la philosophie. Mais, pour être agréable à son oncle qui était aussi établi à Modène, il entra dans l'étude d'un avocat, et parut s'absorber pendant quelque temps dans l'étude du droit, au

point d'apprendre par cœur tout le code modenois. Cependant après ce tour de force, sa véritable vocation reprit le dessus et resta plus ferme que la volonté de l'oncle, qui finit par céder, laissant au jeune jurisconsulte toute sa liberté d'action. Schedoni visita successivement Venise, Florence, Rome et Naples, et se lia dans ses voyages avec l'abbé Morelli, avec Raphaël Morghen et Canova. Revenu à Modène, il s'occupa comme par le passé de différentes publications, et ne voulut jamais accepter de fonctions publiques. Ce fut seulement en 1827 que, pour ne pas désobliger son souverain, il consentit à être un des douze censeurs pour les livres. Schedoni mourut à Modène, le 27 nov. 1835. On a de lui en italien : I. *Essai sur les jeux*, Modène, 1788, in-8°. Cet opuscule, qui a été plusieurs fois réimprimé, fut publié à l'occasion d'un édit par lequel le duc Hercule défendit les jeux dans ses États. Schedoni eut la hardiesse d'attaquer cette mesure et motiva fortement son opinion, mais dans un style un peu boursouflé et déclamatoire. II. *Éloge d'Augustin Paradisi*, in-8°, trois éditions. III. *Des moyens de prévenir et de diminuer les maux de la guerre*, Modène, 1801. IV. *Mémoire sur les qualités et les défauts du Panégyrique de Trajan*, que Schedoni envoya à l'académie de Lucques, pour concourir au prix proposé par elle, et qui obtint une médaille d'or. V. *Éloge de Muratori*, qui fit décerner à l'auteur une autre médaille d'or par le corps municipal de Modène. VI. *Mémoire sur la violation de la pudeur dans les beaux-arts*. VII. *Opuscule de voyages*, Modène, 1806, in-8°. VIII. *Sur les tragédies d'Alfieri*, Modène, 1806, in-8°, étude critique dans laquelle, après avoir rendu hommage aux qualités de style du poète d'Asti, Schedoni l'accuse d'avoir violé « l'ordre moral « que recommandent également toutes les lois du théâtre et l'utilité « publique. » IX. *Les influences morales*, ouvrage qui a valu à l'auteur le titre de créateur de la morale expérimentale. X. *Coup d'œil sur la science de la législation de Filangieri*, Modène, 1826, in-8°. Schedoni y attaque le célèbre économiste napolitain qu'il avait déjà critiqué dans un *Mémoire sur la liberté de la presse*, lu à l'académie de Modène. Il reçut à l'occasion de ce livre un bref du pape Léon XII, qui, entre autres éloges, disait : *Materies operis est hujusmodi, ut ejus lectio in hoc difficillimo reipublicæ gubernandæ munere magno nobis usui esse possit*. XI. *Appendice* à l'ouvrage précédent et à la *Lettre de M. de Châteaubriand sur la liberté de la presse*, Modène, 1827, in-8°. XII. *Principes moraux du théâtre*. XIII. Traduction italienne de *douze discours de Cicéron*. XIV. Id. de la *Vie d'Agricola*, de *Tacite*. XV. *Choix des meilleurs sonnets italiens, avec des notes*, Modène, 1827. Schedoni avait aussi pris part à la rédaction de la *Voix de la vérité*, et des *Mémoires de religion, de littérature et de morale*, que l'on publie à Modène.

A—Y.

SCHEIDEL (François-Christophe de), théologien allemand, né en 1748 à Ellingen, petite ville qui appartenait alors à l'ordre Teutonique, et où son père exerçait les fonctions d'intendant pour cet ordre équestre, se voua à l'état ecclésiastique dans le séminaire de Mayence, et, ordonné prêtre en 1772, il se chargea de l'éducation du jeune comte de Stadion ; puis, ayant obtenu le doctorat

théologique, il fut nommé en 1778 supérieur du séminaire, et quatre ans après professeur d'une chaire peut-être unique en son espèce à l'université de Mayence, celle de la *polémique pour la théologie*, qui fut probablement créée pour lui. Il chercha à en prouver l'utilité par un écrit qui parut en 1784, à l'occasion de la fête séculaire de l'université de Mayence, sous le titre *De natura, utilitate et justis limitibus theologiæ polemicæ in scholis seorsim a dogmatica tractanda*. Dans la même année il fut nommé doyen de la faculté de théologie. Après la retraite des troupes françaises qui avaient occupé momentanément Mayence en 1790, l'électeur le nomma chancelier de l'université de cette ville. Quand Mayence fut définitivement réuni à la république française, Scheidel suivit son souverain à Aschaffenbourg où il eut la cure de Sainte-Agathe, et fut attaché en qualité de conseiller au vicariat général. En 1807 le prince primat le nomma régent du séminaire de la même ville, et plus tard professeur de la faculté théologique à l'université qu'il venait d'y fonder. Mais bientôt après, Aschaffenbourg ayant été réuni au royaume de Bavière, Scheidel prit sa retraite, et en 1826 il donna sa démission comme curé de Sainte-Agathe. Le roi de Bavière lui accorda la décoration de l'ordre du Mérite civil. Scheidel mourut le 12 août 1730. D—G.

SCHELL (Alexandre de), né, vers 1716, dans le cercle de Souabe, d'une famille noble qu'un procès avait ruinée, annonça fort jeune les plus heureuses dispositions pour l'étude des langues; il en parlait six lorsque, à peine âgé de vingt ans, il débuta dans la carrière des armes. Le crédit dont jouissait la maison de Lœwenstein, à laquelle sa mère appartenait, lui valut une lieutenance. Son régiment fut cédé par le duc de Wurtemberg au roi de Prusse, à l'époque de la guerre de Silésie. On l'envoya, par suite de quelques écarts de jeunesse, en 1744, dans un régiment de garnison. C'était une punition sévère; elle démoralisa complétement ce jeune homme, doué d'un cœur noble et tout à la fois d'une imagination fougueuse. Quand il se vit confiné dans la citadelle de Glatz, son mécontentement, son irritation n'eurent point de bornes; il résolut de saisir la première occasion de déserter. Le baron de Trenck, le même qui combla la mesure de ses malheurs et de sa vie aventureuse en venant se mêler à la révolution française et recevoir la mort sur un échafaud, se trouvait au nombre des prisonniers que renfermait Glatz. Schell favorisa son évasion, et tous deux, non toutefois sans avoir couru de grands dangers, parvinrent à gagner les frontières de la Bohême. Après avoir erré près d'une année en Pologne, ils arrivèrent à Vienne, où, par la protection de l'excellent prince Charles de Lorraine, Trenck obtint pour son libérateur un brevet de lieutenant; mais la malheureuse passion du jeu dominait Schell au point de lui faire perdre tout esprit de conduite. Déserteur du service autrichien, obligé de changer de nom, il devint, sous celui de Lesch, officier dans les troupes de Modène. Son mauvais destin le força bientôt de quitter cette position; il fut simple soldat, puis secrétaire fourrier d'un régiment suisse à la solde du roi de Sardaigne. Alors il prit la ferme résolution de s'amender, ne joua plus et se créa d'honorables moyens d'exis-

tence par ses leçons de langue, de musique et de dessin; il eut même la satisfaction de pouvoir faire parvenir périodiquement des secours à sa famille. Le baron de Trenck, sorti des prisons de Magdebourg en 1763, ne put découvrir la retraite du malheureux exilé qu'au bout de six années de recherches. Leurs relations se renouvelèrent en 1769, et les deux amis passèrent ensemble, en 1772, quatre mois à Aix-la-Chapelle où le baron s'était marié. Cependant des intérêts de cœur (car l'âge n'avait pas affaibli son penchant pour le sexe) et l'expiration du congé qu'il avait obtenu ne permirent pas à Schell de prolonger davantage son séjour dans cette ville; il reprit la route d'Alexandrie où résidait son régiment. Sa santé s'altéra..., une affreuse maladie, la pierre, lui fit éprouver d'horribles souffrances, et, dégoûté de la vie, il prit du poison qu'il portait constamment sur lui. Le 26 mai 1776, on le trouva mort dans son lit. Il avait placé sur sa table un testament daté déjà du 23 mars, ainsi que des lettres d'adieu pour son colonel et pour ses amis; il en écrivit une fort touchante, deux jours avant la catastrophe, au baron de Trenck. Il laissa des odes érotiques, des satires et des chansons, quelques-unes écrites en langue allemande et le plus grand nombre en italien. Une partie de ces ouvrages a été traduite en prose française, ainsi que plusieurs de ses lettres, sous ce titre: *Lettres et Aventures d'Alexandre de Schell, suivies de son testament*, etc., 2 pet. vol. in-12, Paris, 1789, c'est-à-dire une année après l'apparition des Mémoires du baron de Trenck, que Le Tourneur fit connaître aux lecteurs français et dont la vogue fut prodigieuse. Voici le portrait que trace d'Alexandre de Schell son traducteur: « Il était d'une « stature médiocre, mais assez bien « fait; il avait un port noble sans « affectation, un air sombre, surtout « dans ses dernières années, mais « qui n'était pas repoussant; l'œil « enfoncé, mais vif; il était enclin à « la colère et savait néanmoins se « modérer; aucun homme, malgré le « mépris qu'il affectait pour ses semblables, ne fut plus sensible aux « misères de l'humanité. » St—t.

SCHELLENBERG (Jean-Rodolphe), peintre, naquit à Bâle en 1746, et mourut à Winterthür le 6 août 1806. Son père *Jean-Ulric*, et plus encore son aïeul maternel, Rodolphe Huber, développèrent en lui le talent du peintre, et Huber, excellent artiste, lui donna les premières leçons de l'art. Doué d'une imagination vive et d'un grand enthousiasme, il sut s'approprier le style vigoureux de son aïeul pendant le séjour qu'il fit à Winterthür, dans la ville natale de son père, après la mort de Huber; il apprit en même temps l'art de la gravure. Une fâcheuse maladie, occasionnée par une chute où il se frappa à la tête, lui fit oublier presque tout ce qu'il avait appris, à l'exception du dessin, de manière que, comme il lui fallut apprendre de nouveau à lire et à écrire, il se servit, en attendant, du dessin pour communiquer ses idées. Il se rendit ensuite à Bâle où il fit des portraits et nombre de petits tableaux qui offraient des sujets tirés de la vie commune. Une autre maladie lui survint au moment où il devait suivre un Anglais dans un voyage d'Italie. C'est alors que, durant un séjour qu'il fit à Zurich chez le chanoine Gessner, il prit du goût pour l'histoire naturelle et devint excellent peintre et graveur de plantes.

et d'animaux. L'*Histoire des insectes* et les *Genres d'insectes*, par Gutzer, les *Archives* et le *Magasin entomologique*, par Fuessli, l'*Entomologie helvétique*, par Clairville, le *Voyage en Suisse*, par Andreæ, les *Plantes et arbustes d'agrément* (1797), l'*Histoire des amaranthes*, par Willdenow, les *Journaux de botanique*, publiés par Usteri et Romer, l'*Histoire des écrevisses*, par Kerbst, et d'autres ouvrages encore, sont ornés d'un très-grand nombre de planches dessinées et gravées par Schellemberg. L'entomologie surtout devint son étude favorite; et, après avoir vendu à l'électeur Théodore de Bavière une collection de 2,000 dessins coloriés d'insectes, il en commença une autre, qui, dans 60 volumes in-8°, contient plus de 4,500 planches coloriées d'insectes, la plupart suisses. Le nombre de ses autres gravures n'est pas moins considérable. On en trouve dans l'ouvrage de Lavater, sur la *physiognomonie*, dans le grand *Livre élémentaire* de Basedow; il a gravé à peu près tous les portraits de l'*Histoire des Artistes de la Suisse*, par Fuessli, une collection de soixante planches d'histoires de la Bible, un recueil de figures pour une collection de fables, d'autres pour une danse des morts, dans le genre d'Holbein, des figures satiriques qu'il nommait ses *railleries*, etc. Ses poésies manuscrites, la plupart satiriques, forment plusieurs volumes. Après avoir passé quelques années à Bâle et à Berne, il s'était fixé à Winterthür. Laborieux, économe, d'un commerce aimable, bon époux et bon père, il a joui d'une considération méritée parmi ses concitoyens. La société des artistes de Zurich a donné dans ses Étrennes pour 1807 le portrait et la vie de Schellenberg accompagnée d'une planche de plantes et d'insectes, gravée d'après ses dessins. U—I.

SCHELTEMA (JACQUES), écrivain hollandais, était né le 14 mai 1767, à Franeker, province de Frise. Après de fortes études dans sa ville natale, il fut reçu gradué en droit en 1786 et se mit à exercer la profession d'avocat. S'étant prononcé pour le parti patriote et ayant pris une part active aux troubles qui agitèrent à cette époque les Provinces-Unies, il crut prudent de s'expatrier lors de l'intervention prussienne qui rétablit le stathouder. S'étant réfugié à Steinfort, il y rencontra le jurisconsulte Vander-Marck, réfugié comme lui, et dans la vie oisive de l'exil il suivit assidûment les leçons de ce célèbre professeur. En 1789, il rentra dans son pays, vint se fixer à Amsterdam, et s'y livra au commerce. La haute considération dont il jouissait lorsque s'établit en 1795 la république batave, sous la protection de l'armée française, et l'empressement avec lequel il adopta ce changement politique, le firent nommer membre du comité qui remplaça le conseil d'État. Son attention se porta spécialement sur les questions financières. Élu député à la Convention nationale en 1797, il fut désigné par cette assemblée pour faire partie de la commission des finances. Bien qu'appartenant à l'opinion patriote, il ne voulut point se rendre complice des excès de la fraction extrême; sa modération, sans être aussi grande que celle de Schimmelpenninck (*voy.* ce nom dans ce volume), son ami, l'était assez pour qu'il refusât de s'associer aux violences et aux désordres. Cette sage conduite le fit comprendre au nombre des membres de la Conven-

tion arrêtés le 22 janvier 1793, auxquels on donna la *Maison au bois* pour prison. Le 12 juin suivant, le parti modéré ayant repris le dessus, Scheltema recouvra la liberté comme tous ses compagnons de captivité. Il reçut alors un emploi dans les finances, puis une charge de conseiller-juge à la cour d'appel de Kampen. Devenu membre du comité de marine en 1801, avec la direction du contentieux des douanes, il quitta ces fonctions en 1805 pour celles de conseiller des finances. Presque au même moment il fut pourvu de la place lucrative de commis-général pour les droits d'entrée et de sortie de la ville d'Amsterdam. La réunion de la Hollande à l'empire français changea encore une fois sa position, et il devint juge de paix de Zaandam. Ce fut vers cette époque qu'il commença d'une manière exclusive sa carrière d'écrivain. Il publia plusieurs ouvrages qui eurent un véritable succès. La plupart des sociétés littéraires de Hollande le comptèrent bientôt parmi leurs membres. Après la révolution de 1813 et la restauration de la maison d'Orange, on le nomma greffier du conseil de la marine du royaume des Pays-Bas; mais en 1819, la suppression de ce conseil le priva de son emploi; il n'en fut pas dédommagé, et désormais il vécut dans la retraite, en dehors des affaires publiques, ne s'occupant plus que très-peu de littérature. Aveuglé par son patriotisme, il s'était fait le défenseur d'une idée depuis long-temps répandue en Hollande, que l'invention de l'imprimerie appartenait à Laurent Coster, fils de Jean le sacristain (*Coster*) de Harlem. Malgré le *Mémoire* de M. Koning sur ce sujet, couronné par cette ville en 1816, et les vains efforts de Scheltema, Guttenberg et Mayence seront toujours le savant et la cité inséparables de cette belle découverte. Scheltema était membre des académies de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Il mourut vers 1830. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Hollande politique*, ou *Biographie des hommes d'État les plus distingués de la Hollande*, Amsterdam, 1805-1806. II. *Discours sur les lettres de Hooft*, Amsterdam, 1806. III. *Mémoire sur la vie et les mérites de deux femmes célèbres, Anne et Marie Tesselchade Vischer*, 1807. IV. *Parallèle de la délivrance de la domination espagnole en 1571 et de la délivrance de la domination française en 1813*, Amsterdam, 1813, in-8°. V. *Séjour de Pierre-le-Grand, empereur de Russie, en Hollande, en 1697 et 1717*, Amsterdam, 1814, 2 vol. in-8°. Ayant trouvé de nombreux matériaux, Scheltema refondit cet ouvrage et le publia avec des augmentations considérables sous ce nouveau titre : *La Russie et la Hollande, considérées dans leurs rapports réciproques*, 4 vol. in-8°, 1817-1819. VI. *La dernière campagne de Napoléon Bonaparte*, Amsterdam, 1818. VII. *Mémoire sur l'esprit de la loi des douanes, de 1725*, Amsterdam, 1816. VIII. *Mélanges historiques et littéraires*, Amsterdam, 1817-1819. C—H—N.

SCHELTINGA (Gerlach), jurisconsulte hollandais, après avoir professé à Deventer, fut appelé à la chaire de droit civil à l'université de Leyde en 1738. Il la remplit avec distinction, et mourut le 9 février 1765. On a de lui, outre trois harangues académiques: *Pro jurisconsultis et jurisprudentia*, 1738, *De officio magistratus*, 1745, *De jure civili Romano, jurisconsultis non sufficiente quidem, sed tamen necessario*,

1761; deux dissertations *De emancipatione*, recueillies dans le tome *II* de la *Jurisprudentia antiqua* de Daniel Fellemberg; et deux Mémoires critiques sur des passages de jurisconsultes grecs, dans le *Novus thesaurus juris civilis et canonici* de Meerman, tome III et t. V. M—on.

SCHEMS - EDDIN. *Voy.* Ibn-Khilcan, XXI, 156, et Séid-Béchar, XLI, 480.

SCHENCK (Jean-Georges), fils de Jean Schenck de Graffenberg (*voy.* ce nom, XLI, 108), naquit à Fribourg en Brisgau, dans la seconde moitié du XVIe siècle. Comme son père, il se distingua dans l'exercice de la médecine, et ne mérite pas moins que lui l'honneur d'une mention dans les fastes de cette science. C'est à Haguenau qu'il la pratiqua avec beaucoup de succès, et qu'il se livra en même temps à un travail de cabinet qui nous a valu plusieurs écrits dignes d'une certaine estime. C'est aussi dans cette ville qu'il mourut vers 1620. On lui doit la première édition, en 2 vol. in-8°, des *Observations*, etc., publiées par son père, en sept parties séparées (1). Parmi ses propres ouvrages, nous citerons seulement les trois suivants, que l'on recherche encore, et nous y joindrons le jugement qu'en porte la Biographie du Dictionnaire des sciences médicales, en renvoyant à cette Biographie pour les titres des six autres productions de l'auteur. I. *De formandis medicinæ studiis et schola medica constituenda Enchiridion*, Strasbourg, 1607, in-12. « On y trouve les *Consilia de studio medico* de Mercuriali, Sylvius, Castellanus et Placotomus. C'est un ouvrage utile. » Nous ajouterons qu'on le lirait avec fruit en ce moment où l'on se préoccupe généralement d'une organisation nouvelle de l'enseignement médical et de tout ce qui a rapport à l'art de guérir. II. *Lithogenesia, seu de microcosmi membris petrefactis et calculis eidem microcosmo per varias matrices innatis*, Francfort, 1608, in-4°. « Cet ouvrage mérite d'être lu, mais avec réserve; il contient beaucoup de faits controuvés, exagérés ou douteux. C'est un livre à consulter pour l'histoire de l'anatomie pathologique. » III. *Monstrorum historia mirabilis*, ibid., 1609, pet. in-4°, fig. « Ce livre est rempli de fables; on ne doit y puiser qu'avec réserve et critique. » Ce sont précisément ces fables qui le rendent amusant pour le plus grand nombre des lecteurs. On ne le rencontre pas facilement. B—L—U.

SCHEPF (Thomas), natif de Brisach, devint médecin de la ville de Berne et y mourut de la peste le 31 août 1577. Sa *Carte du canton de Berne*, publiée en 18 feuilles, l'an 1578, et retouchée par Albert-Meyer, en 1672, est la plus nette, la plus exacte, la plus grande et en même temps la plus rare de toutes les cartes de ce canton suisse; et, vu le temps de sa composition, on ne saurait qu'admirer cet ouvrage. Un *Commentaire* de la carte ne mérite pas moins d'attention; on en conserve des copies manuscrites dans les bibliothèques suisses, sous ce titre: *Inclytæ Bernatum urbis cum omni ditionis suæ agro et provinciis delineatio chorographica, secundum cujusque loci justiorem et longitudinem et latitudinem cœli, libris II complexa*, etc. U—I.

(1) La dernière traite *De Venenis* (des poisons), et non *De venereis*, comme on l'a imprimé par erreur à la fin de l'article consacré à Jean Schenck.

SCHERB (PHILIPPE) naquit à Bischofszell en Suisse en 1553, et mourut professeur à l'Université d'Altdorf en 1605. Dès sa jeunesse il montra un esprit facile et enjoué, ainsi qu'un goût décidé pour les sciences. Il étudia la médecine et la philosophie à Bâle et en Italie. En 1580, il fut nommé professeur de logique à l'Université de Bâle, et il y obtint ensuite la chaire de philosophie morale. En 1586 il se rendit à Altdorf, où la chaire de médecine et de philosophie lui fut conférée. Ses talents et son éloquence lui acquirent de la célébrité, et son auditoire fut fort nombreux. La plupart de ses écrits sont des pièces académiques; voici les titres de quelques-uns : *Discursus politici in Aristotelis de republica libros*, Francfort, 1610, in-8°. *Theses medicæ collectæ et editæ a Casp. Hofmanno*, Leipzig, 1614, in-8°. U—I.

SCHERER (JEAN-JACQUES) naquit à Saint-Gall en 1654, et y mourut en 1733. Il avait occupé différentes places ecclésiastiques dans sa ville natale, et il y a soigné les archives et la bibliothèque. Outre un grand nombre de dissertations et d'ouvrages ascétiques, de traductions, etc., il a publié (en 1698 et 1708, à Saint-Gall, in-8°) le *Synchronismus historiæ universalis synopticus*, et, en 1698, un *Aperçu de la Chronique de Saint-Gall* (en allemand). On conserve dans la bibliothèque de la ville de Saint-Gall quelques volumes manuscrits, dans lesquels il a donné la suite de la Chronique de Vadianus. U—I.

SCHERER (JEAN-BENOIT), historien et publiciste, né à Strasbourg en 1741, fut commis au ministère des affaires étrangères à Versailles, et séjourna long-temps en Russie, ce qui le mit à même d'acquérir beaucoup de renseignements sur l'histoire de cet empire. Revenu dans sa patrie, il y mourut dans les premières années de la révolution. On a de lui : I. *Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde*, Paris, 1777, in-8°, fig. II. *Histoire raisonnée du commerce de la Russie*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. III. *Annales de la petite Russie*, ou *Histoire des Cosaques Zaporogues et des Cosaques de l'Ukraine ou de la petite Russie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, suivies d'un *Abrégé de l'histoire des hetmans des Cosaques et de pièces justificatives*, traduit d'après les manuscrits conservés à Kief, enrichi de notes, Paris, 1788, 2 vol. in-12. J.-B. Scherer a encore écrit en allemand beaucoup d'ouvrages sur le droit public et sur l'histoire. — SCHERER (*Alexandre-Nicolas*) a publié un *Mémoire sur les propriétés de l'acide carbonique représenté par le feu*, etc., inséré dans les *Actes* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (1806). Z.

SCHEUNEMANN (HENNING), médecin dans le XVI° siècle à Bamberg et ensuite à Aschersleben, s'affilia aux frères Rose-Croix, et, comme eux, dédaigna les connaissances scientifiques et physiologiques. Ses idées s'éloignent de celles de Paracelse, mais elles sont aussi chimériques, et il les expose dans un langage obscur et presque inintelligible. Ce serait entreprendre une tâche des plus rebutantes et des plus superflues que d'essayer l'exposition étendue de théories aussi creuses et aussi justement vouées au mépris. D'après notre auteur, la nature interne de l'homme est divisée en sept différents degrés d'après les sept changements qu'elle subit et

qui sont la combustion, la sublimation, la dissolution, la putréfaction, la distillation, la coagulation, la teinture. Ces sept changements font perdre aux trois éléments leur forme, leur *astre*; en même temps qu'ils leur donnent des qualités sensibles et visibles. Les trois éléments produisent par leurs différentes modifications dix espèces, savoir, quatre de mercure, trois de soufre et trois de sel. Les quatre espèces de mercure sont le mercure *pneumosus*, *cremosus*, *sublimatus*, *præcipitatus*; les trois genres de soufre sont le *congelatum*, le *resolutum*, le *coagulatum*; enfin les trois espèces de sel ont pour désignations le *calcinatum*, le *resolutum*, le *reverberatum*. Les combinaisons de ces divers corps sont les causes de toutes les maladies, de tous les phénomènes de la vie organique. Tout cela est exposé dans un style emphatique et barbare qui révèle l'ignorance la plus invincible des premiers principes de la science réelle. Personne, à coup sûr, n'est tenté aujourd'hui de lire les divers écrits de Scheunemann, parmi lesquels figure surtout sa *Medicina reformata*, Francfort, 1617; mais nous avons jugé utile de rappeler ici ces étranges systèmes, parce qu'ils se retrouvent plus ou moins développés et modifiés dans un grand nombre de traités sur l'art de guérir, mis au jour durant les cinquante premières années du XVIIe siècle.

B—N—T.

SCHEURER (Samuel), né à Berne, fit d'excellentes études dans sa patrie. Il était encore très-jeune lorsque la chaire d'éloquence du collége de cette ville lui fut conférée en 1709. Il entreprit en 1717 et 1718, aux frais du gouvernement, un voyage par l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. De retour à Berne, il y obtint, en 1718, la chaire de théologie, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1747. Outre un nombre considérable de dissertations, dont on ne désignera ici que celle *de Miraculis*, qui renferme l'histoire d'un jeûne observé pendant une longue série d'années, celle *de Litterarum potius litteratorum nœvis* (Berne, 1728, 1730), et quelques écrits ascétiques, il a publié le *Mausolée bernois* (2 vol. in-8° en allemand, Berne, 1740-1741), composé des vies des auteurs de la réforme de l'Église de Berne au XVIe siècle. Ces biographies renferment des documents précieux pour l'histoire de la réforme elle-même, et ne sont qu'une partie d'un travail plus complet que l'auteur s'était proposé de donner ensuite sur l'histoire ecclésiastique de Berne, travail dont on conserve les fragments manuscrits dans les archives du conseil ecclésiastique de cette ville.

U—I.

SCHIAVO (1) (Dominique), littérateur italien, naquit en 1718, à Palerme, d'une famille obscure mais aisée, et qui put ainsi lui faire donner une bonne éducation. Il profita à merveille des soins dont il fut l'objet, se distingua dans son cours de collége, et comme il se destinait à la carrière ecclésiastique, il alla étudier la théologie à l'université de Catane, où il se fit recevoir successivement docteur dans la sacrée faculté, en

(1) M. Jean Renda, dans la notice qu'il a consacrée à ce savant (*Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*), lui donne constamment le nom de Scavo. Nous sommes cependant bien certain qu'il s'appelait Schiavo; mais comme ce mot veut dire *esclave*, il serait possible que dans les rapports ordinaires de la vie, on eût pris l'habitude de supprimer les lettres *hi*, par courtoisie pour le savant abbé.

droit civil et en droit canon. Revenu à Palerme, il obtint d'abord un bénéfice, puis un canonicat à la cathédrale, vraie sinécure qui lui permit de se consacrer tout entier à l'étude. L'histoire, la diplomatique, la numismatique nationale, la critique, les langues anciennes et modernes, l'occupèrent tour à tour, et il a laissé sur chacune de ces branches du savoir humain des écrits estimés qui sont, pour la plupart, disséminés dans différents recueils importants. Lui-même en fonda un en 1755 sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire de la Sicile*. Dans le prospectus, il promettait de donner non-seulement le catalogue des manuscrits inédits dont il avait connaissance, et d'illustrer les nombreuses inscriptions et médailles qui restaient enfouies dans les musées, mais encore de publier des extraits et des critiques des livres nouveaux, de tenir le public au courant des découvertes scientifiques, et surtout de compléter les lacunes laissées par Mongitore dans l'histoire littéraire de la Sicile. Malheureusement il ne fut pas fidèle à ses promesses. C'est en vain qu'on chercherait dans son recueil des matériaux pour l'histoire littéraire contemporaine. Tout ce qu'il publia se rapporte à des temps éloignés, et ferait croire que la Sicile, à cette époque, ne trouvait pas dans le mouvement intellectuel du pays de quoi défrayer une feuille hebdomadaire. Il est vrai que les *Memorie*, dont il paraissait chaque semaine une livraison, en forme de lettre, n'eurent qu'un an d'existence (Palerme, 1756, 2 vol. in-8°), courte durée qui n'a sans doute pas permis à l'auteur d'exécuter son programme dans toute l'étendue qu'il lui avait d'abord assignée. L'abbé Schiavo s'était lié dans sa jeunesse avec le prince de Torremuzza, qu'il dirigea et aida dans ses publications, surtout dans la *Collection des inscriptions de Sicile* (Palerme, 1769, in-fol.). Ce fut de concert avec ce savant qu'il fonda à Palerme une nouvelle académie qui prit le nom de *Colonia Colombaria*, et qu'il donna une nouvelle impulsion aux travaux de l'Académie, plus ancienne, du *Buon Gusto*, dont il fut directeur. L'abbé Schiavo mourut à Palerme d'une maladie de consomption, le 20 juin 1773, et laissa une réputation assez solide pour que long-temps après sa mort l'abbé Scinà (*voy.* ce nom ci-dessous) pût dire que Schiavo était l'âme de la littérature, non-seulement de Palerme, mais de toute la Sicile. En effet, ce savant consacra toute sa vie, d'une manière exclusive, à éclaircir des points de l'histoire politique, littéraire, monumentale et même naturelle de son pays. Les *Memorie* cités plus haut en font foi, ainsi que de nombreuses dissertations et notices publiées, soit dans les mémoires de l'Académie du *Buon Gusto*, soit dans les *Opuscules scientifiques et littéraires*, de Calogera, soit enfin dans les *Opuscules d'auteurs siciliens*. — SCHIAVO (*Michel*), frère du précédent, naquit à Palerme en 1705, entra dans la carrière ecclésiastique, devint chanoine de la cathédrale, puis inquisiteur provincial, et enfin évêque de Mazara en 1766. Il mourut le 1er décembre 1771. Membre de l'Académie du *Buon Gusto*, il y avait lu une dissertation, en forme de discours, sur la question de savoir si la Sicile n'avait pas pendant quelque temps reconnu l'autorité du patriarche de Constantinople au lieu de celle du souverain pontife. Schiavo traduisit ensuite ce mémoire en latin et le publia en 1737 (Pa-

lerme, pet. in-4°). On lui doit en outre une *Vie de la vénérable sœur Benoîte Regio* (Palerme, 1742, in-4°) et une *Dissertation historico-dogmatique sur la patrie, la sainteté et la science du saint pontife Agathon* (Palerme, 1731, pet. in-4°). A—Y.

SCHIKANEDER (Emmanuel), acteur et auteur dramatique allemand, né en 1751, joua dès sa première jeunesse sur les théâtres en Autriche. Dans la suite il se mit à écrire des livrets pour les compositeurs d'opéras; il en fit un grand nombre, mais aucun d'eux n'a égalé le succès de *la Flûte enchantée*, dont Mozart fit la musique. Les admirateurs du grand compositeur ont dit que c'était malgré le livret que l'opéra avait eu une si grande vogue. Il est vrai que Schikaneder n'est pas habile dans le dialogue, et qu'il n'est pas grand poète; mais son canevas assez bon a fourni au musicien l'occasion de déployer son génie, et Schikaneder, connaissant à fond le goût du grand public, avait soin de s'y conformer. L'opéra de Mozart fut d'un bon rapport à l'auteur du livret. Il dirigea successivement le théâtre de Prague et celui de Leopoldstadt à Vienne avec assez de succès pour pouvoir ériger à ses frais un nouveau théâtre plus vaste que celui qu'il avait dirigé jusqu'alors. Mais le bonheur ne le suivit pas long-temps. Il fit de mauvaises affaires, et fut obligé de remettre en d'autres mains la direction théâtrale. Dès-lors il vécut à Vienne presque dans l'indigence; il y mourut le 21 septembre 1812. D—G.

SCHILDBERGER (Jean), voyageur du moyen âge, recommandable par l'étendue de ses périlleuses pérégrinations, naquit à Munich dans la seconde moitié du XIVe siècle. Il accompagna l'empereur Sigismond se rendant en Hongrie pour guerroyer contre les Turcs. Devenu, en 1396, captif des soldats de Bajazet, envoyé en Asie, tombant au pouvoir de Timour, passant au service de divers khans et émirs, Schildberger parcourut la Perse, le Khorassan, et s'enfonça jusque dans les contrées les plus reculées de la Mongolie. Après vingt-deux ans d'absence et après avoir souffert toutes sortes de maux et de fatigues, il rentra dans sa patrie; il se délassa en écrivant de mémoire la relation de ses voyages, relation naïve où se rencontrent de curieux détails sur les mœurs des peuplades asiatiques, et où se montre une crédulité aveugle à côté d'une ignorance complète des plus simples notions de la géographie. On n'y regardait point alors de si près, et la relation de Schildberger obtint un succès de vogue. L'art typographique s'empressa de la reproduire; elle obtint au XV[e] siècle quatre éditions (trois sans date et une portant l'indication de 1494). Elle tomba ensuite dans l'oubli; on l'en a fort imparfaitement retirée de nos jours en la publiant derechef à Munich en 1813. Schildberger pourrait offrir des rapprochements curieux avec Marco Polo, et sa relation serait un complément utile à celle de Rubruquis, de Jean de Carpin et autres qui ont retracé, comme lui, les habitudes bizarres, les usages singuliers, les pompes demi-sauvages, sujets d'étonnement pour les Européens que le sort jetait parmi ces hordes tartares dont les courses s'étendaient des confins de la Chine aux frontières de la Silésie. B—N—T.

SCHILLING (Frédéric-Gustave), un des plus féconds, des plus agréables et des plus spirituels romanciers

allemands, naquit le 25 novembre 1767 à Dresde, et eut pour parrain le célèbre satirique Rabener. Ayant perdu sa mère en 1776, il fut élevé quelque temps dans la maison d'une parente à Bischoffswerda, puis il fréquenta quatre ans de suite (de 1779 à 1781) comme externe l'école princière de Meissen. Mais quoique Horace lui plût et qu'il trouvât le latin une admirable langue pour les inscriptions, la nature ne l'avait pas destiné à devenir un savant. N'ayant encore que quatorze ans, et en dépit de sa faible santé, il entra dans l'artillerie saxonne comme simple soldat. Sa constitution s'y fortifia, il mérita et conquit avantageusement de l'avancement, et en 1787 il était aide d'artillerie. En 1794, après avoir fait partie du contingent saxon auxiliaire de la Prusse dans la campagne du Rhin, et assisté ainsi au siège et à la reddition de Mayence, aux combats de Moorlautern et à nombre d'autres engagements avec les Français, il reçut l'épaulette de sous-lieutenant. Bientôt le traité de Bâle, en rétablissant la paix dans toute l'Allemagne occidentale, rendit à Schilling les loisirs de la vie de garnison, mais aussi ajourna pour lui l'espoir de son avancement ultérieur. Dès lors il chercha dans la culture des lettres un délassement et même un moyen d'ajouter à ses ressources pécuniaires. Il était marié depuis 1791, et qui pis est, il était chargé de famille. Déjà plusieurs années auparavant il avait préludé par quelques essais. Tout jeune encore en 1783, il avait abordé le théâtre en donnant *Élise Colmar*, puis un peu plus tard il avait présenté au public un petit volume dont la 1re page portait le simple titre de *Poésies*. Nous laissons de côté sa *Dialogie* et son *Voyageur sentimental*, qui nous le montrent hésitant encore sur la voie qu'il doit suivre. Mais au moment où nous sommes arrivés, évidemment il n'y a plus de doute pour lui. D'une part il a reconnu que, si l'on en excepte quelques privilégiés, la poésie ne mène à rien, tandis que la prose facile et lucrative tapisse du moins le fond de la caisse. De l'autre il a senti en lui le talent de conter; et ni l'esprit, ni la sensibilité, ni l'usage du monde, ni l'invention, ni certaine instruction commode ne lui manquent absolument. Tout l'invite donc à écrire le roman pour lequel l'oisiveté européenne tient toujours et de plus en plus des débouchés tout prêts. Il commence par achever (1796) son *Gui de Sohnsdom* dont le 1er volume a paru en 1791; puis, après sept autres cadeaux de même genre à ce sultan blasé qu'on nomme le public, il finit par se concilier, avec *la Femme comme elle est*, les sympathies des habitués des cabinets littéraires, et à partir de ce moment il est sûr de voir rechercher ou accepter par les libraires tout ce qui sort de sa plume: il lui suffit de signer sur le titre *par l'auteur de la Femme comme elle est*. Du reste, la vie de Schilling ne présente pour ainsi dire point d'événements. Premier lieutenant en 1803, prisonnier en 1806 lors de la campagne d'Iéna, relâché sur parole comme une infinité d'autres, puis en 1808, après un an et demi environ de séjour à Freiberg, où il était allé passer le temps de son inactivité forcée, transféré avec une partie du corps d'artillerie dans le grand-duché de Varsovie que la paix de Tilsitt venait de créer en faveur du roi de Saxe, il habita tour à tour et la capitale et Dantzig, ne cessant d'écrire au milieu de ces déplacements, et

accueilli avec honneur dans tous les cercles. Il venait de recevoir enfin le grade de capitaine en 1809, quand une névralgie chronique le contraignit à solliciter son congé. Il l'obtint au commencement de 1810, et il se hâta d'aller retrouver ses pénates de Freiberg dont, jusqu'à 1817, il ne s'éloigna que pour un voyage d'agrément à Hambourg. Finalement il alla s'établir à Dresde, sa ville natale; et il y vécut encore vingt-deux ans. Sa mort eut lieu le 30 juillet 1839. Depuis sept ans, il avait cessé d'écrire. La collection des *OEuvres complètes* de Schilling (chez Arnold, à Dresde, 1819) était de 50 vol. in-8°. Il y en a une de 80 en format plus portatif. Elles se composent surtout de romans dont voici les titres: I. *Gui de Sohnsdom*, Freiberg et Annaberg, 1791-1796, 4 vol. II. *Les Cygnes*, Freiberg, 1796 et 1797, 2 vol. III. *Dracon, demon de l'enfer*, Weissenfels, 1798; 2e édit., Dresde, 1811. IV. *La suite de Gui de Sohnsdom, ou Jules*, Freiberg, 1798, 2 vol.; 2e édit., 1808. V. *Les secrets de Rosette*, Pirna, 1798 et 1799, 2 vol.; 2e édit., 1802; 3e, 1825. VI. *Bagatelles de la 2e campagne sur le Rhin moyen, par Zebédée Coucou, maître d'artillerie de la ville impériale d'Eulenhausen, la 1re année du Congrès de Rastadt*, Pirna, 1799; 2e édit., 1810. VII. *La belle Sibylle*, Pirna, 1799, 2 vol.; 2e édit., 1810. VIII. *Les Confessions de Clairette*, Dresde, 1799, 3 vol.; 2e édit., 1815, un seul volume. IX. *Le Voyage après la mort*, Pirna, 1800; 2e édit., 1823. X. *La Femme comme elle est*, Pirna, 1800; 2e édit., 1810. XI. *L'Homme comme il est, ou Pendant de la Femme comme elle est*, Pirna, 1800; 2e édit., 1802; 3e, 1819. XII. *Gothold*, roman comique, Pirna, 1801 et 1802, 2 vol. XIII. *La Vie du purgatoire, suite du Voyage après la mort*, Pirna, 1801, fig. XIV. *La Bonne Femme*, Pirna, 1802, 2 vol. XV. *Le Roman dans le Roman, ou Angelo*, Pirna, 1802. XVI. *La Feuille de trèfle*, par Fr. de Laun (en soc. avec l'auteur des *Enfants trouvés*), Dresde, 1802, 3 vol.; 2e édit., 1808. XVII. *Les Fausses routes de la vie*, Gera et Leipzig, 1809 (publiées aussi sous le titre d'*Aventures et amours de Félix, robinsonade*. XVIII. *Le Confesseur*, Pirna, 1803, 2 vol.; 2e édit., Dresde, 1805. XIX. *Les Tentatrices*, Pirna, 1804; 2e édit., 1806; 3e, 1819. XX. *La Nuit de Noël*, Dresde, 1805; 2e édit., 1816. XXI. *Les Amis du soir*, Dresde, 1805, 3 vol.; 2e édit., 1814. XXII. *Les Oranges*, Dresde, 1806, 2 vol.; 2e édit., 1819. XXIII. *Le Protecteur des filles*, Dresde, 1807; 2e édit., 1823. XXIV. *La Pluie d'aérolithes par le feu Zébédée Coucou, le jeune maître d'artillerie de la feu ville impériale d'Eulenhausen, la 1re Année de la paix éternelle*, Dresde, 1808. XXV. *L'Examen de la Fiancée* (d. Brautschau), Dresde, 1809, 2 vol. XXVI. *Le Servant d'amour*, roman comique, Dresde, 1810, 4 vol. XXVII. *Contes*, Dresde, 1811, 4 vol. XXVIII. *La Lune de miel de mon mariage* (die Flitterwochen meiner Ehe), Dresde, 1812. XXIX. *Histoires*, Dresde, 1812, 3 vol. XXX. *Les Feux follets*, Dresde, 1813, 3 vol. XXXI. *L'Oracle, ou Trois jours de la vie de Madeleine*, Dresde, 1814. XXXII. *Laure au bain*, Dresde, 1814, 2 vol. XXXIII. *Le Germe du mal*, Dresde, 1815, 2 vol. XXXIV. *Le Meurtrier*, Dresde, 1816. XXXV. *Les Esprits de la montagne*, Dresde, 1816. XXXVI. *Flocons*, Dresde, 1816, 2 vol. XXXVII. *Walmann l'Archer*, Dresde, 1817. XXXVIII. *Les Esprits*

de joie, Dresde, 1817. XXXIX. *Les Opprimés*, roman comique, Dresde, 1815. XL. *La Visite*, Dresde, 1818. XLI. *Quelques pages du Livre du passé*, Dresde, 1818. XLII. *La Maisonnette du diable*, roman comique, Dresde, 1818. XLIII. *L'Inquiétude*, Dresde, 1819, 3 v. XLIV. *Le petit Chez-soi*, Dresde, 1819. XLV. *Les Chemins de Welland*, Dresde, 1819. XLVI. *Matériaux*, Dresde, 1820, 2 vol. XLVII. *La Famille Bürger*, Dresde, 1820, 3 vol. XLVIII. *Les Filles de Wallow*, ou *la Suite de la famille Bürger*, Dresde, 1821, 3 vol. XLIX. *Esquisses* (Zeichnüngen), Dresde, 1821, 2 vol. L. *Wolfgang*, ou *le Nom en action*, Dresde, 1822, 2 vol. LI. *Tableaux domestiques*, Dresde, 1822, 3 vol. LII. *Portraits*, Dresde, 1823. LIII. *Léandre*, Dresde, 1823, 2 vol. LIV. *Histoires* (Historien), Dresde, 1825, 3 vol. LV. *Le Domestique*, Dresde, 1825, 2 vol. LVI. *Les Compagnons*, Dresde, 1825, 2 vol. LVII. *Images*, Dresde, 1826. LVIII. *Les Vieilles connaissances*, Dresde, 1827. LIX. *Les Frères et Sœurs*, Dresde, 1827, 2 vol. LX. *La Bonne étoile et la mauvaise*, Dresde, 1827, 3 vol. LXI. *Les Trois dimanches*, Dresde, 1829. LXII. *Les Surprises*, Dresde, 1830, 2 vol. LXIII. *Le Nain de la cour*, Dresde, 1830. Il faut y joindre, en collaboration avec Laun et Kind, *le Fantôme*, Dresde, 1814; avec Laun et Streckfuss, *le Manteau*, Dresde, 1813; avec Laun et Lindau, *Ma femme et moi*, Dresde, 1819 (chacun de ces volumes contient trois nouvelles signées chacune d'un des auteurs). On peut reprocher des longueurs, des négligences, des incorrections à beaucoup de ces ouvrages; mais ils brillent par l'originalité: Schilling ne sait ce que c'est que s'asservir à une école. Au mérite de l'invention il joint celui d'une variété rare et merveilleuse certes quand on songe au nombre de volumes sortis de sa plume. Son ton décèle l'homme du monde; son dialogue est vif, piquant. Plusieurs de ses contes sont des modèles du genre. On doit de plus à Schilling des *Poésies*, Freiberg et Annaberg, 1789, 1 vol.; quelques opuscules de circonstance, comme *Gloses sur quelques contrées et quelques villes de l'Allemagne septentrionale vues dans le courant de 1806*, 1807; 2ᵉ édit., 1809, et des *Éclaircissements sur le théâtre de la cour de Stuttgart*, Stuttgart, 1832; plusieurs pièces de théâtre, savoir: 1° *Élise Colmar*, drame, Dresde, 1783 (avec une préface du prof. Meissner); 2° *Ce que peuvent les murailles*, comédie, Freiberg, 1789; 3° *la Pharmacie merveilleuse*, farce, Dresde, 1816; plus deux petits écrits qu'il donne comme des traductions: *la Dianialogie du prince de Beloselski*, ou *Tableau philosophique de l'esprit* (trad. du fr.), Freiberg et Annaberg, 1791; *le Voyageur sentimental*, ou *mon Voyage à Yverdon* (du français de Vernes), Dresde, 1791. P—OT.

SCHILT (Jean-Jacques), général français, était né à Saar (Bas-Rhin) le 13 mai 1761. Entré comme simple soldat dans le régiment de Nassau, en 1779, il y était sous-officier lorsque la révolution éclata. En 1791, il fut nommé quartier-maître trésorier, et alla servir à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Employé constamment à l'avant-garde, il se distingua dans toutes les rencontres avec les Espagnols, et principalement aux siéges de Fontarabie, de Saint-Sébastien, de Vittoria et de Bilbao. En moins de trois ans, il franchit tous les grades, jusqu'à celui de général de bri-

gaile, auquel il fut élevé le 19 vendémiaire an III. A la conclusion de la paix avec l'Espagne (1795), il passa à l'armée de l'Ouest commandée par Hoche, puis par Hédouville et Brune. Il y resta jusqu'à l'entière pacification de la Vendée, à laquelle il prit une grande part. Sous le consulat il fit partie de l'armée d'Italie, et combattit à la bataille de Marengo (1800), où il mérita les éloges de Bonaparte pour son sang-froid et son intrépidité. Il se fit encore remarquer au passage du Mincio et de l'Adige, à la prise de Rivoli et de la Corona. Il eut, après la paix de Lunéville, le commandement de Milan, ensuite celui du département des Alpes-Maritimes. En 1809 il servit en Italie sous le prince Eugène, se distingua à la bataille de Sacile, puis s'empara de Trieste. Il continua d'être en activité jusqu'à la Restauration de 1814, après laquelle il rentra dans la vie privée. Définitivement mis à la retraite en 1816, il mourut quelques années plus tard. Napoléon l'avait créé baron et commandant de la Légion-d'Honneur. M—DJ.

SCHIMMELPENNINCK (RUTGER-JEAN), grand-pensionnaire de la république batave, était né à Deventer, le 31 octobre 1761, d'une des plus anciennes familles de la province d'Over Yssel. Destiné au barreau, il alla compléter ses études à l'université de Leyde, alors fort renommée, où il étudia la jurisprudence sous les célèbres professeurs Pestel et Vander-Kessel. Ses progrès furent rapides. En 1784, une émeute ayant éclaté parmi le peuple, les étudiants de l'université s'armèrent pour la réprimer, et d'une voix unanime ils le choisirent pour chef. La prudence énergique qu'il déploya lui fit décerner par la régence de Leyde une médaille d'honneur. A la fin de cette même année, c'est-à-dire à l'âge de 23 ans, il fut reçu docteur en droit, après avoir soutenu avec éclat sa *Dissertatio de imperio populari rite temperato*, Leyde, 1776 (1); le succès qu'elle obtint parmi les savants lui mérita aussitôt l'honneur bien rare d'une traduction en hollandais. Il y traçait les devoirs des gouvernants, flétrissait le despotisme et l'oppression d'un seul ou de plusieurs, et vantait une sage liberté, appuyée sur de bonnes lois. Après avoir exercé quelque temps comme avocat à Leyde, il vint s'établir à Amsterdam, où ses succès ne tardèrent pas à le placer au premier rang du barreau. Dans les agitations politiques de 1785 et 1786, il fut du parti des patriotes qui, désireux de changements, demandaient une représentation nationale plus en rapport avec l'esprit du pays. Cependant son patriotisme n'allait pas jusqu'à partager les errements de la démocratie turbulente qui voulait tout bouleverser. Il en blâmait au contraire les excès, prévoyant que cette ardeur nuirait à la cause populaire. En effet, que résulta-t-il des folles tentatives de cette opinion extrême? M. de Vergennes, qui d'abord avait promis aux patriotes l'appui de la France, les abandonna; la Prusse soutint le stathouder, dont le rétablissement, grâce à son intervention armée, s'accomplit en 1787. Au lieu de quitter sa patrie comme un grand nombre de ses amis, Schimmelpenninck resta à Amsterdam; il ne craignit même pas de défendre dans un chaleureux

(1) Pendant son ambassade à Paris, Schimmelpenninck en a fait imprimer une édition chez P. Didot; mais elle porte le lieu et la date de la première impression, Leyde, 1784.

plaidoyer quelques partisans de l'opinion vaincue, traduits en justice pour avoir exercé des fonctions dans le gouvernement national. Depuis cette époque jusqu'à l'invasion française (1795), qui assura le triomphe du parti anti-stathoudérien, il ne fut plus que jurisconsulte et avocat. Un des premiers il accepta la protection des Français et concourut à l'établissement de la république batave. La réputation de talent et de probité qu'il avait acquise le fit alors élire président de la municipalité d'Amsterdam. Les principes de sagesse et de modération qu'il apporta dans ces fonctions lui gagnèrent l'estime générale; aussi, quand la nouvelle constitution eut définitivement organisé la république batave, avec une assemblée nationale, il y fut nommé député et s'y distingua non-seulement par des vues droites et modérées, mais encore par une éloquence réelle et persuasive. Réélu à la Convention nationale, il ne crut pas devoir adhérer à la déclaration exigée pour prendre séance, aimant mieux rentrer dans la vie privée que de s'associer aux déclamations passionnées de cette fraction républicaine qui allait faire dominer la violence et le désordre. Pendant toute la durée de ce pouvoir réactionnaire, il ne se mêla en aucune façon à la politique; mais après la journée du 12 juin 1798, qui fit passer l'autorité dans les mains du parti modéré, il reparut d'une manière active dans les affaires, et ici commence sa carrière diplomatique. Il fallait notifier au gouvernement français le changement qui venait de s'opérer en Hollande, ou, pour parler plus exactement, lui en rendre compte, lui en démontrer la nécessité, et une mission aussi délicate exigeait autant d'habileté que de modération. On jeta les yeux sur Schimmelpenninck; mais il refusa d'abord de se charger de cette négociation, sous prétexte que la diplomatie n'était point son fait; forcé d'accepter, il partit pour Paris, mais à la condition expresse qu'une fois l'affaire conduite à bonne fin, il serait libre de revenir dans sa patrie et de se consacrer à ses travaux habituels. Cette pensée était-elle sincère? Sa probité désintéressée ne permet guère d'en douter; toutefois, avec un désir continuel de ne pas s'occuper de fonctions publiques, il ne cessa d'en remplir. C'était une véritable faiblesse de caractère plutôt que toute autre chose; et par ce manque de fermeté il nuisit beaucoup à l'indépendance de son pays, avec les meilleures intentions. Le Directoire français, qui devina tout le parti qu'il pourrait tirer d'un tel défaut dans l'agent d'une puissance étrangère, manifesta le désir de voir Schimmelpenninck, après sa mission accomplie, résider à Paris en qualité d'ambassadeur. On le nomma donc à ce poste, et il l'occupait encore lors du 18 brumaire. Bonaparte, sentant la nécessité de ménager la république batave, prodigua à son représentant toutes sortes de caresses; il l'invita à ses galas, à ses fêtes, et lui témoigna toujours une vive amitié personnelle. Cette politique de flatterie était dans les habitudes de Napoléon quand il voulait séduire un agent diplomatique; elle lui réussit parfaitement avec Schimmelpenninck qui se montra dès lors très-dévoué à ses intérêts. La Hollande avait déjà fait de grands sacrifices, mais sous le consulat elle fut moins l'alliée de la république française que sa tributaire. Bonaparte la domina en

maître absolu, et lui donna une nouvelle constitution (17 octobre 1801), plus en rapport avec ses vues de gouvernement despotique. Dans cette œuvre, il fut puissamment secondé par Schimmelpenninck, qui désormais fut l'instrument de ses volontés, avec la mission de les faire exécuter par le Directoire batave. Plus Bonaparte exerçait sa domination sur la Hollande, plus il voulait faire croire à l'indépendance de ce pays ; et lorsqu'il fut question de traiter de la paix avec l'Angleterre, il le fit admettre comme puissance libre dans les négociations ; mais lui-même en désigna le plénipotentiaire, qui, ainsi qu'on le devine, fut Schimmelpenninck. Malgré cette position subordonnée, il joua un rôle actif au congrès d'Amiens, et par son habile médiation, il parvint à concilier lord Cornwallis et Joseph Bonaparte, ce qui n'était pas très facile, ces deux plénipotentiaires étant en désaccord sur chaque question. Les négociations furent même plus d'une fois sur le point d'être rompues. Schimmelpenninck et le chevalier d'Azzara, plénipotentiaire d'Espagne, se montrèrent animés d'une sage modération, et c'est à leur zèle qu'on dut le traité de paix du 27 mars 1802. Cependant, la tâche du premier n'était pas terminée; il fallait obtenir la ratification de l'Angleterre, et c'est pour arriver à ce but qu'il fut nommé ambassadeur à Londres. Malgré tous ses efforts, la paix d'Amiens ne put subsister long-temps, et une nouvelle rupture entre la France et la Grande-Bretagne vint encore placer la république batave dans une position très-difficile. Schimmelpenninck proposa le principe d'une neutralité absolue, ce que le cabinet anglais accepta volontiers, mais à des conditions que Bonaparte ne voulut point admettre, et la Hollande se vit de nouveau entraînée dans une voie funeste pour son commerce, sa marine et son indépendance. Schimmelpenninck retourna alors dans sa patrie, et, le cœur ulcéré, il se retira dans ses propriétés de la province d'Over-Yssel, où désormais il résolut de vivre en dehors des affaires. A peine y était-il installé, se livrant à des travaux littéraires et agricoles, qu'il reçut une lettre pressante du premier consul (juillet 1803) qui l'engageait à se rendre auprès de lui, à Bruxelles, pour conférer sur des objets de la plus haute importance. C'était là sans doute un ordre plus qu'une invitation, et le gouvernement batave lui ayant écrit de son côté pour qu'il y obtempérât, toute résistance fut impossible. Il eut plusieurs conférences avec Bonaparte, qui, manifestant la plus vive sollicitude pour sa personne, parla aussi de l'intérêt que lui inspirait la république batave, des projets qu'il avait formés pour son bonheur, enfin de la nécessité pour Schimmelpenninck de l'aider dans cette grande œuvre. Pour cela il fallait revenir en France comme ambassadeur, et la demande en fut aussitôt adressée au gouvernement hollandais, qui l'accorda sans répliquer. Schimmelpenninck arriva à Paris vers la fin de 1803, et s'y trouvait lors de l'élévation de Napoléon à l'empire. Il n'hésita point, comme on doit le penser, à reconnaître le nouveau souverain, qui, dès le mois de septembre suivant, le fit venir auprès de lui à Cologne pour lui démontrer que l'état politique de l'Europe ne permettait plus que la république batave restât organisée de la même manière, que son directoire exécutif était usé,

qu'elle avait besoin d'un pouvoir plus fort, plus en harmonie avec celui de la France; enfin qu'il avait conçu l'idée de placer ce pays sous une constitution monarchique. C'était là un langage bien différent de celui que Napoléon avait tenu à Bruxelles l'année précédente. Mais l'ordre fut positif, et Schimmelpenninck essaya vainement quelques représentations. Napoléon ne sortit pas de cette dure alternative : ou la Hollande se choisira un chef, ou elle sera réunie à la France. L'ambassadeur se hâta de faire connaître à son gouvernement cette terrible décision, et aussitôt il lui fut répondu qu'à tout prendre, une indépendance, même nominale, valait mieux qu'un complet anéantissement, qu'il fallait tout accepter plutôt que la réunion. Schimmelpenninck rédigea alors lui-même un projet de constitution sur le modèle de celle des États-Unis, avec un président électif; mais Napoléon le repoussa. S'il consentait à conserver la forme républicaine, il voulait au moins que le chef du gouvernement fût inamovible, qu'il prît le titre de *grand-pensionnaire*, et le corps législatif celui de *hauts et puissants seigneurs;* enfin il ajouta que c'était lui qu'il avait choisi pour cette importante charge. Schimmelpenninck refusa d'abord, comme toujours; mais l'empereur l'exigea, et la nouvelle constitution, ainsi formulée, fut présentée à l'acceptation de la Hollande, qui l'adopta avec sa soumission habituelle. Au mois de mars 1805, Schimmelpenninck prit en mains les rênes de l'État. Le discours qu'il prononça à cette occasion est d'une extrême modération, et il annonce un grand zèle pour le bien public. Sa trop courte administration fut en effet pleine d'ordre et de régularité; mais les exigences toujours croissantes de Napoléon vinrent en arrêter le développement. Bientôt, la Hollande, érigée en royaume, passa sous le sceptre de Louis Bonaparte, qui fut proclamé le 5 juin 1806. Schimmelpenninck refusa son adhésion à ce changement. Nommé président à vie de Leurs Hautes Puissances, il ne voulut point accepter cette dignité et rentra de nouveau dans la vie privée, se promettant bien cette fois de ne plus en sortir. Le nouveau roi Louis le décora de ses ordres et tenta à diverses reprises de l'appeler auprès de lui; il avait besoin de son expérience, de ses conseils. Mais Schimmelpenninck ne consentit jamais à paraître à sa cour. C'est peut-être la seule occasion de sa vie où il ait montré un peu de fermeté. L'abdication de Louis ayant amené la réunion de la Hollande à l'empire, Napoléon se souvint encore de Schimmelpenninck; il le nomma comte, sénateur et grand-trésorier de l'ordre des Trois-Toisons. Devenu sujet français, il ne pouvait repousser ces honneurs sans s'attirer la haine du puissant empereur. Il accepta donc, et vint même à Paris pour y faire acte de présence au sénat. Il s'y trouvait lors de la chute de l'empire en mars 1814. Après avoir signé la déchéance de Napoléon, il donna sa démission le 14 avril et retourna dans son pays. L'année suivante, à la création du royaume des Pays-Bas, il fut nommé membre de la première chambre des États-Généraux, et Louis XVIII lui confirma le grade de grand-cordon de la Légion-d'Honneur et le titre de comte, dont il ne s'était jamais paré. Il avait toujours eu la vue très-faible, et bientôt il fut affligé d'une cécité complète. Malgré cette funeste infirmité, il trouvait dans sa mémoire des

moyens de distraction. Son savoir était immense, ses connaissances très-étendues; il parlait plusieurs langues et possédait à fond toutes les littératures. Ce fut dans de longs entretiens avec les savants et les érudits de la Hollande qu'il passa les dernières années de sa vie. Il mourut à l'âge de 63 ans, à Amsterdam, le 13 février 1825. C—H—N.

SCHINCHINELLI (Antoine), médecin italien, célèbre en son temps, mourut à Crémone en 1438. Il nous est parvenu les titres de quelques-uns de ses ouvrages, tels qu'un *Traité de la pratique médicale*, une *Apologie de divers écrits de Galien*, un *Traité de la composition des médicaments*, mais tout cela est perdu, ou du moins demeure inédit et assurément ne verra jamais le jour. B—N—T.

SCHINDEL (Charles-Guillaume Othon-Auguste de), littérateur allemand, naquit en 1776. Son père possédait la seigneurie de Schœnbrunn dans le pays de Gœrlitz en Lusace; c'est là que le fils résida habituellement quand, après avoir fait ses études de droit à l'université de Leipzig, il fut revenu dans son pays pour y occuper diverses fonctions honorables, telles que celles de député, délégué, membre de diverses commissions, enfin chef du landsturm. Il donna la cure de la paroisse à son ancien précepteur Kœhler, et il ordonna dans la suite que le curé de Schœnbrunn fût conservateur-né de la bibliothèque du château, laquelle ne devait jamais être déplacée. Malgré ses fonctions administratives il se livra avec zèle à la culture des lettres, et fut président de la société des sciences pour la Haute-Lusace. Il publia en 1800 une traduction allemande de la *Jérusalem délivrée* qu'il fit suivre en 1817 d'un commentaire imprimé à Leipzig. Il avait traduit également en 1802 les *Veillées du Tasse*. En 1806 il fit paraître une *Notice biographique sur Neumann*, recteur du gymnase de Gœrlitz, où Schindel avait commencé ses études. Mais son principal ouvrage est celui des *Auteurs allemands du sexe féminin dans le XIXe siècle*, 1822-1825, 3 vol. On présume qu'il avait été amené à l'idée de faire cet ouvrage, par son mariage avec la fille de Mme de Gersdorf qui s'est fait connaître dans la littérature de son pays. Schindel a fait insérer plusieurs morceaux dans les journaux allemands, entre autres un sur la possibilité de faire cesser le duel. D—G.

SCHINKE (J.-Chrétien-Gotthelf), savant allemand, natif de Querfurt, passa de l'école religieuse de Zeitz à l'université de Leipzig; et là, quoique se destinant à l'état ecclésiastique, fit marcher de front avec ses études théologiques celle des langues et des antiquités classiques: Wolf, Keil, Rosenmüller le comptaient au nombre de leurs auditeurs assidus. Toutefois il étudiait encore plus par lui-même, et c'est à ces efforts indépendants que plus tard il attribua la meilleure partie de ce qu'il valait. Né le 21 décembre 1782, il n'avait pas encore vingt ans quand il acheva son triennat universitaire en 1802, et quand il entra comme instituteur particulier dans une maison opulente. Il devint ensuite pasteur de Wespitz (1806), et cinq ans après il joignit aux avantages de ce poste celui de prédicateur à Wedlitz. Quoique ne négligeant aucune des fonctions que lui imposait ce double titre, Schinke, dont la vocation principale était la science, trouvait du temps soit pour

s'occuper de ses études chéries, soit pour en communiquer les fruits au public, et on le vit en même temps coopérer à divers recueils renommés, fournir des articles à l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, et publier des volumes sans collaborateur. Il est vrai qu'à partir de 1825 à peu près il renonça aux récensions, à la critique; mais il n'en déploya que plus d'activité dans le champ de la composition proprement dite. Cette activité même s'augmentait avec l'âge, et véritablement le laborieux écrivain abusait de ses forces. L'aurore le trouvait sur ses livres. Médiocrement amateur de sociétés, il recevait volontiers la visite de quelques rares amis, et parfois il allait les voir à son tour, pourvu qu'ils n'eussent point élu domicile trop loin; car alors il se privait du plaisir d'aller chercher leur compagnie. Le défaut d'exercice lui valut un commencement d'hydropisie, dont il eut le bonheur de se débarrasser, mais il ne tint compte de cet avis de la Parque, et il continua deux ans encore sa vie ordinaire. Cependant il venait d'y faire exception et de se distraire par une petite excursion à Gredau et par une conversation de quelques heures avec un docte ami, lorsqu'en se préparant à regagner ses pénates par le chemin de fer de Leipzig à Magdebourg, à la porte même du bureau et en se séparant de son ami, il fut frappé d'apoplexie et tomba raide mort sur le parquet, le 20 novembre 1839. On a de lui, entre autres écrits : I. *La Vie et la Mort*, ou *les Déesses du destin, suivant les doctrines et l'art de l'antiquité*, *notamment de l'antiquité grecque*, Leipzig, 1825. N'y a-t-il pas un singulier rapprochement à faire entre cette idée du destin, de la mort assez puissante pour lui dicter un volume, et cette mort même si foudroyante et si déplorable aux yeux des uns, si heureuse suivant les autres par sa rapidité même et par le peu de souffrance qui semble l'avoir accompagnée? II. *L'Archéologie de la confirmation*, ou *Recueil complet et méthodique de maximes bibliques pour ceux qui se préparent à recevoir ce sacrement*, Halle, 1826 (en all., « vollstœnd. u. geordnete Samml. bibl. Denksprüche o. Arch. d. konf. »). III. *Comment Dinter conçoit et se figure le saint, le vrai et le beau* (Dinter's Ansichten u. Bilder d. Heiligen...), Neustadt, 1833, 2 vol. Cet ouvrage fut composé à l'occasion de l'édition des *Œuvres de Dinter* que lui confia le libraire Wagner, après la mort de ce théologien remarquable qui, lui-même, avait distingué, parmi les articles critiques faits sur sa *Bible des maîtres d'école*, celui de Schiuke. IV. *Manuel de l'histoire de la littérature grecque pour l'instruction dans les gymnases et pour l'autodidaxie*, Magdebourg, 1838. C'est un commentaire de la 1re section du 1er volume de l'*Encyclopédie* de Schaaf pour la connaissance de l'antiquité. V. Ses nombreux articles dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber à laquelle il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort. VI. Ses articles dans la *Gaz. litt. universelle de Halle*, dans la *Bibliothèque critiq. des prédicateurs* de Rœst, etc., etc. Nous avons vu qu'en 1833 il fut chargé de soigner l'éd. des Œuvres de Dinter. Il fut choisi de même par l'éditeur de l'*Encyclopédie* de Schaaf pour présider à cette édition, mais il se débarrassa des soins de la 1re et de la 2e section des deux premiers volumes sur le Dr Hermann de Magdebourg, et ne surveilla que

la 3e section de chacun de ces volumes, lesquelles traitaient l'une de la mythologie, l'autre de l'archéologie des Grecs et des Romains.

P—OT.

SCHINKEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), architecte allemand, était né en 1781 à Neu-Ruppin, dans la marche de Brandebourg. Ayant annoncé dès son enfance du goût pour les arts, il fut confié à un architecte habile, Gilly de Berlin, auquel il succéda tout jeune qu'il était; mais voyant ce qui lui manquait pour perfectionner son goût, il fit dans les années 1803 et 1805 des voyages en Autriche, en Italie et en France, et ce ne fut qu'à son retour qu'il commença à se distinguer. Dès son début, la guerre désastreuse de la Prusse contre Napoléon arrêta tous les grands travaux d'architecture à Berlin. Schinkel se créa alors une ressource en se faisant dessinateur et peintre de paysages. Les portefeuilles qu'il avait rapportés de ses voyages lui servirent à cet effet. Il exécuta un panorama de Palerme, et travailla aux tableaux que Gropius montrait au public, artistement éclairés dans le genre du Diorama. De plus, Schinkel peignit des décors pour le théâtre. Au retour de la paix, il reprit son état d'architecte. En 1810, il entra en qualité d'assesseur dans la commission ou, comme on disait, dans la *députation* des bâtiments. Un incendie ayant détruit en 1817 le théâtre de Berlin, Schinkel fut chargé d'en élever un nouveau: il lui donna à l'extérieur la forme d'un temple grec; à l'intérieur, il le décora richement de peintures, médaillons, arabesques, etc. En 1811 il fut reçu membre de l'Académie des beaux-arts à Berlin, et en 1820 il eut une chaire de professeur attachée à cette académie; l'année précédente il était entré dans la commission des constructions, au ministère du commerce et de l'industrie; enfin en 1839, il obtint la direction générale des bâtiments pour le royaume. Il était devenu le premier, presque le seul architecte de la capitale, et outre les travaux qu'il était chargé d'exécuter, il était fréquemment consulté pour des constructions du dehors. Il construisit le musée, où le roi a fait placer ensuite le buste de l'artiste. Pour l'érection de cet édifice, il avait fallu changer le cours de la Sprée. Ses autres monuments à Berlin sont: le corps-de-garde royal, le pont du château, la porte de Potsdam, l'école du génie et de l'artillerie avec la rue Guillaume; parmi ses constructions au dehors, il faut citer le casino de Potsdam, celui de Glieneke auprès de cette ville, le petit château de Tegel, la maison des cavaliers dans l'île des Paons. Il devait construire une cathédrale à Berlin; mais l'exécution en fut ajournée. Dans ses moments de loisirs, Schinkel s'amusait à peindre des paysages avec architecture, ou, tout en causant, il faisait avec la plume des dessins qui sont recherchés. En 1824, ayant entrepris un nouveau voyage en Italie, il en avait rapporté un beau paysage qui fut offert, au nom de la ville de Berlin, à la princesse Louise lors de son mariage avec le prince Frédéric des Pays-Bas. Schinkel mourut le 9 octobre 1841. Le roi de Prusse lui avait donné la décoration de l'ordre de l'Aigle-Rouge. L'Institut de France et d'autres corps savants se l'étaient associé. Les plans d'architecture projetés et exécutés par cet artiste ont été recueillis en 6 cahiers in-fol., Berlin, 1819 et ann. suiv. Voy. *Nekrolog der Deutschen* pour l'année 1841, vol. II. D—G.

SCHINZ (Jean-Henri), historien, naquit à Zurich, en 1725, et mourut en 1800. Négociant et magistrat dans sa ville natale, il s'est occupé avec succès de l'histoire et des antiquités, et son *Essai sur l'histoire du commerce de Zurich*, imprimé en 1763, in-8°, en allemand, est rempli de recherches savantes et intéressantes. Il a enrichi les *Actes de la Société de physique* de Zurich de quelques Mémoires relatifs à des recherches sur le commerce. — Schinz (*Christophe-Salomon*), médecin, naquit à Zurich en 1734 et y mourut en 1784. Il fit ses études dans sa ville natale sous la direction de son parent, le célèbre Jean Gessner, et ensuite à Tubingue et à Leyde. Il voyagea en France et exerça son art avec bonheur et succès à Zurich. En 1778, il fut nommé professeur de physique et de mathématiques. Il a bien mérité de sa patrie par la part essentielle qu'il eut à l'introduction de l'inoculation de la petite vérole, ainsi qu'à l'établissement d'une école spéciale de médecine, fondée par le dévouement généreux de plusieurs médecins et chirurgiens de Zurich. Les *Actes de la Société de physique* de cette ville renferment plusieurs de ses Mémoires. Il a publié, en 1774, l'*Introduction à l'étude de la botanique*, in-fol. avec fig. (en allemand). De ses dissertations on ne citera que les trois qui ont pour titre : *De itineribus per Helvetiam cum fructu faciendis*, 1781 à 1783, et celle *De utilitate scientiæ physicæ in rite abeundo munere sacro, adjiciuntur quædam de scientia physiognomica ejusque recto usu*, 1780.— Schinz (*Jean-Rodolphe*), né à Zurich en 1745, y mourut en 1790. Voué à l'état ecclésiastique, il fit ses études au gymnase de sa ville natale. Son goût le porta à cultiver de préférence les sciences naturelles et économiques. Il parcourut la Suisse dans des voyages répétés, et il fit un long séjour, chez un ami, dans le canton du Tessin, qui formait alors les bailliages italiens. Son goût pour les voyages et pour l'observation de la nature l'engagea à suivre le fils d'un riche négociant dans ses voyages en France et en Italie. De retour à Zurich, il devint curé en 1778. Excellent patriote, d'une probité parfaite et de mœurs austères, il ne négligea aucune occasion pour prêcher les vertus qui conviennent aux républiques. Il fut un des membres les plus zélés de la Société de physique, et les progrès de l'agriculture du canton de Zurich lui sont dus en partie. Les six cahiers de *fragments pour servir à la connaissance de la Suisse*, Zurich, 1783 à 1791, en allemand, renferment les observations précieuses qu'il avait recueillies dans ses différents voyages. Dans un *Éloge de Bodmer*, publié en 1783, il a développé les grands services que, comme poète, comme critique et comme protecteur de Klopstock, cet homme illustre a rendus à sa patrie. Son *Elogium sacerdotis S.-P. Pustelli*, Zurich, 1773, in-8°, consacre la mémoire d'un homme de bien. (*Vie de J.-R. Schinz*, par S.-L. Nüscheler, Zurich, 1793, in-8°, en allemand.) U—i.

SCHIOPPALALBA (Jean-Baptiste), né à Venise en 1721, mérita d'être appelé par Lalande (*Voyage d'Italie*, tom. VIII, p. 544) *l'un des plus grands hellénistes de cette ville.* Il avait été quelque temps attaché en qualité d'aumônier à l'école de Sainte-Marie de la Charité, et fut ensuite l'un des deux présidents des grands séminaires fondés par le sénat à Venise. Son principal ouvrage

est une dissertation intitulée : *In perantiquam sacram tabulam græcam, insigni sodalitio Sanctæ-Mariæ Charitatis Venetiarum, a cardinale Bessarione dono datam*, Venise, 1777, in-4°. Elle est divisée en dix chapitres, le premier desquels contient des éclaircissements sur l'origine de ces monuments chez les premiers chrétiens qui s'en servaient pour y enfermer des reliques. Schioppalalba mourut à Venise le 23 juillet 1797. A—G—S.

SCHIPANI (le chevalier Louis-Joseph), général de la république napolitaine en 1799, était né à Catanzaro, en Calabre, d'une famille noble. Lieutenant dans un bataillon provincial, lorsque le général Championnet s'empara de Naples, il adopta avec enthousiasme la cause des Français, et fut nommé commandant d'une légion républicaine, destinée à réprimer l'insurrection de la Calabre. A la tête de huit cents hommes, il prit la route de Salerne, et rencontra à Castelluccia un corps d'insurgés conduits par Sciarpa, l'un des chefs des bandes royalistes, qui voulurent s'opposer à son passage; l'avantage ne resta pas de son côté, et dès-lors les communications entre Naples et les Calabres furent coupées. Cet échec compromit singulièrement l'existence de la nouvelle république; de tous côtés elle eut à se défendre contre les populations soulevées en masse. Schipani, avec les débris de son petit corps de patriotes, marcha ensuite contre la ville de Sarno pour en étouffer les mouvements insurrectionnels; il y releva l'arbre de la liberté et fit brûler sur la place publique quelques vieux portraits du roi et de la reine. Mais, à ce moment, la république parthénopéenne touchait à sa ruine; le cardinal Ruffo (*voy.* ce nom, LXXX, 146) arrivait sous les murs de Naples, en traversant les colonnes républicaines de Schipani et de Wirtz, qui ne surent pas profiter de cette circonstance; ils le laissèrent passer tranquillement, tandis qu'ils pouvaient l'inquiéter, le harceler et désorganiser ainsi, ou au moins compromettre *l'armée de la foi*, si mal disciplinée. Au lieu de marcher de concert, ces deux chefs républicains voulurent combattre chacun de son côté; Wirtz trouva la mort sur le champ de bataille; Schipani, plus malheureux, fut arrêté près de la Torre dell' Annunziata, au moment où il allait quitter l'Italie. Le gouvernement monarchique étant alors rétabli à Naples, on le transporta dans l'île de Procida, et, au mépris de la capitulation qui garantissait qu'aucune poursuite ne serait dirigée contre les partisans de la république, il devint une des premières victimes de la réaction. Speciale, le grand moteur des *potences royales*, ne l'épargna pas plus que tant d'autres; et il mourut sur l'échafaud, à la fin de 1799, avec un courage digne d'un meilleur sort. C—H—N.

SCHIRUSI (Noureddin-Mohammed-Abdallah al), tel est le nom d'un Persan qui était, en 1659, médecin du Grand-Mogol; il écrivit un *Traité de matière médicale* qui fut regardé comme un oracle, depuis le golfe persique jusqu'à l'embouchure du Gange, et dont les copies se multiplièrent en arabe, en persan et en hindou. Seligman, dans une *Notice* (en allemand) *sur trois manuscrits orientaux*, a donné (p. 26-41) un extrait de cet ouvrage, et Fr. Gladwin l'a publié à Calcutta (1792, in-4°) avec une traduction anglaise. B—N—T.

SCHLABERNDORF (CHRISTOPHE-GEORGES-GUSTAVE, comte de), philanthrope prussien, naquit à Breslau, et non, comme on l'a dit, à Stettin, en 1749. Sa famille était des plus nobles et des plus riches de la Poméranie. Son oncle, le général de Schlaberndorf, avait rendu des services signalés à Frédéric II. Son père, le comte Ernest-Guillaume, gouverneur de la Silésie, jouissait d'un grand crédit auprès de ce prince. Malheureusement pour son fils, il mourut quand à peine celui-ci entrait dans l'adolescence. Gustave n'en fit pas moins de très-bonnes études au gymnase de Francfort-sur-l'Oder, puis à l'université de Halle. Mais l'étude qui le captiva surtout, ce fut celle de la philosophie, et, chose assez extraordinaire à cette époque, celle de la philosophie humanitaire, dont le nom était encore à créer. Grand admirateur de Kant, jamais pourtant il ne s'emprisonna dans les arides formules de ce métaphysicien sans entrailles, de ce logicien sans pitié. Les grandes idées de charité, de fraternité, de perfectibilité, s'emparèrent vivement de son imagination; et indépendamment des devoirs imposés par la stricte morale, par la morale vulgaire, il demeura persuadé que c'en était un que de contribuer à répartir plus également le bien-être physique et moral parmi les hommes, et de travailler à l'amélioration des masses, soit relativement à leur sort matériel, soit relativement aux développements de l'intelligence et de la vertu. Nous ne nierons pas que ces doctrines n'aient été jusqu'à un certain point empreintes chez lui de l'illuminisme allemand. Mais il ne faudrait en contester ni la sincérité parfaite ni l'utilité en une foule d'occasions. Le premier acte de sa majorité en fournit une preuve éclatante. Son oncle était mort pauvre et laissant plusieurs enfants. Son père, adoptant en quelque sorte ses neveux, avait voulu corriger les rigueurs de la fortune à leur égard; et, par un codicille spécial, il leur avait légué, comme à des fils puînés, de fortes sommes ou des propriétés. Les tuteurs de Gustave avaient trouvé moyen d'éluder ces dispositions, sans reculer même devant un de ces procès où presque toujours le plus riche l'emporte, qu'il ait tort ou raison. Les réclamants leur imputaient d'avoir soustrait le codicille. Dès que Schlaberndorf fut majeur, il s'empressa de remettre à ses cousins de fortes valeurs mobilières économisées par ses hommes d'affaires, et il promit de les indemniser complétement, le temps aidant, de tout le préjudice qu'ils prétendaient leur avoir été fait. Il s'occupa ensuite d'être utile à ses vassaux, et dès ce temps il fit beaucoup pour eux. Sa fortune, qui montait à une huitaine de millions, lui permettait beaucoup en effet; et, pour être plus libre d'en disposer à son gré, il ne se maria point. Mais plus il faisait d'efforts pour guérir les plaies sociales dont la Silésie, principalement dans les campagnes, lui offrait le spectacle, plus il se sentait pénétré d'antipathie et de dégoût pour un ordre de choses si différent de l'idéal qu'il rêvait et avec lequel l'avaient familiarisé les écrits des philosophes, tant français qu'anglais, et quelques pages choisies des penseurs allemands. Il résolut d'aller étudier hors de son pays les moyens d'améliorer le sort des masses, et il partit dans cette vue en 1784 avec le célèbre baron de Stein, son ami, qu'animaient les mêmes tendances. L'Angleterre eut

l'honneur de leur première visite, et Schlaberndorf n'y resta pas moins de six ans (1784-1790), pendant lesquels il apprit à fond la langue, se mit en fréquentes relations avec les hommes les plus distingués de la Grande-Bretagne, notamment avec les whigs et les autres représentants des opinions les plus avancées, et, analysant le mécanisme de la constitution anglaise, comprit que tout ce fastueux et décevant appareil de représentation n'était au fond qu'une représentation au bénéfice de l'aristocratie, souveraine ou dominatrice du souverain. Il ne se borna pas à ces observations et à des vues plus ou moins spéculatives : témoin du sort rigoureux auquel trop souvent l'inhospitalité britannique condamne les malheureux étrangers attardés sans argent, sur le sol d'Albion, il provoqua, il aida très-largement de ses fonds l'institution d'une société de bienfaisance pour les pauvres Allemands, institution qui n'a pas cessé de prospérer et qui existe encore. Grâce à cette association, les Allemands repoussés des hôpitaux et des autres établissements de l'Angleterre, qui tous étaient exclusivement réservés aux nationaux, trouvent en cas de détresse des secours qui leur manquaient autrefois. L'éducation aussi lui semblait non moins nécessaire que la satisfaction donnée aux besoins matériels ; il regardait la population entière comme ayant droit au bienfait de l'éducation ; et dès 1785, très-peu de temps après avoir quitté son pays, il rédigea un testament olographe par lequel, laissant aux deux cousins qu'il avait à cette époque et à leur postérité toute sa fortune non féodale, à titre de fidéicommis perpétuel, il stipulait l'établissement d'une caisse d'écoles villageoises devant percevoir pendant 15 ans moitié des revenus du fidéicommis, puis quatre dixièmes pendant 10 ans, et ainsi de suite en diminuant graduellement jusqu'à ce qu'on ne dût plus servir à la caisse qu'une rente d'un dixième à perpétuité. Il indiquait, de plus, le mode d'accumulation des intérêts, les règles à suivre pour le choix des instituteurs, les émoluments à leur donner ; il recommandait la création d'une école normale, etc., etc. Toutes ces dispositions tombèrent, tant parce qu'il survécut à l'un et à l'autre des cousins ses légataires, que par les modifications qui survinrent ensuite dans ses idées, et par le mauvais vouloir de ses collatéraux. Cependant il avait franchi la Manche vers le commencement de 1791, et il pouvait suivre de ses yeux les développements déjà gigantesques et profondément irréguliers de notre grande rénovation sociale. Long-temps encore il en préconisa les principes et les coryphées les plus célèbres. Mais peu à peu pourtant ses louanges se restreignaient, se mélangeaient de blâme. Comment, quelque dépouillé qu'il pût être des préjugés de grand seigneur, et quelque ardeur qu'il sentît pour la cause de la démocratie, un homme dont le vœu était le soulagement de ses semblables eût-il pu approuver les violences perpétuelles qui souillèrent 1792, le 20 juin, le 10 août, les massacres de septembre et toute cette suite d'horreurs dont ces événements furent le signal ? Bien que Schlaberndorf fût, à n'en pas douter, l'ami dévoué de la révolution française, même si déplorablement égarée dans sa route, bien qu'au temps où se préparait l'invasion prussienne, informé de ce qui se tramait

de l'autre côté du Rhin, il employât son influence en son pays pour détourner le cabinet de Potsdam d'un projet que tout annonçait devoir porter le coup de grâce à la France révolutionnaire, et que des démarches si peu prévues l'eussent compromis très-gravement auprès des ministres et du roi Frédéric-Guillaume II, il devint bientôt suspect aussi aux meneurs de la république nouvelle. Il eut un jour une discussion avec Bourdon de l'Oise; et, plus fort que lui dans l'art du raisonnement, il réfuta sans grande peine les déclamations furibondes et atroces du député. Mais le lendemain un mandat d'arrêt était lancé contre lui; et il fut emprisonné en janvier 1793, n'ayant pour toute ressource que 700 fr. en assignats. Il est vrai que les offres de secours ne lui manquèrent pas; mais presque toutes venaient de royalistes que le sort réunissait sous les mêmes verrous que lui, quoique diamétralement opposés d'opinions, et qui du reste comptaient bien que les procédés des républicains guériraient leur compagnon de son amour pour la république. Il n'en fut rien; et cramponné à ce principe que les torts des hommes ne changent rien à la nature des choses, il n'en devint peut-être que plus inébranlable dans ses convictions; il rejeta résolûment toute espèce d'assistance de ses camarades d'infortune, alliés ou non d'opinion, il voulut ne rien devoir qu'à lui-même; et pour premier échantillon de sa ferme volonté, il commença par se restreindre, en vrai Diogène, au plus strict nécessaire, c'est-à-dire au pain et à l'eau que fournissait la prison. Puis, pour augmenter son très-modique pécule, il donna des leçons d'allemand et d'anglais à qui voulait en prendre. Il semblait n'avoir ni crainte ni souci de la mort, qui pourtant pouvait l'atteindre comme tout ce qui l'environnait. On eût dit même qu'il provoquait les tyrans du jour. Las d'être en butte aux brutalités du geôlier, les détenus résolurent un jour d'adresser une plainte au comité de salut public. Mais quand il s'agit de formuler la plainte, chacun regardait les autres. Qui se chargerait d'attacher le grelot? Schlaberndorf n'hésita pas : il rédigea la pétition, et en termes si énergiques, que quand il fut question de signer, personne n'osa, sauf un officier écossais, du nom d'Abernethy, et Schlaberndorf lui-même. On ne dit pas que les vexations du geôlier cessèrent, mais toujours est-il que l'audace des postulants ne fut pas punie. Il en fut de même quand enfin ce fut le tour de Schlaberndorf de comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Avec un calme parfait et avec autant d'aisance que s'il eût été le juge, il fit sonner si haut le contraste de son rang en son pays et des opinions qui l'avaient entraîné à venir fraterniser avec les Français en train de briser leurs chaînes, qu'il déconta le président et que le tribunal se contenta de le faire reconduire en prison. Enfin la chute de Robespierre lui rendit la liberté. Il n'en profita point pour abandonner la France, dont la révolution l'intéressait toujours. Connu de tous les chefs des partis qui se disputaient le pouvoir, il ne pouvait aux yeux d'aucun passer pour l'ennemi de la France, malgré sa qualité de Prussien; et il ne pouvait non plus inspirer d'ombrage sérieux à personne, car quoique plein de clairvoyance et pressentant les événements, quoique gémissant sur la marche rétrograde de la liberté sous le Directoire, et regardant le 18 brumaire comme une

calamité, il était trop utopiste et trop haut monté dans le domaine des abstractions pour descendre activement de sa personne dans le concret et se mêler au positif des événements. Tout en se désolant ainsi de voir chaque jour tendre à la reconstruction de la monarchie, il répandit autour de lui ses bienfaits avec autant de lumière que de générosité ; il soulagea des infortunes, il prêta un concours actif à d'utiles inventions. La stéréotypie surtout lui fut redevable en grande partie de ses améliorations. Herhan put largement puiser à sa bourse toujours ouverte, et le mot même de *clicher*, tiré du radical allemand *klatschen* (frapper), à défaut de radical français qui puisse bien exprimer l'opération principale du stéréotypage, atteste la part d'action prise par un Allemand à ce nouvel aspect de l'art des Faust, Scheffer et Guttenberg. Pendant ce temps les parents de Schlaberndorf en Allemagne s'attachaient à le présenter au gouvernement, non-seulement comme un homme dangereux, comme un ennemi des monarchies et de son pays, mais comme un fou ; et il faut avouer que les excentricités un peu fortes du comte Gustave prêtaient à ces imputations. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, ne sut pas, dans tout ce fracas, distinguer la vérité de la calomnie. Il commença par priver Schlaberndorf d'une prébende qu'il avait acquise à Magdebourg. Il mit ensuite tous ses biens sous le séquestre (1803), sans toutefois acquiescer aux sollicitations des collatéraux qui en demandaient la confiscation à leur profit. Heureusement le comte avait, les années précédentes, tiré des fonds considérables de son pays et les avait placés en France. Il prodigua des secours aux prisonniers prussiens en 1806 ; et grâce à la considération dont il jouissait, en dépit de ses singularités et de son républicanisme peu goûté sous Napoléon, il obtint pour les plus distingués de ses compatriotes malheureux la permission de résider à Paris tout le temps de leur captivité. Quand la Silésie fut conquise, le baron Mounier, nommé administrateur du cercle de Glogau, où étaient situés les biens de Schlaberndorf, lui offrit ses services pour lever le séquestre dont ils étaient grevés : le comte refusa noblement, ne voulant pas devoir à l'occupation étrangère la réparation d'une iniquité consommée par ses compatriotes. Justice enfin lui fut rendue par le cabinet de Berlin. Reconnaissant et le peu de fondement des reproches articulés contre lui, et combien il portait toujours d'amour à la Prusse, les ministres, au bout de neuf ans, levèrent l'interdit qui pesait sur ses biens. On était alors à la veille de la campagne de Russie. Schlaberndorf en avait prévu l'issue. Il détestait Napoléon. Tout en reconnaissant son génie, il n'avait cessé de voir en lui l'oppresseur de la liberté, le destructeur des progrès réalisés par la grande commotion sociale de 1789, celui par qui reculaient l'émancipation et le bonheur de l'humanité... L'abaissement de la Prusse après les campagnes d'Iéna et de Friedland avait changé cette antipathie en haine profonde, et il ne s'en cachait pas ; il s'énonçait même si haut à ce sujet, qu'on peut s'étonner que le gouvernement impérial ne lui en ait jamais fait sentir son mécontentement. Probablement Napoléon s'en tenait à le regarder comme un idéologue ; peut-être eût-il été de moins bonne composition, s'il eût su que Schlaberndorf favorisait la formation des so-

ciétés patriotiques allemandes qui avaient pour but d'abord l'affranchissement du territoire, et auxquelles Stein et Gneisenau avaient si grande part. Sitôt que la Prusse, au commencement de 1813, prit parti contre Napoléon, le comte fit hommage au roi d'une somme de 10,000 thalers(60,000fr.) pour aider aux frais de la guerre, et envoya au comte de Goltz six autres mille francs pour le service des hôpitaux. Il donna immensément aussi pendant les trois premiers mois de 1814 pour les prisonniers prussiens, et leur fit tenir de fortes sommes par le jeune peintre Franck, son compatriote, dont il encourageait alors les premiers essais. Paris tomba au pouvoir des alliés; Schlaberndorf reçut dans le domicile plus que modeste qu'il occupait rue de Richelieu, presque vis-à-vis du Théâtre-Français, la visite de Stein, son ancien ami, de Gneisenau, de Hardenberg et de beaucoup d'autres notabilités prussiennes. On lui proposa même de le présenter au roi Frédéric-Guillaume; mais il s'y refusa, et la même offre, renouvelée en 1815, le trouva pareillement inébranlable. On comprend en effet que l'homme qui n'avait jamais pardonné à Napoléon d'avoir détrôné la liberté ne pût guère goûter les principes absolutistes des souverains qui venaient de le renverser; et quoique passant pour visionnaire, il ne l'était pas assez pour s'imaginer long-temps que les cabinets et les chancelleries s'occuperaient sérieusement de réaliser les promesses plus ou moins explicites faites au Tugendbund. D'ailleurs la disgrâce de Stein, la retraite de Gneisenau, n'auraient permis aucune illusion, eût-il été tenté d'en avoir. Il se consolait en pensant que le triomphe de ses idées n'était qu'ajourné. En attendant, il continuait à répandre des bienfaits partout où sa main pouvait atteindre. Il fut un des ardents promoteurs de l'éducation mutuelle. En 1816, les cultivateurs de la rive gauche du Rhin étaient affligés d'une disette causée par les intempéries de la saison, il envoya des sommes considérables destinées à leur soulagement. Devenu en 1819 héritier de l'usufruit d'une commanderie dont le revenu s'élevait à plusieurs milliers de francs, il en transmit en pur don la succession au séminaire des maîtres d'école de Breslau. C'est entre les soins d'une philanthropie toute positive et toute pratique, et l'étude des hautes questions de philosophie sociale, notamment de celles qui se refèrent à l'éducation, que Schlaberndorf passa les dernières comme les précédentes années de sa vie; et ce qu'il s'était efforcé d'accomplir de son vivant, il voulut le continuer à perpétuité après sa mort. Sa fortune, évaluée alors à 10 millions de francs, devait être consacrée tout entière à des fondations de bienfaisance et d'instruction publique. Il s'était fait apporter le testament de Montyon, et il en méditait les stipulations. Ceux qui l'ont le mieux connu à cette époque ont souvent parlé des vastes projets dont il les entretenait pour des établissements posthumes, et nombre de circonstances ont fait penser qu'il avait rédigé des dispositions dernières afin d'en assurer l'exécution. Malheureusement, si ce testament exista, on il fut confié aux mains de tiers infidèles, ou, renfermé chez lui, il fut soustrait par quelque agent des héritiers dont il eût trahi les espérances. Ce qu'il y a de certain, c'est que Schlaberndorf ayant été frappé au bout d'une assez courte maladie, le 21 août

1824, on ne rencontra pas trace chez lui d'acte testamentaire, et que des collatéraux héritèrent de tout. Quoique âgé de 74 ans lorsqu'il expira, nul doute que Schlaberndorf n'eût pu vivre bien plus long-temps s'il eût pris, soit de sa santé, soit de sa personne, les soins même les plus vulgaires. Mais son incurie sous l'un et l'autre rapport passe tout ce que l'on peut imaginer. Ne sachant point se préserver d'exagération et de puérilités, il érigea en quelque sorte en maxime de conduite ce que la nécessité seule, au temps de son incarcération, l'avait forcé de subir; et cet habit, ce linge toujours les mêmes qu'il avait portés tandis que la nation le logeait, redevenu libre il continua de les porter sans désemparer. Il ne les quitta jamais; ce furent eux qui le quittèrent, le linge d'abord après plusieurs années de service, puis les diverses pièces de l'habillement. Il en vint à ne plus avoir qu'une vieille redingote appliquée immédiatement sur la peau, et qui elle-même élimée, déchirée, trouée, rapiécée, crevant de nouveau, ne cachait qu'imparfaitement sa nudité. Jamais de bains. Le rasoir lui était devenu non moins étranger que la pâte d'amande. Nous faisons grâce du reste à la délicatesse de nos lecteurs; mais qu'ils soient certains que ni Diogène à Corinthe, ni Chodruc-Duclos sous les arcades du Palais-Royal, ne furent plus maigrement et plus répulsivement accoutrés. Son logement ne valait guère mieux que son costume. Il consistait en une chambre avec alcôve et un petit cabinet, hôtel des Deux-Siciles, rue de Richelieu: une petite table, quelques vieux meubles sales et délabrés, quatre ou cinq fauteuils ou chaises en formaient tout le matériel, en y joignant quantité de livres et de papiers, la plupart empilés, cubés, ou pêle-mêle gisant sur le carreau et obstruant le passage. Long-temps le comte avait gardé l'habitude de sortir au moins les soirs, et d'aller dîner à sept, à huit, à neuf et même à onze heures du soir, chez quelque restaurateur ou limonadier du Palais-Royal; fréquemment même il s'y traitait fort bien, et il se faisait servir des repas de financier et de gourmet raffiné, au grand ébahissement des spectateurs, et non sans inquiétude de la part des garçons et parfois des maîtres de café ou de restaurant qui ne le connaissaient pas encore. Mais comme, faute de vêtements, le comte avait fini par ne plus sortir de chez lui, on avait fini par ne plus même faire semblant de nettoyer sa chambre, et rien n'égala la saleté au milieu de laquelle il avait le courage de vivre. C'est là pourtant qu'il recevait la visite de beaucoup de personnes distinguées par le rang ou par l'esprit, et qui, pour jouir du charme de sa conversation, bravaient un spectacle véritablement repoussant. Cette malpropreté, le défaut d'exercice, sa perpétuelle contension d'esprit, des chagrins, l'irrégularité dans les heures des repas, du sommeil et du travail, tout cela ne pouvait manquer de nuire gravement à la santé du solitaire. Un catarrhe violent vint à diverses reprises lui donner avis de porter un peu plus d'attention aux soins matériels de la vie. Il n'en tint compte. Finalement une hydropisie de poitrine se déclara. Il consentit alors à prendre des bains, à se faire faire du linge, et il se laissa transférer aux Batignolles dans une maison de santé; mais il était trop tard, et sa mort suivit de près son changement de domicile. Cette mort ne fut pleurée, en Prusse, ni de ses

collatéraux qui attendaient impatiemment sa dépouille, ni de ses vassaux qui ne l'avaient pas entrevu depuis quarante ans. A Paris, où on l'appréciait, il laissa des regrets. Clair, précis, méthodique et persuasif, il avait vraiment le don de la parole; sa conversation avec les hommes faits était attrayante, instructive et originale. Par sa naïveté, par la variété de ses récits ou des réflexions dont il les semait, il excellait à intéresser l'enfance dont l'admirable instinct avait bientôt reconnu en lui un ami. Il avait beaucoup de lecture, il avait beaucoup médité; et, quoique trop porté à ne voir les objets que d'un côté, on ne pouvait lui refuser une pénétration rare. Au moral la bonté, l'intrépidité formaient les deux traits dominants de son caractère. Son attitude sous la Terreur comme sous Napoléon prouve qu'il n'avait peur de rien. Son indépendance d'esprit n'était pas moindre. Mais, inébranlable dans ses convictions, il était tolérant pour celles des autres. Quoique fidèle au vocabulaire de la Révolution et ayant en haine tout privilége et tout monopole, quoique pénétré de ce principe des radicaux, que tous les hommes doivent jouir de droits politiques égaux, il n'eût jamais fait de révolution par la force pour en venir là. Quant à ses bizarreries, nous les avons assez laissé apercevoir dans cet article; il est superflu d'y insister, il serait ridicule de les nier absolument, bien qu'évidemment on ait dû les exagérer, car elles ne prêtaient que trop à la charge. Schlaberndorf n'en fut pas moins un homme vertueux, un grand cœur, un bienfaiteur de l'humanité tant qu'il vécut, et il n'a sans doute pas tenu à lui qu'il ne le fût de même après sa mort. On a dit qu'à l'instant où il fut incarcéré il était à la veille de se marier. Il peut se faire qu'il en ait été ainsi; mais au fond il est aisé de voir qu'il n'était pas né pour le mariage, et qu'il n'eut pas souvent de grands efforts à faire pour en écarter la pensée. Il n'existe rien d'imprimé de Schlaberndorf. Mais on a trouvé dans ses papiers des manuscrits tant allemands que français sur la morale, sur la politique et sur la philosophie. Pour la plupart de ces travaux, nous ne savons vraiment s'il est à regretter qu'ils n'aient pas vu le jour; mais il est croyable qu'il y aurait eu, ou même qu'il y aurait encore quelque fruit à retirer de ceux qui roulent sur l'éducation et sur la théorie de la parole. Il avait étudié à fond la voix, et avait établi une théorie des sons plus exacte et plus étendue que celles qui avaient paru jusqu'alors. Le docteur Friedlander en a publié un résumé, mais très-succinct et très-incomplet. Telle était l'habileté de Schlaberndorf sur le mécanisme vocal, qu'un jour, dans une expérience publique, l'abbé Sicard montrant un échantillon des progrès des sourds-muets dans la prononciation de quelques sons, le comte ne demanda qu'un quart d'heure pour leur faire prononcer distinctement d'autres sons que jamais leur instituteur n'avait pu leur faire articuler, et il y parvint. Son oraison funèbre fut prononcée par le pasteur Gœpp, et imprimée sous ce titre : *Discours funèbre prononcé dans l'église des chrétiens de la Confession d'Augsbourg à Paris*, 24 *août* 1824, *aux funérailles de Gustave*, *comte de Schlaberndorf*, *doyen du chapitre de Magdebourg*, Paris, 1825, in-8°. P—OT.

SCHLEGEL (Auguste Guillaume de), le plus célèbre critique de

l'Allemagne[1], grand poète d'ailleurs, et linguiste du premier ordre, naquit le 5 septembre 1767, à Hanovre. Il était le neveu du tragique *Jean-Élie* et de *Jean-Henri*, le premier traducteur de Thomson et d'Young, en allemand; son père lui-même, *Jean-Adolphe*, quoique premier prédicateur de Hanovre et surintendant à Lunebourg, a laissé, entre autres œuvres poétiques, des fables estimables (voy. SCHLEGEL, XLI, 160). Il reçut sa première éducation dans sa ville natale, moitié au sein de la maison paternelle, moitié dans les écoles. A l'étude des langues anciennes il joignit de fort bonne heure celle du français, de l'anglais, de l'italien, de l'espagnol. On l'envoya ensuite à Gœttingue, afin qu'il s'y livrât à la théologie. Cette ville universitaire était alors le centre d'un développement littérsire très-vsrié. Tandis que Heyne y poussait à l'étude plus intime, plus complète de l'antiquité, et y offrait un modèle de l'alliance encore rare de l'érudition et du goût, une génération de jeunes poètes, les Stolberg, les Mille, les Boie, les Leisewitz, les Bürger cherchaient des voies nouvelles sous des inspirations inquiètes, auxquelles avaient donné naissance le lyrisme de Klopstock, l'enthousiasme de chevalerie de Gœthe et l'esprit d'investigation de Lessing; et Voss, plutôt doué de talent que de génie, non-seulement rendait sensible à l'Allemagne la merveilleuse flexibilité de l'allemand pour reproduire les formes étrangères, mais servait de médiatenr entre l'art antique et l'art moderne, en fondant la pensée antique dans le moule moderne, en faisant croire à l'homogénéité du modèle et de la copie qui semblait moins une copie qu'un décalque, qu'un trompe-l'œil. Ce mouvement exerça sur Schlegel la plus vive attraction; Heyne, en l'encourageant dans l'étude des antiquités, des littératures, acheva de déterminer sa vocation secrète, ou du moins de le remettre sur la voie; il abandonna la théologie. Toutefois ses débuts ne furent pas ceux d'un homme de haute et brûlante imagination. Naguère, dsnsune solennité scolaire, il avait lu une histoire de la métrique allemande: en ce moment il se laissa charger pour Heyne de l'Index de l'édition de Virgile. Au lieu d'une froide nomenclature de mots épars et sans liaison, les lecteurs eurent là le tableau complet de la langue poétique des Romains au siècle d'Auguste. Il se voyait décerner en même temps un accessit pour une dissertation sur la géogrsphie d'Homère; il émettait sur l'origine des Pélasges une opinion neuve, qui, longues années plus tard, devait trouver place dans son appréciation critique des idées de Niebuhr; il insérait dans l'*Almanach des Muses de Gœttingue* et dans l'*Académie des beaux-arts* des essais poétiques qui attirèrent sur lui l'attention de Bürger, à tel point que vers 1791 l'auteur de *Lénore* lui adressait un sonnet, l'engageant à faire revivre pour l'Allemagne cette forme immortalisée par Pétrarque, le saluant du nom de jeune aigle, et le voyant franchir la voie qui mène au temple du soleil. Mais de ce que Schlegel ne fut pas théologien, il n'en résulte pas qu'il fût essentiellement ou exclusivement poète. La mort de son père (en 1793) et l'insuffisance de la fortune dont il hérita l'obligèrent à entrer comme précepteur particulier chez un banquier (Müller), qui l'emmena dans la capitale de la Hollande. Il

resta ainsi quatre ans éloigné de sa patrie, ne laissant que rarement échapper de sa plume quelques pièces fugitives, mais s'instruisant de plus en plus dans les littératures, en étudiant les procédés, en recherchant les conditions, en scrutant les théories admises ou possibles : Dante attira principalement son attention. De retour à l'est du Rhin dans l'été de 1795, après la conquête de la Hollande par Pichegru, ce fut à Iéna et non à Gœttingue qu'il débarqua ; mais Iéna est à six lieues de Weimar, et Weimar, alors l'Athènes d'outre-Rhin, Weimar où l'on apercevait à côté de Gœthe, Wieland, à côté de Herder, Novalis et Schiller, Weimar d'où l'on correspondait avec Kant, Jakobi, Fichte, exerçait une forte action sur Iéna, décidément hostile aux codex vulgaires donnés par la France comme promulgués par Aristote ou comme logiquement dérivés d'Aristote. On s'agitait pour savoir que faire. On sentait vaguement le besoin d'un principe, d'une loi, d'un procédé. On variait bien sur tous les tons le mot nature; mais ce mot était vague, il ne définissait rien, il n'y avait rien de positif dans l'affectation à se ranger sous ce drapeau, que la réalité d'une réaction contre l'ancien goût. Klopstock, malgré sa puissante inspiration, s'était perdu dans l'idéalisme avec ses anges, et le nihilisme avec ses bardes. Les quatre ou cinq drames marquants de Lessing ne s'éloignaient point essentiellement de la forme, de la coupe, de la monotone régularité reprochées à la scène française, si l'on en excepte *Miss Sara Sampson*, dont la haute beauté n'est pas sans tache. Gœthe, après avoir, dans *Gœtz de Berlichingen*, jeté à pleines mains les vives peintures chevaleresques, en était revenu à la vie moderne, au drame bourgeois dans *Clavijo*, à l'imitation plus ou moins libre des types d'Euripide et de Racine dans *Iphigénie* et dans le *Tasse*. Enfin Schiller flottait, et la sève des *Brigands* ne bouillonnait pas dans ses nouveaux drames désordonnée et fongueuse comme par le passé. Il y avait du génie dans toutes ces têtes weimariennes, mais il n'y avait pas science raisonnée de ce que l'on faisait ; il y avait des idées, il n'y avait pas de système ; il y avait l'envie d'être une école, il n'y avait pas d'école ; on était net dans l'opposition à telle ou telle recette littéraire, on ne pouvait pas formuler ce qu'il fallait mettre à la place. Les hardis artistes avaient donc grand besoin d'un homme qui trouvât le mot et la loi de leurs œuvres, et qui leur dît non pas qu'ils avaient raison (comme tout nourrisson des Muses armé de sa plume d'oie, ils le croyaient assez), mais comment et pourquoi ils avaient raison. Auguste-Guillaume Schlegel fut cet homme : soit comme écrivain, soit comme professeur d'esthétique, il posa les axiomes, il établit les théorèmes, il déduisit les corollaires en vertu desquels Weimar d'abord, puis presque toute l'Allemagne tinrent pour article de foi que la Grèce et Rome, la Grèce surtout, avaient eu leurs procédés d'art parfaits pour leur temps, que le moyen âge avait eu les siens très-différents, que l'Italie et l'Angleterre et la péninsule hispanique en avaient connu aussi de fort beaux, que la France avait été toujours, depuis le XVIe siècle, très-pauvrement dotée sous ce rapport. Tout cela ne fut pas émis à la fois ; mais de prime abord Schlegel avait conçu en lui-même les premiers linéaments de ce système qu'il

développa logiquement en en déduisant les conséquences, tantôt à l'état de théories pures, tantôt à propos de tel ou tel ouvrage qu'il caractérisait et qu'il cotait suivant ses idées, tantôt par l'un et l'autre de ces procédés à la fois. Ainsi se trouva complètement constitué au bout de quelques années le système romantique, dogmatisant et attaquant tout à la fois, ayant ses formules, et censurant dédaigneusement celles des autres, prouvant sa propre légitimité à lui, et démonétisant le vieil art poétique recrépi par Laharpe. On a vu plus haut la forte part qu'eut dans cette tâche Frédéric son frère. A Guillaume certes appartenaient l'initiative, la perspicacité. Il voyait le premier et plus à fond : il signalait avec certaine froideur et sans prétention pédantesque à la rigueur mathématique. Si la chaude véhémence et la logique de son frère complétaient utilement ce qui lui manquait peut-être, on peut dire d'une part que ces qualités ne réussissaient pas également auprès de tous les publics ; de l'autre, que Frédéric, en général, ne déployait son éloquence, n'échelonnait ses déductions que sur le mot ou sous l'inspiration d'Auguste, bien que, nourris des mêmes idées puisées au sein des mêmes auteurs et pénétrés des mêmes aversions, ils aient su très-souvent mettre la main, chacun de son côté, sur des idées en partie analogues. Peu de temps après le retour de Schlegel en Allemagne, les *Heures*, malgré le beau nom de Schiller, leur fondateur, et malgré de fort habiles collaborateurs, étaient obligées, par l'indifférence publique, de céder le champ libre à des recueils plus terre à terre, ne laissant d'autre trace de leur courte existence que l'*Almanach des Muses*, censé les remplacer. Schlegel, qui dès sa réapparition à l'est du Rhin avait fourni aux *Heures* divers articles (sur *Dante*, sur *la langue*, *la poésie*, *le mètre*, sur *Shakspeare*), dont un peu plus tard l'*Almanach des Muses* aussi reçut des productions, ne désespéra pas de faire entendre sa voix du haut d'un tribunal périodique sur les hautes questions d'art et de littérature. Il créa, de concert avec son frère et Tieck, la revue dite *Athenæum*, et pendant trois ans (1798-1800) qu'elle parut, il fit preuve d'une activité prodigieuse, analysant et discutant à fond à peu près tout ce qui paraissait d'un peu important en Allemagne et en Italie, en Angleterre et en France, examinant d'un ton un peu tranchant, un peu acerbe, mais d'après des principes à lui et d'un point de vue à lui. *Les Caractéristiques et Critiques* suivirent de près (1801), et posèrent plus nettement encore les bases de cette poétique qu'il formulait et appuyait d'exemples pris généralement parmi les ouvrages des contemporains. D'un côté, il proclamait, en réponse aux La-Motte de l'Allemagne, que la forme poétique, que le vers n'est point une superfétation, un tour de force, une mélodieuse inutilité, que tenir au mètre ou au rhythme n'est pas le fait d'un esprit routinier, que ce langage auquel on conteste le naturel est le seul qui naturellement s'assortisse à l'inspiration, et qu'il fait partie de l'accent idéalisateur. De l'autre, il osait soutenir que les formes de l'antiquité grecque et latine, belles en leur temps, avaient été belles par leur conformité à l'esprit qui les animait, mais que cet esprit on s'étant éteint, ou ayant été débordé,

des formes nouvelles avaient été nécessaires, et qu'en s'asservissant à celles du passé l'on n'avait embrassé, comme en s'attachant aux urnes funèbres, que la cendre des morts. En même temps il publiait huit volumes d'une traduction allemande de Shakspeare, bien supérieure à celle de Wieland, et offrait ainsi par le fait à ses compatriotes, soit une vive et intarissable source d'inspiration puissamment en harmonie avec l'esprit germanique, soit un modèle que toutefois il n'ordonnait pas de reproduire strictement par un calque factice et servile. Il se délassait de ses travaux en quelque sorte techniques, par des créations qui fussent à lui en propre, par des poésies détachées, par des élégies, par des sonnets, où il se montrait tantôt animé des souvenirs de la vie et de la pensée antiques, tantôt admirateur des grands poètes de la renaissance italienne et des trésors de poésie et d'art dont l'Église recèle le germe. Aux faciles succès de Kotzebue et surtout aux grossières insultes que ce dramaturge avait entassées contre Mme de Staël dans son *Ane hyperboréen*, il répondit par son *Arc de triomphe en l'honneur du président de théâtre Kotzebue*. La mort de celui de ses frères aînés qui était au service de la compagnie des Indes lui inspira la belle *Épître de Néoptolème à Dioclès* (1799), comme celle d'une jeune fille, sa parente, Augusta Bœhmer, le jeta pour long-temps dans des pensées mélancoliques qu'il exhala dans une nouvelle suite de sonnets. Bientôt après, il eut la douleur de voir Novalis descendre, tout jeune encore, dans la tombe (1802). L'Allemagne perdait en lui l'espérance d'un grand poète, Schlegel perdait un ami. Il n'en comptait que bien peu. Frédéric, déjà sur la pente qui devait le conduire à l'absolutisme et au mysticisme, avait embrassé le catholicisme à Cologne, et ce passage en un camp étranger tendait à rendre moins vives les sympathies des deux frères (comparez la fin de l'article, bibliographie, n° XXVIII). Gœthe et Schiller, bien que ne pouvant pas rompre ouvertement des lances contre Schlegel, étaient très-peu favorablement disposés pour lui : ils affectaient de ne voir en lui qu'un critique, un amateur de littérature, mais non un poète, un artiste ; et sa critique même, ses principes esthétiques, sa doctrine sur les sources de l'art, ils insinuaient tantôt que tout cela était ou contestable, ou appliqué sans grand à-propos, tantôt qu'il n'y avait là que peu de chose qui lui fût propre. La réalité, c'est qu'ils étaient impatientés de le voir à peu près indépendant à côté d'eux, indépendant en ce que l'on voyait en lui le critique, comme en eux les hommes de génie de l'école nouvelle, et en ce qu'il se taillait dans le champ de la littérature un domaine à lui, où nul ne semblait venir qu'après lui, indépendant aussi en ce que parfois il osait, quoique avec d'extrêmes ménagements, trouver encore quelque chose à désirer dans Gœthe. La preuve de cette hostilité, que Schlegel, au reste, a voulu atténuer, et qu'il compare à des nuages altérant passagèrement la sérénité d'un beau ciel, ne se montre pas seulement dans la correspondance de ce dernier avec Schiller ; des mots glissés dans une conversation, dans une préface, dans un article de journal ou de revue, portaient des traces de cette acrimonie. Schlegel s'en lassa ; et, goûtant

peu d'ailleurs l'aspect des lieux où il venait de perdre sa femme, la fille de Michaëlis, résolut d'aller planter sa tente un peu à l'écart. Il se rendit à Berlin, où bientôt il ouvrit un cours sur la littérature et les arts, cours qui fut très-fréquenté par l'élite de société. Tout en en réunissant les matériaux, il acheva une tragédie d'*Ion*, imitée d'Euripide, mais largement et profondément remaniée. Il traduisit ensuite cinq pièces de Calderon, moment décisif dans sa vie et peut-être dans l'histoire de la critique en Europe; car c'est alors que ses idées sur l'art romantique, encore un peu étroites et un peu incertaines jusque-là, s'épanouirent, se formulèrent et s'assirent; et Schiller lui-même en vint à dire en lisant ces chefs-d'œuvre si long-temps incompris de l'Europe : « Que de fautes Gœthe et moi aurions évitées si nous avions connu plus tôt Calderon ! » Quelque temps après, parut sous le titre d'*Anthologie* etc. (Blumenstræusse), un choix de poésies italiennes, espagnoles et portugaises, avec une dédicace aux poètes mêmes dont il interprétait les chants. « Recevez, leur dit-il, recevez l'offrande de ces fleurs, hommes sacrés! comme à des dieux je vous fais hommage de vos propres dons, etc. » Un de ses ennemis, Immermann, lui adresse à ce propos cette injurieuse apostrophe: « Tu as, Guillaume, déchiré ta robe allemande en Angleterre, puis en Italie et dans les sombres contrées de Brahma. » S'il fallait se conformer à la lettre à cette boutade, toute étude de littérature étrangère, toute comparaison de poètes de l'un et de l'autre côté de la Manche, de l'un et de l'autre côté des Pyrénées, de l'un et de l'autre côté du Rhin, serait inutile et blâmable. Telle ne fut pas la sensation de madame de Staël. Elle se trouvait à Berlin en 1804. Elle fut charmée de l'originalité, de l'indépendance, du mouvement d'esprit de Schlegel. Elle n'avait rien entendu de pareil en France ni même ailleurs; et pourtant que n'avait-elle pas entendu? Schlegel, de son côté, subit la magie de la conversation de Corinne : tout ce qu'elle ressentait, elle l'exprimait avec passion et sympathie. Il entendit avec délices son éloge sortir de sa bouche. Il espéra encore plus. Il consentit à faire partie de sa maison comme instituteur de ses enfants, et il la suivit en Italie, en France, en Suisse lorsqu'elle y fut appelée par la mort de Necker. Sous plus d'un rapport il y gagna: il s'arrachait à l'existence toujours un peu étroite, un peu comprimée du savant en Allemagne, puis il se trouvait en contact et aux prises avec bien des faits nouveaux. Mais sous plus d'un rapport aussi il eut à regretter cette décision. D'abord jamais il n'obtint dans le cœur de celle qui le traînait après son char la place qu'il avait ambitionnée; et dès lors on comprend que plusieurs de ceux qu'il fallait voir là devaient lui être souverainement odieux, Benjamin Constant en première ligne. Puis, malgré la délicatesse attentive de la maîtresse de la maison, il n'était pas toujours traité avec toute la déférence qu'il eût souhaitée dans le caravansérail que, à Coppet et autres lieux, madame de Staël tenait ouvert à tous les admirateurs de ses talents. Il souffrait de voir quelques visiteurs tentés de croire que toutes ses idées esthétiques et critiques lui étaient soufflées par la dame de céans. Par nature d'ailleurs, il était inquiet et susceptible dans les relations quo-

dotte rompait avec Napoléon (1812), il fut reçu par ce prince avec de grandes marques de confiance; et bientôt il écrivit, sous l'inspiration du cabinet suédois sans doute, mais certes aussi sous celle de son antipathie pour notre pays, deux brochures politiques où l'animosité se montre encore plus que le talent (*voy.* plus bas, bibliographie, n°s XXVI et XXVII), puis il suivit le prince royal en Allemagne et fit partie de son quartier-général pendant les campagnes de 1813 et 1814. On juge bien qu'avec de semblables précédents, quand Schlegel alla rejoindre à Londres madame de Staël pour la ramener bientôt après en France, il y fut l'objet d'un fort bel accueil; ses leçons de Vienne, au reste, avaient été imprimées sous le titre de *Cours de littérature dramatique;* et les Anglais reconnaissaient qu'il leur apprenait à eux-mêmes à mieux comprendre le génie, la valeur de leur Shakspeare. Vinrent enfin les évènements de 1814. Schlegel, toujours à la suite de madame de Staël, ne dédaigna pas de visiter à son aise et même d'habiter cette odieuse France, purgée du Corse, il est vrai, mais où, tout comme par le passé, on jouait *Phèdre* et l'on regardait le Poquelin comme autre chose qu'un bateleur; et cependant on réimprimait, l'année même de la Restauration, une traduction en notre langue du *Cours de littérature.* Le nom de Schlegel en devint profondément impopulaire; et, quoique l'ouvrage eût peu de débit, partant assez peu de lecteurs, ses idées soulevèrent, sinon une polémique en règle, du moins des persiflages assez fréquents et des demi-réfutations. Les champions du goût français n'étaient pas forts, il faut le dire; et mises à part les rectifications à faire aux iniques sentences portées contre nos grands hommes, la cause n'était pas bonne. La philosophie, la profondeur, les vues fécondes, la rectitude et l'élévation que communiquent à l'esprit les habitudes comparatives, le sentiment de l'art, du beau, de l'idéal, de la variété des procédés et des formes qui mènent au but, de l'harmonie qui doit exister entre elles et l'état tant intellectuel que moral des civilisations, tout cela était du côté du critique allemand; mais bien peu de personnes pouvaient le voir en 1815 et dans les années qui suivirent immédiatement. Petit à petit cependant, ces doctrines devaient gagner du terrain parmi nous et devenir, non pas dans tous leurs détails et surtout dans leurs applications passionnées, soit à des pays entiers, soit à quelques individualités éminentes, la base de toute critique haute et féconde. Mais Schlegel ne devait point voir de ses yeux ce triomphe. Dès 1815, il avait fait en Italie un second voyage, et s'y était occupé d'antiquités romaines et étrusques. Il revint, mais la mort de madame de Staël (14 juillet 1817) rompit le seul lien qui l'attachât à la France. Il ne resta guère à Paris après cet évènement que le temps nécessaire pour soigner (avec MM. le duc de Broglie et Aug. de Staël) l'impression des *Considérations sur la révolution française;* et l'année même où eut lieu cette publication (1818), il alla s'établir à Bonn, dont l'université, réorganisée par le roi de Prusse à cette époque, voyait ses chaires remplies par les Niebuhr, les Brandis, les Welcker, les Arndt, les Näke, les Lassen. Recommandé au souverain par de puissants protecteurs,

par sa renommée et aussi par ses efforts contre le vainqueur d'Iéna et d'Eylau, Schlegel devint le collègue de ces habiles professeurs, bien que personnellement Niebuhr lui gardât et lui ait toujours gardé rancune de l'article que récemment il avait publié sur son *Histoire romaine* dans les *Annal Heidelberg*. Bonn dut être d'autant plus fière de posséder l'illustre critique parmi ses titulaires, qu'il n'eût tenu qu'à lui d'avoir un poste analogue à Berlin. A partir de ce moment, la vie de Schlegel change du tout au tout; non-seulement il ne lutte plus, il n'innove plus, il ne se mêle plus aux distractions et au tumulte du monde, mais encore ses études littéraires deviennent tout autres. De la critique il passe à la linguistique; du moyen âge, qu'il avait tant contribué à replacer sous son vrai jour et à montrer comme aussi poétique que l'antiquité grecque, il passe à un monde plus différent de ces deux âges que ces deux âges ne diffèrent entre eux, en un mot, de l'Europe il passe à l'Inde. Pendant les quatre années de son séjour à Paris, il s'était livré à peu près en secret, sans éclat du moins, à l'étude du sanscrit, et il y avait fait de très-grands progrès. A peine à Bonn, il fit agréer au gouvernement prussien l'idée d'avoir en cette ville une imprimerie sanscrite, dont il comptait bien faire grand usage lui-même, mais que d'autres aussi ont glorieusement utilisée; et il fut chargé d'aller à Paris en jeter les bases en faisant fondre une collection de caractères dévanagaris. De retour dans sa ville universitaire, il commença la publication de sa *Bibliothèque indienne*, puis vint le *Bhagavat-Gita*, et enfin, après longues années, la traduction latine avec le texte en regard du *Ramaïana*. Bien avant que ce dernier ouvrage fût terminé, la réputation de Schlegel comme indianiste était répandue par toute l'Europe; et de Paris, de Cambridge et d'Oxford il était consulté comme un oracle par ceux qui préparaient des publications sanscrites. Les premières années de Schlegel à Bonn furent peut-être les plus heureuses de sa vie, si l'on veut ne point tenir compte des espérances et de cette plénitude de sensations, l'apanage de la jeunesse. En 1823 il réunit à sa chaire la conservation du Musée des antiquités nationales. Distinctions, considération, titres honorifiques, lettres de noblesse, fortune aisée et loisirs voués à des études de son choix, il réunissait la plus grande partie de ce qui décore et facilite la vie. Encore actif de sa personne, il voyageait tantôt à Paris, tantôt à Londres, à Oxford, à Cambridge, à Hayleybury, pour y examiner les manuscrits indiens des bibliothèques, tantôt en Allemagne; et à Londres il faisait encore avec succès, en 1827, un cours sur l'histoire des beaux-arts. Il jouissait de sa gloire passée et s'en construisait une nouvelle; ses idées critiques prenaient chaque jour un peu plus faveur au dehors, en France même et dans les pays qui jurent par la France; dès 1825, leur triomphe n'était plus douteux; lié avec Lassen et Næke, indianistes comme lui, il avait le plaisir de voir de plus autour de lui comme une jeune cour. Beaucoup d'étrangers en passant à Bonn venaient le visiter; il les recevait obligeamment, avec un peu d'emphase peut-être; il aimait surtout, s'il s'en trouvait plusieurs ensemble et qu'ils fussent de pays différents, à

entretenir chacun d'eux dans sa langue originaire. On devine cependant qu'il n'en fut point ainsi jusqu'à la fin de sa vie. Schlegel devait mourir presque octogénaire, en 1844. Non-seulement le temps en marchant lui enlevait des amis, des appréciateurs, des contemporains qui même eussent-ils été ses adversaires autrefois, dataient du moins de la même époque que lui. Les doctrines aussi avançaient, ses théories étaient dépassées; hardi novateur jadis, il se trouvait arriéré. Comme tant d'autres, lorsqu'ils sont témoins d'un rapide mouvement qu'ils ne peuvent plus suivre, encore moins conduire, il en conçut de la mauvaise humeur, il s'exhala en censures, qui, justes sur bien des points, exagérées ou fausses sur d'autres, avaient le tort de ressembler aux récriminations du désappointement. L'impopularité semble avoir été une fatalité de Schlegel: d'année en année les sympathies se retirèrent de lui sans qu'on lui refusât l'estime; le vide se faisait autour de lui; on l'oubliait. Lorsque les journaux, les uns après les autres, répétèrent la nouvelle de sa mort, bien des gens s'écrièrent: « Quoi, il était encore vivant! » Il eut aussi la contrariété de s'entendre imputer des sentiments de catholicisme caché: aussi zélé protestant que son frère était devenu zélé catholique, il s'en défendit avec chaleur. Quoique poète remarquable et savant du premier ordre, c'est comme critique surtout que Schlegel mérite un rang à part dans l'histoire littéraire. Nul n'a émis un aussi grand nombre d'idées profondes, justes, aptes à féconder le génie, l'esprit; nul n'a fait faire plus de pas importants aux théories d'art, en les établissant sur leur vrai terrain, en les restreignant aux limites qu'elles ne doivent pas dépasser, en voulant qu'elles affermissent et stimulent l'esprit, non qu'elles le débilitent et le gênent. Plus impartial en poésie que Winckelmann en peinture et en sculpture, il ne se contente pas de pénétrer le mystère, de proclamer et de faire sentir la beauté de l'art antique, si imparfaitement comprise pendant long-temps, mais il sent que la forme antique, malgré sa haute beauté, n'est pas la seule forme légitime; en présence de ce spécieux aphorisme que le beau doit être éternel et immuable entièrement, il distingue le beau en lui-même et la réalisation du beau par l'homme dans une œuvre d'art; et puisque la civilisation n'est pas la barbarie, puisque le chrétien n'est pas le païen, puisque l'ère de l'esclavage n'est pas celle de l'émancipation, bien que le barbare et le civilisé, le païen et le chrétien, l'esclave et l'émancipé soient semblablement hommes, il conçoit que l'œuvre d'art, pour réaliser l'idéal devant des hommes de degrés de civilisation différents, ait recours à des procédés différents. L'art chrétien, l'art du moyen âge ne doivent pas être l'art polythéiste, l'art gréco-romain. L'épopée chevaleresque n'a pas dû s'astreindre au type homérique; et Shakespeare, Calderon, par cela même qu'ils se sont mus dans d'autres milieux qu'Eschyle et Euripide, ont dû suivre une autre ligne qu'Eschyle et Euripide. Sénèque au contraire, par cela même qu'il a voulu suivre ces derniers en plein empire romain et quand rien ne restait de la vieille simplicité, du vieil héroïsme et des vieilles croyances, a été absurde; et les contemporains de Louis XIV, en reproduisant à quinze siècles de là les mêmes formes très-légèrement

modifiées par le ton de la cour, par l'emphase et par une politesse factice, n'ont su adapter leur œuvre ni à la société antique ni à la société moderne. Ce qui distingue surtout Schlegel dans le développement de ces vues, c'est que son coup d'œil est synthétique et comparateur; il connaît l'art ancien comme l'art moderne, et l'art de l'âge intermédiaire comme les deux autres; il connaît Brahma comme Jupiter et le Christ; il connaît les mœurs, l'histoire, les langues comme les littératures. On ne saurait nier que Herder lui ait ouvert la voie par cette élégante flexibilité qui lui faisait, à lui aussi, sentir et rendre les produits de civilisations diverses. Mais Herder ne donne que les produits mêmes, et de la lecture de ses livres il ne résulte qu'un fait clair, et qu'on savait déjà, moins bien pourtant qu'après l'avoir lu : c'est qu'il est des procédés et des formes diverses; et comme en fait chaque procédé et chaque forme d'art, quand c'est Herder qui s'en sert, exercent certain charme sur le lecteur, on penche à croire que chaque manière a son mérite. Toutefois il fallait en administrer la preuve, il fallait signaler le lien de ces formes différentes, l'unité dans la diversité, il fallait préciser le principe et trouver la loi. C'est à Schlegel que l'esthétique moderne doit tout cela. La critique à cette hauteur et avec cette originalité suppose du génie, car c'est, elle aussi, une création. On ne saurait dénier à Schlegel cette qualité. N'oublions pas d'ailleurs que comme son frère et plus que son frère, comme Herder et plus que Herder, il s'est montré habile joûteur en imitation des formes d'autres âges ou d'autres contrées, et qu'il a su reproduire avec la coupe et l'attitude extérieure l'esprit interne, les qualités et les défectuosités, les grâces et le manque de grâce des compositions qu'il voulait faire comprendre, tantôt en s'en tenant strictement à la manière imitée, tantôt en laissant l'esprit moderne et germanique déteindre sur les calques. Cette habileté se remarque jusque dans des traductions latines, où pourtant il reste assez voisin du mot à mot. Il était facile, correct et pur; son style didactique est fort bon, quoiqu'il n'ait pas le coloris et la véhémence de celui de son frère, et quoique nous ne puissions être de son avis quand il répondait à cette demande : « Qui est-ce qui écrit bien aujourd'hui? Tieck et moi, » c'est-à-dire « Tieck seul et moi. » — Voici la liste des ouvrages de Schlegel, distribués en quatre groupes, critique, poésie, philologie sanskrite, et œuvres diverses : I et II. Sa part aux deux recueils plus haut mentionnés, *l'Athenæum* de Berlin, 3 vol. in-8°, 1798-1800, et *les Caractéristiques et Critiques* qui ne sont qu'une collection d'articles insérés dans divers journaux (Kœnigsberg, 1801, 2 volumes; nouvelle édition, Berlin, 1828). Entre autres morceaux remarquables on y a surtout distingué l'*examen de Roméo et Juliette*, un *jugement sur Bürger*, et l'article *sur l'Homère de Voss*. On a vu que l'un et l'autre recueil, malgré les vues un peu absolues et l'accent un peu superbe du critique principal, ont exercé l'influence la plus heureuse comme la plus décidée et la plus vive sur l'Allemagne. III *Comparaison des deux Phèdres*, Paris et Berlin, 1807 (en français). Il y a deux parties à distinguer dans cet ouvrage : le jugement que le critique porte sur ce que doit être le rôle d'Hippolyte, et son appréciation du

rôle de Phèdre. La première est irréprochable. Non seulement il y montre l'Hippolyte français glacial et presque ridicule, ce qui n'avait point absolument échappé aux critiques français ; mais il y met en relief tout ce qu'il y a de délicieusement poétique dans l'arome sauvage de l'inexpérience indomptée de l'Hippolyte d'Euripide, et par cela même il met en relief toute la vulgarité, le bourgeois de celui que Racine a substitué au modèle. Mais dans la seconde il est injuste en ne reconnaissant pas combien la Phèdre moderne, même comme conception et en mettant à part les beautés de détail, est supérieure à la Phèdre grecque. Il ne voit pas qu'en dernière analyse la pièce d'Euripide n'est guère qu'un chef-d'œuvre de plastique et que *Phèdre* est dramatique : il ne voit pas que l'*Hippolyte Stéphanephore* est un marbre, et que *Phèdre* est une femme. Ce sont l'un et l'autre deux chefs-d'œuvre, mais d'un ordre tout différent, parce qu'ils émanent de civilisations toutes différentes, et il y a du premier au second toute la distance qu'il y a de la civilisation, de la psychologie du XVIIe siècle à celle du temps de Socrate ; et, pour achever de dire notre pensée, le jugement que nous portons ici nous semble n'être que le corollaire des principes esthétiques de Schlegel bien compris : il nous paraît étrange que, au point de vue qu'il avait adopté et avec la supériorité qu'il accorde volontiers à l'art du moyen âge et de la renaissance sur l'art ancien, il n'ait pas ainsi apprécié les deux ouvrages. Nulle subtilité ne peut détruire cette contradiction, et au total cette aberration ne s'explique pour nous que par deux causes qui entraînèrent Schlegel à son insu : l'une, cette antipathie, dont nous avons déjà parlé, pour la France ; l'autre, le désir de frapper un grand coup et de faire parler de lui. IV *Leçons d'art dramatique et de littérature*, Heidelberg, 1809-11, 3 vol., 2e éd. 1817 ; etc. ; traduit en français par Mme Necker de Saussure, sous le titre de *Cours de littérature dramatique*, Paris, 1809 et 1814, 3 vol. in-8°, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Cet ouvrage devenu classique, malgré des fautes et des exagérations, est la rédaction des quinze leçons qu'il fit à Vienne en 1808 devant l'élite de la société de cette capitale de l'Autriche. C'est principalement à ce travail que s'applique ce que nous avons dit ci-dessus du but, de l'idée fondamentale et du développement systématique des principes esthétiques de Schlegel, et aussi de l'influence qu'il a exercée sur la critique. La partie ancienne décèle un savoir profond autant qu'une sagacité critique exquise. Les caractères des trois grands tragiques sont tracés de main de maître. Il apprécie avec non moins de justesse et de hauteur Métastase, Alfieri, les poètes scéniques de l'Angleterre et de l'Espagne. Pour ces derniers, sa critique s'empreint d'enthousiasme ; et c'est là surtout qu'il mérite cet éloge décerné par Mme de Staël, que nul plus que lui ne peint en traits de feu par son analyse le génie des grands hommes, et ne révèle mieux les secrets de la faculté créatrice. Arrivé à notre théâtre, il porte à l'excès une sévérité juste dans le fond, tant qu'elle s'adresse aux insuffisances, aux vulgarités, aux tours de force que nous nous sommes trop long-temps habitués à croire inhérents à l'essence de l'art, et qui n'en sont qu'une forme accidentelle, bonne ou tolérable dans quelques cas,

puérile, fausse, monotone et funeste le plus souvent, et il méconnaît la hauteur de génie, la puissance de poésie de nos grands maîtres. Il est peut-être encore plus inexcusable pour Molière, dont la réputation lui semble en partie usurpée; et l'on en est d'autant plus étonné que l'on pouvait s'attendre à le voir nous accorder dans la comédie la supériorité qu'il nous refuse dans la tragédie, puisqu'à son dire les règles dont s'embarrassaient à tort nos tragiques étaient favorables à la comédie. Quant à la partie théorique, la discussion des trois unités y occupe une place considérable : il les envisage en elles-mêmes et il les envisage historiquement, en se demandant si elles peuvent réellement se décorer de l'autorité d'Aristote. On sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de cette dernière question : la poétique qui porte le nom d'Aristote n'est pas de lui et ce n'est qu'un fragment : l'unité de lieu n'y est pas nommée; à peine y trouve-t-on quelques lignes sur l'unité de temps, et dans ces lignes rien qui ressemble à une loi. Quant aux unités en elles-mêmes, il démontre que l'unité d'action seule est possible, que celle-là même a besoin d'être définie, que La Motte l'a le mieux comprise en y substituant l'unité d'intérêt. Il a fait justice de ce prétendu besoin d'illusion complète dont on arguait pour démontrer les autres unités, et il en signale l'impossibilité comme la puérilité; puis il établit ce que c'est réellement que l'illusion produite par les beaux-arts. M. de Châteaugiron s dit que la traduction française du Cours dramatique de Schlegel était due à la plume de Mme de Staël (*voy.* Barbier, *Dict. des anonymes*, 2e éd., no 3131), mais évidemment c'est une erreur : M. Quérard s'est donné la peine de la réfuter par les témoignages réunis du libraire et du fils de Mme Necker de Saussure; la nature des choses y répond peut-être encore plus victorieusement : traduire répugnait au génie de Mme de Staël : passe s'il se fût agi de quelques pages, mais trois volumes entiers, cela ne saurait s'admettre un moment. V. *Observations sur la langue et la littérature provençale*, Paris, 1818, in-8o (en français), auxquelles il faut joindre ses articles dans le *Journal des Débats* en 1833 et 34, à propos de cette opinion de Fauriel qu'à la langue romaine avait succédé sur la totalité, ou peu s'en faut, de la France, de l'Italie et de l'Espagne, la langue provençale, qui elle-même avait donné naissance à l'italien, au castillan, au portugais et au français. Il s'y attache à combattre la celtomanie si commune il y a un tiers de siècle parmi les étymologistes français. Raynouard a rendu compte de cet ouvrage dans le *Journal des Savants*. VI. *Leçons sur l'histoire et la théorie des beaux-arts*, traduites en français par A.-P. Couturier, Berlin, 1827; Paris, 1830, in-8o. Ces leçons n'étaient qu'au nombre de seize et ne forment dans la version française que 187 pages. Le traducteur les a complétées en y ajoutant trois articles du *Conversation's Lexicon*, tous trois dus à la plume d'Aug.-Guill. Schlegel, et roulant sur l'histoire de l'architecture, de la peinture et de la sculpture, avec des notes où il fait connaître les artistes français. VII. Divers articles épars soit dans de grandes compilations (par exemple les trois dont il vient d'être question), soit dans des recueils, entre autres : 1o *Dante, Pétrarque et Boccace*, dans la *Revue des Deux-Mondes*

du 15 août 1836 (4e série, t. VII, 400-418, en français par conséquent), à propos de l'opinion émise par M. Rosetti (dans son *Sullo spirito antipapale che produsse la Riforma*) qu'il existait au XIVe et au XVe siècle par toute l'Italie une société secrète liée à celle des Albigeois et comptant pour affiliés Dante, Pétrarque, Boccace, dont pour ce motif les écrits étaient composés en style à double entente; 2° les *Idées sur l'avenir de la littérature allemande*, Londres, 1825; 3° les *Recherches sur les Niebelungen*, tant dans le *Musée allemand* de 1811 que dans les *Annales de Heidelberg* (il y fait justice de toutes les folles hypothèses débitées sur cette antique époque, et les matériaux qu'il a recueillis ont servi depuis aux éditeurs et aux appréciateurs du vieux poème germanique); 4° un article sur l'*Histoire romaine de Niebuhr*, aussi dans les *Annales de Heidelberg* (c'est sans contredit le coup le plus violent qui ait été porté aux épopées que Niebuhr voit dans la primitive histoire romaine); 5° une *Lettre sur les chevaux de bronze de Venise*, dans la *Biblioteca italiana* de Milan (il y professe la même opinion que Mustoxidi et s'élève contre celle de Cicognara); 6° et 7° la *Dissertation sur Niobé* et la *Notice sur le peintre Jean de Fiesole*, dans le même recueil; 8° *Discours d'ouverture du Cours à l'université de Bonn*, trad. et inséré dans la *Revue germ.*; 9° un autre article *sur Shakspeare* (dans les *Heures*), article qui devint le point de départ de ses autres travaux sur ce grand poète dramatique. VIII, IX et X. *Vie de Necker*, dans les *Zeitgenosen*. *Poésies diverses*, Tubingue, 1800. 2e éd., 1811; et *Nouveau recueil d'œuvres poétiques*, Heidelberg, 1811-1815, 2 vol. Une partie de ces poésies avait paru d'abord dans divers recueils, soit séparément, soit par groupes, notamment dans l'*Almanach des Muses* de 1802, qu'il édita en commun avec Tieck. Outre les pièces que nous avons déjà nommées, on doit remarquer *Prométhée*, *l'Art grec*, *Pygmalion*, où tout est grec, où l'enthousiasme de l'artiste est porté jusqu'au délire, où l'on voit le feu sacré, jadis refusé à Prométhée, venir animer la pierre à la voix de l'amour; *Arion*, qui matériellement n'est qu'une simple romance, et où cependant l'on trouve un drame entier dont l'intérêt croît à chaque strophe; *l'Alliance de l'Église et des arts*, si remarquable par l'originalité de la pensée, par la verve de l'expression; *la Chapelle de Küssenacht*, si saisissante, si frappante de vérité pour quiconque a vu la Suisse; *le Génie de S. Lucas*, où telle est la touchante naïveté du récit, qu'on croirait entendre un enfant conter la légende; le chant premier et unique de *Tristan*, ce remaniement inachevé du poème chevaleresque de Godefroi de Strasbourg et de Henri de Vribert, imitateurs euxmêmes de Thomas de Bretagne; et enfin la magnifique élégie de *Rome*, dédiée à Mme de Staël et bien digne en effet d'être dédiée à l'illustre auteur de *Corinne*. C'est en quelque sorte une histoire poétique et topographique de la ville éternelle, c'est une description lyrique où tous les souvenirs, toutes les couleurs viennent se fondre pour former le tableau féerique d'un sol si riche en merveilles. Seul peut-être, le 4e chant de *Childe-Harold* l'emporte sur cette sublime impression de voyage. Beaucoup des morceaux que nous venons de caractériser appartiennent au second recueil des poésies de Schlegel.

Il l'emporte notablement en effet sur le premier pour l'éclat, pour la variété, pour la profondeur, et il décèle plus de maturité, tout en ne portant nulle trace d'un refroidissement de verve et d'imagination. XI. *Ion*, tragédie dont l'idée est puisée dans Euripide, mais qui n'est ni traduite ni même imitée d'Euripide, et qui fit naître une vive polémique entre Bernhardt, Schiller et l'auteur. L'*Indépendant* (Freymüthige), que dirigeait Kotzebue, et la *Gazette du monde élégant*, où Schlegel écrivit, en furent les principaux organes. XII. *Le couronnement de la sainte Vierge et les miracles de saint Dominique*, Paris, 1817, in-fol. avec 15 pl., trad. en français la même année. XIII. Les 8 premiers vol. et un cahier de la traduction du *Théâtre complet de Shakspeare*. Ces huit volumes contiennent *Roméo et Juliette*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Jules César*, *Ce que vous voudrez*, *la Tempête*, *Hamlet*, *le Marchand de Venise*, *Comme il vous plaira*, *le Roi Jean*, *Richard II*, *Henri IV*, *Henri V*, *Henri VI*, plus *Richard III*. Tieck acheva cette belle version. Cette traduction, dont quelques longs fragments avaient paru d'abord dans les recueils de Schiller, avait placé de prime abord Schlegel au rang des poëtes allemands remarquables, plus peut-être qu'un ouvrage original. XIV. *Théâtre espagnol*, Berlin, 1803-1809, 2 vol. in-8°. C'est la traduction de cinq pièces de Calderon, savoir : *l'Adoration de la Croix*, *l'Amour*, *voilà l'enchantement*, *l'Écharpe et la fleur*, *le Prince constant*, *le Pont de Mantible* (ces deux dernières en 1809). Plus encore que dans la version de Shakspeare, Schlegel y est admirable de souplesse et de fidélité ; il rend tout, mètre, rhythme, couleurs, assonance ; et cette stricte reproduction des détails n'empêche pas qu'il n'ait parfaitement rendu le mouvement et la vie de l'ensemble. Il y prend tous les tons, il s'y colore de toutes les nuances dont scintille le génie de l'inépuisable La Barca : la fierté du Castillan, le feu de l'Arabe, le lyrisme et le dialogue, la vie positive et les aspirations mystiques sont formulés avec le même bonheur, avec la même puissance : comme en lisant l'original on croit voir trembler une goutte de rosée, ou jouer un rayon de soleil, ou briller une perle sur chaque couplet, il semble que chaque vers exhale un arome de poésie. XV. La traduction de divers morceaux choisis de la *Divine comédie*. XVI. *L'Anthologie* (Blumenstræusse) *italo-hispano-portugaise*, Berlin, 1804. Pétrarque, le Tasse, Guarini, Cervantes, le Camoëns sont les principaux poëtes auxquels Schlegel demande les fleurs de sa guirlande poétique. XVII. La *Bibliothèque indienne*, contenant six livraisons, Bonn, 1820-26, 2 vol. XVIII. *Bhagavat-Gita, id est* θεσπέσιον μέλος, *sive Crishnæ et Arjunæ colloquium de rebus divinis*, etc., Bonn, 1823, in-8°, texte sanskrit avec traduction latine et notes critiques. XIX. *Le Ramaïana*, texte, trad. lat. et notes, Bonn, 1829-1836, 2 vol. in-8°. XX. *L'Hitopadesa*, 2 parties, Bonn, 1829, 1831. XXI. *Reflexions sur l'étude des langues asiatiques adressées à sir James Mackintosh, et suivies d'une Lettre à sir Horace-Hayman Wilson*, etc. (en français), Bonn, 1832. XXII. *Essai sur l'origine des Hindous*. XXIII. Trois articles dans l'*Almanach de Berlin* de 1829, 1831 et 1834, résumant toutes les connaissances actuelles

sur l'Inde, plus des *Observations sur quelques médailles bactriennes et indo-scythiques nouvellement découvertes* (*Journal asiatique*, nov. 1818). XXIV et XXV. Les deux brochures contre Napoléon. Elles sont intitulées : l'une, *Sur le Système continental et sur ses rapports avec la Suède* (Hambourg, 1813, Altona, 1813, Paris et Genève, 1814); l'autre, *Dépêches et lettres interceptées par des partis détachés de l'armée combinée du Nord de l'Allemagne*, 1re partie (et unique), Hanovre, 1814, in-8°. Dans la première, il essayait de rassurer la Suède effrayée de la détermination de ses chefs, et il faisait appel à l'Europe pour qu'elle s'unît contre l'oppresseur commun; il voyait l'esprit de vertige et d'erreur pousser à sa ruine l'usurpateur de tant de trônes; il traçait l'histoire des quinze dernières années, altérant la proportion, le caractère ou la portée des faits, dépréciant les actions de l'empereur, méconnaissant même son génie. Il porte d'ailleurs une attention toute particulière à distinguer entre Napoléon et les Français; ses assertions, son style, quand il s'agit d'eux, sont pleins de convenance; et l'on est à se demander si cette brochure ne se lie pas au plan rêvé par Bernadotte de remplacer Napoléon du gré même et en quelque sorte sur le vœu des Français. Dans l'autre, qui avait pour titre *Tableau de l'empire français en 1813*, et dont la partie essentielle est la publication de dépêches napoléoniennes interceptées par les soins des alliés, il faisait précéder ces pièces d'un commentaire où tour à tour il s'évertuait à singer Machiavel et Lucien. Tout cela n'eût point abouti à grand'chose, si Napoléon eût toujours eu la fortune comme à Bautzen et à Lutzen. XXVI. *Explication de quelques malentendus*, etc. Berlin, 1828 C'est une réponse à l'assertion à coup sûr très-arbitraire, très-hasardeuse de M. d'Eckstein, qui de certains passages de Schlegel avait cru pouvoir induire que comme son frère il passerait au catholicisme vers lequel il gravitait déjà, et que l'époque de cette conversion n'était pas éloignée. Schlegel repousse avec énergie, et ce nous semble avec justesse, cette imputation de crypto-catholicisme (comme l'appelaient déjà de zélés protestants), et chemin faisant il donne de curieux détails sur sa vie. Il est clair qu'il en a fourni aussi plusieurs, ainsi que les bases d'une appréciation de son talent et de son rôle dans l'histoire littéraire de l'Allemagne, à la *Biographie* de Rabbe et Boisjolin (vol. du Supplément). Les *Débats* aussi, malgré leur longue fidélité à la cause du classicisme, la seule sur laquelle ils aient gardé trente ans le même langage, ont admis dans leurs colonnes des articles de Schlegel : ils portent les initiales W. de S. (Wilhelm pour Guillaume). On sait de plus que Schlegel fournit la plupart des matériaux sur lesquels Mme de Staël écrivit ses trois volumes de *l'Allemagne*, et principalement la partie relative à la haute philosophie; le chapitre sur Kant porte surtout les traces de sa collaboration. Mais c'est à tort qu'on voudrait lui faire honneur de la rédaction totale; il est évident d'ailleurs que quantité de jugements, de concessions à l'esprit français sont diamétralement opposés à ce que l'on pourrait attendre de Schlegel. Suivant le *Journal des Débats*, il aurait laissé de volumineux *Mémoires* et diverses pièces en vers français, notamment des *Épigrammes* qui, dit-on, feraient

scandale. Il paraît que quant aux Mémoires, le bruit n'est pas exact. Du reste, Schlegel écrivait très-élégamment en français. On a vu que plusieurs de ses ouvrages avaient été composés en cette langue, et même il réunit sur la fin de sa vie la plupart de ses opuscules de ce genre, sous le titre d'*Essais littéraires et historiques*, Bonn, 1842. P—OT.

SCHLEGEL (CHARLES-GUILLAUME-FRÉDÉRIC de), poète, philosophe et critique allemand, frère du célèbre Auguste-Guillaume dont l'article précède et avec lequel il a long-temps tenu le sceptre de la critique, ne montra d'abord que peu de penchants littéraires, bien qu'ayant beaucoup d'esprit et de vivacité, et fut en conséquence destiné au commerce. Né le 12 mars 1772, il était le plus jeune de toute la famille, et après avoir achevé ses études dans Hanovre, sa ville natale, chez son frère aîné (qui mourut en 1825 conseiller de consistoire dans cette ville), il fut placé chez le banquier Schlemm de Leipzig, à peu près au moment où Auguste-Guillaume commençait à se faire un nom : il avait alors seize ans. Il ne tarda pas à se déplaire dans sa nouvelle carrière; et rompant à l'amiable avec ses patrons, il prit, d'accord avec son père, le chemin des universités de Leipzig, puis de Gœttingue, et suivit avec la plus grande assiduité les cours d'histoire, de philosophie et de philologie ancienne. Il poussa surtout assez loin pour son âge les études philologiques sur Platon, et il entreprit avec Schleiermacher (que toutefois il laissa bientôt seul à cette tâche) de le traduire tout entier; il lut et relut les tragiques grecs, tâchant de bien saisir l'essence de leur art, leurs procédés, leur tendance; il se pénétra de Winckelmann, puis se demandant si tout était vrai, et même qu'est-ce qu'il y avait de vrai dans Winckelmann, absorbé dans la contemplation des chefs-d'œuvre de la galerie de Dresde (1789), comparant les procédés des artistes anciens aux grandes œuvres de la renaissance et aux toiles si vantées alors et réellement si belles de Mengs, il en vint à jeter pour lui-même les fondements d'une théorie des beaux-arts, d'une esthétique. De là en 1793, c'est-à-dire lorsqu'il entrait à peine dans sa vingt-unième année, son *Essai sur l'école poétique grecque* qui parut dans la *Berlin. Monatschrift* et que suivit bientôt (1794) un autre article, *De la valeur esthétique de la comédie grecque*. Tous deux décelaient un esprit investigateur et remontant aux principes, bien que circonscrit pour le moment aux formes parlées de l'art, et tous deux furent reçus avec assez de faveur. Heyne vanta publiquement l'érudition du jeune auteur que ses parents ne pouvaient plus blâmer d'avoir renoncé au commerce. Son père d'ailleurs venait de mourir (1793). Cependant, n'ayant que peu de fortune, Frédéric eut quelque temps encore à lutter contre les inconvénients d'une situation gênée et précaire. On le vit successivement dans quelques villes nord-ouest et du nord de l'Allemagne, sans qu'il arrivât à s'y fixer. Habitant de Berlin où il avait ses entrées dans plusieurs sociétés remarquables, par la position distinguée ou par l'esprit de leurs membres, il voyait diverses Revues, notamment en 1797 le *Lycée des beaux-arts* de cette ville, admettre quelques-uns de ses articles. Bientôt las de n'être là qu'en second, il entreprit, en 1798, avec son frère Auguste-Guillaume et

avec Tieck, l'*Athenæum* de Berlin dont ils publièrent trois volumes en trois années. Il était ainsi en train de se fonder une réputation et une carrière, quand l'éclat de sa passion pour madame de Veit et la séparation de cette dame d'avec son mari le déterminèrent, bien que leurs nœuds vinssent d'être cimentés à l'autel, à se rabattre en 1800 sur Iéna, où pendant quelque temps il donna des leçons particulières pour s'aider à vivre. Chemin faisant d'ailleurs il avait publié un tome 1er intitulé *Les Grecs et les Romains* (Hambourg, 1797), le premier ouvrage sans doute où aient été employées les dénominations de classiques et de romantiques; puis la première partie du 1er volume de l'*Histoire des Grecs et des Romains* publiée en 1798 à Berlin, et qui, bornée à l'exposé des événements politiques, devait avoir pour suite l'exposé des évolutions tant philosophiques qu'artistiques du monde romain et avait signalé un penseur de plus à ceux qui savent lire et apprécier. Un public assez nombreux attendait avec certaine impatience ce complément qu'il ne donna jamais sous la forme promise, mais qu'on écrirait facilement aujourd'hui avec les idées qu'il a émises depuis. *Alarcos* ensuite avait paru et même avait été joué, une seule fois il est vrai, et sans succès. Mais ce ne pouvait être là une déception profonde; Alarcos était une étude et non une œuvre scénique, faite sérieusement pour être goûtée par le public qui applaudissait à Kotzebue. Enfin le roman inachevé de *Lucinde* en 1800 semble attester que Frédéric Schlegel s'était donné la tâche d'aborder successivement des genres divers pour les abandonner aussitôt. Tel n'était pas son but pourtant, et l'inconstance ou les prétentions ambitieuses qu'on pourrait se croire en droit de lui reprocher à cette époque, disparaissent devant une simple réflexion, c'est que Frédéric ainsi que son frère était un critique sachant produire. On a souvent, et certes avec assez de justice, demandé à ceux qui se posent au rez-de-chaussée d'un journal ou derrière les créneaux d'une revue, juges infaillibles de l'épopée et du drame, du roman et de l'histoire, qu'est-ce qu'ils ont fait; et c'est pour eux que semble avoir été écrit, soit le vers de Florian :

Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas,

soit cet autre alexandrin :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Ne trouvons donc pas mauvais que quelques-uns d'entre eux fassent exception à la règle, et tentent, eux aussi, de chanter: reconnaissons que par cela même qu'ils joueront les deux rôles, ils apporteront, toutes choses égales d'ailleurs, à celui de critique des lumières et des inspirations venues de celui de l'artiste. Mais aussi reconnaissons que la critique tendant par sa nature à embrasser tous les genres, en d'autres termes, à être encyclopédique, celui chez qui domine l'esprit critique doit, s'il s'abandonne souvent à sa muse, aborder, porté par elle, des genres aussi divers que ceux qu'il passe en revue dans ses récensions Nous en comprendrons mieux Frédéric Schlegel. Critique avant et par-dessus tout, il éprouvait pourtant le besoin de faire descendre ses principes dans quelque œuvre, et le genre de l'œuvre variait quand il créait comme quand il discutait. Malheureusement, il faut le dire, le point de vue esthétique variait aussi, du

moins quant au détail et à la formule saisissable, et il devait varier encore plus sous peu de temps, bien qu'il persistât incontestablement dans une tendance, dans une idée. La tendance, c'est la réaction contre le goût français ou plus largement contre les théories conventionnelles, contre le factice, contre la susceptibilité dédaigneuse qui rejette tout ce qui s'écarte du type convenu et qui sort de l'ornière. L'idée, c'est celle d'inspiration dérivant d'une vue intelligente et impressive de la nature. Mais primitivement il avait admis que cette inspiration s'était trouvée à haut degré chez les Grecs, et que là étaient les modèles par excellence. Et tacitement il admettait, ce nous semble, que cette inspiration n'a lieu que sous la pression d'une loi du devoir, d'une force morale quelconque. D'ailleurs la nature, pour lui, ne s'était point présentée exclusivement sous sa face matérielle ; le matériel même n'occupait pour lui que l'arrière-plan : le visible et le palpable, la peinture et la statuaire, tout en passant devant ses yeux, n'avaient en quelque sorte que frappé sa rétine, sans envahir son cerveau et son cœur. Il n'en est plus là au moment où paraît *Lucinde :* d'une part, la nature a pris pour lui l'aspect pittoresque et sculptural; et de l'autre, des goûts ou des habitudes d'atelier, la fréquence de plaisirs faciles ou d'émotions exagérées, quelques irrégularités ébruitées de sa vie d'intérieur, les orages tantôt préludes et tantôt corollaires du scandale, l'ont amené à peu près à placer dans l'impressionnabilité, dans la sensibilité que ne retient pas la morale, la source unique ou principale de l'inspiration. Il est vrai que les joies (nous devrions peut-être dire « les jouissances, » *Genuss*) de la sensibilité sont doubles : il y a celles de la chair, il y a celles de l'esprit; c'est dans leur réunion, dans leur complexité, que réside le suprême bonheur ; il y a plus, l'être heureusement doué ou qui raffine possède en quelque sorte la jouissance de la jouissance. Mais quoique dans toute cette théorie arrivée à sa plus haute puissance il y ait bien plus de visions et d'utopies que de réalités, ce n'en est pas moins sur la sensitivité que tout repose. Deux ans plus tard, nouvelle variation ; et celle-ci a été amèrement reprochée à Schlegel par un grand nombre de ses compatriotes : se trouvant à Cologne, il quitta la foi protestante pour le catholicisme, et abjura solennellement avec sa femme. Ce n'est pas nous qui ferons un crime au savant néophyte de s'être rangé sous l'obédience à laquelle est restée fidèle la majorité de la France, et surtout il nous paraît que la sincérité de sa conversion ne saurait être révoquée en doute ; mais il est permis d'en rechercher, d'en bien peser les motifs. Ces motifs, il nous semble, ne reposent ou du moins ne reposèrent d'abord sur rien de théologique : c'est une conversion tout esthétique. On a beau rompre avec Aristote, Boileau et Blair, la littérature, la philosophie, l'art ont des lois, ont une loi du moins ; or, cette loi n'est certes ni dans l'impression ni dans la collection des impressions que l'âme humaine peut sentir. Qu'on admette maintenant, avec Fréd. Schlegel, que l'âme n'a pas, outre la sensibilité, une faculté propre et qui ne reflète par une révélation permanente plus ou moins lucide, la loi suprême du beau, le critérium suprême du vrai, on sera logiquement forcé à mettre

cette loi hors de l'essentialité de l'âme humaine, comme hors de la nature physique, en d'autres termes, à ne la croire saisissable que moyennant une révélation extérieure positive sans cesse proférée et en dépôt aux mains d'une autorité visible remontant de siècle en siècle au révélateur. La doctrine catholique, suivant Schlegel, domine la science et l'art, la politique et la philosophie; sans elle, pas de doctrine; donc pas de loi, pas d'art, pas de science. La conversion de notre auteur est donc remarquable à deux titres: d'une part, comme ayant eu lieu de par l'art et par la science, et non d'après un besoin religieux tel qu'on le définit et qu'on l'entend pour l'ordinaire; de l'autre, comme supposant que l'âme ne porte pas en elle, au moins à l'état latent, et l'impératif esthétique auquel toute œuvre d'art doit se trouver conforme, et les moyens de reconnaître le vrai. Nous n'essaierons pas de discuter ce système; nous nous contenterons de remarquer combien il peut offrir et d'attraits et de probabilités aux âmes molles et voluptueuses, soit grossières et clouées au physique, soit extatiques et raffinées, puisqu'il leur répète que l'âme humaine est toute dans la sensibilité, que l'âme humaine n'a point en elle de faculté invariable, souveraine, prononçant avec certitude, apte par conséquent à constituer la science. C'est ainsi que d'un excès on tombe sans grands contradiction dans l'autre excès; c'est ainsi que le sensualisme ou l'hédonisme sans contre-poids interne peut mener au mysticisme. Nous ne voyons pas pourquoi dans ce système, si l'on en pressait les conséquences, on ne prétendrait pas que les conciles œcuméniques peuvent décider infailliblement du mérite des œuvres d'art, de la valeur des théories, de la préférence à donner aux classiques sur les romantiques ou réciproquement. Frédéric Schlegel n'en vint pas là, même dans la fausse vie esthétique où il entrait, et que du reste il sema de quantité d'idées en même temps justes et fécondes. Divers articles des *Caractéristiques et critiques*, publiées l'année précédente (1801) en société avec son frère, et où avec plusieurs morceaux anciens en paraissaient de nouveaux, laissent apercevoir cette évolution qui grondait encore sourdement dans le cerveau de Frédéric Schlegel. Elle est sensible surtout dans l'article sur *Wilhelm Meister*, dont il interprète richement et savamment les détails. Brouillé du reste avec beaucoup de ses amis ou du moins les trouvant très-froids par suite du pas éclatant qu'il venait de faire, il dit adieu pour un temps à l'Allemagne, et vint passer à Paris de deux à trois ans. C'était le lieu le plus convenable pour ses nouvelles convictions et pour les études auxquelles il comptait se livrer encore afin de mettre en relief la grandeur de sa pensée, la puissance de l'inspiration catholique. L'Inde l'attirait surtout. Les hautes et vastes doctrines du panthéisme, tout inconciliables qu'elles sont avec la doctrine chrétienne, lui semblaient pourtant avoir, par l'énergique symbolisme qu'elles manifestent, la plus grande analogie avec l'essence d'un catholicisme souverain des consciences du monde temporel. Il consacra donc un temps considérable à l'étude du sanscrit, pour laquelle il n'existait encore que peu de secours, et il parvint à certaine habileté dans l'ancienne langue sacrée des Brahmanes. Il lut d'ailleurs, un

peu superficiellement peut-être, une forte partie de tout ce qui depuis une trentaine d'années s'était écrit à Calcutta et en Europe sur la péninsule cisgangétique. Il entra en relations étroites avec le professeur Alexandre Hamilton et avec Langlès; et ainsi furent ramassés les matériaux de l'*Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, qui toutefois ne devait paraître que plus tard. Désireux de formuler l'application de ses idées catholiques ou catholico-brahmaniques aux questions de science et d'art, il fonda un nouveau recueil périodique (*l'Europe*) qui vécut trois ans, remarquable surtout par ses articles, et il fit des lectures publiques à des auditeurs choisis. Quelque temps après, il visitait son frère à Coppet, passait à Dresde avec madame de Staël et avec lui, revoyait Cologne, éditait de vieilles poésies chevaleresques du moyen âge, la plupart inédites, imitait, en vers qui serraient de près le texte, ce grand poème de Turpin intitulé *le Roland*, auquel ont tant puisé ou voulu faire croire qu'ils avaient puisé les Bojardo et les Arioste. Nous le retrouvons en 1800 à Vienne, où, dit-on, l'avait appelé le désir de réunir des matériaux pour un drame historique qu'il comptait faire sur Charles-Quint, et où sans doute auraient figuré Luther, Maurice de Saxe, et Philippe II recevant de son père, avec les couronnes espagnoles, la mission de conserver, dans cette partie du globe au moins, le catholicisme intact. Est-il bien vrai que son but fût si exclusivement littéraire? Quoi qu'il en puisse être, toujours est-il qu'il fut présenté à M. de Metternich, que cet homme d'État le goûta extrêmement et le nomma secrétaire aulique, que la guerre de 1809 entre Napoléon et l'Autriche ayant éclaté, et tandis que l'empereur des Français avait l'Espagne sur les bras, Frédéric Schlegel écrivait en même temps des proclamations et des sonnets prophétiques moins vrais, mais mieux reçus que les prophéties de Cassandre, et qu'il suivit jusqu'à Landshut, comme membre de la commission de la guerre, le comte de Stadion. Mais l'archiduc Louis ayant battu en retraite, Schlegel rebroussa de même sur Vienne et plus loin; et il vit de ses yeux, après la défaite de Wagram, le monarque autrichien donner sa fille à Napoléon. Il n'avait pas prédit ce dénouement dans ses sonnets. En revanche, il adressa cet adieu à la future impératrice des Français: « Ayez, Madame, la tête et le cœur de Marie-Thérèse » (*Bei dir sei Theresia's Geist und Muth!*) L'histoire dira si le vœu a mieux été réalisé que la prophétie. Le gouvernement autrichien cependant ne feignit point l'entente cordiale avec le cabinet des Tuileries; et Marie-Louise était à peine partie, que Fréd. Schlegel fonda en société avec Pilat, le secrétaire particulier de M. de Metternich, cet *Observateur autrichien* qui recevait les élucubrations de Gentz (*voy.* ce nom, LXV, 242) et consorts, et où tout ce qui se passait en France, en Espagne et dans la confédération germanique était présenté sous le jour le plus vrai, disait-on, mais en réalité sous le jour le plus hostile. Nul doute que le tout ne fût rédigé sous l'inspiration très-directe de la chancellerie, et que grand nombre d'articles n'eussent, quoique non avoués, une valeur officielle. Schlegel même ne figurait guère là que comme prête-nom. Dès 1811, il abandonna la rédaction à Pilat et à son collaborateur Hart-

manq. Aussi eut-il le temps de faire à l'aise, sur l'histoire et sur la littérature, des leçons qui remplirent la plus grande partie de 1811 et de 1812, et qui furent suivies d'un plein succès. Cependant les oscillations de la campagne de 1813 avaient décidé le beau-père de Napoléon à se séparer de son gendre et même à le combattre. Schlegel alors fut arraché à son repos pour rédiger un pamphlet qui devait préparer l'opinion à ce revirement. Il portait assez de haine à la France en général, à Napoléon en particulier, pour saisir avec bonheur cette circonstance et pour plaider avec véhémence en faveur de la solution qu'allaient adopter ses maîtres. Il fut anobli à cette occasion. Après le congrès de Vienne et lors de l'organisation de la diète fédérative, il suivit à Francfort-sur-le-Mein, comme premier secrétaire d'ambassade, le comte de Buolschanenstein, nommé président de la diète. On se promettait sans doute beaucoup de son influence parmi les hommes de lettres et les savants. Absolutiste, mais au nom de cette idée que la direction des affaires humaines doit être régie par l'intelligence et que l'intelligence généralement est associée au pouvoir et peut l'être chaque jour davantage, sachant d'ailleurs manier la plume et la parole, Schlegel en effet devait inspirer moins d'antipathie aux adversaires des systèmes de l'Autriche que beaucoup d'Autrichiens. Toutefois, il faut reconnaître que sa conversion et sa véhémence dans le sens du principe d'autorité ne pouvaient être populaires. Et comme chaque année l'amenait un peu plus près du mysticisme, il n'eut que peu d'action sur les affaires, auxquelles du reste il n'était naturellement pas très-apte. Le gouvernement autrichien le sentit; et finalement Fr. de Schlegel résigna ses fonctions en 1819; mais il conserva son traitement entier, c'est-à-dire 3,000 florins, comme pension de retraite. Sa vie, depuis ce moment, fut exclusivement intellectuelle. Il semblait croire qu'il avait pour mission de combattre, soit au nom de l'histoire universelle du monde, soit de par la philosophie et l'*a priori*, ce qu'il nommait l'esprit raisonneur du siècle; et il sortait volontiers de la contemplation pour la polémique; il entretenait des correspondances avec le maître et les coryphées de doctrines excessives comme les siennes; il prétendait par des leçons publiques porter le coup de mort à l'esprit de liberté, et avancer le « règne de vérité. » Il entreprit ainsi à Vienne, en 1827, un cours sur la philosophie de la vie, et il y laissa éclater un mysticisme très-exalté, proclamant la lumière magnétique, ne reculant ni devant la doctrine des nombres ni devant la série des illuminations progressives de l'âme. Toutes singulières que peuvent et doivent sembler ces théories, le professeur trouva encore assez de curieux ou même d'approbateurs pour pouvoir avec avantage livrer ses lectures à l'impression, et pour souhaiter recommencer cette exposition sur un autre terrain. Aussi le vit-on, à la fin de 1828 et à Dresde, où il revenait toujours avec plaisir, ouvrir un cours sur la philosophie de la vie; et quoiqu'il y eût quelque chose à payer pour la carte d'entrée, son auditoire se composait bien de cent cinquante des premières personnes de la ville. Il n'eut pas le temps de mener à fin ses leçons. Une apoplexie le frappa subitement, le 12 janvier 1829, au sor-

tir du dîner; et il rendit le dernier soupir dans les bras de sa nièce, avant même l'arrivée du docteur qu'on s'empressa de mander. Cet évènement n'était peut-être pas imprévu : Fréd. Schlegel avait toujours eu à redouter physiquement le trop de santé, et il eût été pour lui d'une sage hygiène de faire plus fréquemment diversion aux travaux d'esprit, aux études ou à la méditation, sinon par de rudes exercices, au moins par de longues promenades. Cela eût mieux valu que de s'abandonner comme il le faisait à des prévisions mélancoliques qui venaient le saisir de temps à autre au milieu de ses rêves mystiques, et de prophétiser à ses amis, à Tiek entre autres, que brève était la distance qui le séparait de la tombe. Toutefois on peut dire qu'intellectuellement il avait fourni toute la série de ses évolutions, et que désormais on ne pouvait plus attendre de lui rien d'important. Nous l'avons vu parcourant successivement les divers points d'une orbite assez vaste pour sembler presque en contradiction avec lui-même, concevant d'abord l'art comme les Grecs, et croyant qu'il reproduit par l'intelligence et pour le mettre sous les yeux l'intellectuel de la nature, puis faisant prédominer et les esprits matériels de cette même nature et la sensibilité; puis quand il est frappé des variations, de l'incertitude que ce point de vue entraîne, allant chercher son invariable, sa loi, hors de l'intelligence humaine et dans l'autorité, comprenant ainsi les hautes beautés de l'art chrétien et du moyen-âge, mais les dérivant toutes de cette idée, abondant dès lors de plus en plus dans sa divinisation de l'autorité, dans ses dithyrambes à la révélation et à l'Église romaine, et après avoir transplanté dans l'art des idées légitimes seulement en religion, les retransplantant dans la politique, et par suite de cette exaltation qui grossit et martingale sans cesse, aboutissant au mysticisme. Évidemment le but était dépassé depuis long-temps, et même depuis long-temps Schlegel avait cessé de mêler des traits de lumière à ses ténèbres, des jugements équitables et impartiaux à sa partialité, à l'injustice trop fréquente de beaucoup de ses appréciations. Sous ce point de vue comme sous celui de l'originalité de sa critique primitive, il reste bien au-dessous de son frère Auguste-Guillaume, avec lequel il a certes beaucoup de points de contact. On les avait nommé les *Dioscures littéraires*, et, en effet, ils méritaient ce nom. Ainsi qu'Auguste, Frédéric a uni ses créations poétiques à la critique ; ainsi qu'Auguste il a cru que les formes littéraires de toutes nations et de tout âge devaient être méditées à fond et comprises au lieu d'être méprisées sur parole, et par là il a donné l'élan et la vogue à l'histoire littéraire, dont la nécessité n'avait jamais été suffisamment comprise. Ainsi qu'Auguste il a pesé et préconisé comme source de l'art l'inspiration, la nature ; ainsi qu'Auguste il a voué au mépris et à la haine les productions françaises, surtout celles du théâtre, et il a vaillamment contribué au triomphe de l'élément romantique ; ainsi qu'Auguste il a été idolâtre de Gœthe et de Shakspeare ; ainsi que lui il a étudié la langue comme les mœurs, les phases du développement intellectuel des Hindous, et il a été très-décidément un des créateurs du mouvement qui a porté tant de linguistes vers l'étude

de la langue et de la littérature sanscrites. En tout ceci pourtant il a beaucoup plus subi qu'exercé d'influence, si on le compare à son frère; et l'originalité qui lui reste consiste à peu près uniquement dans cette espèce de mouvement sans arrêt qui le fit aboutir au mysticisme. Ce sera un titre plutôt à l'attention curieuse qu'à l'admiration réfléchie de la postérité. Se convertir, changer d'avis pour mieux faire, est certes chose louable, mais ne prouve pas une rectitude, une fermeté d'esprit extrême, surtout si l'on change plus d'une fois; puis il est toujours fâcheux de changer en présence de tous, de formuler successivement les deux opinions par la presse, de se déjuger du haut de la rampe, le parterre pouvant à son choix crier bravo ou siffler. On voit par exemple chez Schlegel converti nombre de passages où sont prodigués au mariage des éloges extatiques, qui ne vont à rien moins qu'à en faire l'état par excellence, le sanctuaire moral de la vie terrestre, etc., etc. (nous supprimons les images les plus vives, les métaphores les plus exaltées); rien de mieux, mais tout ce lyrisme est-il bien persuasif, quand d'une œuvre antérieure (*Lucinde*) ressort à peu près le contraire? et les gens sages ne se diront-ils pas tout simplement que ces deux peintures si diverses, tracées sans doute avec sincérité autant qu'avec verve, ne sont en définitive que deux boutades différentes d'un homme extrême dans ses sensations de bonheur comme dans ses sensations douloureuses, et que le vrai se trouve à égale distance de toutes les deux? Il n'y a pas jusqu'à l'orthodoxie de Fr. Schlegel qui ne puisse être sérieusement contestée. L'Église romaine, sans doute, peut être flattée de rallier nominalement un tel homme; et les hommes de bon goût et de bon sens avec lesquels il se trouvait marcher dès lors sous le même étendard, ne croyaient pas bien nécessaire de discuter trop sévèrement les détails de sa foi. Au fond pourtant, et même avant qu'il se fût placé sur le terrain périlleux du mysticisme, les scrupuleux ne se sentaient pas pleinement édifiés sur sa foi; et son catholicisme ressemblait fort à une espèce de panthéisme chrétien. Il est plein de douceur pour l'Inde, il n'a pas assez d'encens pour Caldéron, dont pourtant certaines idées qui semblent chez lui fondamentales (témoin *La vie est un songe*, et *Tout est vérité, tout est mensonge*) ne choqueraient point un yogi qui voit dans le monde la Maïa de Brahm et le but de l'être dans la nivritti. Tout mysticisme d'ailleurs n'implique-t-il pas un panthéisme? et dès lors si Schlegel finit par être mystique, n'est-ce pas parce qu'auparavant il était à son insu ou à son escient panthéiste? L'analyse de son *Histoire de la littérature* en présentera encore d'autres preuves. Tout ceci d'ailleurs s'accorde très-bien avec les qualités d'esprit et de style de Schlegel. Il savait penser, mais il ne savait pas toujours dégager sa pensée de nuages; il voyait beaucoup, mais sous une face; il écrivait avec éloquence, véhémence même, mais bien souvent avant d'avoir mûri ses idées, et son style réagissant sur l'idée, tandis que c'est à l'idée d'agir sur le style, il s'affermissait pour un temps dans un point de vue, parce qu'il l'avait exprimé; puis, plus tard, la force analytique du langage amenait à passer sous ses yeux des éléments de détails non vus d'abord au

moment où il construisait le système; il voulait en tenir compte et compléter; en complétant, il sortait de la position prise; en sortant de la position prise, il changeait. Il avait imparfaitement mesuré sa parallaxe, dès lors il avait mal fait le calcul, il revenait sur sa mesure. Plût au ciel que c'eût toujours été pour faire mieux! Un autre reproche très-grave dont ses panégyristes ne sauraient le sauver, et qui se lie très-bien aussi avec ce que nous savons de lui, c'est son manque de persévérance pour épuiser une matière ou achever un grand travail. Il entamait avec transport, continuait avec tiédeur et n'achevait pas; la trace s'en montre non-seulement dans ces ouvrages dont il n'a pas donné le deuxième volume, mais même dans ceux qui matériellement sont contenus en un seul. — Voici dans un ordre méthodique les ouvrages de Fr. de Schlegel, en commençant par les livres et morceaux critiques, soit qu'ils appartiennent à la critique pure, soit qu'ils s'y rapportent comme histoire littéraire ou préludes. I. ***Sur la poésie des Grecs et des Romains***, Hamb., 1797, et ***Histoire de la poésie épique parmi les Grecs***, ou ***Coup d'œil rétrospectif sur les vues de Wolf, relativement aux poèmes d'Homère***. Ses deux premiers articles du ***Berlin's Monatschift*** étaient la base du premier de ces ouvrages; mais il y ajoutait des détails et des preuves quant à la partie grecque, et la comparaison avec les phases du développement poétique à Rome achevait d'élargir le sujet premier. Toutefois, il s'en faut de beaucoup qu'il l'eût traité dans toute son étendue et avec toute la profondeur souhaitable. Seulement, relativement à son âge, il y avait là un vrai mérite, des vues originales et une force de critique à laquelle on n'était pas habitué. II. ***Histoire des Grecs et des Romains***, t. Ier, 1re partie, Berlin, 1798. Nous avons dit plus haut quelque chose de cet ouvrage, qu'on pourrait presque regarder comme la continuation du premier, bien que le progrès y soit sensible. III. ***Entretiens sur la poésie***, 1800. Il y pose en principe que le symbole et la mythologie sont inséparables de toute vraie poésie; et l'infériorité poétique de l'âge moderne, relativement à l'âge ancien, tient justement, dit-il, à cette absence de mythologie, d'aperception symbolique du monde. « Mais, ajoute-t-il, cette absence cessera, le temps approche où l'âme humaine pensera derechef par symboles, et alors nous pourrons tout de bon essayer d'avoir un art et une science, impossibles jusque-là. » IV. ***Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*** (trad. en fr., 1° par Manget, Genève, 1809, in-12; 2° par Mazure, Paris, 1837, in-8°). Comme nous l'avons dit, ce volume a eu le mérite de provoquer les études sanscrites, mais il a été depuis long-temps extraordinairement dépassé. Il se compose de quatre livres, consacrés le premier à la langue, le deuxième à la philosophie, le troisième à l'histoire, et le quatrième à la poésie des Hindous. Ce dernier, à trois ou quatre pages près, ne contient que cinq fragments poétiques (le commencement du ***Ramaïana***, ***la Cosmogonie selon le premier livre des lois de Manou***, un extrait du ***Bhagavat-Gîta*** et deux passages de l'***Histoire de Sakountala*** d'après le Mahabharata). A coup sûr ces fragments offraient un grand intérêt en un temps où l'on ne possédait ni la traduction de ***Sakountala***, par Chézy, ni celle du ***Dharmasas-***

tra, par Loiseleur-Deslongchamps, ni même celle du *Ramaïana* en anglais, par Wilkins. Toutefois, l'on ne peut s'empêcher de regretter que Fréd. Schlegel n'ait pas placé en tête au moins quelques linéaments de l'histoire littéraire de l'Inde, n'eussent-ils été que des jalons pour une histoire littéraire future. Il était certainement possible dès-lors de se les procurer un peu moins secs et moins informes que les maigres indications placées au bout du livre deuxième. Le dernier, au reste, est lui-même très-insuffisant. Colebrooke, dans ses *Mémoires sur les Védas* (*Asiat. Research.*, VIII, 77), avait été beaucoup plus riche et plus précis sur les sectes philosophiques de l'Inde, bien que moins fécond en rapprochements avec les écoles de la Grèce. Schlegel ici pèche sous deux rapports : 1° quoique généralement assez vrai, il flotte, il est vague, et il lui arrive même de s'égarer tout-à-fait, sur le Sankhya, par exemple, dont il méconnaît le caractère matérialiste; 2° toutes proportions gardées, il est beaucoup trop long et il hasarde beaucoup dans les filiations de doctrines qu'il suppose dans l'Inde ou hors de l'Inde. On peut lui contester, de système à système, la différence essentielle, dit-il, qu'il signale entre le système de l'émanation et du panthéisme. Dans l'exposition même du panthéisme il oublie de mentionner que le monde et Brahma ne sont pas adéquates, même comme illusion figurée et être suprême, mais que le monde n'est localisé que dans un quart de cette substance souveraine, dont trois quarts débordent la vaste totalité des Lokas. Les deux livres restants sont sujets à beaucoup moins de reproches, mais c'étaient aussi les plus faciles. Celui qui traite de la langue est principalement remarquable. S'il n'épuise pas la fleur du sujet, il donne du moins des indications justes; il met bien en relief la phénoménologie grammaticale du sanscrit; il tient égal compte des radicaux et de la syntaxe; il place au juste point de vue l'affinité des langues indiennes et de celles de l'Europe, ainsi que de quelques langues intermédiaires. Enfin, chose remarquable chez lui, il ne sacrifie pas à la chimère d'une langue mère unique, mais il voit simplement des familles de langues, et il se tient au moins dans une sage neutralité. L'histoire, qui forme le sujet du quatrième livre, présente plusieurs morceaux importants, principalement dans le chapitre premier relatif à l'origine de la poésie, aux mythologies, et dans le troisième, qui a pour titre : *Des colonies et de la constitution de l'Inde*. Lors même qu'il ne donne pas de solutions, ou que ses solutions ne peuvent plaire, on a là, du moins, un excellent programme de questions. V. *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, Vienne, 1815; trad. en fr. par W. Duckett, Paris, 1829, 2 vol. in-8° (1). C'est de tous les ouvrages de Schlegel le plus connu en France, parce que long-temps ce fut avec *Lother et Muller* et avec *l'Essai sur la langue et la littérature des Hindous*, le seul qui eût été traduit en français. L'exposition est généralement claire : le style est beau, l'auteur semble dominer son sujet avec le plus grand calme et n'être mû en écrivant par aucune passion. Cette apparence d'impartialité commence par

(1) M. Duckett a désavoué sa traduction, effectivement très-imparfaite. M. Quérard persiste à la lui attribuer (*Fr. litt.*, VIII, 523).

prendre le lecteur. Il faut du temps ou une grande habitude, une grande connaissance des matières parcourues par Frédéric, pour s'apercevoir que trop souvent les preuves manquent, qu'il entasse les hypothèses, qu'il oublie de citer les auteurs qui pourraient déposer contre ses théories, qu'il omet tout ce qu'il lui convient d'omettre. Ainsi, par exemple, il ne nomme pas Démosthène, dont tout le tort à ses yeux était sans doute d'avoir lutté contre la prépondérance de Philippe. Il assure que les nobles sont les précepteurs naturels du genre humain, rôle que, même au point de vue absolutiste, le clergé aurait beaucoup plus droit de revendiquer. Toutefois, il est un grand nombre de points habilement et lumineusement touchés. Son plan, qui consiste à partir de la Grèce pour revenir ensuite à l'Orient, quand les arts de la Grèce sont fécondés et un instant renouvelés par le mélange des traditions indiennes, hébraïques et persanes, est ingénieux. Rien de plus juste que sa distinction du développement intellectuel de la Grèce, qui est pur et tout-à-fait indépendant, tandis qu'en Orient il est soumis aux entraves d'une constitution sacerdotale, et qu'à Rome il subit l'ascendant de la politique. Il explique très-bien, s'il ne légitime, le défaut de patriotisme de Pindare et son peu de sympathie pour les victoires sur les Mèdes; il saisit parfaitement dans Virgile le poète national; il est impartial pour Tacite, ce qui peut étonner un peu. Il signale avec raison le commencement d'une phase nouvelle à l'avènement d'Adrien, et à quelques inexactitudes, quelques oscillations près, il trace savamment les principales lignes du tableau des écoles mystiques alexandrines; il saisit et fait comprendre l'attitude différente du savant de l'Orient et de celui de l'Occident vis-à-vis du christianisme. Tout ce qui vient ensuite, le grand rôle du christianisme, son influence au moment de l'invasion, l'heureuse et féconde pression qu'il exerça sur les barbares, son alliance avec le génie du nord, et, en tête des produits qui en sortirent, la formation du nouveau génie poétique qui donne la chevalerie, les trouvères, les légendes et grands cycles épiques, l'idéalisation de la femme et de l'amour, le roman, est aujourd'hui acquis à l'histoire littéraire comme axiome ou comme simples éléments, familiers à quiconque effleure ces questions; et si Schlegel n'a pas été le seul à importer ces résultats, qui se révélaient en même temps à plus d'un savant, il a eu certainement sa bonne part de la découverte comme de la vulgarisation. Nous ne le suivrons pas dans ce qu'il dit de la littérature provençale, des chants du Nord, de l'Edda, de la littérature runique, des Niebelungen, du Romancero (quoique là particulièrement il soit admirable), du drame espagnol et surtout de Calderon, qu'il classe à la tête de tous les poètes dramatiques, sans en excepter Shakspeare. Nous avouerons qu'au cas même où nous accepterions ce jugement (que nous comprenons comme résultat), ce ne serait ni à cause du *Prince Constant* et de *l'Adoration de la croix*, ni de par ce principe que le but de l'art doit être l'édification des masses, l'explication religieuse de l'énigme de la vie. Nous sommes un peu surpris aussi de le voir préférer Camoëns au Tasse; et comme le Tasse à son tour est mis au-dessous de

Dante, Dante par cela même est déclaré inférieur à Camoëns. En revanche, le mouvement et le caractère de Luther sont parfaitement retracés; et justice éclatante est rendue au formidable réformateur. Il n'en est pas ainsi de Descartes, de Pascal, de Kant lui-même, de Schiller, auquel il semble égaler Werner. Quant à la période contemporaine dont ces deux derniers noms font partie, s'il n'apprécie pas toujours avec justesse, s'il garde toutes ses sympathies pour les Novalis, les Saint-Martin, les Stollberg, s'il voit au travers du prisme mystique et avec toutes les illusions du verre grossissant la portée des doctrines qu'il affectionne, il décrit du moins avec justesse et en témoin qui sait comprendre autant que voir le mouvement intellectuel au milieu duquel il a vécu. Enfin sa vue dominante, qui consiste à classer les littératures diverses, non d'après ce que nous croirions leur mérite comme produits de l'art, mais d'après l'intensité ou l'efficacité plus ou moins sensible de leur tendance religieuse, cette vue, quoique fondamentalement fausse au moins sous deux rapports, peut mener pourtant à des formules plus heureuses, et donne lieu à bien des aperçus nouveaux, piquants ou riches en corollaires. Peut-on en dire autant d'une autre idée qu'il reproduit plus d'une fois sous formes diverses dans le courant du livre, et suivant laquelle ce serait une interprétation incomplète et insuffisante que les deux dont on se contente pour les livres saints (celle de la lettre et celle de l'esprit)? Il faut, dit-il, il faut une troisième interprétation « plus élevée que les précédentes et ayant pour base le sens mystique caché, lequel, avec ou sans figure, repose sur le mystère de l'âme et de son union avec Dieu. » C'est un point délicat sur lequel nous laisserons statuer les juges en matière de foi. VI. *Lectures sur la philosophie de l'histoire*, Vienne, 1829, tr. en fr. par l'abbé Lechat, Paris, 1836, 2 vol. in-8°. Bien que nous rangions ce livre, le dernier qu'ait publié l'auteur, au nombre de ceux qui ont trait à la poésie, aux beaux-arts ou à la science, c'est à peine si Fr. Schlegel s'y occupe de ces matières. C'est surtout la civilisation, la destinée humanitaire qu'il étudie. Tout son livre, dont au reste la lecture est attrayante pour quiconque réunit un peu d'enthousiasme à l'amour des idées collectives, est une utopie du passé, du présent et de l'avenir. Il déduit toute la série des événements humains de l'Être même, de l'Être un et suprême, de l'Être aux trois attributs, Verbe, Force, Lumière; le Verbe a révélé, la Force propage le Verbe par toute la terre, la Lumière sera le partage des intelligences européennes, initiatrices et dominatrices du monde. Et d'autre part, cependant, il affiche la prétention de fortifier par des faits les idées qu'il émet; il exploite, s'il ne les résume complétement, et sous leur vrai point de vue, les travaux des Colebrooke, des Champollion, des Rémusat, des Humboldt, des Schubart. Ses chapitres sur les mœurs, les institutions et l'état social des Chinois, des Égyptiens, des Hébreux, des anciens Germains, celui des Guelfes et des Gibelins, ceux qu'il consacre à la réforme, méritent surtout l'attention. VII. *Philosophie de la vie*, Vienne, 1825 (trad. en fr. par l'abbé Guenot, Paris, 1837, 2 v. in-8°). Cet ouvrage est la rédaction du cours qu'il fit à Vienne en 1827. On y

trouve de belles pages, peu de choses véritablement neuves, même comme forme, une philosophie surannée, qui a la prétention d'être populaire, et qui ne manque pas de certain piquant, bien qu'elle ne puisse ni être soutenue, ni même exercer d'action un peu sérieuse. VIII. *Tableau de l'histoire moderne*, Vienne, 1811 (trad. en fr. par Cherbuliez, Paris, 1830, 2 vol. in-8°). IX, X, XI. Sa part aux trois recueils périodiques ci-dessus nommés, *l'Athénée* de Berlin (avec son frère et Tieck), *les Caractéristiques et Critiques* (avec son frère), et *l'Europe*, à peu près à lui seul ou du moins sans collaborateurs importants (*voy.* la fin de l'article relatif à sa femme, Dorothée *de Schlegel*). Ses articles pour *l'Athénée* sont les plus faibles. Dans *les Caractéristiques* il en a d'excellents, quoique généralement un peu sévères, sauf lorsqu'il s'agit de Gœthe. Ce sont au total ceux dont on peut le mieux adopter les résultats, et où l'on peut presque toujours profiter des remarques sans être obligé de les modifier profondément. Dans *l'Europe*, le talent est plus transcendant, et pour un esprit supérieur et habile à trier le bien d'avec le mal, c'est là qu'il y a le plus à gagner; mais c'est là aussi qu'il y a le plus à se défier. XII. Le *Musée allemand*, autre recueil périodique, Vienne, 1810-1813, 2 vol. in 8°. XIII. *Concordia*, revue destinée à concilier les opinions sur la politique, la religion et les arts. XIV. L'*Almanach patriotique*, 1806. XV. Divers *articles* épars dans d'autres recueils, et parmi lesquels nous mentionnerons, outre son double début dans le *Berl. Monatschrift*, 1° *Gœthe* (fragments) dans *l'Allemagne* de Reichard, 1796, 2° liv., p. 258, etc.; 2° *A l'éditeur de l'Allemagne sur l'*Almanach des Muses *de Schiller*, même rec., 6e liv., p. 318, etc.; 3° *Georges Forster*, fragment caractéristique de classiques allemands, dans le *Lycée des Beaux-Arts*, t. I, 1re part., 1797; 4° *Jugement artistique de Denys sur Isocrate*, dans le *Musée attique* de Wieland, t. III, 1797. XVI. La tragédie d'*Alarcos*, jouée sans succès à Weimar et à Berlin. C'est pourtant l'essai poétique le plus remarquable de Fréd. Schlegel. XVII. Des *poésies diverses* dans le *Jardin poétique* (Dichtergarten), de Rostof, 1807, dans *la Branche d'olivier* de Georges Passyeo, Vienne, 1819-1822, etc., etc. La plupart de ces morceaux sont lyriques, et l'on y distingue notamment les *sonnets* et les *tercets*. On a reproché à Fr. de Schlegel, à propos de ceux-ci, de trop tenir à la coupe, de trop rechercher l'élégance, au lieu de la force, et on lui a dit un peu aigrement qu'il n'en était pas de l'Allemagne comme de l'Italie, où, grâce à la sonorité de la langue, la forme est tout, le fond n'est rien. Ce blâme, fondé peut-être pour quelques-uns des imitateurs de F. Schlegel, est peu juste pour lui; car évidemment il ne s'est pas outre mesure préoccupé de la forme, mais on peut lui reprocher d'avoir voulu en quelque sorte galvaniser sa poésie en donnant à tous les objets de la nature, aux végétaux, aux pierres, aux vents, à l'eau, une vitalité surnaturelle, d'avoir semé à pleines mains l'intelligence ou la sensitivité à tous les degrés de l'être, d'avoir, ainsi que le croyant en Brahma, fait palpiter l'âme universelle dans tous ses vers. Ce n'est là, au reste, que la réalisation de ses doctrines, panthéistes aux trois quarts et mystiques au grand complet. Nous con-

viendrons même que, restreint en certaines limites et harmonieusement adapté aux sujets, au temps, aux hommes qu'on fait parler, cet accent, qui semble animer et intéresser la nature entière aux scènes qui passent sous nos yeux, peut produire de grands effets et procéder d'une inspiration vraie. Mais il faut savoir éviter l'affectation et ne pas fatiguer. D'autres, au reste, ont fait comme Schlegel, Shelley entre autres, Shelley, panthéiste aussi, mais logique et athée; et l'on pourrait bien rapprocher comme ayant déjà, quoique moins savamment, penché vers ce mode de lyrisme, dès le dix-septième siècle, les poètes de l'école de Nurenberg. XVIII. *Chants hiéroglyphiques* (en tête de l'édit. des *poésies* du mystique Nicolas). Ces chants offrent le même caractère que nous venons de signaler dans bon nombre des *Poésies diverses*. XIX. Une part dans le *Prométhée* de L. de Seckendorf et de Stöll. XX. Une *traduction*, en mètres allemands, *des Poésies latines de Lother et de Maller*. Ces poésies avaient été d'abord composées en langue romane par dame Marguerite, comtesse de Vaudemont et duchesse de Lorraine, puis, traduites en italien, elles avaient été mises en allemand en 1405, par dame Élisabeth, comtesse de Nassau-Saarbruck, fille de dame Marguerite et du duc Frédéric de Lorraine. Quoique, comme on le devine de reste, il n'y ait point là mérite d'idées et d'invention pour l'interprète, on peut dire qu'interpréter ainsi c'est presque produire. La souplesse de la langue allemande sans doute facilite notablement la tâche à qui veut reproduire l'allure et la couleur des débris du vieil âge. Pourtant, on ne peut méconnaître que Fr. de Schlegel possède, comme son frère, un merveilleux talent de revivification, et que cette traduction se recommande par une très-grande supériorité de style. XXI. *Lucinde*, ou *la Maudite*, 1re partie, 1800. La 2e ne parut jamais. Pour la forme comme pour l'esprit, *Lucinde* est une copie de la *Fiammetta* de Boccace. Pour les curieux d'anecdotes littéraires, elle offre cet attrait tout spécial que Fréd. Schlegel y retrace, en l'idéalisant beaucoup, l'histoire de ses amours; et physiologiquement comme moralement il peut y avoir de l'utilité à mettre en relief les liens secrets qui unissent l'exagération des jouissances physiques et des opinions paradoxales à la folie. Toutefois, il n'y avait là rien de bien neuf; et ce n'est que la beauté de la mise en œuvre, soit comme peinture d'art, soit comme souffle éloquent de morale, qui pourrait tirer *Lucinde* de la foule des ouvrages où à la suite des passions apparaît la démence temporaire ou incurable. Il s'en faut que l'auteur en soit là : l'accent n'est pas celui du conteur qui réprouve sévèrement et avec autorité (au contraire, on pourrait y voir le premier manifeste de guerre du roman *anti-conjugal*); et son pinceau n'est pas celui de l'artiste qui sait dégrader les couleurs et faire aimer ses héros. Il croyait qu'on s'amuserait beaucoup de ces quelques pages de sa vie, et qu'on en demanderait la suite à grands cris. Soit que sa célébrité ne fût pas telle qu'on eût ainsi faim et soif de ses mémoires ou que l'on trouvât quelque fatuité dans ses prétentions, soit qu'en réalité les lecteurs fussent péniblement affectés du récit de scènes, les unes très-peu morales, les autres douloureuses ou flétrissantes,

sa *Lucinde* n'intéressa pas ; elle ne fut même pas très-lue, quoique très-décriée ; et telle fut probablement la vraie raison qui l'empêcha de poursuivre, quoique fort souvent on ait fait honneur de cette interruption à son désir d'éviter du scandale. Parmi les morceaux de polémique auxquels donna lieu la publication de *Lucinde*, doivent se remarquer surtout les *Lettres intimes* de Schleiermacher dans l'*Athenæum*. On doit de plus à Frédéric Schlegel la traduction en allemand d'une histoire (française) de la reine *Marguerite de Valois, femme de Henri IV*, Leipzig, 1809 ; les deux volumes (ci-dessus mentionnés) de chants et poésies du moyen âge ; un choix des pensées, théories et croyances de Lessing, sous le titre d'*Esprit de Lessing*, etc., 1804 (recueil où ce qui appartient en propre à notre auteur dénote beaucoup d'admiration pour Lessing, mais un développement d'esprit encore peu avancé relativement à ce qu'il devait être); puis conjointement avec Tieck, une édition des *Écrits de Novalis*, 1802, réimprimés deux fois encore depuis ; et enfin un *Almanach* pour l'an 1806, Berlin, 1806. Il a aussi été l'éditeur de la traduction allemande de *Corinne ;* mais ce n'est pas lui qui se fit ainsi l'interprète de madame de Staël ; c'est, en grande partie du moins, à sa femme Dorothée Schlegel qu'il faut en faire honneur. On avait donné à Vienne, en 1822 et 1823, une édition, en douze vol. in-8°, des *OEuvres complètes* de Fréd. de Schlegel, telles qu'elles étaient à cette époque. On voit qu'il n'y a que peu de choses à y ajouter pour qu'effectivement tout y soit compris. On a publié à Bonn, en 1836, un volume de *fragments philosophiques* tirés des leçons de Frédéric de Schlegel. — *Dorothée* de SCHLEGEL, sa femme, était fille du célèbre juif Mendelsohn et avait épousé en premières noces un marchand de Berlin, Simon Veit, auprès duquel elle jouissait d'une existence agréable et brillante. Née avant 1770, elle approchait de trente ans, si même elle n'avait dépassé cet âge, et elle était mère de plusieurs enfants, quand pour la première fois vers 1798 elle aperçut Frédéric de Schlegel. Nous ne dirons pas que Mme Veit fut une beauté ; mais expressive, passionnée, reine d'un petit cercle sur lequel elle exerçait une véritable fascination, elle était belle pour les privilégiés peu nombreux devant lesquels se déployait dans son exubérance l'âme éminemment impressionnable et chaleureuse dont l'avait douée la nature. Elle sentait en artiste, elle aspirait à faire sentir comme elle ce qui l'entourait, son esprit était cultivé, ses manières étaient celles du monde. Bientôt une passion réciproque les unit secrètement ; puis, soit nécessité, soit droiture et franchise, elle se sépara de son mari, pour devenir la femme de celui qu'elle préférait. Cette double démarche n'eut pas lieu sans retentissement et sans blâme. Mais elle sut se rattacher et conserver autour d'elle des adhérents choisis et chers à son cœur, à commencer par sa sœur Rachel. Toutefois il est croyable que si, très-peu de temps après ces évènements, parut le roman inachevé de *Lucinde* dont il a été question un peu plus haut, ce fut le besoin d'une apologie, indirecte du moins, qui en éveilla l'idée chez Schlegel. Il est croyable aussi que, si les deux époux quittèrent Berlin pour aller s'établir à Iéna, ce fut aussi pour éviter de

se trouver davantage en contact avec les témoins de plus d'une scène orageuse et interprétée à leur désavantage. Mais l'existence étroite d'Iéna ne put plaire long-temps à Mme de Schlegel; et le désir de se déployer sur un théâtre plus vaste lui fit songer à tenter la fortune à Paris. En sibylle inspirée, elle prophétisait à son époux que de hautes destinées leur étaient réservées dans la capitale de la France, que ce pays agité par le besoin d'innovations devait aspirer à connaître les littératures étrangères et à se renouveler par elles, qu'il y avait là une belle place à prendre pour qui saurait la prendre, etc., etc. Tout cela ne manquait pas complètement de vérité. Mais la Velléda brandebourgeoise ne tenait pas compte du temps qui serait nécessaire pour que la pression de l'idée allemande sur la routine française, qui portait pour enseigne *Poétique d'Aristote*, devînt un peu sensible et eût chance de triompher. Frédéric de Schlegel n'était pas l'homme qu'il fallait pour agir énergiquement sur l'esprit des Français; et sa femme elle-même, malgré ce qu'il y avait de séduction dans sa manière et dans cette alliance d'un esprit fin et cultivé avec les grâces de son sexe, ne suffisait pas au rôle qu'elle ambitionnait pour elle et pour lui. L'effet pourtant ne fut pas nul. Très-certainement ils préparèrent l'impression plus forte produite par *l'Allemagne* de Mme de Staël. A leur thé du dimanche assistaient, avec des Allemands et divers étrangers, plusieurs Français distingués par la position ou par l'esprit. C'est chez Mme de Schlegel que Chezy rencontra la baronne de Hastfer, que plus tard il épousa; et de ce petit cercle commencèrent à rayonner, quoique peu remarquées d'abord, les premières influences germaniques. Malgré le rang élevé que tenait dans ce cercle la maîtresse de la maison, elle n'affectait point de prétentions extraordinaires; ou plutôt, si elle affectait quelque chose, elle affectait d'être la simplicité même, bien qu'elle fît quelquefois des lectures devant le docte cercle. Elle s'effaçait devant son mari, ne voulant que briller des reflets de sa gloire; elle répétait qu'elle n'avait d'autre participation à ses ouvrages que de les recopier; elle ne confiait qu'à peu d'amis ce qu'elle écrivait et composait elle-même, et quelquefois on mit sur le compte de Frédéric ce qui sortait de la plume de Dorothée. Ainsi la traduction allemande de *l'Allemagne* est due à la plume de Mme de Schlegel, et long-temps on l'attribua au mari qui sans doute était plus qu'à la hauteur de cette tâche, mais qui enfin ne l'avait pas entreprise; et il paraît qu'il en est de même de plus d'une pièce en vers ou en prose qui porte le nom de Schlegel. On doit aussi à cette femme spirituelle une traduction de morceaux choisis de Merlin, et divers articles de l'*Europe* signés D. Elle avait résolu de donner une deuxième partie du *Florentin*, et elle mit la main à l'œuvre, mais elle n'acheva pas. Elle entretenait avec ses amis une correspondance active, et qui, si elle voyait le jour, offrirait plus d'une particularité intéressante. Mme de Schlegel survécut dix ans à son époux, et ne mourut qu'au mois d'août 1839. P—ot.

SCHLEGEL (CHRÉTIENNE-CAROLINE LUCIUS, dame), morte nonagénaire en 1833, s'est fait ou plutôt s'était fait dès la fin du siècle dernier un nom comme femme de lettres, à une époque où le sexe

n'avait pas autant de prétentions que de nos jours à la renommée, et où surtout il était moins familiarisé avec les recettes du charlatanisme; et pourtant on peut tenir pour sûr qu'elle ne le cédait guère en qualités brillantes, soit de style, soit de pensée, à la plupart de celles qui ont jeté le plus d'étincelles et fait pétiller le plus de fusées. Son père occupait un assez mince emploi dans les bureaux de la maison privée d'Auguste III (l'électeur de Saxe, roi de Pologne), et comme son maître, il menait la vie nomade, tantôt à Dresde, tantôt à Varsovie. A Dresde pourtant était son domicile, à Dresde vivait sa femme, à Dresde naquit Caroline. Son éducation ne fut pas négligée, mais ne fut pas dispendieuse. Les fréquentes absences du père, les habitudes de la mère, qui s'entendait mieux aux soins du ménage qu'à la littérature, le peu d'aisance de la famille, s'opposaient à ce que l'on mît à grands frais la jeune personne en pension. Mais elle avait le goût de l'étude et de la lecture; et tout le temps qu'elle ne passait pas à tricoter, à ravauder et à coudre, ou à seconder sa mère, elle le passait avec les livres. Elle apprit ainsi l'anglais, l'italien, et surtout la langue française qu'elle affectionnait et parlait fort bien; elle s'appliqua solitairement à traduire, soit en prose, soit en vers, ce qui la frappait ou l'intéressait dans les littératures étrangères; pour perfectionner sa diction, elle entretint une correspondance assidue avec une amie de son enfance : cette correspondance était en quelque sorte le journal de sa vie intime. On comprend combien ce genre d'exercice devait former l'esprit et le style, en même temps surexalter l'imagination et le cœur de celle qui l'entreprenait; et l'on ne sera que médiocrement étonné de voir un jour la jeune Lucius, à l'étroit dans un cercle par trop domestique, se sentir la fantaisie d'écrire à Gellert qu'elle ne connaissait que par ses œuvres, et par le retentissement de ses cours à Leipzig, mais dont les œuvres si délaissées depuis et les cours au fond si vides exerçaient une fascination prodigieuse, principalement sur les femmes. La sentimentalité, la morale à l'eau de rose étaient en vogue en cette année 1760; et la religiosité un peu vague de Gellert, son mysticisme, sa mélancolie, sa phraséologie aux nuances tendres, prose fouettée que l'on prenait pour de la poésie, moins justement que nous prenons, nous, sa poésie pour de la prose; cette espèce de sacerdoce laïc dans lequel il se drapait, cet appel qu'il fait à la persuasion au lieu de vouloir opérer la conviction, tout cela s'assortissait parfaitement au milieu dans lequel résonnait sa parole. Ajoutons d'ailleurs que l'âge de Gellert et sa rigidité de principes suffisaient pour prévenir toute mésinterprétation. Nous ne savons combien de temps l'aimable Saxonne combattit son idée; mais enfin, préludant à la désinvolture du XIX• siècle et Bettina d'un homme qui n'était pas Gœthe, mais qu'on divinisait comme Gœthe, le 21 octobre 1760, elle décocha sa première lettre, que suivirent beaucoup d'autres missives, et encouragée par les réponses qu'elle recevait de temps en temps, elle continua ainsi neuf ans durant. La mort seule du fabuliste mit un terme à cette correspondance (3 déc. 1769). Dans l'intervalle au reste elle avait vu Gellert à Leipzig; et le digne vieillard qu'elle vénérait comme

un père en l'adorant comme un homme de génie, comme le modèle des vertus et, ce qui résumait tout alors, comme l'être le plus sensible, lui avait fait voir toutes ses lettres réunies et conservées dans une cassette particulière. Elle eut un autre petit triomphe. Une autre jeune fille, une autre Caroline, Mlle Kirchhof de Kottbûs (depuis Mme Gûlde), se mit de même en relations épistolaires avec Gellert. Mais suffire à toutes ces traites tirées sur lui par l'amabilité féminine était au-dessus des forces de Gellert, un peu blasé d'ailleurs comme tous les sultans; et, quoique flatté de l'hommage, il envoya les missives à Mlle Lucius, la chargeant de répondre. Les deux Carolines engagèrent ainsi un commerce de lettres qui dura long-temps, et, bien que rivales au fond, se lièrent entre elles d'une amitié dont rien n'autorise à suspecter la sincérité; il est vrai que Mme Gûlde mourut fort jeune. Mlle Lucius était aussi en correspondance avec plusieurs autres notabilités, avec J. Jakobi, par exemple, et avec le feld-maréchal comte de Kalckreuth. Agée de trente-quatre ans (6 oct. 1774), elle accepta la main du pasteur de Burgwerden près de Weissenfels, mais elle n'eut point d'enfants de ce mariage heureux sous tous les autres rapports; et six ans après, elle eut la joie d'unir sa sœur, plus jeune qu'elle de huit ans, à ce même Gûlde de Kotbûs, veuf de son ancienne amie l'autre Caroline, mais elle la perdit au bout de dix mois (1781), et il ne lui resta plus de sa famille que son vieux père qui lui-même rendit le dernier soupir en 1783. Quant à son époux, il survécut trente ans encore à toutes ces morts si rapides, et elle-même elle survécut vingt ans et demi à son mari : sa fin n'eut lieu en effet que le 21 août 1833. Depuis juin 1814, elle était revenue se fixer à Dresde, sa ville natale, avec une fille adoptive dont le vénérable Schlegel et elle avaient fait choix en 1796. Depuis long-temps le monde littéraire l'avait oubliée. Sa conversation pourtant était encore facile et vive : jusque dans le voisinage de sa caducité elle conserva une grande force de caractère, de la résolution, de la sérénité. A quatre-vingt-quatre ans moins quelques mois, elle subit une opération redoutable au sein droit, et son sang-froid fut pour beaucoup dans la réussite. La principale composition de Caroline Schlegel et celle qui prouve le mieux ce dont elle eût été capable, avec un peu moins de modestie et un peu plus d'encouragement, c'est sa tragédie bourgeoise anonyme, intitulée : *Duval et Charmille*, Leipzig, 1778. Ce fut aussi son premier ouvrage. Reich ne l'imprima que malgré elle. Le fait sur lequel roule le drame n'est que trop réel et s'était passé à Dresde. Caroline, à qui sa sœur le manda, n'eut ni trève ni repos qu'elle n'en eût fait cinq actes en y intercalant des morceaux de poésie. On y trouve de l'intérêt, du pathétique, de belles scènes, mais tout y décèle le peu d'habitude du théâtre. On doit de plus à Caroline Schlegel des traductions des *Delights of a religious life* d'Harwood, Leipzig, 1781, du *Rêveur sensible*, de Blanchard, Zeitz, 1799, 2 vol.; des tomes 3 et 4 des *Instructions d'un père à ses enfants sur la nature et la religion*, par Abr. Trembley, Leipzig, 1776-80, 5 vol. La traduction a été publiée sous le nom de Klausing. On a imprimé à Leipzig, en 1823, un volume sous le titre de *Correspondance de Gellert et de Mlle Lucius*, mais il ne

s'y trouve qu'une partie, et même la moindre partie des lettres de Caroline. P—ot.

SCHLEIERMACHER (Frédéric-Daniel-Ernest), un des plus célèbres théologiens protestants, naquit à Breslau le 21 novembre 1768, et fit ses premières études au gymnase des frères moraves à Niesky, où il reçut une éducation très-pieuse, puis au séminaire de Barby, et enfin à l'université de Halle, où Semler déjà vieux achevait sa brillante carrière, et où Wolff commençait la sienne. Schleiermacher y obtint de grands succès, et il fut aussitôt après distingué par une famille puissante qui le chargea de l'éducation de plusieurs enfants. Il fut ensuite vicaire à Landsberg-sur-la-Warta, puis aumônier de l'hospice de la Charité (1796-1802), à Berlin, où il se lia intimement avec les Schlegel, et fut leur collaborateur dans la rédaction de l'*Athenæum* (voy. Schlegel dans ce vol.). Enfin, en 1802, il fut nommé pasteur dans un village de la Poméranie. Sa réputation s'étant alors considérablement accrue, il fut appelé à l'université de Halle pour y professer la théologie et la philosophie, avec le titre de prédicateur de l'université. Son début y fut très-brillant. Mais l'invasion des armées de Napoléon (1806) mit fin à cette belle existence. L'université ayant été supprimée, et la ville de Halle condamnée par le traité de Tilsitt à faire partie du royaume de Westphalie, créé pour le plus jeune des frères de Bonaparte, Schleiermacher revint à Berlin, où quelque temps il demeura sans emploi; mais en 1809 il fut nommé prédicateur à l'église de la Trinité, puis pourvu en 1810 de la chaire de théologie que l'on y créa cette année. Reçu en 1811 à l'académie des sciences, trois ans après il devint secrétaire de la section philosophique de cette société savante. C'est après avoir exercé long-temps avec le plus grand succès ces importantes fonctions, qu'il mourut dans cette ville le 12 février 1834. Bien que remarquable en philosophie, sans toutefois y avoir été créateur, Schleiermacher devra surtout un nom dans la postérité à ses spéculations théologiques. Là véritablement il a été original. Pénétré d'un côté, soit de la puissance de l'ancienne et simple foi évangélique comme nourriture substantielle de notre sentiment religieux, soit de l'impuissance du rationalisme pour satisfaire ce besoin, mais, d'autre part, reconnaissant le bon droit du rationalisme dans les questions philologiques, historiques et critiques, et l'impossibilité de défendre sur ce point la totalité des solutions traditionnelles; certain de plus, et c'est sur ce point qu'il insistait, qu'il ne saurait y avoir de contradiction entre la conscience religieuse et la conscience dialectique ou métaphysique, toutes deux également légitimes, également inhérentes à l'essence de l'âme humaine, il prétendit concilier ces deux faits antinomiques en apparence, et il s'efforça de dégager ce qu'il appelait la substance de la foi chrétienne des revêtements historiques que la critique moderne ne saurait désormais admettre, et l'offrir sous une forme contre laquelle la dialectique ne puisse avoir d'objection. Aux yeux de Schleiermacher, l'essence de la religion ne réside ni dans la pensée, ni dans la volonté, ni dans l'union de la pensée, de la volonté, du sentiment. C'est le sentiment seul; c'est le sentiment que l'univers comme

infini, comme dépassant la totalité des choses finies, produit sur l'homme, le sentiment de dépendance absolue de l'homme à l'égard de Dieu (car telle est la dernière formule à laquelle il s'est arrêté). Il en conclut que tout ce qui, dans l'humanité, relève de la pensée ou de la volonté, notion, formule, dogme, acte, peut être plus ou moins étroitement lié à la religion, mais n'est pas la religion. Il en conclut aussi que peu importe à la piété de savoir si le monde a été créé par l'Être suprême ou est éternel, tandis qu'elle a besoin de sentir que le monde n'agit et ne se conserve que par son action; et de même pour le Christ, dont il considère la personnalité comme le seul exemple qui ait jamais été de la plénitude de la conscience divine s'incorporant dans la conscience humaine. C'est sur cette identification complète des deux consciences ou des deux natures, que doit se porter, selon lui, le regard de la piété; la partie miraculeuse de l'histoire du Sauveur ne lui semble point essentielle. Nous laissons de côté les développements très-variés, très-riches, et certes très-contestables, mais très-ingénieux et très-féconds de ce système religieux. On comprend qu'il ait été l'objet de beaucoup d'attaques, de controverses, et qu'on l'ait en même temps accusé de panthéisme et d'épicuréisme. Les rationalistes y ont vu du mysticisme; les orthodoxes, du rationalisme; et l'auteur ne s'est pas complètement justifié de ces reproches. Il nous suffira de dire qu'il n'a pas laissé d'école. Mais son influence ne s'est point du tout éteinte avec lui, et les deux écoles contraires qui aujourd'hui partagent l'Allemagne théologique, celle de Nitzsch et Tholuck, celle de Baur et Strauss, procèdent de lui. La question telle qu'il l'a posée, et la distinction du christianisme historique d'avec le christianisme sentiment sont dorénavant inévitables. Zélé partisan de l'indépendance de l'Église, Schleiermacher a souvent manifesté une opposition courageuse au pouvoir politique, notamment dans l'affaire de la liturgie. Enfin il a pris une part fort active à toutes les questions qui ont agité l'Église luthérienne pendant sa vie, et il a publié plusieurs brochures très-remarquables à cette occasion. Les ouvrages dans lesquels on peut suivre le développement successif de son système religieux sont : I. *Discours sur la religion adressés aux gens instruits qui la dédaignent*, 1799; 4e édit., 1831. II. *Lettres intimes sur le roman de Lucinde* de Fréd. Schlegel, publiées d'abord dans l'*Athenæum*, puis en 1 vol. séparé, 1800. III. *Monologues*, 1800; 5e édit., 1836. IV. *Esquisses d'une critique de la morale telle qu'elle a été systématisée jusqu'à présent*, 1803; 2e édit., 1834. V. *La Veille de Noël*, dialogue, 1806; 3e édit., 1837. VI. *Exposé succinct de la science théologique*, 1810; 2e édit., 1830. VII. *La Foi chrétienne exposée dans son ensemble*, d'après les principes de l'Église évangélique, 1821-22, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1830. VIII. Deux *Dissertations*, l'une *sur la prédestination*, l'autre *sur la Trinité*. IX. Deux *Lettres* à M. de Lücke dans des *Revues théologiques*. X. *Dissertation sur la prétendue première Épître de saint Paul à Timothée*, 1807, in-8°. XI. *Sur les écrits de saint Luc*, 1817, in-8°. Lors de son premier séjour à Berlin, Schleiermacher avait commencé avec Fréd. de Schlegel, puis il continua seul et poussa

en avant une traduction de *Platon* (1804-1810), qui toutefois fut interrompue après le 6e volume, et ne fut achevée qu'après sa mort. On lui doit encore un travail fort étendu *sur Héraclite d'Éphèse*, dans le 1er volume du *Musée* de Wolff et Buttmann, et beaucoup de *dissertations* et *discours* lus à l'académie de Berlin. Z.

SCHLEZ (Jean-Ferdinand), pasteur à Schliz, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, naquit le 27 juin 1759, à Ippesheim (aujourd'hui cercle de la Rezat, en Bavière), où son père remplissait les mêmes fonctions. Il avait l'esprit léger, et fort porté, par conséquent, à s'ennuyer des matières sérieuses : ses premières études s'en ressentirent ; elles ne furent pas absolument manquées cependant. Il en fut de même lorsqu'il étudia à l'université d'Iéna. Il aborda, il effleura tout : il n'approfondit rien, et toutefois il sortit de cette école, sachant assez de théologie et incapable de rester court. De retour dans la maison paternelle, il ne tarda pas à devenir l'adjoint, le second de son père, à qui son âge et ses infirmités rendaient difficile l'exercice de sa profession, et finalement il lui succéda. Quoique nécessairement la vie d'un ministre de l'Évangile, à la campagne, soit des plus monotones, celle de Schlez fut accidentée par les peines qu'il se donnait pour introduire mainte petite innovation dans sa paroisse, par les obstacles qu'il rencontrait, par les tiraillements auxquels donnait lieu cette diversité de vues entre les opposants et lui. Mais, hors du cercle étroit où se passaient ces microscopiques événements, le récit ne saurait en offrir d'intérêt. Qu'il nous suffise de dire que Schlez, dans son administration pastorale, faisait preuve de lumières, de zèle et d'activité d'esprit, mais qu'il avait les défauts de ses qualités, et que son désir de réformes semblait parfois de la manie. Sa parole dans la chaire évangélique était très-vive ; il improvisait toujours. Il aimait aussi à écrire. A l'université il avait fait imprimer quelques vers. Pasteur d'Ippesheim, il donna un recueil de *Poésies*, que précédèrent et suivirent diverses autres publications. En 1799 parut la première édition de son *Grégoire Frappefort* (Greg. Schlaghart), où se montre à nu le caractère de son esprit passionné pour ce qu'il croit le bien, acerbe contre la routine et l'abus, et malgré de bonnes intentions un peu tyrannique, un peu étroit. L'ouvrage trouva des censeurs, mais il eut aussi des fauteurs, et même parmi des personnages considérables. Un comte de Gœrtz surtout en fut frappé, et bientôt fit venir l'auteur à Schliz (1800) avec les titres d'inspecteur et conseiller de consistoire. Schlez put alors agir plus en grand que dans sa première paroisse, et il développa en même temps avec plus de convenance, et sans une résistance aussi opiniâtre de la part des personnes, ce besoin d'améliorations qui le tourmentait. Il introduisit une liturgie nouvelle, il apporta dans l'enseignement primaire des modifications nombreuses, heureuses la plupart, tant pour l'épurement des doctrines, des lectures, que pour les progrès de l'instruction ; généralement il conquit la considération, la bienveillance de tout ce qui l'entourait. Il finit par devenir premier pasteur de Schliz, et reçut l'ordre de Louis. Sa mort eut lieu le 7 septembre 1839. Depuis long-temps il ne prêchait plus, ce qui ne l'empêchait

pas de jouir de certaine réputation comme prédicateur : probablement il préférait ne la pas compromettre. Parmi ses ouvrages, que nous n'indiquerons pas tous, et dont beaucoup se réfèrent directement ou indirectement à l'éducation primaire, on distingue surtout des contes ou petits romans. qui le placent au rang des auteurs qui ont su le mieux parler à l'enfance le langage qu'elle aime et qu'elle comprend. En voici les principaux : I. *Poésies mêlées*, 1793. La plupart sont des compositions lyriques. Elles ne manquent pas de feu, de mouvement, mais l'enthousiasme, la fantaisie s'y montrent peu, et au total elles ne se distinguent pas de la foule des publications prétendues poétiques que chaque jour voit naître et mourir. Schlez est plus lettré que poète, plus homme d'esprit que lettré. Il y a chez lui beaucoup de spontanéité, d'heureuses saillies, mais peu de suite, peu d'instruction, sauf celle qui s'acquiert par la pratique même. Lorsqu'il composa ses premières pièces de poésies, il n'avait, qui le croirait ? il n'avait pas encore lu un poète allemand. II. *Sermons prêchés à la campagne*, Heilbronn, 1794, 2 vol. Il en avait déjà fait paraître un volume à Nurenberg, en 1788. III. *L'Ami du peuple*, pour 1798, 1799 et 1800, Nurenberg. IV. *Grégoire Frappefort et Laurent Richard*, Nurenberg, 1799 ; 2e et 3e éd., 1803. V. *Petits romans populaires* (kl. romant. Volksschriften), Heilbronn, 1802. VI. *Histoire du village de Traubenheim*, 3e édition, 1817. VII. *L'Ami des enfants*, 4e éd., Giessen, 1834. VIII, IX. *Oswald entre ses amis et ses enfants*, Darmstadt, 1826, et *Dialogue entre le forestier Oswald et ses amis*, Darmstadt, 1837. X. *Paraboles*, Giessen, 1837. XI. *Petite histoire naturelle*, 2e éd., Heilbronn, 1829, 2 vol. Le titre allemand (gemeinfasslich geordnete u. gemeinnüz. Naturg.) indique que Schlez n'a voulu prendre dans l'histoire naturelle que ce qu'elle offre de traits utiles, et n'a présenté des méthodes que ce que le jeune âge peut comprendre aisément. XII. *Manuel pour les instituteurs des écoles populaires*, 2e éd., 1837, 6 vol. XIII. *La morale en exemples*, 4e éd., Giessen, 1824.

P—OT.

SCHLIPPENBACH (ULRIC-HENRI-GUSTAVE, baron de), littérateur allemand, naquit à Gros-Wormsahten en Courlande en 1774. S'étant préparé à la carrière des emplois publics dans les universités de Kœnigsberg et de Leipzig, il revint dans sa patrie et fut nommé en 1799 notaire provincial, et en 1807 landrath (espèce de sous-préfet) du cercle de Pilten, et directeur de la chancellerie du comité de l'ordre équestre. Deux ans après, le gouvernement russe le nomma membre de la commission législative ; il fut dans la suite adjoint à la commission chargée de préparer l'amélioration du sort des paysans en Courlande, et il rédigea les résultats des travaux de cette commission ; ce qui lui procura, de la part de l'empereur Alexandre, des témoignages de satisfaction, tels que la jouissance temporaire d'un domaine de la couronne. Il avait été admis en 1806 dans le nouvel ordre de Malte que le gouvernement russe avait vainement essayé de restaurer. En 1818, Schlippenbach entra en qualité de conseiller dans la cour de justice supérieure à Mittau, et quatre ans après il eut la présidence de la commission législative pour sa province ; l'empereur lui donna la déco-

ration de l'ordre de Sainte-Anne. Ce magistrat fonda en 1816 la société courlandaise pour la littérature et les arts. Il mourut à Mittau en 1826. Quoique fonctionnaire public russe, il a toujours écrit en allemand. Ses ouvrages sont : I. *Curonia et Wega*, ouvrage périodique qu'il publia depuis 1806 jusqu'en 1809. II. *Iconologie du siècle actuel*, Riga, 1807. III *Pérégrinations pittoresques dans la Courlande*, Riga, 1809. IV. *Poésies*, Mittau, 1812. On dit que Schlippenbach improvisait facilement des vers et de la musique. V. *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre*, Mittau, 1813, 4 cahiers. VI. *Fleurs de la vie*, Hambourg, 1816, 2 vol. VII. *Souvenirs d'un voyage à Pétersbourg en* 1814, Hambourg, 1818, 2 vol. Voy. *Zeitgenossen*, 3. série, tome II. D—G.

SCHMALTZ (le comte de), publiciste allemand, s'est fait une renommée très-impopulaire en 1815 et 1816 par ses fougueux écrits contre les sociétés secrètes et les principes qu'elles voulaient propager. Né à Hanovre en 1759, il était professeur de droit public à Berlin et conseiller intime du roi de Prusse, lorsqu'il publia en 1815 un ouvrage intitulé : *Le Tugend-Bund et les sociétés secrètes*. C'était une vive attaque contre toutes les associations patriotiques de 1813. Il y traitait de révolutionnaires, de démagogues, les membres de ces sociétés. Blücher, Gneisenau, Grüner, qui, après avoir pris tant de part à leur formation, en demeuraient encore les soutiens, n'y étaient pas épargnés. Schmaltz accusait ces ardents patriotes de marcher à la destruction des trônes par leurs *menées démagogiques*, et peut-être qu'en cela il oubliait trop que c'était à eux au contraire que le roi de Prusse devait le rétablissement du sien. Mais la victoire obtenue, on sait que les puissances germaniques tinrent peu de compte des promesses qu'elles avaient faites dans ce genre, au jour des levées en masse et du soulèvement contre l'oppresseur de l'Allemagne ; que, Napoléon vaincu, l'Europe eut peur de l'incendie qu'elle avait elle-même allumé ; de là résulta la prudente nécessité d'éteindre l'embrasement qui menaçait de s'étendre : c'est ce qui explique l'appui que trouva Schmaltz à la cour de Berlin. On a même dit, avec quelque raison, qu'il n'entreprit sa guerre de plume contre les idées libérales que d'après les insinuations du cabinet prussien. Quoi qu'il en soit, il fit hommage de son écrit à Frédéric-Guillaume III, qui lui en témoigna sa satisfaction, en le décorant de l'ordre du Mérite civil. Cette première brochure fut suivie de quelques autres, non moins vives en faveur de l'autorité royale, et bientôt toute l'Allemagne retentit de ces publications. Des réfutations acerbes, railleuses, surgirent de tous côtés, dénonçant l'esprit anti-national du conseiller Schmaltz ; on traita ses écrits d'infâmes libelles, de calomnieux pamphlets. La passion s'en mêla, et cette querelle politique faillit se transformer en une lutte armée. Trois officiers des gardes adressèrent des cartels à Schmaltz, qui laissa à l'autorité le soin de répondre à ces provocations, dont les auteurs furent arrêtés et punis. Désormais il fut en butte à la plus grande impopularité ; les attaques, les récriminations, les injures même vinrent fondre sur lui. Un docteur en philosophie, M. Fœrster, qui avait combattu dans la guerre nationale, le somma de se présenter au milieu du grand auditoire pour y soutenir

publiquement, contre lui, les thèses de ses écrits; ce n'était plus une rencontre sur le terrain, mais un duel académique. Dans la brochure que ce zélé patriote lui adressa, sous le titre *De l'enthousiasme des Prussiens en 1813*, il disait qu'en commençant sa lutte littéraire avec M. Schmaltz, il invoquerait le Dieu qui l'avait protégé dans les combats et qui l'avait guéri de ses blessures. « Toi, ajoutait-il, toi mon adversaire, « fais aussi ta prière à Dieu si tu le « peux, sinon invoque les faux dieux « à qui tu as vendu ton âme. » Malgré le retentissement qu'eut cette proposition, Schmaltz n'y répondit pas; seulement, avec une certaine ironie dédaigneuse, il poursuivit tranquillement la mission qu'il s'était donnée, sans s'inquiéter des vives attaques dont il continua d'être l'objet, persistant dans sa haine contre le libéralisme germanique et dans sa défense de la monarchie absolue. En 1816, il publia encore quelques brochures sur le même sujet, qu'il était loin, disait-il, d'avoir épuisé l'année précédente. Le bruit courut alors que divers procès devaient lui être intentés par des personnes outragées, mais aucune réclamation judiciaire n'eut lieu, d'où l'on conclut qu'il y avait eu accommodement, grâce à des moyens mystérieux. Après cela Schmaltz ne fit plus guère parler de lui, se consacrant tout entier à ses fonctions de professeur de droit public. Il mourut à Berlin, en 1831. Outre les brochures que nous avons citées, on lui doit : I. *Le droit des gens européen*, trad. en français par le comte Léopold de Bohm, Paris, 1823, in-8°. II. *Économie politique*, traduite en français par Henri Jouffroy, Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

C—H—N.

SCHMETTAU (le comte FRÉDÉRIC-GUILLAUME-CHARLES DE), général prussien, né à Berlin le 12 avril 1742, était neveu du feld-maréchal de ce nom (*voy.* SCHMETTAU, XLI, 180), et, comme ses ancêtres, entra fort jeune dans la carrière des armes. Il fit une partie de la guerre de sept ans, puis celle de Bavière en 1778, et enfin celle de France en 1792. Nommé lieutenant-général en 1796, il commandait une division sous le duc de Brunswick en 1806, à la célèbre bataille d'Auerstadt, où, après avoir combattu glorieusement, il reçut une blessure grave à laquelle il ne survécut que peu de jours. Ainsi il n'eut pas le chagrin de voir périr une monarchie que lui et ses aïeux avaient si bien défendue. On a de lui : I. *Mémoires secrets de la guerre de Hongrie pendant les campagnes de 1737-1739*, Francfort, 1772, 1786, in-8°. II. *Carte du duché de Mecklenbourg-Schwerin et de Mecklenbourg-Strelitz*, 1788, en 25 feuilles. III. *Mémoire pour servir d'explication à la carte du duché de Mecklenbourg-Schwerin*, 1788, in-4°. IV. *Mémoire raisonné sur la campagne de 1778 en Bohême, par l'armée prussienne, aux ordres de S. M. le roi, et sur plusieurs objets concernant l'art pratique de la guerre*, Berlin, 1789, grand in-4° avec cartes. On attribue au comte de Schmettau une traduction de *Werther*, roman de Gœthe, publiée sous nom d'Aubry, avec ce titre fautif : *Les Passions du jeune Werther*, Paris, 1778, in-8°. — Il ne faut pas le confondre, comme a fait Barbier (*Dict. des anonymes*), avec le comte *Waldemar-Frédéric* de SCHMETTOW, qui publia un *Abrégé du droit public d'Allemagne*, Amsterdam, 1778, in-8°. M—D j.

SCHMID (Jean-Rodolphe) naquit en 1590 à Stein, petite ville située sur les bords du Rhin, près de Schaffhouse. Les aventures les plus singulières ont élevé à de hautes dignités cet homme qui, dans son enfance, déserta deux fois l'école de Stein et l'atelier d'un orfèvre à Lindau. Un officier italien le prit à son service; et il fut fait prisonnier par les Turcs, qui le conduisirent comme esclave à Constantinople. Il y apprit la langue turque, fut rançonné et devint l'interprète de l'ambassade autrichienne. Bientôt il développa le talent de négociateur, et comme tel il fut employé dans différentes occasions. Ferdinand II le nomma en 1629 son résident auprès du sultan, et il resta quinze ans dans cette place. En 1647, l'empereur le créa *baron de Schwarzenborn*, et lui conféra les emplois de conseiller aulique de guerre et d'inspecteur-général des forêts en Autriche. En 1649, il fut nommé internonce auprès du sultan Mahomet IV. Il ratifia l'année suivante, comme ambassadeur, la paix conclue avec la Porte. Il fut président du conseil aulique en 1656, et l'empereur Léopold lui continua les faveurs de son prédécesseur, en le nommant son conseiller intime. Schmid était venu revoir sa patrie en 1664, pour demander au nom de l'empereur l'assistance des Suisses contre les Turcs. Il obtint d'eux un millier de quintaux de poudre, ainsi que la permission de recruter. Il mourut à Vienne en 1667. U—i.

SCHMID (François-Vincent) naquit à Altorf, chef-lieu du canton d'Uri, en 1758. Il entra au service de France, qu'il quitta quelques années après pour revenir dans sa patrie, où lui furent conférés successivement divers emplois civils et militaires. Il s'occupa dans ses loisirs de recherches historiques, et en 1788 et 1790, il publia deux volumes de l'*Histoire générale de la république d'Uri*, Zug, in-8° (en allemand), qui vont jusqu'à l'année 1481 et dont la suite n'existe pas. Le mérite de ces deux volumes se trouve dans divers documents peu ou point connus, qu'ils renferment; car d'ailleurs l'auteur manque absolument des talents de l'historien, et ce qu'il donne pour l'histoire de son canton en est plutôt une espèce d'épopée. Tout lui paraît grand, admirable et sublime, et de tous les États, soit anciens, soit modernes, celui *des Uraniens* est le plus noble, le plus puissant et le plus remarquable; dans ce pays encore, la famille des Schmid l'emporte par sa noblesse et par ses vertus, sur tout ce qu'il y a de grandeur et de noblesse dans l'univers. On ne saurait s'imaginer l'excès de la fanfaronnade folle et ridicule avec laquelle est écrite la vie de son père, qu'il publia en 1796 (Bâle, in-8°); en voici le titre traduit littéralement avec la devise qui l'accompagne: « Charles-François de Schmid, natif d'Uri, le grand et le bien-aimé, « le landamman du canton d'Uri, le « plus loué et estimé, le représentant de la confédération helvétique « le plus digne. *Flos ille Helvetiæ*, « *decor ille ac gloria terræ, imperii* « *splendor, gentis et orbis amor.* » Il faut remarquer que le père était vivant quand le fils le célébrait ainsi, et que dans cet éloge il n'y a pas un seul trait pour lequel cette *gloire de la terre* pourrait mériter une place quelconque dans un Dictionnaire biographique. On a encore du fils un second écrit du même genre: *Promenade patriotique faite*

au champ de bataille près St-Jacques devant Bâle, le 21 novembre 1792 (Bâle, in-8°, en allemand). L'auteur commandait alors le contingent d'Uri pour le cordon de neutralité à Bâle. En 1799, Schmid était à la tête des habitants d'Uri qui s'opposaient à l'entrée des Français dans leur pays; il prêcha l'insurrection et l'armement général: les petites garnisons qui se trouvaient dans quelques villages de la vallée durent l'évacuer; faute de canons d'airain, Schmid fit construire des canons de bois munis de cercles de fer. Le 8 mai, lorsqu'il était occupé des moyens de défense contre l'approche des troupes françaises commandées par le général Soult, le premier coup de canon tiré par celles-ci le renversa mort près de Fluelen. U—I.

SCHMID ou **SCHMIDT** (FÉLIX). *Voy.* FABER, XIV, 2.

SCHMIDT (FRÉDÉRIC-SAMUEL de) naquit à Berne en 1737, et mourut à Francfort-sur-le-Mein le 11 avril 1796. Il fit ses études en théologie dans sa ville natale, où il fut admis au saint ministère en 1761. Peu après il abandonna la théologie, entraîné par son goût pour les antiquités, que lui avait donné son père Albert Schmid, membre lui-même de la société des antiquaires de Londres, et dont on trouve quelques Mémoires dans le *Mercure suisse* (1736 et 1737). Frédéric Samuel se fit connaître par différents prix que l'Académie des inscriptions, à Paris, lui décerna en 1757, 1758 et 1759. Il devint correspondant de l'Académie et fut reçu membre des sociétés de Londres, Munich, Cassel, etc. Le gouvernement de Berne le chargea, en 1756, de l'examen des antiquités découvertes dans l'Argovie; à Bâle, on lui conféra une chaire honoraire d'antiquités en 1762. Il quitta la Suisse en 1765, pour se rendre à Carlsruhe, où il fut appelé comme directeur de la bibliothèque et des cabinets du margrave. Quelques années après, il se maria à Francfort, où il se trouva chargé de missions diplomatiques par le margrave de Bade et d'autres princes de l'Allemagne. Il ajouta à son nom celui de *seigneur de Rossen*. Voici les titres des écrits qu'il a publiés: I. *Dissertation sur une colonie égyptienne établie aux Indes*, Berne, 1759. II. *Diss. de zodiaci nostri origine ægyptiaca*, Berne, 1760. III. *Recueil d'antiquités trouvées à Avenche, à Culm et en d'autres lieux de la Suisse*, Berne, 1760, in-4°, avec 35 planches; réimprimé à Francfort, en 1771, in-4°. C'est un des ouvrages les plus remarquables sur les antiquités de la Suisse. IV. *Mémoires sur les Oolithes*, Berne, 1764, in-4°. V. *Opuscula, quibus res antiquæ, præcipue ægyptiacæ, explanantur*, Carlsruhe, 1765, in-8°. VI. *De sacerdotibus et sacrificiis Ægyptiorum*, 1768, in-8°. On trouve encore de ses Mémoires dans les recueils de l'*Académie des inscriptions*, dans le *Journal étranger*, les *Excerpta totius italicæ et helveticæ litteraturæ*, etc. U—I.

SCHMIDT (HENRI de), l'un des plus habiles généraux de l'armée autrichienne, était né en 1743. Entré au service dès sa plus tendre jeunesse, il avait fait contre les Turcs et dans les Pays-Bas toutes les guerres qui précédèrent celles de la révolution. Distingué dès le commencement par l'archiduc Charles, il fut long-temps le chef d'état-major de ce prince, et il le seconda merveilleusement dans toutes ses campa-

gnes, notamment dans celle de 1796 en Bavière et en Franconie. Il était sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, et il faisait de vains efforts pour réparer le désastre d'Ulm (*voy.* MACK, LXII, 288), lorsqu'il fut tué au combat de Direnstein le 11 novembre 1805. M—DJ.

SCHMIDT (ERNEST-AUGUSTE), littérateur et traducteur allemand, né en 1746, eut pour parrain le duc de Saxe-Weimar, Ernest-Auguste, qui lui donna ses prénoms. Il fit d'excellentes études sous les auspices de ce prince, et retrouva la même bienveillance dans le duc Charles-Auguste (*voy.* SAXE-WEIMAR, dans ce vol., p. 219), son fils et son successeur, qui plus tard le nomma conservateur de sa bibliothèque, fonctions que Schmidt exerça jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1809. En profitant des loisirs que lui laissait son emploi, il aurait pu acquérir par ses talents une réputation littéraire plus étendue; mais il était naturellement indolent: un long travail, la lecture même d'un ouvrage volumineux l'effrayaient. On a de lui un *Dictionnaire allemand et espagnol*, en deux parties, la première publiée en 1795, et la seconde en 1805. Il a traduit du latin en allemand les *Lettres de Pline le jeune*; de l'anglais, *l'Origine et les progrès du langage*, par lord Monboddo; de l'espagnol, le *Tacano* de Quevedo (inséré dans le *Magasin de la littérature espagnole* de Bertuch): les *Lettres sur l'Italie*, par l'abbé Jean Andrès; l'*Histoire du Nouveau-Monde*, par Mugnox. Enfin Schmidt a laissé une imitation de l'héroïde de Pope, intitulée *Héloïse et Abeilard*, et quelques autres poésies érotiques. P—RT.

SCHMIDT (FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN), naturaliste allemand, né en 1755 à Gotha, fréquenta pour ses études plusieurs universités d'Allemagne, et prit ensuite un emploi dans les finances de son pays de Gotha; et comme ses fonctions lui laissaient assez de loisirs, il s'occupa de la bâtisse et du jardinage; enfin pour chercher une distraction après la mort d'un de ses enfants, il se jeta dans l'étude de l'histoire naturelle, surtout de la minéralogie et de la conchyliologie, et parvint à former une des plus nombreuses collections de coquilles en Allemagne, renfermant plus de 17,000 pièces décrites par son possesseur dans un catalogue de 15 volumes in-fol. Sur la recommandation de M. de Humboldt, qui avait été étonné de la richesse de ce cabinet, le duc de Saxe-Cobourg en fit l'acquisition pour la réunir, après la mort de Schmidt qui en conserva la jouissance viagère, à son cabinet d'histoire naturelle dans le château de Friedenstein à Gotha, où elle est maintenant, et où l'on voit aussi le buste du collecteur. Les étrangers instruits qui passaient dans cette ville ne manquaient pas de visiter la maison de Schmidt comme une des curiosités du pays. Il avait le projet de s'occuper, après le placement de son cabinet de coquilles, à recueillir des séries de zoophytes, mais il ne vécut pas assez long-temps pour réaliser ce dessein. Il avait publié en 1818 à Gotha un *Essai sur le meilleur arrangement et sur la conservation des objets d'histoire naturelle et d'arts, surtout des collections de coquilles, avec la description des systèmes et des écrits conchyliologiques, et la comparaison des six systèmes les meilleurs et les plus modernes*. Antérieurement il avait fait paraître une *Description historique et minéralogique de la contrée*

d'Iéna, avec des hypothèses sur les causes des révolutions physiques de ce terrain, Gotha, 1779. Mais un travail d'une toute autre espèce, bien plus considérable et plus dispendieux, dont il entreprit la publication, fut son *Architecte bourgeois*, ou *Instruction pour ceux qui désirent bâtir et se mettre en état, par un grand nombre de plans différents, de projeter l'arrangement de leurs demeures*, Gotha, 5 vol. in-fol. avec 400 pl., qui représentent une variété infinie d'habitations de ville, de maisons de campagne, de bâtiments accessoires, de jardins et de pavillons, etc. Ces cinq volumes parurent successivement de 1790 jusqu'en 1799, à ses frais; il en résulta pour lui une telle fatigue, qu'il tomba malade, et qu'il lui fallut une année pour se rétablir; dès lors il renonça à l'idée qu'il avait eue de porter à huit le nombre des volumes de ce grand ouvrage, dont la vente fut probablement loin de le dédommager des frais qu'il avait faits. Il ne fut guère plus heureux à l'égard de trois ouvrages d'une autre sorte, auxquels il attacha beaucoup d'importance, mais qui laissèrent le public indifférent, quoique l'auteur l'assurât qu'on en tirerait des avantages incalculables; c'étaient un *Manuel pour conduire un ménage*, puis le *Formulaire d'un journal à tenir pour les dépenses du ménage;* et enfin le *Modèle d'un livre à tenir pour les dépenses d'une maison*, 1800. On trouva que l'auteur s'astreignait à des enregistrements trop minutieux et trop nombreux. Schmidt mourut le 26 décembre 1830. Il avait été associé à plusieurs corps savants; son souverain lui avait donné le titre insignifiant de *conseiller de commission*. D—G.

SCHMIDT (JEAN-ERNEST-CHRÉTIEN), théologien allemand, fils d'un pasteur et maître d'école d'un village de Hesse, nommé Busenborn, naquit en 1772. Il paraît que ses années d'études à l'université de Giessen se partagèrent entre de profondes lectures et le cabaret, et qu'il y contracta le goût de la boisson. Heureusement ce goût ne l'empêcha pas de s'instruire profondément. A l'exemple de son père, il embrassa la carrière ecclésiastique; mais s'apercevant qu'il ne serait pas bon prédicateur, il préféra l'instruction publique, et débuta en 1793 à l'université de Giessen en qualité de *docent* ou enseignant libre, faisant des cours sur les classiques grecs et l'histoire ecclésiastique, puis, n'y trouvant pas de quoi vivre, il entra comme maître au *pedagogium*, collége de la même ville. Il s'y fit connaître par une dissertation philologique : *Observata in Sext. Aur. Propertii quædam loca*, Giessen, 1794, in-4°. Son premier ouvrage, qui avait eu pour objet le livre de l'Ecclésiaste du Vieux Testament, est intitulé : *Une des plus anciennes et plus belles idylles de l'Orient, I, Moïse, 49, traduite de nouveau avec des remarques*, Giessen, 1793. Puis il publia une *Clef philologique et exégétique du Nouveau Testament*, Giessen, 1795-97, 2 vol. chacun en 2 parties, dont la dernière, toutefois, ne parut qu'en 1805 par les soins de Welcker. Il écrivit dans plusieurs recueils théologiques et en entreprit un lui-même sous le titre de *Bibliothèque pour la critique et l'exégèse du Nouveau Testament et de la plus ancienne histoire ecclésiastique*; en outre il fut un des collaborateurs de la *Bibliothèque de la littérature moderne théologique et pédagogique*, du *Journal pour éclaircir les droits et*

les devoirs de l'homme et du citoyen, etc. En 1797, il fit paraître son *Traité de la morale, eu égard principalement aux préceptes moraux du christianisme ;* puis un *Avis au public non instruit, concernant l'athéisme de Fichte*, et l'*Esprit de la littérature théologique de l'année* 1797. Trois ans après parut son *Esquisse de l'histoire de l'Église chrétienne*, qui fut refondue dans une nouvelle édition en 1803 sous le titre de *Manuel de l'histoire de l'Église chrétienne*, et une 3e édition fut imprimée en 1823. Reprenant ce sujet, l'auteur le développa dans un ouvrage sous le même titre, en 6 volumes, qui parurent de 1801 à 1820, et dont les 4 premiers eurent une seconde édition ; c'est dire que les travaux de Schmidt sur l'histoire ecclésiastique eurent du succès chez les protestants. Beaucoup de professeurs dans les facultés théologiques les prirent pour guide dans leurs cours. Ils lui attirèrent de grandes distinctions dans son pays. Dès l'année 1798 il avait été nommé professeur de théologie à l'université de Giessen ; en 1803 il eut la place de bibliothécaire de cette université, et le titre de conseiller ecclésiastique. Son souverain le nomma historiographe de la Hesse et l'appela dans la commission législative. L'université de Halle lui décerna le titre de docteur en théologie. En 1813 il eut la direction du séminaire philologique à Giessen, et en 1820, lors de l'introduction du régime représentatif, il fut revêtu de la dignité de prélat et appelé dans la Chambre haute, où il prit une part active aux délibérations pendant une dizaine d'années, le plus souvent dans le sens des intentions du gouvernement, sans toutefois se prononcer contre l'opposition, de sorte qu'il semble que son système, s'il en avait un, ait été de bien vivre avec tous les partis, de louvoyer entre eux et de n'en heurter aucun de front. On lui a sévèrement reproché cette position *entre deux*. Il est vrai qu'il était d'une santé languissante. On le blâme aussi de n'avoir rien fait pour améliorer l'instruction primaire, quoiqu'il en eût eu la surveillance pendant assez longtemps, et on cite de lui plus de bons mots que de mesures utiles. En sa qualité d'historiographe de son pays, chargé de continuer l'ouvrage commencé par Wenek, il se contenta de publier en 1818 et 19 les 2 premiers volumes d'une nouvelle *Histoire de la Hesse*, moins étendue que la précédente. Ce fut probablement à cause de ces deux ouvrages, restés incomplets, que les États du grand-duché de Hesse, après la mort de Schmidt, qui eut lieu à Giessen, le 4 juin 1831, supprimèrent la place d'historiographe et en appliquèrent les appointements à l'augmentation des fonds pour la bibliothèque. Voyez sur la vie et les ouvrages de Schmidt les vol. XIII à XVII de l'*Histoire des savants et auteurs hessois*, par Stricder, et les *Zeitgenossen*, 3e *série*, t. III. D—G.

SCHMIDT (Martin-Henri-Auguste), poète allemand, né en 1776 à Brunswick, avait dirigé ses études à Gœttingue vers la théologie. Après avoir fait d'abord une éducation particulière dans une famille noble, au pays de Lunebourg, il fut nommé prédicateur pour les troupes, et en cette qualité il accompagna l'armée prussienne dans ses campagnes de 1806 et 1807. Cinq ans après, il obtint le pastorat de Teltow, auprès de Potsdam, qu'il échangea en 1817 contre celui de Derenburg, auprès de Hal-

berstadt. On a de lui quelques sermons prononcés pendant ses fonctions à l'armée et ailleurs ; mais il s'est fait une plus grande réputation par ses poésies, surtout par celles qui ont pour objet les évènements politiques et militaires de l'Allemagne, qui avaient probablement excité son enthousiasme, d'autant plus qu'il avait vu de près les efforts de l'armée prussienne pour défendre la patrie. On distingue entre autres : *La Bataille des peuples auprès de Leipzig*, chant héroïque, Berlin, 1814, 2e édit., 1815 ; *Berlin à la déesse de la Victoire*, poème, Berlin, 1814 ; *le Passage du maréchal sur le Rhin*, fiction (même date), et les *Grandes journées de juin* 1815, poème héroïque en 6 chants, Berlin, 1816. On loue pourtant plus les intentions que l'exécution de toutes ces compositions patriotiques. Schmidt a encore publié *New-Richmond*, poème descriptif, Brunswick, 1806 ; l'*Esprit de Henri-le-Lion*, poème (même date) ; *Électron, poésies composées sur les bords de la mer Baltique*, Leipzig et Berlin, 1810 ; *Albert et Mathilde*, ou *les Éléments* (même date). Ses amis ont dû faire un choix parmi ses œuvres poétiques, pour les publier au bénéfice de sa famille. Il a traduit en allemand les *Nuits d'Young*, et il a été l'un des éditeurs d'un recueil de morceaux religieux intitulé *Festgaben*, c'est-à-dire dons de fête. Schmidt mourut le 7 mars 1830. D—G.

SCHMITTH (Nicolas), né à Œdenbourg, en Hongrie, entra dans la compagnie de Jésus, professa les humanités et la théologie dans plusieurs maisons de cet ordre, et devint recteur du collége de Tirnau, où il mourut en 1767. C'était un homme d'une vaste érudition, et qui en même temps écrivait avec autant de pureté que d'élégance. On a de lui : I. *Series archiepiscorum Strigoniensium*, Tirnau, 1751, 2 vol. in-8°. II. *Episcopi Agrienses, fide diplomatica concinnati*, 1758, in-8°. III. *Imperatores ottomannici, a capta Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum ad annum* 1718, Tirnau, 1760, 2 vol. in-fol. Cette histoire des empereurs ottomans est la continuation de celle du P. François Borgia Keri (*voy.* ce nom, XXII, 320). Regardée comme une des meilleures que l'on possédât alors, elle peut encore aujourd'hui être consultée avec fruit. Z.

SCHMITZ (Ch.-Fr.-L.), naturaliste allemand, né en Bavière vers 1780, se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle, et fut l'élève du célèbre chimiste Gehlen. Il porta spécialement son attention sur les moyens d'améliorer la fabrication des porcelaines en Bavière, et, après la mort de son maître, continua ses expériences sur l'emploi des oxydes des nouveaux métaux. La Bavière lui doit un procédé pour l'emploi du platine, et un autre pour tirer, à l'usage de la porcelaine, une couleur jaune d'un fossile indigène, le *tantalite*. Ses dispositions remarquables pour cette branche d'industrie engagèrent le gouvernement à l'envoyer en France et en Angleterre, afin qu'il y étudiât la fabrication de la porcelaine. Schmitz observa fort en détail la manufacture de Sèvres, sur laquelle il fit de très-bons rapports ; il examina aussi les formations de terres à porcelaine de Saint-Yrieix, fut nommé correspondant des sociétés philomatique et d'histoire naturelle de Paris, et envoya à Munich une suite d'échantillons bruts qui fut donnée à la manufacture de Sèvres. En Angle-

terre, il observa attentivement la fabrication de la poterie fine, vit les formations de terre à porcelaine de Cornouailles, et envoya de là des coupes de roches. Il se proposait d'étudier le procédé de J. Smith à Drotwich, pour extraire le sel à l'aide de la vapeur, lorsqu'il se noya dans la Tamise, où son corps fut trouvé le 11 mai 1824. On ignore si ce fut par accident ou par suicide. Les observations manuscrites qu'il a laissées sont très-imparfaites. Il avait inséré dans les recueils périodiques plusieurs notices sur le graphite, sur le lavage du sable de quartz, sur l'emploi de l'oxyde de tantale (*columbium*), etc. Dans le tome VIII de l'académie de Munich, il y a de lui un mémoire sur les formations et les fossiles d'opale. B—H—D.

SCHMUZ (RODOLPHE), peintre, naquit en 1670, à Regensperg, dans le canton de Zurich, et fut élève de Mathieu Fuessli, le jeune, qui voulut le diriger vers le genre historique. Mais c'était pour le portrait que Schmuz avait les plus rares dispositions, et c'est à les cultiver qu'il mit tous ses soins. Ayant appris les succès qu'avaient obtenus en Angleterre Lely, Klostermann et Kneller, il prit le parti d'aller à Londres pour tâcher d'y utiliser ses talents. Arrivé dans cette ville, il se fit connaître avantageusement de Kneller et parvint à l'imiter avec une si grande perfection, qu'il partagea bientôt la vogue dont jouissait ce peintre, et s'attira l'attention du public. Ses succès allaient toujours croissant et il commençait à faire fortune lorsque la mort le frappa, au milieu de sa carrière, en 1715. On ne conçoit pas le motif pour lequel Edwards a passé sous silence un artiste aussi recommandable, quoique Smith et Faber aient gravé un grand nombre de ses portraits. P—s.

SCHNÉE (GOTTHIEF-HENRI), agronome et poète allemand, né en 1761 au village de Siersleben, dans le pays de Mansfeld, entra jeune dans l'état ecclésiastique, pour lequel il s'était préparé dans les universités de Halle et de Leipzig. Après avoir été pendant quelque temps précepteur dans des maisons particulières, il obtint du prince Ferdinand de Prusse, en 1790, le pastorat de Gross-Œner dans le Mansfeld; et en 1809 il en reçut un plus considérable, celui de Schartau, dans le district de Magdebourg. Il avait fondé, dans le Mansfeld, une société littéraire ayant pour but d'ériger un grand monument à Luther, et il rendit compte, dans une brochure publiée en 1823, des efforts de cette association. Le roi de Prusse lui accorda en 1819 la décoration de l'ordre de l'Aigle-Rouge. Schnée mourut le 12 janvier 1830, après avoir travaillé beaucoup pour hâter les progrès de l'agriculture. Il fonda en 1803 la *Gazette agronomique*, qui se continue depuis ce temps. Ses autres ouvrages dans ce genre sont : *Annuaire pour les agronomes*, Leipzig et Halle, 1811, qu'il a continué jusqu'en 1825; *Manuel de l'agriculture et de l'élève des bestiaux pour les écoles de campagne*, 2e édit., Halle, 1821; *Manuel général de l'économie rurale et domestique*, ou *Dictionnaire d'histoire naturelle, d'économie et de technologie*, Halle, 1819, 2 vol. avec pl.; *le Fermier commençant, manuel des propriétaires ruraux*, 3e édit., Halle, 1829; *Manuel des mères de famille à la ville et à la campagne*, Halle, 1825, avec grav. Dans sa jeunesse il avait débuté en littérature par des romans, tels que *Charles et Elise*, Leipzig, 1792,

Édouard Wilmann, 1792, et par des *Poésies* qui ont été éditées à Francfort, en 1790, par Al. Schreiber.

D—G.

SCHNEIDER (Joseph-Xavier) naquit à Lucerne en 1750, et mourut à Strasbourg, à la suite d'une opération chirurgicale, en 1784. Curé à Scheipfer, dans le pays d'Entlebuch, du canton de Lucerne, il remplit les devoirs de sa place avec un grand zèle, et il employa ses loisirs à l'étude de l'histoire et de la statistique de sa patrie. En 1782, il publia l'*Histoire du pays de l'Entlebuch* (Lucerne, 2 vol. in-8° en allemand), où l'on trouve, avec des traits et des documents historiques qui n'étaient que peu ou point connus avant lui, la topographie du pays. Elle fut suivie de trois cahiers (Lucerne, 1783, in-8°), qui renferment les *descriptions particulières des montagnes de l'Entlebuch*. Le *Musée helvétique*, publié par Fuessli, ainsi que le *Magasin d'Histoire naturelle de la Suisse*, par le docteur Hüpfner, contiennent plusieurs de ses mémoires. D'un caractère aimable et complaisant, Schneider fut en relations amicales et scientifiques avec un grand nombre d'hommes lettrés de la Suisse. Le curé lucernois Thaddée Müller a donné son éloge dans le *Musée helvétique*, sept. 1784. U—I.

SCHNEIDER (Antoine-Virgile), général français, était né à Bouquenon (Bas-Rhin) le 22 mars 1779. Après avoir étudié les mathématiques à Strasbourg, il revint à Paris suivre les cours de l'école polytechnique comme élève externe. Son père, qui était médecin, perdit alors sa modique fortune, et le jeune Schneider se trouva sans ressources, presque dans le besoin. Loin de se décourager, il travailla avec ardeur, et, en butte aux privations de tous genres, dénué même du nécessaire, il écrivit un ouvrage d'histoire et de statistique sur l'île de Corfou, où il démontra l'utilité commerciale et militaire de la possession de cette île pour la France. Cet ouvrage fut présenté à Bonaparte, qui immédiatement fit expédier à Schneider, à peine âgé de vingt-un ans, un brevet de lieutenant-adjoint dans le génie militaire. Il fit ses premières armes à la bataille de Marengo, et devint ensuite aide-de-camp du général Duhesme, puis de Musnier. En 1808, il alla servir à l'armée d'Espagne, et, après la bataille de Tudela, il fut fait capitaine au 115e régiment de ligne. Au fameux siége de Sarragosse, il déploya tant de zèle et de courage qu'il reçut, sous les murs mêmes de la place, la croix de la Légion-d'Honneur. Blessé à la bataille de Maria, il rentra en France, puis retourna en Espagne, où il assista au siége de Figuières. Le duc de Tarente le choisit pour aller à Paris rendre compte au ministre de la guerre des événements de ce siége. Il était alors chef de bataillon, et Clarke, l'ayant pris pour aide-de-camp, le chargea de diverses missions dont il s'acquitta avec une grande habileté. La plus importante fut celle qu'il remplit, en 1811, aux îles Ioniennes, où il conçut l'idée du savant ouvrage qu'il a publié sur ces contrées célèbres. Ayant rassemblé les notes de ce travail au milieu des ruines et des souvenirs de l'antiquité, il en écrivit les premières pages à Corfou, sous le feu des canonnières anglaises. Promu au grade de major, il fit partie de l'expédition de Russie, et y commanda la 17e demi-brigade d'infanterie. Renfermé dans Dantzick, il déploya un courage infatigable à la défense

de cette place, où une faible garnison résista pendant un an aux efforts de l'armée russe. Rapp, dont le nom est inséparable de ce glorieux siége, a cité plusieurs fois dans ses *Mémoires* le major Schneider comme un excellent officier, notamment pour sa résistance dans le faubourg d'Ohra. On sait que l'empereur Alexandre refusa de ratifier la capitulation de Dantzick, et que la garnison, considérée comme prisonnière de guerre, fut conduite en Russie. Les événements de 1814 lui ayant rendu la liberté, Schneider revint en France et fut fait colonel par le gouvernement royal. A l'époque des Cent-Jours, il se trouvait en non-activité. Mais Rapp, ayant accepté de Napoléon le commandement du 5e corps, désigna lui-même Schneider pour son chef d'état-major; ce qui fut cause qu'après la seconde Restauration il resta sans emploi jusqu'en 1819, où on le nomma commandant de la légion de l'Indre, puis colonel du 20e léger. C'est avec ce régiment qu'il fit la campagne d'Espagne en 1823, dans le 3e corps sous le général Obert. Il contribua beaucoup à la prise de Pampelune, dont il ouvrit la tranchée, comme le plus ancien colonel. Nommé maréchal-de-camp en 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, on le vit participer aux travaux de plusieurs commissions pour la révision des manœuvres d'infanterie et commander une brigade au camp de Saint-Omer. En 1828, il sollicita la faveur d'un emploi dans le corps d'observation destiné à occuper la Morée; c'était une terre qu'il aimait de prédilection parce qu'il l'avait étudiée et qu'il la connaissait. On ne fit donc aucune difficulté de satisfaire à son ardent désir, et on le plaça à la tête de la 3e brigade. Ce fut lui qui enleva Patras aux Turcs et qui ouvrit le siége du château de Morée. Au rappel du maréchal Maison, il lui succéda dans le commandement en chef, et, à la première nouvelle de la révolution de juillet, il arbora le drapeau tricolore et n'hésita pas à reconnaître les faits accomplis. Dès le 15 août 1830, il écrivit de Modon, au ministre de la guerre : « Les troupes sous mes ordres et moi adhérons et nous soumettons aux mesures que la France a jugées nécessaires à son salut et à ses libertés. L'adhésion est unanime parmi nous, et je n'aurai pas un seul officier qui n'adopte avec grand plaisir le nouvel ordre de choses. » On a prétendu qu'à cette époque il offrit au nouveau gouvernement de se jeter, à la tête de sa division, au milieu de l'Italie, pour exciter une insurrection. Mais ce n'était pas la direction que devaient prendre les choses. Schneider reçut l'ordre de ramener en France le corps d'armée de la Morée, et le gouvernement de la Grèce lui fit alors présent d'une épée d'honneur. A son retour il fut élevé, le 13 août 1831, au grade de lieutenant-général, et dès la fin de l'année suivante le maréchal Soult l'appela à la direction du personnel et des opérations militaires au ministère de la guerre; mais il se démit de cette place lorsque le maréchal donna sa démission (18 juillet 1834). Il venait d'être élu député de Sarreguemines, et à ce moment commence sa carrière législative et politique. Dans la Chambre, il fit toujours preuve d'une honorable indépendance, et son opposition, d'un libéralisme modéré, n'eut rien de systématique, votant tantôt pour, tantôt contre les actes du pouvoir, d'après sa conviction, sans s'inquiéter des cabinets qui se succédaient alors avec

tant de rapidité. Cette conduite parlementaire ne l'empêcha pas de faire partie des comités d'infanterie et de cavalerie, ni d'être chargé d'inspections annuelles. Dans l'administration du 12 mai 1839, il accepta le portefeuille de la guerre. On pourrait peut-être lui reprocher de s'être fait un peu trop, dans ces importantes fonctions, le sous-sécretaire d'État du président du conseil, le maréchal Soult, et de n'avoir montré aucune couleur politique. S'absorbant dans les soins de son département, il ne s'occupa que de mesures utiles au bien de l'armée, et on lui doit la loi sur l'organisation de l'état-major, aujourd'hui en vigueur. A la formation du ministère Thiers, le 1er mars 1840, il fut remplacé par le général Despans-Cubières, qui l'investit, après le vote des fortifications, du commandement de la division campée autour de Paris. Il devint ensuite président du comité consultatif de l'infanterie, et le 14 avril 1844 grand-croix de la Légion-d'Honneur. Cette même année, il eut un instant le commandement, par *intérim*, de la 1re division militaire (Paris). Il était compris dans la première section du cadre de l'état-major-général lorsqu'il mourut à Paris le 11 juillet 1847. Ses obsèques eurent lieu en grande pompe, et son corps fut inhumé au Père-Lachaise: le général Paixhans et le colonel Cerfbeer, ses collègues à la Chambre des députés, prononcèrent des discours sur sa tombe. C'était un homme d'une taille élevée, fort affable et d'une probité incontestable. On a dit que la veille de sa mort, en apprenant les accusations de corruption dirigées contre MM. Teste et Cubières, il regretta amèrement d'avoir mêlé son nom à des entreprises industrielles. (Il avait été administrateur du chemin de fer de Bordeaux à Cette.) Plusieurs journaux ont même rapporté ses paroles, peu flatteuses pour l'époque. Schneider a publié: I. *Description des îles Ioniennes, depuis les temps fabuleux et héroïques jusqu'à ce jour, avec un nouvel atlas, par un officier supérieur*, ouvrage revu et précédé d'un discours préliminaire par Bory de Saint-Vincent, Paris, 1823, in-8° avec atlas in-4°. II. *Résumé des attributions et des devoirs de l'infanterie légère en campagne*, Paris, 1823, in-32 avec 3 planches. Ce petit livre fait partie de la *Bibliothèque de l'officier*. Schneider a fourni un grand nombre d'articles au *Spectateur militaire*, dont il était un des rédacteurs. C—H—N.

SCHNEIDER. *Voy.* SNYDERS, XLII, 505.

SCHNORFF (WALTHER), fils d'Ulric, avoyer de la ville de Bade, en Argovie, que l'empereur Ferdinand II avait créé chevalier de l'empire, devint lui-même greffier de la ville de Bade, et fut l'auteur d'un ouvrage historique pseudonyme, très-impartial, bien écrit, et qui annonce une connaissance exacte des affaires de l'Helvétie de son temps: *Bellum civile helveticum nuperrimum Peregrini Simplicii Amerini*, 1657, in-12; réimprimé dans le *Thesaur. hist. Helv.* Quelques personnes, et les éditeurs eux-mêmes de ce recueil, doutent que Schnorff soit l'auteur du livre, qu'ils attribuent à un *Léonard Pappus*, chanoine de Constance. — Son petit-fils (*Beat-Antoine*), conseiller de l'évêque de Bâle et de l'abbé de Saint-Gall, mort en 1729, a publié un ouvrage de jurisprudence, intitulé: *Clavis themilogiæ, sive librorum utriusque juris anatomia*, 1698, in-8°. U—I.

SCHODELER (Werner) naquit à Bremgarten, petite ville de l'Argovie, en Suisse, où il fut greffier d'abord, et ensuite avoyer, de 1520 à 1532. On conserve de lui une *Chronique de Suisse*, fort curieuse, dont la première partie donne l'*histoire* détaillée *de la guerre de Zurich de* 1436 *à* 1444, et dans laquelle l'auteur se range du côté des Suisses contre Zurich ; la seconde partie comprend les *guerres de Souabe, de Bourgogne et du Milanais*, et si elle copie Schilling pour les premières, en revanche elle offre des détails exacts et intéressants sur les affaires et les combats d'Italie. U—I.

SCHŒDDE (George-Guillaume), littérateur hessois, né à Nordhausen le 12 fév. 1759, passa son enfance à Waldau, où son père fut transféré comme pasteur, et après avoir fini ses premières études à Cassel, ses cours académiques à Hambourg et à Gœttingue, exerça quelque temps comme avocat à Cassel. Nommé ensuite assesseur du tribunal criminel de cette ville, il y resta plusieurs années en cette qualité, jusqu'à ce que, la révolution française ayant éclaté, la liberté avec laquelle il s'exprimait sur l'arbitraire, les abus, la tyrannie de l'administration et des tribunaux le fit tomber dans la disgrâce de ses supérieurs et reléguer à Rinteln avec le simple titre d'assesseur fiscal. Toutefois, avant que l'année entière fût écoulée, on lui donna un poste plus important à Ziegenberg, à quatre lieues de Cassel; et dix ans plus tard, en dépit d'une plainte que signèrent contre lui quelques-uns de ses administrés et qui donna lieu à une enquête du conseiller Giesler, loin de voir sa conduite objet d'un blâme, il reçut des éloges, le titre de conseiller, dont on était moins prodigue alors qu'aujourd'hui, et enfin les titres de bailli en chef et juge criminel à Schmalkalde. Le pays souffrait beaucoup du manque de subsistances, et de la stagnation des industries locales. Schœdde multiplia ses efforts pour atténuer les souffrances et la misère de la population, pour ranimer le filage, le tissage, les usines où se traitaient le fer et l'acier, et quelque succès couronna ses tentatives. L'année suivante, survint la guerre, depuis long-temps prévue, entre Napoléon et la Prusse ; les Français occupèrent le pays, mais diverses révoltes les inquiétèrent ou plutôt les irritèrent. Schmalkalde fut du nombre des villes où se manifestèrent ces mouvements, qui par eux-mêmes ne pouvaient aboutir à rien; un détachement italien arriva bientôt chargé de punir la ville rebelle. Schœdde reçut l'injonction de faire d'actives et sévères recherches sur les auteurs et les complices de l'échauffourée. Il atermoya si bien et eut l'art de trouver si peu de charges, qu'en définitive personne ne fut puni. Quoique Allemand fidèle, Schœdde, lorsque la Hesse, ravie à ses maîtres, devint le noyau du royaume de Westphalie, ne refusa point de servir le nouveau régime. On l'a vu, quinze ans avant l'époque à laquelle nous sommes arrivés, tenant un langage analogue à celui des Français à la veille d'ériger la république; il est assez simple qu'il se soit plié plus vite et plus facilement que d'autres à la domination française. Son adhésion au gouvernement de Jérôme fut assez éclatante, puisqu'il n'hésita point à consigner ses sentiments dans une *Ode au roi de Westphalie*, ode qui fut mise en musique par Vierling. Aussi le général Bœrner, commandant du département de la

Werra, le recommanda-t-il à Jérôme, qui ordonna lui-même au ministre Siméon de le mettre sur la liste des sujets à placer incessamment. En effet, dès février 1808, il reçut sa nomination de président au tribunal d'Eschwege. En revanche, quand l'électeur Guillaume Ier revint dans ses États après les grands événements de l'automne de 1813, la position de Schœdde fut singulièrement compromise. En vain il fit valoir et les ménagements qu'il avait toujours apportés pour sa part dans l'exécution des mesures relatives à la conscription, et le zèle avec lequel il avait concouru à la levée de recrues dans le pays de Schmalkalde pour le compte du souverain légitime, et un chant de guerre contre les Français tiré à 3,000 exemplaires, et qui était devenu populaire parmi les Hessois. L'organisation française fut détruite, et dès lors plus de président au tribunal d'Eschwege. Le titre de bailli en chef de Schmalkalde renaquit de sa cendre, mais ne renaquit point pour Schœdde. Notre ex-président fut heureux de trouver à se placer comme conseiller de chancellerie à Varel au service du prince de Bentinck, qui sollicitait alors auprès du congrès de Vienne la seigneurie de Varel et Kniphausen (1815). Mais les demandes du comte n'ayant point été admises, il résilia son poste et alla remplir à Francfort celui de conseiller secret de légation pour le duc de Hesse-Hombourg (1818); enfin l'année suivante, par l'intermédiaire de son beau-frère, le général Ochs, il rentra en grâce auprès de son souverain, qui, avec son ancienne place de bailli en chef juge au tribunal criminel de Schmalkalde, lui conféra le titre de conseiller de régence. Plus tard, quand à l'avénement de Guillaume II on sépara l'administration d'avec la justice proprement dite, Schœdde conserva son titre, et de plus reçut celui de conseiller de cercle de Schmalkalde, parce qu'on tenait à le garder dans un pays qu'il connaissait à fond et qui le connaissait. Il y avait fait beaucoup de bien depuis la restauration; il continua de même avec autant de lumières que de zèle. Il aida essentiellement par exemple aux améliorations introduites dans l'agriculture et les prairies, il diminua la mendicité, il facilita l'institution des écoles du dimanche. Enfin, en 1830, il fut appelé à Fulde comme membre de la régence. C'est là qu'il mourut le 22 août 1835. Au milieu de tous ces soins d'affaires judiciaires et d'administration, Schœdde avait toujours trouvé du temps à donner aux lettres. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé des poésies, et principalement des satires et des drames; sa tragédie de *l'Allemand à Naples* fut jouée à Cassel en 1788 avec grand succès, et l'incendie du théâtre interrompit seul les représentations; une autre œuvre tragique, *la Vengeance et l'Amour*, fut également représentée à Schmalkalde et accueillie avec faveur (1805). Quelque chose de plus prodigieux peut-être, c'est que, tout en cultivant ainsi les muses, il s'occupait d'agronomie avec succès, et qu'à l'époque même où il livrait à la scène *l'Allemand à Naples*, son *Memoire sur la serre des fruits* était couronné par la société d'agriculture et des arts de Cassel. P—OT.

SCHOELL (MAXIMILIEN-SAMSON-FRÉDÉRIC), publiciste et philologue, fut un des écrivains politiques et

littéraires les plus féconds de notre époque. Sa vie, très-agitée, fut traversée par beaucoup de vicissitudes dans la carrière des révolutions et dans celle du commerce; car il ne se contenta pas de se mêler aux événements politiques et de composer des livres, il en imprima et en vendit à plusieurs reprises dans divers pays. Enfin, il fut notre collaborateur dans cette *Biographie universelle*, à laquelle il a donné de très-bons articles, et dont quelques-uns, notamment les *Schulembourg*, restés inédits, parce qu'ils nous parvinrent trop tard, sont imprimés dans ce supplément, et plus particulièrement dans ce 81ᵉ volume. Frédéric Schoell naquit le 8 mai 1766, dans un bourg de la principauté de Nassau-Saarbruck, où son père était bailli. Orphelin dès l'âge de sept ans, il fit ses premières études au gymnase de Bouxwiller, puis à l'université de Strasbourg, où il reçut des leçons d'histoire et de droit public du célèbre Koch, qui le prit en affection, et dont il a parlé dans plusieurs passages de ses écrits avec admiration et reconnaissance. Ses études étaient achevées en 1787, quand il fut attaché par la veuve du général de Kroock à l'éducation de son fils, et qu'il accompagna ce jeune Livonien dans ses voyages en Italie et en France. Se trouvant à Paris en 1789, lorsque éclatèrent les premiers désordres de la révolution, il partagea d'abord les idées sous l'influence desquelles s'opérait cette grande commotion, ce qui était fort naturel à son âge et dans sa position; mais nous verrons qu'il fut prompt à se déclarer contre les innovations quand il en reconnut les dangers. Avant de se lancer dans l'aventureuse carrière de la politique, il suivit à Saint-Pétersbourg la famille russe à laquelle il s'était attaché, mais dont il se sépara bientôt pour revenir à Strasbourg où il revendiqua le droit de bourgeoisie qu'avaient eu ses ancêtres (1). Il entra, en 1790, dans la carrière du barreau, qui convenait assez bien à son élocution facile dans les deux langues (l'allemand et le français) et aux avantages d'un bel organe et d'un physique remarquable. La première cause qu'il eut à défendre fut celle de Koch, son ancien maître, que dans le langage de cette époque on accusait de *fanatisme*, parce qu'il avait soustrait à l'encan universel des biens nationaux les propriétés des écoles et des églises protestantes en Alsace. Schoell obtint beaucoup de succès dans cette affaire, et la brochure qu'il publia sous ce titre en allemand : *Un mot sur le décret du 10 août 1790, qui assure leurs biens aux protestants d'Alsace*, lui fit un commencement de réputation. Il fut aussitôt nommé membre du conseil du département du Bas-Rhin, puis substitut du procureur-général de la commune de Strasbourg. C'est en cette qualité qu'il signa avec Dietrich, dont il était l'ami, les belles et énergiques protestations de ces autorités contre la déchéance de Louis XVI au 10 août 1792 (*voy.* DIETRICH, XI, 346); et lorsque cet infortuné maire fut envoyé au tribunal révolutionnaire, il prit ouvertement sa défense dans une autre brochure *Sur Friedrich Dietrich, ex-maire de Strasbourg, et sur ses accusateurs*, Strasbourg, 1793, in-8°. Cette publication, très-cou-

(1) La ville de Strasbourg, par suite d'anciennes capitulations, avait conservé sous la monarchie les formes d'une république beaucoup plus vraies et plus réelles que tout ce qu'on a fait depuis au nom de la liberté et de l'égalité.

rageuse à une telle époque, excita de plus en plus contre Schoell la haine des Jacobins; il fut mis en arrestation, et obligé de se sauver aussitôt après avoir été rendu à la liberté. Alors il se cacha aux environs de Colmar, puis dans les Vosges et à Mulhouse, d'où il gagna la Suisse, déguisé en garçon boucher. Après un séjour de quelques mois à Bâle, où il fit pour la première fois des affaires de librairie, la réputation de son savoir qui commençait à se répandre en Allemagne le fit appeler à Weimar, cette nouvelle Athènes, où il trouva quelques amis, et où la grande-duchesse Louise, comme lui élève de Bouxviller (*voy.* SAXE-WEIMAR, dans ce vol., p. 220), lui fit le meilleur accueil. Il n'y resta néanmoins que peu de temps, ayant été chargé par Decker, de Berlin, de la direction d'un établissement que cet imprimeur venait de former à Posen. Schoell ne séjourna encore que quelques mois dans cette ville, où il rédigea, sous le titre de *Prusse méridionale*, une gazette dans laquelle se trouve une série de beaux articles historiques de sa composition qui furent traduits en français et réimprimés dans l'histoire du procès de Louis XVI, sous le titre d'*Histoire des factions en France*. Schoell ne quitta l'imprimerie de Posen que pour aller en diriger une autre que le même Decker possédait à Bâle. Il se trouvait dans cette ville lorsque la paix y fut conclue, en 1795, entre le roi de Prusse et la république française. Cette circonstance donna une grande impulsion aux affaires de la maison Decker, qui devint bientôt l'entrepôt de la plupart des livres français qui se vendaient en Suisse et en Allemagne. Schoell la dirigea long-temps, et il y fit d'assez bonnes affaires jusqu'à l'année 1803, où il vint s'établir à Paris, associé des frères Levrault. Cette société se maintint jusqu'en 1806, où elle fut obligée de se dissoudre après des pertes considérables. Schoell continua néanmoins seul les affaires de la maison, qui acquit beaucoup d'importance, et il forma de grandes entreprises, entre autres la publication des Voyages de Humboldt et Bompland et celle d'un Dictionnaire des sciences naturelles rédigé par les plus distingués de nos savants. Mais la stagnation du commerce et surtout les funestes conséquences du blocus continental amenèrent bientôt sa ruine, et, comme beaucoup d'autres libraires de la capitale, il se trouvait dans une position très-fâcheuse quand les alliés entrèrent à Paris en 1814. Alors, vivement recommandé par M. de Humboldt et spécialement protégé par le baron de Hardenberg, il entra dans la diplomatie prussienne à laquelle on pense qu'il avait déjà rendu quelques services. Admis dès lors dans le cabinet du roi de Prusse avec le titre de conseiller de cour, il resta, au départ de ce monarque, comme attaché à l'ambassade prussienne près de la cour de France, jusqu'au retour de Bonaparte échappé de l'île d'Elbe en mars 1815. Alors, appelé à Vienne par le prince de Hardenberg, il passa par Strasbourg, et se trouva dans cette ville au moment où Suchet, qui y commandait, se disposait à faire passer les troupes sous le drapeau de Napoléon. De concert avec ses amis Levrault, Schoell fit de vains efforts pour que le maréchal demeurât fidèle au roi, et il a donné sur ce fait, dans le sixième volume de son *Recueil de pièces officielles*, des détails extrêmement curieux. Il ne quitta Strasbourg que quand cette ville eut passé définitivement sous le

pouvoir de Napoléon, et il se rendit à Vienne où il resta jusqu'à la fin du congrès. Revenu à Paris aussitôt après le rétablissement de Louis XVIII, il y reçut le titre de *conseiller aulique de S. M. le roi de Prusse, attaché à sa légation à Paris.* Dans cette position il prit une grande part aux négociations qui amenèrent les trop fameux traités de 1815. Sans doute qu'il ne dépendit pas de lui que ces traités ne fussent moins funestes à la France, car il était au fond très-attaché à sa première patrie. Son traitement, comme celui de tous les fonctionnaires prussiens, était peu considérable ; mais il s'en dédommageait par son commerce de librairie qu'il n'avait point interrompu, et, par des publications dont la chancellerie prussienne lui fournissait les éléments. Quelques-unes de ces publications, entre autres celle du *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les événements*, 9 vol. in-8°, eurent alors un très grand succès, et l'histoire y trouve encore des documents précieux et irrécusables sur cette malheureuse époque. Schoell se rendit à Aix-la-Chapelle, en 1818, avec Hardenberg, et il le suivit encore à Troppau, à Laybach et à Rome en 1820. Il était auprès de lui à Gênes lorsque ce ministre y mourut le 26 novembre 1822 ; et il retourna à Berlin aussitôt après, mais son crédit n'y était plus le même depuis la mort de son protecteur. Cependant il fut nommé membre du conseil de censure; mais il n'eut plus de part aux affaires de l'État. On a pensé que l'intolérant Frédéric-Guillaume ne lui pardonnait pas d'avoir permis qu'une de ses filles se fît catholique. C'est alors que Schoell ouvrit dans cette capitale, devant un nombreux auditoire, le cours d'histoire que plus tard il a fait imprimer, et qui est resté son plus important et son plus volumineux ouvrage. Toutefois c'est moins une histoire qu'une juxta-position d'histoire, sauf pour la 4e partie où les tomes XXXVII et XXXVIII synthétisent bien le tableau des faits de 1715 à 1789. Très-rarement l'auteur se permet quelque animation de style ou quelque profondeur; enfin les diverses parties de l'ouvrage sont démesurément disproportionnées. Divisé en quatre grandes parties, les trois premières de 11 volumes, plus une table en 1 volume, il ne donne les dix siècles du moyen âge que comme 1re partie, et 1453-1618 en sont une 2e, 1618-1715 la 3e, 1715-1789 la 4e. Les subdivisions mêmes sont quelquefois peu heureuses dans la 1re partie. Ainsi couper le moyen âge en 5 sections, dont la 2e de 800 à 963, pour faire aller la 3e de 963 à 1073, c'est morceler disgracieusement une des périodes les plus nettes de l'histoire, le moyen âge n'en ayant évidemment que 4 ou 3, et la 2e dans tous les cas s'étendant de 800 ou plutôt de 752 à 1073 ou plutôt 1095. Les deux dernières parties (21 volumes ou 23 avec les tables) ne sont guère d'ailleurs que la réimpression augmentée des *Traités de paix*. Malgré les défauts que nous signalons et les restrictions que nous mêlons à l'éloge, le Cours d'histoire des États européens sera long-temps un manuel fort utile. Quoique insuffisant, pour les quatre subdivisions établies par Schoell dans le moyen âge, il contient là même beaucoup de détails qu'on chercherait vainement dans d'autres livres usuels. La 5e section du moyen âge et toute la 2e partie (XIII-XXIII) sont écrites dans des proportions tout à fait heureuses, et un peu de

froideur, un peu de sécheresse à part, elles peuvent presque s'appeler des compilations parfaites. Dans les deux dernières se trouvent une foule de détails importants, surtout pour ce qui touche aux négociations, aux traités, et plusieurs parties sont écrites de main de maître, par exemple la guerre de Trente-Ans, l'histoire de Suède depuis l'avénement de la maison de Deux Ponts, la période de la politique oscillante (1715-1740), la neutralité armée du Nord, etc. Il faut regretter que presque jamais, surtout depuis 1648, on n'ait, quand il s'agit de la biographie des hommes influents, que des traits officiels, et que le respect de l'auteur pour les têtes couronnées et les chancelleries l'empêche de donner jamais au vif et au vrai la physionomie des personnages. Lisez le chapitre sur l'Angleterre, de 1715 à 1789; vous y verrez les alliances, les partis, les batailles, les sessions et dissolutions du parlement, les conquêtes et les pertes, mais jamais vous ne vous douterez de ce que c'était que Georges Ier, Georges II et Georges III, de ce que c'était que Walpole et Bolingbroke, et Chatam, et Bute et North. On devine bien que l'histoire de la politique prussienne y présente encore plus de lacunes et de reticences, surtout dans les derniers temps, où cette politique fut conduite avec tant de dissimulation et de duplicité. Mais il ne pouvait guère en être autrement dans une entreprise que l'auteur annonça par son prospectus être faite sous la protection de S. M. prussienne, et avec de nombreuses souscriptions de sa famille, ainsi que d'autres grands souverains. On remarque l'impartialité avec laquelle toutefois Schoell parle du protestantisme. Les pages qu'il consacre à l'histoire de la réforme sont vraiment des modèles sous ce point de vue, et contrastent bien avec le ton de dénigrement et d'insolence de mauvais goût qui revient si souvent chez les Anglais, quand ils traitent cette matière. On pourrait même dire que Schoell parle quelquefois en catholique. Il semble véritablement porter dans son cœur les jésuites, que jamais il ne nomme qu'avec vénération et qu'il s'applique à disculper, autant que le peut un historien instruit et de bonne foi, de tous les torts qui leur ont été imputés. Leur cause, à ses yeux, était celle des monarchies, et leur chute a été, dit-il, pour beaucoup dans les bouleversements de l'Europe qui ont suivi de si près l'acte de Ganganelli. Ce fut surtout pour publier son *Cours d'histoire* que Schoell revint en France au commencement de 1830, avec une assez forte pension du roi de Prusse dont il avait probablement reçu des instructions. Il se trouvait à Paris lors de la révolution de juillet, qui parut le contrarier vivement, mais ne l'empêcha pas de travailler avec ardeur à sa grande publication. Il en avait déjà fait paraître 30 volumes lorsqu'il mourut le 6 août 1833. Il laissa le manuscrit des autres presque achevé, et ils ont été publiés par les soins de M. Guérard, notre collaborateur. Pihan de La Forest en a donné, dans la même année, une très-bonne analyse qu'il a fait précéder d'une *Notice historique* sur l'auteur. Les écrits que Schoell a publiés, indépendamment de ceux que nous avons indiqués dans le cours de cet article, sont : I. La continuation du *Voyage pittoresque en Alsace*, dont les cinq premières livraisons avaient été rédigées par Grandidier et les deux autres par Schoell, Strasbourg, 1785-90, in-4°. II (avec les

professeurs Fritz, Dahler et Fries, de Strasbourg) *Journal de la deuxième Assemblée nationale depuis le 1er oct. 1791 jusqu'au 1er août 1792*, Strasbourg, 4 vol. in-8° (en allemand). III. *Grammaire de la langue allemande, à l'usage des Français*, Strasbourg, 1793, in-8°. IV. *Répertoire de littérature ancienne*, ou *Choix d'auteurs classiques grecs et latins*, etc., Paris, 1808, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1810. V. *Précis de la Révolution française et des guerres que la France a soutenues jusqu'au 1er avril* 1809, in-8°. La date de ce livre indique assez que la censure impériale y a exercé son influence. VI. *Tableau des peuples qui habitent l'Europe*, classés d'après les langues qu'ils parlent et la religion qu'ils professent, Paris, 1809, in-18, seconde édition (augmentée d'utiles et larges suppléments, la plupart sur la linguistique), 1812, 1 vol. in-8°. VII. *Éléments de chronologie historique*, Paris, 1812, 2 vol. in-18; VIII. *Précis de l'histoire universelle, politique, ecclésiastique et littéraire*, depuis la création du monde jusqu'à la paix de Schœnbrunn, traduit de l'allemand de Zopf, par Jansen, Paris, 1810, 5 vol. in-12 (la part de Schoell ici comprend la partie politique des deux derniers siècles, presque toutes les notices sur les littérateurs du nord, deux mémoires sur les langues et les religions des peuples de l'Europe, plus la table alphabétique). IX. *Description abrégée de Rome ancienne, d'après Ligorius, Donati, Nardini, Adler et des voyageurs modernes*, etc., Paris, 1811, in-12; 2e édit., 1812, 2 vol. in-18, dans la *Bibliothèque historique à l'usage de la jeunesse*. X. *Histoire abrégée de la littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople*, Paris, 1813, 2 vol. in-8°. C'est un résumé très-succinct et très-sec, mais généralement très-exact et à peu près suffisant, pour qui n'est pas un savant de profession, de tout ce que l'on connaissait alors d'essentiel sur la littérature grecque. Les deux volumes ont eu les honneurs d'une deuxième édition, mais chacun à part et très-différemment. Le deuxième en effet a été réimprimé tout simplement sous le titre d'*Histoire abrégée de la littérature grecque sacrée et ecclésiastique*, Paris, 1832, in-8°. Le premier, sous le titre d'*Histoire de la littérature grecque profane*, Paris, 1823-1825, s'est distendu en 8 vol. in-8° au moyen d'indications bibliographiques et d'extraits placés au bout de la notice de chaque auteur. Schoell a de plus tiré à part la table chronologique qui terminait tout l'ouvrage et lui a donné ce titre : XI. *Table systématique de l'histoire de la Grèce*, Paris, 1813, in-8°. XII. *Histoire abrégée de la littérature romaine*, Paris, 1815, 4 vol. in-8°. XIII. *Congrès de Vienne, Recueil de pièces officielles relatives à cette assemblée et qu'elle a publiées*, Paris, 1816-18, 6 vol. in-8°. Il ne faut pas confondre ce recueil avec le volume intitulé *Texte du congrès de Vienne au 9 juin 1815 avec les pièces qui y sont annexées*, etc., Paris, 1815, lequel n'est que le huitième tome tiré à part des *Pièces officielles* en 9 vol. ci-dessus mentionnées. XIV. *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe*, depuis la paix de Westphalie, par Koch, entièrement refondue et augmentée jusqu'au traité de Vienne par Schoell, 15 vol. in-8°, Paris, 1817-18. La première édition avait paru en 1796, 2 vol. in-8°. Schoell, élève, ami et légataire des manuscrits de Koch, a fait de cette seconde édition un ouvrage

tout-à-fait neuf et beaucoup plus étendu, où chaque traité forme un chapitre particulier, et dans lequel le nouveau rédacteur a indiqué les motifs ou les prétextes de la guerre. XV. *Annuaire généalogique et historique* (pour les années 1819-22), Paris, 1818-21, 4 vol. in-18. XVI. *Archives historiques et politiques*, ou *Recueil de pièces officielles, mémoires, morceaux historiques, inédits ou peu connus, relatifs à l'histoire des XVIIIe et XIXe siècles, faisant suite au Recueil de pièces ainsi qu'à l'Histoire des traités de paix*, Paris, 1818-19, 3 vol. in-8°. XVII. *Esquisse d'une histoire de ce qui s'est passé en Europe depuis le commencement de la révolution française jusqu'au renversement de l'empire de Bonaparte*, Paris, 1823, in-8°. XVIII. *Cours d'histoire des États européens, depuis le bouleversement de l'empire d'Occident jusqu'en* 1789, Paris, 1830 et années suivantes, 46 vol. in-8°. Nous ajouterons à ce que nous avons dit sur cet ouvrage que ce fut le dernier et le plus considérable de l'auteur. Il y a rassemblé la plupart de ses précédentes publications historiques ; tout y est parfaitement classé et résumé. C'est sans nul doute la collection la plus utile de ce genre. Lors de la publication des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État* (1828), Schoell fut soupçonné par le cabinet de Berlin d'avoir fourni les matériaux de cet ouvrage remarquable, que le public attribua d'abord au prince de Hardenberg ; mais il paraît que Schoell se justifia ostensiblement du moins, et que l'on sait aujourd'hui positivement que c'était par une autre voie que Beauchamp, véritable auteur de ce recueil, s'était en effet procuré des matériaux échappés au portefeuille du ministre prussien (*voy.* HARDENBERG, LXVI, 415). Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'à défaut d'autres preuves, ce soupçon seul de la part du cabinet prussien prouve assez pour l'exactitude des renseignements. M—D j.

SCHŒNFELD (le baron de), général prussien, était officier supérieur lorsqu'il entra au service des Pays-Bas autrichiens, soulevés contre l'empereur Joseph II. Ce fut sans nul doute sur l'ordre de son gouvernement qu'il vint offrir son épée aux patriotes brabançons. La Prusse avait besoin d'un agent habile qui lui rendît compte de toutes les phases de la révolte ; de plus, en ce moment elle était intéressée à ce que ces provinces secouassent le joug autrichien. Schœnfeld se mêla donc à cette lutte d'une manière fort active, et sa mission fut autant diplomatique que militaire. Nommé général par l'influence de Van-der-Noot (*voy.* NOOT, LXXV, 466), il se montra d'abord très-dévoué à la cause patriotique, et commanda les insurgés dans plusieurs rencontres. Mais bientôt il reçut de sa cour des instructions secrètes tout à fait opposées. Ce changement tenait à une considération de politique générale ; la révolution française venait d'éclater, et en présence de ce foyer de désordre qui menaçait l'Europe entière, les souverains durent faire cause commune. Frédéric-Guillaume et Léopold se réunirent à Reichenbach, et de cette entrevue résulta le traité d'alliance du 27 juillet 1790, dont une des principales conditions portait que la Prusse ne mettrait plus aucun obstacle à la répression de la révolte des Pays-Bas. Ce fut durant ces négociations que Dumouriez vint à Bruxelles. Schœnfeld ne lui cacha pas que de l'issue des conférences de Reichen-

bach dépendait le sort de la Belgique. En effet, le dénouement ne se fit point attendre : Schœnfeld, depuis la disgrâce de Van-der-Mersch (*voy.* ce nom, XLVII, 432) à laquelle il avait particulièrement contribué, commandait en chef l'armée nationale. Il n'opposa qu'une très-faible résistance au corps du général Bender. En quelques marches et presque sans coup férir, les Autrichiens rétablirent la domination de l'empereur. Schœnfeld retourna alors en Prusse, où le roi lui fit un gracieux accueil et l'éleva au grade de général. En 1792, il alla à Coblentz remplir une mission de confiance auprès des princes français, puis il commanda une des divisions de l'armée prussienne en Champagne. L'année suivante, il fut employé au siége de Mayence et dirigea les attaques de Kostheim. Celle du mois de mai ne réussit pas, mais, plus heureux le 8 juillet, il s'empara de ce poste Le courage et l'habileté qu'il y déploya lui valurent la décoration de l'Aigle-Rouge, avec une lettre flatteuse de son souverain. Le 14 septembre, il combattit à Pirmasens, et la charge de cavalerie qu'il fit exécuter si hardiment décida du succès; il y fut blessé, et le roi, dans une lettre de félicitation sur sa bravoure, lui en exprima tous ses regrets. En 1794, Schœnfeld servit en Pologne ; détaché sur la rive gauche de la Vistule, pour couvrir de ce côté le siége de Varsovie, il repoussa, le 27 août, Madalanski qui voulait se jeter dans la province de Posen. Blessé de nouveau grièvement dans cette campagne, il se retira en Prusse et mourut peu de temps après, vers le commencement de 1795. C—H—N.

SCHŒNLEBEN (ANNA), célèbre empoisonneuse, qu'avec quelque raison on a comparée à la Brinvilliers, naquit à Nuremberg en 1760 et perdit ses parents dès sa première enfance. Élevée avec beaucoup de soin par son tuteur qui l'aimait tendrement, elle resta près de lui jusqu'à l'âge de 19 ans, et épousa ensuite un notaire nommé Zwazinger. La solitude et la tristesse de la vie conjugale contrastaient péniblement à ses yeux avec la gaîté de la maison qu'elle venait de quitter. Délaissée par son mari, que des goûts ignobles éloignaient de toute société, elle charma ses ennuis par la lecture des romans nouveaux, cherchant à oublier ses chagrins en pleurant sur ceux de Werther, de Malvina, etc. La fortune qu'Anna avait eue de ses parents fut bientôt dissipée par l'extravagance de Zwazinger; et, à l'âge de 25 ans, elle se trouva réduite à la misère, sans pouvoir espérer aucun adoucissement à son malheur par l'affection de son mari ou l'estime publique. Nourrie d'idées romanesques qui avaient encore exalté la vivacité naturelle de ses passions, sans aucun principe qui pût la garantir des dangers qui environnent une femme jeune, jolie et sans appui, elle se livra sans réserve aux séductions qui s'offrirent à elle. Son mari, tombé dans le dernier degré d'avilissement, ne rougit pas de tirer parti de la honte de celle dont il avait causé la ruine, et jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après, il partagea la demeure et les infâmes profits de sa femme. Après la mort de Zwazinger, la vie d'Anna fut une scène continuelle d'abjection et de licence effrénée. Forcée de montrer de l'attachement quand elle n'en éprouvait aucun, raillée ou traitée avec mépris quand elle éprouvait un véritable désir de plaire, sans asile, sans amis, elle devint une hypocrite consommée. Une haine impla-

cable contre le genre humain s'empara de son cœur, en éloigna tout sentiment honnête, et n'y laissa que la détermination profonde d'améliorer son sort par tous les moyens possibles. Ce fut en 1808 qu'un conseiller à la cour de Pegnitz, nommé Glaser, la prit à son service en qualité de gouvernante. Il était séparé de sa femme; Anna fit tous ses efforts pour rapprocher les deux époux et y réussit, à la satisfaction de toute la ville; mais cette réunion fut de courte durée, car bientôt après le retour de madame Glaser au domicile conjugal, elle fut saisie d'une violente maladie qui l'emporta en moins de trois jours. M. Glaser, voulant s'éloigner de Pegnitz après cet événement, plaça Anna chez un célibataire son ami, le conseiller Grohmann, dont la faible santé demandait des soins assidus. La gouvernante montra en vain un zèle et une intelligence remarquables dans son nouvel emploi; la maladie du conseiller devint plus grave, et il mourut le 8 mai 1809 dans les bras d'Anna Schœnleben, qui ne l'avait pas quitté un seul instant, et qui parut inconsolable de sa perte. La bonne réputation que lui avait acquise sa patience, son habileté comme garde-malade, la firent entrer chez le président Gebhard, dont la femme accoucha peu de jours après. Son zèle ne se ralentit pas dans cette maison, et chacun vantait les soins que la mère et l'enfant recevaient d'elle lorsque, le septième jour après ses couches, la jeune femme fut saisie de spasmes, de vomissements, de convulsions, pendant lesquelles elle s'écria qu'elle avait été empoisonnée. Elle mourut dans d'inexprimables douleurs. M. Gebhard pensa ne pouvoir trouver une meilleure gouvernante pour son enfant que celle qui avait montré tant d'assiduité et d'intelligence pendant la maladie de sa femme; il lui remit entre les mains le petit orphelin et lui confia la surintendance de sa maison. Quelques amis essayèrent inutilement de le détourner de cette résolution, en lui représentant la fatalité qui semblait poursuivre cette femme dont l'arrivée était un présage de mort dans toutes les maisons qui l'avaient reçue. Le président repoussa ces insinuations et continua de donner à Anna tous les témoignages d'une confiance illimitée. Ses amis ne se rebutèrent cependant pas, et au bout de six mois, aidés de quelques circonstances qui jetaient du louche sur la conduite de la gouvernante, ils obtinrent enfin son renvoi, que M. Gebhard lui annonça avec tous les ménagements capables d'adoucir le coup dont il la frappait à regret. En apprenant cette nouvelle inattendue, Anna parut d'abord très-émue, témoigna un vif regret de se séparer d'un enfant qu'elle avait vu naître, mais ne fit entendre aucune plainte, et résolut de partir pour Baireuth le jour suivant. Elle employa le peu de temps qui lui restait à mettre tout en ordre dans la maison, distribua des provisions pour les jours suivants, fit prendre du café aux autres servantes, et, avant de monter dans la voiture que son maître lui avait procurée pour son voyage, elle donna à l'enfant un biscuit trempé dans du lait pour apaiser les cris qu'il jetait en la quittant. A peine une heure était-elle écoulée depuis son départ, que les servantes et l'enfant furent pris de violentes douleurs qui durèrent une partie de la journée, et qui les mirent aux portes du tombeau. Les soupçons que l'on avait conçus prirent alors plus de consistance; on examina tout,

et l'on trouva enfin trente grains d'arsenic dans un baril de sel qui avait été rempli le matin même par la gouvernante. Il ne pouvait plus rester aucun doute sur la série de morts extraordinaires qui s'étaient succédé dans les maisons habitées par Anna Schœnleben. On s'étonna seulement d'avoir si longtemps fermé les yeux sur des preuves aussi évidentes, et toutes les circonstances qui jusque-là avaient passé inaperçues se présentèrent à la mémoire de ceux qui en avaient été les témoins. On se rappela, par exemple, que deux amis de son maître ayant dîné avec lui le 10 août 1809 avaient été saisis dans la soirée de vomissements, convulsions, spasmes semblables à ceux qui avaient tourmenté les servantes le jour du départ d'Anna, et dont l'infortunée madame Gebhard était morte quelques mois auparavant. Dans une autre occasion, elle avait donné un verre de vin blanc à un domestique qui était venu apporter un message, et, à son retour chez son maître, cet homme avait été assez mal pour garder le lit pendant plusieurs jours. Une fille de cuisine, qui se querellait fréquemment avec elle, avait éprouvé les mêmes symptômes que ses compagnes, après avoir pris une tasse de café donnée par cette détestable femme. Enfin, le 1er septembre de la même année, son maître, qui avait réuni quelques amis, l'ayant envoyée à la cave pour y chercher de la bière, fut attaqué, une heure après, lui et sept des convives, de spasmes et de vomissements. Quoiqu'il fût difficile, après le temps écoulé depuis la mort des personnes que l'on supposait avoir été victimes de la misérable Schœnleben, de pouvoir recueillir des preuves certaines à l'inspection de leurs cadavres, on procéda cependant à l'exhumation, qui produisit les traces les plus évidentes de la présence de l'arsenic. Cette substance se retrouva encore intacte dans l'estomac de madame Gebhard. Pendant ce temps, Anna vivait tranquille à Baireuth, en apparence insensible à l'orage qui grondait sur sa tête. Son hypocrisie la conduisit même à écrire à son maître, pendant la route, pour lui reprocher l'ingratitude dont il s'était rendu coupable en renvoyant celle qui, depuis six mois, avait été l'ange tutélaire de son enfant orphelin... Bien plus, en passant à Nuremberg, elle osa aller demander un asile à la mère de sa dernière victime, la femme du président Gebhard. Arrivée à Baireuth, elle écrivit encore plusieurs fois à ce dernier, dans le but évident de l'engager à la reprendre chez lui. Enfin elle fit quelques tentatives, également infructueuses, pour rentrer chez son premier maître, M. Glaser. Le mandat décerné contre elle fut mis à exécution le 19 octobre. En la fouillant, on trouva deux petits paquets d'arsenic et deux autres de cobalt arsénical. Malgré tant de preuves accablantes, elle persista long-temps à tout nier; ce ne fut que le 16 avril 1810, pendant une nouvelle lecture du procès-verbal de la levée du corps de madame Glaser, qu'elle confessa enfin lui avoir deux fois administré du poison. L'issue d'un semblable procès ne pouvait être douteuse : Anna Schœleben fut condamnée à la peine de mort. Elle entendit prononcer sa sentence sans manifester la moindre émotion, et dit aux juges, avec un horrible sang-froid, que leur arrêt sauvait la vie à beaucoup de monde ; « car, ajouta-t-elle, je sens que si j'avais vécu, rien n'aurait pu m'empêcher de faire encore usage du poison. » Z.

SCHOLARIUS (GEORGE), et plus tard **GENNADIUS**, patriarche de Constantinople, naquit selon toute apparence dans cette ville, et au commencement du XVe siècle, car il semble avoir été plus jeune que son ami Philelphe (1) né, comme on sait, en 1398. Quoique destiné à la carrière du droit, il étudia et approfondit la philosophie et la théologie : la philosophie, puisque Mart. Crusius, sur de bonnes autorités sans doute, lui donne la qualification de philosophe ; la théologie, puisque nous le verrons plus tard traiter avec habileté des matières théologiques éminemment controversées. Nous ignorons quels furent ses débuts, mais il n'avait guère que 30 ans quand il devint juge-général sous Jean VII, et secrétaire de l'empereur. Le premier de ces titres équivalait presque à ce que nous nommerions le ministère de la justice, à ceci près que l'empire de Byzance, vers 1435, était réduit à de si minces proportions, que Constantinople mise à part, il eût à peine égalé en territoire huit de nos départements moyens. Ses occupations pourtant étaient nombreuses, difficiles, et il s'en plaint souvent. Toutefois elles ne l'empêchaient pas de trouver des loisirs pour cultiver la littérature, et pour entretenir une correspondance active avec des notabilités intellectuelles de l'époque, notamment avec François Philelphe dont il avait fait la connaissance à Constantinople dans sa première jeunesse, avec Ambroise le Camaldule, avec le vénitien Marc Lipoman, et, dans l'empire grec même, avec le grand-duc Luc Notaras, avec le frère de l'empereur, Constantin Dragasès, qui lui-même monta sur le trône et fut le dernier des empereurs grecs. Il comptait encore parmi ses amis un troisième prince impérial, le despote Théodore, dont il a écrit l'oraison funèbre ; l'évêque Marc d'Éphèse, auquel il dédie sa défense d'Aristote contre Gémiste Phéthon ; l'archevêque de Crète, Paisios, et nombre d'autres dignitaires, soit ecclésiastiques, soit laïques. Il alliait la piété au savoir, et même il semble avoir de bonne heure incliné vers la vie ascétique, puisque, n'ayant pas encore accompli sa trentième année, il fit notoirement le vœu d'aller se confiner dans la solitude, c'est-à-dire probablement de se faire moine. Ce vœu était-il parfaitement sincère ? C'est un point sur lequel, pour qui connaît les Byzantins, il serait difficile de prononcer. Le fait est qu'il différa long-temps, très-long-temps, la réalisation de cette promesse à Dieu. Ce fut surtout, dit-il, parce que, renfermé derrière les grilles du cloître, il eût laissé sans appui, sans consolateur, les auteurs de ses jours. Nous ne contesterons pas. Seulement l'histoire a droit de remarquer que cette excuse pouvait durer long-temps, et que lorsqu'il cessa de pouvoir alléguer celle-là, il en trouva d'autres sous sa main. Au fait, l'empire grec alors était en proie aux plus graves embarras : d'un côté les Osmanlis ne cessaient de s'étendre en Thrace, de l'autre l'impuissance grecque rendait sans cesse plus pressante la grande

(1) En effet il résulte d'une épigramme de Philelphe que Scholarius était tout jeune (νεαρὸν πάνυ) quand le docte Italien, jeune aussi lui-même, vint à Constantinople. Allatius, il est vrai, prétend que ces vers se rapportent à un autre George Scholarius Gennadius, métropolite de Phases. Mais ce point de vue tient à son idée qu'il y eut plusieurs Gennadius, idée gratuite et fausse, aujourd'hui abandonnée (*voy.* la note 4 ci-après).

question à l'ordre du jour, « En passerait-on, pour obtenir les secours de l'Occident, par la nécessité de l'obédience latine? » On sait à quel point les avis étaient partagés. Mais on peut résumer la discussion par deux mots : les Politiques penchaient pour la réunion ; les Zelés, ceux qui attendaient du ciel un miracle et qui n'examinaient pas les voies et moyens, voulaient rester Église à part. Scholarius, au temps où il commence à jouer un rôle connu, était des premiers. Il mit à nu son opinion dans deux opuscules, dont l'un avait pour but de prouver, non-seulement par des autorités et des preuves humaines, mais par les Écritures mêmes, que rien ne s'opposait à la réunion des deux Églises, tandis que l'autre recherchait par quels moyens pouvait s'opérer l'union reconnue légitime autant qu'utile. Aussi fut-il du nombre de ceux qui accompagnèrent l'empereur lorsqu'il s'embarqua pour l'Italie en 1437. Il eût souhaité séjourner un peu à Venise auprès de Marc Lipoman son ami, mais force lui fut de passer outre, et de se rendre immédiatement à Ferrare, d'où, quelque temps après, il gagna Florence. Son nom n'est pas au bas des Actes du concile, puisqu'il était encore laïque à cette époque Mais on le trouve mentionné dans la 25e session du concile. Jean lui demandait s'il opinait pour ou contre l'union : le grand-juge répondit par l'affirmative, et rappela qu'il avait écrit en faveur de la solution qu'on était à la veille d'admettre. Et un peu plus bas les Actes parlent de trois écrits de Scholarius offerts au concile après le discours de Bessarion. Il est vrai que l'on a soupçonné dans ces deux passages une double interpolation de la part de quelque Grec zélé pour l'Union ; mais cette hypothèse ne repose sur rien, et loin d'être nécessaire, elle laisse au contraire une lacune dans le compte-rendu de la session. Quant à l'objection qu'on veut tirer de l'attitude inverse prise peu de temps après par Scholarius, est-il étonnant, est-il sans exemple de voir chanter la palinodie? Ne remplirait-on pas des pages avec les noms de ceux qui tour à tour ont écrit pour et contre l'Union? Ne comprend-on pas qu'un Grec, un Fanariote, et même, pour voir en beau les choses, un patriote peu scrupuleux entraîné à un peu de complaisance en matière de foi par l'espoir de voir l'Église latine sauver Byzance des mains de l'Infidèle, n'ait plus senti le même laisser-aller, le même désir de conciliation, une fois qu'il devint bien avéré pour lui que Constantinople, sujette ou non du saint-siége, serait également délaissée? A notre sens voilà les causes de la palinodie de Scholarius. Divers ouvrages sortis de sa plume (*voy.* plus bas) annoncèrent à tous les Grecs son retour aux doctrines nationales de l'Église byzantine. Jean VII en montra une indignation qui n'était peut-être que simulée, mais qui pour la foule semblait témoigner une opposition vive entre le prince et le ministre. Scholarius n'en resta pas moins en place; et même il donne ce mécontentement du souverain comme une des causes qui l'empêchèrent encore d'embrasser la vie monastique. «On eût pensé, dit-il, que la disgrâce et peut-être la crainte des vengeances impériales m'aurait poussé à chercher un asile au sein du cloître. » Il semble même qu'il prononçait tous les samedis soirs, quoique laïque, devant le monarque

et le sénat, des discours religieux assez semblables à des homélies, coutume dont on trouve çà et là des exemples dans l'histoire du Bas-Empire (2). Au reste si jamais il y eut dissidence sérieuse entre Scholarius et Jean VII, elle disparut presque entièrement vers la fin du règne de ce prince; et notre auteur lui-même dit qu'au vu et au su de tous, son maître lui avait rendu ses bonnes grâces lorsqu'il expira. Et pourtant Scholarius était aussi loin que jamais de revenir à l'obédience latine. Au contraire, il venait de recevoir les derniers soupirs de l'évêque Marc d'Éphèse, si connu par l'indomptable opiniâtreté de son opposition au concile, et de prêter serment en ses mains que partout et toujours il combattrait les décrets de Florence. L'occasion s'en offrit bientôt; Constantin Dragasès monta sur le trône. Scholarius, qui savait son penchant pour l'union, fut un de ceux qui s'opposèrent à ce que son couronnement eût lieu sur-le-champ, ou plutôt qui favorisèrent Démétrius son cadet, sous prétexte qu'il était Porphyrogénète. Puis bientôt le nouveau monarque ayant requis les secours des Latins contre les Turcs, le pape Nicolas V ne répondit que par des promesses conditionnelles, exigeant au préalable la reconnaissance du concile de Florence par les Grecs, et envoyant à Constantinople l'évêque de Cortone pour discuter la question religieuse. Scholarius se montra, verbalement peut-être, mais certainement et surtout par écrit, très-contraire au vœu du pontife. Mais Constantin, menacé par l'implacable Mahomet II qui montait sur le trône en ce moment (1451), et qui brûlait d'inaugurer son avénement par la prise de Constantinople, se déclarait pour la réunion, de laquelle il croyait pouvoir attendre son salut. Scholarius, incapable de faire face plus long-temps, donna sa démission par une lettre où il s'évertue à réfuter les imputations de ses ennemis, et il se retira dans le couvent du Tout-Puissant (Pantocrator). Il est croyable que de là il intrigua encore contre les unionistes, et peut-être contre l'empereur. En revanche, il était en butte à bien des espionnages, à bien des menaces de la part de ce prince. Pendant un temps sans doute il espéra revenir aux affaires, et il ne fit pas profession, mais finalement il s'y décida, et il prit avec le froc le nom de Gennadius (3) qui commençait par la même initiale que le premier de ceux qu'il portait, et qui semble avoir été dans sa pensée une allusion à l'intrépidité généreuse dont il se glorifiait. Il était encore, s'il faut s'en tenir à l'autorité de Ducas, au couvent du Tout-Puissant quand, en réponse aux propositions portées à Rome de la part de Constantin par Bryennius Léontarès, arriva en nov. 1452 un légat du saint-siége, Isidore, cardinal de Russie. Dragasès et ses fidèles souscrivirent alors aux décrets de Florence; mais la majorité des grands, du clergé, de la population laïque était notoirement hostile, et une foule fanatique se précipita en tumulte au monastère habité par Gennadius, demandant à voir, à entendre le nouveau solitaire. On l'appela hors de sa cellule, on le somma, on le conjura de donner son avis; long-temps il refusa de paraître, et jusqu'au bout il évita de répondre de vive voix;

(2) Par exemple, Léon le philosophe.

(3) Γεννάδας, généreux, intrépide.

seulement il finit par entr'ouvrir comme furtivement l'huis de sa cellule, afficha en dehors sa décision, et referma sa porte en toute hâte. L'air mystérieux de l'ex-grand-juge ne pouvait qu'ajouter à la curiosité des regardants. Ils s'empressèrent de lire. L'affiche commençait par ces mots : « Malheureux Romains, d'où vient que vous vous égarez ? » et il continuait sur le même ton, jetant l'anathème sur ceux qui mettaient leur confiance dans les Latins et qui répudiaient la foi de leurs pères. Beaucoup de têtes s'exaltèrent à cette lecture : il y eut des clameurs, des rassemblements, des désordres par la ville ; des séditieux dans les tavernes buvaient à la santé de la Vierge, la suppliaient de protéger Constantinople contre Mahomet II, comme jadis elle l'avait défendue de Chosroès, et vociféraient contre les azymites. Au total, toute cette échauffourée n'eut d'autre résultat que de diviser et de désaffectionner plus complètement les Grecs, qu'au reste rien ne pouvait sauver. On a souvent parlé de cette déplorable monomanie théologique qui poussait les Grecs à dogmatiser, à disputer, tandis que les Turcs étaient à leurs portes et assiégeaient leurs murailles; et il y a au moins quelque justesse dans ces reproches. Très-certainement Gennadius fut un de ceux qui abondèrent ainsi dans le sens des pointilleries inopportunes et stériles. La fin de 1452 et le commencement de 1453 furent employés par lui à écrire, à discourir sur l'illégimité du schisme, à prophétiser la ruine de l'empire et la prise de la ville, prophétie trop exacte, mais dont l'exactitude ne tenait point à la fusion des deux Églises. Quand Constantinople fut prise (29 mai 1453), Gennadius, ainsi que beaucoup d'autres, prit la fuite, et se cacha aux environs de la capitale. Mais bientôt, soit qu'on eût trouvé le lien de son asile, soit qu'il eût été instruit que le sultan, en dépit des cruautés partielles dont ses Turcs ne se firent pas faute, affectait de traiter ses vaincus avec certaine clémence et aspirait à rétablir l'ordre, il regagna par contrainte plutôt que par persuasion son couvent désert; il fut chargé d'y réunir ce qu'il pourrait de moines ; ceux qui avaient été faits esclaves lui furent rendus sans rançon. On lui fournit des moyens pour relever l'église détruite, avec l'autorisation, si ce n'est par ordre de Mahomet II. Puis, le patriarche Grégoire s'étant démis de sa haute dignité pour se retirer à Rome, et le siége étant resté vacant, un jour le padichah se plaignit à quelques membres du clergé grec de ne point encore avoir reçu les salutations de leur chef; et ceux-ci lui ayant répondu qu'ils étaient sans chef pour l'instant, et qu'ils n'avaient osé en nommer un depuis l'abdication du dernier, il ordonna qu'on procédât sans délai à l'élection suivant les formes usitées. Malgré ces caprices de bonté, de tolérance du conquérant, bien peu d'ambitieux, en ce moment si voisin encore des horreurs et des enivrements de la victoire, pouvaient convoiter un poste qui n'offrait guère que des périls. Le choix tomba sur Gennadius. Vainement il essaya, ostensiblement du moins, de décliner cet honneur. Il se résigna donc, et un même jour le vit recevoir le diaconat, la prêtrise, le caractère épiscopal, et finalement l'onction patriarcale. Mahomet II, auquel il alla rendre ses hommages, affecta de le recevoir avec respect et affabilité, déclara que le cérémonial jadis usité

à la cour pour l'investiture du patriarche serait suivi par lui et par ses successeurs, sauf en ce qui dérogerait à la loi du prophète ; et le jour de la cérémonie, en effet, il traita magnifiquement Gennadius, le fit asseoir près de lui à table, lui mit en main un riche bâton pastoral d'argent doré et ciselé, le reconduisit à la porte du palais où il lui fit donner un cheval blanc superbement harnaché, et ordonna que plusieurs de ses pachas l'accompagnassent jusqu'au temple des Saints-Apôtres ; et une forte somme fut même versée au trésor patriarcal. Malgré ces marques d'honneur et cette munificence, Gennadius ne tarda sans doute pas à se trouver en dissidence avec ses nouveaux maîtres, car très-peu de temps après, en 1453 même ou au plus tard dans le commencement de 1454, il abandonna de rechef Constantinople. Mais on découvrit sa retraite, et il fut contraint de rentrer dans sa ville métropolitaine. Le souverain, au reste, vint en personne lui rendre visite, soit pour adoucir ce qu'il y avait de disgracieux dans cette contrainte, soit pour s'entretenir des griefs dont le patriarche croyait pouvoir se plaindre, soit enfin pour inspecter par lui-même l'état des choses et contenter sa curiosité sur l'Église grecque. Le seul détail que nous ayons sur cette entrevue, c'est que Mahomet questionna le patriarche sur la religion chrétienne, dont celui-ci lui exposa les principaux dogmes et la morale, absolument comme s'il eût voulu le convertir à notre foi. Cet exposé, remanié sans doute, existe encore : c'est Gennadius même qui crut utile aux fidèles, et peut-être à lui pour n'être pas soupçonné de condescendances coupables, de donner à plein cette information au public. Sans doute on ne peut croire un moment que l'orgueilleux maître de Constantinople daignât simuler l'ombre même de disposition à embrasser le christianisme, ou que les Grecs dépossédés se laissassent aller à un leurre semblable. Mais du moins ils pouvaient se flatter qu'on ne les opprimerait pas, que ceux d'entre eux qui accepteraient de bonne grâce la domination turque, seraient respectés dans leur existence, leur liberté, leurs biens et leur foi. Or il y avait encore beaucoup de Grecs à soumettre à cette époque. Deux frères de Jean VII et de Dragasès (Thomas et Démétrius), gouvernaient divers districts du Péloponèse. Toujours fauteurs de l'union, ils étaient en rapport avec Calixte V, et il n'y avait rien d'impossible à ce que le Péloponèse devînt le rendez-vous d'une flotte chrétienne coalisée pour l'expulsion des Osmanlis et la restauration de l'empire grec. Mais Gennadius ne partageait point ces idées flatteuses, et chaque jour sa situation lui semblait moins tenable. Il ne pouvait protéger efficacement ses co-religionnaires contre l'arrogance et la brutalité de leurs vainqueurs ; et ces co-religionnaires eux-mêmes il les trouvait plus déraisonnables, plus ingouvernables que les Turcs. Il supplia Mahomet de lui permettre d'abdiquer, et Mahomet y consentit enfin à regret. On rapporte ordinairement cette démission à l'an 1459 : il est croyable qu'on se trompe d'un ou deux ans, et qu'il y eut comme un interrègne de Gennadius à son successeur. Redevenu simple moine, l'ex-patriarche se retira au couvent de Prodrome sur le mont Ménécée ; mais un ordre le contraignit de revenir dans la capi-

tale. Rien n'indique au reste qu'il se soit mêlé d'affaires politiques depuis ce temps; et le grand nombre d'écrits qu'il semble avoir rédigés depuis sa retraite ne permet guère de supposer qu'il se soit occupé d'autre chose en son cloître que de théologie et de piété. Sa mort eut lieu, suivant l'opinion la plus répandue, en 1460; mais les titres circonstanciés de deux ou trois de ses ouvrages dans quelques manuscrits nous engagent à reculer au moins jusqu'à 1464 la date de cet événement. Les écrits de Gennadius sont nombreux; il nous paraît hors de doute que nous les avons presque tous, sauf pourtant les lettres; mais la liste qu'en donne Allatius est très-incomplète, et il faut recourir à l'édition harlesienne de la *Biblioth. græca* de Fabricius, pour suppléer aux énormes lacunes du premier de ces savants. Généralement on les dispose en trois groupes selon qu'ils ont été composés avant, pendant ou après son patriarcat. La division n'est point heureuse, tant à cause de l'incertitude qui règne sur la date de certaines compositions que parce que les lettres se répartissent entre les trois époques. Nous n'indiquerons ici que les plus remarquables de ces ouvrages, en commençant par les écrits dogmatiques sans rapport avec l'union. Ce sont : I. *Exposé de la foi chrétienne* (en 24 chapitres), Helmstædt, 1611, in-4° (grec-latin, traduction de Grégoire Hermonyme de Sparte), et aussi dans l'*Hæresiologium*, 1656, in-f°, p. 397, et dans la *Biblioth. patrum*, IV, 930. Nous avons dit à quelle occasion fut composé cet ouvrage, qui est censé la réponse aux questions de Mahomet II sur le christianisme, lors de sa visite à l'église des Saints-Apôtres. Il en existe une traduction, non pas arabe, mais turque, d'un Ahmed-Pacha (de Karaveria?), et un abrégé grec qu'on peut être tenté de regarder comme un simple extrait du grand traité, mais qui pourrait bien avoir été le premier jet, et en quelque sorte le canevas de Gennadius. II. *Demandes et réponses sur la divinité de Jésus-Christ Notre Seigneur* (n° 1289, Bibl. royale). C'est la relation d'une discussion qu'il eut à Serrhes avec deux Turcs venus pour l'y voir et converser avec lui après son abdication. III. Un *Dialogue contre les Juifs*, ou *Réfutation de l'erreur juive par l'Écriture et l'histoire*, et *Exhortation à la vérité* (n°s 778, 1293, 1294 de la Bibl. royale, 33 de Barocci). IV. *Principales prophéties relatives à J.-C. N.-S.* (anc. n° 2959 de la Bibl. royale). V. *Contre les Automatistes et les Hellénistes* (n°s 1289, 1292, 1294 de la Bibl. royale). Cet ouvrage fut écrit lorsqu'il était au couvent de Prodrome. VI. *Du culte primitif en l'honneur de la Divinité* (n°s 1289, 1294, 2135 de la Bibl. royale). VII. *Apologie pour les cinq chapitres du concile de Florence* (la légitimité du *Filioque*, la prédestination, la transsubstantiation dans les azymes, le purgatoire, la primauté du siége de Rome, d'où l'obédience de Constantinople). VIII. Deux volumes *sur la procession du Saint-Esprit, contre les Latins* (le premier, n° 1290 Bibl. roy., 395 bibl. du S. syn. de Moskou, etc.; le deuxième, n°s 1291 Bibl. roy., 68 bibl. imp. de Vienne, 17 bibl. laur. de Flor., 13 du S. syn. de Moskou, et au couvent de Saint-Séverin à Naples). Le premier de ces deux volumes fut écrit avant la prise de Constantinople et après son colloque avec l'évêque de Cor-

tone en présence de l'empereur Jean VII. Le second fut composé postérieurement, on ne peut dire exactement à quelle époque, mais entre 1447 et 1458, puisqu'il est dédié et qu'il fut envoyé à l'empereur de Trébizonde Jean IV Comnène. Le nom de l'auteur manque dans beaucoup de manuscrits ; aussi Barocci, dans son *Catalogue des manuscrits d'Angleterre*, l'attribue-t-il à Gennadius, archevêque de Bulgarie (4) ; et Matthæi, dans ses *Notices des manuscrits de Moskou*, n'énonce-t-il qu'avec un doute l'idée que George Scholarius en est l'auteur. Mais l'incertitude disparaît devant la note catégorique mise en tête du manuscrit 1290 de Paris. IX. *Dialogue sur le Saint-Esprit* (n° 395 de la Bibl. de Moskou), le même sans doute qu'un *Dialogue sur la procession du Saint-Esprit*, dirigé contre les Latins, où il discute surtout la doctrine de saint Thomas et de Scott, et où les personnages qu'il met en scène sont Orbien, Eulogé et Benoît. X. *De la Providence et de la prédestination*, en 4 livres (le premier, n° 1289 de la Bibl. roy.; les troisième et quatrième, n°s 2955 et 2959 ; le deuxième publié à Augsbourg en 1603, in-4°, par Hœschel, et trad. en latin par le jésuite Ch. Libertinus ou Freylich, Breslau, 1681, in 4° : c'est probablement le premier qui a été donné par Thorlacius sous le titre de *Gennadii Constantinopolitani de Providentia opus anecdotum*, Copenh., 1825, in-4°, 28 pages. XI. Deux livres *sur le purgatoire* (n° 1292, Bibl. roy ; Allatius les regarde comme dépourvus d'élégance et de valeur ; Harles proteste contre ce jugement); plus une *Réponse sommaire aux objections des Latins contre ses opinions relativement au purgatoire*, et une *Lettre à Jean de Thessalonique* sur le même sujet. XII. *Quelques mots contre l'opinion des Latins* (Σύντομον κατὰ δέξης τ. λ.) (n° 1292, Bibl. royale). XIII. *Histoire de tout ce qui s'est passé à Ferrare et à Florence entre les Grecs et les Latins* (n°s 61, 72, 73 de la bibl. imp. de Vienne). XIV. Divers discours en forme d'*Homélies* (sur la transfiguration par exemple, sur l'assomption de la sainte Vierge, sur la décollation de saint Jean-Baptiste); les trois *Discours sur la réunion des deux Églises* (on les lit, dit-on, à la suite de l'*Hist. du concile de Ferrare et Fl.* dans les manuscrits 61, 72, 75 de la bibl. de Vienne), des *Éloges funèbres* du despote Théodore et de Théod. Sophien, la *Monodie sur la prise de Constantinople*, et divers *petits traités* qualifiés λόγοι (dans la *Turco-Græcia* de Crusius et dans la *Bibl. patrum*) contre la simonie sur la différence des péchés mortels et véniels, sur ce qu'il ne se fait plus de miracles comme autrefois. XV. Des *Lettres* éparses dans divers manuscrits, notamment dans les ma-

(4) Il y a eu plusieurs autres Gennadius, outre l'archevêque de Bulgarie nommé ici ; et l'on en trouve l'énumération dans Fabricius ; mais c'est à tort qu'Allatius a cru qu'il y avait eu en ces derniers temps de l'empire jusqu'à trois Gennadius, lesquels auraient tous trois porté d'abord les noms de George et de Scholarius. Assez long-temps on a suivi cette opinion ; mais elle n'est fondée sur aucun témoignage, et nulle induction raisonnable ne force d'y avoir recours : s'imaginer que le même personnage ne peut avoir été pour et contre l'Union suivant les temps, et en conclure que le Scholarius du concile de Florence ne peut être le même que le Scholarius si opposé au *Filioque*, si fougueux contre les Latins, est tout-à-fait gratuit. *Voy.* au reste sur cette question, qu'il nous semble inutile de discuter à fond ici et qui ne fait plus doute aujourd'hui, la longue note de Fabricius et Harles vers le commencement de l'art. *Gennadius*.

nuscrits grecs 1260, 1289, 1292, 1295, 1297, 2135, 2051 de la Bibliothèque royale, dans le 3043 olim Colb., dans celui qui était coté 2955 au temps de Fabricius, dans les 105, 179, 186 de Turin, et qui roulent, quelques-unes sur des affaires particulières, la plupart sur la politique, sur les affaires religieuses, sur des questions philosophiques ou théologiques. Même en réunissant tout ce que nous donnent ainsi les Mss., il est à croire que nous sommes loin de posséder toutes les lettres écrites par Gennadius et toutes celles qui auraient mérité de passer à la postérité : en effet, celles même qui sont groupées en nombre (nº 1292 et ancien nº 2955) ne sont évidemment qu'un choix, une sorte d'*Elegants extracts*. Nous remarquerons principalement celles qu'il adresse à Philelphe, à Lipoman, à fra Ambrosio, au grand-duc (il y en a deux, la deuxième contient une invective violente contre les Latins), à l'empereur, au secrétaire (μιsάζων, l'une et l'autre sur les affaires de Florence), à l'empereur de Trébizonde, au métropolitain d'Éphèse, au moine Maxime (jadis Sophien), et aux Sinaïtes, sur divers points de discipline, sur le droit d'abdication des évêques, même sans autorisation du patriarche, sur la simonie qu'il déplore et que pourtant, dit-il, la faiblesse des temps ordonne de traiter avec certains ménagements, sur la réception à faire aux Latins et aux Arméniens qui se rendent aux saint lieux), et l'encyclique à tous les fidèles, dans laquelle il expose les raisons de sa démission. De plus, Gennadius est souvent nommé dans les *Catenæ*. Mais c'est à tort qu'on lui a fait honneur d'une *Vie de saint Grégoire de Nazianze*. P—OT.

SCHOMBERG ou mieux SCHOENBERG (GASPARD de), père de Henri de Schomberg, comte de Nanteuil, le vainqueur de Castelnaudary mort en 1632 (*voy.* ce nom, XLI, 220), était originaire de Misnie. Il commandait les troupes allemandes au service de France et joignait à ce titre celui de chambellan de Charles IX quand eut lieu la Saint-Barthélemi. Le gouvernement, après ce coup audacieux, se sentit cependant embarrassé en présence des puissances étrangères. On sait de quelle façon l'empereur Maximilien, quoique autrichien, quoique catholique et beau-père du roi de France, improuva et déplora la résolution à laquelle s'était laissé entraîner son gendre. Bien plus grave encore était l'embarras en présence des puissances protestantes, constantes alliées de la France depuis sa lutte contre l'omnipotence autrichienne sous François Ier et Henri II, et garantes en quelque sorte de l'existence des protestants en France. Catherine, ou Charles IX, prit à leur égard le pire peut-être de tous les partis et à coup sûr le plus honteux, celui de mentir ; et Schomberg fut chargé d'aller remettre de la part du roi de France aux électeurs Palatin et de Saxe, au landgrave de Hesse et au duc de Deux-Ponts un mémoire où, entre autres passages, se lisait le suivant : « Avertie de la conspiration « de l'amiral et de ses amis pour tuer « le roi et toute la famille royale, sa « majesté *a été contrainte de lâcher « la main* à MM. de la maison de « Guise qui, le 24 de ce mois d'août, « ont tué ledit amiral et quelques autres gentilshommes de sa faction, « s'étant la motion grandement accrue parmi le peuple pour être la « jambe de ladite conspiration et « bien irrité d'avoir vu sadite ma-

« jesté contrainte avec la reine sa « mère et messeigneurs ses frères de « se resserrer dans son château du « Louvre avec leurs gardes, et de « tenir leurs portes fermées pour « s'assurer contre la force et violence « qu'on leur voulait faire, et pour la- « quelle exécuter aucuns gentils- « hommes dudit amiral avaient passé « la nuit dedans ledit château cachés « en des chambres pour aider à ceux « qui devaient venir dehors en plus « grand nombre.... ; de toutes les- « quelles choses le peuple aigri a « exercé grande violence sur ceux de « la nouvelle religion, dont les chefs « qui se trouvaient audit Paris ont « été tués : ce qui est advenu au grand « regret de sadite majesté. et toute- « fois par l'occasion qu'ils en ont « donnée eux-mêmes les premiers... » Puis un peu plus bas ses instructions portent : « Et ce faisant, le sieur « de Schomberg les assurera (les « quatre princes)... que, en ce qui est « advenu il n'est point question du « fait de la religion ni de la rupture « de l'édit de pacification ; mais que « la chose est procédée de la malheu- « reuse conspiration qu'ils avaient « faite contre sa majesté, comme « par tant de certains indices que l'on « ne la pouvait plus ignorer et tarder « à y pourvoir sans le certain péril « de leurs personnes, etc., etc. » Ces assertions ne trompèrent personne, et les princes qu'on voulait duper répondirent en termes qui laissaient voir à nu leur incrédulité. Mais toutes ces pièces, presque inconnues pendant deux siècles et que Moser imprima le premier, t. IV de ses *Beitræge zu d. Staats u. Volkerrecht*, sont importantes pour faire connaître à quel point la cour de Charles IX elle-même fut épouvantée de son œuvre, et manqua de courage

Gaspard de Schomberg continua de commander les troupes allemandes au service de France, sous les règnes de Henri III et de Henri IV. Il mourut subitement dans sa voiture en 1609. P—OT.

* **SCHOMBERG** (Armand-Frédéric de), maréchal de France, né vers 1619, était d'une autre famille que le précédent, quoique son vrai nom fût aussi *Schœnberg*. Dans l'article qui lui a été consacré (t. XLI, p. 225-26), on n'a fait qu'indiquer ses campagnes de Portugal, où il ajouta cependant de nouveaux titres à sa gloire militaire. Nous réparons ici cette omission. — Après le traité des Pyrénées (1659), Schomberg, alors lieutenant-général dans les armées françaises, passa avec l'agrément de la cour de France au service d'Alphonse VI, roi de Portugal, qui, sous la tutelle de sa mère, soutenait une lutte acharnée contre l'Espagne. Il amenait avec lui un corps de Français, parmi lesquels se trouvaient d'excellents ingénieurs. Il fut reçu avec les démonstrations de la considération la plus haute pour son mérite et son caractère. Schomberg, revêtu du titre de mestre-de-camp-général, partit bientôt pour l'Alentéjo, province contre laquelle on savait que les Castillans devaient incessamment tourner tout l'effort de leurs armes. Il se hâta de la mettre en état de défense, en reconnaissant ses positions et ses rivières, en garnissant ses villes de troupes capables de soutenir un siége. Il rassembla ensuite, à Elvas, un conseil de guerre où il fit comprendre l'impossibilité de conserver l'Alentéjo sans une armée nombreuse et aguerrie. Il y avait à peine six mois qu'il servait sous les drapeaux du Portugal, et déjà des bruits injurieux, fruits abjects de



l'envie, circulaient sur son compte. Des officiers purtugais, offusqués par l'éclat de sa réputation, publiaient qu'il ne se tenait à Elvas que parce qu'il ne se sentait pas capable de ranger une armée en bataille. Pour faire taire ces bruits, le brave Schomberg rejoignit l'armée, et ne tarda pas à donner des preuves irrécusables de sa valeur et de son habileté. A la tête de huit cents chevaux, il fondit sur le territoire espagnol et le ravagea; puis, rencontrant la cavalerie ennemie, guidée par don Juan d'Autriche lui-même, il l'attaqua et la tailla en pièces. Après ce brillant exploit, il reprit le chemin d'Elvas. Demeuré maître du commandement de l'armée, après le départ du général en chef (le comte d'Atougia), il se conduisit à l'égard des soldats avec tant de justice et de bonté, qu'il s'en fit adorer. Déjà il possédait au plus haut degré la confiance de la reine-régente qui lui avait permis de choisir dans la cavalerie les officiers et les soldats qu'il estimerait le plus. Il se montra digne de son commandement provisoire par sa vigilance et son activité. Un corps de cavaliers espagnols fut attaqué et dissipé par ses troupes, aux environs de Badajoz. Peu de jours après (1662), s'étant mis en embuscade dans un lieu nommé Sagragès, avec une poignée de soldats, il enleva un convoi considérable de munitions. Cependant il n'avait pas encore étouffé l'envie, car, lorsque don Ménésès vint le remplacer dans le commandement de l'Alentéjo, il lui donna d'utiles avis qui furent rejetés. Mais il força bientôt à l'admirer les Portugais même les plus jaloux de son mérite. Quand l'armée campa auprès d'Estremos, il dirigea cette opération avec une si rare habileté, qu'à son arrivée (12 mai 1662), don Juan d'Autriche, désespérant de pouvoir forcer les Portugais dans leur camp, renonça au dessein qu'il avait formé de les attaquer, et se retira sur Borba, bien qu'il fût à la tête d'une armée considérable. Le comte de Schomberg tomba impétueusement sur l'arrière-garde des Espagnols, et lui fit plusieurs prisonniers importants. Dans la campagne suivante (1663), il fit exécuter sur les bords de la Dégèbe de savantes manœuvres qui furent couronnées d'un plein succès, et obtinrent l'admiration même de don Juan d'Autriche. Ayant reconnu, aux dispositions que ce prince avait prises, qu'il se préparait à canonner le camp portugais, Schomberg trouva moyen de rendre cette artillerie inutile, en plaçant trois batteries de canon sur des hauteurs d'où l'on découvrait le camp ennemi, en fortifiant ses deux ailes de l'élite de ses soldats, enfin en faisant éteindre les feux de son armée. Tout cela s'exécuta pendant la nuit. Les Espagnols n'avaient rien remarqué. Le lendemain, quand ils voulurent attaquer, ils tentèrent d'inutiles efforts, et furent obligés de se retirer sur Badajoz. Schomberg les poursuivit vivement et revint avec un bon nombre de prisonniers. De si importants services, tant de zèle et d'expérience dans l'art militaire, au lieu de mettre fin aux injurieux discours de l'envie, ne firent qu'irriter cette vile passion; l'habile et sage capitaine garda le silence avec noblesse, et continua de servir avec dévouement. Peu de jours après, il se couvrit encore de gloire dans une bataille près d'Ameyxial, où les Portugais défirent les Espagnols. Il y montra son habileté ordinaire à

asseoir un camp, à ranger des troupes en bataille, ainsi que tout le courage et l'intrépidité d'un soldat. Le comte de Schomberg partit ensuite pour aller mettre le siége devant Évora dont les Espagnols étaient maîtres depuis quelque temps. Par les savantes dispositions que lui suggéra son génie militaire, il força en peu de jours l'ennemi à capituler. D'Évora il courut visiter Portalègre, Castelvidé, et il répara les retranchements d'Alter, de Veiros, de Fronteira et de Montforté. Malgré tant d'actions si utiles et si honorables, il continua d'être en butte à la jalousie de ses compagnons d'armes et d'essuyer de criantes injustices. Lassé enfin de ces indignités, Schomberg se rendit à Lisbonne pour s'en plaindre. Ses ennemis essayèrent de le noircir aux yeux de la cour, en soutenant qu'il était moins utile qu'embarrassant, et ils lui reprochèrent de s'arroger tout le commandement, et d'empêcher les soldats étrangers (il y avait des Français et des Anglais dans l'armee portugaise) d'obéir aux officiers-généraux portugais. Schomberg crut de son honneur de répondre a des griefs si nettement articulés, et il le fit d'une manière à la fois noble et victorieuse, prouvant qu'il n'avait jamais donné d'ordres, concernant les opérations militaires, que lorsque les généraux portugais avaient refusé de le faire, ou qu'on avait exécuté quelque fausse démarche dont il fallait prévenir les dangereuses conséquences, qu'il y avait du péril à affronter ou la presque certitude que le succès ne couronnerait pas son zèle. Il soutint ensuite que les Anglais et les Français lui devaient obéissance, préférablement à tout autre officier, puisque leurs rois les avaient placés sous son commandement; puis il loua leur courage et leur conduite La calomnie fut vaincue, et la cour rendit justice au vaillant général. L'un de ses plus opiniâtres ennemis, Gilles Vas-Lobo, fut rappelé d'Elvas dont il était gouverneur, et Schomberg reçut lui-même le commandement de Sétubal. Cette juste satisfaction le consola de toutes ses peines, et l'on s'aperçut bientôt de son retour à l'armée portugaise. Vers le milieu de l'année 1665, il prit part à la mémorable bataille de Montès-Claros ou Villaviciosa, dont le succès fut dû a sa haute habileté, ainsi qu'à l'intrépidité des Français et des Anglais. Dans ce combat, qui avait duré huit heures, les Espagnols perdirent quatorze mille hommes tués ou pris, leur artillerie, leurs bagages et leurs enseignes. Voilà par quels triomphes Schomberg sut répondre aux calomnies. Il courut alors au secours de la province d'Entre-Douro-et-Minho, et en chassa l'ennemi, après l'avoir battu dans plusieurs rencontres. A son retour, il fut nommé gouverneur-général de l'Alentéjo. Cette faveur, qu'il méritait à tant de titres, redoubla son zèle pour la cause qu'il avait embrassée. Il fit une irruption dans l'Andalousie, où il répandit la terreur de ses armes, et recueillit un butin considérable. De là il se rendit à Aronchès pour fortifier cette place. C'est alors que le roi de Portugal (Alphonse VI), voulant récompenser les importants services qu'il lui avait rendus, le créa comte de Mertola. Quelque temps après, il lui confia le commandement général de ses troupes. Schomberg justifia pleinement une si haute confiance; car il sut toujours tenir les Espagnols en respect, jusqu'au moment où la paix fut conclue (1668) entre l'Espa-

gne et le Portugal. Alors Schomberg, revenant en France, continua de se signaler dans les armées de Louis XIV, et reçut le bâton de maréchal en 1675. Plus tard, ayant embrassé la cause du prince d'Orange contre le malheureux Jacques II, roi d'Angleterre, il fut tué à la bataille de la Boyne en 1690 (*voy.* l'art. précité). F—A.

SCHOPENHAUER (Jeanne Trosina, dame), littératrice allemande, connue surtout comme romancière, naquit en juillet 1770, à Dantzig. La famille Trosina était à l'aise; son père portait le titre de sénateur. Son éducation fut excellente; douée des plus heureuses dispositions, la jeune fille répondit par de rapides progrès aux soins de ses maîtres. Le français et l'anglais lui devinrent familiers comme le polonais et l'allemand. Elle ne resta étrangère ni aux sciences ni à la musique; mais ce fut surtout la peinture qu'elle cultiva avec passion et succès. Toute jeune encore, elle prit fantaisie de devenir une autre Angélica Kaufmann, et elle demanda avec instance d'être envoyée à Berlin pour y recevoir des leçons, pour s'y livrer aux travaux à l'aide desquels pouvait se réaliser ce vœu, le plus cher de son âme; mais elle fut obligée d'y renoncer, car sa famille ne pouvait ni aller là s'installer avec elle, ni la laisser seule dans cette ville, avec son inexpérience et sa jeunesse; on trouvait incompatibles avec le rang d'une fille de sénateur les habitudes d'une jeune artiste qui voulait s'établir dans un musée avec ses couleurs et ses pinceaux. Des pensées de mariage d'ailleurs vinrent la distraire : elle était fiancée presque depuis l'enfance avec Henri-Floris Schopenhauer, riche négociant, qui avait vécu en Angleterre. Cette union eut lieu vers 1789. Très-peu de temps après, achevèrent de se démasquer les vues de la Prusse sur Dantzig. Frédéric-Guillaume II, en échange de l'alliance qu'il offrait à la Pologne, demandait la cession de cette ville gênée déjà depuis 1785 par les restrictions que Frédéric II avait mises à son commerce, pour l'amener de lassitude à souhaiter son incorporation à la monarchie prussienne. Les vues du cabinet de Berlin n'aboutirent à rien pour l'instant, mais on ne prévoyait que trop leur prochaine réalisation. La jeune femme dont l'esprit avait beaucoup de la vigueur et de l'exaltation ordinaires à cette époque, et sur laquelle les mots de république et d'indépendance exerçaient un grand prestige, se sentit mal à l'aise dans une cité qui allait perdre ses franchises et sa nationalité : elle entreprit, en compagnie de son mari, un voyage de longue haleine. Ils traversèrent la Prusse, séjournèrent à Berlin, visitèrent diverses contrées de l'Allemagne entre la province brandebourgeoise et le Rhin, et franchissant ce fleuve près de Strasbourg, se rendirent à Paris, où ils virent de leurs yeux l'horizon politique se charger de nuages bien autrement noirs encore que ceux qui couvraient l'horizon de Dantzig. Ils contemplèrent le malheureux roi, la triste reine qui n'avaient plus que quelque quinze mois à jouir des débris de leur pouvoir. Gagnant ensuite Calais et Douvres, ils allèrent admirer les magnificences de Londres, qui eut pour eux un grand charme s'il faut en juger par le temps qu'ils y restèrent. Ils avaient ainsi passé deux ans hors de leur patrie, quand en 1793, quittant la capitale de l'Angleterre, ils prirent la route du Brabant et de la Flandre, pour se rapprocher successivement du Rhin, de l'Elbe, de l'Oder, de

la Vistule. Mais Dantzig, lorsqu'ils y reparurent, était encore plus près de perdre son indépendance qu'au moment de leur départ. La cession à la Prusse venait d'être décidée; et notre fière voyageuse, de son côté, soit républicanisme, soit antipathie pour la Prusse, décida en l'apprenant qu'elle ne serait jamais sujette du roi Frédéric-Guillaume II. Son mari consentit à tout ce qu'elle voulut. En vingt-quatre heures ils eurent fait leurs arrangements pour le départ. Elle put quitter la ville avant qu'un seul soldat prussien y eût mis le pied pour l'occuper; et, malgré l'amour que des âmes comme la sienne portent au sol natal, elle n'y revint que deux fois, l'une quelques mois après son expatriation, pour présider ou assister à la vente de leur maison et de leurs propriétés, l'autre en 1806. Hambourg, véritable république sous le nom de ville impériale, devint alors sa résidence, ou plutôt son domicile, car elle ne résidait guère. De 1794 à 1806, il y eut peu d'années dont elle n'employât une bonne partie à satisfaire son goût pour les voyages. Une de ses pérégrinations principales fut celle de 1803: non contente de traverser la Hollande et de renouveler connaissance avec Londres, elle visita une grande partie de la péninsule anglaise, poussa jusqu'en Écosse, puis revint par les Pays-Bas à Paris, où tant de chefs-d'œuvre conquis sur l'Italie attiraient les amis de l'art. Mme Schopenhauer s'y livra à la miniature sous la direction d'Augustin, et chaque matin la trouvait dans l'atelier d'un des peintres en renom. Elle s'arracha cependant à ces enchantements, mais ce ne fut pas pour revenir en droite ligne à Hambourg. Elle se rendit à Genève, non sans faire un grand circuit pour voir la France méridionale; puis elle s'enfonça dans cette Suisse si pittoresque; elle contempla de ses yeux ces Alpes, ces lacs, ces vallées, ces cascades si souvent représentées par les peintres; et quand elle fut sortie par le lac de Constance du pays où elle était entrée par le lac Léman, elle visita Munich, Vienne, la Silésie, le Riesengebirge, la Bohême, la Saxe, le Brandebourg, Dantzig enfin. Mais cette même année 1806, où elle revoyait Hambourg, elle eut le malheur de perdre son époux. Alors Mme Schopenhauer renonça au séjour de cette ville désormais sinistre pour elle, et elle alla établir sa résidence à Weimar, où tant d'illustres génies avaient élu domicile. Elle y était à peine bien installée, que les Français, vainqueurs à Iéna, l'occupèrent, non sans de grands désordres. Intrépide et habituée aux usages comme à l'idiome des Français, la jeune veuve dans ces moments difficiles fit preuve d'une présence d'esprit, d'une adresse peu communes; et non-seulement elle sut préserver sa personne et ses propriétés de toute atteinte, mais sa maison servit d'asile et sa recommandation de sauve-garde à beaucoup de personnes qui sans elle auraient eu des risques graves à courir. Lors même que cet heureux début n'eût pas fixé sur elle de prime abord l'attention et l'estime, les qualités qu'elle déployait dans les phases quotidiennes de la vie lui eussent fait vite des amis et des admirateurs. Jeune encore et riche, spirituelle et gracieuse, instruite et sentant, pratiquant les arts, comment n'eût-elle pas vu sa place marquée d'avance dans toute société d'élite, ou plutôt comment ne fût-elle pas devenue le centre de la meilleure

société? Gœthe fut le premier à proclamer tout ce qu'il trouvait de distingué dans la nouvelle habitante de Weimar : Wieland en dit autant ; Falk, Fernow, Bertuch, Meier acclamèrent, de grandes dames firent écho ; et les autres, hommes et femmes, suivirent le torrent. Bien peu de personnes, en effet, ont mieux réuni que Mme Schopenhauer toutes les conditions au moyen desquelles le monde artiste, littérateur et le beau monde peuvent entrer en contact. Son salon était un terrain limitrophe où l'intelligence pouvait briller, où la discussion pouvait déployer ses ailes, où l'art pouvait se livrer à ses inspirations, sans que les distractions un peu moins sublimes, thé, paris, bouillotte, valse et musique fussent exilées. On pouvait à volonté y inscrire un dizain ou un sonnet sur son album, y improviser sur le piano, y croquer un paysage ou une charge sur le vélin. La maîtresse de la maison semblait dans les premiers temps n'avoir point d'autres prétentions que celles d'une femme aimable comprenant tout, s'intéressant à tout et avide d'hommages comme toute beauté qui achève son règne. Ces prétentions-là ont l'avantage de ne pas offusquer démesurément la susceptibilité des lettrés et des artistes, ni même celle des femmes. On sent qu'à la longue avec son esprit et ses goûts, et dans une telle position, Mme Schopenhauer ne pouvait guère manquer de devenir auteur. Elle commença modestement, par une simple *Description des portraits de Gœthe*, *de Wieland*, *de Schiller et de Kügelgen* ; puis elle s'essaya dans le genre biographique en donnant, à la sollicitation du libraire Cotta, la *Vie de Fernow*, Tubingue, 1810. Ensuite parurent les *Souvenirs d'un voyage en Angleterre, en Écosse, etc., pendant les années* 1803-1805. 3 vol., dont les 2 premiers à Rudolstadt en 1813, le 3e (qu'on a aussi donné à part, sous le titre de *Voyage dans le midi de la France jusqu'à Chamouni*) en 1817, et aussi à Rudolstadt (2e édit., Leipzig, 1818, les deux premiers volumes, et Leipzig, 1824, le dernier ; 3e édit., Leipzig, 1826, les deux premiers). Cette relation, pleine de grâce et d'intérêt, d'instruction et de finesse, est fort au-dessus des prétentieuses ou plates divagations des touristes ordinaires. Mais où brillait plus encore le talent de l'auteur, ce fut dans un petit volume intitulé *Nouvelles*, et mis au jour à Rudolstadt en 1816, après son deuxième et avant son troisième volume. Elle ne tarda point, par cette conscience que l'artiste a tôt ou tard de l'aptitude particulière dont l'a doué la nature, à consacrer au roman toutes ses facultés littéraires ; et ainsi se succédèrent rapidement, au grand plaisir et à l'applaudissement des lecteurs, une foule de productions, telles que *Gabrielle* (1819-20), la *Tante* (Francfort-sur-le-Mein, 1823, 2 vol, 2e édit., Leipzig, 1837, 2 vol); *Sidonie* (Leipzig, 1828, 3 vol.), *Ma grand'tante*, tirée des papiers d'un vieillard (Stuttgard, 1830), le *Voyage en Italie* (Francfort-sur-le Mein, 1836), *Richard Wood* (Leipzig, 1837, 2 vol.), le tout entrecoupé tantôt de petits recueils de morceaux plus courts, intitulés *Récits* (Francfort-sur-le-Mein, 1825-28, 8 vol. ; 2e édit., 1835), *Nouvelles* (Francfort-sur-le-Mein, 1830, 2 vol.), *Nouvelles nouvelles* (Francfort, 1832, 3 vol.), deux nouvelles, le *Mendiant de Sainte-Colombe* et *Marguerite d'Écosse* (Francfort, 1836), tantôt de deux nouvelles re-

lations de voyages, intitulées, l'une, *Excursion sur le Rhin et dans les contrées environnantes, dans l'été de la première année de paix* (Leipzig, 1818); l'autre, *Excursion sur le Bas-Rhin et en Belgique en* 1828 (Leipzig, 1831, 2 vol.), et enfin d'un opuscule qui n'est pas sans importance pour l'histoire de l'art, *Jean d'Eyk et ses successeurs*. De tous ces ouvrages, *Gabrielle* est sans contredit le plus remarquable. Le caractère de la femme y est saisi avec un bonheur, y est tracé avec une fidélité sans égale : le grand monde y est décrit avec autant de grâce que de justesse ; une nuance d'ironie y perce souvent, mais d'ironie sans âcreté, sans désespoir, comme si sous les notes élégantes du ténor une basse continue disait *Così siam tutti*. La variété ajoute au charme de ce panorama où tout plaît également, tableaux et simples esquisses. Mais tous les autres contes ou romans de notre auteur présentent plus ou moins les mêmes qualités, et l'on y retrouve la même touche. Les dernières années de Mme Schopenhauer furent moins heureuses que les précédentes : elle perdit une partie de sa fortune en 1819, et peut-être ce malheur fut-il pour quelque chose dans la rapidité avec laquelle, à partir de cette époque, se succédèrent ses œuvres littéraires. Pourquoi faut-il que ce dont le public aurait, dans cette hypothèse, à se féliciter ait dû être pour elle une source d'amertume! Elle supporta ce revers non-seulement avec résignation, mais avec courage, et tout en restreignant son état de maison, elle fit bonne contenance devant la mauvaise fortune. En 1828 seulement elle abandonna Weimar, trouvant ce climat trop froid et trop rude pour sa santé, et Bonn dès-lors devint son séjour. En 1837, dans l'été, sur l'invitatio du grand-duc de Weimar, elle revint voir cette résidence, sa deuxième patrie, puisque nous ne pouvons compter Hambourg que comme un pied-à-terre, où elle fit halte. Mais dès le mois de septembre elle gagna Iéna. C'est là qu'elle expira l'année suivante, le 17 avril, après avoir éprouvé pendant l'hiver un mieux sensible, mais qui se démentit bientôt. Mme Schopenhauser avait à un très-haut degré le sens du beau, du grand et du vrai ; pleine de droiture comme de courage, elle était enthousiaste de liberté, et jusqu'au bout de sa vie elle conserva du penchant au moins pour le nom de république : pourtant elle était aristocratique de ton, de manières, de prédilections et d'habitudes : le plat, le trivial, le vulgaire lui faisaient horreur. Ce n'est certainement pas elle qui eût divinisé le laid, et qui, lasse d'admirer toujours les mêmes belles formes, eût imaginé d'y substituer le difforme ou le bizarre. Mme Schopenhauer était, dans toute la force du terme, une femme du monde ; elle en avait la pénétration, l'amabilité, l'aisance, elle ne se sentait vivre que là ; mais ce qu'elle nommait le monde ne se composait pas exclusivement d'hommes en gants frais et de femmes ruisselantes de pierreries, il lui fallait encore autour d'elle les beaux-arts, la conversation, l'esprit, le goût ; elle était encyclopédique, éclectique. Le goût multiple en même temps qu'élevé et pur se révèle aussi par ces voyages, où elle a besoin de saturer ses yeux des pompes de la civilisation et des merveilles de la nature ; Londres et le Rhin, Paris et les Alpes, il faut qu'elle fouille ce que recèlent leurs entrailles, qu'elle

y puise des inspirations, qu'elle y butine des tableaux, qu'elle en assimile quelque chose à sa pensée, à son être. Et pourtant elle ne ressemblait point à une pythonisse qui déclame; vous vous fussiez imaginé, quand vous deviez être présenté chez elle, que vous alliez entendre du dithyrambe, ou tout au moins des périodes; au contraire, rien de plus facile, de plus coulant que son langage; elle affectionnait même le jovial; elle saisissait à merveille en toutes choses le côté comique. Il en était de cela comme de sa personne, que beaucoup de monde se figurait d'une taille élevée et majestueuse, tandis qu'elle était petite et un peu épaisse. Sa toilette était toujours riche et d'une élégance qui tenait de la recherche. Cependant elle avait le talent de paraître simple. Outre les ouvrages que nous avons nommés, Mme Schopenhauer a fourni des articles (en assez grand nombre et souvent anonymes) au *Journal du luxe et des modes*, de Bertuch, à la *Feuille matinale des gens du monde*, à la *Gazette du soir*, à l'*Almanach du Rhin*, à la *Cornélie*, à l'*Uranie*. On a donné une collection de ses *OEuvres complètes* (moins la plus grande partie des articles ci-dessus), Leipzig et Francfort-sur-le-Mein, 1830 et 1831, 24 petits vol. in-8°. P—OT.

SCHOPPER (HARTMANN), né en 1542 à Neumarck, s'est fait connaître par une traduction en latin du fameux *Roman du Renart*, qu'il commença en 1565 lorsqu'il servait sous les drapeaux de l'empereur Maximilien II. Il la termina en peu de temps, et la fit paraître à Francfort, en 1567. De nouvelles éditions mises au jour en 1574, 1579, 1589, 1595, en attestent le succès. D'après les promesses du frontispice, cet ouvrage est écrit en un latin tout aussi élégant que celui de Cicéron (*ad elegantiam et munditiam Ciceronis latinitate donatos*). Cependant ce n'est pas, comme bien on peut croire, pour sa latinité que les bibliophiles de nos jours recherchent encore ce volume, mais pour les gravures en bois qui le décorent et qui ont plusieurs fois, notamment à Francfort en 1588, été publiées à part avec de courtes explications en vers latins et allemands. Schopper composa de même les vers latins qui accompagnent un curieux volume bien connu des amateurs sous le titre de *Panoplia, omnium illiberalium, mechanicarum aut sedentariarum artium genera continens*; c'est, on le voit, une sorte de panorama des divers métiers de l'époque, auquel cent trente jolies gravures en bois par Jost Ammon donnent du prix. On fait surtout cas de l'édition latine de Francfort, 1568, où les planches sont plus belles que dans les réimpressions de 1573 et 1574. Le *Manuel du Libraire* indique aussi une édition de Francfort, 1568, in 4°, avec des vers allemands de Hans Sachs, précédée d'une autre datée de 1564, dont parle Singer dans son bel ouvrage sur les cartes à jouer (Londres, 1817, in-4°), et de deux des planches de laquelle il donne (p. 115) les fac-simile. Schopper n'oublie personne; depuis le pape et l'empereur jusqu'au vendeur d'orviétan, il fait défiler devant lui toutes les professions, et consacre dix vers à chacune, avec un quatrain au-dessus de l'estampe et un sixain au-dessous. Plusieurs de ces pièces ne sont pas mal tournées; il faut toutefois un rare courage pour en lire un certain nombre. B—N—T.

SCHOTT (HENRI-AUGUSTE), un des plus savants théologiens allemands de son temps, était né le 5

décembre 1780 à Leipzig, où son père, jurisconsulte distingué, cumulait avec le titre d'assesseur au tribunal supérieur les fonctions de professeur de Digeste à l'université de cette ville. Au sortir de l'école de Nicolai où avaient eu lieu ses premières études, le jeune Schott commença par se livrer avec ardeur à la philologie et à la philosophie, mais en fin de cause la théologie l'emporta; et dès la troisième année de son cours académique, c'est à elle qu'il consacra presque exclusivement tout son temps. A la vocation ecclésiastique cependant il en joignait une autre, c'était celle du haut enseignement. Il mit ses soins à se trouver dans les conditions qui pouvaient lui en ouvrir les portes. Sa thèse *Ciceronis de fine eloquentiæ sententia*, etc. (1801) lui valut l'autorisation de faire des lectures académiques. En 1805, après avoir reçu divers encouragements et être devenu membre de la *Société anthropologique* dirigée par Carus, il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie. Il passa trois ans après avec le même titre à une chaire de théologie, et dès lors, s'il eût tenu à toute force à être nanti sur-le-champ d'un titulariat, il n'aurait eu qu'à dire oui, car il lui en fut offert un à Kiel; mais il préféra ne point quitter l'Allemagne, et bientôt, en effet, il se vit indemniser du retard qu'il consentait à subir. Dès 1810 il put remplir à Wittenberg la quatrième chaire de théologie, et en 1812 il fut un des deux professeurs nommés à Iéna par le grand-duc Charles-Auguste après la mort de Griesbach et de Schmid. Il s'était à peine mis en possession de sa chaire, que déjà, par une création éminemment utile et toute nouvelle, il acquérait des droits à la vive reconnaissance de l'Église protestante. Cette création, c'était celle d'une école normale de prédication (homiletische Seminar). Non-seulement il en sortit un grand nombre de prédicateurs habiles, mais encore cet établissement servit de modèle à plusieurs institutions semblables dont s'enrichirent diverses universités. Schott, jusqu'au dernier moment de sa vie, resta directeur de cette école, et donna, tant par sa direction que par ses leçons et ses exemples, un élan prodigieux aux élèves. Ses cours aussi étaient parfaitement suivis, soit qu'il commentât le Nouveau ou l'Ancien Testament, soit qu'il exposât le dogme ou bien qu'il fournît le précepte et l'exemple de ce que doit être l'élocution du prédicateur; aussi son renom à Iéna et hors d'Iéna était-il extraordinaire. Il reçut à diverses reprises des propositions pour plusieurs universités voisines. Celle de Heidelberg entre autres montra par des invitations très-pressantes à quel point elle eût été flattée de le compter parmi ses professeurs. Il les déclina de même. Peut-être la vraie cause de cette fidélité à sa ville universitaire, c'est qu'ailleurs il n'eût pas eu une école à diriger. A Iéna il enseignait et il prêchait. On comprend qu'il tînt à l'un comme à l'autre. Doué à un haut degré du talent de la parole, il se plaisait à l'exercer: il eût souffert d'en voir restreindre l'exercice. Remarquons cependant que cette rare facilité d'élocution avait ses bornes. Schott ne brillait pas par l'invention, il avait peu d'idées originales; mais il avait du savoir, il exposait, il élucidait admirablement ce qu'il savait, et sa logique était vigoureuse, irrésistible. D'ailleurs il avait toujours sur chaque

sujet une multitude d'exemples, qui en même temps éclaircissaient la matière et captivaient l'attention. Quoiqu'il y eût incontestablement chez lui beaucoup de spontanéité, l'art peut-être avait fait plus que la nature: il connaissait à fond toutes les ressources de la rhétorique anciennes et modernes. Personne comme lui ne s'entendait à en développer les mystères aux jeunes lévites du protestantisme; personne autant que lui, aux préceptes les plus secs, les plus matériels des rhéteurs de l'antiquité, ne joignait le talent de mettre en relief, de faire jaillir tout ce que la psychologie et la science de la phénoménologie morale de l'homme peuvent fournir d'éléments à l'éloquence de la chaire. Schott mourut le 29 décembre 1835 au retour des eaux d'Ems, dont il revenait assez bien portant pour qu'on le crût et que lui-même se crût guéri, quoiqu'en principe il ne se fût jamais fait illusion sur la faiblesse de sa constitution et qu'il se fût toujours cru destiné à mourir avant la vieillesse. On a de lui, entre autres ouvrages: I. Τέχνη ῥητορική *quæ vulgo integra Dionysio Halicarnassensi tribuitur*, etc., avec traduction latine et commentaire, Leipzig, 1804. II. *Esquisse* (Kurzer Entwurf) *d'une théorie de l'éloquence*, etc., Leipzig, 1807; 2e édit., 1815. III. *Théorie de l'éloquence et son application à l'éloquence de la chaire*, Leipzig, 1815, (1814), 1824, 1827, 1828, 3 vol, le second subdivisé en 2 tom.; 2e édit. (des deux premiers volumes), 1827, 1833. Le tome premier pose les principes généraux, tant philosophiques que religieux, de l'éloquence de la chaire; le deuxième est consacré à l'invention, la première partie du troisième à la disposition, et la seconde à l'exposition et au style. IV. *Epitome theologiæ christianæ dogmaticæ in usum scholar. academicar. adornata*, Leipzig, 1811; 2e édition très-augmentée et modifiée, 1822, (1821). V. *Opuscula exegetica, critica, dogmatica*, etc., Leipzig, 2 vol., 1817, 1818. VI. *Isagoge historico-critica, in libros novi fœderis*, Iéna, 1830. VII (en société avec Winzer). *Libri sacri antiqui fœderis ex sermone hebræo in latinum translati*, etc., Altona et Leipzig, 1816, 1er volume. Les autres n'ont pas paru. On a plus tard donné des exemplaires avec ce titre: *Pentateuchus ex sermone hebræo in latinum translatus*. Schott et Winzer ont joint à leur texte des notes contenant les variantes principales, et aussi les principales variétés de traduction. VIII (encore avec Winzer). *Commentarii in libros apostolicos Novi Testamenti*, Leipzig, 1833, 1er volume. IX, X, XI et XII. *Discours chrétiens et religieux prononcés à diverses fêtes et dimanches*, Leipzig, 1812 (1811); *Prédications et homélies* (geistliche Reden, in-4o), la plupart relatifs aux événements du temps, Iéna, 1815; *Nouveau recueil de prédications et d'homélies prononcées à l'église de l'Académie et à la nouvelle église de la ville*, Iéna, 1832; *Nouveau choix d'homélies et autres prédications*, Neustadt, 1830. XIII. *Exposés religieux des passages usuels et de textes choisis* (Christl. Religionsvortræge üb., etc.), Gotha et Erfurt, 1819 (1818), 2 vol. XIV (avec Rehkop). *Feuille des prédicateurs*, ou *Recueil périodique pour entretenir le sentiment religieux dans les fonctions pastorales* (für Prediger, Eine Zeitschrift z. Belebung d. Religiositæt f. d. Predigtamt), Leipzig, 1811-1812, 3 vol. (chacun de 3 livraisons). XV. Beaucoup de pro-

grammes intéressants, dont toutefois la plupart se retrouvent dans les *Opuscula crit.*, etc. XVI. Des articles dans plusieurs recueils périodiques, particulièrement dans les *Memoranda du prédicateur* (Memorabilien f. das Studium d. Predigers) de Tzschiner dont il publia, en l'absence de l'éditeur, le tome IV, 1re livraison.

P—OT.

SCHOUISKI. *Voy.* ZOUISKI, LII, 476.

SCHRADIN (NICOLAS), bourgeois de Lucerne en Suisse et sous-secrétaire d'État, est le premier des historiens suisses dont l'ouvrage ait été imprimé. Sa *Description de la guerre de Souabe* parut en vers allemands, à Sursée, en 1500, in-4°. Ce livre offre des figures gravées en bois assez bien faites, et il est infiniment rare.

U—I.

SCHRANK (FRANÇOIS DE PAULE DE), laborieux naturaliste et polygraphe bavarois, naquit le 21 août 1747, à Varnbach-sur-l'Inn, où son père était juge du couvent; passa de bonne heure avec lui à Passau et, après avoir reçu la première éducation dans la maison paternelle, fréquenta le collége que dirigeaient les jésuites. Il trouva là d'excellents maîtres, et, répondant à leur zèle par un zèle non moins vif, il acquit rapidement des connaissances. On remarqua qu'en rhétorique, au lieu de s'en tenir, suivant l'usage, au vers latin, il risquait des essais de versification allemande dans lesquels il y avait de la souplesse et de la grâce. Une pastorale qu'il adressa au cardinal-évêque de Lemberg le fit admettre parmi les jésuites de cette ville, en qualité de novice, et les pères, suivant leur coutume, l'envoyèrent successivement dans diverses maisons hongroises de leur ordre, à Choprony, à Dieur, à Nagny-Chombath (Œdenbourg, Raab, Tyrnau). Le P. Sluha, qu'il vit dans la première de ces villes, lui inspira le goût de l'histoire naturelle; toutefois il ne s'y livra pas exclusivement sur-le-champ, et à Nagny-Chombath surtout il donna beaucoup de temps à la philosophie et aux mathématiques, aux belles-lettres et à la philologie. A Vienne, où il alla ensuite, le grec et l'hébreu l'occupèrent conjointement avec la théologie; puis il fut chargé à Lintz d'une classe inférieure (1769). Il remplissait encore cette chaire quand en 1774 la destruction de son ordre vint lui rendre la liberté d'autant plus pleinement qu'il n'avait pas même encore reçu le sous-diaconat. Mais loin de mettre à profit cette circonstance, il se hâta de se faire administrer cet ordre mineur dès l'automne de 1774, à Passau, et quinze mois après (déc. 1775) il était ordonné prêtre à Vienne. Probablement il eût souhaité trouver un poste de haut enseignement dans l'université de cette ville : quelques protecteurs l'encouragèrent, et il parvint à se faire conférer le doctorat en théologie. Mais à mesure qu'il faisait des pas vers le but, il voyait les difficultés se grossir. Bavarois, il ne trouvait en Autriche que très-peu de dispositions à le traiter suivant son mérite, et on lui faisait des conditions qui l'eussent lié plus qu'il ne le voulait. Il se résigna donc à revenir à Passau. Mais là même il ne put trouver de place immédiatement, et il dut se contenter d'une chaire de physique et de mathématiques à Amberg. On le vit ensuite chargé de la rhétorique à Burghausen, où de plus il fut directeur de la société agronomique et conseiller spirituel de l'électeur de

Bavière. Il passa en 1784 à Ingolstadt pour y professer l'agronomie et subsidiairement la botanique, l'art du forestier et l'art du mineur. Il y joignit même la zoologie à partir de 1799. Mais lorsque trois ou quatre ans plus tard on l'appela d'Ingolstadt à Landshut, on ne lui demanda plus que de la botanique. Il y compta parmi ses élèves le prince royal, dont il eut le bonheur de se concilier les bonnes grâces et la confiance; aussi le roi Maximilien-Joseph lui accorda-t-il, en 1808, la décoration de l'ordre du Mérite civil, et l'année suivante il fut appelé à Munich par l'Académie royale des sciences, pour y disposer un jardin botanique. Mais auparavant il fit un voyage scientifique à Venise et dans le royaume d'Italie, en compagnie du physiologiste Tiedemann. De retour en sa patrie, il déploya malgré son âge une activité, une énergie extrême pour l'exécution de l'œuvre qui lui était confiée, et secondé par son collègue Martius, il fit du jardin botanique de Munich un des plus beaux établissements connus de ce genre. Il était plus que sexagénaire pourtant à cette époque. Dix ans encore, cette vigueur de caractère et d'esprit se sontint, non sans étonnement et quelquefois mécontentement de ceux qui l'entouraient. Il n'en fut plus absolument de même après 1819 et surtout après 1822. Insensiblement il dérivait de l'histoire naturelle proprement dite vers des idées qui s'y liaient, mais incidemment. La religion n'avait jamais cessé d'exercer sur lui son empire, mais la méditation religieuse prenait désormais une plus forte part de son temps, absorbait une plus forte part de son attention. Ces préoccupations nouvelles s'étaient déjà fait jour dès 1811, dans la *Fête du Seigneur*. On les retrouve bien plus marquées dans ce discours conçu sous l'empire du *Cœli enarrant gloriam Dei*, ainsi que l'indique le titre même: *La nature annonce Dieu*, et prononcé en 1826. Chronologiquement, il clôt la série de ses ouvrages. N'y a-t-il pas en vérité quelque chose de touchant et de singulièrement philosophique dans l'ensemble de cette carrière intellectuelle qui débute par la poésie pour se livrer ensuite à la science, et par-dessus tout à une science positive s'il en fut jamais, l'histoire naturelle, et qui de cette contemplation des phénomènes, des conditions et des formes innombrablement variées de la vie, arrive enfin, pour récapituler tout ce qui s'est passé sous ses yeux, à la paraphrase du verset du psalmiste? Zoologie et botanique, insectes et entozoaires, mines et forêts, en dernière analyse, tout amène à cette conclusion: « Il est un Dieu, » et c'est le savant même, le savant long-temps voué à d'arides recherches qui laisse échapper ce cri comme le résultat le plus net de ses immenses travaux. Schrank mourut le 23 décembre 1835, dans sa quatre-vingt-neuvième année. C'était un homme consciencieux, probe, inflexible et allant obstinément et droit au but dès qu'il le croyait utile ou juste. Plein de désintéressement, il ne capitulait pas plus avec les intérêts d'autrui qu'avec lui-même: les faiblesses, les sordides calculs, tout cela trouvait en lui un adversaire sans pitié, ou pour mieux dire sans oreilles. Très-sensible à la louange, il ne l'écoutait pourtant avec plaisir que si elle venait de l'homme qui la méritait lui-même; et s'il lui était adressé un compliment par quelqu'un qu'il méprisât, il répondait par d'a-



cerbes et presque injurieuses paroles. On comprend que de cette façon il devait avoir beaucoup d'enuemis. Il eût peut-être succombé à leurs attaques, si son caractère de prêtre n'eût été pour lui un bouclier et n'eût aidé à la haute pureté de sa vie pour le protéger contre la calomnie. Quoi qu'on puisse ou même quoi qu'on doive penser de cette âpreté d'un caractère énergiquement trempé, mais raide et tranchant, on avouera qu'il y a là de quoi changer un peu les idées qu'on se fait ordinairement des jésuites, ou du moins de quoi prouver qu'ils comptaient dans leur ordre des hommes bien incapables de ces ménagements, de cette adresse cauteleuse qu'on s'est plu à représenter comme inséparables de leur robe. Voici les ouvrages de Schrank, rangés non pas selon l'ordre chronologique, dont on ne tirerait ici rien d'utile, mais suivant un ordre méthodique, en commençant par les ouvrages d'histoire naturelle, en faisant précéder le particulier du général et en réunissant par groupes vers la fin les opuscules de minime importance, les articles épars et les essais qui ont plus ou moins la couleur littéraire. I. *Sur la manière d'étudier l'histoire naturelle*, Ratisbonne, 1780. II. *Introduction à l'étude de l'histoire naturelle*, Augsbourg, 1783. III. *Traits fondamentaux de l'histoire naturelle prise dans son ensemble et de la zoologie* (en deux parties, à l'usage de ceux qui suivent les cours publics), Erlangen, 1801. IV. *Passe-temps de Landshut*, Landsh., 1802 et 1803, 2 livr., 3 pl. (donnés aussi sous le titre probablement rafraîchi de : *Recueil de petits traités pour l'extension de l'histoire naturelle*), 1803, et plus tard, *Recueil de petits traités pour l'extension de l'histoire naturelle* et *Additions aux Traits fondamentaux de l'histoire naturelle des plantes et de la zoologie*, Landshut, 1809, 2 livr., 3 pl. V. *Morceaux d'histoire naturelle*, Leipzig, 1776. VI. *Traités d'une société particulière de naturalistes et de praticiens de l'économie rurale* (Œkonomie) *de la Haute-Allemagne*, Munich, 1792, 6 pl. VII. *Lettres d'un naturaliste sur l'Autriche, sur Salzbourg, sur Passau et sur Berchtesgaden*. VIII. *Lettres sur l'histoire naturelle et l'exploitation économique des marais du Danube*, Manheim, 1795, 1 pl. IX. *Lettres à H.-B. Swan, sur l'histoire naturelle, la physique et l'exploitation rurale*, précédées de trois *Traités d'histoire naturelle*. Erlang., 1802, 4 pl. X. *Voyage en Bavière*, Munich, 1786, grav. XI. *Voyage dans les montagnes méridionales de la Bavière, pour observer des objets de botanique et d'agronomie, avec des notices sur les mœurs, l'habillement et autres particularités remarquables* Munich, 1793. XII. *Fauna boica*, 1798-1803, 3 vol. XIII. *Enumeratio insectorum Austriæ indigenorum*, Augsbourg, 1781. XIV. *Catalogue des espèces de vers intestinaux jusqu'ici connus*, etc., Munich, 1787 ; 2e édit., 1788. XV. *Traité de la nourriture des bestiaux à l'étable*, Burghausen, 1780. XVI. *Éléments de botanique*, Munich, 1785, et *Traits fondamentaux de l'histoire naturelle des plantes*, Erlangen, 1803. Le second ouvrage est, à proprement parler, un remaniement très-augmenté du premier. XVII. *Des vaisseaux latéraux des plantes et de leur utilité*, Halle, 1794, 3 pl. XVIII. *Du sommeil des plantes et des propriétés phytographiques en liaison avec ce phénomène*, Ingolst., 1792. XIX.

Flore de Bavière, Landshut, 1789, 2 v. XX. *Catalogus plantar. horti acad. landishutani*, Landsh., 1805. XXI. *Flora monacensis, seu plantæ circa Monachium nascentes*, Munich, 1811-1821, 92 liv., pl. de Mayrhofer. XXII. *Plantæ rariores horti acad. monacensis descriptæ et observationibus auctæ*, 10 livr. Nureub., 1817-1822, 10 pl. par livr. XXIII. *Primitiæ Floræ salisburgensis cum dissertatione prævia de discrimine plantarum ab animalibus*, Francfort, 1791, 2 pl. XXIV. *Éléments de l'art du mineur*, Ingolst., 1793. XXV. *Essais poetiques*, Augsbourg, 1774. Ce fut le premier de tous ses ouvrages. XXVI. *Histoire succincte des esprits éminents de la Grèce et de Rome*, Augsbourg 1781. XXVII. Divers opuscules, discours, programmes, etc., relatifs soit à des objets scientifiques, soit à d'autres matières, tels que : 1° *Sur la mort du roi de France Louis XVI*, Ingolst., 1793. 2° La *Fête du Seigneur, ou le Livre d'édification*, etc., Landshut, 1811. L'auteur s'efforce d'y montrer que l'histoire de chaque fête éclaircit et raconte le fond de chacune des cérémonies ecclésiastiques que l'on y pratique. 3° *La Nature annonce Dieu*, Munich, 1826. 4° L'*Histoire des Allemands en Alsace*, Munich, 1793. 5° *Pensées sur l'éducation de la jeunesse des campagnes*, Burghausen, 1779 (disc.). 6° *Discours en commemoration du docteur en philosophie et en theologie Paul Hupfauer*. Landshut, 1808. 7° *Une religieuse peut-elle être membre d'une academie des sciences?* Munich, 1819. 8° *Les Princes de la lune*... Ce n'est pas un roman. Landshut, 1808. XXVIII. Les *Éphemerides litteraires*, 6 livr. (d'abord avec Hellersper, puis seul), Ingolst., 1799-1801 ; et un grand nombre d'articles dans les recueils périodiques et scientifiques du temps, tels que les *Mémoires de la Société des curieux de la nature de Berlin*, les *Acta Erford.*, les *Annales de la Société de Wétérarie*, les *Transactions de la Société économique de Burghausen*, les *Nouvelles Transactions physiques de l'Académie des sciences de Munich*, les *Curieux de la nature de Halle*, le *Nouveau Magasin entomologique* de Fuessli, les *Annales botaniques* d'Ustéri, la *Gazette d'horticulture* de Sprengel, l'*Almanach de physique de Salzbourg*, de Hübner, les *Notices d'histoire naturelle, relatives à la Haute-Allemagne*, de Moll, la *Gazette botanique*, le *Magasin botanique de Zurich*, les *Mémoires de la Société botanique de Ratisbonne*, etc., etc. Quelques-uns de ces articles, accompagnés de quelques morceaux nouveaux, ont été imprimés sous le titre de *Recueil d'articles d'histoire naturelle et de physique*, Nurenberg, 1799, pl. Schrank a donné une nouvelle édition, augmentée et à l'usage de la Bavière, du *Catéchisme d'agriculture*, de Mayer, Munich, 1785; et de la *Synopsis plantarum succulent.*, de Haworth, pareillement retravaillée, augmentée et modifiée à l'usage de la Bavière, Nurenberg, 1819.

P—OT.

* **SCHRÉBER** (Jean-Chrétien-Daniel de), naturaliste allemand, né en 1739, à Weissensee, en Thuringe, acheva ses études à Halle, et s'y adonna principalement aux sciences médicales; mais bientôt l'histoire naturelle lui inspira une passion exclusive. Frappé de la prodigieuse influence qu'exerçait alors Linné sur presque toutes les parties de cette science, il se rendit, en 1758, à Upsal, pour y jouir des leçons de ce grand homme. Accueilli dès lors

avec bonté, ce fut sous la présidence du grand naturaliste que, deux ans plus tard, il soutint sa thèse de docteur. Schréber était sans contredit un des disciples les plus distingués de Linné, et il contribua beaucoup à consolider ses doctrines, notamment l'emploi et l'usage du système sexuel. Il ne tarda pas a revenir en Allemagne. Nommé médecin de l'école du *pædagogium* de Lutzen, il y fit des cours de médecine. Il quitta cette ville, en 1764, pour aller habiter Leipzig, où il venait d'être nommé membre de la société économique, dont il fut ensuite secrétaire. Mais, en 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen, comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique, avec le titre de conseiller aulique. Vingt-deux ans après, il fut nommé président de l'académie impériale des naturalistes, conseiller impérial, etc., et reçut de l'empereur d'Allemagne des lettres de noblesse. Schréber devint successivement membre de quarante sociétés savantes en Allemagne et en pays étranger; et peu de naturalistes allemands ont joui, dans leur patrie, d'une aussi grande célébrité; ce qui s'explique moins par le mérite de ses ouvrages que par ses qualités sociales, son obligeance, son éloignement pour toute querelle littéraire, sa timidité même, enfin par les places qu'il a occupées. Il mourut le 10 décembre 1810. Schréber a publié: I. *Icones plantarum minus cognitarum decas*, in fol., Halle, 1766. II. *Beschreibung der Græser* (Description des graminées), 1re part., in-fol., Leipzig, 1769; 2e part., 1re section, id., ibid., 1770; 2e sect., id., ibid., 1774; 2e part. (qui n'est qu'une autre continuation de la 2e part., indiquée ci-dessus), id., ibid., 1810. Ces différentes sections sont accompagnées de cinquante-quatre planches offrant des figures coloriées de graminées. Cet ouvrage est destiné aux agriculteurs autant qu'aux botanistes. La description technique, déjà assez longue, de chaque plante, est suivie de détails en général beaucoup plus étendus sur son histoire, son utilité, etc. L'*Anthoxanthum odoratum*, par exemple, occupe 12 pages. Néanmoins il ne satisfait complètement aucune des deux classes de lecteurs. La partie usuelle contient d'excellents renseignements, mais elle est loin de présenter toutes les espèces utiles, et la partie scientifique se compose de descriptions exactes, mais isolées, sans classification, et même sans fixation de caractères génériques. Schréber a donc peu avancé la connaissance des graminées, sous le point de vue classique, mais seulement celle des espèces, tant par les descriptions que par les figures, qui représentent le port des objets très-fidèlement. Elles sont accompagnées d'analyses détaillées, médiocres dans les premières sections, beaucoup meilleures dans la dernière, mais trop petites et bien moins complètes que celles de plusieurs ouvrages de la même époque ou postérieurs. III. *De Phasco observationes*, Leipzig, 1770, in-4°. L'auteur prouve que la coiffe existe dans toutes les espèces de ce genre, et met en avant l'opinion que les paraphyses font les fonctions d'anthères. IV. *Spicilegium floræ Lipsicæ*, Leipzig, 1771, in-8°; ouvrage peu recherché. V. *Plantarum verticillatarum unilabiatarum genera et species*, une fig., Leipzig, 1774, in-4°. C'est une monographie très-détaillée des genres *Ajuga* et *Teucrium*, dans laquelle Schréber cherche à éclaircir la syno-

nymie des anciens, distingue les deux genres, décrit leurs espèces, et expose leurs divers avantages. Ces plantes, qui tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre les verbénacées et les labiées, sont beaucoup mieux connues maintenant. La présence d'un péricarpe, que Schréber n'admet pas plus que Linné, y est bien plus manifeste que dans les autres labiées. Sous plusieurs autres rapports, cet ouvrage peut être utile aux botanistes qui s'occupent de cette importante famille. VI. *Ueber die Sæugthiere* (sur les mammifères), ouvrage considérable commencé en 1775 à Erlangen, in-4°., continué maintenant par M. Goldfuss, et qui n'est point encore près d'être terminé. Le plan était de donner des figures coloriées de tous les mammifères, avec un texte historique et explicatif. Le fond du recueil de figures consista d'abord en copies de celles de Buffon, dont une grande partie n'était même coloriée que d'après les descriptions; mais l'auteur y ajouta ensuite toutes celles des *Spicilegia* et des *Glires* de Pallas et plusieurs autres qu'il eut occasion de faire exécuter d'après nature, ou d'extraire de divers ouvrages. Le texte est compilé d'après divers auteurs et avec assez de soin. On y trouve des faits tirés d'écrits peu répandus; et, bien que les rapports naturels des animaux y soient peu approfondis et qu'il n'y soit pas question de leur anatomie, c'est encore, après Buffon et Pallas, l'ouvrage le plus utile à consulter sur la première classe des animaux. La continuation par M. Goldfuss est plus au courant de l'état actuel de la science que les premiers volumes. VII. *Mantissa editionis 4 materiæ medicæ Linnæi*, Erlangen, 1782, in-8°. VIII. *De Persea Ægyptiorum*, 1re diss., in-fol., Erlangen, 1787; 2e et 3e diss., id., ibid., 1788. Schréber prétend que la *Persea* est le *Cordia myxa* de Linné; mais le fruit de cet arbre n'a point les caractères attribués au *Persea* par Théophraste. Silvestre de Sacy a établi son identité avec le Lebakh des auteurs arabes; et M. Delile, dans un mémoire lu à l'Académie des sciences, en 1818, paraît avoir prouvé que le *Persea* ou *Lebakh* est voisin du *Ximenia*, et doit former un genre particulier, qu'il nomme *Balanites*. IX. Enfin Schréber est auteur de la huitième édition du *Genera plantarum* de Linné, un vol. in-8°. Cet ouvrage a obtenu un grand succès en Allemagne, où il est encore cité. Les éditions précédentes y subissent de nombreux changements. Quelques genres y sont réunis à d'autres, et beaucoup de nouveaux y sont introduits, sans que l'auteur ait rendu compte de ses motifs autrement que par la fixation des caractères. Enfin beaucoup de noms admis sont remplacés par d'autres, sans nécessité. Un grand nombre de Dissertations du même auteur ont été insérées dans les Actes de l'Académie des curieux de la nature. Le genre *Schrebera*, de la famille des *Rhamnoïdes*, a été dédié par Linné à ce savant naturaliste. C—v—r.

SCHREIBER (Aloys-Guillaume), poète, romancier et historien allemand d'une fécondité prodigieuse, né à Kapel, dans le pays de Bade, en 1763, fut d'abord maître à l'école de Bade, puis précepteur dans la famille du comte de Westphalen, ministre badois. En 1798, lors du célèbre congrès, il se rendit à Rastadt, on ne sait pourquoi. A cette époque il avait déjà publié une vingtaine d'ouvrages, entre autres: *Feuilles dramaturgiques*, Francfort, 1788, 6 volumes;

Journal du théâtre de Mayence, Mayence, 1788; *le Revenant*, comédie en 2 actes, Offenbach, 1789; *la Fiancée sous le voile*, comédie en 1 acte, Francfort, 1789; *Pièces de théâtre*, ibid., 1789; *Livre de prières du roi de Prusse*, Offenbach, 1790; *Rhapsodies*, Francfort, 1790; *Tableaux dramatiques*, Vienne, 1791; *Considérations pour les citoyens allemands*, à l'occasion des événements du temps, 1792; *Scènes de la vie de Faust*, Offenbach, 1792; *Laharpe*, opéra-comique, Offenbach, 1793; *Lubies, contes et tableaux*. Francfort, 1793; *Feuilles dédiées au génie du siècle*, Brême, 1793; *Remarques faites dans un voyage depuis Strasbourg jusqu'à la mer Baltique*, Offenbach, 1793-94, 2 part.: *Wollmar*, Brême, 1793; *Scènes des derniers jours de Marie-Antoinette de France*, Offenbach, 1794; *la Constitution de Rome au temps de la république, avec une comparaison entre l'anc. république romaine et la nouv. république française*, Francfort, 1794; *l'Ermite dans l'Eichthal*, Offenbach, 1794; *la Conjuration contre Venise*, Brême, 1794; *Visions, dialogues et contes*, ibid., 1795; *Excursions en Allemagne*, Leipzig, 1795; *Contes romantiques*, Francfort, 1795, 2 vol.; *le Pèlerin*, Offenbach, 1796; *Recueil de modèles du style allemand pour les écoles*, ibid., 1796; *Lubies et rêveries d'un homme qui n'est ni cosmopolite, ni bourgeois de son quartier*, Francfort, 1796; *Voyage de mon cousin dans sa chambre*, Brême, 1797, 2 vol.; *Marbod et Hermann*, ou *la première ligue germanique*, Francfort. Il avait entrepris aussi quelques feuilles périodiques, telles que *Musarion* et la *Feuille rouge;* mais, faute de succès, il avait fallu les laisser en chemin, ce qui ne l'empêcha pas d'en entreprendre encore d'autres dans la suite, telles qu'une *Gazette générale des arts* et une *Feuille hebdomadaire badoise:* la dernière a duré un an et demi. Son séjour au congrès ne donna pas lieu à moins de quatre ouvrages nouveaux. Ce furent : *Almanach du congrès de Rastadt*, avec un plan de la ville et une vue du château, Rastadt, 1798; *Manuel du Congrès de Rastadt*, ib., 1798-99, qu'il publia en plusieurs parties avec le résident hanovrien de Schwartzkopf; *Lettres d'un envoyé particulier*, ib, 1798, 2 vol., auxquelles succéda plus tard un *Almanach de Rastadt*, Manheim, 1801. Débarrassé du congrès, Schreiber reprit le cours de ses publications littéraires, et donna successivement: *Adélaïde de Messine*, Leipzig, 1802; *Tableaux de l'enfance et du bonheur domestique*, Dusseldorf, 1805; *la Conjuration de Fiesque présentée dramatiquement*, Zurich, 1804; *la Peinture*, Dortmund, 1804; *Esquisses et contes*, Leipzig, 1804; *Manuel de l'Esthétique*, Heidelberg, 1809; *Biographie de Charles-Frédéric, grand-duc de Bade*. ib., 1811; *Poésies et contes*, ib., 1812; *Roses d'automne*, Carlsruhe, 1814; *l'Ami des ménages rhénans*, ib., 1816; *le Retour du guerrier*, Francfort, 1816; *Histoire de Bade*, Carlsruhe, 1817; *la Naissance du Sauveur*, ib., 1817; *OEuvres poétiques*, Tubingue, 1817-18, 3 vol.; les chants *allémaniques* et les contes en vers faisant partie de ce recueil ont été imprimés aussi séparément; *Ce que la maison de Bade a fait pour l'empire d'Autriche*. Heidelberg, 1819; 2e édit, 1821; *Couronnes de myrtes et de cyprès*, Stuttgart, 1820, 2 vol.; *l'Allemagne et les Allemands depuis les temps*

les plus reculés jusqu'à la mort de Charlemagne, Carlsruhe 1823, 4 cah. avec fig.; *Du style d'affaires et du débit mâle*, ibid., 1824; *Histoire et description d'Aix-la-Chapelle, Borcette, Spa et les environs*, Heidelberg, 1824; *Rapport de la société pour les arts et l'industrie dans le grand-duché de Bade*, Carlsruhe, 1816; *la Navigation à la vapeur sur le Rhin et sur le lac de Constance*, Heidelberg, 1827; *Nouvelles*, Carlsruhe, 1839, 2 vol. On a pu remarquer quelques lacunes dans la série des années; on se tromperait si l'on croyait que le fécond écrivain se soit reposé pendant ce temps. Au contraire, il composa et publia alors un genre d'ouvrages que nous devons signaler séparément, et qui ont fait connaître Schreiber de tous les voyageurs qui visitent les bords du Rhin. Ce sont ces guides ou itinéraires dont on se munit avant de monter sur les bateaux à vapeur, en wagon ou en diligence. C'est d'abord le *Guide des voyageurs sur le Rhin, depuis Schaffhouse jusqu'en Hollande*, 4e édit., Heidelberg, 1836, dont il a été fait une traduction française, 2e édit., 1818; le *Choix des traditions populaires des contrées du Rhin, de la forêt Noire et des Vosges*, tiré de cet itinéraire a été imprimé séparément, Heidelberg, 1839-40, 2 vol. Il a paru aussi un extrait de l'itinéraire sous le titre de *Livre de poche pour ceux qui voyagent sur le Rhin*, Heidelberg, 1821; et, comme supplément, l'auteur avait fait paraître dès l'an 1833 un *Nomenclateur topographique des rives du Rhin*. A l'itinéraire il fit succéder un *Manuel des voyageurs à Bade, dans la vallée de Murg et dans la forêt Noire*, Heidelberg, 1818, avec une carte et neuf vues; un *Guide des voyageurs dans le grand-duché de Bade*, qui avait été précédé 15 ans auparavant d'essais moins complets, et un *Guide des voyageurs dans la Suisse, le Tyrol et le Salzbourg*, pour faire suite à l'itinéraire sur le Rhin, Heidelberg, 1836, avec une carte. Tous ces guides sont bien rédigés et peuvent être cités comme modèles de ce genre d'ouvrages, étant remplis de renseignements à la fois instructifs et intéressants. Schreiber est encore auteur de *Vues du Rhin*, Francfort, 1804-6, 3 cah.; d'un ouvrage sur *Heidelberg et ses environs*, sur *Griesbach et ses environs*, et sur les *Tombeaux impériaux dans la cathédrale de Spire*, Fribourg, 1815. Il a fait le texte de quelques ouvrages à gravures, entre autres des *Costumes nationaux de l'Allemagne*. De 1808 à 1812, il a publié l'*Almanach de Heidelberg*, et de 1816 à 1840 il a été l'éditeur de *Cornélie, almanach pour les dames allemandes*. Il avait été nommé professeur au lycée de Bade en 1800, et à l'université de Heidelberg en 1805. Dans la suite il avait été appelé à Carlsruhe comme historiographe de Bade, charge plus honorifique que réelle, et il avait fini par s'établir dans cette ville, où il termina ses jours, le 21 oct. 1841. D—G.

SCHRIECK (ADRIEN VAN), ou *Schrieckius*, savant des Pays-Bas, naquit à Bruges le 26 décembre 1560. Après avoir terminé ses premières études dans sa patrie, il vint à Paris faire sa philosophie et son droit. De retour en Flandre, il fut successivement bailli de plusieurs villes, et enfin conseiller des archiducs Albert et Isabelle, ainsi que de la ville d'Ypres, où il mourut en 1621, le 26 décembre, jour anniversaire de sa naissance. « C'était, dit Paquot, un homme fort versé dans les langues

savantes et dans l'antiquité tant sacrée que profane ; mais il manquait de jugement pour profiter de ses connaissances. » Schrieck fut le véritable pendant de notre Pierre Le Loyer (*voy.* ce nom, XXV, 322), et comme ce visionnaire, il donna dans tous les excès, pour ne pas dire les folies de la science étymologique. Il consacra une partie de sa vie à la composition d'un grand ouvrage, que certains amateurs recherchent encore comme un monument des aberrations de la pensée humaine. Il s'était proposé de prouver que les Flamands ont une langue et une origine beaucoup plus ancienne que les Grecs et les Romains, et de plus, que les langues flamande, celtique et tudesque ne diffèrent guère de la langue hébraïque, qu'elles n'en sont qu'un dialecte, et que les peuples qui les parlent ont précédé les Chaldéens. Pour démontrer tout cela, il déploie une érudition immense, mais très-mal digérée, remontant au commencement du monde, torturant l'histoire et la géographie, et entassant les explications les plus hétéroclites, les étymologies les plus bizarres et les plus absurdes des mots grecs et hébreux, qu'il rend dans un flamand souvent barbare, etc., etc. On peut voir, dans les Mémoires littéraires de Paquot, un échantillon de ces belles choses, et le long titre flamand du livre, écrit toutefois en latin, et portant ce second titre en cette langue : *Originum rerumque Celticarum et Belgicarum libri XXIII*, Ypres, Franç. Bellet, 1614, in-fol. d'environ 900 pages. L'auteur a donné, même imprimeur, même ville, même format, deux suppléments à ce volume, l'un, en 1615, sous le titre de *Monitorum secundorum libri V*, etc., et l'autre, en 1620, sous celui d'*Adversariorum libri IV*, etc. Ces trois parties se trouvent rarement réunies. Avant de publier cet ouvrage singulier, Schrieck avait fait paraître l'*Histoire et origine de la fête nommée der Thuynen, à Ypres* (en flamand), Ypres, Bellet, 1610, in-12; réimprimée aux frais de la ville en 1733, aussi in-12. B—L—U.

SCHRŒDER, acteur et auteur dramatique allemand, fils d'une comédienne, né le 3 nov. 1744, figura dès l'âge de trois ans sur le théâtre en Russie, où sa mère était allée, et où elle se maria avec l'acteur Ackerman. Le nouveau couple dirigea ensuite une troupe et fit jouer le jeune Schrœder dans le nombre, en diverses villes de la Russie, de la Pologne et de la Prusse. Maltraité et négligé par ses parents, Schrœder dut s'estimer heureux d'être envoyé au collége de Kœnigsberg, pour apprendre quelque chose ; mais bientôt après, l'approche de l'armée russe fit déguerpir la troupe de comédiens, et Mme Schrœder n'eut pas, à ce qu'il paraît, le temps de penser à son fils. Un pauvre savetier, à qui la garde du théâtre était confiée, eut pitié de lui, et lui apprit à raccommoder des souliers, à boire de l'eau-de-vie. Après ce savetier, ce furent des danseurs de corde qui eurent soin du jeune comédien abandonné. A la fin, ses parents semblèrent se souvenir de lui ; ils le mirent dans le commerce à Lubeck, chez un oncle ; mais cette carrière n'était pas de son goût. Sa paresse, sa dissipation, pour ne pas dire sa mauvaise conduite, le firent renvoyer ; et il alla rejoindre ses parents en Suisse, et jouer dans leur troupe. Tout ce qu'il apprit dans cette vie vagabonde, ce fut la danse ; et en 1764, quand la troupe vint s'établir à Hambourg, ce fut lui qui dirigea le ballet ; mais

comme il n'y avait pas beaucoup à diriger, il devint acteur tragique, partagea la direction du théâtre avec sa mère après la mort de son beau-père (1770), et développa un talent dramatique qui fut généralement admiré. S'étant marié avec une femme qu'il forma pour la scène, et étant devenu seul directeur du théâtre de Hambourg, il sut lui donner un éclat qu'il n'avait jamais eu ; et quoiqu'il eût mené jusque-là la vie d'un aventurier, il introduisit dans sa troupe un ordre et des mœurs qui la firent respecter. Non content de jouer dans les pièces des autres, il en composa lui-même avec un grand succès ; de ce nombre furent *le Testament*, *le Bourru*, et *le Porte-Enseigne*. Il imita un grand nombre de pièces des théâtres étrangers, surtout il essaya pour la première fois de mettre en scène quelques-unes des pièces de Shakspeare ; et il est hors de doute que cette dernière tentative, venant si peu de temps après les rudes coups portés aux vieux systèmes par la *Dramaturgie de Hambourg* de Lessing, n'ait contribué pour beaucoup aux nouvelles allures de la littérature germanique. S'étant démis de la direction, il parcourut avec sa femme l'Allemagne, la France, et vint jouer au théâtre de la cour à Vienne ; puis, de retour à Hambourg, il reprit la direction, mais avec moins de bonheur qu'auparavant. En 1798, il se retira dans un bien rural qu'il avait acheté. Cependant, comme après sa retraite le théâtre avait déchu rapidement, il céda en 1811 aux instances qui lui furent faites pour reprendre encore la direction; mais il ne put parvenir à rendre à ce théâtre son ancienne splendeur. Il mourut le 3 septembre 1816. Schrœder avait pris une part active aux travaux de la loge des francs-maçons dont il était le président; aussi célébra-t-elle avec pompe ses funérailles. Le poète Tieck fait de lui un bel éloge en le considérant comme acteur. « Schrœder, dit-il dans son *Phantasus*, avait cette imagination créatrice qui est la qualité la plus indispensable pour l'acteur, et sachant qu'il la possédait, il était capable, grâce à son esprit et à sa sagacité, de faire des découvertes qui portaient son étude et son art à un développement, à une maturité parfaite; de là la diversité de son jeu, son assurance dans le comique, dans le tragique, ainsi que dans les rôles à caractère ; de là l'exécution complète de tout ce qu'il entreprenait; mais aussi il n'entreprenait rien de ce qui ne pouvait lui réussir. L'école de sa jeunesse ne lui avait pas été inutile : il avait dansé dans le ballet et chanté dans l'opéra; c'est ainsi qu'il était devenu l'artiste le plus varié, le plus habile, le plus sûr de lui-même ; et, comme il montrait toutes ces qualités dans un style élevé, il était en ce sens le plus grand acteur de sa nation... Sa voix était un peu enrouée, et venant par le nez; son corps avait des formes grêles et manquait, dans sa vieillesse du moins, de belles proportions ; mais quand il entrait en scène, tout cela disparaissait, on voyait non plus l'acteur, mais le personnage; chaque pas, chaque accent, chaque mouvement était dans son rôle, et faisait un trait du tableau qu'il s'agissait de représenter ; il avait même l'art de fondre les talents inférieurs qui l'entouraient en un tout parfaitement harmonieux .. » On ne retrouve pas cet artiste universel dans ses œuvrea dramatiques, qui sont presque toutes des traductions

ou imitations d'œuvres étrangères. Il écrivait pour son théâtre et pour sa personne, et quiconque l'a vu dans divers rôles de ses pièces, a pu s'apercevoir qu'elles n'étaient qu'un fond sur lequel le talent le plus grand et le plus merveilleux se déployait avec hardiesse et en pleine liberté. Toutefois il faut nommer parmi ses pièces, outre celles dont les titres précèdent, *le Cousin de Lisbonne*, *le Portrait de la mère*, *le Bailli Graumann*, *l'Eau qui dort est l'eau qui noie* (Stille Wasser sind tief). Il existe une édition complète de son *Théâtre*, donné par Bulow, Berlin, 1831, 4 vol. in-8°. — Sa femme, *Sophie* BURGER, était une tragédienne distinguée, et faisait surtout l'ornement de la scène viennoise. Elle avait divorcé d'avec Schrœder, et épousé l'acteur Kunst; mais bientôt après elle avait quitté ce second mari comme le premier.— La fille des époux Schrœder, appelée *Minna* SCHROEDER-DEVRIENT depuis son union avec l'acteur Devrient, est au théâtre dès son enfance, et après avoir joué la tragédie, elle s'est adonnée à l'opéra, puis est devenue la première cantatrice d'Allemagne. Paris et Londres ont eu occasion d'admirer son chant sur la scène. D—G.

SCHRŒTER (J.-JÉROME), savant astronome allemand, naquit le 30 août 1745 à Erfurt. Ses parents le destinaient au droit, et c'est dans cette vue que le jeune homme partit pour l'université de Gœttingue. Mais bientôt il se dégoûta des *Institutes*, des *Pandectes*, et il se mit à suivre avec une assiduité croissante les leçons du mathématicien Kæstner, avec lequel il se lia et qui fit naître en lui le goût de l'astronomie. Ce goût ne tarda pas à devenir une passion, et Schrœter devint un habile et très-utile observateur. Toutefois il ne s'écarta pas entièrement des drapeaux de Thémis, et après avoir reçu ses degrés en jurisprudence il entra comme employé à la chambre de justice de Hanovre. Ce n'est que pendant ses instants de loisir qu'il appliquait ses yeux de lynx au télescope. Il eut ainsi le bonheur de signaler le premier aux astronomes beaucoup de faits qui leur étaient inconnus sur le soleil, sur Vénus (en 1779 et en 1780), et enfin sur la lune, à laquelle désormais il voua une attention extraordinaire. Georges III, en qualité d'électeur de Hanovre, et le duc de Brunswick-Lunebourg nommèrent Schrœter grand-bailli (*oberamtmann*) de Lilienthal près de Brême. Désormais fixé, Schrœter n'eut plus d'autre ambition que de vouer sa vie à la science. Tant par sa fortune propre que par les avantages de sa place, il était à même de se livrer à ses goûts. Il fit graver sous ses yeux et chez lui par Tischbein les planches de son grand ouvrage sur la lune; il avait fait construire un très-bel observatoire, et peu à peu il le garnit des instruments les plus précis et les plus parfaits. Pour en diminuer le prix de revient, il voulut en organiser une fabrication près de lui, et il se trouva bientôt qu'il pouvait y gagner. Instruit par ses soins, son jardinier parvint à fondre et à polir des miroirs de télescope qui ne le cédaient guère à ceux des meilleurs fabricants en ce genre, mais qui coûtaient beaucoup moins cher. Moyennant 700 fr., par exemple, on se procurait ce qu'à peine on aurait obtenu pour 7,000 à Londres, un miroir de 15 pieds de diamètre. Le télescope dont se servait habituellement Schrœter pour ses observations n'en avait que 13.

Lalande, cependant, le proclamait en 1803 dans sa *Bibliographie astronomique* (p. 837) le meilleur peut-être de tous ceux qui existaient à cette époque, et néanmoins ceux d'Herschel jouissaient d'une célébrité européenne. Au reste, les instruments de Schrœter n'avaient pas tous ces dimensions gigantesques, et d'ordinaire les diamètres n'excédaient pas 7 pieds. Schrœter reçut le titre de directeur de l'observatoire et eut pour adjoint Harding d'abord et ensuite Harding et Bessel. Il fut élu en 1792 membre de l'Académie des sciences de Gœttingue dont depuis plusieurs années il était correspondant. L'Institut de France (classe des sciences) se l'adjoignit aussi sous ce titre. Schrœter mourut en 1816, avec le renom d'un des plus studieux et des plus habiles observateurs qui aient aidé aux progrès de l'astronomie. Compatriote d'Herschel, il offre plus d'un trait de ressemblance avec lui, soit par le perfectionnement des instruments, soit parce qu'il était surtout observateur. En effet, il apporta, ce qui du reste n'est pas exclusivement leur mérite à eux deux, et ce qui est éminemment dans l'esprit de la science actuelle, des soins extrêmes et minutieux à tout ce qui peut rendre précis, exacts et incontestables les résultats obtenus. Il renouvelait et multipliait les observations; il était ingénieux à trouver les circonstances les plus propres à la vision des phénomènes et qui laissaient le moins de chance à l'erreur. Il ne se fiait jamais, pour quoi que ce fût d'un peu grave, à sa mémoire, et consignait sur-le-champ par écrit ce qu'il venait de prouver. Aussi l'observatoire de Lilienthal a-t-il joui depuis les vingt dernières années du XVIIIe siècle d'une célébrité européenne, et le nom de Schrœter est inséparable de celui de Lilienthal. On peut être surpris qu'il n'ait été le premier à signaler aucune des quatre planètes télescopiques dont la découverte a inauguré le XIXe siècle et dont le nombre, comme on sait, vient d'être augmenté d'une cinquième par Hencke. Mais, d'une part, la découverte de Junon semble rejaillir en partie sur lui, puisqu'elle fut faite à Lilienthal par son collaborateur Harding; de l'autre, on doit à Schrœter un grand nombre d'observations capitales sur ces quatre petits astres. C'est à ses mesures qu'on s'en rapporte le plus ordinairement, tant pour leurs diamètres apparents que pour leurs diamètres réels; c'est d'après ses remarques sur le changement d'éclat de la lumière de Junon qu'on soupçonna pour cette planète une rotation exécutée en 27 heures. Les principaux écrits de Schrœter sont: I. *Mémoires* (Beytræge) *sur de nouvelles découvertes astronomiques*, Berlin, 1788, in-8°, 8 pl., suivis un peu plus tard de deux tomes de *Nouveaux Mémoires sur*, etc. Entre autres parties importantes de ces mémoires, on remarquera ce que Schrœter appelle *Fragments hermographiques*. Ce sont des observations sur la planète de Mercure. Il en étudie la rotation, les montagnes, l'atmosphère, et il arrive sur tous ces points à des résultats, ou déterminés plus exactement, ou tout nouveaux. II. *Observations sur les taches du soleil*, *sur sa lumière*, etc., Erfurt, 1789, in-4°, 5 pl. (et dans les *Acta eruditorum* d'Erfurt). III. *Fragments sélénotopographiques*, Helmstædt, 1791, in-4°, 45 pl. Cet ouvrage se compose de 5 parties ou sections. Dans la première,

l'auteur s'occupe surtout des effets divers produits sur la surface de la lune par des réflexions différentes de la lumière et fait connaître ses méthodes d'observation, de dessin et de mesure : il s'y trouve d'excellentes choses et des détails très-intéressants. La deuxième partie contient la topographie proprement dite, avec des cartes spéciales de la mer des Crises, de la région de Cléomède, Geminus, Messala et Céphée, de Plutarque et Sénèque, etc., etc. Dans la troisième se trouvent décrites les mutations observées dans l'astre ainsi que diverses apparitions dignes de remarque. Tel est, par exemple, un enfoncement dans Hével, de la forme d'un cratère, enfoncement que Schrœter croit s'être formé entre le 24 oct. 1787 et le 27 août 1788 ; tels sont aussi les changements survenus à la surface de la mer des Crises. La quatrième est consacrée à des taches lumineuses observées à la face nocturne de la lune et dans les régions qui environnent soit Aristarque, soit Platon. Enfin, la cinquième division est relative à la configuration et à la constitution physique de la lune. Il s'y étend sur les montagnes et les cratères de notre satellite. A celles-là il donne de 100 à 8,000 mètres ; à ceux-ci de 320 à 5,800 ou 5,900 mètres. Il regarde ces cratères comme s'étant formés non par dépression, mais par l'effet des éruptions, la ceinture de montagnes qui les environne étant un produit rejeté par le volcan. Le diamètre du cratère irait de 4 à 15 milles géographiques (de 30 à 108 kilom.). Y a-t-il des rivières, des ruisseaux dans la lune ? il ne le nie pas ; mais il nie formellement qu'il s'en trouve d'aussi considérables que ceux de la terre, c'est-à-dire de 1,000 mètres et plus de largeur : on les verrait, dit-il, avec nos instruments, surtout auprès de la limite d'illumination. IV et V. *Fragments cythéréographiques*, 1re partie, ou *Observations sur les montagnes gigantesques et la rotation de Vénus*, Erfurt, 1793, in-4°, 3 pl., et dans les *Acta academ. Mogunt.*, 1794, et 2e partie, ou *Observations sur l'atmosphère de Vénus*, et *Fragments aphroditographiques*, Helmstædt, 1796, in-4°, fig. Dans le premier de ces deux ouvrages, Schrœter d'abord réunit les résultats d'observations qu'il suivait depuis 1779 sur les taches de Vénus ; et déclarant que jamais, malgré des efforts multipliés, il n'a pu les voir aussi distinctes que celles de Mars, de Jupiter et de Saturne, il prétend qu'elles ne lui semblent pas propres à faire connaître avec précision la rotation de cette planète. Il est remarquable, cependant, que par l'emploi des observations qu'il nous communique on arriverait à peu près à la période de rotation fixée par Cassini. Quant à l'orographie de Vénus, les détails dans lesquels il entre sont trop nombreux pour qu'on puisse en donner ici l'idée : beaucoup étaient absolument nouveaux. Il a notablement ajouté aussi à ce qu'on savait sur l'atmosphère de Vénus. Ce sujet n'avait encore fourni avant lui que quelques observations peu importantes qu'on peut trouver dans l'*Astronomie* de Lalande (t. II), et à vrai dire l'existence même de cette atmosphère n'était pas rigoureusement démontrée. Schrœter l'a mise hors de doute ; il a vu de plus qu'elle est moins dense que la nôtre, mais beaucoup plus dense que celle qu'il attribue à la lune. Il a de même indiqué une libration de la planète et attiré l'attention sur divers changements considérables survenus à sa

surface. VI. ***Nouveaux Mémoires pour les progrès de l'astronomie***, Gœttingue, 1798-1800, 2 vol. in-8°, fig. VII. ***Observations faites à Lilienthal sur les planètes nouvellement découvertes, Cérès, Pallas et Junon, pour arriver à des notions précises et exactes sur leur grandeur, leur atmosphère et d'autres rapports naturels remarquables du système solaire***, Gœttingue, 1805, in-8°. 2 pl. Vesta n'avait pas encore été découverte au moment où Schrœter donna ce volume extrêmement précieux, tant à cause de ses propres observations que par l'addition qu'il a faite de la traduction du ***Mémoire*** d'Herschel ***sur Cérès et Pallas*** (dans les ***Transact. philosoph.*** de 1802). Du reste, quelque grande que soit l'autorité du célèbre astronome de Slough, il faut avouer qu'ici la palme reste aux deux observateurs de Lilienthal. Non-seulement Schrœter et Harding ont plus vu, mais ils ont mieux vu qu'Herschel. Ce dernier évaluait très-différemment de Schrœter les dimensions du noyau solide des deux planètes soumises à son examen, Cérès et Pallas. Schrœter ne balance pas à le regarder comme dans l'erreur, et il assigne même les causes de cette erreur, due surtout, dit-il, à ce que le micromètre de projection était trop loin de l'œil de l'astronome. En effet, dans les observations de Slough, le micromètre employé par Herschel était à 178 pieds anglais. Les nombreuses observations qui suivent roulent non-seulement, ainsi que le titre l'indique, sur les dimensions et l'atmosphère des trois astéroïdes (le troisième toutefois où Junon n'en a pas de visible à nos télescopes), mais aussi sur la forme, sur la grandeur, sur l'inclinaison, sur les nœuds de leurs orbites, sur leurs masses, leur densité, sur la pesanteur à leur surface, et surtout sur les relations qui en résultent entre eux et les autres astres du système. Ces relations sont certainement une des parties les plus curieuses du volume et une de celles qui suggèrent le plus de réflexions. Schrœter ne néglige pas non plus la question cosmogonique ; et tandis qu'Olbers émet le soupçon que les trois astéroïdes et ceux qui plus tard pourront être découverts dans les mêmes régions proviennent du brisement d'une planète, soit par une force qui lui était propre, soit par la rencontre d'un corps étranger, d'une comète par exemple, il aime mieux présumer qu'il existe dans des régions de l'espace, et notamment dans la région entre Mars et Jupiter, une quantité de matière chaotique qui s'agglomère en masses plus ou moins considérables, plus ou moins elliptiques, et qui peut-être finira par n'être qu'une seule planète. VIII. ***Fragments cronographiques***, ou ***Détails propres à donner des positions plus précises sur la planète de Saturne, sur son anneau, sur ses satellites***, Gœttingue, 1808, in-8°, 2 pl. Les principaux points touchés ici par Schrœter sont la rotation de l'anneau, l'inclinaison de ses deux anses l'une par rapport à l'autre, la détermination de la ligne de ses nœuds relativement à l'écliptique, et la détermination de son épaisseur moyenne, enfin l'inégalité, l'aspérité de la surface. Cette inégalité avait déjà été soupçonnée par les prédécesseurs de Schrœter; mais il était réservé au bailli de Lilienthal de montrer à quel point elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le mot de montagne est beaucoup trop faible pour désigner convenablement les hauteurs qui hérissent la surface de cet anneau.

Celles qu'il remarqua d'abord et qui allaient à 113 m. géog. (environ 818 kilom.) d'élévation perpendiculaire, étaient loin d'être les plus gigantesques : il en vit d'autres que ses déductions et ses calculs lui firent porter à 166, et même à 303 m. géog. (env. 1,260 et 2,250 kilom.). Dans cette hypothèse, les aspérités de la surface de l'anneau sont à son épaisseur comme 3 et même comme 5.5 est à 1. Ce ne sont plus des montagnes, ce sont des masses plus volumineuses que notre lune, que plusieurs des satellites de Jupiter et de Saturne, que les quatres astéroïdes réunis. De ces comparaisons à l'idée qu'il y a eu dans la région de Saturne une grande quantité de matière chaotique, dont le reste, après la formation de la planète, s'amoncela en gros amas irréguliers à peu près dans le plan de l'équateur de Saturne, il n'y avait qu'un pas : Schrœter ne pouvait manquer de le faire. Toutefois, rien n'est encore acquis à la science sur ce point. Une autre assertion très-extraordinaire, très-curieuse de Schrœter, mais qui est encore plus loin d'être acceptée des astronomes, c'est que l'anneau est immobile. Ainsi Herschel, ainsi Laplace auraient erré en prononçant l'un d'après ses observations, l'autre par ses calculs, que l'anneau accomplit un mouvement de rotation dans la période très-courte de 10 heures et demie, et conséquemment avec une rapidité extraordinaire ! Il faut lire dans Schrœter même les observations et les raisonnements sur lesquels il se fonde pour s'inscrire ainsi en faux contre une assertion que lui-même long-temps avait crue vraie. IX. *Fragments hermographiques*, ou *Recherches pour faire mieux connaître la planète de Mercure avec des observations sur celle de Vesta*, Gœttingue, 1816, in-8°. La principale portion de ce volume n'est pas, comme on pourrait se l'imaginer, une réimpression un peu augmentée et corrigée des *Fragm. hermog.* que contenaient ses *Beitræge* de 1800 : c'est une série de détails absolument nouveaux, très-riches, très-intéressants, et qu'il obtint de 1801 à 1815 (aussi ajoute-t-il à l'intitulé que nous avons donné les deux mots : *seconde* partie). Des six sections qui composent ces fragments, les deux premières sont consacrées d'abord à l'étude des aspects des extrémités de la planète observée dans sa phase falciforme, et, comme alors, on le sait, une de ses extrémités est tronquée, aux corollaires qu'il est possible et légitime d'en tirer, puis aux bandes et aux taches (pour ne pas dire à l'absence de taches) que peut présenter la surface apparente de la planète pendant sa rotation, et enfin, à la constitution même de cet astre. Dans la troisième section, il recherche l'inclinaison de l'orbite sur l'équateur et la porte approximativement à 20 °. Dans la quatrième viennent des considérations sur l'égalité ou l'inégalité de la surface de Mercure; et de la forme tronquée de sa pointe méridionale il conclut qu'il doit y avoir vers le pôle correspondant à cette pointe des montagnes énormes, au moins égales pour la hauteur à celles de la lune et de Vénus. La cinquième est remplie par des observations sur l'atmosphère et par les conséquences que Schrœter en déduit, sur la grandeur et la rapidité des changements qui s'opèrent dans cette atmosphère, sur la célérité de ses masses qui va en moyenne à 18 pieds par seconde, sur la ressemblance qui conséquemment existe entre cette planète et celle de Mars ainsi que la nôtre, sur la fréquence

beaucoup plus grande des nuages dans l'hémisphère méridional, sur la probabilité d'un climat spécial à cet hémisphère, sur le peu d'influence que la variation des saisons doit probablement y exercer. Quant à la sixième section, il ne s'y agit que de la rotation qu'on portait à 24 heures solaires moyennes plus quelques minutes, et que, d'après ses propres observations combinées avec celles de Bessel, il réduit à 24 h. 0' 50". Il essaie après cela de dire par quelle cause physique les rotations des 4 planètes les plus voisines du soleil et les moins considérables (les astéroïdes exceptés) prennent presque deux fois et demie plus de temps que celles des deux grosses planètes; mais ici ses efforts ne sont pas heureux, et cette belle question reste encore à résoudre. X. Plusieurs *Mémoires* et beaucoup de notes ou communications sommaires éparses dans les feuilles scientifiques, notamment dans le *Recueil de la société des amis de l'histoire naturelle*, à Berlin, dans les *Almanachs astronomiques* de Bade, à partir de 1786, dans les *Éphémérides géographiques* de Zach, etc., etc. P—OT.

SCHRŒTER (Frédéric-Charles-Constantin), peintre, né le 31 mars 1794, était le fils d'un vétérinaire de régiment saxon. On voulut d'abord en faire un pharmacien, puis, revirement assez bizarre, on le mit en apprentissage chez un menuisier. Là on lui apprit quelques éléments de dessin linéaire. C'est alors que sa vocation se révéla, et au lieu de lits, de chaises et autres objets semblables, il se mit à imiter des maisons, des arbres, des paysages, des figures. Ses belles dispositions n'attendrirent pas son père, et long-temps encore il poussa la varlope et le rabot. Enfin pourtant, en 1811, quand il eut été déclaré quitte des obligations militaires de l'enfant de troupe, il put se livrer à ses goûts et, conformément à l'avis du peintre Schmalfoss, visiter l'Académie de peinture de Leipzig. Il avait alors seize ans. Il possédait si peu de ressources pécuniaires que, ne pouvant payer le loyer d'une chambre à Leipzig, il demeurait à Skeuditz avec son père, et se rendait à pied de là jusqu'à Leipzig, plusieurs fois par semaine, pour y suivre les cours. Heureusement le directeur de l'Académie et le receveur-général de l'accise provinciale (Schnorr et Keyl) ne tardèrent pas à le remarquer. Keyl surtout prit intérêt à lui au point de l'envoyer à Dresde avec son fils, afin de s'y perfectionner (1818). Schrœter ne pouvait manquer de faire de grands progrès au milieu des chefs-d'œuvre et des artistes de cette ville: il remporta deux prix et fut admis dans l'atelier de Pochmann. Entre autres talents, il avait celui de saisir parfaitement la ressemblance, et il résolut de l'utiliser immédiatement. Il revint à Leipzig; et malgré le proverbe, juste si souvent, qu'on n'est pas prophète en son pays, il eut bientôt de la clientèle. Mais le champ un peu borné dans lequel il semblait s'être circonscrit ne fut pas longtemps sans s'agrandir. Il advint qu'un jour ayant voulu réunir dans un même cadre le portrait d'une mère et celui de la fille, il les représenta l'une filant, l'autre faisant de la dentelle. Ce groupe formait un tableau de genre tout à fait délicieux; et sur-le-champ le libraire Knobloch en offrit 100 thalers à l'auteur. L'aventure fit du bruit, chacun voulut voir l'œuvre à son tour. Il en fut fait exhibition publique, et tandis que

les curieux enchérissaient les uns sur les autres en louanges, Schnorr conseillait au jeune artiste de se livrer uniquement désormais à la peinture de genre, lui promettant dans cette voie honneur et profit. Schrœter en crut ses conseils, et il n'eut point à s'en repentir. Tout Dresde fut dans l'enchantement de ses *Petits Drôles* (1824), et admira les gestes, les poses, les mines variées des fripons de petits paysans et des ivrognes auxquels ils font des niches : personne surtout ne pouvait regarder sans pouffer de rire ce gros et robuste paysan qui semble ronfler de toutes ses forces et auquel ses malins persécuteurs, en lui chatouillant le dessous du nez avec un épi d'orge, font faire une si épanouissante grimace. Il est vrai que de tous les admirateurs aucun n'acheta le tableau. Mais par contre, Schrœter l'ayant, un an et quelques mois plus tard, exposé à Berlin, avec un pendant, vit l'une et l'autre production sévèrement critiquées par les arbitres du goût, mais recherchées par les amateurs et bien payées. Aux censures, d'ailleurs, ne se mêlait point d'expression de mépris. On le critiquait en artiste de valeur, et grâce à lui, la peinture de genre prenait dans les discussions une place plus considérable qu'on n'était habitué à la lui accorder. Schrœter, par suite de cette disposition des esprits, fixa sa demeure à Berlin. Et, en effet, il ramena complétement à lui les esprits des Berlinois. L'exposition de 1828 eut de lui quatre tableaux : le *Maître de musique*, l'*Observateur*, l'*Appétit*, le *Sermon*. Très-peu de reproches et de restrictions se mêlèrent aux louanges qu'ils obtinrent tous les quatre, et le moindre se vendit à un prix très-convenable. Chaque année, à partir de ce temps, ajoutait à son renom, et l'on recherchait de plus en plus ses ouvrages, qui furent encore au nombre de quatre à l'exposition de 1830, savoir : l'*Anniversaire de la mère-grand*, la *Cuisine*, le *Potier et son voisin*, le *Dîner de pain sec*. Schrœter se surpassa encore quand en 1832 il peignit sa *Vente à l'encan après le décès du peintre*. C'est sans contredit son chef-d'œuvre. La composition en est riche, les groupes sont heureusement disposés, les physionomies parlent, et il serait difficile de trouver un coloris plus délicatement nuancé : verve, expression, détails, ensemble, tout y est vraiment digne d'admiration, tout décèle la touche d'un maître. Nul doute pourtant que Schrœter n'eût été infiniment plus loin s'il eût vécu, car chaque année son talent grandissait. Mais déjà la mort avait marqué sa proie. Depuis long-temps il avait la poitrine prise, quand en 1833 il se rendit aux eaux de Salzbrunn. Chaque épisode un peu intéressant du voyage fournissait à son facile et jovial pinceau des scènes pleines d'humour et de vérité. Quel Allemand ne connaît, grâce à la lithographie, le *Paillasse de Warmbrunn*, la *Fille de café*, la *Halte juive en voyage* et la *Noce d'or?* et quelque imparfait que soit l'art de Sennefelder pour reproduire la peinture, qui n'a éprouvé tantôt un charme puissant et intime, tantôt un accès de gaîté folle devant ces croquades délicieuses? Les deux dernières surtout ont quelque chose d'inimitable. Elles furent achevées, la *Halte* en 1833, la *Noce* en 1834. L'année suivante, Schrœter expirait le 18 octobre, n'ayant encore que quarante ans. Il fallait l'appro-

che de ce funeste dénouement pour qu'un peu de mélancolie vînt chez lui se mêler à la jovialité. De là son avant-dernier tableau, où l'on voit un vieillard assis devant une table avec une jeune fille derrière laquelle un enfant joue à la poupée. De là aussi peut-être le dernier, la *Mère faisant entrer de force à l'école son petit garçon qui regimbe* : car, quoique en un sens il n'y ait là qu'un effet plaisant à saisir, pour qui pénètre plus avant, n'y a-t-il pas dans cette scène un avant goût et un symbole de la vie, où tout est contrariété, où nous nous révoltons contre le devoir et contre l'utile, où nous n'obéissons qu'à la force du poignet? P—OT.

SCHUBERT ou **DE SCHUBERT** (Frédéric-Théodore), astronome renommé, naquit le 30 octobre 1758. Bien qu'il eût huit frères et sœurs, et qu'il fût le huitième, la position suffisamment lucrative de son père, professeur de théologie à l'université, et plus tard conseiller ecclésiastique en chef à Greifswalde, lui permit de recevoir une excellente éducation, tant par des instituteurs domestiques qu'au gymnase de Greifswalde. Il réunissait d'ailleurs le zèle et l'aptitude, et dès le premier âge il manifesta les plus heureuses dispositions. Il avait perdu son père (1774) depuis deux ans, quand, très-jeune encore, il commença son triennat académique à Gœttingue (1776-1779). Destiné à la carrière ecclésiastique, il suivit surtout le cours de théologie ; mais à cette étude il joignit celle des idiomes orientaux, et il se fit remarquer de Michaëlis, dont il fut disciple assidu. Forcé ensuite de se créer des ressources en attendant qu'il eût atteint l'âge où l'on reçoit les ordres, il alla reconduire deux jeunes Suédois dans leur patrie, puis quatre ans durant il habita, comme précepteur particulier des enfants du major de Cronhelm de Bartelshagen, les environs de Stralsund en Poméranie suédoise. Cette époque de sa vie décida de son avenir; car c'est dans cette maison qu'il prit le goût de l'astronomie, à laquelle jusqu'alors il était étranger, et c'est dans cette maison que plus tard il se choisit et obtint une épouse. Le major, passionné pour la science des Képler et des Herschel, possédait une belle collection d'instruments astronomiques. Les circonstances et l'exemple font tout le plus souvent. Schubert ne tarda point à partager les prédilections et les travaux de son patron ; il devint un très-habile et infatigable observateur, et, voulant joindre la théorie à la pratique, il ne recula point devant une étude fort approfondie des mathématiques. On le vit ensuite (1783) passer à Revel, toujours chargé des mêmes fonctions de précepteur particulier. Mais il ne les exerça que peu de temps, et le gouvernement russe, toujours en quête des capacités étrangères, se l'attacha comme inspecteur du cercle d'Habsal en Esthonie. Là il se signala en employant les moments de loisir que lui laissait son service militaire à faire des cours aux jeunes cadets des provinces baltiques. Il en résulta qu'en 1785 l'académie des sciences de St-Pétersbourg l'appela dans cette ville avec le titre de son géographe. Schubert s'empressa d'y réparer les dommages causés par un récent incendie au célèbre globe terrestre de Goff. Adjoint dès l'année suivante à la classe de mathématiques, et bientôt membre du conseil académique, il finit par devenir (en 1789) membre titulaire de l'académie. Celle-ci

l'avait chargé, en 1788, de rédiger son *Annuaire* (Kalender), tâche qu'il remplit ou fut censé remplir plus de trente ans. De front avec ce travail et avec ses fonctions de géographe, il faisait marcher ses études astronomiques; et son *Traité d'astronomie théorique*, en trois volumes, dédié au grand-duc Alexandre (1798), popularisa son nom comme astronome. Il est probable que cette publication ne fut pas sans influence sur le titre qu'il obtint bientôt après d'inspecteur de la bibliothèque et du cabinet des médailles de l'académie (1799). Quatre ans plus tard, Alexandre le chargea de faire aux officiers de l'état-major un cours d'astronomie pratique, et, en 1804, il devint premier astronome de l'observatoire de l'académie. Usant toujours, dans l'intérêt de la science, de la grande considération qui l'entourait, il fit adopter au gouvernement l'idée d'attacher un astronome à la flotte de Cronstadt, et d'en avoir un à Nicolaïef. C'est lui qui désigna les candidats au choix du monarque; c'est lui qui fit le plan de l'observatoire de Nicolaïef. Il accompagna, en 1805, l'ambassade russe en Chine, en qualité de chef de la section scientifique, avec mission de recueillir surtout les documents astronomiques et littéraires. Il lui fut assuré à cet effet, outre ses appointements qui couraient toujours, 8,000 roubles une fois donnés, plus une pension de 1.000 roubles réversible à sa famille, au cas où il mourrait pendant le voyage. Le bataillon de savants que commandait Schubert en cette occasion se composait du colonel d'Auvray, de cinq autres officiers de la suite de l'empereur, de son fils, qui fit depuis un beau chemin dans l'armée, du médecin Harry, d'un comte Potocki et de quatre naturalistes. De Kazan, où les voyageurs s'étaient rendus par Novgorod-la-Grande, par Tver et par Moscou, l'itinéraire passait ensuite par Ékaterinbourg, les monts Ourals, Tobolsk, Irkoutsk et Kiachta, sur laquelle l'expédition devait se rabattre au cas où elle ne pourrait pénétrer dans le Céleste-Empire. Mais tout se passa heureusement; et Schubert put rapporter, tant de la Chine que de la Sibérie, un grand nombre d'observations précieuses. Les récompenses ne lui manquèrent pas; et tout en nous plaisant à rendre justice à ses mérites divers et à son activité infatigable, il faut avouer qu'il ne reculait pas devant le cumul. Grâce au patronage de l'impératrice-mère, il fut mis, en 1808, à la tête de la rédaction de l'*Almanach allemand de Saint-Pétersbourg*, qui sort du cercle des futiles publications du jour de l'an par les morceaux d'astronomie, de physique, de géographie et d'histoire que l'on y rencontre. En 1810, il fut chargé de la partie allemande de la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, ou Gazette de la cour, moins toutefois les articles de politique extérieure. En 1813 enfin, il prit rang parmi les membres du collège de l'amirauté, avec la mission spéciale de dresser les instructions nautiques et aussi de préparer l'*Almanach maritime* (Seekalender) à l'usage des officiers de marine. Sa vie depuis ce temps n'offre rien de particulier, si ce n'est que, conseiller de collège depuis 1799, conseiller d'État provincial depuis 1804, il fut promu, en 1816, au rang de conseiller d'État (ce qui en Russie donne droit au titre d'excellence, et que de nombreuses sociétés savantes, tant en Allemagne qu'en Danemark,

en Suède, en France, en Italie et dans l'Amérique du Nord, inscrivirent son nom sur la liste de leurs membres. Sa mort eut lieu le 22 octobre 1825 (10 octobre russe), après une maladie de peu de durée. La veille encore, non-seulement il corrigeait des épreuves, mais il méditait des articles. La nuit, des figures géométriques assiégèrent en quelque sorte son imagination : il ne put y tenir, il se leva, sonna, se fit apporter un tableau de mathématiques, se livra tout haut à quelques calculs, et traça quelques lignes illisibles, mais formula distinctement la solution d'un problème difficile, après quoi il retourna au lit, pour ne plus se relever. Sa femme l'avait précédé au tombeau. Il laissait, outre un fils dont nous avons dit quelques mots, et qu'on a vu à Paris, en 1814, quartier-maître-général du corps russe de Voronzof, cinq filles, dont l'aînée mariée au consul-général de Russie à Rio-Janeiro, M. de Langsdorf. La munificence de l'empereur Nicolas assura aux quatre autres une pension de 7,000 roubles papier. — Schubert était principalement remarquable par la souplesse et la variété de ses talents. Astronome consommé, pratique, il était en même temps très-habile mathématicien ; il était versé en physique ; il était fort en histoire naturelle, en anatomie. Il parlait le français et l'anglais comme les nationaux de ces deux contrées ; son style allemand est classique ; fort différent de la plupart des étrangers qui vont faire leur fortune en Russie, il possédait le russe. Il n'avait point oublié ce qu'il avait appris des langues orientales à Gœttingue. Il avait la parole facile, lucide, gracieuse ; il aspirait toujours à la forme littéraire ; il s'élevait quelquefois à l'éloquence lorsque son sujet s'y prêtait, par exemple, s'il avait à parler du système solaire, à en récapituler les grandes lois, l'équilibre, l'harmonie, la stabilité, à en déduire les corollaires que ces grands phénomènes semblent appeler. Il était, comme ses compatriotes, grand connaisseur en musique, et, qui plus est, il jouait du piano, du violon, de la flûte et du hautbois, nous n'oserions dire « en maître, » mais pourtant on l'a dit avant nous. On doit à Schubert les ouvrages qui suivent : I. *Traité d'astronomie théorique* (en all.), 1798, 3 vol. gr. in-4°, fig.; 2ᵉ éd. (en fr.), 1822, 3 vol. in-4°, fig. Bien que cette deuxième édition ne soit souvent qu'une traduction de l'ancien texte, les augmentations et les rectifications nécessitées par les immenses progrès de la science y sont si nombreuses, qu'on peut la regarder presque comme un autre ouvrage. Toutefois Schubert y a gardé les principaux linéaments de sa division générale. Ainsi son premier volume traite de la sphère céleste et des mouvements apparents ; dans le second arrive ce qu'il nomme l'astronomie rationnelle, ou exposition des procédés par lesquels des effets observés et mesurés les astronomes se sont efforcés de remonter aux causes qui les produisent. Dans le troisième, qu'il consacre à la géographie physique, nous trouvons les principes généraux de la mécanique, leur application à la théorie newtonienne, les effets de l'attraction des corps célestes les uns sur les autres, la rotation des planètes, la précession des équinoxes, la nutation, les perturbations, enfin la théorie de la lune et des autres satellites, notamment de ceux de Jupiter. Il est certain, à notre avis, que cette marche,

dans laquelle on laisse trop longtemps le lecteur s'en rapporter aux apparences, est préjudiciable pour l'étude de l'astronomie, et donne à l'esprit des habitudes dont il est presque impossible ensuite de prendre le contre-pied; mais il est certain aussi qu'elle a de la grandeur : elle nous fait assister au développement historique de la science, et c'est là, certes, un spectacle majestueux que celui de ces hommes, de ces générations qui viennent à tour de rôle apporter leur quote-part à l'édifice d'abord si humble et si chancelant de la science, de tous ces efforts, de tous ces systèmes qui se succèdent pendant des siècles, corrigeant toujours l'erreur antérieure et ajoutant des faits nouveaux; au temps même où l'astronomie n'a encore ni instrumens, ni hautes méthodes, ni moyens expéditifs, ni moyens de contrôle, il y a plaisir à voir comment observent et raisonnent, comment calculent et imaginent les Hindous, les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs, les Philolaüs, les Méton, les Hipparques, les Callippe, les Aristarque de Samos et les Ptolémée. Et à vrai dire, pour qui n'étudierait l'astronomie qu'en amateur, pour qui préférerait l'histoire de la science à la science même, la manière de Schubert serait la meilleure. II. *Astronomie populaire* (en all. aussi), St-Pétersb., 1808, 3 vol.; 2e éd., 1810, gr. in-8°. III. *Histoire de l'astronomie* (en all.), St-Pétersb., 1804, in-8°. IV. *Instructions pour déterminer astronomiquement les longitudes et latitudes* (en all.), St-Pétersb., 1806, gr. in-4°. Cet opuscule, composé pour les officiers de l'état-major auxquels il fut chargé en 1803 de faire un cours d'astronomie, fut immédiatement traduit en russe, et a eu plusieurs éditions dans les deux langues. V. *De l'emploi du galvanisme sur les sourds de naissance*, Dresde, in-8°. VI. Divers *Mémoires* ou *Notes* de mathématiques, d'astronomie et de géographie dans les *Nova Acta Ac. sc. petropol.*, et dans les *Mém. de l'Ac. des sc. de St-Pétersbourg*, qui ont fait suite aux *Nova Acta*. Les voici, au complet pour le deuxième recueil, à peu près au complet pour le premier, et suivant l'ordre méthodique le plus naturel : 1° *Réflexions sur la théorie du calcul différentiel* (t. V, 1815, 111 pages: ce mémoire est capital); 2° *Démonstration du théorème de Taylor* (VII, 1820); 3° *Démonstration générale du théorème de Newton sur la relation qui existe entre les coefficients d'une équation et la somme des puissances de leurs racines* (II, 1812 : cette démonstration est plus commode que celle qu'on trouve chez Kæstner, *Éléments d'analyse des grandeurs infinies*, § 751); 4° *De la sommation des suites* (X, 1826); 5° *De la solution des équations implicites à deux variables* (X, 1826); 6° *Des* maxima *et* minima *des fonctions de plusieurs variables* (V, 1815); 7° *Réflexions sur les principes de la mécanique* (IX, 1824); 8° *Réflexions sur les cas de rebroussement* (VI, 1821); 9° *De curva loxodromica in corpore quovis rotundo descripta* (XV, 1808). Ainsi que l'indique le titre même, ce n'est pas sur la sphère seulement que Schubert recherche la loi et les propriétés de la loxodromique. Il recherche ce que devient sur l'ellipsoïde, sur l'hyperboloïde, sur le paraboloïde, cette courbe si intéressante en navigation. De la discussion générale qu'il institue ainsi résultent, chemin faisant, beaucoup de

propositions importantes. Ainsi, par exemple, la projection orthographique de la loxodromique tracée sur une sphère est une spirale logarithmique; et la loxodromique menée sur un paraboloïde jouit de cette propriété remarquable qu'un corps obéissant à la gravitation seule parcourt en temps égaux des éléments de ladite loxodromique (de sorte que deux ou plusieurs corps partant au même instant d'un même méridien parabolique, mais de points différemment éloignés du pôle, se trouveront au bout d'un laps de temps placés sur un même méridien autre que le premier). 10° *De la précession en ascension droite et en déclinaison* (IX, 1825); 11° *De l'aberration des étoiles fixes* (VI, 1818); 12° *Remarques sur la méthode des anciens pour déterminer la parallaxe de la Lune* (VIII, 1823); 13° *Nouvelle méthode pour réduire les distances lunaires* (X, 1826); 14° *Deux propositions* (VI, 1788), l'une pour la détermination de l'azimuth et de l'angle horaire d'une étoile, l'autre pour déterminer la hauteur polaire; 15° *Animadversiones de methodo de determinandi locum cometæ ope projectionis* (XV, 1808); 16° *De l'usage du micromètre annulaire* (V, 1815); 17° *De l'accroissement des diamètres apparents du Soleil et de la Lune causé par la réfraction* (XI, 1827), quatre mémoires posthumes; 18° *Tables de la correction du midi* (VIII, 1822); 19° *Observation de l'éclipse du 11 fév. 1804 et des Pléiades le 12 avril* (I, 1809); 20° *Remarques sur quelques équations de la Lune* (II, 1810); 21° *Des passages de Mercure sur le Soleil dans le XIXe siècle, et des deux passages de Vénus devant le Soleil le 9 déc. 1874 et le 6 déc. 1882* (XIV, 1806); 22° *Théorie de Mars, et principalement des perturbations qu'occasionnent dans sa révolution Jupiter, Vénus et la Terre* (XIV, 1806); 23° *Des perturbations que Jupiter cause dans les mouvements de Cérès* (XIV, 1806); 24° *Calcul de l'opposition de Jupiter observée à St-Pétersbourg l'an 1816* (V, 1817); 25° *Opposition de Jupiter et occultations observées à l'obs. de l'Acad.* (VI, 1818); 26° *Calcul de l'opposition d'Uranus et de Saturne observée à St-Pétersb.*, 1808 (I, 1809); 27° *Calcul des observations de la grande comète de 1807 faites à l'obs. de St-Pétersb.* (I, 1809); 28° *Observations de la comète de 1811 faites à l'obs. de St-Pétersb.* (IV, 1813); 29° *Calcul des observations de la comète de 1815 faites à l'obs.*, etc. (V, 1817); 30° (avec Wisniewsky) *Passage de la comète de 1819 au méridien, observée à l'obs. de l'Acad. des sc.* (VII, 1822); 31° *Observations faites à l'obs. de l'Ac. de St-Pétersb.* (II 1810); 32° *De la projection stéréographique du sphéroïde elliptique* (deux parties, la 1re, V, 1789, la 2e, VI, 1790). Quelque légère que soit la différence entre le méridien de la sphère et celui d'un ellipsoïde à aussi faible excentricité que la terre, cependant c'est une recherche mathématique qui ne peut manquer d'intérêt que celle de cette différence; et déjà Lowitz, dans le *Deutsche Staatsgeog.* de 1753, avait donné des formules pour la projection sténographique du sphéroïde, mais sans les démontrer. Schubert reprend ici le problème. Il admet pour la relation entre les deux axes le chiffre posé par Newton, que les observations modernes ne tendent à diminuer que d'un dixième au plus, et calcule ce qui advient alors, soit avec la projection polaire, soit avec

la projection équatoréale, soit enfin avec la projection horizontale ; il trouve que pour des cartes spéciales, c'est-à-dire ne représentant que peu de pays sur de grands espaces, il est bon d'avoir égard à l'ellipticité ; et il indique un procédé suivi aujourd'hui pour obtenir les projections des méridiens elliptiques. 33° *Détermination des latitudes et longitudes de divers points de la Russie* (d'Europe, entre autres Polotsk, Arkhangel, Onega, Vitegra) (XV. 1808); 34° *Détermination astronomique de quelques villes de l'empire russe* (I, 1806) ; 35° *Position géographique de quelques lieux de l'empire russe* (II, 1810) ; 36° *Détermination de la position géographique de Bacou* (X, 1826). VII. Beaucoup d'articles dans l'*Almanach* de Bode, entre autres : 1° *Du nombre des étoiles fixes* (1805); 2° *Sur le problème de Képler* (1820); 3° *Des mouvements des planètes dans l'éther* (1802) ; 4° *Calcul de la véritable anomalie d'une planète* (1820); 5° *Calcul des passages des planètes inférieures sur le Soleil* (1803) ; 6° *Des perturbations opérées par l'action de Jupiter sur les nouvelles planètes* (1801); 7° *Sur la théorie de la Lune selon Ptolémée* (1805) ; 8° *Observations de la comète d'oct.* 1807 (1812); 9° *Détermination géographique de quelques points de la Russie d'Asie* (1818, v. plus haut, n°s 33 et 35). VIII. 1° (dans les *Mém. sur la marine, les sciences et les lettres, publiés par l'Amirauté russe*, t. VIII, 1824) *Opinion sur les observations des lieutenants Vrangel et Anjou* ; 2° (dans les n°s 13-16 du *Vestnik Evropii* ou Courrier de l'Europe de 1825) *Sur l'invention du papier*, en all. ; 3° (dans les n°s 149, 150, 156, 158, du *Morgenblatt* de 1832) *Du cerveau et de l'intelligence des animaux*. La plupart de ces articles, mémoires et notes ont été réunis sous le titre de *Mélanges* (Vermischte Schriften), Stuttgart, 1823 et ann. suivantes, 7 vol. in-4°. — Un autre SCHUBERT (*François*), musicien autrichien, né à Vienne en 1795 et mort dans cette ville en 1830, s'est fait un nom comme compositeur. Ses parents avaient souhaité le pousser vers la philosophie et le haut enseignement ; mais sa vocation en décida autrement : il fit, presque sans maîtres, de rapides progrès en musique ; et le chanteur Vogel lui ouvrit l'entrée des cercles les plus distingués. Le talent du jeune artiste fit le reste. Il excellait surtout pour le chant mélancolique et grave ; et rien n'égale la suavité de quelques-uns de ses chants ou mélodies (en allemand *lieder*, pluriel de *lied*). Il y a d'ailleurs de l'originalité, du mouvement, de la largeur dans les motifs. *Le roi des Aunes, l'Attente, l'Ave Maria, la Trinité*, bien d'autres airs encore se recommandent à ces titres. Aussi, la musique de Schubert, après avoir été populaire d'un bout à l'autre de l'Allemagne, a-t-elle franchi le Rhin, et commence-t-elle à prendre droit de bourgeoisie, non-seulement en Belgique, en France, mais dans des pays encore plus rebelles à l'harmonie, en Angleterre, p. ex. On a de Schubert, outre ses mélodies, des *trios* et des *quatuors*, pleins de fantaisie, de rêverie, de saillies heureuses, mais qui ne sont pas toujours accessibles à tous, et qui pourraient ne pas avoir de prime abord, au milieu d'un auditoire populeux, autant de succès qu'une musique moins compliquée et moins hardie. Il faut y joindre des *symphonies* en petit nombre, toutes également du caractère le plus

élevé, de l'instrumentation la plus riche, du chant le plus pur. C'est même à ce chant que les admirateurs de Schubert le reconnaîtront toujours : dans ses grandes comme dans ses petites compositions, c'est l'homme du *lied;* et il y a dans ses morceaux les plus chargés de modulations et les moins intelligibles pour le vulgaire des phrases piquantes ou rêveuses qui s'emparent de la mémoire et de la vogue. P—OT.

SCHUCHHARD (Louis-Henri), grammairien allemand, naquit à Amorbach, en Bavière, le 24 septembre 1795, et fut destiné par sa famille à la carrière commerciale. Après avoir fait de bonnes études en Saxe, il vint fort jeune encore à Paris, où il entra dans une maison de commerce ; mais bientôt il se livra exclusivement à son goût pour la littérature et les études grammaticales. A la connaissance de l'allemand et du français il joignait celle de l'anglais et de l'italien, et s'était nourri de la lecture des meilleurs auteurs anciens et modernes. Il fit même quelques voyages pour compléter son instruction. De retour à Paris en 1819, Schuchhard épousa M[lle] Ernouf, fille d'un colonel et parente du général. Vers cette époque le duc de Kent (*voy.* ce nom, LXVIII, 490), qui avait entendu parler de lui avantageusement, voulut en faire son secrétaire, et l'invita à venir à Amorbach, lieu qu'il avait choisi pour résider sur le continent avec la princesse douairière de Leiningen, fille du duc de Saxe-Cobourg, à laquelle il s'était marié, et dont il eut la princesse Victoria, actuellement reine d'Angleterre. Schuchhard pouvait craindre que le nom de sa femme ne sonnât mal dans cette noble famille en rappelant celui du général Ernouf, qui, en 1793 et 1794, avait combattu dans les rangs de l'armée républicaine contre le prince de Saxe-Cobourg (*voy.* ce nom, XL, 584) pendant la campagne de Flandre. Il n'en fut rien ; les jeunes époux, parfaitement accueillis à Amorbach, voyaient s'ouvrir devant eux un avenir prospère, lorsque la mort du duc de Kent fit évanouir toutes leurs espérances ; et ils revinrent à Paris. Schuchhard sollicita et obtint une place de professeur de langue allemande à l'école militaire de la Flèche. Abandonnant les méthodes surannées employées jusque-là pour l'étude de cette langue ; profitant des travaux des meilleurs grammairiens français sur les principes généraux de la linguistique, science dans laquelle, d'ailleurs, il était lui-même très-versé, il parvint à coordonner un système d'enseignement clair et précis, dont les progrès rapides de ses élèves justifièrent la bonté. Il ne se contenta pas de le développer dans ses leçons orales, il voulut encore l'expliquer dans un ouvrage élémentaire qu'on pût mettre entre les mains des étudiants. Malgré les souffrances que lui causait une maladie de poitrine qui ruinait sa santé, il ne cessa d'y travailler avec une ardeur excessive ; et, après l'avoir terminé, il le soumit à l'approbation du ministre de la guerre. MM. Hase et Letronne, membres de l'Institut, nommés pour examiner la grammaire de Schuchhard, en rendirent le compte le plus avantageux, et déclarèrent qu'elle était *supérieure* à toutes celles qu'on avait publiées jusqu'alors. Le 4 octobre 1823, le ministre adressa à l'auteur une lettre très-flatteuse, dans laquelle il l'informait que son ouvrage était adopté pour les écoles militaires de Saint-Cyr

et de la Flèche. Schuchhard survécut peu à cet heureux succès; il expira le 26 janvier 1824, âgé seulement de 28 ans, et emportant les regrets unanimes de ses élèves et des professeurs ses collègues. Né dans la religion protestante, il était fort pieux dans sa croyance. Un discours fut prononcé sur sa tombe par M. le général d'Aulion, commandant de l'école militaire de la Flèche. La grammaire de Schuchhard est divisée en quatre parties : la première traite de la *prononciation* et de la *classification des lettres*; la seconde des *neuf parties du discours*; la troisième, en forme de *supplément*, contient l'analyse des deux premières; la quatrième partie expose dans un style correct, et avec une justesse remarquable, les règles de la *syntaxe*. Ce livre fut publié sous le titre de *Grammaire allemande, par feu M. L.-H. Schuchhard, professeur à l'école royale de la Flèche, ouvrage adopté par le gouvernement pour les écoles royales militaires*, Paris, 1825, in-8°, précédé d'une *Note biographique sur l'auteur*, par MM. Hase et Letronne. Schuchhard laissa parmi ses manuscrits deux ouvrages qui devaient servir de complément à sa grammaire, l'un sur les *thèmes*, l'autre sur les *versions*; mais il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. P—OT.

SCHUFFER (J.-C.), professeur allemand, du commencement du dernier siècle, mit au jour à Amsterdam, en 1720, en deux tomes in-4°, un ouvrage curieux et fort peu connu en France, intitulé : *Proefneemingen...* (*Recherches sur l'art de fabriquer le papier avec diverses substances.*) Cet écrit présente des échantillons de papier fait avec trente-trois substances différentes. Pareils essais ont été reproduits avec zèle à plusieurs reprises. Toutefois ces fabrications d'un nouveau genre n'ont pas été poussées bien loin, et il n'en est guère résulté que quelques volumes auxquels cette petite circonstance donne un prix que le mérite propre ne saurait leur faire obtenir. Les curieux accueillent volontiers les *OEuvres* du marquis de Villette, Londres (Paris), 1786, in-18, parce qu'elles sont imprimées sur papier de guimauve; ils recherchent aussi un petit volume intitulé : *Les Loisirs des bords du Loing* (par Pelée de Varennes), 1784, in-12, imprimé sur divers papiers fabriqués avec des herbes, d'après le procédé qu'avait inventé M. Léorier de l'Isle. Nous avons eu connaissance d'un volume imprimé sur bois à Châlons, en 1835. B—N—T.

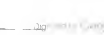
SCHULENBOURG (GUERNARD de). Deux individus de la famille de Schulenbourg portant le nom de *Guernard* (Werner) se sont rendus célèbres dans le XVe et le XVIIe siècle. Le premier, surnommé *Cor principis*, né en 1439, se consacra au service des électeurs de Brandebourg Frédéric II et Albert-Achille. Il commanda leurs troupes dans leurs guerres avec les ducs de Poméranie, et devint l'auteur de leur réconciliation. La forteresse de Garz où il commandait, ayant été surprise par le duc Wratislas X, en 1474, Schulenbourg gagna tellement la faveur du duc de Poméranie, dont il était le prisonnier, et de son successeur Bogislas X le Grand, que ce fut sous sa médiation que les deux parties conclurent, le 25 mai 1479, la transaction de Prenzlau, qui termina leurs différends. Il entra dès lors au service de Bogislas, qui le mit à la tête de l'administration de son pays. En 1490,

il l'envoya avec un de ses cousins. Richard de Schulenbourg, maître provincial de l'ordre Teutonique, en Brandebourg, auprès de Casimir IV, roi de Pologne, pour demander la main de sa fille Anne-Louise. En 1496, Bogislas, allant en pèlerinage à Jérusalem, remit le gouvernement à Schulenbourg et à son chancelier, Georges de Kleist. Guernard mourut en 1519. — Le second SCHULENBOURG du nom de *Guernard*, qui termina sa vie comme feld-maréchal au service du Danemark, naquit à Apenbourg, le 3 juillet 1679. En 1693, il alla faire ses études à l'université d'Utrecht. Dans les années 1700, 1701 et 1702, il voyagea en Italie, en France et en Angleterre, et leva en 1703 une compagnie de dragons pour le service du roi de Danemark. Il fit, avec les troupes danoises qui étaient à la solde des puissances maritimes, toutes les campagnes de la guerre pour la succession d'Espagne, dans les Pays-Bas et sur le Danube, assista aux batailles de Hochstedt, de Ramillies, de Malplaquet, à toutes les grandes affaires, et avança successivement jusqu'au grade de lieutenant-colonel. En 1713, il obtint un régiment de dragons qui portait son nom, et en 1719, le grade de général-major. En 1730, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Paris, où il resta jusqu'en 1739; pendant ce temps il avait été promu au grade de lieutenant-général. En quittant cette capitale, il reçut l'ordre de l'Éléphant. Alors il se retira à Sleswick. En 1741, il commanda le corps de six mille hommes que le Danemark fournit à l'Angleterre et qui faisait partie de l'armée destinée à combattre le maréchal de Maillebois; mais comme la France et l'Angleterre s'accordèrent sur la neutralité du pays de Hanovre, cette armée fut dissoute. En 1741, le roi de Danemark l'éleva au rang de comte; et six ans après il fut appelé à Copenhague comme chef de la garde à cheval, puis nommé feld-maréchal en 1748, et ministre de la guerre en 1753. Il mourut le 7 septembre 1755, laissant de son épouse, qui était une demoiselle de Brockdorff, deux fils, dont l'aîné mourut en 1803 lieutenant-général, et le cadet, qui avait été ministre du Danemark à Dresde, mourut en 1810, l'un et l'autre sans postérité. S—L.

SCHULENBOURG (JACQUES de), feld-maréchal impérial, né le 25 mars 1515 à Betzendorf, était frère d'Alexandre (*voy.* l'article suivant). Il fit ses études aux universités de Prague et de Paris Son père l'avait destiné à la carrière civile, mais entraîné par son penchant pour l'état militaire il entra au service de Charles-Quint, et il fit ses premières armes contre les Turcs sous le célèbre Antoine de Leyva. Ayant été blessé, il fut fait prisonnier et vendu trois fois comme esclave. Enfin Sigismond, roi de Pologne, le racheta pour 400 ducats, et en fit présent à sa fille, l'épouse de Joachim II, électeur de Brandebourg. Il suivit en 1542 ce prince, comme capitaine de ses Trabans (on appelait alors ainsi les gardes), en Hongrie, où Joachim II commandait l'armée impériale. Il y fonda sa réputation par le courage qu'il montra au siége de Pesth, où il marcha à la tête du premier assaut. Il eut le malheur d'y perdre son père Mathias, qui y assistait comme conseiller de l'électeur de Brandebourg, et qu'un boulet de canon emporta sans qu'on pût retrouver son corps. Jacques gagna dans cette campagne l'affection du duc Mau-

rice, qui devint ensuite électeur de Saxe, et auquel il s'attacha dès lors. En 1545 il fut nommé capitaine de cavalerie au service de l'empereur, et en 1548, par l'électeur de Saxe, capitaine du bailliage de Gommeon, place lucrative. Sous l'électeur Maurice, il dirigea le siége de Magdebourg que ce prince prolongea plus d'un an pour masquer les préparatifs contre Charles-Quint. En 1552, il suivit Maurice dans sa marche sur le Tyrol, et ensuite contre les Turcs. Dans la guerre de l'électeur contre le margrave Albert de Brandebourg, guerre qui coûta, en 1553, la vie à Maurice, Schulenbourg commandait les troupes de Henri, duc de Brunswick, allié de Maurice. Après la mort de ce grand prince, il entra au service de l'empereur, fit en 1557 une campagne contre les Turcs, et fut promu en 1566 au grade de feld-maréchal. En cette qualité il commanda le siége du château-fort de Grimmastein près Gotha, à la tête de l'armée d'exécution. L'empereur l'avait élevé, ainsi que ses frères, au rang de baron. J. de Schulenbourg mourut le jour de Pâques 1576 à Magdebourg. La devise qu'il avait prise de l'épître de saint Jacques : *Sit omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum, et tardus ad iram*, peint très-bien son caractère. S—L.

SCHULENBOURG (ALEXANDRE de), surnommé *de Jérusalem*, célèbre voyageur, était fils de Mathias de Schulenbourg, conseiller de l'électeur de Brandebourg, et frère du feld-maréchal Jacques (*voy.* l'article précédent). Il naquit en 1535 à Altenhausen, et fut élevé d'abord à Prague, ensuite aux universités de Francfort-sur-l'Oder et de Wittenberg. A l'âge de dix-huit ans, en 1553, il entra au service, assista aux siéges de Hesdin et de Thérouanne; en 1557 il accompagna son frère Jacques contre les Turcs, et l'année suivante il fit la campagne de Flandre et de Picardie sous le margrave de Bareuth. A l'âge de vingt-cinq ans, il commença les voyages qui l'ont rendu fameux. Il passa d'abord trois ans en France, parcourut ensuite toute l'Italie, et se rendit à Malte. De cette île il fit plusieurs caravanes contre les infidèles, et se distingua par une valeur brillante. Il voulait après cela s'en retourner en Allemagne, mais arrivé à Venise, l'envie lui vint d'explorer l'Orient. Il alla à Corfou, en Chypre et en Égypte, et de là au mont Sinaï en Arabie; il visita Jérusalem et se mit en route pour voir le Jourdain. Des Bédouins le pillèrent et l'emmenèrent prisonnier. Lui et son compagnon de voyage tuèrent les gardiens qui leur avaient été donnés, et se sauvèrent au couvent de Saba où ils furent guéris de leurs blessures. Du port de Tripoli en Syrie il passa en Chypre et à Candie, et de là à Venise. Arrivé dans cette ville, ayant appris que les Turcs étaient entrés à main armée en Hongrie, il fit sa seconde campagne contre eux sous les ordres du comte Gonthier de Schwarzbourg, qui commandait l'armée impériale en Hongrie. L'année précédente il avait été élevé avec ses frères au rang de baron du Saint-Empire. Après la campagne de 1566 il retourna par la Pologne, la Silésie et la Saxe à Altenstein; en 1567, il assista au siége de Grimmastein, et visita Dantzig et Copenhague. A peine de retour dans la maison paternelle, informé que le duc d'Albe marchait contre les Pays-bas, sur-le-champ il alla joindre le comte Guillaume de Nassau, dont



l'armée était campée sur les bords de l'Ems. Peu de jours après son arrivée, le 21 juin 1568, l'armée hollandaise fut nuitamment surprise par les Espagnols à Jemgum ; et c'est dans cette affaire que Schulenbourg perdit la vie. J. Eschner a écrit en vers latins la vie de Schulenbourg sous ce titre : *Alexandri Schulenburgii, saxonis equitis, olim et nobilissimi et fortissimi, vita, III libris illustrata*, etc., *a Johanne Fraxineo Tyrigata*, Witemb., 1587. C'est un livre rare et curieux. S—L.

SCHULENBOURG (JEAN de), *comte de Montdejeu*, connu en France sous le nom de *Schulenberg*, descendait de Jean de Schulenbourg, qui, vers 1406, quitta la Marche de Brandebourg pour se fixer dans le duché de Luxembourg, où il acquit pour lui et sa famille la charge de maréchal héréditaire. Un de ses descendants, Jean-le-Page, ayant acheté la terre de Montdejeu, près d'Attigny, sur l'Aisne, la famille prit le nom de *Schulemberg de Montdejeu.* Elle avait obtenu, en 1488, des lettres de naturalisation en France. Jean de Schulenberg naquit en 1598. Il fit ses premières armes sous le maréchal de Bouillon, et se distingua aux tentatives que Charles-Emmanuel, duc de Savoie, fit pour débloquer Verceil. En 1620, il fut envoyé au secours de l'électeur palatin Frédéric V, comme capitaine d'un escadron de cavalerie légère, et assista à la bataille de Prague. Aux siéges de Saint-Jean-d'Angely et de Montauban, en 1621, il commanda les régiments de Vaudemont et de Phalsbourg. En 1636, il défendit, comme mestre-de-camp, pendant quatorze mois, Coblentz contre les troupes impériales et autrichiennes, puis la forteresse de Hermannstein (aujourd'hui Ehrenbreitstein). A son retour, il obtint les gouvernements des places de Rue et Crotoy. Au siége de Hesdin, en 1639, auquel Louis XIII assista, il fut nommé maréchal-de-camp, se distingua en 1649 au passage de l'Escant et fut nommé lieutenant-général en 1650. Devenu gouverneur d'Arras en 1652, il défendit cette place avec une grande valeur en 1654, jusqu'à ce que le maréchal de Turenne la délivrât par la bataille du 25 août. En 1658, Louis XIV lui conféra le bâton de maréchal de France, le nomma, en 1661, gouverneur d'Artois, et lui donna, le 31 décembre de la même année, le cordon bleu. En 1665, il échangea son gouvernement d'Artois contre celui du Berry, et mourut en 1671 dans sa terre de Montdejeu, sans laisser de postérité mâle. S—L.

* **SCHULENBOURG** (MATHIAS-JEAN, comte de), un des plus grands capitaines du XVIII[e] siècle, naquit le 8 août 1661 à Emden, près Magdebourg. Son père, Gustave-Adolphe de Schulenbourg, était conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, et président de la chambre des domaines du duché de Magdebourg. Le jeune comte reçut une éducation littéraire soignée, d'abord à Wolfenbuttel, puis à l'Académie protestante de Saumur, qui était très-fréquentée par des étrangers de grandes familles ; car, outre l'enseignement des sciences pour lesquelles elle possédait des professeurs célèbres, on y trouvait l'occasion de se perfectionner dans la langue française, qui était alors celle de toutes les cours d'Europe, principalement en Allemagne. Schulenbourg fut témoin de la destruction de cette école par suite de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Après son retour en Allemagne, il entra comme

gentilhomme de la chambre et en même temps comme capitaine chez les ducs Rodolphe-Auguste et Antoine-Ulric de Brunswick qui régnaient ensemble. Mais la vie pacifique de cette cour ne convenant guère à son humeur belliqueuse, il sollicita et obtint la permission de faire comme volontaire la campagne de 1687 contre les Turcs, sous le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière. Il servit ensuite pendant neuf ans dans les Pays-Bas et sur le Rhin, dans le corps de Brunswick qui faisait partie de l'armée des alliés. Nommé en 1690 major, puis lieutenant-colonel, et enfin colonel d'un régiment de dragons, dès 1692 il fut envoyé aux cours de Cassel, Baireuth, Darmstadt, Stuttgard et Durlach, pour négocier une confédération de ces princes avec les ducs de Brunswick-Wolfenbuttel, ayant pour objet de s'opposer à l'érection d'un 9e électorat en faveur de la maison de Brunswick-Lunebourg. En 1693 il fut envoyé pour le même objet à Gotha, en 1694 à Munster, et l'année suivante à Bruxelles auprès de l'électeur de Bavière. En 1697 il assista, comme simple observateur, au congrès de Ryswick. Ce fut là qu'il négocia avec les ministres de Victor-Amédée son entrée au service de Savoie avec le grade de général-major. Il amena au duc un régiment d'infanterie qu'il avait levé en Allemagne. Avant de se rendre à Turin, il fut envoyé par le duc de Brunswick, à Paris, sous prétexte de complimenter Louis XIV sur la conclusion de la paix de Ryswick et sur le mariage du duc de Bourgogne; mais, dans le fait, pour connaître les dispositions de la France à l'égard du neuvième électorat. En 1699 il fit, sous les ordres du lieutenant-général des Bayes, la campagne contre les rebelles Vaudois, et se trouva au combat de Vico, le 26 mai. En 1700, il fut envoyé à Turin pour apaiser une révolte, et de là à Nice pour inspecter les troupes qui s'y trouvaient réunies. Le duc de Savoie s'étant allié à Louis XIV, Schulenbourg se vit, à son grand regret, dans une armée opposée au prince Eugène, pour lequel il professait la plus grande vénération. Grièvement blessé à la bataille de Chiari, le 1er sept. 1701, il quitta le service de Savoie (1) après sa guérison, et voulut se rendre auprès de Guillaume III, mais en route il apprit que ce monarque venait d'expirer. Cependant sa réputation militaire était déjà telle, qu'Auguste II, roi de Pologne, qui avait besoin d'officiers expérimentés dans sa guerre contre Charles XII, le prit à son service avec le grade de lieutenant-général. C'est ici que commence la carrière brillante de ce général si célèbre par ses retraites. Dans la bataille de Clissow (20 juillet 1702), où Charles XII défit le roi et le feld-maréchal Steinau, Schulenbourg, à la tête de l'infanterie saxonne, disputait encore la victoire lorsque la cavalerie avait depuis long-temps pris la fuite, et il sauva cette infanterie d'une déroute complète. Steinau, auquel l'infortune paraissait s'être attachée, ayant été surpris par le roi de Suède (1er mai 1703) à Pultusk derrière le Bog, Schulenbourg

(1) On voit, par ce que nous venons de dire, que le dernier biographe de Schulenbourg a eu tort de supposer qu'il quitta le service de Savoie, parce qu'il répugnait à ses principes religieux de marcher contre les Vaudois. L'expédition contre ces sectaires eut lieu en 1699 et non en 1702. Schulenbourg ne se fit pas scrupule de combattre des rebelles dont la religion n'était que le prétexte.

sauva les débris de son corps. Bientôt après il reçut le commandement de 10,000 Saxons qu'Auguste II s'était engagé de fournir à l'empereur. Il assista, le 20 sept. 1703, à la bataille de Schweiningen, où l'armée combinée du maréchal de Villars et de l'électeur de Bavière battit le comte de Styrum, qui commandait les Impériaux; et ce fut encore lui qui couvrit la retraite. Il eut quelque temps après l'avantage de s'emparer d'un convoi français chargé d'effets militaires et de 30,000 louis. Cependant la mauvaise tournure que les affaires avaient prise en Pologne engagea le roi à lui ordonner de quitter sur-le-champ l'armée autrichienne avec son corps. Persuadé que cette défection n'était ni honorable ni facile à exécuter, il attendit un second ordre, et lorsqu'il l'eut reçu il avertit les généraux autrichiens des dispositions de son souverain; puis, sans attendre leur consentement, il se mit en marche. Cette conduite du roi-électeur, qui indigna beaucoup la cour de Vienne, ne fit pas de tort à l'estime qu'on y avait pour Schulenbourg. Celui-ci trouva l'armée saxonne, toujours commandée par Steinau, à Guben, où il la joignit avec sa troupe. Le feld-maréchal passa l'Oder, et s'amusa à dévaster les possessions du roi Stanislas. Déjà l'ordre était donné de mettre le feu au magnifique château de Reissen, près Lissa; mais Schulenbourg, à qui cet ordre barbare fut adressé, différa de l'exécuter, et obtint finalement qu'il fût révoqué. La mésintelligence qui éclata entre Steinau et lui fit rappeler celui-ci et Schulenbourg eut un commandement indépendant. Il s'était porté devant Posnanie où il tenait le général Marfeld comme bloqué. Sachant que Meyerfeld, qui avec un corps de 3,000 chevaux était venu au secours du premier, campait sur l'autre côté de la Wartha, en face de Posnanie, où il attendait de nouveaux renforts, il résolut de le surprendre avant l'arrivée de ceux-ci. En conséquence, il quitta le camp avec une partie de ses troupes, et s'éloigna de Posnanie. Étant parvenu à la distance de deux lieues, il passa la rivière et se tourna subitement contre Meyerfeld; mais ce général, averti par un déserteur, était sous les armes, renforcé par de l'infanterie et de l'artillerie qu'en toute hâte il avait tirées de la ville. Il en résulta, le 9 août 1704, un combat qui força le général suédois à se jeter dans les faubourgs de Posnanie, d'où il se retira ensuite à Thorn, laissant Mardefeld avec une garnison dans la capitale de la Grande-Pologne. Schulenbourg l'assiégea, mais au bout de quinze jours il fut appelé à Varsovie, où il se trouva de nouveau sous les ordres de Steinau. Cette contrariété le décida à demander sa démission pour la fin de la campagne. Cependant l'approche de Charles XII et de Stanislas, avec des forces supérieures, obligea Auguste II à sortir de la capitale pour aller à Cracovie; Schulenbourg, avec l'infanterie saxonne, eut ordre de se retirer par Kalisch en Saxe. Charles XII le poursuivit à la tête de 10,000 hommes de cavalerie, et le força enfin à lui livrer bataille à Puuice, à quelques lieues de Lissa (7 nov.), au milieu de vastes plaines dans lesquelles il semblait impossible de résister à une nombreuse cavalerie. Schulenbourg n'en avait que bien peu, tandis que celle de l'ennemi était très-forte. Il forma son infanterie en bataillon carré et résista à cinq attaques furieuses des Suédois. Il reçut dans

cette journée, sur son corps et dans ses habits, huit balles dont trois le blessèrent. Il prouva ainsi ce que seul il avait soutenu contre les généraux d'Auguste II, que l'infanterie en plaine peut tenir contre de la cavalerie, même sans chevaux de frise, moyennant des dispositions habiles et surtout une grande fermeté. Charles XII, qui se plaignait que sa campagne de Pologne ressemblât à une chasse plus qu'à une guerre, trouva enfin un adversaire aussi habile, plus habile peut-être qu'il ne le souhaitait. Dans la nuit Schulenbourg continua d'abord sur Gurau, puis au-delà de Gurau, cette retraite, qui est regardée comme un exploit très-glorieux, et que tous les tacticiens, notamment Folard, ont vivement admirée. Au moment même où le roi de Suède le croyait enfermé entre le Ports et l'Oder, il traversa le grand fleuve, après avoir fait cent lieues en onze jours, par de très-mauvais chemins, manquant souvent de vivres. Charles XII parut sur la rive droite quelques instants après que Schulenbourg eut touché la rive gauche : jamais peut-être poursuite n'avait été plus acharnée. Le roi de Suède, au reste, combla d'éloges le général qui lui avait échappé (2). « Aujourd'hui, dit-il, Schulenbourg nous a vaincus. » Auguste III le nomma général d'infanterie et colonel de sa garde à pied ; il lui refusa la démission qu'il demandait itérativement. Schulenbourg passa l'année 1705 en Saxe, occupé à former une nouvelle armée, qu'il porta à 15 bataillons et 40 escadrons, composés de Français et de Suisses faits prisonniers de guerre, qui s'étaient enrôlés pour mieux déserter. Les officiers étaient ou inexpérimentés ou peu accoutumés à la discipline sévère que Seckendorff voulait introduire à la place de la licence que Steinau avait tolérée. En déc. 1705 le ministère saxon fit arrêter le fameux Patkul, qui était accrédité comme ministre de Russie auprès d'Auguste II. Les véritables motifs de cet acte, qui paraît un outrage au droit des gens, ne sont pas encore bien connus (3) ; ils doivent avoir été très-graves, puisque long-temps après Schulenbourg déclara avoir conseillé cette démarche. Dans une lettre du roi, datée de Grodno, le 2 janv. 1702, et qui se trouve parmi les papiers que possède la famille de Schulenbourg, Auguste II dit : « Son « arrestation était le seul moyen de « prévenir les pernicieux desseins « qu'il aurait indubitablement mis « en exécution. » Au plus fort de l'hiver, en janvier 1706, Schulenbourg reçut l'ordre de conduire son armée indisciplinée dans la Grande-Pologne, pour en déloger le général suédois Rhenskiœld, qui y commandait un corps de 15,000 hommes. Après avoir fait vainement des représentations contre cet ordre désastreux, il

(2) Schulenbourg lui ayant fait demander par un trompette les corps de quelques officiers qu'il voulait envoyer à leurs familles, Charles XII répondit qu'il ferait enterrer tous les morts sur le terrain où le combat avait été livré, et qu'il ne pouvait pas y avoir de sépulture plus honorable.

(3) Les vrais motifs (puisqu'il est question ici de motifs et non de prétextes) sont bien simples. L'un, c'est la lâcheté d'Auguste II qui savait à quel point Charles XII exécrait Patkul, et qui, à la veille de signer la honteuse paix d'Altranstædt, se figurait que par l'extradition de Patkul il obtiendrait de meilleures conditions ; l'autre, c'est que cette Livonie, si long temps pomme de discorde entre la Pologne, la Suède et la Russie, Patkul n'avait pas plus d'envie de la voir à la Pologne qu'à la Suède, et qu'il travaillait pour Pierre-le-Grand et non pour Auguste II. P—ot.

fallut obéir. Le 30 janvier, Schulenbourg passa l'Oder; Rhenskiœld l'attendait à Fraustadt avec environ dix mille hommes. Schulenbourg, qui en comptait le double, mais qui savait leur insuffisance tant pour l'expérience et la valeur que parce qu'ils étaient de quatre nations différentes, prit toutes les précautions qui pouvaient diminuer le désavantage de sa position, mais il fut mal secondé. L'engagement ne dura pas une demi-heure; dès le commencement de l'affaire, le général Dunewald, qui commandait la cavalerie saxonne, prit la fuite; les sept mille auxiliaires russes qu'épouvantait le nom seul des Suédois jetèrent leurs armes après avoir tiré un coup de fusil, et ils furent imités par l'infanterie saxonne. Les Français, ex-prisonniers de Hochstedt, cessèrent d'agir dès qu'ils eurent vu tomber leur colonel, et le jour même ils prirent du service avec transport dans les rangs suédois. A peine Schulenbourg, qui était grièvement blessé, put-il se sauver avec deux hommes. Toute son artillerie tomba dans les mains des Suédois; les bagages furent pillés par les fuyards mêmes, et les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille six mille fusils chargés. L'armée saxonne était détruite. Il fut fait, à la demande de Schulenbourg, une enquête sévère sur cet événement, par une commission que présida le comte de Zinzendorff, ennemi déclaré de Schulenbourg Elle procéda avec la plus grande mollesse contre les coupables, et montra beaucoup de partialité pour les officiers qui avaient trouvé des protecteurs, tandis que d'autres, dont la faute était moins grande, furent sévèrement punis. Mais l'opinion publique s'était trop fortement prononcée en faveur du général pour que la commission osât l'inculper. Le roi désapprouva hautement la procédure, et donna à Schulenbourg un témoignage public de sa satisfaction. Au mois d'août 1706, Charles XII arriva en Saxe; l'armée électorale, qui se trouvait toujours dans le plus pitoyable état, ne put penser à lui résister. Schulenbourg ayant reçu ordre de la conduire sur le Rhin pour la mettre en sûreté, sa marche par la Thuringe et la Franconie, sans argent et harcelé par les Suédois, fut très-pénible. Après la paix d'Altraudstædt, il ramena les troupes en Thuringe, où elles prirent des quartiers d'hiver, et Schulenbourg se rendit auprès du roi. Il éprouva la vérité du proverbe qui dit que les malheureux ont tort, fut froidement reçu, et eut la mortification de voir, après la retraite définitive du feld-maréchal Steinau, Auguste II confier ses fonctions au général russe Ogilvie, quoiqu'il eût solennellement promis à Schulenbourg le commandement de toutes ses troupes. Pendant le séjour que Charles XII fit en Saxe, ce général le visita plusieurs fois, et fut reçu avec une grande distinction; ce prince aimait à s'entretenir avec lui sur des affaires militaires. Auguste II ayant fait arrêter ses ministres qui avaient négocié la paix d'Altraudstædt, et le bruit s'étant répandu que la liberté de Schulenbourg était menacée, l'électeur de Hanovre, qui avait pour maîtresse la sœur de celui-ci, lui offrit un asile à sa cour. Le général se plaignit à Auguste des bruits injurieux auxquels il était en butte, et demanda la permission de visiter quelques cours d'Allemagne pour les démentir. Avec l'agrément du roi s'étant rendu à Hanovre, il y trouva l'électeur sur le point d'aller prendre

le commandement de l'armée de l'Empire sur le Rhin. Ce prince demanda à Dresde pour Schulenbourg le commandement du corps auxiliaire saxon qu'Auguste avait mis à la solde des États-Généraux, ce qui ne lui fut accordé qu'en 1709. En attendant il alla seul à l'armée des alliés, et y arriva assez à temps pour assister au fameux siége de Lille, formé par le prince Eugène et Marlborough. C'est dans cette mémorable opération et aux autres siéges que les alliés entreprirent dans les Pays-Bas, que Schulenbourg acquit une grande expérience dans la partie de l'art militaire, qui par la suite devint son principal titre à l'immortalité. Au siége de Tournay en 1709, il commanda une des trois attaques, et contribua puissamment à la reddition de la place. Il eut encore une part glorieuse à la victoire de Malplaquet (11 septembre) après laquelle le prince Eugène lui témoigna hautement sa satisfaction. Pendant les campagnes de 1709 et 1710, il servit de mentor au jeune comte Maurice de Saxe, fils naturel du roi, que celui-ci lui avait confié pour qu'il lui apprît le métier des armes. La famille possède la correspondance du général avec son élève. Lorsqu'elle aura été publiée, comme on se propose de le faire, il ne sera plus possible de méconnaître la franchise et le courage avec lesquels Schulenbourg reprenait le jeune prince de son penchant à s'amuser à des bagatelles, au lieu de s'appliquer à des choses sérieuses. Ainsi la France, pour laquelle ce héros était élevé, doit aussi de la reconnaissance à son premier maître. En 1710 il fut, conjointement avec le général Fagel, chargé du siége de Béthune, qu'il força à capituler le 28 août. Comme le comte de Flemming, avec qui Schulenbourg avait eu des altercations, venait d'obtenir le commandement général de l'armée saxonne, celui-ci demanda décidément sa démission. Auguste y consentit avec peine, et lui remit une gratification de 12,000 rixth. pour l'indemniser des pertes qu'il avait faites à son service. Schulenbourg passa les quatre années suivantes soit dans sa terre d'Emden, près de Magdebourg, soit à Hanovre, soit à Vienne. En 1712 il assista au couronnement de Charles VI à Francfort, et en 1713 au congrès d'Utrecht. Vers la fin de l'année 1715, il s'ouvrit pour lui une nouvelle carrière de gloire. Par l'influence du prince Eugène de Savoie, la cour de Vienne conclut avec la république de Venise, que les Turcs venaient d'expulser de la Morée, une alliance en vertu de laquelle elle promit de déclarer la guerre à cet ennemi du nom chrétien. A la recommandation du même héros, les Vénitiens conférèrent le commandement de leurs troupes au général Schulenbourg, et le 5 octobre il fut passé entre celui-ci et l'ambassadeur vénitien à Vienne un traité par lequel il entra pour trois ans au service de la république avec le grade de feld-maréchal et des appointements de 13,000 ducats d'or (120,000 francs). Pour témoigner sa satisfaction de cet arrangement, l'empereur éleva le feld-maréchal et ses frères au rang de comtes d'Empire. Schulenbourg arriva à Venise avant la fin de l'année. La fermeté de son caractère, sa modestie et ses manières insinuantes lui gagnèrent promptement l'affection de tous les membres de la Seigneurie, même de ceux qui s'étaient opposés à sa nomination. Il trouva l'armée de la république, sa marine et ses forteresses dans un état dé-

plorable. Ses représentations engagèrent le gouvernement à prendre à sa solde 16,000 hommes fournis par des princes d'Empire, et à recruter ses armées en offrant de forts engagements. Dans un mémoire qu'il présenta au sénat, il exposa les motifs qui devaient le faire renoncer à la conquête de la Morée pour tenter celle de l'Albanie, possession plus facile à maintenir et assurant à la république l'empire de la mer Ionienne. Mais avant qu'on pût délibérer sur ce mémoire, Schulenbourg s'embarqua le 2 février 1716, parce qu'on reçut l'avis que les Turcs menaçaient les îles Ioniennes. Ayant trouvé les fortifications de Corfou dans le plus mauvais état, et les habitants mal disposés, il travailla avec la plus grande activité à mettre la ville en état de défense, pressa le sénat d'envoyer des secours considérables et n'en obtint que de médiocres. Le 8 juillet, les Turcs débarquèrent dans l'île avec 30,000 hommes d'infanterie, 3,000 chevaux et une artillerie formidable. Les seuls véritables soldats que Schulenbourg eût à leur opposer ne se montaient d'abord qu'au nombre de 1,600; mais le siége n'était pas encore commencé lorsque la flotte vénitienne du provéditeur Cornaro attaqua celle des Turcs dans le canal de Corfou, la força de se sauver à Butrinto, et débarqua 1,000 hommes de troupes allemandes et beaucoup de munitions de guerre. Le siége que soutint alors Corfou est un des plus célèbres du XVIIIe siècle, et seul il placerait Schulenbourg au rang des plus illustres capitaines, si tant d'autres exploits ne l'y avaient également placé. Comme tous les historiens en parlent, nous nous bornerons à dire que tout ce qu'une armée assiégeante peut employer d'efforts et même de fureur, ainsi que tout ce que la défense peut montrer de prudence, de bravoure, de persévérance fut réciproquement épuisé. Toutes les maisons de la ville furent détruites par le feu de l'ennemi. Plusieurs fois les Turcs se trouvèrent en possession d'une partie des fortifications; tout le monde pressait Schulenbourg de se rendre, lui seul fut inébranlable. Son courage s'affermit de plus en plus, lorsque des vaisseaux, qui avaient pénétré dans le canal, lui amenèrent, avec des munitions de guerre et de bouche, 1,500 soldats allemands et suédois qui, faits prisonniers en Poméranie, s'étaient engagés au service de la république. Le 19 août, après une sortie qui avait fait de grands ravages dans les retranchements des Turcs, ceux-ci entreprirent un assaut général qui se prolongea pendant six heures. Déjà ils étaient maîtres de tous les ouvrages extérieurs, les forces des assiégés étaient épuisées et les remparts en partie dégarnis, lorsque Schulenbourg sauva la place par un trait héroïque. A la tête de 800 hommes il fit une sortie par une porte latérale, et tomba à l'improviste sur les derrières des Turcs. Dans un instant, ceux-ci, qui se croyaient déjà maîtres de la ville, furent mis en désordre et chassés jusqu'à leurs retranchements avec une perte de 4,000 hommes. Schulenbourg, s'attendant à un second assaut, employa le reste du jour et la nuit suivante à la réparation des fortifications. L'assaut eut lieu en effet le 20, mais les Turcs étaient tellement découragés, que le feu de l'artillerie suffit pour les repousser. Enfin, la nature elle-même vint au secours de la bravoure. Le même

jour une tempête effroyable accompagnée d'une averse couvrit d'eau les fortifications, remplit les mines et gâta toute la poudre des assiégés; mais elle inonda en même temps les tranchées des Turcs, renversa leurs tentes, et détruisit entièrement leur camp. Ils s'enfuirent vers leurs vaisseaux, abandonnant soixante bouches à feu, leurs chevaux, mulets, chameaux et vivres. Outre la perte qu'ils avaient essuyée, deux nouvelles funestes précipitèrent leur retraite: celle de la destruction de leur grande armée par le prince Eugène à Salankemen, et celle de l'approche d'une escadre composée de vaisseaux espagnols, portugais et pontificaux, qui venait pour renforcer la flotte vénitienne. Le siége de Corfou coûta la vie à 15,000 Ottomans; en sauvant cette place, Schulenbourg sauva Venise elle-même; car c'était sur cette ville qu'aussitôt après la prise de Corfou le séraskier devait se porter. Le feld-maréchal, après avoir fait réparer les fortifications et s'être emparé, le 8 septembre, de Butrinto, se rendit à Venise où il fut reçu avec des acclamations générales, et comblé d'honneurs et de présents. Les marins le portèrent sur leurs épaules, depuis son vaisseau jusqu'au trône du doge, qui lui remit au nom du sénat une épée garnie de diamants de la valeur de 8,000 ducats d'argent (32,000 fr.). Outre son traitement convenu pour trois ans, on lui assura une pension viagère de 5,000 ducats d'argent (20,000 fr.). On fit frapper des médailles en son honneur; son buste fut placé à l'entrée de l'arsenal, et sa statue en marbre, exécutée par Imbiauchi, fut érigée dans la citadelle de Corfou, où elle est encore respectée par toutes les nations qui ont successivement possédé cette belle colonie. On a remarqué comme une chose singulière que, dans le désastre que cette ville éprouva le 21 mars 1718 par l'explosion d'un magasin à poudre, qui renversa presque toutes les maisons et coûta la vie à quelques milliers d'hommes, la statue du feld-maréchal resta debout, quoique placée près du magasin. Ce qui acheva de gagner à ce héros le cœur des Vénitiens, ce fut la modestie avec laquelle il parla de ce qu'il avait fait lui-même, et les éloges qu'il donna aux nobles qui avaient partagé ses dangers. Nous devons encore rapporter comme un trait caractéristique, que Schulenbourg profita de l'enthousiasme causé par sa présence à Venise pour demander, en faveur de ses coreligionnaires, des priviléges qui paraissaient incompatibles avec les lois de la république et qui tous furent accordés. Il s'occupa pendant l'hiver du plan qu'il avait tracé pour la conquête de l'Albanie. Au printemps de 1717, il se rendit à Rome où il reçut l'accueil le plus gracieux du pape Clément XI. Comme, en zélé protestant, il ne voulut pas se soumettre à l'étiquette de la cour de Rome, le pontife le vit sans cérémonie dans le jardin du Vatican, et le fit traiter, pendant son séjour, par un de ses cardinaux. Le feld-maréchal ne fut pas moins bien reçu par le vice-roi de Naples, et de cette ville il se rendit à Otrante, d'où il s'embarqua pour Corfou; il y fut retenu pendant une grande partie de la campagne par les apprêts que faisaient les Turcs pour renouveler le siége. La saison ne permettant plus d'exécuter cette année la conquête de l'Albanie, il se contenta de prendre Prevesa, Vonitza et l'Arta, dont la possession, avec celle de Butrinto, assura celle de Corfou. Les Vénitiens, animés par

Schulenbourg, firent de grands préparatifs pour la campagne de 1718. Le 22 juillet de cette année, le feld-maréchal mit le siége devant Dulcigno, première place de l'Albanie. Il était sur le point de s'en emparer, lorsque, le 1er août, il reçut l'ordre de mettre fin aux hostilités, parce que la paix allait être signée: elle l'était effectivement depuis le 21 juillet. Cet ordre jeta Schulenbourg dans un grand embarras, car le séraskier, qui approchait avec des renforts, faisait semblant d'ignorer la conclusion de la paix. Ce ne fut qu'avec le plus grand danger, et les armes à la main, qu'il put gagner les vaisseaux vénitiens et embarquer ses troupes. Cette retraite lui fit encore un honneur infini. Après la paix, la république de Venise n'ayant plus besoin d'un feld-maréchal, s'honora en renouvelant, de trois en trois ans, le traité conclu avec lui. Ainsi, elle se montra plus reconnaissante des services qu'on lui avait rendus, que ne le firent, à la même époque, plusieurs monarques pour lesquels des étrangers avaient risqué leur vie (4). Schulenbourg fit reconstruire les fortifications de Corfou d'après un nouveau plan qui ne fut achevé qu'en 1729, et s'occupa pendant le reste de ses jours à mettre toutes les places de la république dans un état de défense respectable. Sa résidence ordinaire, dans les derniers temps de sa vie, était à Vérone, mais il fit souvent des absences assez longues. C'est ainsi qu'en 1726 il alla voir à Londres sa sœur Ermingarde-Mélusine, que son royal ami, Georges Ier, avait créée duchesse de Kendale, et l'empereur princesse d'Eberstein (*voy.* KENDALE, au second Supplément). Jamais étranger n'avait encore été accueilli en Angleterre comme il le fut. Le roi et les grands le comblèrent d'honneurs; le maréchal de Broglie, qui se trouvait à Londres comme ambassadeur de France, se mettant au-dessus de l'étiquette, lui fit la première visite. Georges Ier lui montra une confiance particulière, et eut avec lui de longues conversations. A son retour le feld-maréchal passa par Berlin, où Frédéric-Guillaume Ier le décora de l'ordre de l'Aigle-Noir, distinction qu'il dut, non au rôle que sa sœur jouait auprès d'un monarque que le roi de Prusse détestait, mais à l'estime que ce prince avait pour sa personne. Schulenbourg eut la sagesse de se contenter de ta part de gloire, à la vérité assez belle, qu'il avait acquise, et de ne pas rechercher un autre service où il eût pu cueillir de nouveaux lauriers. « Vous avez, dit-il dans une lettre à Voltaire, qui lui avait demandé des détails sur ses campagnes de Pologne, vous avez voulu faire briller encore une fois mon épée, qui est *enrouillée* par la vieillesse et l'inaction, et que je n'ai pas jugé à propos d'exposer davantage aux vicissitudes de la fortune et à l'orage après avoir trouvé un bon port. » Non-seulement Schulenbourg ne rechercha pas une nouvelle occasion de se distinguer, mais les papiers conservés par sa famille prouvent qu'il se refusa à celles qui s'offrirent d'elles-mêmes. Après la malheureuse campagne de 1734 en Italie, le prince Pio, ambassadeur impérial à Venise, eut ordre de se transporter secrètement à Vérone pour offrir à ce vieillard plus que septuagénaire le commandement des armées impériales en Italie. Schulenbourg répondit que sa capitulation le liait

(4) *Voy.* notamment l'article de SECKENDORF, t. XLII, 413.

encore pendant vingt mois au service de la république de Venise, et qu'il ne pouvait pas le quitter sans son consentement. Celle-ci l'ayant refusé, l'empereur s'adressa au roi de Prusse, et le pria d'employer son autorité pour rappeler Schulenbourg qui était son vassal. Le 3 oct. 1734, Frédéric-Guillaume Ier écrivit au feld-maréchal en ces termes: « Comme je trouve votre présence fort nécessaire par beaucoup de raisons pressantes, je vous ordonne, sous peine d'encourir mon indignation, de vous rendre ici, sans faute, dans l'année future. » Schulenbourg déclara alors que rien au monde ne pourrait le porter à violer les lois de l'honneur et de la reconnaissance en quittant le service de la république avant le terme fixé par sa capitulation. Le roi de Prusse approuva ces principes dans une lettre du 26 nov. 1734, et la république de Venise changea sa capitulation triennale en un engagement pour la vie : exemple unique dans les annales de cette république! En 1737 le roi de Prusse tenta encore de fixer Schulenbourg à Berlin : le feld-maréchal Grumbkow lui offrit en son nom la même charge qu'il occupait à Venise, en le dispensant de tous les détails du service, et pour ne jouir que des avantages attachés à cet emploi. Il répondit qu'un vieillard désabusé du monde ne devait songer qu'à la tombe, et que, quant à lui, son unique soin était de penser aux choses futures, afin de voir approcher sa fin, comme le sage devait faire, sans la désirer ni la craindre. Cet illustre guerrier mourut à Vérone, le 14 mars 1747, à l'âge de 87 ans. Son corps fut transporté à Venise et enseveli à l'arsenal. Il ne s'était jamais marié, mais il avait un fils naturel qu'il fit élever sous le nom de Gludebeck, et qui resta imbécile toute sa vie. Son neveu bien-aimé, Adolphe-Frédéric, ayant été tué à la bataille de Mollwitz, Schulenbourg institua son héritier universel Louis-Ferdinand d'OEynhausen, fils aîné de sa sœur, auquel il permit de prendre le nom de Schulenbourg. Il existe dans les archives du ministère de la guerre de Prusse un fragment de mémoires de Schulenbourg, écrits en français, qui traite principalement de ses campagnes en Pologne : il l'avait envoyé en 1740 à Voltaire, pour s'en servir dans sa vie de Charles XII. Ce fragment a été publié dans les *Denkwürdigkeiten für die Kriegskunde und Kriegs geschichte*, que des officiers prussiens ont fait imprimer en 1817. Une notice sur Schulenbourg se trouve dans le vol. LIII des *Genealogisch historische Nachrichten*, qui a paru en 1743. Les auteurs de cet ouvrage périodique y annoncèrent par erreur sa mort. Avec ces matériaux, M. Varnhagen a compilé la Vie du feld-maréchal, insérée dans ses *Biographische Denkmale*, Berlin, 1824, in-8°. Outre ces notices, nous nous sommes servi, pour la rédaction de la nôtre, de matériaux inédits.

S—L.

SCHULENBOURG (Lévin-Frédéric de), grand-maître d'artillerie au service de Sardaigne, né en 1670, entra en 1686 comme simple soldat au service de Brandebourg, assista en 1689 comme caporal au siége de Bonn, fut fait prisonnier à la bataille de Fleurus le 1er juillet 1690, se rançonna lui-même, et fit les autres campagnes jusqu'à la paix de Ryswick, comme lieutenant. Son cousin, Mathias-Jean (*voy.* l'art. précéd.), lui donna une compagnie dans le régiment qu'il forma pour le duc de Savoie, en 1698; et lorsqu'en 1702

ce général quitta le service du duc, Lévin-Fréderic fut nommé colonel de ce même régiment. Il se distingua au siége d'Ivrée, qu'il défendit en 1704 contre le duc de La Feuillade; et en 1706 par la défense de la citadelle de Turin. Il avança successivement jusqu'au grade de grand-maître d'artillerie, et il en est souvent question dans les Mémoires de Berwick. Sur son lit de mort, le roi de Sardaigne et le prince de Piémont lui promirent de donner son régiment à son neveu Christophe-Daniel (*voy.* ci-dessous), et de le conférer toujours à un Schulenbourg tant qu'il y aurait un membre de cette famille à leur service. Il mourut le 17 mai 1729, et fut enterré à Saint-Jean d'Agrogne, paroisse protestante de la vallée de Lucerne. S—L.

SCHULENBOURG (Christophe-Daniel, baron de), général d'infanterie au service de Sardaigne, né à Angern, près de Magdebourg, le 17 février 1679, entra le 27 juin 1701 dans le régiment de son cousin Mathias-Jean, et fut nommé colonel en 1729, à la mort de son oncle Lévin-Frédéric (*voy.* l'article précédent). En 1731 il fut promu au grade de général-major, et en 1742 à celui de lieutenant-général, après avoir pris la citadelle de Modène. La même année, il commanda l'aile droite de l'armée de Sardaigne, passa le mont Cenis, et repoussa les Espagnols en Dauphiné. En 1744, il obtint le grade de général d'infanterie, quitta le service en 1754, et se retira à sa terre d'Angern, où il mourut le 22 novembre 1763. S—L.

SCHULENBOURG (Adolphe-Frédéric de), général prussien, naquit à Wolfenbuttel, le 5 décembre 1685; fit ses premières études, jusqu'en 1701, à l'académie noble de Lunebourg, et pendant les trois années suivantes à Utrecht. Depuis 1705, il servit comme volontaire dans les troupes de Hanovre aux Pays-Bas. Après la bataille de Ramillies, il obtint un escadron de cavalerie au régiment du général Alexandre de Schulenbourg, et le commanda dans les batailles d'Oudenarde et de Malplaquet. Il reçut à la dernière une blessure grave. En 1711, il fut nommé major. Après la paix d'Utrecht, il entra comme lieutenant-colonel au service de Prusse; en 1715, il assista au siége de Stralsund; en 1718, il fut promu au grade de colonel, et obtint en 1724 un régiment de grenadiers à cheval. En 1728, Frédéric-Guillaume Ier le nomma général-major, et en 1739 lieutenant général. Ce monarque lui avait accordé sa confiance et l'admit dans sa tabagie; ce qui était une grande marque de faveur. Schulenbourg, qui ne fumait pas, en fut dispensé, à condition toutefois d'avoir, comme les autres, une pipe à la bouche. Le roi le choisit en 1732 pour aller annoncer à Vienne les fiançailles du prince royal avec une nièce de l'impératrice. Cette mission fut d'autant plus agréable que la cour de Vienne avait noué beaucoup d'intrigues pour faire réussir le mariage. (*Voy.* Seckendorf, XLI, 417.) En 1734 il fut désigné pour accompagner le prince royal dans la campagne sur le Rhin, et l'accord qui dès ce moment régna entre le roi et son fils fut en grande partie son ouvrage. Il obligea le prince royal en lui prêtant de l'argent avec un grand désintéressement : on sait que le roi était très-économe. Le rôle de favori qu'il avait joué auprès de celui-ci l'engagea à se retirer lors de l'avénement de Frédéric II, qui lui avait donné quelques motifs de mécontentement

tement; mais ce prince répara tout en lui conférant l'ordre de l'Aigle-Noir. Cette faveur et la probabilité d'une guerre prochaine le retinrent au service. A la bataille de Mollwitz (10 avril 1741), il commanda la cavalerie, qui fut plusieurs fois repoussée par celle de Marie-Thérèse. Schulenbourg voyant le découragement de ses troupes, et ne voulant probablement pas survivre à la tache dont son régiment s'était souillé, se mit à la tête du premier escadron (dont en qualité de colonel il était capitaine), et attaqua l'infanterie autrichienne. Lui-même et tous les officiers de l'escadron périrent sur le champ de bataille. Il fut enseveli à Betzendorf, dans le caveau de sa famille. Adolphe de Schulenbourg avait épousé une demoiselle de Bartensleben, qui par le décès de ses frères devint l'héritière de sa maison, dont les riches possessions entrèrent ainsi dans la famille de Schulenbourg. Il laissa quatre fils et huit filles. Son oncle maternel le feld-maréchal Mathias-Jean leur légua par codicille la moitié de sa galerie de tableaux, à condition qu'elle resterait comme fidéi-commis dans le palais Schulenbourg à Berlin (aujourd'hui palais Radziwil). Lui-même assura le bien-être de sa descendance par ses dispositions testamentaires. S—L.

SCHULENBOURG - WOLFSBOURG (GUEBHARD-GUERNARD de), ministre prussien, fils d'Adolphe-Frédéric, naquit le 20 décembre 1722, à Wolfsbourg, terre allodiale de sa mère dont il hérita en 1756, et devint ainsi le fondateur de la branche de Schulenbourg-Wolfsbourg. Il étudia à Helmstædt et à Leipzig, et entra en 1746 au service de Prusse comme conseiller d'ambassade. En 1764, Frédéric II l'envoya comme deuxième ambassadeur au couronnement de Joseph II, puis comme ministre à Stuttgard, pour arranger en qualité de médiateur les différends du duc de Wurtemberg avec les États du pays. En 1769, à la mort du dernier margrave de Baireuth, il fut chargé de mettre le margrave d'Anspach en possession de la principauté de Baireuth, et en même temps de négocier l'abdication du margrave Alexandre, qui n'avait pas d'enfants, en faveur de la ligne royale de Prusse. Cette négociation, qui échoua alors, réussit 22 ans plus tard (*voy.* ANSPACH, LVI, 352). En 1776, Schulenbourg fut nommé ministre d'État. En 1778, il fit un riche héritage. Sa tante, nièce elle-même de la fameuse duchesse de Kendale (grand'tante de Guebhard-Guernard), et femme depuis 1733 de lord Chesterfield, mourut en 1778 après avoir institué Schulenbourg son légataire universel; elle-même, en 1743, avait hérité de la duchesse de Kendale. Schulenbourg passa les dernières années de sa vie retiré des affaires, soit au château de Wolfsbourg, soit à Brunswick; mais Frédéric II l'appela souvent pour quelques semaines à Potsdam, et il appartenait au petit comité des amis du monarque. Cette seule circonstance suffirait pour lui accorder une place dans cette galerie biographique. Il mourut à Wolfsbourg, le 23 août 1788, laissant de son épouse, née de Veltheim, sept enfants. S—L.

SCHULENBOURG - WOLFSBOURG (CHARLES-GUEBHARD GUERNARD, comte de), fils aîné du précédent, naquit le 21 mars 1763 à Brunswick, fit ses études au gymnase de Klosterbergen près Magdebourg, ensuite au Carolinum de Brunswick, et finalement, de 1782 à 1786, à Gœttingen. Il conduisit ensuite le prince

héréditaire de Brunswick (qui mourut en 1806, peu de semaines avant son père), en Suisse et dans la France méridionale, et fut envoyé plus tard pour le chercher en Italie et le suivre à la Haye où ce prince se maria. Lorsque les États du royaume de Westphalie, création éphémère de Bonaparte, furent convoqués, Schulenbourg fut d'abord nommé président du collège électoral du département de l'Ocker, et ensuite des États mêmes, place où il se conduisit avec dignité, et se concilia l'estime publique. Aussi la domination étrangère eut elle à peine cessé en Allemagne, que le duc de Brunswick, Frédéric-Guillaume, le mit à la tête du gouvernement en le nommant ministre dirigeant de ses États. Il suivit ce souverain au quartier-général des alliés à Langres. Certaines circonstances l'engagèrent alors à se démettre de sa charge, pour se retirer dans ses terres; mais ce qui prouve la haute opinion qu'on avait de sa probité et de ses talents, c'est qu'après la bataille des Quatre-Bras, qui coûta la vie au duc Frédéric-Guillaume, le prince régent d'Angleterre, à qui, comme au plus proche *agnat*, la tutelle du jeune duc fut dévolue, ne voulut se décharger de l'administration du pays que sur Schulenbourg qu'il engagea de reprendre la place de ministre dirigeant. Il la remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 25 décembre 1818. Sa mémoire est bénie dans le pays. De son épouse, née de Munchhausen, il laissa une nombreuse famille. S—L.

SCHULENBOURG-ŒYNHAUSEN (Louis-Ferdinand, comte de), grand-maître de l'artillerie d'Autriche, fils de Raban-Christophe d'Œynhausen et de Sophie-Julienne, sœur de Mathias-Jean, comte de Schulenbourg, né en 1701, entra fort jeune au service d'Autriche. En 1723, son oncle maternel l'ayant trouvé comme capitaine en garnison à Naples, l'emmena avec lui à Corfou, et lui permit, dès 1724, de prendre le nom de comte de Schulenbourg, sous lequel il s'est rendu célèbre. En 1725, il reçut le grade de lieutenant-colonel, et en 1733 celui de colonel. Il se distingua à la bataille de Bitonto, en 1734, et fut fait prisonnier. L'année suivante il obtint un régiment d'infanterie avec le rang de général-major. Il fit les campagnes de 1737 à 1739 en Hongrie, et acquit beaucoup de gloire aux combats de Cornia et de Mehadra des 4 et 15 juillet 1738, et comme lieutenant-général à celui de Grotzka du 23 juillet 1739. Au mois de mars 1741, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à Turin, pour négocier une alliance défensive qui devait couvrir les provinces autrichiennes d'Italie contre la France et l'Espagne. Schulenbourg eut affaire à un habile politique, le marquis d'Orméa; il fallut vaincre bien des difficultés avant de conclure le traité du 1er février 1742. Schulenbourg commanda l'aile droite des Autrichiens à la bataille de Campo-Santo du 8 février 1743, et fit la campagne de 1744 sur le Rhin, et en Bohême sous les ordres du feld-maréchal Traun. En 1745, ayant été nommé grand-maître d'artillerie, il commanda un instant en chef l'armée autrichienne en Italie, après le départ de Lobkowitz. Au commencement de 1747, il fut chargé, à la place du comte de Botta, de l'expédition qui devait châtier la ville de Gênes. Il montra, en cette occasion, tous les talents d'un grand général; déjà il était maître de Sestri di Ponente et de Valtri, et assez près de la ville pour la

cerner, lorsque l'approche de l'armée du maréchal de Belle-Isle par le comté de Nice l'obligea de lever le blocus le 31 juillet. Cet échec le fit tomber en disgrâce, et il fut rappelé le 22 août. Schulenbourg embrassa la religion catholique en 1753. Il mourut à Vienne, le 16 février 1754, des suites d'une chute de cheval qu'il avait faite devant Gênes en 1747. Il laissa plusieurs enfants de la veuve du prince Adam de Lichtenstein, fille d'un comte de Kottulinsky, qu'il avait épousée en 1740. S—L.

SCHULENBOURG-KEHNERT (Frédéric-Guillaume, comte de), ministre d'État de Prusse, né à Kehnert, dans le duché de Magdebourg, le 22 nov. 1742, reçut son éducation littéraire au gymnase de Klosterbergen et à l'académie noble de Brandebourg; entra en 1760 comme cornette au service de Prusse, et fit les dernières campagnes de la guerre de Sept-Ans. Une blessure reçue à la tête l'ayant rendu incapable du service militaire actif, il donna sa démission en 1765; mais Frédéric II le nomma, en 1767, conseiller provincial (place qui répond à celle de sous-préfet) du duché de Salzwedel; en 1769, vice-directeur, ensuite président de la chambre des domaines, et en 1771, ministre d'État, chef des provinces prussiennes en Basse-Saxe et en Westphalie, chef du département des forêts, mines et usines de toute la monarchie, et président du directoire de la banque. Il céda cependant, en 1774, le département des mines et usines à un autre ministre. En 1778, le roi lui confia le ministère de la guerre et l'intendance de l'armée du prince de Prusse; le nomma, en 1782, chef du commerce maritime; lui donna, en 1784, l'ordre de l'Aigle-Noir, et l'éleva, en 1786, au rang de comte. Après la mort de Frédéric II, Schulenbourg se démit de toutes ses charges, et se retira dans ses terres; mais lorsque les conjonctures politiques firent craindre une guerre avec la Russie, l'armée prussienne étant déjà en marche, on crut avoir besoin des talents administratifs de Schulenbourg, et Frédéric-Guillaume II le rappela, le 17 mai, pour le charger du matériel de la guerre, du département des provinces de Magdebourg et Halberstadt, ainsi que de la direction de la banque et du commerce maritime. Le 5 novembre de la même année, il rentra dans la carrière militaire comme lieutenant-général; fut nommé président du collège de guerre, et en 1791 ministre du cabinet et des affaires étrangères à la place du comte de Herzberg, dont la cour de Vienne exigea la retraite, avant de s'allier à la Prusse pour combattre la révolution de France. Schulenbourg fut déchargé de presque tous ses départements civils, mais il conserva le ministère de la guerre, ainsi que la présidence de la banque. En sa double qualité de ministre des affaires étrangères et de ministre de la guerre, il accompagna le roi pendant la malheureuse campagne de 1792, où la Prusse trompa l'attente de beaucoup de Français et surtout celle de l'infortuné Louis XVI, qu'elle devait sauver comme elle l'avait annoncé, et que loin de là elle poussa à l'échafaud par une vaine et inutile démonstration (*voy.* Dumouriez, LXIII, 160). Le comte de Schulenbourg, plus loyal et plus généreux que les autres conseillers de Frédéric-Guillaume II (*voy.* Haugwitz, LXVI, 477), voulait qu'on marchât sans hésitation au secours du

roi de France, et il fut près d'entraîner à cette décision le faible monarque ; mais les conseils du duc de Brunswick l'emportèrent, et les partisans de la retraite et des temporisations parvinrent à faire renvoyer Schulenbourg à Berlin. Le roi luimême fut sur le point d'y retourner sous prétexte de quelques mouvements d'insurrection dans les provinces polonaises. Peu de temps après son retour dans cette capitale, Schulenbourg fut remplacé dans le ministère des affaires étrangères par Haugwitz qui en prit possession le 21 janv. 1793, le jour même où Louis XVI mourait sur l'échafaud ! Schulenbourg, qui conserva en apparence le portefeuille de la guerre, fut envoyé à l'armée du Rhin qui venait de s'emparer de Mayence par une capitulation ; et il passa toute l'année 1794 dans cette contrée, où obligé de défendre les opérations de Mœllendorff et de Kalckreuth, qui y commandaient (*voy.* ces deux noms, XXIX, 205, et LXVIII, 391), il eut à soutenir avec le ministre anglais, Malmesbury (*voy.* ce nom, LXXII, 442), qui voulait forcer les généraux de la Prusse à remplir les engagements de cette puissance, des discussions très-vives et d'autant plus pénibles qu'au fond il n'approuvait point la conduite de son cabinet. Comme dans l'expédition de France en 1792, il fut encore vaincu par ses rivaux, et les intrigues qui prévalurent ne tardèrent pas à surmonter les répugnances du roi. Le traité de Bâle fut conclu, et Schulenbourg, forcé de quitter le ministère de la guerre, se retira à Kehnert, en conservant la direction de la banque et de la loterie, départements auxquels, en 1796, fut ajouté celui des affaires médicales. Ces places de peu d'importance ne l'obligèrent pas à résider à Berlin. La confiance que Frédéric-Guillaume III avait toujours en ce ministre, malgré les intrigues du parti de Haugwitz, l'engagea à le rappeler de nouveau dans la capitale et à le nommer, le 19 février 1798, contrôleur-général des finances, chef de la chambre des comptes, et au mois de mai suivant général de cavalerie. En mars 1800, il obtint l'inspection du trésor royal, et en juin, la place lucrative de grand-maître des postes. Si, comme on l'assure, il a fait beaucoup d'améliorations dans ce service, il en a laissé encore plus à faire à ses successeurs. Ce que personne ne lui conteste, c'est d'avoir augmenté, par ses règlements, les revenus de la couronne. Lorsque, en 1801, la Prusse occupa l'électorat de Hanuvre, pour le sauver d'une occupation française, il fut chargé de l'administration de ce pays, et s'en acquitta à la satisfaction égale du gouvernement et du peuple. En 1802 et 1803, le roi lui donna la commission de prendre possession des provinces assignées à la Prusse à titre d'indemnités, et à cette occasion il reçut une belle dotation dans la principauté de Hildesheim. En 1806 il prit pour la seconde fois l'administration de l'électorat de Hanovre. Après la malheureuse issue de la campagne de cette année, il suivit le roi à Kœnigsberg, mais se retira, dès qu'il le put, dans sa terre de Kehnert. La paix de Tilsit ayant privé le roi du ministre qui jouissait principalement de sa confiance, le baron de Hardenberg, et qui plus tard fut rappelé pour aider Frédéric-Guillaume III à sauver la monarchie, ce prince sentant le besoin de s'entourer de conseillers fidèles et expérimentés, désira Schulenbourg à la place importante de président de la com-

mission qui fut établie à Berlin, pour défendre les intérêts du peuple contre l'avidité des agents de Bonaparte. Mais le comte refusa tout emploi quelconque, tant parce que sa santé était tellement délabrée qu'il suffisait à peine à l'administration de ses propres biens, que parce qu'étant devenu, par l'érection du royaume de Westphalie, vassal de Jérôme Bonaparte, il ne pouvait servir plus long-temps la Prusse, sans une permission expresse de celui-là, permission qui lui eût été sans doute refusée. Bientôt après il entra au service de Jérôme, et on vit l'homme qui avait été honoré de la confiance d'une triple génération de rois de Prusse paraître à cette cour de Cassel, si éphémère et si dissolue, affublé tantôt du costume de conseiller d'État, tantôt de l'uniforme de général de division du royaume de Westphalie. Il survécut à ce royaume, et mourut le 7 avril 1815, laissant deux filles, dont l'aînée a épousé un comte de Schwerin, et la cadette le prince de Hatzfeld, celui qui pensa en 1806 être victime d'un caprice de Napoléon, et que sa femme sauva, si l'on en croit les mémoires de celui-ci. Z.

SCHULER, et non SCHALTER (GEORGES). *Voy.* SABIN, LXXX, 228.

SCHULMEISTER (CHARLES), l'un des agents de police les plus habiles qu'ait eus Napoléon, prit une grande part aux intrigues qui, dans beaucoup d'occasions et surtout en Allemagne, accompagnèrent ses victoires. Né en Alsace le 13 août 1770, il était fils d'un sous-intendant, qui le fit entrer à quinze ans, comme cadet, dans les hussards de Conflans; mais il quitta presque aussitôt le service pour achever ses études, et, en 1788, il devint actuaire au bailliage de Kork, sorte de secrétaire chargé de dresser les actes publics. Cet emploi ne pouvant convenir à son activité turbulente, il le garda peu de temps, et se livra à l'agriculture. En 1792, il épousa la fille du directeur des mines de Sainte-Marie, et quelques années après, profitant du désordre qui régnait en France, il se mit à faire la contrebande, industrie dangereuse, mais lucrative, qu'il exerça bientôt sur une vaste échelle. Lui-même ne cachait pas qu'avant d'être *observateur* militaire il avait été chef de contrebandiers, et il disait que la contrebande et la police se ressemblent beaucoup. A ce métier périlleux il posa les premières bases d'une fortune qui, par des moyens aussi peu honorables, devait s'accroître considérablement dans la suite. En 1800, il alla à Strasbourg établir une manufacture; mais il est à croire que le commerce ne l'absorba pas assez pour qu'il ne pût déjà s'occuper d'espionnage en Allemagne et sur le Rhin. Ce ne fut néanmoins qu'au commencement de l'empire qu'on le vit s'y livrer d'une manière exclusive. Venu à Paris en 1804, il fut présenté par l'aide-de-camp Rapp, son compatriote, à Napoléon, qui lui conféra un grade dans l'armée, et l'attacha à Savary, dès lors suprême directeur de la police militaire. Cette faveur nous paraît la preuve évidente que déjà il avait eu occasion de montrer son intelligence en cette matière. Bonaparte aimait surtout les caractères fins et rusés, les dévouements aveugles, et Schulmeister, réunissant au plus haut degré ces deux avantages, fut dès ce moment le plus habile et le plus discret agent de sa police. Il serait impossible de dire toutes les missions

de confiance dont il fut chargé, parce qu'elles furent toujours très-secrètes. La nature de celle qu'il remplit, à l'ouverture de la campagne de 1805, auprès de Mack, assiégé dans Ulm, est restée inconnue ; on sait seulement qu'il pénétra dans la place par une poterne, sous un déguisement, et qu'il eut plusieurs conférences avec le général autrichien, lesquelles contribuèrent beaucoup à l'inexplicable capitulation. Là, certainement, ne dut pas se borner son action sur l'armée autrichienne, dont il parlait parfaitement la langue. « Chargé de remettre une lettre à un personnage important, dit Cadet-Gassicourt, dans son *Voyage en Autriche*, Schulmeister passa chez l'ennemi comme bijoutier, muni d'excellents passeports, et portant avec lui une riche collection de diamants et de bijoux ; mais il fut vendu, arrêté et fouillé. Sa lettre était dans le double fond d'une boîte d'or. On la trouva, et on eut la sottise de la lire tout haut devant lui. Jugé et condamné à mort, il fut livré aux soldats qui devaient l'exécuter ; mais il était nuit, et l'on remit son supplice au lendemain. Alors il reconnaît, parmi ceux qui le gardent, un déserteur français, cause avec lui, le séduit par l'appât du gain, fait venir du vin, boit avec son escorte, glisse de l'opium dans la boisson, enivre ses gardes, prend un de leurs habits, s'échappe avec le Français, et, avant de rentrer, trouve le moyen de prévenir celui pour qui était la lettre saisie de ce qu'elle contenait et de ce qui lui était arrivé. » Ce récit a un peu l'air d'un « roman, ajoute Cadet-Gassicourt ; « il m'a été attesté par vingt officiers « supérieurs, qui reconnaissent que, « dans ce genre, on n'avait jamais « trouvé un homme plus adroit. » Nous ignorons si tous ces détails sont exacts ; mais ce qui est sûr, c'est que, fait prisonnier par les Autrichiens, Schulmeister parvint à s'échapper. Après la prise de Vienne, Napoléon le nomma commissaire-général de la police de cette capitale, et on lui doit cette justice, qu'il sut y maintenir la tranquillité et le bon ordre durant toute l'occupation, bien qu'il n'eût à sa disposition que trente-quatre gendarmes d'élite. Il est vrai qu'il inspirait une grande terreur aux habitants de cette paisible cité. Après la paix de Presbourg, il se retira dans son domaine de Meinau, près de Strasbourg ; mais la campagne de Prusse le rappela bientôt à l'armée, et ce fut sans doute pour mieux observer et mieux agir qu'il reçut le commandement d'un petit corps d'avant-garde, formé d'une partie du 1er de hussards et du 7e de chasseurs à cheval. Après la bataille de Warren, dans le Mecklenbourg, où il assista, il reçut l'ordre de poursuivre le général Usedom, puis de s'emparer de Wismar. La manière dont il prit cette ville mérite d'être racontée. Escorté de sept hommes, il s'avance au milieu de la nuit, surprend le poste qui gardait la porte, le désarme, contraint à se rendre quinze officiers et quelques centaines de Prussiens, qui formaient la garnison ; et Wismar est en son pouvoir... Attaqué par un escadron de hussards, lui et ses sept hommes le repoussent, et font prisonniers le commandant et vingt soldats. Le lendemain matin, Savary, à la tête de cinquante hommes de cavalerie, marche contre le corps d'Usedom, fort de trois mille hommes avec une bonne artillerie, et ce général met bas les armes presque sans combattre. De Wismar, Schulmeister

s'avance sur Rostock, suivi de vingt-cinq hussards ; il en prend possession, et s'empare de dix-huit navires qui se trouvaient dans le port. Ces avantages presque incroyables furent dus plus encore aux habiles séductions de cet homme qu'à sa valeur militaire. On sait que dans cette rapide campagne, comme dans celle d'Autriche, l'art de la guerre n'assura pas seul la victoire, et que la reddition des principales places de la monarchie prussienne ne fut pas moins le résultat des négociations secrètes que de la force des armes. Schulmeister contribua beaucoup à ce genre de succès. Il fut ensuite envoyé au siége de Dantzig, et après la capitulation de cette ville il vint rejoindre la grande armée, au moment où s'ouvrait la seconde campagne de Pologne. Il assista aux batailles d'Heilsberg et de Friedland avec les fusiliers de la garde, sous le commandement de Savary, qui dès-lors était son véritable chef sous tous les rapports. Le lendemain de l'occupation de Kœnigsberg (16 juin 1807), il en fut nommé commissaire-général, fonctions qu'il remplit jusqu'à la paix de Tilsit. L'année suivante, à l'entrevue d'Erfurt, il fut chargé de diriger la police et de veiller à la sûreté des deux souverains. Durant la campagne de 1809, il continua d'être employé comme militaire et comme homme de police. On sait que les négociations secrètes ne furent pas plus négligées dans cette guerre que dans les précédentes. La trahison du commissaire-général de l'armée autrichienne, Paffbender, chargé de pourvoir à la nourriture et à l'entretien des troupes, en est un irrécusable témoignage (1). Ces sortes de service n'empêchèrent pas Schulmeister de se distinguer dans plusieurs combats, et particulièrement à Landshut, où il pénétra un des premiers à la tête des grenadiers du 17e de ligne, en traversant l'Iser sur un pont embrasé. Après la reddition de Vienne, la police lui en fut une seconde fois confiée, et il montra encore dans ce poste difficile autant de sagesse que de modération. A la paix de Vienne, il affecta de renoncer au métier qu'il exerçait depuis cinq ans, et auquel il avait gagné 40,000 fr. de rentes. Désormais retiré à Strasbourg, il ne se mêla, du moins ostensiblement, à aucun des faits ultérieurs de l'empire. Cependant, propriétaire de plusieurs manufactures, il put bien, sous prétexte de voyager pour ses propres affaires, accepter quelques missions de confiance. Une chose certaine, c'est que sous la première Restauration il travailla au triomphe du complot qui avait pour but le retour de Napoléon. Ayant établi le centre de ses opérations dans les départements du Rhin, il faisait parvenir à l'île d'Elbe les observations qu'il recueillait et le résultat de ses manœuvres. Aussi, après le 20 mars, son dévouement trouva sa récompense ; et il reçut encore diverses missions importantes, dont il s'acquitta avec son intelligence et son zèle habituels. Ces nouveaux services appelèrent sur lui l'attention des alliés en 1815 ; son nom était bien connu en Allemagne,

(1) On lit dans l'*Histoire de l'Europe pendant le consulat et l'empire de Napoléon*, par M. Capefigue, t. VII, ch. 21 « Quels que « fussent les soins de l'archiduc Charles, la « corruption était parvenue à s'infiltrer « même dans l'administration de l'armée ; le « quartier-maître-général avait été arrêté « pour avoir vendu les secrets de la campagne « au général Andréossi et communiqué les « états d'administration du conseil aulique. »

et Blücher résolut de le faire arrêter. Le 27 juillet, il se rendait à une terre qu'il possédait sur la route de Vincennes, lorsqu'un piquet de cavalerie prussienne s'empara de sa personne, feignant de le prendre pour le général Vandamme. Dans cette croyance, il se laissa mener à Charonne, auprès du général Kleist, disant qu'il lui serait facile de prouver qu'il y avait erreur. Une fois là, on lui apprit qu'on savait parfaitement qui il était, et qu'on avait ordre de le conduire à Wesel. Ce fut sans doute une violation du droit des gens; mais qu'est-ce que le droit en présence de la force? A son arrivée dans cette forteresse, on commença d'instruire son procès, et, après quelques mois de détention, on le mit en liberté. Ce parti était le plus sage. Le gouvernement prussien se contenta d'une foule de renseignements secrets sur les hommes et les choses que lui fournit cette instruction judiciaire. Schulmeister revint alors à Paris, où il vécut dans une retraite fort douce, partageant ses loisirs entre la capitale, la campagne et Strasbourg. Possesseur d'une grande fortune, il donna des fêtes somptueuses dans sa belle habitation de Boissy-Saint-Léger. C'est là qu'il mourut en 1816, très-regretté des pauvres, auxquels il distribuait de nombreuses aumônes. Nous ne pouvons mieux faire connaître ce personnage extraordinaire qu'en donnant le portrait qu'en a tracé Cadet-Gassicourt: « D'une intrépidité rare, d'une présence d'esprit imperturbable et d'une finesse prodigieuse, il a l'œil vif, le regard pénétrant, l'air sévère et résolu, les mouvements brusques, l'organe sonore et ferme; sa taille est moyenne, mais il est robuste. Il connaît l'Autriche parfaitement, et dessine de main de maître le portrait des individus qui y jouent un grand rôle. Il porte au front de profondes cicatrices, qui prouvent qu'il n'a point reculé dans les occasions critiques. » — Son fils est mort à Paris, en 1845, d'une chute de cheval; il se livrait au commerce de la banque, et était capitaine d'état-major de la garde nationale. C—H—N.

SCHULZ DE SCHULZENHEIN (DAVID), médecin suédois, né le 17 mars 1732, était fils de Jacques Schulz, médecin du régiment de Dalécarlie. Il commença ses études à l'école de Westeraa et alla les continuer en 1774 à Kœnigsberg, dans la maison du professeur Marquard, puis au collége Frédéric jusqu'en 1747, époque où il devint étudiant à l'université de cette ville. Il embrassa la carrière médicale, et publia en 1750, pour dissertation inaugurale, un mémoire médico-légal, intitulé: *De medicina forensi, præter differentiam, vulnera in Absolute lethalia et Per accidens distinguentem, nullam prorsus agnoscente*. Il subit peu de temps après l'examen théorique, et fut attaché comme prosecteur au savant professeur Büttner. Déjà remarquable par ses talents, le jeune Schulz reçut les offres les plus avantageuses pour rester en Allemagne, mais il préféra retourner dans sa patrie (1751), où il vint se ranger parmi les disciples de Rosen et de Linné. L'un et l'autre ne tardèrent pas à apprécier les heureuses dispositions de leur élève; et peu de temps après son arrivée à Upsal, il fut chargé par le premier de le seconder dans le professorat de l'anatomie en général, et obtint une double chaire d'anatomie comparée et d'art vétérinaire. Nommé en 1753 prosecteur au théâtre anatomique de Stockholm, il ne con-

tinua pas moins de rester à Upsal, où l'année suivante il soutint, sous le titre *de Emeai*, une thèse très-importante, dans laquelle, par suite d'observations physiologiques, il défend la théorie de Haller sur l'irritabilité. Promu au grade de docteur en 1754, Schulz fut chargé, par la commission de santé, de se rendre en Angleterre pour y prendre connaissance des procédés de l'inoculation. Muni de recommandations de Linné, il trouva l'accueil le plus honorable. La fréquentation des hôpitaux et ses rapports avec les premiers praticiens de Londres augmentèrent encore ses connaissances déjà très-étendues. Le duc d'Argyl, qui se trouvait en Angleterre à la même époque, lui offrit de visiter avec lui une partie de l'Europe et de l'Asie; mais, constant dans ses affections, il crut se devoir avant tout à sa patrie. En quittant l'Angleterre, il passa sur le continent, visita Paris et plusieurs autres villes remarquables; et, de retour à Stockholm, il publia *la Relation de son voyage sous le point de vue médical* et y traita spécialement de l'inoculation. Ce travail, justement apprécié, fut bientôt traduit en anglais et en allemand. A partir de cette époque, Schulz fixa sa résidence à Stockholm, désireux de consacrer tous ses soins au bien public, et la capitale de la Suède lui est redevable de plusieurs institutions utiles. Appelé à diriger la maison d'accouchement, il fut honoré du titre de professeur et élu membre de l'académie des sciences. Pour sa réception il présenta une savante dissertation *sur les soins à donner aux enfants en général*, et deux ans après, en quittant la présidence de l'illustre compagnie, il prononça un discours *sur les moyens de parvenir le plus heureusement à la vieillesse*. Ces travaux ont été traduits en allemand, de même que son traité *sur la méthode de prévenir et guérir le pourpre*. Il y a aussi une traduction en français et en hollandais de ce traité, qui lui valut de la part de l'académie un honneur qu'il crut de son devoir de ne pas accepter. Chargé en 1769 d'inoculer les enfants du roi, Schulz fut, dans la même année, choisi par le prince pour son premier médecin; mais assujetti par là à des fonctions qui l'auraient empêché de remplir celles de professeur, il s'excusa, et le monarque, appréciant sa franchise, lui accorda des lettres de noblesse, qui le firent admettre au palais de l'ordre des nobles sous le nom de *Schulz von Schulzenheim*. Cependant sa santé commençant à s'altérer par suite des travaux auxquels l'entraînait un zèle trop ardent, il se vit obligé en 1778 de se démettre de toutes ses fonctions publiques. Mais loin de rester dans l'inaction, il employa son temps à composer plusieurs ouvrages sur l'art de guérir et à perfectionner la *Pharmacopea suecica*. Si d'un côté la science lui est redevable d'une grande amélioration sous le rapport médical, de l'autre il se fit remarquer par sa haute capacité et par son zèle pour le bien public, dans plusieurs diètes auxquelles il assista. Toutes les occasions où il lui fut possible de parler en faveur des institutions médicales, il les saisit avec empressement. On lui doit, *sur les finances et l'économie politique de la Suède*, un ouvrage fort intéressant, dont la première partie parut en 1791, et la seconde deux ans après. Ses écrits en général se distinguent par un style simple et élégant, et les élu-

ges qu'il a prononcés à la mémoire de plusieurs de ses concitoyens portent le caractère d'une véritable éloquence. Il assista comme membre de la noblesse aux sessions des États de 1789, de 1800, de 1809, de 1812, de 1815, et il y déploya une grande connaissance des affaires publiques; ses principes étaient ceux d'un libéralisme sage et modéré. Nommé en 1809 président au collége de santé, il fut six ans après élevé à la même dignité près des colléges royaux, et décoré de la grande croix de l'ordre de Wasa. De son côté, l'Académie des sciences de Stockholm fit frapper en son honneur une médaille d'or, ayant pour emblème le serpent d'Esculape avec ces mots: *Acumine et vigilantia*, et portant au revers cette inscription: *Claro per LIV annos socio, Academia Reg. scient. Sueciæ*, 1814. Enfin les médecins et les pharmaciens de Stockholm, pour reconnaître les grands services qu'il avait rendus à la science et à l'humanité, firent exécuter son buste en marbre, et le placèrent dans la salle des séances du collége de santé. On lit sur le piédestal: *Au médecin, à l'homme d'État et au citoyen.* Arrivé à un âge qui nécessite le repos et la tranquillité, Schulz donna sa démission de président du collége de santé, le 15 janvier 1822. Il ne survécut pas longtemps à ce sacrifice, et termina à Stockholm sa glorieuse carrière, le 24 avril 1823. Outre les ouvrages déjà cités, on a de ce docteur une foule de traités et de mémoires originaux, imprimés séparément ou insérés dans les actes des diverses sociétés savantes qui le comptèrent parmi leurs membres, des Éloges fort bien écrits de Ch. Linné fils, du secrétaire Schrœder, du colonel de Pahlen, du directeur en chef d'Ærel, du conseiller médical Odhelius, du comte Liljenkrantz, productions auxquelles il faut ajouter une tragédie. B—L—M.

SCHULZ (Frédéric-Édouard), jeune professeur allemand de la plus haute espérance, né à Darmstadt en 1799, fut nommé en 1822, après avoir pris ses degrés de docteur, professeur de philosophie à l'université de Giessen, en Hesse; mais pour compléter son instruction il se rendit à Paris, et s'y adonna à l'étude des langues orientales; puis vint le désir de voir l'Orient. Il partit en 1826, et voyagea aux frais et par les ordres du roi de France. Il avait mission expresse de visiter les parties les moins connues de la Turquie asiatique et de la Perse, dans un but scientifique et littéraire. Il devait particulièrement aller jusqu'à Iezd, dans le centre de la Perse, et y séjourner, autant qu'il serait nécessaire, parmi les sectateurs de l'antique religion de Zoroastre, dont cette ville est le chef-lieu, pour y étudier les plus anciennes langues de la Perse et y recueillir ce qui peut exister encore des ouvrages de Zoroastre. Il était muni d'amples instructions que lui avait données le ministre des affaires étrangères. La guerre survenue entre la Perse et la Russie apporta de grands obstacles à l'exécution de cette entreprise, mais elle ne découragea pas le docteur Schulz. Il sut mettre à profit le temps qu'il passa à Constantinople et dans les provinces asiatiques de l'empire russe, dans le Caucase et sur la mer Caspienne; il traversa toute l'Asie Mineure et les régions les plus barbares et les plus difficiles de l'Arménie et du Kourdistan. Il explora dans le plus grand détail les ruines jusqu'alors inconnues de la ville de Sémiramis dans l'Arménie, où il co-

pia 42 inscriptions de la plus haute antiquité, et la plupart d'une grande étendue. On avait lieu d'espérer que le séjour que ce savant devait faire dans la Perse nous procurerait une ample collection d'observations extrêmement importantes. Connaissant également bien les langues turque, arabe et persane, très-versé dans la littérature de tous les peuples de l'Orient, possédant une instruction classique forte et profonde, un esprit juste et cultivé, jamais aucun voyageur ne fut peut-être aussi bien préparé pour visiter avec fruit les régions qu'il devait parcourir. Une lettre de Tiflis, sous la date du 1er janvier 1830, annonça que cet intrépide et intéressant voyageur avait été massacré dans le Kourdistan, aux frontières d'Inalhuerilé, entre les villages de Bash-Kallah et de Perihan-Nichin. Ce fut par une lettre de l'envoyé d'Angleterre à Tauris qu'on apprit ce cruel événement; deux domestiques, un soldat et un sergent persan qui accompagnaient le docteur Schulz furent également massacrés. Z.

SCHUMACHER. (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC), docteur en médecine et professeur de chirurgie à l'Académie de Copenhague, naquit le 15 novembre 1757, à Glückstadt, dans le duché de Holstein. Son père était sous-officier dans un régiment, et, quoique pauvre, il fit tous ses efforts pour procurer de l'éducation à son enfant, auquel il avait reconnu un esprit éveillé et une intelligence facile. C'est ainsi qu'il parvint, en l'envoyant dans les écoles, à lui faire donner les premiers principes de la langue latine. D'un autre côté, le chirurgien du régiment, qui était un homme instruit, prit sous sa protection le jeune Schumacher, et l'initia dans les connaissances de l'anatomie, de la médecine et de la chirurgie; il lui donna aussi des leçons de botanique, science dans laquelle Schumacher devait acquérir plus tard une réputation distinguée. Celui-ci, à peine âgé de 16 ans, devint chirurgien d'une compagnie dans le régiment où servait son père. Mais il avait un ardent désir d'augmenter la somme de ses connaissances, et ce fut avec la plus grande joie qu'il obtint, en 1777, un congé de huit mois, pour aller fréquenter les hautes écoles de Copenhague et profiter des leçons de Callisen, de Rottbœll, de Saxtorph, de Tode et autres professeurs en renom. Son congé expiré, il fut obligé d'aller à Rendsbourg reprendre les fonctions de son modeste emploi, mais il avait laissé dans la capitale du Danemark des souvenirs qui devaient l'élever à une haute position. En 1778, le professeur d'anatomie Rottbœll lui écrivit de quitter sa place et d'accepter celle de prosecteur à l'université. Il le prit tellement en affection, qu'il le reçut dans sa maison pendant quelque temps, et lui aplanit toutes les difficultés pour compléter son éducation médicale. En 1784, toujours avide de connaissances nouvelles, Schumacher s'embarqua et fit un voyage dans la mer Méditerranée, pour approfondir divers sujets d'histoire naturelle et voir des pays étrangers. A son retour, il obtint une pension. Lors de la formation de l'Académie royale de chirurgie (danoise), en 1785, il y eut le titre d'adjoint, puis devint chirurgien de l'hôpital Frédéric. En 1786 il partit aux frais du gouvernement pour aller à Paris en passant par l'Allemagne. Là, non-seulement il assista aux leçons de Desault, de Vicq-d'Azyr, de Sabatier, de Daubenton, de Louis, de

Baudelocque, mais comme il lui était enjoint expressément de s'adonner particulièrement à la chimie ainsi qu'à la minéralogie, de se mettre au courant des immortelles découvertes de Lavoisier, et de suivre les leçons de Fourcroy, il contracta des liaisons avec les célèbres botanistes L'Héritier, Desfontaines, Jussieu, et, par des excursions botaniques, il trouva le moyen d'augmenter son herbier. En 1788, il quitta Paris pour se transporter à Loudres, dont il visita les hôpitaux, et où il assista aux leçons de Baillie, de Fordyce, de Cruikshank et de Loddes. Il fit connaissance avec Banks, dans la bibliothèque duquel il allait passer ses heures de loisir : aussi lui témoigna-t-il sa reconnaissance en lui dédiant dans la suite un de ses ouvrages. En 1789, il revint à Copenhague, et fut nommé à une chaire de chimie, qui était vacante. En 1795, il devint professeur de l'académie, et premier chirurgien de l'hôpital Frédéric, poste important qu'il remplit sans interruption jusqu'en 1813. Il avait eu l'occasion d'exercer ses talents à la mémorable bataille devant Copenhague le 2 avril 1801, et au bombardement de cette ville en août 1807. Ses services et son dévouement ne restèrent point sans récompense : non-seulement il eut plusieurs gratifications considérables, mais encore il fut nommé chirurgien de la cour en 1811, conseiller d'État et chevalier de l'ordre de Danebrog, dont il reçut les insignes de la main même du roi. En 1813, il se démit de toutes ses charges, et se retira à sa maison de campagne non loin de Copenhague, où il consacra ses loisirs aux sciences. Cependant il quitta sa retraite en 1819, pour accepter la place de professeur d'anatomie à l'université de Copenhague ainsi que celle de directeur du musée anthropologique, emplois dont il resta en possession jusqu'à sa mort, arrivée le 9 déc. 1830. En 1828, Schumacher, encore plein de vigueur, avait célébré, au milieu d'un nombreux cercle d'amis et d'étudiants, son jubilé universitaire. Lors du bombardement de Copenhague, pendant qu'il était occupé à secourir ses compatriotes blessés, il avait perdu tout ce qu'il possédait. Il avait été marié trois fois, et, par son troisième mariage avec une riche veuve, toutes ses pertes avaient été réparées et suivies d'une aisance qui le rendit indépendant. Outre le muséum anthropologique qui était son ouvrage, il avait encore formé trois autres collections qui consistaient, la première en plantes, minéraux, insectes et coquilles; la seconde en objets relatifs à la pharmacie, et la troisième en instruments de chirurgie. Ses écrits sont nombreux ; nous ne citerons que les principaux. I. *Observations médico-chirurgicales*, en allemand, Copenhague, 1800. II. *Enumeratio plantarum in partibus Sielandiæ septentrionalis atque orientalis*, 2 parties, Copenhague, 1801. La première partie a été traduite en 1804 par M. Kielsen, en langue danoise : cet ouvrage contient un grand nombre de dessins de champignons, que Schumacher a peints lui-même. III. *Essai d'un catalogue des minéraux simples qui se trouvent dans les États septentrionaux du Danemark*, en allemand, avec des planches, Copenhague, 1801 ; c'est cet ouvrage que Schumacher dédia au baronnet Banks. IV. *Principes d'anatomie*, 1re partie, ostéologie, en allemand et en danois, Copenhague, 1807. V. *Médicaments officinaux du règne végétal*, qui crois-

sent sans culture dans les États danois, ou qui peuvent y être cultivés, Copenhague, 1808 : on a joint des planches à cet ouvrage, qui a paru en allemand et en danois. VI. *Essai d'un nouveau système des habitations des vers testacés*, en français, Copenhague, 1817. Cette production importante, dédiée au roi, est accompagnée de vingt-deux planches gravées. VII. *Botanique médicale, à l'usage des étudiants en médecine et en pharmacie*, 2 parties, Copenhague, 1825-1826. VIII. *Descriptio musei anthropologici universitatis hafniensis*, Copenhague, 1828. Outre ces ouvrages, Schumacher a publié plusieurs mémoires dans les recueils de la Société de médecine, de celle d'histoire naturelle et de celle des sciences de Copenhague, et dans quelques écrits périodiques de cette époque. Il était membre ou correspondant d'un grand nombre de Sociétés académiques R—D—N.

SCHURIG (MARTIN), médecin allemand, après avoir reçu le doctorat à Erfurt en 1688, alla exercer sa profession à Dresde, où il obtint la place de physicien, et mourut en 1733. Outre des traductions en langue allemande, on a de lui : I. *Dissertatio de hœmoptysi*, Iéna, 1688, in-4°. II. *Spermatologia, seu de semine humano, ejusque natura et usu, simulque opus generationis pertinens, de castratione et de hermaphroditis*, etc., Francfort, 1720, 1721, in-4°. C'est un traité de la génération de l'homme et de tout ce qui contribue à sa propagation, où l'auteur aborde non-seulement les questions de médecine légale, mais encore celles qui se rapportent à la théologie morale et aux cas de conscience. Par exemple, il condamne expressément l'emploi de remèdes qui violeraient les règles de la continence, même quand il s'agirait d'éviter la mort. III. *Chylologia, seu succi hominis nutritii consideratio physico-medico forensis. De appetitu nimio, voracitate, rerum et esculentorum concupiscentia, nausea et inedia diurna farragine rerum prœter naturam in ventriculo et intestinis latilantium aut vomitu rejectarum. De merdœ usu medico*, Dresde, 1725, in-4°. IV. *Sialographia, seu salivœ humanœ consideratio, ejus natura et usus, simulque morsus brutorum et hominis rabies*, Dresde, 1727, in-4°. V. *Muliebria, morborum genitalium muliebrium consideratio*. Dresde, 1729, in-4°. VI. *Parthenologia, hoc est virginitatis consideratio, qua ad eam pertinentes pubertas et menstruatio, necnon de partium muliebrium pro virginitatis custodia*, etc., *traduntur*, Dresde et Leipzig, 1729, 1734, in-4°. Ce traité, comme le titre l'annonce, est divisé en trois parties, dont la première concerne l'âge de puberté, la seconde la menstruation, et la troisième les signes de virginité. Schurig pense qu'il n'y en a point de certains, et il se borne à rapporter les divers sentiments des auteurs sur le passage du 22ᵉ chapitre du Deutéronome, relatif à ce sujet ; mais il n'en adopte aucun en particulier. VII. *Gynœcologia, hoc est congressus muliebris, qua utriusque sexus salacitas et castitas, necnon coitus ipse, ejusque voluptas, cum observationibus*, etc., *exhibentur*, Dresde et Leipzig, 1730, 1734, in-4°. C'est un traité de médecine légale de l'habitation de l'homme avec la femme par rapport aux fins du mariage. VIII. *Syllepsiologia, hoc est conceptus muliebris consideratio, de graviditate vera, falsa, occulta, diu-*

turna, de gravidarum privilegiis, animi pathematis et impressionibus, Dresde, 1731, in-4°. IX. *Embryologia, hoc est infantis humani consideratio : partus prœmaturus et serotinus ; partus per vias insolitas; partus suppositifius*, Dresde, 1732, in-4°. X. *Lithologia, seu calculi humani consideratio, effectus morbosi, symptomata, excretio, analysis lithontriptica, calculi brutorum, bezoar*, etc., Dresde, 1744, in-4°. XI. *Hæmatologia, seu sanguinis consideratio, quantitas, defectus, excretio prœternaturalis. De corde varia*, Dresde, 1744, in-4°. Tous ces ouvrages, d'après la *Biographie du Dictionnaire des sciences médicales*, annoncent un homme très-érudit, mais un écrivain sans goût. Il faut néanmoins excepter de ce jugement sévère 1° la *Lithologia*, qui contient des observations propres à l'auteur, et qui, suivant Haller, n'est point dépourvue d'utilité ; 2° l'*Hæmatologia*, où l'on rencontre des faits pathologiques d'une certaine valeur pour le médecin praticien. R—D—N.

SCHUSTER (IGNACE), un des plus célèbres acteurs comiques de l'Allemagne, et en quelque sorte le Potier de l'Autriche, naquit le 20 juillet 1779, à Vienne. Il dut sa première éducation musicale à la collégiale de Schotten, où son père était employé et où il resta de 1787 à 1796. Eibler, le maître de chapelle de la cour, remarqua son talent, et le recommanda. Il en résulta pour Schuster l'admission dans plusieurs grandes et riches maisons ; et celles-ci le produisant à leur tour, il arriva au bout de quelques années à voir parfois Marinelli, le directeur du théâtre de Léopolstadt. Ce dernier sentit bientôt qu'il y avait là une précieuse acquisition à faire, et il engagea le jeune homme. Schuster fit ses débuts sur le théâtre de Vienne, le 11 décembre 1801, dans le rôle de Jean Sehneck, et peu de soirées lui suffirent pour devenir dans le comique un des favoris du parterre. Dans les commencements cependant il fallait qu'il se contentât des petits rôles ou de rôles fort secondaires. Mais un soir enfin ayant paru pour la première fois comme l'hiérophante, dans la parodie intitulée la *Nouvelle Alceste*, l'originalité de son jeu comique fut si saisissante et provoqua si complètement un rire inextinguible, que ceux même de ses camarades que sa supériorité tendait à remettre dans l'ombre ne purent lui refuser leurs suffrages, et que le quinteux Baumann lui-même dit avec un assez piètre calembour : « Voilà un Schuster (cordonnier) qui ne travaille pas sur les formes communes. » En effet, à la beauté, à la souplesse de la voix, Schuster unissait un jeu, un talent de mimique tel qu'on le trouve rarement chez un chanteur. A partir de ce moment, tous les premiers rôles de farce furent de son emploi. Les Périnet, les Kringstein, dans leurs parodies et autres folies ou caricatures dramatiques, inséraient toujours un rôle pour Schuster ; et son nom devint populaire, il dépassa de beaucoup l'enceinte de Vienne comme inséparable de l'idée des Croquemitaine et des Pandolfe. Son triomphe était le rôle de M. de Hirsehkopf (tête de cerf), dans *Hans à Vienne*, et dans *Hans en ses foyers*. Cette sphère, un peu étroite, malgré les belles qualités qu'y déployait Schuster et les bravos qui l'accueillaient toujours, s'agrandit en 1812. Deux nouveaux auteurs, Bæurle et Ch. Meisle, eurent le mérite de comprendre que

l'artiste si goûté des Viennais était d'étoffe à jouer autre chose que la charge, la parodie et le bas comique. Ils écrivirent pour lui des pièces d'un genre nn peu plus relevé. La première fut le *Bourgeois de Vienne*. Schuster, dans le rôle de Staberl, y enleva les applaudissements, et ce qu'il y eut de plus remarquable, son public habituel ne fut pas seul à lui prodiguer les témoignages de ses admirations frénétiques ; beaucoup d'étrangers, et du plus haut parage, et d'nn goût très difficile, parce que l'élite de tous les théâtres avait passé sous leurs yeux, qualifièrent Schuster de grotesque inimitable. Les représentations du *Bourgeois de Vienne* remontent à 1813, mais on le représentait encore souvent en 1814 : il sembla que le congrès de Vienne lui donnait une vie nouvelle. Ministres et têtes couronnées, Anglais et Russes, tous vinrent écouter et dérider leurs fronts monarchiques ou diplomatiques aux gaucheries prétentieuses et aux balourdises de Staberl. Le ciel nous preserve d'énumérer les tabatières, les montres, les bagues ornées de brillants et les rouleaux d'or dont le comblèrent à l'envi les excellences, les éminences, les altesses, voire les majestés, à commencer par Sa Majesté Prussienne ! Il suffit de dire que c'est depuis ce temps, et grâce sans doute aux indélébiles souvenirs de gaîté qu'il laissa aux augustes et sérénissimes personnages, que sa réputation, par un nouvel essor, franchit les bornes de l'Autriche et se répandit par tout le Nord. On l'appelait fréquemment à Presbourg, à Pesth, à Prague, à Brünn, à Grætz, à Munich, à Dresde, à Bade, à Troppau, à Berlin, à Aix-la-Chapelle ; et partout il excitait les mêmes transports que dans son pays, partout, ce qui ne manquait pas d'importance, il moissonnait avec les lauriers de fortes sommes pour de très-courts engagements, plus, des bénéfices et autres primes très-rondes. En un mot, bien peu d'acteurs en Allemagne avaient su comme lui mettre en pratique le précepte d'Horace, *Utile dulci*. Il faut dire que chaque jour il semblait gagner en verve, en profondeur, en originalité. Indépendamment de son *Staberl*, où toujours on se plut à le revoir, il créa un grand nombre de rôles où il suffisait de le voir paraître pour pouffer de rire, tant il saisissait habilement le côté plaisant de chaque chose et de chaque homme, tant il le mettait en saillie, en n'ayant pas l'air de s'en apercevoir, tant il déployait de vérité, tant il graduait toutes les nuances et arrivait naturellement de ce que vous voyez tous les jours aux situations, aux énormités, aux extravagances exceptionnelles, sans qu'on y vît une charge. Il excellait dans les rôles de parasite, et nous en citerions une demi-douzaine, qui tous, lorsqu'il s'en acquittait, étaient plus divertissants les uns que les autres. Pour l'ivresse, il était inimitable dans le chaussetier de Würfel de *la Saint-Léopold*, il en rendait toutes les phases, depuis le premier épanouissement jusqu'au sommeil et au réveil, entrecoupé de bâillements et de hoquets, avec une perfection sans égale : ce qu'on en rapporte et ce que nous sommes forcé d'en croire fait pâlir les anecdotes si connues sur le jeu de Garrick dans ces rôles. Autant Garrick y surpassait Préville, de l'aveu même de Préville, autant Schuster y surpassait Garrick. C'est peut-être que si Garrick trouvait dans son île nébuleuse de plus nombreux

modèles que nous n'en avons dans notre France, en revanche l'Allemagne en fournit encore plus qu'Albion et de plus complets. Mais où Schuster était au-dessus de tout éloge, c'était dans la *Fausse prima donna*. Il faut, pour atteindre à l'idéal du grand rôle de cette pièce, unir au talent d'un acteur qui ne charge qu'avec goût et pour ainsi dire avec noblesse, tout en déployant de la verve, le larynx et la science d'une cantatrice. C'est justement ce que l'on trouvait dans Schuster et ce que l'on aurait en vain demandé à bien des acteurs. Ni trilles ni roulades ne pouvaient l'effrayer; l'aisance, la grâce, la vélocité, la justesse avec lesquelles il exécutait le caprice (quodlibet) du premier acte, et dans la scène d'un concert, les variations de Mme Catalani passent tout ce que l'on peut imaginer; et chez un peuple musical par excellence, les trépignements, les applaudissements, les feux croisés de *bravo* et *brava* ne finissaient pas. On en était à se demander très-sérieusement si le parodiste le cédait en talent à la parodiée. La *reine du chant* elle-même voulut entendre Schuster, et l'on assure qu'elle rit véritablement de bon cœur et mêla très-sincèrement ses éloges à ceux de la foule. Nous indiquerons encore parmi les rôles dont l'honneur revient bien plus à Schuster qu'aux auteurs mêmes qui les ont tracés, Tancrède, dans la parodie opéra de ce nom; le gouverneur, dans *Othello ou le More de Venise;* Purgantius, dans *Roch Pimpernickel;* le maître d'école, dans le *Grenadier autrichien;* Fabien, dans la *Fée Gracieuse et la Fée Hargneuse* (Fee Sanftmuth u. Fee Gallsucht); l'administrateur Wolferl, dans la *Sylphide;* le souffleur, dans la *Représentation à bénéfice;* le Jupiter, de *Jupiter à Vienne;* le maître de chapelle Croquenote, dans la *Répétition générale;* le cordonnier Chauvesouris, dans le *Manteau du docteur Faust;* le Losénius du *Gouverneur dans l'embarras*, ou du *Misogyne entre l'enclume et le marteau* (d. Weiberfeind in d. Klemme); M. de Springerl, dans le *Boucher d'OEdenbourg;* Kramperl, dans *Gisperl et Fisperl;* Schieberl, dans le *Mariage par loterie;* Diogène, dans *Diogène et Alexandre*. Malheureusement pour les amis de l'art dramatique, Schuster n'était pas d'une forte constitution. Déjà la perte de sa femme (Rosine Weiss) qui, elle aussi, avait joué au théâtre de Vienne, mais qui avait renoncé à cette carrière depuis son mariage, avait ébranlé sa santé (1817). En janvier 1824, il fut assez malade pour donner de sérieuses inquiétudes. Quoiqu'il n'eût encore que quarante-quatre ans à cette époque, il lui eût fallu du repos. Les fatigues de la vie théâtrale, de la vie aux lumières le minaient peu à peu, comme elles minent, un peu plus tôt un peu plus tard, ceux qui s'y sont voués. Et il ne lui était guère loisible d'y renoncer; car, d'une part, il avait la conscience d'un talent, sinon croissant, du moins toujours égal à lui-même, et chaque année il créait des rôles nouveaux; de l'autre, courant de Troppau à Berlin, de Pesth à Aix-la Chapelle, il voyait sinon grandir, du moins se multiplier les sympathies du public, et dans ce public il comptait les plus hauts personnages, et l'empereur d'Autriche lui-même qui l'avait nommé un des chanteurs de sa chapelle, et qui souvent le désignait pour venir jouer à son théâtre de Lachsenbourg. Schuster continua ainsi, sans autres incidents dans sa vie que les pérégrinations lucratives

et les bénéfices dont nous avons parlé. Il mourut le 6 novembre 1835. La *Gazette générale des théâtres de Vienne* proposa pour lui l'épitaphe suivante : « Ci-gît Ignace Schuster le comique, qui, trente ans durant, a fait rire des milliers de spectateurs et ne les a fait pleurer qu'une fois, le jour de sa mort, le 6 nov. 1835. » Schuster était aussi habile musicien que bon acteur et bon chanteur. Il entendait la composition, et ses motifs étaient des plus heureux. Nul doute que si sa voix et sa mimique ne l'eussent appelé, puis fixé sur la scène, il ne fût devenu un des maestri les plus distingués de l'Allemagne. On lui doit la musique du *Monde retourné*, du *Voyage en Souabe*, de la parodie d'*Othello*, *le More de Venise*, du *Peintre Klex*, de *Hamlet*, *prince de Flanemark*, de *Maître Courage! à l'ouvrage!* de la *Sorcellerie naturelle*, de la *Voix de la nature*, de *Jupiter à Vienne*, et une partie de celle de la *Représentation à bénéfice*. Il fut aussi le collaborateur de Told pour les paroles du *Jupiter ;* et diverses allocutions comiques qu'il adressa au parterre de Vienne, et dont on a gardé mémoire, prouvent qu'il eût tout aussi parfaitement que Meisle et Bæurle écrit les pièces dans lesquelles il paraissait. Il existe beaucoup de portraits de Schuster. Un des plus frappants et des plus agréables certainement, c'est celui de Schrœder, qui le montre dans le rôle de la fausse Prima donna, au moment où la prétendue dame, en grande parure à la Catalani, darde coquettement ses œillades du côté des loges. P—OT.

SCHUTZ (Chrétien-Godefroi) était un homme de lettres plutôt qu'un savant, et un homme d'esprit encore plus qu'un homme de lettres. Ce fut par les agréments de l'esprit, joints à ceux du caractère, qu'il se fit une position que l'érudition ne donne pas toujours. Il naquit le 19 mai 1747 à Dederstædt, dans la partie prussienne du comté de Mansfeld, et il était l'aîné de huit enfants. Bien jeune encore, il vit la maison paternelle pillée de fond en comble pendant la guerre de Sept-Ans. Jamais son père, quoique appelé plus tard à Aschersleben comme premier pasteur, ne put, malgré les avantages de cette position supérieure, réparer le désastre qu'il avait éprouvé et suffire convenablement aux dépenses de sa trop nombreuse famille ; et finalement, il mourut en 1772, la laissant dans une gêne bien voisine de la misère. Chrétien-Godefroi se trouva ainsi avoir de grands et onéreux devoirs à remplir. De l'école des orphelins de Halle il avait passé de bonne heure à l'université, et là, comme dans ses premières études, il s'était fait admirer par ses talents, par la précoce richesse de ses connaissances. Outre la théologie nécessaire pour la carrière ecclésiastique qu'il comptait suivre à l'exemple de son père, il cultivait la philosophie, les langues savantes. Semler l'avait pris en amitié et lui avait ménagé une petite place de professeur de mathématiques à l'Académie des cadets (*Ritterakad.*) de Brandebourg (1768), d'où l'année suivante, quand Schirach fut forcé, par suite des fâcheuses affaires qu'il se mit sur les bras, d'abandonner sa position, Schütz était venu occuper sa chaire aux appointements de 150 th. Là, par son débit facile, animé, par son enthousiasme communicatif pour les anciens et surtout par l'élégance des traductions qu'il improvisait, les mêlant à ses explications, il avait con-

quis de prime-abord l'estime de ses élèves et jouissait déjà de certain renom. C'est en cet état que le trouva l'événement qui faisait de lui le chef de sa famille. Il n'en déclina point les obligations et n'en déploya que plus de zèle et de ténacité au travail. Il en fut récompensé d'abord par la chaire de philosophie qui lui fut donnée en 1775, mais à titre extraordinaire, puis (1778) par le titulariat d'une chaire de même nom à l'école normale, créée à la sollicitation de Semler près le séminaire théologique, et enfin par la possession de la chaire de poésie et d'éloquence à l'université d'Iéna (1779). Alors, enfin, pour la première fois, il se sentit un peu à l'aise et heureux. Son traitement, qui naguère encore ne se montait qu'à 300 thalers, était plus que doublé; il venait de se marier (à la fille du feu professeur Danovius), et l'université à laquelle il appartenait était réputée pour le moment une des plus riches de l'Allemagne en capacités. Il faut avouer, cependant, qu'il n'en rehaussa pas beaucoup l'éclat dans les commencements. Ses ennemis auraient pu dire même qu'il ne se montra pas à la hauteur de sa tâche. Il lisait, ce que font sans doute beaucoup de professeurs, mais c'était toujours se confondre dans la foule; il oubliait parfois de se rendre à son poste, et parfois il était malade: somme toute, l'auditoire était fort peu nombreux, et il eût été possible, sans grand inconvénient, de supprimer la place. Heureusement, il prit idée à un M. de Stroth, directeur du gymnase de Gotha, de fonder un recueil périodique où seraient analysées toutes les œuvres littéraires, et il jeta les yeux sur Schütz pour en être le directeur (1784). Wieland, Griesbach, Bertuch, Hufeland, approuvèrent le projet et promirent leur concours: la revue prit le titre de *Gazette universelle de littérature*. Peu d'hommes ont possédé plus que Schütz les qualités essentielles au critique journaliste. Joignant à une grande facilité de langage des connaissances profondes et variées, il était à même d'écrire vite sans juger superficiellement; et d'autre part il était impartial par caractère comme par l'habitude de comparer. Rédacteur principal de la *Gazette univ. de litt. d'Iéna*, bientôt il la vit en pleine voie de prospérité. Ce résultat, auquel il avait incontestablement la plus grosse part, rejaillissait sur ses cours: le professeur en lui était rehaussé par l'écrivain. Quelque négligence qu'il apportât fréquemment à ses fonctions académiques, l'auditoire voyait en lui l'ami, le correspondant de Gœthe, de Schiller, de Herder, de Humboldt, de Paulus, de Wieland, le *Reviewer* qui tenait le sceptre ou la férule de la renommée, le conseiller aulique (car le duc de Weimar l'avait décoré de ce titre en 1780). Sa maison était, en quelque sorte, une des plus agréables de la ville, et l'aménité, les grâces de madame Schütz, bonne ménagère le matin, le soir dame élégante et spirituelle, y contribuaient. On était sûr à peu près de rencontrer toujours chez lui, dans le cours d'une journée, quelque notabilité de l'Allemagne ou de l'étranger. Finalement pourtant, il survint à notre heureux couple des rivaux dans la personne de Frédéric Schlegel et de sa femme, qui en 1800 s'établirent à Iéna. Mais la rivalité ne dura pas, et la constellation habituée à briller sous le ciel de Berlin ne put long-temps s'accommoder d'une université de province. Schütz vit donc bientôt les

arrivants repartir et s'élancer vers Paris; seulement il eut le regret de sentir qu'aux yeux de bien des gens, même d'Iéna, celui qui s'éclipsait de leur ville avait de quoi l'éclipser, et que, s'il désertait la place, c'était pour faire ses évolutions dans une sphère supérieure. Il ne tarda guère lui-même à s'éloigner des lieux où s'étaient passées ses plus belles années, et il se transporta en 1804 à Halle, où l'appelait le roi de Prusse. Le gouvernement prussien lui fit même présent, à cette occasion, de 10,000 thalers en or, sans doute comme indemnité de déplacement; et moyennant ce dédommagement magnifique, il acheta la maison de son ancien professeur et protecteur Semler. Pour comble de bonheur, il avait réussi (non sans longues et difficiles négociations) à se faire donner par le duc de Weimar l'autorisation de conserver la rédaction en chef de la *Gazette univ. litt.*, et qui plus est de la faire paraître à Halle. Ces prospérités furent interrompues par l'explosion de la guerre entre Napoléon et la Prusse. Iéna fut pillé; aucune maison peut-être ne fut aussi complétement vidée que celle de Schütz; puis l'université fut supprimée par l'empereur des Français, et les professeurs restèrent 11 mois sans traitement, tandis que les feuilles littéraires ressentaient les atteintes de cette maladie qu'on a nommée le désabonnement. Schütz pensait à se rendre à Berlin pour s'y procurer des ressources sous la protection du monarque, quand l'université de Halle fut réorganisée, mais par le gouvernement de Westphalie. Il y reprit alors sa place avec l'agrément du prince dont il cessait momentanément d'être le sujet, et il vit encore quelques beaux jours. Son fils épousa, en 1808, la jeune veuve du docteur Hendel de Stargard. La présence dans sa maison d'une bru spirituelle et gaie, qui avait été, sous le nom de madame Meyer, une des actrices favorites du public de Berlin, fit renaître dans la demeure du sexagénaire Schütz la joie et les divertissements qu'en avaient bannis les tristes péripéties des deux dernières années. On y jouait aux tableaux dramatiques, on y représentait même le proverbe, la comédie, la parodie ou la scène lyrique. L'aristarque, le conseiller, le professeur, ne dédaignait pas de prendre part à ces fêtes, sinon comme acteur, du moins comme ordonnateur en même temps que spectateur. Les événements marchaient pendant ce temps; le royaume de Westphalie tomba en ruines après la bataille de Leipzig, et en 1814, l'université de Halle, fondue avec celle de Wittemberg, redevint prussienne. Schütz eut grande part dans tout ce qui se fit à cette occasion; et il eut l'art de garder sa position dans la faculté remaniée, bien qu'il fût reconnu que ses leçons et lectures n'étaient plus, si elles avaient jamais été, de grande utilité. Le roi Frédéric-Guillaume III ajouta même 200 th. à ses appointements en 1817; et l'année suivante, quand eut lieu le jubilé du professeur en tant que docteur, il lui envoya la décoration de l'Aigle-Rouge, 3e classe. Schütz survécut quinze ans encore à cette cérémonie. Mais insensiblement il voyait disparaître tout ce qui avait charmé sa vie. En 1823, mourut sa femme qui, même dans un âge avancé, avait beaucoup de la vivacité, de l'amabilité de ses jeunes années. Son fils ensuite fut obligé de quitter Halle, et finalement sa bru alla rejoindre sa fille qu'elle avait mariée en Poméra-

nie. Les plaisanteries, les bons mots que tâchait encore alors de trouver Schütz octogénaire étaient empreints, à son insu peut-être, de certaine amertume, et navraient le cœur parce qu'elles partaient d'un cœur blessé, souffrant de l'ingratitude d'autrui. Leçon poignante et qui se renouvelle tous les jours : on s'est habitué, on a habitué les siens à chercher partout le plaisir, on est quitté dès qu'on a cessé d'en fournir son contingent à la communauté! Schütz expira le 7 mai 1832. On peut s'étonner de cette longue carrière en pensant qu'il n'était pas vigoureusement constitué. A deux reprises différentes, en 1796 et 1802, il avait été dangereusement malade. On a vu par ce qui précède que son caractère était très-gai : il l'était peut-être trop; et même au milieu des désastres de 1806, des incertitudes de 1807, au milieu des alertes de 1813, partout il trouvait le mot pour rire. Ce rire, au reste, était toujours bienveillant, et jamais il ne se fût permis la satire sur une personne de sa connaissance. Il avait aussi sa source en partie dans une conscience pure et dans un vrai courage : de là une sérénité inaltérable, ou du moins qu'altéraient à peine les plus fâcheux événements. Schütz avait d'ailleurs de belles et charmantes qualités : il était adroit, délié; il était conciliant, il savait ménager les amours-propres; il savait avertir, refuser, restreindre sans offenser; il aimait et pratiquait l'équité. Rien de plus touchant que la reconnaissance qu'il eut toujours des bontés de Semler à son égard. Ce sentiment survécut même au coup qui enleva ce patron de sa jeunesse, et devint comme un culte. Nous avons dit qu'à Halle il habitait la maison habitée par Semler, et professait dans la salle où Semler avait professé; souvent au nom, à l'idée de Semler, ses yeux se remplissaient de larmes. Comme intelligence, Schütz aussi mérite une place fort élevée. Nous n'avons point dissimulé les insuffisances de ses cours. Mais la cause de ces insuffisances, c'est qu'il n'en prenait qu'à son aise, comme sont trop enclins à le faire messeigneurs des revues et feuilletons. Très-certainement Schütz avait beaucoup d'esprit, d'entrain et de piquant pour un savant, et beaucoup de savoir pour un journaliste. Cette érudition, il est vrai, n'est pas ce qu'on peut imaginer de plus profond, pour l'Allemagne surtout : évidemment Schütz, comme érudit, n'est que de seconde force. Comme philologue, tantôt il s'élance au delà, tantôt il reste en deçà du texte; il corrige trop aisément et introduit trop gratuitement des corrections dans le texte (ce défaut surtout devint extrême dans sa vieillesse), et plus souvent encore il saute à pieds joints sur des difficultés, soit d'interprétation, soit de texte, comme sans les soupçonner, il interprète de travers, il n'opère pas des corrections faciles : il n'a pas en métrique les connaissances essentielles, et surtout ce tact sans lequel on se fourvoie même avec des connaissances très-réelles. Enfin, il n'a pas comme Heyne un sens très-large de l'antiquité, comme Gœthe et les Schlegel un sens large de l'art : il est instruit, spirituel, équitable, il aime le beau, il comprend certaines formes, mais il ne s'identifie pas à elles, à tout encore moins, il n'atteint qu'à demi-hauteur, il se heurte sans cesse aux angles. Les principales œuvres philologiques de Schütz sont ses éditions d'Eschyle et d'Aristophane. La première (*Æschyli tragœdiæ, etc.*) est

en 5 volumes, qui parurent à Halle de 1782 à 1821, et comprend un commentaire qu'on réimprima sous un titre particulier : les tomes 1, 2, 3 ont eu les honneurs d'une 2e édition. Il avait préludé à ce grand travail : 1° par son *Commentationum in Æschyli tragœdiam quæ inscripta est Agamemnon libellus* 1, Iéna, 1779-80, 2 part.; 2° par son *Æschyli Prometheus vinctus*, Halle, 1781. Il a donné depuis, sans commentaire, *Æschyli tragœdiæ denuo recens.*, Iena, 1800, 2 v., et *Æschyli trag. in us. schol.*, Halle, 1827. Quant à l'édition d'Aristophane, il ne s'y mit que dans sa vieillesse, et il n'eut pas le temps de l'achever. Elle ne se compose que d'un volume en deux parties intitulé *Aristophanis comœdiæ*, Leipzig, 1821. Il avait auparavant traduit les *Nuées* en allemand, Halle, 1798, 2e édition. On doit de plus à Schütz une *Chrestomathie grecque*, Halle, 1772, 3 v.; une édition des *Phéniciennes* d'Euripide, Halle, 1772; *Xenophontis memorabilia Socratis*, Halle, 1780; 3e éd., 1822; *M. T. Ciceronis Opera rhetorica*, Leipzig, 1804, 3 v., *M. T. Ciceronis Epistolæ temporis ordine compositæ*, Halle, 1809-1812, 3 vol., *M. T. Ciceronis Opera quæ supersunt omnia*, Leipzig, 1814-1820, 20 v., dont les quatre derniers tirés à part sous le titre de *Lexicon Ciceronianum*, plus des *Opuscula philologica et philosophica*, Halle, 1830, au nombre de 31; *Doctrina particularum latinæ linguæ*, Dessau et Leipzig, 1784, et une édit. de la *Doctr. particularum græc.* de Hogeveen, Dessau, 1782 (dont il parut un extrait à l'usage des écoles, Leipzig, 1788; 2e éd., 1806). Parmi ses autres écrits, indépendamment de la foule de recensions et autres articles qu'il a donnés à son propre journal la *Gaz. univ. litt. d'Iéna* (et aussi à la *Gaz. des savants de Halle*, de 1772 à 1778, puis à l'ancienne *Gaz. d'Iéna*, depuis 1779), se remarquent les ouvrages suivants : I. *Manuel pour la formation de l'esprit et du goût*, Halle, 1776-1778, 2 v. II. *Introduction à la philosophie spéculative ou métaphysique*, Lemgo, 1775. III. *Éléments de logique* (Grundsæze der L.), Lemgo, 1773. IV. *Correspondance* sur l'éducation et la littérature (pædagogische u. liter. Briefwechsel), 1re (et unique) partie, Halle, 1781. V. *Les échantillons, ou pièces, actes*, etc., Iéna et Leipzig, 1803. C'est une brochure contre Aug.-G. Schelling, et ce que Schütz nomme le schellingianisme. Le titre allemand est ainsi conçu : *Species facti nebst Aktenstücken*, etc. VI. *Promenades littéraires*, Halle, 1784. VII. Divers opuscules tant en allemand qu'en latin, comme : 1° *Orbis humaniorum studiorum breviter delineatus*, Iéna, 1779; 2° *Diss. super Aristotelis de anima sententia*, Halle, 1770; 3° *D. de origine ac sensu pulchritudinis*, Halle, 1768; 4° *Sur le génie et les écrits de Lessing*, Halle, 1781; 5° *Catéchisme du droit, du devoir et de la sagesse, à l'usage des écoles bourgeoises et rurales;* 6° *Discours prononcés au séminaire en l'honneur de Semler*, Halle, 1776; 7° *Memoria Jo. Mülleri*, Halle, 1809. Schütz a édité la traduction par Danovius des *Lettres* de Roustan *pour la défense de la religion chrét.*, Halle, 1783, l'*Académie des grâces* (Lemgo, 1774-1780, 5 v.), à laquelle de plus il a fourni beaucoup de morceaux. Enfin il a traduit du français l'*Essai analytique* de Bonnet *sur les forces de l'âme* (Brême, 1770, 2 vol. in-8°), ainsi que les *OEuvres de Marmontel*. — Parmi les homonymes du journa-

liate d'Iéna, se distingue *Charles* de SCHUTZ, excellent militaire, né le 19 mai 1784, à Saalbach, près Hof, mort le 28 septembre 1833, à Marseille, au retour d'une excursion faite en Catalogne pour le rétablissement de sa santé. Il était entré de bonne heure au service dans le régiment de Zweifel, avait eu part à la triste campagne de 1806, s'était ensuite fait admettre dans le nouveau régiment des gardes, avait été élève assidu de l'école de Scharnhorst; puis pendant les campagnes de 1813 et 1814, devenu major à l'état-major-général de la brigade du prince Charles de Mecklenbourg, il avait assisté aux batailles de Grand-Govschen, de Bautzen, de la Katzbach, de Wartenbourg, de Leipzig, de Montmirail, de Laon, de Paris. A Leipzig, il avait été blessé très-grièvement. Ses services furent récompensés par la collation de divers ordres, par le grade de lieutenant-colonel, par le titre de commandant-général de la Saxe, puis (en 1821) par celui de général de la 7e brigade d'infanterie; enfin (1829), par celui d'inspecteur des troupes prussiennes des forteresses de Mayence et de Luxembourg. Dans l'intervalle de 1814 à 1821, il fit des voyages de longue haleine en Angleterre, en Danemark, en Suède et en d'autres contrées. Mais son titre principal à l'attention de la postérité, c'est une admirable *Histoire des changements politiques survenus en France sous le règne de Louis XVI*. C'est un monument de la perspicacité comme de la persévérance et du talent de recherches de l'auteur. La France même pourrait beaucoup apprendre par la traduction de cet ouvrage qui contient une foule de renseignements inédits et qui met en lumière des particularités inconnues. L'auteur y est très-impartial, monarchique du reste, mais peu charmé de la conduite des monarques et surtout de leurs ministres. Aussi ne pouvant guère le démentir et n'osant le disgracier, prit-on le parti de traiter son ouvrage comme sans conséquence, — ou, comme dit Gœthe pour exprimer ce procédé, de le « tenir au secret » (*sekretiren*), — nous dirions, nous, depuis 1840, « de l'enterrer. » P—OT.

SCHUYLER (PHILIPPE), major-général américain, né en 1731, entra fort jeune dans la carrière militaire, et passa successivement par tous les grades. Quand la guerre de l'indépendance éclata, il était officier supérieur et jouissait d'une haute considération. S'étant prononcé pour la cause de l'émancipation, il fut chargé en 1775, par le congrès de Philadelphie, de concert avec Montgommery (*voy.* ce nom, XXIX, 575) d'envahir le Canada avec un petit corps de troupes insurgées, pour en chasser les Anglais. Il tomba malade en route, et Montgommery continua seul cette expédition. Après sa guérison, Schuyler reçut le commandement de l'armée du nord; en 1777, lorsque Burgoyne s'avança sur lui, tous ses efforts consistèrent à retarder la marche du général anglais; mais à ce moment il fut remplacé par Gates, et se vit contraint de quitter le commandement à la veille de combattre. Le congrès, peu satisfait de sa conduite qui paraissait faible, ordonna même une enquête; mais il n'eut pas de peine à se disculper. Néanmoins il ne fut plus employé dans l'armée et se livra tout entier à la vie politique; il devint membre du congrès de New-York, puis en 1789, lors de l'établissement du gouvernement actuel des États-Unis, il fut élu

sénateur, titre qu'il possédait encore quand il mourut à Albany, en 1804. C'était un homme d'un caractère plein de vigueur, avec une grande sagesse de vues et d'idées. C—H—N.

SCHWABE (Jean-Gottlob-Samuel), philologue allemand, né à Niederrosla, aux environs de Weimar, le 27 nov. 1746, avait pour père un savant et honnête prédicateur avec neuf frères et sœurs. Pour comble de malheur, les dix enfants restèrent orphelins lorsque Schwabe était à peine âgé de huit ans. Cependant son éducation ne fut pas négligée : il fréquenta le gymnase de Weimar à partir de 1762, puis l'université d'Iéna pendant les cinq années de 1765 à 1770. Les professeurs Müller, Riedel et Walch s'intéressèrent à lui; divers essais philologiques achevèrent de le recommander; et il lui fut permis de faire quelques lectures publiques sur les odes d'Horace. Bientôt il obtint un emploi à la bibliothèque et au cabinet de médailles du duc de Weimar. Les 100 florins que lui valait cette modeste position ne lui procurant pas de quoi vivre, pour combler le déficit il fut obligé de donner des leçons. Mais la conversation du savant Bartholomæ et la facilité accordée à Schwabe de feuilleter à loisir les trésors de la bibliothèque, compensèrent amplement pour lui les soucis de sa gêne pécuniaire. Toutefois, et quoique d'abord son ambition fût de succéder comme bibliothécaire au titulaire de cette époque, il accepta en 1774 la direction de l'école latine de Buttstædt, moyennant une allocation bien mince encore, et il y resta douze ans en dépit de propositions plus avantageuses qui lui furent faites, soit pour Riga, soit pour Halle ou Mersebourg. Son zèle et son habileté améliorèrent les revenus de l'école, qui, de douze élèves qu'elle comptait lors de son entrée, arriva graduellement au chiffre de trente-quatre; et quoique presque tout son temps fût absorbé par six heures de classes, par les soins matériels de l'institution et par d'autres occupations inhérentes au professorat, il trouvait moyen encore de vaquer à des travaux d'érudition. Mandé enfin à Weimar même, en 1786, il ne tarda point à y recevoir, à la mort de Nolde, le titre de co-recteur; et, bornant là dorénavant son ambition, il en remplit 38 ans les fonctions, au milieu des vicissitudes qui bouleversèrent l'Allemagne, mais qui n'atteignirent point l'Athènes saxonne, et moins encore le gymnase dont Schwabe était le vizir. Il ne comptait alors pas moins de 50 années d'exercice. Le gouvernement, en lui donnant sa retraite, lui laissa ses appointements complets; le collége venait de lui faire un superbe jubilé (1820); la faculté de philosophie d'Iéna lui conféra le grade de docteur; le grand-duc lui décerna la médaille d'argent de l'ordre du Mérite. Quoique presque octogénaire à cette époque, il survécut encore onze ans à ces honneurs, et jusqu'au dernier moment il ne cessa de s'occuper de ses études favorites. Toutefois, un affaiblissement de la vue avait fini par gêner infiniment ses travaux; et dans les quatre ou cinq dernières années de sa vie il en était réduit à se faire faire la lecture et à dicter. Sa mort eut lieu le 20 septembre 1835. Schwabe n'était pas seulement un fort habile latiniste, il avait étudié avec amour l'histoire et les antiquités de son pays, il était numismate passable, il avait de la finesse et de l'élégance d'esprit. Son ouvrage capital est sans

contredit son édition de Phèdre sons le titre de *Phædri Aug. lib. fab. libri V ad codd. mss. et optimas editiones recognovit, varietatem lectionis et commentarium perpetuum adjecit J.-G.-S. Schwabe, accedunt Romuli fabular. æsopiar. libri IV ad cod. divionensem et perantiquam editionem ulmensem nunc primum emendati et tabulis illustrati*, Brunswick, 1806, 2 vol. Il avait préludé à ce travail par une réimpression du *Phèdre* de Burmann, avec des notes *Variorum*, et avec les siennes, Halle, 1779-1781, 3 parties, et par un programme intitulé : *De nova Phædri editione addito specimine observationum*, Weimar, 1805. Il faut y joindre quatre *Dissertations sur l'authenticité* (Abhandlungen üb. d. Aechtheit...) *des fables de Phèdre*, accompagnées de remarques sur la bibliographie moderne de Phèdre et le mss. de Perotto, dissertations qui furent l'ouvrage de son extrême vieillesse, et qui parurent dans les *Nouv. archives de philologie et de pédagogique* de Seebod (2e ann., 3e liv.; 3e a., 1re l.; 3e a., 4e l.; 4e a., nos 46 et 47), avec un appendice (5e a., nos 43 et 44 du même recueil, et *Gaz. génér. des écoles*, 2e partie, 1831, n° 126; 1832, nos 66 et 67). Le Phèdre de Schwabe a été sur-le-champ regardé comme le meilleur texte et le meilleur commentaire de cet auteur. Valpy en a reproduit le texte, la préface, la vie de Phèdre et l'*Apparatus criticus* dans la grande collection latine, et J.-B. Gail l'a incorporé tout entier dans la Bibliothèque classique de Lemaire, avec des additions. Les autres écrits principaux de Schwabe sont: I. *De apparatu critico qui prodest Juvenali vel emendando vel interpretando*, Weimar, 1791. C'est un simple programme, mais qui décèle des études approfondies sur Juvénal; en effet Schwabe aurait voulu donner un travail sur cet auteur, et il avait recueilli dans ce but de nombreux matériaux qui passèrent à Gurlitt. II. *Éclaircissements* (en all.) *sur Anacréon*, auxquels nous joindrons ses *Animadversiones criticæ in Anacreontis carmina*, Weimar, 1778, 2 progr., Weimar, 1781-1783. III. *De Deo Thoro commentatio*, Iéna, 1767, 1 planche (ce fut son premier travail). IV. *Notice historique* (en all.) *sur les nombreux monuments relatifs à Luther qui se trouvent dans le grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach*, etc., Weimar, 1817, 3 grav. L'auteur y entre dans des details intéressants sur l'origine et la marche de la réforme, et donne des anecdotes peu connues ou absolument inconnues sur la jennesse du fameux réformateur. V. *Notice historique sur la ci-devant ville palatine de Dornbourg-sur-Saale*, Weimar, 1825 (en all.). Cet opuscule contient aussi beaucoup de choses neuves au point de vue archéologique, et aide à comprendre la vie des villes au moyen âge. Il est tiré en partie de chroniques et autres sources inédites. VI. Plusieurs articles d'archéologie tels que : 1° *De monumentis sepulcralibus sachsenburgicis comm., in qua diversa antiquitatum germanicarum argumenta penitius illustrantur*, Leipz., 1770, pl.; 2° *sur une amulette allemande* (dans le *Geschichtsforscher*, ou *Indagateur historique* de Meusel, 1re p., Halle, 1775); 3° *sur diverses antiquités déterrées près de Flührstadt, dans le duché de Weimar*, en 1774 (même rec., 2e p., Halle, 1776). VII. *Sur Galliène, prétendue femme de Charlemagne* (même rec., 5e p., Halle, 1777). VIII. *Matériaux*

pour la biographie du duc de Saxe Jean-Guillaume, rédigés sur des documents inédits, en 2 parties, la 1re, qui n'était qu'un simple programme, Weimar, 1774, réimp. dans l'*Allgem. thüring. Vaterlandskunde*, nos 20 et 27, p. 158, etc.; la 2e dans le *Geschichtsf.* de Meusel, 1re part. IX. 1° *Historia scholæ buttstadiensis litteraria, prog.*, Weimar, 1775; et 2° *Solennia sæcularia gymnasii Wilhelmoernestini.... addita comm. de schola vimariensi oppidana et provinciali*, etc., Weimar, 1816, prog. X. Quelques *traductions* de Théocrite, Iéna, 1769; de Pline le Jeune, Weimar, 1778. XI. Des *Poésies* de circonstance, tant en allemand qu'en latin. XII. Des articles de critique, tant dans les *Betrachtungen üb. d. neuesten hist. Schiften* (ou Consid. sur les ouv. historiq. modernes) de Meusel (Altenbourg, 5 v.), que dans la *Gaz. des savants* d'Iéna et d'Erfurt. On a fait honneur à Schwabe d'un prog. en all. *sur la lecture d'Homère dans les écoles*; cet opuscule est de Schmidt, son successeur. P—OT.

SCHWARTZ (FRANÇOIS-XAVIER), général français, était né en Alsace le 8 février 1762. Entré très-jeune au service, la révolution française le trouva sous-officier aux hussards de Chamboran; il devint bientôt capitaine dans ce même régiment, avec lequel il fit les guerres de la république. En 1797 il en fut nommé lieutenant-colonel, puis colonel. Il était à la tête du 5e hussards à la bataille d'Austerlitz, et la bravoure qu'il déploya dans cette glorieuse journée lui valut la croix de commandant de la Légion-d'Honneur. Élevé l'année suivante au grade de général de brigade, il continua de se distinguer dans toutes les campagnes de l'empire, et lorsque la Restauration arriva il commandait le grand dépôt des remontes, à Amiens. Il fut fait alors chevalier de Saint-Louis; mais ayant servi durant les Cent-Jours, il fut mis à la retraite en vertu de l'ordonnance du 4 septembre 1816. Il mourut en 1826. Napoléon l'avait créé baron. C—H—N.

SCHWEDIAUR. *Voy.* SWEDIAUR, XLIV, 262.

SCHWEICKART (JEAN-ADAM), graveur, naquit à Nuremberg en 1722, et fut élève de Georges-Martin Preisler. Il alla se perfectionner en Italie, et pendant un séjour de dix-huit ans à Florence, où il fut reçu membre de l'académie des beaux-arts, il travailla à la gravure des pierres antiques du cabinet de Stosch. De retour dans sa patrie, il grava un grand nombre de pièces d'après les tableaux et dessins des premiers maîtres. Ses portraits sont exécutés d'une manière ferme et hardie, mais ils montrent un peu trop le métal, et l'on y désirerait, avec un arrangement de tailles moins compassé, un peu plus de cette fonte admirable de couleurs que possédait si éminemment Edelinck. Mais ce qui doit assurer la réputation de Schweickart, c'est qu'il est l'inventeur de la manière d'imiter par la gravure les dessins au lavis. C'est d'après ce procédé qu'il a gravé plusieurs dessins de Gabbiani, pour la collection d'Hugford, parmi lesquels on distingue *la Vierge avec l'enfant Jésus, à qui le Père éternel montre la croix.* P—S.

SCHWEIGHÆUSER (JEAN), célèbre philologue, né à Strasbourg le 26 juin 1742, était d'une famille qui a présenté le phénomène de trois générations distinguées dans la philologie. Le grand-père (Jean-George), pasteur de l'église de Saint-Thomas à Strasbourg, fut très-versé dans

l'hébreu et dans d'autres langues orientales. Son fils, sujet de cet article, le surpassa en érudition, et son petit-fils soutint dignement la gloire de cet illustre nom. Jean Schweighæuser, marchant sur les traces de son père, fit un cours complet d'études à Strasbourg, et comme il se destinait à la même carrière, il s'essaya dans la prédication; mais avide d'apprendre encore, après avoir épuisé la philosophie et la théologie, il pénétra dans les sciences, telles que l'astronomie, la botanique et l'anatomie. On eût dit que son esprit voulait embrasser toutes les connaissances humaines; mais il paraît que la philosophie avait sa préférence, et que s'il avait été maître de sa destinée, il serait devenu décidément philosophe. Ayant déjà suivi les cours de presque tous les professeurs de Strasbourg, il alla étudier en 1767 l'arabe et le syrien chez De Guignes à Paris, l'hébreu chez Michaëlis à Gœttingue, le grec chez Reiske à Leipzig, et chemin faisant, il vit les principaux savants d'Allemagne, se rendit de là en Angleterre, et revint par les Pays-Bas dans sa ville natale, après avoir beaucoup profité des bibliothèques et de la conversation des philologues de tous ces pays. Comme la philosophie, ainsi que nous l'avons dit, était sa science favorite, il demanda une chaire pour l'enseigner; mais n'obtint d'abord qu'une place d'adjoint ou suppléant. Il publia alors successivement plusieurs dissertations par lesquelles on voit que c'était surtout l'école écossaise qui avait son assentiment. La première est intitulée: *An clarior pleniorque homini data sit rerum corporearum quam propriæ mentis cognitio?* Strasbourg, 1770. La seconde traite *De sensu morali*, 1773; elle fut suivie de *Sententiarum philosophicarum fasciculi III*, 1774-75. Il mit une autre dissertation, sur l'origine de la philosophie morale des Écossais, à la tête d'une réimpression du *Compendium logicæ* de Hutcheson, Strasbourg, 1771. Bientôt après il fut nommé professeur titulaire de la chaire de philosophie, et à l'occasion de son installation il prononça un discours sur les rapports entre l'étude de la philosophie et celle des langues. Il y a encore de la philosophie dans un recueil de *Lectures allemandes* qu'il publia à l'usage du gymnase de Strasbourg, afin de familiariser les écoliers avec les notions des choses naturelles et surnaturelles. Dans la seconde partie de la carrière de Schweighæuser la philologie prédomina, et c'est dans celle-là qu'il s'est rendu célèbre. Il s'était lié avec Brunck, commissaire des guerres, qu'un penchant irrésistible portait vers la littérature grecque. Il mit les résultats de ses recherches à la disposition de l'érudit strasbourgeois. Schweighæuser débuta dans la carrière d'éditeur et de critique par deux petites éditions avec notes, intitulées: *Sophoclis Electra et Euripidis Andromache*, Strasbourg, 1779, in-8o, et *Sophoclis OEdipus tyrannus et Euripidis Orestes*, ibid. Une entreprise bien autrement importante fut sa grande édition de l'histoire romaine d'Appien, pour laquelle Musgrave lui avait légué ses notes, et qui avait exigé la collation des anciens *codices* qui se trouvaient dans les diverses bibliothèques de l'Europe: *Appiani quæ supersunt novo studio conquisivit, digessit, ad fidem codd. mss. recensuit, supplevit, emaculavit, varietatem lectionum adjecit, latinam versionem emendavit, adnotationi-*

bus variorum suisque illustravit, indic. instruxit J. Schweighæuser, Leipzig, 1785, 3 vol. in-8°. Ce long titre indique exactement les divers genres de travaux auxquels il avait fallu se livrer pour donner une édition satisfaisante de l'historien de Rome. Le savant éditeur avait appelé l'attention du public sur cette entreprise par deux dissertations préliminaires en forme de thèses académiques : *Exercitationes in Appiani Alexandr. Romanas historias*, et *De impressis ac manuscriptis historiarum Appiani codicibus*, imprimées toutes deux à Strasbourg en 1781. Pureté du texte, classement bien entendu des livres d'Appien, complément des lacunes, voilà ce que cette édition doit au savant de Strasbourg. Il procéda avec le même soin, la même sagacité et la même érudition à la publication du texte de Polybe. Gronovius et Casaubon avaient déjà préparé le terrain ; cependant, grâce aux manuscrits consultés et aux travaux particuliers de l'éditeur, Polybe gagna à être édité de nouveau : *Polybii historiarum quidquid superest, emendatiore interpretatione, varietate lectionis, adnotationibus, indicibus illustravit J. Schw.*, Leipzig, 1789-1795, 8 parties en 9 volumes in-8°. La révolution française éclata pendant cette publication. Schweighæuser sortit d'abord de son cabinet pour aider à la réforme de l'État, fit partie du conseil de la commune, et vit prendre les armes à son fils sur lequel il fondait tout son espoir pour la continuation de ses travaux ; mais les excès révolutionnaires ne tardèrent pas à le dégoûter, et sa modération finit par le rendre suspect, au point qu'il fut arrêté. Il avait épousé une femme charmante par son esprit enjoué ; elle fut assez adroite pour obtenir là conversion de la prison en un éloignement. Toute la famille alla s'établir dans une petite ville de Lorraine, et là le philologue, autant par goût que par nécessité, reprit activement son *Polybe*, et y travailla jour et nuit. Un voisin le voyant écrire pendant que d'autres dormaient, le dénonça comme un homme entretenant des correspondances secrètes. Heureusement l'arrivée d'une lettre de remercîment du gouvernement révolutionnaire, auquel il avait fait hommage des premiers volumes de son Polybe, le sauva du danger d'une nouvelle incarcération, et après la chute de Robespierre il put retourner dans ses foyers. Dès-lors, il ne se mêla plus que de la littérature classique. Appien et Polybe l'avaient conduit à Suidas qui cite souvent ces deux auteurs ; il donna, sous forme de dissertations académiques, *Emendationes et observationes in Suidam*, Strasbourg, 1789. Puis vint une petite édition de l'*Enchiridion* d'Épictète, qui fut immédiatement suivie d'une plus grande : *Epicteti manuale et Cebetis tabula, græce et latine*, Leipzig, 1798, in-8° ; et enfin une grande édition des œuvres du même philosophe avec le commentaire de Simplicius, pour lequel il avait eu la satisfaction de faire collationner neuf manuscrits de la bibliothèque de Paris par son fils Godefroi, qui fit là son début dans la carrière de l'érudition. Cet ouvrage est intitulé : *Epicteteæ philosophiæ monumenta*, Leipzig, 1799-1800, 5 vol. (en six parties), dont les trois premiers contiennent : *Epicteti dissertat. ab Ariano digest. libri IV, ejusdem Enchiridion et ex deperditis sermonibus fragmenta*, avec version latine, notes et index ; et les deux derniers *Simplicii commentarii*

in Epicteti Enchiridion, *Enchiridii paraphrasis christiana et Nili Enchiridion*. Dans un *codex* de Paris qui lui avait été confié, Schweighæuser avait découvert un passage à peu près inédit sur le devoir du philosophe de s'abstenir de fonctions publiques sous un mauvais gouvernement, et même de quitter la patrie. Dans les circonstances où l'on se trouvait, ce passage parut si piquant à son fils alors à Paris et auquel il le communiqua, que celui-ci en fit le sujet d'une notice pour l'Institut national qui le fit insérer dans le tome Ier de ses *Mémoires*, imprimés en l'an IV. Dans la suite, le père publia encore séparément une édition de *Cebetis tabula*, Strasbourg, 1806, in-12, avec des corrections provenant en partie de la collation de quelques *codices* de Paris, faite par son fils. D'Epictète Schweighæuser passa aux *Deipnosophistes* d'Athénée, dont il se chargea pour la collection de Deux-Ponts, après avoir travaillé jusqu'alors pour la librairie de Weidmann à Leipzig : *Athenæi Deipnosophistarum libri XV ex optimis codic. mss. emendavit ac supplevit, nova latina versione et animadvers. Casauboni aliorumque et suis illustravit et indic. instruxit J. Schw.*, Strasbourg, 1801-1807, 14 vol. in-8°, dans lesquels il n'a pourtant pas inséré toutes les notes de Casaubon; l'*Index græcitatis* y manque aussi. Les cinq premiers volumes comprennent le texte avec la version latine, et les neuf volumes suivants sont réservés aux notes et aux tables. Schweighæuser recueillit ensuite ses petites dissertations et les publia sous le titre d'*Opuscula academica*, Deux-Ponts, 1806, 2 vol. contenant, le premier, celles qui se rapportent à la philosophie, et le second les thèses philologiques. Lors de l'organisation des écoles centrales il avait été chargé d'enseigner les langues anciennes à celle de Strasbourg, et l'Institut national l'avait nommé son correspondant pour la 3e classe. En 1802, la suppression des écoles centrales le priva d'une partie de ses appointements, et il eut la douleur de perdre sa femme; en 1806 il succéda en qualité de bibliothécaire à son ancien collègue Oberlin, dont il avait honoré publiquement la mémoire au nom de l'Académie protestante par un discours latin : *Memoriam Oberlini commendat acad. argent.* (1807), et comme il y avait dans cette bibliothèque des *codices* des lettres de Sénèque, il en donna une édition nouvelle pour la collection dite de Deux-Ponts : *L. Ann. Senecæ Epistolæ morales, ad fidem veterum librorum, in his 3 mss. argentorat. recognovit, emendavit, notisque criticis illustravit J. Schw.*, 1809, 2 vol. in-8°. Lors de l'organisation de l'Université impériale, Schweighæuser fut nommé professeur de littérature grecque et doyen de la faculté des lettres dans sa ville natale. Cet hommage rendu à son mérite ne tarda pas à être troublé par la perte de son second fils Charles, officier d'artillerie, qui avait été blessé mortellement à la bataille d'Essling. Il lui resta cinq enfants, dont l'aîné marchait, comme on a vu, sur ses traces; une fille encore jeune se voua entièrement aux soins qu'exigeait son isolement. C'était, comme il disait, son Antigone, et ces soins lui avaient été recommandés vivement par sa mère mourante. Schweighæuser chercha selon sa coutume des distractions dans l'étude: malgré son âge avancé il entreprit la tâche immense de publier Hérodote à l'instar des autres

grandes éditions qu'il avait données; et, non-seulement il acheva cette édition, *Herodoti Historiarum libri IX, cum nova versione latina, varias lectiones, ex 5 codd. mss. emendatas et locupletatas, Wesselingii et Walckenarii aliorumque annotationes et suas adjecit cum indic. J. Schw.*, Strasbourg, 1816, 6 vol. in-8°, dont les qnatre premiers contiennent le texte, la version latine et les variantes, et les deux derniers les notes critiques et l'ancien glossaire; maia il donna encore un *Lexicon Herodoteum quo et styli Herodotei universa ratio enucleate explicatur*, etc., 1824, 2 vol. in-8° à 2 colonnes, à la tête desquels le libraire plaça le portrait de l'auteur. Ces travaux immenses ne l'empêchèrent pas de fournir des matériaux pour l'édition du *Thesaurus linguæ grecæ* préparée en Angleterre. Dès l'an 1810, Schweighæuser eut pour suppléant dans ses cours de grec son fils aîné, qui le suppléa aussi à la faculté protestante. Dahler le remplaça comme professeur d'hébreu à la même faculté. En 1824 il renonça à la place de doyen, et il fut assez heureux l'année suivante de pouvoir céder à son fils sa place de bibliothécaire. Schweighæuser était doué d'une forte constitution et d'une santé très-robuste. Après des travaux forcés il cherchait une récréation dans des excursions pédestres au milieu des Vosges. Mais pendant les grands froids de l'hiver de 1830, il succomba le 19 janvier à une fluxion de poitrine. Il avait défendu toute pompe pour ses funérailles; cependant Dahler, au nom du séminaire protestant, publia une ample biographie du défunt (*Memoriæ J. Schw. sacrum*, Strasbourg, 1830); et le professeur Cuvier prononça en son honneur un discours devant les autorités académiques (*Éloge historique*, etc., ibid., 1830). Schweighæuaer avait été nommé en 1821 chevalier de la Légion-d'Honneur, et cinq ans après, la société de littérature classique de Londres lui avait décerné une médaille d'or. D—G.

SCHWEIGHÆUSER (JEAN-GEOFFROI), philologue et antiquaire, fils du précédent, naquit à Strasbourg le 2 janv. 1776. Atteint par la première réquisition, il fut enrôlé dans un corps qui devait défendre le Rhin; mais au milieu du tumulte des camps il n'en conserva pas moins le goût des lettres que son père lui avait inspiré, et dès qu'il fut dégagé de ses devoirs militaires, il s'adonna tout entier à la philologie. A l'âge de vingt ans il se rendit à Paris pour collationner, ainsi qu'il a été dit dans l'article précédent, les manuscrits grecs pour les éditions de son père, et il donna à l'Institut la notice sur le fragment de Simplicius découvert dans un manuscrit. Ayant accepté la mission délicate de diriger l'éducation des enfants de M. Voyer d'Argenson, il accompagna celui-ci à sa terre des Ormes, près de Poitiers, où il passait tous les étés. L'hiver on revenait à Paris. Lorsque M. d'Argenson fut nommé préfet à Anvers, il le suivit dans cette nouvelle résidence, et ne revint à Strasbourg qu'après avoir accompli sa tâche, qui ne dura pas moins de douze années. Schweighæuser eut aussi l'honneur de contribuer à l'éducation du duc de Broglie. Ses premiers essais l'avaient fait connaître avantageusement des savants philologues de la capitale; il acheva de conquérir leur estime par la publication d'une nouvelle édition des *Caractères de Théophraste*, traduits par La Bruyère (Paris, stéréotypie d'Herhan, an X

(1802), 3 vol. in-12). Les notes intéressantes dont elle est enrichie sont en partie consacrées à ramener la version de La Bruyère à un sens plus littéral, à expliquer par là des usages qu'on ne pourrait concevoir si l'on traduisait autrement, enfin à rapprocher des différents textes donnés par les éditeurs de *Théophraste* la véritable leçon qui convient aux passages les plus difficiles du livre des *Caractères*. Dans la comparaison des variantes et des remarques de Casaubon, de Fischer, de Schneider, de Coray, etc., Schweighæuser fait preuve de la plus grande sagacité et d'une profonde connaissance de la langue grecque. Le commentateur a ajouté à ses notes un *Aperçu de l'histoire de la morale en Grèce avant Théophraste* et la traduction de Caractères tirés de différents auteurs anciens, tels qu'Aristote, Dion, Chrysostôme. Ses travaux littéraires et philologiques s'étendaient encore à d'autres objets. C'est ainsi qu'il entreprit, sous la direction de Visconti, la description des Antiques du musée Napoléon, gravés par M. Piroli, in-4°. Mais une maladie grave le força d'interrompre, à partir de la cinquième livraison, cette publication, qui fut continuée par Petit-Radel. Il fournissait aussi des articles au *Magasin encyclopédique*, aux *Archives littéraires*, au *Publiciste*, journal quotidien, auquel travaillaient alors MM. Suard, Vanderbourg, Guizot, de Barante, Dupont de Nemours, etc. A peine en convalescence, il fit paraître, sous la titre de *Dernier don de Lavater à ses amis*, Paris (Treuttel et Würtz), an XIII (1805), pet. in-12 de 72 pages, une traduction de cent maximes ou sentences que le célèbre physiognomoniste n'avait fait imprimer que pour ses amis, et dont, peu de temps avant sa mort, il avait donné un exemplaire à Schweighæuser, qui, dans sa version, se fit une règle de conserver autant que possible les tours de phrases de l'original. Dans quelques observations préliminaires, il apprécia parfaitement et en peu de mots le caractère religieux et moral du philosophe de Zurich. M. Quérard, qui, dans sa *France littéraire*, a donné d'ailleurs une notice fort bien faite sur les travaux de Schweighæuser, n'a pas parlé de cet écrit. Il a également omis la mention de la *Vie de Christ.-Guill. Koch*, *professeur d'histoire*, etc., publiée par Schweighæuser, au nom du séminaire protestant, Strasbourg, 1814, in-8° de 78 pages. Dès 1810 il fut adjoint à son père pour la chaire de littérature grecque à Strasbourg dont il devint professeur titulaire après la retraite de son père, auquel il succéda aussi en qualité de bibliothécaire. Le séminaire protestant de cette ville, où il était professeur de littérature latine depuis 1812, lui confia les mêmes fonctions. Les *Recherches et antiquités du Bas-Rhin*, sur lesquelles il publia une *Notice* en 1822, lui valurent la première médaille que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres eut à décerner dans ses séances publiques, et quelque temps après il fut nommé associé correspondant de ce corps savant. Ayant rédigé ensuite un *Mémoire sur les antiquités de Strasbourg* (1822), il entreprit avec M. de Golbéry un grand ouvrage pittoresque sur les *Antiquités de l'Alsace*, en un vol. in-fol. Il fit paraître encore une *Explication du plan topographique de l'enceinte antique appelée le mur païen, située autour de la montagne de Sainte-*

Odile, et une *Énumération des monuments les plus remarquables du département du Bas-Rhin*, Strasbourg, 1844, in-8°, avec planches, ouvrage composé pour le congrès scientifique qui avait été tenu dans cette ville deux ans auparavant. D'autres travaux archéologiques de ce savant sont disséminés dans divers recueils. Ainsi, le *Magasin encyclopédique* contient de lui une description des arènes de Poitiers; le *Kunstblatt* de Stuttgart, une notice de la peinture sur verre encaustique (1820), une autre de la partie technique de la peinture sur verre (1830), et une troisième concernant la danse des morts figurée à Strasbourg (1824). Il y a encore dans le tom. II des Mémoires de la société des sciences de Strasbourg un mémoire de lui sur l'ancien Argentoratum. Enfin les *Mémoires de la société roy. des antiquaires de France*, dont il était correspondant, contiennent dans le tome XII un *Mémoire sur les monuments celtiques du département du Bas-Rhin et de quelques cantons adjacents*, et dans le tome XVII, des observations sur la poterie romaine, objet qu'il avait beaucoup étudié depuis la découverte d'une ancienne fabrique de cette poterie dans la petite ville de Rhein-Zabern, située entre Lauterbourg et Spire. Il avait acquis sur les lieux une quantité assez considérable de vases rouges gallo-romains qu'il croyait provenir de cette poterie. Il se proposait d'en publier la description, mais il n'a fait graver que quatorze planches représentant les figures et les bas-reliefs les plus remarquables de cette collection, qui comprenait aussi plusieurs statuettes en bronze. Ces planches forment un cahier in-4°, sous le titre d'*Antiquités de Rhein-Zabern*, lequel ne paraît pas avoir été livré à la publicité. Schweighæuser a contribué en outre à l'*Annuaire du Bas-Rhin*. Il s'était essayé quelquefois dans la poésie; on cite de lui entre autres un poème sur la marche de la civilisation, dont le premier chant seul a été imprimé à Brunn en 1821. Douze ans avant sa mort, qui arriva le 14 mars 1844, il avait été atteint d'une paralysie qui rendit la fin de sa vie très-sédentaire sans toutefois l'empêcher de travailler. Il avait épousé mademoiselle Sophie Lauth, fille du médecin distingué de ce nom, connu par plusieurs ouvrages estimés, laquelle a prodigué à son mari les soins les plus touchants jusqu'à l'heure de la séparation dernière. Au savoir le plus étendu, Schweighæuser joignait une aménité parfaite, des mœurs douces et un caractère obligeant. Aussi s'était-il concilié d'illustres amitiés, et se rappelait-il avec jouissance les marques d'intérêt qu'il avait reçues de Suard, de Camille Jordan, de de Gerando, de Vanderbourg, de Rossel, etc. D—G. et L—M—X.

SCHWEIGHÆUSER (JEAN), parent des précédents, naquit à Strasbourg en 1753, fit de bonnes études, et seconda Basedow (*voy.* ce nom, III, 473) dans la direction du collège que celui-ci avait fondé à Dessau, sous le titre de *Philanthropinon*. En 1781 il obtint l'emploi de conseiller de légation du duché de Bade, et en 1782 il entra comme professeur au gymnase de Bouxviller, où il enseigna les sciences et la littérature. Pendant la révolution il fut nommé secrétaire interprète du département du Bas-Rhin, et plus tard garde des archives à la préfecture de Strasbourg, où il mourut le 8 avril 1801. C'était un homme probe, laborieux

et plein de zèle pour l'instruction de la jeunesse. On a de lui : I. Des *Cours d'astronomie, de mathématiques et de géographie historique, à l'usage du gymnase de Bouxviller* (en allemand), imprimés à Pirmasens, de 1784 à 1785, en 4 vol. in-8°. II. *Instruction élémentaire sur la langue française* (en allemand), Strasbourg, 1790-91, 2 volumes in-8°. III. *Instruction raisonnée sur les calculs d'une utilité générale, adaptés aux nouveaux poids et mesures*, Strasbourg et Paris, an IX (1801), in-12, et quelques autres écrits relatifs à l'éducation. Z.

SCHWENDI (LAZARE), baron de HOHENLANDSBERG, général autrichien, né en 1525 au château de Schwendi, dans l'Autriche supérieure, entra à l'âge de vingt ans au service de l'empereur Charles-Quint. Au commencement de la guerre de Schmalkalde en 1546, ce prince l'envoya à Strasbourg, à Augsbourg et dans d'autres villes impériales pour sonder leurs dispositions. Revenu de cette mission, et nommé colonel, Schwendi amena au mois de septembre 1546, à l'empereur, qui campait près d'Ingolstadt, un renfort de 12,000 hommes qu'il avait levés en Autriche et dans le Tyrol. Après la bataille de Muhlberg (24 avril 1547), et la convention de Wittenberg par laquelle Jean-Frédéric fut obligé de céder l'électorat de Saxe à son cousin le duc Maurice, Schwendi occupa Gotha, dont il fit raser les fortifications. Pendant le siége de Magdebourg, que le prince Maurice dirigea en 1551, au nom de Charles-Quint, il remplit pour l'empereur les fonctions de commissaire. De 1553 à 1556, il servit en Hongrie contre les Turcs. En 1557, employé à l'armée de Philippe II dans les Pays-Bas, il se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et en 1558 à celle de Gravelines. A la prière de l'empereur Maximilien II, le roi Philippe lui permit de rentrer au service de la maison d'Autriche. Nommé lieutenant-général et commandant en chef de l'armée autrichienne en Hongrie, Schwendi fut chargé de soumettre le prince Jean de Zapoly et de repousser les troupes que le Grand-Seigneur avait envoyées à son secours. Les succès qu'il obtint dans les campagnes de 1564, 65 et 66 justifièrent la confiance que Maximilien avait mise en ses talents. Bathor, Ujhanga (Ungrisch-Neuatadt), Szendred, Saagh, Pelsœg, Krasnahorka et plusieurs autres places furent emportées d'assaut. Le sultan Soliman était alors occupé devant Malte dont il ne put s'emparer, quoiqu'il y eût développé toutes les forces de l'empire ottoman. Ce siége ne lui permit point d'envoyer des secours en Hongrie ; mais ayant été obligé d'abandonner Malte, il résolut de s'en venger sur l'Autriche. Schwendi se rendit en toute hâte à Vienne pour représenter à l'empereur la grandeur et l'imminence du danger auquel les États héréditaires étaient exposés. Pendant son absence, les Turcs prirent Erdoed et Neustadt. Il leur enleva plus tard la dernière de ces places ; en 1566, il défendit Tokay contre Zapoly et s'empara de Montgatz où il fit un riche butin. De là il vint se placer sur la Theiss, vis-à-vis le camp de l'ennemi. L'empereur Maximilien, ses frères Ferdinand et Charles amenèrent de puissants secours à l'armée. Cependant on ne put délivrer Sigeth, que le brave Zrini défendit jusqu'au dernier moment. Soliman était mort le 4 septembre 1566, et deux ans après son successeur Sélim II conclut un armi-

stice avec Maximilien. D'après cette convention, l'empereur resta en possession des conquêtes que Schwendi avait faites en Hongrie. A cette époque se termine la carrière militaire de ce général; il déposa le commandement de l'armée ainsi que le gouvernement de Kasovie, l'empereur voulant l'employer dans la diplomatie. Après avoir accompagné ce prince aux diètes de Ratisbonne, il se retira sur ses terres en Alsace et dans la Souabe, où il écrivit les ouvrages suivants qui ont paru après sa mort: I. *Gouvernement de l'empire germanique* (en allem.), Francfort, 1612. II. *Organisation d'une armée, fonctions que les chefs ont à y remplir* (all.), Dresde, 1576. III. *De bello contra Turcas gerendo*. Pendant que Schwendi était en quartier d'hiver en Hongrie, 1565-1566, il rédigea pour l'empereur Maximilien des observations sur l'organisation de l'armée ottomane, sur celle de l'armée autrichienne, sur la conduite qu'il convenait de tenir envers les Turcs, sur les dangers auxquels on s'exposait en les poussant à la guerre. Ce mémoire, composé en allemand, a été publié dans le *Journal militaire d'Autriche*, t. XXI. Schwendi mourut dans sa terre de Kilchhofen, le 28 mai 1584. G—Y.

SCHWERIN (OTTON de), diplomate allemand, né le 8 mars 1616 en Poméranie, d'une ancienne et noble famille, où naquit plus tard l'illustre maréchal de Frédéric II (*voy.* SCHWERIN, XLI, 283), fut nommé en 1638 gentilhomme de la chambre de Georges-Guillaume, électeur de Brandebourg; en 1640, directeur de la chambre des domaines de ce prince; en 1645, conseiller privé du grand-électeur; quelque temps après, grand-maître de l'électrice, et plus tard, gouverneur des deux fils de l'électeur, Charles-Émile et Frédéric, lequel fut par la suite premier roi de Prusse. En 1648, l'empereur le nomma baron de l'empire, et Frédéric-Guillaume lui conféra la charge héréditaire de camérier de la Marche de Brandebourg. Ce prince l'employa aux négociations les plus importantes et l'envoya comme ministre aux cours de Pologne et de Suède. Il négocia et signa les traités de Kœnigsberg, du 6 janvier 1656, de Libau, du 10 novembre 1656, et de Walau, du 19 septembre 1657, qui font époque, les deux derniers surtout, dans l'histoire de la Prusse, dont ils ont brisé les liens de vassalité. Le 13 octobre 1658, l'électeur le nomma premier ministre et président du conseil privé pour toutes les affaires d'Etat, de justice et de féodalité. Il paya ses services par de riches dotations situées dans la Prusse, en Poméranie, dans le duché de Clèves, et lui conféra la seigneurie de Vieux-Ladsburg dans la Marche électorale. Schwerin mourut le 14 novembre 1679. — Son fils, nommé également *Otton*, né le 14 avril 1645, et mort en 1705, fut élevé en 1700 au rang de comte du saint-empire romain. Il fut ministre de Prusse auprès des cours de Londres et de Vienne, et conseiller privé d'État. S—L.

SCIARPA (GHERARDO CURCI, dit), l'un des plus fameux chefs des bandes royalistes dans la guerre napolitaine de 1799, exerçait les fonctions de commandant des troupes de la police de la province de Salerne, lorsque les Français, sous le général Championnet, firent la conquête du royaume de Naples. Plein d'ardeur et d'un noble enthousiasme pour la cause royale, Sciarpa réunit un grand

nombre d'insurgés, se mit à leur tête et concourut puissamment au soulèvement général de la Pouille, ainsi qu'à la formation de l'armée de la *Sainte-Foi*, dont le cardinal Ruffo fut le général en chef. Ce prélat lui ayant donné le commandement d'une division, il y déploya la plus infatigable énergie, sans se montrer aussi cruel que Fra-Diavolo, et les succès qu'il obtint contre Schipani (*voy.* ce nom dans ce vol., p. 293) contribuèrent beaucoup à la chute de l'éphémère république parthénopéenne. On peut lire dans l'*Histoire de Naples*, de Colletta, le récit de ses valeureuses actions. Après s'être emparé successivement de Campistrino, de Salerne et de Castellamare, il suivit la marche victorieuse de Ruffo sur Naples, et dans les combats qui eurent lieu sous les murs de cette ville, on le vit faire preuve du plus grand courage. Si le roi Ferdinand, rétabli sur son trône, laissa un libre cours à la sanglante réaction, il n'oublia point ceux qui avaient participé à la restauration de sa maison; tous reçurent des récompenses. Sciarpa eut le titre de baron et le grade de colonel avec 4,000 ducats de pension et des terres. Il fit ensuite partie de la petite armée que Ferdinand IV envoya contre Rome pour en chasser les Français, et qui se dispersa sous les murs de l'antique cité au premier coup de canon du général Grenier, qui y commandait alors. Depuis ce moment, il ne fut plus question de Sciarpa, et à la seconde chute des Bourbons de Naples, il se retira en Sicile, où il vécut et mourut dans une complète obscurité. C—H—N.

SCILLATI (Nicolas), médecin et philosophe de la fin du XV[e] siècle, composa divers traités de médecine, un entre autres sur la maladie vénérienne qu'il écrivit à Barcelonne en 1494, et un autre sur les avantages de la pauvreté, *De felici philosophorum paupertate appetenda*, 1496, in-4°, sans indication de lieu. Quelques écrivains plus modernes, Tilenius, Bartoli, etc., ont, comme Scillati, célébré les douceurs de la misère, qui, en dépit de ses panégyristes, restera long-temps encore plus commune qu'ambitionnée. B-N-T.

SCINA (l'abbé Dominique), savant littérateur, né à Palerme en 1765, reçut l'éducation que pouvait lui donner une famille pauvre et obscure, dans un pays alors séparé pour ainsi dire du reste du monde. Destiné à l'état ecclésiastique, le seul où les enfants du peuple pouvaient obtenir de la considération, il faisait les études qu'on croyait nécessaires pour un prêtre, lorsque son professeur de théologie, le chanoine Gregorio, historien distingué, lui fit lire l'essai de Hume *Sur l'entendement humain*. Scinà entra dans les ordres pour se faire une position, mais, se bornant désormais aux sciences où l'intelligence peut marcher toute seule et d'un pas assuré, il s'adonna spécialement à la physique et à l'histoire. Pendant les premières quarante années de sa vie il s'abstint de toute publication. On ne le connaissait que comme un excellent professeur de l'académie, depuis université de Palerme, où il fut le premier à donner un cours complet de physique expérimentale, et où il remplaça souvent le professeur de littérature grecque. Personne peut-être ne devinait le travail qui, à cette époque, se faisait dans son intelligence, et que nous retrouvons aujourd'hui si nettement dans ses ouvrages. Après avoir plané sur toutes les connaissances humaines, tant science que tradition, il en

avait saisi les rapports, les avait classés dans son esprit, et en avait tiré des principes généraux; il ne s'agissait que de porter ces principes sur les faits matériels ou moraux. Scinà ne voulut entrer dans l'arène que quand Il sentit toutes ses forces. Il débuta par une introduction à la physique, imprimée à Palerme en 1803. Dans cet ouvrage remarquable, qu'il appelait la logique des sciences naturelles, il établit trois époques pour leur développement; et après avoir dessiné d'une main ferme les caractères des deux premières, qu'il appela de Galilée et de Newton, il annonça la troisième dans laquelle la physique et la chimie ne devaient faire qu'une seule science; et il alla jusqu'à tracer la marche de cette innovation. Hommage donc à son génie pour cette prophétie qui se vérifie déjà! Dans le reste de ses œuvres scientifiques nous ne voyons plus le même talent. Aucune découverte ne lui est due. On admire cependant la méthode, la force et la clarté de l'expression dans son cours de physique, publié peu de temps après l'*Introduction*, et réimprimé en 1828 et 1829, parfaitement au niveau de la science, et adopté dans plusieurs colléges d'Italie. Sa topographie de Palerme (1818), vrai modèle de l'application de toutes les sciences naturelles à l'étude spéciale d'un pays, n'est pas sans défauts. Ses autres écrits de circonstance, *Sur les tournants du détroit de Messine*, 1811; *Sur une éruption de l'Etna* (même année); *Sur les tremblements de terre des Madonies*, 1819; *Sur l'îlot volcanique formé en 1831, près de la Sicile; Sur les os fossiles des environs de Palerme*, 1831, etc., frappent toujours par la grande justesse des idées, mais ne présentent ni des théories ni des faits nouveaux. Aussi n'aurions-nous eu à parler que d'un génie manqué, s'il n'avait pas réalisé en histoire la pensée qu'il lui était impossible de suivre jusqu'au bout dans les sciences physiques. Dans celles-ci il ne pouvait pas étudier les faits de manière à satisfaire son esprit sévère et positif, puisqu'il se trouvait presque sans instruments, et en dehors du commerce des savants, d'abord à cause de la guerre, et, depuis 1815, parce qu'une réaction politique s'appesantit sur la Sicile. Son premier essai historique publié en 1808 ne s'écarta pas des sciences naturelles : ce fut la *Biographie de Maurolicus*, grand mathématicien de Messine au XVIe siècle. Cet ouvrage fut suivi de près (1813) par deux volumes sur *Empédocle*, où l'auteur put s'étendre sur toutes les sciences physiques et philosophiques, sur la littérature et la politique, qui occupèrent tour à tour la vie du grand philosophe d'Agrigente. Depuis cette publication, Scinà ne songea sérieusement qu'à l'histoire littéraire de la Sicile. Là il avait devant lui un but plus noble que la simple science, car il s'agissait de retremper par l'histoire le courage d'un peuple qu'il croyait opprimé. Ce fut une mission qu'il tâcha de remplir sans compromettre sa personne ni ses places, ni les bénéfices ecclésiastiques dont il jouissait. Aussi, bien que nommé historiographe du royaume de Sicile, voulant esquiver l'entreprise trop hardie d'une histoire politique, il se retrancha dans l'histoire littéraire pour porter ses coups sans danger. Après s'être mêlé un peu plus ouvertement à la politique en 1821, et avoir rempli une mission de la ville de Palerme auprès du roi Ferdinand Ier, à l'occa-

sion du congrès de Laybach, il reprit son travail, en publiant la *Biographie d'Archimède* (1823); ensuite une traduction en vers italiens des *Fragments d'Archestrate*, Palerme, 1825, et l'*Histoire littéraire de la Sicile au XVIIIe siècle*, 1825 à 1827, 3 vol. in-8°. Enfin il réunit dans un tableau magnifique toutes les notices littéraires des Grecs siciliens; mais il n'arriva pas à donner la dernière main à cet ouvrage, dont quelques morceaux avaient paru de 1832 à 1836, et qui ne fut imprimé, presque complet et en un seul volume, qu'en 1840, après la mort de l'auteur. Les œuvres historiques de Scinà se distinguent par cette lucidité qui était inséparable de son intelligence; elles sont un modèle d'histoire littéraire. Après avoir établi les faits par une critique à laquelle rien n'échappe, il en découvre les liens, il devine la marche de l'esprit d'un homme d'abord, ensuite de toute une époque: ici il reconstruit un système sur quelques fragments épars, là il explique les progrès des lettres ou des sciences par les événements politiques; et une fois sur ce terrain, il commence à frapper de sa rude main quiconque a fait le moindre tort à sa patrie, n'importe à quelle époque. L'*Histoire littéraire de la Sicile*, dont il illustra les deux périodes extrêmes, et qu'il avait l'intention de compléter par des traités sur les temps romains, sur le moyen âge, et la renaissance jusqu'au XVIIIe siècle, est donc l'ouvrage d'un bon citoyen et d'un philosophe. Sous le rapport de la forme, Scinà peut figurer au nombre des premiers écrivains de l'Italie moderne. S'il ne brille point par les finesses de l'élocution, par cette souplesse, qu'il ne put pas donner à son style, n'en ayant jamais eu dans son caractère, il se fait remarquer par la force, la précision, la dignité et l'élégance. Jouissant d'une haute considération, il fut chargé de plusieurs commissions permanentes ou temporaires, dans lesquelles il rendit de grands services à l'instruction publique. Nous citerons un projet d'instruction publique fait pour le parlement de 1813, et par lequel chaque paroisse aurait eu une école primaire à la charge des moines, si nombreux et si riches en Sicile, chaque commune une école de géographie et d'histoire, et chaque district un collége aux frais des évêques. Les deux universités de Palerme et de Catane eussent été mieux organisées, et l'on aurait placé au sommet de la pyramide (c'est ainsi qu'il s'exprimait), une académie qui eût réuni les fonctions partagées en France entre l'Institut et l'Université. Ce projet resta sans suite; mais l'auteur, appelé plus tard au conseil universitaire, tâcha d'organiser l'enseignement laïque en Sicile, autant que le permettait le gouvernement. Il restaura la bibliothèque communale de Palerme qui est devenue si utile. Chargé de la direction de plusieurs établissements d'éducation publique, il porta dans les affaires d'administration la capacité qui le distinguait dans les études. L'envie de certaines personnes, l'intérêt individuel de bien d'autres, l'esprit de classe qui lui suscitèrent des désagréments, étaient aiguillonnés, à vrai dire, par le caractère de l'abbé Scinà, homme aussi dur qu'honnête, excessivement fier, prêt en toute occasion à se brouiller et à engager une bataille. Il ne savait pardonner le talent qu'à ses amis, et ne pardonnait la vanité à personne. Du reste, il était bienfaisant, dévoué

à sa famille, à ses amis et d'une conduite irréprochable. Ses opinions politiques se prononçaient pour un gouvernement représentatif modéré, mais il voulait avant tout la nationalité sicilienne. Aigri par les atteintes portées à la constitution du pays, il allait jusqu'à l'injustice contre les idées d'unité italienne, dont la réalisation lui paraissait bien éloignée. En général l'espérance, cette grande vertu du citoyen, était morte dans son cœur. Si quelqu'un de ses amis lui tenait des propos de politique, il répondait: *siamo birbi* (nous sommes des coquins), assertion vague et mauvaise excuse qui d'ailleurs n'était pas étonnante chez un homme s'attristant toujours sur le sort de sa chère Sicile, avec la persuasion qu'on ne pouvait pas l'améliorer. Avancé en âge et devenu presque aveugle, il fut frappé au cœur en voyant paraître à Palerme le choléra, dont il pressentit les funestes conséquences. Atteint par le fléau, il y succomba, malgré son tempérament de fer, le 13 juillet 1837, à l'âge de 72 ans. Son corps, jeté sur un corbillard, fut inhumé sans honneurs et pêle-mêle avec quinze ou seize cents victimes du même jour. Ce ne fut qu'après la disparition de l'épidémie que sa famille lui éleva un modeste monument dans le cimetière de *Santo-Spirito*, et que l'Académie des sciences et lettres de Palerme lui rendit les honneurs funèbres dans une séance où éclatèrent d'une manière fâcheuse de mauvaises passions politiques. Z.

SCIO (Étienne), violoniste et compositeur musicien, né à Bordeaux en 1766, suivit, dès son enfance, la profession de son père. Ses progrès y furent si rapides, qu'en 1788 il était premier violon au grand théâtre de Marseille. Ce fut là qu'il épousa l'actrice dont la célébrité avait déjà commencé sous le nom de Crécy. Boursault-Malherbe, qui était alors acteur et directeur de ce théâtre, ayant fondé à Paris celui de Molière, dans la rue Saint-Martin, y engagea les deux époux en 1791. Scio y fut chef d'orchestre et composa la musique de quelques opéras de circonstance, tels que *la France régénérée*, qui obtint un succès de vogue; *le Réveil de Camaillaka*, *le Sofa*, etc., qui furent moins bien accueillis. Le théâtre Molière étant tombé en décadence sous une nouvelle direction, en 1792, Scio fut engagé avec sa femme au théâtre Feydeau, où il ne fut plus que le chef des seconds violons. Il y donna la même année : *Lisidore et Monrose*, et en 1793 *Lysia*. Il composa aussi pour le théâtre de la Cité : *le Tambourin de Provence* (1793). Le premier de ces opéras obtint plus de succès que les autres. Atteint de phthisie pulmonaire, Scio mourut à Paris le 21 février 1796, à l'âge de 29 ans. — Scio (*Claudine-Angélique Legrand*, femme), célèbre actrice et cantatrice de l'Opéra-Comique, épouse du précédent, naquit à Lille en 1770. On a dit que ses parents n'appartenaient pas aux dernières classes de la société, et qu'ils soignèrent son éducation. Comment donc négligèrent-ils ses dispositions naturelles pour la musique, et pourquoi ne s'opposèrent-ils pas à sa vocation pour le théâtre, lorsqu'elle se consacra à cette carrière? On ignore l'époque, le lieu de ses premiers débuts et les motifs qui la déterminèrent; mais il est certain qu'en 1787 elle était attachée, sous le nom de Mlle Crécy, au théâtre de Montpellier, et qu'elle y tenait un des premiers rangs dans la troupe ly-

rique, lorsqu'en 1788 elle obtint un congé pour aller, avec son camarade Gaveaux, donner des représentations à Avignon, où elle joua et chanta avec tant de succès Agathe dans *l'Ami de la maison*, et Colette dans *le Devin du village*, qu'on lui jeta sur le théâtre une couronne et un couplet, lequel fut sans doute le début poétique d'Auguste Gilles, qui prit depuis le nom de Saint-Gilles, en devenant le beau-frère du second consul Cambacérès. En 1789, Mlle Crécy fut engagée au grand théâtre de Marseille, où elle remplit avec un talent supérieur les premiers rôles dans divers opéras-comiques, tels qu'*Azémia*, Michel dans *les Petits Savoyards*, Zerbine dans *la Servante maîtresse*, etc. Elle quitta le nom de Crécy en épousant Scio, qu'elle suivit en 1791 à Paris au théâtre Molière, dont le répertoire médiocre n'empêcha pas Mme Scio d'y acquérir assez de réputation pour obtenir, en 1792, un engagement au théâtre Feydeau. Là son talent fut mieux apprécié et utilisé. Après avoir débuté par les rôles de *Lodoïska* dans l'opéra de Cherubini, de Velbina dans *le Marquis de Tulipano*, de Belinde dans *la Colonie*, elle y créa ceux de Louise dans *l'Amour filial*, ou *la Jambe de bois*, de l'amoureuse dans *Lisidore et Monrose*, et d'Euphémie dans *les Visitandines*. On ne put y admirer que le beau timbre et la pureté de sa voix; mais bientôt elle se fit applaudir comme actrice et comme cantatrice dans des rôles plus importants : Séraphine dans *la Caverne*, Juliette dans le *Roméo* de Steibelt, Claudine dans *le Petit commissionnaire*, Calypso dans *Télémaque*, Fulbert dans *le Petit matelot*, Léonore dans *l'Amour conjugal*, Médée dans l'opéra de ce nom, Palma dans *le Voyage en Grèce*, Constance dans *les Deux journées*, etc. Si Mme Scio contribua au succès de plusieurs de ces ouvrages et à la réputation de leurs auteurs, on peut dire aussi que quelques-uns de ces rôles, tels que Calypso, Médée et Constance, écrits pour elle par Lesueur et Cherubini, sur un ton trop haut et pour une voix, sinon plus étendue et plus sonore, du moins plus robuste que la sienne, l'usèrent de bonne heure et abrégèrent ses jours, en flattant son amour-propre, car elle s'en était chargée par ambition plutôt que par complaisance. Mme Scio n'était presque pas musicienne, mais on ne pouvait s'en apercevoir, tant elle avait l'oreille délicate, tant elle avait d'aplomb pour la mesure et de justesse dans la voix. Malgré ses succès dans les ariettes de bravoure et à roulades, elle abandonna ce genre insignifiant pour se borner au chant noble et sentimental dans lequel elle excellait. Sans être jolie, Mme Scio avait une taille et une physionomie qui ne manquaient ni de dignité ni d'expression. A une âme ardente, elle joignait beaucoup d'intelligence et une parfaite connaissance de la scène. Un mot de Steibelt est le plus bel éloge de cette actrice. Dirigeant à Londres une répétition de sa *Camilla*, et peu satisfait des cantatrices italiennes chargées des principaux rôles, il se rappela son *Roméo et Juliette*, et s'écria : *Où est madame Scio?* Lors de la réunion des deux troupes d'Opéra-Comique, en 1801, elle fit partie de la nouvelle société dramatique et du comité d'administration. Elle joua avec succès, au théâtre Favart, le principal rôle de femme dans plusieurs opéras anciens, *Pierre-le-Grand*, *Félix*, ou *l'Enfant trouvé*, *Raoul Barbe-Bleue*, et sur-

tont dans *Zoraïme et Zulnar*. Accueillie avec la même bienveillance, elle parut depuis avec moins d'éclat sur les théâtres Favart et Feydeau et fit de fréquentes absences. Ses efforts surnaturels, et surtout l'irrégularité de sa conduite, avaient épuisé sa santé. Passionnée pour son art, elle était quelquefois forcée par une subite hémorrhagie d'entrer dans la coulisse et reparaissait bientôt sur la scène avec moins d'effroi que les témoins de cet accident. On lui avait toujours reproché une déclamation un peu emphatique qui, s'éloignant de la diction naturelle, aurait pu paraître choquante si sa pantomime n'eût pas été l'expression vraie de la nature. Trois ou quatre ans avant sa mort, elle n'était plus que le soleil couchant, et ne se faisait remarquer que comme actrice. En général elle était mieux sous les habits d'homme que sous ceux de son sexe. Elle eut toujours beaucoup de succès dans les travestissements, notamment en 1803 dans *la Jeune prude* de Dupaty, où elle passait et repassait d'un sexe à l'autre avec une rapidité prodigieuse. Devenue veuve en 1796, elle avait épousé, le 18 juillet 1802, un employé du trésor, et joignant les noms de ses deux maris, elle se fit appeler depuis Scio-Messié. Mais ayant divorcé, le 18 septembre 1806, avec son second époux, Antoine-Louis Messié, et non pas Messier, elle avait repris le nom du premier, lorsqu'une phthisie pulmonaire causée par ses excès termina ses jours, le 14 juillet 1807, à l'âge de 37 ans. A—T.

SCORBIAC (Bruno-Casimir), prédicateur et instituteur français, né le 4 mars 1796 à Montauban, d'une famille noble et riche, reçut une éducation toute chrétienne, d'abord dans la maison de son père, puis dans l'institution de l'abbé Liautard. On le destinait à l'école polytechnique et il avait déjà fait toutes ses études préparatoires, lorsqu'il renonça tout-à-coup à ce projet pour embrasser l'état ecclésiastique. Il entra au mois d'octobre 1815 au séminaire de Saint-Sulpice, et s'y fit remarquer par sa piété et les qualités de son cœur et de son esprit. Lorsqu'il eut reçu le diaconat, l'évêque de Quimper, M. Crouseilhes, qui était son oncle, demanda et obtint pour lui un canonicat dans son diocèse; mais le jeune abbé, comprenant tout ce qu'aurait d'insolite une semblable nomination, refusa le bénéfice, et même, après avoir été ordonné prêtre, résista aux nouvelles instances qui lui furent faites, et entra (1820) dans la maison des missionnaires fondée par l'abbé de Rauzan. Le succès de ses prédications suggéra à Frayssinous, alors ministre de l'instruction publique, de l'attacher à l'instruction religieuse, et il créa pour lui un nouvel emploi, celui d'aumônier de l'université, spécialement chargé de donner des retraites dans les colléges. C'était en 1823, et Scorbiac exerça ces fonctions jusqu'au moment où l'évêque d'Hermopolis quitta le ministère de l'instruction publique. Quelques années avaient suffi à l'abbé de Scorbiac pour visiter la plupart des colléges de France, où sa parole pleine d'onction produisit sur un grand nombre d'élèves les plus salutaires effets; et, si depuis 1830 on a remarqué un retour sensible aux idées religieuses dans les générations naissantes, on peut dire sans crainte que l'abbé de Scorbiac a beaucoup contribué à ce mouvement. Dans les rares intervalles de ses missions, il demeurait à Paris, et continuait en quelque sorte son œuvre, en réu-

nissant dans l'appartement qu'on lui avait donné à la Sorbonne une foule de jeunes gens, avocats, médecins, professeurs, ecclésiastiques, qui discutaient entre eux les questions religieuses et philosophiques auxquelles les circonstances pouvaient prêter le plus d'intérêt. L'abbé de Scorbiac dirigeait ces utiles débats et y prenait lui-même une part fort active. Lorsque l'emploi d'aumônier de l'université eut été supprimé, le pieux missionnaire, qui comprenait tout le besoin que la jeunesse de France avait de son influence, s'associa avec son ami M. l'abbé de Salinis, pour rendre au collége de Juilly son ancienne splendeur. Ce fut en 1828 qu'ils en prirent possession, et dès la première année ils comptèrent un grand nombre de pensionnaires. De toute part, dit M. l'abbé Cœur (*voy. l'Univers religieux* du 8 octobre 1846), on y vit accourir la plus brillante jeunesse du royaume. Les élèves étaient étonnés de retrouver une image de la famille dans les murs d'un collége. C'est le caractère particulier que Scorbiac et M. de Salinis avaient donné à leur maison. Ils avaient remarqué que dans la plupart des maisons d'éducation, où l'on exige chaque mois le billet de confession, où tout le monde à certaines époques est tenu d'approcher de la sainte table, l'élève finit par considérer les pratiques religieuses les plus sacrées comme de purs devoirs de collége, dont il se hâte de s'affranchir à la première occasion. Malheureusement, Scorbiac et l'abbé de Salinis furent obligés de renoncer à la direction de ce collége en 1841, et quelque soin qu'ils aient mis dans le choix de leurs successeurs, il ne semble pas que ceux-ci aient pu conserver sur les élèves le même ascendant, car on n'a sans doute pas oublié les désordres qui y éclatèrent un peu plus tard et qui eurent du retentissement dans la presse. L'abbé de Scorbiac se retira à Bordeaux, où il fut nommé vicaire-général et chargé de la direction d'une maison religieuse. Là, il continua, comme par le passé, à se livrer à la prédication, et à réunir chez lui, dans des soirées littéraires, l'élite de la société. Avant de se fixer dans cette ville, il fit avec son associé le pèlerinage de Rome et fut accueilli avec une bienveillance toute particulière par le pape Grégoire XVI alors régnant. Dans l'été de 1846, il fut appelé auprès de son frère, le baron de Scorbiac, qui était tombé gravement malade; lui-même fut atteint en route d'une dyssenterie, et il était à peine arrivé à Montauban qu'il fut obligé de s'aliter. Il mourut peu de jours après (le 1[er] octobre 1846), en laissant des regrets universels et la réputation d'un saint homme. L'abbé de Scorbiac avait le titre de vicaire-général de Montauban, et il était chanoine honoraire de Meaux. Ses sermons n'ont point été publiés, mais ils mériteraient de l'être, si l'on peut juger de leur mérite par la profonde impression qu'ils ont laissée dans l'esprit de ceux qui les ont entendus. Ce prédicateur, dit M. l'abbé Melchior Dulac dans la notice qu'il lui a consacrée (*voy. l'Université catholique* de janvier 1847), avait un véritable talent oratoire. Ne perdant jamais de vue son sujet, l'unité, cette loi suprême des œuvres de l'esprit, régnait dans ses discours; l'ordonnance en était simple, exempte de toute confusion, les divisions naturelles et fortement marquées. C'était surtout cet accent de foi qu'on ne peut traduire et qui par-

tait de son âme, ces rayons de candeur et de loyauté qu'on ne saurait peindre et qui illuminaient son visage, c'était là ce qui subjuguait ses jeunes auditeurs. Tout ce qu'on possède aujourd'hui de l'abbé de Scorbiac consiste dans une *Histoire de la philosophie* (Paris, 1836, in-8°), qu'il publia sous le voile de l'anonyme, avec M. de Salinis. Il fut aussi l'un des fondateurs de l'*Université catholique*, mais il s'occupa beaucoup plus de la direction que de la rédaction de cette revue. A—Y.

SCOTT (THOMAS), théologien anglais, natif du comté d'York, s'enrôla, très-peu de temps après avoir reçu les ordres, sous la bannière du presbytérianisme le plus fervent, ce qui le fit nommer chapelain-adjoint de l'hôpital Lock, quand le révérend Martin Madan fut obligé de renoncer à cette place pour avoir publiquement défendu la polygamie. Il avait pour collègue dans ce poste un M. de Coetlogon, non moins ardent que lui; et les deux prédicants en vinrent bientôt à laisser éclater leurs dissentiments sur divers points plus ou moins graves de doctrine. Les anciens de l'église ne voulurent donner raison ni à l'un ni à l'autre, et l'on sépara les deux zélés champions en les envoyant argumenter chacun dans une paroisse séparée. Scott devint ainsi vicaire d'Olney, et plus tard recteur d'Aston-Sandford, d'où finalement il passa en qualité de curé à Weston, Underwood et Ravenstoke. On a de lui : I. *La Bible de famille*, avec des notes, 1796, 4 vol. in-4°; 5e éd., 1810. II. *Tables chronologiques de la Bible avec des cartes*, 1811, in-4°. III. *Essais sur les sujets religieux les plus importants*, 1793, in-12; 4e éd., 1800, in-8°. IV. *Traité sur l'accroissement de l'état de grâce*, in-8°. V. *De l'inspiration de la Sainte Écriture en réponse à* l'Age de raison, *de Paine*, 1796, in-8°. VI. *Les droits de Dieu*, 1793, in-12. VII. *La doctrine de l'Écriture sur le gouvernement civil et sur les droits des sujets*, 1792, in-12. VIII. *Considérations sur les garanties et la nature de la foi*, 1798, in-8°. IX. *Sur les signes du temps*, 1799, in-8°. X. *Remarques sur la* Réfutation du Calvinisme, *de l'évêque de Lincoln*, 1812, 2 vol. in-8°. XI. *La force de la vérité*, ou *Narration merveilleuse de ma vie*, 1779, in-12; 8e éd., 1811. XII. Des Sermons qui n'ont pas été réunis. Th. Scott a donné une édition du *Pèlerin* de Bunyan, avec des notes et une vie de l'auteur, 1801, in-8°. Z.

SCOTT (sir WALTER), poëte, antiquaire, historien remarquable et romancier du premier ordre, le premier peut-être de tous les romanciers dont se glorifie la littérature, était issu d'une des familles écossaises les plus honorables de la frontière, ou, comme disent nos voisins, du *Border*. Grand ami des généalogies par goût, par conviction et par calcul (par goût, puisqu'il était idolâtre de toute vieille chose; par conviction, puisque le torysme avait en lui un fervent champion; par calcul, puisque la parenté des Scott avec les ducs de Buccleugh faisait de ceux-ci les patrons naturels et les puissants appuis de ceux-là), Walter Scott n'a pas manqué de nous initier à la chronique de ses ancêtres. Mais eût-il gardé le silence sur ce point (et c'eût été un tort, car plus d'une fois son sujet amenait l'obligation d'en parler), les admirateurs de son talent auraient tenté d'y suppléer, et certainement ils auraient réussi. Ce coup d'œil rétrospectif sur les Scott

ne manque au reste pas d'intérêt : il y a charme et profit à retrouver épars chez ces hommes du passé, que nous ignorerions à jamais sans leur glorieux descendant, les principaux linéaments, les grands traits caractéristiques que présente la physionomie de l'immortel écrivain. — On vient de voir que les Scott étaient du pur sang des Buccleugh. L'aïeul paternel de notre auteur était un simple fermier. Ce paysan, ainsi que le duc, remontait incontestablement, à ce qu'on nous assure, à sir Walter Scott de Branxholme, le chef du clan. A plusieurs degrés plus bas se retrouve un Michel Scott, dit le Merlin écossais, qui, comme l'auteur des *Puritains* et d'*Ivanhoe*, a été qualifié de romancier magicien (*wizard romancer*); car, nous dit sa légende, « son coursier magique ébranlait les tours de Notre-Dame jusqu'en ses fondements, quand il piaffait dans son écurie de Drummelzier; » et quelques-uns de ces modernes qui s'acharnent à transformer le merveilleux en raretés possibles ont vu dans Michel, au lieu d'un Merlin, un second Roger Bacon. Un autre Scott a été comparé à Chaucer, comme notre Scott à Shakespeare. Y eût-il de l'exagération dans ces assimilations hasardeuses, il est clair que tout n'est pas faux dans ces traditions, que ces Scott tranchaient avec leurs entours par l'intelligence, qu'une fée semblait leur avoir prêté la baguette qu'elle abandonnerait quelques générations plus tard au plus digne représentant de leur race. Surviennent ensuite ces luttes civiles, où ce n'est plus à l'intelligence qu'est le rôle principal, où la volonté, la foi, se posent avec éclat. Parmi les fils de sir William Scott de Harden se distingue Walter Scott de Raeburn, le troisième d'entre eux. Walter embrasse le quakérisme, qui commence à trouver des adeptes en Écosse. Mais l'instant est mal choisi. La restauration, fraîche encore, redoute toute dissidence religieuse; elle aperçoit dans le renoncement du gentleman à la foi de ses pères un attentat au premier chef, et le pauvre Walter éprouve des persécutions; il est jeté en prison, et voit ses trois fils livrés à son frère aîné, afin d'être élevés dans les principes de l'Église d'Écosse, le tout à ses frais, et moyennant de fortes sommes prélevées sur ses biens (1665). Il n'obtient son transport de la Tolbooth d'Édimbourg à une geôle plus douce, celle de Jedbourg, qu'en faisant paraître des dispositions à reprendre ses anciens errements. Des trois fils qu'il laisse en mourant, le deuxième est le bisaïeul de notre illustre écrivain. Ainsi que lui, il a nom Walter Scott; mais il n'a ni terre baroniale, ni *sir* devant son nom : du reste, il a étudié au collége de Glasgow; il est l'ami, le correspondant du docteur Pitcairne; il est zélé jacobite; il a fait vœu de ne couper sa barbe que quand les Stuarts auront recouvré leur couronne : aussi le rasoir n'effleure-t-il jamais cette large barbe, et Walter est-il surnommé Walter-le-Barbu. Nous arrivons au fermier, l'aïeul paternel du seigneur d'Abbotsford. Robert Scott (tel était son nom) avait sa demeure dans le comté de Roxburgh, à Sandyknow, près de Smailholm-Tower. C'était un vieillard aux mœurs fortes et patriarcales, instruit, éclairé, s'entendant à merveille en agriculture, et dont la mémoire, long-temps en honneur dans la vallée de la Téviot, n'a pas encore péri. Le vieux Dean, dans *la Prison*

d'Édimbourg, a quelques-uns de ses traits; et la ferme que lui donne, dans le roman, le duc d'Argyle, en considération de sa fille, est l'idéalisation du paisible manoir de Sandyknow. Grâce à l'honorable aisance qu'avait acquise par ses travaux le vénérable Robert. Walter, son fils et le père de notre Walter, put, en 1755 et à l'âge de vingt-cinq ans, acheter une charge de *writer to the signet* (1); et peu de temps après il obtint la main de miss Rutherford, fille d'un professeur de médecine de l'université d'Édimbourg, et sœur de Daniel Rutherford, habile médecin et chimiste, auquel les Anglais attribuent la découverte de l'azote. De ce mariage naquirent six fils et une fille (2). Walter était le troisième. Il vint au monde à Édimbourg, le 15 août 1771, et l'on a remarqué cette coïncidence d'anniversaire entre Napoléon et lui. La maison où il vit le jour n'existe plus. C'était un mesquin édifice donnant sur une allée qui conduisait à la porte du collège de Wynd. Le writer en habitait le troisième étage; mais quelques mois après la naissance de son troisième fils il la quitta pour aller demeurer dans George's Square, puis il la vendit, et comme elle se trouvait sur l'alignement d'une nouvelle rue qui devait longer la façade nord des nouveaux bâtiments de l'Université, on l'abattit. Il est fâcheux que l'on ne pût, à cette époque, prévoir la célébrité du jeune Walter. Probablement on eût changé les plans plutôt que de sacrifier la maison; ou si enfin le sacrifice eût été jugé nécessaire, on l'eût reconstruite pièce à pièce avec les mêmes matériaux, sur quelque autre emplacement, comme la maison de Shakespeare, que les Anglo-Américains viennent d'acheter et transplantent dans le Nouveau-Monde. C'est donc partie dans George's-Square, partie aussi à la ferme de Sandyknow, que s'écoula la première enfance de Scott. Son père ne s'occupait de lui que fort peu. C'était un excellent homme, régulier, probe, bienveillant, sincère, mais qui n'avait rien de transcendant, et qui, tiré des devoirs de sa profession, ne trouvait que peu de choses à dire et à faire. Il en était tout autrement de sa femme. Élevée dans un milieu où l'intelligence tenait plus de place, mise de bonne heure, et malgré son jeune âge, à la tête de la maison de son père; habituée à s'entretenir avec des savants et des hommes qui maniaient habilement la parole; formée aux meilleures manières (manières qu'au reste on trouverait bien gauches, bien inélégantes aujourd'hui (3)) par les mistriss Euphémia

(1) On nomme ainsi des hommes de loi qui ont seuls le droit de rédiger les actes soumis au sceau royal.

(2) Jean, l'aîné, devint capitaine d'infanterie; mais la délicatesse de sa santé le contraignit à quitter le service. Daniel, le 2e, prit du service sur mer, mais fut enlevé à la fleur de l'âge. Thomas, le 4e, suivit la carrière de son père, et fut quelques années durant l'homme d'affaires du marquis d'Abercorn: plus tard il fut nommé payeur du 70e régiment et passa au Canada où il mourut en 1822. C'était un homme de talent; et nous verrons qu'il fut un de ceux que l'on soupçonna d'être ou de pouvoir être l'auteur de *Waverley*.

(3) Un seul exemple va mettre à même de juger. Du temps de mistriss Ogilvie il était de bon ton de ne jamais s'appuyer le dos contre le dos d'un siége. La digne Écossaise n'avait pas manque de recommander cette précaution à ses élèves; et telle était la force de l'habitude que mistriss Scott, âgée de quatre-vingts ans, n'eût voulu, pour rien au monde, se laisser aller en arrière sur sa bergère ou sur sa causeuse, et qu'elle se tenait ferme et raide sur son séant des heures entières, comme si l'œil de la sévère Ogilvie eût encore été là braqué sur elle.

Saint-Clair et les mistriss Ogilvie, que l'on regardait comme sans égales, la dernière surtout, pour l'éducation des jeunes personnes, la mère de Walter Scott était véritablement une femme supérieure, tant par le caractère que par l'esprit. On sait combien, la plupart du temps, les fils tiennent de la mère, tandis que le père se reflète, au moral et au physique, dans sa fille. Très-certainement Walter Scott est un exemple de plus de ce fait : on peut reconnaître en lui un peu du *writer to the signet*, mais on y reconnaissait bien mieux encore l'humeur, les tendances qu'il avait puisées avec le sang chez sa mère, et que corroborèrent bientôt ses leçons, ses exemples. Au bon sens, à la prudence, elle unissait l'instinct poétique et artistique. Elle ne faisait point de vers (ceux qui l'ont dit, et que réfute suffisamment la dénégation de Walter Scott, ont été abusés par une double homonymie, celle de mistriss Scott de Wauchope, née Rutherford, qui effectivement a publié des poésies de sa composition); mais elle était l'admiratrice et l'amie de cet Allan Ramsay, vivant répertoire des légendes du Border, et le restaurateur de la poésie écossaise, l'auteur d'une pastorale dont nulle langue ne possède l'équivalent. Elle s'honorait de recevoir le pauvre et sublime Burns, le chantre de *Tom O'Shanter*, le peintre du *Samedi soir, dans une chaumière;* elle causait des heures entières avec l'aveugle Blacklock, dont l'enveloppe brillait encore moins au milieu du beau monde que celle de Burns. Évidemment pour éprouver autant d'attrait qu'en éprouvait la mère de Scott pour la conversation de tous ces poètes, il fallait être leur sœur en poésie. Le fils hérita de ces goûts, et l'atmosphère du salon maternel développa ce germe précieux qu'il apportait à sa naissance. Le séjour à Sandyknow y fut aussi pour beaucoup. Nous avons dit qu'entre George's-Square et la ferme du bon Robert se partagèrent les ébats de la première enfance de Scott. La rustique demeure était dans une situation ravissante, sur une hauteur, à peu de distance de la belle nappe d'eau dite Leader-Water, et dominait presque toute la vallée de la Tweed; à peu de distance s'apercevait, bâtie sur un roc, la petite forteresse de Smailholm-Tower, destinée dans le passé à protéger la frontière, et riche en souvenirs de guerre, d'amour et de magie. Scott lui-même, dans l'introduction au 3e chant de *Marmion*, raconte comme quoi « ces rochers qui s'élevaient dans la nue et cette tour de la montagne charmaient l'éveil de son imagination ; » comme quoi « cette tour chancelante lui semblait le plus grand ouvrage de la puissance humaine; » comme quoi, « bien qu'il n'y eût là ni large fleuve qui appelât la muse héroïque, ni bosquets où soupirassent des brises d'été, *to prompt of love a softer tale*, et qu'à peine un humble filet d'eau provoquât l'hommage du chalumeau d'un berger, un instinct poétique lui fut donné par ces vertes collines, par ce ciel clair et azuré, etc., etc. (1). »

(1) Then rise those crags, that mountain tower
Which charmed my fancy's wakening hour :

puis un peu plus bas :

And still I thought that shatter'd tower
The mightiest work of human power ;

et en remontant de quelques lignes,

Though no broad river swept along
To claim perchance heroic song,
Though sigh'd no groves in summer gale
To prompt of love a softer tale,
Though scarce a puny streamlet's speed
Claim'd homage from a shepherd's reed,
Yet was poetic impulse given
By the green hill and clear blue heaven.

Si donc l'enfant, qu'on avait mis là surtout pour fortifier sa santé par l'air pur de la campagne, ne s'en trouva pas beaucoup plus vigoureux au physique, nul doute au moins qu'il n'en soit revenu l'imagination plus fleurie, l'impressionnabilité plus vive, l'esprit plus ouvert. Mais tout cela ne pouvait tenir lieu de l'éducation du collège, et bientôt sonna pour lui l'heure des tribulations scolastiques. Il fut d'abord mis en pension à Musselbourg, sur la côte, à quelques milles seulement d'Édimbourg; puis, entre huit et neuf ans, il entra à l'École-Supérieure ou grand collège d'Édimbourg, où brillaient alors les noms des Ruddiman, des Grey, des Adam, etc. Fraser, sous qui Scott passa d'abord deux ans, était un des plus rudes flagellants de l'ancien régime. Rien n'indique toutefois qu'il ait souvent usé de son système sur Scott; mais il paraissait encore plus loin d'être enthousiasmé, soit de son travail, soit de ses dispositions naissantes. Il y avait même au nombre des professeurs un docteur Paterson, tout cousu de grec, aux yeux duquel Walter était un enfant stupide, vu qu'il avait osé donner à l'Arioste la préférence sur Homère. Blair fut plus clairvoyant, et annonça la future célébrité de celui qui, pour le moment, n'était qu'un médiocre écolier, manquant le thème et s'entendant mal à retourner le vers latin. Toutefois, il sympathisa davantage avec ce genre d'enseignement, quand, après avoir deux ans répété le rudiment avec Fraser (car le même professeur faisait parcourir à ses élèves toute une série de classes), il eut pour maître le docteur Alexandre Adam, l'auteur des *Antiquités romaines*, si connues. C'est qu'Adam ne se bornait pas à l'explication sèche des auteurs : il l'assaisonnait de détails sur les mœurs et coutumes des anciens; ces détails, il les donnait avec amour, avec abondance; il avait de la bonhomie et de la magie de Plutarque; il faisait revivre les siècles, les hommes et les usages dont il parlait; antiquaire, il éveillait en Scott la fibre de l'antiquaire. Aussi ses progrès dans cette phase de son éducation scolaire furent-ils sensibles; et, tandis qu'auparavant il occupait en moyenne la vingt-cinquième place parmi ses condisciples, sous Adam il était classé onzième. Malgré ce succès relatif, la véritable éducation de Scott était celle qu'il se donnait par lui-même : il lisait beaucoup déjà, et, doué d'une facile et forte mémoire, il se meublait ainsi la tête d'une foule de connaissances historiques ou d'idées parlant à l'imagination. Il cultivait instinctivement en lui cette faculté. Un de ses plaisirs les plus vifs était de conter et d'entendre conter, ce qu'il faisait à tour de rôle, lorsqu'il avait rencontré un camarade qui partageât son goût pour ce genre de joûte. Il en eut deux de cette espèce, l'un dont il nous a caché le nom, l'autre J. Leyden, qui mourut jeune en Inde, après avoir publié de magnifiques poésies, appris huit ou dix langues, et couru des aventures merveilleuses. Son talent pour la narration avait fini par percer, et l'avait rendu populaire parmi ses camarades, qui quelquefois, pendant les heures de récréation, faisaient cercle autour de lui, écoutant un de ces beaux contes qu'il brodait si bien. Il n'aimait guère moins les exercices du corps, et de cette façon surtout il brillait, comme il le dit, beaucoup plus dans la cour que dans la classe. Toutes les fois qu'il s'agissait de déployer de la

force, de l'agilité, de l'adresse, on était sûr de le trouver de la partie. Il ne manquait pas une des batailles parfois sanglantes que se livraient alors les élèves du grand collége et la jeunesse des ruelles et des faubourgs, conduite par l'indomptable Culottes-vertes (*Green-breeches*), qu'un jour pourtant les aristocratiques amis de Walter, substituant l'épée aux armes ordinaires, faillirent tuer. Il *marchait les neuf pas* sur la saillie angulaire du roc qui soutient le château d'Édimbourg (5), et il fit le même tour de force sur les rochers d'*Arthur's Seat*, tous exploits fort à la mode parmi les jeunes écervelés de l'époque, et sur lesquels Scott est plus tard revenu avec complaisance, soit dans la dernière préface des *Waverley Novels*, soit lorsqu'il trace le caractère de l'opiniâtre Callum-beg, soit lorsqu'il décrit le site de Muschat's Cairn où a lieu l'entrevue de Robertson et de Jeanie-Deans. On ne s'étonnera pas qu'avec ces habitudes et avec ses notions encore un peu enfantines de la chevalerie et de la vie d'aventures il songeât à embrasser la carrière militaire, d'autant plus qu'au nombre de ses oncles était un capitaine Scott dont plus d'une fois les récits l'avaient charmé. Byron aussi, quinze ans plus tard, devait avoir de ces pensées en son enfance, mais elles se colorèrent chez lui de teintes voyantes et terribles : il commandait en imagination de graves cavaliers à noires armures, qu'il nommait par anticipation les *houzards noirs de Byron*. Malheureusement pour Scott, quoique ses parents penchassent assez à le laisser suivre sa fantaisie, il fallut bien se rendre aux observations de ceux qui lui déclarèrent que, pied-bot comme il l'était, jamais il ne serait admis dans les rangs de l'armée. Cette infirmité, nouveau rapport avec Byron, provenait, suivant les uns, des maladies de son jeune âge, selon les autres de ce que sa nourrice l'avait laissé tomber de ses bras à deux ans. Ce n'était donc pas un mal de naissance, et Scott ne pouvait pas comme Byron maudire à ce propos la pruderie de sa mère, bien que comme Byron il pût se plaindre d'être vainement livré aux soins des Gavin-Wilson, des Graham. Elle ne l'empêchait ni de courir ni de sauter, ni, comme on l'a vu, de marcher les neuf pas. Lors donc qu'il entendit l'arrêt prononcé contre ses prétentions à la gloire de héros, il éprouva une mortification cruelle, il alla se suspendre par les poignets au volet de la fenêtre de sa chambre à coucher, comme Cervantes nous représente le chevalier de la Triste Figure accroché aux volets par la perfide Maritorne; et quand, au bout de cinq quarts d'heure ou plus, l'ayant découvert dans cette gênante posture, on lui demanda ce que signifiait cette étrange fantaisie : « Cela signifie, répondit-il, que si je n'ai pas la jambe, j'ai le *brrrras* d'un soldat. » Ne pouvant donc plus se bercer de l'espoir des épaulettes et du plumet, Scott continua ses études, et de l'École-Supérieure il passa, n'ayant que douze ans (1783), à l'Université où il devait en rester trois. Là, ses études furent très-irrégulières, parce que sa santé très-délicate l'obligeait à de fréquentes absences. Il y eut un moment

(5) Cela s'appelait *kittle nina steps* : *kittle* est un mot intraduisible spécialement employé pour désigner la marche du chat, moelleuse, leste et circonspecte. Les neuf pas en question devaient se faire sur un étroit ourlet de roc occupé, à une largeur de main près, par une tour qui surplombe le sol à une effrayante hauteur.

surtout où s'étant rompu un vaisseau sanguin, il fut, chose cruelle pour lui, condamné par le médecin à garder une immobilité absolue et le silence. Cette longue séquestration fut une des époques décisives de sa vie. C'est alors que son goût pour la lecture ne trouvant plus de contre-poids dans la possibilité des exercices physiques, il s'y livra sans réserve. Le fameux cabinet littéraire fondé par Allan Ramsay fut comme un océan où il se plongea du matin au soir, et parfois du soir au matin. Romans, pièces de théâtre, poèmes, voyages, essais moraux, tout l'attirait à tour de rôle. Non-seulement le *Spectateur*, le *Jaseur*, le *Rôdeur*, le *Connaisseur*, etc., etc. lui passèrent sous les yeux; il dévora les Amadis, digéra les Cyrus et les Cassandres. L'Orient comme l'Occident, le vieux monde et le moyen âge, la chevalerie comme les temps modernes passaient, se pressaient sous ses yeux. Une telle consommation d'œuvres d'imagination devait avoir pour effet de développer en lui la fibre imaginative, pour peu qu'il en eût, et il en avait. Mais il en résultait un inconvénient grave, c'est qu'il s'habituait à ne pas distinguer assez sérieusement le fictif d'avec le réel, et le romanesque d'avec l'historique. On pourrait bien en signaler un autre, c'est que lisant toujours et n'écrivant jamais, toujours passif par conséquent et rarement actif, notre jeune glouton de livres ne se formait point un style, et ne pouvait savoir ce que c'est que composer. L'art de la composition suppose surtout le choix et le frein : or, le choix, le frein, voilà surtout ce qui manquait aux études toutes volontaires, toutes solitaires du pauvre malade. Il ne faut pas perdre de vue cependant que par un trait tout particulier à Scott, ce n'est pas uniquement la fiction qui le captivait; elle ne venait même qu'en seconde ligne; c'était l'aspect historique incorporé à la fiction et retrouvable sous la fiction qui le séduisait principalement; non qu'il aimât l'histoire en elle-même, l'histoire comme histoire, telle que nous nous la sommes long-temps figurée, consistant surtout en faits et en dates. Ainsi réduite à l'état de squelette, l'histoire était pour lui aride et repoussante : il la voulait vivante et formant tableau. Et de là un peu plus tard ses prédilections d'antiquaire : à défaut du tout vivant que reconstitue la synthèse, il allait du moins cherchant tantôt le principe de vie, tantôt les formes extérieures encore empreintes de vie par lesquelles ce principe se manifeste. Ce passage de la lecture pure et simple à l'archéologie ne tarda pas à se manifester chez Scott. Sitôt qu'il put être regardé comme en convalescence, il dut, par ordre du médecin, aller chercher une atmosphère moins épaisse que celle d'Édimbourg : il se rendit auprès de son oncle le capitaine, qui vivait paisiblement de sa retraite dans les délicieux et pittoresques environs de Kelso. Ce respectable militaire n'avait que peu de livres, mais le pays, indépendamment de la beauté de ses sites, avait bon nombre de monuments et surtout de souvenirs; ici les ruines de l'abbaye de Kelso, là la place de l'ancienne ville de Roxbourg, à quelques milles au-delà les abbayes de Jedbourg d'un côté, de Melrose de l'autre, plus loin encore les clochers et les tourelles des Carr et des Douglas, puis encore le château de Fleurs, et le beau pont sur la Tweed au point où elle reçoit la Teviot, puis enfin l'ab-

baye de Drybourg, le terme alors de ses plus longs pèlerinages, terme qu'il pouvait atteindre en une matinée. Et tous ces noms, Roxbourg, Jedbonrg, Drybourg, Kelso, Melrose, les Carr, les Douglas, provoquaient de sa part des interrogations sans fin, auxquelles les vieilles gens, les subalternes oisifs, les mendiants nomades avaient toujours des réponses toutes prêtes, réponses brodées de bizarres traditions, de merveilleuses légendes, et parfois de ballades. La contrée au milieu de laquelle s'évoquaient ainsi les héros et les événements des anciens jours s'harmoniait admirablement à ce que l'on contait, et par elle-même était pleine de charmes. Les hauteurs de Rubershaw et le triple sommet des coteaux d'Eldon semblaient la barrière d'un champ clos où tout était enchantement et délices. La Tweed déroulait ses eaux capricieuses au milieu d'une vallée riche en romantiques et sauvages aspects. Non loin de là était le village d'Ednam, patrie de Thomson, et au pied de la Hundilee, la scène du bain de Musidore. Il y a plus, la société ne manquait pas absolument à Walter. A Kelso habitaient les Ballantyne, parmi lesquels il devait trouver un imprimeur et des relations d'amitié qui furent durables; et non loin de Kelso, sa patrie, vivait une mistress Henderson, quakeresse, qui mit à sa disposition sa bibliothèque, à condition qu'il porterait toujours sur lui au moins un des discours de la Société des Amis. Scott ne se convertit point pour cela, mais l'accueil qu'il avait trouvé dans cette maison grava pour toujours en son cœur un souvenir gracieux, témoin les riantes et paisibles couleurs desquelles il a peint dans *Redgauntlet* un intérieur de quakers, couleurs si douces au fond, malgré une légère teinte de moquerie, que les adeptes eux-mêmes ne sauraient, nous ne dirons pas s'en fâcher, il est entendu qu'ils ne se fâchent jamais, mais lui en garder rancune. Cependant, au milieu de ces distractions et de ces études vagabondes, la santé de Scott devint enfin ce que l'on voulait, à ceci près que l'infirmité de son pied lui resta. On peut même dire qu'il devint robuste. Byron, sans être un Adonis, tenait un peu de l'Adonis; Scott, sans être un Hercule, se rapprochait un peu du type d'Hercule. Il était de haute taille. Nous avons vu un échantillon de sa force de poignet. Il aimait l'équitation, et l'on comprend qu'il fût meilleur cavalier que marcheur. Sitôt que son père le vit apte à suivre régulièrement des études, sans l'envoyer davantage au collège rattraper le temps perdu, et s'approvisionner de ce qui lui manquait évidemment du côté du latin et surtout du grec, il le jeta vers la jurisprudence, ou pour mieux dire dans la cléricature, car tout en allant entendre Dick et tel autre savant professeur commenter les lois civiles, le jeune Scott faisait les fonctions de clerc chez son père, et se familiarisait avec ce qu'il y a de plus spécial, de plus caractéristique dans la chicane. Si c'est en forgeant qu'on devient forgeron, dans une contrée et chez une race processive, c'est en transcrivant des actes qu'on apprend à les rédiger, en les rédigeant qu'on arrive à posséder la science des nullités et des garanties, des délais et des mises en demeure, des exceptions, des provisions, des prescriptions, etc. Walter ne sourcilla point devant ce vocabulaire que tant de jeunes incompris eussent déclaré

ne pas vouloir ou ne pas pouvoir comprendre. Il sentait que, bien que pouvant compter sur quelque fortune de ses parents, il devait en attendre de lui-même le complément, et que ce complément il ne fallait pas le demander à l'imagination, aux rêves poétiques et à sa plume. Et pourtant, quoique loin alors d'être ce qu'il devint depuis, il y avait déja en lui plus d'instincts poétiques, plus de fantaisie que chez beaucoup de jeunes-France ou de jeunes-Albion que nous avons vus décliner toute occupation matérielle et positive incompatible avec leur génie... Scott a donné plus d'un bel exemple aux artistes, aux écrivains : un de ceux qu'on ne saurait trop admirer et recommander à la foule des jeunes gens, c'est cette parfaite docilité avec laquelle il se soumit aux exigences de sa position, aux désirs de ses parents, abandonnant ou suspendant, pour les reprendre tout au plus aux heures de récréation, des études pour lesquelles il devait avoir certaine prédilection, et les sacrifiant sans hésiter aux poudreuses liasses de dossiers. La législation écossaise, à cette époque, était un dédale plus inextricable et plus absurde que celle de l'Angleterre. Il fallait donc double dose de courage à notre jeune clerc. Mais bientôt le travail même porta en lui sa récompense. Ce qui pour d'autres eût été tout simplement aride devint pour Scott une source de jouissances. La loi écossaise n'était si bizarre, si favorable à la chicane qu'à cause des vieux usages dont elle portait la trace; et ces usages le plus souvent se perdaient dans les profondeurs du moyen-âge, ou se liaient à une foule de phénomènes et de faits curieux. L'ardeur avec laquelle naguère l'écolier cloué au lit avait dévoré légendes, fictions, vieux chants et voyages, l'étudiant en procès l'apportait maintenant à scruter les institutions féodales, les priviléges, les coutumes des anciens jours, les vieux dictons, tout ce qui exhalait un parfum de vieille relique, toutes les empreintes visibles encore des civilisations fossiles. La science en droit y gagnait quelque chose, mais plus encore la science de ce qu'avait été la vie ancienne. Ce n'était pas le légiste, c'était le curieux de vieilleries, législatives ou autres, qui butinait *apis matutinæ more modoque*, des documents dans le guêpier de Thémis. La physionomie toute particulière de l'Écosse à cette époque ajoutait à la portée des renseignements qu'il récoltait ainsi. On était comme sur les limites de deux mondes, de deux ordres de pensées tout différents, l'un qui se mourait, l'autre qui, vivant depuis long-temps, mais lent à faire son chemin, était enfin à la veille d'un plein triomphe. Les souvenirs jacobites n'étaient désormais qu'une ombre; les vieilles idées de clan expiraient; la puissance des chefs, le dévouement de leurs hommes avaient perdu presque toute leur force et ne gardaient que peu de prestige, sauf à l'extrême nord; les velléités d'indépendance, devenues brigandages ou contraventions, disparaissaient devant la loi, qui chaque jour gagnait du terrain. Il restait encore assez du passé pour qu'un esprit délié, subtil, flairât la piste et refît le chemin suivi pendant des siècles par les générations; il n'en restait point assez pour que ce passé se perpétuât même dans ces débris. C'est là ce qui frappait le jeune clerc, non-seulement lorsqu'il feuilletait les vieux et les modernes répertoires du droit,

mais lorsqu'il fallait procéder, instrumenter. Assez souvent, quand il s'agissait de mettre un mandat à exécution sur terres un peu lointaines, un peu reculées, le magistrat ou l'homme d'affaires devait prendre ses précautions comme pour une petite guerre. Notre jeune clerc lui-même, un jour, pour remplir une formalité légale qui devait parfaire une transaction entre les Maclaren et leurs parties adverses, transaction convenue à l'avance par tous les intéressés, n'y procéda qu'en compagnie d'un sergent et de six hommes du régiment en garnison à Stirling, parce que les Maclaren, sans refuser de remplir leurs obligations, avaient déclaré qu'ils ne souffriraient pas que la formalité en question s'accomplit sur leurs terres tant qu'ils y seraient. La présence d'un suppôt de la loi tranchant du maître chez eux leur semblait un outrage à leur dignité. N'en doutons donc pas, ce temps qui chez bien d'autres n'eût été véritablement passé qu'à creuser un sillon dans l'ornière de la routine grossissait le trésor de Walter Scott et lui révélait plus que ses lectures précédentes les mystères des anciens jours, les raisons d'être grâce auxquelles tout a été, en son temps, les ressorts et les conditions de la vie d'autrefois. La pratique et l'actualité ne lui étaient pas moins utiles : le positif des affaires à suivre, la nature spéciale de chaque procès, les noms propres et la biographie plus ou moins morcelée de ceux pour qui, contre qui ou sur qui l'on plaide, tout cela offrait souvent des éléments romanesques, et cependant corrigeait, par le fait même de la réalité, la tendance à se perdre dans l'impossible, si fréquente chez les esprits romanesques. Ce mélange de réel et d'idéal, une des premières conditions d'une belle œuvre d'imagination, nulle part peut-être on ne l'acquerra plus sûrement qu'en voyant de près comment se régissent les affaires humaines : respirez un an ou deux l'air de la chancellerie, des camps, des coulisses, des bureaux et du barreau, pour peu qu'il y ait en vous verve imaginative et conteuse, vous conterez et imaginerez beaucoup, mais vos imaginations et vos contes se joueront dans le sens de la réalité. Que de romans inspirés par les *Mémoires* de l'Étoile, de Saint-Simon, de Bassompierre ou par la *Chronique* de Froissart ! Que de volumes de feuilletons dans les *Causes célèbres* ou la *Gazette des Tribunaux*, ou, ce qui revient au même, dans les dossiers et les sacs à procès ! Veut-on avoir la preuve que dès ces temps même les incidents de la vie procédurière du légiste lui fournissaient des éléments dont plus tard profiterait le romancier, qu'on se rappelle les scènes si plaisantes de *Redgauntlet*, où figure le pauvre Peter Peebles, et surtout l'instant auquel il montre le jeune Allan plaidant pour son déplorable client, et gagnant, à la grande surprise des plus vieux conseillers, une cause réputée perdue par tout le barreau d'Édimbourg ; eh bien ! et le fait et le nom même sont réels. La cause par laquelle Scott débuta au barreau en 1792 fut justement celle de cet indécrottable Peebles, et s'il ne la gagna complètement, s'il brillante un peu son rôle en s'idéalisant sous le nom du jeune Kairford, du moins mit-il l'affaire en bonne voie. Il était alors très-près de vingt-un ans, et il y en avait cinq qu'il se préparait. Les examens qui précédèrent son admission ne furent pas sévères ; et

à en juger par les registres de la faculté il n'eut pas même la peine de soutenir de thèse sur les *Pandectes*, comme c'était généralement l'usage : il en fut quitte pour la harangue latine que les récipiendaires prononçaient en présence de la cour réunie. Après quoi il prit un logement dans Castle-Street, qui passait alors pour un des beaux quartiers de la ville, donna de sa faconde et de son talent en affaires l'échantillon dont nous venons de parler, puis attendit les clients. Soit qu'ils n'abondassent pas, soit plutôt qu'au bout de quelques essais il ne se sentît pas cette fluidité de paroles et cet entrain, cette chaleur, cette dextérité de discussion persuasive sans laquelle un avocat ne s'élève jamais au-dessus du second rang, soit enfin que ses goûts poétiques et buissonniers reprissent le dessus, et qu'après avoir complu à ses parents pour le choix d'un état, il crût le temps venu de faire ce qui lui plaisait, il ne plaida que fort peu, et presque toujours aux assises provinciales de la cour criminelle. Un jour pourtant il fut presque éloquent, et il enleva les suffrages de tout son auditoire, y compris les magistrats, en relevant un vice de forme dans le verdict du jury : il y mit tant de véhémence et coula si bien à fond le point de droit que l'accusé fut acquitté. Mais il faut l'avouer, ces moments furent rares dans sa courte carrière d'avocat : son père, brave tabellion de la vieille roche, et les amis de son père, hochaient la tête en le voyant quitter le solide pour les brouillards de l'Hélicon, et prévoyaient dans leur sagesse qu'il végéterait toujours ; ce fut bien pis quand le vieux *writer to the signet* étant mort, le fils abandonna tout-à-fait la pratique du barreau. Mais fort positif au milieu de ses rêves, Scott avait pris de bonne heure la résolution d'arriver à un poste judiciaire ou quasi-judiciaire qui n'exigeât pas en quelque sorte tous les jours exhibition de brillantes facultés et lutte acharnée dans le champ clos du tribunal. Nous le verrons atteindre ce but en 1799. En attendant, de front avec les travaux de sa profession, il mena ceux qui devenaient de plus en plus de son goût. Le besoin de composer le travaillait à son insu. Mais, chose étonnante, ou tout au moins remarquable ! il commença par des vers. Déjà, antérieurement à sa réception comme avocat, il en avait, à ce qu'il paraît, envoyé quelques-uns à l'*Abeille* du docteur Anderson, car on y trouve sous la rubrique du 9 mai 1792 la mention suivante : « L'éditeur regrette que les vers de W. S. soient trop défectueux pour être publiés. » Suivant lui-même, il avait éprouvé à l'École Supérieure un autre mécompte toujours à propos de poésie : il avait composé une dizaine de vers sur un orage, et ses camarades, ses maîtres même les avaient assez admirés, quand tout-à-coup la femme d'un apothicaire voisin déclara qu'il avait copié sa pièce dans un vieux *Magazine*. Ce n'était pas vrai, mais l'assertion prit, et il en ressentit un tel dépit, qu'il jeta les vers au feu (6), et il fut quelques

(6) On lit dans une feuille de Greenock (juillet 1825) que d'autres vers composés à 13 ans par Scott, au moment où il arrivait dans cette sauvage et romantique contrée de la Tweed qui produisit sur sa pensée tant d'impression, échappèrent aux flammes, et elle les donne comme authentiques. Les voici, bien entendu que nous ne les garantissons pas.

Cheerful woke the morn o'er rugged Glencoe
Culessan seem'd smiling

années sans essayer un hémistiche. Tel était son peu d'habitude, que quand la corde poétique se réveilla en lui, il crut d'abord que la facilité matérielle lui manquait absolument. Il parcourait un jour en bateau avec un autre gentleman un de ces beaux lacs que plus qu'un autre il a contribué à immortaliser. Les deux amis, dans ces *hours of idleness*, imaginèrent de se mettre à faire, chacun de son côté, le plus de vers qu'ils pourraient. Au bout de trois heures environ ils n'en avaient encore fait que six à eux deux; et Walter dit à son camarade : « Je vois bien que nous ne saurions ni l'un ni l'autre gagner notre vie à versifier! » Prophétie bien singulièrement démentie quelques années après ! Une des occupations surérogatoires de Scott, pendant les dernières années de son noviciat, avait été d'apprendre l'allemand. Un article lu par Mackenzie à la société royale d'Édimbourg en 1788 lui avait révélé l'existence par delà le Rhin d'une littérature toute neuve, riche, sympathique avec les arcanes du moyen-âge : et comme d'autre part l'allemand offre plus encore de rapports avec le dialecte écossais de la langue anglaise qu'avec le pur et classique anglais même, il entama résolûment en compagnie de quelques amis l'étude de cet idiome, regimbant du reste assez souvent contre leur initiateur commun, un docteur Willich, qui voulait qu'on sût la grammaire avant d'aborder les explications, et qui pour premier ouvrage à traduire mit aux mains de ses élèves *la Mort d'Abel*. Il eût voulu nager tout de suite en plein Kant ou en plein Gœthe. Mais l'imperturbable instituteur tint bon, et force fut de patienter. Du reste, on riait beaucoup à ces petites conférences ; et si les progrès furent lents, ils furent réels. Scott comprenait passablement l'allemand le plus relevé, le plus difficile, quand arriva dans la capitale de l'Écosse le fameux auteur du *Moine*, Lewis qui, ayant une connaissance profonde de la littérature allemande, avait donné des ballades imitées de l'allemand et frappantes par l'originalité comme par le mérite du style, des scènes et des peintures. Présenté à Lewis par lady Charlotte Campbell, Scott crut qu'il y avait de la renommée à gagner sur les traces de cet énergique littérateur. Loin de lui pour le talent poétique, c'est ainsi qu'il se jugeait lui-même, il l'emportait pour la richesse et l'exactitude du répertoire où il comptait puiser idées et couleurs, tableaux et sentiments. Il prit donc, quelque étrange que cela nous paraisse, la détermination de se former un style sur celui de Lewis. Il ne lui restait plus qu'à rencontrer un sujet qui stimulât sa veine. C'est ce qui ne manqua pas ; et la fameuse ballade de *Lénore* en eut l'honneur. Un soir qu'il était chez Dugald Stewart (1793 ou 94), il entendit mistriss Barbauld, alors en visite à Édimbourg, lire une traduction en vers anglais de l'étrange œuvre de Bürger. L'impression produite sur lui par cette composition fut prodigieuse : il n'eut point de repos qu'il n'eût fait venir de Leipzig le volume qui la contenait, et une fois qu'il l'eut entre les mains, il se mit involontairement à la traduire, lui aussi, en rimes anglaises,

---

Ardgortan beguiling
Softly murmur'd Lochlong's ruffled waves below.

Mac Farlane's lone seat lay open to the scene,
The cobbler wildly glooming,
Its base sweetly blooming,
The herring-busses moor'd on the sea-lake of green.

How sweet to behold thee, dear part of our Isle !
Thy mountains pierce the clouds
With unnumber'd fleecy crowds,
And thy lochs teem with wealth for our toil.

et il ne désempara que lorsqu'il eut fini sa tâche : il y passa la nuit, et plus alerte cette fois, sans doute parce qu'il était plus inspiré que le jour de sa promenade sur l'eau, il acheva le matin avec l'aurore la 66e des stances commencées la veille après souper. Il ne s'en tint pas là, et il mit encore en vers anglais quelques autres morceaux de Bürger, notamment *le Sauvage chasseur*. Assez long-temps, soit à cause de sa robe, soit crainte du grand public, Walter ne laissa courir de ces essais que des copies manuscrites ; mais il est dans la nature du poète de ne pouvoir garder long-temps le huis-clos, et Scott céda, sans grande peine, aux sollicitations de ses amis lettrés, lesquels l'engageaient à lancer son ballon d'essai. Il n'imprima pourtant que *Lénore* et *le Sauvage chasseur* (sous le titre de *la Chasse* et *Guillaume et Hélène*, 1796). Mais, hélas ! il ne retira pas ses frais. Ayant donné, suivant l'usage, beaucoup d'exemplaires, il n'en vendit que quelques-uns ; le reste alla, comme il le confesse candidement lui-même, chez le layetier doubler des malles. Il ne pouvait guère en être autrement de l'ouvrage d'un débutant, d'un provincial, d'un intrus qui venait en robe et en bonnet carré chez les Muses, et cela au moment où la place était inondée de traductions, et où Taylor venait de faire paraître, dans le *Monthly Magazine*, cette imitation qui avait provoqué celle de Scott. Aussi cet échec ne le découragea-t-il pas. Mais d'autres soins l'empêchèrent de le réparer immédiatement. Pendant les quatre ou cinq ans de 1790 à 1795, le contre-coup de la révolution française s'était fait vivement sentir en Écosse comme en Angleterre, et l'horizon politique avait été chargé de nuages gros de tempêtes ! Il y avait eu des clubs, des banquets égalitaires, des discours contre la tyrannie et l'aristocratie, et surtout on avait parlé d'un partage plus rationnel du sol de la patrie... Mais en ce moment tout changeait ; le ministère anglais, à la veille d'une explosion interne, avait été sauvé par ce qui aurait pu le perdre, l'imminence d'une invasion de la part de la France. Il avait fait retentir très haut cette nouvelle par la grosse caisse du *Times*, et tous les échos dans la presse et dans les chambres grossirent encore le péril. Ce fut comme un révulsif ! l'irritation des esprits se répercuta sur un autre point : on ne parla plus que d'indépendance nationale menacée ; les neutres, les tièdes, se rallièrent aux chefs du gouvernement. Aux préoccupations de liberté se substituèrent celles d'inviolabilité du pays : s'armer et veiller partout où un débarquement était possible, tel fut le cri de la population habilement inquiétée. La tactique était parfaite : crier « Aux armes, citoyens ! » c'était toujours donner pâture à ce besoin fébrile et factice d'émotions qui travaillait les masses et qui ne pouvait disparaître en un instant. De tous côtés se multiplièrent les enrôlements volontaires et se formèrent des milices. Le Midlothian finit par avoir la sienne à l'instar de tant d'autres comtés, et naturellement les gentlemen ne pouvant se confondre avec la tourbe se réunirent en un corps de cavalerie (1797) auquel on donna le nom de régiment. Walter-Scott, dès-lors tory extrêmement prononcé, dut à la protection du duc de Buccleugh d'en être nommé adjudant ; et la manière dont il s'acquitta de ses devoirs acheva de le

mettre dans les bonnes grâces de son noble parent. Il sut aussi d'ailleurs se faire goûter de tout le monde au régiment : il était d'humeur facile, affable, serviable et gai, fort bon écuyer malgré sa jambe, nous l'avons dit, et alerte officier quoique homme de loi. Toute cette popularité n'empêcha pas qu'ayant voulu trancher du Tyrtée ou du Rouget de Lille en composant un *Chant de guerre de la cavalerie de Midlothian*, il ne réussit point à conquérir les suffrages comme poète : au contraire même, à ce que nous assurent des témoins oculaires très amis de Scott, les officiers firent gorges chaudes de la poésie de leur camarade, et ils en répétaient les vers avec des inflexions et des gestes burlesques, qu'ils accompagnaient d'un déluge de quolibets et de lazzi. Les mots *To horse! to horse!* (7), début de sa première stance, ne se prononçaient plus sans exciter un rire malin. Et cependant il s'en faut de beaucoup qu'il y ait rien de ridicule dans cette pièce, si ce n'est que les dangers rimés par le poète n'existèrent que dans la cervelle des patriotes écossais, que ses batailles se réduisirent à des parades, qu'il y eut encore moins de coups d'épée sur les rives du Frith-de-Forth que d'eau sous le pont du Mançanarès, que MM. les gentlemen riders auraient aussi bien fait d'aller chasser le renard, et que le poète, qui plus tard aima tant les épigraphes, qu'il en place une, ou deux, ou trois en tête de chaque chapitre de ses romans, aurait bien pu donner pour devise à son chant de guerre cette ligne fameuse, « *Tant tués que blessés, personne de mort!* » Que des impertinences, plus ou moins semblables à celles-ci, aient ou non frappé souvent l'oreille de Scott, il était en ce même moment trop occupé de relations plus douces pour être très-sensible à ces petits mécomptes de l'homme de lettres. Il recherchait la main d'une jeune Lyonnaise émigrée, mademoiselle Charpentier (qui sous la plume des biographes anglais, un peu trop littéralement copiés par quelques-uns des nôtres, s'est transformée en miss Carpenter). La jeune personne avait alors perdu son père et se trouvait sous la tutelle de lord Downshire, à Gilsland, dans le Cumberland. C'est dire qu'elle était encore en deçà de ses dix-huit ans. Quoique un peu pâle, une belle peau, une taille svelte, une profusion de cheveux noirs, les grâces et la vivacité françaises faisaient de la jeune étrangère le point de mire de bien des prétendants, d'autant plus qu'elle joignait à ces qualités aimables 10,000 francs de rente qui étaient à elle dès ce moment. Si épris qu'il pût être, le futur n'était point homme à négliger ce chapitre intéressant. Le mariage eut lieu à Carlisle le 24 décembre 1797. Moins astreint que jamais à chercher des causes pour vivre, Scott commença bientôt après à mener la vie qu'il avait rêvée. Au lieu de rester à Édimbourg pendant les vacances du tribunal, il alla les passer dans une charmante retraite à Lasswade sur les bords de l'Esk, à cinq milles de la capitale. Il faisait de fréquentes tournées dans le sud de l'Écosse, recueillant les traditions, les prophéties, les dictons, les ballades, et ensuite notant les sites, explorant les monuments, analysant les mœurs, et de cette façon réunissant encore mieux que par ses livres et par le

(7) A cheval! à cheval!

coup d'œil fugitif qu'il jetait sur le monde du vasistas de son étude, les éléments de ses futures compositions. Un de ces voyages fut fait en compagnie de Stoddart qui, dans ses *Remarques sur les paysages et les coutumes de l'Écosse*, nous a dépeint sous des traits enchanteurs le cottage de Lasswade et conservé de curieuses particularités sur l'excursion même. Nous y lisons entre autres traits inattendus que, si le seigneur du lieu lui servait de cicerone au milieu de contrées comme il n'en avait point vu et de mœurs qu'il n'eût point comprises, en revanche il l'initiait lui, fils de Londres, au mouvement de la littérature britannique contemporaine et lui révélait l'école lakiste dont, jusqu'alors, notre Écossais ignorait le nom : ainsi Byron à dix-huit ans ne savait ce que c'était qu'une *Revue!* Mais le compagnon de voyage habituel de Scott était le substitut du shérif du comté, un M Shortreed de Jedburgh, qui connaissait à fond le pays, et qui long-temps resta surpris de voir le curieux avocat d'Édimbourg lorsqu'il entendait quelque longue légende ou ballade, lorsqu'un événement ou un trait de mœurs digne de mention arrivait à sa connaissance, pratiquer des coches de formes variées sur de petits morceaux de bois semblables aux tailles des boulangers, ou, si l'on trouve cette assimilation triviale, aux runes des anciens Scandinaves: c'étaient autant de notes hiéroglyphiques dont lui seul avait le sens, comme les Péruviens jadis avaient celui de leurs *quipos*, et grâce auxquelles, sans perdre grand temps et sans avoir ni crayon ni plume et encre sur lui, il fixait des données fugitives et multipliées. Parfois il confiait de ces tablettes aux goussets et aux poches de son ami qui finissait par en avoir, disait-il, en appliquant ici l'hémistiche de Burns, « de quoi raccommoder un moulin (8). » Nous présumons cependant que cette algèbre de nouvelle espèce n'avait de sens pour lui que dans un laps de temps très-court, et que le soir ou le lendemain il reportait sur le papier ce qu'il avait grossièrement mnémonisé sur ses bâtons. Tout en amassant ainsi les notions les plus détaillées et les plus profondes sur sa terre natale, Scott ne négligeait ni l'allemand ni l'Allemagne. C'est ce qu'on put voir quand en 1799 il publia une traduction de cette pièce par laquelle Gœthe apparut si brillamment sur la scène dramatique, *Gœtz de Berlichingen*. Si de tels travaux n'étaient pas de ceux qui pouvaient donner beaucoup de poids à son nom parmi les sévères attorneys et les membres de la cour d'Édimbourg, ils n'empêchaient pas que les recommandations du duc de Buccleugh et l'appui de Dundas ne lui fissent obtenir, en quelque sorte comme étrennes (au mois de décembre 1799), le titre de shérif du comté de Selkirk, accompagné de 7,500 francs d'appointements. Le ciel nous préserve de dire qu'un emploi rétribué de cette façon était une sinécure! Mais il est du moins permis de répéter après et d'après les amis de Walter Scott que les fonctions de sa charge n'étaient pas écrasantes. Il les accomplissait toutes consciencieusement, nous en sommes convaincu : mais quand toutes étaient accomplies, il lui restait bien encore les trois quarts de son temps pour se livrer aux distractions archéologi-

(8) Might have mended a mill.

ques et littéraires qu'il préférait à toutes les autres, et dont il semble qu'à cette époque le goût croissait chez lui d'année en année. C'est à ce moment où le siècle des Walpole et des Akenside allait céder la place au nôtre que Scott devenait antiquaire dans l'acception littérale du mot, et se mettait à explorer les magasins de bric-à-brac et les arrière-boutiques des bouquinistes Nous ne le suivrons pas dans ses allées et venues, dans ses chasses aux médailles et aux poteries ébréchées, dans ses colloques avec les détenteurs de manuscrits et d'éditions rares, d'autographes et de vieilles complaintes. Si l'on veut voir tracé de main de maître le portrait de Scott, comme curieux et comme fureteur, on n'a qu'à lire dans le premier tome de l'*Antiquaire* tout ce que l'auteur y dit du vieil Oldbuck : pas un coup de pinceau qui ne soit exact, exact sans caricature. C'est aussi vers cette période de sa vie qu'il commença ses rêves, très-modestes d'abord, sur Abbotsford, qu'il n'avait pas encore à lui, mais qu'il voyait de ses fenêtres. Obligé par sa nouvelle place de résider au moins une partie de l'année dans le comté de Selkirk, il avait été se fixer au manoir d'Ashesteil près du confluent de la Yarrow avec la Tweed et l'Ettrick, à peu de distance de la ville de Selkirk. Sur la rive opposée était au milieu de ses pauvres domaines, comme il les nommait, un ancien château délabré auquel sans doute la résidence d'un abbé jointe au voisinage d'un gué commode (double souvenir qu'il a glissé dans le *Monastère*) avait valu autrefois le nom d'Abbotsford (9). Il se prit de tendresse pour ce vénérable débris, qui d'ailleurs avait le mérite d'être à lui, et il résolut de le remettre un jour en état. Mais auparavant il était nécessaire de battre monnaie, ce qui ne pouvait se faire qu'en obtenant un autre poste plus lucratif que son humble shérifat ou qu'en découvrant un filon argentifère sous les sables de la littérature. Sous l'un comme sous l'autre rapport, bientôt il devait être servi à souhait ; mais force fut d'attendre encore un peu. En 1800 parurent les ***Histoires merveilleuses*** (Tales of the wonder) de Lewis ; et de ces récits en vers, deux avaient été fournis par Scott, la *Veille de la Saint-Jean* et *Glenfilas*. Mais le livre n'eut pas tout le retentissement sur lequel on comptait ; et les deux morceaux poétiques de Scott, quoique remarqués de quelques juges compétents et impartiaux, ne lui valurent que de tièdes approbations. Nul son de trompe n'avait à l'avance proclamé son nom : les lecteurs anglais ne pouvaient de prime-abord sauter aux vers écrits par un Écossais ; et tant de noms fameux venaient avant et après lui dans ce recueil bigarré, que le sien en était dans le cône d'ombre. Il eut plus de chance deux ans après, lorsque, réunissant en un même corps d'ouvrage tout ce que lui avaient fourni de précis et

(9) On dit pourtant qu'Abbotsford est un nom de l'invention de Walter Scott, du moins comme nom du lieu qu'il a rendu si célèbre en l'habitant. Le noyau de ses propriétés en ces parages fut une ferme dite Cartley-Hole, qu'il acheta du Dr Douglas, ministre de la paroisse de Galashiel. Au bas des terres coule la Tweed, remarquable en cet endroit par un gué ; et comme l'abbaye de Melrose est là tout près de l'autre côté du fleuve, l'imagination de Scott vit le le *gué de l'abbé* et son domaine devint la *terre du gué de l'abbé*. — Abbotsford est à 3 kilomètres de Melrose, petite ville du comté de Roxbourg, elle-même à 5 kilomètres d'Edimbourg.

d'intéressant ses minutieuses recherches sur le Border, ses lectures et ses pérégrinations, il publia sous le titre de *Chants des ménestrels de la frontière écossaise* (Minstrelsy, etc.), trois volumes de prose et de vers, de traditions et de réflexions, d'éthique et d'histoire, d'œuvres anciennes et d'imitations modernes, dont le titre indique suffisamment le sujet. On reconnut, en Écosse surtout, que cette publication décelait une connaissance approfondie de tout ce qui regarde ce pays et que l'auteur avait groupé une multitude de faits qui s'illuminaient mutuellement, et dont la plupart n'étaient connus que d'un petit nombre de curieux. Il figurait lui-même comme ménestrel dans cette longue galerie, car il n'avait point oublié d'y réimprimer sa Marseillaise des cavaliers de Middlothian. Somme toute, Scott, par sa *Minstrelsy*, prit rang parmi les lettrés et les archéologues en réputation d'Aberdeen à Glasgow, et dont le nom n'était pas absolument ignoré à Londres. Toutefois ce n'était là qu'un succès d'estime. Cependant, il se sentit assez encouragé pour faire un pas de plus. Il y avait dans la bibliothèque des avocats d'Édimbourg un manuscrit unique au monde, contenant le roman ou poème de sir Tristrem de Thomars d'Ereildoune, vulgairement dit Thomas-le-Rimeur. Ce poëme, le plus ancien monument de la poésie écossaise, est le fond de notre *Tristan de Léonais*, mais il est infiniment plus court, et nul doute aussi qu'il ne l'ait précédé. Scott en publia une analyse sous le titre de *Précis de l'histoire de sir Tristrem* (1804), et comme avec la stance xcv du chant troisième le manuscrit déchiré laissait les lecteurs en suspens, il ajouta une conclusion dans laquelle il a imité le vieux langage et l'extrême concision de Thomas-le-Rimeur avec un bonheur extraordinaire. Chatterton n'a pas fait mieux dans ses imitations du vieux Rowley, ou plutôt, s'il faut tout dire, Chatterton a fait moins bien, car il n'a guère saisi que le langage et la forme extérieure du vieux temps, il ne s'en était point assimilé à fond l'esprit; le XVIII[e] siècle paraît souvent chez lui. Scott est plus maître de lui, et d'ailleurs il connaissait plus intimement ce qu'il voulait simuler: et comment s'en étonner? il avait deux fois l'âge du pauvre écolier de Bristol, et il appartenait à un pays où tout est plus caractérisé qu'en Angleterre. Le public cependant ne s'intéressa que médiocrement à la nouvelle production de notre auteur, et eut presque l'air de ne pas la comprendre. Le petit poème dont il l'accompagna, et qui tout entier était de sa composition, *Thomas-le-Rimeur*, passa de même presque inaperçu. Il n'en est que plus surprenant de voir avec combien de faveur fut accueilli l'année suivante le *Lai du dernier ménestrel*. Sans contredit il y a là bien autrement de talent que dans tout ce que l'auteur avait donné jusqu'alors. Désormais il a cessé d'être traducteur, imitateur, compilateur : voici un ouvrage tout entier de lui, qui est presque de longue haleine, sans être trop long (il n'a que six chants). La forme est celle du vieux roman en vers, le rhythme peut changer et tour-à-tour avoir l'allure héroïque ou familière. Jamais d'emphase dans le style, du merveilleux en très-forte proportion, mais un merveilleux qui s'harmonie à des croyances populaires dont les traces sont

vivantes encore, et des nuances d'esprit moderne parfaitement justifiées par le cadre qu'a choisi le poète. En effet, dans quelle bouche place-t-il son récit ? dans celle d'un vieux ménestrel, le dernier de la race, qu'il suppose avoir survécu à la révolution dont fut témoin son enfance. Sa manière d'ailleurs, tout en reproduisant avec une certaine fidélité les façons et la physionomie antiques, rappelle celle des Lakistes qui étaient toujours à la mode en province, et qui comptaient encore en poésie. C'étaient sans doute des éléments de succès. Cependant y a-t-il là de quoi expliquer tout le succès ? Nous sommes tenté de croire que non. Il nous semble que Scott apparaissant pour la première fois sur la scène littéraire armé de son *Lai du dernier ménestrel* n'eût pas trouvé la popularité qui cette fois récompensa son travail. C'est que ses publications précédentes, malgré leur peu de retentissement, avaient préparé le public à l'entendre : il avait familiarisé d'avance Écosse et Angleterre à ce dont il comptait les entretenir : ce n'est pas son éducation à lui seul qu'il avait faite par degrés, c'était aussi celle de ses amis et entours, c'était aussi celle de ses compatriotes et de ses voisins. Nous verrons plus tard combien en général les introductions de Walter Scott sont longues et ternes : eh bien, il en fut de sa fortune littéraire comme de ses romans : les premiers échelons n'annoncent rien d'éclatant et d'extraordinaire, au contraire; et pourtant c'étaient des assises solides, en quelque sorte des pilotis cachés dans l'eau et du milieu desquels devait enfin surgir aux yeux de tous un édifice insubmersible. *Inscrit nomen famæ*, cette spirituelle expression de Tacite semble avoir été créée pour les gens qui vont à la gloire par le procédé Scott. On vendit dans l'espace de quelques mois deux mille exemplaires in-4°, et six mille exemplaires in-8° du *Dernier ménestrel*, ce qui produisait presque 200,000 francs, et la vogue ne se ralentit pas, puisque douze autres éditions se succédèrent en huit ans (la 13e in-8° est de 1812). A coup sûr, c'était là une vente prodigieuse pour le temps, et pour un ouvrage sortant des presses d'Édimbourg, nous ajouterions volontiers « et pour un poème, » surtout en songeant que ce poème ne roulait sur rien de moderne. Aussi à partir du *Dernier ménestrel*, les libraires eurent-ils les yeux fixés sur Walter Scott, et son nom fut un de ceux qui peuvent servir de passe-port à tout ce qu'on veut, et même à des compilations qui n'ont rien de commun avec les œuvres d'art. Il usa de ce privilège prudemment, c'est-à-dire qu'il attendit trois ans encore, et que, lorsqu'il crut le moment venu, il entremêla toujours avec l'ouvrage de pacotille la composition qui devait ajouter à ses titres de poète ou d'artiste. Ainsi, ses *Ballades et Pièces lyriques* virent le jour en 1806, ses *OEuvres poétiques* (5 vol. in-8°) où à beaucoup de morceaux connus s'en trouvaient joints plusieurs tout-à-fait inédits parurent dès 1806; et 1807 fut absorbé par la composition de *Marmion*, qui vit le jour en 1808, et qu'accueillit une triple salve d'applaudissements, avec lesquels tranchaient à peine, soit les lignes satiriques, soit quelques lazzi équivoques de Byron (10). Si cette même

(10) Dans ces vers à peu près intradui-

année 1808 il laissa placer son nom en tête d'une réimpression des *OEuvres complètes de Dryden*, auxquelles, il ajouta la vie de l'auteur et des notes, si les *Mémoires du capitaine Georges Carleton* et l'édition de la *Reine Hoo-Hall*, de Strutt, remontent pareillement à 1808, en 1808 aussi parut le drame des *Anciens temps*, et il faut remarquer que Strutt ayant laissé son roman inachevé, les derniers chapitres furent écrits par notre auteur. S'il participait à la rédaction de la *Quarterly Rewiew* et de l'*Edinburgh Review*, et s'il fournissait des chapitres historiques à l'*Annual Register* de 1808, si nous le trouvons éditeur des *Traités de lord Somers* en 1809, si en 1810 il donne les *Pièces et documents officiels*, de sir Ralph Sadler (avec Clifford), et les *Mém. de sir Robert Cary*, si enfin il paie un dernier tribut aux mânes de la spirituelle Anna Seward, en soignant l'édition de ses *OEuvres poétiques*, si l'on ne veut voir dans l'*Iconographie illustrée du Lai du dernier ménestrel* (1808, in-4°) qu'un travail matériel, tout aussi peu littéraire que des notes, *la Dame du lac*, en 1810 même, vint protester contre ceux qui auraient pu supposer qu'il s'endormait sur ses lauriers, et, sans avoir autant de débit que le *Lai*, obtint encore plus de popularité : imitée, dramatisée, découpée en romances, citée par extraits, on la mit en musique, on en donna le nom à des robes, à des chapeaux. Deux autres poèmes, *la Vision de Rodrigue* et *Rokeby*, se succédèrent en 1811 et 1813, et précèdent l'édition des *OEuvres de Swift*, qui, dans la même année, fut suivie du *Lord des Iles*. Ces compositions nouvelles étaient-elles de nouveaux fleurons à la couronne de Scott, ou bien décelaient-elles la décadence? justifiaient-elles l'enthousiasme de quelques-uns de ses fervents admirateurs, ou bien l'homme de goût devait-il faire chorus avec les nombreuses parodies et bouffonneries des poètes populaires tant hors du théâtre qu'au théâtre? (11) Nous y reviendrons. Mais d'abord notons que la parodie ne s'adresse qu'au succès et à la célébrité. Le succès, il augmentait encore, et c'est lors de la publication de *Rokeby* que Scott en vit l'apogée pour sa poésie. Il fut vendu de cet ouvrage huit mille exemplaires en trois mois (240,000 fr.); il s'en écoula encore de sept à huit mille depuis, et l'on citait proverbialement alors le poète écossais comme celui auquel ses vers avaient valu les profits les plus fabuleux. Bientôt, il est vrai, cette gloire devait passer à l'auteur de *Childe-Harold* (12), mais alors et même quatre ou cinq ans après, quoique *Childe-Harold* et bien d'autres sublimes boutades du seigneur de Newstead eussent vu le jour, c'était encore la portefeuille de Scott qui était le plus reçu. A cette époque, du reste,

sibles sur les nouvelles littéraires du jour :

Pretty miss Jacqueline
Has a nose aquiline
And would assert rude
Things of miss Gertrude;
While Scott and Marmion
Shall lead an army on
And will Kehama look
Like a fierce Mameluke.

(11) On compterait peut-être vingt parodies faites sur les œuvres poétiques de Scott; et Colman le jeune lui-même lui administrait le coup de patte.

Harp of the Pate, that rotting long has lein
In the dark bosom of Saint-Allan's bog.
Will nobody be giving you a jog.

(12) En ne considérant que les succès de Scott comme poète, car, par ses romans, par ses éditions, il recueillit certes infiniment plus que lord Byron.

il y avait long-temps que les profits de ses œuvres littéraires ne figuraient que pour la plus faible partie dans son budget des recettes. Toujours patroné par le duc de Buccleugh, il avait ajouté à son shérifat, en 1806, la charge de greffier en chef à la cour des sessions. Ce titre, qui n'a rien de retentissant, donnait pourtant bon an, mal an, à l'heureux titulaire, qui en encaissait réellement les émoluments, au moins 40,000 fr., et par la suite il produisit des revenus peut-être triples ou quadruples. La nomination de Scott à cette place lucrative fut un des derniers actes du troisième et dernier ministère de Pitt, qui nous semble bien un peu avoir ici récompensé le tory déterminé, mais qui, s'il faut en croire les paroles qu'on lui prête, ne vit en cette occurrence que l'homme de lettres et l'auteur du *Lai du dernier ménestrel*. Toutefois la nomination n'était point encore expédiée, quoique Georges III l'eût signée, lui aussi, en manifestant comme son ministre le plaisir qu'il éprouvait à donner ce témoignage de son estime à un homme de génie; mais Scott n'avait point acquitté les droits, et dès lors ne pouvait encore avoir en poche le royal warrant, quand tout à coup la mort du célèbre lord de la trésorerie amena la dissolution du cabinet. Heureusement Fox, en arrivant aux affaires, ne voulut point mettre obstacle à l'avancement d'un écrivain pour lequel il avait plus d'une fois marqué de l'admiration; et le numéro de *la Gazette* qui annonça les nominations d'Erskine et de Clerk aux postes, l'un d'avocat-général, l'autre de solliciteur-général (8 mars 1806), contenait aussi la mention officielle de l'élévation de notre auteur. Ainsi l'on peut dire que whigs et tories coopérèrent à sa nouvelle situation, et que deux opinions toujours hostiles furent unanimes sur son compte. A vrai dire, cependant, ce que fit Fox en cette occasion ne fut qu'une formalité : c'eût été une énormité que de revenir sur un acte consommé, quoique non porté au journal officiel; et le ministre whig lui-même le reconnut en disant gracieusement : « Ce que je fais n'est qu'une justice ; j'eusse souhaité que ce fût une faveur. » Il est vrai que trois ou quatre années se passèrent pendant lesquels les droits de la charge furent touchés par son prédécesseur et cédant. Mais enfin, d'assez bonne heure encore, son tour vint. La période de 1804 à 1813 fut donc pour Scott ou la plus belle ou une des plus belles phases de sa vie : loisir, richesses, sécurité, labeurs selon son goût, conscience de son talent, gloire, rien ne lui manquait, d'autant plus qu'il arrondissait ses propriétés autour d'Abbotsford (13), qu'il faisait l'acquisition du vieux manoir (1805),

(13) Abbotsford et les terres qu'y joignit successivement Walter Scott lui coûtèrent un peu moins de cinquante mille liv. sterl., c'est-à-dire environ douze cent cinquante mille francs. Il fallait avoir ainsi qu'il l'avait la manie de la propriété, de la *gentlemanship* (que Messieurs les *gentlemen* nous permettent de forger ce mot) pour conclure de ces marchés. Tout le bien ne rapporte pas plus de dix-huit mille francs, ou à peine un et demi pour cent. Le sol en est pauvre, et il le doit en grande partie à ce que tout ce pays était grevé en faveur des villages de Dorniek et de Melrose d'une servitude ou redevance dite *of teal and divot* et qui consistait en ceci, que l'on venait s'y approvisionner périodiquement de certaine quantité de terre végétale. A la longue, presque tout l'humus a été enlevé. La situation d'ailleurs n'est pas belle : la vallée de la Tweed est monotone ; ses eaux embellissent le paysage sans l'animer, et de tous côtés des montagnes peu pittoresques bornent la vue.

qu'il le relevait, l'embellissait, l'entourait de plantations, le transformait en musée d'antiquités et de curiosités : il vint l'habiter en 1811, et ce fut depuis ce temps sa résidence ordinaire. Nul événement grave, nulle calamité ne venait interrompre le cours de cette vie heureuse. On eût dit que le malheur pouvait l'approcher, le menacer, mais non l'atteindre. Au temps où il composait son *Lord des Iles*, dans l'été de 1814, s'étant embarqué avec les commissaires du Northern-Light-House-Service et avec les shérifs des divers comtés maritimes de l'Écosse, pour faire aux Orcades un voyage qui fut délicieux, il advint qu'au retour ils rencontrèrent dans les parages des îles Hébrides un armateur américain, fort disposé à capturer le navire et à conduire la lumineuse compagnie à New-York. Mais en définitive que se fit-il? John Yankie fut plein de courtoisie pour John Bull; et au moment où Scott se voyait déjà en perspective colon forcé dans l'Amérique septentrionale, le pirate patenté laissa voguer vers leurs foyers shérifs et servants du Light-House. Néanmoins tout a un terme et tout s'use. Lors même que notre poète aurait toujours entendu des louanges égales bercer son oreille, il s'en serait lassé peut-être ; mais les louanges perdaient de leur force. Cette popularité, qu'il avait conquise par le rajeunissement de vieilles légendes, toujours monotones, froides si on ne les anime par la multiplicité, par la variété des incidents, à la manière de l'Arioste, ou par l'emploi des ressorts modernes ne pouvait avoir qu'un temps, parce que l'étonnement dure peu. De là les rudes attaques des parodistes, incapables de dire avec précision ce qui manquait à Scott, mais sentant à merveille que quelque chose lui manquait pour prendre rang parmi les princes de l'art. Quoique ces attaques fussent comme un hommage, quoique Scott gardât encore le haut du pavé sur les assaillants, il n'était pas impossible de prévoir que les traits finiraient par porter coup; qu'on se rappellerait quelques-unes de ces épigrammes qui corrodent les renommées et les percent à jour, enfin qu'un reflux énorme suivrait la haute marée. Il avait eu un moment de stérilité après *Marmion* et surtout après *la Dame du lac*. Un incident acheva de lui ouvrir les yeux. Son libraire Ballantyne disait un jour en plaisantant ce que nous avons dit plus haut : « Il ont beau faire, tant que Votre Honneur mettra son nom sur la première feuille du livre, le livre se vendra. » Loin d'être flatté de l'éloge, notre auteur se trouva froissé de passer pour un ex-génie, vivant en quelque sorte sur sa réputation, sur son passé, grâce à la constance routinière d'un public qui n'examinait plus, et il se promit de sonder ce qu'il en était en publiant ses prochaines poésies sous le voile de l'anonyme. Il ne le fit pas immédiatement cependant. Le *Lord des Iles* parut sans déguisement (1814), ainsi que son *Champ de bataille de Waterloo* (1815). Nous ne disons rien des *Lettres de Paul*, qui, malgré l'époque à laquelle elles se rapportent, ne sont que de l'année suivante, et qui d'ailleurs sont en prose, non plus que des *Antiquités de la frontière anglo-écossaise*, avec descriptions et illustrations, lesquelles remontent à l'année précédente. Mais vers le même temps il lança sur l'océan de la publicité deux petites felouques sans mettre son nom à la

pompe, les ***Fiançailles de Triermain*** et ***Harold l'indomptable.*** Si les pauvres esquifs ne firent point tout à fait naufrage, ils firent eau sous le souffle orageux de la critique, et âme qui vive ne soupçonna pour lors de quel chantier ils sortaient. Scott, après cette épreuve, eut le bon esprit de ne pas regimber comme l'archevêque de Grenade contre la sentence du public ; seulement, puisque ce rebelle public déjà blasé ne goûtait plus ce qu'il lui offrait sous une forme, il résolut de la lui présenter sous une autre. Pendant seize ans encore, si l'on nous permet d'imiter une locution parlementaire fameuse, il joua le même air, essayant de le jouer accompagné d'agréments, ou, si on l'aime mieux, il servit le même mets à une sauce différente. ***Waverley***, ou ***l'Écosse il y a soixante ans***, signale le point de départ de cette nouvelle carrière. Nous ne répéterons pas ce que l'on sait, qu'il avait déjà quelque dix ou douze ans auparavant écrit les sept premiers chapitres et tracé l'esquisse du plan de ***Waverley*** d'après un passage de l'histoire de Thomas-le-Rimeur (14). Mais, même abstraction faite de cette origine, l'identité fondamentale des idées est sensible. Sans doute ***Waverley*** est un roman et non plus un poème, un ouvrage en trois volumes et non plus un mince livret où domine le papier blanc, un tissu d'aventures, d'épisodes, de péripéties, de scènes filées, enchevêtrées avec art, et non plus un simple canevas, où tout flotte, où tout est décousu, un tableau dont les traits sont rapprochés de nous, et où se reflète le monde moderne. Mais, malgré les différences, il n'en est pas moins vrai que là, comme dans les poèmes par lesquels il préludait, c'est l'Écosse surtout qui est décrite, c'est dans le Border ou à peu de distance de cette zone anglo-écossaise que se passent les événements, c'est par la fidélité avec laquelle palpitent les mœurs, les superstitions, les prédilections et les haines anciennes, les querelles de clans, le jacobitisme, les idées chevaleresques, héroïques par une face, burlesques par l'autre, que la nouvelle production de Scott tranche avec la foule des insipides ***Novels*** que chaque jour voyait éclore à Londres, Paris et Leipzig. C'est Bradwardine, c'est Flora Mac-Ivor, ce n'est pas Waverley qui captive et qui émeut dans ***Waverley :*** ce livre n'est que le prétexte d'une septième ou huitième pérégrination que l'auteur nous fait faire à sa suite du Northumberland au comté de Stirling. Partout on retrouve avec le souffle poétique et l'art de faire revivre les âges passés cette science immense, infaillible et minutieuse des choses de l'Écosse, que personne au monde ne possédait au même point que le docte Écossais. Aussi est-ce en vain que toujours sous le coup de la parole de Ballantyne, et ne voulant

(14) Suivant Scott lui-même, il avait commencé *Waverley* au temps où il s'occupait de *Thomas-le-Rimeur* (donc vers 1802), mais il n'avait pas achevé le premier chapitre. Un peu plus tard, vers 1805, il se remit à l'œuvre, et sept chapitres se trouvaient faits, quand, en ayant lu le commencement à un ami qui avait un nom en littérature, il fut assez découragé par ses avis pour jeter cet essai dans les tiroirs d'un vieux pupitre qu'il relégua en 1811 avec les vieux meubles dans un grenier d'Abbotsford. A diverses reprises cependant il s'était senti l'envie de revenir à ce travail en dépit de l'anathème de son ami, mais il ne savait où trouver ses vieux cahiers, et il ne pouvait se résoudre à récrire ce qu'il avait déjà couché sur le papier. Un hasard le remit enfin sur la voie. Un de ses amis ayant envie de pêcher à la ligne dormante, il alla chercher de la ficelle et autres objets au grenier, et il mit la main sur ces feuillets si long-temps égarés.

devoir de succès qu'à l'ouvrage lui-même, il fit pour *Waverley* comme pour les *Fiançailles* et pour *Harold*, c'est-à-dire ne signa point le roman, et même plus tard, au fort du succès des autres *Novels*, ne laissa pas transpirer son nom. Dès que la question fut à l'ordre du jour, les habiles, les connaisseurs et la masse du public le désignèrent immédiatement comme l'auteur, quoiqu'il ne manquât pas de gens d'un autre avis. Du reste, l'énigme ne fut point agitée avec passion dans les premiers temps. Bien qu'au bout de six semaines ou deux mois, car il fallut ce temps pour compenser l'effet de l'absence de nom, *Waverley* à Londres encore plus qu'en Écosse ait eu un vrai succès, témoin les douze mille exemplaires qui s'en débitèrent, ce n'était pas là de l'extase et de la frénésie, ce n'était pas cet engouement, cet entraînement, ce ravissement que le peuple le moins entraînable du globe exprime si bien par le mot de *rapture*, et il y eut des protestations en vers et en prose (15). Cette exaltation de l'enthousiasme n'atteignit son paroxysme que par degrés, *Guy Mannering* et l'*Antiquaire* (1815 et 16) ajoutant à l'impression de *Waverley*, la première série des *Contes de mon Hôte* (1816) à celle qu'avaient produite *Guy* et l'*Antiquaire*, puis *Rob-Roy* en 1818 venant y mettre le comble. A cet instant la sensation qui n'avait cessé d'aller martingalant fut véritablement extraordinaire. L'admiration était extrême, et la curiosité piquée de mille manières. Déjà les ouvrages précédents avaient donné lieu à nombre de conjectures. La plupart des personnages passaient pour des portraits plus que pour des types. Jonathan Oldbuck était ou Skœne ou Scott lui-même, ou tel autre bibliomane en renom. Le manteau-bleu Édie Ochiltree était un vieux mendiant connu dans tout le pays, et l'on ne jurait que par lui d'un bout à l'autre du Mearns, du Moray et du comté d'Aberdeen. Par Fairport il fallait entendre Arbroath ou Aberbrodith dans le comté d'Angus; le vieux château d'Ellangowan que vous chercheriez en vain sur la carte topographique la plus détaillée était, au dire des experts, le mandez de Caerlavreek. Mais les rapprochements, les interprétations et les hypothèses prirent bien un autre essor quand *Rob-Roy* parut. On ne voulait pas voir là un roman, c'étaient des mémoires dont on n'avait que changé les noms propres. Dans les Osbaldistones on trouvait les Selbys de Biddlestone; et ainsi de suite pour tous les personnages, même pour l'excellent bailli Nicol Jarvie dont on suivait la généalogie bien des degrés au-delà de *son père le diacre* (16), et

(15) On lui conseillait d'en revenir au plus tôt à la forme poétique : la rime et la mesure, lui disait-on, font tolérer bien des fautes, mais de la prose comme la sienne, c'était du travail en pure perte.

> All you write now only lessens your credit;
> And how could you think, too of taking to edit?
> A good deal's endured where there's measure and rhyme;
> But prose such as yours is a pure wast of time.

Et un autre le faisant parler lui-même, non sans force de scotismes, commence en ces termes :

> Flocks, wander where you like, I dinna care :
> I'll break my reed and never whistle mair.

Qu'on nous permette de remarquer en passant que ce *dinna* écossais n'est autre que le verbe *do* avec la négative *not* devenue ne (*not* déjà se prononçant presque *nat*).

(16) Le célèbre acteur Mackrin, un des favoris du public d'Édimbourg, se plaisait à improviser en société dans le rôle du bailli Nicol Jarvie, en s'inspirant du dialogue de Walter Scott, et en le brodant de mainte



aussi pour les localités, tant des Highlands que des Lowlands. Ainsi, par exemple, on montre aujourd'hui au voyageur la colline du haut de laquelle Diana Vernon fait voir à son cousin l'horizon bleu que dessinent les monts de l'Écosse, et l'on vous dirait le nom du lac où la terrible Hélène fait précipiter l'espion qui a livré son mari. Sous l'impression de cette nature grandiose et âpre, si largement peinte, et avec laquelle viennent s'harmoniser si heureusement les Rob-Roy, les Mac-Gregor et toute cette population fauve que meut un de leurs signes, les touristes commencèrent à dévier de l'autre côté de Berwick beaucoup des courses que jadis ils dirigeaient du côté de la Manche; on fut curieux de visiter ces montagnes du Perthshire, de l'Invernesshire, si sauvagement habitées naguère. Cette admiration en commun, ces pèlerinages poussés du sud au nord par les fils de Sassenachs chez les héritiers des Gaëls, ont plus fait pour le rapprochement des Anglais et des Écossais que des centaines de statuts et des milliers de palabres, tant des philosophes que des célébrités et nullités parlementaires. Comment eût-il été possible qu'en se préoccupant à ce point des héros et des sites, on ne se fût pas aussi enquis de l'auteur? Il s'est toujours trouvé des amateurs de charades, et c'en était une que ce nom qui si souvent revenait frapper les yeux, « l'auteur de *Waverley*. » On n'avait pas été long-temps à deviner quand le romancier avait voulu s'adapter un second masque en mettant le *Nain noir* et *Vieille-mortalité* sur le compte de *son hôte*, que le facétieux Jédédiah Cleisbotham n'était que l'auteur de *Waverley* (17). Mais là revenait toujours la grande question, l'auteur de *Waverley* quel est-il? Chaque production nouvelle venait fournir de nouvelles raisons en faveur de Scott, mais quelques-unes contre. On ne pouvait croire, par exemple, que l'ardent antiquaire eût persiflé si résolûment les croyants aux vieilles médailles et aux vestiges de castramétation romaine, jusque dans la personne d'Oldbuck qu'il ne représente pas pourtant comme un niais, comme un sir Arthur Wardour. La description de la panique de Fairport à la nouvelle d'une prochaine invasion de Français passait à Kelso pour l'ouvrage de l'imprimeur Ballantyne, à Fraserbourg pour celui d'un Saltown. Le comte de Home aussi avait ses partisans, et plus tard, lors de l'apparition de *Péveril du Pic*, il devint évident pour quelques personnes que l'auteur de tous ces récits était un frère de Walter, le capitaine Thomas, alors en Amérique, mais qui avait résidé dans l'île de Man et avait puisé aux registres de cet ex-royaume. Quelques-uns pensaient à un triumvirat composé d'un homme de loi, d'un homme d'église et d'un homme du monde quelque peu virtuose et quelque peu maniaque. Les plus avisés, reconnaissant sous la va-

et mainte charge, qui, une fois comprise la primitive donnée, coulèrent de source comme dans les *commedie dell' arte* de l'Italie; et l'on a souvent vu notre romancier à l'abri sous son pseudonyme, rire aux larmes des comiques propos et des lazzi au milieu desquels revient sans cesse ce refrain : *Mon père le diacre.*

(17) Scott avait même eu l'idée de s'en adapter un troisième lorsqu'il composait *Ivanhoe*, celui de Laurent Templeton; mais il y renonça, vu que déjà l'on publiait sous le nom de « l'auteur de Waverley » une troisième série des *Contes de mon hôte*.

riété des tableaux l'identité de la touche, l'assimilation des matériaux à une seule et même pensée, allaient chercher l'artiste sous le rabat d'un ministre presbytérien d'Édimbourg, homme de haut talent, mais que des imputations odieuses avaient contraint à quitter la ville et pouvaient engager à ne pas laisser tomber au frontispice d'un livre un nom qui n'était plus qu'un triste passe-port. Mais, en définitive, c'est sur Scott que se concentraient généralement les soupçons. Byron, à qui jamais le secret ne fut révélé, n'en doutait pas, et quelques-uns peut-être de ceux qui ostensiblement semblaient d'un autre avis dissimulaient leur vraie croyance par jalousie, par lassitude d'entendre nommer *the great unknown* (grand inconnu) un homme qui avait déjà des titres de gloire sans celui-là. Telle était la force de l'opinion sur ce point que Scott, sans jamais avouer qu'il fût l'auteur de *Waverley*, jugeait à propos, pour éviter les dénégations et discussions sans fin, de répondre quelquefois aux civilités adressées à l'auteur de *Waverley*. Un jour, par exemple, qu'il dînait à la cour, le prince régent ordonna de présenter une corbeille de fruits à l'auteur de *Waverley*, et Scott prit une grappe. Un soir au théâtre d'Édimbourg, à l'instant où il prenait place avec lord Erskine, la salle retentit d'applaudissements, d'abord pour le *right honourable* lord, ensuite pour l'auteur de *Waverley*, et Scott s'avança jusqu'au bord de la loge comme s'il acceptait le compliment et remerciait. Quelque significative que semble d'abord cette attitude en présence du cri public, il faut bien reconnaître qu'au fond elle ne prouve rien, dès que celui qui a rendu de bonne grâce politesse pour politesse à ses concitoyens déclare qu'il n'y a eu là de sa part que condescendance, et peur d'être de mauvais goût en faisant la sourde oreille. Jamais, de quelque manière que s'y prissent ses intimes amis, sauf les trois ou quatre personnes qui connaissaient le mystère, on ne parvint à le faire sortir de ce langage. « Je reconnais que c'est moi qu'on prétend désigner, mais je ne reconnais point avoir droit à cette désignation. » Ce qu'il y a de prodigieux dans cet incognito qui dura près de douze ans, c'est qu'il n'en était pas ici comme pour les *Lettres de Junius* qu'on pouvait commodément jeter dans une boîte de journal, et qui, vu leur brièveté, pouvaient toujours être rédigées de manière à ne pas avoir besoin de révision. Mais Scott donna plus de soixante volumes de romans sans que l'on en sût davantage. La copie était transcrite par des mains sûres avant d'être remise au compositeur; on tirait de chaque épreuve deux exemplaires; sur le second, Ballantyne ou un confident reportait les corrections que la main de Walter Scott avait opérées sur le premier. Il est des princes, des ministres dont les autographes sont rares sur le marché; mais ceux de l'auteur de *Waverley* l'étaient bien autrement: on n'en trouvait à aucun prix, personne ne pouvait se vanter d'en posséder, et pourtant que n'eussent pas donné les curieux pour en avoir! Il fallait voir les journalistes et tout ce qui avait accès dans l'imprimerie privilégiée, rôder autour de la casse, cajoler le metteur en pages, jouer au fin avec le prote, et entreprendre jusqu'à l'insouciant petit porteur d'épreuves. Tactique perdue! car personne d'entre eux ne savait le mot et n'avait d'indices écrits. Les vrais indices

étaient ceux qu'avait flairés le bon sens de la majorité, cette connaissance si exquise de l'Écosse, des antiquités et de la chicane, cette raillerie bienveillante, ce scepticisme adouci à l'endroit de légendes complaisamment racontées cependant; c'étaient aussi les dépenses d'Abbotsford, dépenses auxquelles n'eussent pu suffire les émoluments de ses deux places si chacun de ses romans n'eût été un ruisseau venant grossir le fleuve de sa fortune. Mais on ignorait le chiffre exact auquel montaient ses prodigalités pour ce beau lieu. Et enfin il est loisible à chacun de bâtir, de planter, d'improviser un commencement de musée à crédit, et quelques-uns croyaient que telle était la conduite de Scott, quoique généralement l'Ecossais soit parcimonieux et prudent. Notre romancier, d'ailleurs, avait trouvé un excellent moyen pour faire prendre le change à ceux qui pensaient qu'il pouvait alimenter son Pactole en dérivant un filet de la caisse du libraire, c'était de continuer à mettre ostensiblement son nom en tête de publications qui, quoique quelques-unes d'entre elles fussent simplement des éditions ou réimpressions, ne laissaient pas d'exiger assez de temps, indépendamment d'articles divers fournis à l'*Encyclopédie britannique*, aux deux *Revues* déjà nommées et même à d'autres recueils de moindre renom. Entre *Guy Mannering* et *l'Antiquaire* au commencement de 1816 et à l'issue d'un voyage en Belgique et en France il donna, non-seulement son *Champ de bataille de Waterloo*, simple effusion lyrique de quelques centaines de vers, mais aussi ses *Lettres de Paul*, qui forment un volume de poids, sinon de valeur; et très-peu de temps après paraissaient les *Antiquités d'Islande*, gros in-4° dont l'idée peut-être ne venait pas de lui, mais dont il avait consciencieusement élaboré sa part, tandis que Jameson et Weber faisaient le reste. Il en fut de même après l'apparition de *Rob Roy* et de la 2° série des *Contes de mon hôte*, qui comme *Rob Roy* vit le jour en 1818. A peu près en même temps que la 3e série, 1819, fut mise au jour la *Description des Regalia* (insignes et objets de prix de la couronne royale) *d'Écosse*. *Ivanhoe*, qui vint ensuite et qui signale le commencement de 1820, se composait et se tirait tandis qu'il fabriquait, au vu et au su de tous, des textes sur les *Antiquités et beaux sites des provinces de l'Écosse*. Trois autres romans, le *Monastère*, l'*Abbé*, *Kenilworth* se succédèrent rapidement, les deux premiers cette année même, le 3e en 1821; et cependant le romancier, alors souffrant et assujetti à un régime, trouva le temps d'être publiciste et de donner dans la *Gazette hebdomadaire d'Édimbourg* (Edinb. weekly journal) trois articles contre la réforme parlementaire. Avec le *Pirate* et les *Aventures de Nigel* en 1822, coïncidèrent l'édition des *Poésies populaires et triolets de Carey*, et son poème d'*Halidon Hill*. L'année suivante vit paraître d'une part, sans nom comme leurs aînés, *Péveril du Pic* et *Quentin Durward*, de l'autre, *la Croix de Macduff* par sir Walter Scott, baronnet (car tel était son titre depuis 1820). Il venait d'ajouter à cette liste *les Eaux de St-Ronan* et *Redgauntlet* (1824), plus les *Contes des Croisades* (1825), quand tout à coup la crise commerciale de cette année vint jeter un voile sombre sur sa destinée, et le river en quelque sorte à la chaîne pour toute

sa vie. Son libraire, Constable, dont jusqu'alors la fortune avait semblé inébranlable, fut entraîné par les catastrophes qui se succédaient, et Scott s'y trouva compris pour deux millions (qu'il faut lui pardonner d'avoir, par une exagération de romancier, portés à trois). A l'accent avec lequel s'expriment quelques-uns de ceux qui ont parlé de cette phase de la vie de Scott, on devrait croire que dans toute cette affaire il n'y aurait eu qu'abnégation et dévouement de la part de notre auteur, lequel, voyant Constable dans l'embarras, lui aurait prêté son endos jusqu'à concurrence des deux ou trois millions. D'autres, s'ils arrivaient à formuler leur idée, seraient plutôt d'avis que la somme représentait ce dont le libraire était redevable à l'écrivain pour ses travaux. Nous pensons qu'il ne faut admettre ni l'une ni l'autre de ces hypothèses dans sa totalité et que toutes deux réunies ne suffisent pas encore à rendre compte du gros chiffre auquel se montaient les effets de commerce dont Scott demeurait responsable. En combinant ses propres aveux tirés de ses lettres, de ses préfaces, et ceux de quelques-uns de ses amis, voici ce qui nous paraît ressortir incontestablement des faits connus. Scott avait besoin de trop d'argent et en dépensait trop (nous n'entendons point ici l'en blâmer, mais nous maintenons l'expression) pour qu'on puisse supposer que son libraire fût excessivement arriéré avec lui. D'autre part pourtant le libraire ne pouvait le satisfaire avec autant de célérité que Scott le souhaitait. Qu'en résulta-t-il? Ce que nous voyons tous les jours sur une échelle un peu moins colossale pour l'ordinaire : complaisances mutuelles, effets à longs termes et dont l'échéance ne viendrait sans doute qu'après la fin des travaux promis, mais dont la confection et la mise en circulation précédaient de beaucoup l'exécution des travaux, renouvellements, et enfin soit pour faciliter les paiements à vue des billets échus, soit comme bon office en reconnaissance d'un bon office, endos par Scott d'effets qui n'entraient pas dans son portefeuille. Ceci posé, les sommes dont il avait à tenir compte aux créanciers de la faillite se rangent d'elles-mêmes en trois classes, celles qui payaient des travaux effectués, celles qui étaient réglées à l'avance; pour des ouvrages encore sur le chantier ou dans les brouillards de la Yarrow, celles dont la contre-valeur n'avait profité qu'à Constable. Autant il est indubitable que celles-ci et les premières constituaient des pertes réelles pour l'écrivain laborieux et pour l'ami confiant, autant il est clair que les secondes ne peuvent sérieusement être regardées comme telles. Il y avait là mécompte, nous l'avouerons, et mécompte d'autant plus inopportun, que, contrairement à la circonspection écossaise bien connue, le romantique baronnet avait dépensé à l'avance ce qu'il n'avait pas encore gagné; mais désappointement n'est pas perte : Constable avait signé, Scott avait donné en paiement, mais Constable ne payait pas et Scott n'avait rien fait ; au total donc les créanciers seuls étaient en risque de perdre. Que l'on mette à présent en ligne de compte le tant pour cent que Scott ou ses ayants cause tirèrent des débris de Constable, on sera porté à réduire les deux ou trois millions de perte à quinze ou treize cent mille francs. C'est encore un total immense; et

l'on aurait tort d'imaginer que nous cherchons à diminuer Scott parce que nous ramenons son malheur aux proportions qui nous semblent avoir été les seules vraies : bien que nous fassions la biographie d'un romancier, nous n'entendons pas faire un roman. Il en sera de même dans notre jugement sur la conduite qu'il tint en cette occasion. Il annonça hautement qu'il paierait tout, principal et intérêts, bien entendu qu'il aurait du temps, et il se mit vaillamment en mesure de satisfaire à ses promesses. A notre avis, les panégyristes et les gens à la suite ont semblé trop frappés de la probité de cette annonce ; comme si c'était en quelque sorte excès de probité, comme si par délicatesse excessive Scott ici se fût chargé des dettes d'un autre. Sans doute il faisait acte de probité, mais il remplissait un devoir : des dettes, les unes lui étaient personnelles, pour les autres il avait répondu, et quelque cruel qu'il fût de payer pour autrui, en équité comme en justice il était débiteur. Et d'autre part, comment comprendre que, membre d'une cour de justice, il eût pu, nous ne disons pas avec honneur, mais avec espoir de conserver son poste, déserter l'obligation de solder ses créanciers, comme il le disait, jusqu'au dernier plack ? Ce dont il faut le louer sans restriction, c'est de son courage. S'il pâlit, s'il chancela, il ne tomba point sous le coup qui en eût écrasé tant d'autres, pas plus qu'il ne conçut d'amertume contre ceux qui le méconnaissaient, qui blâmaient ou calomniaient sa conduite, qui tendaient à le décourager. Suivant les uns, en effet, il avait connu le triste état des affaires de Constable, et il l'avait aidé à tromper ses créanciers ; selon les autres, qu'il eût des torts ou qu'il n'eût que du malheur, jamais il ne viendrait à bout de se libérer. Quelques-uns remarquaient malignement qu'il avait marié son fils aîné, l'année précédente, à une héritière de soixante mille livres st., et qu'à cette occasion il avait cédé à ce fils ou tous ses domaines ou la nue-propriété d'Abbotsford, et que le château qu'il se réservait comme propriété personnelle n'eût pas produit, si on l'eût vendu, plus de 250,000 francs. Pour dire ce que nous en pensons, nous soupçonnons que la ruine de la grande maison d'Édimbourg n'avait pas été pour Scott un évènement tout à fait inattendu, et que bien résolu à faire face au malheur s'il venait le frapper, et à ne frustrer personne, il n'avait toutefois pas voulu que ses créanciers pussent immédiatement et impitoyablement tomber sur des biens au soleil. Il savait qu'évidemment on s'entendrait, on l'attendrait quand on ne lui verrait de fortune propre que jusqu'à concurrence de 12 pour cent de ses dettes ; mais si l'on eût eu sous la main assez d'immeubles pour se couvrir de tout, on n'eût pas attendu. La liquidation de Constable fut terminée en janvier 1826. Mais dès novembre de l'année précédente, Scott avait commencé à préparer sa libération, qu'il ne voulait devoir qu'à lui-même. Un banquier de Londres lui avait fait parvenir une forte somme, remboursable à une époque indéterminée : il n'accepta pas. Il eût accepté, peut-être, si une souscription gigantesque, comme celle qui dota les enfants du général Foy, eût immédiatement répondu à l'annonce de son malheur, si la générosité européenne eût réalisé ce beau mot d'un noble duc : « Scott

endetté de 2 millions ! Que chacun de ceux qui lui doivent des heures délicieuses lui donne une pièce de six pences et sa dette est payée ! » Mais les hommes sont ingrats, et Scott ne compta pas sur des souscriptions. Il commença par faire assurer sa vie pour vingt-deux mille liv. st. (550,000 fr.) au profit de ses créanciers, et promit au reste de tout payer en dix ans. Il fit vendre à l'enchère sa maison d'Édimbourg et son mobilier pour habiter un second étage dans cette rue du Château, et dans cette maison où tout jeune encore et nouvellement reçu avocat il avait fixé ses pénates, et qui n'était plus du beau quartier d'Edimbourg. Il livra comme gage tous les meubles et effets d'Abbotsford à réméré. Enfin, pendant les séjours qu'il faisait dans cette demeure chérie, il ne recevait plus comme par le passé. Cette hospitalité grandiose et féerique qui si long-temps avait été un de ses plaisirs les plus doux, il y renonça au grand préjudice des touristes et des curieux plutôt qu'au sien. Du reste, cette solitude qu'il s'imposait ne se trouva bientôt que trop en harmonie avec une perte plus cruelle peut-être (15 mai 1826). Lady Scott, qui n'avait jamais cessé de lui être chère, bien que son extrême irritabilité nerveuse l'eût souvent fait souffrir, succomba la même année. Renfermé dans son cabinet, ne se laissant que rarement interrompre par les visites, il barrait en quelque sorte le passage à la douleur en s'absorbant corps et âme dans le labeur en même temps intellectuel et matériel d'imaginer et d'écrire. Le premier résultat de cette hermétique réclusion fut *Woodstock*, où l'on ne sent que trop la contrainte d'un travail mécanique, où rien ne s'épanouit et ne rit au soleil, où la fantaisie ne donne pas de coup d'aile. *Woodstock* avait été promis à Constable et réglé en billets. Les créanciers demandaient en conséquence que le manuscrit leur en fût livré gratis et que les bénéfices en fussent pour eux. En droit strict, ils avaient raison. Mais Scott s'y refusa péremptoirement, et ils furent forcés d'abandonner leurs prétentions. C'eût été un grand malheur s'il eût cédé : les exigences se fussent sans doute accrues, et du roman, qui n'était qu'une bagatelle, se seraient étendues à une œuvre plus importante, arrêtée déjà en conseil secret avec Constable et à laquelle peut-être Scott avait déjà porté la main dès 1825, la *Vie de Napoléon*. En effet, son dessein d'écrire l'histoire était déjà ancien, puisqu'il le déclare nettement dans la préface de *la Fiancée* qui remonte à 1819 ; et il est présumable que Georges IV, dans les conversations qu'il eut avec lui à Édimbourg en 1822, le fortifia dans sa résolution. On a souvent répété du moins que c'est à la sollicitation de ce monarque que Scott se fit l'historiographe de la révolution française et de Napoléon, et on le comprend, l'ex prince-régent ayant si bien profité de l'une et tant poussé à la perte de l'autre. Il est d'ailleurs hors de doute que nombre de pièces officielles importantes et de renseignements précieux furent mis par le gouvernement britannique à la disposition de l'écrivain. Mais auparavant il crut à propos de faire un tour en France, soit pour recueillir des documents et fixer des dates, soit pour se distraire et rétablir sa santé délabrée. Déjà, en 1818, une fièvre bilieuse de la nature la plus maligne l'avait long-temps cloué au lit et

avait porté un coup à sa constitution si robuste pendant les trente années précédentes. Il s'en était relevé; mais, quoique n'ayant plus besoin de garder la chambre, il avait encore souffert deux ans et plus, et de loin en loin il sentait tourner autour de lui son ennemi. On comprend donc que dans le moment actuel, tant de commotions, tant d'inquiétudes, tant de peines, tant de veilles et tant de labeurs l'eussent prostré; et il fallut ou secouer ce faix en changeant de lieu ou périr sur place. Il vint donc à Londres d'abord, où, conformément aux propositions qui lui avaient été faites, les archives du ministère lui furent ouvertes. Puis laissant derrière lui son île nébuleuse, que nous appellerions volontiers l'île du spleen, il alla passer une partie de l'automne de 1826 à Paris, en compagnie de la plus jeune de ses filles (l'aînée était mariée et restait en Écosse). Il y reçut un accueil brillant et flatteur, et il eût été ravi lui-même, il l'avoue, s'il n'eût tenu alors à passer inaperçu, sauf près de quelques privilégiés, tels que son éditeur français de la rue Saint-Germain-des-Prés, le maréchal Macdonald, dont le nom atteste assez l'origine, le duc de Raguse, toujours fort mal avec les bonapartistes aveugles, et qui n'en était que mieux auprès de ceux qui ne virent dans Napoléon que le soldat heureux. Ce dernier, non-seulement lui communiqua des particularités importantes pour l'histoire de son héros, mais encore voulut le présenter à Charles X. Scott vit donc aux Tuileries cet infortuné monarque que plus tard il devait retrouver exilé à Holyrood : lui qui a tant jeté de fleurs sur les Stuarts, il s'entendit adresser de gracieuses et chevaleresques paroles par celui des Stuarts de France qui rappelle le plus Jacques II. Mais ce qui valait mieux, l'exercice, la nouveauté des objets, le mouvement du voyage et aussi la beauté du ciel, la douceur du climat, l'aménité des mœurs, opérèrent heureusement sur son moral, et détendirent son esprit toujours monté au diapason le plus fatigant. Il en convint lui-même dans une conversation : « Mon office (de greffier) et ma *Vie de Napoléon*, dit-il, harassaient ma pensée et mon corps, mon insomnie était perpétuelle, je n'ai recommencé à dormir qu'à Paris. » Ce compte rendu, où respire la vérité même, ne semble-t-il pas la paraphrase de l'exclamation du Bonhomme, quand il dit :

> ..... Si Dieu me prête vie,
> Je le verrai ce pays où l'on dort.

Et dès son retour, plein de tout ce qu'il avait vu, lu, appris, respiré en quelque sorte et absorbé par tous les pores, rendu à la plénitude de la santé, de la force et de la vie, il se mit à dicter les neuf volumes de cette histoire impériale si merveilleuse, si compliquée, si difficile à coordonner, plus difficile encore à voir du vrai point de vue et à dominer. Nous parlerons plus tard du mérite intrinsèque de la nouvelle publication. Ici, où nous nous occupons des événements de la vie de Scott, nous devons dire que l'ouvrage, qui eût été si beau s'il eût été à la hauteur du sujet, mais qui ne pouvait guère l'être, bâclé comme il le fut avec une célérité plus que napoléonienne (car l'auteur ne mit pas un an à l'écrire), ne souleva pas, même aux bords de la Tweed et de la Tamise, les applaudissements que les habitants du Royaume-Uni auraient été heureux

de lui donner. A plus forte raison en fut-il de même en France, et nous doutons que l'éditeur, enrichi par les romans qu'il écoulait à tant de milliers d'exemplaires depuis dix ans, et qu'il réimprimait toujours en variant les formats, se soit félicité d'avoir grossi de ce colis sa cargaison. Quant à l'Angleterre, ce fut et ce devait être différent; s'il n'y eut point de hourra, il n'y eut point non plus de haro; et pécuniairement la première édition du *Napoléon* fut pour Scott ou plutôt pour ses créanciers une brillante affaire. Le manuscrit leur valut 350,000 francs, Après ce bel à-compte si lestement payé, et qui démontrait que les promesses de l'écrivain n'excédaient pas les bornes du possible, il crut pouvoir revenir à quelques-unes de ces habitudes dont l'interruption avait été une de ses souffrances les plus vives. L'antique hospitalité renaquit, vivante image de celle du clan. Les embellissements d'Abbotsford continuèrent. Il grossit encore ses riches collections d'armures, de meubles, de *quaichs* (18) et de livres. Il n'y voyait nulle témérité, l'intérêt qu'avait éveillé son malheur se manifestant au moins aussi vif depuis le commencement de sa libération qu'au moment même de la catastrophe, et la confiance d'ailleurs devant s'accroître encore depuis sa déclaration publique au dîner de l'*Edinburgh theatrical fund* (27 fév. 1827). Le nom de l'auteur de *Waverley* avait cessé d'être un mystère depuis que, par suite du sinistre de Constable, les syndics avaient trouvé dans les papiers du failli les manuscrits des fameux romans anonymes tous écrits, ou de la même main que les poèmes de Walter Scott, ou de celle de son secrétaire, J. Lyddiard, et que même on en avait vendu à l'encan pour d'assez bons prix, quoique fort au-dessous de ce que l'on comptait en tirer. Mais que l'on juge par là de l'inconstance et de la versatilité du public ! tant que Scott avait refusé de se reconnaître l'auteur des romans, c'est à lui que l'opinion dominante les attribuait exclusivement ; depuis qu'il ne niait plus, on lui adjoignait volontiers des collaborateurs, on jugeait impossible qu'il eût tout fait, on citait telle ou telle portion considérable de *Péveril* ou de *Kenilworth* qui était sortie de la plume de tel ami, ou commensal, ou parent, ou même étranger. Ce fut pour en finir avec ces bruits que Scott, en présence de tant de convives lettrés, fit cette déclaration solennelle, qu'on a bien pu prendre pour un aveu arraché à sa modestie, mais qui, au fond, n'était que la revendication de ses droits exclusifs au titre d'auteur des *Waverley Novels*. C'était à la fois défendre sa gloire et diminuer d'autant l'éternelle inquiétude des créanciers; car la fécondité du débiteur leur promettait la moisson riche et des dividendes pour eux seuls. Nul doute, en effet, bien que l'esclavage tue l'inspiration, qu'il ne fût venu à bout de tout, sans autres aides que les gouttes d'encre tombées de sa plume, s'il eût pu dix ans encore la faire courir sur le papier. Sans mettre en ligne de compte ses autographes, que plus d'une fois les étrangers couvrirent d'or (19), les recueils périodiques les mieux placés sollicitaient sa collaboration avec ardeur : la *Quarterly Review*, dirigée par son gendre, recevait et payait splendide-

(18) Espèces de tasses antiques.

(19) Le manuscrit de l'*Antiquaire* fut acheté 50 liv. st., ou 1250 fr.

ment ses articles ; il écrivait successivement les trois volumes de ses *Contes d'un grand-père* (1828, 1829, 1830) ; il réimprimait ses *OEuvres complètes* par livraisons mensuelles, en ajoutant par an un nouveau roman, et abandonnait à ses créanciers la moitié des bénéfices de cette édition (ainsi parurent les deux séries des *Chroniques de la Canongate*, en 1827 et 1828, *Anne de Geierstein*, en 1829) ; il refondait la matière des *Contes d'un grand-père* en deux volumes, dont s'emparait l'*Encyclopédie* du docteur Lardner (1830), en les intitulant *Histoire d'Écosse*, tandis qu'une autre collection, la *Bibliothèque de Famille* (Family Library), s'enrichissait de ses curieuses *Lettres sur la démonologie et la sorcellerie ;* et que, comme pour protester par quelque œuvre d'art contre ceux qui ne voyaient plus en lui qu'un compilateur à la vapeur, il réunissait en un volume le *Jugement de Devorgoil* et la tragédie d'*Auchidrane*. Ce n'était sans doute pas une réponse bien péremptoire, et nous sommes obligé d'avouer qu'à part quelques exceptions dont nous reparlerons, les nouvelles productions de Scott ôtaient plus qu'elles n'ajoutaient à sa gloire. Le grand et presque unique avantage qu'il en retirât était d'avoir sans cesse à jeter de nouveaux lingots dans le gouffre du déficit. Conformément à ses engagements, il l'avait déjà comblé à peu près à moitié à la fin de 1830, puisqu'il avait payé à cette époque 1,350,000 fr., ce qui, défalcation faite des intérêts décroissants, laissait bien près d'un million sur le principal. Mais ce perpétuel labeur, le souci et enfin l'âge, plus irrémédiable que le reste, se réunissaient pour l'accabler, et lui-même il sentait de temps en temps souffler sur lui par bouffées le vent du découragement. En novembre 1830, il résigna cette place de greffier en chef dont depuis vingt-quatre ans il remplissait les fonctions ; toutefois, à l'exemple de son prédécesseur, il garda une forte quote-part des émoluments. L'hiver suivant, il éprouva des symptômes de paralysie : la jambe gauche s'affaiblissait graduellement, et le faisait souffrir ; sa langue était moins prompte à exprimer sa pensée. Il était loin de croire cependant qu'elles dussent sitôt lui refuser le service. Se promenant au commencement de 1831 avec Wordsworth, il lui détaillait le plan d'un ouvrage qui commençait à prendre forme dans son cerveau. « Comment ! s'écria son interlocuteur, vous pensez à donner encore quelque chose au public ! — Si j'y pense ! répondit Scott. Oh ! j'ai encore vingt ans de pensée et de santé par-devers moi. » Effectivement, il n'avait pas tout à fait soixante ans ; mais il ne faisait pas attention que pour la constitution un médecin lui en eût donné soixante-dix. Cependant il comprit qu'il était nécessaire d'user de plus de ménagements ; et il crut faire merveille en prenant de l'exercice encore plus que par le passé, en allant aux assemblées de comté, en courant aux meetings, etc. Ce n'était point là ce qu'une sage hygiène lui eût recommandé. Il aurait fallu au contraire qu'il évitât les agitations morales. Déjà la révolution de 1830 avait été pour lui une secousse violente. La vue de Charles X à Holyrood l'avait ému profondément. L'imminence de la présentation du bill de réforme par lord Russell porta son mécontentement au comble. Profondément attaché à la lettre de la vieille con-

stitution britannique, il voyait dans la moindre atteinte au système la décadence de la Grande-Bretagne, et il croyait du devoir de tout loyal et fidèle sujet de s'opposer à ce malheur. Il ne balança donc pas, malgré sa faiblesse, à se rendre au meeting de Roxburgh (en mars 1831), et il écouta non sans impatience les harangues des ministériels presque jusqu'au bout de la séance. Mais enfin il demanda la parole, et, s'animant à mesure qu'il en disait davantage, il excita plus d'une fois des murmures par la véhémence avec laquelle il caractérisa la prétendue absurdité, l'iniquité, l'inconstitutionnalité des améliorations réclamées. Il tendait le bras si raide qu'il semblait montrer le poing aux auditeurs. Frappant les hustings à grands revers de main, il disait : « Oui, eussé-je dû rougir ces ais de mon sang, j'aurais voulu rendre le dernier soupir en combattant ces mesures, » puis les démonstrations énergiques et la sonorité toujours fort grande de son poignet ne produisant que peu d'effet : « A quoi bon, dit-il, copier les modes politiques de la France? car dans ces innovations que nous nommons *réformes*, il n'y a que mode et caprice, et d'où vous viennent ces caprices? de la France. » Et enfin, pour terminer : « Il faut que je prenne congé de vous, gentlemen, et je le ferai avec le mot bien connu du gladiateur à l'empereur : *Moriturus vos salutat !* » Cette péroraison ne toucha pas l'assemblée; elle exaspéra même quelques assistants, à tel point qu'il partit des rangs quelques coups de sifflet. Scott affecta de ne pas s'en apercevoir, mais il les entendit fort bien; et, après qu'un autre orateur eut exprimé son opinion, il parut derechef à la tribune, et dans cette seconde allocution il déclara ne pas plus se soucier d'entendre siffler certaines gens que d'entendre braire un âne dans les champs. On voit assez au ton de cette réponse que, malgré cette impassibilité apparente, Scott avait été blessé au cœur, et que quelque mépris qu'il affectât pour les réformistes, c'était pour lui un rude *disappointement* que de ne pas se voir, même dans l'arène politique, également vénéré par ses compatriotes de toute nuance, presbytériens comme anglicans, radicaux comme ultratories. Et pourtant il connaissait, car qui l'a mieux rendue? la furie des passions politiques. Mais la vanité aveugle toujours, même quand elle est fondée : on se croit précieux, aimé; hélas! qu'on serait heureux de n'être qu'oublié, indifférent! La belle saison suivante fut triste pour Walter Scott. On ne saurait dire si c'étaient les progrès de la question de réforme ou les progrès de sa mauvaise santé qui le tourmentaient le plus. Mais, contrairement à ses habitudes passées, il était devenu quinteux, morose, inégal : la susceptibilité de feu lady Scott paraissait revivre en lui : il semblait qu'il eût un fantôme devant les yeux, le fantôme de la révolution française passant les mers et venant secouer ses torches sur l'Angleterre. Tout cela ne l'empêcha pas de publier encore, dans le courant de cette année si douloureuse, deux autres romans, *Robert, comte de Paris*, et *le Château périlleux*, formant la quatrième série des *Contes de mon hôte*. Évidemment l'intention de Scott n'était pas de s'en tenir là. Il fit à Londres une apparition en octobre 1831, pour compulser des manuscrits au *British Museum*,

méditant, on n'en peut douter, ou un vingt-neuvième roman ou une histoire, bien que nous ne puissions décider lequel, l'un et l'autre peut-être. Mais dès qu'il fut de retour en son pays, les médecins lui déclarèrent qu'il ne pouvait songer à passer le rude hiver en Écosse, et qu'il devait aller chercher son rétablissement sous un ciel plus doux. Il opta pour l'Italie. Le cabinet, tout whig qu'il était, et quelque violent adversaire qu'il eût trouvé dans Scott, s'honora en mettant à sa disposition un navire de l'État, *le Barham*, qui faisait voile pour Malte, et qui, après un court séjour dans cette île, le débarqua, le 27 décembre, à Naples. Il y avait deux mois jour pour jour qu'il avait quitté Portsmouth. Sa santé avait paru s'améliorer dans la traversée, et certainement le beau ciel, le doux hiver napolitains, n'empirèrent pas sa situation. Il put même écrire quelques pages d'un roman qu'il intitulait *Bizarro*, et jeter le plan d'un autre qui roulait sur ce siége de Malte au souvenir duquel est attaché indissolublement le grand nom de Parisot de la Valette. Mais rien ne pouvait réparer des ravages aussi profonds que ceux dont l'âge et le chagrin l'avaient rendu victime. Il vit Rome au mois d'avril, et Tivoli, et Albani, et Frascati; mais ni ses jambes ni même ses yeux ne suffisaient à visiter la centième partie de ces merveilles, qui jadis eussent fait bondir son cœur de poète et d'antiquaire. Il renonça même bientôt à les voir : ne goûtant plus, n'entendant pas les explications, rien ne l'intéressait. A quoi bon se charger de souvenirs quand la vie s'en va? Il sentit lui-même, malgré les flatteuses espérances dont essayaient de le bercer ses amis, et quoique la lampe semblât se ranimer quelquefois, que l'huile était bien basse. Il donna l'ordre de repartir pour l'Ecosse, et voulut mourir dans sa patrie. Le voyage se fit un peu plus rapidement peut-être qu'il n'eût été à propos dans son état de santé : du reste, il fit lui même tout ce qu'il fallait pour accroître son mal; il travailla un jour dix-sept heures. Aussi fut-il en danger de périr : il tomba aux environs de Nimègue dans un état d'insensibilité complète; et si un de ses domestiques ne l'eût saigné, on n'eût ramené en son pays que sa dépouille mortelle. Enfin pourtant on arriva au mois de mai à Londres, où sa fille aînée, son gendre, ses amis eurent la douleur de le voir apathique, sans parole, sans mémoire, presque sans pensée, les lèvres inertes, les yeux mornes, et dans cet état déplorable où les amis ne savent plus s'ils doivent souhaiter la prolongation de la vie de celui qui n'est plus que l'ombre de lui-même. Il avait prédit que telle serait pour lui la période la plus voisine de la mort; car ainsi avaient fini son aïeul, son père; et il fallait qu'il eût observé ce déclin significatif de l'être avec un bien sinistre attrait, car il l'a représenté d'une manière saisissante dans les *Chroniques de la Canongate*. Parfois pourtant la pensée, la parole lui revinrent à l'aide du repos, et il en profita pour demander à revoir « l'Écosse! l'Écosse! » Rien ne pouvait désormais le sauver; on s'empressa d'accéder à ce cri, à ce vœu suprême, avec toutes les précautions imaginables pour le transport. On quitta Londres le 7 juillet, on atteignit Édimbourg le 9, Abbotsford le 11. Les nuages qui pesaient

sur sa pensée s'éclaircirent alors un peu : il reconnut à Fushiebridge sa vieille hôtesse, type supposé de Meg Dodds ; il pressa la main de son ami Loidlaw. Un moment on eut l'espoir qu'il pourrait se rétablir un peu ; ce fut pendant un long somme qu'il fit, et qui ne dura pas moins de vingt-sept heures. Mais ce faible espoir fut trompé ; et il acheva de mourir le 21 sept. 1832. A l'autopsie son cerveau présenta des indices frappants du trouble que trop de travaux avaient apporté dans la faculté de penser: plusieurs parties de l'encéphale étaient affaissées sous des globules aqueux. De là cette prostration, cette mélancolie dont il ne pouvait secouer le nuage. Un cercueil de plomb revêtu de drap noir à ornements dorés reçut son corps. Le convoi fut moins nombreux qu'on ne l'avait présumé : sur trois cents personnes conviées par lettres à la triste cérémonie, un tiers peut-être fit défaut, et il ne vint spontanément d'Édimbourg que dix ou douze étrangers. Soixante voitures de toutes sortes et quelques cavaliers composèrent donc tout le cortége. L'atmosphère, chargée des brouillards si communs en Écosse, était lugubre et comme en deuil du grand peintre de la nature écossaise. Le long de la route, à Selkirk et Melrose, paysans et citadins marquaient assez, sans suivre les obsèques, leurs sympathies pour l'illustre compatriote. Toute transaction commerciale fut suspendue, et les enseignes voilées de noir. On atteignit ainsi Drybourg à la nuit tombante. Les Scott avaient là un caveau de famille au milieu des ruines de l'abbaye. Le vénérable principal de l'université d'Édimbourg, G.-George Baird, presque nonagénaire, avait prononcé sur les restes de son ancien élève, avant de quitter Abbotsford, une prière presbytérienne: à Drybourg, l'office funèbre fut célébré selon le rite anglican par un autre ecclésiastique (J. Williams, recteur de l'académie d'Édimbourg). A Glascow, tous les navires mirent le pavillon en berne. Un peu plus tard on lui érigea, sur la place Saint-Georges de cette ville, une colonne dont la première pierre fut posée, le 2 oct. 1837, par le lord-prévôt, au milieu des magistrats, avec procession des francs-maçons et accompagnement du 9[e] de lanciers. On lui a érigé aussi un beau monument à Édimbourg. — L'extérieur de Walter Scott était sans grâce, même dans sa jeunesse, et sans distinction, même quand il se vit recherché des sommités du grand monde. Le ménestrel de la frontière, le baronnet de la vallée de la Tweed ressemblait à un rude paysan, à un gros et âpre fermier, ou tout au plus à un régisseur de biens ruraux ou à un notaire de campagne. Ses vêtements étaient communs. Il avait de haut six pieds anglais ; il était gros de poitrine, sans tendance à l'obésité, du moins jusqu'à quarante-cinq ans. Mais il y avait dans tout son air, dans ses allures, quelque chose de gauche et presque de souffrant. On sentait comme de l'inharmonie dans sa personne. Évidemment la cause de cette étrangeté, c'était sa jambe, ou plutôt la disposition organique dont provenait l'infirmité de cette jambe. En effet, bien qu'il n'en eût qu'une de difforme (la droite), l'autre se terminait par un pied démesurément long. La tête était mieux et sans défaut de conformation. Aussi n'existe-t-il guère de lui que des portraits et des bustes. On cite comme le plus beau de ces derniers celui de Chantrey, qui a rendu magnifiquement

l'expression de la tête du poète. Il faut en dire autant de son portrait par Watson Gordon, qui l'a fixé sur la toile, souriant d'un rire gracieux à quelque pensée comique et l'œil fermé, non par l'abaissement de la paupière supérieure, mais parce que l'inférieure s'est relevée. Cette particularité rare, et qui demeura inaperçue pour presque tous les autres artistes, était un trait caractéristique de la physionomie de Scott, ainsi que la forme ronde et peu agréable de son nez, et la distance un peu forte de son nez à sa bouche, et la hauteur de sa tête au-dessus des sourcils, avec cette différence que ces derniers traits étaient constants, et que ce relèvement des paupières inférieures ne l'était pas. Souvent, en effet, il avait une expression solennelle, par exemple quand il parlait d'un objet ou d'un être qui lui inspirait de la vénération, et plus souvent encore son expression était tout-à-fait nulle. Ses yeux mêmes étaient pour l'ordinaire petits et presque sans regard, ce qui, avec des cheveux d'un blond très-pâle, qui furent blancs de bonne heure, des joues pleines, de gros sourcils gris, quelque chose d'incertain dans le port de la tête, achevait d'empreindre un stigmate de vulgarité sur une face qu'on eût souhaitée plus rayonnante ou plus labourée. Nous ne nous en étonnons point pour notre part; jamais l'accent, le style et la couleur, jamais la marche de la pensée chez Scott ne nous avaient fait imaginer qu'il eût habituellement du volcanique en son regard, et quiconque a observé ces yeux émoussés et ternes que lève sur vous le mathématicien interrompu dans une intégration, pourra conclure par induction ce que devait émettre d'éclairs et d'étincelles l'œil de l'antiquaire se repliant sur l'interne et fouillant le passé. Il était des moments cependant où Scott avait le regard moins éteint; et on l'a vu, même à son bureau de greffier, quand, arrêté soudainement et cessant de faire courir sa plume, au bout de deux ou trois minutes il trouvait ou le souvenir fugitif ou la solution cherchée, lever un instant la tête avant de reprendre le travail. Ses yeux étaient comme inondés d'un fluide lumineux en même temps qu'à sa mémoire où à son intelligence affluait le torrent des pensées, et sa bouche souriait comme celle de l'orateur au moment qui lui découvre un vaste horizon d'idées. Sa conversation était de même: jamais, pour les étrangers du moins et les simples connaissances, elle n'offrait l'incandescent, le piquant, l'émouvant de Shéridan ou de Coleridge; à peine même offrait-elle de loin en loin ce que vous vous fussiez attendu à y trouver, quelque chose du gracieux de Goldsmith ou de l'humour d'Addison. En vain vous mettiez la conversation sur ce qu'il connaissait le mieux ou affectionnait le plus, sur son Écosse, sur la minstrelsy, sur les quaichs, sur les Kelpies, sur les objets d'art et d'antiquité qui l'entouraient, sur ses propres ouvrages; il arrivait même que, voulant plaire, il n'échangeait des heures durant que des lieux communs, sans rien de saillant, d'intéressant ou d'instructif. Nul doute à nos yeux qu'il n'en fût pas et surtout qu'il n'en eût pas toujours été ainsi. Plus jeune et quand il était en sympathie, en confiance, qu'il recueillait des matériaux, qu'il interrogeait, qu'il n'était point censé poser, il devait y avoir parfois profit et plaisir à l'entendre. Mais tout cela en déli-

nitive n'est qu'exception, et l'on peut toujours regarder deux points comme incontestables : l'un, que cette conversation qui mousse et pétille, qui tantôt s'élève au drame ou au lyrisme, tantôt s'effile en épigrammes, ou s'effeuille en madrigaux, ou s'éparpille en bluettes, n'était ni dans les moyens ni dans les goûts de Walter Scott; l'autre, que même pour la conversation unie et sensée sans vulgarité, peu d'interlocuteurs trouvaient en lui l'homme qui voulût ou qui sût leur tenir tête. En réalité il y avait en lui ce qu'un de nos amis nommait un jour *plumbeum quid*, certaine lourdeur qui nuisait à l'essor de la pensée : de là sa parole comme embourbée, pâteuse, incolore, sans sonorité. La plume à la main, au contraire, il cause à ravir, il jette le mot, il relève la réplique, il laisse et reprend la parole avec bonheur, il est vigoureux, précis, incisif, il est bonhomme et homme d'esprit, et, s'il y a lieu, il devient éloquent. Voilà pourquoi son dialogue est généralement admirable, pourquoi ses préfaces le plus souvent égalent, quand elles ne surpassent, ce qu'il y a de plus exquis dans le *Spectateur*, pourquoi ses lettres présentent au plus haut degré la réunion de tout ce qui constitue la perfection épistolaire. On retrouve quelque chose de ce mélange d'insuffisance et de qualités dans les résultats de ses études linguistiques. Doué d'une très-heureuse mémoire et pouvant retenir de longues tirades de vers entendues une ou deux fois, il n'avait pourtant pas poussé très-loin, lui, antiquaire, l'étude du gaëlique et de l'anglo-saxon. Il savait très-passablement l'espagnol et l'italien, bien l'allemand, très-bien le français; dans aucune de ces langues cependant il n'eût pu converser long-temps avec élégance, aisance et finesse. Le français même, qu'il avait cultivé plus particulièrement, qu'il possédait au point d'entendre peut-être mieux que beaucoup de nos compatriotes nos vieux chroniqueurs et nos vieux poëtes, il le parlait ou le prononçait assez incorrectement pour qu'un de ses admirateurs de ce côté-ci de la Manche s'écriât : « Ah! comme il estropiait le français du bon sire de Joinville! » Phénomène du reste fort peu surprenant en un pays où Shéridan et Burke, citant à la chambre des communes je ne sais quel passage français où était le mot *malheureux*, se reprenaient mutuellement sur leur prononciation, l'un prétendant qu'il fallait dire *méluru*, l'autre tenant bon pour *molirou*. Walter Scott était doué d'un grand courage moral. La manière dont il prit le revers qui l'accabla en 1825 en fournit une preuve à laquelle nous en ajouterons une autre, c'est que ce fut pendant les terribles accès qui suivirent sa maladie bilieuse de 1818 qu'il dicta les amusantes scènes où figure la burlesque figure de Caleb. Quelquefois, au moment le plus plaisant du dialogue, une crise coupait la voix au malade; il s'arrêtait un instant, puis, se faisant répéter le dernier mot, il reprenait le fil du récit. Cet éloge banal, gravé sur tant de tombes et la plupart du temps si hors de propos, « bon fils, bon frère, bon père, bon époux..., » Scott le mérita aussi dans toute la force du terme; et l'éloge doit être d'autant plus vif que bien souvent il lui en coûta pour s'en montrer digne. Nous l'avons vu obtempérer aux goûts de son père plutôt que de suivre les siens en se met-

tant à copier des minutes et à rédiger des actes; il eut souvent besoin de patience avec les nerfs de lady Scott; il ne balança pas à faire de très-grands sacrifices pour son fils aîné, et ce fut surtout à cause de sa fille cadette qu'en 1827 il consentit à ressusciter en quelque sorte pour la vie mondaine. Ce fut d'ailleurs le désir de laisser aux siens une fortune incontestée qui, après 1825, le précipita dans les travaux qui accélérèrent le terme de sa vie. Il fut de même bon maître, bon collègue et bon ami. Il était comme un père pour ses vassaux; il veillait à leur bien-être, mettait leurs enfants en apprentissage, leur fournissait des travaux. Presque tous les ornements gothiques d'Abbotsford furent exécutés par des paysans formés, instruits sous ses yeux, et qui la plupart devinrent, grâce à lui, d'excellents ouvriers. Ainsi Voltaire à Ferney. Il peut se faire que l'un et l'autre y aient trouvé leur compte; mais la population y trouvait aussi le sien. La bienveillance était empreinte sur son visage, à tel point que ceux même qui d'abord auraient été tentés de le croire hostile se sentaient rassurés en l'apercevant. Un jour qu'il faisait au Liddesdale une de ces excursions poétiques par lesquelles il se retrempait l'imagination, et que, sous les auspices de Shortreed, il commençait à s'installer chez un brave fermier absent alors pour quelques moments, son compagnon de voyage, voulant donner une plus haute idée de l'étranger à Willie O'Milburn (c'était le nom du paysan), lui dit aussitôt qu'il fut revenu : « Hé! hé! nous avons ici un avocat... Il est en cet instant à l'écurie, donnant un coup d'œil à son cheval. » Grand effroi de la part du fermier; car, à cette époque, loi et homme de loi étaient des mots fort mal sonnants à l'oreille des gens de la vallée, souvent brouillés avec la justice. Le prudent Écossais ne dit rien, mais il alla pousser une reconnaissance autour de l'écurie pour savoir à quoi s'en tenir sur la férocité du loup-cervier. Il en revint la face épanouie : « C'est là l'avocat? dit-il. — Oui, Willie. — Diantre soit de ma peur! C'est tout-à-fait un enfant de notre coin (20)! » Ses amis, qui furent nombreux, et même de simples connaissances, le trouvaient obligeant, dévoué. Son commerce était sûr, son affection inébranlable. Il était si droit que dans une circonstance donnée on pouvait prédire avec exactitude, le connaissant, ce qu'il allait faire. Des étourderies, des fautes même ne l'aliénaient pas : quand une fois on l'avait conquis, on le possédait pour la vie. D'excellent conseil, il n'imposait pourtant pas ses avis; et s'il grondait, il aidait, quoique avec prudence, comme le vieil Oldbuck, dont il a saisi à merveille la nuance de parcimonie et de générosité, parce que c'était la sienne. Au total, on peut dire qu'il n'était guère avare que de son temps : *time is money*, et il eût pu dire, lui, au taux qu'avaient atteint ses ouvrages, *second is silver, minute is gold*. C'est à lui qu'on attribue l'invention de ces cadrans dont les aiguilles, adaptées à la sonnette, s'arrêtent sur tel ou tel point de la circonférence, selon l'ordre à donner, de façon que le domestique ne vienne pas interrompre le maître pour recevoir de lui un ordre verbal. Du reste, quoique ainsi économe des minutes, Scott, dont la devise était de

(20) You's just a chield like oursells.

ne céder en rien, trouvait des heures à donner à la société, à la promenade : il ne travaillait que le matin, avant et après le déjeuner jusque vers une heure ; il se trouvait alors (les jours où la besogne taillée à l'avance se réduisait à conter, à dialoguer, à décrire, à exécuter en un mot) avoir achevé à peu près une feuille d'impression, d'où environ vingt-cinq feuilles ou un volume tous les mois, s'il ne se relâchait point de sa ponctualité habituelle. Il avait été un peu gastronome avant l'âge de quarante ans ; à mesure qu'il avançait vers la vieillesse, il le devenait de moins en moins : cependant il ne faisait point comme Voltaire, que paraître et disparaître à table. La séance levée, on passait dans la bibliothèque, où la conversation, la harpe de mistriss Lockhart ou le piano de Scott, de superbes collections de gravures à feuilleter, occupaient les hôtes qui là encore savouraient sans s'en apercevoir une création de Walter ; car tout chez lui émanait de lui : sa demeure était un petit royaume où tout était empreint de sa volonté calme et sans fracas, mais efficace et impulsive (21). Tout dans le château comme dans ses romans allait de soi-même et au

(21) Voici de quelle manière M. d'Haussez décrit le château d'Abbotsford : « La route, « que nous mîmes sept heures à parcourir, « traverse un pays montagneux sans être « pittoresque, cultivé quoique dépourvu « d'habitations, et qui n'est remarquable « que par la monotonie d'une vallée dont « la route occupe le fond, à quatre milles « d'Abbotsford. On passe à peu de distance « de Melrose, petite ville baignée par une « rivière qui, dans son cours rapide, met « en mouvement de nombreuses machines. « Deux milles plus loin on trouve le Tweed, « et on arrive, par une pente rapide, à un « château d'architecture gothique, situé au « pied d'une colline fort élevée, sur laquelle « des plantations récemment faites entou- « rent un parc fort vaste. En avant du châ- « teau se trouve une cour peu spacieuse, « formée par un mur crénelé de l'autre « côté. La vue, bornée par des montagnes, « ne peut se développer que sur une prai- « rie, à l'extrémité de laquelle coule le « Tweed, dont les eaux tranquilles em- « bellissent le paysage sans l'animer. Ce « n'est que de la cour que l'on peut saisir « l'ensemble du bâtiment et se rendre « compte de la bizarrerie de son architec- « ture. Sir Walter Scott, qui a puisé les « sujets de ses principaux ouvrages dans le « moyen âge, s'est attaché à reproduire le « style des édifices de cette époque dans « toute son originalité, dans tous ses défauts, « jusque dans ses nombreux inconvénients. « A l'extérieur, l'originalité que l'on re- « proche aux châteaux des onzième et dou- « zième siècles apparaît dans toute son ex- « travagance. L'architecte a dû faire des « frais extraordinaires de mémoire ou d'ima- « gination pour varier comme il l'a fait la « forme et la dimension des croisées et des « ornements disparates dont il a surchargé « les façades du plusieurs corps de logis « appliqués les uns contre les autres pour « en composer une habitation unique. Un « péristyle en saillie conduit à une pièce « assez vaste dont les murs sont entière- « ment couverts d'armes, d'armures de tous « les pays, de tous les âges, et d'objets de « curiosité de tous genres. A gauche une « porte étroite ouvre sur un palier très- « resserré, d'où l'on passe dans une salle à « manger ; de celle-ci dans un salon, à la « suite duquel une pièce immense présente « une bibliothèque précieuse par le nom- « bre et le choix des livres encadrés avec « beaucoup de goût dans une décoration de « style gothique. Sur un des côtés de la « bibliothèque se trouve une porte qui fait « communiquer avec le cabinet de travail. « Un escalier étroit, rapide, à marches très- « elevées, mène à l'étage supérieur, dans « lequel on a pratiqué plusieurs chambres « peu spacieuses, communiquant entre elles « par un corridor dont la dimension se « refuse au passage de deux personnes « marchant de front. L'ameublement de « cette étrange habitation en compense l'in- « commodité par son originalité. Presque « tous les meubles qui le composent sont « historiques, et leur destination primitive « est indiquée par des inscriptions gravées « sur des plaques en cuivre incrusté. Pour « se faire une idée de la richesse et de la « variété de cette collection, il faut savoir « que tous les seigneurs des trois royaumes « se sont fait une sorte de devoir de l'en- « richir des objets les plus curieux que ren- « fermaient leurs châteaux, et qu'elle est

mieux comme par enchantement, tant du fond de son cabinet, sans faire un pas lui-même, il faisait habilement mouvoir les rouages et les ressorts! Jamais d'apprêts, moins de luxe que de comfort, mille petits soins, une propreté féerique, une température égale et tiède en dépit du 56e ou 57e degré de latitude et d'une rivière marécageuse; des domestiques glissant les pieds enveloppés de flanelle le long d'immenses galeries et prévenant vos désirs sans attendre l'appel de la sonnette; dans chaque chambre une fourniture complète de bureau, crayons, bibliothèque en miniature, cahiers d'estampes, petite horloge, tuyau de bronze donnant *ad libitum*, par un seul tour de vis, une éclatante lumière. S'il est vrai que « loger un ami c'est se charger de son bonheur pour tout le temps qu'on le possède, » soit faste, soit cœur, soit bon goût, jamais personne mieux que Walter Scott ne réalisa ce programme. Né irritable, on nous l'assure, ou du moins assez impressionnable pour qu'il ne tînt qu'à lui d'avoir un caractère très-difficile (22), il atténua si bien, la bonne santé aidant et peut-être aussi le bien-être, ces fâcheuses dispositions, qu'on vantait son égalité d'humeur, sa douceur, son esprit de conciliation et de tolérance. Il était tolérant en effet, quoique homme à principes et quoique ferme pour ne pas dire opiniâtre, étroit et un peu partial sur ce qu'en politique, en religion et en fait d'organisation sociale il croyait au-dessus de la discussion. Généralement toute polémique lui déplaisait, même sur des points de littérature et d'antiquités. Aussi ne répondit-il jamais à aucune des critiques portées sur ses ouvrages. Il n'eût tenu qu'à lui sans doute de rendre blessure pour blessure; mais il a gardé tout entière sa verve d'ironie pour les personnages moqueurs de ses romans. « J'ai toujours laissé tomber, dit-il, les parodies et les plaisanteries dirigées contre moi, me gardant bien, quand quelques-unes de ces fusées sifflaient sous mes pieds, de les ramasser comme font les écoliers pour les rejeter à ceux qui les avaient lancées, me rappelant sagement qu'on peut les voir éclater en ses mains. » C'est ce que l'un remarque surtout à propos du *Monastère*, dont nous ne contesterons pas la faiblesse comme œuvre d'art et comme peinture de mœurs, mais où l'on a blâmé trop sévèrement les apparitions et le rôle de la Dame blanche d'Avenel. Le romancier ne réclama point; la Dame blanche tint peu de place dans l'*Abbé*, qui fit suite au *Monastère*; puis immédiatement après il passa de l'Écosse à l'Angleterre, de la reine Marie à la reine Élisabeth, en écrivant *Kenilworth*. Il est très-probable que cette appréhension des vaines querelles fut l'une des grandes raisons qui le

---

« ainsi devenue une espece de musée consacré à la réunion de tout ce que le pays « où le régime féodal s'est perpétué le plus « long-temps avait conservé de précieux « dans ce genre. » Par exemple, un miroir d'Anne de Boleyn, deux fauteuils de Marie Stuart, etc., etc., — et cette urne de porphyre recueillie en Grèce par Byron, et contenant des ossements.

(22) En effet, nous avons vu que Scott, quand l'affliction l'atteignait, devint moins facile à vivre. Il est à remarquer qu'il a peint admirablement cette disposition à s'irriter de tout quand un malheur est proche: témoin sir Arthur Wardour à la veille d'être arrêté pour dettes, et le duc de Rothsay quand il croit aller à une partie de plaisir et qu'il marche à la mort en compagnie de sir John Ramorny.

déterminèrent à commencer en quelque sorte une seconde existence littéraire à l'abri derrière le nom d'« auteur de *Waverley,* » et que le charme d'un mystère analogue à celui de Chatterton, étonnant les curieux par ses *Rowley's Reliques,* ou de Walpole, donnant le *Château d'Otrante,* ne venait qu'en seconde ligne. Grâce à cette longanimité ou à cette insouciance de ce qu'on pouvait décocher de désagréable sur son compte, Scott se maintint en paix avec le *genus irritabile* comme avec les gentlemen ses collègues et ses voisins. Ceux-ci, jamais il ne les effarouchait, parce que jamais il n'apportait en société de prétentions à l'esprit, parce qu'il restait bonhomme, parce qu'il avait toujours l'air bon rentier, ou maître-greffier, ou paisible fermier, et parce qu'il ne redevenait littérateur que dans sa bibliothèque ou avec les littérateurs. Et les littérateurs eux-mêmes étaient forcés de ne plus lui être hostiles, ou du moins l'étaient infiniment moins qu'ils ne l'eussent été, et cela parce qu'il souriait au talent, fût-il encore en herbe, parce qu'il distribuait avec plaisir l'éloge ou l'encouragement à tout ce qui le méritait sans acception d'école ou de nuance politique. Southey et Shelley, Jeffrey et Gifford, Wordsworth et Campbell, Lewis et Joanna Baillie avaient chacun, à titres divers, part à son admiration et à ses louanges, qui pourtant n'étaient pas des louanges banales et qui surtout n'impliquaient pas approbation des écarts de quelques-uns d'entre eux. Byron lui-même, qui l'avait d'abord compris dans ses anathèmes contre les *Scottish Reviewers,* parce qu'il appartenait à la *Revue d'Édimbourg,* et dont le courroux n'était pas encore tout-à-fait éteint lorsqu'il publia son second recueil de poésies mêlées, sut ensuite que Scott n'avait été pour rien dans le fameux article de 1807 et se lia avec lui d'une amitié aussi cordiale que pouvaient le permettre la distance des lieux et la diversité des humeurs. Il lut avec délices les *Waverley Novels,* vanta sans-arrière pensée comme sans réserve le caractère de l'auteur, et lui dédia *Caïn.* Cette aménité de Scott, cette absence de morgue et de jalousie ne se bornaient point à des paroles, il agissait aussi en faveur de ceux qui annonçaient quelque talent. C'est lui qui, appréciant de prime-abord le mérite de *Bertram,* recommanda Maturin à Byron, alors membre du comité de Drury-Lane. Il aplanit à Jacques Hogg, si connu sous le nom du *barde d'Ettrick,* les obstacles que le manque de fortune et l'infériorité de rang multipliaient autour de lui. Bien d'autres débutants sur la scène littéraire lui durent leur entrée et quelques bravos et droits d'auteur; bien d'autres vétérans dans la détresse lui durent une assistance pécuniaire dont son empressement et sa délicatesse de procédés doublaient le prix; et quand son propre désastre le mit dans l'impossibilité de rendre ce genre de service à ses confrères, il essaya fréquemment par les récensions qu'il faisait de leurs ouvrages, dans la *Quarterly* ou ailleurs, d'améliorer leur position : on pourrait même dire que quelquefois ses intentions charitables l'entraînèrent un peu avant dans la voie de l'indulgence, et il le sentit, il l'avoua peu charitablement peut-être : « Je fais de « mon mieux, disait-il, mais ils « me démentent par de mauvais

« ouvrages. Il est des gens qui se « donnent, pour se *damner* eux-« mêmes, une peine incroyable; rien « ne peut les sauver! » (*Damn* signifie *siffler*, aussi bien que *damner*.) Au reste, quelque soin que semblât prendre Scott de s'effacer, de rechercher l'obscurité, il est de fait qu'il s'arrangea fort dextrement pour s'attirer la célébrité. Volontairement ou non, il se trouve qu'il conduisit l'affaire de son renom comme la plupart de ses romans. En général ses débuts sont peu brillants, le style d'abord est lourd, le coloris terne, l'allure vulgaire; on est tenté de croire l'ouvrage presque mauvais, c'est-à-dire insignifiant: cependant on tient le livre, on tourne quelques feuillets; l'intérêt naît, il grandit, le tableau s'anime quoique peu brillant encore, les personnages vivent, quoique le plaisir seul de voir la vie si bien représentée attache sur eux l'œil des regardants, puis peu à peu, indépendamment du talent avec lequel le magicien les a fait revivre, ils valent la peine d'être regardés, on les contemple pour eux-mêmes; le récit nous captive, les scènes nous ravissent, et nous sommes transportés d'admiration. Certes, ni les traductions de Bürger et de Gœthe, ni les éditions des *State papers* et des traités de Somers ne préparaient à la *Dame du Lac*; et la vogue un peu factice du poète ne donnait à prévoir, nous ne disons pas la popularité, mais l'immense talent, l'immortalité du romancier. Le mystère dont il s'environnait, si diaphane qu'il fût, ajoutait au succès en irritant la curiosité. Puis venaient les merveilles d'Abbotsford devenu château, devenu musée, devenu enfin un but de pérégrination, pour les élégants de Piccadilly, pour les touristes de toutes les classes. En vrai fils de l'Écosse, en homme des anciens jours, Walter Scott aimait à exercer en son palais des *Mille et une Nuits* une hospitalité tenant à la fois de l'antique par la cordialité, du moderne par le comfort et la part faite à l'intellectuel, mais cette hospitalité on la lui rendait au centuple. Non-seulement tout grand seigneur, tout riche étranger se croyait tenu en conscience à reconnaître l'accueil de l'illustre propriétaire par quelque don selon son cœur et qui venait ajouter soit à la beauté du manoir, soit à la splendeur des collections, mais chaque visitant allait répétant ses impressions et faisant sa partie dans la symphonie à grand orchestre qui retentissait alors de la pointe de Caithness au Spartivento, ou plus loin, en l'honneur de l'inépuisable conteur; et la célébrité qu'on aurait crue à son apogée croissait encore. Scott-Hall, Scott-Castle, Scott-Manor ou Scott-House, par quelque dénomination que nous voulions la désigner, la résidence du baronnet romancier devenait de plus en plus comme une autre Médine où tout croyant en Robin-Hood devait au moins faire un pèlerinage. Bien que rien ne lasse si vite que l'admiration, bien qu'on s'ennuie d'entendre nommer « le grand, » comme d'entendre nommer « le juste, » bien que dès 1820 on eût crié (après le *Monastère* et l'*Abbé*), au déclin et à l'épuisement, clameurs réfutées avec tant d'éclat par le rapide enfantement de *Kenilworth*, du *Pirate*, de *Nigel*, de *Péveril*, de *Quentin* et des *Récits des Croisades*, bien qu'enfin *Woodstock* eût donné lieu aux vieilles imputations de se re-

produire, l'enthousiasme ne baissa sensiblement qu'à partir de la publication de l'*Histoire de Napoléon*, qu'en Angleterre même on ne trouva ni à la hauteur du sujet, ni suffisamment impartiale. Scott fit de la cendre du grand homme des guinées et un premier service pour la grosse faim de ses créanciers, mais ce fut tout. Ni la *Fille du Médecin*, ni la *Jolie fille de Perth*, qui toutes deux méritent rang parmi ses plus nobles créations après les *Puritains* et *Ivanhoe*, qui semblaient promettre une nouvelle série d'énergiques et ravissants chefs-d'œuvre, ne relevèrent sa réputation de cet échec. La locomotive depuis ce temps ne fonctionna plus qu'à vitesse expirante; mais comme pourtant, même sans addition de vapeur, on marche quelque temps en vertu de la vitesse acquise, Abbotsford, grâce aux touristes et surtout aux touristes de l'étranger, ne chôma pas, et Scott put croire que son opinion politique seule le dépopularisait. Sa vanité réelle, si dissimulée qu'elle fût, se trahit d'un autre côté. Né de très-petite famille, malgré sa descendance du pur sang des Buccleugh, et ne pouvant se qualifier de gentleman que parce que quiconque n'exerce pas d'état manuel est gentleman, il tenait immensément à paraître tout de bon de la *gentry*; et comme, surtout aux yeux d'un tory, on n'est dûment de la gentry qu'en étant propriétaire, acquérir ou agrandir des propriétés fut le rêve de son jeune âge; les embellir, les faire admirer fut le bonheur de son âge mûr et de sa vieillesse. D'ailleurs le notable propriétaire, le squire, est juge de paix en son district (chez nos voisins); la juridiction est comme le signe et la sanction de la propriété, vieil us féodal, puisque la féodalité, comme toutes les civilisations naissantes, identifie presque la propriété à la souveraineté, et réduit la souveraineté à trois points, guerroyer, juger, lever des taxes. Notre antiquaire, qui pouvait se dire quelque peu clerc d'ailleurs, se vit donc servi à souhait quand un parchemin ministériel vint l'autoriser à prendre le titre de squire, et qu'au lieu de Scott il s'entendit appeler sir Walter; et ce fut encore bien mieux quand au commencement de son règne Georges IV lui écrivit avec cette suscription « sir Walter Scott *baronnet*, » galanterie d'autant plus flatteuse que c'était le premier titre conféré par l'ex-régent depuis qu'il était roi. On a dit que Scott était plus fier de ce titre que de ses ouvrages, et que même c'est parce qu'il croyait déroger en paraissant dans l'arène littéraire qu'il s'était tenu caché si long-temps pendant sa carrière de romancier. Il y a du vrai au fond de ces assertions, bien qu'il faille en modifier l'expression : par exemple, puisque c'est en 1820 que Georges IV monta sur le trône, ce n'est pas le baronnet qui eût dérogé en signant les premières *Waverley Novels*, c'eût tout au plus été le squire ou le gentleman. Nous soupçonnerions aussi que peut-être Scott dans les commencements s'imagina qu'un gentleman ne descend pas en se faisant poète, mais que le roman ternit l'écusson. Et enfin la noblesse de robe a toujours été un peu plus vaine que celle d'épée : le mot *Novel* jure avec la robe noire et le bonnet carré. Scott l'avait senti quand on augurait si mal de lui parce qu'il passait plus de temps à glaner des ballades et à lire de l'espagnol qu'à balayer de sa toge

32.

la salle des Pas-Perdus; et il nous l'a dit à sa façon quand, dans l'introduction aux *Chroniques de la Canongate*, il met aux prises le flâneur Croftangry et maître Fairscribe. Dans cette hypothèse, il aurait sacrifié moins à ses propres idées qu'à celles d'autrui. C'est bien en effet ce que nous retrouvons chez lui. Il heurte rarement, il oc fronde jamais; il cède, mais il cède dans des limites à lui counues, et en dernière analyse il ne fait que ce qui convient à ses goûts. Il y a mieux, il rit, avec mesure et *sotto voce*, le plus souvent sans en avoir l'air, mais il rit des choses devant lesquelles il baisse pavillon, et qu'il semble respecter, nous dirions même qu'il respecte. Car c'est là un des traits les plus particuliers de son génie; nous n'avoos pas dit assez lorsque nous disions : « Il se rit des légendes qu'il aime et des vieilles institutions qu'il vénère, » il faut dire aussi : « Il aime, il vénère ce dont il rit. » Oui, il est aussi sceptique, aussi moqueur que qui que ce soit, il apprécie parfaitement la barbarie des temps féodaux, l'inhumanité des uns, la fréquente hypocrisie et la licence des autres, l'ignorance de tous. Il préfère mille fois, non-seulement à ce vieux régime, mais à tous les ordres de choses qu'il est possible d'entrevoir dans l'avenir, l'ordre actuellement existant, la succession protestante, la septennalité, etc., sans modification de quelque genre que ce soit. Et cependant ce vieux régime, si différent de ce qui est à présent, ce vieux régime qu'il a fallu ruiner aux trois quarts, si ce n'est de fond en comble, pour obtenir la civilisation normale moderne et introniser la maison d'Hanovre avec ses corollaires, il le porte dans son cœur, il s'intéresse aux hommes de sac et de corde avec lesquels il nous met en contact; il a du tendre pour la chanteuse errante, et il offrirait l'aile de la plus délicieuse grouse des Lowlands au plus ignorant des frères qui lui content, d'après la Bible sans doute, mais *avecques moult* variations, les prouesses par lesquelles se signalent ès tournois les jeunes chevaliers du clan de Benjamin. Comment concilier une contradiction si flagrante? On le peut, ce nous semble, si l'on pense que Scott, essentiellement homme de patience et de tempérament, d'ailleurs sachant l'histoire à fond, et habitué par la pratique des tribunaux à calculer le pourquoi et le comment des événements humains, devait penser que chaque forme en son temps avait été à sa place, avait rempli son objet, avait fonctionné utilement, quitte à disparaître quand elle serait usée, faussée ou dépassée. D'une part donc il est à mille lieues de ce rationalisme étroit qui ne veut rien admettre de bien que ce qui se fait chez nous et de notre temps, et qui voudrait la monarchie constitutionnelle à Saint-Pétersbourg et le jury parmi les Béloutches; il aime et vénère des formes qui, liées au culte des ancêtres, se sont trouvées en harmonie avec les âges où elles ont fleuri, et ont d'ailleurs produit de beaux fruits, non pas sans mélange il est vrai; de l'autre, se transportant en idée à ces époques qu'il décrit, il y voit et les individus et les masses aussi persuadés de leurs perfections, de la justesse de leurs idées, de la nécessité, de la légitimité de l'ordre de choses en vigueur, de l'impossibilité d'être autrement, que les plus tranchants des modernes pen-

vent l'être de la supériorité de l'ère actuelle sur toutes les autres, et s'il raille il ne raille en quelque sorte qu'en famille, et comme on rirait des travers d'une mère-grand, imperturbablement satisfaite des modes antiques, qu'elle crut et croit encore un effort du bon goût. Un dernier trait couronne le caractère de Walter Scott, c'est la pureté morale de toutes ses œuvres. Tandis que tant d'autres croient tout justifier en disant avec le bel esprit de Bilbilis: *Lasciva est nobis pagina, vita proba est;* tandis que tant d'autres, et c'est l'usage de nos jours, affichent la vie d'excentricités, de dissolution et de folie, et transportent dans leurs ouvrages les tableaux dans lesquels ils se rêvent acteurs, corrompus, nous l'avouerons, par la société actuelle, mais corrupteurs à leur tour, Scott déploie partout le sens moral le plus pur, et réussit à ne jamais blesser la pudeur. Serait-ce parce qu'il ignore l'art de peindre ou de faire parler l'amour? qu'on se rappelle Rébecca, Fenella, Conachar! Ou bien parce qu'il se refuse à mettre en scène des passions illégitimes, des appétits brutaux, des trafics honteux? mais qu'est-ce donc alors que la Bégom et Richard Middlemas? qu'est-ce que lady Bingo et lord Etherington? qu'est-ce que Warner? qu'est-ce que Bois-Briant et de Bracy, lorsque pour la première fois ils s'adressent à leurs prisonnières dans le château de Front-de-Bœuf? qu'est-ce surtout que Chyffinch et sa compagne? Qu'on étudie bien les scènes auxquelles nous faisons allusion, et l'on verra comment on peut tout indiquer et ne jamais froisser l'oreille la plus sévère, la plus délicate, que dis-je, comment on peut, en imprégnant le style de tous les feux de la passion la plus ardente, y tenir sans cesse associée une expression de chasteté délicieuse! Le même tact, la même mesure président aux autres peintures. Il nous intéresse vivement parfois à des êtres hideux, tyranniques ou funestes; il n'a jamais l'accent de l'approbation pour la ligne qu'ils suivent, et il ne fait pas germer en nous cette pensée: « Eh mais! ces habiles gens ont raison! Le succès, la puissance sont tout. » On a beau trouver adorables la finesse, la force d'esprit et la science profonde de Dwining, jamais personne n'est tenté de souhaiter qu'il triomphe (sauf quand il démontre par le fait comme quoi l'on peut pendre un homme sans que mort s'ensuive) et personne ne s'identifie avec lui. — Examinons exclusivement à présent les œuvres mêmes de Scott, et tâchons de caractériser son talent. Nous reconnaîtrons d'abord que, bien qu'on puisse distinguer en lui trois hommes, le poète, le romancier et l'historien (on pourrait dire cinq en ajoutant l'archéologue et le critique), le romancier éclipse le reste. Évidemment il était de première force sur certaines parties de l'archéologie du moyen âge; il s'est montré critique éclairé, consciencieux, fin quelquefois et généralement de bon goût dans un grand nombre de recensions, dans ses préfaces, en tête des poètes ou beaux esprits qu'il citait dans sa *Biographie des Romanciers*. Il y aurait mauvaise foi et l'on aurait mauvaise grâce à lui refuser, outre des connaissances historiques très-variées et très-profondes, quoique irrégulières peut-être et incomplètes, sauf pour les annales de son pays, plusieurs des belles qualités de l'historien, la pénétration, le désir du

vrai, la recherche des causes et des ressorts au jeu desquels sont dus les événements, et enfin du talent pour conter et pour décrire. Sa poésie est pleine de grâce et de facilité, sa phrase coule limpide et pure, ses descriptions sont fleuries, ses récits ont de l'animation, de l'intérêt, de la variété; archaïsmes et style moderne, vieux tons gris féodal et nuances dix-neuvième siècle s'y marient, ou s'y opposent, ou s'y succèdent avec bonheur et non sans certain charme. De tout cela cependant ne sort ni grande poésie, ni grande histoire, ni haute critique, ni science complète. Un des caractères de l'esprit de Scott, et celui qu'on retrouve partout, même dans ce qu'il a produit de plus parfait, c'est l'impossibilité d'embrasser des ensembles. En archéologie il ressemble à celui qui connaîtrait quatre ou cinq faces d'un hécatontaèdre et qui sur chaque face sculpterait à satiété, à l'infini des facettes nouvelles. Sa critique, toute de détail, ne laisse pas apercevoir les principes premiers sur lesquels repose l'arrêt qu'il prononce; elle n'a ni largeur, ni fécondité, ni grande portée. De même en histoire, il avance au jour le jour, il tourne sans cesse à l'anecdote, il détaille des minuties, il ne sait pas donner les grands coups de pinceau; l'ensemble échappe; puis l'idée du merveilleux le possédant toujours, il en outre l'expression s'il en trouve sur sa route; s'il n'en trouve pas, il en fabrique en différenciant un peu la couleur de ce qui n'est qu'extraordinaire. Ce merveilleux, au reste, même dans les plus grands sujets, n'excède jamais les proportions de celui auquel il est habitué; c'est le merveilleux des romanceros et des ballades, un merveilleux familier, demi-bourgeois, demi-jongleur, qui ne vous fait pas peur, qui ne vous dépasse pas de trente coudées, que vous pétrissez à volonté, qui pousse à rire. Que l'on passe à sa poésie, où ni ce genre de merveilleux ni la prédominance que lui donne l'auteur ne constituent un défaut, on est pourtant forcé de reconnaître que dans ces poëmes tout gracieux les qualités qui font le grand poète, le feu, la verve, la rapidité, l'énergie, la hardiesse, la fierté de dessin, l'éblouissante richesse de coloris n'existent qu'à faible dose. Aucune ne manque, mais aucune n'abonde assez pour vous dominer, vous transporter; même dans le *Lai du dernier ménestrel*, dans *Marmion* et dans la *Dame du Lac*, il y a du talent, beaucoup de talent, il y a surtout du savoir-faire, il n'y a pas de génie; c'est de la gravure au pointillé, c'est de la lithographie sur une pierre trop pâteuse; tout est posé, rien n'est jeté; Scott poète cisèle, il ne coule pas en bronze; il vous électrise tout doucement avec son petit conducteur, il ne vous foudroie pas avec sa batterie électrique. Aussi la vogue réelle, nous l'avons dit, dont il jouit et dont il continua de jouir après avoir à peu près cessé de courre la rime ne se serait sans doute pas prolongée long-temps s'il eût persévéré à suivre sa voie poétique, surtout en présence de Byron, Cagliostro qui magnétise et galvanise si vigoureusement son monde. Et il y avait du vrai dans ce qu'il nous dit quelque part, « qu'il cessa de poétiser quand il s'aperçut que Byron allait s'emparer du sceptre de la poésie. » Est-ce à dire que si Byron n'était venu il aurait continué d'être le premier? Non-seulement nous ne le croyons pas, nous qui regardons et Crabbe,

et Wordsworth, et Coleridge, et Southey, comme de plus grands poètes que Scott; mais nous ne croyons pas que Scott le crût. Ou nous nous trompons, ou il commençait à s'apercevoir qu'il était dans une impasse dont il avait touché le bout; que s'il continuait à s'y mouvoir, ce serait toujours faire la même route, en d'autres termes, que lors même qu'il essaierait d'un autre genre, d'une autre forme poétique, soit longue épopée, soit drame, d'une part, la tournure de son esprit et ses prédilections le ramèneraient toujours au type de *Marmion*; de l'autre, la gène de la rime, de la mesure l'empêcherait de déployer toute la largeur de ses ailes, d'étaler toute la richesse de son écrin. Dans le roman, au contraire, il est à l'aise, il est tout lui-même, il est prodigue de richesses descriptives, il est poète de la même façon que l'auteur du *Lord des Iles*, et il l'est de dix autres plus originales et plus libres; de plus il est peintre, il est historien, il est psychologue, aussi delié que La Bruyère, aussi enjoué, aussi profond que Le Sage. Il a surtout fait voir que le roman est une épopée, il y a révélé des ressources inaperçues, il l'a relevé, dignifié en quelque sorte. Il a fourni le modèle du roman historique tel qu'il se fait aujourd'hui quand on le fait bon, et en ce sens il a créé toute une école, tout un art. Ce n'est pas qu'il soit au-dessus de la critique ou que nul ne le surpasse. *Don Quichotte* sera toujours, comme œuvre typique et comme œuvre comique, le roman hors ligne; *Gil Blas*, par l'infinie variété des tableaux condensés dans une même œuvre, nous semble aux plus belles etudes morales de Scott ce qu'est l'alcool au liquide qui le fournit, et l'idéal du roman biographique; *Clarisse* enfin, par la hauteur de la conception, par la puissance d'exécution, par la persévérance de l'idée se perpétuant une et multiforme au travers des trois phases de l'action (Clarisse chez son père, Clarisse en lutte avec Lovelace, Clarisse après sa chute), reste encore, en dépit du style et des fautes de Richardson, le premier des romans qui ne sont ni symboliques ni cycliques. On peut comprendre que la *Nouvelle Héloïse*, et même l'étrange épopée de Rabelais semblent émaner aussi d'une sphère supérieure à celle où se meut notre auteur. Mais ces exceptions faites, nous ne voyons, en tenant compte à la fois de la fécondité de l'artiste et de la valeur des œuvres, et aussi de l'originalité de la manière, nul romancier qui, même de loin, égale Scott. Pareillement en fait de défauts, si nous sommes forcé d'en apercevoir beaucoup, d'éminentes qualités les rachètent et s'y lient. Sans doute la composition laisse presque toujours à désirer; la diffusion et la minutie des détails sont impatientantes, les proportions sont mal gardées; les introductions sont lentes, lourdes, ennuyeuses: habituellement le style se sent de la précipitation avec laquelle le *custos rotulorum* bâclait ses seize pages in-8° tous les matins, comme un sous-greffier le plus de rôles possible de ses grosses; il ne prend de noblesse, de fermeté, de coloris, de précision, d'éloquence que quand la force des situations le maintient au-dessus de son niveau habituel. Mais convenons aussi que ces situations, dont l'effet est si puissant, reviennent souvent. Reconnaissons que quelquefois de vives et saisissantes introductions nous amènent

Eagh à l'unique fils qui lui reste : « Kenneth, écoute bien les dernières paroles de ton père, etc. » Nous ne pouvons transcrire tout, mais on conçoit bien que dès les premiers mots le jeune homme prenne un air plus sombre et plus farouche à mesure que Mac-Eagh lui parle, et qu'il tienne fixé sur lui un regard expressif, en portant la main sur le poignard passé dans la ceinture de cuir qui attache son plaid en lambeaux. Mais le vieillard, sûr d'une vengeance plus simple et plus savante : « Non, ce n'est pas de ta main « qu'il doit périr ! Il te demandera « des nouvelles du camp. Dis-« lui, etc... N'attends pas sa réponse, « mais disparais rapide comme l'é-« clair qui vient de sortir d'un nuage « noir. Pars à l'instant, mon enfant « chéri ! pour moi, je ne reverrai pas « tes traits, je ne reconnaîtrai plus « le bruit de ta course légère. Un « moment pourtant ! écoute les der-« niers avis de ton père... Ne recon-« nais point de maître, ne reçois la « loi de personne, ne te mets aux « gages de qui que ce soit. Ne bâtis « point de maison, ne cultive pas la « terre, que les daims des montagnes « soient tes troupeaux ; ou si tu en « manques, fais ta proie de ce que « possèdent les Saxons ou ces High-« landers, Saxons par le cœur, qui « estiment plus leurs bœufs et leurs « moutons que l'honneur et la li-« berté ; mais tant mieux ! *nous n'en « avons que plus de moyens de ven-« geance*. N'oublie pas les amis de « notre race... Si un Mac-Ian vient « à toi la tête du fils du roi à la « main, donne-lui asile, protége-le, « combats pour lui, eût-il une ar-« mée à sa poursuite : ce clan a été « l'ami du nôtre de temps immémo-« rial... Adieu, enfant bien-aimé ! « puisses-tu mourir comme tes an-« cêtres, avant que les infirmités, « les maladies, la vieillesse t'aient « privé des forces du corps et de « l'énergie de l'âme ! Pars ! pars ! « mais conserve ta liberté et n'oublie « jamais ni un service ni une injure. » Ainsi ce Celte de vieille roche, qui voit les idées modernes gagner du terrain, use de ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur humain, la piété filiale, pour perpétuer, autant qu'il est en lui, la vie sauvage, la déprédation, la justice sommaire, la vendette ! Ainsi un jour, quand la civilisation européenne et chrétienne importée par la France étreindra le Maroc, le dernier représentant de la nationalité barbare qui ne croit qu'au Koran et au poignard sera éloquent, pathétique, impérieux pour recommander à ses fils, comme l'héritage le plus précieux, la barbarie de ses pères. Ce qui achève de rendre superbe ce langage si véhément, dont chaque coup porte, dont chaque syllabe va s'incruster indélébilement au cœur, c'est qu'il moule trait pour trait le caractère et achève de mettre en relief la physionomie de celui qui parle ; c'est là ce qu'on retrouve sans cesse dans Scott. Jamais personne, même Shakspeare ou Molière dans ses plus beaux passages, n'a possédé plus complétement l'art de refléter le caractère par les expressions, et surtout ne l'a manifesté si constamment. La peau n'accuse pas plus fidèlement la forme des chairs et ne s'adapte pas plus hermétiquement aux muscles que la parole, dans le dialogue ou monologue de Scott, ne révèle l'homme intérieur et ne semble en faire partie intégrante. Les mots prêtés à chacun sont tellement trouvés, que l'on croirait impossible, une fois la situation donnée, qu'il

puisse s'énoncer autrement, et surtout que bien peu de lecteurs comprennent qu'il y ait quelque chose de difficile à faire ainsi parler, à représenter ainsi au vif l'individu : c'est que plus le portrait est réussi, moins l'effort se montre. Ceux-là seuls qui savent peindre peuvent supputer ce que le tableau a coûté au peintre. On ne s'étonnera plus, ceci posé, que jamais chez Scott on ne voie le caractère se démentir sans bonne et valable raison ; et même alors il est évident, témoin Mowbray dans *les Eaux*, que la variation n'est qu'apparente. Ce qui s'en va n'était qu'accidentel et tenait aux circonstances, tandis que ce qui survit, c'est l'intime de l'âme mis à nu par la marche du temps ou par les événements qui déteignent sur elle, mais ne changent pas ses principes constituants. L'insecte passe par divers états, et chaque forme subséquente est l'inévitable conséquence de celle qui précède; de même l'âme humaine subit parfois des altérations si fortes qu'elles semblent des transsubstantiations, et ce ne sont que des transformations tout au plus. Shakspeare n'est pas toujours irrépréhensible dans ces métamorphoses à vue, qu'il fait subir à ses héros (et dans les *Deux gentilshommes de Verone*, par exemple, Protée a beau se nommer Protée, on ne saurait comprendre pourquoi ses trahisons, ses crimes). On aurait grand tort, ce nous semble, d'adresser le même reproche à Scott. Au reste rarement il offre le spectacle de ces variations, et l'on pourrait même dire que lorsqu'il s'en trouve chez lui, il les indique plutôt qu'il ne les peint : en réalité il a laissé à traiter à d'autres ce magnifique et difficile sujet, l'évolution d'un caractère, c'est-à-dire la série des transformations d'un caractère qui, le même au fond, revêt au travers de phases diverses des aspects divers. C'est surtout leur persistance qu'il a mise en saillie: *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.* Voilà ce qu'il se plaît et ce qu'il excelle à rendre sensible, et souvent en quelques traits comme jetés au hasard, témoin, vers la fin de la *Prison d'Édimbourg*, l'épisode du Siffleur. Quant aux caractères en eux-mêmes, abstraction faite de la constance avec laquelle il les maintient et de la puissance avec laquelle il les exprime et les développe, faisant sans cesse découler visiblement les actes du caractère et burinant de plus en plus le caractère par les actes, leur beauté, leur variété, leur groupement sont généralement au-dessus de tout éloge. C'est une immense galerie d'originaux, appartenant à des contrées, à des opinions, à des races diverses, et tout est peint avec la même fidélité, la même verve, la même profondeur, la même puissance de pathétique ou de burlesque; et nous ajouterons avec la même philosophie, car la philosophie de la vie est là tout entière. Tantôt ce sont de grandes ou âpres figures touchées avec la vigueur et la sublimité cornéliennes (Bois-Briant, Balfour de Burleigh, Ravenswood, Torquil du Chêne, lady Ashton, lady Glenallan, la Saxonne Ulrique) ; ailleurs au contraire éclate toute la finesse du ciseau de Benvenuto, soit qu'il fasse passer devant nous de suaves et pures physionomies, les Minna, les Brenda, les miss Hériot, les Amy Robsart, les Rose Bradwardine, les Jeanie Deans, soit que nous nous trouvions en face d'êtres ou perfides ou funestes, l'envieuse Ailsie, l'égoïste Leicester, l'impassible Claver-

house, le faux Warner, l'hypocrite Rashleigh, le brillant Etherington, l'astucieux Christian, le venimeux Dwining, l'infâme Middlemas. Mais des créations plus belles encore sont celles où à la finesse de touche, à la vigueur, à la correction, il a fallu que l'artiste joignît la sensibilité, la magie du pinceau et la faculté d'idéalisation la plus rare (Fenella, Rebecca tiennent le premier rang dans cette classe, et s'il est possible de dire que l'une procède en partie de la Mignon de *Wilhelm Meister*, l'autre est tout entière fille de l'imagination de Scott). Dans ce diorama de personnages de toute sorte figurent aussi de hautes célébrités historiques : les unes sont représentées avec un art exquis, et peut-être y entre-t-il un peu de fantaisie, parce que Scott a plutôt voulu en faire des types que des portraits, pourtant elles sont éminemment reconnaissables (Claverhouse, Richard, Saladin), les autres sont de strictes portraitures, telles que l'histoire elle-même n'en a pas fait (Jacques I[er], Charles II et Buckingham, Élisabeth, Marie Stuart, Alexis et Anne Comnène, et surtout Louis XI, que toutefois il aurait encore mieux représenté s'il avait retouché son ouvrage au bout de quelques années). Un lecteur superficiel pourrait trouver que beaucoup de figures se ressemblent, que les vieilles femmes à mine sibylline reviennent trop fréquemment, qu'il nous fait voir trop long-temps mauvaise compagnie en nous tenant parmi des mendiants, des gens de rien, des bandits, des idiots, etc., etc. Mais qu'on examine plus à fond, on sentira qu'au contraire Scott s'entend à merveille à distinguer autant qu'ils doivent être distingués les personnages qu'il y a chance de confondre (par exemple les six Osbaldistone, *Thornhill et les autres* comme dit le père), et que même, quoique appartenant à deux romans distincts, ce qui lui fournissait une excuse, Meg-Merrilies n'a rien de Norna. On sentira, pour peu qu'on se rappelle Édie Ochiltrie, que quelques-uns des personnages subalternes qu'il introduit jouent le rôle le plus important, et souvent ce sont eux qui donnent lieu aux plus grands effets, (ainsi les scènes déchirantes qui accompagnent les funérailles de Steenie Mucklebackit). On sentira enfin que si Scott nous ramène un peu souvent des êtres dont l'intelligence n'est plus saine ou n'est pas complète, en fin de compte on n'en énumérerait guère plus d'une demi-douzaine dans quatre-vingt-quatre (ou cent douze) volumes de romans, que ces infortunés diffèrent tous les uns des autres, soit par le mode et l'intensité de leur trouble intellectuel, soit par leurs habitudes, leur sexe, leur rang (quoi de plus éloigné, par exemple, que Gillatley et Allan, que Meg Wildfire et Clara Mowbray ou Lucie Ashton, que Norna et la vieille Elspeth ?) et que cette peinture de la plus triste des dégradations humaines est précisément une de celles qui sont devenues sous sa plume les plus émouvantes, les plus riches en leçons de tous les genres. Quoi de plus poignant et de plus instructif que Lucie lentement assassinée dans son intelligence par l'aveugle et impitoyable politique de sa mère et par sa clairvoyante complice Ailsie? Et sous un autre rapport, quelle magnifique étude que cette Lucie, double et incomplète, tenant de son père par sa faiblesse, par l'impuissance où elle est de dire non a ce qui l'opprime, tenant de sa mère par l'inva-

riabilité de ses volontés, en conséquence incapable d'articuler un mot en présence de lady Ashton, même quand Ravenswood est là prêt à la sauver, bien déterminée cependant à n'être jamais à Bucklaw et entraînée ainsi à l'acte homicide qui forme la catastrophe! N'oublions pas une dernière classe de caractères, classe qui revient souvent, mais qui est si éminemment diversifiée que jamais la monotonie ne s'y fait sentir : ce sont les comiques, les burlesques. Chose étrange! quelques-uns, tout en étant bafouables, nous attendrissent jusqu'aux larmes (Caleb, par exemple), ou nous commandent la vénération (le baron de Bradwardine), pour ne pas parler de ceux que nous nous bornons à aimer (le bailli Nicol Jarvie) ou à suivre, à écouter d'un œil curieux (le capitaine ou major Dalgetty). Il faut joindre à cette liste le sempiternel Peter Peebles, l'imperturbable Moniplies, Dominie Sampson le solennel, le bonnetier Proudfute, si poltron, si travaillé de la manie de paraître brave, sir Mungo Malagrowther, le nabab Touchwood, le pacificateur Hector Maesurk. Bien que, comme nous l'avons dit, les caractères et le dialogue soient ce qui l'emporte chez Scott, l'action en général n'est pas sans mérite. Le plus souvent elle n'offre pas par elle-même un intérêt très-puissant. Nous en excepterons pourtant la *Fiancée de Lammermoor*, et jusqu'à un certain point *Ivanhoe*, la *Fille du médecin*, l'*Antiquaire*, la *Prison d'Édimbourg*. Mais en réalité c'est surtout dans les détails que réside l'intérêt, et comme il est extrêmement vif, non-seulement dans ceux des cinq ouvrages que nous venons de nommer, mais dans presque tous les autres, on est porté à l'attribuer à la conception fondamentale même. Dans quelques-uns, du reste, l'action est presque nulle, et pendant un volume rien ne bouge, ne vient secouer le *statu quo :* mais c'est l'exception. Généralement, sans que la fable soit surchargée d'incidents, sans que l'intrigue soit multiple et compliquée, sans imbroglio à l'espagnole, sans nœud à proprement parler, on a des évènements, des péripéties, des scènes fort variées; et certainement dans chaque roman (sauf deux ou trois) il y a de quoi tailler plusieurs scenario : il en est même de véritablement riches, *Ivanhoe*, par exemple. Quant à l'intérêt de curiosité, ce n'est pas celui qui domine chez Scott : cependant il ne lui est pas étranger et il sait l'éveiller au plus haut degré dans plus d'un cas, dans le *Monastère*, par exemple, et dans les *Eaux*. La narration est parfaitement ce qu'elle doit être et l'est toujours. Le ton, sans cesser d'être simple, est très-varié; il n'est pas rare qu'il s'y élève au sublime, et là, comme dans le développement de certains caractères, se retrouvent de nouveau les grands traits à la Corneille, le modelé de Buonarotti. Ces expressions ne sembleront pas trop fortes à qui se rappellera la description de l'émeute d'Édimbourg, le siége et l'incendie de Front-de-Bœuf, le tournoi du dimanche des Rameaux où retentissent tant de fois : *Air son Eachin!* Avec tout cela, Scott brille-t-il par l'invention? A notre avis, oui, bien que très-souvent il ait puisé des inspirations, des idées premières, dans les Causes célèbres, dans celles qui se vidaient lui présent, et dans les légendes, traditions et ballades; bien que même

quelquefois il ait fait des emprunts à des œuvres d'art. Ainsi, par exemple, outre Fenella, copie de Gœthe, nous signalerons le sublime tableau où l'on voit Torquil dévouer à la mort, qu'ils subissent tous les uns après les autres, neuf fils pour sauver son chef Hector et ensuite périr lui-même. (N'y a-t-il pas là imitation évidente du vieux Diègue Arias envoyant ses fils les uns après les autres mourir pour l'honneur de Zamora, quand le traître Vellido Dolfos a tué don Sanche?) Nous signalerons deux superbes scènes d'*Ivanhoe*: celle où la belle Israélite, qui «aime mieux confier son âme à Dieu que son honneur à un Templier,» s'élance sur la haute plate-forme d'où elle peut en un clin d'œil se précipiter sur les pavés, et tient ainsi l'audacieux chevalier à distance, et celle où, garde-malade d'Ivanhoe forcément immobile, elle examine au travers des meurtrières les manœuvres des assiégeants et des assiégés et les lui détaille. Celle-ci est évidemment la seconde scène de l'acte premier des *Phéniciennes* d'Euripide; dans celle-là les admirateurs de Richardson reconnaîtront Clarisse, quittant pour la première fois sa chambre depuis la nuit du soporifique, et au moment même où Lovelace, entouré de ses immondes et dociles alliés, la croit en son pouvoir, lui échappant par cette simple circonstance qu'il y a six pas des coalisés à elle, et qu'elle tient appuyée sur son sein la pointe d'un petit canif prête à s'en percer s'ils avancent, s'ils tentent de l'empêcher de sortir. Scott s'est gardé de nous prêter à rire avec le petit canif, mais au fond la situation est identique, à ceci près que Rebecca n'a pas pris de soporifique et n'est pas de celles qui en prennent. Un autre mérite de Scott, c'est que par cela qu'il reflète si scrupuleusement la réalité, même lorsqu'il imagine, il ne donne point d'idée fausse de ce que c'est que le monde. La vertu n'est pas toujours triomphante, ou du moins n'a pas toujours la meilleure part des richesses et des honneurs. Jeanie Deans est la femme d'un pauvre ministre de village; Euphémie est grande dame, est fêtée à la cour, est toute une saison la lionne de Londres. Lady Ashton survit à tous les siens, à sa fille, à ses fils, à son époux, et morte repose sous des marbres magnifiques, tandis que ses victimes n'ont ni tombe ni inscription. Fenella n'est point aimée, ni Rébecca; elles ne sont pas préférées du moins; et de pâles créatures, des Alice, des lady Rowena, espèces d'idoles muettes, l'emportent sans lutte sur des rivales qui leur cèdent bien peu en attraits et qui les surpassent mille fois par l'héroïsme, par le dévouement, par les dons de l'esprit. Toutefois, qu'on n'aille pas imaginer que Scott ait pour système de représenter la vertu malheureuse, la perversité ou l'incapacité triomphante, et donner le prix Montyon à ceux que réclame le bagne. Au contraire, il croit et fait croire que, même moins brillamment récompensée aux yeux du vulgaire, la vertu trouve en elle-même une félicité interne qui vaut le bonheur extérieur. Jeanie Deans est plus heureuse que lady Staunton. Et souvent du fond du récit jaillissent à l'improviste, pour qui sait les comprendre, des leçons profondes, d'autant plus aptes à rendre prudents que l'auteur ne semble pas le moins du monde les avoir prévues, et songer à prêcher le lecteur. Ainsi, par exemple, le Siffleur, ce fils d'un amour illégitime, a sucé

avec le lait de la bohémienne) les mœurs zigeunes, est devenu le pupille du brigand Donacha-Dhu, et probablement est le meurtrier de son père qui s'épuise en recherches pour le trouver. Ainsi Flora, dont l'exaltation royaliste n'a jamais connu de limites, Flora, qui verserait son sang pour son frère, ainsi que pour la cause sainte des Stuarts, Flora, au dernier moment et quand Fergus va être exécuté, est assiégée non par le remords, mais par l'idée que sans elle Fergus ne perirait pas, qu'il n'eût pas pris les armes pour ses maîtres proscrits, que son ardeur se serait éparpillée sur vingt objets. Voilà la pensée, voilà le vautour qui silencieusement et sans relâche lui dévorera le cœur au fond du couvent catholique où elle va passer ses jours : «C'est moi, c'est moi qui l'ai tué.» Quelle leçon! leçon, donnée sans que l'auteur intervienne d'un mot, sans blâme même et sans qu'on cesse un seul moment de reconnaître ce qu'il y avait de grandiose et de beau dans cette surexcitation, dont le dénouement est si funeste! Les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les particularités du génie de Scott permettent de comprendre comment on a pu fréquemment le comparer à Shakspeare; ils nous permettent aussi d'être bref sur ce parallèle, et de lui appliquer à lui-même ce qu'il dit de ce grand maître: «C'était un homme universel; ses «regards embrassent tous les as«pects variés de la vie, et son ima«gination a peint avec le même «talent le roi sur son trône et le «paysan qui mange des châtaignes «au feu de Noël.» Les ressemblances sont nombreuses, frappantes, tant pour les qualités que pour les fautes, tant pour la variété, la vérité, l'agencement des caractères que pour l'action. Mais, d'une part, le drame sera toujours, par sa forme, par la succession obligée des scènes, des actes, par la nécessité où est le poète de s'effacer pour laisser agir et parler les personnages, une œuvre à la fois plus artistique et plus virile; de l'autre, Shakspeare n'a pas la prolixité de Scott. il plane plus haut que lui et plus long-temps dans les régions d'en haut; un feu latent le consume et ne se consume jamais; celui de notre greffier ne manque pas de force et d'éclat, mais il faut le rallumer souvent. Ne comparons pas une planète au soleil! Quant à des rapprochements avec les hommes contemporains, il n'en est qu'un qui puisse trouver place ici, c'est celui qui le place en face et comme émule de lord Byron. Scott et Byron sont sans contredit les deux plus grands noms de la littérature britannique au XIXe siècle, et neuf dixièmes au moins de la littérature française actuelle relèvent de tous deux. Peu d'hommes cependant, soit comme hommes, soit comme littérateurs, sont plus différents en politique. L'un est whig des plus avancés, pour ne pas dire radical au moins à moitié, l'autre est tory des plus étroits : et quel est le tory? celui qui n'a qu'un mince patrimoine, qui vit en partie du plumitif et de sa plume, qui s'habille de gros drap, monte le poney, et n'a ni grandes manières, ni jargon d'Almack; quel est le whig? celui à qui sa naissance assigne place dans la chambre haute, qui raffole au moins pour un temps de la *high-life*, qui veut qu'on l'appelle «le Beau,» qui devient le roi de la mode à Londres pendant un an (1813), et qui ne pardonna jamais au tsar (car *inde iræ*, quoique bien peu s'en aperçoivent) de l'avoir

supplanté en 1814 dans l'admiration de la métropole. Comme hommes privés, même opposition. A nos yeux Byron, malgré ses boutades, ses coups de boutoir et certaine perversité dans son métier de Lovelace, avait peut-être autant de bonté que Scott; mais cette bonté, pour la plupart de ceux qui avaient les yeux fixés sur lui, n'était pas plus visible que s'il eût habité la Nouvelle-Zélande : sa vie n'était qu'excentricité, désordres fougueux, défis jetés à la terre et au ciel, aux hommes et aux choses. Scott roule des eaux plus paisibles, il n'envoie de cartel à rien ni à personne; le papier sur lequel il grossoie n'est pas mieux réglé que lui. L'orgueil de Byron irrite et froisse, il est tout en dehors, il exige l'adoration, il se complique de mépris, notamment pour les Anglais, pour les Anglaises, pour l'Angleterre, pour les ministres, pour le régent. L'orgueil de Scott est plus moelleux, plus rentré; il savoure l'éloge *in petto*, à huis clos, en gourmet; Écossais jusqu'au bout des ongles, il n'en est pas moins idolâtre de la vieille Angleterre et de la moderne; surtout il se garde bien de voir des taches à l'hermine du régent. Cette diversité d'humeur ne pouvait manquer de passer dans les œuvres littéraires. Partout Byron laisse prédominer son individualité; c'est lui qu'on voit, qu'on entend, qu'on a posé en face de soi; ce sont ses propres impressions, ses sensations, ses indignations, ses ambitions qu'il fait retentir à vos oreilles. S'il vous peint le monde, ce n'est pas le monde tel qu'il est, c'est le monde tel qu'il le rêve ou qu'il le convoite; un site même ou un monument, il y met de lui par un jugement ou par un souvenir. Généralement, au contraire, Scott s'efface ou du moins se place au second plan, comme le bras qui fait mouvoir les marionnettes : c'est des autres qu'il nous parle et qu'il met en relief les physionomies, les actes; il vise à l'exactitude et l'obtient; il est portraitiste en même temps que peintre. Il résulte de cette première différence que les héros de Byron et Byron lui-même au fond éveillent peu de sympathies, tandis que ceux de Scott en excitent beaucoup; que Byron est toujours lyrique, même hors de l'ode, tandis que Scott l'est rarement; que Byron n'a ni le talent de conter (à moins qu'on ne prenne *Beppo* pour un conte et *Don Juan* pour une épopée), ni la faculté dramatique (quoique *Sardanapale* soit une fort belle chose), tandis qu'en Scott nous avons reconnu le conteur éminent et dramatiste du premier ordre; que Byron n'est pas exempt de monotonie et ne nous a guère présenté que trois beaux types, dont il a beaucoup varié les noms, nous l'avouons, et cinq ou six situations, tandis que chez Scott les situations et les types se comptent par centaines. Un second trait caractéristique de Byron, c'est d'être extrême : de là les plus hautes qualités et de graves défauts. Extrême, il est passionné, il est chaleureux, il est rapide, il est fébrile, il coule à pleins bords, bondissant, inondant la rive; il reflète à profusion de riches images; son coloris est vif, suave, profond; son style palpite; son vers est frappé. Il n'en est pas moins vrai non-seulement que toute cette magnificence fatigue, mais qu'il y a au fond de tout cela du faux et du vide. Il a beau nous placer dans un courant galvanique, il émotionne et n'émeut pas; il est chaleureux et il

est froid comme ces glaciers des Alpes qui semblent flamboyer au soleil; il est abondant et il dit peu, comme la musique où l'instrumentation est admirable et le chant peu de chose : luxe et indigence. L'illusion même ou ne naît pas, ou ne dure pas ce que durent les illusions d'art : ces enchantements, dont sa muse est si prodigue, ce faste oriental, ces pachas, ces noires prisons, ces Gulnare, ces Haïdée, ces voluptés, ces dévouements exceptionnels, on ne s'approprie pas, on ne s'assimile pas véritablement tout cela comme il le faudrait pour que le charme fût complet. Vous éprouvez en lisant quelque chose de l'impression que vous causent des expériences de fantasmagorie : le poète est un prestidigitateur; ou plutôt vous vous élevez au ciel des houris comme si vous mâchiez la pastille de hachich, mais il y a dans votre volupté même quelque chose de vertigineux, et vous retombez à terre atrophié. Byron, d'ailleurs, voit le monde à faux : hypocondre, blasé, insatiable et malcontent, il trouve mesquin, ou insignifiant, ou misérable, ou stupide, ce que les autres ou vantent ou supportent; tout lui donne des nausées ou met en ébullition sa bile; il dédaigne et dénigre; il est acerbe, inique et intolérant; mieux placé que tant d'autres convives au banquet de la vie, il trouve fades les ananas dont il a trop goûté. C'est lui qui mêle la strychnine à son sorbet, et il le déclare amer; et même lorsqu'il ne l'est pas, il s'imagine qu'il l'est : le pli d'une rose lui fait jeter les hauts cris. Enfin, et c'est un tort plus grave (car être pessimiste et misanthrope est plutôt un malheur qu'un tort, et c'est au plus un vice d'esprit, ce n'est pas un vice de cœur), le seigneur de Newstead, s'il est bon au fond de l'âme, est immoral et l'est toujours : le plaisir et l'orgueil, voilà les grands articles de son code. Ses héros foulent tout aux pieds, et s'ils font le bien, c'est qu'il leur plaît de le faire, ils n'y sont pas tenus : ce n'est pas pour des hommes comme eux (c'est-à-dire « ce n'est pas pour un homme comme moi, lord Noël-Gordon Byron »), que la morale est faite; *jus et fas*, mots vides de sens pour les Lara, les Caïn, les Manfred : giaours, renégats, pirates ou fratricides, ces êtres pétris de kaolin peuvent-ils compter pour quelque chose la vie d'un homme, l'honneur d'une femme? Charmants et funestes météores, ils brisent ce qu'ils touchent; mais quel honneur d'être brisés par eux! Ne vous en faites pas faute, messeigneurs, et laissez dire; de stupides jurés vous condamneront, mais le verdict de Byron est *not guilty*. Sous tous les rapports, à l'intellectuel et au moral, le baronnet est l'antipode du noble lord. Ce serait nous répéter que de détailler trait pour trait l'opposition fondamentale qui ressort si clairement de ce que nous avons dit tout au long pour l'un, en abrégé mais suffisamment pour l'autre. Que l'on prenne le contre-pied de tout ce qui précède sur le chantre de *Manfred*, et l'on saura ce que c'est que le peintre de l'*Antiquaire* et de *Jeanie Deans*. Chercher à qui des deux doit être donnée la préférence est chose oiseuse s'il en fut jamais : chacun, lorsque l'on agite des questions semblables, a ses prédilections et se décide par elles. On aura beau mettre en relief cette inépuisable force créatrice qui brille chez Scott, et insister sur la variété de ses tableaux, répéter qu'il sait conter, qu'il est dramatique, et

indiquer cinquante passages où il le dispute en verve, en énergie, en magnificence, en sublime aux plus grands poëtes, aux plus éloquents orateurs, il y aura toujours des milliers de personnes qui trouveront que le lyrisme byronien est d'une sphère supérieure à celle du drame; qu'il cisèle octaves et stances à la Spenser avec une *maestria* et en même temps avec une facilité que n'a pas son rival en griffonnant la simple prose; que, pour la prose même, c'est Voltaire seul, ou Rabelais, ou Beaumarchais, ou Quevedo, ou Aristophane, qu'il est permis de lui comparer; que nul, sauf ces vieux aveugles, princes de l'épopée, Homère, Milton et Camoëns, ne manie si impérialement le vers et ne porte si royalement le laurier; qu'il y a en lui du César et du Napoléon, du lion et de l'aigle. Nous ne disputerons pas, et dès qu'il plaira au ciel de nous octroyer un peu de *far niente*, nous passerons une heure à relire la *Fiancée d'Abydos*, un jour à renoncer avec la *Fiancée de Lammermoor*. — Bien que nous ayons donné, chemin faisant, les titres de presque tous les écrits de Walter Scott, nous croyons indispensable de les réunir ici tous, non dans l'ordre chronologique de la composition ou de la publication, ordre qui ne nous importe plus, mais méthodiquement, d'après les matières traitées et le genre auquel appartiennent les ouvrages. Ils se distribuent naturellement en quatre groupes: Poésie, Roman, Histoire, Critique, plus les éditions qu'il a soignées ou enrichies, soit d'éclaircissements et de notes, soit d'une notice biographique. Commençons par énumérer ceux-ci; ce sont: I. *OEuvres de J. Dryden* (avec notice et notes), Édimbourg, 1808, 18 vol. in-8°. II. *OEuvres de Jonathan Swift* (aussi avec notice et notes), Édimb., 1814, 19 vol. in-8°. Swift a été à notre avis fort utile à Walter Scott, qui nulle part ne pouvait mieux s'initier à l'art du sarcasme, bien qu'il n'ait jamais été aussi acerbe. III. *OEuvres poétiques de miss Anna Seward*, Édimb., 1810, 3 vol. in-8°. C'est cette même miss Seward qui, en 1797, lisait un soir chez Ferguson la traduction de la ballade de Lénore, et qui de tous les bavardages vrais ou faux, qu'elle recueillait, a formé une correspondance qui ne manque pas d'intérêt. IV. *Mémoires de Gwynne sur la grande guerre civile, années* 1653 *et* 54, 1822. V. *Mémoires de La Rochejaquelin* (avec préface), Édimb., 1827. VI. En société avec Clifford, *Pièces et documents officiels* (State Papers), de Ralph Sadler, et ses *Lettres*, Édimb., 1810, 2 vol. in-4°. VII. *Recueil des Traités de lord Somers*, Édimb., 1809-1812, 3 vol. in-4°. On verra un peu plus bas que bon nombre des morceaux qui appartiennent en propre à Scott dans ces publications ont été réédités plus tard, et sont devenus parties intégrantes de ses volumes formés de pièces et morceaux. Nous aurions pu à toute force joindre à cette liste des ouvrages édités la *Minstrelsy* (*voy.* plus bas); mais l'empreinte du génie de Scott y est trop fortement marquée pour que nous ayons dû nous y décider, et comme d'ailleurs ce travail a été réimprimé tout au long, tant en anglais qu'en français, dans les *OEuvres complètes* de notre auteur, nous l'y laissons. Des quatre classes dont se composent, nous l'avons dit, ces *OEuvres complètes*, les *poésies* se présentent les premières. Les unes sont antérieures à 1814 et à l'apparition de *Waverley*;

les autres ont été composées postérieurement, et surtout dans les dernières années de la vie de Scott. On peut aussi les subdiviser d'une autre façon, *Romans poétiques, Drames, Poésies diverses* : celles-ci se réfèrent à toutes les périodes ; de ceux-là, au contraire, les uns sont antérieurs à 1814 (ce sont les *Romans poétiques*), les autres sont tous des années suivantes (ce sont les *Drames*). Les *Romans poétiques*, pour nous servir d'un nom qui est devenu fort usité en ces derniers temps, sont au nombre de neuf, si l'on y comprend *Tristrem*, et de onze, si l'on veut y joindre les deux chants épiques, *Roderic* et *Waterloo*. Le drame ne fournit à proprement parler que quatre pièces (qui porteront les nos XI-XV). On en aura cinq, si l'on n'écarte pas *Gœtz*, qu'effectivement nous classerons au no XVI. Sous le XVIIe et dernier se réuniront tous les autres vers, à moins que le hasard ne nous découvre un autre drame ou roman poétique. Voici donc la nomenclature complète des *OEuvres poétiques* de Scott. I. *Le Lai du dernier ménestrel*, Édimb., 1805, in-4° ; 1808, in-8° ; 13e éd., 1812, in-8° (1808 vit paraître de plus les *Descriptions and illustrations of the Lay*, etc., in-4°). II. *Marmion*, Édimb., 1808, in-4°. III. *La Dame du Lac*, Édimb., 1810, in-4°. IV. *Harold l'indomptable*. V. *Rokeby*, Éd., 1813, in-4°. VI. *Le Lord des Iles*, Éd., 1814, in-4°. VII. *Thomas-le-Rimeur*. VIII. *Précis de l'histoire de Tristrem*, Éd., 1804, in-8° ; 2e éd., 1806. IX. *Les Fiançailles de Triermain* (dans les *OEuv. poét*, 1806). X. *La Vision de Roderic* (le dernier roi goth d'Espagne), 1811, in-8°. C'est un fort beau poeme, tout entier original (ce qui le distingue de *Tristrem*) et du reste inspiré par ce beau roman. XI. *Le Champ de bataille de Waterloo*, Lond., 1815, in-8°. XII. *Halidon Hill*, Éd., 1822. Ce n'est qu'une esquisse de drame, mais très-belle : l'héroïque, le pathétique s'y combinent de manière à produire de grands effets. XIII. *La Croix de Macduff* (dans la collection de Joanna Baillie) Encore un drame de petite dimension, mais qui ne manque pas de mérite. XIV et XV. *Le Tribunal de Devorgoil*, drame, et *Auchidrane*, ou *le Comté d'Ayr*, tragédie. XVI. *Gœtz de Berlichingen à la main de fer*, trad. de l'all. de Gœthe, Éd., 1799. XVII. *Poésies diverses*, c'est-à-dire *Chants lyriques*, *ballades*, *élégies*, *fragments*, etc. On ne les trouve toutes que dans le *Sir Walter Scott's poetical works*, qu'on peut adjoindre comme tome IX aux huit volumes de la grande édition in-8° compacte à deux colonnes de Galignani. Scott lui-même avait donné : 1° *Ballades et Pièces lyriques*, Édimb., 1806, in-8°. On y trouve, en assez nombreuse et bonne compagnie, les deux ballades imitées de Bürger (c'est-à-dire *Lénore*, métamorphosée en *Guillaume et Hélène*, et *le Sauvage chasseur*, très-reconnaissable sous son nouveau titre, *la Chasse*), les deux chants fournis aux *Tales of the wonder* de Lewis (*Glenfinsal* et *la Veillée de Saint-Jean*), et le fameux *Chant du régiment de cavalerie de Midlothian*. 2° Quelques autres pièces de ce genre dans le recueil de ses *OEuvres poétiques*, Éd., 1806, 5 vol. in-8°. Il serait intéressant d'y réunir les effusions plus ou moins lyriques dont il a semé quelques-uns de ses romans, par exemple, le *Joyeux Frère* d'*Ivanhoe*, le *Tu dois mourir* de *la Jolie fille de Perth*. Les romans de Scott ou, comme on dit, ses romans historiques ne vont

pas à moins de vingt-sept, si d'une part nous comptons pour un *le Nain noir* ainsi qu'on doit le faire, malgré sa brièveté, tandis que de l'autre nous ne tenons pas compte des quatre récits qui dans la première série des *Chroniques de la Canongate* précèdent *La Fille du médecin* (ou que nous transformions en quelque sorte ce titre en celui de *La Fille du médecin et quatre petites nouvelles*). Du reste on peut regarder le *Miroir de ma tante Marguerite* comme un vingt-huitième roman. Des vingt-sept premiers, quinze se rapportent à l'Écosse et aux Orcades : les six qui viennent ensuite nous conduisent en Angleterre, puis sur le continent, mais sans nous écarter bien loin encore, tant que nous lisons les trois suivants dont les évènements se passent en France, en Belgique, en Allemagne, et finalement nous nous élançons avec les héros des trois derniers à Constantinople, en Palestine, dans l'Inde, en un mot en Orient. Notons pourtant que, toujours fidèle à l'idée nationale ou peut-être par un procédé d'art qui lui facilite sa tâche de portraitiste, Scott, qui semble connaître la France, la Belgique, l'Allemagne, Byzance, la Syrie, le Dekhan, presque aussi parfaitement que son Écosse, jette toujours un Écossais au milieu de cette contrée étrangère qu'il a choisie pour théâtre des évènements; ainsi Nigel, Péveril, Quentin, Kenneth, Middlemas, etc. Grâce à la baguette féerique du wizard d'Abbotsford, et du reste la fiction ici est conforme à la réalité, il en est des Écossais comme des Gascons, ils prennent partout (nous voulons dire ils s'implantent): l'Écossais chez lui, l'Écossais chez les autres, voilà l'alpha et l'oméga, voilà le résumé des vingt-sept romans. L'auteur est fort pour les épigraphes, comme on sait ; il en met en tête de chaque chapitre, il en met en tête de chaque ouvrage, il eut dû en prendre une pour toute la collection : c'eût été *L'Écosse quand même*. Le grand romancier, le grand inconnu est aussi le grand patriote. Son nom même, son nom de famille bien entendu, semble l'y avoir prédestiné, car *Scott* a voulu dire Écossais, et si aujourd'hui l'on dit *Scotman*, au temps ancien l'on a dit les « Scots » et les Pictes, et cette survivance de la forme antique ne peut que flatter un antiquaire. Terminons, avant de passer au tableau des romans de Scott rangés dans cet ordre, mi-chronologique et géographique, mi-idéologique qui nous semble naturel, par nous débarrasser de l'ambiguïté des titres collectifs *Contes de mon hôte*, *Chroniques de la Canongate*, *Récits des croisades*. Ces derniers n'ont jamais formé qu'une série en quatre volumes (1825), contenant *le Connétable de Chester* et *Richard en Palestine*. Les *Choniques de la Canongate* au contraire en forment deux de trois volumes qui se succédèrent sans interruption en 1827, 1828, et dont la 1re compreud avec *la Fille du médecin* les quatre petits récits annexes, tandis que la 2e se réduit à *la Jolie Fille de Perth*. Enfin les *Contes de mon hôte* se composent de quatre séries données au public en 1816, 1818, 1819, 1831, et composées de trois et de quatre volumes (dans la primitive édit. angl.). *Le Nain noir*, *les Puritains* forment la 1re série ; la 2e est remplie par *la Prison* ; dans la 3e viennent *la Fiancée* et *Une Légende* ; à la 4e appartiennent *le Comte de Paris* et *le Château périlleux*. Ceci posé, voici comment s'échelonnent les vingt-huit romans. I. *La Saint-Valentin*, ou *la Jolie fille de Perth*

(2e série des *Chr. de la Can.*), Édimb., 1825. Ici les acteurs sont contemporains de Jacques Ier, c'est-à-dire que nous sommes encore au moyen âge. Peut-être manque-t-il quelque chose à la peinture de l'état social et des mœurs de ce temps pour qu'elle soit parfaite. Mais, somme toute, le roman est excellent : quoique appartenant à cette dernière période de la vie de Walter Scott qu'on se représente non sans raison comme haletante et donnant des signes visibles de faiblesse, il peut prendre rang auprès de *Waverley*, de *Kenilworth*, de *Quentin Durward*, et au-dessus de *Woodstock*, de *l'Abbé*, du *Monastère*, peut-être même de *l'Antiquaire*. II, III. *Le Monastère* et *l'Abbé*, suite du *Monastère*, Édimbourg, 1820, 3 vol. in-12. On regarde ces deux productions comme les plus faibles de l'auteur après les trois ouvrages de sa vieillesse. Quant à nous, nous les préférons non-seulement à ces trois derniers, mais encore à *Woodstock*. Nous ne nions pas du reste que Scott n'y soit inférieur à lui-même, et c'est pour nous un regret d'autant plus vif que l'infortunée Marie Stuart y joue un rôle, et que nous souhaiterions à cette gracieuse et si touchante physionomie un cadre digne d'elle. Trop de rapidité nuit, quoi qu'on en puisse dire, même au génie ; et il n'est pas étonnant que celui qui, en douze mois (de 1820 et 21), écrivait et imprimait les douze volumes d'*Ivanhoe*, du *Monastère*, de *l'Abbé*, de *Kenilworth*, n'ait pas toujours été à la même hauteur. IV. *La Fiancée de Lammermoor*, Édimb., 1819, 2 vol. in-12 (ou 2 vol. et demi). C'est, comme il a été dit, une partie de la 3e série des *Contes de mon hôte*. L'ouvrage est trop connu, et nous en avons même trop parlé déjà, quoique accidentellement et sans toucher les choses essentielles, pour qu'il convienne d'en essayer l'analyse. C'est certainement, malgré sa médiocre dimension, un des chefs-d'œuvre de Scott. On sait avec combien de transport le théâtre en tout pays s'est emparé de ce sujet, qui a fourni drame, vaudeville et opéra. Comme l'événement, trop malheureusement réel, dont Scott nous offre le tableau idéalisé se rapporte aux premières années du XVIIe siècle, nous avons laissé l'ouvrage à la place qu'il occupait dans les *Contes de mon hôte*, avant le suivant. V. *Une Légende de Montrose*, ou, comme on l'a intitulée souvent en français, *l'Officier de fortune* (fin de la 3e série des *Contes de mon hôte*), Édimb., 1819, 1 vol. in-12 (ou 1 vol. et demi). Rien ne ressemble moins au précédent récit que cette composition éminemment originale. Quoique moins longue que *la Fiancée*, elle est encore peut-être plus admirable : la vie de soldat pendant la première moitié du XVIIe siècle et la vie du clan, la guerre civile, sont rendues de main de maître. Dalgetty est dessiné encore avec plus de vigueur que le baron de Bradwardine : son ambassade surtout et la mort de son cheval Gustave sont quelque chose d'inimaginable. Molière lui-même n'a jamais rencontré comique plus franc. VI. VII. *Le Nain noir* et *Vieille-mortalité* (ou dans les traductions françaises *les Puritains d'Écosse*, ou *la Bataille du pont de Bothwell*), Édimb., 1817, 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages forment la 3e série des *Contes de mon hôte* : le premier est fort court et n'a rien de très-remarquable ; le second, au contraire, est un des romans les plus carrés par la

base, les plus hardis de dessin, les plus chauds de couleur qu'on ait jamais écrits. Il dispute la palme à *Ivanhoe*, et bien des artistes le préfèrent. Il n'en a pas les beautés raciniennes, le pathétique déchirant, le comique de bon goût, les délicatesses infinies, la variété; mais l'impression en est plus âpre, plus profonde. Le nom de pont de Bothwell indique assez à quelle époque, de sinistre mémoire, se passe l'action. VIII. *Le Cœur de Midlothian*, ou, dans la traduction française, *la Prison d'Édimbourg*. Le premier de ces deux mots est proverbialement le synonyme de l'autre. C'est encore une des plus belles compositions de l'auteur, quoique tout n'y soit pas de la même force. La trop fameuse émeute Porteous en 1737, qui est un fait réel, et le caractère de Jeanie, sont ce que l'on y admire le plus. IX (bien que l'événement soit antérieur au sujet de *la Prison*). *Rob-Roy* (mot à mot *Rob le Rouge*, c'est-à-dire le *Roux*), Édimb., 1818, 3 vol. in-12. On se rappelle que c'est par cet ouvrage, le sixième en date parmi les romans, que Scott prit définitivement le haut rang dont il ne devait pas descendre. C'est effectivement un chef-d'œuvre. Là se trouvent Diana, Rashleigh, Nicol Jarvie, André Fairservice, Helena, Mac-Grégor, l'Espion, tous groupés si curieusement autour de Rob-Roy; et Rob-Roy lui-même, quoiqu'il ne serve guère que de prétexte aux tableaux, ne figure pas d'une manière trop indigne de l'idée qu'en donnaient les innombrables récits populaires qui couraient encore sur son compte au temps où Scott courait les légendes, du Liddesdale aux Grampians. Rob-Roy mourut en 1737; il avait pris part, comme de raison, à la grande insurrection de 1715 en faveur du Prétendant, et c'est avec cette insurrection que coïncident les derniers chapitres du roman, dans lequel on pourrait voir la première pièce d'une trilogie dont *Waverley* serait la seconde partie, comme *Redgauntlet* en serait la troisième. X. *Waverley*, ou *l'Écosse il y a soixante ans*, Édimb., 1814, 3 v. in-8 On se rappelle que de tous les romans historiques ou vrais romans de Scott, *Waverley* fut chronologiquement le premier; puis, que l'auteur, pour être exact, aurait dû dire soixante-huit ou en nombre rond soixante-dix ans. Nous avons d'ailleurs parlé avec éloge de cet ouvrage. Qu'il nous suffise ici d'ajouter non-seulement qu'il se classe très-avantageusement parmi les romans de Scott, mais encore que, sans égaler ses chefs-d'œuvre, il laisse apercevoir le germe de toutes les belles qualités qu'il a déployées depuis. Il y est peintre admirable, le récit y devient souvent de l'épopée, le rôle comique est un des meilleurs qu'il ait jamais produits, et il en a produit beaucoup : quelquefois enfin il atteint le sublime. *Waverley* de plus présente ceci de particulier qu'on ne saurait dire si c'est la face historique qui domine dans l'ouvrage ou si c'est la description des mœurs écossaises (tant s'en faut que ce soit un défaut) : de telle sorte que pris comme œuvre presque historique, il forme comme une trilogie naturelle (*voy.* plus haut) avec celui qui le précède et celui qui le suit, et qu'envisagé comme description de mœurs, il se range dans la même classe que *l'Antiquaire*, *Guy* et les *Eaux*. XI. *Redgauntlet*, Edimb., 1824, 3 v. in-12. Le sujet est l'apparition de Charles-Édouard, alors Prétendant, sur les côtes d'Écosse, en 1761. On sait que

cette tentative fut sans résultat et n'amena pas d'effusion de sang. Le roman, sans être égal à *Waverley* et surtout à *Rob-Roy*, est intéressant et comme étude de l'adoucissement des opinions jacobites au moment où venait de monter sur le trône le troisième prince de la maison d'Hanovre, le premier qui fût né en Angleterre, et par un certain nombre de faits spéciaux qu'on connaissait peu ou qu'on avait perdus de vue quand Scott fixa sur eux l'attention, par exemple, sur le rôle de mistriss Walkenshaw auprès du prince. XII. *Guy Mannering*, ou *l'Astrologue*, Édimbourg, 1815, 3 vol. in-12. Ici commence la série des peintures qu'on peut nommer contemporaines. Le fait capital, c'est-à-dire la reconnaissance de Brown comme Henri Bertram d'Ellangowan, se place de 1761 à 1796, puisque l'aïeul de Henri a pris part dans sa jeunesse à la révolte de 1715, et que le jeune homme sert dans l'Inde en un temps où le nom de Mahrattes est populaire. L'intrigue est traitée négligemment, et bien des détails sont un peu faibles, mais la vie des contrebandiers et des bohémiens est souvent bien peinte. Gosslin est le précurseur de Rashleigh; Hazlewood demeurera l'inimitable type des Bridoison seigneurs de château; dans Pleydell est incarnée toute la basoche de la vieille Édimbourg; nous ne parlerons pas de Dinmont et de Meg; et enfin, même malgré le peu d'art avec lequel la fable est construite, on voit le germe d'une reconnaissance d'un genre neuf dans ce sachet que porte toujours Henri depuis l'enfance, et qui contient l'horoscope tiré jadis par le colonel. XIII. *L'Antiquaire*, Édimbourg, 1816, 3 vol. in-12. Les scènes décrites dans *l'Antiquaire* sont censées avoir lieu en 1796 et 1803, en un temps où l'on redoutait une invasion française. Il y a très-peu d'action dans *l'Antiquaire*, qui n'offre, avec de superbes descriptions et de curieuses scènes de mœurs, que des épisodes très-lâchement réunis les uns aux autres, pour ne rien dire de la nouvelle contée par miss Wardour, et qui est un hors-d'œuvre à l'espagnole. Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait, dans la tragique aventure d'Élisabeth Néville, l'esquisse d'un admirable drame. La rieuse et imprudente miss Néville, l'altière et avide comtesse de Glenallan, la vindicative et forte Elspeth, séide femelle de la comtesse, quels éléments et quel groupe! Quels repoussoirs, que de scènes délicieuses et sombres, que de pathétique pouvait en éclore, si Scott n'eût passé à côté du vrai sujet pour nous parler des félicités et des tribulations de ses amis les antiquaires dont plusieurs, il est vrai, se blousent ou se laissent attraper quelquefois, mais ce ne sont pas les habiles, ce n'est pas Oldbuck! ce n'est pas lui! ou c'est si rare, si rare!... XIV. *Les Eaux de Saint-Ronan*, Édimb., 1824, 3 vol., in-12. Les tableaux que renferme cet ouvrage doivent être considérés comme contemporains dans toute la force du terme. On a souvent dit et imprimé que c'est un des ouvrages les plus faibles du romancier, que la decadence y est sensible, etc., etc. Rien n'est plus faux. L'action sans doute est peu de chose dans les *Eaux*, et on ne la raconte à la fin qu'en abrégé et comme un procès-verbal. Mais c'est là un procédé fréquent chez Scott, et même dans des romans fort admirés, particulièrement dans *l'Antiquaire*; puis c'est comme peinture de mœurs que doivent être con-

sidérées *les Eaux de Saint-Ronan*. Sous ce rapport, c'est son chef-d'œuvre; et l'auteur de *Gil Blas* et du *Diable boiteux* (où par parenthèse il y a vingt fois moins d'événements que dans *les Eaux*), s'honorerait d'avoir tracé cet inimitable tableau de genre. On ne saurait rien trouver de plus achevé, de plus varié, de plus savamment contrasté, que ces nombreuses figures crayonnées ou burinées par l'artiste. Il y a là de tout, des croquis et des tableaux, des portraits et des types, de l'exact et de la caricature. Il y a surtout de la satire, satire des buveurs d'eau et des médecins, des patrons et des patrones, des néophobes et des coureurs de nouveautés, des savants et des ignares, du beau sexe, hélas! après la satire du sexe fort, feu de file de satires qui ne corrigera personne, mais qui n'en est pas moins réjouissant à contempler d'une place de sûreté. XV. *Le Pirate*, Édimb., 1822, 3 vol., in-8°. C'est encore en grande partie un tableau de mœurs, au milieu duquel pourtant il a jeté du fantastique et de l'action. Tout n'en est pas également heureux, mais l'hospitalité du vieux Magnus, l'assaut de la baleine, l'agronome, sont encore de ces amusantes peintures où s'empreint l'humeur de Scott. Le groupe ravissant que forment Minna et Brenda est connu de ceux même qui n'ont jamais lu ses ouvrages. Norna est peinte avec des traits grandioses en harmonie avec la sauvage puissance des vagues qui battent l'archipel du septentrion, des tempêtes qui fouettent ces vagues. La scène est presque d'un bout à l'autre aux Orcades, et c'est le seul roman où Scott nous ait ouvert le tableau de ces îles, de ces mers lointaines. Il est visible qu'il s'est plus d'une fois inspiré des sagas dont quelques-unes sont encore dans la mémoire des habitants de Feroë, et nous verrons d'ailleurs plus bas des traces visibles de l'étude qu'il avait faite de la littérature islandaise dans l'ordre chronologique d'après les époques auxquelles l'écrivain place les événements. XVI. *Ivanhoe*, Édimb., 1820, 3 vol. in-12. Nous n'ajouterons rien aux aperçus que çà et là nous avons jetés dans le cours de la biographie sur quelques-uns des éléments et des tableaux de ce roman, et surtout à ce que nous venons d'en dire à propos des *Puritains*. On le regarde habituellement comme ce que Scott a produit de plus parfait. La scène est en Angleterre et sous Richard Cœur-de-Lion, peu après son évasion des cachots de l'Autriche. XVII. *Les Fiancées*, ou, dans nos traductions, *le Connétable de Chester*, Édimb., 1825, 2 vol. in-12 (dans les *Récits des croisades*). La scène est sur les confins de l'Angleterre et des principautés de Galles. L'auteur y peint admirablement la misère des pays à l'abandon, tandis que les barons, chevaliers et hommes d'armes sont en Palestine. XVIII. *Kenilworth*, Édimb., 1821, 3 vol. in-12. Élisabeth et sa cour, et surtout ce misérable et imbécile dandy de Leicester, n'ont jamais été mieux représentés. La tragique aventure liée à cette description ne semble avoir été que trop réelle, quoique Scott l'ait fort modifiée. XIX, XX, XXI. *Les Aventures de Nigel*, Édimb., 1822, 3 vol.; *Woodstock*, Éd., 1826, 3 vol.; *Péveril du Pic*, Éd., 1823, 4 vol. Ces trois ouvrages ont cela de commun que les événements qu'y raconte Scott sont censés avoir lieu sous Jacques Ier, sous Cromwell, sous Charles II. Nous n'avons pas besoin

de répéter combien le second est faible. Quant aux deux autres, ils sont du plus grand mérite, mais particulièrement *Péveril*, que nous plaçons parmi les chefs-d'œuvre, malgré les longueurs du commencement. La cour de Charles II et Charles II lui-même y sont daguerréotypés au vif, plus parfaitement encore peut-être, plus agréablement qu'Élisabeth et ses entours dans *Kenilworth*; et à côté des portraits si frappants de Titus Oates, de Jefferies, de Chiffinch, de Buckingham, où tout est réel, où presque tout est justiciable de la satire, l'imagination et la sensibilité trouvent à mi-route cette péri, née du cerveau de Gœthe, et qui, sous la plume de Scott, a pris le nom de Fenella. XXII, XXIII. *Quentin Durward*, Édimb., 1823, 3 vol. in-8°, et *Anne de Geierstein*, ou *la Fille du brouillard*, intitulée aussi (en français) *Charles-le-Téméraire*, Édimb., 1829, 3 vol. in-8°. Ce dernier titre indique l'époque et, jusqu'à un certain point, un des héros de l'action qui se passe généralement dans les contrées limitrophes de l'Allemagne, de la France et en Suisse. Dans *Quentin Durward*, la grande physionomie que le poète a tenté de reproduire, c'est celle de Louis XI. Nous avons dit que le portrait laisse à désirer; il ressemble cependant, et au total c'est un des plus jolis romans de Scott, un des plus relus. XXIV. *Le Château dangereux*, Édimb., 1831, 2 vol. in-12 (dans la 4e série des *Contes de mon hôte*). XXV. *Robert comte de Paris*, dans cette même 4e série, 3 vol. in-12. XXVI. *Le Talisman*, traduit en français sous le titre de *Richard en Palestine* (seconde partie des *Récits des croisades*), Édimb., 1825, 2 vol. in-12. Nous regardons cet ouvrage, un peu moins long que la plupart des romans de Scott, comme ce qu'il a produit de plus fin, de plus achevé. Nous n'entendons pas dire par là qu'on doive le préférer aux chefs-d'œuvre de grandiose, de pathétique caractérisés plus haut, mais nous ne craignons pas de formuler notre admiration par deux mots : *Richard* est une perle comme *Ivanhoe* un diamant de la plus belle eau et sans tache. XXVII. *La Fille du médecin*, Édimb., 1827, à peu près 1 vol. et demi de la 1re série des *Chroniques de la Canongate:* quatre autres contes occupent le volume et demi restant, mêlés de causeries. Celles-ci sont pleines du charme humorique habituel à l'écrivain. Les quatre premiers récits ne valent que par les détails : *la Veuve des Highlands* pourtant commence à sortir de ligne. Mais *la Fille du médecin* surpasse tout le reste. La narration est facile et l'intérêt des plus vifs : peu de romans de notre auteur l'égalent sous ce rapport. L'introduction, la mort de la mère de Middlemas exhalant son âme avec le chant sur les touches du clavier, l'hôpital de Portsmouth ; puis, dans l'Inde, les intrigues du Pekouah, l'astuce profonde de la Begom, menant de front les voluptés et les affaires, et plus forte que son perfide favori; enfin Tippou, Haïder-Ali, l'éléphant, tout y est dramatique. XXVIII. *Le Miroir de ma tante Marguerite* et autres contes, Édimb., 1830, 1 vol. in-12. Passons aux ouvrages historiques, en commençant par l'histoire politique, l'histoire littéraire devant nous servir de transition pour arriver au quatrième groupe (*Critique* et *Mélanges*). Dans le troisième nous trouvons donc : I. *Vie de Napoléon Bonaparte*, *précédée d'un tableau préliminaire de la révolution française*, Édimb. et Lond.,

1827, 9 vol. in-8°. L'apparition dans les eaux de la Seine de ce pamphlet de haut bord, tout barbouillé des couleurs britanniques, souleva le courroux de la vague bonapartiste. Le général Gourgaud fit feu de toute son artillerie, et pointa juste quelquefois, quoique trop échauffé pour y voir toujours bien clair (23); l'ex-roi de Hollande, plus maître de lui, lança des grenades sur tous les points à sa portée (24); un anonyme, M.***, avait ouvert la fusillade, et continuait d'endommager les œuvres du commodore Walter (25), tandis qu'un autre anonyme, C***, manœuvrait autour de lui avec un petit brûlot. Hélas ! ce n'était pas la peine de se donner tant de mouvement. Le navire était trop mal doublé, trop mal conduit pour bien siller à la mer. Métaphore à part, comme nous n'aimons pas à flageller les morts, nous ne dirons que peu de chose et de ce *Tableau de la révolution française* si au-dessous de sa *Vie de Napoléon*, et de cette *Vie* même *de Napoléon*, si oubliée aujourd'hui. Et d'abord ce sera pour confesser que cet oubli peut-être est trop complet. Le livre de Scott nous est précieux à deux titres. Nous l'avons déjà remarqué, il contient des documents (noyés, il est vrai, dans un océan de vulgarités) sur la politique britannique, sur ses méfaits ou désappointements de la politique napoléonienne. Puis il est curieux de l'étudier pour voir quels bruits vrais ou faux, et parmi ces derniers quelles niaiseries, quelles pauvretés couraient sur le compte de Napoléon parmi nos judicieux voisins. Nous savons bien ce qu'on a fait avaler de poufs au peuple le plus spirituel de la terre; mais il n'est pas mal de savoir de quelle taille sont ceux que digère John Bull, et Scott nous rend le service de prouver qu'il digérerait le bœuf Béhémoth à la seule condition qu'on le lui serve pimenté de grosses insultes aux *dogs frenchmen*. Puisque l'opinion est une force, puisqu'elle se compose de croyances, les unes peut-être raisonnables, les autres absurdes, et puisque ces dernières vont bien à 80 ou 90 pour 100 du total, nous avons de l'obligation à celui qui nous fait connaître ces éléments d'une force dont se sont manifestés si cruellement les gigantesques effets. Or, personne mieux que Scott ne pouvait remplir cette tâche par son habitude des légendes, sagas, complaintes et vieux chants populaires qui, comme les chœurs dans la tragédie antique et mieux que les chœurs, reflètent non seulement les prouesses ou les crimes des anciens jours, mais les sensations, les idées qu'elles ont fait naître chez les masses. Mais, il faut le dire, ce genre de mérite est dangereux. Le devoir de l'historien est d'être au-dessus de ces idées qu'il aperçoit et nous fait apercevoir, de ne pas se laisser aller au fantastique et au patriarcal, de ne pas tourner au bonhomme, de ne pas changer l'histoire en une longue bal-

(23) *Réfutation de la Vie de Napoléon, par Scott*, par le général G., Paris, 1827, 2 parties in-8°.

(24) *Réponse à sir Walter Scott sur son histoire de Napoléon*, Paris, 1828; 2e édit., 1829.

(25) *Réfutation de la Vie de Napoléon de sir Walter Scott*, par M ***, Paris, 1827, 2 vol. in-12. Cet ouvrage anonyme, le premier en date, si nous ne nous trompons, de tous ceux que fit éclore la compilation de Scott, est l'œuvre d'un homme très-fort, et se recommande par un ton de parfaite modération. Il rend justice à ce qu'il y a de louable dans Scott, et souvent même le respect pour un beau talent qui s'égare lui a donné trop d'indulgence.

lade. C'est là le tort, l'inexcusable tort de Scott. Nous laissons de côté ses fautes, dont quelques-unes si grossières, son ignorance des partis de la révolution, et même de toute la révolution, ses appréciations fausses, sa partialité de tory et d'Anglais si forte qu'elle l'a fait accuser de mensonge volontaire (bien à tort sans doute, car rien n'était plus loin de son caractère probe et droit, mais avec des apparences de raison); nous laissons, dis-je, de côté toutes ces censures; mais il est au fond de tout l'ouvrage un vice plus grave et qu'on a moins aperçu, c'est que Scott n'est jamais historien dans cette histoire; il n'est pas romancier non plus : il est légendaire. Il parle de faits contemporains, mathématiques en quelque sorte et dont les arêtes sont si vives que les angles peuvent se mesurer par degrés, minutes et secondes, comme d'aventures ossianiques dont les brumes des Grampians effaceraient les contours. Les maréchaux de l'empire ont l'air des douze pairs de la Table-Ronde, et le César, le Gengis du XIX[e] siècle devient chez lui tantôt un sir William Wallace, tantôt un ogre courant de Léoben au Caire et du Caire au Kremlin avec ses bottes de sept lieues... II. ***Histoire de l'Église d'Angleterre***. III. ***Histoire d'Écosse***, Édimb., 2 vol. in-8° (dans l'***Hist. gén. des Iles-Britanniques***, qui fait partie de la ***Cabinet cyclopedia***, de Lardner, et à laquelle Mackintosh fournit l'***Hist. d'Angl.***, et Moore, celle d'***Irlande***). Il faut se garder de confondre cet ouvrage avec le suivant. IV. ***Contes d'un grand-père sur l'histoire d'Écosse***, Édimb., 1828, 1829, 1830 (3 vol. formant 3 séries). C'est une véritable histoire d'Écosse contée à l'enfance, et ***bien contée***. On regrette qu'elle n'aille pas au delà de l'avénement de Jacques VI au trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I[er] (l'enfant auquel Scott conte et même dédie cet abrégé, c'est son petit-fils, Hugh Lockhart, qu'il appelle Hugh Littlejohn ou Petit-Jean). V. ***Contes d'un grand-père sur l'histoire de France***. VI. Bon nombre d'articles publiés après sa mort par les éditeurs, sous le titre d'***Études historiques et Mélanges d'histoire, de biographie et de littérature***. Ce sont, en défalquant l'***Histoire d'Écosse***, l'***Histoire de l'Église d'Angleterre*** et les articles sur ***Ralph Sadler***, sur ***Lord Somerville***, sur les ***OEuvres de Hume***, sur les ***Mém. de Sepys***, sur ***Lady Suffolk***): 1° un ***Essai sur la chevalerie***; 2° ***Amadis des Gaules***; 3° ***la Chronique du Cid***; 4° ***Froissart***; 5° ***Mémoires sur l'année*** 1745; 6° ***les Vendéens de France et les Highlanders d'Écosse***; 7° ***Procès d'État et procès criminels***. VII. ***Biographie littéraire des romanciers célèbres***, Édimbourg, 1829. Il aurait dû ajouter « de l'Angleterre, » car des romanciers célèbres, Lesage est le seul qu'il ait nommé. Quant à ses compatriotes, nous trouvons là Richardson, Fielding, Smollett, Sterne, Johnstone, Johnson, Goldsmith, Anne Radcliffe, Walpole, Mackenzie, Clara Reeve, Bage, Cumberland, et dans les dernières éditions Swift, Maturin, Charlotte Smith et Daniel de Foe. VIII. ***Mémoires biographiques***, 2 vol. in-12; ce sont encore de simples biographies, mais de personnages très-divers, Swift, Charlotte Smith, sir R. Sadler, J. Leyden, Anne Seward, De Foe, le duc de Buccleugh et Queensberry, lord Somerville, Georges III, lord Byron, le duc d'York. IX. Diverses autres biographies qu'on aurait pu joindre à celles du n° 7;

la *Vie de Molière*, un article *Kemble*, un art. *Mistriss Kelley*, les art. *Godwin, Hoffmann, miss Husten*, etc. X. Ce que l'on trouve de ses *Lettres* dans les *Mémoires et correspondance*, Londres, 1833, publiés par les soins de M. Lockhart. Dans la quatrième rubrique des *OEuvres* de Scott, c'est-à-dire parmi les ouvrages ou travaux critiques et les miscellanées, se rangent : I. *Les Chants des ménestrels de la frontière de l'Angleterre et de l'Écosse*, 1802, 3 vol. in-8°. Il n'en avait d'abord paru que deux, lesquels ne contenaient que des chants anciens avec les remarques et introductions nécessaires; dans le troisième figurèrent les imitations modernes. Le travail de Scott, tant pour souder les uns aux autres que pour élucider ces divers morceaux, est excellent, à tel point qu'un critique qui est aussi un biographe de notre auteur, Allan Cunningham, préfère ces notes aux chants eux-mêmes. Notre admiration ne va pas jusque-là. II. *Antiquités de la frontière anglo-écossaise avec descripitions et illustrations*, Londres, 1814, 2 vol. in-8°. III. *Notions sur les magnificences royales de l'Écosse*, Édimb., 1819. IV. *Antiquités et sites pittoresques des provinces d'Écosse*, Edimb., 1819. V (en collaboration avec Rob. Jameson et H. Weber). *Les Antiquités islandaises*, Éd., 1815, in-4°. VI. *Essai sur le drame*, ou, au plus long, *Essai sur le théâtre et l'art dramatique* (d'abord simple article de revue comme *l'Essai sur la chevalerie* et le suivant, puis réimprimé, soit comme volume à part, soit dans les *OEuvres complètes*). VII. *Essai littéraire sur le roman*; plus tard on l'a mis en tête de la *Biographie des romanciers célèbres*. VIII. Divers articles, dont les éditeurs posthumes ont fait une *Histoire de la poésie anglaise*, et dont les sujets sont : 1° les vieux poëtes anglais; 2° les romans en vers; 3° les anciennes ballades; 4° les chants populaires; 5° et 6° Chaucer, Spenser; 7° et 8° Chatterton, Burns; 9° Leyden (placé aussi dans les *Mémoires biographiques*); 10°, 11° et 12° Southey, Campbell, Byron; 13° les poëtes vivants; 14° la poésie islandaise et ses rapports avec la poésie anglaise; 15° *l'Eyrbiggia saga*, etc. IX. *Lettres sur la démonologie et la sorcellerie*, Londres, 1817-1830. X. *Lettres de Paul à ses parents*. XI *Discours religieux*. XII. Miscellanées : 1° sur *la Pêche du saumon*; 2° sur *les Forêts*; 3° sur *les Jardins*; 4° sur *la Cuisine*, etc. On a cru quelque temps et tout à fait à tort que Scott était l'auteur de *la Belle sorcière de Glasslyn*, du *Château de Pontefract* et de *Walcadmor*, tous romans qui ont été traduits en notre langue, les deux premiers par Mme Collet. Paris, 1821, 2 vol. in-12, et 1821, 4 vol. in 12 (2e édit., 1823), le dernier par Défauconpret (le plus connu des traducteurs de Scott), Paris, 1825, 3 vol. in-12. Parmi les meilleures éditions anglaises de Scott, la première place appartient à celle dont il fut le réviseur et qu'il nommait son *Opus magnum*. Elle a pour titre familier : *Waverley Novels*, ou, plus au long, *Sir Walter Scott's complete Novels, Tales and Romances*, et contient tous les romans, plus des introductions, préfaces et notes. La publication commença dès 1829, mais ne fut achevée qu'en 1834. Elle se compose de 48 volumes in-12, lesquels, tirés à 12,000 exemplaires chacun, forment un total de 576,000 volumes. L'*Athenæum* dès 1830, ne comptant que sur 40 volumes (sur 180,000 par consé-

quent pour toute l'édition), en estimait le profit à 2,500,000 fr. On l'a rééditée en 1837 et années suivantes. Il existe une autre édition en 52 vol. in-8°, moins belle, mais plus complète. Les presses françaises ont publié aussi un nombre prodigieux de volumes de Scott, tant en anglais qu'en français (26). Pour commencer par les éditions et textes anglais, nous plaçons en tête celle d'A. et W. Galignani (*The complete works of Walter Scott*), de 1827 à 1834 : elle est grand in-8° à deux colonnes, et se compose de huit volumes de prose (dont un supplémentaire avec portraits). De bonnes notes et un glossaire des mots écossais ajoutent à sa valeur. Non seulement les *OEuvres poétiques* forment un vol. à part, mais encore pour la prose il y a deux sortes d'exemplaires, les uns de cinq, les autres de huit volumes. Les premiers ne contiennent que dix romans. Dans les seconds, le tome V offre avec *Woodstock*, la *Vie de Dryden*, les *Biographies des romanciers*, les *Lettres de Paul*, *Gætz*, les *Essais sur le drame*, *sur la chevalerie* et *le roman*. Le tome VII s'ouvre par les deux séries des *Chr. de la Canong.*, et par *Anne*, pour finir par les *Contes sur l'histoire d'Écosse*. Le tome VIII, au contraire, finit par les *Contes et Essais*, et par deux romans (*Robert* et *le Château*), et le glossaire ; l'*Histoire d'Écosse*, les *Contes* sur celle de France, les *Mém. biograph.*, précèdent, plus les *Sermons*, *la Maison d'Aspen*, *le Tribunal de Devergoil* et *la Démonologie*. On voit par cette énumération que les *OEuvres complètes* ne sont pas absolument complètes. Il faut en dire autant d'une autre édition donnée aussi par la librairie Galignani, de 1820 à 1832, en 115 vol. in-12 (qu'habituellement on relie en 54) ; les *OEuvres poétiques* y sont comprises, mais le caractère, le papier, la justification ne sont pas les mêmes. L'édition de Baudry, si tant est qu'on puisse nommer édition deux séries de volumes qui ont chacune leur numérotation à part, contient un peu davantage, mais n'offre pas tout encore. La première série (en 28 vol. in-8°), ne contient que les romans historiques (24 vol.), plus tout un volume de *Notices and Anecdotes illustrative of the incidents*, etc., (t. 25) et les *Contes d'un grand-père sur l'histoire d'Écosse* (t. 26-28) ; dans la 2e masse, intitulée : *Completion of sir Walter Scott's works*, se trouvent 1° les *Poésies*, y compris les essais dramatiques (t. 1-6) ; 2° sept volumes dits *Miscellaneous prose works* (ou *Vie de Dryden*, *de Swift*, *des Romanciers*, les *Mém. biograph.*, les *Lettres de Paul*, les articles critiques sur la poésie et le roman, les *Essais sur la chevalerie*, *sur le roman*, *sur le drame*, les *Antiquités prov.*, la *Démonologie*) ; 3° la *Vie*

(26) La première traduction d'un ouvrage de Scott en français est due à M. Jos. Martin et celle de *Guy Mannering*, 1816. Ensuite vint celle de *l'Antiquaire*, par Madame Maraise, 1817. M. Defauconpret ne parut que le troisième en 1818, comme traducteur des *Puritains* (2e édition, 1820) ; et l'on revit encore M. Jos. Martin la même année comme traducteur de *Waverley* (2e édit., 1821, 3e édit., 1822. Il avait été simulé dès 1820 une 2e édit., de telle sorte que celle de 1821 serait la troisième, celle de 1822 la quatrième). A partir de 1819, le libraire Nicolle commença le monopole des œuvres de Scott en achetant la propriété des traductions de *l'Antiquaire* et de *Guy*, en enlevant lorsqu'il les réimprima les noms de la traductrice et du traducteur. Toutefois il faut dire que M. Defauconpret ou refit ou retoucha celle de *l'Antiquaire*. Quant à la question posée par quelques curieux : M. A.-J.-D. Defauconpret est-il ou non l'auteur unique des autres traductions ? elle nous semble oiseuse.

de Napoléon, en 6 vol., total : 19. En joignant à ces deux masses d'ouvrages les trois volumes de la *Vie de Scott*, par Lockhart, on arrive à 50 volumes. Toutes les autres entreprises pour donner un Scott complet, même comme remaniement, ont échoué successivement : la collection Glachin, qui devait avoir 60 vol. in-18, s'est arrêtée après le 13e, et ne se compose que de 4 romans ; celle de Ledoux et fils, 1830-31, in-8o, n'en a que trois, *Waverley*, *Guy* et *l'Antiquaire*. La totalité des œuvres de Scott existe, traduite en français, et a paru chez Ch. Gosselin, portant en tête (sauf pour le *Miroir de ma tante Marguerite*, qui est de Mme Gosselin), le nom d'A.-J.-B. Defauconpret, comme traducteur : elle ne comprend pas moins de 161 volumes dont 101 de romans historiques, grâce à notre habitude de chasser plus que les Anglais en typographie, et d'étirer les trois volumes usuels qu'affectionnent chez eux *Romances et Novels*, de façon à en tailler quatre dans trois ; mais tous ces volumes réunis ne forment pas réellement des œuvres complètes. Ils sortent de presses différentes ; ils n'ont de commun que d'être tous de fort laids in-12, la plupart ayant paru séparément. A partir de 1821, une fois le goût du public prononcé en faveur du romancier écossais, chaque production de sa plume parut le même jour à Londres ou à Édimbourg en anglais, et à Paris en français : il y avait entente cordiale entre le libraire d'outre-Manche et celui de la rue Saint-Germain-des-Prés. A mesure que Scott donnait le bon à tirer d'une feuille, elle était traduite à Londres, et la copie française était livrée au compositeur. Quand plus tard naquit l'idée de faire un tout de cette masse d'ouvrages isolés et analogues, on leur donna, indépendamment du numéro particulier à chaque volume d'un même ouvrage, une numérotation générale, dans laquelle on suivit l'ordre chronologique de publication en Angleterre. Il faut d'ailleurs savoir gré à l'éditeur d'avoir tenu à donner tout Scott, même ce qui devait le moins se vendre. Il est vrai qu'il lui devait cette galanterie, puisque dès avant 1836 il avait vendu de ses romans et de son *Napoléon* 1,452,000 volumes, tant d'autres éditions plus ou moins de luxe que de celle-ci. Malheureusement il n'est pas une de ces autres éditions qui soit complète, quoique toutes portent cette étiquette au frontispice. La plus jolie, celle de Gosselin, que nous trouvons du goût le meilleur, est grand in-18 (on a dit à tort in-12), sur vélin, avec gravures, cartes géographiques, fac-simile, portrait, et se compose de 84 vol. C'est après l'écoulement de cette édition, heureusement conçue, que l'ancien et le nouvel éditeur se réunirent (avec un tiers) pour donner l'éd. en 30 vol. ou 230 liv. in-8o à 121 grav., dont il a été parlé plus haut. Bientôt ils en entreprirent une autre : celle-là eût été compacte, grand in-8o à 2 col. ; mais il n'en parut que 2 livraisons de 16 pages chacune (1835). Pagnerre et Furne republient aujourd'hui l'édition in-8o en 30 vol. Après les diverses éditions de la traduction de Defauconpret, il faut nommer en première ligne, en fait d'éditions collectives, celles d'Armand Aubrée, dont la traduction passe aussi pour être due à une seule et même plume, celle de M. Alb. de Montémont : elle ne vaut, tout bien examiné, ni moins ni plus que celle de Defauconpret ; s'il s'en

est moins vendu, le libraire et le traducteur ne peuvent s'en prendre qu'à ce qu'ils venaient trop tard, et à ce que la place était prise près de notre public routinier. Leur 5e édition collective remonte à 1829-32, et se compose de 27 vol. in-8°; la 2e, loin d'être complète, n'en a que 18 in-18, et parut en 1830; la 3e est de 27 vol. in-8° à 2 col., et porte le millésime de 1835, etc. : elle a été suivie d'une quatrième (1837, 30 vol. in-8°), qui est meilleure, et contient l'*Hist. d'Écosse*, les *Lettres sur la Démonologie*, et les *OEuvres poétiques* avec addition de morceaux qui n'avaient paru dans nulle collection. Dès 1832, M. Alb. de Montemont avait donné à part les *OEuv. poét.*, mais moins complètes, et ne formant qu'un volume. Dans l'éd. de 1837, les *OEuv. poét.* remplissent 2 vol., et le traducteur accole à son nom celui de L. Barré comme collaborateur. Viennent ensuite, et l'éd. in-18 de Lecointe, 1829-30, qui devait se composer de 30 ouvr. formant 38 vol., et qui s'est arrêtée au 8e, n'ayant donné que *l'Antiquaire, Guy, la Jolie Fille, le Nain, la Prison, les Puritains, Rob-Roy, Waverley* (elle est assez jolie, et ses grav. sont celles de l'éd. in-18 de Gosselin), et les quelques vol. de l'éd. gr. in-8° de la trad. de M. Vivien, 1837 et ann suiv., qui promettait de nous donner enfin, en 26 vol., Scott tout entier, y compris les mélanges et les moindres fragments, mais qui jusqu'ici n'a livré au public que partie des romans; et les prétendues *OEuvres choisies* de Scott, par les frères Chaillot, lesquelles ne sont que les romans qu'ils ont traduits sans choix sérieux (*l'Antiquaire, Guy, Ivanhoe, la Jolie Fille, Kenilworth, le Nain, la Prison, les Puritains*; cette éd. est in-18, à 4 vol. par roman le plus souvent, et sort des presses avignonaises, mais porte en bas la double indication Avignon et Paris); et les réimpressions assez jolies et fort commodes de la trad. de Defauconpret, format Charpentier, chez Gustave Barba, réimpressions qui jusqu'ici ne comprennent que 12 à 15 romans, savoir: *l'Antiquaire, Guy, Ivanhoe, les Puritains, la Prison, Quentin, Nigel, Péveril, Kenilworth, Rob-Roy*, etc. A tous les noms qui viennent de passer sous nos yeux (Defauconpret, de Montémont, Chaillot, Barré, Jos. Martin, Mme Maraise, Mme Collet, Mme Ch. Gosselin), doivent s'ajouter comme traducteurs de Scott, ceux de Cohen (*Anne de Geerstein*), de H. Villemain (*Rob-Roy* qu'il appelle *Robert le Rouge Mac-Gregor*), de J.-T. Parisot (*Kenilworth*, 1821, 4 vol. in-12, avec notices sur le château de Kenilworth et le comte de Leicester), de J.-J. B. (*Marmion*, 1820, 2 vol. in-12), d'Am. Pichot (*Lettres de Paul*, 1822 ou 1834, 3 vol. in-12, *Romans poétiques*, 1820-21, 8 tom. en 9 vol. in-12), d'Artaud (*Chants populaires des frontières méridionales de l'Écosse*, 1826, 4 vol. in-12), de Loëve-Weimar (*Ballades, Légendes et Chants populaires de l'Angleterre, par Scott, Moore, Campbell et les anciens poëtes*, 1825, in-8°), de Mme Louise Swanton-Belloc (*Maison d'Aspen*, dans le Keepsake français-anglais publié par Soulié, 1830, in-8°). Il existe des traductions des romans et de quelques autres ouvrages de Scott dans toutes les langues de l'Europe. Dès 1823 on traduisait ses œuvres en allemand. Les *Poésies*, des fragments de son *Redgauntlet* et la *Vie de Lesage*, ont eu les honneurs de la traduction russe. En France même on a donné la traduction en espagnol de

dix au moins de ses romans, isolément d'abord (à Bordeaux, à Perpignan, à Paris), puis on les a reproduits à Perpignan, dans une édition générale qui contient 15 romans avec la *Vie de Napoléon*, et qui devait aller à 80 vol. Les ouvrages les plus curieux sur Scott, outre les *Mémoires* et *Correspondance de Walter Scott*, par Lockhart (Paris, Baudry, 5 vol. in-8°, traduits en français par Defauconpret, chez Gosselin), sont : *Walter Scott et lord Byron*, ou *Voyage à Abbotsford et à Newstead*, par W. Irwing (traduit en français par mademoiselle Sobry. 1835, in-8°); *Walter Scott et les Écossais*, par Leitch Ritchie, traduction française anonyme, Paris, 1835, in-8°, 21 gravures d'après les dessins de Cattermole. Ensuite viennent et la *Notice biographique et littéraire sur sir Walter Scott*, d'Allan Cunningham, 1833, in-8°, 176 pages (reimp. dans l'édition en 30 volumes in-8°, Furne et Gosselin, et dont il existe une traduction libre dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, tom. III de 1832, pages 168-190), et le *Caractère littéraire de sir Walter Scott*, par sir Edgerton Brydges (traduit en français dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, t. III, de 1832, pages 351-365). Enfin M. Am. Pichot a publié un *Essai sur la vie et les ouvrages de Walter Scott*, en tête de la traduction des ouvrages poétiques; et ses *Soirées d'Abbotsford* contiennent beaucoup de renseignements précieux qu'il avait été puiser à la source. — Des quatre enfants que Scott a laissés vivants, les deux fils sont morts aujourd'hui, et tous deux sans postérité mâle. Le plus jeune, *Charles* Scott, après avoir travaillé au *Foreign-Office*, avait été attaché à la légation de Naples; l'aîné, sir *Walter* Scott, que nous avons vu investi par notre auteur de la nue-propriété d'Abbotsford lors de son mariage, en 1825, avec la riche miss Jobson, était major-général au moment de sa mort. On assure qu'il n'avait jamais lu un des ouvrages de son illustre père. La baronnie s'est éteinte en sa personne, mais les biens ont trouvé un maître dans cet enfant aujourd'hui jeune homme et cornette au 10e de lanciers, auquel Scott a dédié ses *Contes d'un grand-père* et donnait familièrement le nom de Little-John. C'est maintenant sir Hugh John Walter Scott Lockhart. P—ot.

SCOTT (John), dit Scott Waring, du nom d'une propriété considérable qu'il hérita d'un de ses parents dans le comté de Chester, naquit sinon à Shrewsbury, du moins dans le comté de Shrop, en 1737 ou 1738. La famille, homonyme de tant de Scott que présente l'Écosse, semble effectivement avoir été originaire de cette contrée; et comme Walter il se vantait d'une consanguinité lointaine avec le duc de Buccleugh. Il avait quatre frères dont trois s'engagèrent et prospérèrent au service de la compagnie des Indes. Il fit comme eux, et des cinq jeunes Scott un seul resta en Angleterre et alla se fixer à Londres, où nous ne le suivrons pas. John ne faisait que d'entrer dans l'adolescence lorsqu'il prit le parti des armes et mit la mer entre sa patrie et lui. Il occupa d'abord un rang des plus subalternes et n'avança que par degrés. Il était doué d'un vrai talent pour écrire, et n'occupant encore qu'un grade inférieur à Fattegour, il formula sa pensée sur l'administration de Hastings en termes acerbes et offensants, mais calculés habilement pour produire de l'effet. Le gouverneur-général

du Bengale, au lieu de faire peser sa vengeance sur l'audacieux, comprit qu'il y avait là un homme de talent, et qu'il fallait le convertir à sa cause. Comment s'y prit-il, quels furent les arguments irrésistibles dont il fit usage pour le convaincre de sa justice envers et contre tous, de sa douceur pour les naturels du pays, de son désintéressement avec les princes, de son horreur pour toute mesure arbitraire, pour la guerre, les massacres et le pillage? Nous l'ignorons; mais le fait est qu'il sembla le convaincre pleinement, puisqu'il devint un des familiers, des commensaux du gouverneur. Le fait est aussi que notre gentleman du Shropshire devint de lieutenant capitaine, de capitaine commandant, de commandant major. Il eût fini sans doute par conquérir la double épaulette si Hastings n'eût jugé à propos de lui faire quitter le militaire pour le civil. Voyant les nuages grossir et s'amonceler à l'horizon, il savait que ce ne seraient ni les populations ni les princes de l'Inde qui viendraient à son secours par des témoignages; il comprenait que ses moraux compatriotes, tout en ne lâchant ni une roupie, ni un pouce de terrain, s'indigneraient au récit abrégé des moyens qu'il avait mis en œuvre pour en venir là; enfin il ne pouvait se dissimuler que maître Junius Francis, qu'il forçait à quitter la péninsule cisgangétique pour aller rêver à l'âge d'or dans l'innocente Albion, saurait dès son arrivée battre la grosse caisse et sonner le tocsin contre sa manière de faire rentrer le budget de la dévanie du Bengale. Comment parer, comment rabattre les coups? Il lui fallait un agent en Angleterre, et il fallait que cet agent eût de la faconde, de l'activité, de l'audace. Scott était son homme, car Scott savait manier le pistolet, l'épée et la parole. Il se hâta de l'envoyer sur les pas de son ambitieux antagoniste, en attendant qu'il fût lui-même forcé de revenir. Ce n'est pas tout, c'est à la tribune du parlement qu'allaient se produire les imputations accusatrices, c'est donc sur les bancs du parlement que devait siéger l'avocat qu'il chargeait de sa défense. Cette difficulté en ce pays de bourgs-pourris n'était point faite pour arrêter le pacha millionnaire qui, enchérissant sur Verrès, avait piraté pour ses juges, pour ses électeurs, pour son défenseur et pour lui. Scott alla représenter nous ne savons quels *freemen* à la chambre des communes. Il ne tarda point à s'y poser en champion, en agent avéré de Hastings, et on le reconnut, non officiellement, mais formellement et de fait en cette qualité. Les ennemis du gouverneur-général, malgré leur haine, différaient toujours l'attaque. Scott, las de cette longue halte sous les armes, prit intrépidement l'initiative et jeta en face de tous le gant dans la lice, un peu avant le moment où Hastings rentrait en Angleterre. On a varié sur l'à-propos de cette mesure. Les uns n'y ont vu qu'un coup de tête, et prétendent que c'est ce défi qui fit de Burke un adversaire si violent et si tenace de Hastings; les autres pensent que la lutte aurait eu lieu un peu plus tôt un peu plus tard, et que dès lors il était mieux de l'engager sur-le-champ. Scott d'ailleurs avait préparé les voies; il avait distribué de l'argent jusque chez des ministres; il avait intéressé au succès de Hastings de grandes familles, qui trouvaient dans la protection du gouverneur du Bengale des débouchés pour leurs cadets. Il avait surtout agi sur l'opinion au moyen

de la presse, et il ne cessait de faire usage de cette arme puissante *monthly*, comme on dit, *daily and almost hourly*. Il faut avouer qu'il s'entendait, comme un homme du XIX[e] siècle, à la manier : gazettes ou revues, journaux de ville ou journaux de province, feuilles quotidiennes, hebdomadaires ou mensuelles, il avait de tout aux ordres de sa caisse, toujours abondamment garnie. Tantôt il faisait donner en même temps toute sa périodique escouade, tantôt les louanges, les apologies, la discussion grave, la polémique légère, les lettres, dialogues, anecdotes, réclamations, démentis, pouffs, calembours se succédaient comme un feu de file. Ayant ainsi d'avance chauffé l'opinion, stimulé les intérêts particuliers, la vanité, la cupidité, l'opiniâtreté nationales, chatouillé les oisifs et les rieurs, après ces préludes, qui certes atteignaient bien leur but en empêchant que le public n'entendît qu'un son, celui de l'accusation, il eut raison, ce nous semble, d'engager enfin un débat inévitable ; et la preuve qu'il eut raison, c'est que des charges plus claires que le jour, et dont en bonne conscience la dixième partie devait suffire pour écraser un prévenu, restèrent, assez douteuses ou assez légères pour que Hastings pût toujours avoir des espérances et finît par l'emporter. Il nous est impossible, et il serait de médiocre intérêt aujourd'hui, de suivre pied à pied Scott dans toutes les marches et contre-marches de sa tactique aux couloirs et à la tribune de la chambre, aux avenues des ministères, aux bureaux des journaux, aux clubs, aux salons, aux eaux de Bath et partout ; mais, en somme, il faut reconnaître que sa vigilance, son adresse et son audace ne se démentirent jamais. Souvent il faisait sa partie dans le concert à grand orchestre qu'il dirigeait *ad majorem gloriam* de son client, et il se tirait fort passablement du solo, soit pamphlet, soit discours à la chambre, bien que ses adversaires, les Fox, les Burke, les Shéridan n'en convinssent pas, et que, plaisantant souvent les autres, il prêtât parfois lui-même le flanc à la plaisanterie. Ainsi, par exemple, se plaignant de ce que les ministres, dans cette lutte, n'agissaient pas de bonne guerre et cherchaient des ressources où la loyauté leur interdisait d'aller en chercher, il dit qu'un quidam avait reçu 25 guinées pour dénicher dans ses publications, à lui Scott, des passages que l'on pût donner comme outrageux et sentant le libelle. Lord North répondit que s'il s'était trouvé un homme au monde capable de lire tout ce que le major avait écrit, il avait bien gagné ces malheureuses vingt-cinq guinées ; et Shéridan ajouta que, si le fait était vrai, ce devait être une consolation pour le major d'être sûr que ses brochures avaient au moins un lecteur ! De semblables saillies, au reste, ne prouvent rien ; il sera toujours loisible de dire à un écrivain qu'on ne le lit pas, et quelque prompt, quelque heureux qu'il puisse être à la riposte, le sarcasme aura toujours été détaché. Les ennemis de Hastings trouvaient *in petto* que Scott était encore trop lu. Aussi ne se bornaient-ils pas aux simples saillies pour en avoir raison. Le général Burgoyne monta un jour à la tribune pour dénoncer les libertés prises par le major Scott dans une lettre adressée au *Diary* (16 mai 1790), et il eut le plaisir de le faire admonester par la chambre comme ayant, par un écrit scandaleux, par un vrai libelle, violé ses devoirs de

membre de la chambre et encourut la privation du privilége parlementaire. Il n'en continua que plus ardemment ses efforts; il contrecarra sans relâche les manœuvres de ses ennemis; il empêcha la production des documents qu'il croyait de mauvais effet pour la cause de son client; il mit admirablement en relief ces deux faits, l'un que l'accusé avait laissé la compagnie dix fois plus riche et maîtresse de territoires dix fois plus vastes qu'elle ne l'était avant qu'il fût à la tête de ses affaires, et que, grâce à son administration et à cette habile conduite qu'on récompensait par un *impeachment*, la Grande-Bretagne avait gagné, à l'est, plus que les North et les Burgoyne ne lui avaient fait perdre dans l'ouest pendant le même temps; l'autre, que ces mesures financières, que l'on qualifiait d'exactions, de tyrannie, les successeurs de Hastings les continuaient, et que l'Aoude et le Bengale rendaient de jour en jour davantage, de telle sorte que de deux choses l'une, ou Hastings ne les avait pas pressurés outre mesure, ou il ne fallait pas le mettre seul en cause. Il tenait ainsi dans une fausse position et dans l'impossibilité de nuire autant qu'il l'eût voulu le cabinet fort tiède et fort équivoque ami de Hastings, et qui plus d'une fois avait été sur le point de le sacrifier. Il avait visé d'abord et réussi à traîner en longueur le procès, sachant le proverbe *tempo è galant'uomo;* mais maintenant que les antagonistes voulaient user eux-mêmes de ce moyen, dans l'espérance d'un nouveau ministère, il s'appliqua de toutes ses forces à raccourcir les débats. Finalement le verdict fut prononcé après neuf ans de contestations et d'incertitudes, non sur les procédés du gouverneur-général, mais sur la qualification politique que l'égoïsme anglais devait donner à ces procédés, sur l'impunité, la punition ou la récompense qu'elle accorderait à l'auteur des méfaits dont elle tenait opiniâtrément à moissonner les fruits. Clive avait été condamné pour bien moins que Hastings! il y avait progrès: du moins la Grande-Bretagne avait la pudeur de ne point marquer à l'épaule celui qui volait pour elle. La vie politique de Scott se termina avec ce procès. On eût dit qu'il n'attendait que ce moment pour se vouer à la retraite et à l'hyménée. Bien qu'approchant de la soixantaine, il conduisit à l'autel une ex-actrice de quelque célébrité, miss Hughes, acheta une belle propriété aux environs de Folham, et fixa ses pénates dans une charmante habitation qui en faisait partie. Miss Hughes, ou plutôt lady Scott-Waring, périt en 1812 par accident: le pied lui manqua au moment où elle voulait descendre de nuit un escalier; son corps roula du haut en bas des degrés, et quand on le retrouva le lendemain, elle avait cessé de vivre. Le major se hâta de recommencer un second roman en épousant mistriss Eston qui avait long-temps auparavant renoncé à la carrière dramatique. Il n'avait alors pas moins de soixante-seize ans, et il survécut encore six ans à cette union. Sa mort arriva le 5 mai 1819. Voici la liste de ses écrits : I. *Courte revue des évènements qui ont eu lieu au Bengale pendant les dix dernières années*, 1782, in-8°. II. *Exposé des évènements survenus au Bengale pendant l'administration de M. Hastings*, 1784, in-8°. III. *Deux Lettres à l'honorable Edm. Burke, en réponse aux insinuations et aux faux exposés palpables que contient son pamphlet intitulé* Neuvième Rap.

port du comité choisi, 1783, in-8°. IV. *Lettre à M. Fox sur le bill de l'Inde*, 1783, in 8°. V. *Réplique au discours de M. Burke sur le bill des Indes orientales*, 1784, in-8°. VI. *Considérations sur l'influence que la conduite des ministres de Sa Majesté a exercée sur la compagnie des Indes orientales et sur M. Hastings*, 1784, in-8°. VII. *Discours à la chambre des communes sur le bill de Déclaration*, 1788, in-8°. VIII. *Observations sur* l'État comparatif *de M. Shéridan*, 1788, in-4°. IX. *Accusation contre M. Burke*, 1788, in-8°. X. *Dix Lettres au peuple de la Grande-Bretagne* par un whig, 1789, in-8°. XI. *Lettre à l'honorable Ch.-J. Fox sur les hors-d'œuvres et matériaux relatifs aux affaires étrangères que présente le discours tenu par M. Burke à Westminster-Hall*, 1789, in-8°. XII. *Deuxième Lettre à M. Fox, contenant la décision définitive du gouverneur-général et du conseil du Bengale sur les charges articulées contre le radjah Deby-Sing*, 1789, in-8°. XIII. *Troisième Lettre à M. Fox sur le même sujet*, 1789, in-8°. XIV. *Discours prononcé à la chambre des communes, démontrant l'accroissement des revenus du Bengale sous l'administration de M. Hastings*, 1791, in-8°. XV. *Lettre à M. Dodsley, à l'effet de réfuter certains faits mis sous un faux jour dans la partie historique de l'*Annual Register, 1791, in-8°. XVI. *Lettre à sir Philip Francis, esq.*, 1791, in-8°. XVII. Deux *Lettres à Georges Hardinge, esq.*, 1791, in-8°. XVIII. *Lettre à l'honorable Edm. Burke*, 1791, in-8°. XIX. *Observations sur les mémoires du règne de Georges III, par Belsham*, 1796, in-8°. XX. *Observations sur l'état présent de la Compagnie des Indes orientales*, 4e éd., 1808, in-8°. XXI. *Réponse à une Lettre adressée à J. Scott Waring, esq., et Réfutation des Observations illibérales et inexactes de l'écrivain anonyme*, 1808, in-8°. XXII. *Lettre au révérend J. Owen en réponse aux Objections que soulèvent de sa part les Observations sur l'état présent de la Compagnie des Indes orientales*, 1808, in-8°. XXIII. *Remarques sur deux sermons prêchés devant l'université d'Oxford sur la probabilité de la conversion des naturels de l'Inde aux idées du christianisme*, 1808, in-8°. XXIV. *Lettres à l'éditeur de la* Revue d'Édimbourg, *en réponse à la critique de l'ouvrage de lord Lauderdale, intitulé* Aperçu sur la Compagnie des Indes orientales, 1808, in-8°. XXV. *Supplément à la Lettre ci-dessus*, 1810, in-8°. XXVI *Remarques sur les* Recherches chrétiennes en Asie du Dr Buchanan, 1812, in-8°. XXVII. *Remarques sur la* Lettre de *M. Weyland* à M. Hugh Inglis, concernant l'état de la religion dans l'Inde, 1813, in-8° (1). — *Jonathan* SCOTT, son second frère, était né en 1753 ou au commencement de 1754. Il reçut les premiers éléments d'éducation classique à Shrewsbury, sa ville natale, à l'école royale libre de grammaire; puis, n'ayant encore que douze ans, il fut expédié dans l'Inde, où, tout en suivant la carrière de la guerre, il acquit des connaissances linguistiques dont chaque jour le besoin se faisait sentir. Comme militaire il n'atteignit que le grade de capitaine au

(1) Il ne faut pas confondre le défenseur de Hastings avec un autre SCOTT WARING, historien et voyageur remarquable, auteur d'un *Tour à Chiras*, d'un *Voyage de l'Inde* (Bombai, 1805, et Londres, 1807, in-4°), et d'une *Histoire de l'empire mahratte*, composée principalement d'après les auteurs persans de l'Inde, Londres, 1800, in-4°.

service de la Compagnie des Indes; mais le gouverneur-général du Bengale, appréciant son mérite, le nomma secrétaire du bureau de la Perse. De retour en Angleterre, il fut nommé professeur des langues orientales au collège royal militaire et à celui de la Compagnie des Indes. D'utiles et savantes publications montrèrent combien il était à sa place dans ce poste difficile; et l'université d'Oxford, afin de lui témoigner son estime, lui envoya le diplôme de docteur en droit (26 juin 1805). C'est qu'effectivement Scott n'était pas un de ces linguistes qui ne savent que des mots: il savait aussi les lois, et avait étudié à fond l'histoire de l'Orient, c'est-à-dire ce qu'il est possible de savoir de cette histoire dont les indigènes, et surtout ceux qui habitent entre le Sindh et le Ho-ti-Kiang, sont si peu soucieux. Est-il besoin d'ajouter qu'il avait été, dès le temps de Hastings, membre de la Société asiatique de Calcutta? Ce qui double le mérite de Scott l'orientaliste, c'est qu'il était le meilleur et le plus simple des hommes. Sa mort eut lieu le 11 février 1829. On a de lui: I. Une traduction des *Mémoires d'Éradut-Khan*, 1786, in-4° (Irédeut-Khan était un noble Hindou contemporain des empereurs Aureng-Zeb, Chah-Allom et Djihandar-Chah. Son ouvrage contient des anecdotes qui expliquent le rapide progrès de l'empire mongol, après la mort du premier de ces princes. II. Une traduction du *Livre complet* de Férichthâh, c'est-à-dire de l'histoire du Dekhau par cet homme d'État et d'une continuation par divers savants hindous. 2 vol. in-4°. L'ouvrage de Ferichthâh va, comme on sait, des commencements de la conquête mahométane à 1620; les continuateurs poursuivent jusqu'à la réduction des royaumes et principautés particulières en provinces mongoles par Aureng-Zeb. L'auteur y a joint un aperçu des règnes suivants jusqu'à l'époque de la publication, et l'histoire du Bengale depuis l'avènement d'Aliverdi-Khan jusqu'à 1780. Le travail de Scott se recommande d'ailleurs par des notes qui jettent beaucoup de jour sur l'histoire et sur les usages des habitants du pays. Quant à la traduction même, elle a été dépassée en ces derniers temps par celle de Briggs (1829), mais il est assez visible que si Scott n'avait défriché le terrain, Briggs ne l'aurait pas exploité ensuite avec tant de bonheur. III. *Bahar-Danouch* (c'est-à dire Jardin des connaissances), roman oriental traduit du persan d'Ewaint Oullah, 1799, 3 vol. in-8°. IV. *Contes, anecdotes et lettres*, traduits de l'arabe et du persan, 1800, in-8°, 446 pages. V. Les *Nuits arabes*, avec un choix de contes arabes inconnus et inédits jusqu'ici pour les Européens, Londres, 1811, 6 vol. in-8°. Le texte arabe a été revu et corrigé sur des manuscrits; une traduction accompagne le texte; tous les contes additionnels étaient inédits, ainsi que l'indique le titre; en tête s'offre une introduction instructive et riche de faits; enfin, des notes excellentes élucident tout ce qui pourrait rester d'obscur sur les usages et la religion des Orientaux. Les nouveaux contes ont été traduits de l'anglais en français par Mme Alex. Aragon, sous le pseudonyme de Mme Renée Roger, pour l'édition des *Mille et une Nuits*, de M. Ed. Gautier, Paris, 1823. VI. *Coup d'œil historique et politique sur le Dekhan*, 1798, in-8°. C'est le seul ouvrage de l'auteur qui ne soit pas une

traduction du persan ou de l'arabe. On y remarque principalement une esquisse sur l'étendue et les revenus du royaume de Maïssour, tel qu'il était sous Tippou, au commencement de 1798. Quelques exemplaires ont de plus un appendice avec réponse aux objections faites contre les résultats proclamés dans la brochure. Ces objections proviennent, dit-il, de ce qu'on ne se rend pas compte des changements survenus dans le Maïssour, de 1792 à 1798 ; qu'on se pénètre bien du traité de partage de 1792 et des effets matériels qu'il a produits, on verra que tous les chiffres sont inattaquables.—*Richard* Scott, frère des deux précédents et l'aîné de Jonathan en même temps que le cadet de John, passa aussi un temps considérable de sa vie dans l'Inde. Il était entré au service comme cadet en 1768, et il se signala comme excellent officier et brave soldat, sous sir Eyre Coote, dans la lutte contre Haïder-Ali, puis, sous le marquis de Cornwallis, dans la guerre contre Tippou. L'épaulette de lieutenant-colonel fut la récompense de ses services, et il se retira, en 1797, avec la retraite complète. Il paraît que, depuis son arrivée jusqu'en 1793, il avait tenu un journal de tout ce qui se passait de remarquable dans l'Hindoustan, tant sous le rapport politique qu'au point de vue militaire. A sa mort, qui arriva vers 1825, un quatrième frère, *Henri* Scott, qui, lui aussi, avait été nanti assez long-temps d'une position importante au Bengale, mais qui était revenu rapporter sa tête au comté natal, conçut l'idée de publier les manuscrits du lieutenant-colonel, et sonda les libraires qui sondèrent le public à cet effet. Il faut croire que John Bull en avait assez des Mahrattes, d'Haïder-Ali, de Tippou, des campagnes de Cornwallis et de Coote, des triomphes sur les Français et les Hollandais, qu'enfin il regardait tous ces évènements comme du prétérit passé. Il est peut-être à regretter qu'il ait si peu mordu à l'hameçon, et que sir H. Scott, esq. of Beslow-Hall, co. Salop, ait été dans la nécessité d'abandonner ses projets.

P—ot.

SCROFANI (Xavier), historien et économiste italien, naquit le 21 novembre 1756, à Modica en Sicile, et fut élevé par un de ses oncles maternels, monseigneur Alagona, évêque de Syracuse. Il se destinait à la carrière des autels et prit en effet les ordres sacrés, mais il n'exerça jamais aucune fonction du saint ministère, et il paraît même que dans la suite il cessa de porter l'habit ecclésiastique. A l'âge de trente ans, il alla visiter l'Italie et s'arrêta particulièrement à Florence, où il se lia entre autres avec le chanoine Zucchini, directeur du jardin expérimental d'agriculture. Il vint ensuite à Paris et se mit en rapport avec Raynal dont il avait étudié les ouvrages, et avec Rozier, auteur du *Dictionnaire d'agriculture*. Témoin des événements qui préparèrent et firent éclater la révolution, il en suivit les phases avec la plus grande attention, et lorsqu'en 1791 il eut quitté la France pour retourner à Florence, il se hâta de publier dans cette dernière ville une brochure intitulée *Tous ont tort*, ou *Lettres à mon oncle sur la révolution française*. Ce livre, écrit avec beaucoup de modération et de convenance, fit une grande sensation, et l'on devine par le titre même que l'auteur se constitue en quelque façon juge entre les différents partis qui agitaient la France, et qu'il se montre également sévère pour chacun

d'eux. Deux ouvrages sur des sujets d'économie politique qu'il publia successivement lui valurent d'être admis à l'Académie de la Crusca, et d'être appelé à Venise où il fut d'abord nommé professeur d'agriculture, puis surintendant-général de l'agriculture et du commerce avec le Levant, fonctions qui l'obligèrent à un long voyage pour recueillir sur les lieux mêmes les renseignements nécessaires. Ce fut ainsi qu'il visita tour à tour l'Archipel, la Morée, l'Asie-Mineure, l'Anatolie, la Syrie et l'Égypte. A son retour, il écrivit la relation de son voyage. Elle a reçu les plus grands éloges de M. de Chateaubriand dans la préface de l'*Itinéraire*, et de Malte-Brun dans sa *Géographie*. Lorsque Napoléon retrancha Venise du nombre des nations, Scrofani vint se fixer à Paris et y fut nommé membre correspondant de l'Institut. Il y reprit avec ardeur ses études favorites, et publia plusieurs ouvrages qui ajoutèrent à sa réputation d'historien et d'économiste. En 1809 il rentra dans le royaume de Naples, mais tant que Murat resta sur le trône, il n'obtint aucun emploi. Ce fut probablement à cet oubli, qui ressemblait à une disgrâce et l'était peut-être en effet, que Scrofani dut d'être nommé en 1814 par le roi Ferdinand directeur de la statistique et du recensement. Il conserva cet emploi jusqu'en 1822, mais, à cette époque, il fut mis à la retraite à cause de la sympathie qu'il avait montrée pour les idées constitutionnelles pendant le peu de temps qu'elles avaient triomphé dans le royaume. Il se retira alors à Palerme, et il ne cessa de s'occuper des études qui avaient fait sa gloire, jusqu'à sa mort, arrivée le 7 mars 1835, et non en 1829, comme l'assure la *Biographie des contemporains*. On a de lui : I. *Tous ont tort*, Florence, 1791, in-8°, sans nom d'auteur. Ce livre est, comme nous l'avons dit, une histoire et une appréciation des évènements survenus en France pendant les années 1788, 89 et 90. Les faits y sont racontés avec la plus scrupuleuse vérité, et jugés avec la sagacité d'un homme qui voit les choses de haut et ne se passionne pour aucun parti. Il serait curieux de lire aujourd'hui comment Scrofani jugeait dès 1791 les hommes qui faisaient tant de bruit à cette époque, et ses portraits, quoique peu flattés, n'en paraîtraient pas moins ressemblants. On peut dire qu'il a pris la nature sur le fait, et en sa qualité de témoin complétement désintéressé, son jugement est du plus grand poids. Son livre fut traduit en français, puis réimprimé en italien avec quelques additions ; mais il nous a été impossible de vérifier ce fait, malgré l'opiniâtreté de nos recherches. Peut-être cette traduction a-t-elle paru en Suisse ou en Italie même, ce qui aura empêché qu'elle parvînt à la connaissance de notre savant bibliographe, M. Quérard. II. *Essai sur le commerce en général des nations de l'Europe, avec un aperçu sur le commerce de la Sicile en particulier*, Venise, 1792, in-8° ; trad. en français, Paris, 1802, in-8° Le ministre Roland avait aussi commencé une traduction de cet opuscule, mais il n'eut pas le temps de l'achever. La seconde partie avait paru séparément sous le titre de *Bilan du commerce de la Sicile fondé sur une observation décennale de 1773 à 1782, et tiré des registres des douanes de l'Europe*. III. *La Vraie richesse de la campagne*, ou *Cours d'agriculture*, Venise, 1793, tom. 1er, in-8°. IV. *Réflexions sur les subsistances*, *tirées*

de faits observés en Toscane. Elles furent imprimées à Florence en 1795, à la suite de la *Comparaison de la richesse*, etc., du sénateur Biffi Tolomis. Aux *Réflexions* il faut ajouter un *Mémoire sur la liberté du commerce des grains* que Scrofani avait présenté au roi de Naples pour lui prouver que la liberté absolue du commerce était la meilleure garantie de la prospérité agricole de la Sicile. V. *Voyage en Grèce*, fait en 1794 et 1795, avec la relation de l'état actuel de l'agriculture et du commerce des îles vénitiennes, de la Morée et de la Basse-Romélie, Londres, 1799-1800, 3 vol. in-8°. Scrofani commence par peindre la Grèce telle qu'elle était à l'époque de son voyage, et il décrit tous les monuments qu'elle possédait encore ; mais il ne se borne pas à constater les faits, il les accompagne de réflexions où éclate une exquise sensibilité et une grande élévation de pensées. Il a su ainsi allier l'exactitude des recherches et des documenta avec le charme du récit, et par ce dernier caractère il rappelle parfois quelques-uns de nos plus charmants touristes contemporains. Le troisième volume est tout entier consacré à la statistique commerciale et agricole, et présente tous les détails qu'on devait attendre d'un voyageur aussi consciencieux. Cet ouvrage a été traduit en français par M. J.-F.-C. Blanvillain, Paris, 1801, 3 vol. in-8°. VI. *Sur la valeur et la transmission des biens immeubles en Europe, depuis la découverte de l'Amérique.* VII. Une description des *Fêtes de Vénus*, que M. Quérard, trompé par la *Biographie des contemporains*, a pris à tort pour une nouvelle. VIII. *Mémoires* sur les beaux-arts, dédiés au chevalier Ennius-Quirinus Visconti, 1800, 2 vol. in-8°. IX. *La guerre des esclaves en Sicile du temps des Romains, suivie de la guerre des trois mois*, Paris, 1806, in-8°; traduite en français par M. J. Naudet, 1807, in-8°. La guerre contre les esclaves de Sicile est une des plus longues et des plus terribles qu'ait eues à soutenir le peuple romain, car elle dura plus de vingt ans et coûta un million d'hommes à la république. On n'avait cependant sur ces évènements que des relations sommaires et incomplètes ou des fragments épars dans Dion-Cassius, Diodore de Sicile, Valerius, Athénée, Tacite et quelques autres. Scrofani a comblé les lacunes. Il a rassemblé, classé, analysé et éclairci par la confrontation tous les passages qu'il a pu trouver dans les historiens, et avec ces matériaux il est parvenu à former une histoire dans laquelle il explique et développe avec clarté les causes, les commencements, les progrès et la fin de ces guerres longues et dévastatrices. Quant à la *Guerre des trois mois*, c'est le récit de la campagne d'Austerlitz. X. *Mémoire sur un vase étrusque* (en français), lu à l'Institut et imprimé dans le *Moniteur* de 1806, p. 236. — Autre *Mémoire* sur le même sujet, aussi inséré dans le *Moniteur*, année 1809, pag. 1099 et 1892. XI. *Mémoire sur les poids et mesures d'Italie, comparés au système métrique de France*, Paris, 1808, in-8°. Ce travail avait été demandé à l'auteur par le ministre de l'intérieur. XII. *Lettre sur un paysage de Claude Lorrain*, Naples, 1809, in-8°. XIII. *Parallèle des dames françaises et italiennes*, Gynopoli (Naples), 1810, in-8°. XIV. *De la domination des étrangers en Sicile*, Palerme, 1823, in-8°; réimprimé à Paris l'année suivante. L'auteur dans cette

histoire remonte aux temps les plus reculés et s'arrête au règne de Charles III d'Espagne. XV. *Mémoires d'économie politique*, Pise, 1826, in-8°. On a réuni sous ce titre : *Opuscule sur la liberté du commerce*, les *Réflexions* dont nous avons déjà parlé et deux écrits qui ont pour objet, l'un, le système des impôts dans l'antiquité et dans les temps modernes, l'autre, des considérations sur les manufactures de l'Italie. On doit encore à Scrofani une notice sur l'astronome Piazzi, et un éloge du grand-duc de Toscane Léopold, qui depuis parvint à l'empire. A—Y.

FIN DU QUATRE-VINGT-UNIÈME VOLUME.

